



LA CONVERGENCE HISPANO-AMERICANISTE DE 1892Les rencontres du IVe Centenaire de la découverte de l'Amérique

Enrique Sanchez Albarracin

► To cite this version:

Enrique Sanchez Albarracin. LA CONVERGENCE HISPANO-AMERICANISTE DE 1892Les rencontres du IVe Centenaire de la découverte de l'Amérique. Sciences de l'Homme et Société. Université Paris III Sorbonne Nouvelle, 2006. Français. <NNT : >. <tel-00177147>

HAL Id: tel-00177147

<https://theses.hal.science/tel-00177147v1>

Submitted on 5 Oct 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Université Paris III - Sorbonne Nouvelle
Ecole Doctorale 122 Europe latine - Amérique latine

LA CONVERGENCE HISPANO-AMERICANISTE DE 1892

Les rencontres du IV^e Centenaire de la découverte de l'Amérique



THESE
pour obtenir le grade de
DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ PARIS III

Spécialité : Etudes IBÉRIQUES et LATINO-AMERICAINES

présentée et soutenue publiquement par

ENRIQUE SANCHEZ ALBARRACIN

le 11 décembre 2006



Directeur de la thèse :
Monsieur le Professeur Bernard Lavallé
(Recherche initiée sous la direction de Monsieur le Professeur Christian Giudicelli)

JURY

M. Bernard Lavallé – Université Paris III – Sorbonne Nouvelle
M. Denis Rolland – Institut d'Etudes Politiques – Université de Strasbourg III - Robert Schuman
M. Miguel Rodríguez – Université Paris IV – Sorbonne.

LA CONVERGENCE HISPANO-AMERICANISTE DE 1892

Les rencontres du IV^e Centenaire de la découverte de l'Amérique

Résumé

Ancrée dans l'histoire des relations culturelles entre l'Europe et l'Amérique Latine, cette thèse analyse le discours *hispano-américaniste* qui apparaît en Espagne en 1892 au moment du IV^e Centenaire de la découverte de l'Amérique.

Soixante-dix ans après l'effondrement de son empire colonial, et alors que la Conférence Panaméricaine de Washington (1889-90) et l'Exposition Universelle de Chicago (1893) scellent déjà la prépondérance des Etats-Unis sur le continent américain, l'Espagne organise une célébration pour raviver les liens d'une communauté hispano-américaine transatlantique fondée sur une langue, une histoire et des traditions culturelles partagées. Orchestrée par les milieux officiels et la *bourgeoisie professionnelle*, cette commémoration s'apparente à la quête d'une image perdue dans un miroir dont les reflets dispersés au cours des cérémonies, congrès et expositions organisés dans le pays, semblent traduire l'état d'âme d'une nation qui voudrait se redonner la conscience d'exister.

De l'autre côté du miroir les républiques latino-américaines recherchent désormais de nouvelles alliances internationales. Mais tandis que leur émancipation politique semble définitivement acquise, la conquête de l'autonomie culturelle constitue encore pour ces pays une démarche embryonnaire qui implique une redéfinition de l'héritage hispanique. C'est dans le cadre d'une confluence générationnelle inédite que se produit la confrontation culturelle que ce travail met en évidence, en révélant la convergence qui alimente le débat hispano-américaniste de 1892 et dont les prolongements réels et spéculatifs imprègnent encore aujourd'hui les relations entre l'Espagne et l'Amérique latine.



THE 1892 SPANISH-AMERICAN CONVERGENCE

Meetings to celebrate the 4th centenary of the discovery of America

Abstract

The present thesis, rooted in the history of cultural relations between Europe and Latin America, analyses the concept of Spanish-America as it emerged in Spain in 1892 at the time of the 4th centenary of the discovery of America.

Seventy years after its colonial empire had collapsed, in the shadow of the 1st Pan-American Conference (1889-90) in Washington and the 1893 Chicago World's Fair, which proclaimed the United States' dominance over the American continent, Spain organised a celebration intended to revitalise the ties of a transatlantic Spanish-American community founded on a shared language, history and cultural heritage. Officialdom and the professional middle classes joined forces to mount a commemoration that was a kind of quest for an image lost in a mirror, the reflections of which, scattered throughout a series of nationwide ceremonies, congresses and exhibitions, seem to express the mood of a nation seeking to retrieve the feeling of its own existence.

Through the looking glass, the Latin American republics were by then in search of international alliances. Their political independence seemed solidly established, but the conquest of genuine cultural independence was still for them at an embryonic stage, requiring a rethinking of their Spanish heritage. In this context of an unprecedented confluence of generations arose the cultural confrontation this study seeks to highlight, disclosing the convergence feeding into the 1892 Spanish-American debate, the real and speculative extensions of which still to this day pervade relations between Spain and Latin America.

Remerciements

Je tiens à exprimer ma gratitude au professeur Christian Giudicelli qui malgré l'éloignement géographique a été pour moi un guide rigoureux et prévenant au cours des années de rédaction et au professeur Bernard Lavallé qui a aimablement accepté de le remplacer pour la dernière année de travail. L'élaboration de cette thèse n'a pas toujours été facile en marge d'une activité professionnelle active et d'une vie familiale intense. C'est pourquoi je voudrais remercier mon épouse Carole et mes enfants Théo, Lisiana et Tamara de leur appui chaleureux, de leur patience et surtout de leur formidable présence.

Les périodes de doutes et d'isolement auxquelles je me suis trouvé confronté régulièrement ont été, en fin de compte, souvent aussi profitables que la curiosité et le plaisir suscité par la découverte des textes sur lesquels j'ai travaillé. Je voudrais remercier aussi tout mon entourage pour son soutien et ses encouragements au fil du temps et notamment mes parents et beaux-parents José Enrique, Albert, Elisa, Nanou, mais aussi Suzanne et Ludovic, Mercedes et Frédéric, Lola et Wilfrid, Bernard et Laurence, André et Lene, Fred et Emmanuelle, Isabelle et Philippe, Nathalie et Gildas, Henrique, Marcos, Edicto, André et Patricia, Emmanuelle et Xavier, Stéphanie et Christophe, Jimmy, Jean-Paul, mes collègues de l'INSA de Lyon et en particulier Charles Luis, Danielle et Michel Fauchoux, Mauricette Ortu, Jean Soubrier, Alexandra Petit, Christiane Dujét et Jean-Claude Bureau.

Ce n'est pas toujours évident de rechercher des textes de la fin du XIX^e siècle, même avec l'extraordinaire concours des nouvelles technologies de l'information et de la communication. Sans de nombreux auxiliaires humains mes recherches auraient été impossibles et je voudrais aussi exprimer toute ma gratitude au personnel des Bibliothèques Nationales de Madrid, de Mexico, de Bogotá, de Caracas, de la Havane, de la Bibliothèque du Congrès de Buenos Aires, de celle de l'Ateneo de Madrid et de l'IHEAL à Paris. Je remercie également de leur soutien et de la confiance qu'ils m'ont accordée, les enseignants chercheurs que j'ai cotoyé au cours de ce travail et notamment Leticia Algaba et Saúl Jerónimo (UAM- Mexico), Ignacio del Río (UNAM-Mexico), Aimer García Granados (Colegio de México), Benjamín Alonso (Universidad de Sonora), Francisco Rodríguez Cascante (CIICLA-Costa Rica), Cecilia Moreano (Casa Museo Ricardo Palma, Lima), Nathalie Fürstenberger (Université de Valenciennes) et Jacques Soubeyroux (SHF, Université Jean-Monnet).

AVANT-PROPOS

Souvenons-nous de cette phrase du philosophe mexicain Leopoldo Zea qui affirmait au nom de la communauté latino-américaine que « ce qui nous incline vers l'Europe et en même temps se résiste à être l'Europe, c'est justement ce qui nous est propre, ce qui est américain ». Cette formule si simple en apparence et presque tautologique, n'a rien d'une évidence en réalité, c'est le résultat d'une longue réflexion historique et philosophique de l'auteur. J'ai entendu pourtant un jour ce même constat, presque spontané, dans la bouche d'un de mes étudiants paraguayens qui réside en France depuis quelques années. Il me disait aussi que c'est seulement ici, en Europe, qu'il a compris vraiment pourquoi il était latino-américain. Le voyage est un révélateur. Heureux qui comme Ulysse en a fait l'expérience. Le voyage nous contraint à revoir nos perspectives. On a l'habitude de dire que plus on s'éloigne de son pays plus on apprend de choses sur celui-ci. Ajoutons que plus on s'éloigne dans le temps plus on prend de la hauteur. Méfions nous malgré tout des nuages et des envolées faciles. Revenons de temps en temps à la poussière des archives. Donnons de la matière première à nos conjectures.

Lorsqu'on entreprend un travail de recherche comme celui qui est présenté ici, on est très vite soumis à des tentations multiples, tentations d'autant plus nombreuses que les champs culturels et historiques abordés sont vastes et les problématiques envisagées très transversales. J'en citerai rapidement quelques unes.

Il y a d'abord la tentation de l'exhaustivité qui conduit rapidement à des défis irréalisables, car quels que soient le travail et la persévérance du doctorant, quels que soient le nombre et la qualité des outils dont il dispose, l'espace, le temps et le format même de la thèse la lui interdisent. D'ailleurs comme le remarque très justement l'historien mexicain Edmundo O'Gorman, tout est question de quantité relative. La quête de l'impossible exhaustivité, en outre, parce qu'elle retarde la mise en place de la réflexion, peut ajourner indéfiniment l'exécution d'une thèse.

Il y a ensuite une tentation qui concerne plus proprement la chose historique, celle de l'anachronisme psychologique. S'il est certain que l'étude du passé nous permet de mieux comprendre le présent, de même que la connaissance du présent, réciproquement, est indispensable pour la compréhension de l'histoire, il est en revanche très dangereux de confondre l'un et l'autre, comme le signale encore très opportunément un autre historien mexicain, José Ortiz Monasterio, lorsqu'il nous recommande de reconstruire systématiquement la distance historique qui nous sépare de notre objet d'étude.

Il y a encore une autre tentation, celle du juge. De tout temps l'histoire a été soumise à d'intenses manipulations de la part des sociétés, des institutions, de leurs dirigeants et le discours historique comme on pourra le voir dans cette étude est toujours l'instrument d'un projet ou d'un pouvoir politique. Mais notre tâche ici est-elle de juger ou de chercher à comprendre? Il est souvent bien difficile de faire la part des choses, d'oublier son propre soi-même, ses référents affectifs et ses affinités idéologiques.

Il y a finalement la tentation du décloisonnement, séduisante et inévitable mais qui impose d'emblée des complications d'ordre méthodologique. J'avoue qu'il était presque impossible pour

moi de ne pas céder à cette dernière. Je ne suis ni historien, ni sociologue, ni philosophe, ni tout à fait spécialiste de littérature. Professeur agrégé d'espagnol, enseignant dans une école d'ingénieur, je me suis senti parfois en marge de ces indispensables repères académiques et épistémologiques sur lesquels reposent pourtant l'étude des lettres et des sciences humaines. Je me suis risqué cependant, en toute connaissance de cause, à développer une analyse et une réflexion portant sur des idées, des discours, des circonstances et des événements ancrés dans des contextes historiques et socioculturels bien particuliers, celui de l'Espagne et de l'Amérique Latine à la fin du XIX^e siècle.

Le projet de la thèse est contenu déjà dans le titre et dans l'organisation mêmes de ce volume en deux parties successives mais bien symétriques. Cette disposition, quoiqu'un peu schématique et qui suscite quelques redondances, vise à mettre en évidence les parallélismes qui sont l'objet de l'analyse et à partir desquels il est possible d'évaluer ensuite les accords et les divergences sur lesquels est bâtie l'ensemble de la réflexion. Car j'ai entrepris effectivement dans cette thèse de révéler une convergence, la collusion de deux mouvements culturels d'origine distinctes et parfois même contradictoires, l'un espagnol et l'autre latino-américain, une rencontre qui peut permettre à mon sens de caractériser l'existence d'une charnière dans le cadre de l'histoire des relations culturelles entre l'Espagne et l'Amérique Latine.

Mais rappelons succinctement le contexte et les événements historiques dont il est question. Nous parlons ici des commémorations du Quatrième Centenaire de la découverte de l'Amérique, organisées en Espagne en 1892.

Près de soixante-dix ans après l'émancipation définitive de ses anciennes colonies et précisément entre ces deux démonstrations retentissantes de la nouvelle ère de prépondérance des Etats-Unis en Amérique que constituent la Conférence Panaméricaine de Washington de 1889 et l'Exposition Universelle de Chicago de 1893, la vieille métropole espagnole célèbre tant bien que mal cette année là un Centenaire de Colomb, à travers lequel elle tente de rétablir l'idée d'une continuité et d'une intimité hispano-américaine transatlantique reposant sur une histoire, des traditions, des cultures et une langue communes. Cette attitude, orchestrée par les milieux officiels espagnols et la bourgeoisie professionnelle et intellectuelle qui se situe au premier rang des manifestations commémoratives s'apparente à la quête d'une image perdue dans un miroir et dont les reflets dispersés à travers les multiples cérémonies, congrès et expositions organisés pour l'occasion semblent traduire davantage que les marques de l'histoire ou des cultures partagées, l'état d'âme d'un pays qui voudrait se redonner la conscience d'exister.

*Car l'Espagne de 1892, en effet, semble bien mal en point. Les récits, les discours ou les chroniques journalistiques de l'époque (que l'on trouve par exemple dans des périodiques tels que la *Ilustración Española y Americana*, *España y América*, *Blanco y Negro* ou *El Imparcial*) nous décrivent une nation minée par un véritable pessimisme intellectuel et qui, au milieu de fortes tensions sociales et d'une morosité économique alarmante, n'arrive plus à retrouver sa place sur l'échiquier européen.*

Malgré cette conjoncture défavorable les organisateurs des célébrations de 1892 affichent paradoxalement un optimisme « hispano-américaniste » presque sans faille, multipliant les conférences, les discours et les publications spécialisées qui s'adressent à un public pourtant très réduit de curieux ou de polémistes. La participation de figures intellectuelles prestigieuses est un

facteur non négligeable qui permet de relever, d'une part la réception de l'événement dans les secteurs les plus cultivés de la société espagnole et d'autre part, l'intérêt de ces mêmes secteurs pour le développement de nouvelles relations économiques et culturelles avec l'Amérique latine. Si l'on considère à la fois leur statut politique ou intellectuel et leur implication réelle dans l'organisation du Centenaire, on peut apprécier en particulier le concours de certaines importantes personnalités de l'époque, telles que Juan Valera, Antonio Cánovas del Castillo, Marcelino Menéndez y Pelayo, Emilio Castelar, Antonio María de Labra ou Emilia Pardo Bazán pour ne citer que quelques noms.

C'est sur ces personnalités intellectuelles plus particulièrement que porte mon analyse du discours hispano-américaniste espagnol, mais aussi sur les contenus commémorés: les publications et les débats autour de la personnalité de Christophe Colomb, le rôle historique des autres découvreurs et conquérants de l'Amérique espagnole, la négation ou la justification de la *leyenda negra*, la revendication de « l'œuvre coloniale », la défense de l'unité et la préservation de la langue castillane dans le monde hispanique. Si je choisis délibérément de privilégier le discours au détriment des manifestations commémoratives elles mêmes, c'est pour me démarquer des études espagnoles antérieures comme celles de Salvador Bernabeu Albert, auteur du premier livre de référence sur la question publié en 1987, mais aussi des analyses plus régionales de Jesús Suárez Arévalo, Francisco Morales Padrón, Olga Abad Castillo, Juan Sánchez González ou Francisco Fernández González qui ont décrit copieusement l'organisation des célébrations en Castille, en Andalousie et en Estrémadure. C'est aussi parce qu'avant d'aborder le deuxième axe de la thèse, mon propos est justement d'examiner ces figures intellectuelles, pour comprendre d'abord le point de vue des Espagnols, les notions telles que l'intimité ibéro-américaine de Rafael María de Labra, le rôle de mouvements culturels comme le krausisme et le régénérationnisme dans le rapport à l'Amérique Latine, l'utilisation de cette même Amérique dans le discours national voire nationaliste péninsulaire, les différentes approches existantes entre libéraux et conservateurs dans l'évaluation historique de la conquête et de la colonisation américaine, l'importance de la langue et de la littérature dans les débats de l'époque et la valeur des concepts autour desquels s'orientent les discussions sur les identités espagnole et hispano-américaine.

Cette première phase met en évidence le fait que le désir de célébrer l'histoire des découvertes et des conquêtes espagnoles tout autant que celui se rapprocher des républiques latino-américaines s'inscrivent d'abord et avant tout dans un contexte européen. A travers les célébrations du IV^e Centenaire, en effet, les Espagnols en 1892 cherchent à reconquérir par l'Amérique, non plus l'Amérique elle-même, mais plutôt une nouvelle légitimité européenne. Survolant finalement l'histoire postérieure, de la célébration du Congreso Social de 1900 au Sommits ibéro-américains du XXI^e siècle, je peux ainsi monter, je crois, la pertinence du choix de l'année 1892 et des célébrations commémoratives comme point de départ d'un l'hispano-américanisme espagnol dont les répercussions théoriques mais également pratiques sont indéniables dans la reconfiguration et le développement des relations transatlantiques jusqu'à nos jours. Il y a quelques semaines encore, lors des rencontres de Montevideo, le ministre espagnol des affaires étrangères Miguel Angel Moratinos rappelait à ses homologues d'Outre-atlantique le vieux rêve des hispano-américanistes de 1892 tout en s'exclamant qu'il ne fallait plus parler aujourd'hui de sommets ou de conférences

ibéro-américains, mais bien de l'existence d'une communauté ibéro-américaine, « fière de son passé et de son avenir commun ».

Mais revenons à notre histoire et essayons à présent de franchir le miroir. Le XIX^e siècle est généralement présenté par les historiens comme celui de la construction des nations, la quête d'une identité nationale figurant au cœur des processus de constitution des Etats modernes. Quels que soient les critères scientifiques ou culturels envisagés cette recherche identitaire, aussi bien dans sa variante individuelle que collective, se définit fondamentalement comme une expression de la différence. Nous sommes ou nous existons parce que nous sommes différents. L'autre est celui que je ne suis pas. Mais nous sommes aussi parce que les autres sont là. C'est autour de ces évidences que se construisent, non seulement des réflexions philosophiques plus denses, mais aussi tout un canevas de rapports humains sur lequel se font et se défont les peuples et leurs histoires. C'est ainsi que j'entreprends dans la deuxième partie de cet ouvrage d'explorer, non pas le revers de la médaille, mais un point de vue externe, le regard de l'autre, l'hispano-américain lui-même, objet et sujet à la fois des célébrations espagnoles de 1892.

Les représentants latino-américains qui se rendent sur le vieux continent en 1892 accomplissent un voyage transatlantique, à la fois réel et culturel, qui s'apparente pour de multiples raisons à un voyage de retour. C'est d'abord un acte officiel, le premier de cette importance, sans doute, depuis la reconnaissance publique de leurs pays par les autorités espagnoles. Il matérialise en quelque sorte leur indépendance formelle vis-à-vis de l'Espagne. Le deuxième volet de la thèse, par conséquent, explore l'univers de ces émissaires latino-américains qu'il demeure difficile toutefois de recenser avec précision, même à partir des archives des ambassades, des répertoires des catalogues, des actes des Congrès, des articles de journaux ou des anecdotes littéraires.

Les plus célèbres d'entre eux sont déjà de grandes figures intellectuelles, artistiques ou politiques, reconnues non seulement dans leur pays mais aussi en Espagne, comme les Mexicains Vicente Riva Palacio, Manuel Payno, Francisco del Paso y Troncoso ou José María Vigil, la colombienne Soledad Acosta de Samper, la Dominicaine Salomé Ureña de Henríquez, le péruvien Ricardo Palma, l'Argentin Vicente G. Quesada, le jeune poète nicaraguayen Rubén Darío ou l'ambassadeur uruguayen Juan Zorrilla de San Martín. Ce sont eux, bien entendu, qui ont laissé les empreintes bibliographiques les plus nombreuses et exploitables de leur passage. Ils sont souvent à la fois acteurs et objets des publications du IV^e Centenaire.

A côté des intervenants prestigieux, je n'élude pour autant les représentants auxiliaires qui constituent numériquement l'ensemble le plus important même s'ils n'interviennent que sporadiquement dans les discussions. En marge des grandes cérémonies ces voix latino-américaines de second plan, dont les traces bibliographiques s'égarent dans les sommaires des catalogues imprègnent fortement l'atmosphère sociale et culturelle de leur présence.

La géographie espagnole a aussi une grande signification historique et symbolique. Les voyages des émissaires latino-américains à travers le pays constituent, après la lente reconnaissance politique qui a eu lieu tout au long du siècle, une sorte de reconnaissance physique, voire de réappropriation des lieux indispensables à la reconstruction identitaire.

Mais il me semble que toutes ces incursions latino-américaines n'ont de sens, a posteriori, que dans la confrontation des attentes d'une part et de l'expérience vécue réellement par ces

visiteurs d'autre part. C'est dans la constatation du décalage entre ce qui était attendu et ce qui est vécu que s'expriment vraiment ces voix latino-américaines. Parcourant quelques correspondances et récits de voyage, puis revenant sur les contenus des commémorations du IV^e Centenaire, à savoir, l'interprétation et l'exploitation de la figure de Christophe Colomb, le poids de l'histoire mais également le rôle de la langue et de la littérature dans l'évaluation des échanges culturels entre l'Espagne et l'Amérique Latine, la thèse analyse finalement les positions latino-américaines vis-à-vis de celles de leur homologues espagnols.

On pourra alors observer que ce n'est pas l'interprétation espagnole de l'histoire qui est mise en cause la plupart du temps mais le cadre de représentation, l'imaginaire autour duquel se construisent les discours historiques. Les premières différences s'insinuent dans la valorisation de la découverte et dans la caractérisation des acteurs de l'épopée coloniale. L'identification de la véritable patrie de Christophe Colomb, par exemple, intéresse beaucoup moins l'Amérique, un continent ou la nationalité se forge à travers la loi du sol, que la dimension humaine d'un personnage qui est chargé d'incarner la modernité américaine. L'analyse des civilisations préhispaniques participe cette fois-ci d'un désir de réappropriation de l'histoire locale et nationale. L'étude de l'Amérique ancienne étant le fait également d'autres spécialistes étrangers, l'adoption de nouveaux référents et de critères méthodologiques distincts révèle le désir des Latino-américains, éclairés par les récents progrès des sciences humaines de reprendre le débat avec leurs hôtes péninsulaires sur des bases nouvelles s'appuyant aussi sur les expériences scientifiques qu'ils ont menées eux-mêmes sur le terrain.

Mais force est de constater que l'évaluation de l'héritage préhispanique est encore soumise à l'époque à des jugements moraux ou religieux qui confinent les Indiens d'Amérique dans des « réserves » intellectuelles sur lesquelles seuls se penchent avec bienveillance les poètes et les anthropologues. Les réalités politiques et sociales des jeunes républiques induisent, comme on peut le voir dans les discours, des imaginaires nationaux élaborés autour des minorités créoles et des élites bourgeoises pour lesquelles il est encore impossible de se situer en dehors des modèles occidentaux. C'est pourquoi, en définitive, et si l'on note parfois de timides revendications concernant l'héritage ethnique et culturel précolonial, l'attitude de l'Espagne au cours de la conquête et de la colonisation de l'Amérique est rarement controversée.

Ce n'est pas le cas lorsqu'on aborde la question de la langue, l'Espagne se raccrochant encore à cet empire spirituel et culturel. Même si depuis quelques décennies l'Académie Royale intègre des membres correspondants latino-américains, les mandataires de cette prestigieuse institution ne semblent pas encore prêts à céder la moindre parcelle de leur autorité à des Américains. Cette intransigeance, défendue par un grand nombre d'intellectuels espagnols ne favorise nullement le développement d'un débat égalitaire avec leurs invités latino-américains qui tentent malgré tout, comme l'académicien péruvien Ricardo Palma de profiter de ces rencontres pour faire entendre leurs réclamations.

Sur le plan littéraire nous verrons que des échanges plus féconds avaient lieu à Madrid autour du IV^e Centenaire, la presse ouvrant également ses tribunes littéraires aux émissaires venus d'outre-Atlantique. Certains Hispano-américains (Darío, Palma, Riva Palacio, Zorrilla de San Martín) ont déjà droit de cité au pays de Calderón et de Cervantes tandis que l'influence du

modernisme, un nouveau courant poétique venu d'Amérique, commence à se faire sentir auprès des jeunes auteurs. L'édition de l'Anthologie des poètes hispano-américains par l'érudit espagnol Marcelino Menéndez y Pelayo va favoriser à partir de 1892 une meilleure diffusion de cette littérature en Espagne. Il ne faut pas négliger néanmoins les polémiques que suscite à l'époque la composition de cet ouvrage soulignant la méconnaissance des Espagnols à l'égard des littératures américaines de leur temps. Il apparaît que le voyage latino-américain en Espagne contribue à changer les choses, en établissant un contact direct entre les diverses générations littéraires qui ont évolué jusqu'à présent indépendamment les unes des autres et subissant davantage l'attrait des littératures étrangères, en particulier française et anglo-saxonne, que leur propre influence réciproque.

C'est autour de ce contact que situe la convergence hispano-américaniste de 1892, c'est-à-dire la rencontre de deux courants culturels, l'un espagnol et l'autre latino-américain qui semblent confluer pour la première fois lors des commémorations du IV^e Centenaire.

L'hispano-américanisme espagnol né vers le milieu du XIX^e siècle et s'alimentant des préoccupations régénérationnistes des élites bourgeoises et intellectuelles est un mouvement qui s'appuie en Espagne sur des vieilles racines mais qui trouve dans les célébrations, comme on peut le voir dans ce travail, un extraordinaire moyen de résurgence et de promotion. Les manifestations du IV^e Centenaire définissent en quelque sorte le premier aboutissement du processus et la naissance officielle du mouvement.

Du côté latino-américain, il existait aussi depuis l'indépendance des mouvements hispanistes ou espagnolistes qui avaient toujours réclamé des rapprochements avec l'Espagne. Il s'agissait de courants conservateurs qui exprimaient les plus souvent des sentiments hispanophiles considérés alors comme réactionnaires parce qu'ils réfutaient, de fait, les programmes libéraux des intellectuels qui avait pris en charge la construction politique des nouveaux Etats. Dans les dernières décennies du XIX^e siècle cependant, les nouvelles circonstances politiques et économiques, la fin de l'interventionnisme espagnol dans la région, l'existence d'une importante immigration d'origine péninsulaire et l'essor de l'expansionnisme des Etats-Unis en Amérique contribuent à changer les dispositions des Latino-américains à l'encontre de l'Espagne. L'espagnolisme rejoint alors les idéologies et mouvements culturels européenisants ou latinisants qui se renforcent à cette période, en quête de nouvelles stratégies de résistance culturelle.

Bien que ce courant latino-américain ne soit pas le corrélat direct du mouvement espagnol, une collusion significative a lieu en 1892 avec celui-ci et elle aura des répercussions dans l'histoire des relations culturelles entre l'Espagne et les républiques latino-américaines. Afin de mieux servir mon propos en prenant toutefois le risque de commettre un anachronisme que d'aucuns jugeront peut-être impardonnable, je considère cette rencontre intellectuelle de 1892 comme une confluence générationnelle, empruntant au philosophe espagnol José Ortega y Gasset la notion de génération intellectuelle et au grand spécialiste dominicain, Pedro Henríquez Ureña la caractérisation des générations latino-américaines de cette période.

D'après Ortega y Gasset une génération est, en quelque sorte, un ensemble d'individus qui non seulement sont coexistants mais aussi contemporains, c'est-à-dire qu'ils partagent une série de valeurs et d'expériences, de sorte que leurs affinités sont supérieures à leurs possibles dissensions.

Il est vrai que jusqu'en 1892 il est encore difficile d'appréhender ces concepts puisqu'il faudra attendre la fin du siècle pour que surgissent, en France, autour de l'Affaire Dreyfus, les notions modernes de « génération » et d'« intellectuel » et le XX^e siècle en Espagne, pour qu'on parle de « génération de 98 » par exemple, ou de « génération de 27 », pour qualifier des courants artistiques et intellectuels. Si à l'époque qui nous occupe ces concepts, donc, sont encore en gestation, des transferts ou des analogies sont possibles, me semble-t-il en ce qui concerne le krausisme et le générationnisme pour l'Espagne et autour du positivisme et du modernisme en Amérique Latine. D'autres historiens aujourd'hui ont recours également à ces concepts pour se référer aux mouvements intellectuels qui nous occupent comme par exemple Fernando Murillo Rubiera ou Mario Hernández Sánchez Barba.

Dans cette étude nous nous concentrons sur cinq grandes figures latino-américaines: le Mexicain Vicente Riva Palacio, la Colombienne Soledad Acosta de Samper, le Péruvien Ricardo Palma, l'Uruguayen Juan Zorrilla de San Martín et le Nicaraguayen Rubén Darío. Le choix de ces représentants n'est pas dû au hasard. Il est motivé d'abord par l'ampleur de leur participation et par le rôle privilégié que leur concèdent leurs hôtes péninsulaires.

Mais cette thèse recense aussi tous les autres hommes et femmes qui interviennent dans le débat intellectuel afin de mieux les confronter dans le contexte de 1892. On trouve d'abord les vieilles générations, celles qui ont connu la rupture, les guerres et les révolutions. Du côté latino-américain ce sont des représentants qui se montrent moins enthousiastes que leurs cadets voire méfiants envers les célébrations.

Les délégations latino-américaines, cependant, sont globalement plus jeunes que les acteurs espagnols du IV^e Centenaire. Les rencontres avec les vieux intellectuels de Madrid constituent pour les plus jeunes émissaires (Rubén Darío, Jesús Galindo y Villa, Antonio Gómez Restrepo) des expériences riches et émouvantes. Ce sont eux qui vont servir ensuite de médiateurs au tournant du siècle entre les deux mondes hispaniques qui ont vécu jusque lors dans des univers parallèles et dans une incompréhension souvent profonde l'un de l'autre.

Si certains Latino-américains évitent les diplomaties et les mondanités d'autres, au contraire affectionnent les discours et les grandes manifestations officielles comme le diplomate Juan Zorrilla de San Martín. Tandis que Ricardo Palma éprouve un fort désenchantement vis-à-vis de ses homologues de l'Académie Royale de la Langue et que Soledad Acosta de Samper se désole de l'ignorance des Espagnols concernant l'histoire contemporaine de l'Amérique, le jeune Rubén Darío est fasciné par ses rencontres fastueuses avec Cánovas, Castelar, Campoamor ou Menéndez y Pelayo. Les salons, les cafés, les librairies et les demeures particulières font partie, de même que l'ambassade mexicaine ou le siège de la Unión Iberoamericana des lieux de rencontre favorisés entre les intellectuels des deux mondes. C'est dans ce contexte que l'écrivain Juan Valera, par exemple, assure la promotion de Rubén Darío auprès de ses collègues madrilènes. Le Madrid du IV^e Centenaire devient un espace physique et culturel dans lequel s'établit une véritable charnière entre deux époques: celle qu'incarnent les vieilles générations libérales et conservatrices appelées à disparaître dans les dernières crises politiques et sociales du siècle; et celle des artistes et intellectuels qui tout en subissant le contre-coup du désastre colonial cubain, essaieront de trouver

ensuite en Espagne dans une régénération philosophique et esthétique les clefs d'une nouvelle reconstruction nationale.

On le voit bien la tentation de la transversalité est irrésistible et nous entraîne vers ses écueils méthodologiques. Mais comment faire autrement lorsqu'on s'intéresse à des personnalités telles que le Mexicain Vicente Piva Palacio, qui est à lui seul en 1892 historien, anthropologue, avocat, chroniqueur, critique littéraire, conteur, député, dramaturge, général, humoriste, journaliste, magistrat, ministre, poète et romancier ? Aujourd'hui la spécialisation tend à reléguer ces savoirs transversaux et encyclopédiques vers les mémoires des ordinateurs mais au XIX^e siècle, largement dominé encore par la parole et la littérature les frontières entre les genres ne sont pas encore aussi perceptibles.

Rappelons finalement une image à la fois historique, littéraire et récurrente dans cette thèse, celle de Janus, qui me permet aussi de justifier l'utilisation du présent dans mon récit des rencontres de 1892. Dans la symbolique janusienne, le présent ne compte pas vraiment, c'est un simple support, le moment fugitif de la rencontre entre deux courants opposés, le point de contact où tout finit et tout commence, la convergence. Mais c'est justement cette convergence sur laquelle ce penche cette étude, la circonstance du IV^e Centenaire de la découverte d'Amérique, un présent historique particulier à l'intérieur se tisse un univers dont les balancements spéculatifs vers le passé et le futur, nous renseignent peut-être tout autant sur les acteurs du moment eux-mêmes que sur nos propres convergences actuelles, tandis que nous cherchons dans le passé des sources inédites, des justifications exogènes pour prendre de la distance vis-à-vis de nous-même et par ce biais arriver à comprendre peut-être pourquoi nous sommes et à la fois nous ne sommes pas, comme dirait Héraclite, pourquoi le temps passe et ne passe pas, pourquoi le présent convient peut-être mieux que tous les autres temps au récit imparfait de l'histoire.

TABLE DES MATIERES

Remerciements.....	3
AVANT-PROPOS	4
INTRODUCTION	15
 PREMIERE PARTIE : L’Espagne face à l’Amérique.....	 36
I - Les commémorations du Quatrième Centenaire	39
I.1. Chroniques et réalités sociales.....	39
I.2. Les préparatifs	46
I.3. Les conférences madrilènes.....	49
I.4. Les cérémonies de Huelva	51
I.5. Les congrès du Centenaire.....	52
I.6. Les expositions historiques et artistiques	55
I.7. Commémorations dans les autres villes.....	58
I.8. L’accueil du public	59
I.9. Les célébrations concurrentes en Italie et aux Etats-Unis	60
 II- L’Unité de la langue ou la compensation de la perte des colonies américaines	 68
II.1. La langue espagnole après l’indépendance	69
II.2. Les stratégies académiques	74
II.3. Le congrès Littéraire hispano-américain et l’unité de la Langue	76
II.4. L’intimité linguistique ibéro-américaine.....	81
 III-. De Christophe Colomb à la Découverte du Nouveau Monde : la revendication de l’œuvre espagnole.....	 87
III.1. Christophe Colomb et l’Espagne.	89
III.2. La révision des critères historiques.....	99
III.3. L’œuvre de l’Espagne	105
 IV- L’hispano-américanisme espagnol de 1892.	 110
IV.1. L’Espagne officielle et l’opinion publique face à l’Amérique.....	111
IV.2. Libéraux et conservateurs.....	114
IV.3. Les grandes figures espagnoles du IV ^e Centenaire.....	117
Juan VALERA	118
Antonio CÁNOVAS DEL CASTILLO	123
Marcelino MENÉNDEZ PELAYO	126
Emilio CASTELAR	133

Rafael María de LABRA	137
Emilia PARDO BAZÁN.....	142
Francisco PI Y MARGALL.....	146
Marcos JIMENEZ DE LA ESPADA.....	150
Antonio SÁNCHEZ MOGUEL.....	153
Antonio María FABIE y ESCUDERO	155
Cesáreo FERNÁNDEZ DURO.....	159
Luis VIDART SCHUCH.....	163
Gaspar NÚÑEZ DE ARCE.....	166
IV.4. Hispano-américanisme et régénérationnisme	169
 BILAN D'UNE ATTITUDE : l' <i>hispano-américanisme espagnol</i> de 1892 et ses répercussions pratiques.....	187
 DEUXIEME PARTIE : Les voix latino-américaines du IV ^e Centenaire.....	199
 I - Voyages, rencontres, diplomaties et dithyrambes	203
I-1. Le voyage de retour.....	209
I.2. Les enjeux économiques et culturels	220
I.3. Les délégations hispano-américaines.....	235
I.4. Lieux d'expression et de rencontres.....	256
 II - Ententes et divergences : les voies latino-américaines.....	273
II.1. Christophe Colomb et l'Amérique latine	277
II-2. Civilisation moderne et ethnographie historique américaine.....	292
II-3. Traditions et néologismes : rencontres linguistiques et littéraires	329
 III - Les grandes voix latino-américaines du IV ^e Centenaire.....	375
III-1. Vicente RIVA PALACIO : l'Histoire métisse et le patriotisme continental.....	377
III-2. Rubén DARÍO : les nouvelles esthétiques hispano-américaines.....	389
III-3. Ricardo PALMA : traditions littéraires et déceptions linguistiques	402
III-4. Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN : providentialisme, tradition et éloquence.....	419
III-5. Soledad ACOSTA DE SAMPER : Histoire, femmes, christianisme et modernité.....	432
 CONCLUSION.....	446
 SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES	467
SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES SECONDAIRES	505

BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE	518
BIBLIOGRAPHIE ANNEXE	532
ANNEXES.....	540
PREMIERE PARTIE.....	541
ANNEXE I-1 : Juan Valera et la revue El Centenario.....	541
ANNEXE I-2 : Le Critère de Cánovas del Castillo	550
ANNEXE I-3 : L’Ateneo de Madrid et le IV ^e Centenaire	565
ANNEXE I-4 : L’intimité ibéro-américaine de Rafael María de Labra.....	573
ANNEXE I-5 : Voix discordantes a l’Ateneo de Barcelone.....	587
ANNEXE I-6 : La «bourgeoisie professionnelle et intellectuelle» du IV ^e Centenaire	597
DEUXIÈME PARTIE.....	626
ANNEXE II-1: L’histoire métisse de Vicente Riva Palacio	626
ANNEXE II-2: Rubén Darío – Esthétiques nouvelles et primitives.....	640
ANNEXE II-3: Ricardo Palma : traditions, néologismes et américanisms	644
ANNEXE II-4: Juan Zorrilla de San Martín: <i>providentialisme</i> colonial	650
ANNEXE II-5: Soledad Acosta de Samper: confédération littéraire et moralisation des sociétés hispano-américaines	661
ANNEXE II-6: Jesús Galindo y Villa: La Légation mexicaine au moment du IV ^e Centenaire.....	665
ANNEXE II-7: Manuel Payno: les réserves du consul mexicain de Barcelone.	668
ANNEXE II-8: Rencontres générationnelles: euphorie et lyrisme d’un jeune délégué au IV ^e Centenaire (Rubén Darío).....	672
ANNEXE II-9: Vicente G. Quesada: colonisation hispano-américaine vs colonisation anglo-saxonne	677
ANNEXE II-10: Pedro Alejandrino del Solar: Indiens d’hier et d’aujourd’hui	694
ANNEXE II-11: A propos de l’ <i>Anthologie hispano-américaine</i> de Menéndez y Pelayo	701
ANNEXE II-12: Fernando Cruz et Francisco A. Gamboa : pour une langue castillane qui tienne compte de l’opinion des Hispano-américains.....	705
ANNEXE II-13: Juan Fernández Ferraz : les langues des indigènes d’Amérique	711
ANNEXE II-14: Répertoire de voix latino-américaines du IV ^e Centenaire	716
Index des noms cités	735

INTRODUCTION

«Todo es superficial y todo es imprescindible : nadie se oculta al destino.»

Salvador Bernabeu Albert

Chacun sait qu'il n'est jamais inutile de revenir en arrière, surtout lorsqu'il s'agit d'essayer de comprendre pourquoi nous sommes arrivés jusque là. Les sources, même les plus limitées, restent toujours, dans une certaine mesure, inépuisables. Chaque époque apporte sa loupe ou son filtre ; le temps masque ou déforme ; le temps aussi redécouvre. Les archives des bibliothèques regorgent de documents inédits, qui ne demandent, telles des œuvres musicales ou théâtrales, que de nouvelles études ou interprétations. Les temps aussi qui se ressemblent ne se suivent pas forcément. Les idées et les circonstances qui les soutiennent chevauchent souvent par-dessus les cycles trop systématiques de l'organisation rationnelle du temps et de l'espace.

C'est pourquoi il semble toujours nécessaire de rebrousser chemin, d'aller fouiller parfois au cœur même des sources tellement transparentes qu'elles en deviennent opaques, et de ratisser méticuleusement toutes les voies textuelles en ne négligeant ni les grands axes ni les chemins de ronde. Il ne s'agit pas forcément de partir en quête de vérités absolues, d'idées transcendantes qui auraient été masquées par les marges d'une histoire prépondérante. Il est question d'essayer de mieux comprendre, dans la limite même de notre champ de vision et depuis notre perspective particulière, certains des rouages divers et complexes d'une histoire à laquelle, en fin de boucle, nous prenons part.

Le développement des relations culturelles entre l'Europe et l'Amérique Latine depuis les indépendances offre un nombre incalculable de chemins ou d'indices, parfois oubliés ou négligés et parmi lesquels se trouvent peut-être les réponses qui nous permettraient de mieux appréhender, non seulement les modèles du passé et leurs conséquences, mais surtout nos propres questionnements actuels, moulés dans des contextes trop déterminants et tangibles. L'un de ces chemins, quoique démodé et certainement critiquable à bien des égards aujourd'hui pourrait être celui du Quatrième Centenaire de la Découverte de l'Amérique organisé en Espagne en 1892, une commémoration qui met en scène, quelques années avant le désastre colonial cubain, le premier rendez-vous officiel de la métropole avec les républiques issues de son empire américain déchu.

Le sens des mots et les circonstances

Chaque époque a son rythme et ses harmonies, ses couleurs et ses tons, nous dit Christophe Prochasson. *La fin du XIX^e siècle à la réputation*, selon lui, *du flamboiement*.¹ Le crépuscule annonce la nuit, mais embrase aussi le jour qui s'achève dans un festin multicolore. L'automne n'est-il pas pour certains la plus belle des saisons? Cette vision littéraire de l'histoire sied peut-être merveilleusement bien à la France parisienne de Marcel Proust. Elle convient sans doute beaucoup moins à l'Espagne madrilène de Pérez Galdós ou de Cánovas del Castillo dominée par le gris et le noir. Des deux côtes des Pyrénées on traverse des périodes de crises complémentaires mais plutôt dissemblables. Depuis la perte de son empire en Amérique l'Espagne recherche son avenir dans son histoire. Elle se cramponne aux reflets d'une image élimée dans un coin du miroir tout en se désolant de la situation désastreuse dans laquelle se trouve son économie, du pessimisme résigné de ses gouvernants et de ses intellectuels, des fractures sociales et régionales qui minent sa cohésion nationale et des échecs répétés de sa politique internationale.

En 1892 l'occasion lui est donnée d'exalter son identité et son histoire au vu et su de la communauté mondiale : des cérémonies solennelles sont organisées dans tout le pays, à Madrid, à Barcelone, à Séville, à Valladolid, à Huelva ou à Salamanque ; on inaugure des places ou des statues emblématiques; de nombreux congrès, discours, conférences, ouvrages et publications périodiques placent Christophe Colomb et la découverte de l'Amérique au centre de tous les débats, même si d'autres questions plus cruciales préoccupent les esprits et les bourses des populations ibériques d'alors. Des délégués latino-américains mandatés par leurs gouvernements respectifs font le voyage pour participer aux commémorations espagnoles. Les jeunes républiques d'outre-mer ne montrent cependant pas autant de zèle qu'en 1889 lorsqu'il s'agissait de répondre à l'invitation de Washington pour la *Conférence Panaméricaine*.² C'est sans doute que les temps sont en train de changer et que le passé héroïque et colonial hispanique n'intéresse guère plus que les polémistes ou les nostalgiques. Il y a parmi ces représentants d'outre-Atlantique, malgré tout, des diplomates, des artistes, des intellectuels et des hommes d'affaires. Les Espagnols quant à eux convoquent d'illustres politiciens, des historiens, des hommes d'Eglise, des militaires et des scientifiques³. Les célébrations de 1892 constituent en réalité une charnière entre deux mondes et deux époques : celui

¹ Christophe PROCHASSON, *Les années électriques 1880-1910*, Paris, Editions La découverte, 1991, p. 5.

² La *Conférence Panaméricaine*, premier antécédent de l'Organisation des Etats américains (OEA) a réuni en effet à Washington, entre octobre 1889 et avril 1890, les représentants de seize républiques hispano-américaines.

³ La participation de figures intellectuelles prestigieuses permet d'évaluer la réception de l'événement dans les secteurs les plus cultivés de la société espagnole. Parmi les plus actifs en 1892 on peut citer Juan Valera, Antonio Cánovas del Castillo, Marcelino Menéndez y Pelayo, Emilio Castelar, Antonio María de Labra, Emilia Pardo Bazán, Marcos Jiménez de la Espada, Antonio Sánchez Moguel, Antonio María Fabié, Francisco Pi y Margall, Cesáreo Fernández Duro, Luis Vidart, Gaspar Núñez de Arce, Víctor Balaguer, Gumersindo de Azcárate, Eduardo Benot, José Canalejas, Manuel et Miguel Colmeiro, José Echegaray, Manuel Pedregal, Felipe Picatoste, Manuel Tamayo y Baus et Justo Zaragoza.

d'une Amérique Latine qui depuis Andrés Bello (1781-1865) et jusqu'à José Martí (1853-1895) recherche une autre façon de dire et d'écrire sa propre histoire ; et celui d'une Espagne qui s'accroche à des revendications et des souvenirs qu'alimentent la lyre et la verve des poètes et des orateurs.

Un siècle avant les commémorations de 1992 qui susciteront tant de controverses en Amérique et en Europe, celles du IV^e Centenaire sont déjà marquées par la polémique des noms. S'agit-il de glorifier le génie de Christophe Colomb, de fêter la découverte de l'Amérique ou bien d'encenser plus largement toute l'épopée ibérique du Nouveau Monde? Le retour vers le passé provoque toujours des remises en cause. Les discussions les plus acerbes tournent surtout à l'époque autour de la personnalité du découvreur. Deux écoles s'affrontent, l'une idéaliste, guidée par des conceptions romantiques ou catholiques, l'autre *réaliste*, qui s'appuie sur une vision positiviste de l'histoire. Chacun se donne un critère de vérité qui est conforme à son objet et diffère de celui qui est admis par les autres. Colomb fut-il le serviteur de Dieu ou celui de l'Espagne, un héros doté d'une haute stature intellectuelle et morale ou bien simplement un navigateur chanceux ? La question de l'ingratitude des sociétés contemporaines à l'égard des grands hommes du passé est présente dans tous les discours, de même que celle des critères qui orientent le jugement historique. Pour certains la légende est aussi nécessaire à l'histoire que la retouche l'est à la photographie car en adoucissant les imperfections et en corrigeant les négligences de la nature et les détériorations du temps, elle inspire la vertu. Pour d'autres, l'histoire a ses raisons que seule la raison explique et il n'existe aucun homme ni aucun peuple, selon eux, qui ne soient libres d'imperfections. En Espagne, il semble cependant plus facile d'appliquer ces principes à l'Amiral génois qu'aux explorateurs et aux conquérants ibériques qui perpétuèrent son entreprise, car c'est bien l'apologie de la grande œuvre coloniale des Castillans et des Portugais que prônent les célébrations péninsulaires de 1892.

Dans ces conditions tous les mots ont leurs circonstances et ceux de l'époque nous éclairent davantage, bien sûr, sur l'évolution idéologique et culturelle de la société espagnole de *La Restauration* (1875-1902) que sur l'histoire de la découverte et de la colonisation américaine. Alors que toutes les chroniques journalistiques nous dévoilent l'image d'une nation en crise qui n'arrive plus à retrouver sa place sur l'échiquier international, les organisateurs des célébrations commémoratives arborent paradoxalement un optimisme presque sans faille en direction des républiques hispano-américaines, multipliant les démonstrations qui s'adressent à un public pourtant très réduit de curieux ou de spécialistes. Les tribuns affichent à travers de longues envolées lyriques le désir commun de légitimer et de valoriser l'histoire des découvertes et des conquêtes espagnoles tout en sauvegardant l'unité de la langue castillane dans le monde hispanique. Mais il s'agit surtout, ici, de faire entendre aux autres nations de l'Europe l'apport inéluctable de l'Espagne dans le rayonnement historique de la culture continentale. L'essor des sciences et du commerce, le développement de l'esprit d'entreprise et même celui de tolérance dans le Vieux Monde sont présentés comme le fruit des explorations et des colonisations espagnoles des temps modernes. N'est-ce pas une argumentation à travers laquelle les Espagnols cherchent à reconquérir par l'Amérique, non plus l'Amérique elle-même, mais plutôt une nouvelle légitimité européenne ?

De l'autre côté de l'Atlantique, des républiques ont vu le jour, qui se construisent encore, en marge de l'Espagne, dans le cadre d'une longue transition historique. L'éclatement de l'empire

colonial a provoqué l'apparition de seize Etats indépendants qui se présentent désormais eux-mêmes sur la scène diplomatique internationale et recherchent de nouvelles alliances stratégiques. Mais alors que l'émancipation politique semble définitivement acquise, la conquête de l'autonomie intellectuelle demeure une démarche embryonnaire, sujette à des influences diverses. Pour ces nations nouvelles l'élaboration d'une image pour la première fois externe de celle qui avait été leur métropole ne s'est dissociée que très graduellement d'abord, au cours des premières décennies indépendantes, de la tâche préalable et plus urgente qui consistait à établir l'inventaire de ce que leur avait légué la colonisation espagnole.⁴ La plupart des intellectuels latino-américains, en effet, s'étaient attachés surtout, jusque lors, à analyser un héritage colonial dans lequel ils cherchaient à discerner les racines des problèmes politiques et sociaux de leurs jeunes républiques, s'évertuant à critiquer ou à refuser, pour mieux s'en décharger, le patrimoine culturel légué par les Espagnols. C'est pourquoi, d'après Leopoldo Zea, les Hispano-américains au cours du XIX^e siècle n'ont pas différé des Européens sur le plan théorique dans leur approche romantique puis positiviste de l'histoire, mais ils se sont distingué dans l'usage qu'ils ont fait du passé. Pour eux, si le passé devait être montré c'était pour être mieux nié ensuite. Les historiens européens, au contraire, se sont appliqués à révéler un passé qu'ils voulaient affirmer.⁵ Les constructions identitaires et nationales subséquentes étaient donc abordées jusqu'en 1892 en Espagne et en Amérique latine de manière contradictoire.

Au moment du IV^e Centenaire, cependant, les nouvelles circonstances dans lesquelles s'inscrivent les projets de constructions nationales, le développement économique, les avancées diplomatiques, la résurgence d'une importante immigration d'origine péninsulaire et l'essor de l'expansionnisme des Etats-Unis en Amérique sont autant d'éléments qui contribuent à favoriser des changements de perspectives dans les dispositions latino-américaines à l'égard de l'Espagne. Dans des contextes politiques dominés souvent par les conservateurs, l'image de la vieille métropole hispanique évolue aussi dans le cadre de courants restaurateurs propices à la réhabilitation de l'histoire coloniale. Les retrouvailles commémoratives de 1892 surviennent donc précisément à ce moment là, dans un contexte diplomatique et culturel globalement plus favorable qui permet la venue en Espagne d'une importante délégation latino-américaine.

1892, le premier centenaire

Mais à quoi servent les Centenaires ? D'où vient ce besoin qu'ont toujours les sociétés de marquer les anniversaires ? Le professeur Jean Delumeau, membre du Haut Comité

⁴ Tulio HALPERIN DONGHI, *España y América : miradas a través del Atlántico (1825-1975)* in *El espejo de la historia*, Buenos Aires, Editorial Sudamericana, 1998, p. 67-68.

⁵ Leopoldo ZEA, *El pensamiento latinoamericano*, Ariel, Barcelona, 1976 (Edition électronique de Liliana Jiménez Ramírez, en collaboration avec Martha Patricia Reveles Arenas et Carlos Alberto Martínez López, Proyecto ensayo hispánico, décembre 2003, [http : //www.ensayistas.org/filosofos/mexico/zea](http://www.ensayistas.org/filosofos/mexico/zea)).

Français des Célébrations Nationales, observe que si ces grandes commémorations *dirigent le regard et la mémoire vers des faits et des hommes qui font partie de notre patrimoine*, elles reflètent surtout *nos préoccupations et de nos idéaux d'aujourd'hui*. Elles expriment le besoin, individuel et collectif, de contenir l'inexorable vitesse du monde réel et d'en appréhender la complexité, en se raccrochant à des *bouées* (racines), *non seulement dans l'espace mais aussi dans le temps*.⁶

Pour Gustav Siebenmann, l'analyse des *cinq centennaires* de la rencontre entre l'Espagne et l'Amérique permet à la fois de porter un regard en perspective sur les aléas du pouvoir, sur les rivalités internes et externes des grandes puissances historiques et de dresser un tableau dramatique de l'évolution des liens affectifs et des mentalités par rapport à l'altérité, tant sur le plan anthropologique que culturel.⁷ Mais avant le contexte de 1892 peut-on véritablement parler de centennaires? Toutes les rétrospectives existantes nous montrent que si les dates anniversaires de la découverte de l'Amérique étaient évoquées parfois à partir du XVI^e siècle, il a fallu attendre beaucoup plus longtemps pour qu'émerge véritablement la volonté de célébration ou de commémoration. Juan Valera reconnaît dans un texte inaugural, publié en avril 1892, que les célébrations de centennaires, tout comme les expositions universelles, constituent des modes récentes aussi bien en Europe qu'en Amérique.⁸ Il s'agit bien d'un phénomène né au XIX^e siècle dont l'apparition reflète, dans une certaine mesure, la transition des structures traditionnelles et religieuses vers l'organisation bourgeoise et laïque des sociétés contemporaines.

En 1492, certes, Christophe Colomb découvrait l'Amérique, par hasard, cherchant une nouvelle route vers les Indes, mais à la fin du XV^e siècle personne en Europe n'avait encore conscience de l'ampleur de cet événement. La rencontre entre le vieux continent et le Nouveau Monde allait susciter pourtant une indéniable révolution à l'échelle de l'humanité qui n'aurait pas que des incidences politiques et économiques sur le cours de l'histoire : la vision tripartite du monde héritée de la représentation chrétienne de la Trinité s'effondrait devant l'existence d'un quatrième continent.

Le XVI^e siècle vit ainsi apparaître de nouvelles représentations sous forme de planisphères. Mais alors que les Espagnols et les Portugais exploraient et découvraient les nouveaux territoires d'outre-mer c'est en Allemagne et en Italie que l'on gravait paradoxalement la plupart de ces insolites mappemondes. Siebenmann explique comment pour les populations sédentaires la découverte visuelle du Nouveau Monde fut davantage, finalement, une prouesse due à l'invention de l'imprimerie par Gutenberg que le résultat du premier voyage de Christophe Colomb.⁹

Un siècle après la première expédition espagnole, l'Amérique découverte et déjà réinventée par les Européens, imposait à toute l'Europe la nécessité de repenser son identité. Dès 1552, dans

⁶ Jean DELUMEAU, *Préface in Célébrations Nationales 2002*, Ministère de la Culture et de la Communication, Paris, 2002.

⁷ Gustav SIEBENMANN, *¿Cómo se celebraron los centenarios de 1492 en Europa?*, in Gustav Siebenmann, et. al., *El peso del pasado : Percepciones de América y V Centenario*. Madrid : Editorial Verbum, 1995, p. 143-164.

⁸ Juan VALERA, *El Centenario, Introducción in Obras completas, Vol. III*, Madrid, Aguilar, 1947, p. 947-1.045.

⁹ Gustav SIEBENMANN, *op. cit.*, 1995, p. 145.

son *Histoire des Indes et de la conquête du Mexique*, Francisco López de Gómara s'était exclamé que la découverte de l'Amérique était *le plus grand événement depuis la création du monde*.¹⁰ Si le nouveau continent était presque entièrement connu, nul encore ici ni là ne songeait cependant à célébrer la mémoire de l'homme ni du premier voyage qui avaient donné naissance à une époque moderne où se mettait en place un nouvel ordre mondial, économique et social, issu en grande partie de la découverte. La Péninsule Ibérique s'était partagée dès 1494 à Tordesillas le nouvel espace monde. Pourtant l'Espagne de Philippe II qui parachevait la conquête de son empire américain voyait déjà fondre en Europe son hégémonie politique et économique au profit des puissances du Nord.

Deux siècles après la découverte, en 1692, deux images de l'Amérique s'étaient finalement répandues sur le vieux continent : l'une très positive, mythique et utopique présentant la vision d'un monde aux richesses naturelles et imaginaires incalculables ; l'autre, au contraire véhiculée par la *leyenda negra*¹¹, désignant un univers de violence, d'exploitation inhumaine, de destruction. La colonisation anglo-saxonne du Nord de l'Amérique était bien entamée, la France de Louis XIV elle aussi, devenue à son tour la première puissance politique européenne, nourrissait de grands projets américains, mais l'heure n'était pas encore aux célébrations.

Un siècle plus tard encore, le jésuite Juan Pablo Viscardo, péruvien établi en Europe après l'interdiction de la Compagnie de Jésus en 1767 et vivant à Londres sous la protection du gouvernement britannique écrivait en 1792 une *Lettre aux Espagnols américains* à l'occasion du tricentenaire de la découverte du Nouveau Monde. *La découverte d'une partie aussi grande de la terre est pour le genre humain, et le sera toujours*, déclarait-il, *l'événement le plus mémorable de ses annales*¹². Mais qui d'autre se souciait alors en Europe de dissenter sur la découverte de l'Amérique ou de fêter un Centenaire dont le vieux continent, enflammé par d'autres discussions, n'avait alors que faire? Pourtant en 1787, l'Académie française avait bien relancé le débat sur la question en proposant lors de son célèbre concours annuel le sujet : « La découverte de l'Amérique a-t-elle été utile ou au contraire nuisible au genre humain? » Les colonisations du Nouveau Monde, en réalité, n'avaient cessé de susciter au siècle des Lumières l'intérêt de tous les penseurs qui voyaient dans les terres américaines un espace vierge pour la réflexion et l'expérimentation des théories philosophiques, politiques, économiques et scientifiques. Depuis la Révolution française de 1789,

¹⁰ Francisco LÓPEZ DE GÓMARA, *Historia de las Indias y Conquista de México* in Patricia Galeana, *Latinoamérica en la conciencia europea. Europa en la conciencia latinoamericana*, México, AGN-CCYDEL-UNAM-Consejo Nacional para la Cultura y las Artes-Fondo de Cultura Económica, 1999, p. 93.

¹¹ Depuis la diffusion de la *Brevísima relación de la destrucción de las Indias* (1552) de Bartolomé de las Casas qui raconte les atrocités commises par les conquérants et colonisateurs espagnols et jusqu'aux polémiques déclenchées par les célébrations Cinquième Centenaire de la découverte de l'Amérique en 1992, la *légende noire* et la *légende blanche* de la conquête et de la colonisation espagnole de l'Amérique s'affrontent dans un débat ininterrompu de presque cinq siècles qui a été la source d'une multitude d'études historiques et bibliographiques.

¹² Juan Pablo VISCARDO, *Carta a los españoles americanos* in *Pensamiento político de la emancipación*, Ayacucho, Editorial Lumen, 1977, p. 51-58.

cependant, toute l'attention était revenue sur l'Europe où la crise des Anciens Régimes bouleversait les structures sociales, juridiques et institutionnelles, provoquant des changements profonds dans les idées et les mentalités et faisant basculer en quelques années le vieux continent dans l'histoire contemporaine. En vérité, dans sa *Lettre de 1792*, Juan Pablo Viscardo ne s'adressait plus aux Européens, mais à ses *frères et compatriotes* américains, à l'image de ses prédécesseurs de l'Amérique du Nord, déjà libérés depuis 1783 de la tutelle de l'Angleterre : *le Nouveau Monde est notre patrie, et son histoire est la nôtre, et c'est en elle que nous devons examiner notre situation présente, pour nous déterminer, pour elle, à prendre parti pour la nécessaire conservation de nos propres droits et de ceux de nos successeurs*. La rupture politique avec l'Espagne était irrémédiablement proche.¹³

L'Amérique s'émancipe enfin au XIX^e siècle et c'est seulement alors qu'elle pourra commencer à penser son histoire. *Le principal obstacle au progrès du nouveau régime*, remarque néanmoins en 1838 l'intellectuel argentin Juan Bautista Alberdi, *c'est le cumul des fragments qui restent encore de l'ancien régime*.¹⁴ Avant de se souvenir, il faut donc d'abord oublier. De l'autre côté de l'Atlantique la disparition de l'empire colonial espagnol produit aussi des effets amnésiques ou soporifiques. Il faudra laisser le temps au temps, et attendre aussi le rétablissement des relations diplomatiques.

Le continent latino-américain se lance alors dans le concert international des nations. Les échanges commerciaux s'accélérent avec l'Europe dans la deuxième partie du siècle et les puissances de l'époque témoignent d'un intérêt de plus en plus marqué pour le développement économique de certains grands pays tels que le Brésil, l'Argentine ou le Mexique. Le terme « Amérique Latine » voit le jour en France sous Napoléon III, lié au grand dessein du Second Empire d'aider les nations *latines* à freiner l'expansion des Etats-Unis, et illustré par la désastreuse épopée française au Mexique. La latinité présente l'avantage d'effacer les relations particulières de l'Espagne ou du Portugal avec la plus grande partie des terres américaines et de donner à la France des droits légitimes sur ses « sœurs » américaines catholiques et romaines. Cette latinité cependant est combattue à Madrid en vertu des droits historiques privilégiés que la Mère Patrie invoque à l'égard des jeunes républiques américaines. On parle ici de l'Amérique Espagnole même pour désigner le Brésil. Pendant ce temps on proclame un panaméricanisme plus commercial que culturel dans le pays de l'Oncle Sam, entré depuis longtemps dans *l'ère Monroe*. Le développement du plus puissant des Etats du continent se traduit, depuis la deuxième moitié du XIX^e siècle, par une importante pénétration économique et militaire dans les républiques de langue espagnole et portugaise. Face à la montée en puissance des Etats-Unis et au recul progressif des hégémonies européennes, les Amériques latines, quant à elles, se cherchent sans se reconnaître dans les miroirs divergents que leur tendent tantôt les Européens, tantôt leurs voisins du Nord. *Au sud du Río Bravo*,

¹³ *Ibid.*

¹⁴ Juan Bautista ALBERDI, *La Moda*, 14 de abril de 1838. *Obras completas*, T. 1, Buenos Aires, La Tribuna Nacional Bolívar, 1886 in *Antología del ensayo ibero e iberoamericano*, [http : //ensayo.rom.uga.edu/](http://ensayo.rom.uga.edu/)

écrit le poète cubain José Martí, *il y a une autre Amérique, notre Amérique, une terre qui balbutie, qui ne reconnaît pas complètement son visage dans le miroir européen ni dans celui des nord-américains*.¹⁵

C'est dans ce contexte que la découverte du Nouveau Monde va être enfin célébrée officiellement pour la première fois en 1892 de part et d'autre de l'Atlantique. On peut en réalité parler du *premier centenaire* de la découverte de l'Amérique.

C'est en Espagne, en Italie et aux Etats-Unis qu'ont lieu les plus grandes manifestations publiques organisées dans le cadre de cette commémoration. Selon les lieux et les circonstances on célébrera tantôt l'image de Christophe Colomb, tantôt celle des multiples découvreurs, conquérants et colonisateurs. L'Europe met davantage l'accent sur le passé, la culture et la religion, à travers une longue série de commémorations, d'expositions, de congrès et de conférences dans les différentes villes d'Espagne et à Rome ou à Gênes en Italie. *Les deux grandes voisines néo-latines* de la France, confesse en 1893 le géographe Ludovic Drapeyron, abordent cependant l'événement sous des angles très différents. *Le caractère religieux que l'une a revêtu, et dont l'autre a été tout à fait dépourvue, est un trait d'opposition sur lequel il n'est point besoin d'insister. L'Espagne a pu perdre l'Amérique, que lui avait donnée Colomb; elle revendique pour elle Colomb tout entier, un Colomb imbu exclusivement d'idées religieuses et mystiques*.¹⁶

Si James Durnerin se demande encore, cent ans plus tard, si Christophe Colomb est véritablement *un créateur ou une créature de l'histoire*¹⁷, c'est bien que le marin génois a confirmé au fil du temps sa position centrale dans la commémoration de la découverte de l'Amérique. Suscitant déjà des centaines de publications à la fin du XIX^e siècle, il est au cœur de tous les débats et des plus virulentes polémiques. Il devient le porte-drapeau à la fois des libres penseurs et des conservateurs, des mystiques et des réalistes, des républicains et des monarchistes. Il incarne tout aussi bien la tradition que la modernité, la catholicité, le judaïsme ou même l'esprit protestant.

Aux Etats-Unis, c'est surtout l'avenir et la science qui sont à l'honneur notamment à l'occasion des fêtes de New York de 1892 ou de l'Exposition Universelle de Chicago en 1893. Dans ce dernier cas la célébration du IV^e Centenaire de la découverte de l'Amérique semble plutôt constituer un prétexte, l'exposition étant conçue essentiellement comme une projection de ce que sera la vie moderne au XX^e siècle.

Ailleurs, au sud du Río Grande, les cérémonies officielles soulignent la latinité de cette autre Amérique qui redécouvre dans la représentation de Colomb son altérité européenne. Du Mexique à l'Uruguay, du Pérou au Costa Rica la figure de l'Amiral estompe l'image parfois encore délictueuse de certains archétypes péninsulaires et permet de réaffirmer *l'espagnolité* fondatrice des nationalités

¹⁵ José MARTÍ, in Eduardo GALEANO, *Memoria del fuego - Tomo II, Las caras y las máscaras*, Ed. Siglo XXI, 1984, p. 286.

¹⁶ Ludovic DRAPEYRON, *La commémoration de Christophe Colomb en Italie et en Espagne*, Institut Géographique de Paris, Paris Ch. Delagrave, 1893, p. 24.

¹⁷ James DURNERIN, *Christophe Colomb, créateur ou créature de L'histoire ? Hommage à Claude Dumas. Histoire et Création* / Ed. Par Jacqueline Covo, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1990, p. 195-202.

latino-américaines face à l'indianité, à la négritude et au métissage. C'est pourquoi on inaugure des places et des statues où Colomb se réinstalle aux côtés de Cuauhtémoc ou de San Martín. Les commémorations du IV^e Centenaire sont ainsi instrumentalisées par des élites dirigeantes qui prônent une nouvelle ère de civilisation et de progrès fondée sur l'immigration et les modèles européens. Bientôt le 12 octobre sera institué un peu partout comme une festivité officielle. Au delà des discours, des défilés militaires, des bals et des célébrations religieuses, l'enthousiasme traverse aussi une presse, certes parfois très critique envers les dirigeants et les organisateurs, mais qui affirme, tel le *Partido Liberal* de Mexico qu'il s'agit bien du *jour le plus transcendant de l'histoire du développement humain et du jour par excellence de la race latine*.¹⁸

L'état de la question

Les études historiques ou littéraires sur les célébrations du IV^e Centenaire de la Découverte de l'Amérique, organisées en Espagne, semblent avoir attiré surtout les Espagnols. L'historien mexicain Aimer Granados García, tout en reconnaissant en 2002 que l'historiographie existante sur le thème est maigre et relativement récente, remarque que la plupart des études ont été réalisées dans le cadre de l'abondante production historiographique du Cinquième Centenaire.¹⁹

On doit à Salvador Bernabeu Albert la première analyse systématique de ces commémorations. Ce chercheur espagnol a entrepris en 1982 une étude de la revue officielle *El Centenario* qui l'a conduit à publier en 1987 le premier ouvrage de référence sur la question : « 1892 : El IV Centenario del Descubrimiento de América en España » (Consejo Superior de Investigaciones Científicas). Depuis quelques années cependant l'abondante bibliographie péninsulaire de 1892 suscitait un regain d'intérêt notoire. Dès 1975, par exemple, le critique littéraire Luis Sainz de Medrano, sur les traces du premier voyage du poète nicaraguayen Rubén Darío (1867-1916) en Espagne, découvrait avec stupéfaction *une documentation qui défailloit rarement, les périodiques et revues de l'époque* dont l'étude pouvait supposer, selon lui, *un apport d'un intérêt certain comme un nouveau maillon de cette histoire de l'américanisme en Espagne à l'Epoque Contemporaine qu'il restait encore à écrire*.²⁰

Dans la continuité de cette démarche, d'autres études littéraires ont vu peu à peu le jour dans la péninsule, comme celles de María Isabel Hernández Prieto, María Caballero Wanguemert, Jesús

¹⁸ *El Partido Liberal*, México, 18 décembre 1891 et 12 octobre 1892, cité par José María MURÍA, *El cuarto centenario del descubrimiento de América*, Revista Secuencia, Instituto Mora, México, 1985, p. 127-128.

¹⁹ Aimer GRANADOS GARCÍA, *Los debates sobre España: El Hispanoamericanismo en México a finales del siglo XIX*, (Thèse de doctorat) *El Colegio de México, Centro de Estudios Históricos*, México D.F., 2002. Publ. : México, D.F.: El Colegio de México; Universidad Autónoma Metropolitana, Unidad Xochimilco, 2005.

²⁰ Luis SAINZ DE MEDRANO, *Un episodio de la autobiografía de Rubén Darío : La conmemoración en España del IV Centenario del Descubrimiento de América*, Universidad Complutense, Madrid, *Anales de Literatura Hispanoamericana*, N°4, 1975

Caseda Teresa, Manuel Moreno Alonso, Noel Rivas Bravo, Juan Martínez Gómez, Almudena Mejías Alonso et Bernabeu Albert encore, consacrées aux écrivains Ricardo Palma (1833-1919), Vicente Riva Palacio (1832-1896), Juan Zorrilla de San Martín (1855-1931), Soledad Acosta de Samper (1833-1913) et Rubén Darío, qui figurent parmi les principaux délégués latino-américains du IV^e Centenaire²¹ ou à *La Ilustración Española y Americana*²² qui constitue une référence bibliographique incontournable de cette période.

Les études espagnoles sur *l'hispano-américanisme*, sur les relations diplomatiques entre l'Espagne et l'Amérique Latine au XIX^e et XX^e siècles ou sur le désastre de 1898 ont apporté elles aussi un éclairage significatif sur les célébrations de 1892. Les plus anciennes remontent à la fin du XIX^e siècle et sont contenues dans les œuvres de certains grands idéologues tels que Rafael Altamira (1866-1951)²³ ou Rafael María de Labra (1841-1918)²⁴. On doit les analyses plus

²¹ María Isabel HERNÁNDEZ PRIETO, *Ricardo Palma en Madrid en 1892*, *Anales de Literatura Hispanoamericana* (Madrid), n°13, 1984, p. 49-56.

Salvador BERNABEU ALBERT, *Ricardo Palma*, Ayuntamiento de Madrid, Madrid, Concejalía de Cultura, 1987.

María Isabel HERNÁNDEZ PRIETO, *El escritor mexicano Vicente Riva Palacio en el Madrid del siglo XIX*, *Anales de Literatura Hispanoamericana*, N° 22, 1993, p. 101-113.

Cinco cartas inéditas de Vicente Riva Palacio a Pérez Galdós y Menéndez Pelayo, *Revista de Indias*, vol. XLIV, n°174, 1984, p. 567-572.

María del Milagro CABALLERO WANGUEMERT, *Juan Zorrilla de San Martín en la encrucijada del IV Centenario del descubrimiento de América*, Colección Andalucía y América en el siglo XIX, Congreso : *Jornadas de Andalucía y América*. V. La Rábida, 1985

Jesús CASEDA TERESA, *La Mirada de dos Mundos : Juan Valera y Rubén Darío*, *Revista Anthropos*. Huellas del Conocimiento, 1997, p. 170-171 et 133-136

Manuel MORENO ALONSO, *Las ilusiones americanas de don Juan Valera*, *Anuario de estudios americanos*, N°46, 1989, P. 519-568

Noel RIVAS BRAVO, *Rubén Darío en el álbum de Madrid*, *Anales de Literatura Hispanoamericana*, N°26, Tome I, 1997, p. 59-66, 8.

Juana MARTINEZ GOMEZ, Almudena MEJÍAS ALONSO, *Hispanoamericanas en Madrid (1800-1936)*, Editorial Horas, Madrid, 1994.

²² María Isabel HERNÁNDEZ PRIETO, *Escritores hispanoamericanos en "La Ilustración española y americana" (1869-1899)*, *Anales de Literatura Hispanoamericana* (Madrid) - n°24, 1995 - p. 205-223 -Fait partie du dossier "Archivo Rubén Darío" coordonné par Luis Sáinz de Medrano

Relaciones culturales entre Madrid e Hispanoamérica, Tesis doctoral, Editorial de la Universidad Complutense de Madrid.

²³ Rafael ALTAMIRA, *La enseñanza de la Historia*, Madrid, Fortanet, 1891

Hispanólogos e Hispanófonos in De Historia y Arte, Librería Victorino Suárez, Madrid, 1898.

España y el programa americanista, Madrid, Editorial América, 1917.

La huella de España en América, Madrid, Reus, 1924.

Cómo concibo yo la finalidad del hispanoamericanismo, Blass. S.A., Madrid, 1927.

²⁴ Rafael María de LABRA, *La pérdida de las Américas*, Imp. Francisco Roig, Madrid, 1869.

La colonización en la Historia : conferencias del Ateneo Científico Literario de Madrid, Librería de A. de San Martín, Imp. de Julián Peña, Madrid, 1876.

récentes sur ces thèmes au professeur José Carlos Mainer²⁵ et aux historiens Antonio Niño Rodríguez²⁶, Isidro Sepúlveda Muñoz, Palmira Vélez Jiménez, Leoncio López Ocón Cabrera, Juan Carlos Pereira Castañares, Luis Miguel García Mora, Ana Martínez Rus, Victor Peralta Ruiz, Andrea Pascuaré, Carmen de Sierra, Juan Bosco Amores Carredano, Luis Navarro García, Cesilda Martín Montalvo, María Rosa Martín de la Vega, María Teresa Solano Sobrado ou Mario Hernández Sanchez Barba, pour ne citer que quelques remarquables collaborateurs des revues espagnoles spécialisées sur ces sujets telles que la *Revista de Indias*, la *Revista Complutense de Historia de América*, le *Boletín Americanista*, *Hispania* ou la revue *Quinto Centenario*.²⁷

El Ateneo de Madrid : sus orígenes : desenvolvimiento, representación y porvenir, Impr. de Aurelio J. Alari, Madrid, 1878.

La política antillana en la metrópoli española, Imp. de "El Liberal", Madrid, 1891

La autonomía colonial en España : discursos, Du Cuesta, Madrid, 1892

El congreso pedagógico Hispano-Portugués-Americano de 1892, Viuda de Hernando, Madrid, 1893.

La intimidad Ibero-Americana (1892-94), Madrid, 1894.

España y las repúblicas sud-americanas, Alfredo Alonso, Madrid, 1895.

La cuestión colonial (1871-96-98) : discursos parlamentarios, Tip. de Alfredo Alonso, Madrid, 1998.

Política Internacional. Orientación Americana de España. 2^o edición, Ediciones de la Tipografía Alfredo Alonso, Madrid, 1910.

²⁵ José Carlos MAINER, *Un capítulo regeneracionista : el hispanoamericanismo (1892-1923)*, in *Ideología y Sociedad en la España Contemporánea. Por un análisis del Franquismo*, Madrid, Edicusa, 1977.

²⁶ Antonio NIÑO RODRÍGUEZ, *Hispanoamericanismo, regeneración y defensa del prestigio nacional in España / América latina : un siglo de políticas culturales*. Aietí/Síntesis, Madrid 1983

"Joaquín Costa, Rafael Altamira, Eduardo de Hinojosa" in Lucian BOIA (Ed). *Great Historians of the Modern Age*. An International Dictionary. Westport C.T., Greenwood Press, 1991, 625-631 p.

La opinión francesa y el hispanoamericanismo. Una visión exterior de las relaciones de España con América Latina in M. HUGUET, A. NIÑO y P. PEREZ, (coord.). *La formación de la imagen de América Latina en España, 1898-1989*. Madrid : OEI, 1992, p. 23-42

Juan P. FUSI AIZPURUA et Antonio NIÑO RODRIGUEZ, *Antes del 'Desastre' : Orígenes y Antecedentes de la crisis del 98.*, Madrid, Departamento de Historia Contemporánea de la U.C.M., 1996.

²⁷ Isidro SEPULVEDA MUÑOZ, *Medio siglo de relaciones de España con las repúblicas americanas : El Movimiento Hispanoamericanista (1885-1936)*; Universidad Nacional de Educación a Distancia, Fac. Geografía e Historia, Dep. Historia Contemporánea, Thèse de doctorat soutenue en 1991-1992.

Palmira VELEZ JIMÉNEZ, *La historiografía americanista liberal en España*, Univ. Zaragoza, Fac. Filosofía y Letras. Zaragoza Thèse de doctorat soutenue en 1994-1995.

Leoncio LÓPEZ-OCÓN CABRERA, *De viajero naturalista a historiador : las actividades americanistas del científico español Marcos Jiménez de la Espada (1831-1898)*, Univ. Complutense de Madrid, Fac. Geografía e Historia, CSIC, Cent. Estudios Históricos. Madrid, Thèse de doctorat soutenue en 1989-1990.

Ana MARTINEZ RUS, *La industria editorial española ante los mercados americanos del libro 1892-1936*, *Hispania*, 2002, vol. 62/212, n° 212, p. 1021-1058.

Juan Carlos PEREIRA CASTAÑARES, *Introducción al estudio de la política exterior de España : (siglos XIX y XX)* Akal, Madrid, 1982.

Juan C. PEREIRA CASTAÑARES, J. BOSCO AMORES, L. NAVARRO GARCIA y otros, *Las relaciones diplomáticas entre España e Hispanoamérica en el siglo XIX*, Editorial Eunote, Pamplona, 1995

Outre les divers articles de Salvador Bernabeu Albert portant directement sur la question du IV^e Centenaire et écrits souvent à la faveur des préparatifs des célébrations espagnoles de 1992²⁸, il faut rappeler tous ceux qui ont été inclus dans un numéro spécial de la revue *América 92*, consacré aux célébrations de 1892. Il s'agit des textes des historiens espagnols Ignacio Bravo, Juan Gómez Soubrier, José Álvarez Junco, Antonio Pérez, et Gastón Baquero.²⁹ Une publication madrilène de la Fondation Cánovas del Castillo, intitulée « Descubrimiento de América del IV al VI Centenario (Tomo I) » et datée de 1993, contient par ailleurs des contributions de Bernabeu Albert, José María García Escudero, Jaime Delgado, Antonio Lago Carballo, Juan Velarde Fuertes, Fernando Murillo Rubiera et Mario Hernández Sánchez Barba.³⁰ Entre ces deux recueils il est impossible de ne pas

Luis Miguel GARCÍA MORA, *El Ateneo de Madrid y el problema colonial en las vísperas de la guerra de independencia cubana*, Madrid, Revista de Indias, Vol. 56, n°207, 1996, p. 429-449.

Víctor PERALTA RUIZ, *Emilio Castelar y el hispanoamericanismo del siglo XIX*, Coloquio Internacional Élités intelectuales y modelos colectivos. Mundo ibérico (siglos XVI-XIX). Serie Tierra Nueva y Cielo Nuevo; N° 45, Madrid, 2002, p. 285-304.

Víctor PERALTA RUIZ, *Emilio Castelar y el hispanoamericanismo del siglo XIX*, Coloquio Internacional, Élités intelectuales y modelos colectivos. Mundo ibérico (siglos XVI-XIX). Serie Tierra Nueva y Cielo Nuevo; N° 45, Madrid, 2002, p. 285-304.

Andrea PASCUARÉ, *Del Hispanoamericanismo al Pan-hispanismo. Ideales y realidades en el encuentro de los dos continentes*, Revista Complutense de Historia de América, Coloquio Int. Estudiantes de Historia. IX. 1999. Lima, N°26, Madrid, 2000, p. 281-306.

Carmen de SIERRA, *Hispanoamericanismo - Panamericanismo - Latinoamericanismo - Nuevos análisis in America Latina. Realidades y Perspectivas*, Congreso Europeo de Latinoamericanistas. I., 1996, Salamanca 1997, (Atelier 60), p. 35-50.

Mario HERNANDEZ SANCHEZ-BARBA, *Los orígenes sociales del hispanoamericanismo español a finales de la Modernidad*, Mar Océana. Revista del Humanismo Español e Iberoamericano, N°1, 1994, p. 85-133.

Cesilda MARTIN MONTALVO, Maria Rosa MARTIN DE VEGA, Maria Teresa SOLANO SOBRADO, *El Hispanoamericanismo, 1880-1930*, Revista Quinto Centenario, 1985, Vol 8, p. 149-165.

²⁸ Salvador BERNABEU ALBERT, *El IV Centenario del descubrimiento de América en la coyuntura finisecular, 1880-1893*. - Revista de Indias, 44 : 174, 1984, p. 345-366

Ricardo Palma, Ayuntamiento de Madrid, Concejalía de Cultura - Madrid, 1987.

Del «Centenario de Colón» al encuentro de dos mundos, article publié dans : *América 92, Revista del V Centenario*, Núm. 4. Especial Suplemento IV Centenario del descubrimiento de América. Madrid, Sociedad Estatal V Centenario, avril-juin 1990.

El centenario interminable : contenidos ideológicos y culturales del IV y V centenario de 1492 -Lateinamerika-Studien (Frankfurt am Main)-Vol.37, 1995, p. 9-27, ill. , notes – Numéro Spécial Columbus 1892/1992 : Heldenverehrung und Heldenmontage.

²⁹ Ignacio BRAVO, *Extensa Bibliografía* ; Juan GÓMEZ SOUBRIER, *1892 : Centenario sin rostro*;

José ÁLVAREZ JUNCO, *España en 1892*; Antonio PÉREZ, *Aquella primera conmemoración del descubrimiento*; Gastón BAQUERO, *La mala imagen de España a finales del siglo XIX*, in *América 92, Revista del V Centenario*, Núm. 4. Especial Suplemento IV Centenario del descubrimiento de América, Madrid, Sociedad Estatal V Centenario, abril-junio 1990.

³⁰ Salvador BERNABEU ALBERT, *Los significados de la conmemoración del IV Centenario*; José María GARCÍA ESCUDERO, *El cuarto centenario del descubrimiento ¿Qué mensaje ofrecen las publicaciones del Cuarto*

remarquer la différence d'approche manifeste dans le traitement de l'histoire, dans les jugements portés sur les cérémonies commémoratives et en particulier sur les acteurs espagnols du IV^e Centenaire. Alors que dans *América 92*, on met l'accent sur les échecs de ces premières célébrations et sur « l'hispano-centrisme » excessif des discours du XIX^e siècle, on essaie surtout dans la collection de la Fondation Cánovas de replacer les événements dans leur contexte dans le but de légitimer l'attitude des intellectuels espagnols de l'époque. Impitoyable dans ses analyses et dans ses propos, l'historien catalan Miquel Izard, a offert à l'inverse une vision implacable de 1892 dans un article sans concessions du *Boletín Americanista* de 1997 intitulé « *Gestas y efemérides* »³¹ et qui n'est pas sans rappeler le ton et la teneur d'un précédent ouvrage du même auteur consacré à l'Histoire de l'Amérique latine au XIX^e siècle.³² Explorant des registres différents, Juan Gutiérrez Cuadrado et José A. Pascual Rodríguez ont abordé de leur côté les questions de langue et de littérature et ont préfacé, pour le compte de l'Institut Cervantès, l'édition fac-similée du *Congrès Littéraire hispano-américain de 1892*, un document inéluctable pour la compréhension des enjeux culturels de cette période.³³

Toujours en Espagne et favorisées par l'essor des publications financées par les Communautés Autonomes, quelques études plus régionales sur la question ont vu le jour depuis une vingtaine d'années. Lors du congrès des jeunes historiens et géographes de 1988, par exemple, Jesús Suárez Arevalo, a présenté une communication sur le déroulement des commémorations du IV^e Centenaire à Cadix.³⁴ La participation andalouse a été abordée aussi par Francisco Morales Padrón en 1992 dans son livre *Andalucía y América*³⁵ et par l'historienne Olga Abad Castillo qui a analysé en 1989 la réception des célébrations dans la presse de Séville.³⁶ Juan Sánchez González a édité pour sa part, en 1991, « El IV Centenario del Descubrimiento de América en Extremadura y La Exposición Regional »³⁷ et la même année le castillan Francisco Fernández González a imprimé une

Centenario?; Fernando MURILLO RUBIERA, *La actitud de los intelectuales españoles frente al IV Centenario*; Mario Hernández SANCHEZ BARBA, *La actitud de los intelectuales hispanoamericanos ante el IV Centenario*; Jaime DELGADO, *La política americanista de Cánovas del Castillo*; Juan VELARDE FUERTES, *La situación económica en Iberoamérica*; Antonio LAGO CARBALLO, *La emigración española a América a finales del siglo XIX*; in *Descubrimiento de América del IV al VI Centenario - Tomo I*, Madrid, Fundación Cánovas del Castillo, 1993.

³¹ Miquel IZARD, *Gestas y efemérides. Sobre el cuarto centenario*, *Boletín Americanista*, Vol.37, n°47, Barcelona, 1997, p. 181-203.

³² Miquel IZARD, *América Latina, Siglo XIX, Violencia, subdesarrollo y dependencia*, Madrid, Editorial Síntesis, 1990.

³³ *Congreso Literario Hispano-Americano - Asociación de Escritores y Artistas Españoles - Edition originale*, Madrid 1892 - Edition fac-similé, Madrid, 1992 - Instituto Cervantes.

³⁴ Jesús SUAREZ AREVALO, *El Cuarto Centenario del Descubrimiento en Cádiz (1892)*, Congreso de jóvenes historiadores y geógrafos. I. 1988. Madrid, 1990, p. 979-987.

³⁵ Francisco MORALES PADRÓN, *Andalucía y América*, Mapfre, Madrid, 1992.

³⁶ Olga ABAD DEL CASTILLO, *El IV Centenario del Descubrimiento de América a través de la prensa sevillana*, Universidad de Sevilla, 1989.

³⁷ Juan SÁNCHEZ GONZÁLEZ, *El IV Centenario del Descubrimiento de América en Extremadura y La Exposición Regional*, Editora Regional de Extremadura, Mérida, 1991.

thèse intitulée « Toledo en el IV Centenario del Descubrimiento de América »³⁸. Ces études très détaillées ont un intérêt essentiellement local et comportent peu de réflexions sur les enjeux culturels nationaux et intercontinentaux des rencontres de 1892.

Mais d'autres chercheurs, ailleurs, se sont penchés aussi sur ces questions. Pour le Mexique, en plus des récents travaux de Aimer García Granados il faut signaler les articles de José María Muriá, de Isidoro Moreno, ou de Miguel Rodríguez³⁹. Sur des personnalités telles que le général Vicente Riva Palacio, ambassadeur mexicain à Madrid et acteur de premier plan des festivités officielles, on peut aussi se référer aux études historiques ou littéraires de José Ortiz Monasterio, Héctor Perea, Clementina Díaz y de Ovando ou Leticia Algaba.⁴⁰ Au Pérou, les recherches sur Ricardo Palma ont suscité de remarquables analyses sur le IV^e Centenaire. On peut indiquer en particulier les travaux de Raúl Porras Barrenechea, Estuardo Núñez, Cécilia Moreano, Oswaldo Holguín Callo, José Miguel Oviedo et Carlos Meneses.⁴¹ Ce dernier s'est intéressé

³⁸ Francisco FERNÁNDEZ GONZÁLEZ, *Toledo en el IV centenario del descubrimiento de América*, Toledo, Instituto Provincial de Investigaciones y Estudios Toledanos, 1991.

³⁹ José María MURRIÁ, *El IV centenario del "descubrimiento de América"*, Secuencia, n° 3, 1985, p. 123-130. *El Cuarto Centenario del descubrimiento de América*, in *El Descubrimiento de América y su sentido actual* p. 121-130, Compilador Leopoldo Zea, Colección Tierra Firme, Instituto Panamericano de Geografía e Historia, Fondo de Cultura Económica, México.

Isidoro MORENO, *América en la conciencia española : del IV al V centenario - Colloque : Les enjeux de la mémoire : l'Amérique latine à la croisée du cinquième centenaire. Commémorer ou remémorer?*, Paris, AFSSAL, 1992, p. 1-25.

Miguel RODRÍGUEZ, *El 12 de octubre : entre el IV y el V centenario*, in Roberto Blancarte (compilador), *Cultura e identidad*. México, Fondo de Cultura Económica, 1994, p. 127-162.

⁴⁰ José ORTIZ MONASTERIO, *Vicente Riva Palacio*, "Los Imprescindibles", Cal y Arena, 1998.

Vicente Riva Palacio, Ensayos históricos, compilador, Obras escogidas, Conaculta, Unam, Instituto Mexiquense de Cultura, Instituto Mora, 1997.

Héctor PEREA, *Vicente Riva Palacio, Cuentos del General*, compilador, Obras escogidas, Conaculta, Unam, Instituto Mexiquense de Cultura, Instituto Mora, 1997.

Clementina DÍAZ Y DE OVANDO, *Vicente Riva Palacio, Antología*, UNAM, México, 1976.

Leticia ALGABA, *Ricardo Palma y Vicente Riva Palacio, una amistad epistolar*, Revista Secuencia, México, Instituto Mora, N°30, Sept-Dic de 1994, p. 198-199.

⁴¹ Raúl PORRAS BARRENECHEA, *Tres ensayos sobre Ricardo Palma*, Lima, Librería Mejía Baca, 1954.

Estuardo NÚÑEZ, *Ricardo Palma y los viajes*, Biblioteca nacional, Revista Mapocho, Tomo V, N°4, Lima, 1966.

Cecilia MOREANO, *Bibliografía de Ricardo Palma*, Revista de la Facultad de Lenguas Modernas. Universidad Ricardo Palma", n° 4, mayo 2001, p. 7-92.

Relaciones literarias entre España y Perú. La obra de Ricardo Palma. Tesis de Maestría en Filología Hispánica. Consejo Superior de Investigaciones Científicas. Instituto de la Lengua Española. Madrid, 2002.

Oswaldo HOLGUÍN CALLO, *Ricardo Palma y el 98 : el problema cubano, el americanismo y el hispanismo*, Madrid, Revista Complutense de Historia de América , T. 26, 2000, p. 233-260.

José Miguel OVIEDO, *Palma ante el Cuarto Centenario : desencantos y lecciones*, Congreso del Instituto Int. de Literatura Iberoamericana. XXIX, 1992. Barcelona, 1994,2 (2), p. 945-952.

Carlos MENESES, *Palma visto por Rubén Darío*, Anales de Literatura Hispanoamericana, N°28, Tomo II, 1999, p. 999-1004.

également au premier voyage de Rubén Darío à Madrid, de même que le Colombien Rafael Gutiérrez Girardot ou que Susana Zanetti en Argentine⁴². Dans ce dernier pays, on peut alléguer encore les études de Liliana Ana Bertoni et celles de Tulio Halperín Donghi.⁴³ Au Costa Rica, Juan Rafael Quesada Camacho⁴⁴ a travaillé sur l'utilisation du passé dans les commémorations de 1892 et de 1992 comme instruments de domination. En Uruguay, Antonio Seluja Cecín s'est intéressé à l'attitude du poète et diplomate Juan Zorrilla de San Martín très présent lors des cérémonies espagnoles de 1892.⁴⁵ Dans son livre, *América Latina y la latinidad*⁴⁶, le philosophe Arturo Ardao, tout en décortiquant la genèse de l'idée et du nom de l'Amérique Latine, a décrit les passionnants antécédents idéologiques des débats entre hispanisme et américanisme avant le IV^e Centenaire. L'écrivain chilien Miguel Rojas Mix s'est aventuré sur ce même terrain de la sémantique et de l'histoire en épluchant « *Los cien nombres de América* » et en examinant aussi, dans la lignée du grand historien mexicain Edmundo O'Gorman ou du vénézuélien Arturo Usler Pietri une *América Imaginaria* qui permet d'éclairer les motifs complexes de l'*hispano-américanisme* espagnol ou latino-américain.⁴⁷ L'historien et sociologue uruguayen Carlos María Rama, finalement, a fait paraître en 1982 une importante *Histoire des Relations culturelles entre l'Espagne et l'Amérique Latine au XIX^e siècle* qui constitue un guide précieux pour tous ceux qui s'aventurent dans cet univers complexe de continuités et de ruptures, d'allers et de retours, d'analogies et de dissemblances.⁴⁸

Des historiens non hispaniques se sont aussi intéressés au IV^e Centenaire, à ses manifestations et à ses conséquences. Gustav Siebenmann, par exemple, est l'auteur d'une analyse critique comparative et édifiante sur les commémorations de 1892 et 1992⁴⁹. Jenny Brumme a centré

⁴² Rafael GUTIERREZ GIRARDOT, *Rubén Darío y Madrid*, Anales de Literatura Hispanoamericana, N°22, 1993, p. 151-164.

⁴³ Liliana Ana BERTONI, *Patriotas, cosmopolitas y nacionalistas : La construcción de la nacionalidad argentina a fines del siglo XIX*, Fondo de Cultura Económica, Buenos Aires 2001.

Tulio HALPERIN DONGHI, *El espejo de la Historia*, Editorial Sudamericana, Buenos Aires, 1987, Seconde édition en 1998.

⁴⁴ Juan Rafael QUESADA CAMACHO, *América Latina : memoria e identidad : 1492-1992*, Editorial Respuesta, San José, 1993.

Susana ZANETTI, (Coordinadora), *Rubén Darío en La Nación de Buenos Aires*, Eudeba, Buenos Aires, 2004.

⁴⁵ Antonio SELUJA CECIN, *Zorrilla de San Martín en la prensa. Escritos y discursos*, Ediciones del Sesquicentenario, Montevideo.

Juan Zorrilla de San Martín en España, Montevideo, Arca, 1997

⁴⁶ Arturo ARDAO, *América Latina y la latinidad*, México, UNAM-CECYDEL, 1993

⁴⁷ Miguel ROJAS MIX, *Los cien nombres de América : eso que descubrió Colón*, Barcelona, Editorial Lumen, 1991. *América imaginaria*, Barcelona, Editorial Lumen, 1992.

Edmundo O'GORMAN, *La invención de América*, México, Fondo de Cultura Económica, 1958.

USLAR PIETRI, Arturo, *La invención de América mestiza*, México, Fondo de Cultura Económica, 1996.

⁴⁸ Carlos María RAMA, *Historia de las relaciones culturales entre España y América latina. Siglo XIX.*, México-Madrid, Fondo de Cultura Económica, 1982.

⁴⁹ Gustav SIEBENMANN, op. cit, 1995, p. 143-164.

ses recherches sur les débats autour du problème de l'unité de la langue espagnole dans le monde hispanique.⁵⁰ Charles Hale s'est intéressé plus globalement au développement des idées politiques et sociales en Amérique Latine à la période concernée.⁵¹

En France les hispanistes se sont depuis longtemps penchés, sinon directement sur le IV^e Centenaire, du moins sur certains de ses principaux thèmes ou protagonistes. On peut mentionner par exemple les contributions sur ces questions de Paul Aubert, Jean-René Aymes, Henry Bonneville, Jean-François Botrel, Gérard Brey, Jacqueline Covo, Joël Delhom, Claude Dumas, James Durnerin, Manuel Espadas Burgos, Paul Estrade, Solange Hibbs-Lissogues, Jean-Claude Rabaté, Jacques Maurice ou Maryse Villapadierna.⁵² Les rituelles questions de civilisation

⁵⁰ Jenny BRUMME, *El IV centenario y la compensación de la pérdida de las colonias españolas : "la unidad de la lengua"*, Apuntes, Leipzig, n°4, 1992, p. 1-22.

⁵¹ Charles A HALE, *Political and social ideas in Latin America, 1870-1930*, in *The Cambridge History of Latin America*, vol IV, Edited by Leslie Bethell, Cambridge University Press, 1986, p. 367-441.

⁵² Paul AUBERT, Manuel ESPADAS BURGOS, *Los protagonistas de las relaciones internacionales*, *Bulletin d'Histoire contemporaine de l'Espagne*, n° 28-29, CNRS-UMR Telemme, Aix-en-Provence, décembre 1998-juin 1999. Paul AUBERT, *L'Espagne, La France et l'Amérique Latine*, *Mélanges de La Casa Velázquez*, XXVIII, 3, Madrid, 1993, p. 77-78.

Les Espagnols et l'Europe (1890-1939), Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 1992

Jean-Claude RABATÉ, *Crise intellectuelle et politique en Espagne à la fin du XIX^e siècle* / collectif coordonné par Jean-Claude Rabaté. - Paris : Editions du temps, 1999.

Jean-René AYMES, *España : la mirada del otro*, Ismael Saz editor, "Ayer 31", Marcial Pons, Madrid, 1998, p. 19-41.

Henry BONNEVILLE, *Ricardo Palma y España : Tres cartas inéditas a Narciso Campillo*, *Revista de Crítica Literaria Latinoamericana*, X, 20, Lima, 1984, P. 269-279.

Jean-François BOTREL, *Juan Valera, directeur de El Centenario (1892-1894)*, *Bulletin Hispanique*, LXXX, n.° 1-2, juin 1978, pp. 71-87.

Gérard BREY, *Los sucesos trágicos de Jerez de 1892 : un balance historiográfico*, *Revista de Historia de Jerez*, Jerez de la Frontera, n°4, 1998, p. 69-84.

Jacqueline COVO, Maryse VILLAPADIerna, *Le Mythe de la découverte de l'Amérique dans La España Moderna*, *Les Mythes et leur expression au XIX^e siècle dans le monde hispanique et ibéro-américain* / Etudes réunies par Cl. Dumas, Lille : Presses Universitaires de Lille, 1988, P. 169-186.

Joël DELHOM, *Manuel González Prada et la culture européenne*, *Actes du Colloque Almoreal (Angers, 27-28 novembre 1992) : Europe Amérique Latine. Réceptions et réélaborations sociales, culturelles et linguistiques aux XIX^e-XX^e siècles*, Angers : Alfil Editions, 1993, p. 123-148.

Claude DUMAS, *Christophe Colomb au Mexique en 1892*, *Actes du Colloque (Mai 1989) : La construction du personnage historique (Aires hispanique et hispano-américaine)* / Ed. Jacqueline Covo, Lille : Presses Universitaires De Lille, 1991.

James DURNERIN, *Le Quatrième Centenaire du Descubrimiento dans la presse de La Havane (1892)*

Actes du 1er Colloque Almoreal (Nov. 1988, Orléans), *L'évolution de l'idée de découverte de L'Amérique en Espagne et en Amérique Latine*, Le Mans : Publications de L'université Du Maine, 1990, P. 205-215.

Paul ESTRADE, *Del invento de 'América Latina' en París por latinoamericanos (1856-1889)*, *París y el mundo ibérico e iberoamericano*, Nanterre : Publications de l'Université de Paris X, 1998, p. 179-188.

du programme de l'Agrégation d'espagnol n'ont pas manqué non plus de tourner récemment autour de la question, suscitant de nombreuses publications d'articles dans les revues universitaires spécialisées. On peut rappeler en particulier, celle de 1999 (Bulletin Officiel, Vol 3, 29 avril 1999) portant sur la *Crise intellectuelle et politique en Espagne à la fin du XIX^e siècle*⁵³ et qui a permis d'évoquer, entre autre, les rapports étroits existants entre *régénérationnisme* et *hispano-américanisme*.

L'Historiographie existante, finalement plus abondante que ne le signale Aimer Granados García, ne doit pas nous détourner néanmoins d'un indispensable retour aux sources, relativement nombreuses et constituées par les journaux et revues de l'époque, disponibles pour la plupart à la Bibliothèque Nationale de Madrid, par les catalogues des expositions, les actes des congrès et les publications des documents officiels, discours, conférences, correspondances, mémoires et récits de voyages. Les voix espagnoles et latino-américaines de 1892 se laissent d'autant mieux entendre au gré de l'enchevêtrement des lectures et dans le bruissement des concordances dissonantes sur lesquelles nous nous interrogerons tout au long de ce travail.

Hispano-américanisme et confluence générationnelle

Si les concepts sont souvent sujets à la critique c'est parce qu'ils suscitent en général davantage de questions qu'ils ne proposent de réponses. Mais ce sont aussi des outils indispensables qui permettent d'organiser le travail théorique, de structurer les réflexions autour de lignes de recherche distinctes, de constituer des transitions abordables entre la complexité du réel et la quête d'explications tangibles.

Dans son étude idéologique de la période 1898-1931 de l'histoire de l'Espagne, Antonio Niño Rodríguez se plaignait en 1983⁵⁴ de la confusion terminologique existante autour des notions d'*hispanisme*, d'*ibéro-americanisme*, de *pan-hispanisme* ou d'*hispano-américanisme*. Le dictionnaire de l'Académie Royale de la langue espagnole, dans sa vingtième édition, définit pour sa part l'*hispano-américanisme* comme *la doctrine qui tend à l'union spirituelle de tous les peuples hispano-américains*. C'est autour de ce concept que nous organiserons en partie notre réflexion. Il s'agit d'un courant de pensée espagnol qui émerge au XIX^e en relation avec d'autres mouvements intellectuels tel que le *krausisme* ou le *régénérationnisme* avant de s'épanouir au cours des trois premières décennies du XX^e siècle en donnant lieu à diverses postures idéologiques allant des discours les plus libéraux ou progressistes aux rhétoriques légitimant la dictature franquiste. Selon

Solange HIBBS-LISSOGUES, *Los centenarios de Calderón de la Barca (1881) y Santa Teresa de Jesús (1882) : un ejemplo de recuperación ideológica por el catolicismo integrista*, in Hommage A Robert Jammes Ed. Francis Cerdan, Toulouse : Pum, 1994, II, p. 545-552 (Añejos de Críticón; 1)

Jacques MAURICE, *1898 : la guerre hispano-américaine et l'émergence de nouveaux modes de pensée* / Ed. Françoise Aubes et Victor Bergasa, Publications de l'Université de Cergy-Pontoise, Cahiers du C.I.C.C., n°10, 1999, p. 165-189.

⁵³ Jean-Claude RABATÉ, *Crise intellectuelle et politique en Espagne à la fin du XIX^e siècle*, op. cit., 1999.

⁵⁴ Antonio NIÑO RODRIGUEZ, op. cit., Madrid, 1983, p. 16-18.

Ramiro de Maeztu, si l'*hispano-américanisme* se fonde sur le passé c'est pour mieux défendre l'avenir. C'est bel et bien cet objectif qui semble motiver les intellectuels et les artistes espagnols et latino-américains sur lesquels se porte notre analyse.

Près de soixante-dix ans après l'indépendance, les célébrations du IV^e Centenaire de la découverte de l'Amérique suscitent le premier grand rassemblement officiel entre des artistes, des intellectuels et des représentants politiques des deux continents. Les sources bibliographiques dont nous disposons permettent de cerner et d'évaluer, sous des angles divers, la présence latino-américaine aux commémorations péninsulaires. Tandis que certains délégués sont d'illustres artistes ou intellectuels, l'ensemble numériquement le plus important est constitué cependant de personnalités méconnues (des enseignants, des journalistes, des commerçants, des diplomates), de mandataires qui n'interviennent souvent que sporadiquement dans les discussions mais qui imprègnent l'atmosphère sociale et culturelle espagnole de leur présence. Ces hommes et ces femmes parcourent en 1892, comme pour se les réapproprier, des espaces géographiques dotés pour eux d'une grande signification historique et symbolique. Ils effectuent pour leurs compatriotes, restés de l'autre côté de l'Atlantique, une sorte de reconnaissance physique de la périphérie originelle et constitutive de leur identité nationale.

Si la célébration de l'histoire espagnole et américaine est le principal motif des commémorations de 1892, ce n'est pas de l'interprétation directe de cette histoire dont il est vraiment question la plupart du temps, mais du cadre de représentation, de l'imaginaire autour duquel se construisent les discours historiques : les Espagnols semblent rechercher obstinément dans le passé une autre image d'eux-mêmes, comme pour mieux affronter ou éluder, selon les cas, les enjeux défavorables du présent ; les Latino-américains, en quête de définitions nouvelles sont mus par un désir d'affirmation et de reconnaissance qui les conduit, alternativement, à se rapprocher ou à s'éloigner des positions espagnoles. L'étude de l'histoire précolombienne ou coloniale étant devenue aussi à la fin du XIX^e siècle le fait de grands spécialistes étrangers, européens et américains, non hispaniques, les choix des références, et des méthodologies historiques et anthropologiques opérés par les intellectuels espagnols et hispano-américains pourront révéler tour à tour des divergences ou des rapprochements significatifs.

Ces discussions entre Espagnols et Latino-américains abordent également d'autres thèmes très variés dans les domaines littéraires, linguistiques, scientifiques, pédagogiques, juridiques, économiques, et militaires. La préservation du castillan en Amérique est l'une des préoccupations majeures des hommes de lettre qui craignent que leur langue ne connaisse le même sort que le celui du latin en Europe au cours du Moyen-Âge. Si le développement des échanges littéraires entre les deux continents est inscrit dans les programmes officiels de trois congrès organisés à Madrid en 1892 c'est aussi parce que ces échanges dépendent de plus en plus de facteurs extérieurs. L'édition et le transport des livres en langue castillane n'étant contrôlés en réalité ni par l'Espagne ni par les républiques Hispano-américaines, la question de l'autonomie littéraire concerne l'ensemble des nations qui parlent l'espagnol. Mais la langue est aussi pour les nostalgiques un moyen de revendiquer la permanence d'un empire espagnol spirituel. Si l'ex-métropole semble avoir renoncé définitivement à la reconquête territoriale préconisée souvent jusque dans le milieu du XIX^e siècle,

il est vrai qu'elle se raccroche encore à un vaste projet économique et culturel fédérateur, conçu à Madrid autour de présupposés et d'objectifs hispano-centriques : la formation d'une grande coalition de nations qui parlent le castillan; la revendication idéologique de l'existence d'une race espagnole; la recherche de nouveaux échanges commerciaux qui pourraient dynamiser l'économie nationale; et le renforcement d'une « yankee-phobie » destinée surtout à prévenir le danger d'une expansion des Etats-Unis vers les possessions espagnoles des Antilles.

Les réponses des représentants latino-américains à ces besoins péninsulaires, mais aussi, réciproquement, celles des Espagnols aux requêtes de leurs hôtes d'outre-Atlantique, nous éclairent sur l'évolution et la nature des relations diplomatiques et culturelles qui se tissent entre l'Espagne et l'Amérique latine à la fin du XIX^e siècle. Les échanges qui s'établissent n'ont de sens, a posteriori, que dans la constatation des correspondances ou des décalages entre ce qui était attendu et ce qui est vraiment vécu lors des rencontres suscitées par les célébrations commémoratives. Celles-ci ne se limitent pas aux cérémonies officielles. Les salons, les cafés, les trains, les hôtels, les librairies, les théâtres, les journaux et les demeures particulières sont autant de points de rendez-vous pour ces Espagnols et ces représentants des républiques hispano-américaines qui se retrouvent dans les circonstances symboliques de 1892. Les associations ou les frontières qui se dessinent alors ne sont pas seulement géographiques ou historiques. Il y a des idées et des contingences qui dépassent le cadre des dichotomies trop pratiques et des connexions diverses ont lieu par delà les origines, les affinités intellectuelles ou les générations. Ce sont celles-là précisément qu'il nous faudra chercher dans un imbroglio de textes hétéroclites qui nous dévoilent tout autant de vérités qu'ils nous cachent de pistes.

C'est pour mieux les appréhender que nous nous aventurerons sur le terrain des définitions et des concepts en nous inscrivant dans la continuité des débats initiés depuis des années en Espagne et en Amérique Latine sur les notions d'*hispano-américanisme* ou de génération intellectuelle. Nous verrons en particulier comment *l'hispano-américanisme espagnol*, résultant d'une évolution entamée vers le milieu du XIX^e siècle après les premières réconciliations politiques et s'alimentant des préoccupations *régénérationnistes* des élites bourgeoises et intellectuelles de La Restauration est un mouvement qui s'appuie en Espagne sur des racines relativement anciennes mais qui semble trouver dans les célébrations de 1892 un extraordinaire moyen de résurgence et de promotion. Nous analyserons dans quelle mesure les commémorations du IV^e Centenaire marquent en quelque sorte le premier aboutissement du processus et déterminent la naissance officielle du mouvement.

Du côté latino-américain, il existe depuis l'indépendance des idéologues qui ont toujours prôné le rapprochement avec l'Espagne. On a l'habitude de parler d'*hispanisme* ou d'*espagnolisme* lorsqu'on se réfère aux mouvements de pensée conservateurs qui expriment des positions hispanophiles et défendent même des projets politiques clairement restaurateurs. Ces courants considérés jusque lors comme réactionnaires réfutaient les programmes libéraux des intellectuels qui avaient largement pris en charge la construction des nations hispano-américaines. Proches de l'Eglise et des institutions traditionnelles, affichant leur nostalgie des valeurs morales et de l'ordre social colonial, les *espagnolistes* définissaient l'Espagne comme la patrie morale de l'Amérique latine. Bien que leurs idées aient toujours été combattues avec virulence par un grand nombre de

leurs compatriotes, un changement de circonstances semble modifier à la fin du XIX^e siècle les dispositions des autorités et des élites intellectuelles d'Amérique Latine à l'égard de l'Espagne. L'espagnolisme se rapproche alors des idéologies et des mouvements culturels européenisants ou latinisants qui se renforcent aussi à cette période, en réponse notamment aux idées panaméricanistes. L'organisation des commémorations en Espagne se situant précisément entre la Conférence Panaméricaine de Washington de 1889 et l'Exposition Universelle de Chicago de 1893, elle acquiert dans ces conditions une signification toute particulière pour ceux des Latino-américains qui attendent de cette rencontre non seulement une réactivation des liens économiques et culturels entre l'Espagne et ses anciennes colonies mais également l'élaboration de nouvelles stratégies de résistance.

En nous plaçant donc depuis cette perspective latino-américaine, peu envisagée jusqu'à présent dans les études sur les célébrations espagnoles du IV^e Centenaire, nous essaierons de définir les composantes d'un *hispano-américanisme latino-américain*, d'origines diverses, parfois même contradictoires qui se manifeste clairement en 1892. Quoi qu'il ne soit pas le corrélat direct du mouvement espagnol, une collusion significative s'opère entre les deux courants lors des rencontres péninsulaires et elle aura des répercussions importantes dans l'histoire des relations culturelles dans le monde hispanique. C'est pourquoi nous dégagerons de l'analyse textuelle des documents issus des débats de l'époque les différentes voix de cet *hispano-américanisme* singulier originaire d'Amérique latine et qui s'alimente principalement de conceptions historiques, religieuses et culturelles fédératrices.

Mais c'est aussi la concomitance de trois ou quatre générations culturelles successives, issues des deux mondes séparés depuis l'indépendance, qui constitue certainement l'événement intellectuel le plus marquant de ces célébrations ibériques. D'après Ortega y Gasset une génération est un ensemble d'individus qui non seulement sont coexistants mais aussi contemporains, c'est-à-dire qu'ils partagent une série de valeurs et d'expériences, de sorte que leurs affinités sont supérieures à leurs possibles dissensions. Quoi qu'à l'époque du IV^e Centenaire le concept de génération littéraire ou intellectuelle soit encore en gestation on peut observer néanmoins des convergences significatives du côté du *krausisme* et du *régénérationnisme* pour les Espagnols et autour du *positivisme* et du *modernisme* pour les Latino-américains. Les commémorations, par les rencontres inédites qu'elles suscitent permettent d'établir un lien physique entre ces générations espagnoles et latino-américaines avant la lettre. Des facteurs internes et externes motivent de nouvelles confluences idéologiques et culturelles : le contexte international et en particulier les réactions que suscite la prépotence du modèle anglo-saxon; les processus de rénovation et de construction nationale de part et d'autre; la nécessaire révision et réappropriation de l'histoire coloniale aussi bien pour les Latino-américains que pour les Espagnols eux-mêmes; les intérêts des bourgeoisies dominantes et de leurs nouvelles élites pensantes; le rétablissement des échanges diplomatiques et commerciaux; le développement des marchés de biens culturels; l'harmonisation linguistique dans l'Amérique hispanique; et la reprise d'une immigration espagnole massive en direction des républiques hispano-américaines. Les motifs ne manquent pas, les hommes et les femmes non plus, issus de pays et de filiations intellectuelles désormais distincts mais dont les activités

professionnelles et les missions diplomatiques ont justement pour objectif de repenser, à partir de ces différences, une nouvelle entente *hispano-américaine* au sens large.

Voilà l'enjeu des débats de 1892. Recherchant des perspectives janusiennes mais prisonnières aussi des circonstances qui les contiennent, les célébrations espagnoles ne nous livreront sans doute que des reflets imparfaits d'un présent historique particulier dont nous essaierons d'assembler les pièces, un contexte dans lequel tout sera affaire de paroles et de présences, l'histoire ne constituant souvent qu'un prétexte pour dire ou montrer aux autres ce que l'on voudrait être. Au terme de notre parcours nous nous demanderons si ce n'est pas finalement dans la convergence des miroirs que s'exprime cette recherche permanente et toujours illusoire à laquelle s'apparente le plus souvent la quête identitaire. N'est-ce pas aussi dans les images et les discours autant que dans les actes que se génèrent les individus et les sociétés? Malgré le temps passé, bien des conjonctures et des conjectures de 1892 pourront encore éclairer nos perplexités actuelles, cette partie de nous-même justement que nous n'arrivons jamais à explorer à fond parce qu'elle avance avec nous et qu'il nous manque toujours la distance nécessaire pour l'examiner.

PREMIERE PARTIE : L'Espagne face à l'Amérique

Nuestras miras en la celebración del centenario deben dirigirse a que esta gran fiesta lo sea de suprema concordia, donde nos honremos y amemos, poniendo, por cima de la discrepancia política de los diversos estados, un sentimiento de familia y una común aspiración que en esfera más amplia nos identifiquen. Todo lo cual puede y debe tener fin práctico inmediato, ya por el desarrollo de nuestro comercio material, que abra de nuevo antiguos mercados, hoy más llenos de gente, y desvele y aguijonee el aletargado genio de la industria española; ya por el trato y convivencia mental, que vengan a hacerse más frecuentes entre España y América, y que, conservando y aun consolidando la unidad de nuestra acción científica y literaria, le den vigor ubérrimo y la hagan más variada por la diversidad de estados, climas y suelos, donde se emplee, y más distinta que hoy de la de otras naciones, y más original también, merced a su indeleble sello castizo y a su marcado carácter propio.

Juan VALERA - *Revista El Centenario*, Madrid, 1892

Depuis leur création vers le milieu du XIX^e siècle, à la jonction de l'esprit romantique et positiviste, les centenaires se sont presque toujours définis depuis cette perspective duelle et janusienne qui leur est propre : à la fois regardant vers le passé et se tournant vers l'avenir. Cependant et après coup, ce qu'ils reflètent en définitive, c'est peut être avant tout l'image d'un cadre de références ou d'un ensemble de circonstances : un *présent* historique particulier dont ils ne constituent en fin de compte que des reflets fragmentaires.

Lorsqu'on s'intéresse au *Centenaire de Colomb* ou *Centenaire de la découverte du Nouveau Monde* on a vite fait de comprendre qu'il ne s'agit pas vraiment de l'Amérique mais qu'il est question

surtout de l'Espagne, d'une certaine Espagne de la Restauration⁵⁵ qui cherche à recouvrer dans le brillant appareil *hispano-americaniste* des commémorations du IV^e Centenaire, une autre image d'elle-même.

Les célébrations de 1892, nous dit Salvador Bernabeu Albert, recueillent *les suspicions et les rejets du siècle de l'indépendance de nos anciennes possessions américaines*. Mais elles cherchent aussi, selon lui, à *projeter l'Espagne de la Régence*⁵⁶ — *entreprenante et tourmentée* — *dans sa naturelle prolongation historique d'outre-mer et à affronter les temps nouveaux et les nouvelles idées qu'apportent la nécessité positiviste de commémorer les grands hommes et les grandes entreprises de l'Humanité*. L'Espagne, ajoute-t-il, *découvre son passé, son intime complexité*.⁵⁷

Mais est-il vraiment possible de faire table rase du présent? Entre le passé et la projection dans l'avenir, n'y a-t-il pas cet autre espace que l'on occupe ou qui nous occupe, celui qui délimite, en la spécifiant, notre perception des choses de ce monde, celui qui donne un sens et une matière à nos agissements, celui qui habite toujours incontestablement nos pensées et nos sentiments? Peut-on évoquer les célébrations espagnoles du IV^e centenaire de la découverte de l'Amérique, sans dépeindre l'Espagne de 1892?

Si le contexte *aujourd'hui* est parfois remis en cause, en tant qu'outil méthodologique, dans les processus de construction de la connaissance historique ou littéraire⁵⁸, il n'en demeure pas moins un référent essentiel, dont la reconstitution, malgré tout, reste approximative, incomplète et généralement discutable. Il suffit pour s'en convaincre de comparer l'examen des situations historiques que présentent, tour à tour, par exemple, les historiens espagnols Bernabeu Albert, José

⁵⁵ La Restauration (1875-1902), est une période caractérisée par le système bipartite d'alternance du pouvoir dite « pacifique » entre les conservateurs et les libéraux. Les premiers catholiques, traditionalistes, qui ont fini par accepter bon gré, mal gré, sous la houlette de Cánovas del Castillo les nouvelles règles d'un certain libéralisme conventionnel, défendent toutefois l'intervention énergique de l'Etat dans toutes les sphères de la vie économique et sociale. Les seconds, menés par Sagasta, héritiers moins utopiques et plus pragmatiques des révolutionnaires de 1868, ont renoncé à leurs velléités insurrectionnelles mais entendent mener à bien quelques-unes des réformes sociales prônées par leurs prédécesseurs. Les uns comme les autres guidés par un fort et complexe sentiment nationaliste, étrange mélange de pessimisme et d'orgueil, s'interrogent sur le passé et l'avenir de l'identité espagnole, sur la place de leurs pays dans les nouveaux enjeux internationaux en Europe, en Afrique ou en Amérique.

⁵⁶ Régence de la Reine Marie-Christine depuis la mort d'Alphonse XII en 1885 jusqu'à la majorité de Alphonse XIII en 1902.

⁵⁷ Salvador BERNABEU ALBERT, *El IV Centenario del descubrimiento de América en España*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1987, p. 15.

⁵⁸ Selon Silvia Pappe, spécialiste d'histoire et de littérature, il ne s'agit plus aujourd'hui seulement d'analyser et de problématiser les objets d'une étude historique et leur réception, mais aussi les discours théoriques et les paradigmes qui soutiennent les sciences sociales et humaines, ainsi que les modèles qu'elles utilisent pour privilégier certains discours ou connaissances et les ériger en contextes historiques.

Silvia PAPPE, *El contexto como ilusión metodológica*, in *Reflexiones en torno a la historiografía contemporánea : objetos, fuentes y usos del pasado* (coordinadores José Ronzón y Saúl Jerónimo), Universidad Autónoma Metropolitana, Azcapotzalco, México, 2002.

María García Escudero, Fernando Murillo Rubiera, José Álvarez Junco et Miquel Izard.⁵⁹ Bien que pour ces cinq auteurs la crise économique et sociale de l'Espagne, s'accompagnant d'un certain pessimisme idéologique et culturel, semble constituer une des caractéristiques importantes de la période; cette même crise et ce pessimisme sont décrits et évalués de manières très différentes, à partir d'objets d'étude et de situations distincts. Si le contexte est bien identifié et jaugé, son incidence sur l'histoire n'est pas appréciée de la même manière, car il est considéré depuis les attentes particulières et les contextes individuels et collectifs de chaque historien. Comme le souligne Luis Villoro, *l'histoire cherche toujours à donner raison à notre présent concret*. C'est d'ailleurs ce qui rend si difficile de délimiter chez elle les frontières entre science et idéologie.⁶⁰

C'est pour rendre compte à la fois du contexte et de ses limites que nous effectuerons un parcours irrégulier et fragmentaire de l'Espagne du IV^e Centenaire et des Espagnols, à travers les chroniques et les commentaires de la presse de 1892 et les analyses, parfois contradictoires, des historiens contemporains. Au delà du cadre historique et du déroulement des cérémonies elles-mêmes, il nous faut examiner l'attitude de la population et celle des intellectuels, qui jouent, en particulier, un rôle de premier plan, tant dans l'élaboration des contenus que dans l'organisation pratique des rencontres et manifestations commémoratives.

Malgré la prépondérance des discours et des iconographies développés autour de la figure de Christophe Colomb, nous nous attacherons aussi et souvent davantage, à d'autres images et d'autres discussions concernant l'unité de la langue castillane dans le monde hispanique, la revendication du rôle historique de l'Espagne, dans la conquête, la colonisation et l'évangélisation du Nouveau Monde et l'attitude des Espagnols vis-à-vis de l'Amérique latine et des célébrations organisées dans leurs pays.

Nous essaierons ainsi de discerner les enjeux nationaux et culturels des commémorations de 1892 et leur contribution à l'élaboration d'un nouveau discours *hispano-américaniste* en concordance avec les réalités sociales et les préoccupations idéologiques des secteurs professionnels et intellectuels les plus actifs de la bourgeoisie espagnole de la fin du siècle.

⁵⁹ Salvador BERNABEU ALBERT, *Los significados de la conmemoración del IV Centenario*; José María GARCIA ESCUDERO, *El cuarto centenario del descubrimiento ¿Qué mensaje ofrecen las publicaciones del Cuarto Centenario?*; Fernando MURILLO RUBIERA, *La actitud de los intelectuales españoles frente al IV Centenario*; in *Descubrimiento de América del IV al VI Centenario - Tomo I, Madrid, Fundación Cánovas del Castillo, 1993*.

José ÁLVAREZ JUNCO, *España en 1892*, América 92, *Revista del V Centenario*, Núm. 4. *Especial Suplemento IV Centenario del descubrimiento de América*, Madrid, Sociedad Estatal V Centenario, avril-juin 1990.

Miquel IZARD, *Gestas y efemérides. Sobre el Cuarto Centenario*, Boletín Americanista, Vol.37, n°47, Barcelona, 1997, p. 181-203.

Miquel IZARD, *América Latina, Siglo XIX, Violencia, subdesarrollo y dependencia*, Madrid, Editorial Síntesis, 1990.

⁶⁰ Luis VILLORO, *El sentido de la Historia in Historia, ¿Para qué?*; México, Siglo XXI Editores, 2004, p. 41.

I - Les commémorations du Quatrième Centenaire

I.1. Chroniques et réalités sociales

C'est une nation bien mal en point, en réalité, qui accueille avec un grand pessimisme depuis sa presse l'arrivée de l'année du *Centenaire*. Dans sa chronique hebdomadaire du 10 janvier 1892, le journaliste Alberto Sánchez Pérez de la revue *España y América* rappelle d'ores et déjà les menaces d'épidémies, de disette, les lourds tributs qui pèsent sur les populations et la crise industrielle et commerciale qui paralyse la vieille métropole⁶¹. Le contexte ne semble guère se prêter aux festivités.

Dans l'univers foisonnant des revues illustrées de l'époque, *España y América* est une publication au nom propice qui voit le jour en Espagne, précisément au début de l'année du IV^e Centenaire : il s'agit d'un *hebdomadaire illustré, consacré aux beaux-arts, aux sciences, à la littérature, aux sports et à la mode*. Le périodique se définit dans son premier numéro du 3 janvier 1892 comme une revue unique en son genre, tant par l'originalité de ses travaux que par les procédés artistiques utilisés pour sa composition. Les progrès de la photographie ont permis, en effet, de développer de nouveaux procédés typographiques que *España y América* prétend mettre à disposition de ses lecteurs, en éditant un véritable

album artistique, au mérite inestimable, réunissant dans ces pages et ses travaux *ad hoc* tout ce que les cinq parties du monde contiennent de remarquable, aussi bien à travers des vues de lieux, paysages et populations en général, que par la représentation de types et de coutumes locales et caractéristiques, de portraits d'hommes célèbres, de copies de tableaux et de sculptures de tous temps et de tous les pays, de reproductions de monuments séculaires, sans oublier ces actualités qui retiennent l'attention, et qui selon leur importance sont dignes d'être perpétuées.⁶²

Malgré son nom, la revue semble ne pas avoir pour objet uniquement l'Espagne et les nouvelles républiques latino-américaines, mais elle est plutôt destinée, de part et d'autre de l'Atlantique, à l'ensemble de la communauté hispanophone, à qui elle veut offrir un nouveau

⁶¹ Alberto SÁNCHEZ PÉREZ, *Crónica, España y América*, N°2, 10 janvier 1892, Madrid, Manuel Minuesa de los Ríos, 1892. « Amagados por cruel epidemia ; pendiente sobre nosotros la amenaza de nuevos tributos ; vislumbrando en lontananza carestías en los artículos de comer, beber y arder ; temiendo con fundados motivos, la muerte de nuestras industrias y la paralización de nuestro comercio [...] así nos encuentra el año de gracia de 1892 », p.9.

⁶² Revue ESPAÑA Y AMÉRICA , *A la Prensa y al público de España y América*, N°1, 3 de enero de 1892, Manuel Minuesa de los Ríos, 1892.

panorama journalistique cherchant à concurrencer sans aucun doute la prestigieuse *Ilustración Española y Americana* sur le terrain que celle-ci occupe depuis 1869.⁶³

Sur le modèle des autres revues de l'époque, chaque édition est introduite par une *chronique* dans laquelle un éditorialiste développe ses réflexions sur l'actualité de la semaine écoulée. Celles de Alberto Sánchez Pérez se veulent délibérément sombres et parfois cyniques. Le 17 janvier 1892, il décrit, par exemple, un attentat anarchiste survenu dans le sud du pays à Jerez, lequel corrobore la présence d'un climat de tension sociale paroxysmique que les deux principaux mouvements politiques s'alternant au pouvoir, les conservateurs et les libéraux, semblent incapables de résoudre. *L'Espagne* —malgré tous ses problèmes économiques et sociaux — *reste le grand pays des poètes et des orateurs*, ironise-t-il ensuite, le 7 février 1892, en se référant aux débats internationaux qui agitent les *Cortes* :

Le problème, c'est que tous ces discours, merveilleux modèles d'éloquence parlementaire, dignes d'être sculptés en marbres ou en bronzes, ne vont pas obtenir que soit baissé le prix du pain ni celui de la morue.⁶⁴

Quelques mois plus tard, déçu par l'organisation de certaines célébrations et festivités organisées dans la capitale dans le cadre du IV^e Centenaire, le journaliste affirme que seulement les feux d'artifices ont été réussis et qu'ils ont donné finalement une image bien plus conforme, tant de la nature de l'événement fêté, que des Espagnols eux-mêmes. *Car, conclut-il, s'il y a une chose que nous savons faire mieux que personne, c'est précisément, faire beaucoup de bruit pour rien.*⁶⁵

Moins facétieux peut-être, mais aussi peu enthousiaste devant les réalités sociales de son pays, le chroniqueur général de la *Ilustración Española y Americana*, José Fernández Bremón se plaint du manque d'entrain et de passion des hommes de son temps :

Quel est l'idéal dominant de notre époque? Par quoi avons-nous substitué, la gloire, les religions, la politique, l'art hellénique et gothique et les recherches de la science? Observez ce que disaient les orateurs anarchistes lors de leur dernière réunion : qu'ils ont faim et qu'ils veulent manger davantage. Interrogez votre estomac et vous verrez qu'il tremble devant la question sociale, qu'il a l'aspect d'un garde-manger mis à sac. Lisez l'almanach des conférences culinaires d'Angel Muro et vous verrez près de soixante-dix recettes de cuisine souscrites par autant d'écrivains contemporains. Les poètes d'autrefois ne mangeaient que de loin en loin : ceux d'aujourd'hui font la cuisine.⁶⁶

⁶³ *La Ilustración española y Americana* (1869-1921). Fondée à Madrid par Torcuato Luca de Tena et diffusée en Espagne et en Amérique, elle constitue par sa qualité et grâce à sa longévité une remarquable source d'information sur l'évolution de l'image de l'Amérique latine et sur la réception des œuvres des auteurs latino-américains en Espagne.

⁶⁴ Alberto SÁNCHEZ PÉREZ, *Crónica, España y América*, N°6, 7 février 1892, *op. cit.*, 1892, p. 41.

⁶⁵ Alberto SÁNCHEZ PÉREZ, *Crónica, España y América*, N°43, 23 octobre 1892, *op. cit.*, 1892, p. 481.

⁶⁶ José Fernández BREMÓN, *Crónica, La Ilustración Española y Americana*, Año XXXVI, N°1, 8 janvier 1892, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, 1^{er} semestre, p. 2.

Les temps héroïques semblent bien loin. Les commémorations de la prise de Grenade par les Rois Catholiques, par exemple, permettent de mettre en lumière, selon le journaliste, la vacuité de l'époque contemporaine, tout en soulignant

[...] la supériorité de ces gens-là sur nos petites gens. On ne connaissait pas alors les microbes, c'est pourquoi l'attention était tournée vers les grandes entreprises au lieu de se concentrer sur les petites choses. Les préparatifs pour le *Centenaire* de la découverte de l'Amérique devraient aussi nous humilier, si nous comparions notre situation à l'année 1492, qui commençait par la conquête de Grenade et prenait fin avec la conquête des terres que l'océan avait occulté à l'Occident. C'était alors une vraie fin de siècle, que l'on peut remémorer et citer avec fierté, contrairement à cette époque-ci, incolore, dans laquelle rien ne nous encourage ni ne nous enthousiasme, et où nous avons substitué le mouvement collectif par la mobilité et les soubresauts des infusoires qui s'agitent dans tous les sens comme des signes orthographiques pour nous exciter et nous distraire, nous empêchant de penser à de grandes choses.⁶⁷

L'historien espagnol José Álvarez Junco émet un diagnostic symptomatique de cette Espagne de la fin du XIX^e siècle : elle souffre selon lui d'un défaut d'auto-estime. Le chef du gouvernement lui-même, Antonio Cánovas del Castillo, lors d'une réunion qui avait pour but de définir les clauses d'attribution de la nationalité espagnole pour la Constitution de 1876 ne s'est-il pas exclamé un jour que les Espagnols étaient en définitive : *ceux qui ne pouvaient pas être autre chose*!⁶⁸

Dans ces conditions il devient moins difficile de comprendre le défaitisme et le repli sur soi nationaliste, y compris d'une certaine presse spécialisée, qui, même si elle affiche l'objectif de contribuer au rapprochement culturel et économique entre l'Espagne et les républiques issues de ces anciennes colonies d'outre-mer, telles que les revues *España y América* ou *La Ilustración española y Americana*, finit toujours par se refermer sur elle-même et sur les priorités politiques et économiques péninsulaires et européennes, reléguant trop souvent les questions américaines vers un second plan illustratif et subsidiaire. Si en Espagne comme en France les revues de cette époque semblent refléter mieux que les livres le foisonnement social et intellectuel, tout en souffrant moins de l'éphémère qui gâte le journal quotidien⁶⁹, les préoccupations récurrentes des écrivains, penseurs, hommes politiques, journalistes professionnels et scientifiques qui animent ces publications s'orientent peu dans le fond vers les rivages d'outre-Atlantique. On peut rappeler aussi le poids des relations toujours équivoques et non moins complexes que le pays entretient avec son voisin situé de l'autre côté des Pyrénées et dont se lamente en ces termes le chroniqueur de *España y América* : *Les Français sont plus riches que nous : bien sur qu'ils le sont, si seulement ils pouvaient ne pas*

⁶⁷ *Ibid.* p. 2

⁶⁸ José ÁLVAREZ JUNCO, *España en 1892*, op. cit., 1990.

⁶⁹ Christophe PROCHASSON, *Les années électriques 1880-1910*, Paris Editions la découverte, 1991. Comme Luis Sainz de Medrano en Espagne (Cf. *Introduction*) Prochasson reconnaît que « les revues constituent des points d'observations privilégiés car elles sont parmi les principaux vecteurs de la vie intellectuelle. Il s'y trame l'essentiel des grands drames qui l'agitent », p. 155.

*l'être!*⁷⁰ L'écrivain Juan Valera (1824-1905), dans un article littéraire consacré au duc de Rivas, grand poète et dramaturge romantique cordouan, regrette à son tour, dans le même périodique, la supériorité économique et intellectuelle des pays du Nord qui a des conséquences très négatives, selon lui, sur le développement de son pays :

Il est vrai qu'en France, en Angleterre et en Allemagne, on pense, on écrit et on invente plus qu'en Espagne depuis environ deux siècles. Ces nations plus riches et puissantes, peuvent mieux que nous se permettre le luxe de philosopher et même celui de poétiser. Elles en retirent une reconnaissance et un renom plus important que le nôtre et sont davantage écoutées. C'est pour cela que, même si elles ne philosophaient ni ne poétisaient pas mieux que nous, elles seraient mieux considérées et applaudies. La supériorité en richesse et pouvoir, l'influence et la prédominance que conquièrent et acquièrent l'industrie, le commerce ou les armes, confèrent souvent, au moins en apparence, la primauté dans les domaines des lettres, des sciences et des arts. La nation prédominante impose ses idées, et incite les peuples plus faibles et moins favorisés par la fortune à entendre ses chants, à lire ses livres et à admirer les créations de son esprit.⁷¹

Telles sont les circonstances dans lesquelles se débat cette Espagne de Cánovas et de Sagasta⁷², qui au cours des dernières décennies du XIX^e siècle, rongée par un incontestable pessimisme intellectuel et au milieu d'une morosité sociale et économique alarmante, n'arrive plus à retrouver sa place sur l'échiquier international. Alors que les grands Etats européens finissent de se partager l'Asie et l'Afrique, l'Espagne, isolée politiquement et déchue d'une immense partie de son empire colonial, assiste maintenant presque impuissante à la dégradation de la situation dans ses dernières colonies (Cuba, Porto Rico, Philippines) et au nouvel expansionnisme des Etats-Unis qui étendent désormais leur influence sur l'ensemble du continent américain. L'histoire européenne, quant à elle, et en particulier les événements de 1870 (chute du Second Empire en France, victoire prussienne et proclamation de l'Empire allemand) ont fait naître également chez de nombreux contemporains de Juan Valera, le sentiment de la décadence des sociétés latines au profit des nations anglo-saxonnes. *Quelles qu'en soient les raisons*, confessera quelques années plus tard l'académicien espagnol, *il est triste d'admettre la décadence et la prostration des trois glorieuses nations et castes de populations dont les côtes territoriales sont baignées par la Méditerranée, fondement fécond et originel des sciences et des arts de l'Europe.*⁷³

Pour l'Espagne, par conséquent, les perspectives ne sont pas très encourageantes à l'approche de la fin du siècle. Sur le plan économique, pendant la période de la Restauration le pays a d'abord connu une phase d'expansion et de stabilisation, après les cycles désastreux résultant des deux

⁷⁰ Alberto SÁNCHEZ PÉREZ, *Crónica, España y América*, N°6, 7 février 1892, *op. cit.*, 1892, p. 41.

⁷¹ Juan VALERA, *Don Angel de Saavedra, Duque de Rivas, España y América*, N°6, 7 février 1892, *op. cit.*, 1892, p. 43.

⁷² Antonio CANOVAS DEL CASTILLO (1828-1897), conservateur et Práxedes Mateo SAGASTA (1825-1903), libéral, furent les dirigeants des deux grands partis politiques de la Restauration, s'alternant à la présidence du gouvernement.

⁷³ Juan VALERA, *Notas diplomáticas in Historia Política*, Obras completas, Vol. III Madrid, Aguilar, 1947.

dernières guerres carlistes⁷⁴ (1872-1876), mais cette croissance s'est vue perturbée depuis le milieu des années 80 par la grande crise agricole qui frappe toute l'Europe occidentale. L'économie nationale, malgré tout, résiste et certains historiens parlent même de *miracle économique* pour décrire l'évolution de la période 1881-1892 : *un mouvement conjoncturel en hausse au milieu d'une dépression générale*. L'année 1892 marque cependant la fin du phénomène avec l'arrivée d'une première crise sévère provoquée par l'effondrement du marché extérieur du fer et du vin. Si des mesures protectionnistes freinent l'arrivée massive de produits étrangers et permettent néanmoins le redressement de l'industrie du coton ou le développement de la sidérurgie basque, par exemple, sur le plan monétaire, la dévaluation chronique de la peseta avec une chute significative en 1892 est un nouvel indice d'une situation générale qui se dégrade et qui conduira notamment à la crise politique, économique et boursière de 1898.⁷⁵

En réalité l'économie espagnole au moment du IV^e Centenaire reste encore majoritairement rurale et traditionnelle, malgré le développement important des industries minières et sidérurgiques, notamment dans le Nord (Asturies, Pays basque). Les principaux échanges se font avec la France et le Royaume-Uni, suivis de très loin par l'Allemagne et les Etats-Unis. Les matières premières constituent encore la part la plus importante des exportations, alors qu'on importe de nombreux produits manufacturés. On pourrait parler à bien des égards de l'économie péninsulaire de cette époque comme celle de pays en voie de développement. Pour le grand orateur et historien républicain Emilio Castelar, il n'y a aucun doute à avoir sur la situation de 1892 : *ce dont ont besoin le Portugal et l'Espagne, c'est de concentrer toute leur attention sur le problème des problèmes, sur la nécessité de parvenir à un budget conséquent et équilibré. Voilà le quid véritable de leurs difficultés et l'unique objectif à rechercher pour les années à venir*.⁷⁶

Les économies budgétaires destinées à réduire le déficit de l'Espagne modèleront en effet l'essentiel du programme économique du gouvernement libéral qui reprendra le pouvoir à la fin de l'année 1892. Mais les tensions coloniales et internationales constituent aussi un autre volet inquiétant de l'action gouvernementale. D'après l'historien José María Jover Zamora, l'Espagne est

⁷⁴ En 1833, à la mort de Ferdinand VII, son frère Don Carlos, dispute le trône à sa fille Isabelle II. Ainsi commence la première des trois guerres carlistes qui, quarante années durant ont opposé en Espagne, d'une part les libéraux, partisans d'Isabelle et d'un gouvernement constitutionnel, centralisateur, et d'orientation laïque, et d'autre part les Carlistes, conservateurs, favorables à la monarchie absolue, et au maintien des traditions religieuses. Ces derniers regroupés dans le nord (Navarre, Pays Basque, Aragon, Catalogne, Asturies, Galice) ont fini par perdre le conflit qui donne lieu, finalement, après une brève parenthèse républicaine (1873-1875), à la restauration d'une monarchie constitutionnelle.

⁷⁵ Jaume VICENS VIVES, *Historia de España y América, social y económica dirigida por, Los siglos XIX y XX. América Independiente*. Editorial Vicens Vives, Quinta reedición, 1985, p. 246.

⁷⁶ Emilio CASTELAR, *Crónica Internacional, La España Moderna*, 5 janvier 1892, Madrid, Imp. y Fundición de Manuel Tello, 1892. (Texte numérisé en 1999 par la Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes <http://www.cervantesvirtual.com>).

victime du *crescendo de l'impérialisme* qui interfère dans le processus politique d'un pays devenu une petite puissance, insuffisamment développée du point de vue industriel, avec de faibles ressources militaires, mais occupant une situation géographique stratégique et possédant des résidus coloniaux susceptibles d'être redistribués.⁷⁷

Enfin, malgré les révolutions et les guerres passées, la société espagnole de cette fin de siècle, dominée par les oligarchies foncières, l'église et les élites bourgeoises, est toujours marquée par le poids des inégalités sociales et par celui des valeurs et hiérarchies traditionnelles. Si le pouvoir social reste dans les mains d'un bloc solide formé par l'aristocratie, l'autorité ecclésiastique et la grande bourgeoisie rurale, urbaine ou industrielle, les années 90 marquent pourtant, aussi, le début des premières grandes confrontations avec les mouvements ouvriers et paysans. Des manifestations et des meetings pour le 1^{er} mai sont organisés à partir de 1890 ; une importante grève est conduite dans les mines de Bilbao, en 1892 et l'agitation paysanne s'accroît en Andalousie, comme l'illustre l'assaut anarchiste de Jerez de La Frontera, en janvier 1892. Dans un article révélateur intitulé « Faim et abondance », le journaliste franco-vénézuélien Luis Bonafoux s'interroge :

Qui sera capable de résoudre un problème... affolant (et davantage) qui est « à l'étude » depuis des siècles comme s'il s'agissait de l'éternel projet pour nos colonies d'outre-mer ? Qui pourra apporter une solution à l'antinomie entre le monde des anarchistes, c'est à dire celui des affamés, et le monde des bourgeois, celui des rassasiés ? [...] Ce qui irrite le plus les anarchistes c'est le contraste entre la faim dont ils souffrent et l'abondance dont jouissent les classes privilégiées.⁷⁸

En ce qui concerne l'évolution de la population, la forte croissance démographique de la fin du XIX^e siècle masque néanmoins un taux de mortalité encore incroyablement élevé et dû aux épidémies, à la malnutrition, aux famines. Le taux de mortalité infantile en 1892 est de 429 pour mille et le pays connaît l'une des plus faibles espérances de vie en Europe (29 ans en 1887). La situation économique et sociale précaire favorise à son tour une émigration qui devient de plus en plus importante : plus d'un million d'Espagnols quittent la péninsule entre 1882 et 1900⁷⁹, la plupart en direction de l'Amérique. Le phénomène migratoire espagnol vers l'Amérique s'inscrit dans un mouvement généralisé qui touche une grande partie de l'Europe et du Proche-Orient. On estime qu'entre 1881 et 1915 plus de 30 millions d'Européens franchissent l'Atlantique pour aller s'installer aux Etats-Unis et dans le reste de l'Amérique. 10% d'entre eux sont des Espagnols qui quittent la péninsule principalement pour fuir la misère qui sévit dans les villes et les campagnes,

⁷⁷ José María JOVER ZAMORA, *La época de la Restauración. Panorama político-social, 1875-1902* in, Manuel Historia de España dirigida por Tuñón de Larra, Tomo VIII, Revolución Burguesa, oligarquía y constitucionalismo (1834-1923), Editorial Labor, Barcelona, 1981, p. 364.

⁷⁸ Luis BONAFOUX, *Hambre y hartura, España y América*, N°8, 21 de febrero 1892, *op. cit.*, 1892, p. 68

⁷⁹ Gabriel TORTELLA CASARES, *La economía española. 1830-1900*, in *Historia de España dirigida por Manuel Tuñón de Larra*, *op. cit.*, 1981, p. 23.

mais ce sont aussi des jeunes qui veulent échapper au service militaire dont la durée souvent peut s'élever jusqu'à 7 ou 8 ans.

Une grande partie des Espagnols et des Européens se trouve dans des conditions de détresse telles que nombre d'observateurs dressent un bilan catastrophiste et amère de la situation sociale explosive que connaît l'époque des célébrations du IV^e Centenaire. Outre les problèmes économiques, l'émigration, les grèves (Bilbao en 1892), les violences politiques, les attentats (Jerez de la Frontera en février 1892), les expériences militaires malheureuses (massacre à Melilla en octobre 1893), les catastrophes naturelles (inondations de Consuegra vers Tolède, fin 91, 500 morts), les accidents (explosion d'un bateau à Santander en 1892, 700 morts) et finalement la misère massive des populations, les conflits internationaux et coloniaux semblent agiter à nouveau le spectre de la guerre. José Fernández Bremón évoque pour l'Espagne des nuages sombres en provenance du Maghreb et des îles Carolines.⁸⁰ L'écrivain José Alcalá Galiano se demande, quant à lui, dans la revue officielle *El Centenario*, si les temps sont vraiment propices à l'exaltation historique et aux cérémonies fastueuses aussi bien en Espagne qu'ailleurs :

si l'importance des nations consiste à diviniser la force, à tordre le droit, [...] à inventer des explosifs qui vont jusqu'à menacer la stabilité et la marche astronomique de la planète; si la prospérité commerciale et la richesse financière consiste à extraire, comme lorsqu'on presse un citron, l'or, le sang, la sueur et même les larmes des contribuables et à créer le cancer du déficit, et la phthisie de la dette [...]; si, enfin, l'équilibre politique se réduit à faire des alliances doubles, triples et même centuples et à maintenir le monde sur le fil d'un rasoir ou suspendu à une toile d'araignée [...] que viennent alors les couronnes de laurier, les arcs de triomphe, les hymnes, les odes pindariques et les trompettes de la Renommée...⁸¹

L'académicien Juan Valera, principal instigateur des commémorations et solennités du Quatrième Centenaire, reconnaît lui-même que la période que traverse le pays n'est pas des plus avantageuses pour mener à bien les célébrations officielles projetées par le gouvernement : *L'année 1892 nous arrive, écrit-il, dans la pire circonstance que l'on aurait pu imaginer et craindre, avec un peuple si pauvre et affligé par toutes sortes de calamités mais qui ne peut se désintéresser d'un événement dont la valeur ne connaît sans doute pas d'égal [...] et dont la commémoration ne doit pas être seulement une occasion de récréations, pompes et divertissements, mais une manière de renouer et d'affirmer les liens fraternels entre l'Espagne et les républiques qui furent ses colonies.*⁸²

⁸⁰ José Fernández BREMÓN, *Crónica, La Ilustración Española y Americana*, op. cit., 8 janvier 1892, p. 2.

⁸¹ José ALCALÁ GALIANO, *La Exposición Universal Colombina de Chicago, El Centenario*, Tome II, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, p. 352-353.

⁸² Juan VALERA, *Introducción, El Centenario*, Tomo I, Madrid, 1892, Tipografía de « El progreso Editorial », p. 17-18.

I.2. Les préparatifs

Malgré cette conjoncture défavorable, Valera partage l'optimisme des organisateurs qui préparent depuis 1888 les fêtes, expositions, congrès et cérémonies espagnoles prévus pour l'année commémorative. La situation économique et sociale désagréable mais non insoluble que connaît le pays ne doit pas estomper, selon lui, les objectifs intellectuels élevés et les résultats pratiques attendus par une probable relance des relations commerciales avec les républiques hispano-américaines. Les célébrations auront lieu en dépit de la conjoncture interne et de la concurrence étrangère. Elle seront à la mesure des ambitions et des potentialités nationales :

Il n'y aura pas des centaines de palais flambant neufs comme sur les rives du lac Michigan; mais de beaux monuments seront érigés à La Havane, à Grenade, à Palos et peut-être à Valladolid. Nous aurons des concours qui attribueront des prix aux meilleures compositions en vers et en prose; nous construirons peut-être la caravelle *Santa María*; l'Académie d'Histoire publiera des bibliographies et des documents sur Christophe Colomb; nous réunirons divers congrès scientifiques; et bien que nous n'inaugurons pas une Exposition Universelle de toutes les industries il y aura celle des Beaux-Arts, au cours de laquelle nos peintres et sculpteurs feront sans aucun doute la fierté de l'Espagne.⁸³

Mais la population espagnole a-t-elle seulement les moyens de mesurer les enjeux de l'événement? Quelles en sont d'ailleurs les véritables motivations officielles? L'hispaniste Jean-François Botrel évoque les célébrations de 1892 comme celles d'un *centenaire malvenu* constituant *plus une affaire de raison que de cœur*.⁸⁴

L'idée de la commémoration a germé en réalité en 1883, mais ce n'est qu'en 1887, lorsque le gouvernement des Etats-Unis a communiqué à l'Espagne son désir de célébrer le Quatrième Centenaire de Christophe Colomb, que le gouvernement libéral de Práxedes Sagasta s'est décidé enfin à prendre l'initiative en créant une première *Commission du Centenaire*, et en décrétant l'organisation d'une exposition destinée à *donner une idée au Monde de ce qu'était l'Amérique il y a quatre siècles et de ce qu'elle est aujourd'hui*.⁸⁵

En dépit du premier enthousiasme intellectuel suscité par l'annonce officielle de la préparation des commémorations, les résultats très insuffisants des travaux menés par cette

⁸³ *Ibid.*

⁸⁴ Jean-François BOTREL, *Juan Valera, directeur de « El Centenario » (1892-1894)*, Bulletin Hispanique, n°80, 1978, p. 71-87.

⁸⁵ Práxedes Mateo SAGASTA, *Preámbulos y Reales Decretos creando la comisión de 1888, 28 de febrero de 1888* in Salvador BERNABEU ALBERT, 1987, op. cit., p. 153-156. « Una parte, pues, de esta Exposición presentará a la vista cuanto quede y pueda reunirse que muestre los diversos grados de cultura que tenían los indígenas cuando españoles y portugueses llegaron allí por primera vez. [...]. A su lado, como en contraposición, y para gloria de los que trasplantaron allí la civilización europea, y de los pueblos que de ellos proceden y que la han hecho florecer, aparecerá representado el aspecto actual de la América neolatina : las obras de sus hombres ilustres, políticos, literarios y artistas, los que dirigen su industria, los que impulsan su agricultura y su comercio y los que fomentan y promueven su desarrollo intelectual [...] ».

Commission de 1888, après presque trois années d'existence, ont révélé finalement son inactivité et son incompetence, attisant de nombreuses critiques dans l'opinion et les milieux politiques. L'un des censeurs les plus acerbes des travaux de la commission est sans doute alors Leopoldo Alas Clarín (1852-1901) qui se montre impitoyable envers les premiers organisateurs :

Si le Centenaire de la découverte de l'Amérique ne se célèbre pas en Espagne comme il se doit, c'est à cause des... messieurs de la commission. Les messieurs de la commission sont aujourd'hui comme toujours ceux qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas, les cancaniers de toute fonction, qu'elle soit civile ou religieuse. Ce sont des personnages qui ne pouvant briller de leur propre lumière empruntent celle des anniversaires mémorables. Ils sont particulièrement objectifs et associent leur nom à tout ce qui est ronflant. S'ils sont poètes, ils sont poètes de circonstance ; s'ils sont des hommes d'action, ils s'accrochent à un centenaire ardent pour sortir de l'obscurité et devenir immortels. Devant l'invasion de ces parasites de la renommée, les personnes riches de par leur lignée, leur intelligence ou leur mérite ne peuvent que se retirer.⁸⁶

La passivité de la Commission contraste fortement, d'un autre côté, avec les efforts des Italiens et des Nord-américains, qui, dans le même temps ont développé d'importants projets dans le but de commémorer en grandes pompes la découverte de l'Amérique : un opéra et une grande exposition italo-américaine à Gênes et pour les Etats-Unis, des festivités à New-York et une énorme Exposition Universelle prévue pour 1893 à Chicago.

*Malgré la bonne volonté de tous, commente le nouveau président du gouvernement, Cánovas del Castillo, et pour des raisons sur lesquelles il serait inutile d'enquêter maintenant, près de trois ans se sont déjà écoulés sans que rien n'ait été disposé, ni même pensé.*⁸⁷

Voilà pourquoi, lorsqu'ils sont de retour au pouvoir en 1891, les conservateurs mettent en place un nouveau comité, plus opérationnel, la *Junta del Centenario*, présidée par Cánovas del Castillo lui-même, composée également de trois ministres, des maires de Madrid et des principales villes marquées par l'épopée américaine de Christophe Colomb (Barcelone, Grenade, Valladolid, Huelva), de représentants officiels du Portugal et des républiques latino-américaines et d'importants organismes, parmi lesquels le prestigieux *Ateneo de Madrid*.⁸⁸

⁸⁶ Leopoldo Alas CLARÍN, *Palique*, Madrid, Librería de Victoriano Suárez, 1893, p. 235.

⁸⁷ Antonio CÁNOVAS DEL CASTILLO, *Preámbulo al Real Decreto de la Junta Directiva de 1891*, 9 de enero de 1891, *Conmemoración del cuarto Centenario del descubrimiento de América : Documentos oficiales, 1891-1892*, Est. tipográfico Sucesores de Rivadeneyra, Imp. De la Real Casa, 1892.

⁸⁸ L'Ateneo Artístico, Científico y Literario de Madrid, fondé en 1835 par des intellectuels libéraux se veut un espace ouvert aux sciences, à la culture, à la politique et surtout à la libre discussion. Il s'agit d'un organisme privé déclaré d'utilité publique qui organise des cours, des séminaires, des conférences, des expositions, administre une bibliothèque et publie des revues et des ouvrages à caractère scientifique. Selon le journaliste Ignacio Amestoy, l'histoire de la vie politique et intellectuelle espagnole ne peut se comprendre sans cette institution, d'où sont issus pas moins de 16 présidents de gouvernement. Ignacio Amestoy, *Una casa con pedigrí*, in *Paisajes desde el tren*, Madrid, 2002. (<http://www.ateneodemadrid.com/unacasaconpedigri.htm>)

En plus de la Commission de 1888 (qui est maintenue malgré tout), la *Junta* de 1891 fonctionne dès lors comme une véritable institution gouvernementale même si les ambitions espagnoles restent, somme toute, modestes, comparées à celles des Etats-Unis :

Pour des raisons multiples et bien connues, nous n'avons pas les moyens aujourd'hui de nous lancer dans de si coûteuses rivalités. La modestie d'un peuple qui a cessé d'avoir ce qu'il eut en un temps alors qu'il tenait entre ses mains les destinées du monde, sied bien à sa dignité qu'il risquerait peut-être de compromettre par de vaines démonstrations.⁸⁹

La Junta est divisée en quatre sections : la première a pour mission de préparer une exposition *historico-américaine* à Madrid; la seconde est chargée d'agencer les bâtiments publics où auront lieu les diverses célébrations et expositions et de mettre en place une exposition *historico-européenne* à Madrid; la troisième doit organiser le transport d'objets en provenance d'Amérique et superviser un Congrès des Américanistes à La Rábida ainsi que tous les actes officiels prévus dans la province de Huelva ; la dernière, finalement, doit coordonner toutes les actions menées dans le cadre du IV^e Centenaire par des organismes non gouvernementaux.

Le lancement de la revue officielle *El Centenario* est l'œuvre aussi de la Junta de 1891. Il s'agit, a priori, d'une publication à caractère non scientifique dont le but est de contribuer à la vulgarisation des connaissances et des recherches américanistes exposées dans le cadre des célébrations espagnoles. L'apparition de la revue, cependant, est critiquée dans la presse traditionnelle qui accuse le gouvernement de mettre en place une concurrence déloyale vis à vis des revues illustrées déjà existantes et qui auraient très bien pu se charger de la diffusion des manifestations programmées par les autorités.⁹⁰ La publication de ce nouveau périodique subventionné par l'Etat se poursuit normalement en dépit des protestations et c'est à travers lui que les célébrations espagnoles sont annoncées officiellement dans tout le pays et à l'étranger. Ainsi en témoigne à Paris, par exemple, Alfred Morel-FATIO, dans un article de la *Revue Critique d'Histoire et de Littérature* :

L'Espagne se prépare, comme on sait, à célébrer magnifiquement au mois d'octobre prochain le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique. Il y aura dans plusieurs villes des fêtes de tout genre, des congrès scientifiques et littéraires, des concours de prose et de poésie, des inaugurations de monuments et de statues, des excursions, des expositions, et que sais-je encore? Pour régler les détails multiples de ces fêtes et en rédiger le programme, le gouvernement espagnol a nommé un comité, où figurent, sans distinction de partis, toutes les notabilités politiques ou autres de l'Espagne et beaucoup de représentants des républiques américaines qui, en ces jours de fraternité et de liesse, peuvent bien être considérés comme Espagnols.

La publication que nous annonçons — *El Centenario* —, qui est une revue hebdomadaire, doit servir d'organe à ce comité avant, pendant et sans doute aussi quelque temps après la célébration du Centenaire, si l'enthousiasme se maintient. *El Centenario* insérera tous les décrets et règlements qui les concernent; il

⁸⁹ Antonio CÁNOVAS DEL CASTILLO, Antonio, *op. cit.*, 1891.

⁹⁰ Salvador BERNABEU ALBERT, *El IV Centenario del descubrimiento de América en España*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1987, p. 51-52.

donnera, en un mot, l'ordre et la marche. De plus, il publiera les articles d'érudition ou de vulgarisation de tous les écrivains espagnols, portugais et américains qui ont quelque chose de nouveau ou d'intéressant à dire sur les choses d'Amérique.

Les discours assez éphémères, comme la plupart des discours, qu'on prononcera dans les congrès, les discussions plus ou moins savantes qui s'y engageront seront recueillis, résumés dans ce bulletin qui s'efforcera ainsi de conserver de cette grande commémoration tout ce qui mérite de ne pas mourir tout à fait.

On ne peut que bien augurer de cette publication, quand on saura qu'elle est dirigée par Don Juan Valera, le célèbre romancier dont le talent si souple et l'instruction si variée se prêtent merveilleusement à cet emploi. L'article programme qu'il écrit dans le premier numéro d'*El Centenario* est un des meilleurs qui soient sortis de sa plume. Un ton modeste qui n'exclut pas dans le fond une légitime fierté, quelque chose de mélancolique et de grave sans rien cependant de décourageant, des considérations pleines de bon sens sur ce qu'il appartient à l'Espagne de faire à l'occasion de ce centenaire, tout cela donne à ces pages un charme très particulier.⁹¹

I.3. Les conférences madrilènes

Parmi les organismes non gouvernementaux engagés aux côtés de la Junta du Centenaire, le plus actif sans doute sera l'*Ateneo de Madrid*, qui programme entre février 1891 et mai 1892 un cycle de 55 conférences, réunies et publiées ensuite par l'historien Antonio Sánchez Moguel, dans un ouvrage intitulé *Le Continent américain*⁹². Le programme officiel de l'Ateneo en 1891, prévoit d'organiser chronologiquement les conférences autour de cinq grands thèmes, faisant appels à divers spécialistes espagnols, portugais et latino-américains : le premier concerne les antécédents historiques de la découverte et de la conquête de l'Amérique, c'est à dire les idées médiévales sur le monde, le développement des sciences et des navigations ainsi que les intuitions européennes de l'existence d'autres continents⁹³; le deuxième regroupe les dissertations destinées à donner une image géographique, linguistique, culturelle et sociale de l'Amérique au moment de la découverte⁹⁴;

⁹¹ Alfred MOREL FATIO, *Le Centenaire, Quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique*, Revue critique d'histoire et de littérature publiée sous la direction de MM P Meyer Ch. Morel G, Paris, H Zotenberg, 1892, Année 26, Semestre 1 - N.s. T. 33, p. 461-462.

⁹² *El Continente americano : Conferencias dadas en el Ateneo científico, literario y artístico de Madrid con motivo del Cuarto Centenario del descubrimiento de América...*, Madrid , Sucesores de Rivadeneyra, 1894.

⁹³ Eduardo SAAVEDRA, *Idea de los antiguos sobre tierras Atlánticas*; OLIVEIRA MARTINS, *Navegación y descubrimientos de los portugueses anteriores a la llegada de Colón*; Manuel M. DEL VALLE, *Idea de los antiguos sobre tierras atlánticas*; Daniel LÓPEZ, *España en 1492 -in El Continente americano...*, op. cit., 1894

⁹⁴ Daniel CORTÁZAR, *Gea Americana*; Máximo LAGUNA, *Flora Americana*; Miguel COLMEIRO, *Primeras noticias acerca de la vegetación americana suministradas por el Almirante Colón*; Telesforo ARANZADI, *Fauna Americana*; Juan VILANOVA, *Protohistoria Americana*; Manuel ANTÓN, *Antropología de los pueblos de América Anteriores al Descubrimiento*; FERNÁNDEZ Y GONZÁLEZ, *Los lenguajes hablados por los indígenas del Norte y Centro de América y los lenguajes hablados por los indígenas de la América Meridional*; RADA Y DELGADO, *Cerámica Americana*; PI Y MARGALL, *América en la época del descubrimiento*; Pedro ALEJANDRINO DEL

le troisième groupe de conférences est centré sur les thèmes colombiens et recueille en particulier les importantes polémiques de l'époque concernant Christophe Colomb⁹⁵; la quatrième section du cycle est consacrée aux récits des découvertes et conquêtes espagnoles et portugaises en Amérique⁹⁶; la dernière, enfin, touche des thèmes coloniaux et de civilisation, tels que le rôle de l'Eglise dans le Nouveau Monde, par exemple, ou l'Histoire des Etats-Unis d'Amérique⁹⁷.

Parmi les conférenciers de l'Ateneo, on retrouve encore le président du gouvernement Antonio Cánovas del Castillo, les écrivains et intellectuels espagnols, Emilia Pardo Bazán, Francisco Pi y Margall, Víctor Balaguer, Luis Vidart ou Cesáreo Fernández Duro, les diplomates latino-américains Vicente Riva Palacio, José Zorrilla de San Martín et Pedro Alejandrino del Solar et l'historien portugais Oliveira Martins. Si l'ensemble de ces conférences présente une grande hétérogénéité tant sur le plan de la forme que des contenus, il n'en demeure pas moins que ces documents restent d'un grand intérêt aujourd'hui. Même si l'assistance est souvent faible lors des conférences, leur publication sous formes de feuillets indépendants d'abord, puis regroupés ensuite dans un ouvrage général, ainsi que les comptes-rendus et les analyses correspondantes dans la presse, entretiennent l'intérêt du public de l'époque pour les thèmes américanistes qu'elles développent.⁹⁸

SOLAR, *El Perú de los Incas*; Manuel PEDREGAL, *Estado jurídico y social de los indios*; Juan FACUNDO RIAÑO, *Arte Monumental en América*- in *El Continente americano...*, op. cit., 1894

⁹⁵ MARQUÉS DE HOYO, *Colón y los Reyes Católicos*; Cesáreo FERNÁNDEZ DURO, *Amigos y enemigos de Colón et El primer viaje de Colón*; Luis VIDART, *Colón y la ingratitud de España et Colón y Bobadilla*; Rafael MONTOJO, *Las primeras tierras descubiertas*; Víctor BALAGUER, *Castilla y Aragón en el descubrimiento de América*; Emilia PARDO BAZÁN, *Colón y los franciscanos*; PASO Y DELGADO, *Los retratos de Colón*; Manuel COLMEIRO, *Los restos de Colón*. - in *El Continente americano...*, op. cit., 1894.

⁹⁶ GÓMEZ DE ARTECHE, *La conquista de México*; Vicente RIVA PALACIO, *Establecimiento y propagación del cristianismo en Nueva España*; Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, *Descubrimiento y conquista del Río de la Plata*; REYNA Y REYNA, *Descubrimiento y conquista del Perú*; Adolfo CARRASCO, *Descubrimiento y conquista de Chile*; PÉREZ DE GUZMÁN, *Descubrimiento y empresa de los españoles en la Patagonia*; BELTRÁN Y ROSZPIDE, *Descubrimiento de la Oceanía por los españoles*; NOVO Y COLSON, *Magallanes y El Cano*; TORRES CAMPOS, *España en California y en el N.O. de América*; Gonzalo REPARAZ, *El Brasil. Descubrimiento, colonización e influencia en la península*.- in *El Continente americano...*, op. cit., 1894.

⁹⁷ Manuel DÁNVILA, *Significación que tuvieron en el gobierno de América la Casa de Contratación de Sevilla y el Consejo Superior de Indias*; Gumersindo de AZCÁRATE, *Los Estados Unidos*; Rafael María de LABRA, *Las Indias Occidentales*; CARRACIDO, *Los metalúrgicos españoles en América*; Florencio JARDIEL, *El venerable Palafox*; Rafael SALILLAS, *El pacificador del Perú*; Antonio María FABIÉ, *El R. P. Bartolomé de las Casas*; MARQUÉS DE LEMA, *La Iglesia en la América española*; RUIZ MARTÍNEZ, *Gobierno de Fray Nicolás de Ovando en la Española*; AGUILERA Y GAMBOA, *El Virreinato de Méjico*; ALEJANDRO SAN MARTÍN, *Influencia del descubrimiento del Nuevo Mundo en la ciencias médicas*; Martín FERREIRO, *Influencia del descubrimiento del Nuevo Mundo en las ciencias geográficas*.- in *El Continente americano...*, op. cit., 1894.

⁹⁸ Tous ces documents sont disponibles depuis peu dans la Bibliothèque Numérique de l'Ateneo de Madrid qui offre ainsi un accès libre et illimité de son patrimoine (statuts et règlements, listes de membres, mémoires et conférences et

L'écrivain Juan Valera décrit, en 1891, l'ouvrage qui recueillera les publications des conférences, comme l'un des probables monuments littéraires du Centenaire. *J'espère, ajoute-t-il, que les fêtes qui se préparent, pour célébrer dignement le quatrième centenaire de Colomb dans les limites de notre pauvreté actuelle, permettront de resserrer les liens intellectuels entre l'Espagne et l'Amérique.*⁹⁹ C'est ce que disent également la plupart des décrets, les textes officiels des convocations aux congrès, les publications scientifiques et les articles spécialisés de la presse quotidienne ou hebdomadaire qui accompagnent d'abord l'évolution des préparatifs puis le déroulement des manifestations tout au long de l'année 1892.

I.4. Les cérémonies de Huelva

L'annonce par le gouvernement des Etats-Unis de la construction des répliques des trois caravelles de Christophe Colomb, incite finalement le gouvernement espagnol à relever un nouveau défi, en entreprenant ce projet en Espagne. Néanmoins seule la Santa María, pourra être terminée à temps pour les processions navales du mois d'août 1892; les deux autres caravelles, financées par les Etats-Unis seront achevées un peu plus tard à Barcelone.

La cérémonie annuelle célébrée par la *Sociedad Colombiana* de Huelva (créée en 1880), destinée à commémorer le départ des caravelles de Christophe Colomb, devient en 1892, le premier acte officiel du IV^e centenaire de la Découverte de l'Amérique. Arrivée le 31 juillet à Cadix, escortée par une flotte internationale, la réplique de la Santa María, se rend à Huelva où a lieu le 3 août une grande démonstration navale, organisée avec 35 navires, dont 18 étrangers envoyés par l'Angleterre, l'Argentine, l'Autriche, la France, le Portugal, les Etats-Unis, l'Italie, le Mexique et les Pays-Bas.

Des illuminations, des régates, une demie corrida, une procession, une soirée littéraire, et un banquet; deux bals et trois messes [...] voilà, en somme, les fêtes de Huelva qui se sont terminées hier, rapporte l'historien Antonio Sánchez Moguel, dans un article destiné à *La Ilustración Española y Americana*. Il suffit de savoir qu'aucune d'entre elles n'a eu un caractère extraordinaire ni singulier, que le banquet du gouvernement a été comme un banquet officiel de plus, qu'on y a porté plus ou moins de toasts que d'habitude, qu'il y avait plus ou moins le même

catalogues des expositions) à la communauté des internautes : http://www.ateneodemadrid.com/biblioteca_digital/LibrosFolletos.htm

⁹⁹ Juan VALERA, *Carta a Nueva York, 6 de octubre de 1891, in Correspondencia, Nuevas cartas Americanas, Obras Completas, Tomo III*, Madrid, Aguilar, 1947, p. 423.

nombre de convives; et les autres festivités [...] ont été du même ordre, dans les limites de ce que peut offrir une ville de 18.000 âmes.¹⁰⁰

L'auteur regrette amèrement que les cérémonies n'aient pas eu lieu à Cadix ou à Séville où elles auraient pu avoir l'ampleur et la solennité exigée pour la commémoration officielle d'un tel événement historique. Il espère cependant que l'expérience de Huelva incitera les autorités à prendre des mesures plus conséquentes pour que les actes, les expositions et les congrès prévus à Madrid au mois d'octobre soient vraiment à la mesure de l'attente du public et des organisateurs du Quatrième Centenaire.

De nombreuses fêtes et manifestations se déroulent malgré tout dans la province de Huelva, tout au long de l'été et jusqu'à octobre, mois à partir duquel le programme officiel du IV^e Centenaire se poursuit dans la capitale. Une délégation royale présidée par la Régente et le jeune Alphonse XIII se rend au préalable à Huelva, le 10 octobre, puis à La Rábida où elle clôt officiellement, le 12 octobre, le IX^e Congrès des Américanistes (7-11 octobre 1892.), présidé par Antonio Cánovas del Castillo. Le président du gouvernement y a ouvert la première session, quelques jours plus tôt, en prononçant un mémorable discours *digne de son grand talent oratoire*, selon le géographe français Ludovic Drapeyron, témoin de l'événement, qui décrit comment *il [nous] retrace la carrière de Christophe Colomb, ses longues épreuves, son arrivée à La Rábida en 1486, au pied de cette croix, placée à quelques mètres de la porte d'entrée, où il envoya frapper son jeune fils Diego. Il insiste sur le contraste de tant de misère et de tant de gloire, de tant de services et de tant de persécutions!*

Les actes organisés autour du monastère de La Rábida se veulent particulièrement graves et mystiques. On dit que le pape Léon XIII est présent en esprit à cette cérémonie sans pareille (12 octobre 1892) et qu'à ce moment même on célèbre à Rome et dans toute la catholicité des messes solennelles en l'honneur de Colomb.¹⁰¹

I.5. Les congrès du Centenaire

D'autres congrès ont lieu par la suite à Madrid : le *Congrès Littéraire Hispano-Américain*¹⁰² (31 octobre-10 novembre) qui est conçu comme un prélude à la constitution d'une grande confédération linguistique et littéraire de part et d'autre de l'Atlantique; le *Congrès Pédagogique*

¹⁰⁰ Antonio SÁNCHEZ MOGUEL, *Las fiestas de Huelva, II, La Ilustración Española y Americana*, n°XXX, Madrid, 15 août 1892, p. 83.

¹⁰¹ Ludovic DRAPEYRON, *La commémoration de Christophe Colomb en Italie et en Espagne*, Institut Géographique de Paris, Paris Ch. Delagrave, 1893, p. 20-21

¹⁰² *Congreso Literario Hispano-Americano, Asociación de Escritores y Artistas Españoles*, Edition originale, Madrid 1892.- Edition fac-similé, Madrid, Instituto Cervantes, 1992.

*Hispano-Portugais-Américain*¹⁰³ (13-27 octobre), sans aucun doute le plus fréquenté avec 2475 participants, et qui a pour but de réunir Espagnols et Hispano-américains autour de préoccupations et de projets concernant l'enseignement primaire et secondaire, l'enseignement technique, l'organisation universitaire et l'éducation des femmes; le *Congrès Géographique Hispano-Portugais-Américain*¹⁰⁴ (17 octobre- 4 novembre), dont les principales missions sont de résoudre les problèmes concernant les traités de commerce, de propriété intellectuelle, d'extradition et d'affirmer la volonté de rapprochement entre l'Espagne et les républiques de l'Amérique hispanique; le *Congrès Juridique Ibéro-Américain*¹⁰⁵ (24 octobre-10 novembre), concernant les problèmes d'arbitrage international et les moyens de rendre plus efficaces sur le plan international les obligations, la législation commune sur la propriété intellectuelle, les abordages et les secours en haute-mer; le *Congrès Mercantile Hispano-Portugais-Américain*¹⁰⁶ (7-19 novembre), qui prône le développement des liens commerciaux entre l'Espagne, le Portugal et les Etats ibéro-américains, par l'ouverture de lignes de transport régulières, l'établissement de tarifs maritimes et ferroviaires spéciaux, l'accès des républiques américaines au marché européen, et la création d'une union monétaire et postale et le *Congrès Militaire Hispano-Portugais-Américain* (31 octobre- 13 novembre) qui entend célébrer les liens historiques entre la péninsule et ses anciennes colonies tout en développant des discussions destinées à harmoniser les lois et usages de guerre entre tous les pays ibéro-américains. Un *Congrès Catholique*¹⁰⁷ est également organisé à Séville pour célébrer l'œuvre colonisatrice de l'Eglise et de l'Espagne après la découverte de l'Amérique Latine et un *Congrès Spiritiste*¹⁰⁸ prétend même faire communiquer directement son public avec l'esprit de Christophe Colomb. Finalement un polémique *Congrès des Libres penseurs* (12-19 octobre)¹⁰⁹, réuni aussi dans la capitale autour de thèmes tels que *l'influence de la découverte de l'Amérique dans l'émancipation de la pensée*, sera finalement censuré par les autorités espagnoles. L'intellectuel et pamphlétaire Leopoldo Alas Clarín s'insurge pour sa part de la prétention de ceux qui, à l'occasion d'un tel congrès, voudraient s'arroger le monopole de la libre pensée :

¹⁰³ *Congreso Pedagógico Hispano-Americano-Portugués*, Librería de la Viuda de Hernando y Compañía, Madrid, 1893.

¹⁰⁴ *Congreso geográfico hispano-portugués-americano, reunido en Madrid en... 1892*, Actas, Imp. del Memorial de Ingenieros, Madrid, 1893.

¹⁰⁵ *Congreso jurídico Ibero-Americano*, Viuda de M. Minuesa de los Ríos, Madrid 1892

¹⁰⁶ *Congreso Mercantil Hispano-Americano-Portugués : celebrado en Madrid en Noviembre de 1892*, Madrid, Tip. de Tomás Minuesa, 1893.

¹⁰⁷ León CARBONERO Y SOL, *Crónica del tercer congreso católico, nacional español celebrado en Sevilla en 1892*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

¹⁰⁸ *Congreso Spiritista iberoamericano e internacional celebrado en Madrid en 1892*, Imprenta de Dionisio de los Ríos, Madrid, 1893.

¹⁰⁹ Salvador BERNABEU ALBERT, *El IV Centenario del descubrimiento de América en España*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1987, p. 93.

Ces messieurs libres penseurs qui vont se réunir comprendront qu'ils ne sont pas les seuls à penser sans obéir à un dogme imposé [...] Si le congrès des Libres penseurs a un caractère d'hostilité à l'Eglise catholique, déterminé et ferme, alors cela devient autre chose ; alors il s'agit d'une secte comme une autre, d'un parti, d'une faction, d'une chose réelle et de fins positives. Mais dans ce cas ... je ne crois pas qu'il soit opportun, en accord avec cet objectif, de profiter du Centenaire de Colomb, qui était un fervent catholique, un illuminé qui voulait le Nouveau Monde pour racheter le sépulcre du Christ. Je préviens certains libres penseurs de bas étage, que s'ils me tiennent pour réactionnaire après avoir lu ce qui précède, je leur en serai très reconnaissant.¹¹⁰

Toujours polémiste et acerbe, Clarín s'en prend systématiquement en 1892 à tout ce qui selon lui en Espagne va contribuer à *graver la mémoire de notre honte à un moment historique si important* et les congrès et congressistes sont rarement épargnés par ses diatribes.

A la mode des expositions, a succédé il y a peu de temps, remarque Juan Valera, *celle des centenaires, sorte d'apothéoses mondaines et populaires, culte et adoration des héros*.¹¹¹ Les congrès sont aussi devenus une mode en 1892. L'Espagne dans ce domaine n'échappe pas à cet engouement européen voire mondial qui accompagne le développement des sociétés bourgeoises et industrielles dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Christophe Prochasson, note la croissance exponentielle que connaissent les congrès en Europe entre 1880 et 1913. Pour la seule ville de Paris il en dénombre 587, 210 pour Londres, 240 pour Bruxelles. Il n'est donc pas étonnant, selon lui, que l'un des premiers films du cinématographe Lumière, en 1895, ait eu pour titre justement « Arrivée des congressistes à Neuville-sur-Saône ». Les congrès sont des lieux de rencontres où se jouent les influences et où se diffusent les idées modernes. Ils sont également, pour Prochasson, des lieux de légitimation et de pouvoir dont le rôle épistémologique et idéologique est très important.¹¹² Pour Salvador Bernabeu Albert, les congrès espagnols de 1892, constituent aussi un catalogue des préoccupations des collectivités les plus importantes du pays : celles des juristes, des commerçants, des écrivains, des hommes politiques, où se mélangent les intérêts de classe, la discussion des problèmes et le désir de récupérer le temps perdu¹¹³. Ils manifestent le rôle et l'importance croissante de cette *bourgeoise professionnelle* (enseignants, universitaires, médecins, avocats, notaires, ingénieurs) qui constitue, selon José Carlos Mainer, *le fer de lance idéologique* des nouveaux courants philosophiques et culturels (le *krausisme*, le *positivisme*, le *régénérationnisme*) qui se développent dans les dernières décennies du XIX^e siècle¹¹⁴ et sur lesquels nous nous pencherons plus en avant car ils sont essentiels pour interpréter l'attitude des intellectuels à l'égard des célébrations du IV^e Centenaire.

¹¹⁰ Leopoldo Alas CLARÍN, *Palique*, Madrid, Librería de Victoriano Suárez, 1893, p. 175.

¹¹¹ Juan VALERA, *Introducción, El Centenario* in *Obras Completas*, Vol. III Madrid, Aguilar, 1947, p. 999.

¹¹² Christophe PROCHASSON, *Les années électriques 1880-1910*, Paris, Editions la découverte, 1991, p 223-224.

¹¹³ Salvador BERNABEU ALBERT, 1987, *op. cit.*, p. 76.

¹¹⁴ José Carlos MAINER, *Un capítulo regeneracionista : el hispanoamericanismo (1892-1923)*, in *Ideología y Sociedad en la España Contemporánea. Por un análisis del Franquismo*, Madrid, Edicusa, 1977, p. 152-153.

I.6. Les expositions historiques et artistiques

Selon le chroniqueur José Fernández Bremón de *La Ilustración Española y Americana*, le public espagnol s'intéresse seulement aux fêtes, c'est à dire aux réjouissances, alors que les organisateurs du IV^e Centenaire préfèrent investir les financements disponibles dans des opérations plus rentables sur le plan scientifique et pédagogique : d'où une profusion de congrès, discours, conférences, concours littéraires et musicaux.¹¹⁵

Les expositions n'échappent pas à cette règle. C'est à Madrid qu'ont lieu les principales exhibitions d'objets anciens et d'œuvres d'art constituant le patrimoine culturel des peuples impliqués dans la découverte et dans la colonisation de l'Amérique. L'*Exposition Historique Américaine*¹¹⁶, la plus importante de toutes, reçoit, outre les collections de onze nations américaines (Etats-Unis, Mexique, Nicaragua, Guatemala, Costa Rica, Colombie, Equateur, Pérou, Bolivie, Argentine, Uruguay), celles de cinq pays européens (Portugal, Allemagne, Danemark, Suède et Espagne) ainsi que d'importantes collections privées.

Son objectif officiel est d'exposer toutes sortes d'objets américains qui permettent de connaître l'état dans lequel se trouvaient les peuples de l'Amérique à l'époque de la découverte de ce continent et au cours des principales conquêtes européennes jusqu'à la moitié du XVI^e siècle, mais aussi de réunir, en particulier, tous les objets qui puissent contribuer à donner une idée de l'origine et du progrès de la population américaine, dans tous ses aspects, ethnographique, archéologique, industriel et artistique.¹¹⁷

Selon les organisateurs, l'Exposition sera comme un grand livre d'enseignement à travers lequel le visiteur pourra parcourir l'histoire de l'Amérique écrite par ses monuments et par les activités des hommes qui l'ont peuplée, depuis les temps primitifs et pratiquement jusqu'à l'époque contemporaine; elle constituera un grand événement qui, tout en réveillant l'attention de l'ancien monde vers ces contrées lointaines, réunira toutes les civilisations des différentes époques et des différents hémisphères, dans une immense synthèse de la civilisation humaine.¹¹⁸

C'est sans doute la première fois, qu'un tel rassemblement d'objets précolombiens a lieu effectivement en Espagne, le tout constituant selon la Société des américanistes de Paris, une

¹¹⁵ José Fernández BREMÓN, *Crónica General, La Ilustración Española y Americana*, Año XXXVI, N° XL, 30 de octubre de 1892, Madrid, Abelardo de Carlos 1892, p. 286.

¹¹⁶ *Catálogo general de la Exposición Histórico-Americana de Madrid*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1893.

¹¹⁷ *Revista España y Portugal, Crónica del IV Centenario del Descubrimiento de América, Exposición Histórico-Americana de Madrid, Disposiciones Generales*, Madrid, 8 de agosto de 1891.

¹¹⁸ *Reglamento general de la Exposición Histórico-Americana de Madrid in El Centenario*, Tomo II, Madrid Tipografía del Progreso Editorial, 1892, p. 140.

*exposition fort remarquable et dans laquelle toutes les républiques américaines se trouvent représentées par de véritables musées d'archéologie et d'ethnographie.*¹¹⁹

Le catalogue de l'exposition, publié en 1893, offre une description détaillée des objets exposés par les différentes collections nationales ainsi qu'un inventaire précieux des commissaires et autres délégués européens et américains présents à Madrid pendant les célébrations. Il représente aussi, par conséquent, une source d'informations très intéressante pour l'étude de la participation étrangère et surtout latino-américaine aux cérémonies espagnoles de 1892.

La deuxième exposition historique madrilène, l'*Exposition Historique Européenne*¹²⁰ est en réalité une exposition rétrospective péninsulaire, c'est à dire une contrepartie de l'exposition américaniste, destinée à montrer les objets archéologiques et ethnographiques conçus en Espagne et au Portugal depuis les temps les plus reculés et jusqu'à la découverte de l'Amérique. Parmi les délégués scientifiques étrangers présents dans la capitale espagnole, le marquis de Fayolle, envoyé de Paris par la *Société française pour la conservation et la description des monuments historiques*, constate que si cette exposition est la seconde tentative de ce type réalisée en Espagne pour réunir en un même lieu des objets d'art ancien disséminés dans toute la péninsule ibérique (la première ayant eu lieu à Barcelone en 1888), c'est aussi la plus importante d'entre elles, une entreprise dont la richesse et les lacunes montrent, selon lui, à la fois la nécessité et la difficulté de mener à terme une telle initiative :

Quand on sait combien l'art espagnol est difficile à pénétrer à cause des conditions particulières où s'est trouvé ce pays jusqu'à la fin de la domination des Maures, dont le style persista longtemps après leur expulsion, et plus tard, par suite des influences flamandes, italiennes et allemandes, au milieu desquelles il se débattait sans personnalité, il est évident que c'est presque uniquement dans une de ces trop rares occasions que l'on trouve rassemblé une grande variété d'objets d'une commune origine, que l'on peut espérer suivre à travers tant d'éléments divers la filiation de l'art, distinguer les imitations des modèles, discerner les goûts particuliers à chaque province et reconnaître les aspirations, les procédés et le style général qui ont définitivement constitué l'école espagnole.¹²¹

Cette exposition historique, centrée sur l'Espagne, dans un centenaire consacré à la découverte de l'Amérique, met en évidence, encore une fois, l'une des priorités des autorités espagnoles en 1892 : la revendication de l'œuvre historique nationale. Elle justifie aux côtés des autres cérémonies et expressions du même type, l'appréciation de certains historiens contemporains tels que Aimer García Granados qui ne voit finalement dans les célébrations péninsulaires du

¹¹⁹ Jules Théodore Ernest HAMY, *Exposición Histórico-Americana de Madrid., Catálogo de la Sección de México*, Journal de la Société des Américanistes, 1895-1896. 1. T. 1, p. 208.

¹²⁰ *Exposición Histórica-Europea, Bosquejo de la Exposición Histórico Europea en el día de su apertura*, Madrid, R. Velasco imp., 1892.

¹²¹ Marquis de FAYOLLE, - *L'exposition rétrospective de Madrid*, Bulletin monumental publié sous les auspices de la Société française pour la conservation et la description des monuments historiques et dirigé par M. de Caumont, 1893. 1. Sér. 6. T. 8 - Vol. 58, p. 194.

IV^e Centenaire qu'une grande fête à la gloire de l'Espagne.¹²² L'exposition est conçue finalement, comme en témoigne le journaliste Manuel Pérez Villamil dans la revue *España y América*, comme une sorte de cathédrale gothique, destinée à élever les esprits en suscitant l'admiration du public :

Après avoir parcouru les amples salons de l'exposition, après avoir posé un regard ébloui sur la merveilleuse collection d'œuvres artistiques qu'on y a accumulées en peu de temps; après avoir admiré avec une profonde vénération les reliques de nos grandeurs perdues, on ressent, outre la nostalgie du passé, plus un désir de se taire et de méditer, en se laissant transporter vers les siècles d'où ont surgi ces joyaux, fruits de l'impulsion spontanée d'une culture universelle et féconde, que de prendre la plume pour transcrire sur le papier les impressions reçues et moins encore pour relater en vulgaire prose, les noms et les dates qui symbolisent tant de gloires et qui occupent un lieu si honorable dans l'histoire de la patrie.¹²³

La troisième grande exposition de la capitale, l'*Exposition des Beaux-Arts*¹²⁴ est une manifestation qui a lieu normalement chaque année. En 1892, cependant, on décide de lui donner une amplitude internationale et de la faire coïncider à l'automne avec les célébrations du IV^e Centenaire. Sur près de 1300 tableaux exposés, environ 200 œuvres sont donc présentées par l'Angleterre, l'Autriche, la Bavière, la Belgique, le Brésil, Les Etats-Unis, la France, le Portugal, la Russie et la Suède. A en croire les commentaires sévères du critique de *La Ilustración Española y Americana*, les résultats cependant sont bien médiocres, en raison surtout de l'indulgence excessive du jury d'admission des œuvres :

En effet, on peut y observer un lamentable mélange, dans lequel les mauvais tableaux sont prépondérants, ce qui porte un préjudice notoire aux bons tableaux, de la même manière que les mauvaises herbes corrompent un bouquet de roses, de gardénias et de camélias.¹²⁵

Une autre exposition importante se déroule à Badajoz en 1892, *La Exposición Regional de Extremadura*, le projet de plus grande envergure mené à l'époque dans cette région, selon Juan Sánchez González :

Il s'agissait de la première tentative de réunir tous les producteurs et artistes d'Estrémadure, afin de démontrer toutes les potentialités qui existaient dans la région.[...] L'exposition prétendait faire le lien entre le passé et le présent et surtout le futur [...] et rendre un hommage mérité aux découvreurs et conquérants d'Estrémadure. Ces personnes partirent en Amérique pour diverses raisons, mais une fois là-bas elles ne se consacrèrent pas à coloniser mais à civiliser, une circonstance qui les honore et les distingue.¹²⁶

Aimer GRANADOS GARCIA, *Los debates sobre España : El Hispanoamericanismo en México a finales del siglo XIX, El Colegio de México, Centro de Estudios Históricos, México D.F., 2002 (sous presse), p. 44.*

¹²³ M. PÉREZ VILLAMIL, *Exposición Histórico-europea, España y América*, 6 novembre 1892, Madrid, Manuel Minuesa de los Ríos, 1892.

¹²⁴ *Catálogo de la Exposición Internacional de Bellas Artes 1892*, Madrid, R. Álvarez, 1892.

¹²⁵ Pedro de MADRAZO, *Exposición Internacional de Bellas Artes de 1892, Artículo Primero, La Ilustración Española y Americana*, Madrid, N° XLII, 15 de noviembre de 1892, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 330-331.

¹²⁶ Juan SÁNCHEZ GONZÁLEZ, *El IV Centenario del Descubrimiento de América en Extremadura y La Exposición Regional*, Editora Regional de Extremadura, Mérida, 1991, p. 15 et 227.

L'exposition de Badajoz, est donc en quelque sorte une version régionale de l'*Exposition Historique Européenne* de Madrid, destinée à vanter, à travers son art et son industrie, la gloire d'une région qui a donné à l'Espagne quelques-uns de ses plus célèbres conquistadors.

I.7. Commémorations dans les autres villes

D'autres commémorations sont également organisées à Barcelone (Conférences à l'Ateneo, cérémonies, concerts, illuminations, défilé), à Valladolid (inauguration d'un monument mortuaire en hommage à Christophe Colomb, à Salamanque (tournois et commissions internationales d'enseignants et d'élèves), à Valence (fêtes autour de la Cathédrale), à Grenade (statue de la Reine Catholique et de Colomb), à Las Palmas (inauguration d'un monument), à Cuba (défilés de carrosses allégoriques représentant les arts et les métiers, cortèges civiques représentant l'armée, les pompiers, l'industrie et le commerce, inauguration d'un monument à La Havane) et aux Philippines (fêtes religieuses, navales et militaires à Manille).

Olga Abad Castillo observe, cependant, que les autorités espagnoles, en dehors de Huelva, privilégient systématiquement la capitale pour les festivités officielles de 1892. Le cortège royal qui se déplace à l'automne en Andalousie, par exemple, prend à peine le temps de s'arrêter quelques instants à Cadix, Jerez de la Frontera, Puerto de Santa María et San Fernando; malgré tous les préparatifs locaux le passage de la délégation à Málaga et Grenade est suspendu; à Córdoba le train officiel traverse la gare en pleine nuit devant une foule déçue.¹²⁷ Localement, les célébrations commémoratives ont malgré tout des effets notoires sur les villes et les populations concernées. Elles affichent l'importance du passé historique de certaines régions qui souffrent parfois d'un isolement politique et d'un retard économique inquiétants. C'est le cas de l'Estrémadure, par exemple :

une région marquée par une apathie et une démobilisation séculaires, qui décidait vers le début de l'année 1891, de démontrer à ses habitants et à ceux des autres régions espagnoles qu'elle était capable de rendre un hommage mérité à Christophe Colomb et aux conquistadors d'Estrémadure, et d'organiser en leur honneur, une Exposition Régionale qui jetterait les bases d'une future régénération de la région.¹²⁸

Salvador Bernabeu Albert évoque finalement *une longue et monotone série* d'actes réalisés dans tout le pays pour commémorer la découverte de l'Amérique.¹²⁹ En réalité il conviendrait plutôt de replacer l'année du IV^e Centenaire dans cette période plus large que l'historien José María Jover Zamora décrit comme celle de la *redécouverte de l'Espagne plurielle*.¹³⁰ La fin du XIX^e siècle voit

¹²⁷ Olga ABAD DEL CASTILLO, *El IV Centenario del Descubrimiento de América a través de la prensa sevillana*, Universidad de Sevilla, 1989.

¹²⁸ Juan, SÁNCHEZ GONZÁLEZ, *op. cit.*, 1991, p. 13.

¹²⁹ Salvador BERNABEU ALBERT, 1987, *op. cit.* p. 71.

¹³⁰ José María JOVER ZAMORA, *La época de la Restauración. Panorama político-social, 1875-1902 in, Manuel Historia de España dirigida por Tuñón de Larra, op. cit.*, 1981, p. 374.

poindre dans le pays une véritable renaissance des particularismes culturels et institutionnels régionaux. Les célébrations du passé héroïque de l'Espagne ou *des Espagnes* des XV^e et XVI^e siècles contribuent, dans une certaine mesure, à l'exaltation de ces particularismes.

On peut évoquer, en particulier, dans ce domaine, le cycle de conférences sur la culture espagnole et catalane au XV^e siècle, organisé par l'Ateneo de Barcelone, et dont la publication¹³¹ constitue aujourd'hui un document de travail instructif qui nous éclaire, en particulier, sur l'existence de points de vues historiques divergents par rapport à la position officielle de l'Espagne sur la découverte, la conquête et la colonisation de l'Amérique par les Espagnols.¹³²

I.8. L'accueil du public

Le premier ministre, Antonio Cánovas del Castillo, qui inaugure la plupart des grandes cérémonies de 1892, ouvre également les réjouissances à Madrid en accueillant des personnalités espagnoles et étrangères dans le cadre de somptueuses réceptions privées. *Le Palais de Cánovas*, raconte la déléguée colombienne Soledad Acosta de Samper, *est une véritable résidence princière entourée de jardins et disposant en son centre d'une serre remplie de plantes tropicales, arrosée par des sources cristallines et ornée de statues de marbres, réalisées par de célèbres artistes*. On y rencontre toute une ribambelle de femmes et d'hommes élégants qui arborent des décorations et des médailles ou de brillantes parures de pierres précieuses.¹³³

L'organisation des fêtes populaires dans la capitale espagnole souffre, quant à elle, de nombreux problèmes administratifs et d'importantes coupes budgétaires tant municipales que ministérielles qui provoquent l'irritation d'une certaine partie de la population. *Le Centenaire bat son plein*, commente le chroniqueur de *España y América* en octobre 1892, *avec des fêtes à crédits mal payés, quoi qu'il serait encore mieux de dire que nous vivons dans une confusion perpétuelle, car à part les congrès [...] le reste a été, et ressemble encore, à une foire générale sans aucune raison ni aucune mesure*.¹³⁴

Très loin de *l'Espagne officielle, celle des ministres, des Académies et des sociétés plus ou moins savantes*¹³⁵ le peuple en réalité ne semble pas se reconnaître dans l'histoire qui est commémorée. Les festivités n'obtiennent pas véritablement d'écho populaire. Même si l'image et le nom de Christophe Colomb deviennent de véritables produits commerciaux, et que l'on voit

¹³¹ *Conferencias leídas en el Ateneo Barcelonés sobre el estado de la cultura española y particularmente de la catalana en el siglo XV*, Imp. de Henrich y Cia en Comandita, Barcelona, 1893.

¹³² Nous reviendrons sur ces questions lorsque nous aborderons plus loin l'attitude des intellectuels espagnols lors des commémorations de 1892.

¹³³ Soledad Acosta de Samper, *Viaje a España en 1892*, Tomo I., Bogotá, Impr. de Antonio María Silvestre, 1893, p.232.

¹³⁴ *España y América*, Crónica de J.G.M., 23 octobre 1892, Madrid, Manuel Minuesa de los Ríos, 1892.

¹³⁵ Jean-François BOTREL, *Juan Valera, directeur de « El Centenario » (1892-1894)*, Bulletin Hispanique, n°80, 1978, p. 71-87.

apparaître, un peu partout dans le pays, des enseignes de magasins ou d'établissements divers portant le nom du célèbre navigateur, des allumettes, des boîtes de cirage, des bouteilles de vin ou de liqueur, toutes sortes de marchandises rebaptisées pour l'occasion sous le patronyme *Colomb*, le grand public en général boude les célébrations.

José Fernández Bremón explique dans la *Ilustración Española y Americana* que le peuple espagnol divise les festivités du IV^e Centenaire en deux catégories : celles qui lui paraissent ennuyeuses et celles qui sont divertissantes. Les premières sont les préférées des organisateurs, les secondes manquent très souvent d'organisation sérieuse et de budgets conséquents ou bien alors elles sont réservées à quelques rares privilégiés. C'est le cas des divers banquets officiels, comme celui de Badajoz qui alimente une grande polémique dans la presse locale en août 1892, laquelle dénonce une manifestation qui est *une insulte aux classes les plus pauvres, qui boit la sueur du peuple ruiné* après avoir été organisée *avec les larmes des contribuables opprimés*.¹³⁶

L'assistance aux congrès et conférences de 1892 est également très faible en réalité, les expositions sont peu fréquentées et la presse spécialisée attire un public très limité. La revue *España y América*, par exemple, ne pourra résister au delà de l'année commémorative. Le lancement de la revue officielle *El Centenario* se traduit, quant à lui, par un véritable échec économique. Fernández Bremón reconnaît dans l'absence de participation populaire, la principale faille des célébrations du IV^e Centenaire :

Les festivités du Centenaire pourront être taxées de pauvres, et elles le sont en réalité, parce qu'on y a oublié l'élément populaire qui devait le plus les animer, et qu'on les a organisées uniquement avec l'élément officiel.¹³⁷

Vains sont les efforts des gouvernements s'ils sont seuls, reconnaît à son tour le président Antonio Cánovas del Castillo, lors de l'ouverture du Congrès Littéraire Hispano-américain, le 1^{er} novembre 1892, vaine sera l'action particulière de l'Etat pour mettre en pratique des entreprises d'une telle magnitude et qui concernent tout un chacun, pareillement, si chacun d'entre nous, à la mesure de ses forces, ne contribue pas et ne joue pas son rôle, en remplissant de la sorte son devoir noble et volontaire.¹³⁸

I.9. Les célébrations concurrentes en Italie et aux Etats-Unis

Pendant ce temps à Gênes et à New York d'autres commémorations sont organisées à l'occasion du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique. En Italie, l'exposition italo-

¹³⁶ Juan SÁNCHEZ GONZÁLEZ, 1991, *op. cit.*, p. 115.

¹³⁷ José Fernández BREMÓN, *Crónica General, La Ilustración Española y Americana*, Año XXXVI, 30 de octubre de 1892, Madrid, Abelardo de Carlos 1892.

¹³⁸ Antonio CÁNOVAS DEL CASTILLO, *Sesión Inaugural del día 1 de noviembre, Congreso Literario Hispano-Americano - Asociación de Escritores y Artistas Españoles* - Edition originale, Madrid 1892 - Edition facsimilé, Madrid, 1992 - Instituto Cervantes, p. 33.

américaine, présidée par le roi attire de nombreuses personnalités étrangères. Si l'objectif des cérémonies, ici, est de rendre hommage au plus célèbre des marins génois de l'histoire de l'humanité, il s'agit aussi, selon le vice-président de l'exposition, Enrico Cravero, *de favoriser au maximum le commerce entre l'Italie et les deux Amériques afin d'augmenter de la sorte les relations amicales et économiques entre leurs peuples*.¹³⁹

Le 6 octobre 1892, un opéra intitulé *Cristoforo Colombo* est représenté au théâtre *Carlo Felice* de Gênes. C'est le résultat d'une commande municipale à Alberto Franchetti (1860-1942), dont le nom a été proposé aux autorités par Giuseppe Verdi lui-même. Cette œuvre est une reconstitution romancée de la vie du navigateur depuis ses premiers projets d'exploration, jusqu'à son départ favorisé par la reine Isabelle et la découverte du Nouveau Monde. L'épilogue montre Christophe Colomb à la fin de sa vie, brisé par les calomnies mais espérant encore convaincre la reine de son innocence. Après la mort de celle-ci, le héros se met à délirer, parle de la mer et évoque avant de mourir à son tour sa ville natale, ses aventures et les persécutions dont il a été l'objet.

Cette évocation moderne du personnage semble bien éloignée de la vision espagnole qui, d'après Ludovic Drapeyron, s'attache encore davantage à l'image d'un Christophe Colomb *imbu exclusivement d'idées religieuses et mystiques*.¹⁴⁰ Dans un article de la revue *El Centenario*, Adelardo Ortiz de Pinedo remarque que la ville de Gênes a choisi le 10 juillet, jour de Saint-Christophe, pour ses célébrations, car elle entend *glorifier davantage le fils de la ville que le découvreur*. Il décrit par ailleurs l'*Exposition Italo-Américaine* comme *une exposition exclusivement nationale où tout est circonscrit à la vie italienne* :

Les avancées et les progrès des machines hydrauliques dans ce pays sont admirablement représentées, de même que les sections consacrées à l'influence commerciale directe que l'Italie exerce sur l'Amérique latine, et dont l'émigration vers ces républiques représente 30% de l'émigration totale. Les diverses branches des Beaux-Arts que l'Italie entretient par une inspiration si brillante occupent dans l'exposition américaine des exhibitions qui ébahissent et émerveillent [le public].¹⁴¹

L'Italie offre également aux historiens, en 1892, l'importante *Raccolta Colombina*¹⁴², une extraordinaire édition, en 14 volumes, de documents historiques originaux, relatifs à la vie de Christophe Colomb, au développement des sciences et des navigations au XV^e et XVI^e siècles et à la découverte de l'Amérique. Ce sera le point de départ de nombreuses études historiques en Europe et en Amérique latine. Elle constituera, par exemple, l'une des plus importantes sources explorées par

¹³⁹ El Porvenir, Sevilla, 23 de octubre de 1892, in Olga ABAD CASTILLO, *op. cit.*, 1989, p. 159.

¹⁴⁰ Ludovic DRAPEYRON, *La commémoration de Christophe Colomb en Italie et en Espagne*, Institut Géographique de Paris, Paris Ch. Delagrave, 1893, p. 24.

¹⁴¹ Adelardo ORTIZ DE PINEDO, *Las fiestas colombinas en Génova*, *El Centenario*, Tomo II, *op. cit.*, 1892, p. 85-86.

¹⁴² *Raccolta Documenti e studi pubblicati dalla R. Commissione Colombiana pel quattro centenario dalla scoperta dell'America*, Genova ; Roma, Forzani & C. - Luigi Ferrari, 1892.

l'historien mexicain Edmundo O'Gorman dans les années 1940-1950 pour l'élaboration de sa recherche autour de l'idée de l'Invention de l'Amérique.¹⁴³

D'autres manifestations génoises sont encore recensées dans la revue espagnole *El Centenario* : un défilé historique, des banquets municipaux, des régates, des illuminations, une cérémonie navale, des fêtes populaires et trois congrès : un congrès botanique international, un grand congrès géographique réunissant 800 participants et un congrès pédagogique.

Aux Etats-Unis, les plus importantes célébrations de la découverte de l'Amérique préparées dans le pays, avant l'Exposition Universelle de Chicago, ont lieu à New York en 1892 :

Il y a une ville cependant qui mérite une attention spéciale, moins par la splendeur qu'ont revêtues ses fêtes pour le Centenaire, que par sa haute position ethnographique, par le sens du jubilé colombien et par la débauche de ses millions (de dollars) et par ses millions de spectateurs. Cette ville est New York, la métropole monétaire du Nouveau Monde, la capitale morale de l'Amérique. Pour le déploiement de pompes publiques urbaines, navales et militaires elle est dotée d'un cadre qui a l'amplitude de Londres, sans ces maudits *fogs* qui, tels des rideaux de scène de cyclopes, retombent depuis le ciel en attristant, salissant et crottant tout ce qu'il y a en bas et en gâchant presque toutes les fêtes britanniques. New York a des ciels resplendissants et des animations parisiennes, tout en ayant sur Paris l'avantage de son port grandiose qui, pour les parades maritimes, lui ouvre l'infinitude verte de l'océan; elle a des millions d'habitants et des milliards de *dollars*, et des centaines de millionnaires, des Merlins alchimistes qui ont trouvé la pierre philosophale dans la banque et la baguette magique pour faire des miracles yankees et demander à l'or et obtenir de l'or tout ce que rêve, le désir, l'art et la poésie.¹⁴⁴

La présentation des fêtes new-yorkaises par José Alcalá Galiano dans la revue *El Centenario* montre bien ce mélange de fascination, d'inquiétude et peut-être parfois de rancœur que commence déjà à inspirer la nouvelle puissance américaine. L'écrivain rapporte néanmoins la ferveur populaire suscitée par les célébrations centenaires :

Il faut reconnaître que le souvenir de Colomb a transformé la population, insufflant la chaleur de l'enthousiasme et l'ivresse de l'histoire au peuple new-yorkais, qui, abandonnant sur-le-champ la somme qu'il n'avait pas fini de compter ou le problème de calcul scientifique qu'il n'avait pas encore déchiffré, referma le *Ledger*, le livre Majeur, le *Safe*, l'arche, et l'*Office*, et se précipita dans la rue. Et tous, réunis par un sentiment commun, grand et poétique, commerçants, courtiers, juifs et chrétiens, Shylocks et Antonios, s'embrassèrent, s'associèrent, déposèrent sur un fond commun le pourcentage du jour et se lancèrent sur la voie publique les applaudissements aux mains, les hourras sur les lèvres et peut-être le toast et le discours au milieu des banquets (et non le discours bancaire) suspendus à la mémoire, pour

¹⁴³ Edmundo O' GORMAN, *Fundamentos de la historia de América*, México, Imprenta Universitaria, 1942.

La idea del descubrimiento de América. Historia de esa interpretación y crítica de sus fundamentos. Ediciones del Cuarto Centenario de la Universidad de México, México, Imprenta Universitaria, 1951.

Dos concepciones de la tarea histórica, con motivo de idea del descubrimiento de América. México, Imprenta Universitaria, 1955. *La invención de América. El universalismo de la cultura de Occidente*, México, Fondo de Cultura Económica, 1958.

¹⁴⁴ José ALCALÁ GALIANO, *La semana colombina en Nueva York, El Centenario*, Tomo III, Tipografía El Progreso Editorial, Madrid, 1892, p. 305.

qu'ensuite tout paraisse improvisé; et tous se disposèrent à être à la fois acteurs et spectateurs des fêtes nombreuses, et se fondirent, comme des métaux soudés par le feu, dans cette énorme unité qu'on appelle multitude, et ils entonnèrent le majestueux chœur colombien de l'apothéose.¹⁴⁵

Dans son compte-rendu des principales manifestations de 1892, organisées aussi par les populations italiennes et hispaniques de New-York, Alcalá Galiano évoque le déroulement de la *Semaine Colombienne*, une semaine de *pompes et de processions* qui accueille plus d'un demi million de personnes venues d'autres états du pays ou de l'étranger. Il décrit une grande cérémonie de *Te Deum* dans la cathédrale catholique et fait allusion aux nombreux sermons prononcés dans les églises protestantes qui attribuent, elles aussi, à Christophe Colomb, *une mission providentielle*. Les illuminations et les feux d'artifices émerveillent des millions de personnes; plus de 25.000 enfants composent une procession d'écoliers et de lycéens; un défilé militaire impressionnant, composé de 60.000 hommes, traverse les rues de la ville; une grande parade historique nocturne est organisée à Broadway et sur la Cinquième Avenue en présence de millions de spectateurs. Une colossale revue navale internationale se produit aussi quelques mois plus tard dans le port. Toutes ces activités confirment le dynamisme de ce grand pays et l'incontestable succès des célébrations auprès du public:

Au cours de cette semaine colombienne, l'Oncle Sam a rempli son devoir et payé son tribut ; il a montré qu'il possède *Army and Navy*, et qu'il a, comme le dit sa presse, *marched, sailed, said prayers and chanted praises*; il a prononcé des discours, il a offert des banquets, il a érigé des monuments de pierre, de carton et de percaline ; il a organisé des processions et des défilés ; il a déversé des torrents de lumière et de poudre ; il a écrit, enfin, dans le livre de sa chronique, l'une des pages les plus brillantes de son histoire

¹⁴⁶

Quelque peu envoûté lui-même, peut-être, par la dimension des fêtes new-yorkaises et le contraste qu'elles soulignent sur le plan de la réception populaire par rapport aux festivités madrilènes ou celles de Huelva, l'écrivain espagnol critique cependant l'inévitable référence des discours et des sermons américains à l'ingratitude de l'Espagne vis à vis de Christophe Colomb et les théories selon lui dépassées de la *Leyenda Negra*. Il faut à son avis rendre Colomb à Colomb et l'Espagne à sa propre histoire, et reconnaître tout de même que sans l'Espagne, la découverte de Christophe Colomb n'aurait jamais eu lieu.

Beaucoup plus tardive, finalement et très différente des commémorations historiques espagnoles, italiennes et même New-yorkaises, *l'Exposition Universelle de Chicago de 1893* marque néanmoins le point culminant des célébrations organisées aux Etats-Unis dans le cadre du IV^e Centenaire.

Le 21 février 1892, la revue *España y América* publie un premier reportage du journaliste Gonzalo Reparaz sur les préparatifs de cet événement. Petite bourgade tranquille au début du XIX^e

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 306.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 312.

siècle, comptant à peine 28.000 âmes en 1842, la ville de Chicago est peuplée en 1892 de 1.200 000 habitants, ce qui fait d'elle la deuxième agglomération des Etats-Unis et la septième du monde. L'incroyable poussée urbaine, l'essor industriel considérable et, en particulier, le développement des exportations de viande et de produits manufacturés, ont fait de Chicago une impressionnante métropole moderne, symbole de la puissance montante du pays.

L'exposition (de Chicago), sera internationale (...). On prétend faire une démonstration de la force et de la prospérité des Etats-Unis, profiter de l'occasion pour élargir certaines relations et resserrer d'autres liens et pour commémorer le glorieux événement de la découverte, dont on a en Amérique du Nord une idée plus parfaite qu'en Europe. On essaiera, donc, d'éclipser toutes les expositions antérieures, et tout particulièrement celle de Paris.¹⁴⁷

Un an après les célébrations espagnoles du Centenaire de Colomb, à caractère essentiellement historique et culturel et centrées sur l'exaltation des découvertes, conquêtes et colonisations du XVI^e siècle, les objectifs de l'Exposition de Chicago, seront quant à eux proprement commerciaux et résolument tournés vers l'industrie, la science et la modernité. Des représentations de 39 états et 24 colonies sont attendues dans la ville, dans une immense enceinte occupée par 33 grands bâtiments dont les plus importants seront précisément le Palais des Manufactures et des Arts Libéraux, le Palais de l'Electricité ou celui des Produits Miniers, de l'Agriculture ou de l'Elevage.

Devant l'ampleur de l'événement organisé à Chicago, le journaliste plaide en faveur d'une participation active de son pays et de ses concitoyens à l'Exposition Universelle. L'enjeu selon lui est considérable : il s'agit de retrouver une prospérité commerciale indispensable pour l'avenir et de reconquérir un certain prestige auprès des républiques latino-américaines. L'Espagne peut trouver en Amérique des marchés qui se substituent à ceux qu'elle a perdus en Europe et qui lui permettent d'acquérir une véritable indépendance, en particulier vis à vis de son principal partenaire économique, la France :

Quels peuvent être ces marchés ? Je n'hésite pas un seul instant à dire qu'il y en a deux : en Europe, les puissances centrales et en Amérique toutes les républiques, depuis le Saint Laurent jusqu'à la Terre de Feu. [...] Les circonstances favorisent l'Espagne et la poussent à chercher des relations commerciales et intellectuelles avec le Nouveau Monde. Le gouvernement des Etats-Unis se montre disposé à concéder aux vins espagnols une entrée libre sur le territoire nord-américain, en échange d'un bénéfice équivalent pour la farine de maïs, la viande et la graisse de porc que cette nation produit en grandes quantités. Pour nos autres produits tels que la céramique, les armes blanches, les minerais de fer, les aciers, les tapis, les tableaux et autres objets artistiques, pour l'abaca et d'autres matières coloniales, il est probable que nous obtiendrions des conditions très avantageuses. Pourquoi les dédaigner ? Pourquoi rester indifférents à

¹⁴⁷ Gonzalo REPARAZ, *La Exposición Universal de Chicago, España y América*, Madrid, 21 de febrero de 1892, Manuel Minuesa de los Ríos, 1892, p. 63-64.

l'ouverture d'un marché de 62 millions d'âmes, qui possèdent entre elles un capital qui dépasse, dit-on, les 250 milliards de pesetas? ¹⁴⁸

Mais peut-être davantage que le marché susceptible de s'ouvrir aux Etats-Unis, c'est le rétablissement de liens économiques privilégiés avec les républiques hispano-américaines qui intéresse l'Espagne, par rapport à l'Amérique du Nord d'une part, mais aussi vis à vis de ses voisins européens :

En plus, à l'Exposition de Chicago (...) il n'y a aura pas seulement l'Espagne et les Etats-Unis : toute l'Amérique espagnole sera là — Amérique espagnole et non Amérique latine comme l'écrivent imparfaitement et *galliquement* certains — et nous devons nous présenter devant elle avec un minimum de dignité. De l'opinion qu'auront de nous les Espagnols d'Amérique — et comprenez que j'inclue aussi parmi eux les Brésiliens, en suivant l'opinion de Herculano et de Oliveira Martins, lesquels appellent Espagne toute la péninsule — dépend leur propension à établir des liens plus étroits avec nous. Ces nations américaines ont lu et lisent beaucoup — trop — en français, de sorte qu'elles ont de nous, des relations que nous entretenons avec elles et de notre état actuel, une idée très éloignée de la vérité. Si nous la confirmons lors de l'exhibition de Chicago, nous pourrons dire adieu au prestige de l'Espagne et adieu aussi à tout rapprochement commercial et politique entre les Espagnols situés de part et d'autre de l'Atlantique! En revanche, si nous la dissipons en montrant que nous avons des industriels, des écrivains et un esprit moderne, le rapprochement se fera, et avec lui des traités spéciaux qui pourront conduire peut-être à une sorte d'union douanière. Nous ne devons pas quitter Chicago avec une si mauvaise note que celle que nous avons eue à Paris en 1889. La pauvre idée que nous avons donnée de nous-mêmes pendant cette exposition, fit écrire à un auteur français, collaborateur de la *Revue Britannique*, qu'il n'y avait pour l'Amérique latine — passe pour une fois cette appellation oiseuse — d'autre métropole que la France, mère intellectuelle et commerciale des peuples américains non saxons. ¹⁴⁹

Le ton et la teneur de l'article de Reparaz donnent aussi bien la mesure des sentiments équivoques qu'éprouvent de nombreux observateurs espagnols à l'égard de leurs voisins Français, que des enjeux et des contenus des célébrations espagnoles du IV^e Centenaire de la Découverte de l'Amérique. Il s'agit de défendre, coûte que coûte, une vision positive et souveraine de l'Espagne et de son ère d'influence, minée de partout par le rayonnement économique et culturel de puissances tierces : les Etats-Unis, d'une part, dont l'hégémonie devient manifeste sur l'ensemble du continent américain et qui, depuis la conférence de Washington de 1889, prônent la mise en place d'une aire politique et économique *panaméricaine* ; la France, d'autre part, qui bénéficie d'un incomparable prestige intellectuel et culturel dans l'ensemble des pays latino-américains et qui se présente devant les peuples méridionaux comme le véritable gardien de la latinité, face à la montée en puissance des Etats anglo-saxons de part et d'autre de l'Atlantique. Le terme d'*Amérique latine* est combattu par le journaliste, comme par de nombreux intellectuels de son pays et de son époque, qui voient dans cette appellation une imposition erronée et insultante de la part de la France. S'appuyant, en plus, sur les thèses des historiens portugais Alexandre Herculano et Joaquim Pedro

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 63

¹⁴⁹ Gonzalo REPARAZ, *La Exposición Universal de Chicago, España y América*, op. cit., 1892, p. 65.

de Oliveira Martins¹⁵⁰, qui réclament l'utilisation du toponyme « Espagne » pour l'ensemble de la péninsule ibérique, ils voudraient que l'on conserve le nom d'*Amérique Espagnole* ou « Hispanoamérica » pour l'ensemble des territoires américains de langue espagnole et portugaise. La revendication de l'existence d'une communauté d'intérêts hispanique, aussi bien sur le plan linguistique et culturel qu'au niveau économique et politique, constitue l'un des thèmes majeurs des célébrations espagnoles de 1892. Pour les Espagnols il est donc développé sur la base d'une double opposition symétrique, en Europe, par rapport à la France, surtout, et en Amérique vis à vis des Etats-Unis.

Pour relever tous les défis que se lancent les autorités et la bourgeoisie professionnelle et intellectuelle qui se constitue en 1892, non seulement en auxiliaire de l'action gouvernementale mais aussi en force de proposition et d'intervention, il faudrait à la fois pouvoir estomper la *mauvaise image* (présente et historique) dont souffre le pays sur la scène internationale et convaincre une population localement peu enthousiaste, on l'a vu, envers le IV^e Centenaire de la découverte de l'Amérique. *Sans motivation il n'y pas d'enthousiasme, pas d'émotion*, estime Gastón Baquero qui pense également que l'Espagne commet l'erreur d'organiser les commémorations comme des célébrations purement historiques et excessivement centrées autour de *la prouesse de Christophe Colomb* et de *la gloire des Rois Catholiques*.¹⁵¹ Mais cet attachement excessif à l'Histoire n'est-il pas en même temps un aveu d'impuissance vis-à-vis du présent ? En se repliant sur le passé on élude les obstacles du moment, tout en cherchant, par le biais de ce détour illusoire, à redonner confiance à une à une collectivité qui doute de plus en plus son avenir et même de son existence. C'est en cela que les commémorations espagnoles diffèrent radicalement de celles qui sont organisées en Italie et surtout aux Etats-Unis où l'Histoire, débarrassée de toute déférence improductive, joue un rôle accessoire, subordonné à l'exaltation de la modernité et du progrès. Salvador Bernabeu Albert recense dans l'attitude espagnole les marques d'une indéniable ingénuité doublée d'un excès d'éloquence.¹⁵² José María García Escudero parle au contraire de modestie, une

¹⁵⁰ Alexandre Herculano (1810-1877) poète romantique et historien et Joaquim Pedro Oliveira Martins (1845-1894), historien portugais. Ce dernier participe activement aux célébrations espagnoles de 1892, prononçant par exemple une conférence à l'Ateneo de Madrid (*Navegaciones y descubrimientos de los portugueses anteriores al viaje de Colón, Madrid*, Sucesores de Rivadeneyra, 1892) et entretient d'importantes relations avec les intellectuels espagnols de son époque, notamment Juan Valera et Marcelino Menéndez y Pelayo chez qui il suscite une grande admiration Cf. Ana María GARCIA MARTIN et Pedro SERRA, *Oliveira Martins visto por intelectuais espanhóis. Nos epistolários de Juan Valera e Marcelino Menéndez y Pelayo in Congresso Internacional Oliveira Martins, Universidade de Coimbra*, 28-30 avril, 1995.

¹⁵¹ Gastón BAQUERO, *La mala imagen de España a finales del siglo XIX*, in *América 92*, Revista del V Centenario, Núm. 4., *Especial Suplemento IV Centenario del descubrimiento de América*, Madrid, Sociedad Estatal V Centenario, abril-junio 1990.

¹⁵² Salvador BERNABEU ALBERT, *Del « Centenario de Colón » al encuentro de dos mundos*, in *América 92*, op. cit., 1990.

modestie exemplaire qui devrait inspirer selon lui nos contemporains.¹⁵³ Miquel Izard s'insurge, quant à lui, contre ce qu'il considère encore, un siècle plus tard, comme une *gigantesque et fallacieuse apologie de l'histoire nationale*.¹⁵⁴ Quels que soient les critères des historiens d'aujourd'hui, c'est toujours la définition du contexte qui sert de base à l'évaluation des événements du passé. Les comportements individuels et collectifs ne semblent jamais pouvoir s'expliquer en dehors du cadre de références historiques, sociales, politiques ou culturelles qui les détermine. Mais ces circonstances spatio-temporelles imposent toutefois leurs limites, en réduisant aussi systématiquement notre champ de réflexion. Conscients de ces limites et oscillant également entre les genres et les frontières disciplinaires, nous explorons ici un présent historique dont nous venons d'entrevoir quelques fragments parcellaires. L'interprétation du contexte espagnol de 1892 est l'un des objets de ce travail mais nous verrons aussi que tout contexte doit être envisagé comme un objet polysémique. Il y a souvent des contextes, également, qui se chevauchent ou se superposent. Comme l'explique Raymond Aron, *une société n'est jamais tout entière contemporaine d'elle-même*. Il existe dans chaque présent des *passés vivants* que perpétuent les mœurs, les coutumes, les idées, les générations.¹⁵⁵ C'est ce que nous nous proposons d'observer maintenant, à travers l'analyse du discours espagnol hétérogène que suscitent les célébrations commémoratives dans les nombreuses cérémonies officielles, les tribunes politiques et scientifiques, les expositions et les congrès, les livres et les publications périodiques du IV^e Centenaire.

¹⁵³ José María GARCÍA ESCUDERO, *El Cuarto centenario del descubrimiento, ¿Qué mensaje ofrecen las publicaciones del Cuarto Centenario?* in *Descubrimiento de América del IV al VI Centenario*, Fundación Cánovas del Castillo, Col. Veintiuno, 1993, p. 60.

¹⁵⁴ Miquel IZARD, *Gestas y efemérides. Sobre el cuarto centenario*, Boletín Americanista, Vol.37, n°47, Barcelona, 199, p. 181-203.

¹⁵⁵ Raymond ARON, *Introduction à la philosophie de l'histoire*, Librairie Gallimard, Paris, 1948, p.75.

II- L'Unité de la langue ou la compensation de la perte des colonies américaines¹⁵⁶

Les écrivains péninsulaires occupent une place de premier choix dans l'organisation et l'accompagnement des célébrations du IV^e Centenaire. Ils prononcent des conférences, animent des salons littéraires, publient des articles dans les revues spécialisées et participent à la plupart des congrès de 1892. Pour Juan Valera, le rôle de l'écrivain de langue espagnole c'est d'abord de se consacrer à enrichir la langue castillane tout en préservant sa pureté et son unité. La langue c'est l'esprit. Là où la langue décline, l'esprit national dépérit. Là où la langue s'est enrichie, notamment par la création de grandes œuvres littéraires, l'esprit national grandit.¹⁵⁷

Le célèbre académicien andalou, auteur des *Lettres Américaines*¹⁵⁸ qui en réceptionnant favorablement, en 1888, la publication du livre *Azul*, du jeune poète nicaraguayen Rubén Darío¹⁵⁹, ont scellé l'entrée du modernisme littéraire américain en Espagne, est aussi en 1892, l'un des principaux artisans du *Centenaire de la Découverte du Nouveau Monde*. Secrétaire de la *Commission organisatrice de 1888*, fondateur et co-directeur de la revue officielle *El Centenario*, il participe activement aux préparatifs et au déroulement des commémorations officielles, favorisant le développement de débats historiques et culturels auprès d'autres intellectuels espagnols de son époque tels que Emilio Castelar, Antonio Cánovas del Castillo, Francisco Pi y Margall, Antonio Sánchez Moguel, Luis Vidart, Marcelino Menéndez y Pelayo, Gaspar Núñez de Arce, Rafael María de Labra ou Emilia Pardo Bazán. Tous ces penseurs et orateurs invoquent depuis leurs écrits et leurs tribunes, en l'exposant comme l'objectif prioritaire des célébrations de 1892, l'impérieuse nécessité d'établir de nouveaux liens constructifs avec les républiques hispano-américaines.

Il s'agit pour les uns de défendre avant tout l'unité de la langue espagnole et à la fois un esprit et une culture originels, harcelés par un contexte international considéré comme hostile et aliénant, aussi bien en Europe qu'en Amérique. Tel est le propos affiché, en mars 1892, par les organisateurs du *Congrès Littéraire Hispano-américain* dont l'objectif exclusif doit être, d'après les textes officiels :

¹⁵⁶ Cf. Jenny BRUMME, *El IV Centenario y la compensación de la pérdida de las colonias españolas : la unidad de la lengua*, Apuntes n°4, Universität Leipzig, 1992, p. 1-22

¹⁵⁷ Juan VALERA, *Discurso de recepción en la Real Academia Española*, Alicante Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes, 2003, Edición digital a partir de *Estudios críticos sobre literatura, política y costumbres de nuestros días*, Tomo II, Madrid, Librerías de A. Durán, 1864, p. 262-305.

¹⁵⁸ Juan VALERA, *Cartas Americanas*, in *Obras completas*, Vol. III, Madrid, Aguilar, 1947, p. 289-298.

¹⁵⁹ Rubén DARÍO, *Azul...*, Valparaíso, Imprenta y Litografía Excelsior, 1888.

de jeter les bases d'une grande confédération littéraire, formée par tous les peuples qui de ce côté-ci et de ce côté-là des mers parlent le castillan, pour conserver, leur langue patrimoniale unique et pure, indemne, comme élément de progrès et lien de fraternité [...].¹⁶⁰

En réalité la langue fonctionne surtout comme l'instrument d'un utopique retour vers le passé que Juan Valera exprimera clairement quelques années plus tard lors du *Congrès Social et Economique Hispano-américain de 1900* :

*Par la langue, par les croyances et par les coutumes, la population là-bas, continuera d'être espagnole avant d'être américaine.*¹⁶¹

La dichotomie *Espagne/Amérique*, hâtivement résolue par l'utopique assimilation des deux mondes, sous la bannière de la langue commune, demeure en fait l'un des éléments clefs du débat linguistique de 1892 qui se déroule en particulier à l'Académie Royale de la Langue et dans le cadre des séances de discussion du *Congrès Littéraire Hispano-Américain*, mais aussi lors du *Congrès Pédagogique* ou du *Congrès Géographique Hispano-Portugais-Américain*.

II.1. La langue espagnole après l'indépendance

Depuis le milieu du XIX^e siècle la crainte d'une disparition progressive du castillan en Amérique Latine et de sa division consécutive en langues indépendantes se développe dans le monde hispanique. Cette théorie, qui s'appuie sur l'observation de l'évolution historique du latin en Europe remonte, en réalité, à la fin du Moyen-Age et aux spéculations philologiques de Antonio de Nebrija (1444-1522), auteur de la première grammaire (1492) et du premier dictionnaire (1495) de la langue castillane. Pour Nebrija, de même que l'hébreu, le grec ou le latin, le castillan, à l'image de l'évolution des hommes, avait connu et devait connaître à son tour chacune des différentes phases naturelles de la vie : l'enfance, la jeunesse, la maturité, la vieillesse et la mort. Selon l'humaniste sévillan *la langue a toujours été la compagne de l'empire, et elle l'a suivi de telle sorte qu'ensemble ils ont commencé, ensemble ils ont grandi et fleuri, et ensemble ils ont décliné.*¹⁶²

Pour Juan Valera il n'est pas question cependant que le castillan, même après de déclin de l'empire et la perte des colonies américaines, connaisse un sort semblable à celui du latin. Il pense

¹⁶⁰ *Asociación de Escritores y Artistas Españoles, Convocatoria*, 15 de marzo de 1892 in *Congreso Literario Hispano-Americano, Madrid*, Edition originale, Madrid 1892.- Edition fac-similé, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 1.

¹⁶¹ *Congreso Social y Económico Hispano-Americano. (Madrid, 1900)* - Madrid, Imprenta de los hijos de M. G. Fernández, 1902. Cf. Juan GUTIÉRREZ CUADRADO, José A. PASCUAL RODRÍGUEZ, *A propósito de las actas del Congreso Literario Hispano-americano de 1892, Congreso Literario Hispano-Americano*, Prologue de l'édition fac-similé, Instituto Cervantes - Madrid 1992, p. XIX.

¹⁶² Elio Antonio de NEBRIJA, *Prólogo, Gramática de la lengua castellana, Estudio y edición Antonio Quilis*. Madrid, Centro de Estudios Ramón Areces, 1989. Version numérique : <http://www.antoniodenebrija.org/prologo.html>

qu'il faut éradiquer toutes les conceptions et les hypothèses dangereuses qui se bâtissent autour de cette question :

Certaines opinions largement validées maintenant, contiennent malgré leur apparence de vérité des erreurs déplorables qu'il est important de combattre et de défaire, non en les coupant et en les fauchant comme de mauvaises herbes, dans le champ amène et fertile de la littérature, mais en creusant profondément jusqu'à trouver leurs racines pour les extirper afin qu'elles ne puissent repousser. ¹⁶³

Trente ans avant le IV^e Centenaire, lors de son discours d'arrivée à la Royale Académie de la langue, en 1862, le jeune académicien s'était déjà donné pour but de préserver l'unité et la pureté de la langue :

Le langage, qui est l'œuvre la plus instinctive de l'esprit national, croît ou peut croître, mais sans s'altérer dans son essence ni même dans sa forme. Les langues atteignent peut-être un moment de perfection au-delà duquel aucun développement organique et véritable n'est plus possible, sauf des excroissances inorganiques, des alluvions de voix barbares venues sans ordre ni concert, les embrasser et se superposer à elles, pour ternir leur beauté raffinée et resplendissante, tarir leur fraîcheur et consommer leur vie. ¹⁶⁴

Valera décrivait alors les nombreux néologismes et termes techniques en vogue à son époque comme des branches de lierre qui, s'agrippant à un vieux tronc d'arbre, l'enrobaient d'une apparente et voyante verdure, tout en l'asséchant et l'empêchant de développer ses feuilles naturelles et son propre fruit. Si au-delà d'un certain stade de civilisation il ne devenait plus possible à une langue, selon lui, de se développer sans se dénaturer, le castillan, devait suivre dans un premier temps, plutôt que celui du latin, l'exemple du grec, lequel en cultivant ses modèles anciens avait d'abord réussi à conserver un certain temps l'essence de sa civilisation qu'il avait diffusée dans le monde entier même après sa ruine politique et la fin de son empire. Néanmoins le castillan devrait se détourner ensuite de l'exemple grec pour éviter comme lui de dépérir en acceptant des néologismes barbares. Pour ce faire il faudrait travailler à sa conservation et à son unité, notamment en Amérique, *dont les habitants reconnaissent malgré nos désaccords actuels qu'ils sont nos frères, et la marque de cette fraternité c'est la langue.* ¹⁶⁵

En réalité la question de l'unité et de la préservation de la pureté de la langue ne s'est pas posée tout de suite au moment de l'indépendance de l'Amérique Hispanique, ni même au cours des premières décennies qui ont suivi. Le castillan était la langue de référence des élites créoles qui fondèrent les premières républiques américaines. Jenny Brumme remarque judicieusement qu'aucune des nouvelles constitutions ne faisait référence à un quelconque problème linguistique, ce qui signifie, donc, que la langue castillane n'était pas remise en question. ¹⁶⁶

¹⁶³ Juan VALERA, *Discurso de recepción en la Real Academia Española*, op. cit., 1864, p. 265.

¹⁶⁴ *Ibid.*, p. 272.

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 279-280.

¹⁶⁶ Jenny BRUME, op. cit., 1992, p. 1.

Humberto López Morales, dans son livre *La aventura del español en América*, reconnaît cependant, qu'à partir de 1824, l'éloignement politique et intellectuel de l'Espagne a favorisé progressivement le développement de réflexions nouvelles sur l'avenir de la langue castillane en Amérique.¹⁶⁷ Les premières voix dissonantes venaient surtout de la région du Río de La Plata, en raison, d'après lui, de la plus faible tradition hispanique existante dans ces territoires. En effet, même si la fondation de Buenos Aires remonte à l'année 1580, l'établissement de la vice-royauté du Río de la Plata ne s'est produit qu'en 1776, à peine 34 ans avant l'indépendance. A l'absence de liens directs forts entre Buenos Aires et l'Espagne s'est ajouté aussi l'esprit littéraire romantique des fondateurs de la nouvelle nation argentine qui rejetaient toute idée de pureté ou d'académisme et rêvaient de constituer une langue américaine qui pourrait les identifier comme les acteurs d'un monde nouveau. López Morales cite en particulier les intellectuels Esteban Echeverría (1805-1851), Juan Bautista Alberdi (1810-1884), Juan María Gutiérrez (1807-1878) et José Faustino Sarmiento (1811-1888). Déjà en 1838, Alberdi se moquait ainsi de ses compatriotes qui, tout en rejetant l'Espagne, sa culture et sa langue, ne cessaient de les copier en toutes choses :

Ecire en espagnol américain et non en espagnol d'Espagne ou de Castille, c'est prêcher dans le désert. Parce qu'ici les idées comme les livres, doivent conserver certaines formes sanctionnées, sous peine d'être rejetées en cas d'infraction. Il y a des hommes qui préféreraient ne pas connaître une vérité nouvelle, plutôt que de la voir écrite en mauvais castillan. Pour les hommes de cet acabit, toute science ou doctrine est inconcevable si elle n'est pas écrite dans la langue de Cervantes. C'est vers la plus aveugle et la plus servile des imitations de cet auteur que tendent toutes leurs ambitions littéraires. Ecire en espagnol castillan, castillan en tout, dans les voix, le régime des verbes, les syntaxes, les tournures, le ton, le savoir : voilà la culture, le bon goût, l'art, le luxe littéraire des sujets qui, par ailleurs, ne cessent de disputer à l'Espagne toutes les prérogatives intelligentes. Ils la dégradent, ils l'insultent et ils la copient ! Et ils s'enorgueillissent de la copier. Quelle anomalie risible !¹⁶⁸

Si dans toute l'Amérique hispanique la rupture des liens avec la métropole n'a pas empêché la persistance de certains modèles, tout en suscitant à la fois d'importants rejets culturels, d'autres influences étrangères se sont fait également sentir. Pour le linguiste vénézuélien Angel Rosenblat, la vie spirituelle hispano-américaine après l'indépendance s'est alimentée de sources qui n'étaient pas espagnoles et l'influence de l'Espagne s'est affaiblie de jour en jour, d'autant plus que les communications sont devenues rares et l'immigration étrangère non hispanique, de plus en plus massive.¹⁶⁹

D'autres voix américaines, tout en réclamant l'indépendance intellectuelle et culturelle de l'Amérique hispanique, ont défendu, malgré tout, la nécessité d'unifier et de conserver la langue

¹⁶⁷ Humberto LÓPEZ MORALES, *La aventura del español en América*, Espasa Forum, Madrid, Espasa Calpe, 1998, p. 105-125.

¹⁶⁸ Juan Bautista ALBERDI, *Predicar en desiertos*, La Moda, 10 de marzo de 1838. Obras completas, T. 1 Buenos Aires, La Tribuna Nacional Bolívar, 1886 - Edition numérique de José Luis Gómez-Martínez <http://www.ensayistas.org/antologia/XIXA/alberdi/alberdi2.htm>

¹⁶⁹ Angel ROSENBLAT, *Nuestra lengua en ambos mundos*, Madrid, Salvat-Alianza, 1971, p. 98.

castillane en Amérique. C'est le cas d'Andrés Bello (1781-1865) auteur de la *Gramática de la lengua castellana destinada al uso de los americanos* (1847), qui déclarait dans le prologue de son ouvrage :

Je n'ai pas la prétension d'écrire pour les castillans. Mes leçons s'adressent à mes frères, les habitants de l'Amérique hispanique. Je juge qu'il est important de conserver la langue de nos pères dans sa possible pureté, comme un moyen providentiel de communication et un lien de fraternité entre les différentes nations d'origine espagnole répandues sur les deux continents.¹⁷⁰

Le chroniqueur de Philippe IV, Juan de Zabaleta soutenait déjà au XVII^e siècle que si la langue méritait d'être conservée elle ne devait pas être pour autant attachée (*Errores Celebrados*, 1653). C'est cette idée même qu'a défendue aussi Bello, en affirmant qu'il ne fallait pas tomber dans un excès de purisme superstitieux. Mais il fallait tout de même, selon lui, préserver l'espagnol en Amérique de certains néologismes dangereux qui pouvaient altérer la structure de la langue et la convertir en :

une multitude de dialectes irréguliers, licencieux, barbares, embryons de langues futures, qui au cours d'une longue élaboration reproduiraient en Amérique ce que fut l'Europe à la ténébreuse époque de la corruption du latin. Le Chili, le Pérou, Buenos Aires, le Mexique parleraient chacun sa propre langue, ou plutôt diverses langues comme cela se produit en Espagne, en Italie et en France, où dominent certaines langues provinciales mais où d'autres langues à leur côtés constituent des entraves à la diffusion des lumières, à l'exécution des lois, à l'administration de l'Etat, à l'unité nationale.¹⁷¹

Andrés Bello voyait la langue comme un corps vivant dont la vitalité ne réside pas dans l'identité constante de ses éléments, mais dans l'uniformité régulière des fonctions que ceux-ci exercent et qui déterminent la forme et le contenu de l'ensemble. S'il a publié, en 1847, sa *Grammaire de la langue castillane à l'usage des Américains*, c'est avant tout pour apporter un remède contre le danger d'une fragmentation et dislocation du castillan, un phénomène qu'il présentait comme un mal éventuel mais évitable, car il dépend surtout des hommes qui ont une responsabilité culturelle et historique indubitable dans le processus d'évolution des langues. Son successeur en Amérique Latine, le philologue colombien Rufino José Cuervo, qui a réédité et commenté à plusieurs reprises la grammaire de Bello, s'est montré dans un premier temps moins alarmiste sur l'avenir du castillan, notamment dans la quatrième édition, de 1885, de ses *Apuntaciones críticas sobre el lenguaje bogotano*, un ouvrage dans lequel il décrit l'éventuelle transformation du castillan en Amérique Latine selon le modèle de décadence et de désagrégation du latin en Europe comme une crainte infondée.¹⁷²

¹⁷⁰ Andrés BELLO, *Gramática de la lengua castellana destinada al uso de los americanos*, *Obras completas*. Tomo Cuarto, 3^a edición, Caracas, La Casa de Bello, 1995, p. 11.

¹⁷¹ *Ibid.*, p.12

¹⁷² in Anna MISTINOVA, *El español : ¿Unidad o diferenciación?*, Universidad Carolina de Praga in Demetrio Estébanez Calderón (ed.), *El hispanismo en la República Checa III*, Praga, Ministerio de Educación, Cultura y Deporte

Vers la fin du siècle il va changer cependant d'avis, notamment à partir d'une célèbre lettre au poète argentin Francisco Soto y Calvo, dans laquelle il affirmera que toute l'Amérique hispanique est à la veille d'une séparation linguistique irrémédiable vis à vis de la métropole :

L'influence de celle qui fut un jour métropole s'affaiblit de jour en jour et en dehors de quatre ou cinq auteurs dont nous lisons les œuvres avec plaisir et profit, notre vie intellectuelle dérive d'autres sources, et par conséquent nous manquons presque complètement d'un régulateur qui garantisse l'ancienne uniformité. Chacun s'approprie à sa manière ce qui vient d'ailleurs, sans consulter personne ; les divergences dues au climat, aux modes de vies, au voisinage et que sais-je encore, aux races autochtones, s'enracinent de plus en plus et se développent ; on note déjà un peu partout que les termes communs et favoris varient, que certains suffixes ou formations manquent davantage ici que là, que la tradition littéraire et linguistique décline et ne résiste pas aux influences exotiques. Aujourd'hui nous lisons sans difficulté et avec satisfaction les œuvres des écrivains américains..., mais lorsque nous abordons le registre local ou familial nous avons besoin de glossaires. Nous nous trouvons donc à la veille (période qui dans la vie des peuples peut-être très longue) d'une séparation, semblable à celle que connurent les filles de l'Empire romain .¹⁷³

Cette lettre de Rufino José Cuervo va déclencher une polémique acerbe au cours des années 1901-1903, opposant Juan Valera au philologue Colombien qui s'insurgera contre les positions péremptoires de l'Académicien espagnol :

[Valera] prétend que les nations hispano-américaines soient des colonies littéraires de l'Espagne, bien que pour les approvisionner il soit nécessaire de prendre des produits issus de pays étrangers, et, s'imaginant avoir encore le droit imprescriptible de répression violente sur les insurgés, il ne peut supporter qu'un américain mette en doute le fait que les circonstances actuelles consentent de telles illusions : cela lui fait perdre les étriers et la sérénité classique. Voilà les limites de l'affection fraternelle.¹⁷⁴

Mais Cuervo n'est pas en Amérique latine vers la fin XIX^e siècle, le seul à pronostiquer la séparation linguistique. Le cubain Juan Ignacio de Armas y Céspedes (1842-1889), par exemple, a publié lui aussi, en 1882, un ouvrage intitulé *Orígenes del lenguaje criollo* dans lequel il présente l'évolution de la langue de la manière suivante :

J'appelle langage créole, à défaut de terme plus approprié, l'ensemble des voix et constructions particulières, d'utilisation courante et générale dans les îles de Cuba, Saint Domingue et Porto Rico, dans

de España / Filozofická fakulta - Univerzita Karlova / Dirección General de Relaciones Culturales y Científicas - Ministerio de Asuntos Exteriores de España, 2002, 2^a ed. corregida.

¹⁷³ Rufino José CUERVO, Lettre au poète argentin Francisco Soto y Calvo publiée dans le volume des études de *El castellano en América*, Buenos Aires, El Ateneo, 1947, p. 35-36, cité in Anna MISTINOVA, *El español : ¿Unidad o diferenciación?*, Universidad Carolina de Praga., 2002 - La lettre de Cuervo et ses réponses successives aux critiques que la lettre a suscité chez l'écrivain espagnol Juan Valera sont contenues dans le livre, R. J. CUERVO, *Obras, II*, Bogotá, ICC, 1954, p. 518-586.

¹⁷⁴ Rufino José CUERVO, *Disquisiciones sobre Filología Castellana*, Bogotá, Instituto Caro y Cuervo, 1950, p. 332, cité in José del VALLE, *Lenguas imaginadas : Menéndez Pidal, la lingüística hispánica y la configuración del estándar*, Fordham University, New York, USA, *Bulletin of Hispanic Studies* 76 (2), 1999, p. 215-233.

les républiques du Venezuela et de la Colombie, et dans certaines parties de l'Amérique Centrale.... Aujourd'hui il constitue presque un dialecte castillan, qui comprend le littoral de la mer des Caraïbes et qui constituera sans doute, à une époque encore lointaine, la base d'une langue, descendante de celle qu'apportèrent les découvreurs et colonisateurs de l'Amérique. Un autre langage spécial existe, et une autre langue, sœur de cette première langue est préparée par l'évolution du temps au Mexique et en Amérique Centrale; une autre langue est aussi en gestation, peut-être deux, dans le Pacifique; une autre encore à Buenos Aires, qui, se trouvant être la plus éloignée du foyer de pureté de la langue commune, est en avance sur la formation naturelle d'une langue propre. Les lois du transformisme ne peuvent s'altérer dans la science philologique, de même que dans aucune autre branche que couvre l'étude des sciences naturelles. Le castillan, appelé à la haute dignité de langue mère, aura donné naissance en Amérique, même sans mettre un terme au cours de sa glorieuse existence, à quatre langues au moins, dotées d'un caractère de similitude générale, analogue à celui que conservent aujourd'hui les langues dérivées du Latin.¹⁷⁵

Les idées de Juan Ignacio de Armas y Céspedes, tout comme celles de Cuervo, s'inscrivent dans l'ère du temps. Humberto López Morales nous rappelle dans *La aventura del español en América* comment triomphent en Europe, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, les théories linguistiques qui expliquent la naissance des langues néo-latines à partir de la mort de l'empire : le latin, qui s'était imposé militairement sur des territoires conservant une forte influence des langues autochtones, n'avait pu éviter sa fragmentation après la disparition du pouvoir politique et culturel romain. L'existence d'un substrat linguistique en Amérique, constitué d'importantes langues indigènes, suscite inévitablement l'établissement d'un parallélisme entre le castillan et le latin.

II.2. Les stratégies académiques

Ce sont ces théories et bien entendu les craintes qu'elles provoquent de part et d'autre, surtout en Espagne, qui ont conduit en 1870 l'*Académie Royale de la Langue (Real Academia Española)* à inciter officiellement l'ensemble des républiques hispano-américaines à fonder localement des *Académies Correspondantes*. L'idée a germé progressivement à partir de l'entrée à l'Académie espagnole de membres latino-américains résidents à Madrid tels que Ventura de la Vega (1845), le comte de Cheste, Juan de la Pezuela (1847) ou Rafael María Baralt (1853), puis de l'acceptation de membres associés vivant en Amérique latine comme le péruvien Felipe Pardo Aliaga (1860), les Mexicains Bernardo Couto (1860) et Joaquín Pesado et les Vénézuéliens Andrés Bello (1861) et Cecilio Acosta (1869).

¹⁷⁵ Humberto LÓPEZ MORALES, *La aventura del español en América*, Espasa Forum, Madrid, Espasa Calpe, 1998, p. 105-106.

La résolution du 24 novembre 1870, de l'Académie Royale, invoque *de hautes considérations d'ordre supérieur à tout intérêt politique*. Au delà de la consanguinité des peuples hispaniques, l'institution madrilène définit alors la langue comme la véritable patrie commune :

Les liens politiques [...] se sont brisés à jamais et l'ont peut aujourd'hui se passer en rigueur de la tradition historique; il y eut même de la haine, malheureusement, entre l'Espagne et l'Amérique qui fut espagnole; mais nous parlons une seule langue, et si nous nous en sommes servi pour nous maudire en des temps funestes, désormais dépassés, aujourd'hui nous devons l'employer pour développer notre intelligence commune ¹⁷⁶

Le règlement de 1870 prévoit qu'une *Académie Correspondante* peut s'établir dans un pays hispano-américain dès lors qu'au moins trois académiciens associés adressent une sollicitude à l'Académie Royale et adhèrent à ses statuts, lesquels peuvent être modifiés néanmoins en accord avec les demandeurs. Le nombre d'académiciens doit être compris entre 7 et 18 membres qui sont en mesure de renoncer à tout moment à leur association avec l'Académie de Madrid, affiliation par ailleurs *complètement indépendante de tout objet politique, et par conséquent indépendante en tout point de l'action et des relations des gouvernements respectifs*.

La proposition espagnole a été accueillie avec plus ou moins d'enthousiasme et de circonspection selon les pays et les interlocuteurs. *De vieilles méfiances œuvraient sans doute* [en Amérique Latine] *à l'encontre de l'Espagne*, commente Lázaro Carreter, *et ses intellectuels les plus réfléchis avaient beau défendre la nécessité de conserver l'unité de la langue, toute initiative en provenance de Madrid ne pouvait que susciter de l'appréhension et sans doute la suspicion*.¹⁷⁷ Juan Bautista Alberdi se demandait en 1875 s'il ne s'agissait pas tout simplement de *la recolonisation littéraire de l'Amérique du Sud par l'Académie Espagnole*¹⁷⁸. José Martí (1853-1895) parlera pour sa part, en 1893, d'un *honneur insignifiant et empoisonné*¹⁷⁹.

Huit Académies se sont constituées, malgré tout, en Amérique Latine, avant les célébrations du IV^e Centenaire. Ce sont Rufino José Cuervo, Marco Fidel Suárez (1855-1927) et Miguel Antonio Caro (1843-1909) qui ont donné le signal de départ en fondant à Bogotá, en 1871, l'Académie Colombienne de la Langue. En 1875 est venu le tour du Mexique et de l'Équateur. Dans les années 80, le Salvador (1880), le Venezuela (1881), le Chili (1886), le Pérou (1887) et enfin le Guatemala (1888) ont créé leurs *Académies correspondantes*. Si ces institutions souvent décriées en Amérique Latine sont parfois décrites comme de pauvres succursales de l'Académie de Madrid, des

¹⁷⁶ Fernando LÁZARO CARRETER, *Sesión de Apertura, Actas del Congreso de la Lengua Española*, Instituto Cervantes, Sevilla, 1992.

¹⁷⁷ *Ibid.*

¹⁷⁸ Juan Bautista ALBERDI, *De los destinos de las lenguas castellanas en la América antes española, Obras selectas*, Buenos Aires, "La Facultad", 1920, t. II, *Páginas literarias*, vol. 2, p. 305-317 y 319-342, in Pedro Luis BARCIA, *Brevísima historia de la Academia Argentina de Letras*, Academia Argentina de Letras, 2003. Document numérique: <http://www.aal.universia.com.ar/aal/institucional>

intellectuels reconnus ont pris part néanmoins à leur fondation, tels que le mexicain Joaquín García Icazbalceta (1825-1894), le colombien Rufino José Cuervo ou encore l'écrivain péruvien Ricardo Palma (1833-1919).

II.3. Le congrès Littéraire hispano-américain et l'unité de la Langue

La langue invite à se réunir ; elle n'y force pas, remarquait Ernest Renan en 1882, de l'autre côté des Pyrénées, tout en soulignant que *l'Amérique espagnole et l'Espagne parlent la même langue mais ne forment pas une seule nation*.¹⁸⁰ A travers la conservation et l'unité linguistique dans le monde hispanique c'est pourtant l'idée d'une nation que l'on cherche à préserver. La langue espagnole, en invoquant l'existence d'une même communauté historique et religieuse de part et d'autre de l'Atlantique, redevient aussi l'étendard de l'empire. Elle rappelle à tous ses locuteurs le *destin manifeste* d'une nation appelée aux plus hautes destinées. Instrument de la Providence et véhicule de la civilisation, elle confère à l'Espagne et aux républiques hispano-américaines, non seulement un moyen de communication et de rapprochement privilégié, mais une voix et une stature particulière dans le concert universel des nations.

Cette idée de la langue impulse à son tour un sentiment d'orgueil historique attaché à une notion de devoir. La conservation du Castillan dans sa pureté originelle peut constituer une véritable mission intellectuelle destinée à perpétuer, sinon l'empire disparu lui même, du moins son esprit. C'est l'un des objectifs des organisateurs du IV^e Centenaire et plus particulièrement du Congrès Littéraire hispano-américain de 1892 :

L'humanité a toujours rêvé de posséder une langue commune qui, tout en lui permettant de véhiculer clairement et facilement les idées, mettrait en communication intime et constante les intelligences, les sentiments et les intérêts de la terre. Seize nations, libres et souveraines, filles d'Espagne, appelées à connaître les destins les plus prospères, en raison de l'extension de leurs territoires et de leurs inépuisables réserves de richesse, jouissent de ce bien inappréciable, et communient depuis le Nord du Mexique et jusqu'au Cap Horn, dans une même langue, qui, outre toutes ses excellences, peut se prévaloir de la gloire unique d'avoir été la première en Europe, à flotter sur les mers jamais encore explorées et à porter l'esprit de Dieu dans un monde inconnu. Il est donc de notre devoir à tous ceux d'entre nous qui avec un orgueil légitime appelons cette langue la nôtre, d'empêcher que ne se corrompe ni se dégrade ce verbe resplendissant, dont l'irradiante civilisation atteint les points les plus reculés de la terre ; car si par indifférence, incurie ou faiblesse d'âme nous cessions de remplir ce devoir que la nature elle-même nous impose, nous endosserions une grave responsabilité envers les générations futures et nous nous exposerions au mépris de l'Histoire.¹⁸¹

¹⁷⁹ José MARTÍ, in *Patria*, 21 de noviembre de 1893, *Nuestra América II*, *Obras Completas*, Vol. 7, Argentina, Editorial de Ciencias Sociales del Instituto Cubano del Libro, 1975, p. 381.

¹⁸⁰ Ernest RENAN, *Qu'est-ce qu'une nation ? Conférence faite en Sorbonne, le 11 mars 1882*, Ed. Mille et Une Nuits, 1997.

¹⁸¹ *Congreso Literario Hispano-Americano, Convocatoria*, op. cit., 1892/1992, p. 1.

Organisé par l'*Association des Ecrivains et Artistes Espagnols* sous la présidence du poète Gaspar Núñez de Arce (1832-1903), le congrès se déroule à Madrid entre le 31 octobre et le 10 novembre 1892.¹⁸² De nombreuses personnalités politiques, ecclésiastiques, militaires ou littéraires espagnoles et latino-américaines sont présentes. Parmi les écrivains on peut citer en particulier Marcelino Menéndez y Pelayo, Leopoldo Alas Clarín, José Echegaray, Cesáreo Fernández Duro, Juan Valera, Antonio Alcalá Galiano, Gumersindo Azcárate, Víctor Balaguer, Emilio Castelar, Emilia Pardo Bazán, Manuel Tamayo y Baus, la colombienne Soledad Acosta de Samper, l'écrivain péruvien Ricardo Palma, le poète et ambassadeur uruguayen Juan Zorilla de San Martín ou encore le jeune poète Rubén Darío, représentant officiel du Nicaragua aux célébrations du IV^e Centenaire.

L'objectif étant avant tout de proclamer l'unité de la langue espagnole et de *jeter les bases d'une grande confédération littéraire*, le Congrès est divisé en trois sections : une section philologique qui a pour but principal de réfléchir sur les moyens de conserver la pureté de la langue¹⁸³ ; une section destinées aux *Relations Internationales* et donc au développement d'une coopération éducative entre l'Espagne et ses anciennes colonies¹⁸⁴ ; et une section consacrée au commerce et à la diffusion des livres et des œuvres d'art des pays de langue espagnole.¹⁸⁵

Les discussions autour des thèmes philologiques occupent la plus grande partie du congrès, en particulier celles consacrées à la langue castillane. Un seul mémoire est présenté sur les langues indigènes d'Amérique¹⁸⁶. On proclame l'intégrité de la langue espagnole en évoquant le danger des modes, l'attraction des métropoles étrangères, les mauvaises traductions, les immigrations non péninsulaires ainsi que le rôle des hommes de science, des instituteurs et des manuels scolaires.

Pour l'Académicien Antonio María Fabié (1832-1899), une langue ne peut être considérée définitive que lorsqu'elle cesse d'être parlée, comme le sanscrit, le grec, le latin, l'hébreu ou l'arabe littéraire. Pour qu'une langue vivante se conserve et qu'elle ne décline pas, ce qui importe avant tout

¹⁸² La réédition fac-similé des actes du Congrès a été réalisée en 1992 par l'Institut Cervantes en collaboration avec la Bibliothèque Nationale d'Espagne et le Pavillon Espagnol de l'Exposition Universelle de Séville. Congreso Literario Hispano-Americano de 1892, Edition originale, Madrid 1892 - Edición Facsímil, Madrid, 1992.

¹⁸³ « Medios prácticos de mantener íntegra y pura el habla castellana en España y los países hispano-americanos, ajustando su enseñanza a textos donde se consiguen las mismas reglas gramáticas », *Congreso Literario Hispano-Americano, Programa de Temas*, Madrid, 20 de julio de 1892, *op. cit.*, 1892/1992, p. 11-12.

¹⁸⁴ « Modos de establecer vínculos de estrecha unión entre todos los centros de Instrucción pública, Ministerios, Universidades, Institutos y Sociedades oficiales y particulares de España y los Estados hispano-americanos », *Ibid.*, p. 12-13

¹⁸⁵ « Medios prácticos conducentes al desarrollo y progreso del comercio de los libros españoles en América y libros americanos en España, así como del de obras artísticas, organizando empresas editoriales, Bibliotecas, giro consular y representaciones recíprocas entre todos los países de origen español » *Ibid.*, p. 13-14

¹⁸⁶ Juan FERNÁNDEZ FERRAZ, (Costa Rica), *Sobre lenguas de los aborígenes de la América Española e influencia que han ejercido en la que hoy se habla en las naciones hispano-americanas*, *Congreso Literario Hispano-Americano*, *op. cit.*, 1892/1992, p. 484-491.

c'est que le peuple qui la parle subsiste en tant qu'Etat puissant et souverain. C'est le cas selon lui de l'Espagne, même si *elle n'occupe plus le premier rang des nations qui se consacrent à cultiver les sciences*. Il est indispensable, pareillement, de veiller de l'autre côté de l'Atlantique au renforcement de l'existence politique des Etats qui parlent aussi cette langue et d'y maintenir une grande activité intellectuelle. Fabié, qui admet que *les néologismes sont nécessaires et inévitables dans les langues vivantes*, semble regretter cependant le manque d'érudition en la matière chez ses compatriotes et la méconnaissance des outils qu'apporte la linguistique moderne pour l'étude de la langue castillane. Il préconise aussi le développement de recherches théoriques et diachroniques qui tiennent compte de l'apport des diversités régionales dans le monde hispanique.¹⁸⁷ D'autres participants au congrès insistent également sur la nécessité de créer une grammaire historique de la langue castillane. L'écrivain et journaliste Antonio Guerra y Alarcón, qui classe le castillan parmi les langues *supérieures*, reconnaît toutefois que les Espagnols n'ont pas encore développé d'études linguistiques avancées, en phase avec les nouvelles théories scientifiques. Une nouvelle science pourtant est née et s'est développée, parallèlement aux sciences traditionnelles ou modernes telles que la chimie, la géologie, la paléontologie, l'esthétique ou la préhistoire : il s'agit de la *Science du langage* dont fait partie la linguistique, devenue pour certains un chapitre fondamental de la philologie et pour d'autres, une science naturelle plus proche de la biologie que des sciences sociales.¹⁸⁸ Quoi qu'il en soit, Carlos Soler y Arques, professeur du prestigieux lycée *Cardenal de Cisneros* de Madrid, recommande que l'étude de la grammaire historique soit systématisée dès l'enseignement secondaire et celle de la grammaire comparée, dans les facultés de Lettres et Philosophie de l'enseignement supérieur. Si la conception d'une véritable grammaire historique, *monument indispensable de la langue espagnole*, ne doit pas être l'œuvre, selon lui, de l'Académie, qu'il juge plus littéraire que scientifique et sans doute trop dogmatique, les gouvernements de l'Espagne et des républiques hispano-américaines ont un rôle important à jouer, en instituant comme en France des enseignements de grammaire obligatoires.¹⁸⁹

Concernant l'évolution lexicale du castillan, un autre académicien, Eduardo Benot (1822-1907), affirme l'impossibilité d'immobiliser le dictionnaire, ce qui n'empêche pas pour autant, d'après lui, de conserver la langue :

Cervantes, certainement, observe-t-il, ne comprendrait pas de nombreux termes ni de nombreuses idées de l'Espagne ni de l'Amérique d'aujourd'hui ; et, cependant, -voilà l'admirable vitalité du castillan-,

¹⁸⁷ Antonio María FABIÉ, *Sobre la conservación de la lengua castellana*, *Congreso Literario Hispano-Americano*, op. cit., 1892/1992, p. 245-256.

¹⁸⁸ Antonio GUERRA Y ALARCÓN, *Acerca de la conveniencia de una gramática histórica que de a conocer el proceso de la lengua castellana desde sus primeras manifestaciones hasta las obras de los escritores más ilustres de nuestros días, españoles y americanos*, *Congreso Literario Hispano-Americano*, op. cit., 1892/1992, p. 375-409.

¹⁸⁹ Carlos SOLER Y ARQUÉS, *Gramática Histórica*, *Congreso Literario Hispano-Americano*, op. cit., 1892/1992, p. 415-429.

nous parlons encore sur les deux continents, avec une fierté justifiée, l'incomparable langue de Cervantes !¹⁹⁰

Pour ce philologue, l'espagnol (dont le portugais ne serait qu'une variante régionale) est aux côtés de l'anglais et du français l'une des trois langues de la civilisation. Qui connaît ces trois langues possède le langage universel des peuples les plus évolués, progressistes et puissants. La division de la langue espagnole en dialectes divers apparaît donc comme un danger réel qui peut constituer un obstacle sérieux à la *fraternité universelle*. Voilà pourquoi Benot s'adresse en particulier aux écrivains hispano-américains à qui il assigne le *devoir social d'empêcher la corruption de l'admirable système d'élocution qui nous unit par des liens d'affinité*.¹⁹¹

Parmi les congressistes, il ne manque pas ceux qui invoquent les liens de sang et la communauté de religion comme critère d'unité linguistique. Langue de civilisation, le castillan est aussi pour certains *l'aliment spirituel* des peuples réunis par une même langue de part et d'autre de l'Océan Atlantique.¹⁹² S'ils oublient rarement d'évoquer la supériorité militaire et culturelle des conquérants sur les peuples colonisés, certains se risquent cependant à reconnaître le funeste système de coaction et de tyrannie qui fut à l'origine de l'unité coloniale.¹⁹³ Mais puisque même les leaders de l'indépendance de l'Amérique espagnole ont conservé le castillan pour promulguer leur séparation politique de la métropole, pourquoi ne pas poursuivre dans la même voie.

Plus que la question de l'unité ou de la conservation de la pureté de langue c'est la notion d'autorité finalement qui peut poser problème. L'écrivain espagnol Leopoldo Alas Clarín qui consent à ne pas qualifier d'étrangers les peuples hispano-américains, ne peut s'empêcher cependant de déclarer que : *nous sommes les maîtres du langage*¹⁹⁴. Pour son collègue de l'Université d'Oviedo, le professeur José Giles y Rubio, *il est indéniable qu'en matière de langage, comme partout ailleurs, le manque d'autorité conduit à l'anarchie*¹⁹⁵. Pour lui, il n'y a aucun doute, c'est l'Académie de Madrid qui doit assumer l'autorité. L'Académicien espagnol Francisco A. Commelerán confirme :

¹⁹⁰ Eduardo BENOT, *Memoria, Congreso Literario Hispano-Americano*, op. cit., 1892/1992, p. 257-261.

¹⁹¹ *Ibid.*, p.261.

¹⁹² Miguel CARRASCO LABADIA, *De las razones de conveniencia general que aconsejan la conservación en toda su integridad del idioma castellano, en los pueblos de la gran familia hispano-americana*, *Congreso Literario Hispano-Americano*, op. cit., 1892/1992, p. 264.

¹⁹³ Luis VEGA REY Y FALCO, *Elementos que en España y América concurren para la conservación de la lengua castellana*, *Congreso Literario Hispano-Americano*, op. cit., 1892/1992, p. 272.

¹⁹⁴ BAQUERO, Gastón, *La mala imagen de España a finales del siglo XIX*, op. cit. 1990.

¹⁹⁵ José GILES y RUBIO, *La autoridad en materia de lenguaje, sus límites, medios generales que pueden adoptarse para mantener, en lo posible, la unidad del idioma castellano*, *Congreso Literario Hispano-Americano*, op. cit., 1892/1992, p. 334.

l'Académie Royale Espagnole, en raison des fondements sur lesquels s'appuie son institution et des travaux qu'elle a réalisés depuis sa fondation jusqu'à nos jours, est l'unique représentante de l'autorité de notre langue castillane.¹⁹⁶

L'écrivain Matías Nieto Serrano, Conseiller de l'Instruction Publique, affirme pour sa part que si l'effort d'unité et de conservation du castillan est une entreprise commune, il faut définir un seul centre de direction, responsable et coordinateur de toutes les initiatives. Il lui semble donc logique d'attribuer cette prérogative au pays qui a été le berceau de la langue castillane :

la vieille Espagne, mère de ses anciennes colonies, devenues aujourd'hui des Etats indépendants mais toujours unis par les liens du sang et de l'histoire, doit être celle qui propose tout ce qu'elle juge pertinent pour le bien de l'œuvre commune, celle qui reçoit avec attention les conseils et répond aux besoins de ses fils, celle qui prend sur elle la plus grande partie du travail, pour que les autres en retirent les bénéfices à pleines mains : il s'agit d'un engagement bilatéral qui doit être accepté avec enthousiasme par les parties concernées; de même que des cœurs loyaux acceptent tout ce que la pensée juge bon.¹⁹⁷

Parmi ces cœurs loyaux de l'Amérique Hispanique, le poète de Saint Domingue, César Nicolás Pensón, évoquant les théories du philologue français Auguste Brachet¹⁹⁸, rappelle qu'il y a des bons et des mauvais néologismes.¹⁹⁹ Ce sera donc à l'Académie et à l'Espagne d'arbitrer et de décider, non seulement de l'acceptation des nouveaux termes techniques, scientifiques ou culturels provenant de la langue anglaise, allemande ou française et des particularismes régionaux de l'espagnol péninsulaire, mais aussi de l'usage des archaïsmes et néologismes qui se développent dans l'Amérique Hispanique.

L'écrivain et académicien péruvien Ricardo Palma qui reconnaît l'efficacité passée de l'Académie espagnole dans la restauration d'une véritable *hispanophilie* dans l'Amérique indépendante, avertit néanmoins les congressistes du danger qui pourrait conduire à confondre autorité et intolérance.²⁰⁰ Bien que les participants espagnols du Congrès Littéraire soulignent à de nombreuses reprises la lourdeur, la rigidité et même le dogmatisme de l'Académie Royale de la langue, celle-ci n'est, en réalité, jamais remise en question. Il en est de même pour le rôle moteur et directeur que doit jouer l'Espagne en tant que *métropole* linguistique du monde hispanique.

¹⁹⁶ Francisco A. COMMELLERÁN, *Sobre la Autoridad en el lenguaje*, Congreso Literario Hispano-Americano, op. cit., 1892/1992, p. 349.

¹⁹⁷ Matías NIETO SERRANO, *Nota sobre la biología del lenguaje*, Congreso Literario Hispano-Americano, op. cit., 1892/1992, p. 352.

¹⁹⁸ Auguste BRACHET (1844-1898), disciple de Diez et de Littré, professeur d'histoire de l'Impératrice Eugénie, connu pour ses travaux de linguistique romane, auteur d'un *Dictionnaire étymologique de la langue française* (1890) et d'une *Grammaire historique de la langue française* (1867).

¹⁹⁹ César Nicolás PENSÓN, *Exposición de*, Congreso Literario Hispano-Americano, op. cit., 1892/1992, p. 430-446.

²⁰⁰ Ricardo PALMA, *Sexta Sesión celebrada el 5 de noviembre de 1892 en el Salón de Actos de la Academia de Jurisprudencia*, Congreso Literario Hispano-Americano, op. cit., 1892/1992, p. 132-133.

D'autres arguments sont encore évoqués au cours des réunions du congrès, comme les intérêts littéraires et commerciaux réciproques; les courants continus d'immigration entre l'Espagne et l'Amérique Hispanique et la prépondérance de la race péninsulaire sur les indigènes en Amérique.

Les mêmes remarques et propositions issues des séances philologiques sont reprises ensuite dans les sessions destinées aux relations internationales et aux livres. On insiste, en particulier, sur la nécessité d'intensifier les échanges commerciaux de livres en espagnol, de reconnaître les titres professionnels sur tous les territoires de langue espagnole et de favoriser une émigration *organisée* vers l'Amérique latine. Dans le domaine éducatif on évoque le projet de réguler conjointement l'éducation dans tous les pays hispaniques et de favoriser l'établissement de bourses pour développer la *mobilité* étudiante des jeunes Espagnols et Hispano-américains.

L'enthousiasme évident des participants et les projections souvent euphoriques qui sont faites des perspectives d'avenir semblent vouloir combler un certain déficit théorique dans les débats, tout en révélant un désir notoire de rapprochement. Du côté espagnol, la confiance excessive dans la situation du moment est sans doute à la mesure des désillusions futures que connaîtra le pays, notamment à l'issue de la crise de 1898 :

Nos colonies, conclue l'écrivain José Alcalá Galiano, c'est à dire nos filles dans l'histoire, se sont émancipées; certaines d'entre elles nous ont haïs comme si nous étions leur marâtre, mais en héritant de notre sang, elles ont hérité aussi de notre caractère, de notre complexion, de nos idées, et aujourd'hui, ce congrès qui s'est réuni dans un esprit de cordialité fraternelle, en se dénommant hispano-américain; en cherchant à établir, à fixer, à solidifier, et à maintenir la langue castillane pure et intègre; en proclamant dans son programme l'empire indispensable de notre grammaire et de notre lexique; en proposant des liens ou plutôt des mesures ajustées d'union des centres d'instruction publique; en étudiant le développement de notre commerce de librairie, démontre, non seulement l'intimité de nos relations, mais aussi l'identité philologique, intellectuelle et littéraire qui nous unit à ces peuples, à travers des affinités et des attirances supérieures à celles qui régissent la fausse mécanique de la politique internationale. Il ne faut pas en douter : le dictionnaire castillan est notre meilleur traité, l'Académie espagnole est notre meilleur Ministère des Relations extérieures américaines, et la langue de Cervantes, le meilleur contrat de notre fraternité.²⁰¹

II.4. L'intimité linguistique ibéro-américaine

Si les propos de José Alcalá Galiano résultent d'un réalisme certain, c'est parce que la langue espagnole est devenue peut-être alors l'ultime et l'unique richesse coloniale. Au delà de la situation complexe des colonies antillaises, les expériences économiques et militaires menées au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle ont montré, s'il en était encore besoin, que l'ancienne métropole

²⁰¹ José ALCALÁ GALIANO, *Acerca de los servicios que, en el desempeño de su cargo, pueden prestar los cónsules para mayor seguridad del comercio de libros y obras artísticas, y planteamiento del giro consular entre los estados hispano-americanos y España*, Congreso Literario Hispano-Americano, op. cit., 1892/1992, p. 546.

n'est plus vraiment en mesure de décider de l'orientation politique ou économique des territoires du Nouveau Monde. *Pour l'Espagne moderne*, déclare Rafael María de Labra (1841-1918), le président du Comité organisateur du Congrès Pédagogique Hispano-Portugais-Américain, *l'indépendance et l'autonomie des républiques du Sud de l'Amérique est un fait définitif et irréductible*, qu'il est nécessaire de considérer désormais comme un élément de départ. C'est seulement en partant de cette prémisse que l'on peut avancer, en effet, *en toute sincérité, sans jactances, sans méfiances, sans dépit, vers une intimité positive et profonde*, comme celle qui rassemble les fils d'une même famille dans un mélange d'affections et d'intérêts.²⁰²

La langue doit être le moteur de cette relation privilégiée. Juan Valera présente les Etats de l'Amérique hispanique, en 1892, comme *les républiques de notre langue et de notre sang*.²⁰³ Dès lors qu'on associe ces deux éléments on définit pourtant une unité collective qui transcende la communauté culturelle en la dotant d'une véritable identité nationale. L'Académie Royale de la Langue Espagnole, à la faveur des célébrations du IV^e Centenaire, cherche, dans une certaine mesure, à recouvrer pour l'Espagne une réelle autorité politique consistant à instaurer et à faire appliquer les règles du débat linguistique *national*. C'est ainsi que Rafael Núñez de Arce, rappelle à l'académicien péruvien récalcitrant Ricardo Palma, lors d'une séance mouvementée de l'Académie, le 15 décembre 1892, que le but principal de l'institution est de *veiller à la pureté de la langue castillane, et d'en combattre, par conséquent les usages illicites*.²⁰⁴ L'Académie se doit par ailleurs d'être conservatrice, comme le souligne lors d'une autre séance, l'historien républicain Emilio Castelar (1832-1899)²⁰⁵, le même intellectuel qui s'opposera l'année suivante à l'inscription du nom d'Andrés Bello sur la façade du nouveau bâtiment de l'institution, sous prétexte que cet éminent philologue non seulement n'était pas espagnol, mais qu'il avait été, en outre, l'ennemi de l'Espagne.²⁰⁶

Si la langue commune permet donc de maintenir une influence, voire une autorité importante de l'Espagne sur ses anciennes colonies, la rigidité des institutions traditionnelles de même que l'attitude intransigeante de certains intellectuels espagnols peut mettre en péril cependant la préservation de *cette intimité ibéro-américaine* dont rêvent les promoteurs du IV^e Centenaire. *Il faut bien reconnaître*, d'autre part, remarque Gaston Baquero, que *l'image de l'Espagne dans l'Amérique hispanique n'était pas très bonne dans la dernière décennie du siècle. Les chichis et les malentendus*

²⁰² Rafael María de LABRA, *La intimidación ibero-americana, La intimidación ibero-americana*, in *Congreso Pedagógico Hispano-Americano-Portugués*, op. cit., 1893, p. 269.

²⁰³ Juan VALERA, *El Centenario in Estudios Críticos, Obras completas, Vol. III*, Madrid, Aguilar, 1947, p. 951.

²⁰⁴ *Actas de la Real Academia Española, Libro 34, 15 de diciembre de 1892*, fols 249-259, in María Isabel HERNÁNDEZ PRIETO, *Ricardo Palma en Madrid en 1892, Anales de Literatura Hispanoamericana*, n°13, Madrid, Universidad Complutense, 1984, p. 53-54.

²⁰⁵ *Actas de la Real Academia Española, 27 de octubre de 1892*, op. cit., 1984, p. 51

²⁰⁶ in Fernando LÁZARO CARRETER, op. cit., 1992.

du monde littéraire, résultant d'une grammaticalité exagérée et exaspérée de la part de l'Académie Royale, étaient fréquents et parfois pugnaces.²⁰⁷

Il serait donc souhaitable pour l'ancienne métropole d'avancer avec diplomatie et prudence si elle veut rétablir véritablement un dialogue *intime* et *familial* avec les républiques hispano-américaines lors des célébrations commémoratives. C'est cette démarche que projettent de suivre une partie des organisateurs des congrès et conférences de 1892 même s'ils n'arrivent pas toujours à maîtriser les ardeurs *nationalistes* de certains orateurs péninsulaires. Du reste, ils ont aussi à composer avec les restrictions géographiques et financières qui limitent fortement la participation latino-américaine, même lorsque les invitations demeurent très ouvertes et n'obligent pas systématiquement les congressistes ou les conférenciers latino-américains à se déplacer en Espagne. Pour le cycle de conférences de l'Ateneo de Madrid ils peuvent envoyer, par exemple, des contributions écrites qui seront lues par les personnes de leur choix.²⁰⁸

L'autre grande priorité invoquée par Juan Valera, dès le premier article de la *Revue El Centenario*, c'est la recherche de résultats pratiques immédiats. Malgré la prolifération des longs discours exaltés et euphoriques, des résolutions sont prises à ce niveau, qui auront parfois des répercussions réelles en Espagne ou en Amérique Latine. C'est le cas notamment de certaines propositions débattues lors du Congrès Géographique Hispano-Portugais-Américain, rassemblé à Madrid entre le 17 octobre et le 4 novembre 1892, sous la présidence du militaire et géologue Angel Rodríguez de Quijano y Arroquia. Les participants prescrivent tout d'abord l'organisation d'un véritable recensement des populations qui parlent l'espagnol et le portugais, afin d'établir un état des lieux concret et objectif. Devant l'importance du flux d'immigrés d'origine non péninsulaire en Amérique Latine, ils recommandent aux Etats de favoriser le développement de relations migratoires privilégiées entre les pays américains et leurs anciennes métropoles. C'est le moyen de garantir, selon eux, une croissance démographique *convenable* dans la région. En matière de population comme en matière de langue, on défend aussi l'idée d'unification et de purification, en exhibant des arguments *évolutionnistes* comme dans le cas de la grammaire historique. Bien des positions, évidemment indéfendables aujourd'hui, ont recours aux théories positivistes et darwinistes du moment pour justifier les problèmes économiques et sociaux que connaissent certains pays latino-américains. On pense, en outre, que la stagnation relative de la population de l'Amérique latine est due dans certaines régions à l'absence d'une composante hispanique suffisante, une situation qui peut être compensée par un apport migratoire péninsulaire. C'est pourquoi on préconise une orientation de l'immigration espagnole vers les anciens territoires coloniaux plutôt que vers d'autres nations américaines. Cette mesure doit contribuer également à l'unification et à l'expansion de la langue castillane.

²⁰⁷ Gastón BAQUERO, *op. cit.*, 1990.

²⁰⁸ Antonio SANCHEZ MOGUEL, *Los Americanos en el Ateneo, El Centenario, Tomo I*, Madrid, Tipografía de El progreso Editorial, 1892 b, p. 223.

Réuni à Madrid entre le 13 et le 27 octobre 1892, le Congrès Pédagogique Hispano-Portugais-Américain, affiche pour sa part de clairs objectifs *régénérationnistes*²⁰⁹ concernant la langue espagnole : il s'agit de placer aussi l'enseignement du castillan au centre des relations hispano-américaines. L'orientation générale du congrès n'est pas étrangère à l'esprit de son président, le libéral Rafael María de Labra, avocat, député des *Cortes* représentant les Antilles, connu pour ses idées autonomistes et surtout Recteur de la *Institución Libre de Enseñanza*. Fondée en 1876 par un groupe de professeurs en désaccord avec les catéchismes religieux, politiques et moraux de l'enseignement officiel, cette prestigieuse institution qui exercera une influence considérable sur les générations intellectuelles à venir, s'est donnée comme idéal de :

servir dans la mesure de ses forces les intérêts de l'humanité et de la patrie, moyennant la formation d'hommes utiles pour toutes fins grandes et généreuses. Pour l'atteindre elle s'est proposée de former des élèves de l'enseignement secondaire, de diffuser dans toutes nos classes les progrès de la culture générale, et de contribuer dans la modeste sphère que lui offrent les moyens dont elle dispose, à l'œuvre commune de la science grâce aux recherches originales de ses professeurs.²¹⁰

Le Congrès de 1892 reprend à son compte la plupart des orientations pédagogiques de cette institution espagnole qu'il voudrait voir se propager également dans les républiques hispano-américaines. Il recommande, en particulier, la formation d'hommes nécessaires à la société, ouverts à toutes les branches du savoir humain et capables de concevoir des idéaux, mais aussi la reconnaissance de la femme sur un même pied d'égalité que l'homme et encore le rationalisme dans l'éducation ou la liberté d'enseignement et de recherche.

La langue se trouvant au cœur de tout échange pédagogique, elle se retrouve bien entendu au centre des discussions du congrès, mais il n'est question, encore et toujours, que des langues péninsulaires. L'enseignement des langues dites indigènes ne répondant pas pour l'instant à des fins utilitaires, il reste inconcevable dans le système éducatif primaire ou secondaire conforme à l'esprit de l'époque. Les langues de la communication et de la civilisation demeurent le castillan et le portugais. Les langues précolombiennes présentent seulement un intérêt pour les chercheurs, les linguistes, les historiens, les anthropologues ou les archéologues du *Congrès des Américanistes de La Rábida*.

²⁰⁹ Le dictionnaire de la langue espagnole de Manuel Seco définit le régénérationnisme comme une tendance idéologique qui fixe son attention sur les réalités concrètes de la vie nationale, pour agir sur elles efficacement. Il s'agit d'un mouvement culturel et politique qui se développe à la fin du XIXe siècle en réponse à une forte demande sociale en attente de changements économiques et institutionnels susceptibles de régénérer le pays après un siècles de guerres et de crises successives. Moins d'idéologie et plus de pragmatisme, moins de politique et plus d'administration, voilà les orientations de ce mouvement dont le juriste et grand pédagogue, Francisco Giner de los Ríos (1839-1915), fondateur de la *Institución Libre de Enseñanza* est l'un des principaux initiateurs, avec Joaquín Costa (1846-1911) et Ricardo Macías Picavea (1847-1899).

²¹⁰ Joaquín SAMA, *Institución Libre de enseñanza, Historia, La Ilustración Cantábrica*, 28 de mayo de 1882, tomo IV, numero 15, p. 176. (in <http://www.filosofia.org>)

Pour Rafael María de Labra, la langue espagnole, tout comme l'éducation, en favorisant la compréhension réciproque, permet de rapprocher les individus qui composent la vaste famille ibérique, conformément aux souhaits des organisateurs du IV^e Centenaire dont les desseins essentiels ne peuvent être que :

la connaissance mutuelle des hommes et des choses du monde ibéro-américain; l'affirmation des intérêts communs de la famille ibérique; la formation de l'esprit comblé par les magnificences d'une histoire splendide, les prévisions d'un avenir superbe et les engagements d'un passé et d'un destin directement et intimement lié au sort du monde entier, le rapprochement d'éléments moraux et matériels, aujourd'hui dispersés en raison de circonstances physiques, ou bien de l'influence ou du pouvoir de nations étrangères à notre famille et à notre mission; la détermination d'une grande force sociale, nécessaire dans le concert des peuples contemporains pour conserver la paix et accélérer le progrès humain...²¹¹

Entre les discours de Juan Valera et ceux de Rafael María de Labra, tous deux artisans et acteurs incontournables des célébrations espagnoles de 1892, la question de la langue castillane est traitée au fil des congrès et des commémorations comme un thème primordial et un outil fondamental du rapprochement idéal souhaité entre l'Espagne et les républiques hispano-américaines. La langue espagnole n'est plus seulement historique ou géographique : elle est devenue familiale. Elle est le moteur de la fraternité, de l'intimité du monde hispanique.

C'est aussi l'argument des fondateurs et animateurs de la *Unión Iberoamericana*, une institution créée en 1885 dans le but de resserrer les liens entre Espagnols et Latino-américains dans les domaines les plus divers et qui, en 1904, par exemple, sera à l'origine d'un grand projet de création d'une université hispano-américaine. Lors d'un discours prononcé dans les nouveaux locaux de cette institution le 14 mai 1892, le poète Rafael Núñez de Arce déclare que :

les œuvres qui se produisent en Amérique sont les nôtres, par l'esprit et par la forme, de même que sont américaines celles qui voient le jour dans la péninsule ; et c'est pourquoi je soutiens que l'Espagne et les seize états américains qui parlent la langue castillane, constituent encore, dans l'ordre littéraire, une seule, compacte et glorieuse nationalité.²¹²

La langue castillane est bien finalement le raccord, le lien qui retient ou reconstitue ce que l'histoire politique et économique a détruit. La langue réunit parce qu'elle comprend et donc préserve cet espace supranational à l'intérieur duquel la vieille métropole demeure l'élément de régulation et de cohésion.

Dans un article de 1992, consacré aux débats philologiques qui opposent Espagnols et Latino-américains à la fin du XIX^e siècle, la linguiste allemande Jenny BRUMME, résume de la sorte l'attitude de l'Espagne concernant la question du castillan et de la préservation de son intégrité dans les républiques hispaniques devenues indépendantes :

²¹¹ Rafael María de LABRA, *op. cit.*, 1893, p. 288.

²¹² Rafael NÚÑEZ DE ARCE, in *Sociedad Unión Ibero-Americana : discursos pronunciados en el acto solemne de la inauguración del nuevo domicilio social, la noche del 14 de mayo último, El Centenario, Tomo 1, op. cit.* p. 386.

A travers ces activités culturelles, l'Espagne essaya de conserver les restes de son empire et de maintenir son influence. L'Unité de la langue était ainsi le dernier domaine dans lequel elle pouvait exiger son hégémonie traditionnelle et compenser la perte de ses colonies. Après 1870, l'Académie Royale de la langue commença à resserrer les liens linguistiques en inaugurant des Académies correspondantes et à insister sur la nécessité d'une reconnaissance de sa norme euro-centrique et puriste comme la seule valable. Dans les années 80, les pays latino-américains et l'ex-métropole se rapprochaient à nouveau. Les premiers pas décisifs eurent lieu avec la fondation de la Unión Iberoamericana (Madrid, 1885) et sa Fédération Universitaire Hispano-américaine. Son organe de presse, du même nom, essaya de prévenir le déficit d'information en Espagne. Les activités et les conférences organisées par le gouvernement espagnol dans le cadre du IV^e Centenaire (1892) servirent aussi ces mêmes objectifs.²¹³

²¹³ Jenny BRUMME, *op. cit.*, 1992, p. 4.

III-. De Christophe Colomb à la Découverte du Nouveau Monde : la revendication de l'œuvre espagnole.

L'historien Salvador Bernabeu Albert estime qu'il est congruent de distinguer *trois centenaires* dans les commémorations espagnoles de 1892 : le *Centenaire de Colomb*, le *Centenaire de la Découverte de l'Amérique* et enfin le *Centenaire de la Découverte du Nouveau Monde*.²¹⁴ A chacune de ces appellations correspondent des conceptions et des enjeux divergents, concernant les motifs d'une part, mais aussi l'objet et le sens des célébrations.

Si l'empressement des Etats-Unis, dès 1883, et celui de l'Italie, un peu plus tard, ont motivé fortement l'organisation officielle des célébrations du IV^e Centenaire en Espagne, c'est incontestablement l'attitude de ces pays, aussi, qui est à l'origine de la position centrale qu'occupe la figure de Christophe Colomb lors des commémorations de 1892. *C'est en honorant les grands hommes qu'on honore la patrie*, commente l'Italien Michel Angelo María Mizzi, dont le *Christóforo Colombo* est traduit en 1892 à Barcelone.²¹⁵ Le problème c'est que Christophe Colomb n'était pas espagnol. L'historien Francisco Morales Padrón, de l'Université de Séville, reprochait encore en 1986 à la ville de Gênes d'avoir adultéré, lors du IV^e Centenaire, le véritable sens de la découverte de l'Amérique :

d'abord, en réduisant l'éphéméride au 12 octobre ; ensuite en oubliant les collaborateurs, les protecteurs, Castille, pour tout dire : tous ceux qui rendirent possible l'entreprise du marin ligure. C'est comme si aujourd'hui nous exaltions la présence d'un cerveau allemand dans le programme spatial des Etats-Unis et que nous refusions à ce pays le mérite d'avoir été le premier à atterrir sur la Lune. ¿Comment a pu se produire une telle défiguration ?²¹⁶

Quels que soient les jugements que les politiques et intellectuels espagnols de 1892 portent sur la question, il faut convenir malgré tout que le IV^e Centenaire est d'abord pour la population, le *Centenaire de Colomb*. Il s'agit bien de cette *apothéose mondaine et populaire* que décrit Juan Valera et qui a pour objectif le *culte et l'adoration des héros*.²¹⁷ L'Amiral génois incarne tantôt le rêve épique ou romantique dont la culture et la presse populaire sont toujours friandes, tantôt un véritable idéal mystique qui conduit encore certains cercles religieux et politiques en Europe à réclamer auprès du pape Léon XIII la béatification de l'illustre marin. Christophe Colomb, sa vie et son œuvre sont devenus des thèmes de recherches et d'études plus ou moins érudites qui font l'objet

²¹⁴ Salvador BERNABEU ALBERT, *El IV Centenario del descubrimiento de América en España*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1987, p. 109.

²¹⁵ Michel Angelo María MIZZI, *Cristóbal Colón, Misionero-Navegante y Apóstol de la Fe*, Barcelona, Sarriá, Tipografía y Librería Salesiana, 1892, p. 12.

²¹⁶ Francisco MORALES PADRON, *Castilla, única promotora y responsable*, Madrid, ABC, 9 de junio de 1986.

²¹⁷ Juan VALERA, *Introducción, El Centenario*, Tomo I, Madrid, 1892, Tipografía de « El progreso Editorial », p. 1.

de nombreuses publications et suscitent d'importantes polémiques chez les historiens d'Europe ou d'Amérique. Pour les Espagnols, la célébration de la découverte de l'Amérique est aussi l'occasion de remettre en cause certaines représentations négatives concernant les relations que le célèbre navigateur entretenait avec les Rois Catholiques, avec ses compagnons de voyage (notamment les frères Pinzón) et plus généralement avec tous ses protecteurs ou ses détracteurs dans l'Espagne de la fin du XV^e siècle.

Bien que n'étant ni de Castille, ni d'Estrémadure, ni d'Andalousie, c'est à l'Espagne que l'*Amiral* doit son expédition et sa glorieuse découverte. Voilà pourquoi le *Centenaire de Colomb* veut être aussi l'occasion d'une célébration de l'épopée collective de 1492, une aventure qui commence quelques années auparavant, sous l'impulsion des marins portugais et espagnols et se poursuit tout au long du XVI^e siècle. La découverte complète de l'Amérique puis la conquête et la colonisation européenne subséquentes, débordent finalement du cadre restrictif de l'histoire de Colomb et placent l'Espagne au centre d'une commémoration plus vaste. C'est bien celle-là que préconisent les organisateurs péninsulaires du IV^e Centenaire, soucieux de souligner le rôle prépondérant de la péninsule ibérique dans l'épopée américaine, tout en réclamant une autorité et une légitimité sur cette question qui a été souvent critiquée ou refusée par les historiens étrangers. Il ne s'agit pas seulement de mettre en lumière le rôle des Espagnols dans la découverte du Nouveau Monde : on prétend revendiquer formellement l'œuvre historique de l'Espagne dans la découverte, l'exploration, la conquête, l'évangélisation, la colonisation et enfin la civilisation du continent américain.

Si Christophe Colomb reste le héros des romans feuilletons et des festivités populaires, les intellectuels et les politiciens s'attachent donc, pour leur part, à reconstituer une histoire plus globale de la découverte centrée davantage sur les gloires de l'Espagne. Le contexte national et international de 1892 y est certainement pour quelque chose. On cherche aussi à soulager, il est vrai, les ressentiments et les ambitions historiques d'un pays miné par les déceptions politiques et les crises économiques et sociales.

Toutefois, la commémoration de la découverte du Nouveau Monde éveille également l'intérêt d'un certain public pour l'étude des civilisations préhispaniques sur lesquelles se multiplient les théories les plus diverses, influencées par le développement des sciences naturelles et humaines. Les intellectuels espagnols apportent eux aussi leur contribution dans ce domaine, notamment dans le cadre des rencontres et débats organisés lors du IX^e congrès des Américanistes, de l'*Exposition Historico-Américaine* ou des conférences de l'Ateneo de Madrid.

Nous pouvons difficilement trouver dans l'Histoire Contemporaine de l'Espagne, affirme Salvador Bernabeu Albert, un chapitre américaniste aussi riche en thèmes et en écrits, en propositions et en générosité, que le IV^e Centenaire de la découverte de l'Amérique célébré en 1892.²¹⁸ La bibliographie de l'époque est effectivement impressionnante, même si les apports péninsulaires ne semblent pas toujours répondre aux exigences de qualité et d'érudition escomptées,

²¹⁸ Salvador BERNABEU ALBERT, 1987, *op. cit.*, p. 15.

comme le remarque Rafael Altamira (1866-1951) en décrivant les conférences de l'Ateneo, par exemple, comme un ensemble mélangé et inégal, au style relevé parfois ; négligé d'autre fois et vide de contenu scientifique le plus souvent .²¹⁹

III.1. Christophe Colomb et l'Espagne.

Les thèmes et les motifs de l'épopée de 1492 expliquent, dans un premier temps, le choix des villes de provinces retenues par la *Commission du Centenaire* puis par la *Junta* de 1891, pour l'organisation des manifestations espagnoles : Grenade, Valladolid, Barcelone, La Rábida et Huelva. Cette dernière ville dispose déjà, depuis 1880, d'une *société colombienne* qui célèbre chaque année, au mois d'octobre, le départ des Caravelles. Ailleurs, depuis quelque temps, les inaugurations de monuments et de places se succèdent. On érige un peu partout des statues à la gloire de l'amiral : à Madrid (1875, 1882 et 1885), à Carthagène (1883), à Séville (1887), à Barcelone (1888), à Grenade, à La Rábida, à Huelva, à Pontevedra, à Rota et à Salamanque (1892). Juan Gómez Soubrier observe cependant que *l'image graphique de Christophe Colomb au cours du IV^e Centenaire de la Découverte ne correspond pas à celles des avant-gardes artistiques de son époque dont il a été mis à l'écart, après avoir été oublié et exclu*. Les temps, selon cet historien, ne sont plus propices aux triomphalismes *sur aucune des rives de l'Atlantique et encore moins en Espagne* .²²⁰ Cette image de Colomb en jupe courte, agitant un drapeau, les pieds encore mouillés par l'eau du premier débarquement, inonde malgré tout les couvertures des livres et des revues illustrées ainsi que les affiches publicitaires. Le journaliste Andrés Corzuelo évoque pour sa part, dans la revue *Blanco y Negro*, l'utilisation commerciale abusive du nom et de l'effigie de Christophe Colomb :

Vous pouvez être sûr que l'industrie ne reste pas inactive et il est impossible que vous vous approchiez d'une vitrine sans qu'un article élaboré en honneur de Colomb ne retienne votre attention. Il y a des bombons Colomb, des brioches Colomb, les pâtes d'amande Colomb et même du saucisson Colomb, ce qui tient déjà de l'exagération. Ce n'est pas moi qui le dit, les commerçants sont ainsi. Hier tout était consacré à Peral²²¹, aujourd'hui c'est le tour de Colomb, demain Dieu dira. Un industriel a eu une heureuse idée. Il a fabriqué des bustes de Colomb en chocolat et en a rempli ses vitrines avec cet écriteau : *Colombs* à 50 centimes la pièce.²²²

L'Historien Juan Pérez de Guzmán y Gallo (1841-1928) se plaint quant à lui de la généralisation de représentations erronées du grand navigateur, dues au scepticisme déplorable, à

²¹⁹ Rafael ALTAMIRA, *Revista Literaria*, in *La España Regional*, Tomo XIII, Año XII, Barcelona, 1892, in Salvador BERNABEU ALBERT, 1987, *op. cit.*, p. 64.

²²⁰ Juan GÓMEZ SOUBRIER, 1892 : *Centenario sin rostro*, in *América 92*, *Revista del V Centenario*, Núm. 4. *Especial Suplemento IV Centenario del descubrimiento de América*, Madrid, Sociedad Estatal V Centenario, abril-junio 1990.

²²¹ Isaac PERAL (1851-1895) inventeur du premier sous-marin conçu en 1884 et mis à l'eau pour la première fois à Carthagène en 1888.

²²² Andrés CORZUELO, *Un poco de Colón*, Blanco y Negro, Madrid, 9 de octubre de 1892, in Salvador BERNABEU ALBERT, *Del «Centenario de Colón» al encuentro de dos mundos*, *América 92*, *op. cit.*, 1990.

son sens, des historiens nord-américains Justin Winsor (1831-1897), Henry Harrisse (1823-1910) et Aaron Goodrich (1807-1887) qui ont dénaturé, d'après lui, la véritable figure de Christophe Colomb en défendant :

une tradition de mauvais genre, inaugurée depuis le XVI^e siècle par ceux qui à Frankfort, en Hollande, en France et même en Italie ont déversé leur colère contre Colomb et contre l'Espagne, en raison de l'importance et du rayonnement que nous ont conférés la découverte, la conquête et la colonisation du nouveau et vaste continent, en semant le discrédit sur certaines choses, le doute sur d'autres, et sur toutes, enfin, la colère dont une grande partie de l'Europe, notre rivale, s'est trouvée possédée en raison de ce prodigieux événement .²²³

Voilà pourquoi de nombreux acteurs et observateurs voient dans les commémorations de 1892 l'occasion de rétablir une image plus élogieuse de l'Amiral. Dans son *Histoire de la découverte de l'Amérique*, l'intellectuel Emilio Castelar, fidèle à sa célèbre rhétorique oratoire, s'enflamme pour la vie et l'œuvre du grand navigateur :

Nous évoquons ici un homme, en tous points, extraordinaire, que nous pourrions qualifier en profitant des richesses adjectives de notre langue, d'homme prodigieusement singulier ; nous évoquons Christophe Colomb, qui se présente aujourd'hui à nos yeux sur la terre qu'il a découverte, tel l'Eternel dans les tableaux liturgiques, au dessus de sa création.²²⁴

La figure de Christophe Colomb intéresse les historiens et les géographes, bien sûr, mais aussi les romanciers, les poètes, les artistes, les journalistes, les commerçants, les hôteliers, les descendants de l'illustre marin dont le Duc de Veragua, président de la Commission de 1888, et hôte d'honneur de nombreuses manifestations, et finalement l'ensemble des catholiques, qui voient dans le navigateur génois un véritable missionnaire, un apôtre moderne de la foi chrétienne. En fait, dès 1866, une demande officielle de béatification de Christophe Colomb a été soumise au Vatican. Le projet avorte en 1891, malgré la pression de nombreux milieux catholiques européens, en raison de l'existence reconnue d'un fils illégitime du navigateur, Ferdinand Colomb. La communauté catholique, dans son ensemble, continue cependant d'encenser l'œuvre évangélisatrice du grand *Amiral de la Mer Océane*, reprenant à son compte cette sentence du pape Léon XIII : *Columbus noster est*.²²⁵

Bernabeu Albert rappelle le rôle décisif joué par le comte français Roselly de Lorgues (1805-1898) comme inspirateur en Europe de la légende mystique de Christophe Colomb.²²⁶ Il suffit pour

²²³ Juan PÉREZ DE GUZMÁN y GALLO, *Retrato de D. Cristóbal Colón, descubridor del Nuevo Mundo, El Centenario, Tomo III*, Madrid, Tipografía de "El Progreso Editorial", 1892, p. 414.

²²⁴ Emilio CASTELAR, *Historia del descubrimiento de América*. Establecimiento tipográfico, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892. - Ed. Felipe González Rojas, Madrid, 1893. - *Est. Tip. y Casa Editorial Felipe González Rojas*, Madrid, 1895. - Felipe González Rojas, Madrid, 1907. - Felipe González Rojas, Madrid 1910.

Reproducción fac-simil de la edición de Madrid : Felipe González Rojas, 1893. Sevilla : Edisur, 1988.

²²⁵ Léon XIII, (Pape), *Lettres apostoliques de S. S. Léon XIII : encycliques, brefs, etc.*, Tome V, *Edition numérique*. BNF de l'éd. de Paris : [s.n.], 1899.

²²⁶ Salvador BERNABEU ALBERT, *op. cit.*, 1987, p. 112-113.

s'en convaincre de relire simplement les titres évocateurs de quelques uns de ses ouvrages, publiés peu avant les commémorations du IV^e Centenaire : *Satan contre Christophe Colomb ou la prétendue chute du Serviteur de Dieu* (1876), *Les deux cercueils de Christophe Colomb* (1882), *Christophe Colomb serviteur de Dieu. Son Apostolat, sa Sainteté* (1884).²²⁷ Les thèses de Roselly de Lorgues, qui se publient en Espagne en 1892²²⁸, inspirent les discours et les sermons prononcés lors des nombreuses cérémonies religieuses organisées dans le pays et en particulier le 12 octobre. Outre l'influence qu'il exerce sur d'autres écrivains, tels que le Français Léon Bloy²²⁹ (1846-1917) ou l'italien Michel Angelo Maria Mizzi, Roselly de Lorgues a aussi ses disciples dans la péninsule ibérique comme León Carbonero y Sol, directeur de la revue religieuse *La Cruz*²³⁰, l'archiprêtre Francisco Rubio Contreras qui exalte *l'esprit chrétien* du grand navigateur²³¹ lors du *Congrès Catholique National*, célébré en octobre 1892 à Séville, ou Baldomero Lorenzo y Leal qui voit Christophe Colomb comme *le héros du Catholicisme*²³².

La production bibliographique « colombienne²³³ » du IV^e Centenaire est impressionnante. Deux ans avant les célébrations Cesáreo Fernández Duro (1830-1908) parle déjà de la *Nébuleuse de Colomb*²³⁴, offrant ainsi une image visuelle à la fois de la persistance de nombreuses inconnues concernant la vie et l'œuvre de l'Amiral et de l'ampleur des polémiques qui se développent sur ce thème en Europe et en Amérique. Le catalan José Yxart y Moragas (1852-1895), président de l'Ateneo de Barcelone, évoque lui aussi l'amplitude des débats sur Christophe Colomb tout en soulignant l'importance excessive accordée parfois à la personnalité du navigateur au détriment du fait historique lui même :

²²⁷ Comte ROSELLY DE LORGUES, *Satan contre Christophe Colomb ou la prétendue chute du Serviteur de Dieu*, Paris, 1876 - *Les deux cercueils de Christophe Colomb*, Paris, Pillet et Dumoulin, 1882 - *Christophe Colomb serviteur de Dieu. Son Apostolat, Sa Sainteté*. 2^e édition. Paris, Librairie Plon 1884.

²²⁸ Conde ROSELLY DE LORGUES, *Monumento a Colón. Historia de la vida y viajes de Cristóbal Colón*. (Œuvre écrite en français, suivie de documents inédits sur le second mariage de Colomb avec Doña Beatriz Enriquez de Córdoba, traduite par D. Pelegrín Casabó y Pagés et publiée sous la direction du Père D. Ramón Buldú), Barcelona, Jaime Seix, 1892

²²⁹ Léon BLOY, *Le révélateur du Globe, Christophe Colomb et sa béatification future*, Paris, Santon, 1884

²³⁰ León CARBONERO Y SOL, *Congreso Católico, Nacional Español, celebrado en Sevilla en 1892, con licencia y aprobación de la Autoridad Eclesiástica*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

²³¹ Francisco RUBIO CONTRERAS, *Discurso sobre la influencia del espíritu cristiano en el ánimo de Colón*, Imp. E. Rasco, Sevilla, 1893. - *Influencia del espíritu cristiano en el ánimo de Colón para la realización de su empresa in Crónica del tercer Congreso Católico Nacional Español. Discursos pronunciados en las sesiones públicas y reseña de las memorias y trabajos presentados en las secciones de dicha Asamblea celebrada en Sevilla en Octubre de 1892*, Sevilla, Est. Tip. de El Obrero de Nazaret, de C. de Torres y Daza, Farnersio 1, 1893.

²³² Baldomero LORENZO y LEAL, *Cristóbal Colón. El Héroe del Catolicismo. Leyenda Histórica*, Huelva. Imprenta de la Viuda e Hijos de Muñoz, 1885.

²³³ Nous employons ici l'adjectif (comme par la suite) entre guillemets au sens espagnol de « colombino, a », c'est-à-dire relatif à Christophe Colomb.

²³⁴ Cesáreo FERNÁNDEZ DURO, *Nebulosa de Colón, según observaciones hechas en ambos mundos*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1890.

Rien que la liste de ces dernières années sur la biographie de Colomb et la découverte est aujourd'hui interminable : elle constitue un véritable catalogue d'une bibliothèque immense. Un simple coup d'œil suffit à noter le paradoxe suivant : la nature et la forme des célébrations en cette fin de siècle et le caractère qu'a pris cette glorification discutée qui met en évidence la pensée et l'état de la société actuelle, à l'occasion du Centenaire ou plutôt en s'en servant de prétexte; tout cela est devenu plus intéressant que le fait historique sur lequel on discute et que l'on célèbre. Parmi les nombreux faits que l'on pourrait citer, j'en indiquerai ici un seul, indéniable, qui se manifeste partout de la même façon : il s'agit de la division profonde et radicale entre les hommes sur la manière d'apprécier la valeur de la découverte et la personne du découvreur.²³⁵

Le programme du cycle de l'Ateneo de Madrid réunit à lui seul dix conférences consacrées à Christophe Colomb : *Colomb et les Rois Catholiques* (Marquis de Hoyos), *Le premier voyage de Colomb*, *Amis et ennemis de Colomb* (Cesáreo Fernández Duro), *Colomb et l'ingratitude de l'Espagne*, *Colomb et Bobadilla* (Luis Vidart), *Les premières terres découvertes par Colomb* (Patricio Montojo), *Castille et Aragon dans la découverte de l'Amérique* (Victor Balaguer), *Colomb et les franciscains* (Emilia Pardo Bazán), *Les portraits de Colomb* (Nicolas Paso y Delgado) et *Les restes de Colomb* (Manuel Colmeiro).

En Espagne deux courants s'affrontent sur l'histoire « colombienne » : d'un côté l'école réaliste²³⁶ inspirée par l'écrivain et marin Cesáreo Fernández Duro, auteur d'une importante œuvre critique sur Christophe Colomb²³⁷ ; de l'autre une école idéaliste qui rejette tout forme de révision historique qui puisse remettre en cause la gloire de l'amiral. Tout en coïncidant fréquemment avec les mystiques français sur la dimension apostolique que ceux-ci confèrent à la figure de Colomb, c'est aussi un esprit romantique qui guide souvent ces idéalistes, semblable à celui qui animait, par exemple, en 1870 le discours sur la découverte de l'Amérique prononcé par l'orateur républicain Emilio Castelar devant l'assemblée constituante :

²³⁵ José YXART y MORAGAS, *Discurso Inaugural, 7 de octubre de 1892, in Conferencias leídas en el Ateneo Barcelonés sobre el estado de la cultura española y particularmente catalana en el siglo XV*, Barcelona, Imprenta de Henrich y Compañía en Comandita, 1893, p. 10-11. (Cité également in Salvador BERNABEU ALBERT, 1987, *op. cit.*, p. 110.)

²³⁶ Salvador BERNABEU ALBERT, 1987, *op. cit.*, p. 115.

²³⁷ Parmi ses ouvrages publiés jusqu'en 1892, on peut citer en particulier : *Colón y Pinzón. Informe relativo a los pormenores del descubrimiento del Nuevo Mundo, presentado a la Real Academia de Historia*, Madrid, Tello, 1883; *Colón y la historia póstuma. Examen de la que escribió el conde de Roselly de Lorgues*, Madrid, Tello, 1885; *Tradiciones infundadas*, Sucesores de Rivadeneyra, Madrid, 1888; *¿Cuál es entre las Lucayas la isla que denominó Colón de San Salvador?* - Boletín de la Real Academia de Historia, XIX, N°5, noviembre 1891; *Vicente Yáñez Pinzón*, La Ilustración española y americana, 15 de agosto de 1892; *Libros nuevos relativos a Colón y al descubrimiento de América*, Boletín de la Real Academia de Historia, XX, N°5, 1892; *Los grillos de Colón*, La Ilustración española y americana, 22 de febrero de 1892; *Concepto Colombino*, La España Moderna, marzo 1892; *Investigación de los bienes de Fortuna que tuvo Don Cristóbal Colón*, *Armamento de la carabelas de Colón*, *El estrecho que buscaba Colón por la costa de Veragua*, *Tripulación de la nao Santa María y de las carabelas Pinta y Niña* et *La vida en las carabelas de Colón*, *El Centenario*, *op. cit.*, 1892; *Amigos y enemigos de Colón*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

Lorsque s'achevait l'histoire du Moyen Age ; lorsque nous devenions maîtres de la mer grâce à la boussole, maîtres du temps grâce à l'imprimerie et maîtres du ciel grâce au télescope, un homme, sublime, un poète, un artiste, un prêtre, Colomb, depuis une caravelle, et plus encore depuis la nef de sa foi, scrutait les présages du monde auxquels rêvait son esprit et voyait une lumière incertaine lui découvrant la terre. Cette lumière qui tremblait devant Colomb était l'étoile d'un Nouveau Monde, qui s'élevait sur les mers comme une seconde création pour l'homme régénéré par la liberté et par le développement de sa conscience, aspirant à de nouveaux et plus larges espaces.²³⁸

Pour les idéalistes Colomb est un guide, un visionnaire et nécessairement un personnage doté d'une haute stature intellectuelle et morale. Le capitaine Miguel Carrasco Labadía affirme qu'il ne suffit pas d'analyser les actions du navigateur pour comprendre sa grandeur, il faut d'abord la ressentir en prédisposant son âme pour en recevoir toutes les effluves.²³⁹ Bien que soulignant, dans une conférence prononcée à l'Ateneo de Madrid, le rôle important joué par les castillans et les aragonais, l'intellectuel catalan Victor Balaguer (1824-1901) présente le marin génois comme le seul grand héros de la découverte du Nouveau Monde. S'opposant aux historiens *réalistes* sur la personnalité morale du découvreur, il défend une conception didactique de l'histoire qui doit reposer avant tout sur l'exemplarité de ses plus illustres protagonistes :

Si les naturalistes de l'Histoire [*l'école réaliste*] poursuivent dans cette direction, il ne restera bientôt plus de grands hommes dans l'Antiquité, ni de héros sur l'Olympe païen, ni de saints dans le ciel chrétien. Nous allons devenir les déshonorés de l'Histoire et nous aurons à transmettre en classe de bien tristes enseignements à nos enfants.²⁴⁰

Carrasco Labadía s'en prend, lui, directement à l'Histoire, dont les affirmations, même les plus claires en apparence n'auront jamais *la valeur absolue d'une formule mathématique*. Si l'Histoire a ses privilèges, *la vérité*, selon lui, *a aussi les siens, plus puissants et sacrés*. C'est pourquoi il met en doute la validité de certains documents historiques brandis contre Colomb et tout autant susceptibles, d'après lui, de dévoiler des vérités que de prouver des inepties.²⁴¹ Cesáreo Fernández Duro lui rétorque que *la légende est à l'histoire ce que la retouche est à la photographie*. Elle efface et adoucit les imperfections, corrige les négligences de la nature et les détériorations du temps. Pour lui, Christophe Colomb, comme tout homme de pouvoir, avait des ennemis et il avait, d'ailleurs, toutes les raisons du monde d'en avoir :

Il était cru et irritable, d'après Gómara ; de nature impétueuse et rude selon Garibay ; irascible si l'on préfère le jugement du milanais Benzoni, conforme à celui de presque toutes les personnes qui firent le portrait moral de Christophe Colomb.[...] Ojeda, exaspéré, s'éloigna de lui, les Pinzones et les Lepas, les

²³⁸ Emilio CASTELAR, *Discurso*, Diario de Sesiones de las Cortes Constituyentes. Número 310, 20 de junio de 1870, p. 8981-8992. Cf. également Carmen LLORCA, *Emilio Castelar : Discursos parlamentarios*, Narcea de Ediciones, Madrid, 1973.

²³⁹ Miguel CARRASCO LABADIA, *Colón en el Ateneo (Apuntes de crítica histórica o sea vindicación de los ataques dirigidos al insigne descubridor de América)*, Tipografía Manuel Gines Hernández, 1892, p. 32.

²⁴⁰ Víctor BALAGUER, *Cristóbal Colón y el descubrimiento de América*, *El Centenario*, Tomo I, op. cit., p. 263-264.

²⁴¹ Miguel CARRASCO LABADIA, op. cit., 1892, p. 34.

meilleurs compagnons des souffrances des premières heures, lui tournèrent le dos; Francisco Roldán qui avait démontré sa valeur en empoignant le bâton de la justice, dut se soustraire à son mandat, le cher vicaire de Saint-François de Paule quitta l'île d'Hispaniola...²⁴²

Les débats de l'Ateneo de Madrid et en particulier les conférences de Cesáreo Fernández Duro et celles du militaire et historien *réaliste* Luis Vidart sur les relations de Colomb et Bobadilla et sur la question de l'ingratitude de l'Espagne²⁴³, déclenchent en vérité une importante polémique « colombienne ». Ces conférenciers défendent l'idée qu'il faut rectifier l'image négative des Pinzón, de Bobadilla, des Rois Catholiques, et de l'Espagne, même s'il en coûte un peu ou beaucoup au prestige moral qui auréolait jusqu'alors le légendaire navigateur. Antonio Cánovas del Castillo affirme lui aussi, dès le 11 février 1891, lors de la conférence inaugurale du cycle de l'Ateneo, que *l'homme n'est jamais libre d'imperfections* et que Christophe Colomb était un homme, même s'il était *un véritable prodige de foi rationnelle*²⁴⁴. Cánovas concède toutefois qu'en matière de jugements historiques l'unanimité demeure une chose très rare :

Bien que celle-ci [notre époque], se targue plus qu'aucune autre d'impartialité et de largeur d'esprit, le fait est que jamais les passions contemporaines n'ont pesé autant sur la critique du passé. Les moyens de recherche, à n'en pas douter, se sont multipliés, les données sont désormais tirées des archives, des mémoires, de documents dignes de foi, des sources elles-mêmes, en somme ; et la vérité serait presque toujours facile de connaître, si l'on arrêta seulement de la chercher sans cesse avec ingénuité.²⁴⁵

Les *réalistes* prétendent pourtant suivre une démarche *positive* pour combattre, à la fois les thèses des historiens nord-américains tels que Henry Harrisse, qu'ils jugent fallacieuses et hostiles aux intérêts de l'Espagne et celles des mystiques et idéalistes, qu'ils condamnent pour leur manque de discernement et de pertinence. Cette tendance est, selon Bernabeu Albert, celle qui démontre la plus grande rigueur scientifique, tout en bénéficiant de l'appui de prestigieux intellectuels tels que Marcelino Menéndez y Pelayo, Emilia Pardo Bazán, Miguel Mir, Rafael Altamira, Justo Zaragoza ou Juan Valera. Dans les pages de la revue *El Centenario*, l'académicien andalou semble vouloir trancher officiellement en faveur de l'école réaliste :

En cette fin XIX^e siècle et avec des personnages qui, tout illustres qu'ils fussent, vécurent il y a quatre siècles, il n'est désormais plus possible de forger une apothéose, d'imaginer une légende épique et de troquer la réalité de l'être contre une vague idéalisation ou un rêve poétique... Il faut qu'il [Colomb] continue de vivre dans la mémoire des hommes comme l'un de nos semblables, avec toutes les faiblesses,

²⁴² Cesáreo FERNÁNDEZ DURO, *Amigos y enemigos de Colón*, Madrid, Rivadeneyra, 1892, p. 5, 12, 13.

²⁴³ Luis VIDART SCHUCH, *Colón y Bobadilla, conferencia dada en el Ateneo de Madrid el 14 de diciembre de 1891*, Est. tipográfico Sucesores de Rivadeneyra, Madrid 1892. - *Colón y la ingratitud de España, conferencia dada en el Ateneo de Madrid el 21 de enero de 1892*, Rivadeneyra, Madrid 1892 - *Colón y Bobadilla, una polémica y un boceto dramático*, Tip. de Manuel Ginés Hernández, Madrid 1892.

²⁴⁴ Antonio CÁNOVAS DEL CASTILLO, *Criterio histórico con que las distintas personas que en el descubrimiento de América intervinieron han sido después juzgadas*, Ateneo de Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, Madrid, 1892, p. 26 et 8.

²⁴⁵ *Ibid.*, p. 9-10.

les passions et même les fautes, propres à l'humanité... Tant qu'il ne s'agit pas de calomnies, tout ce qui a été dit, donc, ou qui se dira, en apparence contre Colomb, définit davantage sa physionomie, dessine, complète et anime sa figure morale .²⁴⁶

Malgré la polémique ou peut-être même grâce à elle, Christophe Colomb demeure finalement le héros des publications du *Centenaire*. La bibliothèque Nationale de Madrid compte aujourd'hui une centaine d'ouvrages publiés en Espagne autour de 1892. On y trouve, des catalogues iconographiques²⁴⁷, des collections d'autographes²⁴⁸, des albums²⁴⁹, des recueils d'articles²⁵⁰, des analyses historiques ou économiques²⁵¹, des conférences, des hommages ou des

²⁴⁶ Juan VALERA, Doña Felipa Moñiz de Melo, mujer de Colón, *El Centenario*, Tomo II, Tipografía de "El Progreso Editorial", Madrid, 1892, p. 410.

²⁴⁷ *Álbum colombino : recuerdo del cuarto centenario del descubrimiento de América por Cristóbal Colón*, Madrid, 1892 - *Iconografía colombina : Catálogo de las Salas de Colón*, Madrid, 1892

²⁴⁸ Duquesa de ALBA, *Autógrafos de Cristóbal Colón y papeles de América / los publica la duquesa de Berwick y de Alba, Condesa de Siruela*, Rivadeneyra, Madrid, 1892.

Antonio María FABIÉ, *Autógrafos de Colón y papeles de América*, Boletín de la Real Academia de la Historia, XXII, n° 6, juin 1893, p. 481.

Juan de Dios de RADA Y DELGADO, *Tres autógrafos de Colón*, *El Centenario*, Tomo 3, op. cit., p. 219-229.

²⁴⁹ Joaquín GUICHOT (1820-1906), *Apuntes descriptivos de las fotografías contenidas en el álbum que el Excmo. Ayuntamiento de Sevilla dedica como homenaje a Colón en el cuarto centenario del descubrimiento del Nuevo Mundo*, Est. Tip. de Gironés y Orduña, Sevilla, 1892 - *Historia de Cristóbal Colón y Explicación detallada del Monumento*, Imp. Heinrich y C^a, Barcelona, 1897.

²⁵⁰ Manuel María SAMA, *El desembarco de Colón en Puerto-Rico y el monumento del Culebrinas / colección de artículos publicados en El Diario Popular de Mayaguez por Manuel María Sama*, Mayaguez, Tip. Comercial, 1894.

Emilio CASTELAR, *América en el descubrimiento y en El Centenario*, *El Centenario*, Tomo I, p. 101-118. -*Un mártir (Tomás Moro). Estudio histórico*, La Ilustración Española y Americana, 8 de enero-15 de abril de 1892 - *Efemérides capitales del Descubrimiento*, *La Ilustración Española y Americana*, Madrid, abril de 1892-abril de 1893. *Venida de Colón a España*. El Globo. Diario Ilustrado, 6184, 12 de octubre de 1892.

²⁵¹ Joaquín ABAJO FERNANDEZ, *Colón ante el comercio del mundo : estudio económico y comercial del descubrimiento de América...*, Madrid, Ed. Ricardo Fe, 1892.

Pietro Martire d'ANGHIERA, *Fuentes históricas sobre Colón y América / Pedro Mártir de Anglería...*, libros rarísimos que sacó del olvido traduciéndolos y dándolos a luz en 1892, el Dr. D. Joaquín Torres Asensio, Madrid, Imp. de la S. E. de S. Francisco de Sales, 1892.

Víctor BALAGUER (1824-1901), *Cristóbal Colón*, El Progreso Editorial, Madrid, 1893

Miguel COLMEIRO (1816-1901), *Primeras noticias acerca de la vegetación americana suministradas por el Almirante Colón y los inmediatos continuadores de las investigaciones dirigidas al conocimiento de las plantas : con un Resumen de las expediciones botánicas de los españoles Conferencias...*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

Rudolf CRONAU, *América : historia de su descubrimiento desde los tiempos primitivos hasta los más modernos. Obra dedicada a solemnizar el cuarto centenario del descubrimiento de América por Cristóbal Colón*, Montaner y Simón, editores, Barcelona, 1892.

Alexander von HUMBOLDT (1769-1859), *Cristóbal Colón y el descubrimiento de América : historia de la geografía del nuevo continente y de los progresos de la astronomía náutica en los siglos XV y XVI / traducida al castellano por D. Luis Navarro y Calvo*, Madrid, Librería de la viuda de Hernando, 1892.

Luka JELIC, *Evangelización de América antes de Cristóbal Colón / Disertación escrita en francés por el Dr. Luka Jelic de Spalato (Dalmacia) traducida por el Dr. Pedro Roca*, Madrid, Manuel G. Hernández, 1892.

discours²⁵², des poèmes épiques ou lyriques²⁵³ et même une zarzuela²⁵⁴, des biographies du navigateur²⁵⁵, des études sur la préparation de sa première expédition²⁵⁶, sur ses caravelles²⁵⁷, sur

Víctor OZCARIZ, *Cristóbal Colón y la historia*, Madrid, Imp. Dionisio de los Ríos, 1892.

REAL ACADEMIA DE LA HISTORIA (España), *De los pleitos de Colón, Sucesores de Rivadeneyra*, Madrid, 1892-1894.

REAL ACADEMIA DE LA HISTORIA, *Bibliografía Colombina : enumeración de libros y documentos concernientes a Cristóbal Colón y sus viajes...*, Madrid, Tip. de Fortanet, 1892.

José RICART Y GIRALT, *Cristóbal Colón, cosmógrafo*, Imp. de Henrich y C^a, Barcelona, 1893.

Francisco SERRATO, *Cristóbal Colón : historia del descubrimiento de América / prólogo de don Roque Chabas*, Madrid, El Progreso Editorial, 1893.

²⁵² Toutes les conférences de l'Ateneo sur Colomb ont été publiées par Rivadeneyra : *Est. tipográfico "Sucesores de Rivadeneyra"*, Madrid, 1892.

Papa LEON XIII, *Carta de la Santidad de... León... Papa XIII a los Arzobispos y Obispos de España, Italia y ambas Américas sobre Cristóbal Colón*, Madrid, Imp. y Lit. de los Huérfanos, 1892.

VIESCA Y MENDEZ, Rafael de la, *Colón y su época : discurso*, Tip. de Rodolfo de Olea, Cádiz, 1892

²⁵³ José DEVOLX Y GARCÍA, *La epopeya de Colón : Bosquejo épico*, Madrid, Imprenta de San Francisco de Sales, 1892.

Lorenzo GONZÁLEZ AGEJAS, *Colón y su mundo : (1492-93). Poema histórico...*, Est. Tip. de "El Liberal", Alicante, 1892.

Ricardo GUIJARRO, *Canto épico a Colón*, Imp. del Atlántico, Santander, 1892.

Juan Nepomuceno JUSTINIANO Y ARRIBAS, *Cristóbal Colón : Poema*, Uceda Hermanos, Badajoz, 1897.

José LAMARQUE DE NOVOA y José María ASENSIO (1829-1905), *Cristóbal Colón : poema / ilustrado con reproducciones fototípicas de cuadros de los mejores artistas españoles hechas por Francisco Saña*, Sevilla, Imp. de E. Rasco, 1892.

Pedro MARTINEZ DE LAGRÁN, *El viaje de Colón : Oda / Tip. G. Pedraza*, Madrid, 1892.

Carolina de SOTO Y CORRO, *Colón y América, poema histórico*, Ed. Ricardo Fé, Madrid, 1892.

Juan TOMÁS SALVANY, *Colón / poema*, Madrid : Rubiños, 1892.

Carolina VALENCIA, *Colón : poema*, Palencia, Ed. Abundio T. Menéndez, 1892.

²⁵⁴ José FELIS (1850-1918), *Colón : Zarzuela en tres actos y en verso... / Música de D. Roberto Segura*, Valencia, Imp. de Manuel Alufre, 1892.

²⁵⁵ Ángel BUENO, *Centro de Educación moderna : Historia de Colón por los autorcillos de escrituras libres..., educandos de Angel Bueno*, Madrid, Imp. de el Progreso Editorial, 1892.

León CARBONERO Y SOL, *Homenaje á Cristóbal Colón, de la Orden Tercera de N.P. San Francisco en el cuarto centenario del descubrimiento del Nuevo Mundo... La Cruz*, Sevilla, 1892.

Centenario de Colón : descripción histórica de los hechos más notables del insigne marino Cristóbal Colón Viuda e Hijos de Fernández Iglesias, Madrid, 1892.

Fernando COLON, *Historia del almirante don Cristóbal Colón / escrita por don Fernando Colón hijo*, Madrid, Tomás Minuesa, 1892.

T. ESCAMILLA, *Historia de Cristóbal Colón y del descubrimiento de América*, Madrid, Imp. de Tomás Minuesa, 1892.

Camilo Enrique ESTRUCH, *Cristóbal Colón ó el descubrimiento de América*, Madrid, Tip. de Francisco Hernández, 1892.

Antonio María FABIE, *Algunos sucesos de la vida de Colón anteriores á su primer viaje á Indias : Ensayo crítico*, Madrid, Fortanet, 1893. - *Historia de Cristóbal Colón*, Imp. de Henrich y Cía., Barcelona, 1892.

sa correspondance²⁵⁸, sur les relations de Colomb avec l'Espagne²⁵⁹, et enfin sur ses différents voyages et la découverte des terres nouvelles²⁶⁰.

L'historienne Olga Abad del Castillo considère que l'hommage prééminent rendu ainsi à Colomb, constitue peut-être l'une des conditions négatives qui empêchent lors des commémorations de 1892, une véritable *renaissance* culturelle de l'Espagne sur le plan international.²⁶¹ L'Amiral en effet, ravit le devant de la scène à tous les autres marins, découvreurs, explorateurs ou conquérants ibériques de l'aventure américaine.

Alphonse de LAMARTINE (1790-1869), Christophe Colomb (español), *Biografía de Cristóbal Colón / por Alfonso de Lamartine*, Madrid, Dirección y Administración (Barco, núm. 11), 1892.

Juan Gualberto LÓPEZ VALDEMORO DE QUESADA, Conde de las NAVAS (1855-1935), *Homenaje a Cristóbal Colón / por cuenta y a costa ajena. D. Fernando Colón (hijo natural o legítimo)... Polémica*, Madrid, Manuel G. Hernández, 1893.

Eduardo OLIVER-COPONS, *Colón*, Madrid, Imp. del Cuerpo de Artillería, 1892.

Alejandro de la TORRE Y VELEZ, *Estudios críticos acerca de un período de la vida de Colón*, Madrid, Imp. de la Sociedad Editorial de San Francisco de Sales, 1892.

Francisco de Paula VALLADAR, *Colón en Santa Fé y Granada : estudio histórico...*, Viuda e Hijos de P. V. Sabatel, Granada, 1892.

²⁵⁶ Ángel de ALTOLAGUIRRE Y DUVALE (1857-1939), *Llegada de Colón a Portugal*, Madrid, Cuerpo Administrativo del Ejército, 1892.

Fr. José COLL, *Colón y La Rábida*, Imp. De A. Pérez Dubrull, Madrid, 1891.

²⁵⁷ Pelayo ALCALÁ GALIANO, *La carabela Gallega o Santa María o la Nao Capitana de Colón*, Madrid, Ricardo Álvarez, 1892. - *Nuevas consideraciones sobre las carabelas de Colón*, R. Álvarez, Madrid, 1893.

Celso GARCIA DE LA RIEGA (1844-1914) *La Gallega, nave capitana de Colón en el primer viaje de descubrimientos : Estudios histórico*, Pontevedra, Vda. de J.A. Antunez, 1897.

Rafael MONLEÓN, *Las carabelas de Colón, El Centenario*, Tomo I, op. cit., p. 51-61 et 119-128.

²⁵⁸ Víctor BALAGUER, *Epistolario : memorial de cosas que pasaron*, Madrid, El Progreso Editorial, 1893. - *Relaciones y cartas de Cristóbal Colón*, Madrid, Viuda de Hernando, 1892.

²⁵⁹ Ricardo CAPPA, *Colón y los españoles*, Madrid, Gregorio del Amo, 3^o ed., 1889.

Francisco Rafael de UHAGÓN, Marqués de LAURENCIN, *La patria de Colón según los documentos de las órdenes militares*, Madrid, Tip. de Ricardo Fé, 1892.

Balduino de LORENZO Y LEAL, *Cristóbal Colón y Alonso Sánchez ó el primer descubrimiento del nuevo mundo*, Jerez, Imp. de El Guadalete á cargo de J. Pareja y Medina, 1892.

Luis VIDART, *Colón y la ignorancia española*, Álbum Iberoamericano, Tomo V, Madrid, 1892, p. 63.

M. VILLAR Y MACIAS, *Colón en Salamanca, España y América*, Tomo I, 17 de abril de 1892, op. cit., 1892, p. 161.

²⁶⁰ Miguel COLMEIRO, *Primeras noticias acerca de la vegetación suministradas por el almirante Colón...*, Madrid, Est. Tip. Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

Patricio MONTJOJO, *Las primeras tierras descubiertas por Colón : Ensayo crítico / con la traducción al idioma francés y tres láminas...*, Madrid, Est. Tip. Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

Otto NEUSSEL, *Los cuatro viajes de Cristóbal Colón... según los manuscritos de Fr. Bartolomé de las Casas Conferencia / trazados y publicados por Otto Neussel*, Madrid, Fortanet, 1892. - *Los cuatro viajes de Colón para descubrir el Nuevo Mundo, El Centenario*, Tomo II, op. cit., p. 80-96.

²⁶¹ Olga ABAD DEL CASTILLO, *El IV Centenario del Descubrimiento de América a través de la prensa sevillana*, Universidad de Sevilla, 1989, p. 245-246.

En réalité Christophe Colomb est avant tout un mythe et un symbole. Plus qu'un homme réel en chair et en os, plus qu'une figure de l'histoire²⁶², il incarne à lui seul la modernité et l'esprit de découverte. Ni espagnol, ni véritablement italien, c'est un être universel qui peut-être récupéré à la fois par les Américains et par l'Europe, par les libéraux et par les conservateurs, par les catholiques et par les libres-penseurs. C'est en ce sens qu'il dérouta de nombreux historiens espagnols qui ne parvinrent pas toujours à concilier sur sa personne, leurs affinités littéraires, religieuses, philosophiques ou patriotiques et leurs motivations intellectuelles.

Tout en inspirant les célébrations, les discours et les études scientifiques du Centenaire, l'histoire particulière de Christophe Colomb, en définitive, met aussi en évidence un déficit d'histoire nationale. Si le peuple espagnol place le grand navigateur seul sur un piédestal, c'est en partie parce qu'il ne lui connaît pas d'autres alternatives. L'organisateur des conférences de l'Ateneo de Madrid, Antonio Sánchez Moguel, se plaint ainsi dans la revue *El Centenario* du manque d'instruction historique de ses compatriotes :

En Espagne, l'histoire de la plus grande entreprise nationale n'occupe ni dans l'enseignement, ni dans les publications, ni dans la culture générale la place qui lui correspond. On quitte l'enseignement secondaire en ayant sur cet événement si important, des notions très légères et de temps à autre erronées, qui résultent même parfois d'une certaine antipathie exotique à l'égard de la nation découvreuse. On quitte ensuite l'Université en ayant sur ce point presque les mêmes connaissances que lorsqu'on y est entré. Si le programme d'Histoire de l'Espagne n'arrive jamais à atteindre les temps modernes, celui des cours d'histoire universelle ne permet en aucun cas d'embrasser non plus l'Histoire de l'Amérique. Celle-ci devrait constituer pourtant une matière spéciale d'enseignement, au moins pour le doctorat de Lettres et Philosophie. Et en ce qui concerne la culture privée, non seulement le goût pour la lecture de livres historiques est devenu une chose bien rare, mais il s'alimente généralement de narrations étrangères [...] de sorte que l'on peut assurer à l'approche du Centenaire que la majorité des Espagnols ignore complètement l'histoire américaine ou n'en connaît que des récits fabuleux, ce qui est pire encore.²⁶³

C'est pourquoi un certain nombre de penseurs espagnols semblent décidés à définir autour de la figure de Colomb un nouveau cadre historique national. Bien que les historiens réalistes et les idéalistes n'arrivent pas à s'entendre sur la personnalité morale du marin génois, ils s'accordent, tous, en revanche à reconnaître que l'Amiral ne fut pas le seul protagoniste de la découverte du Nouveau Monde :

Christophe Colomb s'est battu, certes, contre l'incrédulité de beaucoup de gens, contre l'indifférence de bien plus de personnes encore, et contre la méfiance de presque tout le monde, mais il a aussi trouvé en Espagne, depuis le premier moment, des adeptes chaleureux, des protecteurs efficaces, des amis, des compagnons, des auxiliaires qui ont participé à la réalisation de ses projets, et après celle-ci, des admirateurs véritables et enthousiastes.²⁶⁴

²⁶² Juan Rafael QUESADA CAMACHO, *Colón : del olvido a la sacralización*, in *América latina : memoria e identidad (1492-1992)*, Editorial Respuesta, San José, Costa Rica, 1993, p. 35.

²⁶³ Antonio SANCHEZ MOGUEL, *Las conferencias americanistas del Ateneo, El Centenario*, Tomo I, op. cit., 1892, p. 129-130.

²⁶⁴ Cesáreo FERNÁNDEZ DURO, *Amigos y enemigos de Colón*, op. cit, 1892, p. 6.

Le IV^e Centenaire doit être pour l'Espagne, finalement, l'occasion de rappeler que même si le navigateur génois reste l'initiateur, le promoteur et, somme toute, le découvreur indiscutable de l'Amérique, l'épopée de la Découverte est avant tout, dans son ensemble, une grande aventure nationale. Qu'elle soit idéaliste ou réaliste, la démarche des intellectuels espagnols sur la question s'inscrit, comme il a été déjà dit, dans un contexte politique et social dépressif²⁶⁵ qui favorise un fort sursaut nationaliste. On peut y lire aussi l'influence décisive de cette *bourgeoisie professionnelle* que José Carlos Mainer définit comme le *fer de lance idéologique du régénérationnisme*²⁶⁶ : une communauté d'universitaires, de notaires, d'ingénieurs, de juristes, de médecins, de spécialistes qui se regroupent autour d'associations, de chambres de commerce et d'industrie et de collègues professionnels qui soulèvent alors d'importants débats autour de nouveaux projets de société représentant des intérêts socio-économiques divers et complémentaires. Ce sont eux qui contribuent à la diffusion et à l'application des nouvelles théories et des méthodologies positivistes. Ils animent les inaugurations, les publications, les conférences et les congrès du Centenaire. Ils cherchent à susciter le réveil économique et culturel des différentes régions d'Espagne qui essaient aussi de jouer un rôle décisif dans le déroulement des célébrations. C'est une nation aux visages multiples qui s'expose ainsi, de Barcelone à Madrid, de Huelva à Badajoz ou de Cadix à Valladolid, un pays qui, tout en commémorant Christophe Colomb, doit aussi redéfinir sa propre physionomie nationale et historique.

III.2. La révision des critères historiques

Antonio Cánovas del Castillo, qui dirige le gouvernement et inaugure en 1891 et 1892 la plupart des cérémonies du IV^e Centenaire, demande à ses administrés, depuis la tribune de l'Ateneo de Madrid, d'exiger devant la communauté internationale, comme objectif unanime de la nation, une véritable réparation pour toutes *les injustices notoires commises à l'encontre de notre race, digne incontestablement de Colomb, de son génie et de son exploit*.²⁶⁷ Si à travers la *Leyenda Negra*, les nations étrangères ont obscurci et dénaturé depuis le XVI^e siècle l'histoire américaine de l'Espagne, elles ont contribué également, selon lui, à faire douter le pays de sa propre valeur et de son identité, tout en véhiculant à l'extérieur une image profondément négative.

Voilà pourquoi Juan Valera ne peut s'empêcher de s'indigner, lui aussi, dans les premières pages de la revue *El Centenario*, de cette campagne *désuète et intolérable* qui *nous accuse, nous condamne et nous maudit comme si nous étions les plus cruels des fanatiques*.²⁶⁸

²⁶⁵ Cf. Première Partie - I.1. Chroniques et réalités sociales.

²⁶⁶ José Carlos MAINER, *Un capítulo regeneracionista : el hispanoamericanismo (1892-1923)*, in *Ideología y Sociedad en la España Contemporánea. Por un análisis del Franquismo*, Madrid, Edicusa, 1977.p. 152-153.

²⁶⁷ Antonio CÁNOVAS DEL CASTILLO, *Criterio histórico...*, op. cit., 1892, p. 36.

²⁶⁸ Juan VALERA, *Introducción, El Centenario, Obras completas, Vol. III*, 1947, op. cit. p. 954.

Pour Salvador Bernabeu Albert, le *Centenaire* espagnol de 1892 assume deux taches essentielles : il contribue à *dissiper les erreurs* historiques concernant la personnalité de Christophe Colomb et le rôle de l'Espagne dans la découverte ; il concourt aussi à la *diffusion de l'histoire de l'Espagne et des Indes* dont la connaissance était jusqu'alors *lamentable*.²⁶⁹ L'historien uruguayen Carlos María Rama décrit pour sa part les commémorations espagnoles, de même que celles des autres pays européens ou américains d'ailleurs, comme une *immense démonstration d'art oratoire*²⁷⁰, la forme pesant davantage que le contenu sur les débats scientifiques et culturels. Pour le catalan Miquel Izard le *Centenaire de Colomb* n'est d'abord qu'une gigantesque et fallacieuse apologie de l'histoire nationale.²⁷¹ Gustav Siebenmann évoque, lui, une véritable *mégalo manie historiciste*.²⁷²

Quelle que soit l'interprétation que l'on retienne, il semble bien nécessaire de situer avant tout la position espagnole dans un contexte particulier. Sur le plan économique et social on l'a vu, l'Espagne est une nation minée par les crises et le scepticisme. Elle a perdu depuis plus d'un demi-siècle la presque totalité de ses colonies américaines, mais ce n'est que depuis quelques années à peine, et après avoir renoncé finalement à son rêve de *reconquête* coloniale, qu'elle a établi effectivement des relations diplomatiques avec les républiques latino-américaines. Isolée de l'Amérique pendant la plus grande partie du siècle, elle se trouve aussi à l'écart du reste du monde et en particulier de l'Europe. Cette situation suscite un fort sentiment d'ostracisme, notamment chez les historiens et plus généralement chez les intellectuels. Juan Valera y voit encore les conséquences d'un défaitisme national caractérisé :

En dehors de l'Espagne, le mouvement actuel du génie espagnol est estimé, à mon sens, bien au dessous de sa valeur réelle. Nous sommes en grande partie responsables de cette erreur. Nous nous sommes trompés nous mêmes en essayant de démontrer que l'essence de la pensée classique espagnole était morte.²⁷³

Les commémorations hispaniques de 1892 ont donc pour objectif de remplir un rôle réparateur ou *régénérateur*. Il s'agit de démontrer sur la scène internationale que l'Espagne est toujours en mesure d'assumer une certaine autorité intellectuelle sur les questions américaines. On l'a vu pour les aspects concernant la langue, c'est aussi vrai pour les thèmes historiques.

Une importante polémique concernant Christophe Colomb, par exemple, met en cause à l'étranger les historiens espagnols : l'américain Henry Harris dans un article de la *Revue Critique* de Paris accuse formellement l'académicien José María Asensio (1829-1905), auteur d'une *Histoire*

²⁶⁹ Salvador BERNABEU ALBERT, *op. cit.*, 1987, p. 111.

²⁷⁰ Carlos M. RAMA, *Historia de las relaciones culturales entre España y América latina. Siglo XIX.*, México-Madrid, Fondo de Cultura Económica, 1982, p. 184.

²⁷¹ Miquel IZARD, *Gestas y efemérides. Sobre el cuarto centenario*, Boletín Americanista, Vol.37, n° 47, Barcelona, 1997, p. 181-203.

²⁷² Gustav SIEBENMANN, *¿Cómo se celebraron los centenarios de 1492 en Europa?*, in *El peso del pasado : Percepciones de América y V Centenario*. Madrid : Editorial Verbum, 1995, p. 148.

²⁷³ Juan VALERA, *Obras Completas, Vol. III, op.cit.*, 1947, p. 1025-26.

de *Christophe Colomb, sa vie, ses voyages, ses découvertes*²⁷⁴, d'avoir purement et simplement plagié ses écrits. Il étend même, ensuite, ses accusations à l'ensemble des historiens espagnols de son époque.²⁷⁵ Le jeune et déjà prestigieux érudit Marcelino Menéndez y Pelayo (1856-1912) s'empresse alors de prendre la défense de ses compatriotes en publiant, notamment dans la revue *El Centenario*, un long article en deux parties, intitulé *Des historiens de Colomb*²⁷⁶, dans lequel il s'aligne sur les positions de l'école réaliste espagnole. Dans un courrier adressé en mars 1892 à son concitoyen Luis Vidart, il se targue même d'avoir infligé une véritable leçon à Henry Harrisse dans la *Revista Contemporánea* :

Avez-vous lu les trois articles que j'ai publié dans la *Revista Contemporánea* (numéros du 15 février, 28 février et 15 mars) où je vous ai cité à plusieurs reprises avec tous les éloges dont vous êtes digne? Dans ces articles j'ai voulu donner une correction littéraire à Harrisse tout en défendant notre Académie à laquelle j'aspire appartenir contre les extravagances agressives de ce critique américain.²⁷⁷

Si les Espagnols sont décidés à démontrer, en multipliant les publications à caractère scientifique, qu'ils sont bel et bien en mesure d'analyser et de juger l'épopée « colombienne », ils entendent également réviser, comme l'affirme Antonio Cánovas dans la conférence inaugurale du cycle américaniste de l'Ateneo de Madrid, les *critères historiques avec lesquels ont été jugées les différentes personnes qui sont intervenues dans la découverte de l'Amérique*²⁷⁸. Il est indispensable, selon lui, de *rendre justice à ceux qui, d'une manière ou d'une autre, et avec plus ou moins de mérite ou d'efficacité, ont pris part à cette aventure immortelle*.²⁷⁹ Il s'agit d'abord des amis et des protecteurs du grand navigateur, puis de ses compagnons de voyage et enfin de tous ceux qui poursuivirent, tout au long du XVI^e siècle, la grande épopée de la découverte et de la colonisation américaines. Le journaliste Angel Stor revendique ainsi dans *La Ilustración Española y Americana* l'exigence d'une reconnaissance collective nationale :

N'oublions pas, en cette occasion si solennelle, qu'il y a dans la découverte de l'Amérique un personnage plus grand qu'Isabelle et Ferdinand le Catholique, plus grand que Mendoza, Santangel, Deza, Marchena, Cabrero, Coloma et Pinzón, plus grand que Colomb lui même; parce qu'il n'existe pas d'individu qui soit capable de ce qu'est capable un peuple. Ce personnage c'est l'Espagne, la véritable protagoniste de cette

²⁷⁴ José María ASENSIO, *Cristóbal Colón, su vida, sus viajes, sus descubrimientos*, Barcelona, Espasa y Cia., 1891.

²⁷⁵ Cf. BERNABEU Albert, 1987, *op.cit.*, p. 124. - Henry HARRISSE, *Christophe Colomb et ses historiens espagnols, 12 octobre 1892*, Le Puy, Paris, 1892. - Henry HARRISSE, *Christophe Colomb devant l'Histoire*, (Escudo de Castilla y Leon), Paris, H. Welter Editeur, 1892.

²⁷⁶ Marcelino MENÉNDEZ Y PELAYO, *De los historiadores de Colón, El Centenario, Tomo II, op. cit.*, 1892, p. 433-454 et *El Centenario, Tomo III, op. cit.*, 1892, p. 55-71.

²⁷⁷ Marcelino MENÉNDEZ Y PELAYO, *De Luis Vidart a Marcelino Menéndez y Pelayo, Madrid, 17 marzo 1893, in Epistolario, Vol. 12, n° 255*, Madrid, Fundación Universitaria Española, 1986.

²⁷⁸ Antonio CÁNOVAS DEL CASTILLO, *Criterio histórico...*, *op. cit.*, 1892.

²⁷⁹ *Ibid.*, p.6

merveilleuse épopée qui est considérée comme une personne à part entière par de populaires historiens américains.²⁸⁰

Salvador Bernabeu Albert évoque opportunément le rapprochement possible de cette vision de la découverte et de la colonisation de l'Amérique avec le concept original d'*intra-histoire* qui sera développé quelques années plus tard en Espagne par le philosophe Miguel de Unamuno (1864-1936). Il s'agit effectivement de constater et d'évaluer l'action lente et anonyme du peuple espagnol dans son ensemble tout au long de la grande aventure américaine. L'idée de *nation espagnole*²⁸¹ pourtant, demeure pour les intellectuels au moment du *Centenaire*, une notion plus proche, plutôt, des conceptions exposées par Cánovas del Castillo lors de son discours historique du 6 novembre 1882, dans lequel il affirmait que *chaque nation ressent et renferme en soi, tout ce que nous avons l'habitude d'appeler aujourd'hui esprit national*.²⁸² C'est la même vision qui dictait également quelques mois auparavant en France cette phrase célèbre à Ernest Renan : *La nation est une âme, un principe spirituel*.²⁸³

L'esprit de la nation, c'est précisément ce qui reste lorsque tout est perdu : la puissance économique de l'empire colonial ; l'unité politique ; le prestige moral. C'est ce dernier que l'on cherche à recouvrer d'abord, par le biais d'un examen complet et d'une auto-évaluation de l'histoire américaine *nationale*. Le Centenaire de Colomb se raccroche donc aux ressources propres de l'Espagne, à ses Rois Catholiques, à ses Archives des Indes, à ses chroniqueurs historiques, à ses nombreux explorateurs, conquérants et colons, pour redire ou réécrire une histoire positive au sens premier du terme :

Les qualificatifs de grossiers, d'ignorants et de négligents envers tout ce qui ne concernait ni l'acquisition de l'or ni la destruction des Indiens, ces adjectifs au moyen desquels on prétend également et systématiquement dénigrer ceux qu'on appelle en bloc les *aventuriers de la conquête*, obligent le dernier de leurs compatriotes, lorsque l'occasion s'offre à lui, à protester contre l'offense, en signalant les nombreuses exceptions de cette généralisation trop absolue, et en rappelant le noble nom de ceux qui ont

²⁸⁰ Angel STOR, *Las conferencias en el Ateneo, La ilustración española y americana*, XXXIII, 8 de septiembre de 1892, *op. cit.*, 1892, p. 147. - Cité également in Salvador BERNABEU ALBERT, *op. cit.*, 1987, p. 123.

²⁸¹ « Pour lutter contre les forces obscurantistes et l'immobilisme, explique Jean-Claude Rabaté, Miguel de Unamuno forge un concept riche et original, celui de l'*intra-histoire*, dont le héros est le peuple anonyme des campagnes, étudié dans son parler, son folklore ou sa démotique, son engagement dans les guerres carlistes. L'analyse de ce concept peut aider à mieux comprendre la réponse apportée par l'écrivain à ceux qui se sont emparés de l'historiographie nationale à une époque où en France et en Espagne, se répandent les discours et les réflexions sur la nation, comme ceux de Renan ou de Cánovas del Castillo. » in Jean-Claude RABATÉ *Crise intellectuelle et politique en Espagne à la fin du XIX^e siècle*, Paris, Editions du Temps, 1999.

²⁸² Antonio CANOVAS DEL CASTILLO, *Discurso pronunciado por el Excmo. Sr. D. Antonio Cánovas del Castillo el día 6 de Noviembre de 1882 en el Ateneo Científico y Literario de Madrid, con motivo de la apertura de sus cátedras*, Madrid, Tip. Manuel G. Hernández, 1882 -Edition récente : *Discurso sobre la nación : inauguración del curso del Ateneo de Madrid, noviembre de 1882, Introducción de Andrés de Blas*, Madrid, Biblioteca Nueva, 1997, p. 73.

²⁸³ Ernest RENAN, *Qu'est-ce qu'une nation ? Conférence faite en Sorbonne, le 11 mars 1882*, Ed. Mille et Une Nuits, 1997.

exercé, non seulement leur bras dans la tuerie et le pillage, conditions fatales aujourd'hui encore des entreprises militaires, mais aussi leur intelligence et leur sagacité pour observer, étudier et décrire tout ce qu'ils découvraient de singulier et d'admirable sur les terres et chez les hommes qu'ils soumettaient à leur domination ; pour percer les arcanes historiques et religieux, les secrets du langage, les idées et l'esprit de peuples illettrés; pour recueillir, en somme, cette abondance de données sur lesquelles fondent leurs hypothèses hasardeuses, ou ridicules et rarement sensées, ces mêmes personnes qui aujourd'hui les oublient ou les méprisent...²⁸⁴

Le naturaliste, géographe et historien Marcos Jiménez de la Espada (1831-1898) revendique ainsi depuis une posture nationaliste, mais aussi libérale, l'importance de l'initiative privée espagnole dans l'exploration, la connaissance et le développement de l'espace colonial américain. Pour beaucoup d'intellectuels, le prestige de l'Espagne, terni par les excès de la conquête et ceux de la *Leyenda Negra*, ne peut être retrouvé qu'à partir d'une reconnaissance et d'une défense d'abord de tous les aspects de l'histoire nationale, même les plus négatifs :

Renier les conquérants parce qu'ils guerroyèrent, s'écrit Emilio Castelar, reviendrait en fin de comptes à renier toute l'espèce humaine et toute notre descendance, parce qu'elle a commencé avec l'homme préhistorique forcé par son environnement et par les impositions du fatalisme universel à un massacre perpétuel. Nous sommes les fils du sacrificateur qui immolait les prisonniers de guerre ; les fils du cannibale qui se nourrissait de chair humaine ; les fils de l'inquisiteur qui dispersait les cendres des hérétiques aux quatre points cardinaux.²⁸⁵

Si les Espagnols honorent la mémoire de Christophe Colomb, il se donnent donc aussi pour objectif de corriger les excès critiques de l'historiographie étrangère en rappelant d'abord l'œuvre déterminante de tous les acteurs ibériques de la découverte et de la conquête du Nouveau Monde. Parmi les contributions bibliographiques du IV^e Centenaire sur ce thème, on trouve en premier lieu les études sur les précurseurs de Colomb²⁸⁶, puis celles consacrées aux marins originaires des différentes régions d'Espagne qui accompagnaient l'Amiral²⁸⁷ et en particulier les frères Pinzón²⁸⁸.

²⁸⁴ Marcos JIMÉNEZ DE LA ESPADA, *Una antigualla peruana*, Madrid, *Revista Contemporánea*, LXXXVI, 30 de mayo de 1892, p. 363-364.

²⁸⁵ In Salvador BERNABEU ALBERT, *Del «Centenario de Colon» al encuentro de dos mundos*, *América* 92, *op. cit.*, abril-junio de 1990.

²⁸⁶ Ramón AUÑÓN Y VILLANÓN, *Las primicias de América*, La correspondencia de España, Madrid, 18 de junio de 1892.

Cesáreo FERNÁNDEZ DURO, *La tradición de Alonso Sánchez de Huelva*, *Revista Contemporánea*, LXXXVII, 30 de julio de 1892, p. 134-154.

Manuel OLIVEIRA MARTINS, *Navegaciones y descubrimientos de los portugueses anteriores al viaje de Colón*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

Juan PÉREZ DE GUZMÁN, *Precursores fabulosos de Colón : Alonso Sánchez de Huelva*, *La Ilustración Española y Americana*, n° X, 15 de marzo de 1892, *op. cit.*, 1892, p. 162-166.

Eduardo SAAVEDRA, *Idea de los antiguos sobre las tierras atlánticas*, Madrid, *Est. Tip.* Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

²⁸⁷ Víctor BALAGUER, *Castilla y Aragón en el Descubrimiento de América / conferencia leída el día 14 de marzo de 1892*, Madrid, *Est. Tip.* Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

On s'intéresse également à l'entourage familial et politique du marin génois, à sa femme, Doña Felipa Moñiz de Melo²⁸⁹, à son Fils Ferdinand²⁹⁰, à Bobadilla²⁹¹, aux Rois Catholiques²⁹². On analyse l'apport des premiers missionnaires²⁹³, des colons et des chroniqueurs²⁹⁴ et les voyages des

Arturo BALDASANO Y TOPETE, *Los capitanes de las tres carabelas, El Centenario, Tomo II; op. cit., 1892*, p. 176-180.

Cesáreo FERNÁNDEZ DURO, *Tripulación de la nao Santa María y de las carabelas Pinta y Niña en el viaje del descubrimiento, El Centenario, Tomo I, op. cit., 1892*, p. 483.

Miguel MIR (1841-1912), *Influencia de los aragoneses en el descubrimiento de América*, Palma de Mallorca, Tip. Amengual y Muntaner, 1892.

Ángel de los RIOS Y RIOS (1823-1899), *La parte de los montañeses en el descubrimiento de América, 2ª Ed. comprobada con el Diario de Colón y otros documentos auténticos y contemporáneos*, Santander, L. Blanchard, 1892.

²⁸⁸ Adolfo de CASTRO y ROSSI, *Los Pinzones, El Centenario, Tomo I, op. cit., 1892*, p. 271-284 et 320-332.

Cesáreo FERNÁNDEZ DURO, *Pinzón en el descubrimiento de las Indias : con noticias críticas de algunas obras recientes relacionadas con el mismo descubrimiento*, Madrid, Est. Tip. Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

²⁸⁹ Juan VALERA, *Doña Felipa Moñiz de Melo, mujer de Colón, El Centenario, Tomo II, Madrid, Tipografía de "El Progreso Editorial", 1892*.

²⁹⁰ Antonio María FABIÉ, *D. Hernando Colón, El Centenario, Tomo I, op. cit., 1892*, p. 84-89.

²⁹¹ Luis VIDART SCHUCH, *Colón y Bobadilla, una polémica y un boceto dramático*, Madrid, Tip. de Manuel Ginés Hernández, 1892.

²⁹² Marqués de HOYOS, *Colón y los Reyes Católicos : conferencia*, Madrid, Rivadeneyra, 1892.

Eduardo IBARRA Y RODRIGUEZ, *D. Fernando el Católico y el Descubrimiento de América*, Madrid, Impr. de Fortanet, 1892.

Alfredo OPISSO, *Colón e Isabel la Católica*, La Ilustración ibérica, N° 320, 16 de febrero de 1892.

Antonio SÁNCHEZ MOGUEL, *La reina Católica en el Descubrimiento de América*, La Ilustración Española y Americana, n° XX, 30 de mayo de 1892, p. 325-328.

²⁹³ Francisco BLANCO GARCIA, *Los Augustinos en América durante el siglo XVI, El Centenario, Tomo I, op. cit., p. 167-179*.

Marqués de LEMA, *La iglesia en la América Española*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

Antonio María FABIÉ, *El padre Fray Bartolomé de Las Casas*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

Fidel FITA Y COLOMÉ, *Fray Bernal Buyl y Cristóbal Colón*, Boletín de la Real Academia de Historia, XIX, N°13, julio-septiembre de 1891, p. 173.

Florencio JARDIEL, *El venerable Palafox*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

Emilia PARDO BAZAN (1851-1921), *Los franciscanos y Colón / conferencia de la Sra. Dª Emilia Pardo Bazán*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

Nicolás PASO Y DELGADO, *La Iglesia de España en Indias, El Centenario, Tomo IV, op. cit., p. 218-231*.

²⁹⁴ Enrique AGUILERA Y GAMBOA, *El Virreinato de Méjico*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

Fernando ANTÓN, *Leyes de Indias et Legislación de América, El Centenario, Tomo IV, op. cit., 1892*, p. 119-224 et 283-288.

José R. CARRACIDO, *Álvaro Alonso Barba, El Centenario, Tomo II, op. cit., 1892*, p. 128-137. - *Los metalúrgicos españoles en América*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

Cándido RUIZ MARTINEZ, *Gobierno de Fray Nicolás de Ovando en la Española*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

Rafael SALILLAS, *El Pacificador del Perú*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

Joaquín TORRES ASENSIO, *Pedro Mártir de Anghiera*, Madrid, Imp. de San Francisco de Sales, 1892.

grands explorateurs espagnols et portugais depuis la fin du XV^e siècle et jusqu'aux découvertes les plus récentes²⁹⁵. On décortique enfin l'histoire personnelle des *conquistadors* et les conquêtes des grands empires précolombiens²⁹⁶.

A travers ces diverses études et publications les historiens et penseurs espagnols de l'époque essaient manifestement de rétablir entre le passé et le présent un fil conducteur ostensible et de mettre en lumière l'existence d'un esprit ou mieux encore d'une âme nationale, au dessus de l'histoire elle-même et de toutes les divergences d'interprétation qu'elle suscite. *Avoir fait ensemble de grandes choses, vouloir en faire encore : voilà les conditions essentielles pour être un peuple*, explique Ernest Renan en France à la même époque.²⁹⁷ Pour Juan Valera, *une nation comme l'Espagne qui a produit de si grandes œuvres, ne meurt jamais, et elle ne décline que temporairement; un esprit immortel vit en elle qui va encore engendrer, sans doute, une pensée nouvelle et sublime et la divulguer à travers le monde par ses navires et par ses armes.*²⁹⁸

III.3. L'œuvre de l'Espagne

Selon l'historien espagnol José María García Escudero, c'est un *objectif salubre* de revendication historique qui inspire les commémorations espagnoles de 1892 et détermine le choix de l'appellation définitive de *Centenaire de la découverte du Nouveau Monde*, qui constitue ainsi une réplique aux célébrations essentiellement « colombiennes » de Gênes et des Etats-Unis, tout en

²⁹⁵ Ricardo BELTRÁN Y RÓZPIDE, *Descubrimiento de Oceanía por los Españoles*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

Pedro NOVO Y COLSON, *Magallanes y El Cano*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

Juan PÉREZ DE GUZMÁN, *Descubrimiento y empresa de los españoles en Patagonia*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

Gonzalo REPARAZ, *Magallanes, El Centenario*, Tomo I, *op. cit.*, 1892, p. 5-19. - *El Brasil, descubrimiento, colonización e influencia en la península*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

Manuel TORRES CAMPOS, *España en California y el Noroeste de América*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

²⁹⁶ Emilio CASTELAR, *La noche triste, El Centenario*, Tomo II, *op. cit.*, p. 397-413.

General José GÓMEZ DE ARTECHE, *Cortés y Pizarro, El Centenario*, Tomo II, *op. cit.*, 1892, p. 97. - *Francisco Orellana y el río de su nombre, El Centenario*, Tomo I, *op. cit.*, 1892, p. 19-32. - *La conquista de México*, Ateneo de Madrid, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

Emilia PARDO BAZÁN, *La leyenda de la codicia (una expedición al Dorado), El Centenario*, Tomo III, *op. cit.*, 1892, p. 20-28.

Tomás REYNA Y REYNA, *La conquista del Perú*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

Antonio SÁNCHEZ MOGUEL, *Historia de la conquista de México, de Solís, La Ilustración Española y Americana*, n° XLIII, 22 novembre 1892, *op. cit.*, 1892, p.356.

²⁹⁷ Ernest RENAN, *Qu'est-ce qu'une nation ? Conférence faite en Sorbonne, le 11 mars 1882*, Ed. Mille et Une Nuits, 1997.

²⁹⁸ Juan VALERA, *De la revolución en Italia*, in *Obras Completas*, Vol. III, *op. cit.*, 1947, p. 659-660.

combattant, d'après lui, les accusations injustes dont est alors victime l'Espagne, à qui l'on reproche à la fois d'avoir été ingrate envers Christophe Colomb et barbare dans la conquête du nouveau continent.²⁹⁹ C'est à l'intellectuel Marcelino Menéndez y Pelayo³⁰⁰ que l'on attribue la paternité de cette nouvelle dénomination qui a pour but de rappeler *la grande œuvre coloniale des Castellans et des Portugais* dont on essaie de démontrer les bienfaits scientifiques et humanitaires :

De même que les autres peuples d'Europe ont réalisé à la fin du XVI^e siècle la grande révolution que l'on appelle la Renaissance, c'est à dire une révolution dans les arts, dans les lettres et même dans la conscience humaine par le biais de la liberté religieuse ; les Espagnols et les Portugais ont mené à bien, avec leurs découvertes, une énorme révolution scientifique qui, tout en contribuant davantage encore au profit de l'humanité, a créé l'extraordinaire avancée de la société moderne.³⁰¹

Il ne s'agit plus seulement de défendre la conquête de l'Amérique, même dans ses aspects les plus diffamés, mais de prôner la supériorité du système colonial hispano-portugais par rapport au modèle de colonisation anglo-saxon. C'est l'un des principaux thèmes développés, par exemple, par le *Congrès Géographique* célébré à Madrid entre le 17 octobre et le 4 novembre 1892. Malgré les attaques dont sont victimes les historiens espagnols de la part des spécialistes américains de Christophe Colomb tels que Harris, Goodrich ou Winsor, il existe également aux Etats-Unis, d'après Salvador Bernabeu Albert, des courants hispanophiles (Hittel, Bandelier ou Blakmar) qui reconnaissent l'influence décisive de l'Espagne dans la découverte de l'Amérique et la qualité de son œuvre colonisatrice fondée sur un système politique et juridique original.³⁰²

Lors d'une conférence sur la découverte de la Californie et du Nord-ouest de l'Amérique par les Espagnols à l'Ateneo de Madrid, Manuel Torres Campos définit l'apport espagnol comme une œuvre généreuse et humanitaire, en contraste avec l'attitude postérieure des Etats-Unis d'Amérique qui se sont développés, selon lui, en sacrifiant systématiquement les populations indiennes les plus faibles.³⁰³ Les *Lois des Indes* appliquées par les représentants de la monarchie espagnole en Amérique, constituent d'après Fernando Antón, dans la revue *El Centenario*, la preuve indéniable des intentions bienfaisantes de l'Espagne envers les populations autochtones. Même le père Bartolomé de Las Casas, dont la *Brevísima relación de la destrucción de las Indias* fut à l'origine de la terrible *Leyenda Negra*, est présenté finalement par l'historien conservateur Antonio María Fabié, comme un exemple éloquent du mysticisme national espagnol qui a toujours cherché à protéger les Indiens, même s'il estime qu'il a manqué parfois de *prudence* et de *justesse*, en exagérant naïvement les *cruautés inévitables* des colons.³⁰⁴ Face au modèle utilitariste anglo-saxon, c'est donc le modèle

²⁹⁹ José María GARCÍA ESCUDERO, *El Cuarto centenario del descubrimiento, ¿Qué mensaje ofrecen las publicaciones del Cuarto Centenario?* in *Descubrimiento de América del IV al VI Centenario*, op. cit., 1993, p. 56.

³⁰⁰ Marcelino MENÉNDEZ Y PELAYO, *De los historiadores de Colón, El Centenario*, Tomo II, op. cit., 1892.

³⁰¹ *Congreso Jurídico Iberoamericano reunido en Madrid en el año 1892*, op. cit. 1893, p. 57. Cité in Salvador BERNABEU ALBERT, 1987, op. cit. p. 136.

³⁰² Salvador BERNABEU ALBERT, 1987, op. cit. p. 133.

³⁰³ Manuel TORRES CAMPOS, op. cit., 1892, p. 51.

³⁰⁴ Antonio María FABIÉ, *El P. Fray Bartolomé de Las Casas*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

évangéliste ibérique qui est célébré par le *Centenaire* espagnol de 1892 et dont rendent compte les publications des biographies de vénérables missionnaires ou les éditions diverses d'histoires des ordres religieux qui se sont installés en Amérique.

Enfin, pour certains intellectuels de l'époque, le meilleur exemple de l'abnégation nationale dans l'œuvre colonisatrice est contenu dans la décadence économique et politique de l'Espagne elle-même, résultante de la découverte de l'Amérique. En effet, si dès 1853 l'historien espagnol Modesto Lafuente a reconnu que le pays *n'a pas su profiter des immenses richesses que lui offrait la possession des terres illimitées et très fertiles qui avaient été conquises par Colomb et par ses successeurs*³⁰⁵, un autre historien, Valentí Almirall affirme depuis 1887 que *notre orgueil national doit se baser précisément sur ce qui a déterminé notre chute : sur la découverte, la conquête et l'assimilation de l'Amérique. Parce que dans ce fait culminant de l'histoire de la civilisation se trouvent les causes de notre décadence.*³⁰⁶ Gustav Siebenmann considère justement cette prise de conscience, qui sera corroborée ultérieurement par les historiens de l'économie, comme l'une des rares contributions louables du IV^e Centenaire de 1892 au développement de la réflexion historique.³⁰⁷

Malgré les quelques visions négatives que laisseront poindre, malgré tout, en Espagne, les célébrations du IV^e Centenaire et que nous aborderons un peu plus loin, c'est un souci constant de défense nationale et de réhabilitation historique qui caractérise la plupart des publications espagnoles du moment. L'action de l'Espagne dans la découverte, la conquête et la colonisation du nouveau monde est décrite inlassablement dans le discours commémoratif espagnol comme une œuvre majeure de l'histoire universelle. C'est ainsi que la revue *España y Portugal* présente le 1^{er} août 1891 la *mission du Centenaire*, véritable entreprise nationale à laquelle tous les Espagnols se trouvent dans l'obligation de participer :

Peu estimés en Europe et à peine davantage par nos propres frères d'Amérique, moins par manque réel de valeur qu'en raison de tout ce que les historiens et lettrés français et anglais, les seuls qui sont lus habituellement, ont écrit de mauvais à notre rencontre ; encensés et appréciés à peine pour certains traits d'originalité, positifs parfois et inventés d'autres fois qu'il est habituel de nous attribuer et de célébrer chez nous, nous sommes obligés, nous les Espagnols de cette fin de XIX^e siècle, de défendre le renom et le crédit de notre patrie renaissante dans tous les actes de sa vie extérieure, et avec d'autant plus de détermination lorsqu'ils sont plus solennels. Aucun ne peut l'être davantage que le Quatrième Centenaire de la Découverte de l'Amérique, aucun n'est plus approprié que celui-ci pour redorer notre image auprès des autres. Si l'on nous dispute, tout en les rabaisant, certains autres grands mérites de notre histoire, personne n'a osé nous prendre celui-ci, sans doute parce qu'il met si clairement en évidence la grandeur de la dette que la civilisation et l'humanité ont contractée envers nous, qu'il semblerait plus que mesquin et ingrat aujourd'hui de le discuter ou de chercher à l'amoindrir. Si au cours des grandes étapes de son

³⁰⁵ Modesto LAFUENTE, *Historia General de España, Parte III, Edad Moderna*, Tomo IX, Madrid, Establecimiento Tipográfico de Mallado, 1853, p. 67. Cité in Salvador BERNABEU ALBERT, *op. cit.*, 1987, p. 131.

³⁰⁶ Valentí ALMIRALL, *España tal y como es (1887)*, Madrid, Seminarios y ediciones, 1972, p. 185, cité in Salvador BERNABEU ALBERT, 1987, *op. cit.* p. 132.

³⁰⁷ Gustav SIEBENMANN, *op. cit.*, 1996, p. 152.

avancée historique de l'Orient vers l'Occident, la culture a été redevable de l'apport important de la Grèce et de celui non moins estimable de Rome, elle doit beaucoup plus encore à l'Espagne, qui lui a permis de franchir les limites des humbles rivages de la Méditerranée pour traverser l'Atlantique et devenir universelle en s'appropriant la planète toute entière. Voilà pourquoi, malgré tout ce qui a été écrit pour nuire à notre prestige au cours de ces deux derniers siècles, et malgré notre décadence notoire, nous vivons et nous vivrons avec l'assurance d'avoir été, malgré nos erreurs, dignes du respect des autres peuples. Mais lors de la célébration de cet événement qui nous confère notre titre d'immortalité le plus important, nous devons montrer que nous ne sommes pas encore dépassés et que nous conservons des forces qui nous donnent de l'espoir dans un avenir, qui ne sera peut être pas aussi brillant que celui que nous avons connu en d'autres siècles mais qui fera montre de grandeur et d'utilité envers la civilisation. Il faut que nous nous présentions devant ceux qui à coup sûr vont nous rendre visite, dans un meilleur état et moins exténués qu'on ne nous imagine généralement, de sorte que nous apparaissions à leurs yeux comme valant mieux, ce qui constitue déjà la moitié du chemin qu'il nous reste à faire en direction des peuples de notre race, lesquels ainsi pourront se rapprocher de nous, car c'est là un axiome reconnu de tous, que l'on ne recherche le commerce et l'amitié que de ceux que l'on estime beaucoup et donc que l'on respecte. Pour concrétiser par conséquent notre jugement, nous dirons que les fêtes du Centenaire doivent constituer le prétexte de notre réhabilitation tout en resserrant les liens de tendresse et de communauté d'intérêt qui, pour le bien de tous, doivent exister entre les peuples de race espagnole d'Europe, d'Amérique, d'Afrique et d'Océanie, étant entendu que nous comprenons dans la race espagnole comme Herculano et Oliveira Martins, tous les peuples issus de notre péninsule sans distinction d'états. Mais si cette mission doit s'accomplir, il est indispensable que tout espagnol se sente investi de l'obligation de participer à sa réalisation dans la mesure de ses forces.³⁰⁸

Les apologies et les plaidoyers nationalistes abondent par conséquent dans la bibliographie espagnole de 1892. Chaque article ou chaque discours est l'occasion de rappeler la mauvaise presse dont souffre le pays en dehors de ses frontières et tout particulièrement en France, Etat que l'on accuse presque systématiquement de propager en Amérique des idées négatives sur l'Espagne. Cette attitude révèle sans doute l'amertume d'une nation qui a mis beaucoup de temps à reconnaître, politiquement d'abord et psychologiquement ensuite, la disparition de son empire colonial. Elle exprime également les rancœurs nationales dans un contexte économique et politique européen dominé par les puissances du Nord. L'Historien Antonio Niño Rodríguez voit dans cette dernière situation les principales causes qui contribuent, à la fin du XIX^e siècle, à l'éclatement d'une véritable *crise de la conscience nationale* :

la perception, surtout par les secteurs illustrés des classes moyennes d'un degré de développement différent par rapport à l'Europe (ou plutôt par rapport au niveau de civilisation idéalisé des pays européens les plus développés), la constatation d'un retard relatif dans le processus de modernisation, ce qui entraîne la conscience d'une différence manifestée par un sentiment d'infériorité. Ce sentiment est souligné par le discours pessimiste de l'époque sur l'incapacité du peuple espagnol pour la tolérance, pour la science ou pour le commerce, tous trois symboles de la modernité...³⁰⁹

³⁰⁸ *España y Portugal, Nuestras Miras, Crónica del IV Centenario del Descubrimiento de América*, Madrid, 1 de agosto de 1891.

³⁰⁹ Antonio NIÑO RODRÍGUEZ, *Hispanoamericanismo, regeneración y defensa del prestigio nacional in España / América latina : un siglo de políticas culturales*, Aiet / Síntesis, Madrid 1983, p. 21.

C'est pourquoi les célébrations du IV^e Centenaire exposent si souvent dans leurs élans oratoires, le désir de plaider la cause de l'Espagne sur la scène économique et culturelle européenne. La *défense du prestige national* consiste, de ce point de vue, à faire entendre aux autres nations de l'Europe l'apport inéluctable de l'Espagne dans le rayonnement historique de la culture continentale. Le développement du commerce, de la science et même de l'esprit de tolérance dans le vieux monde ne sont-ils pas issus en grande partie des explorations et colonisations espagnoles des temps modernes? Voilà le message que voudrait faire passer la quête régénératrice d'un certain discours *hispano-américaniste* qui cherche à reconquérir *par* l'Amérique, non plus l'Amérique elle-même, mais plutôt une nouvelle légitimité européenne. Un siècle plus tard cette même Amérique Latine ne sera-t-elle pas semblablement instrumentalisée dans le cadre du processus d'intégration économique et politique européenne qui culminera au moment du triptyque hautement symbolique et médiatique de 1992 (Jeux Olympiques de Barcelone, Madrid capitale européenne de la culture, Exposition universelle de Séville)?

IV- L'hispano-américanisme espagnol de 1892.

L'importante production bibliographique du IV^e Centenaire met en évidence, de par sa quantité et sa diversité, une recrudescence indéniable des préoccupations américanistes dans le monde politique, économique et intellectuel de l'Espagne autour de 1892. Celle-ci a été souvent analysée au cours des dernières années, surtout par les Espagnols, depuis la publication du livre de référence de Salvador Bernabeu Albert, et aussi bien à un niveau national que régional, à la faveur des politiques culturelles propices des communautés autonomes.³¹⁰ Mais lorsqu'ils évaluent l'attitude des intellectuels de 1892, ces chercheurs insistent bien plus sur l'importance numérique et qualitative des contributions orales ou écrites des penseurs espagnols du IV^e Centenaire que sur la présence d'un véritable débat, sur ces thèmes américanistes, entre les représentants latino-américains et leurs hôtes péninsulaires. Il s'agit pourtant d'une question déterminante à une époque au cours de laquelle se configurent de nouvelles relations culturelles entre l'Espagne et ses anciennes colonies après une longue période d'incompréhension et d'éloignement réciproques.

C'est précisément cette question qui motive en priorité notre réflexion, développée fondamentalement dans le cadre de l'histoire des idées et par conséquent, comme le signale l'historien madrilène Mario Hernández Sánchez Barba, qui concerne *essentiellement les personnes*.³¹¹ Nous nous placerons comme lui, également, dans une perspective *générationnelle*, plus fidèle sur ce point, néanmoins, aux conceptions du philosophe José Ortega y Gasset selon lequel il existe des hommes vivant à une même époque mais qui, parce qu'ils ne proviennent pas du même passé, appartiennent cependant à des générations différentes.³¹² C'est le cas des intellectuels espagnols et latino-américains, dont l'attitude individuelle et collective, en raison de leur diversité d'origine et de formation peut susciter aujourd'hui des questionnements révélateurs sur la nature et le sens de la rencontre commémorative de 1892.

Si leur contribution quantitative à la production américaniste est incontestable (l'aspect qualitatif pouvant être jugé selon des critères d'appréciation divers), quel est donc véritablement l'apport de ces intellectuels péninsulaires de 1892 à l'instauration (ou à la restauration) d'un débat culturel intercontinental ? *L'attitude 'normale' des intellectuels espagnols du XIX^e siècle, vis-à-vis des lettres hispano-américaines*, nous dit Carlos Rama, avait été auparavant *de les méconnaître ou de les stigmatiser, à cause de leurs prétendues 'erreurs' (historiques, idéologiques, grammaticales, orthographiques, etc.) et avant tout, en raison de leur rejet du 'casticisme' et de leur préférences*

³¹⁰ Cf. Introduction, *L'état de la question*.

³¹¹ Mario HERNÁNDEZ SANCHEZ BARBA, *La actitud de los intelectuales españoles ante el IV Centenario*, in *Descubrimiento de América del IV al VI Centenario*, Tomo I, Madrid, Fundación Cánovas del Castillo, 1993, p. 141.

³¹² José ORTEGA y GASSET, *El tema de nuestro tiempo*, Madrid, Espasa Calpe, 2003.

*pour les modes étrangères (surtout gallicistes, à cette époque).*³¹³ On l'a vu pour le thème de la langue, on le verra davantage encore pour les aspects historiques, les nouvelles générations intellectuelles qui se sont formées en Amérique Latine au cours du XIX^e siècle revendiquent désormais une identité et une souveraineté réelle sur leur propre patrimoine historique et culturel, c'est à dire une autorité et une reconnaissance intellectuelle universelle sur les questions américanistes. Fidèles à l'esprit du grand érudit de l'Amérique indépendante, Andrés Bello, qui conseillait aux jeunes historiens, en 1848, de se prémunir contre *une servilité excessive envers la science de l'Europe civilisée*³¹⁴, ces nouvelles générations de penseurs, d'artistes, de lettrés et de scientifiques d'outre-Atlantique entreprennent, tout en subissant malgré tout d'autres influences étrangères, multiples et diverses, d'autres manières d'écrire leur propre histoire.

Les Espagnols sont-ils prêts en 1892 à les reconnaître et à les entendre ? L'américanisme du IV^e Centenaire est-il simplement conçu et développé comme un instrument à usage interne, efficace ou opportun dans un contexte de nécessaire régénération de la société espagnole, ou bien comme un véritable outil de communication favorisant déjà, à l'époque, un rapprochement culturel réel et pertinent dans le processus de reconstitution des relations entre l'Espagne et ses anciennes colonies ?

IV.1. L'Espagne officielle et l'opinion publique face à l'Amérique

Si la crise intellectuelle et politique en Espagne à la fin du XIX^e siècle est systématiquement associée au *désastre* colonial de 1898, tous les spécialistes sont d'accord aujourd'hui pour reconnaître qu'il faut chercher les antécédents de cette crise et même ses premières manifestations tout au long du XIX^e siècle. L'historiographie libérale, bien avant la guerre d'indépendance cubaine, décrivait déjà la première partie du règne de Ferdinand VII, comme « l'époque de la catastrophe » ou encore comme la « décennie sinistre » (1824-1834).³¹⁵ L'image de l'Amérique indépendante est ainsi associée, depuis le début, à celle de la décadence de l'Espagne. L'historien Melchor Fernández Almagro relève, en outre, *l'incompréhension totale* (en Espagne) *du phénomène de la 'révolution' américaine et la disparition absolue du sentiment authentiquement espagnol qui avait présidé la conquête et la colonisation des territoires américains*. Après la déroute espagnole d'Ayacucho en 1824, la presse et l'opinion publique se sont désintéressées presque immédiatement du vieux « problème colonial », considéré comme définitivement liquidé, pour se tourner vers le grave « problème national », causé par *le retard, l'ignorance, la tyrannie et*

³¹³ Carlos M. RAMA, *Historia de las relaciones culturales entre España y América latina. Siglo XIX*, México-Madrid, Fondo de Cultura Económica, 1982, p. 301

³¹⁴ Andrés BELLO, *Modo de escribir la Historia*, Santiago de Chile, El Auracano, 1848.

³¹⁵ Carlos M. RAMA, *op. cit.*, 1982, p. 79.

l'intolérance. ³¹⁶ Le célèbre historien et biographe Ricardo de la Cierva (dont les affinités avec l'Espagne officielle, nous dit Carlos Rama, ne se discutent pas) affirme que *le rythme de l'histoire espagnole change au cours du XIX^e siècle. La politique intérieure devient obsessive dans sa superficialité, la politique extérieure disparaît.* ³¹⁷

Tandis que l'Espagne s'est progressivement refermée sur elle-même, l'Amérique espagnole, d'abord niée dans son existence en tant que nouvelle entité composée de républiques américaines indépendantes et ensuite dénigrée dans son évolution politique et culturelle, a vu ainsi son image se dégrader considérablement dans l'inconscient collectif espagnol.

Les causes premières de cette évolution sont bien entendu politiques. Les gouvernements espagnols successifs ont eu beaucoup de mal à accepter simplement que l'indépendance de l'Amérique Latine était un fait irrémédiable. Le Mexique n'a été reconnu indépendant, de fait, qu'en 1836, à la mort de Ferdinand VII, l'Equateur en 1840, le Chili en 1844, le Venezuela en 1845, la Bolivie en 1847, le Costa Rica et le Nicaragua en 1850, la République Dominicaine en 1855, l'Argentine en 1859, le Guatemala en 1863, le Pérou et le Salvador en 1865, l'Uruguay en 1870, le Paraguay en 1880 et la Colombie en 1881. Pour le Honduras il faudra encore attendre 1894, et pour Cuba le traité de paix avec les Etats-Unis signé à Paris en décembre 1898. ³¹⁸

Du reste, ces accords de reconnaissance ont souvent tardé à être ratifiés par l'Espagne. Le traité concernant la Bolivie par exemple ne l'a été qu'en 1861, c'est-à-dire 14 ans après sa signature. La guerre du pacifique ensuite a suspendu son application entre 1865 et 1879, ce qui permet de dire que la Bolivie, finalement, n'a véritablement été reconnue par l'Espagne qu'en 1879, quelques années à peine avant les célébrations du IV^e centenaire. Il en est de même pour le Pérou et le Chili avec qui les relations ont été bloquées pareillement entre 1865 et 1879. Le cas de la Colombie est plus particulier, les Espagnols ayant différé la reconnaissance de l'indépendance de ce pays tant qu'ils espéraient encore obtenir en contrepartie la cession de l'isthme de Panama.

Il faut aussi prendre en compte, pour mieux comprendre ces réconciliations tardives, les campagnes militaires désastreuses qui ont nuit considérablement à l'image de l'Espagne dans ses anciennes colonies : l'expédition en Equateur (1846-47) en appui au général Juan José Flores qui voulait établir un empire monarchique dominant les pays andins voisins; la participation à l'intervention européenne au Mexique en 1861 ; la guerre de restauration à Saint Domingue, annexé

³¹⁶ Melchor FERNÁNDEZ ALMAGRO, *La Emancipación de América y su reflejo en la conciencia española*, Madrid, Instituto de Estudios políticos, 1944, in Fernando MURILLO RUBIERA, *La actitud de los intelectuales españoles frente al IV Centenario*, in *Descubrimiento de América del IV al VI Centenario*, Tomo I, Fundación Cánovas del Castillo - Madrid, 1993, p. 116.

³¹⁷ Carlos M. RAMA, *op. cit.*, 1982, p. 80.

³¹⁸ Jorge CASTEL, *El restablecimiento de las relaciones entre España y las Repúblicas Hispanoamericanas (1836-1894)*, *Cuadernos de Historia de las Relaciones Internacionales y Política Exterior de España*, Madrid, Marto, Artes Gráficas, 1955.

par l'Espagne entre 1861 et 1865 ; la guerre du Pacifique, enfin, l'opposant au Pérou, à la Bolivie et au Chili et interrompant les relations diplomatiques avec ces pays jusqu'en 1879.

L'historien Fernando Murillo Rubiera souligne la coïncidence de ces événements avec les dates de naissance des grands intellectuels espagnols de la fin du XIX^e siècle comme celles de Juan Valera ou Francisco Pi y Margall (1824), les plus anciens, nés au moment de la bataille d'Ayacucho, ou celles d'Emilio Castelar (1832), de Leopoldo Alas Clarín, d'Emilia Pardo Bazán (1852) et de Marcelino Menéndez Pelayo (1856) contemporaines des fiascos diplomatiques et militaires de l'Espagne en Amérique³¹⁹. *Avec tout cela*, conclue-t-il, reprenant à son compte les observations d'un autre historien espagnol des années 1950³²⁰, *il n'est pas étonnant que les Espagnols et les Américains se soient tournés le dos et se soient observés mutuellement avec une méfiance et une rancœur explicables*.

Carlos Rama évoque, pour sa part, d'autres motifs qui mériteraient, selon lui, d'être étudiés moyennant les techniques de l'histoire des mentalités. Il s'agit des « idées reçues » de l'Espagnol moyen de la fin du XIX^e siècle, mais que l'on peut également étendre aux élites intellectuelles, dont les erreurs d'appréciation résultent d'un manque d'information incontestable sur les nouvelles réalités américaines :

1.° Il y aurait une infériorité congénitale, naturelle, en Amérique, qui la situerait au-dessous de l'Europe. Au XVIII^e siècle des auteurs comme Buffon, Reynal, Paw et d'autres ne cessèrent d'avoir des préjugés anti-américains, mais qui survivent au XIX^e siècle sous forme de populaires lieux communs. Les Espagnols moyens voient les Hispano-américains, étant donné qu'ils sont leurs anciens subalternes, comme des gens plus ignorants, voire infantiles et dotés de plus grands vices et défauts.

2.° L'Amérique est ingrate, alors que l'Espagne a répandu son meilleur sang et sa richesse sur ses royaumes d'outre-mer et que par conséquent ses ex-colonies sont moralement redevables de leur mère patrie. Cette idée sera reprise au moment de la guerre de libération des Antilles, à la fin du XIX^e siècle, même dans les propos de célèbres intellectuels.

3.° Privé du bénéfique et paternel gouvernement monarchique et catholique espagnol, les républiques vivent une vie de chaos et de désordre, très inférieure au niveau qu'elles avaient à l'époque coloniale, et il n'est pas impossible qu'elles renoncent à leur indépendance fallacieuse pour se soumettre à nouveau aux institutions espagnoles, capables de restaurer l'ordre, etc. [...]

4.° La présence et la domination espagnole à Cuba et à Porto Rico favorisent les Hispano-américains, parce qu'elle les défend de la menaçante avancée nord-américaine. En vérité, on encourage depuis l'Espagne le nationalisme latino-américain antiyankee, dont les dangers s'annoncent et se manifestent en particulier depuis 1848.³²¹

Rama cite aussi un texte très éloquent, publié en 1858 en première page de la revue *La América* et qui nous donne finalement une idée générale du tableau que l'opinion publique espagnole se faisait de l'Amérique Latine au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle :

³¹⁹ Fernando MURILLO RUBIERA, *op. cit.*, 1993, p. 119.

³²⁰ Guillermo LOHMAN VILLENA, *Menéndez y Pelayo y la Hispanidad*, Madrid, Ed. Rialp, 1957, p. 49.

³²¹ Carlos M. RAMA, *op. cit.*, 1982, p. 90-91.

Privée de droits, sans liberté, sans sécurité, conséquente uniquement dans l'inconséquence, appauvrie, voyant sa vitalité anéantie, prisonnière constante des ambitions personnelles et des querelles sanglantes et dotée d'une nationalité menacée de très près par une absorption étrangère, objet d'une convoitise persévérante et sagace, quel salut peut encore espérer l'Amérique malheureuse ? ³²²

Cette vision de l'Amérique latine, condamnée avant même d'exister, soulage peut-être une certaine conscience désabusée de la population espagnole, la dégageant pour une fois de toute responsabilité. *Même sans l'Espagne, l'Amérique espagnole va mal*. Certains ont enfin trouvé dans cette certitude le goût doucereux de la revanche. D'autres se sont submergés davantage dans le pessimisme puisque l'échec de cette Amérique en face de l'autre Amérique, n'est qu'un reflet lointain de l'échec de toute une nation, voire de toute la latinité condamnée par l'expansion implacable des puissances du Nord. D'autres, enfin, ont trouvé dans cette vision négative de l'indépendance américaine un nouveau prétexte pour rêver encore à la reconquête militaire ou à la réconciliation.

Quoi qu'il en soit, l'inconscient collectif est là, qui modèle la perception des événements et conditionne la réflexion des intellectuels. Le courant *hispano-américaniste* naît précisément à cette période adolescente de l'indépendance américaine, où les héritages du passé n'ont pas véritablement fini d'être assimilés et où le présent et l'avenir demeurent plus que jamais incertains.

IV.2. Libéraux et conservateurs

Les chercheurs qui s'intéressent au IV^e Centenaire espagnol oublient rarement de rappeler le cadre référentiel de la *Restauration* (1875-1902), ce système bipartite d'alternance du pouvoir dite « pacifique » entre les conservateurs et les libéraux sur lequel repose l'organisation politique et administrative des dernières décennies du XIX^e siècle. On signale aussi généralement, en toile de fond, outre les divergences d'appréciation en politique intérieure, notamment sur les réformes économiques et sociales nécessaires, l'embarras mutuel des partis et des dirigeants devant la situation antillaise qui se dégrade inmanquablement entre la *guerre de dix ans* (1868-78) et la guerre d'indépendance définitive de Cuba à partir de 1895, de même que les doutes partagés sur le positionnement de l'Espagne face aux nouveaux enjeux européens.

L'historien Leoncio López-Ocón³²³ observe que si les deux principales forces politiques du pays coïncident sur la *nécessité d'affronter le défi de la commémoration* centenaire de 1892 et de profiter de cette occasion pour *stimuler le patriotisme espagnol* tout en réactivant les relations culturelles avec l'Amérique Latine, elles divergent cependant sur la façon d'aborder de tels objectifs.

³²² *La América*, Madrid, 3 a 8 de abril de 1858, p. 1, cité in Carlos M. RAMA, *op. cit.*, 1982, p. 91.

³²³ Leoncio LÓPEZ-OCÓN, *El patriotismo liberal de Marcos Jiménez de la Espada en la conmemoración del IV centenario de la empresa colombina in Ciencia colonial en América*, Madrid, Alianza editorial, 1992, p. 379-397.

Il ne s'agit pas seulement d'une question de style. Ce sont deux visions des priorités nationales qui s'affrontent : les libéraux accordent une importance particulière à tous les éléments *projectifs* concernant le développement des relations avec les républiques hispano-américaines, les conservateurs privilégient fondamentalement la dimension *rétrospective* :

Ceux-là (les libéraux) considéraient que c'était moyennant la construction partagée d'un présent et d'un futur, à travers la recrudescence des liens matériels et de l'échange de connaissances et de pratiques politiques et culturelles modernisatrices que l'on pourrait construire des bases solides de coopération. Les conservateurs postulaient que c'était surtout dans la sauvegarde des liens du passé, définis par la langue et par la religion qu'il fallait trouver les fondements de relations mutuellement bénéfiques.³²⁴

Face à un certain patriotisme isolationniste de la pensée conservatrice, les libéraux se montrent quant à eux, selon López-Ocón, davantage enclins, finalement, à œuvrer dans un cadre supranational, en collaborant par exemple au développement d'initiatives conjointes avec les Portugais et les Latino-américains, restant ainsi dans la lignée d'une politique internationale *ibériste* et *hispano-américaniste* qui a toujours caractérisé, d'après lui, la pensée libérale espagnole depuis le milieu du XIX^e siècle.

Si conservateurs et libéraux reconnaissent certaines fois les excès commis par les troupes espagnoles au cours des conquêtes du XVI^e siècle, tous deux insistent en contrepartie sur l'œuvre civilisatrice de l'Espagne en Amérique. Les premiers néanmoins mettent l'accent sur l'évangélisation, soulignant le rôle déterminant du clergé dans l'épopée coloniale, les seconds revendiquent l'importance de l'initiative privée des conquérants et colonisateurs dans *l'exploration, la connaissance et le contrôle de l'espace et des sociétés américaines*. Il y a donc bien une dissemblance idéologique sur ces thèmes historiques, qui reflète avant tout les conceptions différentes des uns et des autres sur l'organisation de la société et, en particulier, sur l'adéquation des structures de pouvoir aux nouvelles réalités économiques et sociales de la fin du XIX^e siècle.

Si cette distinction entre libéraux et conservateurs peut nous aider à mieux appréhender dans leurs perspectives discordantes les attitudes de certains grands intellectuels espagnols de la période tels que Marcelino Menéndez y Pelayo ou Antonio Cánovas del Castillo, d'une part et Emilio Castelar ou Juan Valera, d'autre part, pour ne citer que ces quelques grandes figures, elle schématise sans doute aussi à tort l'attitude de ces mêmes intellectuels en les confinant dans une dichotomie réductrice. Alors que Menéndez y Pelayo semble cristalliser à lui seul le nationalisme et le catholicisme conservateur de l'époque, il se montre pourtant résolument *ibériste* lors des commémorations de 1892 et s'oppose à toute idéalisation mystique de la figure de Christophe Colomb, s'écartant ainsi des approches providentialistes des publications catholiques ou même du Congrès Catholique National de Séville. Le républicain Emilio Castelar, en revanche, après avoir rêvé d'une grande confédération des peuples d'origine latine, tout en luttant contre l'esclavage et en défendant farouchement l'indépendance du Mexique dans les années 1860, adopte ensuite systématiquement sur le plan international des positions très conservatrices, qui l'amènent à se

³²⁴ *Ibid.*, p. 381.

définir, par exemple, lors des débats agités sur la question cubaine, d'abord comme espagnol et ensuite comme républicain, ou à manifester sur le plan linguistique une attitude très protectionniste au cours de séances de l'Académie Royale de la Langue dans les années 1890. Juan Valera, semblablement, se définit comme libéral conservateur ou encore comme catholique libéral, pris constamment dans une indécision idéologique flagrante qui lui vaudra cette critique sévère de l'intellectuel péruvien Manuel González Prada :

Son défaut capital, ce qui diminue ses bonnes qualités, consiste à être un homme de transition, à rester sous le linteau d'une porte, sans entrer ni sortir, la moitié du visage baignée de lumière et l'autre moitié plongée dans l'obscurité. Il ne vole pas librement : assujetti par la religion et la Monarchie, il se meut en hochant de la tête comme un globe captif. Esprit essentiellement bourgeois, il ne tolère pas le bouleversement de l'ordre établi, ni la liberté pleine dans la conception philosophique. Adorateur du juste milieu, il nage entre deux eaux...³²⁵

Antonio Cánovas del Castillo, chef de file incontournable du parti conservateur et véritable symbole de la restauration monarchique en Espagne, hésite lui aussi entre un conservatisme patriotique, pénétré d'orgueil et de pessimiste, et un réalisme aux accents plus libéraux et plus proche de celui des autres nations européennes. Fortement impliqué dans l'organisation des célébrations commémoratives, présent à la plupart des inaugurations de places, d'expositions, de congrès, de défilés ou de cycles de conférences, il insuffle l'esprit officiel du IV^e Centenaire. Il admet cependant qu'il est impossible de construire un *édifice aux lignes symétriques*, et que même les volontés les plus objectives ne pourront pas éviter que *les sentiments contemporains éclipsent ceux du passé*. *Résignons-nous à voir le bien et le mal chez tous les hommes, même chez ceux que justement nous admirons*, ajoute-t-il, car *nul n'échappe à l'imperfection*. Ces propos quelque peu ambigus ne troublent pas néanmoins une détermination patriotique qui semble bien commune à la plupart des intellectuels espagnols de 1892 qu'ils soient libéraux ou conservateurs :

Nous devons avoir, entre temps, nous les Espagnols, comme ambition primordiale, celle de réparer les injustices notoires commises à l'encontre de notre race, digne indubitablement de Colomb, de son génie et de son exploit.³²⁶

L'historien mexicain Miguel Rodríguez observe que si l'expression « race espagnole » apparaît dès 1833 dans les documents officiels et qu'à la fin du XIX^e siècle elle est d'un usage courant, le IV^e Centenaire ne célèbre pas encore « la race » mais seulement Christophe Colomb.³²⁷ Le rôle des intellectuels espagnols de 1892, consistera sans doute, quelque part, à faire évoluer la célébration de la découverte de l'Amérique par un navigateur génois vers la célébration de l'œuvre

³²⁵ Manuel GONZÁLEZ PRADA, *Valera : poeta y epistolario*, in *Páginas libres*, Caracas, Biblioteca Ayacucho, 1976, p. 147, cité in Carlos M. RAMA, *op. cit.*, 1982, p. 320.

³²⁶ Antonio CÁNOVAS DEL CASTILLO, *Criterio histórico...*, *op. cit.*, 1892, p. 36.

³²⁷ Miguel RODRÍGUEZ, *El 12 de octubre : entre el IV y el V centenario*, in Roberto Blancarte (compilador), *Cultura e identidad*, México, Fondo de Cultura Económica, 1994, p. 129.

nationale de colonisation américaine, contribuant de cette manière à initier un processus de réappropriation espagnole de la découverte de 1492, lequel conduira à l'établissement d'une véritable fête nationale et à la consécration du 12 octobre comme le *Jour de la Race* en Espagne.

IV.3. Les grandes figures espagnoles du IV^e Centenaire

Si le caractère officiel des célébrations du IV^e Centenaire en Espagne prime souvent sur l'aspect populaire, ces commémorations, en revanche, concèdent comme on l'a vu une place importante à la parole des politiques et des lettrés. Les publications périodiques, mais aussi la plupart des éditeurs de littérature scientifique ou de vulgarisation, participent résolument aux activités commémoratives même si les retombées commerciales ne sont pas toujours à la hauteur des résultats espérés. Même la célébrité des auteurs ou des responsables de publications n'est pas une garantie de succès, comme nous l'avons déjà signalé, par exemple, pour la revue *El Centenario*.

Quoi qu'il en soit, la participation de figures intellectuelles prestigieuses est un facteur non négligeable qui peut nous permettre surtout aujourd'hui d'évaluer, d'une part la réception de l'événement dans les secteurs les plus cultivés de la société espagnole et d'autre part, l'intérêt de ces mêmes secteurs pour le développement de relations économiques et culturelles avec l'Amérique latine. Conscients du cadre restrictif qu'imposent les objectifs de notre travail, nous retiendrons seulement les acteurs de premier plan, ceux qui en raison de leur notoriété et de leur implication réelle dans l'organisation des événements méritent une attention particulière.

Bien que la figure de l'intellectuel corresponde à une terminologie et à une conception encore inexistantes en 1892 et qui ne se développeront réellement en Europe qu'à partir du *Manifeste des intellectuels* proclamé en France pendant l'Affaire Dreyfus, il s'agit néanmoins d'une appellation commode, qui nous permet d'évoquer ici des catégories de personnes dont les principales activités personnelles ou professionnelles sont consacrées aux activités de l'esprit. Nous restons ainsi dans la perspective de la fin du XIX^e siècle, précisée par exemple par Emile Littré (1801-1881) qui, dans son *Dictionnaire de la Langue Française* (1872), définit l'adjectif intellectuel comme *ce qui appartient à l'intellect*, ou *ce qui est spirituel par opposition à matériel*. Le Dictionnaire espagnol de la *Real Academia de la Lengua*, pour sa part, présente aujourd'hui l'adjectif *intelectual* comme celui qui qualifie *ce qui appartient ou est relatif à l'entendement* et élargit par extension son champ d'application à tout ce qui est *consacré de préférence à la culture des sciences et des lettres*. C'est ainsi que nous nous intéressons à certaines des grandes figures politiques, artistiques ou littéraires qui se sont érigées en modèles de la *bourgeoisie professionnelle*³²⁸ qui à partir de la deuxième

³²⁸ José Carlos Mainer est l'auteur de cette expression dont il définit le sens dans son célèbre article sur l'*hispano-américanisme* présenté au VII^e Colloque de Pau en 1977, *Un capítulo generacionista : el hispano-americanismo (1892-1923)* : « [...] la burguesía profesional quien actuó como punta de lanza ideológica en el regeneracionismo... fue una clase social de límites imprecisos cuyos intereses económicos... podían incorporarla de hecho al sector económicamente

moitié du XIX^e siècle, trouve dans le *krausisme* et le positivisme, puis dans le *régénérationnisme* des réponses à ses inquiétudes pratiques et téléologiques. Il s'agit de Juan Valera, Antonio Cánovas del Castillo, Marcelino Menéndez y Pelayo, Emilio Castelar, Rafael María de Labra, Emilia Pardo Bazán, Marcos Jiménez de la Espada, Antonio Sánchez Moguel, Antonio María Fabié, Francisco Pi y Margall, Cesáreo Fernández Duro, Luis Vidart et Gaspar Núñez de Arce. Ce sont des lettrés mais aussi des enseignants, des scientifiques, des académiciens, des juristes, des diplomates, des politiciens. Ce sont quelques unes des élites officielles de l'Espagne de la *Restauration*.

Juan VALERA (1824-1905) - L'Académicien andalou qui est sans aucun doute l'une des personnalités littéraires les plus renommées du moment, compte 67 ans au début de l'année 1892. Poète, chroniqueur, essayiste, romancier, auteur du très célèbre *Pepita Jiménez* publié pour la première fois en 1874, il a été aussi sénateur, député, ambassadeur et même directeur général de l'Instruction Publique. Se définissant comme un « libéral conservateur » il est proche du président Antonio Cánovas del Castillo qui l'a nommé en tant que membre de la *Junte* organisatrice des Célébrations du IV^e Centenaire en 1891 (il était déjà secrétaire de la *Commission* initiale de 1888, créée sous le gouvernement libéral de Sagasta) et à qui Valera a consacré en 1889 le prologue de l'édition de ses *Cartas americanas* publiées l'année précédente dans *El Imparcial* et dans la revue *La España Moderna*.³²⁹

Ce texte dédié à Cánovas constitue un document important pour apprécier les idées que sur l'Amérique hispanique défend cet intellectuel qui a été acclamé en 1890 par l'érudit catalan Antonio Rubió i Lluch, comme le *premier et le plus enthousiaste américaniste de l'Espagne*³³⁰. Juan Valera y évoque d'abord l'histoire *glorieuse et féconde* de l'empire espagnol en Amérique, puis il rappelle la terrible chute et la décadence qui atteignit son paroxysme au cours des trois premières décennies du XIX^e siècle, marquées ici et là par des guerres civiles et des révolutions sanglantes :

Les américains supposèrent alors que tout ce qu'il leur arrivait de mal, était une transmission héréditaire de notre sang, de notre culture et de nos institutions. [...] Nous imaginions, nous, en revanche, que les races indigènes et le sang africain, en se mêlant à la race et au sang espagnol, les avaient corrompus et rendus incapables. [...] le divorce mental était sur le point d'être consommé, cimenté par la haine et même par le mépris injuste.

Après l'indépendance et alors que, d'après lui, la culture anglaise ne parvenait pas à s'infiltrer dans les nouvelles républiques hispano-américaines, la France, au contraire, exerça une

dominante y que compartía frecuentemente el poder político local (ayuntamientos, diputaciones)... » - José Carlos MAINER, *Un capítulo regeneracionista : el hispano-americanismo (1892-1923)*, in *Ideología y Sociedad en la España Contemporánea. Por un análisis del Franquismo*, Madrid, Edicusa, 1977, p. 152-153.

³²⁹ Juan VALERA, *Cartas Americanas. Imp.* Fuentes y Capdevila, Madrid, 1889, p. XI-XII.

³³⁰ Antonio RUBÍO I LLUCH, *Comentarios a las Cartas Americanas de D. Juan Valera*, El Correo de las Aldeas, 10, 16 y 23 de enero de 1890, cité in Marta Cristina CARBONELL, *La polémica en torno a las Cartas americanas (1889) de Juan Valera*, Actas del XXIX Congreso del Instituto Internacional de Literatura Iberoamericana, Barcelona, P. P. U., 1994, p. 159.

influence *puissante et envahissante* suscitant un progrès intellectuel manifeste, tandis que l'Espagne dans le même temps poursuivait une politique étrangère désastreuse, notamment lors de l'intervention mexicaine, l'annexion de Saint-Domingue ou la guerre du Pacifique, accentuant son discrédit auprès de ses anciennes colonies.

Heureusement tout cela semble dépassé à la fin du XIX^e siècle et pour Juan Valera les peuples issus de l'empire espagnol s'observent dorénavant des deux côtés de l'Atlantique avec une *sympathique curiosité*. L'union politique étant désormais impensable, il reste cependant l'union des esprits, à laquelle l'Académie Royale de la Langue contribue fortement depuis Madrid, devenue capitale d'une immense confédération littéraire. L'auteur célèbre finalement, dans ce texte, la vitalité intellectuelle des nouvelles républiques hispano-américaines qui, selon lui, sont loin d'être *mentalement infécondes*, en particulier dans le domaine des sciences humaines :

la critique, la jurisprudence, l'histoire, la géographie, la linguistique, la philosophie et d'autres disciplines sérieuses comptent en Amérique des cultivateurs habiles, laborieux et bienheureux. Citons ainsi de mémoire et en guise de preuve les noms de Alamán, Calvo, García Icazbalceta, Bello, Montes de Oca, Rufino Cuervo, Miguel Antonio Caro, Arango y Escandón, Francisco Pimentel, Liborio Cerda et Juan Montalvo”.

S'il exprime à la fin de son prologue la nécessité d'écrire une *Histoire littéraire des deux Espagnes*, il déclare cependant que les littératures des républiques américaines, bien qu'existant séparément, n'acquièrent une *unité supérieure*, leur permettant d'accéder à la qualité de littérature *générale hispano-américaine*, que si elles préservent leur liens avec la métropole. Trente ans plus tôt, lors de son discours de réception à l'Académie Royale, il soutenait déjà l'autorité de l'Académie dans le cadre d'une *fraternité* hispano-américaine basée sur l'unité de la langue, laquelle représentait, d'après lui, *l'œuvre la plus instinctive de l'esprit national*, ne devant être altérée ni dans son essence ni dans sa forme.³³¹ L'unité reste donc toujours l'axe directeur des velléités américanistes de Valera, d'autant plus dans ses *lettres américaines* qui ont pour but justement de rapprocher les *deux Espagnes*, à travers une action sociale et littéraire importante que complèteront les éditions postérieures des *Nuevas Cartas Americanas* de 1890³³² et des *Ecos Argentinos de 1901*³³³, de même que ses activités lors du IV^e Centenaire ou sa participation au *Congrès Social et Économique* de 1900.³³⁴

Les *lettres américaines* ou *lettres sur la littérature de l'Amérique espagnole*, dans lesquelles Juan Valera égrène depuis 1888 les nouvelles publications d'un monde littéraire jusque là méconnu en Espagne, révélant certains talents que l'histoire de la littérature confirmera, comme par exemple

³³¹ Juan VALERA, *Discurso de recepción en la Real Academia Española*, op. cit., 1864, p. 272.

³³² Juan VALERA, *Nuevas cartas americanas*, Librería de Fernando Fé, Madrid, 1890.

³³³ Juan VALERA, *Ecos Argentinos*, Librería de Fernando Fé, Madrid, 1901.

³³⁴ *Congreso Social y Económico Hispano-Americano. (Madrid, 1900)* - Madrid, Imprenta de los hijos de M. G. Fernández, 1902.

le poète nicaraguayen Rubén Darío, constituent une contribution notoire de la part de cet académicien à l'*hispano-américanisme* qui se développe en Espagne à la fin du XIX^e siècle.

Ces lettres, nous dit aujourd'hui l'un de ses biographes, Enrique Rubio Cremades, sont une source intarissable pour connaître les publications de l'Amérique hispanique, et même les événements littéraires de l'Espagne du moment. Le succès fut si important que ses écrits furent reproduits dans l'immense majorité des journaux d'Amérique.³³⁵ Moins flatteur, le professeur aragonais José Carlos Mainier, évoque ces textes comme un exemple de prolixité souvent vide de contenu, et constituant à peine, la plupart du temps une réponse courtoise à des envois de livres hétérogènes en provenance d'outre-mer.³³⁶

Leopoldo Alas Clarín (1852-1901) en 1889, tout en se disant favorable, pourtant, au développement de l'amitié entre Espagnols et Hispano-américains, critique sévèrement, pour sa part, l'attitude de Valera qu'il juge trop clémentine à l'égard de la mauvaise littérature d'outre-Atlantique :

Si l'union avec l'Amérique doit consister, à n'être qu'une sorte d'amitié entre lettrés, ayant conclu tacitement un pacte consistant à se flatter mutuellement les uns les autres, alors je dénonce le traité³³⁷

Carlos Rama qui rappelle, à ce propos, l'activité diplomatique déployée par Juan Valera comme ambassadeur, notamment au Portugal et aux Etats-Unis, de même que son importante production journalistique pour la presse des deux continents, estime que l'intellectuel espagnol participe activement à son époque au rapprochement culturel entre l'Espagne et l'Amérique :

Disons, qu'en principe, il représenta le point de vue académique et aristocratique dans sa version castillane, et on peut l'apprécier dans ses discours académiques, dans sa critique littéraire, dans ses études critiques sur la philosophie, la religion, l'histoire et la politique, et évidemment dans ces célèbres *Cartas americanas*. Son action fut objectivement positive, dans ce sens qu'il apporta aux lecteurs de ses chroniques littéraires publiées dans la presse américaine (la *Revista Ilustrada* de New-York, le *Correo de España* ou *La Nación* de Buenos Aires, par exemple) des nouvelles de la vie intellectuelle espagnole de son temps, et que, réciproquement, il commenta pour les Espagnols des thèmes et des nouvelles à caractère culturel en provenance de l'Amérique espagnole dans *El Liberal*, *El Contemporáneo* et la *Revista Ilustrada* de Madrid, etc.,

Rama constate cependant que la plupart de ces chroniques de la seconde moitié du XIX^e ont perdu aujourd'hui l'essentiel de leur intérêt d'alors, et qu'elles sont trop souvent consacrées à des nouvelles anecdotiques ou à des publications et des auteurs de second rang.³³⁸

Quoi qu'il en soit, depuis son séjour diplomatique aux Etats-Unis entre 1883 et 1886 et depuis la publication de ses *Cartas Americanas*, l'*ibérisme* initial de ce nationaliste libéral, témoin

³³⁵ Enrique RUBIO CREMADES, *Biografía de Juan Valera*, Madrid, Castalia, 1992, p. 9-23, Edition numérique in *Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes*, Alicante, 2003 : <http://www.cervantesvirtual.com/>

³³⁶ José Carlos MAINIER, *op. cit.*, 1977, p. 159-160.

³³⁷ Leopoldo ALAS "Clarín", *Palique*, Madrid Cómico, 1-VI-1889 – Cf. Marta Cristina CARBONELL, *op. cit.*, 1994, p. 171.

³³⁸ Carlos M. RAMA, *op. cit.*, 1982, p. 314-315.

privilegié des évolutions internationales et de la décadence politique et économique des nations latines en son temps, semble s'être transformé définitivement en un *hispano-américanisme* convaincu. En 1892, il se trouve donc naturellement associé aux célébrations espagnoles du IV^e Centenaire.

Valera, en tant qu'homme de lettres est nommé co-directeur de la revue officielle *El Centenario*, aux côtés de l'archéologue, Juan de Dios de la Rada y Delgado, directeur de l'*Escuela Superior de Diplomática* et spécialiste d'art. D'après le professeur Jean-François Botrel, *cette nouvelle responsabilité et la revue qui en est à l'origine ne constituent pas dans la carrière officielle et littéraire de Juan Valera un épisode particulièrement marquant*. Pour cet hispaniste français qui s'est intéressé précisément à cet épisode de la vie de Valera parce qu'il est négligé par ses biographes, l'examen de cette expérience peut être révélateur, en particulier pour l'approche de la mentalité de l'Espagne devant une célébration qu'il qualifie d'*encombrante* en ces années qui précèdent 1898. D'après lui les motivations de l'académicien lorsqu'il accepte de prendre en charge l'édition de la revue, ne sont pas uniquement intellectuelles :

Il faut (cependant) rappeler que les années 1888-1892 sont dans la vie de Juan Valera des années creuses, c'est-à-dire des années où il n'exerce aucune activité diplomatique, et que ce sont aussi des années de vaches maigres où les préoccupations d'argent sont plus fréquemment évoquées que d'habitude. Il serait, donc, sans doute faux de dire que l'ancien ambassadeur à Bruxelles, qui revient par nécessité à des activités journalistiques plus suivies, n'ait point attendu de cette fonction de co-directeur de *El Centenario* une solution partielle à ses problèmes financiers.³³⁹

El Centenario est une revue officielle, c'est-à-dire subventionnée, qui devrait donc rapporter à Valera des revenus conséquents. S'ils sont contraints, de par la nature même de la publication, d'éditer régulièrement des documents officiels concernant le IV^e Centenaire, les rédacteurs en chef sont libres néanmoins de faire appel à des collaborations extérieures, espagnoles ou étrangères :

En plus de l'histoire et de la description de tout ce qui concerne le Centenaire, nous allons essayer de créer cette revue comme une sorte d'album où d'importants écrivains portugais, hispano-américains et espagnols nous dévoileront leur habileté et de leur savoir dans des articles variés et amènes, qui populariseront la connaissance des prouesses et des entreprises que nous allons célébrer...³⁴⁰

Mais pour Jean-François Botrel, le résultat de la publication est loin de répondre aux exigences initiales :

la vulgarisation n'y est pas toujours assortie de science et le ton y est plus pesant et ennuyeux que léger et amène [...]Et, si le catalogue des collaborateurs peut sembler de prime abord flatteur pour la revue puisqu'il comprend de grands noms de l'Espagne d'alors comme Castelar, Víctor Balaguer, Luis Vidart, Miguel Mir, A. M. Fabié, Menéndez Pelayo ou Cánovas del Castillo, ceux d'Oliveira Martins, Pinheiro

³³⁹ Jean-François BOTREL, Juan Valera, directeur de *El Centenario* (1892-1894), *Bulletin Hispanique*, LXXX, n° 1-2, juin 1978, p. 71-87.

³⁴⁰ Juan VALERA, *El Centenario*, Tomo I, *op. cit.*, 1892, p. 13.

Chagas et Teófilo Braga pour le Portugal, Juan Fastenrath pour l'hispanisme européen ou Ricardo Palma, il est néanmoins certain que la qualité des articles et leur variété décroissent rapidement et Juan Valera ayant apparemment épuisé le matériel sollicité par lui en est réduit, à défaut de copie originale, à publier de nombreuses bonnes feuilles ou des articles de plus en plus longs, en deux et trois parties.³⁴¹

Finalement le dynamisme de cette revue s'épuise progressivement. Les lecteurs, déjà peu nombreux au début, se font de plus en plus rares pour ce périodique de luxe, extrêmement cher en comparaison avec les autres publications de l'époque, telles que *La Ilustración Española y Americana*, *España y América* ou *El Imparcial*. L'optimisme initial de l'intellectuel andalou se transforme alors irrémédiablement en désillusion, d'autant plus que cette expérience journalistique aboutit à un douloureux échec économique. Jean-François Botrel en conclue que :

pour Juan Valera, *El Centenario* n'est donc qu'un des multiples accidents d'une carrière officielle et paralittéraire qui fut certainement mieux remplie que sa carrière littéraire proprement dite. Les circonstances voulurent, en l'occurrence, qu'il fût trahi moins par son inexpérience en matière journalistique ou en matière financière que par l'absence d'intérêt dans l'Espagne des années 92 pour une commémoration inopportune même pour les initiateurs de l'idée, les milieux officiels auxquels Juan Valera se trouvait, pour son malheur en cette occasion, une nouvelle fois étroitement lié.³⁴²

Cette dernière appréciation mérite sans doute d'être nuancée, car c'est surtout comme nous l'avons observé l'absence de participation populaire qui constitue la principale faille des célébrations de 1892 et qui la différencie, par exemple, des commémorations organisées dans le même temps aux Etats-Unis. L'échec commercial de la revue *El Centenario*, n'entame pas, par ailleurs, les aspirations *hispano-américanistes* de Juan Valera, qui participe également aux différents congrès espagnols de 1892 et qui sera encore au rendez-vous huit ans plus tard lors du *Congreso Social y Económico* de 1900. Lorsqu'on consulte aujourd'hui la bibliographie concernant le IV^e Centenaire, on le retrouve partout, dans les documents officiels, dans les articles des différents périodiques, dans les comptes-rendus des séances de l'Académie Royale et dans les biographies de l'époque où l'on évoque aussi le salon littéraire que l'écrivain convoque tous les samedis chez lui en cette année 1892 et où se côtoient lettrés et hommes politiques des deux continents.³⁴³

³⁴¹ Jean-François BOTREL, *op. cit.*, 1978, p. 71-87.

³⁴² *Ibid.*

³⁴³ Juan VALERA, *La crónica del Centenario*, *El Imparcial*, 29 de marzo de 1891, Madrid, *Imp. de los Sres. Gasset*, 1891 - *Introducción*, *El Centenario*, Tomo I, *op. cit.*, 1892, p. 5-18. - *La Atlántida*, *El Centenario*, Tomo I, *op. cit.*, 1892, p. 307-319 et p. 306-321. - *Doña Felipa Moñiz de Melo, mujer de Colón*, *El Centenario*, Tomo II, *op. cit.*, p. 410. - *Don Angel de Saavedra, Duque de Rivas*, article en multiples parties publiées dans la revue *España y América* du 7 février au 29 mai 1892, Madrid, *Imp. Manuel Minuesa de los Ríos*, 1892 - *Correspondencia, historia y política, discursos académicos, miscelánea., Obras completas*, Vol. III Madrid, *Cartas americanas*, Madrid, *Ed. Fuentes y Capdeville*, 1888 - *Epistolario de Valera y Menéndez Pelayo. 1877-1905 con una introducción de Miguel Artigas Ferrando y Pedro Sáinz Rodríguez*, Madrid, *Espasa-Calpe*, 1946

Antonio CÁNOVAS DEL CASTILLO (1828-1897) - En tant qu'homme d'état, il est une figure incontournable de l'histoire politique de l'Espagne dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. D'après le journaliste et historien castillan, Juan José Fernández Sanz, il est ni plus ni moins que :

l'un des politiciens espagnols les plus éminents du XIX^e, et sans doute le plus remarquable du dernier quart de siècle. A la différence des autres qui sont plutôt des hommes de parti, notre personnage est prioritairement un homme d'Etat, dont le style imprime son caractère à une longue période de l'histoire de l'Espagne, et qui d'une certaine manière, survit après lui.³⁴⁴

Les historiens Jorge Nadal Oller, Rosa Ortega Canadell, Jaume Vicens Vives et Mario Hernández Sánchez Barba qui considèrent aussi que la figure de Cánovas domine la scène politique nationale de 1876 à 1898, affirment que *le professeur malaguène, spécialiste de l'histoire de la décadence politique de l'Espagne, avait forgé son idéologie sur la base d'un pessimisme illustré vis à vis du passé et du présent de son pays*. Sur le plan politique son action est conservatrice, *sans plus de concessions que celles qui sont nécessaires pour donner au jeu parlementaire une architecture dialectique active*, notamment vis à vis de l'autre grande formation politique du moment, celle du parti libéral, sur laquelle repose aussi l'équilibre politique de la Restauration, un système *pseudo-démocratique* fondé sur l'arbitrage de la monarchie et l'organisation périodique *d'élections falsifiées*, permettant aux gouvernements conservateurs et libéraux successifs de disposer d'une certaine légitimité parlementaire.³⁴⁵ Pour José María Jover Zamora, il y a peu de choses remarquables sur le plan idéologique à retenir du Parti Conservateur en dehors du :

magistère exercé continuellement par Antonio Cánovas del Castillo -à travers ses discours parlementaires, ses conférences à l'Ateneo, ses articles et ses orientations dans la presse, notamment par le biais de l'excellent journal conservateur *La Época*,- sur la plupart de ses partisans conservateurs et sur l'ensemble des élites politiques et intellectuelles du pays, même à travers les réactions critiques qu'il suscite.³⁴⁶

Quelles que soient les appréciations concernant la personnalité ou l'action politique de Cánovas que l'on mette en avant, deux facettes de cet intellectuel nous intéressent particulièrement dans le cadre du IV^e Centenaire : ses activités académiques, surtout en tant qu'historien et sa politique américaniste depuis le milieu du siècle.

Membre de cinq académies à lui tout seul (Histoire, Langue, Jurisprudence, Sciences Morales et Politiques et Académie des Arts de San Fernando) il siège en particulier à l'Académie Royale d'Histoire depuis 1860 et à celle de la Langue, aux côtés de Juan Valera, depuis 1867.

³⁴⁴ Juan José Fernández Sanz, *La Restauración : el reinado de Alfonso XII (1874-1885) in Historia contemporánea de España (1808-1939)*, ouvrage coordonné par Javier Paredes, Barcelona, Editorial Ariel, S. A., 1996, p. 410.

³⁴⁵ Jaume VICENS VIVES, *Historia de España y América, social y económica dirigida por, Los siglos XIX y XX. América Independiente*, Barcelona, Editorial Vicens Vives, Quinta reedición, 1985, p. 319-323.

³⁴⁶ José María JOVER ZAMORA, *La época de la Restauración. Panorama político-social, 1875-1902 in, Manuel Historia de España dirigida por Tuñón de Larra, Tomo VIII, Revolución Burguesa, oligarquía y constitucionalismo (1834-1923)*, Barcelona, Editorial Labor, 1981, p. 307.

Historien convaincu, il a échafaudé au fil des années son système idéologique sur une conscience profonde de la décadence de l'Espagne, fondée sur ses études de la crise de l'hégémonie espagnole dans l'Europe du XVII^e siècle. Lorsqu'il n'est pas au pouvoir, en particulier dans les années 1889-1890 et 1892-1895, il en profite pour publier ses études historiques, dirigeant même une *Histoire Générale de l'Espagne* pour le compte de l'Académie d'Histoire.³⁴⁷ Plus qu'aucun autre gouvernant de son temps, il est conscient de l'important rôle politique que peut avoir l'utilisation du passé dans le présent, comme en témoignent ses éloquents discours devant les députés ou à l'Ateneo de Madrid. Dans son célèbre *discours sur la Nation* de 1882, il indique, par exemple, à ces concitoyens qu'il est indispensable que *nous nous étudions profondément dans le passé et que nous concertions dans le présent notre mode de vie*.³⁴⁸ L'un et l'autre sont indissociables, de telle sorte que pour combattre son propre pessimisme historique, il n'a d'autre recours lors de l'inauguration du cycle de conférences américanistes de l'Ateneo de Madrid en 1892 que de proposer une *révision des critères historiques au moyen desquels ont été jugées les personnes qui sont intervenues dans la découverte de l'Amérique*.³⁴⁹

Mais s'il est un observateur avisé de l'histoire du *Siècle d'Or*, Antonio Cánovas del Castillo est aussi un acteur de premier rang et un témoin privilégié de son époque. De par ses activités politiques il a toujours été au centre des questions américanistes jouant un rôle déterminant, par son attitude, vis à vis des interventions de l'Espagne au Mexique, à Saint-Domingue et lors de la Guerre du Pacifique, puis comme ministre d'Outre-mer et parlementaire jusqu'au début de la Restauration, et enfin comme responsable du gouvernement, notamment dans le cadre des actions menées en direction de Cuba, entre la *guerre de 10 ans* et son propre assassinat par un anarchiste italien en 1897.

Pour José Manuel García Leduc, *la responsabilité de Cánovas del Castillo, dans les circonstances qui ont conduit à son assassinat, découle de façon paradigmatique de son affirmation concernant l'insurrection cubaine*, dans laquelle il allègue que *l'Espagne emploiera le sang de son dernier homme et brûlera sa dernière cartouche, et dépensera le dernier de ses centimes pour conserver ses provinces*.³⁵⁰

³⁴⁷ Antonio CANOVAS DEL CASTILLO, *La Casa de Austria en España : Bosquejo histórico*, Madrid, Imprenta de la Biblioteca Universal Económica, 1869. - *Historia de la Decadencia de España, desde el advenimiento de Felipe III al trono hasta la muerte de Carlos II*, Madrid, Librería Gutenberg de José Ruíz, 1910. - *Historia General de España. Escrita por individuos de número de la Real Academia de la Historia bajo la dirección de Antonio Cánovas del Castillo*, Madrid, El Progreso Editorial, 1891.

³⁴⁸ Antonio CANOVAS DEL CASTILLO, *Discurso pronunciado por el Excmo. Sr. D. Antonio Cánovas del Castillo el día 6 de noviembre de 1882 en el Ateneo Científico y Literario de Madrid, con motivo de la apertura de sus cátedras*, Madrid, Tip. Manuel G. Hernández, 1882 - Edition Biblioteca Nueva, Madrid, 1997, p. 134.

³⁴⁹ Antonio CANOVAS DEL CASTILLO, *Criterio histórico con que las distintas personas que en el descubrimiento de América intervinieron han sido después juzgadas*, Ateneo de Madrid, Rivadeneyra, 1892.

³⁵⁰ Manuel TUÑÓN DE LARA, *La España del siglo XIX*, Vol. II, Barcelona, Editorial Laia, 1976, p. 78. Cité par José Manuel GARCIA LEDUC, *Antonio Cánovas del Castillo, la política de España hacia la insurrección cubana y el*

L'historiographie actuelle nous décrit, alternativement, selon les questions et selon les auteurs, un bon et un mauvais Cánovas. Le bon Cánovas est celui qui condamne l'intervention mexicaine ou l'annexion de Saint-Domingue, par exemple ou celui qui permet sous son gouvernement que soit établi en 1880 le décret de l'abolition de l'esclavage à Cuba. Pour l'historien espagnol Jaime Delgado, c'est également celui qui s'oppose à l'indépendance des Antilles espagnoles :

la position de Cánovas face au problème antillais fut toujours d'une transparence absolue : des réformes tant que celles-ci ne menaçaient pas l'unité essentielle de Cuba et Porto Rico auprès de l'Espagne et surtout une opposition décidée à la position violente des séparatistes et à la vente de ces provinces espagnoles au plus offrant, c'est à dire aux Etats-Unis d'Amérique.³⁵¹

D'après Carlos Rama, c'est aussi sous la législature de Antonio Cánovas del Castillo en 1880 que l'on annonce que *les académies militaires et les universités espagnoles seront ouvertes aux jeunes Hispano-américains et que l'on prévoit l'équivalence des titres universitaires pour faciliter le déplacement vers la péninsule.*³⁵² Et c'est encore le chef de file du parti conservateur qui, célébrant la création de la *Unión Iberoamericana* à Madrid et à Mexico, déclare en 1886 que :

Ici, sur cette terre espagnole où les Hispano-américains sont devenus indépendants et étrangers du point de vue politique, aucun d'entre eux n'est jamais parvenu, au cas où il l'aurait prétendu, que dans nos relations courantes, nous le traitions comme un étranger.³⁵³

Le mauvais Cánovas est, paradoxalement, le même qui condamne l'annexion de Saint-Domingue mais préconise ensuite l'action militaire pour ne pas ridiculiser l'Espagne et mettre en péril sa situation à Cuba. C'est celui aussi qui, tout en ayant facilité l'établissement d'un décret contre l'esclavage, permet que soit mise en place, selon Gabriel Rodríguez, le vice-président de la Société Abolitionniste :

une loi très défectueuse dont l'un des vices principaux est l'hypocrisie, parce qu'elle commence en déclarant qu'à partir de sa promulgation l'état d'esclavage cesse à Cuba, et qu'ensuite elle conserve, sous le nom de patronat, le même esclavage pendant 8 ans. [...] Par ailleurs, on ne rétablissait pas la peine du fouet ... mais on conservait le cep et le pilori, selon les fautes commises par les esclaves.³⁵⁴

desastre del 98, Exégesis, Revista del Colegio Universitario de Humacao, N°35, año 11, Puerto Rico. Versión Internet : <http://www.uprh.edu/exegesis/35/contenido.html>

³⁵¹ Jaime DELGADO, *La política americanista de Cánovas del Castillo*, in *Descubrimiento de América del IV al VI Centenario*, Tomo I, Madrid, Fundación Cánovas del Castillo, 1993, p. 113.

³⁵² Carlos M. RAMA, *Historia de las relaciones culturales entre España y América latina. Siglo XIX*, México-Madrid, Fondo de Cultura Económica, 1982, p. 178.

³⁵³ *Ibid.*, p. 180.

³⁵⁴ Gabriel RODRIGUEZ, *La idea y el movimiento antiesclavista en España en el siglo XIX*, Ateneo de Madrid, *La España del siglo XIX. Colección de conferencias históricas. Curso de 1886-188*, Madrid, A. San Martín, 1887, III, p. 331-355. - Cité par Carlos M. RAMA, *op. cit.*, 1892, p. 224-225.

L'intransigeance acharnée de Cánovas vis à vis de l'indépendance de Cuba, qui ne pourra se régler, en définitive, qu'après sa mort, est encore un aspect négatif, maintes fois souligné par les intellectuels latino-américains qui observent comme le poète José Martí en 1881 que :

la politique provocatrice et rancunière de Cánovas, a toujours été marquée par une tendance immodérée à ressusciter l'esprit conquérant qui a distingué l'Espagne en d'autres temps, et par sa haine vis à vis de l'admirable France, qui dans son gouvernement et sa prospérité actuels, dément, discrédite et accuse le régime *canoviste*.³⁵⁵

Ce ne sont pas les déclarations de l'intéressé, lors de ses multiples allocutions en 1892, qui pourraient contredire cette appréciation de Martí. Cánovas inaugure la plupart des congrès et des conférences du IV^e Centenaire, profitant de toutes ces tribunes qui lui sont offertes, pour exprimer sa vision de l'histoire et d'un *hispano-américanisme* fondamentalement conservateur³⁵⁶, centré autour de l'idée d'unité linguistique et historique d'une communauté supranationale à la tête de laquelle l'Espagne ne peut pas perdre sa place car, comme il l'affirme dans le préambule au décret instaurant la *Junta* de 1891, organisatrice des célébrations du IV^e Centenaire :

Si Colomb déchira le voile qui occultait un Nouveau Monde à l'ancien, il est bien notoire que cet honneur appartient à notre patrie; si la sainte religion chrétienne illumine aujourd'hui les consciences depuis le cap Horn jusqu'au sein mexicain, on le doit aux Espagnols; si les Européens profitent des richesses sans nombre de la merveilleuse terre américaine, ils doivent remercier les efforts et le courage obstiné de nos ancêtres.³⁵⁷

Marcelino MENÉNDEZ PELAYO (1856-1912) - L'écrivain Ricardo Palma le décrit à la fin du XIX^e siècle comme *le cerveau le plus encyclopédique de l'Espagne contemporaine*.³⁵⁸ S'il compte à peine trente six ans l'année du IV^e Centenaire, il semble avoir déjà la stature d'un vénérable immortel. Docteur en lettres et philosophie et professeur d'histoire critique de littérature espagnole à l'Université Centrale depuis l'âge de 22 ans, il a été nommé à 25 ans membre de l'Académie Royale de la langue, à 27 ans de celle d'Histoire, à 33 ans de l'Académie des Sciences Morales et Politiques et il entre en 1892 à l'Académie des Beaux-arts de San Fernando. Parmi les autres fonctions prestigieuses qu'il remplira encore, citons, en plus de ses responsabilités en tant que

³⁵⁵ José MARTÍ, *Noticias de España*, La Opinión Nacional, Caracas, 6 de septiembre de 1881, in *Escenas europeas, Obras Completas*, Vol. 14, La Habana, Editorial de Ciencias Sociales, 1975, p. 40.

³⁵⁶ Antonio CÁNOVAS DEL CASTILLO, *Discurso (Discours d'ouverture du Congreso de Americanistas au couvent de La Rábida)*, El Centenario, Tomo III, 1892, *op. cit.*, p. 191-195. Discours d'ouverture du Congreso Literario Hispano-Americano *op. cit.*, 1892, p. 29-34. Discusión de los presupuestos correspondientes a 1892-1893, *Revista Contemporánea*, t. LXXXV, Madrid, 1892, p. 198-200.

³⁵⁷ Antonio CÁNOVAS DEL CASTILLO, *Preámbulo al Real Decreto de la Junta Directiva de 1891*, Madrid, 9 de enero 1891, in Salvador BERNABEU ALBERT, *Apéndice Documental*, *op. cit.* 1987, p. 156-158.

³⁵⁸ Ricardo PALMA, *Recuerdos de España – Notas de viajes – Esbozos – Neologismos y Americanismos* – Buenos Aires – Imprenta, litografía y encuadernación de J. Peuser – 1897 p. 92.

député et sénateur, celle de directeur de la Bibliothèque Nationale de Madrid, une place qu'il occupera à partir de 1898 et jusqu'à sa mort. Les premières œuvres complètes de cet érudit espagnol, éditées entre 1940 et 1950 par le CSIC (*Consejo Superior de Investigaciones Científicas*) occupent 65 volumes qui enserment une réflexion développée autour de thèmes aussi divers et complexes que l'histoire des idées esthétiques de l'Espagne, les origines du roman, l'anthologie des poètes lyriques castillans, l'histoire de la poésie hispano-américaine, le théâtre de Lope de Vega, l'histoire des hétérodoxes espagnols, la critique historique, littéraire et philosophique, la bibliographie hispano-latine classique, la science espagnole ou les drames de Shakespeare.³⁵⁹

Si l'on en croit Fernando Murillo Rubiera, l'intérêt de Menéndez Pelayo *pour la production intellectuelle des pays frères de l'Amérique, née de leur énorme estime pour le fait singulier de notre langue, date de ses jeunes années*. Très tôt il a amorcé une importante correspondance avec une *communauté d'écrivains et d'érudits hispano-américains* en compagnie desquels il a crée peu à peu un *système de vases communicants* dans lequel la langue fonctionne comme un élément esthétique et scientifique unificateur. En 1883, déjà, dans un courrier à l'intellectuel colombien Miguel Antonio Caro, il écrivait que :

Le concept de la nationalité littéraire est, si je ne me trompe, très complexe et doit résulter de la combinaison de l'élément géographique, de l'élément ethnographique, je veux dire de race et de langue, et d'un autre élément plus intime et caché qui se trouve, d'après moi, dans ces principes capitaux de la civilisation espagnole (péninsulaire et américaine) et dans ces qualités natives du génie espagnol et des traditions artistiques, dont l'influence se ressent chez nos auteurs même lorsqu'ils sont séparés par de longues distances de siècles et de régions...³⁶⁰

Cette essence du génie artistique et intellectuel espagnol, Menéndez Pelayo la cherche aussi dans l'orthodoxie religieuse, qu'il a analysé à fond dans son célèbre essai de 1880, *Historia de los heterodoxos españoles*³⁶¹, et qu'il soutient par son action politique en tant que dirigeant de la *Unión Católica*, un mouvement qui s'inscrit dans le parti conservateur de Cánovas et pour lequel il a été élu député à diverses reprises avant de devenir Sénateur pour l'Université d'Oviedo en 1892. Opposé au libéralisme et au socialisme, il est aussi sur le plan philosophique un adversaire des *Krausistas*, ces adeptes des doctrines panthéistes du penseur allemand Friedrich Krause (1781-1832) qui connaissent un singulier développement en Espagne depuis le milieu du XIX^e siècle, notamment grâce à des intellectuels tels que Julián Sanz del Río (1814-1869) ou Francisco Giner de Los Ríos

³⁵⁹ Marcelino MENÉNDEZ PELAYO, *Edición Nacional de las Obras Completas...*, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Madrid, 1940-1959. Il existe aujourd'hui une édition numérique : Menéndez Pelayo digital / coordinación general, Tachi Larramendi; coordinación científica, Ignacio González Casasnovas, Xavier Agenjo Bullón, Caja Cantabria, Obra Social y Cultural, D. L., Santander 1999. <http://www.filosofia.org/aut/mmp/index.htm>

³⁶⁰ Fernando MURILLO RUBIERA, *op. cit.*, 1993, p. 127-128. - La lettre citée provient de *Epistolario de Don Miguel Antonio Caro. Correspondencia con Don Rufino José Cuervo y Don Marcelino Menéndez Pelayo*, Bogotá, 1946, p. 246.

³⁶¹ Marcelino MENÉNDEZ PELAYO, *Historia de los heterodoxos españoles*, Librería Católica San José, Madrid, 1880-82 (3 volumes).

(1839-1915), le fondateur de la *Institución Libre de Enseñanza*. Face à ces hommes qui exposent une vision de la science et de la raison comme critère suprême, une tendance renforcée à la fin du siècle par l'essor de la sociologie positiviste, Menéndez Pelayo rêve de refonder une patrie hispanique d'inspiration traditionnelle et catholique. Sa vision de l'histoire, par conséquent, est en parfait accord avec le principal objectif des commémorations du IV^e Centenaire, évoqué à diverses reprises dans les discours de Antonio Cánovas del Castillo : celui de la revendication de l'œuvre historique espagnole dans la conquête, la colonisation et la civilisation du nouveau monde. Il est *ibériste* au sens de l'historien portugais Oliveira Martins qui assimile l'Espagne à *l'Hispanie*, définissant ainsi une nationalité péninsulaire *essentielle* qui a joué, selon lui, un rôle décisif dans la marche universelle vers le bien et vers le progrès. Malgré ses désaccords idéologiques avec certains historiens espagnols sur les thèmes américanistes, il les défend énergiquement contre les critiques sévères des intellectuels nord-américains, s'alignant, par exemple, sur les thèses de l'école réaliste en ce qui concerne la figure de Christophe Colomb.³⁶²

Mais, plus importante que sa participation au débat historique, c'est sa contribution littéraire qui marque singulièrement les célébrations espagnoles de 1892. En effet, depuis 1890 une proposition de l'académicien chilien Eduardo de La Barra (1839-1900) est à l'étude à l'Académie Royale de la Langue. Il s'agit d'éditer, pour le IV^e Centenaire, une anthologie poétique et une histoire critique de la littérature concernant tous les pays de langue espagnole. Le poète et académicien Gaspar Núñez de Arce, alors président de la *Asociación de Escritores y Artistas Españoles*, appuie favorablement cette initiative, de même que Juan Valera, Antonio Cánovas del Castillo ou même Emilio Castelar qui aimerait aussi que l'on publie une anthologie de la prose latino-américaine. Les *Académies Correspondantes* en Amérique ayant été sollicitées, elles commencent à envoyer à Madrid des rapports et des recueils littéraires. La lenteur des échanges, cependant, rend impossible l'exécution du projet initial et finalement Juan Valera propose, lors d'une séance organisée le 23 juin 1892, que l'on édite au moins un volume anthologique de la poésie hispano-américaine dont l'introduction et l'édition est confiée à Marcelino Menéndez Pelayo³⁶³. L'ouvrage que ce dernier élabore à Santander, au cours de l'été 1892, compte en réalité quatre volumes lorsqu'il est mis sous presse par l'éditeur *Sucesores de Rivadeneyra* à la fin de l'automne.³⁶⁴ D'après Juan González Piedra, l'un des biographes de Menéndez Pelayo, ce travail est le résultat d'une entreprise laborieuse et inédite, alors, dans le monde hispanique :

Depuis les temps de la conquête une littérature abondante s'était développée, peu à peu, dans presque toutes les républiques hispano-américaines, une poésie presque tropicale à laquelle l'Espagne prêtait à

³⁶² Marcelino MENÉNDEZ Y PELAYO, *De los historiadores de Colón, El Centenario*, op. cit., 1892, Tomo II, p. 433-454 et Tomo III p. 55-71.

³⁶³ *Actas de la R.A.E.*, Madrid, Libro 34 (1891-1894), fol. 4 a 206, cité in Carlos M. RAMA, op. cit., 1982, p. 324.

³⁶⁴ Marcelino MENÉNDEZ PELAYO, *Antología de poetas hispano-americanos / publicada por la Real Academia Española ; prólogo y selección por Marcelino Menéndez y Pelayo*, Real Academia Española, Madrid, Est. Tip. Sucesores de Rivadeneyra, 1893-1895.

peine attention. Il était, en apparence et en réalité aussi, bien difficile de jeter les bases d'une étude régulière et scientifique qui permettrait de pénétrer dans cette forêt vierge, de coordonner et de rendre ces champs poétiques praticables.³⁶⁵

L'érudit espagnol n'est pas le premier spécialiste, pour autant, qui se soit penché sur la poésie hispano-américaine. Carlos Rama cite, en particulier, l'œuvre de l'argentin Juan María Gutiérrez (1809-1878) intitulée *América Poética ; Colección escogida de composiciones en verso escritas por americanos en el presente siglo* et publiée à Valparaíso en 1848. Il signale aussi l'ouvrage complémentaire du chilien Luis Miguel Luis Amunátegui (1828-1888), *Juicio crítico de algunos poetas hispanoamericanos*, publié en 1859, puis les essais du colombien José María Torres Caicedo (1830-1889), préfacés par Emilio Castelar et édités à Paris en 1863, en trois volumes, sous le titre *Ensayos biográficos y de crítica literaria sobre los principales poetas y literatos hispanoamericanos*. Rama rappelle également qu'en Espagne, en 1884, Manuel Cañete (1822-1891) d'abord, puis entre 1894 et 1903, le père augustin Francisco Blanco García (1864-1903)³⁶⁶, publient des histoires de la littérature espagnole qui incluent la production hispano-américaine dans leurs considérations critiques. Antonio de Valbuena (1844-1929), l'enfant terrible de la critique littéraire de la fin du siècle, qui se plaît à éplucher dans ses *Ripios Académicos*, *Ripios Aristocráticos* ou *Ripios Vulgares*, les failles "antipoétiques" des œuvres de nombreux académiciens de son époque tels que Valera, Cánovas ou même Menéndez Pelayo, fera paraître également entre 1893 et 1902 les quatre tomes de ses *Ripios Ultramarinos* consacrés aux auteurs hispano-américains.³⁶⁷

La *Antología de poetas hispano-americanos* de 1892 va devenir néanmoins au fil du temps l'ouvrage incontournable de référence. *De nombreux peuples ont trouvé dans cette œuvre*, nous dit Juan González Piedra, *leur généalogie littéraire, poétique et leur pertinence artistique, et ils y ont recours encore aujourd'hui lorsqu'ils sont en quête d'autorité et de prestige*. Pour l'historien et hispaniste mexicain, Carlos Pereyra, l'intellectuel de Santander est devenu à partir de la publication de son anthologie *l'un des premiers américanistes espagnols. Il y en a eu avant lui, mais aucun avant lui n'avait trouvé la formule de l'américanisme intégral*.³⁶⁸

Rééditée et enrichie en 1911 (lors de la publication des premières œuvres complètes de Menéndez Pelayo) dans une nouvelle *Historia de la poesía hispano-americana*, l'introduction de cette anthologie va constituer, pour bien des intellectuels des deux mondes, un texte majeur de critique littéraire. D'après Carlos Pereyra il s'agit finalement d'un livre :

³⁶⁵ Juan GONZÁLEZ PIEDRA, *Vida y obra de Menéndez y Pelayo, Colección Temas españoles, n° 12* Madrid, Publicaciones españolas, 1952 (reediciones en 1959 y 1976), p. 27.

³⁶⁶ Juan Valera rend compte de l'apparition du second tome de cet ouvrage dans une lettre très critique à la revue de New York datée du 30 janvier 1892, in *Obras Completas, Vol. III, op. cit.*, 1947.

³⁶⁷ Antonio de VALBUENA, *Ripios ultramarinos*, Madrid, Imp. Sucesores de J. Cruzado a cargo de Felipe Marqués, 1893-1902. Cf. Carlos M. RAMA, *op. cit.* p. 325.

³⁶⁸ Juan GONZÁLEZ PIEDRA, *op. cit.*, 1952, p. 27.

capital pour l'Espagne et fondamental pour l'Amérique. Ce livre, comme il est coutume de le dire, semblait arriver à point. Mais s'il arrivait à temps pour la critique, pour le public il avait un demi-siècle d'avance. C'était, en somme, l'un de ces livres, qui, peut-être inconsciemment, sont adressés à la postérité, et qui ont comme finalité la rénovation des idées. Il n'y avait pas de public alors pour le livre de Menéndez Pelayo. Il n'y en avait ni en Espagne ni en Amérique. *L'histoire de la poésie hispano-américaine* est la meilleure de ses œuvres, ou tout au moins, celle qu'il conceptualisait lui-même le mieux. Mais le public manquait de préparation pour sa lecture, aussi bien par manque de savoir que d'enthousiasme. Personne ne ressentait ce qui était américain en Espagne. Personne ne ressentait ce qui était espagnol en Amérique.³⁶⁹

Menéndez Pelayo semble avoir conscience lui même de l'importance de ce livre dans sa production personnelle tout en reconnaissant que *cette œuvre est de toutes les miennes, la moins connue en Espagne, où l'étude formelle de l'Amérique intéresse très peu les gens, malgré les vaines apparences des discours théâtraux et des banquets fraternels*.³⁷⁰ Carlos Rama insiste néanmoins sur l'impact considérable et symbolique de l'anthologie poétique de 1892 dans le monde de l'américanisme des deux côtés de l'Atlantique :

C'était admettre officiellement en quelque sorte qu'il y avait des créateurs originaux dans l'Amérique espagnole, et pour les Hispano-américains, qu'enfin l'Espagne éternelle et orthodoxe reconnaissait leurs mérites et leur indépendance culturelle.³⁷¹

Quoi qu'il en soit, cette contribution littéraire de l'académicien de Santander aux célébrations du IV^e Centenaire ne peut être considérée uniquement comme le fruit de recherches et de réflexions isolées. Elle découle aussi d'une série de débats et d'échanges qui s'intensifient au moment des commémorations de 1892. Les relations épistolaires suivies de Menéndez Pelayo avec Miguel Antonio Caro, par exemple, lui ont permis d'acquérir des points de vues et des ouvrages, non seulement en provenance de Colombie, mais aussi de divers pays latino-américains. Par ailleurs, comme l'explique en 1894, l'historien mexicain Luis González Obregón (1865-1938), l'Académie Royale *a demandé à ses Académies Correspondantes du Nouveau Monde de lui envoyer des collections des poésies les plus sélectes des auteurs vivants et morts de chacun des Etats qui constituent le continent découvert par Colomb*. Se référant au Mexique, il raconte également que son académie

s'est empressée de collaborer à cette idée si éminente et que tout de suite après avoir reçu l'invitation elle a désigné don José María Vigil pour écrire la notice historique qui devait précéder le volume et don

³⁶⁹ Juan GONZÁLEZ PIEDRA, *op. cit.*, 1952, p. 27-28.

³⁷⁰ *Ibid.*, p. 28.

³⁷¹ Carlos M. RAMA, *Historia de las relaciones culturales entre España y América latina. Siglo XIX*, México-Madrid, Fondo de Cultura Económica, 1982, p. 328.

Casimiro del Collado et Don José María Roa Bárcena, pour compiler les compositions, ces trois hommes étant tout aussi compétents que distingués dans notre patrie littéraire.³⁷²

Le poète, historien et académicien José María Roa Bárcena (1827-1908) commente, pour sa part, dans un article de la même année 1894, que :

l'Académie Mexicaine, pour faciliter la tâche de l'Académie Royale et lui éviter les errata qui résultent forcément de l'impression de manuscrits à si longue distance, a fait imprimer pour le compte de ses membres 6 ou 8 exemplaires d'un tome de près de 500 pages, sans couverture, dont elle a envoyé deux spécimens à Madrid en Février et mars 1892. Ils ont été réceptionnés rapidement et nous croyions que les six mois libres entre mars et octobre suffiraient pour inclure dans la collection hispano-américaine ce que nous avions transmis.

En dépit de ces prévisions, Roa Bárcena déplore cependant que Menéndez Pelayo, s'étant retiré trop tôt chez lui, à Santander, en juillet 1892, pour rédiger son livre, n'ait pas eu le temps d'examiner les matériaux qu'avaient remis les académies américaines correspondantes, avant de conclure ses travaux sur le Mexique, le Guatemala et Cuba au mois de septembre, en ayant utilisé presque uniquement ses propres livres et ceux de ses amis. Il analyse trop tard finalement et sans doute succinctement ces documents, modifiant cependant un peu son anthologie initiale et ajoutant quelques nouvelles annotations. Malgré une déception évidente, le poète mexicain se contente à peine dans cet article de *céder à la faiblesse d'exposer quelques idées personnelles sur quelques points du livre* édité en Espagne par Menéndez Pelayo. Il expose même un sentiment de gratitude et une appréciation générale, très favorable finalement, envers l'intellectuel espagnol :

Le livre de l'Académie Royale de la langue a inspiré à l'Académie mexicaine sa gratitude la plus vive envers cette corporation si respectable, aussi bien en raison de l'honneur qui a été assigné à nos poètes dans l'œuvre vaste qui a été entreprise, que pour le jugement qui a été émis à leur rencontre, lequel, s'il repose sur des canons admis et consacrés par l'art, laisse entrevoir la bienveillance et la tendresse que le juge a manifestées plus d'une fois envers le Mexique et les Mexicains.³⁷³

Dans une analyse critique de 1996, Leticia Algaba compare l'attitude de ces deux écrivains mexicains Roa Bárcena et González Obregón, vis à vis de l'ouvrage de Menéndez Pelayo. *Les anthologies littéraires suscitent des polémiques, nous dit-elle, non seulement en raison de leur caractère nécessairement partiel, mais plutôt à cause du critère implicite de la sélection.* Tout en observant comment Roa Bárcena s'éloigne et se rapproche simultanément de l'érudit espagnol, elle remarque que si tout deux coïncident sur la nécessité de défendre un projet de littérature nationale, ils divergent en réalité sur l'idée même de nationalité. Alors que Roa Bárcena pense à la nationalité mexicaine, Menéndez Pelayo distingue nationalité politique de nationalité littéraire, refusant en

³⁷² Luis GONZÁLEZ OBREGÓN, *Antología de poetas mexicanos*, El renacimiento. Periódico literario, 2^a época, México, 1894 (Ed. Facsimilar), p. 357-360. Cité in *La misión del escritor - Ensayos mexicanos del siglo XIX* - UNAM, México, 1996.

³⁷³ José María ROA BÁRCENA, *Antología de poetas de México*, El renacimiento. Periódico literario, 2^a época, 1894 (Ed. Facsimilar), p. 68-70 et 83-88. Cité in *La misión del escritor...*, op. cit., 1996.

quelque sorte l'indépendance littéraire des républiques américaines. Il devient donc difficile d'envisager que cette conception n'ait pas prévalu lors du choix anthologique opéré par l'intellectuel espagnol. Leticia Algaba invoque en outre les idées que Menéndez Pelayo expose lui-même dans son avant-propos de 1892, concernant le concept très discuté de l'originalité :

...plus que dans des traditions opaques, incohérentes et mystérieuses de gens barbares ou dégénérés qui pour les mêmes Américains d'aujourd'hui semblent aussi étranges, moins familières et moins intéressantes que celles des Syriens, des Perses ou des Egyptiens, il faut chercher dans la contemplation des merveilles du Nouveau Monde, dans les éléments inhérents au paysage, dans la modification de la race par le milieu et dans la vie énergique qu'ils ont engendrée, d'abord l'effort de la colonisation et de la conquête, ensuite la guerre de séparation et, finalement, les discordes civiles. C'est pourquoi ce qu'il y a de plus original dans la poésie américaine, c'est d'abord la poésie descriptive et en second lieu, la poésie politique.³⁷⁴

Si cette poésie politique est celle qui sépare le plus, en fin de compte, Roa Bárcena de Menéndez Pelayo, Luis González Obregón, déçu également par le jugement du polygraphe espagnol, se réjouit quant à lui de l'édition mexicaine de 488 pages qui est publiée dans son pays en 1894, à partir de l'anthologie nationale conçue initialement par Roa Bárcena et Collado. Concernant la version espagnole de 1892 il insiste pour sa part sur le fait que :

L'Anthologie de poètes hispano-américains qui comprend le Mexique et le Guatemala n'a pas réalisé nos espoirs, bien qu'elle se présente parée d'une introduction érudite et magistrale, écrite par don Marcelino Menéndez y Pelayo qui avait été chargé de choisir les compositions. Nous le disons avec une franchise loyale : le Mexique n'y figure pas comme il le devrait et la sélection effectuée par l'académicien distingué, n'est pas à la hauteur de sa réputation ni de son goût raffiné.³⁷⁵

Pourtant, selon Miguel Artigas, disciple et biographe de Menéndez Pelayo, le livre qui a été commandé à l'intellectuel espagnol dans le cadre des célébrations du IV^e centenaire *a fait plus pour l'Espagne, pour le prolongement de la suprématie spirituelle de la métropole, que tous les congrès et ambassades culturelles, très nombreux que l'on a essayés et réalisés avant et après.*³⁷⁶

Le point de vue latino-américain, comme on vient de le constater, diffère bien souvent de cette approche péninsulaire et nationaliste d'une certaine coopération culturelle envisagée depuis une perspective unilatérale devenue pourtant obsolète. Le grand intellectuel mexicain Alfonso Reyes (1889-1959), reprenant à son compte le sentiment général de nombreux Latino-américains observera à son tour en 1918 que :

Menéndez Pelayo, malgré son grand effort n'a jamais compris complètement l'esprit américain. Pour lui l'Amérique a été une chose extérieure, une région caractérisée par la 'couleur locale' [...] Sa plus noble interprétation de l'Amérique, il l'a formulée en affirmant (ce qu'il considérait être) le fondement de son

³⁷⁴ Leticia ALGABA, *La misión del escritor*, op. cit., 1996, p. 365-366. Pour Menéndez Pelayo voir aussi Marcelino MENÉNDEZ PELAYO, *Antología*, op. cit., 1893.

³⁷⁵ Luis GONZÁLEZ OBREGÓN, op. cit., 1894 et 1996, p. 386.

³⁷⁶ Miguel ARTIGAS, *La vida y la obra de Menéndez Pelayo*, Zaragoza, 1939. Cité in Carlos M. RAMA, op. cit., 1982, p. 327.

originalité poétique. Cela n'existe pas, seulement l'art lyrique existe. Menéndez Pelayo ne voyait que la partie externe de l'Amérique : pas seulement l'Amérique exotique, mais aussi celle des révolutions et des forêts vierges. A côté de cela, -et beaucoup plus essentiel- il reste la vie quotidienne, la trame des petites expériences qui façonnent la psychologie nationale.³⁷⁷

Si l'hispano-américanisme de Menéndez Pelayo est bien réel en 1892, comme en témoignent ses articles historiques et surtout son œuvre anthologique et critique qui aura d'importantes répercussions sur le monde intellectuel des deux côtés de l'Atlantique, son esprit reste cependant à la frontière d'une érudition littéraire qui s'est formée dans les salons de la Bibliothèque Nationale de Madrid, et où l'Amérique plus que jamais demeure cette invention merveilleuse de l'imaginaire européen, si lointaine parfois des réalités politiques et culturelles du Nouveau Monde.

Emilio CASTELAR (1832-1899) - Historien, écrivain, journaliste et chef de file des républicains espagnols, c'est l'une des figures politiques incontournables de la seconde moitié du XIX^e. Professeur d'histoire critique et philosophique de l'Espagne à l'Université Centrale depuis 1857, député depuis 1869, président de la première république en 1873, membre de l'Académie Royale de la Langue depuis 1880, puis de celle d'Histoire depuis 1881, il est connu pour ses talents exceptionnels d'orateur et ses discours parlementaires ou ses conférences à l'Ateneo de Madrid tels que *Discurso sobre la democracia* (1854), *La Soberanía Nacional* (1855), *Historia de la civilización en los primeros cinco siglos del Cristianismo* (1857) ou *La abolición de la esclavitud* (1870). Ses préoccupations américanistes sont précoces et durables comme en attestent aujourd'hui les diverses publications de ses œuvres.³⁷⁸ Selon Carlos Rama, il faudra attendre Miguel de Unamuno au XX^e siècle, pour trouver en Espagne une personnalité qui ait une activité *latino-américaniste* aussi importante.³⁷⁹ Le philosophe uruguayen Arturo Ardao explique que Castelar a toujours été *profondément latiniste dans le cadre des problèmes européens et latino-américaniste en relation avec l'Amérique de son temps*³⁸⁰. L'idée de la latinité, dans son rapport dialectique avec le monde anglo-saxon, est donc un élément indissociable, chez lui, de ses conceptions sur l'Amérique *espagnole*, de même que les valeurs républicaines comme le montre cet extrait de son discours de 1870 sur l'abolition de l'esclavage :

³⁷⁷ Alfonso REYES, *Siluetas de Ruiz de Alarcón*, Madrid, 1918 in *Páginas escogidas*, La Habana, Casa de las Américas, 1978, p. 240-280. Cité in Carlos M. RAMA, *op. cit.*, 1982, p. 328.

³⁷⁸ Emilio CASTELAR, *Discursos y Ensayos*, Madrid, Aguilar, 1964. - *Discursos*, México, Librería Porrúa, 1980. - *Historia del movimiento republicano en Europa*, Madrid, Ed. Manuel Rodríguez, 1874. - *Historia de Europa*, 6 tomos, Madrid, Felipe González Rojas Editor, 1899. *Historia del Descubrimiento de América*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892. - Cf. la biographie de Benjamín JARNÉS: *Castelar, hombre del Sinaí*, Espasa Calpe, Madrid, 1935, ou 1961 et 1971 (Colección Austral) et l'ouvrage de Carmen LLORCA : *Discursos parlamentarios de Castelar*, Madrid, Narcea, 1973.

³⁷⁹ Carlos M. RAMA, *op. cit.*, 1982, p. 314.

³⁸⁰ Arturo ARDAO, *América Latina y la latinidad*, México, UNAM-CECYDEL, 1993, p. 219.

La politique américaine est pleine d'ingratitude envers l'Espagne; la politique espagnole est remplie d'erreurs envers l'Amérique. Mais ce que nous ne pouvons détruire, ni les Américains avec leurs ingratitude, ni les Espagnols avec nos erreurs, eh bien, c'est le fait de la découverte de l'Amérique. Imaginez que cette terre disparaisse et qu'il ne subsiste plus au milieu de l'Atlantique que la cime des Andes; là-bas, sur cette cime, il restera le drapeau espagnol pétrifié et les noms de nos héros, comme gravés par le feu créateur. Il ne nous importe plus d'exercer sur ces continents une domination matérielle, aujourd'hui irrémédiablement perdue, mais une grande influence morale. Que devons-nous faire pour cela, messieurs les députés? Nous devons donner un grand exemple à l'Amérique. La race latine a besoin de nous; elle a besoin de l'Espagne pour contrecarrer l'impétuosité de race saxonne; nous, nous avons besoin de l'Amérique pour propager notre esprit, pour disposer d'un grand espace où développer notre activité, de grands projets pour notre idée. Si l'Amérique parvient un jour à former la confédération de confédérations recommandée par Bolivar, elle devra invoquer son origine qui est le fondement de son unité, de sa langue, de son sang, de son histoire, et dans tous ces éléments primordiaux de l'existence elle trouvera le nom de l'Espagne. Mais, messieurs, disons-le clairement, disons-le avec franchise, elle n'invoquera pas ce nom s'il ne brille pas du scintillement des grandes idées de ce monde. Que peut invoquer l'Amérique libre, indépendante, républicaine, démocratique si elle voit qu'il existe des territoires espagnols [Cuba, Porto Rico] et que dans ces territoires sont en vigueur l'esclavage noir et l'esclavage blanc, ce système servile que la conscience humaine rejette avec indignation?³⁸¹

Dès le milieu du XIX^e siècle, et même s'il n'a jamais mis les pieds dans le Nouveau Monde, Castelar s'est consacré à l'Amérique dans ses discours, dans ses écrits historiques, à travers son importante correspondance avec des intellectuels latino-américains dont il a même préfacé les livres, comme par exemple dans le cas du Colombien José María Torres Caicedo (1830-1889) (connu comme l'introducteur en France avec Michel Chevalier, du terme *Amérique Latine*), ou du Hondurien Carlos Gutiérrez y Lozano (1818-1892)³⁸², dans ses nombreux articles dans la presse latino-américaine pour *El Siglo*, *El Monitor Republicano*, *La Nación* ou *La Raza Latina*, et dans la presse espagnole dans *La América. Crónica Hispanoamericana de Ambos Mundos* (1854-69), *Revista de España* (1869-88) *La España Moderna* (1890-98), la *Ilustración Española y Americana* (1870-99) ou la revue *El Centenario* (1892).³⁸³

D'après Arturo Ardao, Castelar qui est un *latino-américaniste militant depuis 1857* a certainement exercé une influence importante sur l'admission de l'appellation « Amérique latine » dans la communauté hispano-américaine de son époque. Mais son *latino-américanisme* passe avant tout par une affirmation de l'hispanité dans cette partie du Nouveau Monde qu'il nomme encore et toujours « Amérique espagnole ». Carlos Rama rappelle à ce sujet une polémique intéressante qui l'a

³⁸¹ Emilio CASTELAR, *La abolición de la esclavitud* (discours prononcé le 20 juin 1870), *Diario de Sesiones de las Cortes Constituyentes*, Madrid, Imprenta de J. A. García, 1870. Cf. Carmen LLORCA, *op. cit.*, 1973.

³⁸² José María TORRES CAICEDO, *Ensayos biográficos y de crítica literaria sobre los principales publicistas, historiadores, poetas y literatos de la América Latina*. 2^a Serie, Paris, Dramard-Baudry, 1868.

Carlos GUTIÉRREZ Y LOZANO, *Fray Bartolomé de las Casas, sus tiempos y su apostolado / con un prólogo de Emilio Castelar*, Madrid, Fortanet, 1878, cité in Carlos M. RAMA, *op. cit.*, 1982, p. 307.

³⁸³ F. Pedro ARIAS GARCIA, *Castelar y la prensa*, Madrid, Asociación de Editores de Diarios Españoles, Universidad Complutense de Madrid, Facultad de Ciencias de la Información, 1999.

opposé en 1865 au Mexicain Ignacio Ramírez (1818-1879) et dans laquelle il reproche aux Latino-américains de renier l'Espagne, un pays qui *vous a donné son sang, qui a diffusé son âme dans votre âme, qui vous a appris à parler la plus belle, la plus sonore des langues*. Ramírez lui a alors rétorqué avec éloquence que :

L'Espagne que vous aimez n'existe pas et n'a jamais existé, le talent qui est le vôtre l'engendre dans votre âme démocratique [...] mais vous n'êtes qu'un Don Quichotte du progrès. Nous, les Américains nous vous comprenons mieux que les Espagnols, nous vous aimons, nous vous admirons davantage [...] en Espagne le curé de votre paroisse vous attend pour vous refuser un sépulcre. En Espagne vous n'êtes pas Castelar mais le bâtard de l'opinion publique : ici au Mexique, vous êtes depuis longtemps l'un de nos frères. C'est pourquoi au lieu de nous '*espagnoliser*' nous devons avant tout nous américaniser.³⁸⁴

Cette réponse donne cependant une mesure du prestige dont jouit le tribun espagnol en Amérique Latine, non seulement en raison de ses talents oratoires, mais aussi de ses idées républicaines et des positions franches qu'il a assumées contre l'esclavage. Le poète nicaraguayen Rubén Darío se souvient que lorsqu'il arrive pour la première fois chez ce grand intellectuel espagnol en 1892, il a l'impression de franchir la porte de la demeure d'un *semi dieu*.³⁸⁵ José Enrique Rodó (1871-1917), écrira de son côté, en Uruguay, en 1897 que :

La beauté resplendissante de la parole de Emilio Castelar (ici très populaire), son habileté à captiver, est ce qui a contribué le plus efficacement à réconcilier et à rapprocher l'Espagne et l'Amérique depuis notre émancipation. Toutes les succursales de l'Académie, n'ont pas eu autant de valeur pour entretenir et aviver l'amour de l'Amérique pour l'Espagne qu'un seul paragraphe d'un discours de Castelar. Si l'on cherchait une personnification de l'unité spirituelle de la race espagnole dans les deux mondes au XIX^e siècle, il faudrait la signaler dans Castelar.³⁸⁶

Derrière cette image rayonnante de l'orateur qui subjugué les foules il y a néanmoins les incohérences des discours et les positions équivoques de l'orateur vis à vis de l'indépendance de Cuba, par exemple. Castelar qui a fondé le courant du *républicanisme possibiliste* est un peu comme Valera, en réalité, un intellectuel qui ne semble pas vouloir aller jusqu'au bout de ses logiques politiques. C'est pourquoi il s'est toujours défini comme *républicain conservateur* et comme « espagnol » avant d'être républicain. Il renoncera même à ce dernier objectif, l'avènement de la république, lorsque mettant fin à ses activités politiques, il conseillera à ses partisans de rejoindre le parti libéral de Sagasta en mai 1893. L'écrivain péruvien Ricardo Palma (1833-1919), pourtant

³⁸⁴ Carlos M. RAMA, *op. cit.*, 1982, p. 310.

³⁸⁵ Rubén DARÍO, *Autobiografía in Autobiografía - España Contemporánea (Crónicas y retratos literarios)*, México, Editorial Porrúa, 1999, p. 34-38.

³⁸⁶ José Enrique RODÓ, *Obras Completas*, Madrid, Aguilar, Ed. de Emir Rodríguez Monegal, 1967, p. 1326 - Cité in ARDAO, Arturo, *op. cit.*, 1993, p. 232.

relativement modéré lui même, le considère finalement comme un homme trop complaisant, dépourvu de fermeté en politique et se contentant d'un libéralisme artificiel³⁸⁷.

En 1892, s'il n'est pas investi de responsabilités officielles particulières, Emilio Castelar est cependant un acteur important et un observateur privilégié des célébrations du IV^e Centenaire. Rédacteur de la *Chronique Internationale* de *La España Moderna*, il publie également des articles sur Christophe Colomb et sur la découverte de l'Amérique dans le journal illustré *El Globo*, dans *La Ilustración Española y Americana* et dans la revue *El Centenario* qu'il regroupe et développe ensuite, au cours de cette même année, dans un ouvrage intitulé *Historia del Descubrimiento de América*.³⁸⁸ Il présente, comme on l'a vu, une vision à la fois romantique et mystique du grand navigateur génois, dans laquelle l'Espagne, en tant que nation, joue toujours un rôle historique de premier plan.

Ami et hôte de certains délégués latino-américains présents aux cérémonies madrilènes, membre lui-même de divers congrès du IV^e Centenaire, il a une attitude décisive et très conservatrice dans le cadre des séances de l'académie Royale dans lesquelles on discute en particulier de l'introduction de néologismes en provenance d'Amérique Latine. Il refuse par exemple à l'académicien Ricardo Palma, le 15 décembre 1892, l'entrée de certains de ses vocables, pourtant d'usage courant au Pérou, mais qui ne méritent pas selon lui, l'approbation académique. Devant la déception de son interlocuteur qui menace même de provoquer une séparation de son Académie vis à vis de l'Espagne, Castelar lui réplique que : *tant que le Pérou existera, ce pays continuera à utiliser la langue espagnole et s'enorgueillira de la glorieuse littérature qui est le patrimoine commun de tous les peuples qui ont le bonheur de parler la même langue que parlèrent Cervantès et Calderon...*³⁸⁹

Les limites de l'*hispano-américanisme* d'Emilio Castelar sont semblables finalement aux propres limites de sa rhétorique discursive qui ne semble pas toujours en accord avec le fond de sa pensée. Se voulant républicain, libéral et latino-américaniste, il se montre souvent, dans les faits,

³⁸⁷ Ricardo PALMA, *Recuerdos de España – Notas de viajes – Esbozos – Neologismos y Americanismos* – Buenos Aires, Imprenta, litografía y encuadernación de J. Peuser, 1897, p. 92.

³⁸⁸ Emilio CASTELAR, *América en el descubrimiento y en el Centenario*, *El Centenario*, Tomo I, p. 101-118. - *Un mártir* (Tomás Moro). *Estudio histórico*, *La Ilustración Española y Americana*, 8 de enero -15 de abril de 1892, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892. - *Efemérides capitales del Descubrimiento*, *La Ilustración Española y Americana*, Madrid, abril de 1892-abril de 1893, *op. cit.*, 1892-1893. - *Historia del Descubrimiento de América*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892. - *La Noche Triste*, *El Centenario*, Tomo I, *op. cit.*, 1892, p. 397-413. - *La noche triste* (Hernán Cortés), *El Globo*, *Diario Ilustrado* 6065, Madrid, 15 de julio de 1892. - *Venida de Colón a España*, *El Globo*. *Diario Ilustrado* 6184, Madrid, 12 de octubre de 1892. - *Colón en Salamanca*, *El Globo*. *Diario Ilustrado* 6193, Madrid, 21 de octubre de 1892. - *Crónica internacional*, *La España Moderna* (1890-98), Madrid, Dámaso Lario, Editora Nacional, 1982.

³⁸⁹ *Actas de la Real Academia Española*, libro 34, Fols. 249-252 - Publié par María Isabel HERNÁNDEZ, *Ricardo Palma en Madrid en 1892*, *Anales de literatura hispanoamericana*, n°13, Madrid, Universidad Complutense, 1984, p. 53.

plus proche des orientations monarchistes, conservatrices et nationalistes de ses contemporains, un paradoxe que ne manquera pas de souligner encore une fois l'intellectuel Manuel González Prada qui lui reprochera aussi une certaine superficialité et une faiblesse dans le raisonnement qui le conduisent à raconter l'Histoire, d'après lui, comme s'il s'agissait des romans d'Alexandre Dumas ou des drames romantiques de Lamartine.³⁹⁰

Rafael María de LABRA (1841-1918) - Né à La Havane mais dans une famille péninsulaire, celui que José Carlos Mainer décrit comme *l'un des champions de l'américanisme*³⁹¹ est-il en réalité espagnol ou cubain? Il est difficile de répondre à cette question. Son nom figure aujourd'hui, tantôt dans les anthologies espagnoles, tantôt dans l'histoire politique et littéraire cubaine. Si de nos jours en Espagne la nationalité est octroyée encore automatiquement aux fils d'Espagnols, la législation cubaine, en revanche, et en particulier celle de 1901, la seule qui pourrait concerner Labra, n'accorde la nationalité insulaire aux fils d'Espagnols métropolitains nés sur l'île que lorsque ceux-ci la réclament officiellement. Il y a peu de chances pour que Rafael María de Labra ait fait cela après l'indépendance de Cuba. De plus, ayant vécu l'époque de « la séparation », il a choisi finalement le camp de l'Espagne. C'est pourquoi Carlos Rama le définit comme « un transplanté »,³⁹² tout comme l'intellectuel vénézuélien Rafael María Baralt (1810-1860) par exemple ou le Mexicain Francisco Antonio de Icaza (1836-1925) qui ont produit en Europe la plus grande partie de leurs œuvres.

Après avoir émigré en Espagne en compagnie de ses parents à l'âge de huit ans, Labra a suivi d'abord une formation à l'Académie des Beaux-Arts à Cadix avant de conclure des études d'administration et de droit à Madrid où il résidera jusqu'à la fin de sa vie. Enseignant, avocat, écrivain, journaliste, il a cumulé lui aussi les fonctions académiques et politiques, notamment celles de professeur et recteur de la *Institución Libre de Enseñanza* et député représentant successivement Porto Rico puis Cuba aux *Cortès*. Si l'historiographie s'intéresse davantage aujourd'hui à la figure intellectuelle de Labra, le professeur Juan R. Castellano se plaignait dans un article de 1960, publié dans le *Journal of Inter-American Studies*, du peu d'intérêt et d'estime que suscitait alors l'œuvre et l'histoire de ce politicien, exceptionnel selon lui pour avoir saisi mieux que personne les *vices et les péchés de la colonisation espagnole* :

Il est véritablement surprenant de constater l'oubli dans lequel on tient cet homme qui a consacré la meilleure partie de sa vie à la défense des intérêts antillais. Parce que l'Amérique, il faut le dire, fut son obsession, non seulement à l'époque coloniale, mais ensuite, lorsqu'une fois perdus les derniers restes de l'empire espagnol, il s'est consacré à cultiver l'intimité américaine, et à fomentier l'union spirituelle de l'Espagne et des républiques hispano-américaines. [...]

³⁹⁰ Carlos M. RAMA, *op. cit.*, 1982, p. 313.

³⁹¹ José Carlos, MAINER, *Un capítulo regeneracionista : el hispanoamericanismo (1892-1923)*, in *Ideología y Sociedad en la España Contemporánea. Por un análisis del Franquismo*, Madrid, Edicusa, 1977, p. 154.

³⁹² Carlos M. RAMA, *op. cit.*, 1982, p. 261-262.

l'Amérique, répétons-le fut la grande passion de sa vie, depuis qu'il commença à peine âgé de vingt ans à faire usage de sa plume et jusqu'à la fin de sa vie.³⁹³

Deux aspects de la personnalité de Rafael María de Labra nous intéressent tout particulièrement dans le cadre du IV^e Centenaire : ses prises de position politiques et ses activités et conceptions pédagogiques. Dans un discours prononcé en novembre 1892, l'orateur explique que pour lui

la réforme coloniale n'a jamais été une question de détail ni un problème local ou un intérêt particulier plus ou moins étendu. Au début et au commencement de ma vie politique, j'ai vu dans ce problème, avant tout, une question de justice suprême, et c'est pourquoi j'ai concentré mes efforts d'abord pour la cause des esclaves, ensuite pour l'égalité politique et juridique des Antillais et des péninsulaires, et enfin pour la consécration de la vie autonome et du gouvernement de la colonie. Mais depuis lors et dernièrement, le problème colonial est devenu pour moi un problème total de la nation espagnole, une question aussi grave que celle de nos finances publiques, de notre armée ou de notre Instruction Publique; un point qu'il faut résoudre et qui implique des efforts dont beaucoup sont d'ordre international, et qui peuvent déterminer sur la base d'une grande intimité avec le Portugal et avec le monde sud-américain, notre réapparition efficace et acceptée de tous, dans le groupe des grands peuples directeurs de la politique et de la civilisation actuelles.³⁹⁴

Labra est donc *ibériste* et *hispano-américaniste* à la fois. Tout au long de son existence il va plaider en faveur de *l'intimité ibéro-américaine* qu'il considère comme la seule voie possible pour affirmer la présence ibérique et latino-américaine dans un contexte international de plus en plus dominé par les puissances anglo-saxonnes.

Son origine cubaine est indéniablement un point de départ décisif qui explique ses orientations idéologiques et ses choix politiques. Très tôt son activité de journaliste l'a conduit à prendre position sur des sujets aussi importants que l'abolition de l'esclavage ou l'indépendance de Cuba et de Porto Rico. Avant l'âge de 30 ans, il avait déjà collaboré à la *Revue Hispanoamericana* (1864-67), dirigé lui même le mensuel *El abolicionista* (1866-1869), et publié des œuvres telles que *La abolición de la esclavitud en las Antillas españolas*, *La cuestión colonial* ou *La pérdida de las Américas* (1869).³⁹⁵ On lui attribue aujourd'hui 35 ouvrages consacrés à la question coloniale. Républicain libéral, il a été longtemps le champion de la cause abolitionniste dont il a présidé la Société de 1872 à 1888, inspirant les lois qui ont mis fin à l'esclavage dans les Antilles espagnoles en 1880 et 1886.

³⁹³ Juan R. CASTELLANO, *Don Rafael María de Labra : Autonomista Español*, Journal of Inter-American Studies, Vol. 2, N°4, University of Miami, octobre 1960, p. 391-404.

³⁹⁴ Rafael María de LABRA, *La intimidación ibero-americana*, in *Congreso Pedagógico Hispano-Americano-Portugués*, op. cit., 1893, p. 259-291, p. 277-78.

³⁹⁵ Rafael María de LABRA, *La abolición de la esclavitud en las Antillas Españolas*, Madrid, J. E. Morete, 1869. - *La pérdida de las Américas*, Madrid, Francisco Roig, 1869. - *La cuestión colonial : artículos publicados en el periódico Las Cortes*, Madrid, Tip. Gregorio Estrada, 1869.

Concernant le « problème colonial », qui occupe en réalité toute la vie politique de la *Restauration* jusqu'en 1898, Rafael María de Labra a toujours opté pour une position moins radicale, qui s'explique également par son rattachement simultané à Cuba et à la péninsule. Député aux *Cortès* en représentation des Antilles espagnoles, il n'a cessé de défendre jusqu'en 1892 (et il s'obstinera ensuite jusqu'à l'indépendance) la cause de l'autonomie de Cuba. *Autonomisme* et *indépendantisme* sont cependant deux notions qu'il ne faut pas confondre, comme le précise, en 1892, le grand idéologue de l'émancipation cubaine, José Martí :

C'est en raison de la confusion des termes que l'on confond les hommes. Il ne faut pas s'en tenir aux mots mais à ce qui se cache dessous. L'autonomie serait un mot satisfaisant pour le Cubain et le Portoricain, puisque qu'autonomie veut dire gouvernement propre, si l'autonomisme n'avait pas corrompu les éléments nécessaires pour le gouvernement propre.³⁹⁶

Si Labra, que Martí décrit par ailleurs comme un orateur *impétueux et élégant*³⁹⁷, se définit et agit sur le terrain politique comme un autonomiste c'est parce qu'il considère qu'il est indispensable que la métropole conserve une tête de pont en Amérique qui pourra constituer, selon lui, à la fois une garantie pour la préservation de son influence et de ses échanges dans le nouveau continent et un bouclier utile pour les Latino-américains face au développement de l'impérialisme nord-américain. En fait, l'autonomisme lui permet de concilier les réalités politiques et ses sentiments personnels, de même que les traditions culturelles et les valeurs plus progressistes liées à ses idéaux républicains.

Pour Labra, explique Juan R. Castellano, Cuba était un 'point d'appui' pour la reconquête spirituelle de l'Amérique, un 'lieu de rendez-vous' et un 'point de convergence' de deux civilisations opposées 'qui n'avaient pas encore produit en Europe une œuvre commune ni un caractère parfait. Sa grande crainte, cependant, c'était que l'île, abandonnée à ses propres forces, ne tombât entre les mains des puissants voisins...³⁹⁸

Cette idée que *la présence et la domination espagnole à Cuba et à Porto Rico favorisent les Hispano-américains, parce qu'elle les défend de la menaçante avancée nord-américaine*, fait partie comme on l'a vu des idées reçues qui se propagent à l'époque dans l'opinion publique espagnole.³⁹⁹ L'image très négative que se fait Labra de cette montée en puissance des Etats-Unis était déjà très présente dans son livre de jeunesse sur la question coloniale :

Etant donné la race qui domine les Etats-Unis, une race énergique mais grossière; active mais renversante; il ne faut pas en douter, le jour où elle parviendrait à s'imposer à Cuba, il n'y aurait sûrement plus

³⁹⁶ José MARTÍ, *Autonomismo e independencia*, Patria, New-York, 26 de marzo de 1892, in *Política y Revolución I, Obras Completas*, Vol. 1, La Habana, Editorial de Ciencias Sociales, 1975, p. 355.

³⁹⁷ José MARTÍ, *La Opinión Nacional*, New-York, 16 de noviembre de 1881, in *Escenas europeas, Obras Completas*, Vol. 14, *op. cit.*, 1975, p. 188.

³⁹⁸ Juan R. CASTELLANO, *op. cit.*, 1960, p. 393-394.

³⁹⁹ Cf. IV.1. *L'Espagne officielle et l'opinion publique face à l'Amérique*.

d'esclaves blancs ni d'esclaves noirs devant la loi ; mais combien d'humiliations, combien d'offenses souffriraient nos frères d'outre-mer!⁴⁰⁰

Castellano affirme encore que Labra a toujours craint que l'île de Cuba ne se transforme un jour en une *république de nègres* si elle est annexée par les Etats-Unis. Il est convaincu cependant que les 8.000 *nègres* qui ont constitué l'âme de l'insurrection contre la métropole en 1868, luttèrent davantage pour se libérer de l'esclavage que par manque d'amour pour l'Espagne.⁴⁰¹ Résolument opposé aux séparatistes, il semble encore convaincu en 1892 que la paix du Zanjón, signée en 1878, a réduit définitivement les forces indépendantistes à une minorité de révolutionnaires intransigeants ou pessimistes et il en vient même à comparer l'idéologie des insurgés cubains aux régionalismes basque ou catalan, décrétant que la solution du problème colonial ne pourra jamais se faire par les armes.

Ses affinités personnelles envers Cuba lui ont sans doute ôté une partie de la clairvoyance qui lui fera défaut à la fin des années 1890 pour évaluer correctement l'évolution de la crise coloniale. C'est aussi son optimisme tenace qui lui fait croire encore, lors du Congrès Pédagogique de 1892, que *la réforme coloniale est en train de se réaliser dans notre Espagne avec une énergie et une continuité qui autorise les espoirs les plus favorables*⁴⁰².

Lors des célébrations centenaires il se laisse emporter par une ferveur *ibéro-américaniste* qui révèle tout à la fois un pragmatisme certain et une confiance quelque peu illusoire sur le pouvoir réel de l'Espagne et du Portugal dans le nouveau monde. La condition préliminaire de *l'intimité ibéro-américaine* qu'il préconise doit être la reconnaissance mutuelle. C'est pourquoi il précise d'abord que l'indépendance des républiques hispano-américaines est *un fait définitif et irréductible*, qui doit constituer le préalable à toute réflexion. D'autre part, il considère que l'heure n'est plus à la méditation, que *nous sommes sortis de la période des bonnes intentions et que nous commençons à nous rendre compte de ce qui est et de ce qu'il faut faire*.⁴⁰³

Selon José Carlos Mainer, son premier grand succès américaniste c'est justement le *Congrès Pédagogique Hispano-Portugais-Américain célébré à Madrid en 1892*, une rencontre qui, *de manière très symptomatique, réunit les deux grandes campagnes de Labra : la promotion éducative et la promotion hispano-américaniste*.⁴⁰⁴ S'il est l'organisateur de ce congrès, sans doute le plus populaire de l'année (près de 2500 participants), il en est surtout le grand inspirateur comme en attestent ses discours d'ouverture et de clôture dans lesquels il défend successivement le rôle de

⁴⁰⁰ Rafael M. de LABRA, *La cuestión colonial...*, op. cit., 1869, p. 75.

⁴⁰¹ Rafael M. de LABRA, *Discurso (discours au Congrès) 18 de marzo de 1973*, Diario de Sesiones, Tomo 185, p. 637, in Juan R. CASTELLANO, op. cit., 1960, p. 400.

⁴⁰² Rafael María de LABRA, *La intimidad ibero-americana*, op. cit., 1893, p. 277.

⁴⁰³ *Ibid.*, p. 269 et 273.

⁴⁰⁴ José Carlos MAINER, op. cit., 1977, p. 170.

*l'action particulière dans le mouvement pédagogique de l'Espagne contemporaine*⁴⁰⁵ et *l'intimité Ibéro-américaine*. Il ne faut pas oublier la place qu'occupe Rafael María de Labra au sein de la *Institución Libre de Enseñanza*, cet organisme qui constitue d'après l'historien français Pierre Vilar la réussite la plus concrète de *l'intelligentsia krausiste espagnole* :

une sorte de para-université... avec des établissements secondaires à pédagogie moderne, « centres d'études » scientifiques, bourses à l'étranger. Les formules pratiques sont neuves : enquêtes, excursions, co-éducation des sexes, passion pour la nature et la culture populaire, préférences à la biologie et à la sociologie. Grâce à l'*Institución*, l'Espagne non seulement égale, mais souvent dépasse, en matière d'éducation supérieure, les pays voisins.⁴⁰⁶

Nul doute que c'est l'esprit de la *Institución Libre de Enseñanza* dont Rafael María de Labra a été le recteur depuis 1885, qui anime les réflexions de ce congrès qui, d'après Mainer, est *beaucoup plus pédagogique qu'hispano-américaniste*.⁴⁰⁷ En réalité, si sur le plan du contenu, effectivement, il semble davantage tourné vers les aspects proprement éducatifs, il constitue néanmoins une tentative originale de rapprochement entre l'idéal *régénérationniste* qui se développe dans le monde intellectuel et pédagogique espagnol à la fin du siècle et *l'hispano-américanisme* stimulé par les célébrations du IV^e Centenaire de la découverte de l'Amérique. Dans son discours du 6 novembre 1892, rédigé en honneur des congressistes américains et portugais, Labra propose, en quelque sorte, d'étendre la *Institución Libre de Enseñanza* à l'ensemble de l'aire ibéro-américaine :

[Je me hasarde à vous proposer] la constitution d'une Société d'Instruction publique élémentaire, d'éducation populaire et de divulgation scientifique dans les pays représentés lors de ce dernier Congrès Pédagogique. C'est à dire une Société à caractère permanent et une organisation sérieuse, dotée d'un plan médité et de ressources positives, ouverte à toutes les inspirations et aux hommes de toutes les écoles et de tous les partis, et qui devrait avoir pour programme, en premier lieu, de faciliter la connaissance mutuelle et fréquente des penseurs, des hommes politiques, des orateurs et des pédagogues de l'Amérique latine, du Portugal et de l'Espagne et de mettre les œuvres de tous ces serviteurs de la civilisation et de la paix universelle à portée des plus grandes masses de ces pays...⁴⁰⁸

Ce discours de Rafael María de Labra qui clôt les activités du *Congrès Pédagogique* est un texte révélateur, à bien des égards, non seulement de l'idéalisme, tantôt lucide, tantôt naïf de son auteur, mais aussi de l'esprit général des célébrations du IV^e Centenaire, auxquelles les intellectuels essaient de conférer une dimension pratique et philosophique en accord avec les attentes de la société espagnole de la fin du XIX^e siècle. Si tout doit commencer par une nécessaire connaissance ou reconnaissance réciproque (ce sera certainement la tâche la plus difficile), l'existence d'une histoire commune grandiose, selon l'orateur, semble garantir d'elle-même un avenir

⁴⁰⁵ Rafael María de LABRA, *La acción particular en el movimiento pedagógico de la España contemporánea*, in *Congreso Pedagógico Hispano-Americano-Portugués*, op. cit., 1893, p. 321.

⁴⁰⁶ Pierre VILAR, *L'Histoire de l'Espagne*, Que sais-je?, Paris, P. U.F., 1947.

⁴⁰⁷ José Carlos MAINER, op. cit., 1977, p. 172.

⁴⁰⁸ Rafael María de LABRA, *La intimidad ibero-americana*, op. cit., 1893, p. 288.

glorieux aux peuples ibéro-américains. L'union linguistique et spirituelle qui est recommandée doit même permettre de constituer une véritable force sociale, capable d'agir à un niveau international pour assurer le maintien de la paix et accélérer le progrès humain. Avec un tel programme, comment ne pas concilier tous les intérêts de part et d'autre de l'océan Atlantique? La confédération culturelle, sociale et économique dont rêve Labra est toutefois articulée depuis l'Espagne et le Portugal, l'Amérique latine conservant décidément un rôle plutôt passif de simple destinataire :

Au risque de passer pour un être candide, je ne veux point vous cacher que je me suis souvent plu à imaginer ce que pouvait être cette Société de culture générale ibéro-américaine, avec ses congrès généraux célébrés à Madrid, Lisbonne, Porto, Barcelone, Coimbra et Séville ; avec ses conférences publiques et systématisées dans les principales capitales de la péninsule ibérique ; avec ses feuillets et ses livres d'exposition et de critique de l'histoire politique, économique et littéraire de l'Amérique, du Portugal et de l'Espagne ; avec ses grands *meetings* pour inciter les gouvernements à établir des conventions commerciales, postales, monétaires, de droit international et de propriété intellectuelle ; avec ses grandes fêtes internationales pour vérifier les avancées de l'industrie dans les pays associés, ou pour commémorer les grandes entreprises communes de ces mêmes peuples, formant de simples nuances d'une vie fondamentalement identique ; avec ses journaux dédiés en particulier à diffuser l'idée de l'intelligence et de la coopération de tous les membres de cette prestigieuse famille en l'honneur de laquelle nous nous réunissons et parlons ici ; et enfin, avec les influences harmonieuses dans la presse quotidienne, politique, littéraire, économique et professionnelle de tout ce nouvel empire d'Occident, dont la voix robuste et l'action disciplinée, en accord avec les exigences d'expansion et de solidarité de notre époque inédite, requièrent tellement d'engagements vis à vis de la crise laborieuse qui conclut le XIX^e siècle.⁴⁰⁹

Le rêve de Labra n'est-il pas finalement le rêve de tout émigré, en butte à une double nostalgie géographique et temporelle et qui se trouve partagé entre les raisons du cœur et les raisons de l'esprit? Tel est peut-être le sens de « l'intimité ibéro-américaine » qui configure son programme américaniste, exprimant à la fois une tentative de rapprochement intellectuel avec l'Amérique et un désir de réconciliation de l'individu avec lui-même. Espagnol ou cubain, qu'importe? La véritable nationalité de Rafael María de Labra est dans cette intimité personnelle et conceptuelle. C'est pourquoi, lorsque quelques années plus tard, l'autonomiste espagnol accèdera à la présidence de l'*Ateneo de Madrid*, il reconnaîtra finalement que *je suis le premier cubain qui occupe ce fauteuil, précisément lorsque j'accentue ma campagne en faveur de l'intimité entre la vieille métropole et la république indépendante de Cuba*.⁴¹⁰

Emilia PARDO BAZÁN (1851-1921) - C'est aux côtés de Benito Pérez Galdós et de Leopoldo Alas Clarín, l'une des grandes figures du roman espagnol du XIX^e siècle. Galicienne, née à La Corogne, nourrie de philosophie *krausiste*, de lectures et de voyages européens, elle a cultivé presque tous les genres littéraires, commençant par la poésie puis la nouvelle, l'essai, le journalisme

⁴⁰⁹ *Ibid.*, p. 289.

⁴¹⁰ Rafael María de LABRA, in *El Figaro*, N°23, La Habana, 1913, p. 278. Cité in Juan R. CASTELLANO, *op. cit.*, 1960, p. 404.

et publiant, avant 1892, plus d'une dizaine de romans⁴¹¹ qui oscillent entre réalisme et naturalisme, un courant qu'elle a contribué à faire connaître en Espagne, en particulier à travers ses articles édités entre 1881 et 1883 sous le titre *La cuestión palpitante*.⁴¹² Depuis 1891, cette intellectuelle s'est aussi lancée dans une entreprise journalistique inédite, créant et rédigeant toute seule sa propre revue culturelle, *Nuevo teatro crítico*⁴¹³, à travers laquelle elle accompagne aussi le déroulement des célébrations du IV^e Centenaire, en publiant des notes et des chroniques sur les festivités, les congrès madrilènes ou les publications américanistes :

Le mouvement intellectuel du Centenaire, écrit-elle, est extensif plutôt qu'intense, complexe et multiforme, et même mélangé à des éléments étrangers. Des conférences, des lectures, des discours, des soirées dans presque toutes les sociétés, des congrès aux caractéristiques et objectifs très divers; des livres par douzaines; des étrangers illustres qui nous rendent visite et nous obligent à fixer notre considération sur leurs antécédents méritoires; des expositions qui nous éblouissent par la richesse de leurs trésors et la variété et le nombre des objets qu'elles présentent; des publications nouvelles, des numéros de journaux illustrés, et avec tout cela, le bruit des festivités qui nous étourdit et nous chavire. ⁴¹⁴

Mais Pardo Bazán ne se contente pas d'observer. Elle intervient activement dans le cadre des commémorations de la découverte de l'Amérique, en prononçant des conférences, notamment à l'*Ateneo de Madrid*, sur les relations entre Colomb et les franciscains ou lors du *Congrès Pédagogique Hispano-Portugais-Américain*, sur l'éducation de l'homme et de la femme, un thème qui lui permet d'associer ses préoccupations féministes et américanistes.⁴¹⁵ Elle participe également à la polémique qui se développe autour de Christophe Colomb en soutenant les thèses de *l'école réaliste*, analysant en particulier les positions de Cesáreo Fernández Duro et celles du jésuite Ricardo Cappa ou du franciscain José Coll ⁴¹⁶ et passant en revue, dans une étude intitulée *El Centenario del descubrimiento de América en las letras españolas* et publiée en août et septembre 1892 dans son *Nuevo teatro crítico*, les prestations des divers orateurs qui interviennent dans le cycle de conférences de l'Ateneo.⁴¹⁷

⁴¹¹ Pascual López (1879), *Un viaje de novios* (1881), *La Tribuna* (1883), *El cisne de Vilamorta* (1885), *Los pazos de Ulloa* (1886), *La madre naturaleza* (1887), *Insolación* (1889), *Morriña* (1889), *Una cristiana* (1890), *La prueba* (1890), *La piedra angular* (1891) *Memorias de un solterón* (1891).

⁴¹² Emilia PARDO BAZÁN, *La cuestión palpitante (Prólogo de Clarín)*, Madrid, Imprenta Central a cargo de Victorino Sáiz, 1883. - Ed. de Rosa de Diego, Madrid, Biblioteca Nueva, 1998.

⁴¹³ Emilia PARDO BAZÁN, *Nuevo teatro crítico*, Madrid, La España editorial, enero de 1891, noviembre de 1893.

⁴¹⁴ Emilia PARDO BAZÁN, *Crónica del movimiento intelectual, Nuevo Teatro Crítico*, N°22, Madrid, La España editorial, octubre 1892, p. 83-111.

⁴¹⁵ Emilia PARDO BAZÁN, *Los franciscanos y Colón*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892. - *La educación del hombre y de la mujer*, in *Congreso Pedagógico Hispano-Americano-Portugués*, op. cit., 1893.

⁴¹⁶ Cf. III.1. *Christophe Colomb et l'Espagne*.

⁴¹⁷ Emilia PARDO BAZÁN, *El Centenario del descubrimiento de América en las letras españolas*, Nuevo Teatro Crítico, N°20, Madrid, La España editorial, octubre de 1892, p. 64-109.

Elle s'aligne généralement sur les idées américanistes de Juan Valera, avouant elle-même dans sa revue, en 1891, que :

lorsqu'il m'arrive de parler d'un auteur américain, je consulte les deux tomes des Cartas americanas de D. Juan Valera, afin de prendre en compte son opinion et de ne pas m'étendre sur un sujet qu'il ait déjà lui-même très bien vu et examiné.⁴¹⁸

Cela ne l'empêche pas de conserver une grande indépendance de jugement et d'action, due aux circonstances mais aussi à une attitude déterminée qu'elle défendra tout au long de son existence comme elle l'expliquera dans un article de 1915 :

La chance m'a faite indépendante. Ma plume n'est affiliée ni à des groupes, ni à des partis, ni à des entreprises. Elle est libre et elle l'a démontré avec bravoure une centaine de fois.⁴¹⁹

Ana María Freire López, qui a consacré récemment un article à la place qu'occupe l'Amérique dans l'œuvre de Emilia Pardo Bazán, observe la présence d'un américanisme, sinon militant, du moins constant tout au long de sa carrière. A mi chemin entre ses amis, l'intellectuelle Blanca de los Ríos (1862-1956) pour qui le *fondement de l'unité entre les Espagnols et les Américains se trouve dans la race*, et le philosophe Miguel de Unamuno (1864-1936) qui voit dans la langue espagnole *l'âme de l'espagnolité*, l'auteure galicienne se réfère à la persistance d'une *Espagne éternelle* présente des deux côtés de l'océan Atlantique.⁴²⁰ En ce sens elle conjugue l'optique *régénérationniste* et l'intérêt américaniste, se rapprochant dans l'esprit et dans la forme du mouvement de la *génération de 98* à laquelle la critique littéraire semble l'associer de plus en plus, comme l'explique José Manuel González Herrán, pour qui *notre écrivaine assume son rôle d'intellectuelle, prenant position face à la crise sociale, économique et politique très grave qui précède et suit le désastre [de 1898]*.⁴²¹ En conclusion de sa conférence prononcée le 4 avril 1892, à l'Ateneo de Madrid, Emilia Pardo Bazán affiche déjà un optimisme vis à vis de l'histoire et de l'avenir qui repose précisément sur les deux éléments, ethnique et linguistique, qui réunissent les *deux Espagnes* :

Oui : la découverte de l'Amérique devait être la gloire de l'Espagne, et il est juste et providentiel que sur les plages que nous étions destinés à découvrir, on entende aujourd'hui résonner notre langue, dans la

⁴¹⁸ Emilia PARDO BAZÁN, *Nuevo teatro crítico*, op. cit., 5 de mayo de 1891. Cité in Ana María FREIRE LÓPEZ, *Hispanoamérica en la visión de Emilia Pardo Bazán (un asunto de familia)*, Retos actúais del mundo hispanoamericano : actas do I congreso Internacional, Santiago de Compostela, A Coruña, 20-23 de novembro de 2000 (Asociación Universidade Libre Iberoamericana en Galicia), Sada (A Coruña), Edicios do Castro, 2002, p. 105-120. Edition numérique Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes, Alicante, 2003.

⁴¹⁹ Emilia PARDO BAZÁN, in *La ilustración artística*, N°1738, Madrid, 1915. Cité in Ana María FREIRE LÓPEZ, op. cit., 2002.

⁴²⁰ Ana María FREIRE LÓPEZ, op. cit., 2002.

⁴²¹ José Manuel GONZÁLEZ HERRÁN, *Idealismo, positivismo, espiritualismo en la obra de Emilia Pardo Bazán, Pensamiento y Literatura en España en el siglo XIX : Idealismo, positivismo, espiritualismo*, Toulouse-Le Mirail, Université, Presses Universitaires du Mirail, 1998, p. 147.

langue de beaucoup de nations, et que la race originaire de notre péninsule, celle qui porte dans ses veines notre sang, porte aussi en elle l'espérance de notre avenir, et que le soleil en se posant sur nos côtes, s'élève limpide et radieux sur les côtes américaines.⁴²²

Cette image du soleil se couchant sur l'Espagne et se levant sur les côtes de l'Amérique hispanique illustre également une autre idée qui reviendra souvent dans les textes de l'intellectuelle, celle d'une vieille métropole qui s'endort sur les lauriers de son histoire glorieuse tandis que la jeune Amérique se réveille, préparant son émancipation définitive. Si, comme le souligne Pilar Palomo, le désir d'Emilia Pardo Bazán de se situer toujours dans l'avant-garde intellectuelle de son temps la conduit à un éclectisme parfois déroutant où se mêlent catholicisme et naturalisme, idéalisme et réalisme, science et folklore ou histoire et mysticisme⁴²³, elle maintient certaines constantes tout au long de son œuvre parmi lesquelles figure un américanisme résolu qui se construit en grande partie au moment des cérémonies centenaires de 1892. L'écrivain Péruvien Ricardo Palma qui voit en elle *l'une des gloires littéraires de l'Espagne de notre siècle*, raconte dans ses *Recuerdos de España*, les réunions d'artistes et d'intellectuels qu'elle organise chez elle à Madrid, en 1892, rassemblant Espagnols et Latino-américains autour d'une franche camaraderie *dépourvue de conventions ou de réserves étudiées*. Palma voit en elle un talent et un esprit viril, bien que, conditionné encore par la misogynie prépondérante de son époque, il ne lui reconnaisse pas le droit d'accéder au fauteuil immortel de l'Académie :

Pourquoi prétendre qu'en hommage à elle, à son illustration, à son intelligence que personne n'a osé nié, l'Académie rompe des traditions séculaires, en lui ouvrant grand ses portes? [...] Que mon amie Emilia reste toujours une femme, et qu'elle ne renonce pas aux prérogatives de son sexe, car la sévérité autoritaire de l'académicien sied mal à une bouche qui parle de chiffons et de dentelles.⁴²⁴

Emilia Pardo Bazán qui exercera de nombreuses responsabilités académiques tout au long de sa vie ne parviendra jamais, malgré diverses tentatives, à être acceptée au sein de l'Académie Royale de la langue. En 1892 sa présence est aussi féministe, lors des célébrations centenaires et surtout au *Congrès Pédagogique* dont le comité organisateur compte à lui seul 21 femmes parmi lesquelles la grande journaliste et avocate Concepción Arenal ou la directrice de l'Ecole Normale des Institutrices, Carmen Rojo. 528 femmes participent par ailleurs au congrès : des lettrées, des scientifiques, des inspectrices pédagogiques, des institutrices ou des journalistes. Lorsqu'elle prend la parole, lisant les conclusions de sa communication, lors de la séance du 17 octobre 1892, Pardo Bazán souligne le caractère subsidiaire de l'éducation de la femme dans la société espagnole et en particulier sa subordination au bien-être de l'époux et des enfants, la pauvreté ou le ridicule de sa formation intellectuelle et de son instruction civique, l'interdiction qui

⁴²² Emilia PARDO BAZÁN, *Los franciscanos y Colón*, op. cit., 1892, p. 30.

⁴²³ María del Pilar PALOMO, *Curiosidad intelectual y eclecticismo crítico en Emilia Pardo Bazán*, Los pazos de Ulloa, Madrid, Cátedra, Ministerio de Cultura, 1989, p. 150.

⁴²⁴ Ricardo PALMA, *Recuerdos de España : Notas de viaje, esbozos, neologismos y americanismos*, Buenos Aires, Imprenta J. Peuser, 1897, p. 135 et 141.

lui est faite de pratiquer l'exercice physique qui est considéré comme indécent chez elle et enfin l'absence de perspectives professionnelles :

On ne peut, en rigueur, concernant l'éducation actuelle des femmes, appeler éducation ce qui est en fait dressage, puisqu'on propose comme finalité l'obéissance, la passivité et la soumission.⁴²⁵

L'écrivaine galicienne partage sur ces différents points les sentiments de nombreuses intellectuelles d'Espagne et d'Amérique Latine, telles que la colombienne Soledad Acosta de Samper (1833-1913) qui défend lors du même congrès madrilène l'aptitude des femmes pour le travail, pour l'écriture et pour l'art. C'est peut-être à partir de cette année 1892, qu'Emilia Pardo Bazán, qui manifestera ensuite un intérêt toujours croissant pour les questions hispano-américaines, commence à découvrir finalement, dans sa soif constante de nouveauté, que celle-ci peut venir aussi pour de nombreux thèmes intellectuels ou de société, de cette autre Amérique qui *fut un jour espagnole* et qu'elle se risquera même à appeler parfois *Amérique latine*.⁴²⁶

Francisco PI Y MARGALL (1824-1901) - Ce grand penseur et homme politique catalan, avocat, jurisconsulte, partisan de la cause républicaine et idéologue du mouvement fédéraliste, est aussi, d'après Salvador Bernabeu Albert, *l'un des grands historiens de l'Amérique* et *l'un des auteurs les plus féconds* de son époque.⁴²⁷ Pour la critique contemporaine il représente, sans aucun doute, comme le signale Antoni Jutglar, l'une des figures intellectuelles espagnoles les plus importantes de la seconde moitié du XIX^e siècle.⁴²⁸

En 1892 il se démarque en adoptant une position singulière, à la fois ferme et hétérodoxe, en marge des discours officiels des célébrations du IV^e Centenaire. Bien qu'il participe au cycle de conférences de l'*Ateneo de Madrid*⁴²⁹, il ne partage aucunement le projet de revendication historique de l'œuvre de l'Espagne en Amérique, mais contribue plutôt à la propagation de ce que Bernabeu Albert appelle la *leyenda negra de l'intérieur*,⁴³⁰ c'est à dire une vision négative de la conquête et de la colonisation, à contre-courant de celle qui anime les commémorations publiques espagnoles.

⁴²⁵ Emilia PARDO BAZÁN, *La educación del hombre y de la mujer*, in *Congreso Pedagógico Hispano-Americano-Portugués*, op. cit., 1893 et aussi *La educación del hombre y de la mujer. Sus relaciones y diferencias*, Nuevo Teatro Crítico, n°22, octobre de 1892, p. 14-82.

⁴²⁶ Cf. FREIRE LOPEZ, Ana María, op. cit. 2002.

⁴²⁷ Salvador BERNABEU ALBERT, *La Conquista después del Desastre. Guatimozín y Hernán Cortés. Diálogo* (1899), de Francisco Pi Margall, in *Estudios de historia novohispana*, México, D. F. : Universidad Nacional Autónoma de México, Instituto de Investigaciones Históricas, Vol. XXI, 2000, p. 110. - Edition Numérique: http://www.ejournal.unam.mx/historia_novo/histnovo_index.html.

⁴²⁸ Antoni JUTGLAR, *Constitucionalismo revolucionario de Pi y Margall*, Madrid, Taurus, 1970. - Antoni Pi y Margall y el Federalismo Español, Madrid, Taurus, 1975.

⁴²⁹ Francisco PI Y MARGALL, *América en la época del descubrimiento*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

⁴³⁰ Salvador BERNABEU ALBERT, op. cit., 2000, p. 118 et op. cit. 1987, p. 133.

Né à Barcelone, dans une famille modeste, Francisco Pi y Margall a conclu un doctorat en droit à Madrid avant de se lancer dans la vie politique au service de la cause républicaine et anti-esclavagiste tout comme Emilio Castelar, avec qui il a rompu cependant dès les années 1860 en raison de divergences idéologiques profondes. Collaborateur de la revue *La América*⁴³¹, l'une des premières publications hispano-américanistes du XIX^e, depuis sa fondation en 1857, il a dirigé à partir de 1864 le journal socialiste *La discusión*, dans lequel il avait déjà manifesté aussi, à diverses reprises, son intérêt pour l'Amérique Latine, comme en atteste un article de 1858 consacré au Mexique, dans lequel il s'inquiétait de la montée en puissance des Etats-Unis :

Nous avons toujours été disposés à appuyer tout système ayant pour objectif de resserrer les liens entre notre nation et les républiques hispano-américaines. Les Etats-Unis adoptent chaque jour une politique de plus en plus envahissante; et si la race latine qui peuple les Etats de l'Europe ne se décide pas à tendre la main à celle de l'Amérique, il est à craindre, assurément, que ceux-ci ne transportent bientôt leurs armes jusqu'au golfe du Mexique. Cuba alors ne tardera pas à leur appartenir, et toute l'Amérique du Sud verra son existence en danger⁴³²

Poursuivi par la censure ecclésiastique dès la publication de ses premiers ouvrages historiques, *Historia de la pintura en Italia* (1851) et *Estudios sobre la Edad Media* (1852), Pi y Margall a fait connaître très tôt dans *La reacción y la revolución*⁴³³ ses conceptions sociales et politiques, influencées par les théories de Rousseau, Herder, Proudhon ou Hegel. Il a été, en outre, d'après Carlos Rama, l'un des introducteurs du socialisme proudhonien en Amérique Latine⁴³⁴, grâce à ses traductions, rédigées au cours d'un exil politique de trois ans à Paris, entre 1866 et 1869. Revenu dans son pays à la faveur de la révolution de 1868, il été élu député et même président, pendant quelques semaines, de la première république espagnole. Suite à cette expérience éphémère du pouvoir et après l'établissement de la Restauration il a développé ses idées en publiant d'importantes œuvres politiques et historiques telles que *La República de 1873* (1874), *Las Nacionalidades* (1876), ou les deux premiers volumes de son *Historia General de América* (1878). D'après Bernabeu Albert, il a toujours fait preuve d'un scepticisme radical, se débattant constamment entre panthéisme et athéisme et appliquant, au niveau historiographique, les principes positivistes, s'attachant donc à la documentation scientifique pour mieux rejeter les légendes historiques.⁴³⁵

⁴³¹ *La América*, Madrid, Imp. de La Tutelar, 1857-1886.

⁴³² Francisco PI Y MARGALL, México, *La discusión*, N°766, 22 de agosto de 1858 - Cité in Arturo ARDAO, *América Latina y la latinidad*, México, UNAM-CECYDEL, 1993, p. 232.

⁴³³ Francisco PI Y MARGALL, *La reacción y la revolución : estudios políticos y sociales*, Madrid, Imp. y Estereot. de M. Rivadeneyra, 1854. - *La reacción y la revolución, estudio preliminar y notas críticas a cargo de Antoni Jutglar*, Barcelona, Anthropos, 1982.

⁴³⁴ Carlos M. RAMA, *Historia de las relaciones culturales entre España y América latina. Siglo XIX*, México-Madrid, Fondo de Cultura Económica, 1982, p. 287.

⁴³⁵ Salvador BERNABEU ALBERT, *La Conquista después del Desastre. Guatimozín y Hernán Cortés. Diálogo* (1899), de Francisco Pi Margall, op. cit., 2000, p. 111.

Tout en poursuivant ses activités juridiques, il vient de fonder en 1890 un nouvel hebdomadaire, *El Nuevo Régimen*, voué à la défense du fédéralisme et il a été réélu en 1891 député pour Figueras. Cela ne l'empêche pas d'avancer pendant ce temps dans la correction et la réédition de sa principale œuvre américaniste. Il publie en effet, en 1892, les deux impressionnants volumes d'une *Historia de la América antecolombina*⁴³⁶ qui constituent sa plus importante contribution aux commémorations du IV^e Centenaire. *Face à la commodité d'autres américanistes il a choisi l'époque historique la plus obscure : la période préhispanique*, observe Bernabeu Albert qui rapporte également que l'intellectuel, après avoir mis deux ans à se documenter et dix ans à écrire cette histoire précolombienne, prévoit de compléter son œuvre par une histoire coloniale et une histoire contemporaine de l'Amérique Hispanique.⁴³⁷ Car pour Pi y Margall de telles histoires n'existent pas encore vraiment en Espagne. Comme il le rappellera quelques années plus tard, dans le prologue d'un ouvrage de Luis Vega-Rey consacré justement aux *points noirs de la découverte de l'Amérique* :

L'histoire de l'Espagne reste encore à écrire : aujourd'hui notre histoire est toujours réduite à une série de légendes. Il faut les remplacer par l'histoire véritable, afin que nous ne soyons plus victimes d'illusions comme celles qui nous ont conduits aux guerres actuelles. Toute l'Amérique s'est soulevée contre nous au cours de ce siècle et elle est parvenue à nous laisser enfin sans un pouce de territoire. C'est le juste châtimement pour les crimes que nous avons transformés en gloires.⁴³⁸

L'intellectuel catalan ne mâche pas ces mots lorsqu'il s'agit d'évoquer les méfaits de la conquête ou de l'esclavage. L'Espagne ferait mieux parfois de se taire, selon lui, plutôt que de célébrer des légendes mensongères qui la desservent. Dans ce même prologue de 1898 qui reprendra des paragraphes entiers de ses articles publiés depuis 1891 dans *El Nuevo Régimen* il affirmera aussi que :

Si nous croyions en la Providence, nous dirions que le siècle présent nous condamne à purger les crimes qu'alors [à l'époque de la Conquête] nous avons commis là-bas. Nos prétendues gloires n'ont été qu'une interminable série de faits qui nous déshonorent [...] Tout le monde reconnaît que nous avons fait preuve de la plus grande barbarie, aussi bien au moment de la lutte, qu'après la victoire. [...] [Le conquistador Hernán Cortés] soumettait les vaincus à l'esclavage. Il les marquait au fer rouge comme les chevaux et les vendait comme s'il s'agissait de la plus vulgaire marchandise. Nous avons établi l'esclavage partout : parfois avec arrogance; d'autre fois, le plus souvent, sous le nom hypocrite des « encomiendas ».⁴³⁹

⁴³⁶ Francisco PI Y MARGALL, *Historia de la América antecolombina*, Barcelona, Montaner y Simón, 1892.

⁴³⁷ Salvador BERNABEU ALBERT, *La Conquista después del Desastre. Guatimozín y Hernán Cortés. Diálogo (1899)*, de Francisco Pi Margall, *op. cit.*, 2000, p. 111.

⁴³⁸ Luis VEGA-REY, *Puntos Negros del descubrimiento de América, Prólogo de Francisco PI Y MARGALL*, Madrid, Imprenta Rojas, 1898, p. 10. - Cité in Miquel IZARD, *op. cit.*, 1997, p. 185 et Salvador BERNABEU ALBERT, *op. cit.*, 1987, p. 133.

⁴³⁹ *Ibid.*, p. 7-8.

Pi y Margall s'inscrit donc à la fin du XIX^e siècle dans une tendance très minoritaire que Bernabeu Albert qualifie d'hétérodoxe et qu'il insère dans un courant plus général correspondant à celui de l'interprétation libérale de la découverte de l'Amérique.⁴⁴⁰ On peut citer également à ses côtés des auteurs tels que Luis Rouviere, Luis Vega-Rey ou Pompeyo Gener (1848-1920) qui soutient que *L'Espagne a vécu pendant deux siècles du vol et de l'extermination exercé sur les deux continents par ses vice-rois, unique moyen par lequel ils pouvaient subvenir aux immenses besoins de l'autel et du trône*⁴⁴¹.

En 1899 Pi y Margall écrira même un dialogue littéraire imaginaire entre le héros aztèque Cuauhtémoc et le conquistador Hernán Cortés à travers lequel il défendra le monde précolombien tout en réaffirmant sa vision très critique de la conquête et de la colonisation espagnole. Bien que fictifs, les *faits consignés dans ce dialogue*, dira-t-il, *sont rigoureusement historiques*. Il s'agit pour lui d'évoquer la civilisation nahuatl, mais aussi *la conquête appréciée, d'après moi, avec peu d'impartialité, par la plupart de nos écrivains*⁴⁴².

Salvador Bernabeu Albert qui a analysé et édité récemment cette œuvre, particulièrement intéressante depuis la perspective du « régénérationnisme hispano-américaniste », considère que le principal objectif de l'intellectuel catalan est *d'énumérer les reproches* et de *souligner les différences en accentuant les blessures* pour mieux rapprocher ensuite les deux communautés culturelles situées de part et d'autre de l'Atlantique :

Pi y Margall prétendait créer les bases d'un consensus minimum qui pourrait donner lieu dans le futur à une interprétation conjointe (hispano-mexicaine mais aussi ibéro-américaine) du passé commun. Et le fait est que, bien qu'on eût beaucoup écrit et parlé au cours des années 1890 sur la communauté ibéro-américaine, et que, désormais sans aucune colonie, l'Espagne pouvait « moralement » se placer à la tête d'une telle fraternité, il manquait l'élaboration d'une historiographie partagée, que les esprits les plus éclairés jugeaient assez difficile. Cette histoire serait la base d'une mémoire commune entre les peuples hispaniques dans laquelle, en plus d'introduire l'histoire préhispanique, on mettrait en valeur les faits historiques qui pourraient contribuer à la création de la conscience d'une unité culturelle.⁴⁴³

Il faut donc considérer Pi y Margall comme une figure à part dans le cadre des célébrations espagnoles du IV^e centenaire, lesquelles, bien que cherchant aussi à affirmer cette même unité culturelle, ont préféré généralement ignorer ou sous-estimer les différents et les blessures du passé. Bien entendu, le fédéralisme positiviste de l'intellectuel catalan ne peut

⁴⁴⁰ Salvador BERNABEU ALBERT, *La Conquista después del Desastre. Guatimozín y Hernán Cortés. La Conquista después del Desastre. Guatimozín y Hernán Cortés. Diálogo (1899)*, de Francisco Pi Margall, *op. cit.*, 2000, p. 119. - Edition Numérique: http://www.ejournal.unam.mx/historia_novo/histnovo_index.html.

⁴⁴¹ Pompeyo GENER, *Heregias : estudios de crítica inductiva sobre asuntos españoles*, Cáp. V, *La decadencia nacional de la civilización de España*, Barcelona, Imp. de Luis Tasso Serra, 1887, p. 202. - Cité in Miquel IZARD, *op. cit.*, 1997, p. 184 et Salvador BERNABEU ALBERT, *op. cit.*, 2000, p. 119.

⁴⁴² Francisco PI y MARGALL, *Guatimozín y Hernán Cortés : Diálogo*, Imprenta y Fundición de los Hijos de J. A. García, Madrid, 1899. Edition numérique in Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes, 2001: <http://www.cervantesvirtual.com>

⁴⁴³ Salvador BERNABEU ALBERT, *op. cit.*, 2000, p. 120.

s'accommoder de la vision unitaire du nationalisme de Cánovas, de Menéndez Pelayo ou de Valera. C'est pourquoi il oppose aux nostalgies impériales et aux histoires orthodoxes, une vision scientifique divergente dans laquelle l'identité nationale s'alimente aussi d'une altérité constante et constructive.

Marcos JIMENEZ DE LA ESPADA (1831-1898) - Ce grand naturaliste, historien et géographe de Carthagène, formé à l'Université Complutense de Madrid dont il est devenu par la suite professeur et qui est certainement, en 1892, l'érudit espagnol le plus prestigieux de la communauté scientifique internationale des américanistes, semble paradoxalement écarté des initiatives officielles du Centenaire. En effet, s'il ne fait pas partie de la *Junta* de 1891, il n'intègre pas non plus le comité de 63 membres créé par Cánovas del Castillo pour conseiller les autorités dans la planification et l'exécution du programme commémoratif. Outre les raisons strictement politiques qui peuvent expliquer l'évincement de cet intellectuel libéral qui ne parvient pas à conserver, comme Rafael María de Labra, par exemple, les faveurs du gouvernement conservateur, il faut évoquer le rôle nocif de certaines rivalités académiques. Leoncio López-Ocón rappelle en particulier ses affrontements avec le botaniste Blas Lázaro e Ibiza ou avec l'historien Antonio María Fabié, ministre d'Outre-mer de Cánovas en 1890 et 1891 et qui est également, en 1892, l'organisateur du Congrès des Américanistes de La Rábida.⁴⁴⁴

Marcos Jiménez de la Espada est pourtant devenu au fil des années le promoteur indéniable d'un véritable *hispano-americanisme* scientifique qui l'a conduit à développer et entretenir des liens durables avec de nombreux intellectuels latino-américains, dont le grand historien mexicain Joaquín García Icazbalceta (1825-1894) ou le Péruvien Ricardo Palma (1833-1919) qui lui rendra hommage quelques années plus tard dans un bel article nécrologique de 1898 : *Don Marcos Jiménez de la Espada. Reminiscencias*⁴⁴⁵.

Ses activités américanistes ont commencé trente années plus tôt lorsque travaillant au Musée des Sciences Naturelles de Madrid, il avait été choisi comme l'un des huit membres de la Commission Scientifique du Pacifique (1861-1866), la plus importante expédition entreprise par des naturalistes péninsulaires depuis les indépendances des républiques américaines. L'opération avait pour but de rapporter d'Amérique du Sud de nombreux daguerréotypes et des spécimens divers d'intérêt géologique, botanique, zoologique et anthropologique pour le Musée des Sciences Naturelles et le Jardin Botanique de Madrid. Malgré quelques déboires économiques et politiques, dus en particulier à l'éclatement de la *Guerre du Pacifique* opposant l'Espagne au Pérou, à la Bolivie et au Chili, les scientifiques espagnols, débarqués sur un port du Pacifique, avaient pu traverser le Pérou, descendre jusqu'à Iquitos, puis traverser l'Amazonie jusqu'à Manaus avant de rejoindre la côte Atlantique. De retour dans son pays Jiménez de la Espada avait consacré postérieurement plus

⁴⁴⁴ Leoncio LÓPEZ-OCÓN, *El patriotismo liberal de Marcos Jiménez de la Espada en la conmemoración del IV centenario de la empresa colombina in Ciencia colonial en América*, Madrid, Alianza Editorial, 1992, p. 385-387.

⁴⁴⁵ Ricardo PALMA, *Tradiciones peruanas completas*, Aguilar, Madrid, 1952, p. 1414-1418.

de six années à ordonner et étudier le matériel zoologique recueilli en Amérique, publiant dès 1870 dans la revue de son université un article offrant *Quelques données nouvelles et curieuses sur la faune du haut amazon. Mammifères*⁴⁴⁶. Les *Annales de la Société Espagnole d'Histoire Naturelle*, dont il a été l'un des fondateurs en 1870, ont pris ensuite le relais, en éditant de nombreuses études de l'érudit de Carthagène jusque dans les années 1890.⁴⁴⁷ Il a été l'auteur par ailleurs, en 1875, d'un livre sur les batraciens du pacifique qui est devenu un ouvrage international de référence sur la question.⁴⁴⁸

Mais les activités de Jiménez de la Espada ne se limitent pas au domaine des Sciences Naturelles. Il a été, par exemple, en 1875, l'un des fondateurs de la *Société Géographique de Madrid*, puis l'un des dirigeants de l'*Association Espagnole pour l'Exploration de l'Afrique* (1877). Membre de la commission espagnole chargée d'arbitrer les litiges de frontière entre le Vénézuéla et la Colombie en 1891, il est aussi académicien d'Histoire et des Sciences. Ses études géographiques et historiques ou ses chroniques concernant l'Amérique Latine sont devenues fréquentes et régulières depuis la fin des années 1870.⁴⁴⁹ Il réédite, en particulier, depuis 1890, l'importante

⁴⁴⁶ Marcos JIMÉNEZ DE LA ESPADA, *Algunos datos nuevos o curiosos acerca de la fauna del alto Amazonas. Mamíferos*, Boletín-Revista de la Universidad de Madrid, II, n° 11 y 12, Madrid, 1870.

⁴⁴⁷ Marcos JIMÉNEZ DE LA ESPADA, in *Anales de la Sociedad Española de Historia Natural*, Madrid Ediciones de M. S. de Uhagon, 1872-1895 : *Indicaciones sobre la habilidad que demuestran algunos salvajes para la fabricación de hachas y otros objetos* (1882). Actas XI; *Nota bibliográfica sobre un folleto titulado una causa de Estado, relacionado con la expedición de Malaspina* (1881). Actas X; *Nota biográfica de D. Patricio María Paz y Membiela* (1875). Memorias IV; *Noticia acerca de objetos prehistóricos hallados en término de Ciempozuelos* (1895). Memorias XXIV; *Noticia de un trabajo inédito de Mutis sobre hormigas y comejenes americanos* (1872). Actas I; *Noticias sobre un libro de entomología, en parte autógrafo de don Tomás Vilanova* (1874). Actas IV; *Noticias sobre borradores originales de la Relación del viaje al Perú y Chile, extractadas de los diarios de D. Hipólito Ruíz* (1872). Actas I; *Noticias sobre la historia del Jardín Botánico* (1872). Actas I; *Noticias sobre los vertebrados del viaje al Pacífico* (1875). Actas IV; *Nuevos batracios americanos* (1872). Memorias I; *Observaciones a la nota del sr. Lázaro Vasos peruanos del Museo Arqueológico* (1891). Actas, XX; *Observaciones a la nota del sr. Rodríguez Ferrer sobre las avispa vegetantes* (1875). Actas IV; *Observaciones a la noticia histórico-descriptiva del Museo Arqueológico Nacional, publicada siendo director del mismo el Excelentísimo sr. d. Antonio García Gutiérrez* (1876). Actas V; *Observaciones sobre la importancia de los descubrimientos hechos en la cueva de Santillana (Santander)* (1882). Actas XI; *Observaciones sobre las costumbres de algunos murciélagos* (1874). Actas II; *Sobre el libro Relaciones geográficas de Indias. Perú* (1881). Actas I; *Sobre el sentido que debe darse a la palabra zebra, que consta en antiguos libros y documentos...* (1871). Actas I; *Sobre la reproducción del Rhinoderma Darwini* (1872). Memorias I; *Sobre los animales llamados roque y samarda en algunos libros antiguos* (1879). Actas VIII; *Sobre una anomalía observada en el Cervus elaphus L* (1873). Actas II; *Un autógrafo del abate Spallanzani* (1872). Memorias I; *Urotropis platensis* (1874). Memorias IV; *El volcán de Asango con un mapa* (1872). Memorias I.

⁴⁴⁸ Marcos JIMÉNEZ DE LA ESPADA, *Vertebrados del viaje al Pacífico verificado de 1862 a 1865 por una comisión de naturalistas enviada por el Gobierno español. Batracios*, Madrid, Imp. de Miguel Ginesta, 1875.

⁴⁴⁹ Marcos JIMÉNEZ DE LA ESPADA, *España en Indias. Bosquejo histórico : un bochinche de frailes en el siglo XVII*, Revista de España VI, n°23, Madrid, 1869. - *Cartas sobre cartas. Al Sr., D. Florencio Janer, sobre los naipes de cuero usados por los indios patagones*, La Ilustración Española y Americana, XVII, n° 30 y 31, Madrid, 1873. - *Cartas de Indias*, Madrid, 1877. - *La imprenta en México. Carta da don F. de T.*, Revista Europea V, n. 222, Madrid, 1878. - *El*

Histoire du Nouveau Monde du naturaliste du XVII^e siècle Bernabé Cobo.⁴⁵⁰ José Carlos Mainer cite également ses *Relaciones Geográficas de Indias* (1881-1897) comme l'un des ouvrages majeurs de l'américanisme espagnol de la fin du XIX^e siècle.⁴⁵¹

S'il se trouve, en 1892, éloigné des cercles organisateurs institutionnels, cet intellectuel ne reste pas pour autant à l'écart des commémorations, comme le souligne López-Ocón :

...malgré cette marginalisation officielle, Jiménez de La Espada s'est senti incité, d'une part à participer au débat culturel suscité dans sa société sur le sens qu'avaient eu pour l'histoire espagnole et universelle la découverte du continent américain par les Européen et la colonisation ultérieure, et d'autre part à mettre en valeur les réussites culturelles des peuples indigènes américains, ce qui constituait l'un des objectifs fondamentaux de la communauté scientifique des américanistes depuis qu'à partir de 1875, elle organisait ses assemblées internationales.⁴⁵²

Son activité bibliographique en 1891-1892 est impressionnante. En plus des oeuvres de Cobo, il réédite les *Nouvelles authentiques du célèbre fleuve Maragnon* du père jésuite Maroni datant de 1738 et l'oeuvre de Bartolomé de Las Casas, *Des anciens habitants du Pérou*. Il publie trois feuillets sur *Le code de Juan de Ovando*, *Les îles des Galápagos* et *Une antiquaille péruvienne* et cinq articles : *La carte du père Samuel Fritz*, *La trahison d'un borgne*, *Premières découvertes du*

Congreso Americanista de Bruselas, El Magisterio Español, Madrid, noviembre y diciembre de 1879. - *Cloches préhistoriques sud-américaines*, Actes du III^e Congrès des Américanistes de Bruxelles, 1879. - *El ídolo de Huaquí* (Perú), Actes du III^e Congrès des Américanistes de Bruxelles, 1879. - *Principales estudios y trabajos presentados en el Congreso de Americanistas de Bruselas*, Madrid, Boletín de la Sociedad Geográfica de Madrid VIII, 1879. - *Tres relaciones de antigüedades peruanas*, Madrid, 1879. - *Las cuartanas del Príncipe de Eboli*, Madrid, 1880. - *Colección de Yaravies o melodías quiteñas*, Actes du IV^e Congrès des Américanistes, 1881. - *Descripción del palacio del Callo en Quito*, Actes du IV^e Congrès des Américanistes, 1881. - *Monumento inca cerca del volcán de Cotopaxi*, Actes du IV^e Congrès des Américanistes, 1881. - *Descubrimiento de Juan Vázquez Coronado en Costa Ric*, Boletín de la Sociedad Geográfica de Madrid, XIII, 1882. - *Tres cartas familiares de fray Juan de Zumárraga, primer obispo y arzobispo de México y contestación de otra que le dirige fr. Marcos de Niza*, Madrid, Boletín de la Real Academia de la Historia, 1885. - *De un curioso percance que tuvo en Anveres el presbítero López de Gómara*, Madrid, 1887. - *Del hombre blanco y signo de la cruz precolombianos en el Perú*, Bruxelles, 1887. - *Juan de Castellanos y su Historia del Nuevo Reino de Granada*, Madrid, 1889. - *Noticias viejas acerca del canal de Nicaragua in* Boletín de la Sociedad Geográfica de Madrid, XXVI, 1889. - *Viaje de Quito a Lima de Carlos Montúfar con el barón Humboldt y don Alejandro Bompland*, Madrid, Boletín de la Sociedad Geográfica de Madrid, XXV, 1889. - *Viaje del capitán Pedro Texeiro aguas arriba del río de las Amazonas (1637-1638)*, Madrid, Boletín de la Sociedad Geográfica de Madrid, XI, XIII y XXVI, Madrid 1889-1892. - *El Iza o Putumayo (1880)*, Madrid, Boletín de la Sociedad Geográfica de Madrid, XXXI, 1891.

⁴⁵⁰ Marcos JIMÉNEZ DE LA ESPADA, *Historia del Nuevo Mundo / por el P. Bernabé Cobo... ; publicada por primera vez con notas y obras ilustraciones de Marcos Jiménez de la Espada*, Sevilla, Sociedad de Bibliófilos Andaluces, 1890-1895.

⁴⁵¹ José Carlos, MAINER, Un capítulo regeneracionista : el hispanoamericanismo (1892-1923), in *Ideología y Sociedad en la España Contemporánea. Por un análisis del Franquismo*, Madrid, Edicusa, 1977, p. 160 y Marcos JIMÉNEZ DE LA ESPADA, *Relaciones geográficas de Indias / publícalas el Ministerio de Fomento - Perú*, Tipografía de Manuel G. Hernández, Tipografía de los hijos de M.G. Hernández, Madrid 1881-1887.

⁴⁵² Leoncio LÓPEZ-OCÓN, *op. cit.*, 1992, p. 384.

*Pays de la cannelle, Les portraits du Marquis Don Francisco Pizarro et Le cumpi-uncu trouvé à Pachacamac.*⁴⁵³

Leoncio López-Ocón Cabrera, analysant les motivations de Jiménez de la Espada, le définit surtout comme un patriote libéral qui, malgré son isolement, se sent investi d'un devoir de mémoire destiné à favoriser le rapprochement entre Espagnols et Latino-américains tout en défendant une certaine image positive de la conquête et de la colonisation, qui ne repose pas forcément sur les faits de religion, de guerre ou d'exploitation humaine mais plutôt sur les initiatives privées, économiques et scientifiques des nombreux aventuriers espagnols des siècles passés. Il valorise d'autre part les acquis culturels des civilisations précolombiennes, ce qui lui vaudra d'être réédité en Amérique Latine⁴⁵⁴ et même de recevoir en 1892, comme récompense à ses travaux historiques, une médaille d'or du gouvernement péruvien.⁴⁵⁵

Antonio SÁNCHEZ MOGUEL (1838-1913) - Né à Medina Sidonia dans la province de Cadix, cet homme de lettres et membre de l'Académie Royale d'Histoire depuis 1888, occupe une place importante dans le cadre des célébrations officielles. Professeur universitaire, il a dirigé, par exemple, la thèse de doctorat du philosophe Miguel de Unamuno, soutenue en 1884 et développant une *Critique du problème sur l'origine et la préhistoire de la race basque*. Cette thématique n'est pas étrangère aux préoccupations idéologiques de l'historien andalou. Contrairement à Francisco Pi y Margall, il est opposé à toute forme de fédéralisme, comme le

⁴⁵³ Marcos JIMÉNEZ DE LA ESPADA, *De las antiguas gentes del Perú. Colección de Libros españoles raros o curiosos*, Tomo XI, Madrid, Tipografía García Hernández 1892 (Il s'agit d'une édition de Jiménez de la Espada de l'œuvre de Las Casas). - *El código Ovandino*, Madrid, Imprenta de Manuel García Hernández, 1891. - *El Cumpi-Uncu hallado en Pachacamac*, El Centenario, Tomo I, op. cit., 1892, p. 450-470. - *El mapa del padre Samuel Fritz. Reproducción del río Marañón, grabado en 1707*, Madrid, Revista general de Marina, XXXI, 1892, p. 748-751. - *Las islas de los Galápagos y otras más a poniente*, Madrid, Boletín de la Sociedad Geográfica de Madrid, XXXI, 1891, p. 351-402. - *La traición de un tuerto*, La ilustración española y americana, 22 de agosto de 1892, op.cit., 1892, p. 108-111. - *Los retratos del marqués D. Francisco Pizarro*, La ilustración española y americana, 22 de agosto de 1892, op.cit., 1892, p. 104-105. - *Menudencias Historiales que iba apuntando en los restos de siesta Fr. Marcos de Cartagena, franciscano levantisco, en su convento del Pinatar*, Madrid, Revista Contemporánea, LXXXV, 1892, p. 337-355. - *Noticias auténticas del famoso río Marañón y misión apostólica de la compañía de Jesús de la provincia de Quito en los dilatados bosques de dicho río. Escribíalas por los años 1738 un misionero de la misma compañía y los publica ahora por primera vez M. Jiménez de la Espada*, Madrid, Establecimiento Tipográfico de Fortanet, Imprenta de la Real Academia de Historia, 1892. - *Primeros descubrimientos del país de la Canela*, El Centenario, Tomo III, op. cit., 1892, p. 437-457. - *Una antigualla peruana. Discurso sobre la descendencia y gobierno de los ingas*, Madrid, Revista Contemporánea, LXXXVI, 1892, p. 362-384 y 469-493.

⁴⁵⁴ Marcos JIMÉNEZ DE LA ESPADA, *El Cumpi-Uncu hallado en Pachacamac*, Lima, Revista Inca, Vol. 1, N°4, octubre-diciembre de 1923.

⁴⁵⁵ Cf. Boletín de la Sociedad Geográfica de Madrid, Vol. XXXV, Segundo semestre de 1893, Extracto de las Actas, Sesión de la junta Directiva del 19 de diciembre de 1893, p. 362-363 in Leoncio LÓPEZ-OCÓN, op. cit., 1992, p. 394.

démontre son discours d'entrée à l'Académie en 1888 dans lequel, dénigrant tous les régionalismes, il défend une idée unitaire de l'Espagne fondée sur la culture castillane.⁴⁵⁶

Créateur de la section d'Histoire de l'Ateneo de Madrid dont il est le président depuis 1890, et membre de la *Junte* organisatrice de 1891, Antonio Sánchez Moguel est, d'après Salvador Bernabeu Albert, celui qui propose de faire entrer dans cette commission tous les ambassadeurs hispano-américains présents en Espagne.⁴⁵⁷ Il est aussi et surtout l'organisateur du cycle américaniste qui réunit autour des commémorations du IV^e Centenaire divers intellectuels espagnols et latino-américains, auteurs de 55 conférences prononcées entre 1891 et 1893 :

des orateurs et des écrivains, de toutes filiations politiques et scientifiques, des militaires et des marins, des prêtres et des séculiers, et, ce qui est plus merveilleux encore, des Américains, des Portugais et des Espagnols, qui, en concert harmonieux, ont contribué de jour en jour, pendant deux années à l'exécution de leur pensée...⁴⁵⁸

Tout en défendant des conceptions à la fois nationalistes et *regénérationnistes* de l'histoire de l'Espagne, Sánchez Moguel, veut redonner à la découverte de l'Amérique, qu'il qualifie de « notre plus grande gloire », une place prépondérante dans les livres, les cours et manuels universitaires. Pour lui le IV^e Centenaire ne peut se limiter à commémorer l'œuvre de Christophe Colomb. Il est nécessaire de *réveiller l'intérêt du pays pour la connaissance positive et complète de l'entreprise de découverte* et l'Ateneo de Madrid semble bien être l'espace le plus approprié pour le partage du savoir et les échanges d'idées :

...centre de la culture nationale, tribune toujours ouverte à la libre propagation de toutes les doctrines, [...] temple de la tolérance dans lequel toutes les idées ont leur place, comme tous les dieux dans le panthéon romain. Son histoire est l'histoire du progrès intellectuel de notre patrie.⁴⁵⁹

C'est pourquoi l'académicien n'hésite pas à offrir la tribune de l'Ateneo à des orateurs espagnols ou étrangers, tels que le Catalan Pi y Margall ou le Mexicain Riva Palacio, des historiens qui ne partagent pas ses idées sur la conquête et la colonisation du Nouveau Monde. Pour Sánchez Moguel aucune institution n'a eu autant d'importance et n'a exercé autant d'influence sur l'entreprise américaine que l'Eglise catholique, largement évoquée dans le cadre du cycle de conférences, de même que tous les découvreurs et conquérants espagnols et portugais qui ont contribué, d'après lui, tout au long des XV^e et XVI^e siècles, à forger la grandeur historique de la péninsule ibérique.

⁴⁵⁶ Ramón VILLARES PAZ, *Portugal e o galeguismo, IIIª Conferencia Anual Plácido Castro*, Vilagarcía de Arousa, 25 de enero de 2002, Instituto Galego de Análise e Documentación Internacional, 2003.

⁴⁵⁷ Salvador BERNABEU ALBERT, *El IV Centenario del descubrimiento de América en España*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1987, p. 62.

⁴⁵⁸ Antonio SANCHEZ MOGUEL, *Las conferencias americanistas del Ateneo*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1894, p. 5.

⁴⁵⁹ *Ibid.*, p. 7.

S'il rend compte des principales conférences de 1891 et 1892 de l'Ateneo dans la revue *El Centenario*⁴⁶⁰, Antonio Sánchez Moguel participe également au Congrès des Américanistes de La Rábida et publie six articles dans *La Ilustración Española y Americana* au moment des célébrations du IV^e Centenaire: *Les fêtes de Huelva*, *Le roi catholique dans la découverte de l'Amérique*, *La reine catholique dans la découverte de l'Amérique*, *Le sentiment espagnol de Colomb*, *L'Infant Don Enrique*, et *L'histoire de la conquête du Mexique, de Solís*.⁴⁶¹

Critique à l'égard du manque de moyens et de cohérence dans l'organisation des festivités, notamment à Huelva, il est également déçu de la faible participation latino-américaine au cycle de l'Ateneo de Madrid. Il aurait voulu que les actes commémoratifs inaugurent officiellement une ère nouvelle *d'amour et de concorde entre tous les Espagnols et entre les Espagnols, les Portugais et les Américains*⁴⁶². Revendiquant le rôle majeur de l'Espagne dans l'histoire américaine, il veut promouvoir comme Rafael María de Labra ou Juan Valera une unité ibérique et ibéro-américaine, mais centrée davantage, peut-être, autour de considérations religieuses et historiques.

Antonio María FABIE y ESCUDERO (1832-1899) - Membre de l'Académie Royale de la Langue et de celle d'Histoire, ministre d'Outre-Mer de juillet 1890 à novembre 1891 et sénateur depuis 1884, cet archéologue et homme politique sévillan est avant tout, en 1892, le président du Congrès des Américanistes de La Rábida. C'est à la fois un conservateur et un idéaliste qui s'inscrit, à l'encontre des *krausistes* espagnols, dans la lignée de Cánovas del Castillo ou de Menéndez Pelayo. Dans son *Histoire de la philosophie espagnole jusqu'au XX^e siècle*, Mario Méndez Bejarano (1857-1931) qui s'intéressait à la réception des idées hégéliennes en Espagne, le définissait comme un *homme d'une grande intelligence, doté d'une érudition sélecte et qui, par ses mérites personnels, est arrivé aux plus hauts postes de l'Etat et du monde des Lettres*.⁴⁶³ S'il s'est consacré surtout à

⁴⁶⁰ Antonio SÁNCHEZ MOGUEL, *Las conferencias americanistas del Ateneo*, *El Centenario*, Tomo I, *op. cit.*, 1892, p. 129-136. - *Los americanos en el Ateneo*, *El Centenario*, Tomo I, *op. cit.*, 1892, p. 222-231. - *La Iglesia en el Ateneo*, *El Centenario*, Tomo II, *op. cit.*, 1892, p. 34-40.

⁴⁶¹ Antonio SÁNCHEZ MOGUEL, *La fiesta de Huelva*, *La Ilustración Española y Americana*, XXIX, 8 de agosto de 1892, *op. cit.*, 1892, p. 70-71. - *La fiesta de Huelva*, *La Ilustración Española y Americana*, XXX, 15 de agosto de 1892, *op. cit.*, 1892, p. 83-86. - *El Rey Católico en el descubrimiento de América*, *La Ilustración Española y Americana*, XXII, 15 de junio de 1892, *op. cit.*, 1892, p. 364-365. - *La Reina Católica en el descubrimiento de América*, *La Ilustración Española y Americana*, XX, 30 de mayo de 1892, *op. cit.*, 1892, p. 325-328. - *Españolismo de Colón*, *La Ilustración Española y Americana*, XXXVII, 12 de octubre de 1892, *op. cit.*, 1892, p. 600-601. - *El Infante D. Enrique*, *La Ilustración Española y Americana*, XLI, *op. cit.*, 1892, 8 de noviembre de 1892. - *Historia de la conquista de México, de Solís*, *La Ilustración Española y Americana*, XLIII, 22 de noviembre de 1892, *op. cit.*, 1892, p. 356.

⁴⁶² Antonio SÁNCHEZ MOGUEL, *Las conferencias americanistas del Ateneo*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1894, p. 21.

⁴⁶³ Mario MÉNDEZ BEJARANO, *Historia de la filosofía en España hasta el siglo XX : ensayo*, Madrid, Renacimiento, 1928, p. 457-458.

l'Histoire et à la littérature, il est l'auteur aussi d'une traduction de la *Logique* de Hegel (1872) et d'ouvrages philosophiques tels que *Examen critique du matérialisme moderne* (1875) et *Etat actuel de la Science et du Droit* (1879)⁴⁶⁴ dans lequel il combat les théories positivistes. Lors du congrès de La Rábida, en 1892, il prône cependant un recours aux sciences positives pour doter l'américanisme d'un véritable caractère scientifique. Cette attitude traduit moins un paradoxe, en réalité, qu'une évolution des débats théoriques dans l'Espagne de la fin du XIX^e siècle. Fabié, qui se veut aussi philologue, reconnaît, par exemple, dans un mémoire qu'il présente au *Congrès Littéraire* de Madrid, *l'importance des méthodes scientifiques modernes* pour l'étude des langues, même s'il considère, par ailleurs, que la doctrine de Darwin n'est pas applicable dans ce cas, notamment parce que celle-ci décrit la parole humaine comme une évolution du cri inarticulé des animaux. Pour lui les langues ne constituent pas seulement des signes, mais elles sont *l'expression et la forme de la pensée, laquelle est à son tour, l'attribut singulier et caractéristique de l'homme*.⁴⁶⁵ C'est pourquoi il s'attache tout particulièrement à l'idée de conservation de la langue castillane, car à travers elle c'est tout un modèle de civilisation qui est en jeu. Issu de la famille aryenne ou indo-européenne et dérivé du latin, le castillan porte en lui un esprit commun aux grands peuples du sud de l'Europe : les Français, les Italiens et les Espagnols. Comme eux il a subi les invasions nordiques et a été fécondé par le christianisme avant d'atteindre sa maturité au début du XVI^e siècle. C'est précisément à cette époque, marquée par une intense activité littéraire et scientifique que se situe la découverte de l'Amérique qu'il décrit dans un autre ouvrage comme *l'un des événements les plus notoires qu'enregistre l'histoire du monde*.⁴⁶⁶ Mais le castillan, comme toutes les autres langues vivantes est aussi fragile et sujet à de multiples modifications, c'est pourquoi il importe de le conserver, d'autant plus en Amérique où il est exposé à des influences très diverses. Soulignant le rôle majeur dans toutes les sociétés, des *hommes qui se consacrent à la culture de l'esprit*, Fabié invoque donc la nécessité de maintenir et de développer dans les pays de langue espagnole une grande activité intellectuelle, s'appuyant en particulier sur le théâtre, un genre littéraire qui exerce une grande influence sur le public, mais aussi sur l'enseignement et l'étude des *lois de la linguistique moderne*.⁴⁶⁷

⁴⁶⁴ Antonio María FABIÉ, *Lógica de Hegel / Traducida, con una introducción y notas por D. Antonio M. Fabié*, Madrid, Librería Alfonso Durán, 1872. - *Examen del materialismo moderno*, Madrid, Imp. de la Biblioteca de Instrucción y Recreo, 1875. - *Estado actual de la Ciencia del Derecho : Conferencia...*, Madrid, Imp. de la Revista de Legislación, 1879.

⁴⁶⁵ Antonio María FABIÉ, *Sobre la conservación de la lengua castellana*, Congreso Literario Hispano-Americano, Asociación de Escritores y Artistas Españoles, Edition originale, Madrid 1892.- Edition fac-similé, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 246.

⁴⁶⁶ Antonio María FABIÉ, *El P. Fr. Bartolomé de las Casas / Conferencia de D. Antonio Maria Fabié*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892, p. 5.

⁴⁶⁷ Antonio María FABIÉ, *Sobre la conservación de la lengua castellana*, Congreso Literario..., op. cit., 1892, p. 253-254.

Cette défense de la langue castillane n'est pas en contradiction cependant avec l'étude des langues américaines préhispaniques qui, selon lui, *a contribué efficacement et directement à la création de la philologie moderne, une science dont personne ne nie l'importance et qui produit chaque jour des résultats plus admirables.*⁴⁶⁸

A l'issue du *Congrès des Américanistes* qu'il préside et dont il est le rapporteur, notamment dans la revue *El Centenario*, Antonio María Fabié se félicite de l'essor d'une communauté scientifique qui s'intéresse aux domaines les plus divers concernant le continent américain, et en particulier la linguistique, l'archéologie, l'histoire, la géographie, et l'anthropologie :

... un nombre considérable de savants, qui augmente de jour en jour, se consacre dans les différentes nations du monde à l'étude du continent découvert par Colomb sous les divers aspects qui le composent, et spécialement pour faire connaître les différentes civilisations qui existaient avant que n'arrivent sur leurs côtes étendues, les intrépides navigateurs qui quittèrent la baie de Saltes le 5 août 1492. [...] La curiosité que réveillent les obscurs et mystérieux problèmes de l'Amérique précolombienne est non seulement naturelle, mais elle doit contribuer aussi au progrès de ce qui intéresse le plus l'homme, c'est-à-dire sa propre histoire dans les différentes régions du monde...[...] C'est ainsi que l'ont compris les gouvernements et les corporations scientifiques d'Espagne et d'Amérique, qui se sont empressés d'envoyer au congrès de Huelva [La Rábida] des représentants qui sont des éminences dans différentes branches du savoir .⁴⁶⁹

S'il voue une authentique admiration à divers érudits étrangers, en particulier aux fondateurs des congrès américanistes qui, depuis 1875, ont contribué au développement d'échanges scientifiques internationaux, l'académicien andalou se montre, en revanche, très critique à l'égard de certains intellectuels français, qu'il voit comme des *frères de race* présomptueux, *qui n'apprécient que ce qui leur est propre, et qui, ni dans l'art, ni dans la littérature, ni dans les sciences ne reconnaissent de supériorité à personne, à aucune époque de l'histoire*⁴⁷⁰

Pour lui la célébration du IV^e Centenaire de la découverte de l'Amérique est à la fois une entreprise *patriotique* et universelle, où l'Espagne et l'Eglise doivent occuper la place importante qui leur revient, au regard de leur participation à un événement qui a marqué *le début de l'époque moderne* :

la découverte de l'Amérique a contribué plus qu'aucun autre fait au développement des différentes sphères de l'activité humaine. Il est inutile de rappeler de quelle manière elle a influencé le progrès des sciences naturelles et des sciences géographiques, et l'avancée, enfin, de presque toutes les sciences qui ont pour objectif le progrès et le développement de celles qu'on appelle plus généralement les sciences de la Nature. La découverte de l'Amérique a contribué davantage encore au développement des sciences que

⁴⁶⁸ Antonio María FABÍE, *El Congreso de Americanistas*, *El Centenario*, 12 de noviembre de 1892, Tomo III, *op. cit.*, 1892, p. 347.

⁴⁶⁹ *Ibid.*, p. 346-347.

⁴⁷⁰ *Ibid.*, p. 347.

certain appellent morales et politiques et que je crois, pour ma part, plus adéquat d'appeler les sciences de l'esprit...⁴⁷¹

S'intéressant fortement à la polémique sur Christophe Colomb, l'académicien prend également la défense des historiens espagnols contre les critiques des spécialistes nord-américains en publiant un livre sur la vie de l'amiral génois avant son premier voyage en Amérique.⁴⁷² Lors du cycle de conférences de l'Ateneo de Madrid, Antonio María Fabié s'attache aussi à un personnage encore souvent polémique dans l'Espagne de 1892 et dont la mémoire *produit une profonde blessure dans notre esprit patriotique*⁴⁷³. Il s'agit du père Bartolomé de Las Casas, à qui il a déjà consacré un premier ouvrage en 1879.⁴⁷⁴ Son objectif est double : il veut à la fois redonner une stature morale et nationale à celui qui est présenté comme le premier responsable de la diffusion de la *Leyenda Negra* et revendiquer sa figure de grand historien de l'épopée américaine. Pour lui, Las Casas était *l'homme d'une seule idée*, celle de la protection des Indiens dans le Nouveau Monde, et il avait consacré toute sa vie à la défendre sans jamais transiger avec ses adversaires. Le problème c'est que les Espagnols de son temps, et parmi eux certains prélats, s'étaient opposés à lui tandis que les Flamands avaient porté d'emblée une attention très bienveillante à ses propos. Si les conséquences de ses écrits et en particulier la publication de la *Brève relation de la destruction des Indes* ont été très néfastes pour l'Espagne, commente Fabié, il faut mettre en cause dans un premier temps le caractère enflammé du prêtre dominicain :

Il est évident que chez un homme, indéniablement passionné et véhément, comme tous ceux qui ont des convictions profondes et enracinées, le langage de ses déclamations était naturel, mais il n'a pas été prudent ni juste lorsqu'il a publié cet opuscule en exagérant les cruautés véritablement inévitables dans l'attitude des conquistadors dans les régions étendues de l'Amérique ; pour les juger nous devons bien prendre en compte les circonstances de cette époque. Les principes moraux et politiques qui heureusement dominant les temps actuels n'étaient pas généralement admis au XVI^e siècle. Je n'essaie pas de défendre dans l'absolu les conquistadors espagnols, mais ce que l'on peut alléguer, à l'évidence, pour leur défense, c'est que les représentants de toutes les nations civilisées, dans des circonstances analogues, à des périodes postérieures et même à notre époque où la civilisation a fait tant de progrès, se sont conduits, non d'une manière analogue, mais d'une façon beaucoup plus cruelle et beaucoup plus sanglante que nos illustres ancêtres.⁴⁷⁵

Malgré ses erreurs, cependant, le grand mérite de Bartolomé de Las Casas, est pour l'académicien espagnol, d'avoir convaincu ses contradicteurs que *personne ne peut être esclave par nature* et que les Indiens d'Amérique pouvaient prétendre aux mêmes droits que les autres sujets de

⁴⁷¹ Antonio María FABIÉ, *El P. Fr. Bartolomé de las Casas, op. cit.*, 1892, p. 5-6.

⁴⁷² Antonio María FABIÉ, *Algunos sucesos de la vida de Colón anteriores á su primer viaje á Indias : Ensayo crítico*, Madrid, Est. Tip. de Fortanet, 1893.

⁴⁷³ *Ibid.*, p. 11.

⁴⁷⁴ Antonio María FABIÉ, *Vida y escritos de Fray Bartolomé de las Casas. / Obispo de Chiapas*, Madrid, Imp. de Miguel Ginesta, 1879.

⁴⁷⁵ Antonio María FABIÉ, *El P. Fr. Bartolomé de las Casas, op. cit.*, 1892, p. 13-14.

l'empire. C'est pourquoi *la glorieuse Isabelle la Catholique avait [déjà] déclaré solennellement que les Indiens étaient libres* et la couronne d'Espagne a fini ensuite par promulguer les *Lois des Indes*, destinées à protéger officiellement les Indiens. Ce n'est donc pas sur le fond mais sur la forme que Las Casas peut, selon lui, être critiqué. Par ailleurs ses qualités humaines sont aussi des vertus qui illustrent le caractère espagnol de son époque. Enfin, ce religieux a produit l'une des œuvres historiques les plus importantes sur la découverte et la conquête du Nouveau Monde, l'*Histoire Générale des Indes* (1552) et *aucun historien, d'après Fabié, n'offre autant de garanties d'exactitude* que Las Casas.⁴⁷⁶ Réédité pour la première fois en Espagne en 1875⁴⁷⁷, cet ouvrage, dans le cadre des célébrations du IV^e Centenaire, intéresse d'autant plus les Espagnols de 1892, qu'il atteste de la légitimité du livre du fils du navigateur génois, Ferdinand Colomb, *Histoire de l'Amiral Don Christophe Colomb* dont l'authenticité a été mise en doute aux Etats-Unis par Henry Harris. Les débats autour de ce livre, republié à Madrid en 1892⁴⁷⁸, et la polémique suscitée par l'historien américain dépassent largement le cadre des frontières péninsulaires.⁴⁷⁹ Antonio María Fabié, néanmoins, en cherchant à restaurer une image positive de Las Casas dans son pays, participe également, comme d'autres intellectuels espagnols, de cette tentative nationale de réappropriation de l'histoire de la découverte, de la conquête et de la colonisation de l'Amérique.

Il est intéressant de relever finalement, outre ses qualités académiques, la dimension politique de celui qui, juste avant les célébrations commémoratives, vient d'être ministre d'Outre-mer de Cánovas del Castillo. Il faudra attendre cependant quelques années, et surtout la crise coloniale cubaine, pour que Fabié, peu avant sa mort, et au moment de la disparition de Cánovas lui-même, rédige d'abord un *Essai historique de la législation espagnole dans ses états d'Outre-mer* (1896) puis son testament politique tardif *Ma gestion ministérielle concernant l'île de Cuba* (1898).⁴⁸⁰ En 1892, il incarne, en fin de comptes, à la fois l'autorité officielle et le courant intellectuel dominant dans le cadre d'une commémoration qui a pour objectif essentiel de revendiquer l'œuvre religieuse et historique de l'Espagne en Amérique.

Cesáreo FERNÁNDEZ DURO (1830-1908) - Ce capitaine de navire est l'auteur de l'une des bibliographies les plus impressionnantes du IV^e Centenaire, centrée principalement autour de la figure de Christophe Colomb, des *cent vingt Espagnols* qui l'ont accompagné dans l'aventure de la

⁴⁷⁶ *Ibid.*, p. 20.

⁴⁷⁷ Bartolomé de LAS CASAS, *Historia de las Indias / Ahora por primera vez dada á luz por el marqués de la Fuensanta del Valle y D. José Sancho Rayón*, Madrid, M. Ginesta, 1875-1876.

⁴⁷⁸ Fernando COLÓN, *Historia del almirante don Cristóbal Colón / escrita por don Fernando Colón hijo*, Madrid, Imp. Tomás Minuesa, 1892.

⁴⁷⁹ Cf. D'AVEZAC, *Le Livre de Ferdinand Colomb. Revue critique des allégations proposées contre son authenticité*. Bulletin de la Société de Géographie de Paris, Paris, Martinet, 1873.

découverte du Nouveau Monde et de l'Espagne qui est, pour lui, la *toile de fond* indispensable de toute cette histoire.⁴⁸¹

Né à Zamora, Fernández Duro a fait ses études au Collège Naval de Madrid. En 1850 il a été envoyé aux Philippines et il a participé en 1862 à l'expédition destinée à appuyer l'intervention française au Mexique. Il a occupé, dès les années 1860, des postes administratifs et militaires dans la marine Espagnole qui lui ont permis d'accéder à d'importantes archives historiques. Nommé capitaine de Frégate en 1869, il a exercé notamment des responsabilités dans le gouvernement et l'administration de la ville de La Havane et au Ministère de la Marine. Très tôt il s'est consacré activement à l'étude et à la publication de travaux historiques divers, liés à sa ville natale, à des biographies de marins célèbres ou à l'évolution de la pêche et de la navigation commerciale ou militaire.⁴⁸²

Membre de l'Académie Royale d'Histoire depuis 1881, il y prononce des discours et lit régulièrement des rapports sur l'histoire de la Marine ou sur la découverte de l'Amérique jusqu'au début du XX^e siècle.⁴⁸³ En 1881, il a été aussi le Secrétaire Général du IV^e Congrès des

⁴⁸⁰ Antonio María FABIÉ, *Ensayo histórico de la Legislación española en sus estados de Ultramar, Est. Tip. Sucesores de Rivadeneyra*, Madrid, 1896. - *Mi gestión ministerial respecto á la Isla de Cuba*, Madrid, Imprenta del Asilo de Huérfanos del Sagrado Corazón de Jesús, 1898.

¹⁷³ Cesáreo FERNÁNDEZ DURO, *Primer Viaje de Colón* (Conférence prononcée à l'Ateneo de Madrid le 23 novembre 1891), Madrid, Est. Tipográfico Sucesores de Rivadeneyra, 1892, p. 6.

⁴⁸² Cesáreo FERNÁNDEZ DURO, *Nociones de Derecho internacional marítimo*, La Habana, Imp. del Tiempo, 1863. - *Estudios sobre la Pesca, con el arte llamado parejas del Bou; y reglamento para su régimen*, Madrid, Estrada, Díaz y López, 1866. - *Nafragios de la Armada Española : Relación histórica formada con presencia de los documentos oficiales que existen en el Ministerio de Marina*, Madrid, Estrada Díaz y López, 1867. - *Cervantes, marino : Demostración*, Madrid, Tip. Gregorio Estrada, 1869. - *Necrología : el Excelentísimo Señor Vice-almirante D. Antonio Estrada G.*, La Habana, Imp. de La Voz de Cuba, 1869. - *Las armas Humanitarias : Salvamento de náufragos / Conferencias dadas en el Ateneo Militar por*, Madrid, Imp. El Argos, 1872. - *Bibliografía del cerco de Zamora*, Madrid, Aribau, 1875. - *Romancero de Zamora : precedido de un estudio del cerco que puso a la ciudad, Don Sancho el Fuerte*, Madrid, Tip. de E. Estrada, 1880. - *Disquisiciones náuticas*, Madrid, Aribau y C^a, 1876-1881. - *Las joyas de Isabel la Católica, las naves de Cortés y el salto de Alvarado : Epístola dirigida al Ilmo. Señor D. Juan de Dios de la Rada y Delgado*, Madrid, Tip. Manuel G. Hernández, 1882. - *Memorias históricas de la ciudad de Zamora : su provincia y obispado*, Madrid, Establecimiento Tipográfico de los sucesores de Rivadeneyra, 1882-1883. - *Necrología : D. Gonzalo de Murga y Mugartegui, Tipografía de Manuel G. Hernández*, Madrid, 1883. - *Fraseología novísima / Carta dirigida á... D. Aureliano Fernández Guerra por un aficionado*, Madrid, Manuel Ginés Hernández, 1884. - *La Armada Invencible / por el Capitán de navío Cesáreo Fernández Duro*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1884-1885. - *Antigüedades en América Central : Apuntes leídos en la Sociedad Geográfica de Madrid en... 30 de diciembre de 1884*, Madrid, Imp. Fortanet, 1885. - *El Gran Duque de Osuna y su Marina : Jornadas contra turcos y venecianos - 1602-1624*, Madrid, Establecimiento Sucesores de Rivadeneyra, 1885. - *La conquista de las Azores en 1583*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1886. - *Noticia breve de las cartas y planos existentes en la Biblioteca particular de S. M. el Rey [de España]*, Madrid, Imprenta de Fortanet, 1889.

⁴⁸³ Cesáreo FERNÁNDEZ DURO, *Mateo de Laya : Discursos leídos ante la Real Academia de la Historia en la recepción pública del Ilmo. Sr. D. Cesáreo Fernández Duro, el día 13 de Marzo de 1881*, Madrid, Aribau y C^a, 1881. - *Don Diego de Peñalosa y su descubrimiento del reino de Quivira : Informe presentado á la Real Academia de la*

Américanistes, le premier organisé en Espagne. Plus tard, ses compétences professionnelles et académiques lui ont valu d'être nommé chef de la commission d'arbitrage sur les limites entre le Venezuela et la Colombie (1884-1888). Vice-président de la Société Géographique de Madrid, Il est également membre, depuis 1890, de l'Académie des Beaux-Arts de San Fernando.

En 1892, Cesáreo Fernández Duro est surtout le grand inspirateur de *l'école réaliste* espagnole, concernant l'interprétation de l'histoire de la découverte de l'Amérique et plus particulièrement de la figure de Christophe Colomb.⁴⁸⁴ Emilia Pardo Bazán écrit de lui, dans son *Nouveau Théâtre Critique*, l'année du Centenaire, qu'il est l'auteur d'une œuvre *abondante, consciencieuse, admirable, honorable pour notre patrie et constituant l'un des titres que nous pourrions alléguer si, pour des raisons vraisemblables, les étrangers voulaient nous accuser de négligence dans l'étude de notre grand et historique passé.*⁴⁸⁵ Dès ses premiers écrits sur la découverte de l'Amérique le marin castillan s'est attaché à définir Christophe Colomb et Martín Alonso Pinzón dans un rapport indissociable qu'il voit *comme la fusion de la perspicacité, de l'obstination, du savoir de l'inventeur de l'idée* [qualités de Colomb] *avec l'intégrité, la pratique de la navigation maritime, la maîtrise, le caractère* [qualités de Pinzón]. Si Colomb est le découvreur, *sans Pinzón [l'Amérique] n'aurait pas été découverte.*⁴⁸⁶

Historia, Madrid, Imp. y Fundación de Manuel Tello, 1882. - *Colón y Pinzón : informe relativo a los pormenores del descubrimiento del nuevo mundo / presentado a la Real Academia de la Historia por el Capitán de Navío Cesáreo Fernández Duro*, Madrid, Imp. y Fundación de Manuel Tello, 1883. - *Don Pedro Enríquez de Acevedo, Conde de Fuentes : Bosquejo encomiástico leído ante la Real Academia de la Historia en... 15 de junio de 1884*, Madrid, Imp. Manuel Tello, 1884. - *Colón y la Historia póstuma : Examen de la que escribió el Conde de Roselly de Lorgues, leído ante la Real Academia de la Historia, en Junta extraordinaria celebrada el día 10 de Mayo*, Madrid, Imp. y Fundación de M. Tello, 1885. - *El arte naval : Discursos leídos ante la... Academia de Bellas Artes de San Fernando en la recepción pública del... Señor D. Cesáreo Fernández Duro el...16 de Noviembre de 1890*, Madrid, Est. Tipográfico Sucesores de Rivadeneyra, 1890. - *Los Cabotos Juan y Sebastián. Informe leído ante la Real Academia de la Historia*, Madrid, Est. Tip. de Fortanet, 1893. - *Juan Cousin verdadero descubridor de América según el Capitán inglés Cambier R. N. : Informe leído en la Real Academia de la Historia*, Madrid, Est. Tip. de Fortanet, 1894. - *Hernán Tello Portocarrero y Manuel de Vega Cabeza de Vaca, capitanes de gloriosa memoria : Bosquejo leído ante la Real Academia de la Historia en la Junta Pública... el... 19 de mayo de 1895*, Tip. Fortanet, Madrid, 1895. - *La mujer española en Indias : Disertación leída ante la Real Academia de la Historia por D. Cesáreo Fernández Duro, en la sesión pública celebrada el día 1º de Junio de 1902*, Madrid, Viuda é hijos de M. Tello, 1902.

⁴⁸⁴ Cf. Chap. III.1. *Christophe Colomb et l'Espagne*.

⁴⁸⁵ Emilia PARDO BAZÁN. *Nuevo teatro crítico*. N°20, Madrid, La España editorial, 1892, p. 67-68. - Cité in Salvador BERNABEU ALBERT, *op. cit.* 1987, p. 116.

⁴⁸⁶ Cesáreo FERNÁNDEZ DURO, *Primer Viaje de Colón*, *op. cit.*, 1892, p. 30. - Cf. également sur la question : *Colón y Pinzón. Informe relativo a los pormenores del descubrimiento del Nuevo Mundo, presentado a la Real Academia de la Historia*, Madrid, Tello, 1883; *Colón y la historia póstuma. Examen de la que escribió el conde de Roselly de Lorgues*, Madrid, Tello, 1885; *Tradiciones infundadas*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1888; *¿Es el Centenario de Colón?*, Madrid, Tip. de Manuel G. Hernández, 1890; *Nebulosa de Colón, según observaciones hechas en ambos mundos : Indicación de algunos errores que se comprueban con documentos inéditos*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1890; *Amigos y enemigos de Colón. Conferencia... leída el día 14 de Enero de 1892 en el Ateneo de*

L'objectif de Fernández Duro n'est pas de déprécier la figure du marin génois, qui a été selon lui encensée, comme une image photographique projetée dans une salle obscure.⁴⁸⁷ Il est question de restituer à l'histoire sa lumière naturelle et de revoir dans le même temps tout le cadrage, c'est à dire tout le contexte de l'époque et en particulier les acteurs espagnols de la découverte qui ont été trop souvent présentés par les historiens étrangers comme les ennemis de Colomb. Revendiquant l'analyse des sources historiques, comme le seul point de départ valable pour la compréhension de l'Histoire, il combat donc avec virulence la *légende* qui d'après lui est à l'histoire ce que la retouche est à la photographie.⁴⁸⁸

Si Christophe Colomb a été contraint d'endurer des épreuves difficiles pour vaincre l'incrédulité de ses contemporains, il a trouvé malgré tout en Espagne *depuis les premiers moments des adeptes chaleureux, des protecteurs efficaces, des amis, des compagnons, des auxiliaires qui ont coopéré à la réalisation et après celle-ci, des admirateurs reconnus et enthousiastes.*⁴⁸⁹

Dans ses articles, ses conférences et ses livres⁴⁹⁰, Fernández Duro n'a de cesse de démontrer la collaboration généreuse et pertinente des populations et des autorités espagnoles à la grande entreprise de découverte. Il s'appuie sur la correspondance de Colomb, sur des documents juridiques ou sur les récits de Ferdinand Colomb, de Bartolomé de Las Casas ou de Fernández de Oviedo dont les œuvres ont été rééditées en Espagne. Il brosse les portraits des Rois Catholiques, de Martín Alonso Pinzón, Fray Juan Pérez, Fray Antonio de Marchena, Luis de Santangel, Pedro González de Mendoza, Alonso de Quintanilla, Fray Diego de Deza, Beatriz de Bobadilla, Alonso de Ojeda, Pedro de Ledesma, Antonio de Torres, Diego Méndez, et de tous les compagnons de voyage,

Madrid, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892; *Tripulación de la nao Santa María y de las carabelas Pinta y Niña en el viaje del descubrimiento*, El Centenario, Tomo I, op. cit., 1892, p. 483; *Pinzón en el descubrimiento de las Indias : con noticias críticas de algunas obras recientes relacionadas con el mismo descubrimiento*, Madrid, Est. Tip. Sucesores de Rivadeneyra, 1892; *Los hermanos Pinzón en el descubrimiento de América*, Buenos Aires, Emecé, 1944.

⁴⁸⁷ Cesáreo FERNÁNDEZ DURO, *Primer Viaje de Colón*, op. cit., 1892, p. 6.

⁴⁸⁸ Cesáreo FERNÁNDEZ DURO, *Amigos y enemigos de Colón*, op. cit., 1892, p. 5.

⁴⁸⁹ *Ibid.*, p. 6.

⁴⁹⁰ En plus des ouvrages cités précédemment sur Colomb et sur la découverte de l'Amérique, on peut signaler en particulier les publications suivantes : Cesáreo FERNÁNDEZ DURO, *Holandeses en América : viaje de circunnavegación de Oliverio van Noort y su derrota en Manila*, La España moderna, t. XIX, Madrid, 1890, p. 147-166. - *La tradición de Alonso Sánchez de Huelva*, Revista Contemporánea, LXXXVII, Madrid, 30 de julio de 1892, p. 134-154. - *La marina del siglo XV en la exposición histórica : conferencia*, Revista de Navegación y Comercio, Madrid, 1893. - *Viajes regios por mar en el transcurso de quinientos año : Narración cronológica / ordenada por*, Madrid, Est. Tip. Sucesores de Rivadeneyra, 1893. - *La Ciencia del siglo XIX / definida por Mr. Henry Harris y Ed. mirada por Cesáreo Fernández Duro*, Madrid, Hijos de M.G. Hernández, 1894. - *De algunas obras desconocidas de Cosmografía y de Navegación, y singularmente de la que escribió Alfonso de Chaves á principios del siglo XVI*, Madrid, Imp. de la Revista de Navegación y Comercio, 1895. - *Viajes del Infante D. Pedro de Portugal en el siglo XV con indicación de los de una religiosa española por las regiones orientales mil años antes*, Madrid, Imp. del Cuerpo de Artillería, 1903.

les Niños, les autres Pinzones, Juan de la Cosa, García Hernández y Chanca, Fray Román Pano, Carvajal, Ballester, Terreros, Diego Tristán, Alonso de Valencia, etc.

*Christophe Colomb a-t-il eu des ennemis [en Espagne]? – se demande-t-il devant son auditoire de l'Ateneo de Madrid. Sa réponse est affirmative, car d'après lui le marin ligure était un homme comme les autres, avec des sauts d'humeur et des défauts qui pouvaient naturellement lui valoir l'antipathie de certaines personnes. Après tout n'en fut-il pas de même pour des personnages historiques aussi sacrés que David, Périclès, Alexandre, César, Constantin, Napoléon [...] des hommes pétris dans la même terre et aussi fragiles que leurs semblables?*⁴⁹¹

Cesáreo Fernández Duro exprime donc à la fois les positions de *l'école réaliste* vis-à-vis des mystiques et des idéalistes, et spécialement à l'encontre du comte français Roselly de Lorgues dont il s'est fait le principal contradicteur dans son pays, et la revendication officielle en l'Espagne d'une légitimité intellectuelle sur les questions américanistes qui lui semble injustement monopolisée par des érudits étrangers.

Luis VIDART SCHUCH (1833-1897) – Militaire, politicien et homme de lettres, cet intellectuel madrilène, ami de Cesáreo Fernández Duro est le principal déclencheur de la polémique colombienne de 1892. Partisan inconditionnel de *l'école réaliste* il pense que *les accusations qu'écrivent, non les biographes, mais les panégyristes de la vie et des vertus de Christophe Colomb, requerraient une série de conférences dans lesquelles on devrait examiner la valeur de ces accusations*.⁴⁹²

Lieutenant puis capitaine d'artillerie, ayant participé à la répression des journées révolutionnaires de 1854 et 1856, affecté ensuite au Maroc, à Tétouan, puis à Séville où il s'est initié à la philosophie avant accéder à l'*Académie Sévillane des Belles Lettres*, Vidart est l'auteur du premier ouvrage en langue castillane sur *La philosophie espagnole* (1866), constituant d'après Menéndez Pelayo une *collection de notes sur nos philosophes, appréciable en tant qu'essai, non bibliographique comme l'indique improprement son titre, mais descriptif, et plus que descriptif encore, critique*.⁴⁹³ Pour Vidart ce qui importait, alors, c'était de démontrer avant tout que *la péninsule ibérique a une histoire philosophique propre, une succession d'écoles dans lesquelles, si parfois les éléments issus de nations étrangères sont dominants, ils sont toujours modifiés par l'essence singulière de notre caractère national*.⁴⁹⁴

⁴⁹¹ Cesáreo FERNÁNDEZ DURO, *Amigos y enemigos de Colón*, op. cit., 1892, p. 25.

⁴⁹² Luis VIDART SCHUCH, *Colón y Bobadilla, conferencia dada en el Ateneo de Madrid el 14 de diciembre de 1891*, Madrid, Est. tipográfico Sucesores de Rivadeneyra, 1892, p. 7.

⁴⁹³ Marcelino MENÉNDEZ PELAYO, in *Edición Nacional de las Obras Completas...*, Tomo I, op. cit., 1940, p. 265.

⁴⁹⁴ Luis VIDART SCHUCH, *La filosofía española, indicaciones bibliográficas*, por don Luis Vidart, capitán de Artillería, individuo electo de la Real Academia Sevillana de Buenas Letras, secretario de la Sección de Ciencias Morales y Políticas del Ateneo de Madrid, Imprenta Europea, Madrid, 1866, p. 4.

C'est sans doute les mêmes préoccupations qui motivent ses réflexions sur l'histoire de la découverte de l'Amérique et sur les rôles respectifs joués par Christophe Colomb et les autorités ou les marins espagnols des XV^e et XVI^e siècles. Il publie plus d'une dizaine de documents sur la question : *Le Centenaire de la découverte du Nouveau Monde* (1890), *L'Histoire et le Centenaire du Nouveau Monde*, *Colomb et Bobadilla*, *Colomb et l'ingratitude de l'Espagne*, *Un jésuite historien*, *Colomb et l'ignorance espagnole*, *Chronique dialoguée de la découverte du Nouveau Monde*, *Causes des erreurs historiques concernant la découverte de l'Amérique et de l'Océanie*, *Les réussites de Mr. Pinheiro Chagas et les erreurs de Mr. Harrisse*, *La science de Mr. Pinheiro Chagas et l'arrogance de Mr. Harrisse* (1892), *L'utilité des monographies pour une bonne connaissance de l'Histoire de l'Espagne* (1894).⁴⁹⁵

D'abord catholique libéral et krausiste comme un certain nombre de ces contemporains, puis traversé de scepticisme voire d'athéisme, devenu enfin disciple de Hartmann et de Schopenhauer, Luis Vidart, qui finira même par rejoindre le bouddhisme, est un homme curieux, souvent déprécié par les intellectuels de son temps si l'on en croit les commentaires peu complaisants du même Menéndez Pelayo qui a écrit, par exemple, à son sujet, en 1879 :

Vidart est un extravagant, artilleur de formation, philosophe pessimiste et auteur d'œuvres de *omni re scibilli*. Il a traité de l'organisation des armées permanentes, de l'armement national, des militaires écrivains, de la philosophie espagnole (très mal et piètrement). Il a écrit de mauvais vers et des drames non représentés et non représentables, des articles de critique sur tout ce que Dieu a créé⁴⁹⁶. Il a l'habitude de pérorer à l'Ateneo.⁴⁹⁷

⁴⁹⁵ Luis VIDART SCHUCH, *El Centenario del Descubrimiento de América. Carta al Sr. D. C. F. Duro*, Álbum Iberoamericano, Madrid, 22 de noviembre de 1890. - *La Historia y el Centenario del Nuevo Mundo. El Memorial de Artillería*, Madrid, Imp. Del Cuerpo de Artillería, 1892, p. 131-136. - *Colón y Bobadilla*, op. cit., 1892. - *Colón y la ingratitude de España, conferencia dada en el Ateneo de Madrid el 21 de enero de 1892*, Madrid, Est. tipográfico Sucesores de Rivadeneyra, 1892. - *Colón y Bobadilla, una polémica y un boceto dramático*, Madrid, Tipografía de Manuel Ginés Hernández, 1892. - *Un jesuita historiador*, El Centenario, Tomo I, op. cit., 1892, p. 293-306. - *Colón y la ignorancia española*, Álbum Iberoamericano, Tomo V, Madrid, 1892, p. 63. - *Descubrimiento del Nuevo Mundo : crónica dialogada de la conmemoración secular de este grandioso descubrimiento*, Madrid, Imprenta de Enrique Rubiños, 1893. - *Causas de los errores históricos referentes al descubrimiento de América y Oceanía*, El Centenario, Tomo, III, op. cit., 1892, p. 230-236 et 303-320. - *Los aciertos del señor Pinheiro Chagas y los errores del señor Harrisse, apuntes críticos*, Madrid, Imprenta de los hijos de M.G. Hernández, 1893. - *La ciencia del señor Pinheiro Chagas y la arrogancia del señor Harrisse*, La Ilustración Nacional, Madrid, 26 de diciembre de 1892 y 6 de enero de 1893. - *Utilidad de las monografías para el cabal conocimiento de la Historia de España, discurso leído ante la Real Academia de la Historia en la recepción pública de Luis Vidart el día 10 de junio de 1894*, Madrid, Real Academia de la Historia, 1894.

⁴⁹⁶ Cf. Luis VIDART SCHUCH, *Letras y armas, breves noticias de algunos literatos y poetas militares de la edad presente*, Sevilla, Imprenta y Litografía de El Independiente, 1867. - *Ejército permanente y armamento nacional*, Imprenta de El Correo Militar, Madrid, 1871. - *Discurso pronunciado en la inauguración del Ateneo del ejército y de la Armada el 16 de julio de 1871*, Madrid, Imprenta y Litografía del depósito de la guerra, 1871. - *La instrucción militar obligatoria : estudios sobre organización de la fuerza armada*, 2ª edición corregida y considerablemente aumentada, Imprenta de Pedro Abienzo, Madrid, 1873. - *Versos*, Madrid, Imprenta de El Correo Militar, 1873. - *Pena sin culpa*,

Cela n'a pas empêché l'officier madrilène de devenir un collaborateur prisé de revues prestigieuses telles que *La Ilustración Española y Americana*, *La España Moderna*, *Revista Contemporánea* ou *Blanco y Negro*, d'être élu député aux Cortès pour le Parti Démocratique et secrétaire de la Section des Sciences Morales et Politique de l'Ateneo de Madrid. En 1894, il accédera même à un fauteuil de l'Académie Royale d'Histoire.

Un autre militaire, le capitaine Miguel Carrasco Labadía, fervent avocat de la cause colombienne idéaliste, attaque ouvertement Luis Vidart, en 1892, tout comme Cesáreo Fernández Duro, dans un livre intitulé *Colomb à l'Ateneo* et dans lequel il accuse son collègue artilleur d'être *avant tout et surtout un polémiste, expert en satires, ironies, dédains et épigrammes*. Pour lui, Vidart, qui ferait mieux d'exercer ses talents au barreau, a fait beaucoup de bruit pour rien, ne parvenant pas à démontrer le bien fondé de ses diatribes contre Colomb, mais causant malgré tout *de profondes et universelles blessures* dans l'opinion du public. Le vrai patriotisme, selon Carrasco Labadía, ne consiste pas à encenser Bobadilla pour rabaisser Christophe Colomb, mais à montrer aux observateurs étrangers que l'Espagne du présent comme celle du passé, manifeste la même reconnaissance et la même admiration à l'égard de l'Amiral qui lui a apporté tant de gloires.⁴⁹⁸ Luis Vidart pense, quant à lui, *qu'avant l'intérêt de ma patrie, il y a le grand, le suprême intérêt de la vérité, et quand il est question d'Histoire, rendre un culte à la vérité c'est à la fois un devoir de conscience et une ordonnance de la raison*.⁴⁹⁹ Pour appuyer ces affirmations il invoque donc les sources disponibles dans les archives du pays et l'autorité de spécialistes tels que les premiers chroniqueurs de la découverte, le grand historien du début du siècle Fernández de Navarrete, l'orateur Emilio Castelar, le père jésuite Ricardo Cappa, le géographe français Elysée Reclus ou l'historien portugais Pinheiro Chagas. Emilia Pardo Bazán, qui tout comme Valera, Menéndez Pelayo ou Cánovas del Castillo, semble pencher en faveur des thèses de Vidart et de Cesáreo Fernández Duro, estime pour sa part que les protestations suscitées par les deux conférences les plus polémiques du militaire madrilène, *Colomb et Bobadilla*, *Colomb et l'ingratitude de l'Espagne*, ne concernent que des *questions de formes*. *Le public en général ignore les détails de l'histoire colombienne*.⁵⁰⁰

Il s'agit assurément de querelles de spécialistes, peut-être aussi, parfois, de conflits d'intérêts entre différentes personnalités et différents espaces de pouvoir et de communication. Il faut prendre

drama en tres actos, Madrid, Imprenta de J. Noguera, 1874. - *Cuestión de amores, drama en tres actos*, Madrid, Est. Tip. de José Cayetano Conde, 1876. - *La fuerza armada*, Madrid, Imprenta de José Nogiera, 1876.

⁴⁹⁷ Marcelino MENÉNDEZ PELAYO, *Carta a Joaquín Rubió y Ors, Madrid, 1 de noviembre de 1879*, in *Epistolario, edición al cuidado de Manuel Revuelta*; Madrid, Fundación Universitaria Española, Vol. 22, N°1052, 1982-1991.

⁴⁹⁸ Miguel CARRASCO LABADIA, *Colón en el Ateneo (Apuntes de crítica histórica o sea vindicación de los ataques dirigidos al insigne descubridor de América)*, Tip. Manuel Gines Hernández, 1892, p. 14, 22 et 31.

⁴⁹⁹ Luis VIDART SCHUCH, *Colón y Bobadilla*, op. cit., 1892, p. 14.

⁵⁰⁰ Emilia PARDO BAZÁN, *El descubrimiento de América en las letras españolas, Nuevo teatro crítico*. N°21, Madrid, La España editorial, 1892, p. 64. - Cité in Salvador BERNABEU ALBERT, op. cit. 1987, p. 121.

en compte également la position de l'Eglise espagnole dont certains représentants réclament encore la béatification de Christophe Colomb. L'armée joue un rôle, elle aussi, dans cette affaire, d'autant plus qu'elle occupe une place importante dans l'organisation officielle des commémorations de la découverte de l'Amérique. C'est un fait néanmoins que la polémique que suscite la figure de l'illustre marin, révèle l'existence de multiples variantes d'un nationalisme aux contenus et expressions souvent divergents et même de temps à autre, contradictoires. C'est en définitive de ces courants divers que s'alimente l'*hispano-americanisme* espagnol à la fin du XIX^e siècle, oscillant en 1892 entre la célébration du Centenaire de Colomb et celui de la découverte du Nouveau Monde, un concept à travers lequel l'Espagne essaie de retrouver la place prépondérante que les nations étrangères ont essayé de lui contester. Luis Vidart participe de cet élan nationaliste en cherchant à réhabiliter des figures historiques telles que celles de Bobadilla, tout en essayant de démontrer la légitimité scientifique des recherches menées en Espagne, comme il l'avait déjà fait auparavant dans ses travaux sur l'histoire de la philosophie espagnole.

Gaspar NÚÑEZ DE ARCE (1834-1903) – Ce poète de Valladolid, président du *Congrès Littéraire Hispano-Américain*, est aussi un homme public qui a cumulé les charges politiques et honorifiques. Il a été gouverneur de Barcelone (1868), conseiller d'Etat (1871-1874), député libéral, sénateur, ministre d'Outre-Mer (1883) et président de séance du Conseil d'Etat ainsi que du Conseil d'Instruction Publique. Membre de l'Académie Royale de la Langue (1873), il a présidé également l'Ateneo de Madrid (1886-1888) et depuis 1882 il régent l'*Association des Ecrivains et Artistes Espagnols* dont il restera à la tête jusqu'à sa mort, en 1903.

Pour le jeune écrivain nicaraguayen Rubén Darío, *Núñez de Arce a été, surtout, le poète des grandes batailles morales de ce siècle. Il est le grand combattant [...] Il a chanté dans le feu des révolutions intellectuelles et politiques. [...] Le groupe légendaire de ses personnages traverse fièrement le champ de la poésie moderne hispanique. [...] Poète au cœur jeune... il y a longtemps déjà qu'il a conquis l'âme de la jeunesse américaine, notre admiration et notre affection.*⁵⁰¹

Depuis son célèbre recueil de poèmes intitulé *Cris de combat* (1875), un livre sur les conflits politiques et religieux de son temps qui lui a valu sa première renommée littéraire, l'œuvre de Núñez de Arce oscille entre un romantisme sentimental et une grandiloquence philosophique et morale qui trouve son expression la plus caractéristique dans une rhétorique insistante et emphatique. Selon José García López, *le fait, cependant, que les problèmes intimes apparaissent dans son œuvre, non comme quelque chose de personnel, mais en résonance de ceux qui inquiètent la société de son époque, indique chez lui, un désir de fuir ce qui est purement personnel et un objectif pédagogique qui coïncide avec les tendances littéraires du moment*. L'écrivain reconnaît par ailleurs lui-même que *la poésie doit penser et sentir, refléter les idées et les passions, les*

⁵⁰¹ Rubén DARÍO, *Núñez de Arce*, in *Páginas de Arte, Obras Completas ordenadas y prologadas por Alberto Ghirardo y Andrés González Blanco*, Tomo IV, Biblioteca Rubén Darío, Madrid, G. Hernández y Galo Sáez, Imp. de la Editorial, 1927, p. 102 et 93.

douleurs et les joies de la société dans laquelle elle vit.⁵⁰² Si l'œuvre poétique de Núñez de Arce a beaucoup perdu de son attrait aujourd'hui, notamment en raison de sa lourdeur formelle et de son apparente vacuité, elle a sans doute exercé une influence importante sur les jeunes écrivains d'Amérique latine comme en témoignent les remarques élogieuses de Rubén Darío.

On retrouve les mêmes caractéristiques littéraires et le même souci moral et pédagogique, teinté d'un fort nationalisme, dans ses discours d'ouverture et de clôture du Congrès Littéraire de Madrid dans lesquels il insiste sur le sens *hautement patriotique* des commémorations du IV^e Centenaire :

Je commencerai par saluer cordialement les éminents représentants des républiques hispano-américaines, qui nous offrent un échantillon si excellent de leur culture et de leur amour pour l'Espagne. D'illustres historiens, des poètes inspirés, de célèbres archéologues, forment la cohorte que nous ont envoyée nos frères d'Amérique pour célébrer la plus glorieuse fête de notre race, et aujourd'hui, assis dans le foyer de la Mère Patrie, ils partagent avec nous, comme les membres d'une même famille, l'orgueil légitime que réveille en nous tous la grandeur épique de notre histoire.⁵⁰³

Recherchant la même « intimité » ou solidarité ibéro-américaine que Juan Valera ou Rafael María de Labra, Núñez de Arce se laisse emporter dans une oratoire poétique proche des volubilités discursives de Castelar rêvant d'une *grande confédération de la très noble famille espagnole, éparpillée et disséminée, hélas, sans la cohésion nécessaire pour faire entendre sa force* :

Il arrivera un jour (qui est peut-être déjà proche) où la civilisation, dont le cours est si rapide et si lumineux, ouvrira, grâce à la vapeur et à l'électricité, du Mexique jusqu'au Cap Horn, en passant par tous les versants des Andes, de multiples voies de communication et établira des relations intimes entre les peuples qui s'étendent dans ces vastes régions. Alors, dans les solitudes fertiles de l'Amérique, que le manque de population pratiquement isole et sépare du commerce des hommes, surgiront des villes importantes, actives, riches et florissantes, formées par l'impétueux courant d'immigration qu'entraîne vers ces pays le mal-être de l'Europe, et que les catastrophes qui aujourd'hui la menacent, entraîneront encore, avec peut-être davantage d'impétuosité. Alors, en vertu de la loi inflexible qui détermine la naissance, l'apogée et la décadence de toutes les choses, les nations les plus puissantes dont les mains gravitent aujourd'hui sur le monde, s'effondreront peut-être comme l'Espagne s'est effondrée [...] et d'autres nations jeunes, énergiques et courageuses, réaliseront une fois de plus le verset biblique qui dit que : *'les derniers seront les premiers, les premiers seront les derniers'*. Alors la race espagnole qui communiera dans une même langue, tout en se dilatant, dans les Etats indépendants qui la composent sur toute la surface du globe, sera, grâce à la force expansive de son sang latin (je l'espère, j'ai confiance en cela), l'une des races prépondérantes des siècles futurs, comme elle l'a été dans les siècles passés, et elle laissera flotter pour longtemps, s'imposant à l'Histoire, le drapeau de la fraternité humaine et du progrès universel.⁵⁰⁴

⁵⁰² José GARCÍA LÓPEZ, *Historia de la literatura española*, Barcelona, Editorial Vicens Vives, 1979, p. 495.

⁵⁰³ Gaspar NÚÑEZ DE ARCE, *Discurso del Presidente*, in [Sesión Preparatoria del] Congreso Literario Hispano-Americano - Asociación de Escritores y Artistas Españoles - Edition originale, Madrid 1892 - Edition fac-similé, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 17.

⁵⁰⁴ *Ibid.* p. 18 et *Contestación al Discurso de Clausura del Sr. Echegaray*, p. 220-221.

Conjuguant les nostalgies impériales de nombre de ses contemporains à un providentialisme d'inspiration catholique, le poète projette en fait dans l'avenir une histoire idéalisée dans laquelle la Marine, l'Armée et l'Eglise sont les acteurs majeurs qui ont porté notre langue et notre culture sur ce vaste continent. Les soldats, tout comme les prêtres missionnaires et les colons espagnols des siècles passés, sont magnifiés dans un discours dithyrambique et toujours plus exalté :

Nous ne pouvions oublier non plus, ces conquistadors héroïques, qui tout en réalisant leurs merveilleuses entreprises, construisaient des villes, érigeaient des temples, ouvraient des écoles dans les territoires qu'ils venaient à peine de dominer, asseyant de manière permanente la civilisation chrétienne auprès des peuples soumis. Et il aurait été encore moins excusable d'oublier l'Eglise, qui emporta la Croix parfois même jusque dans les contrées que les braves soldats ne parvenaient pas à dominer avec leurs épées. Celle-ci, protégeant les Indiens comme une mère affectueuse contre les violences brutales mais inévitables de la guerre, fut la première à proclamer que quels que fussent la race, la condition et l'état moral des indigènes américains, ils étaient nos frères et que toute tentative d'assujettissement des Indiens à une servitude injuste et imméritée constituait un délit contre l'humanité et contre Dieu.⁵⁰⁵

L'écrivain péruvien Ricardo Palma, qui est pratiquement du même âge que le poète espagnol et qui participe activement aux discussions du Congrès Littéraire et aux séances de l'Académie Royale de la Langue à ses côtés, en 1892, reconnaît chez lui une intelligence puissante et un cœur en or. Il lui reproche cependant son intransigeance et son irritabilité, voire son sectarisme en ce qui concerne tant la langue ou la littérature que la politique :

Núñez de Arce n'est pas un orateur et il ne prétend pas l'être, parce qu'il sait que même s'il a le verbe facile et correct, l'irritabilité de ces nerfs le placerait dans une situation désavantageuse pour la réplique. Même s'il a été député, sénateur et ministre, il est un trop grand poète pour vivre de la politique militante. Aujourd'hui il fait de la politique avec les partisans de Sagasta, mais seulement comme un simple amateur, qui cesserait d'être espagnol s'il renonçait complètement au pot-pourri de la politique. Don Gaspar est en littérature et en politique un peu intransigeant envers les idées opposées aux siennes, bien qu'il soit libéral. Lorsqu'il entend une allusion défavorable, même dissimulée et insignifiante, à l'encontre de l'Académie Espagnole, qui en vérité n'est pas une corporation impeccable, sa tolérance disparaît pour se changer en fanatisme de sectaire. Le poète a le sang chaud...⁵⁰⁶

Le président de l'Association des Ecrivains et Artistes Espagnols et du Congrès Littéraire Hispano-Américain de 1892, est-il disposé, dans ces conditions, à favoriser réellement le débat culturel et linguistique qui a suscité la venue à Madrid des écrivains, des artistes et des représentants politiques de diverses républiques hispano-américaines? Les commentaires de Ricardo Palma, de même que les diverses interventions de Núñez de Arce pendant le congrès, particulièrement lors des discussions sur l'Académie Espagnole de la Langue, peuvent permettre de douter de ses propensions réelles pour la discussion et la conciliation. Il reste avant tout un académicien péninsulaire, attaché à la conservation et à l'unité de la langue castillane qui semble garantir, à la fois la pérennisation d'une

⁵⁰⁵ Ibid., p. 18

⁵⁰⁶ Ricardo PALMA, *Núñez de Arce in Recuerdos de España : Notas de viaje, esbozos, neologismos y americanismos*, Buenos Aires, Imprenta J. Peuser, 1897, p. 118 et 121.

certaine autorité morale et intellectuelle de l'ancienne métropole et la possibilité pour l'Espagne de profiter avantageusement, à l'avenir, de l'essor économique et culturel probable des républiques hispano-américaines.

Ses idées et son attitude ne diffèrent donc que très sensiblement de celles de la plupart des grandes figures espagnoles du IV^e Centenaire, qui à de très rares exceptions près (comme nous avons pu le voir, par exemple, dans le cas de Jiménez de La Espada ou de Pi y Margall) restent très proches de la position institutionnelle qui a été définie dès le départ par Juan Valera et Antonio Cánovas del Castillo.

IV.4. Hispano-américanisme et régénérationnisme

Ce n'est pas un hasard si dans sa célèbre analyse de 1977, présentée lors du VII^e Colloque de Pau (*Un capítulo regeneracionista : el hispanoamericanismo - 1892-1923*)⁵⁰⁷, José Carlos Mainer fait démarrer précisément en 1892 l'histoire de l'*hispano-américanisme* espagnol, en l'associant à cet autre grand courant intellectuel de la fin du XIX^e siècle qu'est le *régénérationnisme*. L'un des principaux idéologues de ce dernier mouvement, Angel Ganivet (1865-1898), écrivait lui-même au jeune philosophe Miguel de Unamuno (1864-1936), au début des années 1890, que :

Notre passé et notre présent nous lient à l'Amérique espagnole ; lorsque nous pensons et travaillons nous devons savoir que nous ne pensons ni ne travaillons pas seulement pour la péninsule et pour ses îles adjacentes, mais pour la grande démarcation qui régit notre esprit et notre langue.⁵⁰⁸

L'orientation nouvelle de la politique culturelle espagnole mise en place au cours des premières décennies du XX^e siècle en direction de l'Amérique, sera la conséquence directe des critiques et propositions *régénérationnistes* et *hispano-américanistes* émises à la fin du siècle précédent. Angel Marvaud, écrivait déjà en France, en 1922, que :

Ce mouvement hispano-américain est, en lui même, la meilleure preuve de l'existence d'une Espagne, qu'il n'est plus permis d'ignorer. Il marque une réaction remarquable contre le pessimisme qui est encore aujourd'hui à la mode chez nos voisins, dans les classes les plus cultivées de la société. Ces « américanistes », Labra, Altamira, Posada, pour ne citer que trois noms, pourraient donc être justement appelés, au regard de leurs compatriotes des « professeurs d'énergie ». Et ces hommes voient juste sans doute, quand ils déclarent que l'avenir de leur pays est en Amérique.⁵⁰⁹

Aujourd'hui encore, on ne peut pas comprendre la politique hispano-américaine de l'Espagne sans se référer un tant soit peu à ces mouvements intellectuels précurseurs.

⁵⁰⁷ José Carlos MAINER, *Un capítulo regeneracionista : el hispanoamericanismo (1892-1923)*, in *Ideología y Sociedad en la España Contemporánea. Por un análisis del Franquismo*, Madrid, Edicusa, 1977, p. 149-204.

⁵⁰⁸ Ángel GANIVET, *El porvenir de España*, Madrid, Espasa-Calpe, 1940, in Miguel de UNAMUNO, *El porvenir de España y los Españoles*, Madrid, Espasa-Calpe, 1973, p. 49.

⁵⁰⁹ Angel MARVAUD, *L'Espagne au XX^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1922, p. 478. - Cité in José Carlos MAINER, *op. cit.*, 1977, p. 158.

Précisions terminologiques

Il est donc indispensable, à ce stade, de revoir plus en détail le sens de ces deux concepts que nous employons depuis le début de notre analyse et dont l'usage est devenu relativement fréquent aujourd'hui dans les textes critiques. On peut reprendre pour le *régénérationnisme*⁵¹⁰ la définition pertinente du professeur madrilène Antonio Niño Rodríguez :

Il s'agit, essentiellement, de la manifestation hypercritique du mécontentement politique des classes moyennes espagnoles, en particulier des couches professionnelles et intellectuelles, envers l'Etat de la Restauration, en raison de son incapacité à résoudre le blocage du processus de modernisation interne d'un Etat et d'une société bourgeoise. Manifestation idéologique, elle s'est fondée sur un appel à d'hypothétiques forces nationales incluant toutes les classes sociales, capables de moderniser la société espagnole moyennant l'action privée (la société civile, dirions nous aujourd'hui) et en marge des divisions politiques.⁵¹¹

Le *régénérationnisme* est lui même le fruit d'une évolution politique et philosophique qui découle en partie du *krausisme*, cet « idéalisme pragmatique » dérivé des doctrines panthéistes du penseur allemand Friedrich Krause qui a connu un développement considérable en Espagne depuis le milieu du XIX^e siècle⁵¹². D'après l'historien Pierre Vilar, *il s'agit moins d'idées que d'attitudes de vie* déterminant un nouveau *spiritualisme laïque*, marqué par *une rigidité de principes* et *une foi en l'éducation*⁵¹³ qui ont stimulé en 1876 la fondation, par Francisco Giner de los Ríos (1839-1915), de la *Institución Libre de Enseñanza*. Rationalisme, sécularisation et liberté d'enseignement et de recherche sont quelques-uns des credo de cet établissement prestigieux dirigé par certains des intellectuels qui interviennent activement lors des célébrations du IV^e Centenaire comme Rafael María de Labra, Manuel Pedregal, Rafael Torres Campos ou Gumersindo de Azcárate. Le *krausisme* de la *Institución Libre de Enseñanza*, que l'historien Manuel Tuñón de Lara qualifie aussi de *krauso-institutionnisme*⁵¹⁴, a évolué progressivement ensuite, vers un *krauso-positivisme* davantage en consonance avec le développement en Espagne, comme dans le reste de l'Europe, d'une nouvelle mentalité scientifique à la fin du siècle. Et c'est à ce moment qu'est né le *régénérationnisme*, à la

⁵¹⁰ Cf. Chap. II.4. *L'intimité linguistique ibéro-américaine*

⁵¹¹ Antonio NIÑO RODRÍGUEZ, *Hispanoamericanismo, regeneración y defensa del prestigio nacional in España / América latina : un siglo de políticas culturales*, Madrid, Aiet / Síntesis, 1983, p. 15-16.

⁵¹² Salvador Bernabeu Albert rappelle aussi, dans son analyse du climat intellectuel de 1892, la triple direction de la métaphysique idéaliste qui a dominé la pensée espagnole pendant la seconde moitié du XIX^e siècle avant de céder progressivement le terrain au positivisme : le *krausisme*, l'*hégélianisme* et l'*école néo-scholastique*, in Salvador BERNABEU ALBERT, *El IV Centenario del descubrimiento de América en España*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1987, p. 47.

⁵¹³ Pierre VILAR, *L'Histoire de l'Espagne, Que sais-je?*, Paris, P. U.F., 1947, p. 77.

⁵¹⁴ Manuel TUÑÓN DE LARA, *Rafael Altamira en su tiempo : el marco cultural in Armando ALBEROLA, Estudios sobre Altamira*, Instituto de Estudios Juan Gil-Albert, Alicante, Caja de Ahorros Provincial de Alicante, 1987, p. 17-19.

confluence justement des préoccupations *krausistes* et positivistes dans les idées politiques et philosophiques exprimées par des grandes figures intellectuelles telles que Francisco Giner de los Ríos, Ricardo Macías Picavea (1847-1899) et Joaquín Costa (1846-1911) pour qui *le problème de la régénération de l'Espagne est pédagogique autant qu'économique et financier*.⁵¹⁵ Comme le *krausisme*, le *régénérationnisme* cherche à vaincre, en réalité, le pessimisme idéologique et culturel ambiant, en proposant des solutions concrètes aux problèmes endémiques du pays. Venu du mécontentement de la bourgeoisie professionnelle vis à vis du système politique et économique de la Restauration, il constitue finalement un courant réformateur, d'inspiration positiviste, qui produit un nouveau discours national ou nationaliste qui se veut « régénérateur ». Il n'est donc pas étonnant que, dès 1892, les commémorations du IV^e Centenaire révèlent une certaine coïncidence idéologique entre ce courant, encore en évolution, et les préoccupations américanistes. Celle-ci provient d'abord, comme on le voit, des acteurs eux-mêmes des célébrations commémoratives que l'on peut souvent considérer, tantôt comme des précurseurs ou déjà comme des représentants du régénérationnisme. Mais on peut parler aussi, plus généralement, de « préoccupations intellectuelles » convergentes entre *régénérationnistes* et *hispano-américanistes*, des « attitudes » qui se manifestent surtout dans la recherche similaire d'une projection optimiste de l'avenir et d'une réappropriation « positive » de l'histoire nationale.

Concernant l'*hispano-américanisme* les définitions semblent d'emblée un peu plus difficiles, d'abord en raison des deux composantes terminologiques de ce mot, dont l'analyse et la comparaison pourraient aisément submerger toute notre réflexion relative aux célébrations espagnoles du IV^e Centenaire, ensuite parce que cette expression peut toujours être envisagée depuis des perspectives multiples. Elle doit être définie, de plus, par rapport à d'autres dénominations qui se confondent parfois avec elle, ou s'opposent, selon le contexte et/ou l'intention du locuteur.

Il y a d'abord les deux termes qui sont contenus dans *hispano-américanisme* si l'on considère cette formule comme l'association des deux éléments : *hispanisme* et *américanisme*. L'*hispano-américanisme* peut ainsi exprimer tantôt un *américanisme* conçu depuis une optique espagnole ou hispanique, tantôt une forme d'*hispanisme* envisagée depuis l'Amérique. C'est justement cette « dualité réciproque » que nous avons voulu souligner dans le titre de notre travail : « La convergence *hispano-américaniste* de 1892 ».

Mais le terme *hispanisme* est lui-même ambigu car il change de sens selon le contexte dans lequel il est employé. Il peut se référer dans certains cas à un néologisme espagnol incorporé dans une autre langue ou bien à l'étude de la langue et de la culture hispaniques dans un pays non hispanophone. Ce sont les acceptions les plus courantes que connaît ce vocable, par exemple, en

⁵¹⁵ Joaquín COSTA, *Conclusiones o programa de la Asamblea Nacional de Productores, 18-20 de febrero de 1899*, p. 92. Cité in Jean-Louis GUERENNA, *L'éducation dans la crise espagnole de la fin du XIX^e siècle au début du XX^e*, in *Crise intellectuelle et politique en Espagne à la fin du XIX^e siècle* / collectif coordonné par Jean-Claude Rabaté, Paris, Editions du temps, 1999, p. 30.

France. En Amérique Latine, l'*hispanisme* (dont la définition se confond souvent avec celle d'*espagnolisme*) exprime plutôt des affinités culturelles ou idéologiques avec l'Espagne, de même que la présence d'influences espagnoles dans des œuvres américaines.⁵¹⁶ On parle ainsi de l'*hispanisme* d'un auteur, d'un artiste ou d'un homme politique. L'*hispanisme* renvoie donc, tout autant à l'existence d'une aire linguistique commune qu'à une appartenance idéologique et culturelle particulière.

Le mot « américanisme » est lui aussi polysémique et l'on peut relever au moins trois significations différentes de cette expression dans les discours de 1892. C'est d'abord celle qui est employée lors du *Congrès Littéraire* de Madrid ou des réunions de l'Académie Royale de la Langue pour évoquer les néologismes introduits dans la langue castillane en Amérique latine. Du côté espagnol, elle peut avoir des connotations péjoratives, notamment dans la bouche des académiciens les plus conservateurs et hostiles à l'admission *abusive*, dans le dictionnaire castillan, de vocables en provenance des nouvelles républiques hispaniques indépendantes. Du côté latino-américain, au contraire, le champ sémantique de l'*américanisme* exprime la richesse linguistique et culturelle de l'Amérique hispanique.

Mais l'*américanisme* c'est aussi et surtout à l'époque, le terme consacré pour se référer aux *études ethnographiques, linguistiques et historiques relatives aux deux Amériques, spécialement pour les temps antérieurs à Christophe Colomb*.⁵¹⁷ Il s'agit d'un courant d'influence française, qui se développe considérablement depuis la deuxième moitié du XIX^e siècle accompagnant l'essor extraordinaire des sciences sociales et qui s'intéresse donc, avant tout, à l'Amérique préhispanique. Pour beaucoup d'Espagnols, le choix de limiter le champ d'application de cet américanisme scientifique à la période précolombienne relève d'une véritable stratégie idéologique. On prétend ainsi, d'après eux, minimiser l'importance de la découverte et de la colonisation espagnole en recherchant des liens historiques antérieurs entre le continent américain et les civilisations des autres mondes. Bien que les célébrations de 1892 continuent de mettre en évidence une dépendance significative des intellectuels péninsulaires vis-à-vis des érudits étrangers⁵¹⁸, l'Espagne possède toutefois de grands américanistes comme le paléontologue Juan Vilanova (1821-1896), le linguiste Cipriano Muñoz, comte de La Viñaza (1862-1933), l'archéologue José Ramón Mélida (1856-1933), le naturaliste Jiménez de la Espada ou l'historien Pi y Margall. A l'Ateneo de Madrid, le zoologue Manuel Antón (1849-1929) défend même le rôle « scientifique » des colonisateurs du XVI^e siècle qui ont contribué avant tout le monde, selon lui, au développement de l'anthropologie américaine.⁵¹⁹

⁵¹⁶ Emilia de ZULETA, *El hispanismo de Hispanoamérica, Hispania*, Vol.75, N° 4, *The Quincentennial of The Columbian Era*, American Association of Teachers of Spanish and Portuguese Inc., October 1992, p. 950. - *El hispanismo de Hispanoamérica*, Lugo, *Moenia: Revista lucense de lingüística & literatura*, N° 4, 1998, p.33.

⁵¹⁷ Article 1 du *Premier Congrès International des Américanistes*, Société Américaine de France, Paris, 1874, in *Congreso Internacional de Americanistas* : <http://www.filosofia.org/ave/001/a051.htm>

⁵¹⁸ Salvador BERNABEU ALBERT, *op. cit.*, 1987, p. 138.

⁵¹⁹ Manuel ANTÓN, *Antropología de los pueblos de América anteriores al descubrimiento*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, p. 7.

En organisant l'Exposition Historico-Américaine de Madrid et le Congrès des Américanistes de La Rábida, les Espagnols veulent montrer qu'ils ont encore un rôle essentiel à jouer dans le développement de l'américanisme moderne. Pour les Latino-américains, d'autre part, il est indéniable que l'étude de la période précolombienne et la réappropriation des sources du savoir historique concernant cette époque, sont devenues des priorités nationales. C'est pourquoi ils ont dépêché pour les célébrations du IV^e Centenaire des délégués qui ont pour mission de participer aux discussions sur ces thèmes et de rapporter pour leurs pays respectifs le plus d'informations possibles sur la question

Relevons, finalement, en 1892, un dernier type d'américanisme⁵²⁰ dont le champ d'application est beaucoup moins spécifique que les précédents et dont la nature semble plutôt affective. C'est celui qui exprime d'une manière vague et souvent rituelle l'attachement des Espagnols à l'Amérique. Il s'agit moins d'un système de pensée ou d'une doctrine que d'un état d'esprit. C'est le penchant historique et nostalgique pour l'Amérique hispanique, le sentiment qui suscite le besoin d'échanges et la recherche de cette « intimité » hispano-américaine dont rêve Rafael María de Labra. Cet américanisme c'est aussi celui des discours officiels, des diplomaties et des dithyrambes. Il peut être littéraire ou artistique, religieux ou politique, économique ou pédagogique. Il se manifeste beaucoup dans la presse et dans la plupart des ouvrages de tout type qui sont édités au moment des célébrations du IV^e Centenaire.

L'*hispano-américanisme*, on le voit, s'alimente de dualités et de polysémies constitutives dont il faudra tenir compte en fonction du contexte et de la qualité ou de l'intention de celui qui se réfère à ce terme. En outre, nous avons choisi de distinguer dans notre analyse des commémorations du IV^e Centenaire, deux tendances *hispano-américanistes* d'origines distinctes : l'*hispano-américanisme espagnol* et l'*hispano-américanisme latino-américain*. Notre objectif final sera d'évaluer les convergences qui s'expriment en 1892 entre ces deux courants. Mais limitons-nous pour l'instant à la perspective espagnole.

Si nous voulons affiner encore notre approche du concept dans le contexte des célébrations du IV^e Centenaire, nous pouvons également opposer l'*hispano-américanisme* au *panaméricanisme*⁵²¹, terme qui connaît un regain d'intérêt depuis la Conférence de 1889 à

⁵²⁰ Nous n'évoquons pas ici sur une autre forme d'américanisme, celle que le dictionnaire de l'Académie Royale, appelle également aujourd'hui anglo-américanisme et qui s'applique aussi bien pour définir des néologismes, que des caractères, des usages, des mœurs, des domaines d'étude et de recherche ou des courants de pensée favorables aux modèles politiques et/ou culturels qui se développent aux Etats-Unis d'Amérique. Cette acception n'est pas encore vraiment d'usage dans le contexte hispanique des célébrations du IV^e Centenaire, même si l'on retrouve, ça et là, dans les discours des hommes politiques et des intellectuels espagnols de l'époque, des témoignages d'intérêt et d'admiration (américanisme) ou de rejet (anti-américanisme) vis-à-vis de ce pays.

⁵²¹ Le terme serait apparu pour la première fois aux Etats-Unis dans l'édition du 7 septembre 1889 du journal *Evening Post* de New York. Néanmoins l'adjectif « panaméricain » avait été déjà employé au moins depuis 1822, au moment où l'on évoquait en Amérique la possibilité d'organiser la première conférence des Etats américains. Les racines du *panaméricanisme* sont à chercher à la fois dans la doctrine Monroe, dans les luttes d'indépendances des nations latino-américaines et dans la pensée de Simón Bolívar. Le mot peut avoir aussi diverses significations et de fortes implications

Washington, ou l'associer au *pan-hispanisme*, théorie qui peut avoir pour objet un monde hispanique plus étendu (en Afrique, en Asie...), tout comme l'*ibéro-américanisme* qui inclue en Europe et en Amérique la sphère lusophone. Enfin l'*hispano-américanisme* réfute ou contredit souvent, depuis le milieu du XIX^e siècle, un *latino-américanisme* considéré sans nul doute comme plus émancipateur par certains intellectuels de Amérique Latine et qui semble satisfaire davantage les intérêts et les prérogatives dans le Nouveau Monde des autres nations latines de l'Europe telles que la France ou l'Italie.

Nous pourrions, pour simplifier, nous contenter de l'autorité du dictionnaire de l'Académie Royale Espagnole qui définit l'*hispano-américanisme* comme *la doctrine qui préconise l'union des peuples hispano-américains*.⁵²² Cette définition, apparemment très pratique, peut susciter néanmoins de nouvelles ambiguïtés car les Espagnols, qui sont compris semble-t-il dans les *peuples hispano-américains*, ne sont pourtant pas des Hispano-américains. Plutôt que l'*hispano-américanisme* ce que définit ici le dictionnaire, en réalité, c'est une sorte de « panaméricanisme hispanique ». Par ailleurs, tous les habitants des anciennes colonies espagnoles d'Amérique et notamment les populations qui ne sont pas d'origine hispanique (Amérindiens, Afro-américains, métis, immigrants européens et asiatiques, etc.) peuvent-ils se définir en tant qu'*Hispano-américains*? La solution n'est définitivement pas simple. C'est pourquoi nous aurons finalement recours, plutôt qu'au dictionnaire, aux éclaircissements de quelques historiens qui se sont penchés sur la question.

D'après Niño Rodríguez, même s'il a inspiré et inspire encore une abondante production critique, l'*hispano-américanisme [espagnol]* n'est pas reconnu véritablement de nos jours comme un mouvement culturel ou idéologique, mais plutôt comme une tendance politique et sociale sans profil défini et surtout sans doctrine précise. De nombreux auteurs y voient à peine une *manifestation rhétorique de la nostalgie impériale de certaines élites politiques* ou une *variété littéraire issue de la tradition de l'arbitraire hispanique*. Dans ces deux cas il est considéré surtout comme un antécédent immédiat de l'*Hispanité*, courant reconnu cette fois comme une véritable doctrine et qui servira de base idéologique au franquisme.⁵²³ C'est dans l'œuvre bibliographique de Rafael Altamira (1866-1951)⁵²⁴, sans aucun doute le plus prestigieux *hispano-américaniste* de la

idéologiques. Pour certains il évoque un système d'association et de coopération continentale, pour d'autres c'est un moyen d'hégémonie et d'exploitation. Quoi qu'il en soit, il s'agit donc d'un courant de pensée interaméricain qui complète ou s'oppose à l'*hispano-américanisme* qui promeut une relation intercontinentale. Cf. Juan Carlos MORALES MANZUR, *La doctrina Monroe y el panamericanismo: dos propuestas y un mismo fin continental*, Venezuela, Frónesis, N° 3, diciembre 2002, p. 39-66. Edition numérique : http://www.simonbolivar.org/bolivar/ARCHIVOS/doctrina_monroe.pdf

⁵²² *Diccionario de la Real Academia de la Lengua et Diccionario Manuel Seco*, Madrid, Santillana, 1999.

⁵²³ Antonio NIÑO RODRÍGUEZ, *Hispanoamericanismo, regeneración y defensa del prestigio nacional in España / América latina : un siglo de políticas culturales*, Madrid, Aiet / Síntesis, 1983, p. 16.

⁵²⁴ L'historien Pierre Vilar déclarait en 1987 que « c'est donc dans Altamira, en tout ce qui concerne l'histoire ancienne et moderne de l'Ibérie, que j'ai puisé l'essentiel de ce qui me semblait devoir être dit à des Français toujours ignorants,

première moitié du XX^e siècle, que l'on trouve le plus grand nombre de propositions de définitions. Celles-ci s'expriment systématiquement en termes de principes et de buts à atteindre. L'*hispano-américanisme* affirme d'abord l'existence d'une « identité hispano-américaine commune » qui repose sur une langue, des traditions et une histoire partagées. Parmi les objectifs pratiques les plus fréquemment évoqués par cet intellectuel, signalons notamment la rectification de l'histoire coloniale, la préservation du castillan, le développement du marché de l'édition de livres espagnols et l'instauration d'une union douanière entre l'Espagne et les nouvelles républiques⁵²⁵. On retrouve là quelques uns des grands thèmes de discussion des rencontres commémoratives de 1892. Pour Rafael Altamira qui se situe à la confluence entre le *régénérationnisme* et l'*hispano-américanisme*, ce dernier courant de pensée a la prétension de combattre le pessimisme qui se propage en Espagne depuis l'époque de la Restauration, en redonnant confiance à la nation dans son passé et dans son avenir, grâce à l'Amérique. Il ne s'agit donc pas seulement de *laver l'histoire espagnole des calomnies* dont elle a été victime, mais de revendiquer l'apport historique de l'Espagne au développement de la modernité et du progrès universel⁵²⁶, afin de restituer au peuple espagnol la foi en ses *qualités naturelles* et en son *aptitude pour la vie civilisée*.⁵²⁷ L'*hispano-américanisme* espagnol se construit donc vers la fin du XIX^e siècle autour d'une série de convictions et d'expectatives. Il affirme l'existence et la pertinence d'un référent commun à l'ensemble du monde hispanique de part et d'autre de l'Atlantique. Il propose une certaine vision ou révision de l'histoire commune et manifeste une confiance souvent utopique dans l'avenir. Cet *hispano-américanisme* a pour objet l'Amérique et pour sujet l'Espagne.

Si la définition de l'*hispano-américanisme* n'est pas simple, comme on peut le voir, on peut aisément le décrire cependant, sinon comme un mouvement clair et organisé, du moins comme une tendance générale qui s'esquisse vers le milieu du XIX^e siècle et se renforce considérablement dans le contexte des commémorations de 1892. Nourrie par les nouveaux échanges scientifiques, économiques et littéraires entrepris par les premières générations issues de la « séparation », cette tendance acquiert, en fait, à la fin du siècle, les caractéristiques d'un véritable courant national dans lequel peuvent s'amalgamer les nostalgies historiques ou religieuses et les velléités

souvent dédaigneux, quant au passé de l'Espagne ». (Hommage à Rafael Altamira, in Estudios sobre Rafael Altamira, op.cit, Alicante, 1988). Si en 1892, le jeune Rafael Altamira n'est pas encore devenu cet illustre historien que décrit Vilar, il s'inscrit déjà dans les courants régénérationniste et hispano-américaniste, se définissant comme disciple de Giner de los Ríos, enseignant au *Museo Pedagógico de Instrucción Primaria* depuis 1887 et dirigeant à Madrid le journal *La Justicia*. Si ces contributions aux célébrations du Centenaire semblent relativement minces, il participe néanmoins au *Congrès Littéraire* eu au *Congrès Pédagogique* de Madrid.

⁵²⁵ Rafael Altamira, *La política de España en América*, Valencia, Editorial Edeta, 1921.

⁵²⁶ Rafael ALTAMIRA, *España y el programa americanista*, Madrid, Editorial América, 1917, p. 203. Cité in Antonio NIÑO RODRÍGUEZ, op. cit., 1983, p. 23.

⁵²⁷ Rafael ALTAMIRA, *El Patriotismo y la Universidad*, Madrid, Boletín del Instituto Libre de Enseñanza, Vol. XXII, 1898, p. 292. Cité in Antonio NIÑO RODRÍGUEZ, op. cit. 1983, p. 23.

régénérationnistes de la bourgeoisie intellectuelle et professionnelle autour de la quelle s’articule la vie économique et culturelle de l’Espagne de cette époque.

Motifs, acteurs et antécédents historiques

Ce courant est aussi le résultat d'une évolution qui a permis à l'Espagne de renouer progressivement des liens politiques et culturels avec l'Amérique Hispanique au cours des décennies qui ont précédé les célébrations du IV^e Centenaire.

L'historien Fernando Murillo Rubiera⁵²⁸ évoque en particulier l'émergence d'une presse spécialisée qui, depuis les années 1840, a favorisé la collaboration écrite d'intellectuels des deux mondes. On peut signaler dès 1842, la *Revista de España, de Indias y del Exterior* (1842-1845)⁵²⁹ puis l'apparition en 1853 de la *Revista Española de Ambos Mundos*⁵³⁰ fondée à Madrid par l'Uruguayen Alejandro Margariños Cervantes, publication éphémère mais qui au cours de ses deux années d'existence a pu compter sur les prestigieuses collaborations de José Zorrilla (1817-1893) ou du Duc de Rivas (1791-1865). Peu de temps après est venue *La América. Crónica Hispanoamericana de Ambos Mundos* (1857)⁵³¹, une entreprise à laquelle ont participé aussi bien de notoires intellectuels latino-américains, tels que les Chiliens José Victorino Lastarria (1817-1888), Diego Barros Arana (1830-1907) ou Francisco Bilbao (1823-1865) que les Espagnols Pedro Antonio de Alarcón (1833-1891), Benito Pérez Galdós (1843-1920) Emilio Castelar ou Francisco Pi y Margall. Dans son « article programme » de 1857, le directeur de la revue, Eduardo Asquerino (1826-1881), évoquait déjà (ce qui allait devenir l'une des grandes revendications des courants intellectuels de la fin du siècle) la nécessité d'une régénération de la latinité :

Deux races rivales se disputent la domination du Nouveau Monde; la race latine et la race anglo-saxonne; celle-ci est plus active et plus vigoureuse, et depuis la fin du siècle passé plus civilisée et plus puissante que celle-là... encore un pas en avant et elle deviendra la maîtresse du nouveau continent, et elle le sera bientôt, et sans grands efforts, si la race latine demeure dans sa léthargique stupeur.⁵³²

Entre 1860 et 1864 sont apparues aussi deux *Crónica(s) de Ambos Mundos*⁵³³ et à partir de 1864, une *Revista Hispanoamericana*⁵³⁴ dirigée par le traducteur et germaniste cubain Antonio

⁵²⁸ Fernando MURILLO RUBIERA, *La actitud de los intelectuales españoles frente al IV Centenario*; in *Descubrimiento de América del IV al VI Centenario - Tomo I*, Madrid, Fundación Cánovas del Castillo, 1993, p. 120-121.

⁵²⁹ *Revista de España, de Indias y del Exterior*, Madrid, Imp. de Alegría y Charlain, 1845-1848.

⁵³⁰ *Revista Española de Ambos Mundos*, Madrid, Establecimiento Tip. de Mellado, 1853-1855.

⁵³¹ *La América*, Imp. de La Tutelar, Madrid 1857-1886.

⁵³² Arturo ARDAO, *América Latina y la latinidad*, México, UNAM-CECYDEL, 1993, p. 199.

⁵³³ *Crónica de Ambos Mundos*, Madrid, Federico Escámez, 1861-1864 (Madrid, Imp. de la Crónica de Ambos Mundos, a cargo de R. Berenguillo) - *Crónica de Ambos Mundos*, Madrid, Manuel Martínez, 1860-1863 (Madrid, Imp. de la Crónica de Ambos Mundos a cargo de José M^a Rosés).

Ángulo Heredia (1837-1875) et animée, entre autre, par le jeune Rafael Maria de Labra, futur député autonomiste des Antilles, l'écrivain et journaliste *krausiste* Ángel Fernández de los Ríos (1821-1880) ou le mathématicien et homme de lettres libéral José Echegaray. Citons encore *El correo de Ambos Mundos* (1869) puis *La Raza Latina, periódico internacional* (1874) qui participent du même esprit de rapprochement des communautés latines de part et d'autre de l'Atlantique.

D'autres périodiques nés peu avant le début de la Restauration ont connu une durée de vie beaucoup plus longue, dépassant même le cadre historique du IV^e centenaire : c'est le cas de *El Imparcial. Revista Hispanoamericana* (1867-1930)⁵³⁵ et de *La Ilustración española y Americana* (1869-1921)⁵³⁶, des hebdomadaires dans lesquels écrivent la plupart des intellectuels espagnols et latino-américains présents lors des commémorations de 1892. Rappelons enfin *La España Moderna, Revista iberoamericana* (1889), *España y Portugal*⁵³⁷ (1891), *La Ilustración del profesorado hispano-americano-colonial*, la revue officielle *El Centenario* (1891)⁵³⁸ et *España y América*⁵³⁹ (1892) qui s'inscrivent directement dans la période qui nous concerne.

Malgré l'abondante bibliographie de 1892, la préoccupation américaniste des Espagnols est donc antérieure au IV^e centenaire. De nombreux historiens (Salvador Bernabeu Albert, Leoncio López Ocón Cabrera, Niño Rodríguez, Fernando Murillo Rubiera, Aimer García Granados, etc.) insistent aussi sur le fait que l'on peut observer, en outre, dès le milieu du XIX^e siècle, en Espagne, d'importantes contributions au développement d'un américanisme scientifique, comme en témoignent, par exemple, les publications de la *Historia general y natural de las Indias* (1851-1855) de Gonzalo Fernández de Oviedo, de la *Historia de la conquista de Méjico* Antonio de Solís (1851), de la *Historia de las Indias*, de Bartolomé de Las Casas (1875-76) ou du *Tercero libro de las Guerras Civiles del Perú* de Cieza de León (1877), les ouvrages de Manuel de Almagro ou du naturaliste Marcos Jiménez de la Espada, issus des expéditions de *La Comisión Científica del Pacífico* (1862-1865) et de la Commission Scientifique du Mexique (1864-1867), ou la *Colección de documentos inéditos relativos al descubrimiento, conquista y colonización de las posesiones españolas en América y Oceanía* (1864-1884).⁵⁴⁰

⁵³⁴ *Revista Hispanoamericana (Dirigida ... por los Señores D. Antonio Angulo Heredia, D. Felix de Bossa ...)*, Madrid, Imp. de Galiano, 1864-1867.

⁵³⁵ *El Imparcial*, Madrid, Imp. de los Sres. Gasset, 1867-1930. Selon la Bibliothèque Nationale de Madrid cette publication s'est sans doute prolongée jusqu'en 1936.

⁵³⁶ *La Ilustración española y Americana*, Madrid, Abelardo de Carlos, 1869-1921.

⁵³⁷ *España y Portugal, Revista popular ilustrada : crónica del IV Centenario*, Madrid, Tipografía de El Resumen, 1891.

⁵³⁸ *El Centenario*, 4 tomos, Madrid, Tipografía de El progreso Editorial, 1892-1894.

⁵³⁹ *España y América*, Imp. Manuel Minuesa de los Ríos, Madrid, 1892.

⁵⁴⁰ Gonzalo FERNÁNDEZ DE OVIEDO (1478-1557), *Historia general y natural de las Indias, Islas y Tierra-firme del mar Océano / publicada por la Real Academia de la Historia cotejada con el códice original enriquecida con las enmiendas y adiciones del autor é ilustrada con la vida y el juicio de las obras del mismo por D. José Amador de los Ríos*, Madrid, Imp. de la Real Academia de la Historia, 1851-1855.

Accompagnant la lente réconciliation de la métropole avec celles qui furent ces anciennes colonies, l'Académie Royale de la Langue, on l'a vu, a suscité de son côté, depuis le milieu des années 1870, l'établissement d'Académies correspondantes dans les républiques américaines. Elle a lancé également, à la même période, des initiatives en faveur des échanges économiques et littéraires, en sollicitant par exemple, auprès du Ministère des Finances, des exemptions fiscales pour le commerce des documents imprimés en espagnol en provenance de l'Amérique hispanique. Dans les années 1880, les gouvernements conservateurs et libéraux de Cánovas et de Sagasta ont poursuivi alternativement, aussi, des politiques favorisant les rapprochements éducatifs et culturels et le développement d'initiatives privées. C'est ainsi que l'on a encouragé l'ouverture des Académies militaires, d'abord, puis ensuite celle des universités espagnoles à tous les jeunes Hispano-américains, la reconnaissance des diplômes universitaires ou la création en 1885 de la *Unión Iberoamericana* et de sa Fédération universitaire hispano-américaine.⁵⁴¹ L'Etat espagnol, après avoir reconnu les différentes républiques hispano-américaines, a cherché ensuite à établir avec chacune d'elle des accords de propriété intellectuelle, parvenant dès les années 1880 à signer des traités avec le Salvador (1884), la Colombie, le Vénézuéla ou l'Equateur (1885).

Sur le plan économique, la situation européenne dominée par les grandes puissances du Nord qui se partagent depuis la Conférence de Berlin (1878) le « gâteau » africain, de même que sur le continent américain l'expansion des Etats-Unis, ne peuvent que raviver les craintes aussi bien que les appétits de la bourgeoisie espagnole pour les marchés hispano-américains. D'après l'écrivain Jesús Pando y Valle, on perçoit à la fin du siècle que *les Etats-Unis du Nord se sentent suffisamment forts pour dominer les autres nations d'origine latine* et qu'ils veulent transformer toute l'Amérique en leur marché exclusif, même si, d'après lui, *les populations des républiques ibéro-américaines ne*

Antonio de SOLÍS (1610-1686), *Historia de la conquista de Méjico : población y progresos de la América septentrional conocida con el nombre de Nueva España*, Madrid, Imp. y lib. de Gaspar y Roig, 1851.

Colección de documentos inéditos relativos al descubrimiento, conquista y colonización de las posesiones españolas en América y Oceanía / sacados de los Archivos del Reino, y muy especialmente del de Indias, bajo la dirección de D. Joaquín F. Pacheco, Don Francisco de Cárdenas, y D. Luis Torres de Mendoza, Madrid, Imp. de M. Bernaldo de Quirós, 1864-84.

Manuel de ALMAGRO (1830-1878), *Breve descripción de los viajes hechos en América por la comisión científica enviada por el Gobierno de S. M. durante los años 1862 a 1866 : acompañada de dos mapas y de la enumeración de las colecciones que forman la exposición publica*, Madrid, Rivadeneyra, 1866.

Marcos JIMÉNEZ DE LA ESPADA, *Algunos datos nuevos ó curiosos acerca de la fauna del alto amazona : (mamíferos)*, Madrid, Imp. Tomás Rey, 1870. - *Vertebrados del viaje al Pacífico verificado de 1862 a 1865 por una comisión de naturalistas enviada por el Gobierno español*, Madrid, Imp. de Miguel Ginesta, 1875, etc.

Bartolomé de las CASAS, *Historia de las Indias / Ahora por primera vez dada á luz por el marques de la Fuensanta del Valle y D. José Sancho Rayón*, Madrid, M. Ginesta, 1875-1876.

Pedro CIEZA DE LEÓN (1518-1584), *Tercero libro de las Guerras Civiles del Perú, el cual se llama La Guerra de Quito / Publicado por Marcos Jiménez de la Espada*, Madrid, Imp. M.G. Hernández, 1877.

⁵⁴¹ Carlos M. RAMA, *Historia de las relaciones culturales entre España y América latina. Siglo XIX*, México-Madrid, Fondo de Cultura Económica, 1982, p. 178.

peuvent être et ne seront jamais en harmonie avec les yankees, d'origine principalement saxonne et constituant un amas confus d'émigrés en provenance du monde entier. Pour Pando y Valle, comme pour l'ensemble des régénérationnistes de son époque, il est donc indispensable de *protéger les intérêts espagnols dans le monde découvert par Christophe Colomb afin de maintenir l'équilibre et que le commerce entre l'Europe et ces peuples se maintienne et se développe en faisant concurrence à celui des Nord-américains*.⁵⁴² L'*hispano-américanisme*, donc, dans sa variante commerciale, constitue l'un des ingrédients possibles de la *régénération économique* de l'Espagne et renforce en même temps l'espoir d'une *régénération latine* de l'Europe. Il puise les arguments de son discours, à la fois dans l'idée de l'*hispanité américaine* et de la *latinité espagnole*, rejoignant ainsi les courants latinistes et latino-américanistes qui depuis les années 1850 se développent en Espagne et dans d'autres pays européens. Le saint-simonien Michel Chevalier (1806-1879) que l'on considère aujourd'hui comme l'un des inspirateurs des courants latino-américanistes était lui aussi un économiste. L'Intervention française au Mexique (1861-1867) appuyée par l'Espagne, peut-être considérée en quelque sorte comme la première mise en pratique de cet idéal de défense de la latinité menacée, qui est repris ensuite par le courant hispano-américaniste. Le philosophe uruguayen Arturo Ardao montre dans son livre *América latina y la latinidad*, comment, notamment pour les questions économiques, le *latino-américanisme* et l'*hispano-américanisme* se confondent dans l'esprit d'intellectuels espagnols de diverses sensibilités politiques, tels que Emilio Castelar ou Francisco Pi y Margall, le journaliste et politicien libéral Andrés Borrego (1802-1891) ou le commandant conservateur José Ferrer de Souto (1820-1877) qui proclamait en 1859 dans un livre consacré à l'Espagne et à l'Amérique que *l'existence de la race latine dans le Nouveau Monde est également nécessaire aux intérêts moraux et matériels de l'Europe*.⁵⁴³

Mais au delà des logiques politiques ou commerciales, d'autres intérêts divers se sont croisés également, créant depuis longtemps en Espagne un terrain favorable à l'essor du courant hispano-américaniste.

Il y a d'abord l'action de ceux que l'historien Carlos Rama appelle les « transplantés », reprenant la terminologie du grand critique littéraire Pedro Henríquez de Ureña (1884-1946)⁵⁴⁴. Il s'agit de ces Latino-américains installés en Europe et qui contribuent indéniablement à entretenir et à développer les relations entre les communautés intellectuelles qui s'étendent des deux côtés de l'Atlantique. Rama cite en particulier le Vénézuélien Rafael María Baralt (1810-1860), les Mexicains Manuel Eduardo de Gorotiza (1789-1851) et Francisco Antonio de Icaza (1836-1925), l'Uruguayen Alejandro Margariños Cervantes (1825-1893), les Colombiens José María Samper (1828-1888) et Joaquín Acosta (1789-1852), l'hispano-cubain Rafael María de Labra, le médecin

⁵⁴² Jesús PANDO Y VALLE, *Regeneración económica* (1897), Madrid, Fundación Banco Exterior, 1989.

⁵⁴³ José FERRER DE COUTO, *América y España consideradas en sus intereses de raza ante la República de los Estados Unidos del Norte*, Cádiz, Imp. de la Revista Médica, 1859. - Cité in Arturo ARDAO, *op. cit.*, 1993, p. 235.

⁵⁴⁴ Pedro HENRIQUEZ UREÑA, *La Utopía de América*, Caracas, Ed. Ayacucho, 1979, p. 24.

franco-cubain Paul Lafargue (1842-1911) ou le journaliste franco-vénézuélien Luis Bonafoux (1855-1925) collaborateur, entre autre, de la revue *España y América* au cours des célébrations de 1892. Il ne faut pas négliger non plus le cas des intellectuels latino-américains qui exercent des fonctions représentatives depuis la reprise des relations diplomatiques entre l'Espagne et ses anciennes colonies. Certains de ces diplomates s'inscrivent justement dans cet ensemble de « voix latino-américaines » que nous abordons plus en détail dans la seconde partie de ce travail.⁵⁴⁵

Complétant l'action des *transplantés* américains en Espagne depuis l'indépendance, il est important aussi de signaler celle des *émigrés* espagnols en Amérique qui constituent ce que l'on a appelé au XIX^e siècle, d'après Rama, *l'initiative particulière américaniste*. Près de cinq millions d'Espagnols quittent la péninsule entre 1821 et 1932⁵⁴⁶ (un million seulement entre 1882 et 1900⁵⁴⁷) pour se rendre de l'autre côté de l'Atlantique dans les grandes villes américaines telles que Buenos Aires, Santiago du Chili, Valparaíso, La Havane ou Montevideo. Composant après les Italiens, mais devant les Français et les Portugais, le deuxième flux migratoire européen en Amérique Latine, ces émigrés prolongent et dépassent même l'action des gouvernements et des académies traditionnelles, surtout en milieu urbain, en s'insérant dans le tissu économique, social, éducatif et culturel⁵⁴⁸. Il créent spontanément dans tout le sous-continent latino-américain de nouvelles ambassades péninsulaires ou régionales telles que des centres sociaux, des écoles, des sociétés de bienfaisance ou de secours mutuel, des casinos ou des associations de loisirs.

La dimension régionale souvent très forte de ces organismes permet de dessiner aujourd'hui une carte géographique très intéressante de l'impact culturel des émigrants espagnols en Amérique Latine. Dès 1840 on enregistre par exemple la création d'une *Sociedad de Beneficencia de Naturales de Cataluña* à La Havane, une ville qui voit surgir ensuite, dans les années 1880, un nouveau *Centro Catalán* (1885) et un *Centro Canario* (1886) avant de permettre, au début du XX^e siècle, l'éclosion de multiples associations régionales espagnoles telles que la *Asociación Canaria* (1906), le *Centro Balear* (1902), le *Centro Aragonés* (1908), le *Centro Castellano* (1909), le *Centro Montañés* (1910), le *Centro Euskaro* (1911) ou le *Centro Andaluz* (1919). En Argentine, pour la période 1880-1920, on peut citer également le *Centro Gallego* de Córdoba (1889) et ceux de Rosario de Santa Fe (1892), de Barracas au nord (1895) et de Barracas au sud de Avellaneda (1899), le *Centre Catalá*

⁵⁴⁵ Carlos M. RAMA, *op. cit.*, 1982, p. 258-272.

⁵⁴⁶ Les statistiques officielles espagnoles enregistrent 3.297.312 sorties de civils en direction de l'Amérique entre 1882 et 1930 et jusqu'à 4.599.356 sorties pour la période allant de 1836 à 1936. Les données plus récentes sur ces questions semblent toujours être révisées à la hausse. Cf. Antonio EIRAS ROEL, *La emigración gallega a las Américas en los siglos XIX y XX. Nueva panorámica revisada*, in *Aportaciones al estudio de la emigración gallega. Un enfoque comarcal*, Santiago de Compostela, Secretaría de Relaciones coas Comunidades Galegas, 1992, p. 189-215 et Blanca SANCHEZ ALONSO, *Las causas de la emigración española, 1880-1930*, Madrid, Alianza Editorial, 1995.

⁵⁴⁷ Gabriel TORTELLA CASARES, *La economía española. 1830-1900*, in *Historia de España dirigida por Manuel Tuñón de Larra*, *op. cit.*, 1981, p. 23.

⁵⁴⁸ María Cruz MORALES SARO, Moisés LLORDEN MIÑAMBRES, *Arte, cultura y sociedad en la emigración española a América*, Oviedo, Universidad de Oviedo, Servicio de Publicaciones, 1992.

(1886), le *Centro Aragonés* (1895), le *Centro Navarro* (1895), le *Euskal-Etxea* (1900), le *Centro Balear* (1905) ou le *Centro Asturiano* (1913).⁵⁴⁹ Cette caractéristique régionale voire régionaliste de l'activité américaniste des émigrés péninsulaires est d'autant plus significative qu'elle accompagne simultanément l'essor des régionalismes et nationalismes en Espagne à la fin du XIX^e siècle, dans ce contexte politique et culturel que l'historien José María Jover Zamora décrit comme celui de la *redécouverte de l'Espagne plurielle*⁵⁵⁰. L'*hispano-américanisme* résultant de l'activité migratoire peut donc se décliner en variantes régionales qui expriment aussi, finalement, des divergences linguistiques, culturelles, voire politiques, en particulier vis à vis de l'américanisme espagnol officiel dont les principaux promoteurs sont des hommes politiques et des intellectuels résidant à Madrid.

Si elle joue bien un rôle fondamental dans le développement des relations entre l'Espagne et l'Amérique latine, il ne faut pas oublier néanmoins que la grande masse des émigrés espagnols de la fin du XIX^e siècle, dotée d'un niveau intellectuel très bas dans l'ensemble, est constituée en majorité d'analphabètes. Sur le plan culturel elle véhicule une image de l'Espagne souvent idéalisée par la nostalgie inhérente au déracinement, reprenant à son compte, en général, le discours officiel péninsulaire notamment lorsqu'il s'agit de défendre *l'honneur outragé* de l'ancienne métropole dans l'histoire de la conquête et de la colonisation américaine.

Carlos Rama rappelle cependant qu'un certain nombre d'intellectuels émigrent tout au long du XIX^e siècle en Amérique et qu'il s'agit avant tout de prêtres ou des représentants de la *contre-culture* tels que *des révolutionnaires, des journalistes, des enseignants, des pamphlétaires* ou simplement des écrivains pourchassés en Espagne pour leurs idées politiques. Dans le groupe des révolutionnaires il cite parmi d'autres : l'économiste galicien Ramon de la Sagra (1798-1871) considéré comme l'un des premiers anarchistes espagnols, disciple de Proudhon, qui vécut à Cuba où il fut directeur du Jardin botanique, avant de voyager aux Etats-Unis; le médecin et journaliste originaire de Carthagène Serafin Álvarez (1842-1925), présenté souvent comme le père du socialisme argentin⁵⁵¹; les anarchistes andalous Victoriano San José, Raphael Roca et Manuel Reguera ou les Catalans José Prats, Antonio Pellicer i Paraire, Indalecio Cuadrado ou Francisco Ros, tous très actifs dans la presse ouvrière de Buenos Aires et figurant parmi les fondateurs du

⁵⁴⁹ Vicente PEÑA SAAVEDRA, *Los emigrantes transoceánicos como agentes de modernización educativa en el Norte peninsular*, in *Jornadas Nacionales en Conmemoración del Centenario del Noventa y ocho - La educación en España a examen (1898-1998)*, Zaragoza, Universidad de Zaragoza y Sociedad Española de Historia de la Educación, 17-19 de diciembre de 1998 - Cf. Edition numérique: <http://www.emigratio.com/migratio1/RevPobMigrNI/VicenteEspanol.htm>

⁵⁵⁰ José María JOVER ZAMORA, *La época de la Restauración. Panorama político-social, 1875-1902* in, Manuel Historia de España dirigida por Tuñón de Larra, op. cit., 1981, p. 374-384.

⁵⁵¹ Hugo E. BIAGINI, *Intelectuales y políticos españoles a comienzos de la inmigración masiva*, Buenos Aires, CEAL, 1995, p. 135-148; *Lucha de ideas*, Buenos Aires, Leviatán, 2000, p. 25-28; *La generación del ochenta*, Buenos Aires, Losada, 1995, p. 17-19.

mouvement anarcho-syndicaliste argentin.⁵⁵² Les enseignants représentent numériquement le groupe le plus important dans les différents pays d'Amérique Latine où ils participent à la mise en route des nouvelles lois d'Instruction Publique qui à partir de 1867 au Mexique, par exemple, de 1871 en Uruguay ou de 1884 en Argentine, accompagnent l'essor démographique et socio-économique des populations urbaines. Rama mentionne en particulier à Mexico, l'instituteur galicien Telésforo García (1844-1918), le peintre romantique Pelegrín Clavé (1811-1880), directeur de l'Académie de San Carlos ou le musicien catalan Jaime Nuno Roca (1824 - 1908), à Cuba, le linguiste et phrénologue catalan Mariano Cubí y Soler (1801-1875) ou le critique d'art et de théâtre Ramón Pintó Llinás (1802-1855), directeur du *Liceo* de La Havane, à Montevideo, le capitaine Hermenegildo Sabat Mendoza, maître d'escrime et fondateur d'une importante famille d'intellectuels uruguayens, ou en Argentine José María Torres, directeur de l'Ecole Normale Nationale de Paraná et auteur d'ouvrages pédagogiques très populaires dans le pays.⁵⁵³ On évoquera également, parmi les voix du IV^e Centenaire, l'émigré canarien Juan Fernández Ferraz (1849-1904) et son frère Valeriano Fernández Ferraz (1831-1925), deux intellectuels *krausistes* qui ont pris une part considérable dans le développement de l'enseignement secondaire public au Costa Rica à partir de 1869. Les prêtres⁵⁵⁴, enfin, quantitativement très importants parmi les émigrés espagnols, jouent un rôle équivalent en quelque sorte à celui des révolutionnaires mais à l'extrémité opposée sur le plan idéologique, véhiculant une image de l'Espagne traditionnaliste et un discours catholique souvent ultramontain et favorable aux oligarchies foncières, largement ultra-catholiques et hispanophiles dans la seconde moitié du XIX^e siècle. *Ce sacerdoce espagnol*, écrit Rama, *à travers les séminaires, la presse confessionnelle, les centres culturels catholiques, etc., propage et commente en Amérique de préférence l'œuvre d'auteurs hispaniques tels que Donoso Cortés, Jaime Balmes et à la fin du siècle Marcelino Menéndez Pelayo et Vázquez de Mella*⁵⁵⁵. Accompagnant les grands courants migratoires

⁵⁵² Gonzalo ZARAGOZA RUVIRA, *Anarquistas españoles en Argentina a fines del siglo XIX*, Valencia, Revista de la Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad de Valencia, 1976. - Cf. Également Carlos M. RAMA, *op. cit.*, 1982, p. 286-289.

⁵⁵³ Carlos M. RAMA, 1982, *op. cit.*, p. 289-294.

⁵⁵⁴ Cf. Enrique D. DUSSEL, *Historia de la Iglesia en América Latina*, Barcelona, Nova Terra, 1972 ; *Historia de la iglesia en América Latina : medio milenio de coloniaje y liberación (1492-1992)*, Madrid, Mundo Negro, 1992.

⁵⁵⁵ Juan DONOSO CORTES (1809-1853) : écrivain et diplomate né à Badajoz et descendant du conquistador Fernand Cortés. Il a embrassé d'abord la cause libérale, influencé par Jean-Jacques Rousseau, avant d'épouser celle des ultramontains. Auteur d'un *Essai sur le catholicisme, le libéralisme et le socialisme* (1851), il y critique la sécularisation de la société et le libéralisme qui sont l'œuvre selon lui de l'orgueil humain, la révolution constituant le châtiment de ce péché, évitable seulement par une soumission totale au christianisme et à l'Eglise catholique.

Jaime BALMES (1810-1848) : prêtre, professeur de mathématiques et philosophe catalan, influencé par Thomas Reid et Descartes, fondateur à Madrid du journal monarchique *El pensamiento de la Nación* (1845) et auteur de traités philosophiques et religieux tels que *La filosofía fundamental* (1842-44), *El Criterio* (1845) et *El Protestantismo*, que Menéndez Pelayo considère dans son *Historia de los Heterodoxos Españoles* (1880-82) comme le meilleur livre publié en Espagne au XIX^e siècle.

de l'Espagne rurale, les prêtres sont aussi les acteurs d'un nouvel apostolat missionnaire qui s'est développé en Amérique latine quelques années après les dernières révolutions d'indépendance, animé par les franciscains dès 1834 en Bolivie, par les dominicains au Pérou à partir de 1843, par les capucins au Chili depuis 1844 et par les franciscains à nouveau ou les salésiens en Argentine à compter respectivement de 1855 et de 1879. On peut rappeler aussi pour le Pérou la contribution péninsulaire au rétablissement de la *Compagnie de Jésus* et le rôle, par exemple, de cet ancien officier de marine andalou, Ricardo Cappa, devenu un historien jésuite très polémique et présent, comme on a vu, lors des célébrations madrilènes du IV^e Centenaire, au cours desquelles il prononce une communication exaltée au *Congrès Géographique Hispano-Portugais-Américain* sur *l'Influence du christianisme dans la civilisation des peuples américains*.⁵⁵⁶ Mais il faut surtout situer l'action des prêtres émigrés espagnols dans le cadre du système éducatif privé où il jouent un rôle déterminant tout au long du XIX^e siècle, notamment dans les établissements d'enseignement fréquentés par les collectivités les plus aisées et en étroite relation et les pouvoirs politiques et économiques locaux. L'intellectuel péruvien Manuel González Prada (1848-1918), très critique à l'égard du pouvoir exercé par des *gouvernements ouvertement cléricaux* se plaindra encore en 1908 en ces termes, de l'afflux massif de religieux espagnols dans son pays :

presque aucun bateau n'arrive du Sud ou du Nord sans amener à El Callao une expédition de prêtres, de moines et de religieuses [...]. Les prêtres anglais, allemand et français, même les plus grossiers et ignorants, conservent toujours un reste de noblesse et se montrent d'abord comme des hommes; les pères espagnols ont beau se manifester comme les êtres les plus cultivés et civilisés, ils dévoilent toujours un sédiment suspect et se comportent avant tout comme des prêtres.[...] Dans chaque moine espagnol subsiste toujours un résidu de férocité et de grossièreté.⁵⁵⁷

L'émigration contribue aussi à l'échange culturel transatlantique par le biais de la presse et des journalistes. La consommation en Amérique Latine de produits commerciaux et culturels en provenance de la péninsule ibérique (et également de Paris pour ce qui touche à l'édition de livres en espagnol) a connu une hausse constante depuis l'indépendance. Si l'Espagne récupère peu à peu *un nouveau marché pour ses livres, revues, journaux, ses arts plastiques, sa musique et son théâtre*, elle trouve de même un débouché professionnel pour ses journalistes, ses artistes et ses intellectuels. Par ailleurs, dans toutes les grandes villes de l'Amérique hispanique les journaux et les revues ont de

Juan VAZQUEZ DE MELLA (1861-1928) : député et philosophe catholique asturien qui a épousé la cause du *carlisme*. Il combat dans ses œuvres et ses discours le scepticisme et l'égoïsme qu'il considère comme les deux maux les plus importants de son époque. Il fondera en 1918 le parti traditionnaliste.

⁵⁵⁶ Ricardo CAPPA Y MANESCAU, *Influencia de cristianismo en la civilización de los pueblos americanos : ponencia del R. P. Ricardo Cappa y Manescau ... presentada al Congreso Geográfico Hispano-Portugués-Americano celebrado en Madrid en Octubre de 1892*, Madrid, Imp. del "Memorial del Ingenieros", 1893.

⁵⁵⁷ Manuel GONZALEZ PRADA, *Horas de lucha*, Lima, Tip. El Progreso Literario, 1908; *Páginas libres; Horas de lucha / prólogo y notas Luis Alberto Sánchez*, Caracas, Biblioteca Ayacucho, 1976. - Cité in Carlos M. RAMA, 1982, *op. cit.* p. 300.

plus en plus souvent recours dans la seconde moitié du XIX^e siècle à des correspondants étrangers et surtout espagnols dont il publie des articles, des chroniques, des récits de voyage ou des œuvres de fiction. Quelques uns des grands intellectuels présents lors du IV^e Centenaire comme Francisco Pi y Margall, Emilio Castelar, Juan Valera, Gaspar Núñez de Arce, José Echegaray ou Emilia Pardo Bazán, influencent régulièrement par leurs contributions dans la presse locale les écrivains latino-américains. On peut citer notamment, pour leur accueil très favorable des participations de correspondants espagnols, les journaux argentins *La Nación* et *La Prensa*, mais aussi *El Comercio*, à Lima, *Le Mercurio* au Chili ou le *Monitor Republicano* au Mexique.⁵⁵⁸

La rencontre hispano-américanisme et régénérationnisme du IV^e Centenaire

Si l'*hispano-américanisme* officiel démarre en quelque sorte en Espagne lors des célébrations de 1892, comme le suggère José Carlos Mainer, il a donc été préparé tout au long du XIX^e siècle par une reprise progressive des échanges culturels entre l'ancienne métropole et les nouvelles républiques latino-américaines, des relations elles-mêmes favorisées par la réconciliation politique progressive, l'action diplomatique et intellectuelle des Latino-américains résident en Europe et l'émigration péninsulaire en direction de l'Amérique, très importante surtout à partir de 1880. Le cadre de 1892 est aussi celui d'un carrefour politique et culturel, dans lequel se confondent diverses générations d'intellectuels allant de l'idéalisme au positivisme, du romantisme au réalisme et au naturalisme, du libéralisme au catholicisme ou au socialisme, dans un contexte socio-économique défavorable pour le pays et qui suscite des attentes et des réponses diverses, parfois contraires.

La collusion entre *régénérationnistes* et *hispano-américanistes* se produit précisément dans ces attentes et dans les réponses qu'elles suscitent. Pour les uns comme pour les autres la solution du « problème national » semble se trouver davantage entre les mains de la société civile que dans les gouvernements successifs de la Restauration qui se sont montrés incapables de le résoudre. Les véritables acteurs ou moteurs de l'histoire des nations, sont les nations elles-mêmes, c'est à dire la conjonction de toutes les initiatives individuelles et collectives. C'est pourquoi, en marge de leurs activités et publications personnelles, ces représentants de la « bourgeoisie professionnelle » se regroupent de préférence dans les congrès spécialisés, les Ateneos de Madrid et de Barcelone, les chambres de commerces, les collèges et les associations professionnelles, les cercles et les salons littéraires ou les réunions d'organismes tels que de la *Unión Ibero-americana*, ces lieux plus autonomes où se jouent néanmoins les influences et où se diffusent les idées modernes. Dans le cadre des commémorations du IV^e Centenaire, ce qui devient plus important sans doute que les personnages historiques qui sont glorifiés (Christophe Colomb, les marins ou les colonisateurs espagnols, les rois catholiques, ou les missionnaires religieux) c'est l'évocation de l'action nationale collective dans la découverte, la conquête et la colonisation de l'Amérique. Ce n'est pas une coïncidence si l'un des principaux discours de Rafael María de Labra lors des célébrations de 1892 est consacré justement à *l'action particulière du mouvement pédagogique de l'Espagne*

⁵⁵⁸ Carlos M. RAMA, 1982, *op. cit.* p. 283-284.

Contemporaine.⁵⁵⁹ Comme la grande réforme éducative fomentée en Espagne par la *Institución Libre de Enseñanza*, l'*hispano-américanisme régénérationniste* fait appel d'abord à l'initiative privée. Dans le projet de programme rédigé par le comité directeur de la *Unión Ibero-americana* pour le Centenaire on peut lire que :

Les événements qui se sont déroulés depuis l'arrivée de Colomb en Espagne et jusqu'à la constitution d'une nouvelle race avec les Indiens, offrent un arsenal copieux d'où la littérature et l'art, l'industrie et le commerce, l'action collective des gouvernements, des corporations et même des particuliers, peuvent tirer et vont tirer, sûrement, des éléments abondants en nombre et en qualité pour que la commémoration soit la plus remarquable et originale solennité de ce type qui ait jamais été organisée. Le Centenaire dont il est question ne doit pas arborer uniquement le sceau officiel, parce qu'il lui manquerait alors la grandeur que doit lui conférer la coopération puissante, authentique et directe des peuples [...] il devient nécessaire, indispensable, pour ce qui concerne l'Espagne, que la Nation se mette en mouvement, et qu'elle travaille de concert avec ceux qui ont été investis d'un caractère officiel [...] démontrons que la race ibéro-américaine non seulement sait glorifier ses ancêtres, mais qu'elle prépare aussi la régénération heureuse de son avenir..⁵⁶⁰

Si le *régénérationnisme* a pour objectif de sauver l'Espagne de la décadence ou de la stagnation économique et sociale par le biais des forces vives et intérieures de la nation, l'*hispano-américanisme* propose des options extérieures s'appuyant à la fois sur les liens culturels historiques existant avec l'Amérique Latine et sur le dynamisme plus récent que suscite l'émigration péninsulaire. Il peut être considéré ou bien comme l'une des voies possibles du *régénérationnisme* ou bien comme une alternative à celui-ci. Les deux mouvements accordent dans tous les cas à l'initiative particulière un rôle prépondérant par rapport à l'action institutionnelle, reflétant l'importance croissante dans les débats politiques et intellectuels espagnols de cette bourgeoisie professionnelle qui après avoir pris racine dans un processus de développement économique naturel, *suscite en son sein*, selon José Carlos Mainer, *une sorte d'enthousiasme biologique pour ce que l'on pourrait appeler la 'privatisation' de son impulsion historique*.⁵⁶¹

L'*hispano-américanisme* et le *régénérationnisme* qui se confondent déjà en réalité chez certains intellectuels tels que Rafael María de Labra, Jesús Pando y Valle ou le jeune Rafael Altamira, par exemple, reprennent souvent à leur compte les postulats du libéralisme et privilégient eux aussi la dimension projective par rapport à la vision rétrospective que favorisent plutôt les intellectuels conservateurs. Mais il serait faux de croire que l'*hispano-américanisme* est forcément une tendance libérale. Il existe en Espagne, comme en Amérique latine aussi d'ailleurs, un *hispano-*

⁵⁵⁹ Rafael María de LABRA, *El congreso pedagógico Hispano-Portugués-Americano de 1892*, Madrid, Viuda de Hernando, 1893, p. 321.

⁵⁶⁰ Jesús PANDO Y VALLE, *Proyecto de programa redactado por la Junta directiva de la Unión Ibero-americana para el Centenario*, in *El Centenario del descubrimiento de América / Jesús Pando y Valle; con una carta-prólogo del Excmo. Sr. D. Alejandro Pidal y Mon*, Madrid, Imp. de Ricardo Rojas, 1892, p. 211-212.

⁵⁶¹ José Carlos MAINER, *Un capítulo regeneracionista : el hispanoamericanismo (1892-1923)*, in *Ideología y Sociedad en la España Contemporánea. Por un análisis del Franquismo*, Madrid, Edicusa, 1977, p. 153.

américanisme libéral et un *hispano-américanisme* conservateur. Bien qu'ils réclament tous les deux une révision des critères historiques par le biais desquels l'Espagne a été jugée si négativement dans l'histoire moderne et qu'ils préconisent à la fois une unité linguistique, une coopération économique et une « intimité » culturelle, ils ne sont pas d'accord, le plus souvent, sur les nouveaux critères historiques qu'il faut mettre en avant et sur le sens même de cette *intimité ibéro-américaine* à laquelle les Hispano-américains eux aussi doivent prendre part. S'il ne faut pas schématiser davantage, malgré tout, l'opposition « libéraux/conservateurs » qui ne prend pas en compte toute la diversité et la complexité de l'attitude des intellectuels espagnols pendant les commémorations de 1892, il semble clair néanmoins que l'*hispano-américaniste* libéral de Pi y Margall, Labra, Jiménez de la Espada, Azcárate, Altamira, Echegaray, Moret, Pando y Valle ou Torres Campos se rapproche bien plus des propositions du *régénérationnisme* que l'*hispano-américaniste* conservateur de Cánovas, Castelar, Menéndez Pelayo, Antonio María Fabié ou Tamayo y Baus. La différence de points de vue entre les uns et les autres a pour origine, très souvent, des convictions ou des conceptions distinctes liées au rôle de l'état, à l'autorité des institutions (les Académies Royales par exemple) et aux questions religieuses. Mais l'historien Antonio Niño Rodríguez nous rappelle qu'il existe aussi un *régénérationnisme conservateur, principalement historiciste et défenseur de l'ordre social*.⁵⁶² On peut donc en déduire que ces deux mouvements idéologiques s'imbriquent admirablement à tous les niveaux, ce qui n'est pas finalement très étonnant car les promoteurs des deux mouvements sont, dans la plupart des cas, les mêmes personnes.

Dans l'esprit des uns et des autres la *régénération* de l'Espagne et la recherche d'une véritable *intimité ibéro-américaine* sont les métaphores d'un projet national qui transcende en réalité les divisions politiques, comme le soulignent en 1892 les plus marquants discours de Cánovas del Castillo ou de Rafael María de Labra⁵⁶³ et comme le confirmera quelques années plus tard l'une des plus grandes figures de l'*hispano-américanisme* espagnol, Rafael Altamira, en prônant *la condition neutre, (et) apolitique, du problème américaniste*.⁵⁶⁴

⁵⁶² Antonio NIÑO RODRÍGUEZ, *Hispanoamericanismo, regeneración y defensa del prestigio nacional in España / América latina : un siglo de políticas culturales*, Madrid, Aiet / Síntesis, 1983, p. 17.

⁵⁶³ Antonio CÁNOVAS DEL CASTILLO, *Criterio histórico...*, op. cit., 1892 et Rafael María de LABRA, *La intimidad ibero-americana*, op. cit., 1893.

⁵⁶⁴ Rafael ALTAMIRA, *España y el programa americanista*, Madrid, Editorial América, 1917, p. 41.

BILAN D'UNE ATTITUDE : ***l'hispano-américanisme espagnol de 1892*** **et ses répercussions pratiques**

La conmemoración no debe limitarse a una fiesta más o menos espléndida ni al recuerdo del glorioso acontecimiento; debe ser el punto de partida de una nueva era de triunfos, par el cual es preciso que el pueblo español se convenza de la necesidad que tiene de seguir combatiendo en lo porvenir cuanto directa o indirectamente tienda a distanciarle del americano.

Jesús Pando y Valle, El Centenario del descubrimiento de América, 1892

¿Qué sabe de América nuestra juventud intelectual? Cuatro nombres retumbantes, comenzando por el retumbantísimo de Otumba. La fecha de la independencia de nuestras colonias, que debió marcar sólo el tránsito de uno a otro género de relaciones, es para nosotros una muralla de la China. No faltan esfuerzos aislados, como los de las órdenes religiosas, los de la Academia de la Lengua, el del Centenario, la publicación de las *Relaciones de Indias* y los estudios críticos de Valera; pero estos trabajos no influyen en la educación de la juventud.

Angel Ganivet in *El porvenir de España*, 1898-1912

Quelles conclusions peut-on tirer de la participation des intellectuels espagnols aux commémorations de 1892? A-t-elle répondu aux objectifs fixés par Antonio Cánovas del Castillo (réviser les critères historiques), Marcelino Menéndez y Pelayo (célébrer l'œuvre de l'Espagne plutôt que la figure de Colomb), Rafael María de Labra (susciter l'intimité ibéro-américaine), Juan Valera (obtenir des résultats concrets) ou Jesús Pando y Valle (devenir le point de départ d'une nouvelle ère d'échanges culturels et économiques)? S'il faut s'interroger d'abord depuis la perspective du IV^e Centenaire, c'est parce qu'il paraît inconcevable d'éluder la perception des faits et des idées par les acteurs et récepteurs eux-mêmes des idées et des faits dont il est question. Pour l'historien et philosophe Raymond Aron, pour qui la compréhension des actes suppose toujours nécessairement *la compréhension des consciences, les récits historiques enchaînent des événements, mais les faits eux-mêmes ne sont intelligibles que par les motifs au moins immédiats des hommes*.⁵⁶⁵ Comment prétendre juger en effet les résultats d'une action si l'on ne tient pas compte premièrement du sujet et du destinataire? Comme dans le schéma actanciel d'un récit de fiction il y a aussi les adjuvants et les opposants qui encouragent ou gênent le déroulement de cette action. Il en est de même pour l'expression et le développement des idées. Au fur et à mesure que l'on élargit ensuite la perspective en s'éloignant dans le temps, ces obstacles et ces stimulants s'insèrent dans un ensemble plus vaste mais aussi plus équivoque que l'on appelle le contexte historique. Les historiens ont souvent recours au contexte comme les juges dans une affaire pénale aux circonstances atténuantes.

⁵⁶⁵ Raymond ARON, *Introduction à la philosophie de l'histoire*, Paris, Librairie Gallimard, 1948, p. 104.

Revenant à 1892, on peut donc se demander en premier lieu si le discours *hispano-américaniste* espagnol du Centenaire mérite d'être véritablement considéré comme régénérateur vis à vis des enjeux nationaux internes d'une part et au regard des attentes latino-américaines d'autre part? Est-il en mesure de favoriser les rapprochements politiques, économiques et culturels souhaités par les Espagnols? Nous ne pourrions envisager, en fait, que des réponses partielles à ces questions tant que nous n'aurons pas abordé, dans la deuxième partie de ce travail, « les voix latino-américaines du IV^e Centenaire ». Rien ne nous empêche cependant d'avancer d'ores et déjà des hypothèses envisageables au regard des faits que nous venons d'analyser, hypothèses susceptibles de nous guider plus tard dans notre réflexion sur l'interprétation latino-américaine des célébrations commémoratives. Examinons aussi, en avançant chronologiquement, si ce discours de la bourgeoisie professionnelle et intellectuelle a eu des conséquences notoires sur le cours de l'histoire et notamment sur l'évolution de la politique extérieure de l'Espagne en direction de l'Amérique Latine.

La régénération hispano-américaniste

Si l'on en croit les quelques remarques du philosophe Angel Ganivet citées en exergue, l'influence immédiate des intellectuels espagnols présents lors des commémorations centenaires semble avoir été bien maigre, en réalité, aussi bien sur l'histoire politique et culturelle que sur les générations intellectuelles qui ont immédiatement succédé celles du IV^e Centenaire. L'ampleur des études et des débats suscités ces dernières années, autour de la question du *désastre de 1898*, montre comment les crises, en général, intéressent davantage que les célébrations ou les retrouvailles, parce qu'elles entraînent, de fait, des mutations visibles qui ont toujours un sens, au sens du déroulement dynamique de l'histoire. En 1892, la crise « hispano-américaine » existe en substance mais elle est encore en gestation et elle ne connaîtra son dénouement dramatique que quelques années plus tard lors de la perte de Cuba et de Porto Rico. Les réponses qu'apportent les représentants espagnols de cet *hispano-américanisme* naissant de 1892 sont donc en quelques sorte prématurées et dépassées par l'histoire réelle qui, dès 1898, se chargera en réalité de déprécier les conjectures centenaires. S'il est difficile de ce fait d'envisager le IV^e Centenaire comme un véritable point de départ, on ne peut pas cependant le reléguer aux oubliettes en le considérant seulement comme le dernier élan intellectuel d'un projet révolu. Comme toute activité de l'esprit il s'insère dans une tradition dont il est à la fois l'aboutissement et la récréation, constituant de ce fait même un relais idéologique entre différentes périodes. Il fait sens au sens même de l'histoire des idées, une histoire moins événementielle que générationnelle et dans laquelle diverses générations intellectuelles peuvent coexister à une même époque, parce qu'appartenir à une même époque, ce n'est pas forcément provenir du même passé.⁵⁶⁶

⁵⁶⁶ José ORTEGA y GASSET, *El tema de nuestro tiempo*, Madrid, Espasa Calpe, 2003.

Lorsque Raymond Aron nous parle de la *compréhension des consciences* il fait référence d'abord aux variables culturelles, géographiques et historiques de ces consciences :

La conscience historique, écrit-il, varie avec les peuples et les époques, tantôt elle est dominée par la nostalgie du passé, tantôt par le sens de la conservation ou l'espoir de l'avenir. Fluctuations aisément intelligibles : certains de ces peuples attendent la grandeur, d'autres en gardent le souvenir, certains se sentent liés à une tradition qu'ils veulent prolonger, d'autres sont impatients de nouveauté, avides de liberté et d'oubli. Le temps est à la fois la puissance destructrice qui emporte dans le néant les monuments et les empires, et le principe de vie et de création.⁵⁶⁷

Tous ces ingrédients semblent présents lors des commémorations centenaires : la nostalgie du passé (de l'esprit de conquête et d'initiative, des explorations et des prouesses glorieuses, de l'empire matériel et spirituel de l'Espagne de Charles Quint); le sens de la conservation (l'unité de la langue, la préservation des dernières colonies américaines); l'espoir de l'avenir (un sursaut économique et politique de l'Europe latine, une confédération hispano-américaine); l'attachement à la tradition (la langue et la religion surtout); l'oubli (*la leyenda negra*); la quête de liberté (vis à vis des nouveaux rapports de forces occidentaux, de la culture anglo-saxonne dominante).

Le propos *hispano-américaniste* de 1892 peut-être apprécié comme un facteur régénérateur interne parce qu'il réveille tous ces sentiments parfois contradictoires mais qui sont majoritairement motivants et mobilisateurs. Il aide à combattre le pessimisme ambiant, le défaitisme qui s'est installé depuis quelques années dans les milieux intellectuels concernant la situation politique, économique et sociale du pays. Si parfois l'histoire peut paraître un refuge facile, propice à la nostalgie passive, elle permet aussi de redonner un élan national, voire nationaliste. La révision des critères historiques concernant la conquête de l'Amérique est une manière pour le pays de réaffirmer son autonomie, de reprendre en main sa propre histoire et de se redéfinir par conséquent dans une continuité historique plus valorisante. Voilà pourquoi l'historien José María García Escudero voit dans la revendication de l'œuvre conquérante et coloniale un objectif salubre pour l'Espagne.⁵⁶⁸ Ainsi l'hispaniste français Angel Marvaud présentait les intellectuels hispano-américanistes, en 1922, pour la même raison, comme des « professeurs d'énergie ». ⁵⁶⁹ Rendre à Colomb une dimension plus humaine comme cherche à le faire *l'école réaliste* menée par Cesáreo Fernández Duro ou Luis Vidart, c'est aussi mettre les Espagnols de 1892 au niveau de leurs glorieux ancêtres en montrant que si le héros n'en n'est pas moins un homme, c'est aussi parce que tout homme peut devenir un héros à son tour lorsqu'il fait face à son destin. Bien entendu le contexte idéologique de 1892, et surtout l'atmosphère religieuse particulière de cette époque où l'Eglise exerce une influence considérable, suscitent souvent une vision providentialiste de l'histoire, mais

⁵⁶⁷ Raymond ARON, *op. cit.*, 1948, p. 322.

⁵⁶⁸ José María GARCÍA ESCUDERO, *El Cuarto centenario del descubrimiento, ¿Qué mensaje ofrecen las publicaciones del Cuarto Centenario?* in *Descubrimiento de América del IV al VI Centenario*, Fundación Cánovas del Castillo, Col. Veintiuno, 1993, p. 56.

⁵⁶⁹ Angel MARVAUD, *L'Espagne au XX^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1922, p. 478.

celle-ci revivifie aussi le sentiment national en donnant aux Espagnols l'impression qu'ils forment un peuple élu. Retirer au seul Christophe Colomb le mérite de la découverte et celui de la colonisation de l'Amérique, parce que comme explique le journaliste Ángel Stor, *il n'existe pas d'individu qui soit capable de ce qu'est capable un peuple*⁵⁷⁰, c'est finalement réaffirmer que tous les Espagnols sont capables de reproduire les actions de leurs illustres ancêtres parce qu'ils en conservent le sens de l'honneur, la dévotion religieuse, d'après les intellectuels plus conservateurs, ou l'esprit d'aventure et d'initiative, selon les libéraux. Chacun parvient à montrer à sa manière que tout ce qui a fait la gloire de l'Espagne existe encore dans l'Espagne de 1892, c'est à dire que le pays est tout à fait capable de se relever de sa léthargie actuelle.

Régénérer d'après le dictionnaire *c'est reconstruire (ce qui était détruit) ou faire renaître spirituellement*.⁵⁷¹ C'est bien l'objectif de la plupart des intellectuels de 1892 qui cherchent à reconstruire davantage qu'à réviser, comme le demande Antonio Cánovas del Castillo, lequel, en fait, ne parle de révision que vis à vis des critiques étrangères, reprenant en réalité un thème récurrent de l'historiographie espagnole.⁵⁷² Il s'agit de reconstruire d'abord l'image de l'Espagne, afin de redonner confiance à la population, à cette bourgeoisie professionnelle qui cherche ses marques historiques tout en se rapprochant du pouvoir politique. C'est pourquoi le conquérant, le prêtre ou le colon du XVI^e siècle ressemblent dans les textes et les discours, plus qu'aux personnages historiques de leur époque, au public et aux acteurs des cérémonies, des conférences et des congrès du Centenaire.

Mais cette reconstruction n'est pas vraiment innovatrice car si elle prétend rompre les clichés, notamment en ce qui concerne la *leyenda negra*, elle refuse en même temps (sauf exceptions) de remettre en question le bien-fondé de l'attitude des Espagnols dans la conquête et la colonisation de l'Amérique. Elle représente davantage une attitude défensive que créative, en particulier vis à vis de la France, toujours suspicieuse au regard de l'opinion publique espagnole et des intellectuels eux-mêmes. Cette reconstruction exclue trop souvent aussi l'Amérique hispanique elle-même parce qu'elle se situe dans le cadre d'enjeux politiques et culturels européens. Si Rafael María de Labra rêve d'une *intimité ibéro-américaine*, il songe en vérité à organiser des conférences, des congrès et des expositions hispano-américanistes à *Madrid, Lisbonne, Porto, Barcelone*,

⁵⁷⁰ Ángel STOR, *Las conferencias en el Ateneo, La ilustración española y americana*, XXXIII, 8 de septiembre de 1892, *op. cit.*, 1892, p. 147.

⁵⁷¹ *Dictionnaire de notre temps*, Hachette, Paris, 1988.

⁵⁷² La défense critique de l'Espagne, notamment vis à vis des autres nations européennes est en effet un thème récurrent en Espagne depuis la découverte. Cf Juan Francisco de MASDEU, *Historia crítica de España y de la cultura española*, Madrid, Sancha, 1783-1805 : « Los Holandeses, los Ingleses, los Franceses, los Italianos y los Alemanes creyeron tener un derecho de llamar en sus escritos a la España nación por carácter perezosa, ociosa y negligente; nación de hombres descuidados en el cultivo de las tierras, sin aplicación a las artes, sin genio para el comercio y simples administradores de negociantes extranjeros. Esto se lee desde aquellos tiempos en los libros, esto se copia en todos los diarios, esto resuena por las bocas del vulgo ». (p. 169)

Coimbra et Séville ⁵⁷³ L'Amérique est absente ou sous-représentée la plupart du temps dans les cérémonies du IV^e Centenaire. De nombreux intellectuels parlent d'elle comme d'une abstraction. Ni Castelar, ni Cánovas del Castillo, ni Menéndez y Pelayo, ni Emilia Pardo Bazán, ni Antonio Sánchez Moguel, ni Antonio María Fabié, ni même Francisco Pi y Margall, pour ne citer que ces grandes personnalités, ne se sont jamais rendus en Amérique. L'Amérique est pour eux davantage une histoire qu'une réalité concrète ce qui explique la difficulté qu'ont la plupart des intellectuels espagnols à appréhender l'existence de nations hispano-américaines. La régénération ou reconstruction hispano-américaine proposée est en fait presque systématiquement *hispano-centriste*, ce qui laisse peu de place aux suggestions ou aux attentes éventuelles des opinions et des intellectuels latino-américains. Cet *hispano-centrisme* est imposé méthodiquement dans la vision de l'histoire commune, dans la quête d'une préservation et d'une unité de langue castillane et même dans la recherche de nouveaux débouchés commerciaux pour le développement économique de l'Espagne.

Projections hispano-américanistes sur les coopérations transatlantiques

En quoi l'hispano-américanisme centenaire favorise-t-il dans ces conditions un rapprochement réel entre l'Espagne et l'Amérique latine? En dehors des discours bienveillants et pompeux, du concept d'*intimité ibéro-américaine* forgé par Labra, ou de la *solidarité familiale* réclamée par Juan Valera, quelles sont les actions concrètes qui découlent précisément des réflexions et des propositions du IV^e Centenaire? Dans ses articles et dans son livre précurseur, « 1892 : El IV Centenario del Descubrimiento de América en España » ⁵⁷⁴ Salvador Bernabeu Albert aborde à peine cette perspective. Le Centenaire est évalué essentiellement dans le cadre de l'histoire espagnole comme générateur d'un important mouvement culturel national. L'historien Ignacio Bravo confirme ce point de vue en rappelant l'abondante bibliographie espagnole qu'engendrent les commémorations. ⁵⁷⁵ Pour Fernando Murillo Rubiera, il ne faut pas oublier néanmoins que si l'objectif qualitatif a été atteint, sur le plan quantitatif l'impact reste très limité, aussi bien au niveau des lecteurs de livres et de périodiques (souvenons-nous, par exemple, de l'échec commercial de la revue *El Centenario*) que du public des cérémonies centenaires en général. ⁵⁷⁶ Même si l'impulsion culturelle déclenchée par les célébrations marque la naissance d'un *hispano-américanisme* espagnol s'inscrivant dans un programme plus large de « régénération nationale », il semble, en fin de comptes, d'après Antonio Niño Rodríguez, que ces mouvements n'ont eu, somme toute, qu'une faible

⁵⁷³ Rafael María de LABRA, *La intimidad ibero-americana*, in *Congreso Pedagógico Hispano-Americano-Portugués*, op. cit., 1893, p. 289.

⁵⁷⁴ Salvador BERNABEU ALBERT, op. cit., 1987.

⁵⁷⁵ Ignacio BRAVO, *Extensa Bibliografía in América* 92, Revista del V Centenario, N°4. Especial Suplemento IV Centenario del descubrimiento de América, Madrid, Sociedad Estatal V Centenario, abril-junio 1990.

⁵⁷⁶ José María MURILLO RUBIERA, *Actitud de los intelectuales españoles frente al IV Centenario*, in *Descubrimiento de América del IV al VI Centenario*, Fund. Cánovas del Castillo, Col. Veintiuno, 1993, p. 138.

transcendance politique en Espagne à cette époque, en raison de leur caractère *idéaliste* et *volontariste*.⁵⁷⁷

Les rencontres et célébrations de 1892 auront malgré tout des répercussions, plus ou moins sensibles et plus ou moins fructueuses, selon les cas, sur les échanges entre l'Espagne et les républiques hispano-américaines. L'historien uruguayen Carlos M. Rama, met en évidence d'abord, dans son *Historia de las relaciones culturales entre España y América Latina*⁵⁷⁸, l'importance des rencontres elles-mêmes, dont les effets seront indéniables sur le démarrage ou la poursuite d'échanges intellectuels antérieurs (échanges épistolaires, envois de livres, collaborations littéraires et journalistiques, éditions d'ouvrages latino-américains en Espagne et diffusion d'œuvres espagnoles en Amérique latine) de même que sur les images subséquentes et réciproques que les deux parties se renverront ensuite l'une à l'autre. Le professeur mexicain Aimer García Granados montre aussi l'emprise qu'exerce l'*hispano-américanisme* espagnol (qu'il associe complètement dès 1892 à la pensée conservatrice) sur le développement d'un *hispano-américanisme* latino-américain conservateur.⁵⁷⁹ Antonio Niño Rodríguez, à nouveau, signale les points de convergences qui apparaîtront au début du XX^e siècle entre l'*hispano-américanisme* péninsulaire et l'*ariélisme* de José Enrique Rodó (1871-1917), une idéologie qui aura une grande influence sur l'intellectualité latino-américaine au cours des premières décennies du XX^e siècle.⁵⁸⁰ La défense de la latinité menacée, aussi bien en Europe qu'en Amérique, par l'expansion inéluctable des puissances anglo-saxonnes, la récupération et l'idéalisation du passé, l'exaltation des valeurs de « race » et de tradition, le rêve d'unité culturelle ou linguistique sont quelques-uns des fils conducteurs de ces deux mouvements qui continueront de se développer des deux côtés de l'Atlantique.

L'Espagnol Francisco de Solano, nous rappelle également que Cánovas del Castillo est à l'origine, en 1892, de la déclaration du 12 octobre comme jour de fête nationale, une mesure qui

⁵⁷⁷ Antonio NIÑO RODRIGUEZ, *Hispanoamericanismo, regeneración y defensa del prestigio*, in *España/América latina : un siglo de políticas culturales*, Aietí / Síntesis, Madrid 1983, p. 19.

⁵⁷⁸ Carlos M. RAMA, *Historia de las relaciones culturales entre España y América latina. Siglo XIX*, México-Madrid, Fondo de Cultura Económica, 1982.

⁵⁷⁹ Aimer GRANADOS GARCIA, *Debates sobre España : el hispanoamericanismo en México a fines del siglo XIX, México, D.F. : El Colegio de México; Universidad Autónoma Metropolitana, Unidad Xochimilco, 2005.*

⁵⁸⁰ Antonio NIÑO RODRIGUEZ, *op. cit.* 1983, p. 29. En 1900, José Enrique Rodó publie le livre *Ariel*, qui deviendra très vite le « bréviaire spirituel » de la jeunesse américaine et dans lequel il a recours aux personnages symboliques de *La Tempête* de Shakespeare, pour s'élever contre l'utilitarisme anglo-saxon (Caliban) en opposant à celui-ci les valeurs spirituelles et esthétiques de la culture gréco-latine (Ariel). Edité rapidement dans toute l'Amérique Latine, c'est aussi un hymne à la jeunesse, à la soif d'idéal et de beauté. Il constitue, pour certains, le premier grand essai hispano-américain depuis l'indépendance qui s'adresse directement à tous les intellectuels de l'Amérique hispanique, cette « autre Amérique » que José Martí a baptisé « Notre Amérique ». Pour d'autres il représente plutôt l'instrument idéologique des oligarchies créoles dominantes et/ou encore la source d'un malentendu pernicieux qui nie le métissage fondateur de la culture latino-américaine qui est aussi d'origine indigène, africaine et même asiatique autant qu'européenne.

sera reprise rapidement dans de nombreux pays hispano-américains⁵⁸¹, de même que l'idée de la *race espagnole* véhiculée surtout à partir du *Congrès Pédagogique* de Madrid, selon l'historien costaricien Juan Rafael Quesada Camacho.⁵⁸² Ce congrès, du fait de l'importante participation de professionnels des deux continents est celui qui aura certainement le plus d'impact en Amérique Latine, où émigrent par ailleurs de plus en plus d'enseignants péninsulaires depuis les années 1880. En fait, le modèle éducatif *krauso-positiviste* de la *Institución Libre de Enseñanza* est sans doute le seul véritable modèle culturel, moderne et innovateur que l'Espagne peut proposer alors aux nouvelles républiques hispano-américaines. Dans d'autres domaines et en particulier au niveau politique, économique et social, l'ancienne métropole n'est plus qu'un pâle reflet de son histoire glorieuse. Le *régénérationnisme* n'est-il pas avant tout d'ailleurs, la constatation d'un l'échec généralisé au niveau national? On n'exporte jamais un échec, ni une déception, ni un sentiment d'infériorité. L' *hispano-américanisme régénérationniste* qui affirme en revanche la continuité historique, les valeurs religieuses et culturelles et l'unité linguistique, a néanmoins un sens en Amérique Latine, en particulier pour les élites sociales et culturelles qui ont pris en charge les destinées des nouveaux états indépendants. Mais c'est surtout du côté des écoles et des universités que des échanges significatifs se produiront. La coopération éducative entre l'Espagne et l'Amérique sera l'un des rares fruits tangibles des propositions de l'hispano-américanisme espagnol qui émerge en 1892. Il faudra attendre toutefois près d'une vingtaine d'années, pour qu'un décret du gouvernement espagnol autorise la mise en pratique de certaines recommandations du *Congrès Pédagogique* et du *Congrès Littéraire* de Madrid, lesquelles, après avoir été reprises lors du *Congreso Social y Económico Hispano-Americano*⁵⁸³, seront colportées dans toute l'Amérique latine par le chef de file de l'hispano-americanisme du XX^e siècle, Rafael Altamira, au cours d'un voyage de 9 mois et plus de 300 conférences prononcées en Argentine, en Uruguay, au Chili, au Pérou, au Mexique, aux Etats-Unis et à Cuba. Les mesures édictées par le gouvernement espagnol en avril 1910 introduiront notamment les incitations suivantes : l'ouverture de places réservées pour les étudiants latino-américains dans les centres d'études et de recherche espagnols situés en Espagne ou à l'étranger; l'octroi de bourses aux étudiants espagnols pour faciliter les échanges d'étudiants et de professeurs avec l'Amérique Latine; l'aide à la publication en Espagne d'œuvres scientifiques consacrées à l'Amérique et à l'échange de publications entre les deux continents. Certaines de ces mesures ne seront pas vraiment suivies d'effet, comme l'envoi de boursiers en Amérique Latine, par exemple, les institutions espagnoles préférant généralement les expédier dans des universités et des

⁵⁸¹ Francisco de SOLANO, *Prólogo in* Salvador BERNABEU ALBERT, *El IV Centenario del descubrimiento de América en España*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1987, p. 13.

⁵⁸² Juan Rafael QUESADA CAMACHO, *América latina : memoria e identidad (1492-1992)*, Editorial Respuesta, San José, Costa Rica, 1993, p. 86-87.

⁵⁸³ *Congreso Social y Económico Hispano-Americano*. (Madrid 1900) - Madrid, Imprenta de los hijos de M.G. Fernández, 1902.

laboratoires du Nord de l'Europe ou des Etats-Unis. Les professeurs, cependant, se déplaceront plus volontiers, jouant ce rôle éducateur et conducteur dont rêvent les hispano-américanistes espagnols.

En 1921, sous l'impulsion d'un autre grand américainiste, l'historien et philologue Américo Castro (1885-1972) une véritable politique ministérielle se mettra en place avec la création d'un Bureau des Relations Culturelles (*ORCE : Oficina de Relaciones Culturales del Ministerio de Estado*), largement inspiré aussi du modèle français de coopération linguistique et culturelle qui sèmera en Amérique un important réseau d'Alliances françaises, de lycées et d'instituts français, d'offices des œuvres françaises et des universités françaises à l'étranger. Les problèmes budgétaires et les crises politiques limiteront considérablement l'action de cette institution jusqu'à la dictature du général Primo de Rivera (1923-1930) où elle sera placée, sous le nom de *Junta de Relaciones Culturales (JRC)*, sous la tutelle de l'Etat qui financera sous forme de subventions annuelles d'un demi million de pesetas des organismes privés tels que la *Unión Iberoamericana*, el *Instituto Iberoamericano de Derecho Comparado*, la *Casa de América* de Barcelone, une chaire hispano-américaine de l'Université de Madrid, une autre d'histoire de l'Art à Séville ou la *Sociedad de Historia Hispano-americana*.⁵⁸⁴ A cette époque, comme remarque l'anthropologue Isidoro Moreno, l'*hispano-américanisme* se consolidera dans un contexte d'accentuation du nationalisme d'état car, lorsque se dernier se renforce, *le thème hispano-américain surgit toujours en première ligne de sa rhétorique, cette fois-ci en tant qu'expression d'une communauté culturelle et sentimentale*.⁵⁸⁵ Cette politique culminera lors de l'organisation de l'Exposition Ibéro-américaine de Séville en 1929, à laquelle participeront de nombreux pays latino-américains (Argentine, Brésil, Colombie, Cuba , Chili, Guatemala, Mexique, République Dominicaine, Uruguay et Vénézuéla) dans une situation de grave crise politique et économique nationale et internationale qui ne parviendra pourtant pas à réfréner l'euphorie américainiste et nationaliste palpable dans les discours officiels de Primo de Rivera ou du roi Alphonse XIII lui-même.⁵⁸⁶

Sous la Seconde République, la JCR, plus proche idéologiquement alors, de l'*hispano-américanisme* réformateur de la fin du XIX^e siècle, reprendra à son compte de vieux souhaits émis lors du IV^e Centenaire, concernant encore le développement de la coopération éducative (enseignement primaire et secondaire, centres scientifiques et universitaires), artistique (musées itinérants en Amérique latine) et culturelle (diffusion du livre espagnol à travers la création de bibliothèques populaires, diffusion du théâtre par des tournées de compagnies espagnoles).⁵⁸⁷ A partir de la guerre civile espagnole ce nouvel élan américainiste se scindera inévitablement en deux

⁵⁸⁴ Antonio NIÑO RODRIGUEZ, *Hispanoamericanismo, regeneración y defensa del prestigio*, op. cit., 1983, p. 32-48.

⁵⁸⁵ Isidoro MORENO, *América en la conciencia española : del IV al V centenario - Colloque : Les enjeux de la mémoire : l'Amérique latine à la croisée du cinquième centenaire. Commémorer ou remémorer?*, Paris, AFSSAL, 1992, p. 14.

⁵⁸⁶ *Ibid.* p. 15-16

⁵⁸⁷ Nuria TABANERA GARCÍA, *Institucionalización y fracaso del proyecto republicano (1931-1939)*, in *España / América latina : un siglo de políticas culturales*. op. cit. 1983, p. 49-90.

mouvements antagoniques : un grand courant culturel et scientifique rénovateur, d'une part, diffusé dans divers pays latino-américains par les nombreux exilés républicains qui prendront une part active dans les institutions culturelles et universitaires et les débats intellectuels des pays amphitryons (plus de 100.000 exilés au Mexique, au Chili, en Argentine, à Cuba, au Vénézuéla, en Colombie, au Pérou ou en République Dominicaine)⁵⁸⁸ ; une idéologie officielle franquiste qui récupèrera sous le concept d'*hispanité*, les ingrédients les plus conservateurs et religieux du discours hispano-américaniste de 1892. L'historien Miquel Izard, qui s'est penché sur la célébration du 450^e anniversaire de la découverte de l'Amérique en Espagne, rapporte, par exemple, cette définition de l'*hispanité* qui sera publiée dans le *Diario de Barcelona* le 11 octobre 1942 :

Le mot 'hispanité' a donc un sens spirituel d'une immense valeur. C'est en elle que se fondent la pensée et la culture de la Patrie, pour sa diffusion d'une manière spéciale en Amérique [...] L'hispanité vit, au dessus de toutes choses, dans la spiritualité chrétienne. La doctrine du Christ [...] est sa doctrine. ⁵⁸⁹

Si cette interprétation coïncide parfaitement avec l'idéologie franquiste de l'époque, elle reprend aussi d'importants éléments de l'école idéaliste et mystique de 1892, concernant la figure de Christophe Colomb et la vision historique et catholique d'intellectuels conservateurs tels que Marcelino Menéndez y Pelayo, Emilio Castelar ou Antonio María Fabié. Dans les années 40 seront créées, dans cette ligne de pensée, la *Escuela de Estudios Hispanoamericanos* et la spécialité d'Histoire de l'Amérique dans les programmes universitaires de la *Licenciatura de Filosofía y Letras*. La politique culturelle officielle évoluera ensuite à partir de 1953, date à laquelle, à partir de la signature du pacte de Madrid avec les Etats-Unis, l'Espagne commencera à sortir de son isolement international. Lors du traditionnel discours du 12 octobre de cette année, « jour de la race » ou « jour de l'hispanité » dans l'éphéméride franquiste, le ministre des Relations Extérieures, Martín Artajo, lancera un appel aux républiques latino-américaines pour la constitution d'une *grande Communauté Hispanique des Nations*, reprenant sous une terminologie circonstancielle le vieux rêve de confédération hispano-américaine du IV^e Centenaire. L'*hispanité* cherchera alors à devenir une sorte de *Commonwealth spirituel et métaphysique*⁵⁹⁰ fondé davantage cependant sur une rhétorique de l'unité de « sang » et de caractère et sur un esprit de communauté religieuse et linguistique, que sur de véritables rapprochements politiques et économiques.

La fin de la dictature et le retour de la démocratie en Espagne n'empêcheront pas le maintien d'un certain nationalisme d'état, conçu malgré le développement des autonomies administratives régionales, comme le lien d'*unité indissoluble de la Nation espagnole, patrie commune et indivisible de tous les Espagnols*, tel que le stipulera la constitution de 1978. Et si l'on garde à l'esprit l'idée de Isidoro Moreno que le nationalisme d'état favorise toujours en Espagne la

⁵⁸⁸ Julio SANZ SAINZ, *El exilio español en América, el caso de México*, in *Descubrimiento de América del IV al VI Centenario - Tomo I - op. cit.*, 1993, p. 61-72.

⁵⁸⁹ Miquel IZARD, *Gestas y efemérides. Sobre el Cuarto Centenario*, Boletín Americanista, Vol.37, n°47, Barcelona, 1997, p. 200.

⁵⁹⁰ Isidoro MORENO, *op. cit.*, 1992, p. 19.

résurgence de l'*hispano-américanisme*, on comprendra mieux la politique menée d'abord par les divers gouvernements socialistes de Felipe González, lesquels, tout en favorisant l'intégration de l'Espagne dans l'Union européenne, récupéreront également dans l'esprit et aussi parfois dans leurs possibles applications concrètes certaines des propositions des intellectuels hispano-américanistes de 1892. Le 12 octobre retrouvera ainsi son statut de fête nationale et un nouvel *Instituto de Cooperación Iberoamericana*, sera chargé de reprendre le vieux rêve d'intimité de Rafael María de Labra, dans de nouveaux programmes d'échanges culturels, basés non plus sur une relation familiale inégale bâtie autour d'un certain concept d'autorité parentale, mais plutôt selon un schéma de relations fraternelles plus égalitaires. Les Espagnols, malgré tout, ne pourront éviter de prétendre se poser, à nouveau, comme modèles de référence pour l'Amérique hispanique dans les domaines les plus variés, culturels, économiques et politiques. Même la *transition démocratique* espagnole des années 1975-1982, sera ainsi érigée en exemple à suivre pour les pays du cône sud de l'Amérique, dominés par des dictatures militaires jusque dans les années 1980. La politique *hispano-américaine* du gouvernement de Felipe González connaîtra son apogée en 1992, au moment de la commémoration du Cinquième Centenaire de la découverte de l'Amérique, célébré dans un cadre de projection emphatique de l'image de l'Espagne sur la scène internationale (Exposition universelle de Séville, Jeux Olympiques de Barcelone, institution de Madrid comme capitale européenne de la culture). 1992 sera aussi l'occasion d'un retour sur le IV^e Centenaire : *Vu depuis le V^e Centenaire*, écrira alors José María García Escudero, *il nous apparaît comme lorsque nous regardons à travers des jumelles à l'envers et que les personnes et les choses nous semblent démesurément petites*.⁵⁹¹ Bien que modeste il se montrera, cependant, encore riche d'enseignements, notamment pour l'*Instituto Cervantes* qui décidera de publier une nouvelle édition fac-similée du *Congrès Littéraire hispano-américain de 1892*⁵⁹² au moment où il organisera un nouveau *Congrès de la langue espagnole* à Séville. Même si le thème de l'unité de la langue, présent dans les programmes, sera largement abordé au cours des débats des congressistes qui accorderont une place toujours importante à la *dimension historique* de l'espagnol, on essaiera davantage de concilier, cette fois, les intérêts de part et d'autre de l'Atlantique, en vantant la richesse de la variété linguistique existante en Amérique latine. Cinq ans plus tard, cependant, en 1997, un *premier Congrès international de la langue espagnole* organisé à Zacatecas au Mexique (1997) fera réapparaître d'importantes divergences entre Espagnols et Latino-américains qui rappelleront quelques-uns des thèmes et désaccords de 1892, concernant l'autorité de l'Espagne et de son Académie Royale de la Langue et le spectre de la corruption du castillan en Amérique, selon le vieux modèle du latin en Europe. En 1992, naîtra aussi *La casa de América* à Madrid, un organisme qui concrétisera finalement les

⁵⁹¹ José María GARCÍA ESCUDERO, *El Cuarto centenario del descubrimiento, ¿Qué mensaje ofrecen las publicaciones del Cuarto Centenario?*, op. cit, 1993, p. 56.

⁵⁹² Asociación de Escritores y Artistas Españoles, *Congreso Literario Hispano-Americano*, Edition fac-similé, Madrid, Instituto Cervantes, 1992.

projets des fondateurs et animateurs de la *Unión Ibero-americana*, tels que Jesús Pando y Valle ou Luis Martínez Pacheco un représentant du Collège des Agents de Commerce de la capitale qui recommande au Congrès Littéraire de Madrid en 1892, la création d'un centre international indépendant en Espagne, pour favoriser les échanges scientifiques et littéraires entre l'ex-métropole et ses anciennes colonies.⁵⁹³ C'est ce même objectif que reprendra la *Casa de América*, un organisme conçu pour *favoriser une meilleure connaissance entre les peuples ibéro-américains et l'Espagne et organisé comme un centre actif et dynamique pour le développement de tout type d'activités, suscitant le débat, la réflexion et la recherche sur des thèmes de contenu culturel, artistique, idéologique, social, scientifique, technologique, économique et politique*, le but final étant de *resserrer les liens qui unissent les pays composant la Communauté ibéro-américaine des Nations, [...] ainsi qu'un rapprochement institutionnel entre l'Amérique et l'Europe*.⁵⁹⁴

L'Espagne se donnera un nouveau rôle officiel, à partir des années 1990, sur le plan international, à la mesure de sa nouvelle croissance économique, de ses ambitions politiques et de son histoire complexe aussi bien en Europe qu'en Amérique, celui de *facilitatrice*, voire *d'organisatrice* des relations entre l'Amérique latine et l'Union Européenne. Sa participation sera décisive notamment dans le cadre des *Sommets Union Européenne - Amérique Latine* (Brésil en 1999, Espagne en 2002, Mexique en 2003, Vienne en 2006).

Dès la fin des années 1980, en réalité, la coopération de l'Espagne en direction de l'Amérique latine connaîtra une croissance constante dans tous les domaines d'activités. L'*Agencia Española de Cooperación Internacional* (AECI) créée en 1988 et sa *Dirección General de Cooperación con Iberoamérica* se lanceront des plans audacieux au niveau des relations bilatérales et dans le cadre de programmes régionaux d'envergure. Retenons, aussi, la promotion des *Sommets Ibéro-américains* (Mexique en 1991, Madrid en 1992, Brésil en 1993, Colombie en 1994, Argentine en 1995, Chili en 1996, Vénézuéla en 1997, Portugal en 1998, Cuba en 1999, Panama en 2000, Pérou en 2001, République Dominicaine en 2003, Bolivie en 2003, Costa Rica en 2004, Salamanque en 2005) où seront réunis tous les chefs d'états du monde ibérique et latino-américain. Sur le plan économique l'Espagne deviendra en 1999, le premier investisseur étranger en Amérique latine (20 milliards et demi de dollars), passant même devant les Etats-Unis (20 milliards) cette année-là. Dans le domaine des livres, elle sera à partir du *boum latino-américain* le premier centre de publication de la littérature latino-américaine, le lieu où se font et se défont les tendances et les carrières littéraires. Sur le plan éducatif, une étude récente de la Conférence des Recteurs d'Universités Espagnoles montre l'intensité des échanges qui auront lieu avec l'Amérique latine, concernant dans les années 1990 plus de 40000 étudiants, enseignants et chercheurs des deux continents.⁵⁹⁵

⁵⁹³ Luis MARTINEZ PACHECO, *Memoria*, in *Congreso Literario Hispano-Americano*, op. cit. 1892 et 1992, p. 516-520.

⁵⁹⁴ Statuts de la Casa de América in [http : //www.casamerica.es/quienes.htm](http://www.casamerica.es/quienes.htm)

⁵⁹⁵ Conferencia de Rectores de las Universidades Españolas, *Informe sobre la cooperación académica de España con América Latina*, CRUE, 2004. ([http : //www.crue.org/prelibro.htm](http://www.crue.org/prelibro.htm))

Si l'on considère, en fin de comptes, les activités hispano-américanistes espagnoles de 1892 comme un mouvement précurseur, certes dépassé, inégal et confus, excessivement pompeux et rhétorique et manquant aussi bien d'une audience populaire que d'une vraie stratégie politique, culturelle et économique d'envergure internationale, on peut néanmoins trouver dans les prolongements des idées, des projets et des réalisations espagnoles tout au long du siècle suivant et jusqu'à nos jours, une certaine cohérence voire une véritable continuité historique. Malgré les soubresauts épisodiques, les changements de caps, les guerres et les crises, l'*hispano-américanisme* se consolidera comme une composante inéluctable de la politique étrangère de l'Espagne. L'Amérique est toujours-là, dans les moments les plus critiques et aussi pendant les périodes plus euphoriques, comme le reflet d'une image dans un miroir, traduisant davantage l'état d'âme que l'état physique de l'Espagne, lui redonnant continuellement la conscience d'exister.

DEUXIEME PARTIE :

Les voix latino-américaines du IV^e Centenaire

Y bien, señores : seré yo, pues así lo queréis, y puesto que alguno de entre nosotros, los representantes americanos, ha de ser, seré yo, a pesar de todo quien preste su voz a nuestra América, que, efectivamente, necesita hablar, que quiere hablar, que nos hace señas imperiosas de que hablemos en este momento. [...] ¿Cuál es ese mensaje? ¿De quién es? ¿A quién es? Es sin duda alguna, una gran palabra de amor y de gloria, de filiales parabienes de nuestra América a nuestra madre España, a la patria española, a la entidad política que perdura, grande y gloriosa, en el concierto de los pueblos soberanos. Hoy es su cumpleaños; ella es la descubridora; ella la conquistadora, ella la colonizadora, la grande. [...] La América nació de una herida de gloria que esa España se hizo en el corazón. Sí, señores, hoy es día de justicias seculares. [...] Hoy hace cuatro siglos, señores, ganó la raza hispánica; pero perdió la nación española; y lo que ella perdió fue nuestra vida, fue nuestra herencia. No seremos nosotros los americanos, señores, los que reprochemos la genial locura que nos engendró. [...] La América, señores reconoce su deuda.

Juan Zorrilla de San Martín - *El mensaje de América*, La Rábida, 1892

Hablemos y escribamos en americano; es decir en lenguaje para el que creamos las voces que estimemos apropiadas a nuestra manera de ser social, a nuestras instituciones democráticas. [...] Nuestro vocabulario no será para la exportación, pero sí para el consumo de cincuenta millones de seres, en la América Latina. Creemos los vocablos que necesitamos crear, sin pedir a nadie permiso y sin escrúpulos de impropiedad en el término. Como tenemos pabellón propio y moneda propia, seamos también propietarios de nuestro criollo lenguaje.

Ricardo Palma - *Neologismos y americanismos* - Lima 1896

Quoiqu'il ne soit jamais inutile de remonter jusqu'aux réflexions des philosophes présocratiques sur la question, il suffit cependant de regarder chaque jour autour de nous, pour percevoir que la quête de l'identité, aussi bien dans sa variante individuelle que collective, se définit fondamentalement comme une expression de la différence. Les identités mathématiques, par conséquent, trouvent difficilement leur corrélat dans notre monde réel où un plus un n'est jamais vraiment égal à deux. Nous sommes ou nous existons parce que nous sommes différents. L'autre est celui que je ne suis pas. Mais nous sommes aussi parce que les autres sont là. C'est autour de ces évidences que se construisent, non seulement des réflexions philosophiques plus denses, mais aussi tout un canevas de rapports humains sur lequel se font et se défont les peuples et leurs histoires. Lorsqu'il se réfère à cette relation toujours complexe et ambiguë qu'entretiennent les Européens et les Américains, le philosophe mexicain Leopoldo Zea affirme que *ce qui nous incline vers l'Europe et en même temps se résiste à être l'Europe, c'est justement ce qui nous est propre, ce qui est*

*américain*⁵⁹⁶; c'est-à-dire que l'identité américaine ou latino-américaine, se situe peut-être quelque part sur cette frontière conceptuelle entre différence et ressemblance. C'est devant cette délicate optique que se sont trouvés depuis les indépendances de leurs nations respectives, des générations successives de penseurs et d'artistes latino-américains, qui n'ont cessé de chercher, sur les traces d'Andrés Bello, chacun selon ses critères et sa sensibilité particulière, d'autres manières américaines d'écrire l'histoire. C'est à ces générations aussi qu'appartiennent les voix latino-américaines que nous extrayons à présent du concert centenaire de 1892, dans une tentative, sinon de découvrir de nouvelles pistes, du moins d'éclairer certains carrefours dans l'éternel et inextricable débat sur l'identité latino-américaine.

Près de soixante-dix ans après l'indépendance de ses anciennes colonies américaines et quelques mois avant l'*Exposition Universelle de Chicago* de 1893 qui consacre la toute puissance des Etats-Unis sur la scène continentale et internationale, l'Espagne commémore, coûte que coûte, en 1892, un *Centenaire de la découverte du Nouveau Monde*, à travers lequel elle tente de préserver une intimité *hispano-américaine* transatlantique fondée sur des traditions, une langue, des cultures communes et une histoire revisitée depuis une perspective *régénérationniste*. Cette attitude, orchestrée par les milieux officiels et la bourgeoisie professionnelle et intellectuelle qui se situe au premier rang des manifestations commémoratives s'apparente, comme on l'a vu, à la quête d'une image perdue dans un miroir et dont les reflets éparpillés à travers les multiples cérémonies, congrès et expositions centenaires semblent traduire davantage que les marques de l'histoire ou des cultures partagées, l'état d'âme d'un pays ou d'une nation qui voudrait se redonner la conscience d'exister.

De l'autre côté du miroir, des républiques nouvelles ont émergé, qui se construisent progressivement, en marge de l'Espagne, dans le cadre d'une longue transition politique, sociale et culturelle qui dépasse largement les limites historiques des proclamations d'indépendance. L'éclatement de l'empire colonial espagnol en Amérique a provoqué l'apparition de seize nations indépendantes qui se présentent désormais elles-mêmes sur la scène diplomatique internationale et recherchent de nouvelles alliances stratégiques à la fin du XIX^e siècle, tout en hésitant alternativement entre leur appartenance continentale et leurs origines culturelles espagnoles ou européennes. L'histoire récente de ces pays dérive des processus d'indépendance, influencés par les idéaux de la révolution française et les théories libérales anglo-saxonnes qui ont contribué fortement à façonner les nouveaux ensembles nationaux. Elle découle aussi de l'arbitraire et de la violence de constructions identitaires, rythmées par d'incessantes guerres internes et territoriales et sujettes à des tensions politiques et sociales permanentes. Chacune de ces nouvelles nations, en quête de stabilité intérieure et de reconnaissance internationale, a traversé en effet, au cours des décennies précédentes, des périodes souvent très agitées, provoquées à la fois par ses propres crises internes et par l'intervention étrangère européenne ou nord-américaine. Dans ce contexte le développement des relations extérieures de l'Amérique Latine reste encore trop largement conditionné par des facteurs

596 Leopoldo ZEA, *En torno a una filosofía americana*, México, El Colegio de México, 1945, p. 38-39.

négatifs, plaçant inévitablement ce nouvel espace politique et socio-économique dans un rapport de subordination vis à vis de l'Europe et des Etats-Unis d'Amérique.

Les élites politiques et intellectuelles qui gouvernent les républiques hispano-américaines se sont formées également dans le cadre de la culture européenne, une culture déconcertante dans ce sens qu'elle ne peut être considérée comme originale en Amérique, et maintient une dépendance permanente vis à vis du vieux monde. Les nouveaux Etats ont été de ce fait contraints depuis leur création d'imiter ou de reproduire les modèles occidentaux extérieurs, en adoptant des systèmes politiques, des constitutions, des législations, des organisations sociales, des mouvements artistiques ou des systèmes philosophiques venus de l'étranger. C'est pourquoi le poète José Martí, se plaint de l'assujettissement culturel qu'il observe à la veille du IV^e Centenaire, vis à vis de l'Europe ou des Etats-Unis : *Nous avons toujours été une illusion, dit-il, un masque, avec des caleçons d'Angleterre, un gilet parisien, un pantalon espagnol, et un veston des Etats-Unis* ⁵⁹⁷ D'autres réalités pourtant existent en Amérique, d'autres passés, d'autres peuples issus de mélanges séculaires, d'autres géographies, d'autres besoins qui réclament déjà des réponses politiques, économiques et culturelles plus authentiques.

Les représentants latino-américains qui se déplacent en Espagne pour les célébrations commémoratives de la découverte de l'Amérique ne semblent pas tous partager les inquiétudes de José Martí. Mais si le contexte diplomatique est là, qui conditionne certainement le discours, d'autres illusions identitaires perdurent également, semblables rétrospectivement à celles des Espagnols qui recherchent obstinément en Amérique Latine une prolongation chimérique d'eux-mêmes. Ce sont elles qui justifient le plus souvent le voyage transatlantique, une traversée qui ressemble pour de multiples raisons à un voyage de retour. Mais il ne s'agit pas seulement d'un retour matériel, d'une réappropriation indispensable des lieux constitutifs de la mémoire collective. Comme dans tous les voyages il y aussi une part inévitable d'imaginaire : je vois ce que je voudrais voir. L'autre fixant les limites de moi-même, il peut me révéler qui je suis. Mais l'autre est aussi celui qui me voit et écoute ce que je dis. Les voyageurs latino-américains du IV^e Centenaire s'embarquent ainsi dans une traversée complexe des reflets des miroirs que leurs tendent leurs amphytrions espagnols de 1892.

A partir de l'analyse des discours et des attitudes de ces délégués improvisés ou officiels et des professionnels ou des intellectuels latino-américains présent en Espagne, nous essaierons, à présent, de mettre à jour les formes et les contenus d'un autre mouvement hispano-américaniste, sans doute bien antérieur à 1892, mais que révèlent singulièrement les commémorations centennaires. Constituant un courant complémentaire davantage qu'un corollaire, il s'exprime dans le cadre d'un carrefour générationnel inédit depuis les indépendances et qui constitue une expérience brève et unique dans l'histoire des relations culturelles entre l'Espagne et l'Amérique Latine. C'est cette convergence précisément que nous prétendons révéler.

597 José MARTÍ, *Nuestra América*, El Partido Liberal, México, 30 de enero de 1891, in *Nuestra América*, Barcelona, Biblioteca Ayacucho, 1985, p. 30.

Revenant aux débats initiés précédemment par les Espagnols et portant principalement sur la figure de Christophe Colomb, sur la caractérisation de la conquête et de la colonisation américaine, sur la question de la langue ou sur les enjeux économiques d'une possible réconciliation transatlantique, nous resterons dans le cadre de l'histoire des idées et plus précisément dans une perspective générationnelle au sens du philosophe espagnol José Ortega y Gasset selon lequel il existe des hommes vivant à une même époque mais qui, parce qu'il ne proviennent pas du même passé, appartiennent cependant à des générations différentes. A partir de la confrontation bibliographique de 1892 nous nous interrogerons finalement sur l'intérêt pratique et spéculatif de la rencontre centenaire de même que sur l'existence et le sens de ces frontières imaginaires que dessine l'histoire.

I - Voyages, rencontres, diplomaties et dithyrambes

Les centennaires sont des phénomènes modernes nés au XIX^e siècle et résultant d'une évolution sociale et culturelle marquée par la laïcisation des sociétés bourgeoises, le développement des sciences et des techniques et l'essor de modèles de pensée tels que le positivisme ou l'historicisme qui postule que la raison est le moteur principal de l'histoire et que le passé n'acquière véritablement de sens qu'à posteriori. Recherchant des perspectives janusiennes mais prisonnier d'un ensemble de circonstances, le centenaire espagnol de 1892 ne nous livre cependant que les reflets imparfaits d'un présent historique particulier dont nous essayons aujourd'hui d'assembler les pièces, un contexte dans lequel tout est affaire de paroles et de présences, l'histoire ne devenant finalement qu'un prétexte pour dire ou montrer aux autres ce que l'on voudrait être.

C'est pourquoi les célébrations du IV^e Centenaire de la découverte de l'Amérique en Espagne intéressent peut-être davantage les diplomates que les historiens latino-américains. Les deux souvent se confondent dans des personnalités aussi riches et éclectiques, par exemple, que celle de l'ambassadeur mexicain Vicente Riva Palacio (1832-1896) qui se présente selon les circonstances en tant qu'anthropologue, avocat, chroniqueur, critique littéraire, conteur, député, dramaturge, général, humoriste, journaliste, magistrat, ministre, poète ou romancier¹. Si tous les délégués latino-américains ne cumulent pas autant de titres et de compétences, ils sont pourtant sollicités sur les fronts les plus divers, au gré des rencontres et des manifestations commémoratives où ils se trouvent conduits, du fait de leur infériorité numérique, à représenter un très large éventail de spécificités hétéroclites. Face à l'imposante bourgeoisie intellectuelle et professionnelle espagnole ils constituent un minorité contextuelle sur laquelle se fixe néanmoins l'attention de la presse et des organisateurs officiels, soucieux tout particulièrement de souligner la participation des républiques hispano-américaines aux commémorations espagnoles.

Mais l'année 1892 s'inscrit aussi dans un élan politique et diplomatique beaucoup plus vaste, initié depuis les indépendances et qui se poursuivra bien au-delà du contexte centenaire. L'Amérique latine émerge sur la scène internationale comme en atteste l'important développement de son corps diplomatique à la fin du siècle. Seulement en France, par exemple, *293 diplomates sont en poste à Paris entre 1880 et 1900 et représentent 10 pays de l'Amérique hispanique : Argentine, Bolivie, Chili, Colombie, Equateur, Mexique, Paraguay, Pérou Uruguay, Venezuela. Phare culturel et modèle intellectuel*, la capitale française, d'après Pauline Raquillet-Bordry, auteure d'une étude sur le milieu diplomatique hispano-américain, *ne peut laisser indifférent les étrangers, qui souhaitent pénétrer son esprit et ses moeurs afin d'y trouver la reconnaissance de leurs actes, de leurs idées ou de leur comportement.*² Si

¹ Cf. III.1. Vicente Riva Palacio.

² Pauline RAQUILLET-BORDRY, *Le milieu diplomatique hispano-américain à Paris de 1800 à 1900*, in *Histoire et Sociétés de l'Amérique latine*, n° 3, mai 1995, Paris, Université de Paris VII, 1995, p. 81-106.

Madrid ne jouit pas à la même période d'un prestige international équivalent, elle compte néanmoins d'importantes représentations diplomatiques comme le montrent les célébrations du IV^e Centenaire à l'organisation desquelles participent notamment les délégations d'Argentine, de Colombie du Costa Rica, de la République Dominicaine, du Guatemala, du Mexique, du Pérou et de l'Uruguay.

Selon Carlos M. Rama, la vision diplomatique des Espagnols de la Restauration correspond alors à une sorte d'*impérialisme pacifique*. Quoique l'ex-métropole semble avoir renoncé définitivement à la reconquête territoriale préconisée souvent jusque dans le milieu du XIX^e siècle, elle se raccroche encore à utopie expansionniste et *hispano-américaniste*, développée principalement à partir de quatre objectifs significatifs : la formation d'une grande coalition de nations qui parlent l'espagnol, la revendication idéologique de l'existence d'une *race espagnole*, la recherche de nouveaux échanges commerciaux qui pourraient dynamiser son économie, le renforcement d'une *yankee phobie* destinée à prévenir non seulement le danger d'une expansion des Etats-Unis en Amérique latine, mais surtout vers les possessions espagnoles des Antilles.³

Pour les républiques latino-américaines, l'établissement de liens diplomatiques avec l'Espagne équivaut à un processus long et difficile qui s'opère de 1836 (Mexique) à 1894 (Honduras)⁴ ou à 1898 pour les dernières grandes colonies insulaires (Cuba et Porto Rico). *L'élaboration d'une image pour la première fois externe de celle qui a été sa métropole* se dissocie seulement alors progressivement, d'après l'historien argentin Tulio Halperin Donghi, *de la tâche préalable et plus urgente consistant à établir l'inventaire de ce que l'action espagnole a légué en Amérique aux nouvelles nations*. Et ces nouvelles nations hispano-américaines qui cherchent encore dans leur passé colonial *des clefs pour le présent et l'avenir*⁵, n'y trouvent pas toujours les mêmes réponses. Celles-ci évoluent dans le cadre d'une lente transition générationnelle, au gré des intérêts et des conflits internes et externes qui modulent et modèlent les reconstructions identitaires.

Si l'émancipation politique vis à vis de l'Espagne semble définitivement acquise pour l'Amérique Latine, la conquête de l'autonomie intellectuelle, en revanche, constitue encore une démarche ambiguë, complexe et sujette à l'influence de variations géopolitiques et démographiques non négligeables à la fin du XIX^e siècle. Elle s'inscrit dans une évolution historique initiée au moment même de la découverte du Nouveau Monde et qui s'est accentuée plus rapidement à partir de la deuxième moitié du XVIII^e, siècle à la faveur des sciences et des doctrines philosophiques de l'Illustration qui ont permis d'abord aux Hispano-américains de s'approprier directement leurs propres réalités continentales, remettant en cause

³ Carlos M. RAMA, *Historia de las relaciones culturales entre España y América latina. Siglo XIX.*, México-Madrid, Fondo de Cultura Económica, 1982, p. 175.

⁴ Jorge CASTEL, *El restablecimiento de las relaciones entre España y las Repúblicas Hispanoamericanas (1836-1894)*, Cuadernos de «Historia de las Relaciones Internacionales y Política exterior de España», Madrid, Marto Artes Gráficas, 1955.

⁵ Tulio HALPERIN DONGHI, *El espejo de la historia*, Buenos Aires, Editorial Sudamericana, 1998, p. 67-68.

les représentations traditionnelles imposées par la métropole. Après les guerres d'indépendance, résultantes justement de cette remise en cause, les intellectuels latino-américains se sont attachés à analyser un héritage colonial dans lequel ils ont cherché à discerner les racines des problèmes politiques et sociaux des nouvelles républiques, s'évertuant à critiquer ou à refuser, pour mieux s'en décharger, le patrimoine culturel légué par les Espagnols aux nouvelles entités nationales. C'est pourquoi, d'après Leopoldo Zea, les Hispano-américains ne diffèrent pas des Européens sur le plan théorique, au XIX^e siècle, dans leur approche romantique puis positiviste de l'histoire, mais ils s'opposent dans l'usage qu'ils font du passé. Pour eux, si le passé doit être montré c'est pour être mieux nié ensuite. Les historiens européens, au contraire, s'appliquent à révéler un passé qu'ils veulent affirmer⁶. Les constructions identitaires et nationales subséquentes sont donc abordées en Europe et en Amérique latine de manière contradictoire.

Depuis l'indépendance, en effet, de nombreuses voix se sont élevées outre-Atlantique pour dénigrer l'héritage espagnol. L'intellectuel argentin Juan Bautista Alberdi (1810-1884), l'un des plus virulents détracteurs de ce qu'on appelait l'*espagnolisme*, n'hésitait pas à affirmer, par exemple, en 1838 que la période coloniale était synonyme de tyrannie et que *le principal obstacle au progrès du nouveau régime, était le cumul de fragments qu'il restait encore de l'ancien, c'est-à-dire les idées, le caractère, les croyances, les habitudes rétrogrades* reçues des Espagnols.⁷ C'est dans le même esprit que le professeur José Victorino Lastarria (1817-1888) présentait aussi en 1844, quelque peu après la fondation de l'Université de Santiago, sa thèse intitulée *Investigaciones sobre la influencia social de la Conquista y el sistema colonial de los españoles en Chile*, dans laquelle il analysait les principaux vices engendrés par la colonisation : *la cupidité, la paresse, l'utilisation de la religion à des fins despotiques, l'imposition de lois qui violaient les coutumes autochtones, l'appétit guerrier, le mépris pour ceux qui se consacrent aux travaux de l'industrie...*⁸ Son jeune compatriote, l'écrivain Francisco Bilbao (1823-1865) concluait la même année dans le journal chilien *El Crepúsculo* :

Notre passé est l'Espagne. L'Espagne du Moyen Age. Le Moyen Age était voué corps et âme au catholicisme et à la féodalité. [Aujourd'hui] l'individu comme l'homme en général demande la liberté de pensée....⁹

⁶ Leopoldo ZEA, *El pensamiento latinoamericano*, Barcelona, Ariel, 1976 (Edition électronique de Liliana Jiménez Ramírez, en collaboration avec Martha Patricia Reveles Arenas et Carlos Alberto Martínez López, Proyecto ensayo hispánico, diciembre 2003, [http : //www.ensayistas.org/filosofos/mexico/zea](http://www.ensayistas.org/filosofos/mexico/zea)).

⁷ Juan Bautista ALBERDI, *La Moda*, 14 de abril de 1838. *Obras completas*, T. 1, Buenos Aires, La Tribuna Nacional Bolívar, 1886 in *Antología del ensayo ibero e iberoamericano*, [http : //ensayo.rom.uga.edu/](http://ensayo.rom.uga.edu/)

⁸ José Victorino LASTARRIA, *Investigaciones sobre la influencia social de la conquista, del sistema colonial de los españoles en Chile*; Memoria que D. J. V. Lastarria presentó a la Universidad en su sesión general del 22 de septiembre de 1844, Santiago, Anales de la Universidad de Chile (1843-1844), p. 199-272.

⁹ Francisco BILBAO, *Sociabilidad chilena in El Crepúsculo*, *Periódico Literario y Científico Santiago*, 1 de junio de 1844, Colección Biblioteca Nacional de Chile (1843-1844) 2 v., tomo 2, N° 2, p. 57-90.

Domingo Faustino Sarmiento (1811-1888), un autre grand idéologue argentin, refusait carrément à l'Espagne toute autorité intellectuelle sur l'Amérique hispanique. Lors d'un séjour à Madrid, en 1846, il rétorqua ainsi à un Espagnol qui s'inquiétait des libertés orthographiques que prenaient les écrivains argentins avec la langue castillane :

Ceci ne constitue pas un grave inconvénient [...] puisque là-bas [en Argentine] nous ne lisons pas de livres espagnols; puisque vous n'avez ni auteurs, ni écrivains, ni savants, ni économistes, ni politiciens, ni historiens, ni quoi que ce soit de comparable; comme vous vous contentez de traduire ici et que nous traduisons nous aussi là-bas, cela nous est absolument égal que vous écriviez d'une manière ce que vous traduisez et que nous le fassions, nous, d'une autre manière.¹⁰

A la fin du XIX^e siècle, cependant, les nouvelles conjonctures politiques, le développement économique, les avancées diplomatiques, la résurgence d'une importante immigration d'origine péninsulaire et l'essor de l'expansionnisme des Etats-Unis en Amérique sont autant d'éléments qui contribuent à favoriser des changements de perspectives dans les dispositions latino-américaines à l'encontre de l'Espagne. L'Amérique latine, gouvernée par des élites politiques plus conservatrices et moins réfractaires aux intérêts espagnols embrasse aussi la cause du positivisme, un courant philosophique qui, bien qu'il place la science et le progrès au dessus des croyances métaphysiques ou théologiques ne semble pas vraiment remettre en cause ni les croyances religieuses, ni les traditions sociales. Ce mouvement qui connaîtra une ampleur considérable jusque dans les années 1910, apparaît surtout alors comme l'instrument idéologique le plus adéquat pour répondre aux nouveaux défis nationaux et internationaux qu'affrontent les jeunes républiques,¹¹ car une autre Amérique hispanique semble émerger, il est vrai, entre 1880 et 1900, comme l'explique Leopoldo Zea :

Une Amérique hispanique qui n'avait plus rien à voir, en apparence, avec celle des cinquante premières années qui avaient suivi l'indépendance politique. Un nouvel ordre s'instaurait dans chaque pays; mais il ne s'agissait plus de l'ordre théologique et colonial que l'on avait répudié. C'était désormais un ordre qui s'appuyait sur la science. Un ordre qui se préoccupait de l'éducation de ses citoyens et qui cherchait à leur procurer le plus grand confort matériel possible. Les chemins de fer commencèrent à surgir et à croiser les routes, les industries se multipliaient. Un ère de progrès se faisait sentir et avec elle un grand optimisme. En politique, les mots liberté, progrès et démocratie apparaissaient comme de nouveaux drapeaux hissés sur des bases scientifiques et positives. Une puissante immigration dans divers pays hispano-américains faisait penser à ce que

¹⁰ Domingo Faustino SARMIENTO, *Carta a Victorino Lastarria*, 15 de noviembre de 1846, in *Viajes en Europa, África i América : 1845-1847, Obras de D.F. Sarmiento*. T. V, Santiago de Chile, Imprenta Gutenberg, 1886, p. 148.

¹¹ « Sa pénétration irrésistible [du positivisme] en Amérique latine s'explique à la fois par l'urgence politique de créer l'homogénéisation et la solidarité nationales, en orientant les individus vers l'intérêt collectif, et par l'urgence économique d'exploiter et de rentabiliser au mieux les richesses des républiques nouvellement indépendantes. En outre le positivisme est aussi la réponse philosophique à la révolution industrielle du XVIII^e siècle et l'adaptation à une nouvelle donne internationale qui modifie totalement les équilibres politiques établis. » in Jean-Marie LEMOGODEUC (coordinateur), Rubén BAREIRO SAGUIER, François DELPRAT, Jean FRANCO, Néstor PONCE, *L'Amérique hispanique au XX^e siècle*, Paris, PUF, 1997, p. 14.

celle-ci avait signifié pour les Etats-Unis d'Amérique. La richesse provenant de l'industrie paraissait constituer alors le meilleur des stimulants pour la croissance de cette nouvelle Amérique. L'idéal des émancipateurs de l'Amérique hispanique semblait se réaliser enfin.¹²

Cette vision optimiste ne doit pas masquer malgré tout des réalités beaucoup plus contrastées : des inégalités sociales et juridiques persistantes; le mécontentement croissant de larges secteurs de la population écartés du progrès; la soumission des priorités nationales aux intérêts économiques étrangers; la consolidation, de fait, d'une nouvelle forme plus insidieuse de colonialisme moderne. L'essor du positivisme latino-américain, finalement, ne parvient pas à instaurer une véritable rupture avec le passé. Il préserve les hiérarchies sociales et culturelles héritées de l'époque coloniale tout en révélant à la fois la crainte et la fascination des élites vis-à-vis des modèles libéraux et utilitaristes anglo-saxons.

Dans un contexte politique dominé un peu partout par les conservateurs, l'image de l'Espagne évolue également dans le cadre d'un courant *restaurateur* propice à l'élaboration d'une véritable *nostalgie* du passé colonial ou même à la révision de l'histoire de l'indépendance. C'est ainsi par exemple que le philologue colombien Miguel Antonio Caro (1843-1909) traduit cette nouvelle perception des choses :

L'année 1810 n'établit pas une ligne séparatrice entre nos grands-parents et nous-mêmes; parce que l'émancipation politique ne suppose pas que l'on improvise une nouvelle civilisation; les civilisations ne s'improvisent pas. La religion, la langue, les coutumes et les traditions, nous n'avons rien créé de tout cela; nous l'avons reçu par transmission de génération en génération, et de main en main pour ainsi dire, depuis l'époque de la conquête, et de la même manière nous le retransmettrons à nos enfants et nos petits enfants comme le bien précieux et le riche patrimoine de races civilisées. Notre indépendance date de 1810 mais notre patrie commence bien des siècles auparavant. Notre histoire depuis la conquête jusqu'à nos jours est l'histoire d'un même peuple et d'une même civilisation matérielle. C'est ce qu'ont établi les conquistadors, ce que nous ont légué nos parents, ce qui constitue notre héritage national, ce qui a pu être altéré mais non détruit par les révolutions politiques qui n'ont pas représenté une transformation sociale.¹³

D'après Carlos M. Rama le programme politique des conservateurs n'est autre que *la revendication des institutions hispaniques traditionnelles : la Monarchie, l'Eglise et l'Armée*, l'Empire du Brésil constituant d'ailleurs pour beaucoup de Latino-américains jusqu'en 1889 un modèle d'adaptation monarchique pour le continent.¹⁴ L'empreinte espagnole s'accroît considérablement, en outre, par le biais de l'Eglise catholique qui bénéficie comme on l'a vu d'un important flux migratoire d'origine rurale en provenance de la Péninsule ibérique. Les prêtres espagnols qui interviennent dans la réorganisation du système ecclésiastique des nouvelles républiques jouent aussi un rôle fondamental dans le développement de l'enseignement privé religieux, exerçant une influence directe sur les élites politiques et économiques locales. *Attaché à la défense des valeurs morales du christianisme importées en*

¹² Leopoldo ZEA, *op. cit.*, 1976.

¹³ Miguel Antonio CARO, *Estudios Hispánicos*, Instituto de Cultura Hispánica, Bogotá, 1952, p. 58-103., cité in Carlos M. RAMA, *op. cit.*, 1982, p. 106.

¹⁴ Carlos M. RAMA, *op. cit.*, 1982, p. 108.

*Amérique latine par la Couronne et défendues par la société coloniale, le clergé latino-américain valorise le passé et marque son hostilité envers le changement, devenant ainsi l'allié objectif des conservateurs.*¹⁵

Si l'image de l'Espagne semble donc évoluer positivement, notamment dans les milieux conservateurs qui dominent la plupart des Etats latino-américains c'est aussi parce qu'un climat diplomatique nouveau s'est instauré progressivement entre les deux continents, plus propice aux réconciliations post-coloniales. Tout se passe un peu comme si le règlement des différents historiques et coloniaux qui opposent l'Amérique Latine à l'Espagne pouvait, du fait de nouvelles circonstances géopolitiques, être mis en sourdine ou en suspens pour quelque temps car d'autres priorités intéressent désormais les deux parties, engagées dans des alliances stratégiques et des processus de modernisation sociale plus déterminants : Les traités et les ratifications signés de part et d'autre depuis plus de cinquante ans, les mouvements migratoires, les premiers rapprochements académiques et culturels suscités par l'hispano-américanisme espagnol renaissant et par la présence d'intellectuels latino-américains « transplantés » en Espagne ou le renforcement du corps diplomatique des nouvelles républiques d'Amérique latine en Europe, apparaissent comme des éléments déterminants qui favorisent pour la première fois le rétablissement d'un dialogue entre la vieille métropole ibérique et ses anciennes colonies.

La rencontre commémorative de 1892 survient donc précisément à ce moment là, dans une conjoncture politique et socio-économique, certes dépressive pour les Espagnols, de même que pour de nombreuses républiques américaines, et alors que tous les antagonismes n'ont pas encore été résolus mais dans un contexte diplomatique globalement plus favorable qui permet la venue en Espagne d'une importante délégation latino-américaine. La déclaration adressée, par exemple, par le président mexicain Porfirio Díaz (1830-1915) au Congrès Littéraire Hispano-américain de Madrid, atteste de ce nouveau climat *d'entente cordiale*, propice à la flatterie réciproque et à l'idéalisation circonstancielle du passé commun :

En aucun cas je ne refuserai ma coopération pour tout ce qui est en mesure d'affecter l'union et la grandeur de pays qui se confondent et se rapprochent du fait de leurs attaches nombreuses et en particulier du lien puissant de la langue; et la refuser à présent ce serait oublier l'importance de l'événement que l'on cherche à commémorer et qui, après quatre siècles, est devenu, avec la sanction du temps et de l'histoire, l'héritage glorieux que se partagent fraternellement, le peuple qui l'a mené à bien en surpassant le niveau intellectuel de son époque et les peuples qui en raison de ce même événement sont entrés dans la vie de la civilisation moderne.¹⁶

¹⁵ Jean-Marie LEMOGODEUC (coordinateur), *L'Amérique hispanique au XX^e siècle*, op. cit., 1997, p. 6.

¹⁶ Porfirio DIAZ, *Comunicación del Excmo. Sr. Presidente de la República de México*, in *Congreso Literario Hispano-Americano*, op. cit., 1892/1992, Apéndice 2, p. 603.

I-1. Le voyage de retour

Les représentants latino-américains qui se déplacent en Espagne pour les commémorations de 1892 accomplissent un voyage transatlantique, à la fois réel et culturel, une traversée océanique qui s'apparente pour de multiples raisons à un voyage de retour.

Il pourrait s'agir d'un voyage semblable à celui que font les exilés du roman de l'écrivain argentin Daniel Moyano dans son *Libro de Navíos y Borrascas*.¹⁷ L'histoire est la suivante : sur le bateau qui les conduit de Buenos-Aires à Barcelone, des hommes et des femmes contraints à l'exil, s'interrogent sur leur identité réelle et sur le sens de leur expédition vers l'ancienne métropole espagnole. Sont-ils vraiment en train de partir ou de revenir? Si le périple qu'ils entreprennent vers l'Europe peut-être assimilé à un retour pour d'évidentes raisons historiques, il revêt alors un sens bien particulier. Il ne s'agit plus d'un départ vers l'inconnu, mais d'une rentrée, une épreuve très différente et qui exige un autre constat. Les personnages de Moyano ont l'impression de n'être alors plus que les descendants d'immigrants espagnols partis vers l'aventure et qui, incapables de survivre ou de prospérer dans le nouveau monde, rentrent bredouilles sur la terre de leurs aïeux. Dans leur situation, l'idée de voyage de retour s'accompagne donc nécessairement d'un sentiment d'échec. Dans le cas des délégués latino-américains du IV^e Centenaire les circonstances cependant sont différentes. C'est un retour officiel. Même s'ils ne sont pas toujours directement mandatés par leurs gouvernements respectifs ces hommes et ces femmes effectuent une mission diplomatique, la première de cette importance, sans doute, depuis la reconnaissance publique de leur pays par les autorités espagnoles. Le retour vers l'Espagne est donc pour eux un acte d'affirmation, la mise en pratique, en quelque sorte, de l'indépendance formelle de leur nation.

Toute l'histoire des relations culturelles entre l'Espagne et l'Amérique tourne autour des voyages. Mais comme dans le cas du roman de Moyano ce furent souvent des voyages imaginaires. Certes il y eut dès le commencement les explorations, les découvertes, les conquêtes, la colonisation : des rencontres physiques et donc réelles entre les deux mondes. Mais dès le début également, il s'agit surtout d'un processus de définition et d'appropriation mentale de l'espace américain par l'imaginaire européen. Les récits des premiers voyages de Christophe Colomb, par exemple, étaient déjà imaginaires en ce sens qu'ils ne racontaient pas ce que voyait le navigateur mais ce qu'il voulait voir, tantôt les côtes orientales de l'Asie, tantôt l'entrée du paradis terrestre. A partir des voyages de retour des explorateurs et des conquérants européens l'Amérique fut ainsi inventée¹⁸ par l'Europe.

¹⁷ Daniel MOYANO, *Libro de Navíos y Borrascas*, Buenos Aires, Editorial Legasa, 1983.

¹⁸ Il s'agit d'une expression aujourd'hui classique que l'on doit à l'historien mexicain Edmundo O'GORMAN, auteur de *La invención de América* (Fondo de Cultura Económica, México, 1958). Spécialiste de l'histoire de l'apparition de l'Amérique dans le contexte de la culture occidentale, Edmundo O' Gorman est également un grand connaisseur de la *Raccolta*, le catalogue colombien élaboré à Gênes en 1892 dans le cadre des célébrations du IV^e Centenaire de la Découverte de l'Amérique (*Raccolta Documenti é studi pubblicati dalla R.*

Alors qu'elle remet en cause, du fait même de son existence, toutes les représentations du monde antérieures, l'apparition de l'Amérique dans la culture occidentale suscita, de plus, en Europe, une autre expectative non moins importante : la possibilité de créer sur ce continent un nouveau monde, ou plutôt une nouvelle Europe. Cette attente qui a joué un rôle décisif depuis la découverte et la colonisation et jusqu'à la construction des Etats américains modernes demeure encore aujourd'hui l'un des facteurs d'échanges fondamentaux entre les deux continents. Le concept de *nouveau monde*, qui vit le jour sous la plume de Christophe Colomb lors de son troisième voyage avant de proliférer dans toute la littérature universelle, a déterminé, d'une certaine façon, la présence de deux seules voies possibles pour le développement de l'histoire américaine : l'imitation ou l'originalité. Ce *nouveau monde* étant envisagé dès le départ comme un prolongement ou une alternative au *vieux monde*, ces deux voies en Amérique se définissent donc nécessairement par rapport à l'Europe. De nombreux intellectuels américains se sont intéressés depuis longtemps à cette question, tels que les Mexicains Edmundo O'Gorman ou Leopoldo Zea¹⁹ qui ont cherché à montrer en particulier, comment les divergences constitutives entre les deux Amériques, l'Amérique Latine et l'Amérique Anglo-Saxonne résultent en grande partie de la différence d'attitude vis à vis du modèle européen. En Amérique Latine, la voie imitative, consistant à reproduire depuis la colonisation les formes de la vie européenne et ibérique sur le nouveau continent en les adaptant à peine aurait été prépondérante, constituant ainsi un réel obstacle au développement politique et économique des Etats latino-américains. En Amérique anglo-saxonne, la voie originale, privilégiant l'adaptation du modèle européen ou sa transformation en fonction des nouvelles circonstances, aurait stimulé au contraire l'essor spectaculaire des Etats-Unis.

Les réalités politiques et économiques de la fin du XIX^e siècle semblent corroborer, il est vrai, ces théories, même si le monde latino-américain ne peut être nullement considéré alors comme une entité homogène. L'émancipation vis à vis de l'Espagne et du Portugal a renforcé en outre l'influence de modèles européens non péninsulaires de telle manière que s'il semble logique de se demander, comme on l'a vu précédemment, si l'Amérique hispanique ne demeure pas encore en 1892 un sorte de mirage pour les Espagnols, il est juste aussi de s'interroger sur l'illusion européenne qui se profile depuis la perspective latino-américaine. Déjà Sarmiento en 1845 écrivait à propos des mouvements d'indépendance latino-américains qu'il était *inutile de s'attarder sur le caractère, l'objet et la finalité* de cette révolution continentale car *dans toute l'Amérique, il avaient été les mêmes, nés de la même origine, à savoir : le mouvement des idées européennes*.²⁰ Pourtant dès le début du XIX^e siècle la question de l'originalité est un thème qui a obsédé les artistes et les intellectuels latino-

Commissarie Colombiana pel quatro centenario dalla acoperta dell America [Genova ; Roma : Forzani & C. - Luigi Ferrari], 1892).

¹⁹ Leopoldo ZEA, *América en la Historia*, Madrid, Editorial Revista de Occidente, 1970 et Edmundo O'GORMAN, *op. cit.*, 1958.

²⁰ Domingo Faustino SARMIENTO, *Facundo*, 1845, *Civilización y Barbarie en Las Pampas Argentinas*, www.elaleph.com, 1999, p. 62.

américains et en particulier tous ces hommes de lois ou de lettres qui ont voulu prendre en charge la construction des identités nationales, tels que le Vénézuélien Andrés Bello (1781-1865) qui déclarait en 1848 que :

Notre civilisation sera aussi jugée par ses œuvres, et si on l'a voit copier dans un esprit de servitude la civilisation européenne, même dans ce que celle-ci a d'applicable, quel sera le jugement que se forgera de nous un Michelet, un Guizot? Ils diront : l'Amérique n'a pas encore secoué ses chaînes; elle se traîne sur nos traces avec les yeux bandés; il n'y a pas dans ses œuvres une pensée qui lui soit propre, il n'y a rien d'original, rien de caractéristique; elle contrefait les formes de notre philosophie et n'est pas maîtresse de son propre esprit; sa civilisation est une plante exotique qui n'a pas encore absorbé tous les sucs de la terre qui la sustente. ²¹

Au moment des préparatifs du IV^e Centenaire, José Martí, le leader des indépendantistes cubains, colporteur de l'expression *Nuestra América*, cette autre Amérique qui n'est ni anglo-saxonne ni vraiment latine non plus, déplore lui aussi *les idées importées qui ont retardé en raison de leur manque de réalisme local le gouvernement logique* des Etats latino-américains. Le problème de l'indépendance, selon lui, est moins une question de changement de formes que de changement d'esprit car *la colonie a continué de vivre dans la république*.²² Même le *modernisme*, par exemple, ce mouvement littéraire dont il est l'un des initiateurs et qui prône l'originalité américaine, ne se définit-il pas en tant qu'héritier des courants romantiques, parnassiens, symbolistes ou décadents de la poésie française?²³ Ce qui correspond alors à la *véritable origine de notre littérature*, reconnaîtra quelques années plus tard le critique argentin Manuel Ugarte (1878-1951), c'est précisément *ce point qui marque notre annexion culturelle complète à l'Europe*.²⁴ Et que dire alors du darwinisme, du libéralisme, du positivisme, du socialisme ou de l'anarchisme, tous ces courants nés dans le vieux monde et dont les échos surprenants et fédérateurs se propagent dans toute Amérique Latine? L'originalité culturelle est-elle vraiment possible dans ces conditions?

Si le retour vers l'Espagne en 1892 constitue pour les Latino-américains un acte d'affirmation politique et intellectuelle, il leur faut, malgré tout, faire appel encore une fois au référent européen. C'est un peu comme si seulement l'Europe pouvait reconnaître l'originalité de l'Amérique Latine et donc la légitimer. L'Espagne elle aussi n'est-elle pas tributaire d'ailleurs du même jugement? Celle qui fut un jour une grande métropole culturelle, ne se contente-t-elle pas désormais de traduire, comme disait Sarmiento, ce que d'autres nations européennes inventent? ²⁵

²¹ Andrés BELLO, *Autonomía cultural de América*, Santiago, 1848, in Leopoldo ZEA, *op. cit.*, 1970, p. 16.

²² José MARTÍ, *En los Estados Unidos*, Madrid, Alianza Editorial, 1968, p. 304-305.

²³ Rubén DARÍO rappellera dans un article de 1896 cette devise de Paul Groussac (1848-1929) : « Qui puis-je imiter pour être original? », in *La Nación*, Buenos Aires, 27 de noviembre de 1896.

²⁴ Manuel UGARTE, *La joven literatura hispanoamericana*, Armand Colin, Paris, 1906, p. XXXV, cité par Ángel RAMA in *La crítica de la cultura en América Latina*, Biblioteca Ayacucho, Barcelona, 1985, p. 94.

²⁵ Domingo Faustino SARMIENTO, *op. cit.*, 1886, p. 148.

Lorsqu'à la fin d'un siècle de ruptures il est question de célébrer en Espagne le IV^e Centenaire de la Découverte de l'Amérique, il s'agit par conséquent d'un voyage de retour pour les Espagnols, d'une part, qui trouvent là une occasion idoine de revenir sur leur propre histoire pour la réaffirmer; et pour les Hispano-américains, d'autre part, pour qui les célébrations supposent non seulement le retour vers une source identitaire mais aussi et surtout une expérience initiatique semblable à celle d'un individu qui après avoir rompu tout lien avec sa famille parentale, se retrouve de nouveau confronté au foyer familial. Des griefs historiques subsistent, inévitablement, qu'il faut mettre en sourdine, diplomatie oblige, de même que des rivalités inédites que suscite le nouveau rapport international. Face aux concepts obligeants et pompeux d'*intimité ibéro-américaine* ou de *solidarité familiale* que martèlent les porte-parole officiels du Centenaire tels que Juan Valera ou Antonio María de Labra, il semble essentiel d'exprimer toutefois une différence latino-américaine. Même les représentants hispano-américains les moins réfractaires aux nostalgies coloniales des Espagnols ressentent le besoin de notifier cette différence, car il ne peut y avoir d'affirmation sans elle. Et comme tout est affaire de paroles et de communication il est fondamental pour eux de s'approprier l'Amérique Latine par le discours lors des cérémonies officielles, des conférences, des rencontres culturelles, dans les livres ou dans les articles de presse, car parler c'est à la fois révéler son identité et faire acte de pouvoir. Face au désir de célébration de l'Espagne, l'Amérique elle aussi doit formuler son ambition, s'allouer sinon le fait de la découverte du moins celui de l'existence : *je suis donc je parle*.

Les guerres d'indépendance ont laissé des blessures ouvertes de part et d'autre, mais auxquelles les nouvelles générations n'accordent plus systématiquement la même importance car d'autres conflits nationaux ou territoriaux ont remplacé désormais les vieilles hostilités coloniales. Même l'écrivain péruvien Ricardo Palma (1833-1919), un républicain libéral qui a combattu pourtant les Espagnols en 1865 à El Callao, semble garder moins de ressentiment à leur encontre qu'à l'égard de ses puissants voisins géographiques, les Chiliens, qui lors de la guerre du Pacifique ont annexé les provinces péruviennes de Tarapacá, de Tacna et d'Arica et brûlé sa propre maison en 1881. Le jeune délégué et poète nicaraguayen Rubén Darío (1867-1916) décrit l'Amérique Latine comme *une hystérique aux nerfs convulsifs* où des frères de race se livrent *une guerre perpétuelle* sur des *champs fraternels couverts de sang et de cendre*.²⁶ Cette situation dramatique ne justifie pas pour autant un retour en arrière car de nouveaux drapeaux se sont définitivement érigés sur les ruines de l'empire colonial. L'indépendance politique est un fait incontournable. Dorénavant seul le retour diplomatique est souhaitable dans un contexte international qui peut sans doute favoriser la renaissance d'une communauté d'intérêts. La montée en puissance des Etats-Unis, notamment, constitue une menace qui inquiète le monde hispanique de part et d'autre de l'Atlantique. Les importants flux migratoires en provenance de la péninsule sont devenus une composante non

²⁶ Rubén DARÍO, *A Colón*, poème de 1892 publié in *El Canto errante*, Madrid, Ediciones de la Biblioteca Nueva de Escritores Españoles, 1907.

négligeable dans la constitution des certaines nations et contribuent à renforcer en Amérique Latine les traditions culturelles et religieuses de l'Espagne. L'essor des communications et des transports dynamise les échanges culturels et commerciaux, la langue castillane demeurant en outre un outil de rapprochement privilégié.

Face aux incertitudes politiques et sociales qui minent ici et là d'importantes franges de la population, l'influence des idées libérales et positivistes qui prônent l'émergence d'une ère de prospérité et de progrès de même que la modernisation des infrastructures qui accompagne vers la fin du XIX^e siècle l'accélération des échanges internationaux, favorisent la propagation d'un discours analeptique, particulièrement dans les milieux économiques et les cercles officiels. Celui-ci postule que le développement des sciences et des techniques va changer radicalement les relations entre les Etats et les individus, diffusant en conséquence une illusion euphorique semblable à celle qui se développera un siècle plus tard autour des nouvelles technologies et de l'avènement de la société de l'information. L'écrivain français Henri Avenel (1853-1908) présente ainsi les nouveaux échanges qui s'opèrent entre l'Europe et l'Amérique en 1892 :

Les chemins de fer et les bâtiments à vapeur, les télégraphes et les téléphones, avec leurs perfectionnements incessants, diminuent chaque jour les distances pour les choses de l'esprit comme pour les objets matériels; les pays, les habitants, les productions se rapprochent et tendent à se confondre, les mœurs et coutumes s'unifient, les gouvernements et les lois fraternisent; en un mot il s'est opéré dans les relations entre peuples civilisés une révolution qui a donné naissance à ce que nous appellerons : l'internationalisme commercial-industriel. Grâce à lui, les barrières séculaires qui séparaient les peuples n'existent plus; mais chaque nationalité n'en conserve pas moins son individualité propre et le droit à faire prévaloir, par tous les moyens légaux, les avantages de son état de civilisation.²⁷

Cette vision extatique semble partagée par certains représentants officiels du IV^e Centenaire, tel que l'ambassadeur du Costa Rica, Manuel María de Peralta (1847-1930) qui lors d'une cérémonie dans les locaux de la *Unión Iberoamericana* de Madrid affirme que non seulement les machines à vapeur et l'électricité vont faire disparaître les barrières et les distances entre les hommes mais surtout que le développement des sciences et des libertés présage un avenir meilleur pour le sous-continent latino-américain.²⁸ Euphorie et pessimisme se conjuguent en réalité dans les représentations du monde moderne auquel se trouvent confrontés les Espagnols et les Latino-américains dans les années 1890. Pour les uns la montée en puissance des peuples anglo-saxons en Europe et en Amérique et le nouveau partage du monde colonial africain et asiatique marquent la dernière étape douloureuse d'une régression inéluctable des peuples et des cultures d'origine latine, pour les autres le nouveau contexte international, tout en suscitant le rapprochement indispensable des peuples ibériques

²⁷ Henri AVENEL, *L'Amérique Latine*, Paris, May & Motteroz (Ancienne Maison Quantin), 1892, p. 3-4.

²⁸ Manuel María de PERALTA, *Sociedad Unión Iberoamericana in El Centenario*, Tomo I, Madrid, Tipografía de El progreso Editorial, 1892, p. 383.

des deux côtés de l'Atlantique peut favoriser au contraire un sursaut du monde latin et fomenter la reconstruction économique et culturelle d'une grande communauté hispanique.

Navigant entre ces deux tendances, le voyage latino-américain en Espagne obéit à la fois à des conventions diplomatiques et des impulsions diverses, parfois contradictoires, causées par cette aspiration ambiguë que connaît généralement tout retour vers un foyer parental. Il s'agit d'exprimer en même temps son appartenance et sa différence. Revenir cela ne veut pas dire accepter à nouveau la tutelle morale, politique, culturelle ou linguistique; c'est montrer désormais son adhésion à un environnement familial, mais en l'assumant depuis un statut autonome, mature. Il n'est plus question de réclamer dorénavant le moindre arbitrage, encore moins pour régler les conflits qui divisent les nouvelles nations hispano-américaines. Ce n'est pas une approbation mais une reconnaissance que l'on attend. Les célébrations espagnoles du IV^e Centenaire seront précisément évaluées par les Latino-américains depuis cette perspective : la reconnaissance pratique de leur indépendance et de leur appartenance à part entière à une communauté hispanique supranationale, sur le même plan d'égalité que l'Espagne. Lors d'une conférence prononcée à l'Ateneo de Madrid le ministre plénipotentiaire péruvien, Pedro Alejandrino del Solar (1829-1912) souligne par ailleurs que les nations qui voudront désormais créer entre elles des liens indissolubles n'y parviendront qu'en suscitant *l'estime mutuelle de leur peuples, c'est à dire en mêlant leurs intérêts de telle sorte que le bien être de l'un dépende nécessairement du développement et du bien être de l'autre*²⁹. Autrement dit, l'Espagne, dorénavant, devra donner comme toutes les autres nations étrangères des preuves convaincantes de ses bonnes intentions si elle veut conserver la faveur et la reconnaissance des républiques hispano-américaines.

Les autres influences européennes ou nord-américaines dont l'Amérique Latine peut se prévaloir en 1892 jouent un rôle déterminant dans le débat qui s'instaure au moment du retour. Si d'aucuns reprochent, par exemple, aux nations latino-américaines, d'avoir trop lu et de lire encore excessivement en français, *de sorte qu'elles ont de l'Espagne, des relations que celle-ci entretient avec elles et de son état actuel, une idée très éloignée de la vérité*³⁰, c'est parce que cet apport étranger non hispanique est l'un des ingrédients qui ont facilité depuis le XVIII^e siècle la conquête de l'autonomie intellectuelle vis-à-vis de la métropole. Lorsque Vicente Riva Palacio raconte l'histoire du Mexique à l'Ateneo de Madrid devant un auditoire essentiellement espagnol en se référant presque systématiquement à des intellectuels étrangers tels que François Lenormant, G.W. Friedrich Hegel, Henry Thomas Buckle ou Ernest Renan³¹, il ne s'agit pas nécessairement d'une provocation, mais bien d'un moyen d'affirmer sa

²⁹ Pedro Alejandrino del SOLAR, *El Perú de los Incas*, Ateneo de Madrid, 1892, Madrid, "Sucesores de Rivadeneyra", 1892, p. 18.

³⁰ Gonzalo REPARAZ, *La Exposición Universal de Chicago, España y América*, Madrid, 21 de febrero de 1892, Manuel Minuesa de los Ríos, 1892, p. 63.

³¹ François LENORMANT (1837-1883), historien et archéologue français, Georg Wilhelm Friedrich HEGEL (1770-1831), historien et philosophe allemand, Henri Thomas BUCKLE (1821 - 1862), historien britannique disciple de Auguste Comte, Ernest RENAN (1823 - 1892) historien français.

maturité et sa différence.³² L'Amérique n'a plus besoin de l'Espagne pour analyser et comprendre son histoire. Elle n'a plus besoin d'intermédiaire non plus pour accéder à la culture universelle. Elle doit confirmer à présent cette nouvelle souveraineté, revendiquer son pouvoir de pensée et de parole. Sur un plan plus politique ou économique, les traités et les échanges commerciaux signés avec la France, l'Angleterre, l'Italie ou l'Allemagne, la participation récente des républiques hispano-américaines à la *Conférence Panaméricaine de Washington* de 1889, de même que le développement du corps diplomatique latino-américain dans divers Etats européens, sont des éléments nouveaux qui renforcent le pouvoir d'affirmation et donc de négociation des mandataires latino-américains. Des alliances demeurent possibles, certes, dans le cadre familial, mais à l'avenir celles-ci ne seront plus motivées forcément par une intimité ou une solidarité ibéro-américaine mais bien par un effort de dialogue et de convention entre les parties.

Le voyage de retour suscité par les commémorations du IV^e Centenaire va laisser une empreinte bibliographique notoire en Espagne surtout, mais aussi en Amérique latine. Quoique beaucoup moins nombreuses, du fait du déséquilibre numérique qui existe entre les délégués d'outre-mer et leurs hôtes péninsulaires, les contributions orales et écrites des Latino-américains acquièrent une valeur et une signification très particulières d'un côté comme de l'autre. Bien entendu celles-ci diffèrent sensiblement selon que les discours qu'elles émettent s'adressent aux Espagnols ou aux Latino-américains et qu'ils soient écrits au moment précis des célébrations ou à posteriori, parfois des années plus tard. Alors qu'il faut souvent essayer de lire entre les lignes pour déchiffrer certains messages contenus dans les communications publiques ou les articles de la presse madrilène, il est en revanche beaucoup plus aisé de décoder les courriers, les rapports ou les récits de voyages que les émissaires latino-américains adressent directement à leurs compatriotes. Ainsi, par exemple, tandis que l'Ambassadeur mexicain Vicente Riva Palacio, qui participe activement aux fêtes centenaires, s'emploie à louer les organisateurs et à ménager leur susceptibilité tout en leur assénant délicatement certaines critiques mordantes, notamment au sujet de leur appréciation de l'histoire coloniale, son collègue le consul du Mexique à Barcelone, l'écrivain Manuel Payno (1810-1894) n'hésite pas à critiquer ouvertement les cérémonies espagnoles dans un rapport circonstancié qu'il adresse à son gouvernement en 1893 en concluant clairement que :

Mon opinion est que [...] puis que l'on ne peut en tirer aucun avantage pratique, ni accroître par ce biais le nom et la gloire du Mexique, il est inutile d'envoyer des délégués à l'avenir pour ce type de réunions qui n'ont pas de véritable importance.³³

³² Vicente RIVA PALACIO, *Establecimiento y propagación del Cristianismo en Nueva España*, Ateneo de Madrid., Madrid, "Sucesores de Rivadeneyra", 1892.

³³ Manuel PAYNO, Cónsul de México en Barcelona, *Informe respecto de las festividades españolas en ocasión del Cuarto Centenario del primer arribo de Cristóbal Colón al Continente Americano*, 15 de abril de 1893, México, Archivo de la Secretaría de Relaciones Exteriores (AREM), 19-22-137 (II).

Si le discours des Latino-américains varie en fonction du contexte c'est peut-être justement parce que l'intimité entre l'Espagne et ses anciennes colonies n'est plus vraiment là et que seules les conventions familiales demeurent, propices aux dithyrambes et également aux silences, lesquels jouent toujours un rôle symptomatique dans les commémorations, comme le rappelle Salvador Bernabeu Albert.³⁴ Mais si le discours est ambivalent c'est aussi parce qu'il y a deux sortes de retour : le retour vers l'Espagne et le retour vers l'Amérique. Le premier exprime au préalable des attentes, une certaine curiosité, un désir de dialogue et d'affirmation; le second rapporte en revanche en Amérique latine l'expérience concrète des cérémonies espagnoles de 1892 et avec elle quelques fois le constat d'une méprise ou d'un désenchantement. Car le voyage centenaire est aussi finalement un voyage réel.

Il constitue en 1892 pour les Latino-américains une importante expédition maritime et terrestre racontée dans les récits des voyageurs eux-mêmes, dont les écrits postérieurs nous permettent de mieux appréhender les motifs personnels autant que le contexte politique et culturel de leur mission en Espagne. Dans le livre de la déléguée colombienne Soledad Acosta de Samper (1833-1913), *Viaje a España*, publié en 1893 à Bogota³⁵, dans les *Resonancias del camino* du ministre plénipotentiaire uruguayen Juan Zorrilla de San Martín³⁶, un ouvrage constitué à partir des lettres qu'il a écrites à sa femme, dans les *Recuerdos de España* de l'Académicien péruvien Ricardo Palma, édités en 1897³⁷, dans les *Recuerdos de Ultramar* du jeune historien mexicain Jesús Galindo y Villa (1867-1937)³⁸ ou encore dans l'*Autobiografía* de 1912 du poète nicaraguayen Rubén Darío³⁹, l'histoire du IV^e Centenaire est ainsi réélaborée par les voyageurs depuis une opportune distance géographique et temporelle. Le récit autobiographique est à la fois un voyage intérieur et extérieur qui repose sur une mémoire de moins en moins fidèle, cependant, au fur et à mesure que l'on s'éloigne dans le temps. La nostalgie ou la rancœur teintent parfois les souvenirs. La recherche de l'effet littéraire l'emporte d'autres fois sur la réflexion ou la valeur testimoniale. Lorsqu'on écrit, explique Zorrilla de San Martín, il est nécessaire de *se prémunir contre ces sensibilités artificielles provoquées seulement pour l'écriture*; il faut éviter les *éruditions qui ne sont pas*

³⁴ Salvador BERNABEU ALBERT, *El centenario interminable : contenidos ideológicos y culturales del IV y V centenario de 1492 -Lateinamerika-Studien* (Frankfurt am Main)-Vol.37, 1995, p. 27.

³⁵ Soledad ACOSTA DE SAMPER, *Viaje a España en 1892 / por Soledad Acosta de Samper*,. Tomo I., Bogotá, Impr. de Antonio María Silvestre, 1893.

³⁶ Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, *Resonancias del camino*, Paris, Imprimerie nouvelle, 1896 et aussi in *Obras Completas*, Montevideo, Imprenta Colorado, 1930.

³⁷ Ricardo PALMA, *Recuerdos de España: Notas de viaje, esbozos, neologismos y americanismos*, Buenos Aires, Imprenta J. Peuser, 1897.

³⁸ Jesús GALINDO y VILLA, *Recuerdos de Ultramar, Apuntes de viaje*, México, Oficina Tipográfica de la Secretaría de Fomento, 1894.

³⁹ Rubén DARÍO, *Autobiografía*, in *Obras Completas*, Vol. XV, Madrid, Ed. Mundo Latino, 1920 ou Mexico, Editorial Porrúa, 1999.

*de la pensée, les images qui ne sont pas les filles légitimes de notre imagination, les sentiments qui ne proviennent pas de notre cœur.*⁴⁰

Pour un Latino-américain de la fin du XIX^e siècle le voyage en Europe demeure une expérience forte qui mérite d'être relatée. Les conditions de transports ont, certes, évolué depuis les premiers temps de la découverte et de la colonisation, mais, malgré les machines à vapeur qui entraînent désormais les turbines des navires, la traversée s'effectue encore en plusieurs jours, voire en plusieurs semaines. On ne fait pas un tel voyage sur un simple coup de tête. On n'en revient pas comme on reviendrait aujourd'hui d'un congrès ou d'un circuit touristique d'une semaine. Ecrire permet de partager, d'informer et aussi de se souvenir soi-même. La notion d'actualité n'est pas aussi forte non plus que de nos jours, et les informations rapportées par un voyageur revenu de la lointaine Europe restent pertinentes même quelques années plus tard.

Lorsque nous interrogeons les *voix latino-américaines* du IV^e Centenaire de la Découverte de l'Amérique, c'est donc un peu comme si nous nous trouvions embarqués nous mêmes sur un navire transatlantique imaginaire, semblable à ceux que décrivent Juan Zorrilla de San Martín ou Rubén Darío dans leurs livres, et que tout en scrutant au loin les rivages de l'Europe qui se rapproche, nous nous demandions d'abord quels sont les passagers qui se trouvent à bord. Que font-ils? Pourquoi voyagent-ils?

Il s'agit en partie de diplomates permanents ou de représentants exceptionnels : des consuls, des ambassadeurs, des personnalités du monde artistique, scientifique ou littéraire, des avocats, des professeurs, des journalistes, des militaires ou des hommes d'affaires. Sur le plan officiel, les Etats hispano-américains de 1892 ont répondu favorablement à l'appel de l'Espagne comme en attestent les courriers adressés aux organisateurs du Centenaire. Mais il a également des voyageurs privés : des individus isolés ou des familles fortunées qui entreprennent la visite rituelle des élites latino-américaines en Europe. L'avènement des chemins de fer au XIX^e siècle a contribué énormément aussi à l'essor du tourisme dans le vieux monde : on fait le tour des capitales politiques et culturelles. La vapeur, écrivait déjà en 1863 le journaliste français Benjamin Gastineau (1823-1904), *c'est après l'imprimerie, la découverte qui a le plus amélioré les conditions de la vie humaine* :

Grâce à son action, l'homme fait aujourd'hui le tour du monde avec plus de tranquillité qu'un voyage de Paris à Blois, il y a deux siècles. La distance n'est plus qu'un être de raison, l'espace qu'une entité métaphysique dépourvue de toute réalité.⁴¹

Les voyages n'en demeurent pas moins éprouvants si l'on en croit Juan Zorrilla de San Martín qui se plaint, en 1892, des conditions déplaisantes de son déplacement ferroviaire de plus de vingt heures entre Barcelone et Madrid, par le *tren expreso* :

⁴⁰ Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, *Resonancias del camino*, op. cit., 1930, p. 14.

⁴¹ Benjamin GASTINEAU, *Histoire des chemins de fer*, Bibliothèque du progrès, Paris, Imprimerie Nouvelle, 1863, p. 4-5.

J'ai la tête pleine de ronflements d'une machine à vapeur qui arrive haletante et toussotant avec ses poumons de feu à la gare, où elle se repose un instant en gouttant et en suant pour reprendre à nouveau sa course, que l'on dirait insensée; pleine de cris et de bruits stridents ou monotones et de souvenirs vagues et de sensations à peine esquissées et de types à moitiés effacés sur lesquels d'autres types ont été tracés. Je n'ai même pas réussi à me défaire de ces odeurs de vapeur, de fumée de charbon, d'huiles brûlées et de goudron dont sont imprégnées les gares, les entrepôts à bagages et le voyage tout entier. Nous aussi, les voyageurs, nous sentons le charbon de pierre. C'est une odeur de fatigue, de nausées, de jambes engourdis. ⁴²

Selon Jesús Galindo y Villa les chemins de fers européens en 1892 sont en réalité *les plus mauvais, les plus incommodes et ceux qui apportent le plus de désagréments aux pauvres voyageurs*. Ils sont très loin d'égaliser d'après lui aussi bien au niveau du confort que de la vitesse les chemins de fers du nord de l'Amérique. ⁴³

D'après l'écrivain Ricardo Palma, environ 300 Latino-américains traversent l'Atlantique en 1892 pour assister aux célébrations commémoratives organisées en Espagne et en Italie et plus de la moitié d'entre eux sont mandatés par leurs gouvernements pour représenter officiellement leurs pays dans les différentes cérémonies. Ce nombre semble ridicule à Palma, qui déplore que les Hispano-américains aient pris l'habitude depuis de nombreuses années d'éviter soigneusement leur ancienne métropole lorsqu'ils parcourent l'Europe. Moins de dix pour cent des voyageurs qui se rendent à Paris, à Londres, à Berlin ou à Vienne consentent, en effet, à se risquer jusqu'à Barcelone ou Madrid. Cette attitude s'explique néanmoins par la politique extérieure de l'Espagne qui a mis énormément de temps à reconnaître l'indépendance de ces anciennes colonies :

Il s'agissait d'une Exposition à Madrid, pour célébrer le IV^e Centenaire de la découverte de l'Amérique, et, malgré le motif, qui était excitant, et la bonne volonté des gouvernements républicains qui se hâtèrent de répondre à l'invitation officielle en nommant des délégués pour les représenter, c'est à peine si l'on pouvait dénombrer à Madrid entre octobre et décembre trois cents américains, la moitié investis d'une représentation ou d'une charge diplomatique. Comment expliquer notre froideur alors qu'il s'agissait de la nation à laquelle tant de choses devraient nous lier, car nous portons en nous au moins un peu de sang espagnol dans nos veines, et nos noms de famille sont espagnols, de même que la langue dans laquelle nous nous exprimons et nos croyances religieuses, nos coutumes, nos vertus et nos faiblesses? La principale cause de cette indifférence provient de la politique erronée du gouvernement péninsulaire qui a mis beaucoup d'années pour se convaincre que l'Amérique était définitivement perdue pour l'Espagne. ⁴⁴

Certes, le nombre de ces représentants paraîtrait encore bien plus ridicule si on le confrontait à présent, à titre d'exemple, à celui des visiteurs latino-américains présents en Espagne, un siècle plus tard, à l'Exposition Universelle de Séville de 1992. Mais ni les événements ni les époques ne sont vraiment comparables. Dans la dernière décennie du XX^e

⁴² Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, *Resonancias del camino*, op. cit., 1930, p. 25.

⁴³ Jesús GALINDO y VILLA, *Recuerdos de Ultramar, Apuntes de viaje*, México, Oficina tipográfica de la Secretaría de Fomento, 1894, p. 153.

⁴⁴ Ricardo PALMA, op. cit., 1897, p. 159-160.

siècle l'Espagne, qui est devenue l'une des premières destinations touristiques du monde, a reçu en moyenne près de 40 millions de touristes par an et plus de 150.000 américains par mois.⁴⁵ Comme le constate l'historien espagnol José María García Escudero, les cérémonies du IV^e Centenaire nous apparaissent aujourd'hui *comme lorsque nous regardons à travers des jumelles à l'envers et que les personnes et les choses nous semblent démesurément petites*.⁴⁶

S'il est difficile de recenser précisément les hommes et les femmes venus d'Amérique Latine pour assister aux célébrations de 1892, les actes des congrès et les catalogues des expositions constituent de bons indicateurs de la présence latino-américaine en Espagne, de même que les articles publiés dans les périodiques tout au long de l'année du Centenaire. Les mandataires les plus renommés font l'objet de portraits détaillés dans les pages de *La Ilustración Española y Americana*, *España y América*, *Blanco y Negro* ou *El Imparcial*. Les noms des autres émissaires sont énumérés dans les sommaires et dans les listes des catalogues où ils sont classés par pays d'origine, par profession ou par ordre alphabétique. Certains délégués sont déjà des figures intellectuelles, artistiques ou politiques importantes non seulement dans leur pays mais aussi en Espagne, tels que les Mexicains Vicente Riva Palacio, Manuel Payno, Francisco del Paso y Troncoso (1842-1916), Francisco A. Icaza (1863-1925), Francisco Sosa (1848-1925) ou José María Vigil (1829-1909), la colombienne Soledad Acosta de Samper, la Dominicaine Salomé Ureña de Henríquez (1850-1897), l'académicien péruvien Ricardo Palma, les Argentins Angel Justiniano Carranza (1834-1899) ou Vicente G. Quesada (1830- 1913), le jeune poète nicaraguayen Rubén Darío ou l'ambassadeur uruguayen Juan Zorrilla de San Martín. Ce sont eux, bien entendu, qui laissent les empreintes bibliographiques les plus nombreuses et variées de leur passage. Ils sont souvent à la fois acteurs et objets des publications centenaires. D'autres représentants, beaucoup plus discrets, accomplissent leurs missions presque sans laisser de traces. Les récits autobiographiques des écrivains célèbres ont le mérite justement de rapporter parfois, au milieu d'un flot de souvenirs, quelques images anecdotiques qui redonnent un peu d'existence à ces noms éphémères énumérés dans les inventaires. Rubén Darío, par exemple, nous décrit ainsi un certain délégué du gouvernement de Colombie :

Isaac Arias Argáez, qu'on appelait Arias *le gringalet*, un homme délicieux venu de Bogotá, spirituel, bon conteur d'anecdotes et chanteur amateur et qui depuis qu'il a été nommé consul à Malaga, est resté là-bas jusqu'à aujourd'hui et il est devenu l'homme le plus populaire et le plus aimé de cette charmante ville andalouse.⁴⁷

Nous voilà donc embarqués à bord d'un transatlantique ou d'un chemin de fer à destination des célébrations du IV^e Centenaire de la Découverte de l'Amérique, prêts à

⁴⁵ Anuarios de estadísticas de turismo, Secretaría General de Turismo, Turespaña, D.L., Madrid, 1994-2001 - [http : //www.iet.tourspain.es](http://www.iet.tourspain.es)

⁴⁶ José María GARCÍA ESCUDERO, *El Cuarto centenario del descubrimiento, ¿Qué mensaje ofrecen las publicaciones del Cuarto Centenario?* in *Descubrimiento de América del IV al VI Centenario*, Fundación Cánovas del Castillo, Madrid, Col. Veintiuno, 1993, p. 56.

⁴⁷ Rubén DARÍO, *Autobiografía*, op. cit., 1999, p. 33.

accompagner le voyage latino-américain de retour vers l'Espagne. Il nous fait à présent examiner ces différentes voix et figures d'Outre-atlantique pour essayer de capter le sens du voyage. S'agit-il réellement d'un retour vers une intimité familiale? Ces voix sont-elles investies de missions politiques ou culturelles précises ou réelles? Seront-elles entendues par les Espagnols? Pourra-t-on parler d'une véritable rencontre humaine et intellectuelle? D'ores et déjà le voyage s'annonce difficile et le tout premier accueil ne semble pas des plus prometteurs, si l'on en croit les impressions de l'écrivain Ricardo Palma, lors son arrivée en Espagne en septembre 1892 :

Le 12 septembre 1892 à sept heures du soir je posai le pied sur le territoire espagnol. Les formalités douanières à Irún sont capables de faire perdre patience à l'homme le plus flegmatique. Pour les employés, quiconque arrive à Irún a des airs de contrebandier, ce qui n'est pas du tout flatteur. Le contrôle des bagages est ennuyeux au possible et lorsqu' on trouve dans ses valises un vêtement qui n'ait pas l'air d'avoir été utilisé, on menace de saisie le propriétaire s'il refuse de payer les taxes fixées par le droit de douane. Comme le passeport officiel qui certifiait les privilèges diplomatiques dont j'étais investi, me dispensait d'une fouille que j'estimais vexatoire, je décidai de laisser mes bagages en dépôt à la douane jusqu'à ce que l'on envoyât de Madrid (ce qui eut lieu six jours plus tard) une ordonnance de libre circulation. Je reconnais que cette petite contrariété m'a raisonnablement agacé. En France il m'avait suffi d'exhiber mon passeport au douanier pour éviter d'être accablé par la vérification des malles. En Espagne je me trouvais dans la situation de celui qui, ayant été invité chez quelqu'un, présente sa carte d'invitation à un portier récalcitrant qui lui fait des difficultés pour rentrer.⁴⁸

I.2. Les enjeux économiques et culturels

A la fin du XIX^e siècle, l'Amérique Latine traverse une étape déterminante de son développement que l'historien Brian R. Hamnett définit comme une époque de *régénération* (1875-1900) et dont les limites chronologiques coïncident curieusement avec celles de La Restauration espagnole (1875-1902). C'est une période de modernisation des infrastructures et de croissance qui résulte d'une nouvelle intégration de la production latino-américaine de matières premières dans l'économie mondiale (salpêtre et cuivre chiliens, blé argentin, caoutchouc et café brésiliens, étain bolivien, cacao vénézuélien, viande argentine et uruguayenne etc...) et correspond aussi à une phase politique dominée par des régimes conservateurs proches idéologiquement des représentants espagnols du parti de Cánovas del Castillo. Les intellectuels partisans de ces régimes, nous dit Hamnett, ont été fortement influencés par *une variante ibéro-américaine du positivisme européen* qu'ils considèrent comme *un successeur plus scientifique du libéralisme anarchique de l'époque antérieure*.⁴⁹

⁴⁸ Ricardo PALMA, *Recuerdos de España*, op. cit., 1897, p. 9.

⁴⁹ Brian R. HAMNETT, *La Regeneración (1875-1900)*, in *Historia de Iberoamérica, Tomo III, Sociedad Estatal de Ejecución de programas para el Quinto Centenario*, Madrid, Ediciones Cátedra, 1998, p. 319-321.

L'historien uruguayen Carlos M. Rama, qui décrit plutôt cette période comme une combinaison de progrès et de crises successives, insiste de son côté sur la *rénovation idéologique* due à l'apparition d'une pléiade de penseurs ou de créateurs qui font désormais de la culture latino-américaine, selon lui, *autre chose qu'un reflet ou un prolongement des cultures latines d'Europe*, en l'installant de plein droit dans le concert culturel international :

Ce sont les temps du modernisme littéraire, du développement des universités, des débuts des nouveaux arts plastiques latino-américains et d'autres manifestations, non seulement authentiques, mais qui soutiennent la comparaison avec les activités correspondantes des pays européens dans lesquels l'Amérique Latine puise ses racines. C'est au cours de ces années-là que se produit, pour la première fois peut-être, une certaine vision de la vie latino-américaine en Europe.[...] Le flux énorme des émigrants d'Espagne, d'Italie, de France et du Portugal, mais aussi d'Allemagne, d'Autriche-Hongrie et même des empires russe et ottoman, en se déversant sur ces 'terres promises' du Nouveau Monde, fait courir le bruit de ses richesses et de ses rapides progrès. Ce sont non seulement les intellectuels modernistes et les essayistes réputés des pays latino-américains qui arrivent à Madrid et à Paris, mais aussi le folklore de la région qui est lui aussi exporté pour la première fois vers les pays européens, comme c'est le cas du tango ou de la habanera, pour ne citer que les chansons à la mode et à l'usage des masses populaires.⁵⁰

C'est dans ce contexte que s'opère un déploiement diplomatique sans précédents dans l'histoire des jeunes républiques hispano-américaines. Celui-ci répond cependant moins à des préoccupations d'ordre culturel qu'à des exigences importantes de nature économique et géopolitique. En réalité les relations commerciales de l'Amérique latine avec les marchés internationaux n'avaient pas foncièrement changé avec les indépendances, lors de la première moitié du XIX^e siècle. Ce n'est qu'à partir des années 1870 avec l'essor des investissements étrangers, l'expansion des infrastructures et l'exploitation de nouvelles ressources minières qu'intervient la modernisation économique qui commence réellement à bouleverser les rapports de cette région avec le reste du monde. La poussée démographique de même que la très forte croissance de l'activité économique des Etats-Unis d'Amérique et des puissances du Nord de l'Europe expliquent aussi cette évolution comme le souligne Brian R. Hamnett :

L'Europe était en train de croître au-delà du potentiel que lui offraient ses ressources à une époque de croissance démographique et d'expansion de la demande d'aliments. L'impact initial de ce phénomène en Amérique Latine conduisit à accélérer la demande externe de produits primaires et par conséquent à stimuler la modernisation de l'infrastructure de base des communications et des transports. La demande d'aliments dans les zones urbaines et industrielles de la Grande Bretagne stimula en particulier l'importation de produits agricoles en provenance des régions tempérées du cône sud de l'Amérique, comme les *pampas* d'Argentine et d'Uruguay, des grandes plaines des Etats-Unis et du Canada, de l'Empire Russe et des zones de pâturages d'Australie et de Nouvelle Zélande. Ces nouvelles relations commerciales menèrent à l'ouverture de lignes maritimes périodiques entre l'Europe et les Amériques, telles que le service régulier entre l'Angleterre et le Brésil qui commença en 1851. Le développement de la navigation dans des navires réfrigérés au cours de la décennie de 1880 rendit possible l'exportation de denrées périssables à grande échelle depuis les *pampas* jusqu'au marché urbain européen. Entre les années 1861 et 1913, les

⁵⁰ Carlos M. RAMA, *Historia de América Latina*, Barcelona, Editorial Bruguera, 1978, p. 120-121.

importations britanniques en provenance d'Argentine crûrent de 1.500.000£ à 40.750.000£, ce qui donne une indication claire de la grande expansion du commerce à cette époque.⁵¹

Les politiques extérieures des républiques latino-américaines doivent donc tenir compte désormais des nouveaux dangers et défis que suscite le commerce mondial. Le chercheur Javier Pérez Siller a montré clairement, dans le cadre d'une étude sur l'action de la diplomatie mexicaine en France à la fin du XIX^e siècle, l'implication de plus en plus forte des légations officielles dans les enjeux économiques et financiers qui motivent désormais les échanges internationaux. On peut lire, par exemple, dans une lettre d'instructions adressées en 1879 par le ministre des relations extérieures Miguel Ruelas au représentant mexicain en poste à Paris que :

l'objectif le plus important de votre mission est d'éclairer les principaux organes de l'opinion publique en France sur l'avenir du Mexique et sur l'intérêt de l'Europe à surveiller et à affermir notre autonomie, ainsi qu'à développer son commerce, mettant à profit l'inclination et la fascination des Mexicains pour les produits européens.⁵²

L'Europe est déjà envisagée en réalité comme une alternative économique et stratégique permettant de garantir à l'Amérique latine un nouvel équilibre en contrebalançant l'expansionnisme des Etats-Unis. C'est pourquoi, dans les exemples étudiés par Pérez Siller, les diplomates mexicains s'emploient à convaincre les secteurs financiers français de créer de nouveaux organismes de crédit au Mexique afin de concurrencer les intérêts nord-américains dans leur pays. Les délégations diplomatiques installées dans les capitales européennes multiplient les contacts avec les journaux, s'associent à des agences de presse et ont aussi recours aux nouveaux moyens techniques de communication tels que le télégraphe électrique ou le câble sous-marin pour améliorer leurs capacité de conviction et de diffusion, car d'après eux :

les nouvelles qui arrivent en Europe sur notre République sont d'origine américaine et sont toutes imprégnées des préoccupations et de la malveillance que le peuple des Etats-Unis a envers nous.⁵³

Il s'agit donc, pour les diplomates latino-américains, de parvenir à mieux contrôler la circulation des informations afin de contribuer en Europe à l'élaboration d'une nouvelle représentation du sous-continent, destinée à attirer et à conserver la confiance des acheteurs et des investisseurs. Les légations ont désormais pour principale mission de diffuser une image largement rehaussée de leurs pays, mettant en avant le développement des infrastructures, la paix sociale, les richesses naturelles impressionnantes et le progrès économique en cours, dans le but de contrer notamment certaines visions négatives ancrées dans l'imaginaire

⁵¹ Brian R. HAMNETT, *op. cit.*, p. 322.

⁵² *Carta de Miguel Ruelas a Emilio Velasco, 22 de junio de 1879*, documento 3, Archivos históricos diplomáticos mexicanos, in Javier PEREZ SILLER, *Une stratégie de l'image : le Mexique du porfiriat et la France Républicaine (1876-1885)*, in *L'Amérique latine et les modèles européens*, L'harmattan, 1998, p. 312.

⁵³ *Carta de Emilio Velasco a la Secretaria de Relaciones Exteriores, 29 de diciembre de 1879*, doc. 202, Javier PEREZ SILLER, *op. cit.*, p. 316.

européen et réduisant l'Amérique latine aux stéréotypes hérités de la colonisation et des guerres territoriales du XIX^e siècle qui décrivent la région comme une zone profondément instable, soumise à des crises politiques et sociales permanentes et caractérisée par un déficit culturel notoire. Tel est le sens du message que l'ambassadeur du Pérou adresse en 1892 aux Européens lors de sa conférence historique prononcée à l'Ateneo de Madrid :

Aujourd'hui le Pérou, animé par la vitalité qui conduit les nations américaines sur le chemin du progrès, offre à l'Europe les richesses presque inépuisables de ses mines, ses terrains immenses et vierges pour recevoir des émigrations qui les exploiteront avec profit, l'exubérance de ses produits comme matière première pour les industries, et tout cela comme stimulant pour favoriser le mouvement commercial qui doit lui rapporter en retour ce dont il a besoin en contribuant ainsi au bien-être général.⁵⁴

L'Angleterre, l'Allemagne et la France

Les autorités politiques des grandes puissances européennes, l'Angleterre, l'Allemagne et la France ont bien compris depuis les indépendances quels étaient leurs intérêts économiques et stratégiques dans les républiques latines du Nouveau Monde. Après avoir renoncé aux interventions militaires à grande échelle qui se sont révélées inopérantes voire désastreuses, comme l'intervention française au Mexique, de nouveaux moyens ont été mis en œuvre, favorisant surtout une coopération rapprochée entre les acteurs diplomatiques et les secteurs économiques et financiers. L'absence ou le manque de capitaux nationaux suffisants en Amérique Latine pour le développement des productions agricoles et minières a facilité, en particulier, la participation des capitaux britanniques et français pour la construction des chemins de fer et des installations portuaires destinées à l'exportation. L'émigration massive européenne joue aussi un rôle décisif dans les nouveaux rapports qui s'instaurent entre les deux mondes.

En ce qui concerne la France, si ses investissements autant que ses flux migratoires enregistrent une forte progression en direction de l'Amérique Latine au cours des dernières décennies du XIX^e siècle, ses échanges restent inférieurs néanmoins à ceux de l'Angleterre pour les aspects commerciaux et de l'Allemagne ou de l'Italie pour ce qui est des mouvements de population. D'après les archives diplomatiques du Quai d'Orsay, la culture française semble conserver toutefois un prestige significatif en Amérique Latine à cette époque, notamment auprès des élites bourgeoises et intellectuelles :

A la différence des autres continents, l'Amérique ne fait l'objet d'aucune visée coloniale de la part de la France qui y développe son influence selon trois axes majeurs : les investissements de capitaux, le mouvement des hommes, la diffusion de sa culture. La période est marquée par deux échecs retentissants : l'anéantissement du rêve mexicain de Napoléon III et le scandale de Panama. S'il est vrai que la structure des échanges commerciaux avec le continent sud-américain porte la marque du peu d'intérêt porté par les industriels français à ces marchés lointains, s'il est vrai aussi

⁵⁴ Pedro Alejandrino del SOLAR, *El Perú de los Incas*, op. cit, 1892, p. 18.

que la concurrence anglaise et allemande y est particulièrement vive, la part des investissements français en Amérique latine enregistre une forte progression, passant de 4 à 12 % entre 1882 et 1902. Quant au flux migratoire, il s'oriente principalement vers l'aire méridionale et tempérée, avec plus de 100.000 résidents en Argentine à la veille de la Grande Guerre, l'Uruguay et le Chili constituant les deux autres grands pays d'accueil. C'est en fait très peu en comparaison des communautés espagnoles, italiennes et allemandes. Dépourvue de colonies influentes et massivement implantées, incapable d'atteindre une position économique et financière dominante qui puisse rivaliser avec celle qu'occupe l'Angleterre, la France jouit cependant du rayonnement de sa production culturelle et artistique et occupe, dans ce domaine, la première place à la faveur du grand mouvement de circulation des idées. Passée l'époque des luttes pour l'indépendance sud-américaine, le capital de sympathie dont bénéficie la France, héritage des Lumières et de la Révolution française, ne s'évanouit pas, loin s'en faut. Son audience auprès de l'intelligentsia reste très forte, notamment marquée par un goût immodéré pour les lettres françaises. Dans un mouvement inverse les nombreux voyages d'exploration et les missions scientifiques, témoignent d'un éveil français à la spécificité latino-américaine, ouvrant un vaste champ d'études alors à peine défriché.⁵⁵

L'édition de livres en espagnol, curieusement, constitue encore au moment du IV^e Centenaire, un important marché d'exportation français vers les pays hispaniques. Sur un total de 47.579 kilogrammes d'ouvrages en castillan importés par la Colombie au cours d'une année, par exemple, à peine 7400 kilos de livres proviennent d'Espagne contre 34.223 kilos pour la France.⁵⁶ L'influence culturelle de la France est doublement importante de ce fait puisqu'en quelque sorte, elle est aussi devenue depuis un certain temps, la métropole littéraire du monde hispanique.

Du côté de l'Allemagne, on a toujours cherché à privilégier d'abord les approches économiques par rapport aux relations politiques, en particulier depuis les premières proclamations d'indépendance des républiques latino-américaines dont les idées révolutionnaires au début du siècle n'étaient pas sans inquiéter alors les forces restauratrices de l'Europe de la Sainte Alliance. En réalité les compagnies marchandes allemandes avaient déjà établi un commerce remarquable depuis la fin du XVIII^e siècle avec l'Amérique Latine, autour des importations de bois, de coton, d'indigo, de quinquina, de fourrures, d'épices, de tabac, de cacao ou de sucre et des exportations de cire, de chanvre, de tissus, de verre, d'outils et de machines. L'émigration très importante ensuite, tout au long du XIX^e siècle, a favorisé considérablement les échanges, en s'orientant principalement vers le Brésil, mais aussi vers le Chili, l'Argentine ou l'Amérique Centrale. Après l'unification de l'Empire Allemand (1871) les premières banques allemandes ont été fondées en Amérique latine et les relations commerciales ont continué de progresser sensiblement. L'industrie d'armement en particulier s'est ouvert d'importants débouchés, notamment dans le cône sud, répondant aux besoins des

⁵⁵ [http : //www.diplomatie.gouv.fr/archives/dossiers/regards/amerique.html](http://www.diplomatie.gouv.fr/archives/dossiers/regards/amerique.html)

⁵⁶ *Congreso Mercantil Hispano-Americano-Portugués : celebrado en Madrid en Noviembre de 1892*, Madrid, Tip. de Tomás Minuesa, 1893, p. 90.

nouvelles armées nationales réformées selon les modèles d'organisation et d'équipement de l'armée prussienne.⁵⁷

Pour ce qui est de l'Angleterre, finalement, qui devient et demeure au cours du XIX^e siècle la première grande puissance commerciale du monde, l'Amérique Latine a très vite représenté, même à l'époque de la domination espagnole, un marché important qu'il fallait à tout prix développer. Carlos M. Rama remarque que les traités de reconnaissance de l'indépendance des nouveaux pays hispano-américains ont toujours été accompagnés de traités de commerce et de prêts financiers particulièrement avantageux pour l'Angleterre. L'influence de ce pays est telle sur l'ensemble du sous-continent latino-américain que les historiens l'ont souvent décrite comme une entreprise « néocoloniale », même s'il est vrai qu'à la fin du siècle elle commence à céder de plus en plus de terrain aux Etats-Unis d'Amérique dans ce domaine.⁵⁸ Entre 1880 et 1890 les investissements britanniques ont doublé au Mexique ou au Brésil, triplé au Chili et quadruplé en Uruguay ; en Argentine ils ont été multipliés par sept, passant de 20,338 millions à 156,978 millions de livres.⁵⁹ Les statistiques présentées à Madrid pendant le *congrès mercantile hispano-américain-portugais* de 1892 placent toujours l'Angleterre en tête des pays exportateurs vers l'Amérique latine devant la France, les Etats-Unis, l'Allemagne, l'Italie, la Belgique, la Hollande et le Danemark. Le nombre de navires de commerces qui fréquentent les ports latino-américains à lui seul est éloquent : en 1889, par exemple 458 bateaux anglais ont débarqué sur le port vénézuélien de la Guayra, contre 213 états-uniens, 155 allemands, 143 hollandais, 134 français, 46 espagnols, et 41 danois. On pourrait en déduire que le commerce de l'Angleterre avec le Venezuela est dix fois plus important à cette époque que celui de l'Espagne. Si l'on choisi d'autres pays on retrouve encore des proportions similaires voire beaucoup plus importantes encore, comme au Chili où seulement 2 vaisseaux espagnols ont concurrencé entre 1889 et 1890 les 1004 navires marchands britanniques qui ont atteint le port de Valparaiso.⁶⁰

L'emprise commerciale européenne (et surtout anglaise) connaît en réalité son apogée entre la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle, après avoir contribué à faire de l'Amérique ibérique, dans toute son étendue, un complément de l'essor démographique et de l'activité industrielle du vieux monde. Cette situation stimule les relations diplomatiques en ce sens qu'elle diversifie les réseaux de communication et multiplie les transports de personnes, de marchandises et par extension de biens culturels, favorisant également les signatures de traités et de conventions de toute nature. L'immigration massive européenne, qui s'accroît elle aussi à la fin du siècle, est en train de modifier profondément les structures culturelles et sociales des nouveaux pays dans le cadre d'un bouleversement démographique sans précédents que Pierre Chaunu appelle *la seconde conquête humaine de l'Amérique latine par*

⁵⁷ *Perfil da Alemanha*, Societäts Verlag, Frankfurt, Deutschland, 1996, p. 247-258 - Ambassade d'Allemagne au Mexique : <http://www.embajada-alemana.org.mx/>; et au Brésil : <http://www.brasilien.diplo.de/pt/>

⁵⁸ Carlos M. RAMA, *op. cit.*, 1978, p. 48.

⁵⁹ François CHEVALIER, *L'Amérique Latine de l'Indépendance à nos jours*, Paris, PUF, 1977, p. 119.

⁶⁰ *Congreso mercantil hispano-americano-portugués*, *op. cit.*, 1893, p. 90-99.

l'Europe.⁶¹ Le sous-continent latino-américain encore largement noir et indien vers le milieu du XIX^e siècle reçoit à présent le flot d'une immigration blanche qui submerge littéralement la zone tempérée de l'Amérique du Sud : l'Argentine, l'Uruguay, le Brésil et dans une moindre mesure le Chili.

Les Etats-Unis

A côté des relations avec l'Europe mais parfois dans le cadre d'une vive concurrence avec celle-ci, en particulier avec l'Angleterre, l'influence montante des Etats-Unis sur l'ensemble des républiques hispano-américaines est déjà aussi largement perceptible. Ce pays, si différent à l'origine du point de vue humain et culturel de l'Amérique méridionale et longtemps resté à l'écart de son histoire, entend désormais participer officiellement, au moins depuis la déclaration de Monroe⁶², à l'organisation des destinées continentales. Mais alors que la doctrine énoncée par le président nord-américain en 1823, au moment des proclamations d'indépendance des pays latino-américains, n'avait qu'une portée symbolique en vérité, les Etats-Unis ne disposant pas alors d'une force militaire et économique capable de s'opposer matériellement aux prétentions européennes, cette situation n'est plus du tout la même à l'époque du IV^e Centenaire. Après avoir mené une conquête territoriale vers le Nord, le Sud et l'Ouest qui s'est faite au détriment de la France (achat de la Louisiane en 1803), de la Grande Bretagne (en 1818 la frontière avec le Canada est fixée au 49^e parallèle et l'Oregon est cédé en 1846), de l'Espagne (achat de La Floride en 1819), du Mexique (guerre de 1846-1848 : annexion de la Californie, du Nouveau Mexique, de l'Utah, de l'Arizona, du Texas et du Nevada) et de la Russie (achat de l'Alaska en 1867), les Etats-Unis sont devenus la nation américaine la plus puissante, prospère, industrielle et dotée d'une réelle capacité d'intervention politique et militaire dans les autres pays. De même que pour l'Europe, inévitablement, l'essor démographique et l'extraordinaire croissance économique du pays encourageant son immixtion de plus en plus forte en Amérique latine comme le souligne Pierre Chaunu :

Tandis que leur « frontière » recule à une cadence toujours plus rapide jusqu'à absorber tout l'Ouest, les Etats-Unis sortis de la grande crise de la guerre de Sécession (1861-1865) deviennent à leur tour une grande puissance industrielle et se lancent à pas de géant sur les traces de l'Europe. Le marché intérieur ne suffit plus à absorber la production nationale. Longtemps les plus grands importateurs de capitaux, les Etats-Unis deviennent à leur tour exportateurs de capitaux. En mal d'un surplus de produits et d'argent, il était naturel que la Grande République cherchât à empiéter sur ses voisins du Sud.⁶³

⁶¹ Pierre CHAUNU, *Histoire de l'Amérique latine*, Paris, PUF, 2003, p. 100-104.

⁶² James MONROE in *Seventh annual message to Congress*, 18-12-1823 : «... the American continents, by the free and independent condition which they have assumed and maintain, are henceforth not to be considered as subjects for future colonization by any European powers .» in [http : //www.yale.edu/lawweb/avalon/monroe.htm](http://www.yale.edu/lawweb/avalon/monroe.htm)

⁶³ Pierre CHAUNU, *op. cit.*, 2003, p. 114.

Entre 1850 et 1890, la population des Etats-Unis passe de 23,2 à 62,6 millions d'habitants⁶⁴. Le taux d'accroissement annuel est cinq fois plus important que celui du peuplement mondial pour la même période. Cette évolution s'appuie sur un essor commercial marqué par une croissance considérable de la production, surtout industrielle, au sein d'un marché protégé par des barrières douanières. Le pays tout entier est parcouru par les chemins de fer et les villes se développent à une vitesse vertigineuse. D'après Gumersido de Azcárate, qui prononce en 1892 une conférence sur cette question à l'Ateneo de Madrid, le pays, en 1890, comptait 56 localités de plus de 50.000 habitants et 16 de plus de 200.000 habitants; les agglomérations de New York, Philadelphie et Chicago hébergent chacune plus d'un million de citoyens.⁶⁵ Le juriste espagnol, qui ne cache pas la fascination qu'exerce sur lui le modèle de société nord-américain, en particulier sur le plan du droit constitutionnel, en conclut qu'après s'être rendus maîtres de la Nature, *pour la transformer en esclave de l'homme et pour lui faire produire les riches trésors dont bénéficie l'humanité entière*, les Etats-Unis ont atteint le niveau le plus élevé non seulement de bien-être matériel, mais aussi de culture et de bonheur, destinant désormais ces nouvelles richesses, non plus aux seules populations traditionnellement favorisées, mais à *l'ensemble du peuple, au corps social tout entier*.⁶⁶

Du côté latino-américain, l'attraction indéniable suscitée par l'essor exceptionnel des Etats-Unis ne suffit pas à estomper, néanmoins, les craintes de plus en plus fondées que réveille leur nouvel expansionnisme militaire et commercial. Si, au départ, les ex-colonies anglaises avaient constitué un exemple à suivre pour les élites créoles de l'Amérique latine, dès l'époque de l'indépendance, en réalité, celles-ci ont jugé avec beaucoup d'appréhension et de scepticisme l'attitude équivoque du gouvernement de Washington. *Plus que d'une incompatibilité idéologique ou de différences purement culturelles*, nous dit Carlos M. Rama, *la dissension entre les deux Amériques provient de l'expansion territoriale de l'Amérique du Nord au détriment de l'Amérique latine*.⁶⁷ A ce titre, l'exemple du Mexique, qui a perdu plus de la moitié de son territoire à l'issue de la guerre de 1846-1848 est certainement le plus frappant. L'intellectuel cubain José Martí, exilé à New York depuis 1880, entreprend dans les années qui précèdent les célébrations du IV^e Centenaire une analyse profonde et lucide de la société nord-américaine à travers laquelle il met en garde les Latino-américains contre les dangers qui attendent leurs pays trop dépendants et vulnérables :

Notre Amérique court peut-être un autre danger, qui ne lui vient pas d'elle-même, mais de la différence d'origines, de méthodes et d'intérêts entre tous les facteurs continentaux et l'heure est

⁶⁴ 23.191.876 habitants en 1850 et 62.622.250 habitants en 1890 selon le U.S. Bureau of the Census - Internet Release date : March 9, 1999- [http : //www.census.gov/population/www/documentation/twps0029/tab01.html](http://www.census.gov/population/www/documentation/twps0029/tab01.html) - Les données sont très proches de celles qu'expose Gumersindo de Azcárate lors de sa conférence sur les Etats-Unis prononcée à l'Ateneo de Madrid le 15 février 1892, *op. cit.*, 1892, p. 8 (62.982.244 habitants pour 1890).

⁶⁵ New-York atteint 1.515.301 habitants, Philadelphie, 1.046.964 et Chicago, 1.208.699, *in* Gumersindo de AZCÁRATE, *Los Estados Unidos*, *op. cit.*, 1892., p. 10.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 44.

⁶⁷ Carlos M. RAMA, *op. cit.*, 1978, p. 134-135.

venue qu'un peuple entrepreneur et vigoureux qui la méconnaît et la méprise se rapproche d'elle en lui demandant des relations intimes. [...] Le dédain du voisin formidable qui ne la connaît pas, c'est le danger le plus important que court notre Amérique; et il est urgent qu'elle réagisse car le jour de la visite est proche...⁶⁸

Témoin de la première *Conférence Panaméricaine* en 1889-90, José Martí a dénoncé, dans ses articles pour *La Revista Ilustrada de New York* ou *La Nación* de Buenos Aires, l'arrogance et le mépris des autorités nord-américaines envers les Latino-américains qu'ils jugent comme des peuples inférieurs et sur lesquels ils entendent exercer tous les droits que leur confère leur nouvelle puissance industrielle et commerciale :

Les peuples mineurs, qui traversent encore les secousses de la gestation ne peuvent s'unir sans danger contre ceux qui cherchent un remède pour résoudre l'excès de produits de leur population compacte et agressive et un déversoir pour leurs tourbes agitées.⁶⁹

Célébrée à l'initiative des Etats-Unis sous l'impulsion du secrétaire d'Etat James Gillespie Blaine, cette conférence qui a instauré une longue série de rencontres panaméricaines qui conduiront en 1948 à la création de l'Organisation des Etats Américains (OEA), s'est soldée cependant par un certain échec en 1891, ses objectifs les plus importants n'ayant pas été atteints. En effet, en 1889 la délégation Etats-unienne avait présenté à ses interlocuteurs une série de projets visant à établir un système commun de poids et de mesures, une unité monétaire continentale, un mécanisme judiciaire pour résoudre les conflits, un réseau ferroviaire panaméricain et un bureau central chargé de collecter et de redistribuer les informations utiles à toutes les pays membres du nouveau *Zollverein* américain qui devait ainsi être institué. Mais en fin de comptes l'idée d'union monétaire et douanière a dû être abandonnée et substituée par la simple suggestion que les nations signent entre elles des traités commerciaux bilatéraux et multilatéraux jusqu'à ce qu'une zone interne de libre-échange puisse réellement voir le jour dans la région. Cette proposition intermédiaire ou alternative n'a été signée finalement que par les délégués du Brésil, du Nicaragua, du Venezuela, de la Colombie, du Mexique et des Etats-Unis. Les représentants chiliens et argentins qui s'étaient vivement opposés au projet d'union douanière initial ont à nouveau refusé de signer cet engagement. En réalité, la Conférence Panaméricaine, a permis de mettre à jour les désaccords importants qui existent à la fin du XIX^e siècle entre les pays du cône sud, très fortement liés aux intérêts commerciaux et financiers de la Grande Bretagne et ceux des Etats-Unis, dont l'objectif est justement de trouver un moyen institutionnel de réduire l'emprise commerciale britannique. L'intervention du délégué argentin Roque Sáenz Peña est à ce titre éclairante, lorsqu'il oppose au célèbre slogan de Monroe, *l'Amérique pour les Américains* celui de « *l'Amérique pour l'Humanité* » :

⁶⁸ José MARTÍ, *Nuestra América*, El Partido Liberal, México, 30 de enero de 1891, in José Martí, *En los Estados Unidos*, Madrid, Alianza Editorial, 1968, p. 307-308.

⁶⁹ José MARTÍ, *La conferencia monetaria de las repúblicas de América*, La Revista Ilustrada, New-York, mayo de 1891 in *Nuestra América*, Biblioteca Ayacucho, 1985, p. 132.

Les républiques hispano-américaines vivent de leurs produits et de leurs matières et elles ont besoin de tous les marchés du monde pour le développement commercial et le progrès de leurs peuples respectifs [...] L'Amérique souhaite maintenir et développer les relations avec tous les Etats et la doctrine doit être : l'Amérique pour l'Humanité.⁷⁰

Commerce et diplomatie

Conditionnée à la fois par l'expansionnisme des Etats-Unis et par la domination économique européenne et principalement anglaise qui s'exercent sur elle de façon souvent contradictoire, l'Amérique latine s'engage à cette période dans une histoire de relations diplomatiques et commerciales triangulaires qui se prolongera tout au long du XX^e siècle. Mais à l'époque du IV^e Centenaire, la consolidation des institutions nationales, l'essor des productions agricoles, la diversification des ressources minières et la hausse constante des exportations, de même que la rapide croissance démographique, sont des éléments qui confortent encore cette Amérique ibérique dans un certain optimisme qu'encouragent parallèlement les théories libérales et positivistes du moment.

Bien entendu les Etats latino-américains ont inévitablement saisi, au fur et à mesure de leur implication croissante sur la scène diplomatique internationale, l'intérêt d'associer les acteurs économiques aux traités et décisions politiques. Si l'on se réfère au cas emblématique de l'Argentine, le premier *traité d'Amitié de Commerce et de Navigation entre le Royaume Uni et les Provinces Unies du Río de La Plata* date de 1825 et quinze accords bilatéraux de nature commerciale ont été déjà signé entre ces deux pays avant 1892.⁷¹ Au Mexique le

⁷⁰ *Historia General de las Relaciones Exteriores de la República Argentina*, Instituto Iberoamérica y el Mundo, 2000 : [http : //www.argentina-rree.com/8/8-016.htm](http://www.argentina-rree.com/8/8-016.htm). Cf. également Tulio HALPERÍN DONGHI, *Historia contemporánea de América Latina*, Alianza Editorial, Madrid, 1986, p. 317-318 et Owen G. USINGER, *Fundamentos de la política internacional argentina*, Rosario, Imprenta de la Universidad Nacional del Litoral, 1952, p. 37.

⁷¹ *Tratado de Amistad, Comercio y Navegación entre el Reino Unido y las Provincias Unidas del Río de la Plata*, Buenos Aires, 2 de febrero de 1825, ; *Memorándum de las conferencias mantenidas entre el Ministro de Negocios Extranjeros argentino y el Ministro Plenipotenciario de Gran Bretaña sobre bases para una paz argentino-brasilense*, Buenos Aires, 14 de abril de 1827; *Convenio sobre reclamos británicos - celebrado entre el Gobierno de Buenos Aires y el Encargado de Negocios de S.M.B. para arreglo de ciertos reclamos de los súbditos de S.M.B. contra el mencionado Gobierno de Buenos Aires según el Memorándum presentado por el dicho Encargado de Negocios que va anexo*, Buenos Aires, 19 de julio de 1830; *Protocolo de la conferencia sobre Tráfico de Esclavos*, Buenos Aires, 14 de noviembre de 1855; *Tratado para la absoluta abolición del Tráfico de Esclavos*, Buenos Aires, 24 de mayo de 1839; *Convención para restablecer las perfectas relaciones*, Buenos Aires, 24 de noviembre de 1849; *Tratado para la Libre Navegación de los Ríos Paraná y Uruguay*, San José, 10 de julio de 1853; *Convención sobre Indemnización a los súbditos británicos entre la Confederación Argentina con el Reino Unido de Gran Bretaña e Irlanda*, Paraná, 21 de agosto de 1858; *Convención firmada por la Confederación Argentina con Gran Bretaña*, Paraná, 18 de agosto de 1859; *Arreglos hechos para el pago de la deuda por perjuicios a súbditos británicos, entre el Comisionado de la Provincia de Buenos Aires y el Comisionado Británico*, 9 de mayo de 1862; *Convenio para el Pago de Indemnizaciones*, Buenos Aires, 25 de enero de 1864; *Protocolo para el arreglo de las reclamaciones presentados al Gobierno argentino por el de S.M.B.*, Buenos Aires, 15 de julio de 1864; *Convención Postal*, Londres, 13 de enero de 1876; *Convenio para*

premier ministre des affaires étrangères nommé dès 1821, portait le titre de *Secretario de Negocios y Relaciones Interiores y Exteriores*. Dès les premiers mois de leur indépendance toutes les nouvelles républiques hispano-américaines n'ont eu de cesse en réalité que d'ouvrir des bureaux commerciaux en Europe, notamment, afin d'attirer des investisseurs et d'encourager les échanges économiques. Lors du *congrès mercantile hispano-américain-portugais* de 1892, c'est encore un diplomate, l'ambassadeur costaricien Manuel María de Peralta, qui définit le mieux les attentes latino-américaines de l'époque, en présentant le commerce comme l'objectif prioritaire de leurs relations extérieures avec l'Europe :

Les Etats les plus florissants ont dû leur prospérité moins aux triomphes aléatoires de la force qu'aux conquêtes pacifiques du négociant persuasif qui, pourvu de riches soies, d'or ou de tissus populaires allait chercher ou déverser de l'or dans des contrées lointaines et ramener en échange des essences rares, des appareils sophistiqués ou des matières premières pour les besoins de l'industrie.⁷²

Distribuée dans les capitales et les grandes villes commerciales européennes de la fin du XIX^e siècle, à travers ses légations, ses agences consulaires et ses bureaux commerciaux, la diplomatie latino-américaine s'attache à propager dans le Vieux Monde les nouvelles ambitions libérales et positivistes de ses élites dirigeantes, en quête d'une voie intermédiaire entre le modèle économique anglo-saxon qui exerce sur elles une profonde fascination et leur attachement à des référents culturels et traditionnels qui sont ceux de l'Europe latine. Si les effectifs diplomatiques latino-américains en Europe se répartissent en fonction de critères géographiques et stratégiques inhérents à chaque Etat, il convient de souligner que les différents pays d'Amérique hispanique sont très inégalement représentés, comme l'observe Pauline Raquillet-Bordry dans son étude sur les diplomates en poste à Paris entre 1880 et 1900 :

si en moyenne chaque pays dispose de quatre représentants en poste, le Paraguay n'en compte que deux alors que l'Argentine ou le Chili ont des effectifs comparables aux ambassades américaine ou japonaise. De fait, deux familles apparaissent clairement : les légations avec peu de ressortissants (Paraguay, Equateur, Venezuela, Bolivie) et légations de taille comparable aux autres pays (Mexique, Uruguay, Pérou, Chili et Argentine). Il est à noter que la Colombie a un effectif 'intermédiaire'....⁷³

Cette situation s'explique en grande partie par le contexte politique et économique qui n'est pas aussi favorable pour tous les pays. Tandis que certaines nations telles que l'Argentine, le Chili ou le Mexique connaissent une stabilité relative et une importante croissance économique à cette période, d'autres pays comme le Paraguay, le Pérou ou la

aumentar los límites de peso y las dimensiones de Paquetes de muestras de mercancías canjeadas por vía del Correo, Buenos Aires, 10 de junio de 1884; *Convención para el Intercambio de Encomiendas Postales*, Buenos Aires, 28 de junio de 1889 - Sources diplomatiques argentines : [http : //www.cancilleria.gov.ar/cancilleria.html](http://www.cancilleria.gov.ar/cancilleria.html)

⁷² Manuel María de Peralta (Ambassadeur du Costa Rica), in *Congreso Mercantil Hispano-Americano-Portugués : celebrado en Madrid en Noviembre de 1892*, Madrid, Tip. de Tomás Minuesa, 1893, p. 37.

⁷³ Pauline RAQUILLET-BORDRY, op. cit., 1995, p. 81-106.

Bolivie subissent encore les contrecoups des conflits internes et des guerres territoriales passées. Le cas du Paraguay est particulièrement significatif du point de vue démographique. Alors que la population argentine évolue de 1.100.000 à 4.794.149 habitants entre 1850 et 1900, celle de son voisin, victime de la guerre de la Triple Alliance (1865-1870) passe au même moment de 800.000 à 635.000 habitants. En réalité il ne restait plus après la guerre, en 1872, que 231.000 Paraguayens.⁷⁴ Le Chili connaît au contraire une période faste dans les années 1890, tant sur le plan économique que démographique alors que ses adversaires malheureux de la guerre du Pacifique, le Pérou et la Bolivie ne sont plus en mesure de se payer le luxe d'une représentation diplomatique coûteuse à un moment où ils traversent encore une étape de reconstruction difficile. On peut noter, d'après l'étude de Pauline Raquillet-Bordry, qu'à Paris seules dix légations hispano-américaines sont représentées de manière permanente. Les petits pays d'Amérique Centrale n'ont pas les moyens d'avoir des légations dans tous les pays. Par conséquent, certains diplomates sont accrédités en même temps dans différents Etats européens comme le Costaricien Manuel María de Peralta qui, dans les années 1880-1900, est ambassadeur simultanément pour la France, l'Espagne, la Belgique et l'Allemagne.

La lente réconciliation avec l'Espagne

Bien que répartie irrégulièrement sur le continent européen, la diplomatie latino-américaine, s'est considérablement développée, c'est un fait, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, au fur et à mesure de la consolidation des nouveaux Etats-Nations qu'elle représente et de l'extraordinaire croissance des échanges démographiques et commerciaux avec l'Europe. Mais quels sont finalement les enjeux économiques et culturels qui, à l'aube du IV^e Centenaire de la découverte de l'Amérique, pèsent sur ses rapports avec l'Espagne? Les dépendances passées constituent-elle encore des entraves insurmontables ou bien peuvent-elles être considérées au contraire comme des atouts efficaces pour favoriser le projet libéral et positiviste des nouvelles élites politiques et culturelles latino-américaines?

Comme pour le reste de l'Europe, les relations extérieures de l'Amérique hispanique avec son ancienne métropole sont inégales selon les pays, mais pour des raisons souvent différentes et qui découlent évidemment des relations politiques passées. L'essor de la présence diplomatique latino-américaine dans les dernières décennies du siècle, coïncide également, comme l'indique Carlos M. Rama, avec un changement d'attitude très significatif des autorités espagnoles à l'égard des républiques hispano-américaines :

Le gouvernement de Madrid, au cours de la période comprise entre la Guerre des dix ans à Cuba et sa reprise en 1895, encouragea par l'intermédiaire de son Ministère des Affaires Etrangères une vaste campagne de rapprochement avec les pays hispano-américains à travers ses ambassades, et en utilisant aussi comme des points d'appui, les missions diplomatiques accréditées à Madrid. Ce lien international défiait dans une certaine mesure celui que les Etats-Unis finalement mettrait en

⁷⁴ Jaume VICENS VIVES, *Historia de España y América, social y económica dirigida por, Los siglos XIX y XX. América Independiente*, Barcelona, Editorial Vicens Vives, Quinta reedición, 1985, p. 460.

fonctionnement lors de la Conférence de Washington de 1890, sous le nom d'Union Panaméricaine, et l'Union Latine qui depuis Paris, favorisait la coopération, aussi bien du gouvernement français que de nombreux réfugiés et intellectuels résidant dans cette ville.

Il faut insister encore une fois, néanmoins, sur le fait que bien que les indépendances aient été déclarées dans les années 1810-1824, la reconnaissance effective par l'Espagne de ces émancipations politiques ne s'est produite que plus tard et très progressivement tout au long du XIX^e siècle. Le Mexique n'a été reconnu indépendant qu'en 1836 à la mort de Ferdinand VII, l'Equateur en 1840, le Chili en 1844, le Venezuela en 1845, la Bolivie en 1847, le Costa Rica et le Nicaragua en 1850, la République Dominicaine en 1855, l'Argentine en 1859, le Guatemala en 1863, le Pérou et le Salvador en 1865, l'Uruguay en 1870, le Paraguay en 1880 et la Colombie en 1881. Pour le Honduras il faudra attendre 1894. L'île de Cuba demeure en 1892 une colonie espagnole.⁷⁵ En outre la ratification des traités de reconnaissance par l'Espagne a souvent mis beaucoup de temps, parfois des années. Des suspensions ont eut lieu également lors des interventions militaires notamment dans le contexte de l'expédition en Equateur (1846-47), de l'annexion de Saint Domingue (1861-1865) ou de la guerre du Pacifique (1865-1879).

Le tableau suivant peut nous aider à mieux visualiser chronologiquement à la fois l'essor des politiques de relations extérieures des nouvelles nations hispano-américaines et la lente réconciliation politique et culturelle qui s'opère du XIX^e au XX^e siècle entre l'Espagne et ses anciennes colonies :

Pays	Proclamations d'Indépendance	Reconnaissance par l'Angleterre	Traité de reconnaissance par l'Espagne	Ratification du Traité (Espagne)	Suspension Provisoire du Traité (Espagne)	Création d'Académies correspondantes de la langue espagnole
Mexique	1821	1826	1836	1837	1861-1874*	1875
Equateur	1830	1834	1840	1841	1846-47 et 1865-79	1876
Chili	1818	1820	1844	1845	1864-1879	1877
Venezuela	1811-1830	1825	1845	1846	1860-61	1884
Bolivie	1825		1847	1861	1865-1879	1920
Costa Rica	1821-1838		1850	1850		1923
Nicaragua	1821-1838		1850	1861		1928
Saint Domingue	1844	1850	1855	1855	1861-65	1927
Argentine	1816	1823	1859	1864		1931
Guatemala	1821-1840	1847	1863	1864		1887
Pérou	1821		1865	1865	1865-1879	1887
El Salvador	1821-1841		1865	1866		1880
Uruguay	1825-8		1870	1882		1943

⁷⁵ Jorge CASTEL, *El restablecimiento de las relaciones entre España y las Repúblicas Hispanoamericanas (1836-1894)*, op. cit., 1955.

Paraguay	1811	1853	1880	1882		1927
Colombie	1819	1825	1881	1881		1871
Honduras	1821-1840		1894	1895		1948
Cuba	1898	1898	1898	1898		1926

*Il s'agit dans le cas du Mexique d'une suspension des relations diplomatiques en raison de la guerre d'intervention européenne.

Il est à noter que les traités de reconnaissance qui ont été signés de part et d'autre ne concernent essentiellement que les aspects patrimoniaux et commerciaux dérivés de l'émancipation politique. Les principaux problèmes qui se sont présentés aux Latino-américains lors des négociations ont été : d'un côté l'exigence des autorités espagnoles que tous les documents soient signés à Madrid (le Pérou, l'Uruguay, la Paraguay, la Colombie, le Guatemala et le Honduras ont pu néanmoins éviter cette clause); de l'autre, la différence de législation concernant l'acquisition de la nationalité, l'Espagne invoquant le droit du sang (*jus sanguinum*) et les jeunes républiques le droit du sol (*jus solium*). Carlos M. Rama, s'étonne qu'aucun aspect d'ordre intellectuel ou religieux n'ait été pris en compte par ces traités.⁷⁶ Ce sera, entre autre, l'une des taches du IV^e Centenaire que d'aborder, lors de ses différents congrès littéraire, juridique, mercantile, militaire et pédagogique, les difficultés suscitées justement par l'absence de dispositions prises dans ces différents domaines lors de la première réconciliation politique.

Au niveau culturel et linguistique, la question de la reconnaissance est d'autant plus complexe que le castillan va demeurer au fil du temps malgré les pronostics pessimistes de certains philologues, la langue officielle des républiques hispano-américaines. La reconnaissance des compétences et des revendications linguistiques américaines est entravée par la position inflexible de l'Académie Royale de la Langue, notamment, et donc par la difficile adhésion des Latino-américains au réseau des académies correspondantes, comme en attestent les dates souvent très tardives qui figurent sur le tableau ci-dessus.

Sur le plan commercial finalement, les échanges, bien inférieurs à ceux qui s'établissent avec d'autres nations européennes, révèlent moins le manque d'intérêt ou les désaccords réciproques que la dégradation de la situation économique de l'Espagne à la fin du siècle, comme le remarque lors du congrès mercantile madrilène de 1892 le professeur et journaliste Ricardo Becerro de Bengoa (1845 - 1902) :

L'état de nos relations avec l'Amérique est (il faut le dire clairement) très mauvais, désastreux. [...] mais cet état de nos relations n'est pas bien meilleur non plus, avec les autres nations, avec celles d'Europe par exemple; et cela est dû au fait que nous avons atteint une pauvreté particulière dans notre patrie parce que, occupés comme nous l'avons été pendant de nombreuses années, à conquérir la liberté, à nous emporter contre le despotisme, à supporter diverses guerres civiles,

⁷⁶ Carlos M. RAMA, *Historia de las relaciones culturales entre España y América latina. Siglo XIX.*, México-Madrid, Fondo de Cultura Económica, 1982, p. 165-66.

nous n'avons pas pu travailler, nous n'avons pas pu produire; il a fallu lutter et nous ne sommes pas riches pour commercer avec l'Amérique, ni avec l'Europe non plus.⁷⁷

Les données statistiques présentées au congrès de Madrid sont révélatrices à la fois de l'affaiblissement économique de l'Espagne sur le plan international et de la répartition très inégale de ses échanges avec l'Amérique Latine qui peut avoir aussi des explications politiques. On peut comprendre ainsi que la Colombie, qui n'a été reconnue officiellement par son ancienne métropole qu'en 1881, importe 35 fois moins de produits espagnols que de marchandises anglaises, ses principaux fournisseurs étrangers étant par ailleurs la France, les Etats-Unis et l'Allemagne dont l'importance au niveau des importations est respectivement, 20 fois, 13 fois puis 7 fois supérieure à celle de l'Espagne. On observe par ailleurs que les ports du Pacifique sont les moins fréquentés par la flotte marchande espagnole. On peut voir dans cette situation les séquelles de la désastreuse politique extérieure de l'Espagne au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle tout autant que la domination commerciale qui lui a été imposée dans cette zone par les puissances du Nord de l'Europe. Seulement deux navires espagnols ont atteint en 1890 le port chilien de Valparaíso contre 1004 bateaux anglais (562 à vapeur et 442 à voile), 428 allemands et 158 français. L'Espagne, au début des années 1890, n'est que le onzième fournisseur et le douzième client du Chili.

La charnière de la fin du XIX^e siècle

Le IV^e Centenaire, par conséquent, s'inscrit bien, comme on a pu l'observer, dans une période charnière de la construction identitaire des nations latino-américaines vis-à-vis de l'Espagne, comprise entre la reconnaissance politique et la reconnaissance culturelle effective, la question linguistique jouant notamment un rôle important dans cette reconnaissance. Mais le monde hispanique de part et d'autre de l'Atlantique ne peut plus se soustraire désormais aux règles du nouveau commerce mondial, édictées par les grandes puissances du Nord de l'Europe et par les Etats-Unis dont l'expansion sur le continent américain devient inéluctable. Dans ce contexte les discours politiques et culturels ne suffisent plus. Il s'agit de reconstruire de nouvelles perspectives d'échanges réelles, en particulier sur le plan commercial. Telle devient la tâche des nouvelles diplomaties espagnoles et latino-américaines dont il est surprenant de constater néanmoins que le profil intellectuel correspond à celui d'une intelligentsia composée davantage d'hommes de loi et de lettres, que d'économistes ou d'hommes d'affaires.⁷⁸ Si l'on s'en tient, par exemple, aux ambassadeurs latino-américains présent à Madrid pour les célébrations du IV^e Centenaire, on peut citer les écrivains, poètes et historiens Vicente Riva Palacio pour le Mexique, Juan Zorrilla de San Martín pour l'Uruguay, Vicente G. Quesada pour l'Argentine, Fernando Cruz (1845-1901) pour le Guatemala ou

⁷⁷ *Congreso mercantil hispano-americano-portugués, op. cit.*, 1893, p. 87.

⁷⁸ Lors d'une conférence prononcée à l'Institut National des Sciences Appliquées de Lyon, le 17 janvier 2005, l'ambassadeur d'Equateur en France, Juan Salazar Sancisi a défini cette tendance comme une vieille tradition diplomatique latino-américaine, pernicieuse car les selon lui car l'Amérique Latine regorge à son sens d'hommes de lettres mais manque encore et toujours de négociateurs avisés.

Manuel María de Peralta y Alfaro (1847-1930) pour le Costa Rica. Cette situation qui illustre en fait une spécificité traditionnelle latino-américaine, montre à quel point les enjeux diplomatiques demeurent complexes pour l'Amérique latine à la fin du XIX^e siècle. Voulant marquer tout à la fois son appartenance et sa différence vis-à-vis des modèles culturels européens la diplomatie latino-américaine se trouve en quelque sorte prisonnière des contradictions et des limitations des élites politiques et intellectuelles qu'elle sert et qui évoluent trop souvent en marge des réalités économiques et sociales de leur continent.

Concernant les relations avec l'Espagne on peut se demander toutefois s'il existe de véritables attentes sur le plan économique du côté des républiques hispano-américaines. Alors que les autorités et les intellectuels espagnols, emportés par les discours confraternels de Juan Valera ou de Rafael María de Labra, rêvent d'une grande confédération commerciale ibéro-américaine, les Latino-américains attendent-ils vraiment quelque chose de l'Espagne dans ce domaine? Et si cela n'était plus le cas? Et si leurs véritables intérêts économiques et politiques se trouvaient désormais ailleurs? Alors il deviendrait plus facile d'interpréter la faible représentation latino-américaine aux célébrations de 1892, d'autant plus si l'on tient compte des arguments politiques et historiques du délégué péruvien Ricardo Palma, qui estime comme on l'a vu précédemment, que la principale cause de l'indifférence des Latino-américains est *politique erronée du gouvernement péninsulaire qui a mis beaucoup d'années pour se convaincre que l'Amérique était définitivement perdue pour l'Espagne*.⁷⁹

I.3. Les délégations hispano-américaines

Alors que dans la première partie de cet exposé nous avons regroupé sous l'appellation commode de « bourgeoisie professionnelle », empruntée à José Carlos Mainer⁸⁰, la plus grande partie des acteurs espagnols des célébrations commémoratives de 1892, il est en revanche un peu plus difficile de rassembler sous une dénomination commune les émissaires latino-américains du IV^e Centenaire tant les origines, les fonctions, les personnalités et les discours divergent. Du point de vue de leur participation concrète aux festivités péninsulaires et notamment de leurs contributions orales et écrites on peut cependant délimiter deux groupes distincts : d'un côté les intervenants de premier plan, ceux qui disposent de la parole et prennent part activement aux débats qu'animent les Espagnols; de l'autre côté, les représentants associés ou auxiliaires, qui constituent numériquement l'ensemble le plus important mais qui n'interviennent que sporadiquement dans les discussions.

⁷⁹ Ricardo PALMA, *op. cit.*, 1897, p. 160

⁸⁰ José Carlos, MAINER, *Un capítulo regeneracionista : el hispanoamericanismo (1892-1923)*, in *Ideología y Sociedad en la España Contemporánea. Por un análisis del Franquismo*, Madrid, Edicusa, 1977, p. 152.

S'il est relativement facile de retrouver au fil des bibliographies les traces de la participation des grandes personnalités du moment telles que Vicente Riva Palacio, Soledad Acosta de Samper, Ricardo Palma, Vicente G. Quesada, Rubén Darío ou Juan Zorrilla de San Martín, il est moins aisé en revanche d'évaluer précisément la présence et l'action particulière des nombreux délégués qui accompagnent les différentes commissions présentes en Espagne. Deux sources distinctes alimentent, malgré tout, notre analyse : les documents bibliographiques du IV^e Centenaire, d'une part, regroupés pour l'ensemble à la Bibliothèque Nationale de Madrid mais dont on retrouve des exemplaires dans les catalogues de la plupart des bibliothèques nationales d'Amérique latine; les archives diplomatiques d'autre part, qui contiennent surtout des notes, des circulaires ou parfois des correspondances plus détaillées qui peuvent apporter des informations utiles sur l'état d'esprit qui anime les légations hispano-américaines. Notre objectif n'étant pas seulement d'établir ici des listes de noms improductives mais d'évaluer quantitativement et qualitativement la contribution latino-américaine aux célébrations espagnoles du IV^e Centenaire de la Découverte de l'Amérique, nous nous intéresserons plus particulièrement au caractère éminemment diplomatique de cette participation, en tenant compte des enjeux culturels et économiques qui motivent l'action des diverses délégations venues de l'Amérique hispanique.

Lorsqu'on feuillette la presse espagnole de 1892 on observe que l'Uruguay et le Mexique, par exemple, apparaissent comme les pays les plus actifs dans le cadre des manifestations commémoratives qui sont organisées dans toute l'Espagne. Cela provient amplement du tempérament et de l'action significative des deux ambassadeurs de ces pays, Juan Zorrilla de San Martín et Vicente Riva Palacio, dotés tous les deux d'une grande habileté communicative, et qui siègent dans les instances officielles, déploient une activité publique et mondaine importante et prononcent tout au long de l'année des discours et des conférences qui seront commentés dans les journaux et publiés par la suite aussi bien en Espagne qu'en Amérique Latine. Mais l'efficacité de ces ministres plénipotentiaires repose aussi sur l'existence de délégations importantes et bien organisées qui constituent des relais efficaces de l'action diplomatique de leur pays, sur tout le territoire espagnol.

La diplomatie uruguayenne

Le cas de l'Uruguay, à ce titre, est révélateur. Dans son étude sur le milieu diplomatique parisien, Pauline Raquillet-Bordry s'étonne qu'un petit pays, politiquement et socialement instable, maintienne une représentation diplomatique si importante en France dans les années 1880-1900 :

A la différence de la Colombie ou du Pérou, l'Uruguay, qui vit pourtant dans l'instabilité chronique, n'enregistre pas une chute brutale de ses effectifs à Paris. De 1830 à 1903, le pays affronte quarante révoltes ; ce qui fait dire au dictateur Latorre en 1880 que 'le pays est ingouvernable'. Etrangement, la représentation diplomatique de cette République est l'une des plus régulières. Cinq à six membres se partagent de manière permanente les postes de la capitale française. Les périodes d'accalmies (1886 : avènement du régime civiliste) n'expliquent pas la présence de ces effectifs. C'est le comportement francophile très poussé de ce pays qui lui permet

de tisser des relations privilégiées intellectuelles puis commerciales. La France figure au deuxième rang mondial des échanges commerciaux avec l'Uruguay en 1889.⁸¹

S'il est vrai que l'Angleterre et la France sont les deux premiers partenaires commerciaux de ce pays, dont le traité de reconnaissance, datant de 1870, n'a été ratifié par l'Espagne qu'en 1882, l'Uruguay développe aussi dans les dernières décennies du XIX^e siècle une stratégie diplomatique fortement conditionnée par ses relations économiques avec l'Europe en général et par sa croissance démographique exceptionnelle, provoquée par une immigration massive d'origine surtout espagnole et italienne. Comptant à peine 74.000 habitants en 1830, la république uruguayenne sera peuplée à la fin du siècle de presque un million d'habitants. Dès 1853, les immigrants péninsulaires y ont fondé la première *Association Espagnole de Secours Mutuels* créée en Amérique latine. S'établissant au départ dans les campagnes où ils se sont consacrés à l'agriculture et à l'élevage, ces immigrants ont largement contribué ensuite au développement industriel autour du port de Montevideo et notamment au progrès de l'industrie de biens de consommation. Malgré les aléas de sa politique intérieure, l'Uruguay de la fin du siècle connaît donc une situation économique singulière. Ses marchés extérieurs se sont diversifiés et ne dépendent pas d'un seul pays. Il exporte surtout des produits dérivés de l'élevage : de la viande vers le Brésil et l'île de Cuba; des laines en Allemagne, en France et en Belgique; des cuirs aux Etats-Unis.⁸² Compte tenu de ces circonstances et surtout des relations d'échange favorables, pour l'instant, avec l'Europe, le pays connaît une prospérité remarquable qui justifie de coût élevé investi dans une représentation diplomatique importante.

Pour ce qui est des relations avec l'Espagne, elles semblent particulièrement motivée par l'afflux continu d'immigrants qui participent fortement à la réactivation des liens économiques et culturels entre les deux pays. Sur le plan des échanges commerciaux, les données du Congrès Mercantile de Madrid de 1892 enregistrent une très nette hausse de l'activité entre 1878 et 1885 qui s'affaiblit un peu ensuite, entre 1885 et 1890. Le volume global des importations espagnoles en provenance de l'Uruguay a été multiplié par 16 alors que celui des exportations, après avoir doublé au départ, a finalement augmenté de 16% sur l'ensemble de la période.⁸³ On peut en déduire que les relations économiques sont très favorables à l'Uruguay au moment des festivités du IV^e Centenaire, et que l'action de la diplomatie uruguayenne en Espagne, conjuguée à celle des nouveaux immigrants espagnols présents sur la bande orientale du Río de la Plata, y est certainement pour quelque chose.

⁸¹ Pauline RAQUILLET-BORDRY, *op. cit.*, 1995, p. 81-106.

⁸² Cf. François CHEVALIER, *op. cit.*, 1977, p. 117 - Carlos ZUBILLAGA, *Hacer las Américas. Estudios históricos sobre la inmigración española al Uruguay*, Montevideo, Fin de Siglo, 1993, p. 18 - Pilar CAGIAO, *Problemas planteados en el estudio de la inmigración gallega en Montevideo, 1900-1970*, in *Estudios Migratorios Latinoamericanos*, n°13, Buenos Aires, 1991, p. 563-582 - Ministerio de trabajo y Asuntos sociales de España - Consejería de Argentina, *Datos sociológicos de la emigración*:

[http : //www.mtas.es/consejerias/ argentina/2E-migracion/datosoc.htm](http://www.mtas.es/consejerias/argentina/2E-migracion/datosoc.htm)

⁸³ *Congreso mercantil hispano-americano-portugués, op. cit.*, 1893, p. 99.

Si les archives diplomatiques uruguayennes ne conservent aujourd'hui que très peu de documents relatifs à la participation du pays au IV^e Centenaire de la Découverte de l'Amérique⁸⁴, elles nous permettent de recenser, en revanche, les 27 permanents qui configurent le corps diplomatique présent en Espagne en 1892. La légation qui entoure l'ambassadeur Juan Zorrilla de San Martín, est composée d'un Secrétaire, Eduardo Herrera y Obes, d'un consul général, Pedro B. Casamayou et de deux représentants officiels honoraires pour l'Espagne et le Portugal, Bernardino Ayala et Adolfo Sienra. Il faut ajouter à cela la liste des 22 consuls uruguayens présents sur le territoire espagnol à Albuñol, Barcelone, Bilbao, Cadix, Grenade, Játiva, Jerez de la Frontera, La Corogne, las Palmas, Madrid, Malaga, Marín (Pontevedra), Mataró, Murcie, San Sebastian, Santa Cruz de Tenerife, Santander, Séville, Tapia (Asturies), Torrevieja, Valence et Vigo. La commission destinée à superviser la section uruguayenne de l'Exposition Historico-Américaine de Madrid s'enrichit également de deux personnalités intellectuelles, le naturaliste hispano-uruguayen José Arechavaleta (1838-1912) qui est nommé la même année Directeur du Musée National de Montevideo et le pédagogue et anthropologue José Henriques Figueira (1840- 1946), auteur, en particulier, d'un ouvrage sur les habitants primitifs de l'Uruguay présenté lors du IV^e Centenaire.⁸⁵ Un autre célèbre éducateur, avocat, et journaliste, Francisco Berra (1844-1906), est choisi comme membre d'honneur du Congrès pédagogique de Madrid.⁸⁶

Par conséquent l'Uruguay, un pays qui représente moins d'un centième de la surface de l'Amérique latine et qui héberge à l'époque moins de 2% de ses habitants, compte sur une représentation de 30 personnes sur le territoire espagnol, disponibles pour relayer le message officiel du pays et participer aux nombreux actes, congrès et conférences préparés à Madrid et dans les autres villes organisatrices de commémorations. L'effort déployé par le gouvernement pour le IV^e Centenaire est relatif, néanmoins, puisque la majorité des délégués sont les représentants officiels déjà en place. Quoi qu'il en soit ces données confirment l'intérêt des Uruguayens pour l'Espagne, un intérêt sans doute motivé par des objectifs démographiques et commerciaux davantage que par les aspects proprement culturels liés à la célébration elle-même. On peut également envisager que des intérêts d'ordre plus politique suscitent un rapprochement avec l'Espagne à cette période. En plus des affinités particulières qui lient l'ambassadeur catholique et conservateur, Juan Zorrilla de San Martín, au

⁸⁴ D'après Álvaro CORBACHO CASAS, (Jefe del Archivo Histórico-Diplomático - Ministerio de Relaciones Exteriores de Uruguay) les seuls documents restant aujourd'hui sont : un article du journal madrilène *La Época*, datant du 13 avril 1892 et intitulé, « Centenario del Descubrimiento de América », un imprimé de l'Association des Ecrivains et Artistes Espagnols sur le Congrès Littéraire Hispano-Américain et un brouillon de la note envoyée par le ministre des Relations Extérieures de l'Uruguay, Manuel Herrero y Espinosa, à l'ambassadeur en poste en Espagne, lui annonçant qu'il désignera très prochainement une commission représentant la République Uruguayenne à l'Exposition Historico-Américaine de Madrid.

⁸⁵ José H. FIGUEIRA, *Los primitivos habitantes del Uruguay, ensayo paleo-etnológico*, Montevideo, Imp. Dornaleche y Reyes, 1892.

⁸⁶ Juan FERNÁNDEZ FERRAZ, *Informe que acerca del Congreso Pedagógico Hispano Potugués Americano eleva a la Secretaría de Instrucción Pública...*, San José de Costa Rica, Tipografía Nacional, 1893, p. 24.

gouvernement espagnol de Cánovas del Castillo, il faut rappeler que l'Uruguay, en raison de sa petite taille et de sa situation géographique risque toujours d'être victime des appétences de ses puissants voisins ou du désintéressement des marchés internationaux qui peuvent avoir tendance à considérer Montevideo uniquement comme un port transitoire vers les grandes zones de production brésiliennes et argentines. La survie du pays dépend donc en grande partie de son habileté à gérer sa politique extérieure. Aujourd'hui encore, ces raisons expliquent la dimension très internationale de la capitale uruguayenne où siègent des représentations de l'ONU et de l'Union Européenne ainsi que les instances directives du Mercosur.

Le Mexique des *Científicos*

La situation du Mexique est peut-être moins éloquent que celle de l'Uruguay si l'on considère qu'il s'agit d'un Etat aux dimensions très différentes. Sa population qui approche les 12 millions d'habitants est alors la deuxième de l'Amérique ibérique et c'est après le Brésil, le pays dans lequel les investissements étrangers (européens notamment) sont les plus importants.⁸⁷ Les relations extérieures mexicaines s'organisent en Europe dans le cadre d'une politique économique et financière qui s'appuie sur une singulière stratégie de communication orchestrée par les élites intellectuelles et positivistes qui entourent le président de la république et que l'on appelle déjà les « científicos ». Pour Javier Pérez Siller, cette période pendant laquelle se consolident les institutions mexicaines, tout autant que l'appareil politique destiné à perpétuer la présence de Porfirio Díaz au pouvoir, favorise *l'émergence d'un imaginaire nouveau dont les traces sont encore visibles* aujourd'hui :

Positivistes et soucieux de mettre un terme à l'instabilité du pays, les *Científicos* proposent l'établissement d'une 'dictature nécessaire' incarnée par le général Díaz qui, garant de l'ordre et de la paix, conduirait le pays vers le progrès. Ils veulent un pouvoir fort, combattent une économie où la liberté individuelle prime sur les responsabilités de l'Etat, car 'au Mexique' –affirment-ils – ce dernier représente l'unique force organisée pour réaliser les fins de la société, tandis que l'individu manque totalement de qualités directives'. Afin d'exploiter les gigantesques ressources mexicaines, ils poursuivent une politique éclectique (mi-libérale, mi-protectionniste) qui fait de l'activité minière l'axe articulateur de la relance économique et de la création des moyens de communication et des institutions financières, les réseaux 'matériels et spirituels' pour aller vers 'l'âge positif de la science et du progrès'. L'ouverture du pays aux investissements étrangers est le moyen d'y parvenir, mais, afin d'éviter toute soumission à l'étranger et traduire l'esprit de la 'Seconde Indépendance', ils dessinent une stratégie : garantir l'équilibre de toutes les puissances, et donc contrebalancer l'expansionnisme nord-américain. L'instauration de ce modèle s'accompagne, non seulement de l'établissement d'alliances avec des acteurs politiques, économiques et sociaux (nationaux et étrangers), ainsi que de l'intégration d'une communauté d'intérêts, mais aussi de la

⁸⁷ Cf. Ralph ROEDER, *Hacia el México moderno : Porfirio Díaz, II*, Fondo de Cultura Económica, 1995, p. 89 et François Chevalier, *op. cit.*, 1977, p. 117-119.

création des images qui façonnent l'imaginaire, donne un sens aux rapports sociaux et suscitent une énergie mobilisatrice⁸⁸

L'image que veut montrer le Mexique aux Européens, et cela malgré la crise économique et financière sérieuse qu'il traverse précisément au moment du IV^e Centenaire, est celle d'un pays en progrès où règne la paix sociale, où les institutions se renforcent et garantissent les sécurités publiques et individuelles et où *il existe encore des ressources illimitées et inexploitées, en manque de capitaux*, qui n'attendent que de nouveaux investisseurs étrangers.⁸⁹

En ce qui concerne les relations avec l'Espagne, qui a reconnu le Mexique dès 1836 avant toutes les autres républiques hispano-américaines, celles-ci ont été surtout de nature juridique et commerciale au cours de la première moitié du XIX^e siècle, avant leur suspension entre 1861 et 1874, en raison de l'intervention anglo-franco-espagnole qui a installé sur le trône l'empereur Maximilien I^{er}. Le facteur démographique n'a pas été pas aussi décisif que pour l'Uruguay même si un nombre conséquent d'Espagnols sont partis s'installer au Mexique dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, à côté des nombreux immigrants allemands, italiens et français employés principalement dans les compagnies minières, ferroviaires ou marchandes. Ils ont participé activement quelquefois au développement commercial du pays, s'associant aux élites mexicaines, tel que le commerçant et industriel Delfín Sánchez Ramos (1836-1898), ami personnel de Vicente Riva Palacio qui est intervenu notamment dans le secteur des chemins de fer et dont la flamboyante ascension sociale sous le Porfiriato est décrite par María Eugenia Arias Gómez.⁹⁰ Après ce qu'il est convenu d'appeler la « seconde indépendance » du Mexique, les relations diplomatiques et économiques ont repris régulièrement en 1874, dégagant dans les années 1880 un excédent commercial nettement favorable à l'Espagne dont le volume des exportations était en 1890 sept fois supérieur à celui de ses importations en provenance de la République Mexicaine. Dans le cadre global des relations avec l'Amérique latine, la part des échanges entre les deux pays n'est pas très significative cependant, surtout si on considère que le Mexique est pour l'Espagne un partenaire commercial à l'échelle de la Colombie ou du Venezuela mais à un niveau très largement inférieur à celui de l'Argentine ou de l'Uruguay. Cette situation permet de mesurer le profond bouleversement qui s'est opéré depuis la fin du XVIII^e siècle, une époque à laquelle la Nouvelle Espagne constituait encore le plus grand réservoir de richesses et la

⁸⁸ Javier PEREZ SILLER, *op. cit.*, 1998, p. 310 - Voir aussi du même auteur, sur les implications financières et économiques de la politique extérieure mexicaine : L'hégémonie des financiers au Mexique sous le Porfiriato. L'autre dictature, L'Harmattan, Paris et Instituto de ciencias sociales y humanidades, BUAP, Puebla, 2003. Historiographie des relations franco-mexicaines : l'apport des Archives historiques diplomatiques mexicaines "Genaro Estrada", in Histoire et Sociétés de l'Amérique Latine, Ndeg. 4, revue d'Histoire de l'association Aleph, Université de Paris VII, 1996.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 334

⁹⁰ María Eugenia ARIAS GÓMEZ, *Un empresario español en México : Delfín Sánchez Ramos, 1864-1898*, in *En la cima del poder. Elites mexicanas 1840-1940*, Instituto Mora, México, 1998, p. 54-101.

priorité économique des autorités péninsulaires. Désormais la place est occupée par d'autres grandes puissances, l'Angleterre, les Etats-Unis et la France en particulier, et même au niveau des transports, il n'existe plus de ligne de navigation directe entre l'Espagne et son ancienne colonie.⁹¹

Sur le plan culturel les liens se rétablissent lentement bien qu'il semble en réalité que la coupure entre 1861 et 1874 n'ait eu lieu véritablement qu'au niveau officiel. Erika Pani démontre, en effet, dans un ouvrage sur le règne de Maximilien, qu'à l'époque de l'Empire et au cours de années subséquentes, la vie artistique et intellectuelle mexicaine a été dominée par la tradition espagnole. Elle soutient même, qu'indépendamment de la volonté des autorités, l'Espagne a constitué le canal à travers lequel sont arrivées les influences artistiques et culturelles européennes.⁹² La première Académie Correspondante de la Langue Espagnole a été aussi créée en 1875, devançant toutes les autres institutions équivalentes en Amérique Latine et l'Union Ibéro-américaine, née officiellement à Madrid en 1884 a installé son premier bureau à Mexico en 1886. Le 25 avril 1892, l'année du IV^e Centenaire, les deux pays signent enfin un premier *Traité de Propriété Scientifique Littéraire et Artistique* qui sera ratifié trois ans plus tard et amplifié par une convention additionnelle en 1903. Ce document, qui précède de quelques mois certaines des recommandations du Congrès Littéraire Hispano-américain ou du Congrès Mercantile de Madrid, a pour objectif principal de réactiver et de développer le commerce des livres entre les deux pays. L'Espagne entend certainement reprendre à la France de nombreuses prérogatives qu'elle s'est octroyée dans ce domaine pour accroître la diffusion des œuvres de ses écrivains sur le marché mexicain. C'est pourquoi il est mentionné précisément dans le texte du traité *que les auteurs, les traducteurs et les éditeurs des œuvres littéraires, scientifiques ou artistiques de chacune des deux nations*, jouiront de droits identiques dans les deux pays.⁹³

Du point de vue numérique, la délégation mexicaine permanente implantée en Espagne n'est pas particulièrement exceptionnelle. Alors qu'à Paris le Mexique dispose en moyenne de six représentants par an entre 1880 et 1900⁹⁴, en Espagne, l'Ambassadeur Vicente Riva Palacio est assisté de trois personnes : Francisco A. de Icaza (1863-1925), Deuxième Secrétaire de la Légation qui deviendra ambassadeur à son tour à Madrid de 1896 à 1903 et deux attachés, Mariano Escobedo et Manuel Iturbe. Le Consulat Général du Mexique, situé à Barcelone et placé sous la direction de l'écrivain Manuel Payno (1810-1894) semble jouer un rôle important à cette époque, destiné peut-être à contrebalancer l'influence de la légation madrilène. Lorsqu'on lit, en effet, le rapport confidentiel adressé par Payno, en 1893,

⁹¹ *Congreso Mercantil Hispano-Americano-Portugués : celebrado en Madrid en Noviembre de 1892*, Madrid, Tip. de Tomás Minuesa, 1893, p. 98.

⁹² Gabriel ROSENZWEIG, *España y el Imperio de Maximiliano*, note de lecture in *Estudios de Historia Moderna y Contemporánea de Mexico*, Vol. 20, N°20. - Cf. *España y el Imperio de Maximiliano : finanzas, diplomacia, cultura e inmigración* / Clara E. Lida, compiladora, Mexico, Colegio de México, 1999, 362 p.

⁹³ Carlos M. RAMA, *op. cit.*, 1982, p. 171.

⁹⁴ Pauline RAQUILLET-BORDRY, *op. cit.*, 1995, p. 81-106.

au ministre mexicain des relations extérieures, on est surpris du manque de communication apparent entre Madrid et Barcelone. Alors que l'ambassadeur s'implique considérablement dès le début dans l'organisation des célébrations, travaillant en étroite collaboration avec les autorités espagnoles, Payno semble adopter en revanche une position beaucoup plus distante et très critique. Pourquoi adresse-t-il d'ailleurs un rapport confidentiel à son gouvernement, en prenant soin d'éviter la voix hiérarchique, si ce n'est pour mettre en doute, dans une certaine mesure, les agissements de l'ambassadeur? La conclusion de son rapport à cet effet est révélatrice :

Je ne sais pas, à propos de l'Exposition [Historico-Américaine] et de son résultat, ce que vous aura dit Monsieur le général Riva Palacio, car le caractère élevé de sa mission est très éloigné de la place obscure que j'occupe, mais en ma qualité de membre de la Commission et de Consul, j'ai cru nécessaire de dire en toute vérité comment les choses se sont passées pour que le Gouvernement Suprême, qu'il fasse ou non usage de mes indications, ait connaissance de la vérité, ou du moins des impressions que j'ai reçues pendant mon séjour à Madrid ⁹⁵

Les historiens mexicains ont l'habitude de penser que l'affectation de Vicente Riva Palacio, en 1886, à l'ambassade d'Espagne, a été en réalité une forme d'exil politique décidée par le président Porfirio Díaz, très méfiant à l'égard de ce général, héros de la guerre contre l'intervention française et qui est aussi un homme de lettres prestigieux et un politique au caractère combatif, très indépendant et souvent en franche opposition vis-à-vis du gouvernement.⁹⁶ On peut comprendre de ce fait la position du consul de Barcelone comme celle d'une représentation alternative permettant aux autorités mexicaines d'avoir l'oeil sur les agissements de la légation de Madrid. Ce qui est moins évident c'est qu'il existe une amitié ancienne entre ces deux écrivains et diplomates qui, 22 ans auparavant, ont publié un ouvrage ensemble, le célèbre *Libro Rojo* qui évoque certains des épisodes les plus sombres et violents de l'histoire du Mexique.⁹⁷

Quoi qu'il en soit le pays est représenté aussi en 1892 par une impressionnante délégation *ad hoc*, composée, outre les personnes précitées, d'une vingtaine d'émissaires renommés qui ont sans doute pour objectif prioritaire de montrer aux Espagnols et aux étrangers (surtout européens) présents aux commémorations que le Mexique est bien engagé sur la voie de la science et du progrès et qu'il a une profonde conscience de son identité et une maturité intellectuelle qui peut l'égaler aux nations européennes. Parmi ces représentants chargés de participer aux différents congrès du IV^e Centenaire et d'animer la section

⁹⁵ Manuel PAYNO, *op. cit.*, 1893 - Cf. José María Muriá in *El IV Centenario del Descubrimiento de América*, México, Revista Secuencia, N°3, diciembre 1985, p. 131-136.

⁹⁶ Cf. Héctor PEREA, *Los cuentos de Vicente Riva Palacio in Vicente RIVA PALACIO, Cuentos del General, Obras Escogidas*, Conaculta, Unam, Instituto Mexiquense de Cultura, Instituto Mora, México, 1997, p. 11-13 et Clementina DÍAZ Y DE OVANDO, *Prólogo, in Vicente RIVA PALACIO, Cuentos del General*, México, Editorial Porrúa, 1998, p. XXIII.

⁹⁷ Vicente RIVA PALACIO, Manuel PAYNO, *El libro rojo , prólogo Carlos Montemayor*, Consejo Nacional para la Cultura y las Artes , México, 1989.

mexicaine de l'Exposition Historico-Américaine de Madrid, on peut signaler : Francisco del Paso y Troncoso (1842-1916), académicien, professeur de Nahuatl, directeur du Musée National d'Histoire et d'Archéologie et président de la commission mexicaine pour l'Exposition de Madrid; José María Vigil (1829-1909) académicien, magistrat de la Cour Suprême de justice et directeur de la Bibliothèque Nationale; Francisco Sosa (1848-1925) académicien et Secrétaire de la Junte Colombienne du Mexique; le député Francisco León de la Barra (1863-1939), qui occupera d'importantes fonctions diplomatiques tout au long de sa vie et succédera même à Porfirio Díaz à la présidence pendant quelque mois avant l'avènement de la révolution; le jeune historien Jesús Galindo y Villa (1867-1937), qui deviendra directeur du Musée National d'Architecture de l'Académie des Beaux-Arts et du Conservatoire de Musique; le député et avocat Prisciliano Maria Diaz y González (1826-1894) qui représente la presse associée du Mexique aux côtés de Irineo Paz (1836-1924) directeur du journal *La Patria* de la ville de México et José T. Viesca, qui dirige *El Coahuilense* de Zaragoza; le prêtre Francisco Plancarte y Navarrete (1856-1919) théologien et philosophe qui sera nommé en 1898 archevêque de Cuernavaca; le général Pedro Rincón Gallardo, ambassadeur du Mexique en Russie, le diplomate Matías Romero (1837-1899), ancien ministre des finances et ambassadeur de son pays aux Etats-Unis depuis 1882 ou Rafael Rebollar (1847-1915), avocat, directeur du Journal Officiel et futur procureur général de la République.

En plus de ces illustres mandataires le gouvernement mexicain a dépêché aussi un bâtiment de guerre, sa frégate « Zaragoza » qui participe aux cérémonies navales aux côtés des vaisseaux français, hollandais, autrichiens, anglais, portugais, Etats-uniens et italien. Seul le Mexique et l'Argentine en réalité ont envoyé des navires pour l'occasion.⁹⁸ Une bande militaire mexicaine du 8^{ème} régiment de chevalerie (composée de 64 personnes) anime également les festivités madrilènes, obtenant un véritable succès populaire. Elle accompagne l'inauguration de l'Exposition Historico-américaine et joue même des sérénades devant la reine d'Espagne et l'ambassadeur Riva Palacio.⁹⁹ Enfin la grande cantatrice mexicaine Antonia Ochoa de Miranda (1868-1936) lauréate des conservatoires de Milan et de Paris, interprète au Théâtre Royal de Madrid la célèbre romance de l'opéra *Aïda* intitulée « O Patria mía ». ¹⁰⁰

La présence notoire du Mexique dans le cadre des célébrations espagnoles de 1892 s'appuie donc sur un collectif abondant composé d'hommes politiques, de diplomates, d'écrivains, de scientifiques, de journalistes, de militaires et d'artistes. Toutes ces personnes d'après Payno ont fait très bonne figure en Espagne *en raison de leur caractère affable, de*

⁹⁸ Juan COMBA, Sevilla.- *Fragata mejicana 'Zaragoza', anclada en el Guadalquivir* (grabado). Madrid, *Ilustración Española y Americana*, A. XXXVI, núm. XLI, 8 de noviembre de 1892. p. 320.

⁹⁹ Miguel COLMEIRO, Colón : Madrid.- *Banda militar mejicana, venida a esta corte...* (grabado). Madrid, *La Ilustración Española y Americana*, A. XXXVI, núm. XXXVIII, 12 de octubre de 1892. p. 264.

¹⁰⁰ Salvador BERNABEU ALBERT, *op. cit.*, 1987, p. 70.

leur éducation raffinée et de la richesse des études qu'ils possèdent dans les domaines auxquels ils appartiennent. Ils ont rempli leurs missions en consacrant beaucoup de temps aux cérémonies, faisant preuve de *persévérance et d'opiniâtreté* devant les diverses difficultés rencontrées notamment pour le montage de l'Exposition. Tout en jugeant ces attentions inutiles, en fin de comptes, au regard des maigres résultats obtenus selon lui, Payno relève toutefois les efforts financiers (supportés en grande partie par les fonds personnels de l'ambassadeur) et humains inouïs déployés par Vicente Riva Palacio et son entourage.¹⁰¹ Quelle que soit la portée réelle de la participation mexicaine à ces cérémonies qui n'ont pas connu une représentation internationale aussi importante que le pays aurait espéré, le Mexique a mis en avant cette image d'harmonie et de progrès à travers laquelle il prétend faire disparaître les visions dévalorisantes héritées de son passé colonial et révolutionnaire et attirer les capitaux des puissances européennes qu'il cherche à mettre en concurrence afin de garantir son indépendance économique. L'affirmation identitaire et culturelle vis-à-vis de l'Espagne participant aussi de cette stratégie, on peut se demander, par conséquent, si les autorités mexicaines attendent vraiment quelque chose de leur ancienne métropole coloniale ou si celle-ci ne représente en fait qu'une plateforme opérationnelle orientée davantage vers les autres puissances européennes de l'époque. Les relations entre l'Espagne et l'Amérique latine ont souvent reposé sur cette ambiguïté que les Espagnols ont d'ailleurs souvent instrumentalisé pour attirer vers eux les aspirations latino-américaines et pour affirmer d'autre part leur présence en Europe.

La délégation diplomatique et littéraire colombienne

Parmi les autres pays latino-américains, il faut citer d'abord la Colombie qui délègue plus d'une vingtaine de personnes en Espagne : des diplomates, des écrivains, des historiens et des hommes d'affaire. En 1892 ce pays compte 4 millions d'habitants, répartis sur un vaste territoire qui s'étend sur 1.332.000 km² et dispose de nombreuses sources de richesses agricoles (café, tabac, quinquina, caoutchouc, élevage) et minières (or, argent, fer, houille, émeraudes) qui sont loin d'être épuisées malgré une exploitation continue depuis plusieurs siècles. Les communications fluviales et ferroviaires se sont considérablement développées à l'intérieur du pays mais l'industrie est encore rudimentaire et le gouvernement cherche à attirer davantage de capitaux étrangers, en particulier pour mener à bien le projet de construction du grand canal qui doit percer l'isthme de Panama. Le journaliste français Henri Avenel (1853-1908) observe que malgré toutes ces richesses les affaires colombiennes ont du mal à ce développer :

Par un enchaînement de faits que nulle prévision n'a pu empêcher, la Fortune de la Colombie a été enrayée dans ses sources naturelles de richesse : d'une part ses innombrables mines d'or et d'argent restent insuffisamment productives, d'autre part la suspension des travaux relatifs au percement de

¹⁰¹ Manuel PAYNO, *op. cit.*, 1893.

l'isthme de Panama recule à une époque indéterminée le mouvement d'affaires qui devait ouvrir pour le pays une ère nouvelle de prospérité.¹⁰²

L'année 1892, il ne faut pas l'oublier, est celle du scandale de Panama qui provoque non seulement l'échec de l'entreprise de Ferdinand de Lesseps (1805-1894) mais aussi une grave crise politique en France. Pour la Colombie, ce projet, confié finalement aux intérêts nord-américains, aura des conséquences néfastes, puisqu'elle perdra son département de Panama dont l'indépendance, proclamée en 1903, sera aussitôt reconnue par les Etats-Unis. Mais en 1892, les perspectives ne sont pas encore aussi sombres. Depuis ses ports de Sabanilla, Barranquilla, Cartagena et Riocha, le pays envoie ses marchandises vers l'Angleterre, la France, les Etats-Unis et l'Allemagne. Les exportations vers l'Espagne sont 18 fois moins importantes que celles qui se dirigent vers la Grande Bretagne, mais les échanges progressent régulièrement.¹⁰³ Il faut tenir compte du fait que les rapports diplomatiques entre les deux nations n'ont été restaurés que depuis une dizaine d'années à peine (1881).¹⁰⁴ Au niveau culturel, cependant, les relations sont plus riches et anciennes. Des intellectuels espagnols comme Emilio Castelar, Juan Valera ou Marcelino Menéndez y Pelayo ont établi depuis un certain temps des correspondances suivies avec leurs homologues colombiens. Un véritable débat semble se développer de part et d'autre de l'Atlantique, suscitant des frictions certes, mais aussi des rapprochements significatifs, notamment autour des questions linguistiques. L'Académie Correspondante de la langue a ainsi été créée dès 1871 à Bogotá sous l'impulsion des deux grands philologues Miguel Antonio Caro (1843-1909) et Rufino José Cuervo (1844-1911) qui figurent à leur époque parmi les plus éminents linguistes du monde hispanique. La Colombie a légué, en outre, tout au long du XIX^e siècle un patrimoine très important à la littérature de langue espagnole à travers les œuvres de Joaquín Acosta (1799-1852), José Eusebio Caro (1817-1853), Rafael Núñez (1825-1894), José María Samper (1828-1888), José María Vergara y Vergara (1831-1872), Rafael Pombo (1833-1912), Jorge Isaacs (1837-1895) ou José Asunción Silva (1865-1896) pour ne citer que certains des auteurs les plus prestigieux.

L'un des membres de la commission colombienne en 1892, Antonio Gómez Restrepo (1869-1947) est un jeune poète, récemment nommé Secrétaire de la Légation à Madrid et qui depuis son arrivée entretient des échanges réguliers avec Miguel Antonio Caro ou Rufino José Cuervo, ce dernier vivant à Paris depuis 1882.¹⁰⁵ D'autres écrivains font également partie de la délégation : Soledad Acosta de Samper (1833-1913), Waldina Davila Ponce de León, Adolfo Lisard y Perez et Eduardo Posada (1852-1940). Le célèbre romancier Jorge Isaacs figure sur la liste des participants au congrès littéraire de Madrid. L'historien Ernesto

¹⁰² Henri AVENEL, *L'Amérique Latine*, Paris, May & Motteroz (Ancienne Maison Quantin), 1892, p. 153-159.

¹⁰³ *Congreso mercantil hispano-americano-portugués*, op. cit., 1893, p. 90-91 et 98-99.

¹⁰⁴ Cf. Gloria Inés OSPINA SÁNCHEZ, *España y Colombia en el siglo XIX : Los orígenes de las relaciones*, Cultura Hispánica, Instituto de Cooperación Iberoamericana, Madrid, 1988.

¹⁰⁵ *Epistolario de Rufino José CUERVO y Miguel Antonio CARO con Antonio GÓMEZ RESTREPO*, Publicaciones del Instituto Caro y Cuervo, Bogotá, 1973.

Restrepo Tirado (1862-1948) collabore activement au congrès des Américanistes et à l'*Exposition Historico-Américaine*. Les diplomates sont aussi très présents autour de l'ambassadeur en Espagne, Julio Betancourt. On peut citer en particulier, José María Quijano Wallis, ancien ministre des Affaires Etrangères de Colombie, le général Ramon Ulloa, ambassadeur de Colombie à Rome, Bendix Koppel, le consul général de Colombie au Danemark, Gonzalo Marallino, le représentant de la Légation Colombienne à Paris, Carlos Sainz Echevarría, l'ambassadeur de Colombie au Chili ou Daniel G. Reyes, le secrétaire de la Légation de Colombie à Londres. Il faut donc retenir la forte représentation diplomatique et littéraire de la Colombie, un pays doté d'une riche histoire culturelle post-coloniale et qui entend affirmer cette richesse pendant les célébrations du IV^e Centenaire.

Les représentations de taille moyenne

D'autres nations hispano-américaines relativement bien représentées pour les commémorations espagnoles sont la Bolivie (13 représentants), le Pérou (12), l'Argentine (11), et le Costa Rica (10).

En 1892, la Bolivie est un pays qui possède d'importantes ressources naturelles et espère devenir de par sa situation géographique un important foyer commercial et industriel au centre de l'Amérique du Sud. Elle compte 1,2 millions d'habitants, répartis sur une aire équivalente à celle de la Colombie et tire ses principaux revenus des droits de douane et de l'exportation de minerais (argent, cuivre, or, étain, bismuth).¹⁰⁶ La pénétration des intérêts européens y est plus faible qu'ailleurs¹⁰⁷, sans doute à cause de l'insuffisance du réseau de communications mais aussi en raison des conséquences désastreuses de la guerre du Pacifique pour ce pays qui a été privé, entre autre, de son accès à la mer. La délégation dépêchée pour le IV^e Centenaire est surtout diplomatique, l'objectif du gouvernement conservateur bolivien consistant davantage, peut-être, à raffermir les liens politiques avec l'Espagne pour mettre définitivement un terme aux rapports tendus que les deux Etats ont connu dans le passé et pour attirer d'éventuels investisseurs européens.

Le Pérou affiche des intentions claires et pragmatiques par la voix de son ambassadeur Pedro Alejandrino del Solar, qui proclame à l'Ateneo de Madrid, on l'a vu, que *les nations qui voudront désormais créer entre elles des liens indissolubles n'y parviendront qu'en suscitant l'estime mutuelle de leur peuples, c'est à dire en mêlant leurs intérêts de telle sorte que le bien être de l'un dépende nécessairement du développement et du bien être de l'autre*.¹⁰⁸ Avec 3 millions d'habitants et encore 1.200.000 km² après la guerre du Pacifique, cette nation vit de ses importantes ressources agricoles et minières (argent, cuivre, fer, or, soufre, gypse, charbon, sel et asphalte) et de l'exploitation sucrière. L'Angleterre, la France, les Etats-Unis et

¹⁰⁶ *Catálogo General de la Exposición Histórico-Americana de Madrid*, op. cit., 1892, Tomo I, sección C, p. 3-5 et Henri AVENEL, op. cit., 1892, p. 11-115.

¹⁰⁷ . François CHEVALIER, *L'Amérique Latine de l'Indépendance à nos jours*, Paris, PUF, 1977, p. 119.

¹⁰⁸ Pedro Alejandrino del SOLAR, *El Perú de los Incas*, Ateneo de Madrid, 1892, Madrid, "Sucesores de Rivadeneyra", 1892, p. 18.

l'Allemagne sont ses principaux clients et investisseurs. En ce qui concerne les échanges avec l'Espagne ils sont relativement précaires : les exportations ont diminué de moitié entre 1878 et 1890 alors que les importations demeurent toujours très faibles.¹⁰⁹ Par ailleurs, ce pays qui se veut le successeur historique du grand empire des Incas ne pouvait pas rester à l'écart des commémorations historiques et culturelles de 1892. En plus des politiques et des diplomates, la délégation compte également quelques émissaires littéraires, Ricardo Rossel (1841-1909) et Octavio Oyague qui représentent l'Ateneo de Lima, et surtout Ricardo Palma (1833-1919), directeur de la Bibliothèque Nationale du Pérou et membre correspondant des Académies Royales de la Langue et de l'Histoire qui imprènera mémorablement les cérémonies espagnoles de 1892.

La délégation de la République Argentine est composée de onze personnes aux profils très divers, parmi lesquelles on trouve cinq grands diplomates : Antonio del Viso (1830-1894), installé à Rome depuis 1882; Luis L. Domínguez (1819-1898), ancien ministre des finances de l'époque du président Sarmiento, chargé de la légation de Londres, José Paz (1842-1912), ambassadeur à Paris; Miguel Cané (1851-1905), avocat et homme politique de premier plan qui sera nommé en 1892 ministre des relations extérieures; et Vicente G. Quesada (1830-1913), écrivain et aussi spécialiste d'histoire coloniale qui se trouvait à Washington au moment de la Conférence de 1889-90. Au cours de cette dernière rencontre interaméricaine le gouvernement argentin a ouvertement déclaré son désaccord vis-à-vis des projets panaméricanistes des Etats-Unis, opposant notamment le slogan « l'Amérique pour l'humanité » à la célèbre doctrine du président Monroe. En réalité l'hostilité des Argentins aux prétentions nord-américaines découle en grande partie d'une situation économique privilégiée et d'une relation très forte avec l'Angleterre, son premier partenaire commercial, qui investit seulement en Argentine plus du tiers de tous les capitaux qu'elle destine à l'Amérique latine.¹¹⁰ Le développement impressionnant que connaît le pays à la fin du XIX^e siècle repose aussi sur le facteur démographique, comme le souligne Henri Avenel qui considère en 1892 qu'un avenir radieux et prospère attend les nouvelles générations argentines :

Gouverner c'est peupler. Cet adage, dont l'application est universelle, est la clef du grand développement qu'a pris dans ces dernières années la République Argentine. En effet, grâce à la colonisation et à l'immigration favorisées par les avantages et les privilèges accordés aux étrangers venus de toutes les régions d'Europe, ce vaste territoire, qui représente huit fois la superficie de la France, a pu atteindre en peu de temps une prospérité inouïe. Les émigrants du vieux monde ont d'ailleurs été encouragés dans leurs efforts et dans leurs entreprises, non seulement par la protection des pouvoirs publics, mais encore et surtout par les ressources mêmes de leur patrie d'adoption : climat saint et tempéré, produits du sol, grandes facilités de communication entre les points les plus extrêmes, libéralisme des institutions politiques, esprit de sociabilité des indigènes

¹⁰⁹ *Congreso mercantil hispano-americano-portugués*, op. cit., 1893, p. 98-99 et Henri AVENEL, op. cit., 1892, p. 119-125.

¹¹⁰ François CHEVALIER, op. cit., 1977, p. 119.

etc. Les qualités particulières de ce peuple encore jeune, sont, on le verra plus loin, une garantie certaine des brillantes destinées auxquelles il est appelé dans un avenir plus ou moins prochain.¹¹¹

L'Argentine dispose d'immenses ressources agricoles et déjà à cette époque, au niveau de l'élevage, d'un prodigieux cheptel (70 millions d'ovins, 23 millions de bovins et 5 millions de chevaux). L'industrie manufacturière se développe précisément autour des tanneries et de la conserve de viandes. 11.000 kilomètres de voies ferrées jalonnent le territoire argentin, relié directement par des lignes maritimes transatlantiques aux ports européens de Londres, Liverpool, Le Havre, Marseille, Gênes, Anvers ou Bordeaux. Les relations commerciales avec l'Espagne sont assez bonnes et relativement favorables à cette dernière même si elles demeurent, somme toute, bien modestes en comparaison avec l'emprise britannique dans le pays.¹¹² Consciente de son progrès matériel et de l'importance pour elle des enjeux internationaux et surtout européens, l'Argentine est donc surtout représentée en Espagne en 1892 par quelques grandes personnalités diplomatiques, chargées sans doute d'affirmer le poids du pays dans le nouvel espace géopolitique américain. Ce sont des politiciens, mais aussi des hommes de lettres raffinés, qui interviennent dans la presse et lors des diverses rencontres culturelles de 1892. Ils sont entourés malgré tout de quelques auxiliaires ou professionnels qui les relaient dans les congrès spécialisés et les expositions, tels que le pédagogue, Marcos Gómez de la province de San Juan, l'historien Angel Justinano Carranza (1834-1899), l'écrivain Ernesto Quesada (1858-1934) ou le sociologue et historien Gabriel Carrasco (1854-1908) qui deviendra lui même ministre des Finances et de l'Instruction publique de son pays.

Le Costa Rica, malgré sa petite taille est aussi l'une des nations les mieux représentées aux célébrations espagnoles. Le pays connaît, depuis une dizaine d'années, un fort développement économique dû surtout aux exportations de café mais le commerce avec l'Espagne reste encore très loin derrière les échanges avec l'Angleterre, la France, l'Allemagne et les Etats-Unis.¹¹³ La délégation essentiellement littéraire et scientifique qui est présente en Espagne, montre le désir des Costariciens de participer aux débats intellectuels suscités par la rencontre de 1892. Autour de l'ambassadeur Manuel María de Peralta (1847-1930) qui est l'une des personnalités latino-américaines les plus dynamiques des commémorations madrilènes, on peut citer Anastasio Alfaro, le directeur du Musée National, les écrivains Carlos Gagini (1865-1925) et Eduardo Esquivel, l'historien Francisco Montero Barrantes, et le célèbre pédagogue hispano-costaricien Juan Fernández Ferraz.

¹¹¹ Henri AVENEL, *op. cit.*, 1892, p. 69-70.

¹¹² *Ibid.*, p. 71-77 et *Congreso Mercantil Hispano-Americano-Portugués : celebrado en Madrid en Noviembre de 1892*, Madrid, Tip. de Tomás Minuesa, 1893, p. 92-93 et 98-99.

¹¹³ *Ibid.*, p. 225-231 et *Congreso mercantil hispano-americano-portugués, op. cit.*, 1893, 98-99.

Avec des effectifs plus modestes mais encore significatifs étant donné la plus petite taille des pays concernés il faut évoquer ensuite le Guatemala qui compte sept représentants aux célébrations de 1892, de même que le Nicaragua et la République Dominicaine.

L'écrivain Fernando Cruz (1845-1901), ambassadeur à Paris, est la figure la plus remarquable de la délégation guatémaltèque, composée de quelques écrivains et diplomates. Le Guatemala qui compte près d'un million et demi d'habitants à la fin du XIX^e siècle vit surtout de ses exportations de café, de cacao, de sucre et de bananes¹¹⁴ mais l'Espagne reste l'un de ses plus petits clients après les grands pays d'Europe, les Etats-Unis et même après la Chine.¹¹⁵ On peut imaginer qu'il existe des intérêts commerciaux mais également des motivations politiques et culturelles importantes chez les représentants de cette nation qui a toujours joué un rôle majeur dans l'histoire indépendante de l'Amérique Centrale.

C'est encore un écrivain, le poète Rubén Darío (1867-1916) qui marque le plus de son empreinte la délégation nicaraguayenne. Malgré son jeune âge, il est déjà considéré en Espagne comme une figure de la littérature latino-américaine dont il représente les nouvelles esthétiques modernistes. Le Nicaragua est un petit pays dont les ressources agricoles et minières sont encore insuffisamment exploitées mais qui développe au début des années 1890 un grand projet de canal interocéanique concurrent de celui de la Colombie.¹¹⁶ La compagnie nord-américaine qui a investi ses capitaux dans l'entreprise fera faillite, cependant, en 1893. Ce pays fragile, qui a été victime dès le milieu du XIX^e siècle de l'interventionnisme nord-américain et d'un conflit d'intérêt territorial avec le Royaume Uni¹¹⁷, est gouverné depuis près de 30 ans par des régimes conservateurs qui ont instauré pour l'instant une paix sociale relative. Celle-ci sera néanmoins perturbée par une révolution libérale à partir de 1893. La représentation nicaraguayenne déléguée en Espagne est mue certainement par des objectifs politiques liés à sa situation géographique périlleuse et à son rôle dans le contexte des relations centre-américaines. L'Espagne qui possède encore deux enclaves importantes dans les Antilles, peut partager ses préoccupations, notamment à l'encontre de la montée en puissance des Etats-Unis dans la région.

Quand à la République Dominicaine, c'est un petit pays producteur de café, de cacao et de bois exotiques, peuplé en 1892 de 600.000 habitants et dont les échanges commerciaux avec les Espagnols sont relativement modestes et transitent en général par le port espagnol de

¹¹⁴ *Catálogo General de la Exposición Histórico-Americana de Madrid, op. cit., 1892, Tomo I, sección I, p. 13.*

¹¹⁵ Henri AVENEL, *op. cit.*, 1892, p. 247-263.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 231-238.

¹¹⁷ La situation géographique du Nicaragua a toujours attisé en effet la convoitise des étrangers : les Anglais, d'abord, ont établi, entre 1841 et 1848, un protectorat sur la côte atlantique, la région habitée par les Miskitos; ensuite, en 1855, William Walker, un flibustier américain à qui les libéraux avaient demandé leur soutien, a envahi le pays à la tête d'une armée de mercenaires et s'est autoproclamé président du Nicaragua. Il a même rétabli l'esclavage et promulgué l'anglais comme langue officielle dans tout le pays, jusqu'à son éviction en 1857.

La Havane.¹¹⁸ La délégation diplomatique qui organisait au départ la section destinée à l'Exposition Historico-Américaine s'est enrichie de trois écrivains : Federico Henríquez y Carvajal (1849-1951)¹¹⁹, directeur du journal *El mensajero de Santo Domingo*, de la revue *Letras y ciencias* et correspondant de l'Académie vénézuélienne d'Histoire; l'historien José Gabriel Garcia (1838-1908); et Salomé Ureña de Enríquez (1850-1897), poète, pédagogue et directrice de l'*Instituto Normal de Señoras de Santo Domingo*.

Les petites délégations

Parmi les républiques hispano-américaines les moins représentées aux célébrations du IV^e Centenaire, on trouve le Chili, l'Equateur, le Venezuela et le Salvador qui comptent, respectivement, trois émissaires chacun et enfin le Paraguay avec deux représentants et le Honduras qui n'a qu'un seul délégué.

Menée par le politicien et banquier libéral Augusto Matte Pérez (1843-1913), ambassadeur à Paris, la délégation chilienne est purement diplomatique. Alors que son importance économique et stratégique s'est accrue en Amérique du Sud, depuis la guerre du Pacifique, ce pays entretient des échanges encore limités avec l'Espagne qui n'est que son douzième partenaire commercial.¹²⁰ Cette situation, mais aussi le passé conflictuel suscité précisément par la guerre du Pacifique et surtout la guerre civile que le pays vient de traverser en 1891¹²¹ expliquent certainement sa faible représentation aux commémorations de 1892, auxquelles le gouvernement chilien n'envoie pas la moindre collection pour l'Exposition Historico-Américaine de Madrid.

C'est Antonio Flores Jijón (1833-1915) lui-même, devenu ambassadeur pour la France, l'Espagne et la Grande Bretagne à peine après avoir quitté la présidence de son pays qu'il a exercé presque 4 ans (du 17 août 1888 au 30 juin 1892) qui dirige la délégation équatorienne, assisté de l'écrivain Leonidas Pallarés y Arteta (1859-1931), Secrétaire de la Junte Générale du Centenaire en Équateur, ex-Secrétaire du Sénat, de la Chambre des Députés et de la présidence de la République et du consul général Luis Moreno y Villafranca. La représentation équatorienne est donc très politique, pour ce pays dont les échanges avec l'Espagne sont encore peu importants sur le plan commercial, mais qui semble animé par d'excellentes dispositions comme en témoigne le gouvernement passé de Antonio Flores,

¹¹⁸ *Catálogo General de la Exposición Histórico-Americana de Madrid*, op. cit., 1892, Tomo I, section H, p. 3-5 et Henri AVENEL, op. cit., 1892, p. 195-197.

¹¹⁹ Ami personnel de José Martí, il sera le destinataire de la dernière lettre écrite en 1895 par le père de l'indépendance cubaine et connu sous le nom du « Manifeste de Montecristi. »

¹²⁰ *Congreso mercantil hispano-americano-portugués*, op. cit., 1893, p. 96.

¹²¹ La guerre civile de 1891 a été un conflit armé entre les partisans du Congrès National, d'une part et ceux du président de la république, José Manuel BALMACEDA (1842-1891), d'autre part. La défaite des forces loyales au président, (complétée par le suicide de ce dernier) a mis fin au conflit à la fin de l'année marquée par l'élection d'un nouveau président, Jorge MONTT (1845-1922).

présenté dans le catalogue de l'Exposition Historico-Américaine comme un modèle de *tolérance, d'esprit de progrès et de conciliation*.¹²²

Les événements politiques que traverse le Venezuela au cours de l'année des célébrations du IV^e Centenaire (révolution légaliste de mars à octobre 1892¹²³) expliquent la faible implication de ce pays, représenté par un ambassadeur Fernando Arbelo, le consul général Pedro Fortoult Hurtado et un avocat, Augusto Franco Vido, rattaché au ministère de l'Instruction Publique. Le pays est absent également de l'Exposition Historico-Américaine. Une personnalité extérieure cependant, le journaliste franco-vénézuélien Luis Bonafoux (1855-1925), résident à Madrid, enrichit la participation vénézuélienne à travers ses articles dans la presse espagnole tout au long de l'année 1892. Le Venezuela avec plus de deux millions d'habitants, demeure malgré son instabilité politique du moment, l'une des républiques hispano-américaines les plus prospères de l'Amérique latine. Plus de 10.000 navires en partance pour l'Europe et les Etats-Unis fréquentent chaque année ses ports, emportant ses productions de café, de cacao, ses peaux, ses laines ou ses extractions d'or ou de cuivre.¹²⁴ C'est un partenaire important pour l'Espagne avec qui les échanges économiques évoluent très favorablement depuis les années 1870.

Le Salvador est un petit pays d'une superficie de 18.720 km² mais qui compte tout de même 700.000 habitants, ce qui lui confère à l'époque la densité la plus élevée d'Amérique Centrale et une capacité de production et d'exportation assez importante de café, d'indigo, de sucre et de tabac.¹²⁵ Le 1^{er} octobre 1892, la monnaie nationale devient le *colón*, en hommage à Christophe Colomb, mais ses relations restent somme toute très faibles avec l'Espagne, en raison de ses dimensions qui ne lui permettent pas non plus de financer une représentation diplomatique équivalente à celles des grands pays latino-américains. Enrique Soto, missionné spécialement pour les fêtes du IV^e Centenaire en qualité d'ambassadeur (selon la terminologie de l'époque *Envoyé Extraordinaire et Ministre Plénipotentiaire*), est accompagné de l'écrivain, Francisco A. Gamboa (1861-1908), né en Colombie mais qui représente l'Académie des Sciences et des Belles Lettres du Salvador et de l'espagnol Jesús Pando y Valle, l'un des animateurs de la *Unión Iberoamericana*, qui est aussi consul de la République Salvadorienne à Madrid. Aucune collection n'est présentée cependant pour l'Exposition Historico-Américaine.

¹²² *Catálogo General de la Exposición Histórico-Americana de Madrid, op. cit., 1892, Tomo I, sección J, p. 14.*

¹²³ Les 11 de mars 1892, un soulèvement armé, prenant le nom révolution légaliste et dirigé par le général Joaquín Crespo décide de renverser le président Raimundo Andueza. Ce mouvement rejette les nouvelles réformes constitutionnelles proposées par le gouvernement d'Andueza dans le but de prolonger son mandat présidentiel (de 2 à 4 ans). Le 6 octobre 1892, Crespo à la tête de 10.000 hommes entre dans la ville de Caracas et prend le pouvoir. On estime environ à 4.000 morts et 2.600 blessés le nombre de victimes causé en 1892 par cette guerre de succession.

¹²⁴ Henri AVENEL, *L'Amérique Latine*, Paris, May & Motteroz (Ancienne Maison Quantin), 1892, p. 165-180.

¹²⁵ *Ibid.*, p. 243-247.

Le Paraguay, absent également de cette grande exposition madrilène n'a dépêché officiellement aucune délégation en Espagne en 1892, et seulement un professeur de droit, César Gondra (1860-1919), ministre plénipotentiaire auprès du Saint-Siège semble représenter cette nation au Congrès Littéraire de Madrid en plus du consul Daniel Herrero qui participe à certains événements officiels. On comprend que la situation très difficile dans laquelle se trouve encore le pays après la guerre de la Triple Alliance ne lui permette pas encore d'affronter une rencontre internationale de cette envergure.

En ce qui concerne le Honduras, finalement, qui ne semble avoir qu'un seul délégué aux célébrations, Antonio Ramirez F. Fontecha, recteur de l'Université Autonome du Honduras entre 1888 et 1892, l'absence de relations diplomatiques réelles avec l'Espagne à cette époque justifie certainement cette situation. En effet, malgré des négociations qui ont été initiées dans les années 1840, le traité de reconnaissance de la République du Honduras ne sera signé qu'en 1894 et ratifié par les deux pays l'année suivante.

Auxiliaires et médiateurs

Quel que soit leur nombre, considéré comme très insuffisant par l'écrivain Ricardo Palma, les groupes d'individus qui entourent les grandes personnalités espagnoles présentes en Espagne en 1892, jouent certainement un rôle très important d'auxiliaires ou d'intermédiaires qui relaient le discours culturel et identitaire des porte-parole plus illustres ou officiels qu'ils accompagnent. D'après Christophe Prochasson toute histoire intellectuelle est largement redevable de ces médiateurs, intellectuels ou non, qui ne produisent pas forcément les œuvres ou l'histoire elle-même mais conditionnent leur réalisation :

La vie intellectuelle est en partie animée par des agents aux fonctions peu visibles. L'exprimé est bien souvent le seul produit auquel s'attache l'histoire intellectuelle. Elle délaisse avec morgue les silencieux, les humbles et tous ceux qui, amis des arts ou de la pensée, y contribuèrent par d'autres voies. Leur rôle n'est pourtant nullement à négliger. Par les moyens qu'ils mettent à la disposition des écrivains, ils conditionnent l'accomplissement de leurs œuvres. Leur intervention, pour autant ne s'arrête pas là. Souvent eux-mêmes intellectuels de haute volée, ils pèsent parfois plus directement dans la réalisation de tel ou tel ouvrage aussi bien que sur la direction prise par les auteurs. A la fin du siècle, la division du travail intellectuel s'accroissant, ces intermédiaires entre l'homme et l'œuvre se multipliaient. Plus encore, leurs méthodes de travail se modifiaient. L'élargissement du public, les avancées du capitalisme et l'introduction de nouvelles valeurs rendent aisément compte de ce phénomène.¹²⁶

En marge des grandes personnalités diplomatiques et intellectuelles qui occupent le devant de la scène et font l'objet de portraits souvent emphatiques dans les journaux espagnols, ces autres représentants sont présents dans les couloirs des expositions, fréquentent les salons et les lieux culturels en vogue, assistent aux cérémonies officielles, négocient des contrats ou des affaires personnelles, échangent des connaissances ou des pratiques professionnelles, prennent part aux nombreux congrès organisés en Espagne, en intervenant

¹²⁶ Christophe PROCHASSON, *Les années électriques 1880-1910*, Paris, Editions la découverte, 1991, p. 55.

de temps à autre dans les débats, informent les curieux et les journalistes, se mêlant plus facilement au public local, occupant finalement un espace physique largement dominé par la *bourgeoisie professionnelle et intellectuelle* espagnole, mais à l'intérieur duquel ils imprègnent l'atmosphère sociale et culturelle de leur présence.

Ces voix latino-américaines de second plan, dont les traces bibliographiques s'égarent dans les sommaires des catalogues ou des actes des congrès du IV^e Centenaire, participent sans doute plus concrètement encore que les autres de cette rencontre post-coloniale *virtualisée* par les discours diplomatiques et dithyrambiques des grands orateurs. Les retrouvailles ont peut-être davantage lieu à leur niveau, dans les espaces publics, dans la rue. On peut imaginer, par exemple, l'impact de la fanfare du 8^{ème} régiment de chevalerie mexicain, rappelant pendant quelques instants aux Madrilènes, peu enthousiastes, on l'a vu, devant les célébrations officielles, qu'il existe de l'autre côté de l'Atlantique des peuples qui conservent des sensibilités et des cultures populaires proches de la leur.¹²⁷ On peut imaginer aussi l'effet des récits et des descriptions faites par les émissaires latino-américains auprès de ceux, et ils sont de plus en plus nombreux à cette époque, qui rêvent de partir, « faire les Amériques », comme ont dit encore à la fin du siècle, de rejoindre ces pays d'outre-mer qui possèdent encore des richesses inexploitées et des capacités d'accueil impressionnantes.

Pour les républiques hispano-américaines ces émissaires, tantôt officiels tantôt improvisés, jouent aussi un rôle de collecteurs d'informations, d'observateurs utiles de la vie, des mœurs, des produits, des techniques, des commerces et des industries sur lesquels ils pourront rapporter de riches informations, utiles pour le développement matériel et spirituel de leur pays. En ce qui concerne les professionnels des sciences humaines et sociales, l'accès direct aux bibliothèques espagnoles, aux Archives des Indes, aux collections des grands musées, représente à la fois l'objectif et le fruit le plus important parfois de leur mission en Europe. C'est ainsi que l'académicien Francisco del Paso y Troncoso comprend son voyage en Espagne en 1892. Comme d'autres représentants latino-américains il ne reviendra pas dans son pays après les célébrations commémoratives. Il s'attardera en réalité 24 ans, jusqu'à sa mort, dans les archives et les musées européens.¹²⁸ Il est facile de comprendre l'importance que peuvent avoir, pour des Etats-Nations encore en pleine construction, certains documents historiques jalousement gardés jusqu'à présent par les archivistes péninsulaires. Profiter des célébrations du IV^e Centenaire pour accéder à ces sources, c'est en quelque sorte chercher à acquérir au-delà de la reconnaissance diplomatique les titres de propriété intellectuelle effectifs des nouvelles républiques.

¹²⁷ Cf. Jesús GALINDO y VILLA, *Recuerdos de Ultramar...*, op. cit., 1894, p. 20 : «Ecouter l'hymne national à deux mille lieues de distance de notre Patrie et l'entendre interprété par une bande militaire de notre propre terre, n'est-ce pas vraiment plaisant et indéfinissable? La multitude applaudit dans la rue, enthousiasmée, et de certaines lèvres s'échappent inconsciemment ces exclamations : vive Mexico!»

¹²⁸ Silvio ZAVALA, *Francisco Del paso y Troncoso, su misión en Europa (1892-1916)*, México, Publicaciones del Museo Nacional, Departamento autónomo de Prensa y publicidad, 1938, 644 p.

Enfin, il faut se resituer dans le contexte d'isolement réciproque dans lequel l'Espagne et les républiques hispano-américaines se sont trouvées pendant près d'un demi siècle. La présence de militaires mexicains dans les rues de Madrid est à ce titre hautement symbolique. La médiation physique et réelle qui est réalisée par ces représentants venus de la plupart des pays d'Amérique permet pour la première fois de renouer des contacts à grande échelle, aussi bien au niveau officiel que sur le plan des relations particulières. Les IV^e Centenaire institutionnalise en quelque sorte pour la deuxième fois l'indépendance des républiques hispano-américaines. Mais il ne s'agit plus de traités signés dans les bureaux impalpables des ministères mais d'une reconnaissance visible, matérialisée par la présence des nombreux représentants latino-américains sur le territoire espagnol.

Tableau récapitulatif de la représentation latino-américaine au IV^e Centenaire :

Pays	Nombre de représentants	Personnalités
Colombie	24	<i>Adolfo Lisard y Perez</i> , écrivain, <i>Antonio Gomez Restrepo</i> , Secrétaire de la Légation de Colombie, <i>Bendix Koppel</i> , Consul General de Colombie au Danemark, <i>Carlos Sainz Echevarria</i> , ambassadeur de Colombie au Chili, <i>Carlos Umaña</i> , délégué, <i>Custodio Laverde y Guzmán</i> , délégué, <i>Daniel G. Reyes</i> , Secrétaire de la Légation de Colombie à Londres, <i>Eduardo Posada</i> , écrivain, <i>Ernesto Restrepo Tirado</i> , historien, <i>General Ramon Ulloa</i> , ambassadeur à Rome, <i>Gonzalo Marallino</i> , représentant de la Légation Colombienne à Paris, <i>Isaac Arias Argaez</i> , délégué de l'Exposition Historico-Européenne, <i>Jorge Isaacs</i> , écrivain, <i>José Moreno Fernandez de Lara</i> , membre de la Commission de Colombie, <i>José T. Gaibrois</i> , Chargé d'affaires de Colombie et Troisième Secrétaire du Congrès Mercantile de Madrid., <i>José.María Quijano Wallis</i> , ancien ministre des Affaires Etrangères de Colombie, <i>Juan A. Galeta</i> , Consul de Colombie à Cadix, <i>Juan Antonio. Zuleta</i> , Consul de la République de Colombie à Cadix, <i>Julio Betancourt</i> , Ambassadeur de Colombie, <i>Manuel Santa María Hurtado</i> , délégué, <i>Rafael Vargas</i> , membre de la Commission de Colombie, <i>Simon Chaux</i> , journaliste colombien, <i>Soledad Acosta de Samper</i> , écrivain, <i>Waldina Davila Ponce de Leon</i> , écrivain.
Mexique	23	<i>Agapito Ortiz Jimenez</i> , délégué, <i>Francisco León de La Barra de la Barra</i> , député, <i>D.Matías Romero</i> , membre de la Légation du Mexique aux Etats-Unis, <i>Francisco del Rio de la Loza</i> , délégué, <i>Francisco Paso y Troncoso</i> , directeur du Musée National d'Histoire et d'Archéologie, <i>Francisco Plancarte</i> , prêtre de Jacuballa, <i>Francisco Sosa</i> , Secrétaire de la Junte Colombienne du Mexique, <i>Fransisco A. Icaza</i> , Deuxième Secrétaire de la Légation à Madrid, <i>Irineo Paz</i> , Directeur du journal La Patria à Mexico, <i>J.M. Vigil</i> , Directeur de la Bibliothèque Nationale du Mexique, <i>Jesus Galindo y Villa</i> , délégué et historien, <i>José T. Viesca</i> , directeur du journal El Coahuilense. (Zaragoza-Coahuila), <i>Luis Breton y Vedra</i> , Consul general du Mexique à Lisbonne, <i>Manuel Gomez Velasco</i> , délégué, <i>Manuel Payno</i> , Consul Général du Mexique à Barcelone, <i>Prisciliano María Diaz y Gonzalez</i> , écrivain et avocat représentant la presse associée du Mexique, <i>Pedro Rincón Gallardo</i> , Général et Ambassadeur du Mexique en Russie, <i>Vicente Riva Palacio</i> , et Ambassadeur du Mexique à Madrid, <i>Fernando del Castillo</i> - Délégué, <i>Rafael Rebollar</i> - Délégué de l'Exposition, <i>Mariano Escobedo</i> , Attaché de la Légation Mexicaine de Madrid, <i>Manuel Iturbe</i> , Attaché de la Légation Mexicaine de Madrid, <i>Antonia Ochoa de Miranda</i> , cantatrice soprano. (Bande militaire du 8ème régiment de chevalerie dirigée par le capitaine Payen et composée de 64 personnes).

Uruguay	16	<i>Abelardo Olivera</i> , consul de Málaga, <i>Adolfo Sienna</i> , représentant officiel honoraire de la Légation, <i>Ángel Gómez y Rodríguez</i> , consul de Cadix , <i>Antonio Saenz de Zumarán</i> , consul de Barcelone, <i>Bernardino Ayala</i> , représentant officiel honoraire de la Légation, <i>Eduardo Herrera Obes</i> , Secrétaire de la Légation, <i>Eugenio Gutiérrez Cuevas</i> , vice-consul de Jerez de la Frontera, <i>Francisco Berra</i> ,avocat, journaliste et pédagogue, membre d'honneur du Congrès pédagogique de Madrid, <i>José de Arechavaleta</i> , naturaliste, Vice-Président de la Commission Uruguayenne, , <i>José Henriques Figueira</i> , pédagogue et anthropologue, <i>José Jaumandreu</i> , consul de Valencia, Juan Rodríguez y Berruezo, consul de Grenade, <i>Juan Zorilla de San Martin</i> , écrivain et Ambassadeur, Président de la Commission, <i>Pedro B. Casamayou</i> , Consul Général en Espagne, <i>Ricardo Machado Hasse</i> , consul de Madrid, <i>Segismundo López de Rueda</i> , consul de Séville.
Bolivie	13	<i>Alcides Granier</i> , délégué, <i>Camilo Paradela</i> , délégué, <i>Enrique Paradela</i> , délégué, <i>Francisco de Argandoña</i> , délégué, <i>Joaquin Caro</i> , Consul General de Bolivie à Paris, <i>Joaquin Herrero y Bretón</i> , Consul General de Bolivie à Madrid, <i>José Manuel Paz</i> , Député et Secrétaire de la Légation de Bolivie à Paris, <i>Luis de Argandoña</i> , Attaché militaire de la Légation de Bolivie, <i>Manuel de Argandoña</i> , et Ambassadeur de Bolivie, <i>Miguel de Argandoña</i> , Attaché de la Légation de Bolivie, <i>Pablo de Argandoña</i> , Attaché de la Légation de Bolivie, <i>Ramón Zapata</i> , Médecin, 2 ^{ème} de la Légation de Bolivie à Paris, <i>Tomas Valdivieso</i> , de la Légation de Bolivie à Paris.
Pérou	12	<i>Carlos B. Cisneros</i> , Consul del Pérou en Burdeos, <i>Germán Aramburu</i> , Premier Secrétaire de la Légation du Pérou en Espagne et Secrétaire du Congrès Juridique Académique Correspondant de l'Académie Royale de Jurisprudence., <i>Joaquín de Santiago Concha</i> , délégué du gouvernement péruvien , <i>José L. Canevaro</i> , Ministre del Pérou en Italia, <i>José María de Santiago Concha</i> , délégué de l'Exposition, <i>Lorenzo Roselló</i> , délégué technique de l'Exposition, <i>Mario Fernández de la Puente y de las Cuevas</i> , Consul Général du Pérou, <i>Octavio Oyague</i> , Secrétaire del ateneo de Lima, <i>Pedro Alejandrino del Solar</i> , Ambassadeur del Pérou, <i>Ricardo Palma</i> , Directeur de la Bibliothèque Nationale du Pérou, Membre Correspondant des Académies Royales de la Langue et de l'Histoire et représentant du Musée de Lima, <i>Rigardo Álvarez Calderón</i> , délégué de l'Exposition, <i>Ricardo Rossel</i> , représentant de l'Ateneo de Lima à Paris.
Argentine	11	<i>Angel Justiniano Carranza</i> , Délégué de l'Exposition Historico-Américaine, <i>Antonio del Viso</i> , ambassadeur en Italie, <i>Ernesto Quesada</i> , délégué, <i>Fernando V. Pereira</i> , Secrétaire de la Légation de la République Argentine, <i>Gabriel Carrasco</i> , Délégué present au Congrès Géographique, <i>José Paz</i> , Ambassadeur à Paris, <i>Luis L. Dominguez</i> , ambassadeur en Angleterre, <i>Marcos Gómez</i> , pédagogue, de San Juan, <i>Miguel Cané</i> , écrivain, avocat, député, Ministre Plénipotentiaire et Envoyé Extraordinaire et Vice-Président du Congrès Mercantile, <i>Vicente J. Dominguez</i> , Chargé d'affaires de la République Argentine., <i>Vicente G. Quesada</i> , Ministre Plénipotentiaire et Envoyé Extraordinaire.
Costa Rica	10	<i>Anastasio Alfaro</i> , avocat, éducateur, Directeur du Musée National, <i>Anselmo Volio</i> , Secrétaire de la Légation du Costa Rica., <i>Carlos Gagini</i> , écrivain et professeur , <i>Claudio Volio</i> , délégué, <i>Eduardo Esquivel</i> , écrivain, <i>Francisco Montero Barrantes</i> , historien, délégué auxiliaire, <i>Guillermo Gerard</i> , délégué auxiliaire, <i>J.B Calvo</i> , Ambassadeur à Washington, <i>Juan Fernández Ferraz</i> , écrivain et pédagogue, <i>Manuel María de Peralta</i> , Président de la Comission, Ambassadeur du Costa Rica en Espagne, en France, en Belgique et en Allemagne, membre de la Junte Directive du IV ^e Centenaire et Académicien Correspondant de l'Académie Royale de la Langue, d'Histoire et de l'Académie des Belles Lettres de Séville.
Guatemala	7	<i>Crisanto Medina</i> , Ministre du Guatemala à Paris, <i>Fernando Cruz</i> , Ancien ministre

		des Relations Extérieures, et Ambassadeur du Guatemala à Paris, <i>José María Carrera</i> , Ambassadeur du Guatemala à Madrid et à Lisbonne, <i>Juan José Ortega</i> , député de l'Assemblée législative et Professeur de la Faculté de Médecine, <i>Ramon Guzman</i> ; écrivain de Guatemala, <i>Rigardo S. Klee</i> , Secrétaire de la Délégation du Guatemala, <i>Vicenta Laparra de la Cerda</i> , écrivain.
Nicaragua	7	<i>Desiré Pector</i> , Consul du Nicaragua à Paris, <i>Enrique Garcia Calamarte</i> , Consul General du Nicaragua, <i>Francisco Medina</i> , Ambassadeur du Nicaragua à Paris, <i>Fulgencio Mayorga</i> , Propriétaire et Chef de la Commission du Nicaragua, <i>H. Guzman</i> , Ambassadeur du Nicaragua à Washington, <i>Ramón Espínola</i> , Propriétaire et membre de la Commission, <i>Ruben Dario</i> , écrivain et membre de la Commission.
République Dominicaine	7	<i>Emilio Prud'homme</i> , écrivain, <i>Federico Henríquez y Carvajal</i> , Président de la Presse Associée, directeur du journal <i>El mensajero</i> de Santo Domingo et de la revue <i>Letras y ciencias</i> et membre correspondant de l'Académie vénézuélienne d'Histoire., <i>José Garcia</i> , écrivain, <i>José Ladislao Escoriaza</i> , et Ambassadeur de la République Dominicaine, <i>Pedro Pablo Ayuso</i> , délégué de l'Exposition Historico-Américaine, <i>Rafael Abreu Licairac</i> , Ministre des Relations Extérieures, <i>Salomé Urena de Enriquez</i> , poète, pédagogue et directrice de l'Instituto Normal de Señoras de Santo Domingo, <i>Virgilio de Escoriaza</i> , Secrétaire de la Légation de la République Dominicaine.
Chili	3	<i>Augusto Matte Pérez</i> , Ambassadeur à Paris, <i>Joaquin Caro</i> , attaché de la Legation du Chili à Paris, <i>Luis Orrego Luco</i> , Premier secrétaire de la Légation du Chili.
Equateur	3	<i>Antonio Flores Jijón</i> , Ex-Président de la République d'Équateur, Ambassadeur et Membre Correspondant des Académies Royale de la langue, d'Histoire et de Jurisprudence. , <i>Leonidas Pallarés y Arteta</i> , Ecrivain, Secrétaire de la Junte Générale du Centenaire en Équateur, Ex-Secrétaire du Sénat, de la Chambre des Députés et du Président de la République, <i>Luis Moreno y Villafranca</i> , Consul de l'Équateur, Attaché de la Commission.
Vénézuëla	3 (+1)	<i>Fernando Arbelo</i> , Ambassadeur du Venezuela, <i>Pedro Fortoult Hurtado</i> , Consul général du Vénézuëla en Espagne, <i>Augusto Franco Vido</i> , avocat, Président del Tribunal del distrito de Santiago de los Caballeros, Miembro de la junta de Estudios, e inspector de Instruccion Publica en Saint Domingue, + <i>Luis Bonafoux</i> , journaliste franco-vénézuélien résident à Madrid.
Salvador	3	<i>Enrique Soto</i> , Ambassadeur de la République de El Salvador, <i>Francisco A. Gamboa</i> , Représentant de la Academia de Ciencias et Bellas Artes de El Salvador et Director de el Repertorio Salvadoreno, <i>Jesus Pando y Valle (espagnol)</i> , Consul de el Salvador, écrivain et avocat..
Paraguay	2	<i>César Gondra</i> , professeur de droit. Ambassadeur auprès du Saint-Siège <i>Daniel Herrero</i> , consul.
Honduras	1	Antonio Ramirez F.Fontecha, Délégué de la République de Honduras.

I.4. Lieux d'expression et de rencontres

Les célébrations du IV^e Centenaire correspondent à des espaces géographiques et temporels qui s'enchaînent au gré des préparatifs puis des cérémonies elles-mêmes sur l'ensemble du territoire espagnol. Si les villes de Huelva et de Madrid constituent les deux principaux noyaux urbains autour desquels gravitent le public et les acteurs des

commémorations, d'autres rencontres significatives se produisent aussi autour des différents lieux historiques qui symbolisent l'épopée américaine. L'automne 1892 marque le point culminant des festivités et des réunions diplomatiques et intellectuelles. Les délégations latino-américaines occupent, le temps de leur visite, ces espaces humains et culturels multiformes, en empruntant les routes maritimes et les voies de chemin de fer, en visitant les villes et leurs monuments emblématiques, en s'insérant au milieu du public des festivités ou en siégeant dans les congrès auprès des spécialistes locaux ou internationaux, en s'immisçant dans les demeures ou les salons privés des personnalités de l'époque et en noircissant régulièrement les colonnes des revues et des journaux.

Villes, monuments, mœurs et populations

On peut dire que les voyages latino-américains de 1892 en Espagne marquent en quelque sorte une seconde étape dans le long processus des retrouvailles avec l'ancienne métropole. Après la lente reconnaissance politique effectuée de part et d'autre au cours du XIX^e siècle s'opère désormais une sorte de reconnaissance physique, voire de réappropriation des lieux indispensables à la reconstruction identitaire : Madrid, Burgos, León, Tolède, Saint-Jacques de Compostelle, El Escorial, Grenade, Séville, Huelva, La Rábida, Barcelone, Salamanque, San Sebastián, etc.

La capitale espagnole va devenir l'un de ces univers privilégiés autour desquels se réalise la charnière historique et culturelle entre deux mondes et deux époques. Les voyageurs latino-américains vont y laisser leur trace de telle sorte que si l'on peut parler aujourd'hui du Madrid romantique de José Mariano de Larra (1809-1837) ou du Madrid réaliste de Benito Pérez Galdós (1843-1920) on peut aussi évoquer, par exemple, le Madrid des nouvelles de Vicente Riva Palacio ou le Madrid des chroniques modernistes de Rubén Darío qui s'esquisse précisément lors de ce premier voyage de 1892. Mais les écrivains latino-américains, délégués pour le IV^e Centenaire, ne se contentent pas en Espagne de prendre des notes pour leurs livres de fictions ou de mémoires : ils intègrent les lieux et cherchent véritablement à en pénétrer les sens et les mœurs.

On observe souvent, en préambule, un phénomène d'attraction explicable vis-à-vis de tout ce qui évoque les origines hispaniques des institutions latino-américaines : lieux et bâtiments historiques, églises et couvents symboliques, musées et archives. *Tout ce qui nous entoure, s'exclame le poète Juan Zorrilla de San Martín, est animé d'une vie étrange, d'un esprit sonore; tout : la terre sur laquelle nous marchons, l'air que nous respirons, le soleil qui nous éclaire, l'instant qui résonne dans l'horloge du temps...* Dans le discours qu'il prononce devant les portes du couvent de la Rábida, le diplomate uruguayen dépeint l'Espagne comme une terre de pèlerinage pour les Latino-américains : *la terre sainte de la rédemption*

américaine.¹²⁹ Partout le territoire espagnol cumule des fragments d'histoire¹³⁰. *De son sol ont surgi les rayons vigoureux de l'aurore*, écrit Jesús Galindo y Villa.¹³¹ Parfois on y découvre des similitudes saisissantes avec certains lieux de l'Amérique Latine. Ainsi la ville de Séville réveille chez Ricardo Palma des souvenirs de Lima : la rue de Sierpe lui rappelle celles de Espaderos et Mercaderes, avec les mêmes élégantes et jolies femmes qui papillonnent chaque soir autour des nombreuses boutiques; la *Casa de Contratación*, où se trouvent les Archives des Indes, ressemble singulièrement selon lui au bâtiment de la Bibliothèque de Lima.¹³² Soledad Acosta de Samper découvre lors de son passage en Galicie l'architecture si caractéristique de la ville de La Corogne avec ses balcons fermés par des carreaux de verre semblables à ceux de Bogotá et les concerts populaires où résonnent les mélodies à la fois stridentes et mélancoliques de la « gaita », un instrument qui s'apparente à la « chirimía » colombienne.¹³³ Jesús Galindo retrouve de son côté à Madrid certains aspects du Mexico colonial, *traditionnel et romantique* à travers les palais de Medinaceli ou de Fernán Núñez qui évoquent pour lui ceux des comtes de Santiago ou des marquis de la vallée de Oaxaca situés dans la métropole mexicaine.¹³⁴ A Barcelone, en revanche, c'est l'activité économique moderne qui lui fait le plus songer à son pays et en particulier les grands établissements commerciaux qui révèlent des modes urbaines similaires tels que les « palacios de hierro », ces énormes bazars inspirés des grands magasins parisiens, les grandes quincailleries, les drogueries ou les merceries de la capitale catalane.¹³⁵

Mais en Espagne, en général, c'est davantage les marques du passé que retiennent les voyageurs latino-américains qui tantôt s'extasient devant les monuments anciens, tantôt jugent sévèrement les retards économiques dont souffre le pays ou bien la persistance de certains us qu'ils trouvent désuets. La déléguée colombienne Soledad Acosta de Samper est sans doute l'une des plus explicites à cet égard :

[...] je n'ai pas fait ce voyage dans la péninsule hispanique pour rechercher des nouveautés, mais mon désir au contraire était de contempler des monuments anciens et d'étudier *sur place* ce qu'il était resté des époques passées. Par ailleurs, si l'on veut vraiment trouver de l'intérêt dans un voyage en Espagne, ce n'est pas en cherchant les progrès modernes que nous trouverons à

¹²⁹ Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, *El mensaje de América, Discurso pronunciado en la explanada del Monasterio de la Rábida... el 12 de octubre de 1892*, in *Conferencias y Discursos*, Tomo I, Montevideo, Imprenta Nacional Colorada, 1930, p. 103 et 115.

¹³⁰ «A chaque pas que l'on fait en Espagne, on est assailli de souvenirs historiques» reconnaît aussi Soledad Acosta de Samper dans le récit détaillé de son voyage à travers le pays. Cf. Soledad ACOSTA DE SAMPER, *Viaje a España en 1892*, op. cit., 1893, p. 77.

¹³¹ Jesús GALINDO y VILLA, *Recuerdos de Ultramar, Apuntes de viaje*, México, Oficina Tipográfica de la Secretaría de Fomento, 1894, p. 49.

¹³² Ricardo PALMA, *Recuerdos de España...*, *Recuerdos de España...*, op. cit., 1897 p. 29 et 32.

¹³³ Soledad ACOSTA DE SAMPER, *Viaje a España en 1892*, Tomo I., Bogotá, Impr. de Antonio María Silvestre, 1893, p. 122 (Note 1) et 126.

¹³⁴ Jesús GALINDO y VILLA, *Recuerdos de Ultramar*, op. cit., 1894, p. 14.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 168.

profusion en France et en Angleterre. La nouvelle civilisation ne pénètre que très lentement dans la patrie du Cid... presque par la force; elle s'y insinue grâce aux communications qu'apporte la marche invincible du progrès par le biais des chemins de fers et des télégraphes que le peuple n'accepte que difficilement. Ce qui est respectable en Espagne, ce qui est intéressant, ce qui fait plaisir, c'est ce qui conserve encore la saveur caractéristique du Moyen-âge; les souvenirs des gloires passées, de la foi chrétienne qui a inspiré tant de prouesses; les coutumes qui étaient alors les mêmes dans toute l'Europe il y a quelques siècles, et qui seulement dans ce pays restent encore vivantes. La nouveauté, la modernité siéent à l'Espagne comme un costume de danseuse d'opéra sur le corps momifié de la vieille abbesse d'un couvent. Si nous voyions cette même femme porter sa cornette, son voile et sa robe longue, nous nous inclinerions avec respect; mais si on nous la présentait enveloppée dans des mousselines et à moitié vêtue, nous détournerions notre regard avec dégoût. C'est pourquoi, nous le répétons, dans ces souvenirs d'Espagne le lecteur trouvera peu d'évocations de la modernité qui s'est greffée sur ce pays presque malgré lui; il ne trouvera que des tableaux de tout ce que j'ai découvert de plus ancien chez mes ancêtres, de ce qu'ils ont emporté en Amérique et de ce qu'ils ont laissé en se retirant. Curieusement, et bien que nous soyons de la même race, puisque la partie indigène des républiques sud-américaines n'a de véritable influence que lorsqu'elle se mélange à l'européenne, bien que nous descendions du même tronc commun, les Espagnols d'aujourd'hui ont conservé exactement les mêmes coutumes dont nous avaient parlé nos parents; alors qu'en ce qui nous concerne, au moins en Colombie, nous sommes beaucoup plus avancés et nous avons davantage imité la civilisation française et anglaise que gardé les traditions de nos anciens!¹³⁶

Jesús Galindo insiste pour sa part et à de nombreuses reprises dans ses ouvrages sur l'absence d'homogénéité de cette Espagne où il existe en réalité autant de dissemblances que s'il s'agissait de plusieurs pays au lieu d'un seul :

Aucune province ne ressemble à une autre : tout change, tout varie lorsque l'on passe les frontières et je crois que même à l'intérieur de chaque lieu on observe à nouveau ce contraste singulier. Un Galicien, avec son dialecte particulier, avec son air si provincial ne peut aucunement ressembler même de très loin à un vieux Castillan, et celui-ci n'a rien à voir avec un Basque ou un Catalan. Les provinces arrosées par l'Ebre n'on jamais voulu entretenir une affinité de coutumes avec celles qu'abreuve le Tage ou que traverse le puissant Guadalquivir.¹³⁷

Et puis, enfin, il y a le monde de la rue, la population espagnole dont on essaie de saisir les caractéristiques intrinsèques, celles qui pourraient participer d'un patrimoine identitaire commun et celles qui les distinguent des populations de l'Amérique Latine. *Comme il est digne d'intérêt*, s'écrit encore le jeune historien, *ce peuple qui possède autant de points de contact avec le nôtre!* Si le délégué mexicain s'émerveille à la vue des villes et des monuments qu'il avait si souvent étudiés sur les bancs de l'école, il est aussi fasciné dès son arrivée par l'animation si particulière de la capitale, une cité qui d'après Rubén Darío¹³⁸ n'a jamais perdu depuis le Siècle d'Or son esprit si caractéristique, sa bonne humeur traditionnelle, son atmosphère bohème et ses personnages parfois caricaturaux, mais souvent joyeux et captivants :

¹³⁶ Soledad ACOSTA DE SAMPER, *Viaje a España en 1892*, op. cit., 1893, p. 196-198.

¹³⁷ *Ibid.*, p. 160.

A la tombée du soir, à cette heure solennelle où se mélangent les ténèbres à la lumière vacillante des derniers reflets du soleil, Madrid commence à se manifester dans ses rues et ses ruelles; les habitants descendent, qui d'un troisième étage, qui d'un cinquième ou depuis un logement situé sous les combles, et ils se dirigent... Où donc? Vers la Puerta del Sol et vers la rue d'Alcalá pour se regrouper en cercle ou se fondre au milieu des autres et participer à l'immense mouvement dont la rue est prisonnière après l'heure de la prière du soir. Alors comme un serpent gigantesque dont la tête serait la Puerta del Sol, s'agite, hétérogène et complexe, cette masse humaine dans laquelle toutes les classes sociales semblent disposées à se rapprocher dans une association intime. Les cafés commencent à se remplir; les théâtres voient leurs loges et leurs fauteuils occupés; et dans chaque café et chaque théâtre le lecteur peut imaginer une affluence étonnante et toujours constante. Il y en a qui peuvent rester une nuit entière devant une tasse de café au *Suizo*, et d'autres qui, soirée après soirée, applaudissent de bon gré les délicieuses notes de Chapi à l'Apolo ou au Théâtre de la Zarzuela même si son œuvre, *Las Campanadas*, est rejouée quotidiennement pendant tout un mois. Les personnes de bon goût où celles qui se targuent d'en avoir de même que les aristocrates élégants qui inscrivent leurs armoiries sur la porte de leur voiture, font l'honneur de leur présence auprès de Mario qui met en scène au *Teatro de la Comedia* des drames de l'éminent Echegaray ou applaudissent Vico au *Teatro Español* ou alors étalent leur grandeur éblouissante lorsqu'ils vont au *Teatro Real* aux côtés des représentants de la Cour. Et toute cette société *sui generis*, synthèse de toutes les coutumes et de tous les dialectes provinciaux, évolue divisée, en groupes et par régions (s'il est permis d'établir une telle classification) aussi bien à l'intérieur même de Madrid que dans les différents faubourgs insolites et caractéristiques de cette ville.¹³⁹

Soledad Acosta se montre quant à elle beaucoup plus sévère envers les mœurs dissolues des populations espagnoles de l'époque et dont la capitale offre selon elle l'un des tableaux les plus représentatifs et les plus consternants :

La paresse, l'inaction... voilà l'une des plaies occultes dont souffrent en Espagne toutes les personnes, grandes et petites, instruites et ignorantes. La paresse invétérée, l'habitude de toujours tout laisser pour le lendemain, l'informalité, le gaspillage du temps comme si la vie était interminable [...] Il y a dans les coutumes de l'Espagne une liberté illimitée que les gouvernants ne peuvent restreindre même avec la meilleure volonté du monde. La police la mieux organisée doit se croiser les bras et permettre que les rues et les places soit peuplées de mendiants, d'oisifs qui ne veulent pas travailler, de malades qui préfèrent demander la charité devant les porches plutôt que d'être reçus dans un hôpital.¹⁴⁰

Si les habitants de Madrid et d'Espagne en général sont moins enclins d'après elle à la consommation immodérée d'alcool que les peuples latino-américains (un vice hérité selon Soledad Acosta des populations indigènes), ils sont en revanche bien plus oisifs et moins respectueux des règles et des bonnes manières en particulier à l'égard des femmes :

Habitué à agir selon son bon vouloir, le madrilène est indocile, bruyant, vociférateur, et il sera toujours disposé à se rebeller contre toute autorité qui voudrait entraver son désir de se divertir. Celui qui veut s'attirer ses bonnes grâces n'a qu'à lui proposer des fêtes, des corridas, des musiques, des foires, des bals et des réjouissances. Lors de ces périodes très fréquentes tout le

¹³⁸ Rubén DARÍO, *Autobiografía, España Contemporánea*, México, Editorial Porrúa, 1999, p. 95.

¹³⁹ Jesús GALINDO y VILLA, *Recuerdos de Ultramar*, op. cit., 1894, p. 16.

¹⁴⁰ Soledad ACOSTA DE SAMPER, *Viaje a España en 1892*, op. cit., 1893, p. 201.

monde s'élance dans la rue et personne ne pense plus guère à travailler. L'habit populaire contribue à favoriser l'oisiveté : comment est-il possible qu'un homme enveloppé dans une lourde cape (plus ou moins crasseuse, rapiécée ou en lambeaux) et une femme couverte d'un énorme châle puissent avoir l'idée d'utiliser leur bras pour travailler? [...] Cette oisiveté continue de ceux qui vivent debout à tous les coins de rues en disant des galanteries aux jeunes filles qui passent est répugnante, cet amour insensé pour le divertissement devient lassant à force. A Paris les gens aussi se divertissent, mais ils le font après avoir travaillé pour s'en donner les moyens...¹⁴¹

Tous les Latino-américains ne sont pas aussi critiques, cependant, envers les coutumes espagnoles et le plus souvent ils se sentent largement attirés au cours de leurs visites par les festivités mondaines ou populaires qui représentent autant d'opportunités nouvelles d'établir des contacts directs avec la population locale. Outre les spectacles offerts par les théâtres, les défilés, les concerts, les banquets et les bals plus fréquents encore en cette année de célébrations exceptionnelles, les délégués découvrent aussi dans les grandes villes et surtout à Madrid l'atmosphère exaltante des cafés artistiques et littéraires où ils ont l'occasion de rencontrer cette *bourgeoisie intellectuelle et professionnelle* qui anime la vie nationale espagnole de la fin du siècle.

Fêtes, réunions, salons et cafés

Les cafés et les salons demeurent en ces années charnières des lieux essentiels pour les rencontres sociales et culturelles. Les émissaires d'outre-atlantique investissent dès leur arrivée ces espaces où se côtoient les hommes publics de l'Espagne de la Restauration : politiciens libéraux et conservateurs, artistes et écrivains, journalistes ou universitaires.

A Madrid on peut citer d'abord, par exemple, le café *Nueva Iberia*¹⁴² et le restaurant *Lhardy*¹⁴³ où se retrouvent les interlocuteurs de Vicente Riva Palacio tels que les peintres madrilènes Alejandro Ferrant (1843-1917) et Luis de Madrazo (1825-1897), le sculpteur Mariano Benlliure (1862-1947) et les écrivains et journalistes Clarín (1852-1901), Pedro de Novo Colson (1846-1931), Leopoldo Cano (1844-1933), Emilio Sánchez Pastor (1853-1935), José Sánchez Guerra (1859-1935), José Canalejas (1854-1912) ou León Carbonero (1812-1902). Et puis il y a les cafés littéraires *La Luna* et *Fornos* que fréquentent aussi avec Rubén Darío les jeunes poètes et dramaturges tels que Ramón del Valle-Inclán (1866-1936) et Jacinto Benavente (1866-1954). Les « tertulias », ces réunions si caractéristiques du monde

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 220.

¹⁴² C'est au café Nueva Iberia, en particulier, que le général Vicente Riva Palacio participe (incognito) à la signature d'une lettre de protestation, pour s'opposer à l'interdiction gouvernementale de représentation de l'oeuvre théâtrale *La piedad de una Reina* (1886) de l'écrivain espagnol Marcos Zapata (1845-1914). Cf. Hector Perea, *Los cuentos de Vicente Riva Palacio, in Cuentos del General, Obras Escogidas, Tomo VII*, Conaculta-Unam-Instituto Mexiquense de Cultura-Instituto Mora, Mexico, 1997, p. 15 et Pedro Serrano, *Siluetas del General*, s.e., México, 1934, p. 47.

¹⁴³ Fondé par le suisse Emilio Lhardy en 1839, c'était à l'origine une pâtisserie, devenue rapidement un restaurant de luxe et un salon culturel fréquenté par les aristocrates, les hommes politiques et les intellectuels.

hispanique et où foisonne la vie culturelle de Madrid, attirent bien évidemment les représentants des républiques hispano-américaines en quête d'échanges verbaux. Délaissant de temps en temps les cafés et les clubs, c'est aussi dans les librairies que se retrouvent les discoureurs. Ricardo Palma rapporte ainsi les rencontres vespérales organisées autour du poète Ramón de Campoamor (1817-1901) dans la célèbre *Librería de Fernando Fé*. Parmi les participants les plus assidus il cite Manuel del Palacio (1831-1906), Eugenio Sellés (1844-1926), Gaspar Núñez de Arce (1834-1903), Castro Serrano (1828-1896), Tamayo y Baus (1829-1898), José Alcalá Galiano, Ricardo de la Vega (1839-1910), Peña y Goñi (1846-1896), Vicente Colorado, Navarrete, Pina Domínguez (1840-1895), Joaquín Dicenta (1863-1917), Ricardo Sepúlveda, le comte de Las Navas (1855-1935), et même Emilio Castelar (1832-1899). Une autre librairie, celle de Murillo, située dans la rue d'Alcalá accueille aussi tous les jours après cinq heures du soir d'éminents hommes publics tels que Menéndez y Pelayo (1856-1912), le compositeur Barbieri (1823-1894), Mariano Catalina (1842-1913), Justo Zaragoza (1833-1896), Fernández Duro (1830-1912), et même parfois Cánovas (1828-1897), Silvela (1843-1905), le président du congrès, le marquis de Pidal (1846-1913) ou le ministre Antonio Aguilar, le marquis de la Vega.¹⁴⁴

Parmi les salons qu'aiment fréquenter les délégués latino-américains, il y a celui de la bibliothèque du président Sagasta (1825-1903) où se tiennent d'importantes réunions artistiques, politiques et littéraires. C'est là que Vicente Riva Palacio s'est lié d'amitié avec le grand politicien libéral et qu'il a fait la connaissance depuis son arrivée en Espagne des ministres Jovellar (1819-1892) Alonso Martínez (1827-1891), Beranger (1824-1907) et Montero Ríos (1832-1914).¹⁴⁵ Mais en dehors des cafés et des librairies la littérature occupe également une place de choix dans les salons des grands écrivains du moment tels que Emilia Pardo Bazán (1851-1921) qui réunit chez elle tous les lundis de 17 à 19 heures une « tertulia » littéraire et d'actualité théâtrale. Ricardo Palma, qui apprécie son caractère expansif et non conventionnel, rencontre chez cette femme d'exception les académiciens Menéndez y Pelayo et Castro Serrano, la grande critique littéraire Blanca de los Ríos (1862-1956), l'historien Luis Vidart (1833-1897), le romancier grec Demetrius Bikelas (1835-1908)¹⁴⁶, les Catalans Antoni Rubió i Lluch (1856-1936) et Melchor de Palau i Catalá (1843-1910), ainsi qu'une *demie douzaine d'écrivains, presque tous jeunes et journalistes*.¹⁴⁷ D'après Rubén Darío il n'y pas un seul étranger de valeur de passage à Madrid qui ne soit invité au salon de Emilia Pardo Bazán. Le jeune poète nicaraguayen y fait aussi la connaissance de l'écrivain et homme politique français Maurice Barrès (1862-1923), venu se documenter dans la capitale espagnole pour la préparation de son livre intitulé « Du sang, de la volupté et de la mort »¹⁴⁸. Juan Valera (1824-

¹⁴⁴ Ricardo PALMA, Ricardo, *Recuerdos de España...*, op. cit., 1897, p. 111-112.

¹⁴⁵ Héctor PEREA, *Los cuentos de Vicente Riva Palacio*, op. cit., 1997, p. 14.

¹⁴⁶ Le premier président du comité international olympique (CIO).

¹⁴⁷ Ricardo PALMA, *Recuerdos de España...*, op. cit., 1897, p. 135-136.

¹⁴⁸ Maurice BARRÈS, *Du sang, de la volupté, de la mort*, Paris, Charpentier, 1894, Cf. Rubén Darío, *Autobiografía...*, op. cit., 1999, p. 38.

1905) organise de son côté tous les samedi soirs, des réunions auxquelles participent Juan Zorrilla de San Martín, Rubén Darío, Ricardo Palma, le délégué du Costa Rica Juan Ferraz, l'Equatorien Leonidas Pallares Arteta, le Mexicain Francisco Sosa, et le juriste et ancien ministre des Affaires Etrangères de Colombie, José María Quijano Wallis. C'est une occasion additionnelle pour eux de fréquenter les diverses générations intellectuelles qui cohabitent alors en Espagne, et parmi lesquelles se retrouvent à nouveau Menéndez Pelayo, Núñez de Arce et Manuel del Palacio, mais aussi Nemesio Fernández Cuesta (1818-1893), Miguel de los Santos Álvarez (1818-1892), Narciso del Campillo (1835-1900), le duc de Rivas, Enrique Ramírez de Saavedra (1826-1914) et le poète Salvador Rueda (1857-1933). Ricardo Palma décrit l'académicien andalou comme un *mécène de la littérature*¹⁴⁹ qui poursuit en effet sur un plan pratique, au cours de ces rencontres hebdomadaires, l'oeuvre de diffusion de la littérature américaine qu'il a entreprise dans ces célèbres *Cartas Americanas*. Une soirée mémorable est consacrée en particulier au jeune Rubén Darío qui lit ses poèmes devant un auditoire sélecte composé d'écrivains espagnols et latino-américains.¹⁵⁰ Dans le récit de son séjour à Madrid, Ricardo Palma réfère encore la « tertulia » de Concepción Gimeno de Flaquer (1850-1919), cette intellectuelle et journaliste aragonaise qui a vécu en France, au Portugal et au Mexique et qui dirige depuis 1890 la revue féminine *El Álbum Ibero-Americano* destinée elle aussi à *resserrer les liens entre l'Espagne et l'Amérique*.¹⁵¹ Le délégué péruvien y côtoie le poète et dramaturge Rafael García Santisteban (1829-1893), l'auteur d'origine cubaine Teodoro Guerrero y Pallarés (1820-1905) et l'écrivain Ricardo Sepúlveda (1846).

D'autres grandes personnalités ouvrent généreusement les portes de leur résidences privées aux représentants latino-américains du IV^e Centenaire : Emilio Castelar, Cánovas del Castillo, le comte de Chestre, Juan de la Pezuela, les ducs d'Alba et de Nájera et aussi Vicente Riva Palacio, l'ambassadeur mexicain se trouvant confortablement installé depuis 1886 dans la capitale espagnole.

Les déjeuners offerts chez lui par Emilio Castelar sont une occasion pour s'entretenir de questions politiques davantage que de thèmes culturels et notamment de l'actualité latino-américaine ou du fonctionnement des institutions républicaines de l'autre côté de l'Atlantique. Ricardo Palma décrit ce grand politicien comme un homme prévenant et d'une grande amabilité envers ses invités.¹⁵² Le jeune Rubén Darío, fasciné par l'extraordinaire renommée de Castelar en Amérique a d'abord l'impression de pénétrer dans la demeure d'« un semi dieu », avant de constater que quoi qu'il soit effectivement un grand orateur, doté d'une voix

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 143-151.

¹⁵⁰ Rubén DARÍO, *Autobiografía, España Contemporánea*, México, Editorial Porrúa, 1999, p. 36-38.

¹⁵¹ Ricardo PALMA, *Recuerdos de España...*, op. cit., 1897 p. 145 - Cf. Diego CHOZAS RUIZ-BELLOSO, *La mujer según el Álbum Ibero-Americano (1890 -1891) de Concepción Gimeno de Flaquer*, Espéculo. Revista de estudios literarios. Universidad Complutense de Madrid, 2005.

¹⁵² Ricardo PALMA, *Recuerdos de España...*, op. cit., 1897, p. 88.

fabuleuse, le tribun espagnol est aussi un homme d'allure simple, affable et un *gourmet de premier ordre* qui sait accueillir généreusement ses hôtes.¹⁵³

Le président du Conseil, Antonio Cánovas del Castillo, l'homme politique le plus important du moment, ne dédaigne pas non plus les salons et les repas chez lui, au Palais de la Huerta, où il possède une immense bibliothèque de plus de 20.000 volumes qui interpelle Ricardo Palma, alors directeur de la Bibliothèque Nationale de Lima. Malgré ses multiples fonctions et responsabilités, c'est un homme vif et pétulant qui trouve toujours du temps pour tout : on le voit en promenade, au théâtre, dans les « tertulias », à l'Ateneo, dans les banquets; il ne manque jamais une séance de l'Académie et il organise fréquemment des fêtes et des réceptions à son domicile.¹⁵⁴ Il est marié à Joaquina de Osma, *une belle, intelligente et voluptueuse dame*, qui est la fille du marquis de Puente et Sotomayor, le richissime Joaquín José de Osma, ancien ministre et ancien diplomate péruvien qui contribue généreusement au développement de la bibliothèque dirigée par Palma. Rubén Darío semble séduit par la personnalité de cette femme à la fois subtile, plantureuse et volubile, dont il évoquera quelques années plus tard la fin tragique et romantique après l'assassinat de son mari en 1897.

Le général Vicente Riva Palacio fait partie des habitués du palais de la Huerta et c'est un ami relativement proche de Cánovas au moment des festivités du IV^e Centenaire.¹⁵⁵ Il agit souvent comme un intermédiaire ou un facilitateur pour les autres représentants latino-américains qu'il introduit auprès de la bonne société madrilène. L'ambassadeur mexicain fréquente également les salons des duchés de Alba et de Nájera où s'organisent fréquemment des *tertulias* artistiques, et le *Veloz Club*, l'un de ses lieux de réunion préférés à Madrid. Il y rencontre de nombreux intellectuels espagnols et hispano-américains, parmi lesquels Juan de la Pezuela, le comte de Cheste (1809-1906), fils de l'ancien vice-roi du Pérou, né à Lima et président de l'Académie Royale de la Langue en Espagne. Ce vieil homme qui a été une figure célèbre du Madrid de l'époque romantique offre aux académiciens, le 28 décembre 1892, un somptueux banquet auquel participent en plus de Riva Palacio, les diplomates et membres latino-américains correspondants de l'Académie, Manuel María de Peralta, Juan Zorrilla de San Martín, Vicente G. Quesada, Antonio Flores, Francisco Sosa et Ricardo Palma qui décrit ce repas comme un *festin splendide et cordial*.¹⁵⁶

La demeure du ministre plénipotentiaire mexicain est aussi l'un des lieux favoris de rencontre en cette année de rapprochements intercontinentaux. Rubén Darío se souvient du général comme d'un *homme actif, culte et sympathique* qui est pour lui en quelque sorte *l'âme des délégations hispano-américaines*. C'est un être d'allure chaleureuse et toujours de bonne humeur qui aime le contact direct et les réceptions où il peut se donner à loisir à son passe-temps favori, la conversation :

¹⁵³ Rubén DARÍO, *Autobiografía...*, op. cit., 1999, p. 35.

¹⁵⁴ Ricardo PALMA *Recuerdos de España...*, op. cit., 1897, p. 81.

¹⁵⁵ Rubén DARÍO, *Autobiografía...*, op. cit., 1999, p. 38 et Ricardo PALMA, op. cit., 1897, p. 77-84.

¹⁵⁶ Héctor PEREA, op. cit., 1997, p. 17 et Ricardo PALMA, op. cit., 1897, p. 81.

Don Vicente disposait, dans la rue Serrano, d'un petit palais rempli d'œuvres d'art et d'antiquités où il avait l'habitude de réunir ses amis hommes de lettres, qu'il séduisait par sa conversation pétillante et le récit d'anecdotes intéressantes.¹⁵⁷

Située à côté du célèbre parc du Retiro et de l'avenue de la Castellana, dans un quartier huppé parsemé de splendides hôtels particuliers, la résidence privée du général fait office également de légation mexicaine. Un blason surplombe la façade de la rue Serrano : c'est *l'aigle qui incarne notre Nation libre et indépendante*, commente Jesús Galindo. A deux pas de la maison de Cánovas del Castillo, cette habitation à la fois accueillante et imposante, matérialise à elle seule l'indépendance de l'Amérique latine :

Dans cette maison que nous regardions comme la nôtre, nous les Mexicains qui avons vécu quelques temps à Madrid, j'ai fréquenté Gaspar Núñez de Arce, j'ai connu José Echegaray et j'ai eu de nombreuses fois l'occasion de serrer la main de l'illustre docteur Menéndez y Pelayo. Quels souvenirs si plaisants je garde de ces jours-là! Je crois que les émotions que nous avons éprouvées en ces heures mémorables ne s'effaceront jamais de ma mémoire. Notre fanfare du 8^{ème} régiment venait d'arriver à Madrid en provenance du Mexique, dirigée par le capitaine Payé qui allait mettre à disposition son contingent, envoyé par notre Patrie, pour les festivités solennelles du IV^e Centenaire de la découverte de l'Amérique. La renommée et la gloire de cette formation avaient précédé sa venue dans le pays. Pour les habitants de Madrid, l'arrivée de la musique mexicaine fut un véritable événement. Conformément à l'étiquette, notre orchestre salua d'abord la souveraine de l'Espagne, lui offrant une sérénade sur la grande place d'armes située près du Palais Royal, ensuite les journaux de Madrid annoncèrent que la fanfare allait jouer à la Légation du Mexique. Il fallait voir cela : à neuf heures du soir la rue Serrano était devenue impraticable; la multitude agglomérée en face de la maison du général Riva Palacio se dilatait et rétrécissait dans un brouhaha assourdissant [...]. L'Ambassade se trouvait comme lors d'un grand jour de fête. L'extérieur était illuminé par des projecteurs de gaz et notre blason était entouré d'une auréole de feu. L'intérieur était vraiment splendide : la lumière incandescente des lampes électriques répandait partout son éclat et l'afflux aristocratique des dames et des messieurs qui bavardaient dans les salles et les salons se dirigeait, avide de curiosité, vers le mirador, pour profiter bientôt des accords de musiques que l'on envoyait en Espagne depuis des terres si lointaines. Le Général Riva Palacio faisait à merveille les honneurs de la maison. Lorsque le Général donna l'ordre à l'orchestre, conformément au programme annoncé de commencer à jouer, la première chose que nous entendîmes ce furent les doux, les sonores et chers échos de l'Hymne National. Avec quelle joie et je ne sais quelle étrange sensation nous écoutâmes cette musique martiale! L'enthousiasme des Mexicains qui nous trouvions là frisait le délire. Nous nous souvenions de la Patrie absente, de son ciel et de sa chaleur; un ensemble d'émotions rares mais agréables nous envahissait! Il est impossible d'en donner une idée rapide! Nous sentions battre avec force notre cœur et redoubler en nous chaque fois plus l'amour sans égal que l'on porte au cher petit bout de terre où l'on a vu pour la première fois le jour! Ecouter l'Hymne national à deux mille lieux de distance de la Patrie et l'entendre joué par une fanfare militaire de notre propre pays, n'est-ce pas véritablement une expérience indéfinissable et plaisante? La foule applaudit dans la rue enthousiasmée et de certaines lèvres espagnoles s'échappèrent inconsciemment des exclamations de « Vive le Mexique ! »¹⁵⁸

¹⁵⁷ Rubén DARÍO, *Autobiografía...*, op. cit., 1999, p. 34-35.

¹⁵⁸ Jesús GALINDO y VILLA, *Recuerdos de Ultramar*, op. cit., 1894, p. 19-21.

Un autre lieu incontournable, enfin, c'est la *Unión Iberoamericana*, cet organisme créé officiellement en 1885 à l'Université de Madrid et qui a développé des succursales dans différentes villes d'Amérique Latine. Au moment du IV^e Centenaire de la découverte de l'Amérique, cette institution qui compte également une publication (1887-1926) subventionnée par la chancellerie espagnole¹⁵⁹, inaugure un nouveau siège officiel à Madrid, sur le *Paseo de Recoletos*. Aureliano Linares Rivas (1841-1903) alors Ministre des Travaux Publics préside l'événement en prononçant un discours à travers lequel il définit les principaux objectifs du nouvel espace :

La *Unión Ibero-Americana* a pour objet d'installer à Madrid une maison qui soit à la fois celle des Espagnols et des Américains. Dorénavant, tout Américain qui sillonnera les mers et viendra à Madrid trouvera son propre domicile dans cette maison. On le recevra ici avec estime et affection. On lui facilitera toutes choses qui sont plaisantes pour un étranger et que l'on ne trouve pas toujours facilement lorsqu'on voyage rapidement hors de chez soi. Nous ne possédons pas une bibliothèque sélecte ni abondante car nous commençons à peine, mais nous croyons qu'il s'agit là d'une première semence qui donnera des fruits prodigieux même si à l'heure actuelle elle n'a pas encore germé; et nous sommes fiers néanmoins d'avoir une maison, ce qui est indispensable et pratique pour un Américain, pour qu'il ne trouve pas le temps long ni la distance insurmontable. Nous avons une excellente collection de journaux et revues de ces pays, que nous essayons d'accroître, même si pour l'instant elle est suffisante pour satisfaire les exigences les plus pressantes. Ici, donc, je le répète, [les Hispano-américains] trouveront, non seulement le cœur des Espagnols et l'accueil chaleureux auquel ils ont droit puisqu'ils sont nos frères, mais aussi toutes les nouvelles et les souvenirs de leurs pays qui leurs sont chers et indispensables.¹⁶⁰

Les membres des délégations hispano-américaines de 1892 ne manquent pas de fréquenter ce lieu d'accueil conçu précisément à l'occasion de leur venue en Espagne. Ricardo Palma raconte quelques soirées marquantes à la *Unión Iberoamericana* où il a eu le plaisir d'écouter Manuel del Palacio, Concepción Jimeno de Flaquer ou Zorrilla de San Martín, de s'entretenir avec le ministre équatorien Antonio Flores et de faire la connaissance de son compatriote le comte de Cheste, Juan de la Pezuela.¹⁶¹ L'ambassadeur et poète uruguayen, qui est l'un des orateurs le plus prisés des commémorations du IV^e Centenaire a l'honneur de discourir au nom de tous les Latino-américains lors de la cérémonie d'inauguration le 14 mai 1892 :

S'agit-il messieurs, d'apporter l'écho de la sympathie américaine pour qu'elle résonne au milieu de vous? S'agit-il de transmettre le battement intime du cœur américain, pour qu'en se confondant

¹⁵⁹ Il s'agit d'un mensuel d'abord, qui deviendra hebdomadaire à partir de 1899, puis bimensuel en 1900. C'est un journal de petit format, qui circule dans les ambassades, les cercles de presse et fonctionne essentiellement à travers des souscriptions. Il prétend couvrir tous les thèmes d'actualité, principalement politiques et économiques ayant trait aux relations entre l'Espagne, le Portugal et l'Amérique Latine. Cf. Carlos M. RAMA, *Historia de las relaciones culturales entre España y América latina. Siglo XIX.*, México-Madrid, Fondo de Cultura Económica, 1982, p. 246.

¹⁶⁰ *Sociedad Unión Ibero-americana : discursos pronunciados en el acto solemne de la inauguración del nuevo domicilio social, la noche del 14 de mayo último, El Centenario, Tomo 1, op. cit., 1892, p. 379.*

¹⁶¹ Ricardo PALMA, *Recuerdos de España...*, op. cit., 1897, p. 95-96.

avec ceux du cœur des Espagnols ils forment un seul accord qui s'élève vers le ciel en demandant des bénédictions pour notre entreprise et pour nos espérances? Je peux apporter tout cela en faisant battre simplement mon cœur, parce que je suis sûr que l'Amérique palpète en lui.¹⁶²

Complétant les dithyrambes et la grandiloquence des propos de Zorrilla de San Martín, l'ambassadeur du Costa Rica, Manuel María de Peralta s'enflamme lui aussi pour cette nouvelle confraternité suscitée par la *Unión Iberoamericana* et qui ne peut selon lui que se perpétuer :

Nous sommes en train de voir à quel point les choses se transforment, comment les distances disparaissent et comment toutes les conditions de la vie sociale se modifient grâce au progrès incessant des idées (...); mais avez-vous déjà vu ou pensez-vous qu'il puisse y avoir des peuples qui parlent la même langue tout en se considérant comme étrangers les uns des autres? Ennemis parfois mais toujours frères. Cette fraternité c'est celle que se propose de consolider la Société (Unión Iberoamericana) qui aujourd'hui nous accueille si remarquablement et chaleureusement dans la maison paternelle...¹⁶³

Les espaces officiels du IV^e Centenaire

Il faut également rappeler tous les autres lieux officiels du IV^e Centenaire : les sites des expositions, des congrès, des Académies, des conférences et les divers actes institutionnels autour desquels se rassemblent les deux communautés hispaniques réunies pour ces commémorations historiques. Les rencontres et les conversations sont usuelles autour des sections de l'Exposition Historico-Américaine de Madrid. Les Latino-américains peuvent y afficher leurs identités croisées et singulières en expliquant à leurs hôtes espagnols l'origine et la signification des objets les plus caractéristiques qu'ils ont rapportés de leurs pays respectifs. Le public est curieux et varié. Les journalistes sollicitent régulièrement les délégués pour des entretiens personnalisés sur leur pays et sur l'exposition. Dans un livre de souvenirs Jesús Galindo raconte même la visite inopinée d'une délégation royale aux membres de la commission mexicaine. Le jeune républicain est alors surpris de la simplicité et de la familiarité avec laquelle la Régente Marie-Christine et les Infantes d'Espagne s'adressent aux représentants américains.¹⁶⁴ Rubén Darío rapporte une anecdote similaire concernant la visite des rois d'Espagne et du Portugal aux sections du Guatemala et du Nicaragua. Plus lyrique, le poète est impressionné pour sa part par la beauté et la fraîcheur de la jeune reine portugaise.¹⁶⁵ Le général Vicente Riva Palacio qui est un habitué des théâtres madrilènes et des réceptions officielles, se rend régulièrement aussi au *Círculo de Bellas Artes*, à l'Académie Royale de la Langue, à l'Ateneo de Madrid ou à l'Académie d'Histoire. Il

¹⁶² Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, *Sociedad Unión Iberoamericana in El Centenario*, Tomo I, Madrid, Tipografía de El progreso Editorial, 1892, p. 387.

¹⁶³ Manuel María de PERALTA, *Sociedad Unión Iberoamericana in El Centenario*, Tomo I, Madrid, Tipografía de El progreso Editorial, 1892, p. 383-384.

¹⁶⁴ Jesús GALINDO y VILLA, *Polvo de Historia*, México, Editorial Patria, 1954, p. 57-59.

¹⁶⁵ Rubén DARÍO, *Autobiografía...*, op. cit., 1999, p. 38-39.

y défend sa vision de l'histoire coloniale américaine solidement échafaudée et dans laquelle il place le métissage au cœur du processus de construction nationale. Ricardo Palma tout en fréquentant les salons littéraires sillonne les congrès où l'entraînent ses préoccupations historiques et linguistiques. Il semble mu par deux objectifs prioritaires : l'acquisition d'ouvrages pour la Bibliothèque Nationale de Lima et l'acceptation par l'Académie Royale de la Langue Espagnole d'un certain nombre de néologismes américains qu'il voudrait voir entrer rapidement dans le dictionnaire. Juan Zorrilla de San Martín est toujours présent lors des grands événements officiels, prompt à se lancer dans un nouveau discours long et enflammé. Il prononce à lui seul neuf discours, un mémoire et une conférence lors des cérémonies commémoratives. Soledad Acosta de Samper présente un mémoire au Congrès des Américanistes et publie des articles sur les populations primitives de la Colombie, tout comme son compatriote l'historien Ernesto Restrepo Tirado, mais elle apporte aussi une contribution significative aux débats qui se déroulent au Congrès Pédagogique et au Congrès Littéraire de Madrid. Les diplomates Manuel María de Peralta, Fernando Cruz, José Carrera, Pedro Alejandrino del Solar, José Ladislao de Escoriza, Vicente G. Quesada, Antonio Flores, José T. Gaibrois, Joaquín Herrera, Ramón de Espínola, Antonio Ramírez Fontecha, Manuel de Argandoña, Julio Bétancourt, Pedro Fortoult Hurtado, Augusto Matte, Zorrilla de San Martín et Riva Palacio font l'honneur de leur présence à la plupart des manifestations officielles en occupant souvent les vice-présidences dans l'organisation des congrès du IV^e Centenaire. A la fin de l'année 1892, ils participent à la rédaction d'un hommage collectif destiné à Juan Navarro Reverter (1844-1924), le délégué général de l'Exposition Historico-Américaine¹⁶⁶ et à l'édition d'un recueil de lettres de soutien en faveur de la Société Anti-esclavagiste Internationale.¹⁶⁷ Certains d'entre eux plus actifs encore, écrivent des articles, présentent des mémoires ou prononcent des discours ou des conférences comme Riva Palacio, Zorrilla de San Martín, Peralta, Quesada, Cruz ou Alejandrino del Solar. Et puis il y a ceux que l'on pourrait appeler les «spécialistes», ces hommes de lettres et de sciences qui élaborent les catalogues de *l'Exposition Historico-Américaine*, participent assidûment au congrès et arpentent au cours de leurs séjours les musées et les bibliothèques. Ce sont des anthropologues et des historiens tels que le Colombien Ernesto Restrepo Tirado, les Mexicains Francisco del Paso y Troncoso, Francisco Sosa et José María Vigil ou le Costaricien Francisco Montero Barrantes, des naturalistes comme l'Uruguayen José Arechavaleta et le Costaricien Anastasio Alfaro, ou des pédagogues, tels que l'Argentin Marcos Gómez, les Uruguayens Francisco Berra et José Henriques Figueira, la Dominicaine Salomé Ureña de Enríquez et l'Hispano-costaricien Juan Fernández Ferraz. Les journalistes et

¹⁶⁶ *Cuarto Centenario del Descubrimiento de América, Expresión de amistad y simpatía al Excmo. Señor D. Juan Navarro Reverter por los Ministros y Delegados de América y Europa en la Exposición Histórico-Americana de Madrid*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1893.

¹⁶⁷ Luis SORELA, *Los Estados ibero-americanos y la liga internacional antiesclavista en el Congreso geográfico de Madrid : documentos referentes a la proposición presentada por el Delegado general Don Luis Sorela*, Madrid, Imp. y lit. de los huérfanos, 1893.

les écrivains, hommes et femmes, sont particulièrement représentés aussi dans les diverses manifestations du IV^e Centenaire. On en trouve dans toutes les délégations. Ils cumulent parfois différentes fonctions et responsabilités et se montrent toujours curieux et participatifs lors des débats qui s'établissent avec les intervenants péninsulaires.

En réalité, la présence latino-américaine même réduite en nombre lors de ces commémorations officielles est plus que remarquable du fait d'une double circonstance : les desseins croisés et convergents des organisateurs d'une part, souhaitant mettre en avant la participation hispano-américaine, qui constitue pour eux la preuve que les célébrations espagnoles ont atteint leur objectif, et ceux des participants latino-américains, soucieux d'affirmer à la fois leur existence et leur différence. Le discours prononcé par Juan Zorrilla de San Martín, le 12 octobre 1892 devant le couvent de La Rábida, est l'un des plus éloquents à ce titre. Outre l'émotion lyrique suscité par la verve du poète-orateur, c'est tout *l'enthousiasme et la vivacité* du jeune continent américain qu'exprime, d'après Rubén Darío, cet ambassadeur uruguayen¹⁶⁸ qui émerveille les observateurs espagnols tels que Saiz de Ulsan qui écrira quelques années plus tard dans le *Correo de París* :

Il fallait voir la surprise, l'étonnement que produisirent, surtout chez les Espagnols, et chez moi parmi eux, cette voix musicale et vibrante, cette floraison de la langue castillane sur des lèvres américaines, cette éloquence inespérée qui venait de l'autre côté de la mer, comme un écho de la mer elle-même : fraîche et profonde, pleine de pensées audacieuses, d'idées très grandes et de révélations inattendues. On savait qu'en Amérique on parlait l'espagnol mais on ignorait qu'on puisse le parler ainsi.¹⁶⁹

Axe primordial de toutes les rencontres le discours est à la fois affirmatif, diplomate et apologique. On se flatte de part et d'autre sans pour autant oublier les écueils du passé, ou même les déceptions du moment que l'on réserve pour les cercles intimes, la correspondance privée ou les mémoires qui seront écrites plus tard, de retour chez soi. Les réunions et entrevues officielles ou spontanées que provoquent les cérémonies de 1892 dévoilent néanmoins la forte curiosité qui existe de part et d'autre, une appétence il est vrai, plus modérée chez les plus anciens et souvent proche de la fascination chez les plus jeunes comme Jesús Galindo ou Rubén Darío. Ce dernier semble captivé davantage par les grands intellectuels espagnols des générations passées et présentes que par les bâtiments historiques qu'il découvre au fur et à mesure de sa première visite en Espagne. Ricardo Palma a l'air de partager cette même passion pour les grandes figures qu'il dépeint dans ses *Esbozos* de 1897 : José Zorrilla, Cánovas del Castillo, Emilio Castelar, Juan de la Pezuela, Menéndez y Pelayo, Campoamor, Núñez de Arce, Víctor Balaguer, Echegaray, Emilia Pardo Bazán et Juan Valera.¹⁷⁰ Comme dans la plupart des pays d'Europe et d'Amérique Latine, *la littérature domine la fin du siècle. Musiciens, peintres, sculpteurs, universitaires, arrivent en second*

¹⁶⁸ Rubén DARÍO, *Zorrilla de San Martín*, article publié dans la revue *Mundial* en février 1913, n° 22. Vol.4 - Année II, p. 864, in *Obras Completas*, Madrid, Editorial Biblioteca Rubén Darío, 1929, Vol. XX, p. 45-48.

¹⁶⁹ SAIZ DE ULLOA, *El Correo de París*, 23-05-1898.

¹⁷⁰ Ricardo PALMA, *Recuerdos de España...*, op. cit., 1897, p. 63-151.

dans le jeu de la reconnaissance intellectuelle. La vie mondaine place l'écrivain au cœur de la conversation.¹⁷¹ Mais en 1892 nombreux sont ceux encore qui cumulent les habiletés et les fonctions tels que le président Antonio Cánovas del Castillo, écrivain, historien et membre de cinq académies royales, Juan Valera qui est lui aussi poète, chroniqueur, essayiste, romancier et diplomate ou Emilio Castelar, grand orateur, chef de file des républicains espagnols, député, sénateur, ancien président et en même temps journaliste, écrivain et historien. Art, science, politique et littérature se mêlent donc indistinctement dans les conversations des hommes de lettres qui sont aussi la plupart du temps des acteurs importants du monde politique. Le jeune Jesús Galindo est impressionné, pour sa part, plutôt par les atmosphères urbaines : les cafés, les théâtres, le Madrid populaire, les corridas, mais également par les grands lieux artistiques et historiques tels que l'Escorial, le musée du Prado ou les monuments de Tolède. Soledad Acosta de Samper qui parcourt en quelques mois une grande partie du territoire espagnol, s'intéresse aux grandes et petites histoires que renferment les vestiges du passé, les églises, les cathédrales, les reliques des Saints, les palais, les localités où furent signés les traités et les demeures où séjournèrent les grands personnages de l'Histoire de l'Espagne. Elle manifeste en outre dans ses récits une curiosité de nature presque sociologique, scrutant les comportements, les paysages, les mœurs, les habitudes de langages, le folklore, la sonorité des instruments et des mots.

Les journaux et les revues

A un niveau plus virtuel finalement, mais tout aussi important dans le contexte de 1892, les membres des délégations marquent de leur empreinte les principaux journaux et revues espagnols. La presse est devenue l'outil de communication culturelle et sociale le plus en vogue en cette fin du XIX^e siècle. Les nouvelles technologies de l'édition et surtout les procédés typographiques permettant d'imprimer des planches photographiques ont fait leur apparition, notamment dans les revues ou les albums illustrés. Les portraits des émissaires hispano-américains côtoient donc ceux des grands hommes politiques, écrivains ou artistes espagnols dans la *Ilustración Española y Americana*, *El Imparcial*, *La España Moderna*, *El Centenario*, *Blanco y Negro*, *España y América* ou *España y Portugal*. Les photographies sont accompagnées généralement d'une petite biographie, voire parfois d'un bref entretien journalistique avec l'intéressé. Dans le numéro du 30 novembre 1892 de la *Ilustración Española y Americana*, on peut voir ainsi le jeune Rubén Darío, âgé à peine de 25 ans, portant une moustache, une barbe et un costume raffiné. On le présente déjà comme l'initiateur du « modernisme » en Amérique, comme un jeune talentueux et prometteur pour lequel on augure une brillante carrière littéraire.¹⁷² Dans la même revue on trouve aussi un portrait de la cantatrice mexicaine, Antonia Ochoa de Miranda, dont on vante la beauté,

¹⁷¹ Christophe PROCHASSON, *Les années électriques 1880-1910*, Paris, Editions la découverte, 1991, p. 15.

¹⁷² *La Ilustración Española y Americana*, *Presentación de Rubén Darío*, 30 de noviembre de 1892 - Año 1892, 2^o semestre, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 366-367.

l'excellente interprétation d'une romance de l'opéra de Verdi au *Teatro Real*, le 28 octobre 1892 et la pureté de la voix :

C'était comme si l'illustre dame mexicaine, en prononçant l'émouvante phrase « Oh Patria Mia! » nous rappelait les riches forêts, les ravissantes campagnes, l'atmosphère embaumée et pure de son pays et elle savait donner à la romance avec ces souvenirs des enchantements nouveaux, une intonation spéciale et colorée.¹⁷³

La reproduction des signatures ou autographes est aussi une pratique courante. Elle accompagne généralement les photographies pour lesquelles elle remplace la légende. La graphologie moderne née en Italie et en France dans le dernier quart du XIX^e siècle est alors une science à la mode qui intéresse également les journalistes désireux de fixer en images les traits de caractère des grands hommes de leur temps. La plupart des délégués latino-américains apparaissent ainsi dans la revue *El Centenario* : Vicente Riva Palacio, par exemple, dont le regard pénétrant s'imisce derrière de petites lunettes rondes; Juan Zorrilla de San Martín dans son costume d'ambassadeur et sous une chevelure épaisse; Pedro Alejandrino del Solar avec un nez majestueux et une longue et épaisse barbe grise; ou Manuel María de Peralta avec une fine moustache et des lorgnettes sophistiquées.¹⁷⁴ Dans le numéro du 12 octobre 1892 de la *Ilustración Española y Americana*, chacun y va aussi de sa petite phrase sur Christophe Colomb, dans le cadre d'une brève citation à la suite de laquelle on appose encore une signature : Alejandrino del Solar recommande en une phrase que l'on resserre les liens naturels pour assurer un avenir heureux aux deux mondes réunis par l'amiral génois; José María Carrera, l'ambassadeur du Guatemala, vante l'intérêt de populariser les connaissances scientifiques, littéraires et artistiques; Ricardo Palma tout comme Rubén Darío offre aux lecteurs un petit poème à la gloire du grand navigateur.

Mais bien entendu les revues et les journaux espagnols proposent aussi des articles plus longs rédigés par les mandataires latino-américains eux-mêmes et portant le plus souvent sur des questions historiques liées à leur pays d'origine et aux objets présentés par leurs commissions respectives lors de l'Exposition Historico-Américaine de Madrid. On retranscrit aussi de temps à autre des fragments de discours ou de conférences, notamment dans les chroniques régulières du IV^e Centenaire que possèdent la plupart des périodiques. Ces textes s'insèrent au milieu des écrits des auteurs espagnols, spécialistes d'art, d'histoire et de littérature.

La presse offre de ce fait de multiples points de rencontre aux intellectuels des deux continents qui exposent ainsi leurs commentaires et leurs savoirs en parallèle sur les mêmes supports imprimés. Pour pallier, malgré tout, la faible représentation latino-américaine en Espagne au cours de l'année 1892, la plupart des éditeurs ont aussi recours à des contributions extérieures d'intellectuels latino-américains vivant à l'étranger, en Europe ou en Amérique. Certaines publications profitent du contexte des commémorations, et de l'intérêt renové de

¹⁷³ *Ibid.*, p. 367.

¹⁷⁴ *El centenario*, Tomo I, op. cit, 1892, p. 225-228 et 384.

leurs lecteurs pour ces questions, pour broser le portait d'importantes personnalités historiques de l'Amérique Coloniale et parfois même aussi de grands héros ou écrivains de l'indépendance tels que Simón Bolívar ou Andrés Bello. La revue *España y América* instaure même une section régulière destinée aux poètes et intellectuels latino-américains :

Puisque l'un des principaux objectifs de cette *Illustration* est d'accroître les relations amicales entre l'Espagne et l'Amérique, en resserrant de plus en plus les liens de parenté qui les unissent, nous croyons qu'il est de notre devoir de populariser dans la péninsule espagnole les œuvres et les noms des fils illustres de l'Amérique, où il existe tellement d'excellents poètes, écrivains, historiens et hommes de science.¹⁷⁵

Les espaces à l'intérieur desquels se produisent les rencontres humaines et culturelles sont par conséquent nombreux et multiformes dans le contexte des célébrations espagnoles du IV^e Centenaire de la Découverte de l'Amérique. Dans une conjoncture politique et diplomatique sans précédent depuis l'indépendance des échanges réels peuvent se produire autour des lieux partagés de la mémoire commune. Si le voyage de retour des Latino-américains sur le territoire de leur ancienne métropole exprime des attentes et des sentiments complexes, parfois même contradictoires, il répond dans tous les cas à un besoin d'affirmation et d'acceptation qui peut être considéré comme l'ultime étape de la reconnaissance politique globale qui s'est initiée au cours du XIX^e siècle. Cette affirmation on l'a vu, se manifeste d'abord sous la forme d'une présence officielle et humaine matérialisée par les représentants des délégations qui arpentent le territoire espagnol et les univers suscités autour des actes commémoratifs. Les mandataires latino-américains effectuent souvent eux-mêmes un véritable repérage culturel et géographique qui constitue une sorte de réappropriation des lieux préliminaire et nécessaire pour leur construction ou reconstruction identitaire, mais essentielle également pour engager le débat avec les autorités et les intellectuels de l'Espagne. Si en 1892 tout est affaire semble-t-il de dithyrambes et de diplomaties, il nous reste à déchiffrer à présent, aux différents niveaux du discours latino-américain, les véritables points d'accord et de divergence s'exprimant dans cette première rencontre générationnelle et post-coloniale qui suscite un rapprochement culturel sans précédents entre l'Espagne et ses anciennes colonies et donne naissance véritablement, de part et d'autre, à deux mouvements *hispano-américanistes* convergents.

¹⁷⁵ *España y América, Poetas de Puerto Rico*, 24 de enero de 1892, Año I, N°4, Madrid, Manuel Minuesa de los Ríos, 1892, p. 30.

II - Ententes et divergences : les voies latino-américaines

Les rencontres suscitées par les célébrations espagnoles du IV^e Centenaire de la découverte de l'Amérique se situent, on l'a vu, à différents niveaux de relations humaines et culturelles qui constituent autant d'échantillons divers d'où nous pourrions extraire un ensemble varié mais cohérent d'impressions et d'expressions significatives. Le voyage latino-américain de 1892 n'a de sens, *a posteriori*, que dans la confrontation des attentes d'une part et de l'expérience vécue réellement d'autre part par les délégués des différentes républiques hispano-américaines. C'est dans la constatation du décalage entre ce qui était attendu et ce qui est vécu que s'expriment vraiment ces voix latino-américaines. Cet écart lorsqu'il est perçu met à jour la frontière identitaire et culturelle que cherchent continuellement à estomper les discours et les diplomaties officielles. Mais cette frontière, invisible parfois pour certains, est aussi toujours mobile et incertaine. Elle évolue en fonction des thèmes et des contextes et elle est traversée d'influences externes et diverses de part et d'autre. C'est pourquoi notre analyse du discours latino-américain ne pourra qu'être contrastée, construite à partir de composantes toujours duelles et cherchant dans cette dualité sinon une définition du moins des pistes pour la compréhension des motifs et des enjeux individuels et collectifs.

La célébration de l'histoire américaine se situant au cœur de la rencontre péninsulaire de 1892, ce n'est pas l'interprétation directe de cette histoire, on le verra, qui est véritablement en cause la plupart du temps, mais le cadre de représentation, l'imaginaire autour duquel se construisent les discours historiques. Les Espagnols, on l'a dit, recherchent obstinément dans le passé une autre image d'eux-mêmes pour mieux affronter ou éluder, selon les cas, les enjeux défavorables du présent. Les Latino-américains, en quête de définitions identitaires nouvelles qu'il pourront puiser en partie dans l'histoire américaine, sont mus par un désir d'affirmation et de reconnaissance qui les conduit alternativement à se rapprocher ou à s'éloigner des positions espagnoles.

Les premières dissemblances s'insinuent dans la valorisation de l'histoire de la découverte et dans la caractérisation des différents acteurs de l'épopée conquérante. L'identification de la véritable patrie de Christophe Colomb, par exemple, intéresse beaucoup moins l'Amérique, un continent où la nationalité se forge à travers la loi du sol, que la dimension humaine d'un personnage qui est chargé d'incarner la modernité américaine. L'étude des civilisations précolombiennes ne répond pas seulement à des préoccupations scientifiques ou à la recherche de nouvelles justifications de la conquête et de la colonisation espagnoles, mais elle surgit d'un véritable questionnement identitaire : après l'indépendance politique, qui a permis aux Latino-américains de prendre possession de leurs territoires, l'étude des antécédents préhispaniques correspond maintenant à une sorte de réappropriation de l'histoire. Elle s'inscrit dans les processus divers et complexes de formations des Etats-Nations qui recherchent justement dans leurs différences précolombiennes les fondements de leurs nationalités singulières. L'étude de l'Amérique ancienne étant le fait aussi de grands spécialistes étrangers, européens et américains, non hispaniques, les choix des références, des méthodologies ou des critères d'appréciations historiques et anthropologiques opérés par les

intellectuels hispano-américains révèlent à leur tour de nouvelles divergences. Si les Espagnols conservent encore la maîtrise d'importantes sources documentaires, les progrès des techniques et des sciences humaines au XIX^e siècle, de même que les fréquentes expéditions scientifiques menées par des chercheurs de nombreux pays tiers, ont permis de faire évoluer considérablement les connaissances existantes sur les peuplements et les civilisations américaines antérieures à la colonisation européenne. Forts de ces nouveaux apports les Latino-américains se présentent en Espagne disposés à reprendre le débat avec leurs hôtes péninsulaires, éclairés désormais par la science moderne, et s'appuyant aussi sur les études et les expériences qu'ils ont conduites eux-mêmes sur le terrain.

Mais l'évaluation de l'héritage préhispanique demeure encore ambiguë en cette fin de XIX^e siècle. Les considérations scientifiques se mêlent parfois curieusement à des critères moraux ou religieux et les « Indiens » de l'Amérique latine restent en général confinés dans des « réserves » intellectuelles sur lesquelles seuls se penchent avec bienveillance les poètes et les anthropologues. Les réalités politiques et sociales des jeunes républiques n'ont encore jamais permis que les populations d'origine indigène prennent une part effective dans la construction des nouveaux Etats-Nations. Les imaginaires nationaux sont élaborés par conséquent autour des minorités ethniques créoles et des élites bourgeoises et intellectuelles pour lesquelles il est impossible de se positionner en dehors des modèles occidentaux. La plupart des gouvernants et des intellectuels Latino-américains se voyant avant tout comme les descendants réels et spirituels des Espagnols en Amérique, ils ont donc finalement beaucoup de mal à se démarquer des positions péninsulaires. Cette situation est bien appréciable dans l'attitude des délégués latino-américains qui s'expriment lors des célébrations du IV^e Centenaire. Si l'on note parfois de timides revendications concernant l'héritage ethnique et culturel précolonial, l'attitude de l'Espagne au cours de la conquête et de la colonisation de l'Amérique est rarement remise en cause. Elle au contraire assumée le plus souvent depuis le sentiment d'appartenance à une même communauté historique et familiale. En tant que représentants des populations américaines et descendants à la fois des conquérants et des colonisateurs espagnols du XVI^e siècle, les Hispano-américains ont le sentiment d'avoir acquis ainsi une double légitimité vis-à-vis de l'Amérique et de l'Espagne.

Cette même dualité qui tend, tour à tour, à rapprocher ou à diviser Espagnols et Latino-américains autour des aspects historiques, se retrouve également lorsqu'on aborde la délicate question de la langue. Après avoir perdu au XIX^e siècle toutes ses possessions coloniales, l'Espagne, comme il a été dit précédemment, se raccroche irrémédiablement à son empire spirituel et culturel, le seul qui lui permette véritablement d'oublier qu'elle est devenue désormais une puissance de second rang dans le nouveau concert international des nations. Même si depuis quelques décennies des efforts ont été faits pour incorporer à l'Académie Royale des membres correspondants latino-américains, les mandataires de cette prestigieuse institution ne peuvent se résoudre à céder la moindre parcelle de leur autorité à des personnalités ou des entités étrangères. Cette intransigeance qui est défendue par un grand nombre d'intellectuels espagnols de l'époque ne favorise nullement le développement d'un débat égalitaire avec les intellectuels latino-américains qui tentent malgré tout, comme

Ricardo Palma de profiter des commémorations pour faire entendre leurs réclamations. Sur le plan littéraire des échanges plus féconds ont lieu au cours du Congrès célébré à Madrid et dans les réunions publiques ou privées des salons et des cafés de la capitale. La presse ouvre également de nouvelles tribunes littéraires aux intellectuels d'outre-Atlantique. Même si certains grands écrivains des républiques hispano-américaines ont déjà droit de cité au pays de Calderón et de Cervantès et que l'influence du *modernisme*, un nouveau courant poétique venu d'Amérique, commence à se faire sentir auprès des jeunes auteurs, les relations sont encore timides à ce niveau entre les deux continents. L'édition de l'*Anthologie des poètes hispano-américains*¹ de Marcelino Menéndez y Pelayo favorisera à partir des célébrations de 1892 une meilleure connaissance de cette littérature en Espagne. La composition de cet ouvrage suscite cependant quelques polémiques à l'époque, révélant le manque de compréhension qui existe encore de part et d'autre. Le voyage latino-américain en Espagne contribue à réparer en partie ce problème, en établissant un contact direct entre diverses générations littéraires qui ont évolué jusqu'à présent indépendamment les uns des autres et subissant davantage l'attrait des littératures étrangères, en particulier française et anglo-saxonne, que leur propre influence réciproque.

Mais les échanges littéraires dépendent aussi de plus en plus de la politique commerciale. L'édition et le transport des livres de langue espagnole n'étant contrôlés en réalité ni par l'Espagne ni par les républiques Hispano-américaines, la question de l'autonomie culturelle concerne l'ensemble des nations qui parlent la langue castillane. Les émissaires hispano-américains partagent à ce niveau les mêmes préoccupations que les Espagnols. Les objectifs économiques, d'ailleurs, constituent des deux côtés, comme on l'a vu, des priorités nationales, l'Espagne attendant plus cependant de l'Amérique latine, que celle-ci de son ancienne métropole, car cette dernière est consciente de pouvoir développer des échanges importants dans ce domaine avec d'autres pays européens. Le commerce a le mérite de susciter moins d'ambiguïtés que l'interprétation de l'histoire ou l'adhésion à des référents culturels communs et il peut rapporter réciproquement des bénéfices plus tangibles à chacun des intéressés. Tel est le message qu'adresse aux Espagnols, par exemple, l'ambassadeur péruvien Pedro Alejandrino del Solar, lors d'une conférence prononcée à l'Ateneo de Madrid.² Il est vrai que les rencontres du IV^e Centenaire répondent bien souvent aussi à des objectifs pratiques liés aux conséquences plus ou moins directes de l'émancipation américaine. Il s'agit en fait de susciter de nouveaux accords généraux et bilatéraux pour pallier les insuffisances des premiers traités de reconnaissance dans lesquels il manque de nombreuses dispositions pour régler notamment les aspects juridiques, commerciaux, religieux ou militaires. Tous les congrès de 1892 présentent donc dans leurs conclusions des propositions de textes nouvelles

1 Marcelino MENÉNDEZ PELAYO, *Antología de poetas hispano-americanos / publicada por la Real Academia Española; prólogo y selección por Marcelino Menéndez y Pelayo*, Real Academia Española, Madrid, Est. Tip. Sucesores de Rivadeneyra, 1893-1895.

² Pedro Alejandrino del SOLAR, *El Perú de los Incas*, Ateneo de Madrid, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

pour faciliter et harmoniser les systèmes d'échange entre l'Espagne et les républiques hispano-américaines. Les représentants des deux continents, tout en défendant les intérêts respectifs de leurs pays, n'éprouvent en réalité aucune difficulté à s'entendre sur ces questions qui ne peuvent qu'intéresser chacune des parties.

L'*hispano-américanisme* espagnol, résultant d'une évolution entamée vers le milieu du XIX^e siècle après les premières réconciliations politiques et s'alimentant des préoccupations *régénérationnistes* des élites bourgeoises et intellectuelles de la Restauration est un mouvement qui s'appuie sur des racines relativement anciennes mais qui trouve dans les célébrations de 1892 un extraordinaire moyen de résurgence et de promotion. Les commémorations du IV^e Centenaire, comme on l'a vu dans la première partie de cette étude, définissent en quelque sorte le premier aboutissement du processus et la naissance officielle du mouvement. Du côté latino-américain, il existe des motifs parfois anciens et des courants idéologiques particuliers qui ont prôné presque depuis les premiers jours de l'indépendance de nouveaux rapprochements avec l'Espagne. On a l'habitude de parler d'*hispanisme* ou d'*espagnolisme* lorsqu'on se réfère aux mouvements de pensées conservateurs qui dès la première moitié du XIX^e siècle ont exprimé dans la plupart des pays d'Amérique Latine des sentiments hispanophiles et même des projets politiques clairement restaurateurs. Ces courants considérés donc comme réactionnaires réfutaient, de fait, les programmes libéraux des intellectuels qui avait pris en charge la construction politique des nouveaux Etats. Proches de l'Eglise et des institutions traditionnelles, affichant leur nostalgie des valeurs morales et de l'ordre social colonial, les « espagnolistes » définissent l'Espagne comme la patrie morale et le référent historique de l'Amérique latine.³ En 1838, Juan Bautista Alberdi estimait que l'*espagnolisme* était *rétrograde* et *contraire à l'intérêt du progrès national*.⁴ Dans les dernières décennies du XIX^e siècle cependant, les nouvelles circonstances politiques et économiques, la fin de l'interventionnisme espagnol dans la région, l'existence d'une importante immigration d'origine péninsulaire et l'essor de l'expansionnisme des Etats-Unis en Amérique apparaissent comme de nouveaux éléments qui contribuent à changer les dispositions des autorités et des élites intellectuelles latino-américaines à l'égard de l'Espagne. L'*espagnolisme* rejoint alors les idéologies et mouvements culturels européenaisants ou latinisants qui se renforcent fortement à cette période, en réponse notamment aux théories panaméricanistes venues du Nord de l'Amérique. L'organisation des festivités commémoratives en Espagne se situant précisément entre la *Conférence Panaméricaine de Washington* de 1889 et l'*Exposition Universelle de Chicago* de 1893, elle acquiert une signification toute particulière pour ceux des Latino-américains qui attendent de cette

³ Cf. Gregorio MACONDO, *Corrientes doctrinarias para una interpretación cultural de América Latina*, in *IV Encuentro Corredor de las ideas, "Pensar la mundialización desde el Sur"* Asunción, San Ignacio y Trinidad (Paraguay), del 10 al 14 de julio de 2001.- [http : //www.corredordelasideas.org/html/ensayos.html](http://www.corredordelasideas.org/html/ensayos.html)

⁴ Juan Bautista ALBERDI, *Reacción contra el españolismo*, in *La Moda*, 14 de abril de 1838. Obras completas, T.1, La Tribuna Nacional Bolívar, Buenos Aires, 1886-
www.ensayistas.org/antologia/XIXA/alberdi/alberdi3.htm

rencontre non seulement une réactivation des liens économiques et culturels entre l'Espagne et ses anciennes colonies mais l'élaboration d'une véritable stratégie de résistance. Il existe par conséquent un *hispano-américanisme* latino-américain, d'origines diverses, parfois même contradictoires qui se manifeste lors des célébrations espagnoles de 1892. Quoi qu'il ne soit pas le corrélat direct du mouvement espagnol, une collusion significative s'opère entre les deux courants lors des rencontres péninsulaires et elle aura des répercussions importantes dans l'histoire des relations culturelles entre les l'Espagne et républiques latino-américaines. C'est pourquoi nous dégagerons de l'analyse des documents issus des débats du IV^e Centenaire, les différentes composantes de cet *hispano-américanisme* singulier originaire d'Amérique Latine et qui s'alimente principalement de conceptions historiques, religieuses et culturelles fédératrices.

II.1. Christophe Colomb et l'Amérique latine

D'après Edmundo O'Gorman⁵ le texte le plus ancien dans lequel Christophe Colomb est présenté comme le découvreur de l'Amérique est l'œuvre du chroniqueur des Indes, Gonzalo Fernández de Oviedo, intitulée *Sumario de la natural y general historia de las Indias* et publiée à Tolède le 15 février 1526.⁶ On y décrit simplement le navigateur comme un homme curieux et avisé qui était préparé, du fait de ses nombreuses lectures, à la découverte des nouvelles terres qu'il était parti sciemment chercher en empruntant la route océane. Depuis cette date et jusqu'à la fin du XIX^e siècle pourtant, les polémiques n'ont cessé d'enfler autour des origines du marin, des intentions réelles de ses premiers voyages, des connaissances effectives qui lui avaient permis de trouver le nouveau continent, de son ignorance personnelle de cette trouvaille, de ses relations familiales et extraconjugales, de ses véritables qualités intellectuelles et humaines, du sort injuste que lui a souvent réservé l'histoire ou même de son éventuelle divinité ou sainteté. *Aujourd'hui tout est sujet à des controverses ardentes*, déplore l'académicien argentin Calixto Oyuela, *et le critère historique selon lequel on doit juger Colomb, l'Espagne et la découverte, loin de constituer une exception à cette règle s'est dilaté et se dilate encore sur une immense échelle qui va depuis la diatribe la plus insensée jusqu'à la divinisation la plus délirante.*⁷

Il faut considérer cependant que ces querelles sont avant tout européennes et nord-américaines et qu'elles s'enflamment notamment en Espagne, dans le cadre de la rivalité entre les deux écoles que nous avons évoquées dans la première partie de cette étude, l'école idéaliste ou mystique, menée par des écrivains tels que Miguel Carrasco Labadía, Juan Pérez

⁵ Edmundo O'GORMAN, *La invención de América*, México, Fondo de Cultura Económica, 1958.

⁶ Gonzalo FERNANDEZ DE OVIEDO, *Sumario de la natural y general historia de las Indias*, Las Rozas (Madrid), Edición de Manuel Ballesteros Gaibrois, DASTIN, 2002, 203 p.

⁷ Calixto OYUELA, *Colón y la Poesía*, El Centenario, Tomo IV, Madrid, 1892, Tipografía de «El progreso Editorial», p. 51.

de Guzmán, León Carbonero y Sol ou Víctor Balaguer, et l'école réaliste conduite par Cesáreo Fernández Duro et Luis Vidart et encouragée sans doute par les mentors du IV^e Centenaire, Valera et Cánovas del Castillo lui-même. Ces joutes religieuses et intellectuelles ont fait de Christophe Colomb, malgré les velléités de Menéndez y Pelayo (qui souhaitait que l'on célèbre avant tout les prouesses de l'Espagne dans la découverte du Nouveau Monde), le véritable héros des commémorations espagnoles de 1892, et celui qui a suscité, en fin de comptes, la plus abondante bibliographie.

En Amérique Latine, il s'emblerait que l'on aborde d'une manière sensiblement différente ces débats qui, pourtant, suscitent aussi la curiosité des spécialistes et du grand public. Mais les enjeux sont ailleurs. La nationalité de Colomb (il est venu d'Europe de toutes façons) importe moins qu'en Espagne ou en Italie, même s'il est incontestable, toutefois, que les populations immigrées des grandes villes d'Amérique, ressortissantes de ces deux pays, jouent un rôle décisif dans l'organisation des fêtes du IV^e Centenaire. On peut lire par exemple dans le rapport du comité organisateur de la ville de Montevideo que :

L'idée de célébrer solennellement, dans cette république, le IV^o Centenaire de la découverte de l'Amérique, s'agitait sûrement dans tous les esprits qui s'adonnent, même de courts instants, à la vie contemplative de l'histoire; mais l'initiative de donner une forme à cette idée et l'organisation des travaux préparatoires reviennent intégralement aux Sociétés espagnoles établies à Montevideo.

8

Aux Etats-Unis nombre de célébrations ne pourraient avoir lieu en 1892 sans la contribution déterminée et convaincante des communautés « latines » qui grâce à leur rapport privilégié avec l'histoire de la découverte peuvent sentir pour la première fois qu'elles jouent un rôle prépondérant dans une société anglo-saxonne où elles ont rarement l'occasion de se mettre en avant. Les fêtes de New York (qui se poursuivront même jusqu'au printemps de 1893 avec la venue de la famille royale espagnole accompagnée d'une escadre de la marine nationale) sont dues principalement à l'initiative et aux efforts partagés du cercle espagnol *Colón-Cervantes* et de la communauté italienne dont les fonds ont même permis d'ériger dans la ville une nouvelle sculpture de Christophe Colomb réalisée par l'artiste sicilien Gaetano Russo.⁹

Aimer Granados a analysé pour le Mexique, l'action décisive de la colonie espagnole dans l'organisation des festivités locales mais aussi dans la préparation de la participation mexicaine à *l'Exposition Historico-Américaine de Madrid*. Outre le comité organisateur national, il existe en effet dans ce pays une commission espagnole du IV^e Centenaire qui se trouve placée sous l'autorité de l'ambassadeur Pedro Carrere y Lembeye et qu'animent d'importants notables de la communauté péninsulaire expatriée. On trouve parmi eux des figures telles que Casimiro del Collado, membre correspondant de l'Académie Royale de la

⁸ *Organización de las fiestas del Centenario en Montevideo, in Montevideo Colón*, Montevideo, Establecimientos tipográficos El Siglo, 1892.

⁹ Cf. Olga ABAD DEL CASTILLO, *El IV Centenario del Descubrimiento de América a través de la prensa sevillana*, Universidad de Sevilla, 1989, p. 171-185.

Langue et de celle d'Histoire, José María Bermejillo, président de la Chambre de Commerce Espagnole du Mexique et son vice-président, Ignacio de Noriega, Fernando Luis Juliet, avocat des tribunaux espagnols et directeur du journal *El correo español* de México, Telesforo García, vice-président de la *Unión Hispano-Americana* de Madrid (organisme qui a intégré depuis 1890 la Unión Ibero-americana), Delfín Sánchez Ramos, riche commerçant et industriel qui est aussi le président du Casino Espagnol du Mexique, Pedro Peláez, président de la Société Espagnole de Bienfaisance, José V. Del Collado, directeur de la Banque Nationale du Mexique et d'autres personnalités encore, représentant *ce qu'il y a de plus remarquable dans la colonie espagnole, tant au niveau de la fortune, que de l'intelligence et de l'honorabilité*.¹⁰ Pour José María Muriá, le IV^e Centenaire au Mexique est donc l'un des grands moments de l'*espagnolisme* dans le pays et par conséquent de la *réaction mexicaine*.¹¹ On peut mitiger néanmoins cette appréciation si l'on revient sur la figure de Christophe Colomb et sur les différentes significations qu'elle peut avoir pour les Latino-américains au Mexique et ailleurs. Vue depuis les élites politiques intellectuelles de l'Amérique indépendante, l'histoire de la découverte est toujours perçue, on l'a dit, de manière plus complexe qu'en Europe et souvent équivoque.

Si l'on se penche à nouveau sur les textes des premiers grands chroniqueurs de la découverte et de la conquête et au sujet desquels nombre d'Hispano-américains commencent à se demander au XIX^e Siècle s'il n'étaient pas déjà devenus finalement, à leur époque, plus américains qu'espagnols, on peut facilement repérer quelles sont les principales images qui ont continué d'alimenter la vision latino-américaine de l'histoire colombienne jusqu'au IV^e Centenaire. Après l'oeuvre de Fernández de Oviedo, on trouve d'abord la *Historia General de las Indias* (1552-53) de Francisco López de Gómara, un historien pour qui la découverte de l'Amérique était *le plus grand événement depuis la création du monde*.¹² Deux siècles et demi plus tard, le jésuite péruvien Juan Pablo Viscardo, l'un des grands inspirateurs de l'indépendance, n'avait-il pas ratifié, d'ailleurs, dans sa célèbre *Lettre aux Espagnols américains*, à l'occasion du tricentenaire de la découverte du Nouveau Monde que *la découverte d'une partie aussi grande de la terre était pour le genre humain, et le sera toujours, l'événement le plus mémorable de ses annales*.¹³ En 1892, les voix latino-américaines mandatées à Madrid vont véhiculer à partir de cette même idée directrice deux

¹⁰ Aimer GRANADOS GARCIA, *Debates sobre España : el hispanoamericanismo en México a fines del siglo XIX*, México, D.F.: El Colegio de México; Universidad Autónoma Metropolitana, Unidad Xochimilco, (2002)2005., p. 60.

¹¹ José María MURIÁ, *El IV Centenario del "descubrimiento de América"* in *Secuencia*, n°3, México, Instituto Mora, diciembre de 1985, p. 124.

¹² Francisco LÓPEZ DE GÓMARA, *Historia general de las Indias*, Edition originale, Zaragoza, 1552-53, Edition moderne, Linkgua, Barcelona, 2004 et *La historia general de las Indias, y todo lo acaecido en ellas desde que se ganaron hasta ahora (1551) / compuesta por Francisco López de Gómara*, Fac-similé, Boriken Libros, San Juan, Porto Rico, 2001.

¹³ Juan Pablo VISCARDO, *Carta a los españoles americanos in Pensamiento político de la emancipación Ayacucho*, Editorial Lumen, 1977, p 51-58.

interprétations complémentaires, quoique sensiblement différentes, de la découverte de l'Amérique. Il y a d'abord l'explication moderne, plus scientifique et libérale, qu'exprime l'historien Vicente Riva Palacio lorsqu'il affirme à l'Ateneo de Madrid que la découverte de Christophe Colomb est un événement majeur dans le développement du progrès humain et qui marque le passage des cultures médiévales vers la civilisation moderne :

Incontestablement, les fastes de l'humanité n'enregistrent aucun événement aussi important, ni aussi étonnant, ni aussi transcendantal que la découverte du Nouveau Monde, qui en raison d'une indifférence autant injustifiée qu'incompréhensible, n'a pas été signalée comme la limite du Moyen-âge et le début d'une ère nouvelle. Avec la découverte du nouveau monde, on a complété, pour ainsi dire, la géographie du globe terrestre : sont entrées dans le giron de l'humanité, d'innombrables multitudes de peuples et des tribus qui vivaient, non seulement écartées du monde connu, mais aussi isolées entre elles; et toutes les sciences, et tous les arts, et toutes les industries et le commerce et la navigation, et tout ce qui constitue le patrimoine du travail humain, et les nouveaux horizons qui se sont ouverts pour toutes les énergies de l'intelligence. ¹⁴

Et puis il y a la vision providentialiste, très en vogue à cette époque et que l'on retrouve, par exemple, dans ces commentaires de Soledad Acosta de Samper qui explique que bien que Christophe Colomb soit le *premier de tous les plus grands hommes de l'histoire*, parce que c'est à lui et à sa découverte *que le monde doit ses plus grands bénéfices*, la science toute seule ne suffit pas à comprendre la grandeur de cet homme :

Tout ce qui est passé est merveilleux : notre entendement est si limité malgré notre orgueil borné que nous avons besoin de voir et de palper les faits pour les comprendre, et il y en a même qui prétendent comprendre l'essence divine du Créateur et expliquer la formation du monde au moyen de sciences inventées par notre pauvre intelligence. (...) Les découvertes ne deviennent populaires que lorsqu'elles sont nécessaires; chaque chose a son temps dans la création et rien n'arrive tant que la Divine Providence ne l'a pas déterminé. ¹⁵

L'Amiral de la Mer Océane est, effectivement, pour la déléguée colombienne, un illustre navigateur qui s'est appuyé sur les progrès de son temps, mais c'est seulement parce qu'il était guidé par la main de Dieu qu'il a pu réaliser son objectif et se hisser jusqu'au panthéon des grands hommes de l'histoire, comme le premier héros catholique du monde moderne, devançant largement tous *les Alexandres, les Annibals, les Césars ou les Napoléons* qui n'ont pas rendu d'aussi considérables services à l'humanité. Cette idée que la découverte du Nouveau Monde est d'abord le dessein de la providence divine, c'est à un autre grand chroniqueur du XVI^e siècle qu'on la doit, au jésuite Bartolomé de Las Casas. ¹⁶ Pour lui

¹⁴ Vicente RIVA PALACIO, *Establecimiento y propagación del Cristianismo en Nueva España*, Ateneo de Madrid, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892, p. 8.

¹⁵ Soledad ACOSTA DE SAMPER, *Cristóbal Colón in Biografías de hombres ilustres o notables relativas a la época del Descubrimiento, Conquista y Colonización de la parte de América denominada actualmente EE.UU. de Colombia*, Bogotá, Imprenta de la Luz, 1883. Cf. Edition numérisée de la Bibliothèque Luis Ángel Arango de Colombie : [http : //www.lablaa.org/blaavirtual/letra-i/ilustre/ilus3.htm](http://www.lablaa.org/blaavirtual/letra-i/ilustre/ilus3.htm)

¹⁶ Bartolomé de LAS CASAS, *Historia de las Indias (1527-60)*, Madrid, Alianza Editorial, 1994. La première édition publiée à Madrid en 1875-76 est préfacée par Gonzalo de Reparaz.

Christophe Colomb était sans aucun doute un homme doté d'une grande intelligence qui eut l'intuition de l'existence d'un nouveau continent à partir de ses hypothèses scientifiques, mais il considère les qualités et les intentions personnelles du marin comme des faits secondaires car celles-ci n'ont pour objet que de répondre à une inspiration divine. Si Colomb a découvert l'Amérique c'est donc par ce qu'il était l' élu de la providence.¹⁷ C'est dans ce même esprit que l'éditorial de la revue costaricienne *La Gaceta* définit l'illustre navigateur, le 12 octobre 1892, comme un *ouvrier de Dieu*, celui qui *interprète dans l'ordre naturel, les mystères de la création*.¹⁸ Ces considérations rappellent évidemment les idées très à la mode, également chez les Latino-américains, du comte français Roselly de Lorgues (1802-1898) et de tous ceux qui en Europe appuient la demande de béatification de Christophe Colomb auprès du Vatican.¹⁹

Beaucoup moins mystique, mais suivant toujours l'idée directrice lancée par López de Gómara, Riva Palacio renchérit de son côté que *la découverte* était en fin de comptes *une nécessité de la science et un droit de l'humanité*,²⁰ ce qui revient à dire, en d'autres termes, que le nouveau continent et son histoire sont véritablement indispensables au devenir du monde entier. De ce fait l'Amérique ne peut plus être considérée seulement comme un satellite de l'Europe situé à la périphérie du monde occidental, mais bien comme le noyau du monde moderne. Colomb devient ainsi celui qui a dévoilé d'une part à l'Amérique, sa foi et son identité et à la civilisation mondiale, sa modernité. Il incarne en conséquence aussi bien l'homme de la Renaissance, l'humaniste, l'explorateur, l'entrepreneur, que l'un des pères fondateurs de l'histoire continentale et l'apôtre de la religion chrétienne. Situé, en réalité, entre deux mondes, il n'appartient véritablement ni à l'un ni à l'autre. Il est la charnière qui relie l'Amérique à l'Europe. Les républiques latino-américaines comme toutes les sociétés modernes ayant besoin de mythes fondateurs, Christophe Colomb peut aussi devenir ce symbole continental, parce qu'il n'est pas lié à un pays en particulier et il n'est pas davantage rattaché à l'Espagne non plus.

Au cours du siècle des lumières, en effet, la philosophie française de l'illustration a contribué fortement à dégager ce personnage hors du commun de son ancrage ibérique. Après avoir été souvent relégué, sinon aux oubliettes, du moins aux recoins accessoires de l'histoire, la figure de Christophe Colomb a été ressuscitée, en quelque sorte, par les philosophes et les encyclopédistes français tels que D'Alembert, Diderot, Voltaire, Rousseau ou l'abbé Raynal, lesquels étaient alors fortement encouragés dans cette nouvelle appréciation par l'attitude de l'Espagne conquérante et coloniale qui avait très souvent discrédité l'entreprise du grand navigateur. De cette manière l'image de Christophe Colomb s'est dégagée aussi de la

¹⁷ Edmundo O'GORMAN, *La invención de América*, México, Fondo de Cultura Económica, 1958, p. 28-29.

¹⁸ *La Gaceta* : diario oficial, San José de Costa Rica, 12 octobre 1892 - Cf. Juan Rafael QUESADA CAMACHO, *América latina : memoria e identidad* (1492-1992), San José, Costa Rica, Editorial Respuesta, 1993, p. 74.

¹⁹ Cf. *Première partie*, IV.1. *Christophe Colomb et l'Espagne*.

²⁰ Vicente RIVA PALACIO, *Establecimiento y propagación del Cristianismo en Nueva España, Conferencia, Ateneo de Madrid*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892, p. 35.

représentation si négative qui avait été élaborée autour de la *Leyenda Negra*, laissant à l'Espagne seule et à ses autres colonisateurs la responsabilité des graves méfaits commis sur le continent américain. Face à la vieille puissance hégémonique qui a concentré à partir de ce moment là, dans l'esprit des révolutionnaires et des philosophes, l'archaïsme, l'absolutisme et l'obscurantisme les plus insensés et destructeurs, Colomb est devenu à l'aube du nouveau siècle un héros moderne en vertu des lois nouvelles de la *Raison* de la *Nature* et de la *Liberté*. Aux Etats-Unis il a acquis rapidement une stature presque équivalente à celle de Georges Washington, comme en attestent les nombreux monuments édifiés à sa gloire à partir de 1792 sur l'ensemble de ce territoire.²¹ La progression spectaculaire du marin de Gênes dans l'imaginaire américain après l'indépendance est tout à fait cohérente d'après Juan Rafael Quesada Camacho avec le cours de l'histoire :

Si nous partons de l'idée que les nations sont des constructions de l'histoire, il est donc logique de comprendre que la nouvelle nation a trouvé chez Colomb un héros qui semblait être libre de toute tache, puisque l'on ne l'associait pas aux puissances coloniales de l'Europe. C'est également évident de comprendre pourquoi le symbole de Colomb a donné aux Nord-américains « une mythologie immédiate et un lieu unique dans l'histoire », car en exaltant celui-ci, ils s'exaltaient eux-mêmes. Tout aussi compréhensible est le fait que la création du « Columbus Day » apparaisse comme l'expression du « destin manifeste » du monde américain indépendant.²²

Deux autres grands intellectuels ont aussi contribué largement à l'élaboration d'une nouvelle représentation de la découverte et de son principal instigateur : Alexander von Humboldt (1769-1859)²³ et Washington Irving²⁴ (1783-1859). Animé par une conception idéaliste de l'histoire, le premier (qui pense, par conséquent, que celle-ci est, par essence, l'expression du développement progressif et inexorable de l'esprit humain, qui poursuit selon les lois de la raison sa marche vers la liberté) a défini Christophe Colomb à la fois comme le fruit d'une longue évolution humaine et scientifique préparée par des générations antérieures et le relais ou l'initiateur à son tour d'une nouvelle ère historique :

L'entreprise de Colomb [pour Humboldt] n'est pas un fait fortuit parce qu'elle répond à un projet scientifique qui obéit à l'impulsion du travail intellectuel, longuement et durement prolongé depuis l'aube de l'humanité. Ce n'est pas un acte arbitraire et indifférent au destin historique de l'homme...²⁵

²¹ Entre 1792 et 1893, on compte 26 monuments ou statues érigés à Washington, Boston, Saint Louis, Baltimore, New York, Philadelphie, Cambridge, Chicago, New Haven, Phillipsburg, Revere, Scranton, Willimantic, Columbus, Newport et Providence. Cf. Columbus Monuments pages by Peter VAN DER KROGT in [http : //columbus.vanderkrogt.net/](http://columbus.vanderkrogt.net/)

²² Juan Rafael QUESADA CAMACHO, *op. cit.*, 1993, p. 38.

²³ Alexander VON HUMBOLDT, *Cosmos : essai d'une description physique du Monde*, 3 vol., Paris, 1847-1864. Réédition : éditions Utz, Paris, 2000.

²⁴ Washington IRVING , *History of the life and voyages of Christopher Columbus / By Washington IRVING* - George W. GORTON, Philadelphia, 1841 - *Historia de la vida y viajes de Cristobal Colón y / por el Caballero Washington Irving y traducida... por Don José GARCIA DE VILLALTA*, Madrid, Ed. José Palacios, 1833-1834

²⁵ Edmundo O GORMÁN, *op. cit.*, p. 38.

Selon Humboldt c'est l'homme lui même et non l'intervention divine qui est appelé à accomplir la finalité immanente de l'histoire et à façonner son propre bonheur, même si les individus le plus souvent n'ont pas conscience des objectifs supérieurs qui sont les leurs. Ces idées sont aussi reprises et réélaborées en 1892 par Vicente Riva Palacio qui se trouve également, lors des célébrations espagnoles du IV^e Centenaire, sous l'influence idéologique et méthodologique de la philosophie comtienne :

Les hommes et les peuples obéissent aux impulsions de leur époque; ils sont les fils de cette époque et c'est elle qui détermine leur avancée [...] Les grandes idées, les réformes transcendantes, les rédempptions des peuples sont des travaux longuement et durement élaborés par une série de générations qui commencent par entrevoir d'abord l'idée comme une aspiration impossible, qui la regardent ensuite comme une utopie audacieuse mais non irréalisable et qui finissent par la comprendre comme une nécessité inéluctable.²⁶

L'écrivain nord-américain Washington Irving, davantage romancier qu'historien, avait l'habitude d'admettre que sa biographie de l'Amiral était apte à inciter l'imagination, mais en réalité les libertés qu'il prit avec la vérité historique provoquèrent moins de remous à son époque que l'extraordinaire succès de son livre qui donnait naissance à un nouvel imaginaire colombien, moderne et romantique, à la mesure des attentes de ses contemporains et largement inspiré aussi de l'idéalisme de Humboldt. L'entreprise colombienne est conçue dans cet ouvrage comme une illustration de la victoire du raisonnement sur l'ignorance et la superstition. Colomb est un personnage à dimension humaine qui incarne, en l'absence de la Providence divine, l'esprit d'aventure, l'optimisme et la foi dans le progrès, les valeurs nouvelles de l'Amérique indépendante.

Aux Etats-Unis il existe cependant aussi des historiens au XIX^e siècle, tels que Justin Winsor (1831-1897), Henry Harisse (1823-1910) et Aaron Goodrich (1807-1887) qui semblent s'être donné pour objectif de *désacraliser l'image de Christophe Colomb*. Winsor affirme par exemple que le marin génois *n'était nullement doté de cet esprit généreux qui caractérise celui qui aime à la fois Dieu et les hommes*. Il dénonce au contraire son ambition et sa cupidité en concluant que le héros de la découverte n'a laissé au monde en définitive qu'un *héritage de crimes et de dévastation*.²⁷ Ces considérations qui alimentent on l'a vu, aussi, la polémique espagnole de 1892, ne suffiront pas cependant à ternir l'auréole d'un personnage historique qui après la guerre de sécession américaine et l'afflux massif au pays de Lincoln de millions d'européens, deviendra également le symbole de l'immigration moderne, le héros du nouveau rêve américain.

En Amérique latine la figure de Christophe Colomb a connu des fortunes diverses depuis l'indépendance en fonction des contextes géographiques et politiques et des intérêts particuliers sous-tendus par l'utilisation de l'image du célèbre navigateur. On observe que

²⁶ Vicente RIVA PALACIO, *Establecimiento y propagación del Cristianismo en Nueva España*, op. cit., 1892, p. 6.

²⁷ Juan Rafael QUESADA CAMACHO, op. cit., 1993, p. 43.

pendant la première moitié du XIX^e siècle, contrairement à ce qui se passe aux Etats-Unis, aucun monument officiel n'est érigé à la gloire du navigateur.²⁸ Il faut dire qu'à ce moment là Colomb est encore très souvent associé aux conquérants et colonisateurs espagnols, les représentants d'un ordre révolu que l'on s'attache à dénigrer pour mieux reconstruire les nouveaux modèles de société envisagés.

En 1836, l'historien mexicain Carlos María de Bustamante (1774-1858), dans le prologue de son édition d'un ouvrage du franciscain Manuel de la Vega, affirmait *que le 12 octobre 1492 est le jour le plus malheureux qu'ait pu connaître l'Amérique, car c'est celui où a commencé son esclavage*. D'après Juan A. Carlos Ortega y Medina, Bustamante représente *la tendance du créole illustré qui cherche à s'enraciner, à se situer et à s'identifier avec le monde historique et archéologique préhispanique*. Sa plaidoirie contre la découverte et contre Colomb qui, selon lui, ne pensait qu'à trouver de l'or et de l'argent, constitue le premier manifeste *anti-colombien, anti-español et pro-indigéniste* de l'historiographie mexicaine.²⁹

Chaque fois qu'elle est assimilée aux représentations de la colonisation espagnole la figure de Christophe Colomb, en effet, est ignorée ou dépréciée, mais pour nombre de penseurs latino-américains du XIX^e siècle, l'Amiral, malgré l'indépendance, reste rattaché à l'Amérique. C'est pour cette raison que le grand intellectuel argentin Juan Bautista Alberdi (1810-1884), par exemple, définit le continent américain par rapport au vieux monde comme « le monde de Colomb » :

Les rois d'Espagne nous avaient appris à haïr sous le nom d'étranger tout ce qui n'était pas espagnol. Les Libertadors de 1810, à leur tour, nous ont appris à détester sous le nom d'européens tout ceux qui n'étaient pas nés en Amérique. Même l'Espagne a été comprise dans cette haine. La question de guerre s'est établie en ces termes : l'Europe et l'Amérique, le vieux monde et le monde de Colomb. .³⁰

Tant que la négation de l'Espagne et de l'histoire coloniale est demeurée un élément prépondérant de l'idéologie dominante dans les nouvelles républiques américaines, Colomb a souvent été utilisé, en réalité, comme un modèle antithétique par rapport aux archétypes péninsulaires. On a pris l'habitude alors de le dépeindre comme l'homme génial, prévoyant, rationnel et perspicace du récit de Washington Irving, un être dénué de viles ambitions et qui triomphe de l'ignorance des prétendus *sages* espagnols. Au contraire, la cruauté,

²⁸ Les premières statues de Christophe Colomb avant le IV^e Centenaire ont été édifiées au Pérou et en Colombie en 1867, au Mexique et au Chili en 1877, en Argentine en 1884 et 1889 et en République Dominicaine en 1886. Cf. Columbus Monuments pages by Peter VAN DER KROGT in [http : //columbus.vanderkrogt.net/](http://columbus.vanderkrogt.net/)

²⁹ Juan A. Carlos ORTEGA Y MEDINA, *La imagen de Cristóbal Colón en la historiografía mexicana*, in *El descubrimiento de América y su sentido actual*, Tierra Firme, México, Fondo de Cultura económica, 1989, p. 159-160. - Cf. Prologue de Carlos María de BUSTAMANTE dans son édition du livre de l'historien Franciscain Manuel de la Vega, *Historia del descubrimiento de la América septentrional por Cristóbal Colón*, México, Ed. Testamentaria de Ontiveros, 1826, p. 26.

³⁰ Juan BAUTISTA ALBERDI, *Bases y puntos de partida para la organización política de la República Argentina* / por S. Juan Bautista Alberdi, 3^a ed. corr. y aum. por el autor, José Joaquín, Besanzon, 1856 XI.

l'inconscience, la cupidité et l'irresponsabilité sont restées des tares réservés aux conquérants espagnols, voire aux Rois Catholiques qui se sont montrés ingrats envers le découvreur, et même à toute l'Espagne qui l'a rejeté et ignoré impitoyablement.

L'influence croisée du providentialisme de Las Casas, de l'idéalisme de Humboldt et du romantisme de Irving, a largement marqué la littérature latino-américaine du XIX^e siècle, en quête, elle aussi, de nouveaux modèles d'expression. La figure de Christophe Colomb y est particulièrement présente, notamment dans la poésie lyrique où les compositions sur la découverte de l'Amérique abondent, même si, comme le souligne Calixto Oyuela, la qualité littéraire n'est pas toujours au rendez-vous :

Dans les nations hispano-américaines le nombre de compositions lyriques destinées à célébrer la découverte de l'Amérique et l'homme génial qui l'a menée à bien, est extraordinaire. On ne peut presque pas ouvrir un livre de poésie américaine sans tomber sur l'inévitable ode à Colomb. Malheureusement la quantité est inversement proportionnelle à la qualité, et l'illustre mémoire de Colomb a dû supporter des monceaux de vers insipides.³¹

Le critique littéraire argentin décrit, dans un essai rédigé en 1892 pour la revue *El Centenario*, la chaleur et l'enthousiasme de ces compositions, dotées le plus souvent d'un esprit romantique, propice à l'exaltation du personnage. Il déplore cependant les *vulgaires apostrophes contre l'Espagne, vers lesquelles beaucoup d'écrivains américains se sont laissés entraîner maladroitement*. Il s'en prend même très durement à l'Université de Santiago au Chili, qui a permis que soit octroyé un prix public à la pièce *si pauvre et si faussement littéraire* du poète néo-romantique Pedro Nolasco Préndez (1853-1900) :

Tout au long du texte s'affichent, indissolublement unis, l'emphase et la trivialité, la prétention de haut vol et les retombées les plus lamentables. On peut juger le critère artistique et historique du versificateur dans la dernière strophe dans laquelle il dit, en somme, que Colomb feignait d'être croyant pour flatter ceux qui l'étaient; mais qu'en son for intérieur il ne croyait qu'à la science. De ce fait, le héros dont on prétend faire l'éloge est un énorme hypocrite qui a passé sa vie, partout et constamment, à simuler avec une perfection inouïe, la foi la plus pure et la plus intense. Et tout cela dans le but éminemment intéressant de prêter alors à Colomb, qui vécut et mourut en rêvant de sauver le Saint-Sépulcre, les mêmes idées religieuses qu'a aujourd'hui monsieur Pedro Nolasco Préndez.³²

Ces dernières remarques de Calixto Oyuela, révèlent, outre les conceptions personnelles de l'auteur sur la question, qu'il existe encore des limites en 1892 qu'on ne doit pas franchir, aussi bien en Espagne qu'en Amérique Latine. S'il est possible de désacraliser l'image de Colomb dans l'Amérique indépendante, si l'on peut ignorer la Providence et rabaisser le personnage au niveau de ses simples qualités humaines et scientifiques, on ne peut nullement nier cependant qu'il fût chrétien. Ce serait nier alors les valeurs morales et religieuses qui ont cours dans toutes les républiques hispano-américaines. S'il n'était peut-être

³¹ Calixto OYUELA, *Colón y la Poesía*, El Centenario, op. cit., 1892, Tomo IV, p. 109.

³² *Ibid.*, p. 112.

pas un saint (Oyuela désapprouve à l'inverse, également, le parallèle abusif établi souvent entre le marin génois et Jésus-Christ), Colomb ne pouvait qu'être catholique.

L'interprétation la plus répandue en Amérique latine est celle qui émane finalement du mélange des trois schémas religieux, idéaliste et romantique et que synthétise admirablement un article du grand historien mexicain Joaquín García Icazbalceta, publié en 1853 dans le *Diccionario Universal de Historia y Geografía*³³. Il s'est inspiré des principaux récits existants pour rendre au célèbre navigateur à la fois une cohérence historique et religieuse pour son époque et une dimension humaine :

Lorsqu'il se situe sur le plan naturel et historique, Icazbalceta voit Colomb comme un homme génial parfois et toujours audacieux et intelligent; mais lorsque notre érudit polygraphe se situe sur le plan transcendantal, Colomb devient l'instrument de la Providence divine à travers laquelle se produit la « deuxième création », la propagation de l'Évangile, de la nouvelle, unique et véritable religion salvatrice de l'Amérique. Cette mission providentielle excuse toutes les erreurs géographiques commises par Colomb et l'absout de son échec et des injustices, de ses fautes, de ses mythes, et de son mauvais gouvernement.³⁴

En accord avec les principaux courants idéologiques du siècle, Christophe Colomb est présenté finalement comme celui qui apporte la civilisation dans le Nouveau Monde, demeuré jusqu'alors vierge et inconnu de l'Europe. Si quelques réticences s'expriment à cet égard, notamment dans les pays où l'on conserve des traces importantes de grandes civilisations préhispaniques (on l'a vu dans l'exemple de Carlos María de Bustamante³⁵), ailleurs, souvent, l'existence même de « cultures » antérieures à la découverte est sérieusement mise en doute, quand elle n'est pas purement et simplement contestée. C'est cette attitude qu'exprime clairement l'ambassadeur uruguayen Juan Zorrilla de San Martín, lors de la conférence qu'il prononce, le 11 février 1892, à l'Ateneo de Madrid. Il y décrit, par exemple, les habitants primitifs du Río de la Plata, avant l'arrivée des Espagnols, comme des hommes *décrépits, solitaires et agonisants* qui ne faisaient rien d'autre que d'attendre passivement la foi et la civilisation qui allaient leur être apportées d'Europe.³⁶ Lors de son séjour en Espagne, Soledad Acosta de Samper n'hésite pas elle aussi, pour sa part, à déclarer que *l'élimination des autochtones de l'Amérique à l'arrivée de l'homme civilisé était nécessaire*.³⁷ Ces conceptions très courantes, à l'époque, dans toute l'Amérique latine, s'inscrivent dans les schémas de pensées dominants (*civilisation et barbarie*) qui définissent une véritable

³³ *Diccionario universal de historia y de México*, Tip. de Rafael. Imp. de M. Andrade y Escalante, 1853-56.

³⁴ Juan A. Carlos ORTEGA Y MEDINA, *op. cit.*, 1989, p. 160-161.

³⁵ Un autre intellectuel mexicain, Justo Sierra, qui prétend dans un discours officiel de 1892 redonner à Colomb sa dimension humaine affirme que : « Colomb n'a été ni un devin, ni un illuminé ni un saint, mais un homme en chair et en os : un pirate, un homme cupide, avare, séducteur et cruel avec les Indiens. » - Justo SIERRA, *Discursos y Poesías, in Obras Completas*, Vol. 5, México, UNAM, 1943, p. 155.

³⁶ Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, *Descubrimiento y conquista del Río de La Plata*, Ateneo de Madrid, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892, p. 9.

³⁷ Soledad ACOSTA DE SAMPER, *Descripción del Istmo de Panamá en el siglo XVI*, El Centenario, T. I., *op. cit.*, 1892, p. 416.

hiérarchie raciale et sociale à l'intérieur des populations américaines que l'on prétend soumettre dans leur ensemble aux intérêts majeurs des nations, du progrès et du développement économique.

On trouve dans un numéro de la revue *La Ilustración del profesorado hispano-americano*, publiée à Madrid, en 1892, des commentaires éloquents à ce sujet, émanant du directeur d'un établissement d'enseignement nicaraguayen. Celui-ci présente tout d'abord l'Amérique comme *un continent qui gisait, stérile et solitaire, tel qu'il était sorti des mains du Créateur*. Lorsque Colomb arrive sur ses plages, il trouve des habitants pacifiques, plongés dans la plus grande ignorance et errant dans les bois comme des bêtes sauvages. Attirés par la grandeur de cette découverte, d'autres navigateurs et colonisateurs arrivent et *les idées et les coutumes qu'ils apportent de leurs pays respectifs se répandent partout comme une bonne semence, et l'on voit bientôt briller la civilisation comme un phare diffusant une immense lumière*. Mais les bénéfices de cette merveilleuse civilisation ne touchent que les descendants des conquistadors et les quelques *racas autochtones* qui se sont mélangées avec eux. La plus grande partie de *la population demeure dans l'ignorance la plus absolue, errant dans les bois ou dans de misérables habitations, ou servant de bêtes de charge*. Pour résoudre ce grave problème, l'auteur encourage les gouvernements hispano-américains à prendre des mesures urgentes, destinées aussi à *augmenter les forces productrices* et à porter en même temps *un coup mortel à l'hydre de la révolution*. Il conclut finalement que :

L'œuvre la plus méritoire que pourrait entreprendre le progrès humain serait de dépouiller les Indiens de leur enveloppe sauvage et de les transformer en hommes civilisés, connaisseurs de leurs droits, respectueux de leurs devoirs et ouvriers du développement social.³⁸

Si tous les délégués latino-américains présents aux célébrations espagnoles de 1892 semblent aussi partager ce dernier point de vue, on observe des nuances importantes voire des divergences non négligeables entre les différents délégués, concernant d'abord les motivations de la découverte, puis l'état dans lequel se trouvaient les populations autochtones à l'arrivée des Espagnols, puis encore la dimension humaine et religieuse du navigateur et enfin le bien-fondé de son entreprise, ses conséquences et le sens profond, en somme, de la découverte du Nouveau Monde.

Juan Zorrilla de San Martín, en tant que poète néo-romantique et catholique, s'enflamme pour l'œuvre évangélisatrice et colonisatrice suscitée par la découverte, tout en cherchant à étendre l'apologie de 1892, à tous les successeurs de Colomb qui ont *exploré, colonisé et civilisé* l'ensemble du territoire américain. L'amiral génois ne semble pas occuper dans son esprit le rôle primordial, il est le subordonné de Dieu d'abord, et celui de l'Espagne ensuite. Lors d'un discours prononcé dans les locaux de la *Unión Iberoamericana* de Madrid,

³⁸ *La Ilustración del Profesorado hispano-americano*, año IV, Número extraordinario dedicado a conmemorar el IV Centenario del descubrimiento del Nuevo Mundo con la colaboración de autoridades del Magisterio y eminentes Profesores pertenecientes a todos los grados de la enseñanza de España y América, Madrid, octubre de 1892, p. 6.

il se laisse aller à de singulières rêveries géologiques et providentialistes qui nous donnent toute la mesure de sa vision hispano-centrique de l'histoire :

S'il est vrai que cette étrange présomption géologique, selon laquelle l'Espagne fut le cerveau, ethnologiquement parlant, d'un immense continent que les grandes révolutions submergèrent dans l'Atlantique, en laissant, comme un membre privé de sépulture, le continent américain, que cette audacieuse supposition se réalise moralement avec le temps : que l'Espagne soit la tête, que palpite en Amérique le cœur, tandis que circule dans tout cet immense organisme, maître sans doute de l'avenir, comme une sève vivifiante, le sang et le souvenir des Cortés, des Pizarro, des Garay, des Pedro Valdivia, des Juan Díaz de Solís et des Bruno Mauricio de Zavala. ³⁹

On le voit Christophe Colomb est absent de cette évocation. Dans toutes ses allocutions de 1892, Zorrilla de San Martín s'adresse aux Espagnols et à l'Espagne. C'est eux qu'il cherche à encenser inlassablement et non l'aventure scientifique ou religieuse de 1492, qui n'est qu'un élément subsidiaire dans cette histoire de l'Amérique Hispanique qu'il interprète selon des critères personnels très hispanophiles.

Vicente Riva Palacio, guidé par une démarche d'inspiration plus libérale et même positiviste, mais qui n'est pas exempte, cependant, de certains relents romantiques, assujettit l'Amiral de la Mer Océane aux grands mouvements et bouleversements de l'histoire dont il n'est selon lui qu'un auxiliaire humain. Il le place cependant au dessus des autres individus de son temps, parmi les grands hommes qui, malgré tout, font aussi avancer l'histoire :

Les grands hommes sont ceux qui avec plus d'énergie et de clairvoyance et avec un esprit plus élevé condensent les aspirations de leur époque, comprennent les idéaux et réalisent les gigantesques entreprises auxquelles doivent conduire ces idéaux et ces aspirations; et il y a des peuples, de même qu'il y a des hommes, qui par des lois sociologiques non encore découvertes, ont à un moment historique la terrible mission, non seulement de condenser les aspirations de leur siècle, mais de préparer par de mystérieuses combinaisons les futures destinées de l'humanité. ⁴⁰

Il y a tout à la fois du Renan, du Comte, du Spencer mais aussi du Victor Hugo dans la représentation de Riva Palacio. La découverte de l'Amérique, on le verra plus loin, a un sens capital dans l'histoire du monde pour l'historien mexicain, mais aussi dans la constitution des nouvelles nations hispano-américaines, qui ne peuvent être envisagées, selon lui, qu'en fonction du profond métissage ethnique et culturel suscité par la colonisation.

Le naturaliste Anastasio Alfaro, directeur du Musée National du Costa Rica, associe Christophe Colomb à l'Espagne, sur un plan d'égalité, au dessus des autres hommes et nations, dans l'entreprise de révélation du Nouveau Monde à l'humanité. La découverte est conçue par lui comme une véritable conquête scientifique destinée à diffuser la civilisation moderne sur l'ensemble du continent américain :

³⁹ Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN in *Sociedad Unión Iberoamericana*, El Centenario, Tomo I, Madrid, Tipografía de *El progreso Editorial*, 1892, p. 389.

⁴⁰ Vicente RIVA PALACIO, *Establecimiento y propagación del Cristianismo en Nueva España*, op. cit., 1892, p. 7.

Les nations de même que les individus, essaient toujours de laisser une trace profonde de leur passage sur la terre en érigeant des monuments qui affichent la gloire de leurs actions. Colomb et l'Espagne du XVI^e siècle se sont distingués de la généralité, en gravant l'épopée de la découverte sur la surface de la mer et dans l'espace. Colomb, en signalant depuis le cap Finistère, l'existence d'un nouveau monde, a tracé sur les eaux de l'Atlantique, le chemin qui communique l'Europe avec l'Amérique. L'Espagne, en diffusant la civilisation moderne entre les peuples divers qui se trouvent disséminés tout au long de l'immense cordillère andine, a fait surgir entre le bleu du ciel une nouvelle constellation d'étoiles. La trace faite par l'illustre navigateur sur les écumes de l'océan est marquée de plus en plus par le fil du temps. La Voie Lactée Espagnole qui illumine les populations hispano-américaines augmente progressivement en éclat et splendeur.⁴¹

Soledad Acosta de Samper, qui croit à la providence divine et aux bienfaits de la colonisation (de même que son compatriote Ernesto Restrepo Tirado qui n'hésite pas à qualifier la conquête espagnole d'œuvre humanitaire au Congrès des Américanistes⁴²), place Christophe Colomb au dessus des autres hommes de son temps et presque au dessus de l'humanité toute entière. Elle le décrit comme un véritable martyr, mort dans la pauvreté la plus totale, *poursuivi, profondément triste et abandonné par ceux-là mêmes qui l'avaient adulé, mais rempli de foi en Dieu et d'espoir en sa miséricorde infinie*. Son récit de la vie de Christophe Colomb, écrit quelques années avant sa venue à Madrid tient véritablement de l'hagiographie, même si elle s'attache aussi, malgré tout, aux aspects scientifiques de l'aventure :

Les sciences, le commerce et la Religion lui doivent plus de gratitude qu'à n'importe quel autre homme; le Nouveau Monde le respecte comme son Découvreur; l'Eglise catholique le reconnaît comme l'un de ses fils les plus saints, et l'humanité entière doit lui être redevable. Il ne peut y avoir d'éloges suffisants pour le merveilleux caractère dont Dieu l'avait doté; ses faits héroïques sont innombrables; et de même qu'il n'existe qu'une Amérique dans le Monde, il ne s'est trouvé qu'un seul Colomb entre les fils des hommes.⁴³

Rubén Darío, certes moins grandiloquent et enthousiaste que Juan Zorrilla de San Martín dans ses évocations emphatiques de l'histoire et de la géographie américaine, mais tout aussi lyrique, détourne cependant l'attention de ses lecteurs et auditeurs vers d'autres préoccupations plus présentes. La découverte, la conquête et la colonisation sont des histoires révolues, lointaines. Christophe Colomb en son temps fut un prophète, au sens où l'entend Victor Hugo lorsqu'il décrit la fonction même du poète : *Il est l'homme des utopies, les pieds ici, les yeux ailleurs*. Darío le présente même, dans un court poème, comme le « Messie des Indiens »⁴⁴. Mais le jeune écrivain nicaraguayen qui ne doute pas un seul instant des qualités personnelles du grand marin génois, s'interroge davantage sur les conséquences de la découverte que sur la découverte elle-même. Si Colomb peut-être considéré comme un

⁴¹ Anastasio ALFARO, *Arqueología costarricense, El Centenario*, Tomo IV, *op. cit.*, 1992.

⁴² Ernesto RESTREPO TIRADO, *Congreso Internacional de Americanistas*, *op. cit.* 1894, p. 137

⁴³ Soledad ACOSTA DE SAMPER, *op. cit.*, 1883.

⁴⁴ Rubén DARÍO, *Homenaje a Colón*, *La Ilustración Española y Americana*, 12 de octubre de 1892, *op. cit.* p. 239.

martyr, tel que l'envisage Soledad Acosta de Samper, ce n'est pas en raison de l'ingratitude de l'Espagne cette fois, mais à cause de l'incompréhension historique de son œuvre par l'Amérique et par les Américains eux-mêmes. La découverte est remise en cause, non pas en fonction des motivations des marins, des conquérants ou des colonisateurs, mais parce que les Latino-américains n'ont pas su tirer profit, selon lui, des atouts extraordinaires qu'aurait pu leur donner le mélange des cultures européennes et indigènes. Les merveilleux fruits du métissage ont été perdus et la vision que propose Rubén Darío a des teintes apocalyptiques. On peut y lire aussi une nostalgie des grandes passions héroïques qui ont fait la grandeur des peuples du passé et l'angoisse que suscitent les réalités tourmentées du présent :

Malheureux Amiral! Ta pauvre Amérique,
Ton indienne au sang chaud, vierge et belle
La perle de tes rêves est une hystérique
Aux nerfs convulsifs qui a le front blême.

Un esprit désastreux s'est emparé de ta terre :
Là où la tribu unie brandissait ses masses
Aujourd'hui, entre frères, s'embrase une guerre
Où se blessent et détruisent les mêmes races. [...]

Les ambitions perfides n'ont plus de digues
Les libertés rêvées gisent, battues en brèche.
Jamais cela ne firent nos caciques
Qui recevaient des montagnes leurs flèches.

Ils étaient orgueilleux, loyaux et francs,
Haussant leurs têtes ceintes de plumes rares
S'ils avaient su seulement les hommes blancs
Etre comme les Atahualpas et les Moctezumas!

Lorsque la semence est tombée dans les ventres de l'Amérique
De la race de fer qui vint d'Espagne
La grande Castille mélangea sa force héroïque
A la force de l'indien de la montagne.

Plût-il à Dieu que les eaux jadis intactes
N'eussent jamais reflété les blanches voiles
Ni que stupéfaites, jamais les étoiles
N'eussent vu arriver tes caravelles sur le rivage! [...]

La croix que tu nous as apportée est devenue exsangue
Et après des scélérates révolutions
Les écrivains scélérats souillent la langue
Qu'écrivirent Cervantès et Calderon. [...]

Duels, épouvantes, guerre et fièvre constante
Sur notre chemin a semé le triste sort.
Cristóforo Colombo, pauvre Amiral

Prie Dieu pour le monde que tu as découvert!⁴⁵

L'esprit dans lequel est écrit ce poème illustre une certaine vision idéaliste qui est propre au modernisme, aussi bien quand il exalte les civilisations préhispaniques que lorsqu'il célèbre la pureté de la langue castillane classique. Mais il se dégage aussi de cette composition un véritable sentiment de désarroi plus caractéristique déjà des inquiétudes intellectuelles de la fin du siècle, marquées dans toute l'Amérique latine par les craintes que suscitent le dysfonctionnement constant des institutions, les conflits incessants, l'échec des programmes libéraux et positivistes, la poussée de la misère rurale et urbaine et l'expansion de la domination des Etats-Unis sur tout le continent. Un autre texte de Rubén Darío, écrit en cette même année 1892 confirme cette anxiété que semble éprouver le poète vis-à-vis des réalités de son temps :

Oh Seigneur, le monde va très mal! La société devient folle. Le siècle prochain verra la plus grande des révolutions qui n'aient jamais ensanglanté la terre.⁴⁶

Concernant Christophe Colomb et ses relations avec l'Amérique et les Latino-américains, on retrouve finalement, encore une fois, à travers ces perceptions de Rubén Darío, la même ambiguïté, la même incertitude aussi, caractéristique de celui qui se cherche et qui n'arrive pas à retrouver son image (comme dirait José Martí⁴⁷) dans les miroirs déformants que lui tendent alternativement l'Europe et l'Amérique. Dans sa complainte le jeune nicaraguayen encense les vertus castillanes des conquérants et des colonisateurs (*la force héroïque de la grande castille, la langue de Cervantès et de Calderon*) et regrette en même temps cette découverte qui n'a apporté que des déceptions (*Plût-il à Dieu que les eaux jadis intactes n'eussent jamais reflété les blanches voiles!*). « Etre ou ne pas être ». Le dilemme demeure tout entier. Christophe Colomb se retrouve, en fin de compte, au cœur de la problématique originelle. Si l'Amérique est le Monde de Colomb comme écrivait Juan Bautista Alberdi, Colomb n'était-il pas lui-même un déraciné?

Tout le mérite de Colomb, en définitive semble se trouver dans cette attache constante qu'il rétablit au fil du temps avec l'Europe mais c'est dans cette attache aussi que s'exprime paradoxalement son insuffisance. Car l'Amérique Latine ne sera jamais l'Europe, et tant qu'elle ne se trouvera pas elle-même elle restera condamnée à errer continuellement dans ce labyrinthe identitaire que lui a légué son découvreur.

⁴⁵ Rubén DARÍO, A Colón (publié dans la presse en 1892), Edité in *El canto errante*, M. Pérez Villavicencio, Madrid, 1907 - Il s'agit ici évidemment d'une traduction personnelle, hâtive et fragmentaire.

⁴⁶ Rubén DARÍO, *¿Por qué?* (1892) in *Crónica Política*, Obras Completas, Madrid, Edition de A. Ghirardo, Vol. XI, 1924, p. 125-128. - Cf. Rubén DARÍO, *El Modernismo y otros ensayos*, Madrid, Alianza Editorial, 1989, p. 159-161.

⁴⁷ Cf. Eduardo GALEANO, *Memoria del fuego - Tomo II, Las caras y las máscaras*, México, Ed. Siglo XXI, 1984, p. 286.

II-2. Civilisation moderne et ethnographie historique américaine

Que définit-on à la fin du XIX^e siècle comme civilisation et modernité? Comment l'étude des civilisations anciennes participe-t-elle aussi de cette définition, au même titre que la philosophie, l'anthropologie ou la sociologie? Pourquoi la colonisation a-t-elle été bénéfique au continent américain? En quoi diffère le système colonial espagnol des modèles colonialistes anglo-saxons? Comment pour l'Amérique latine, toutes ces questions se retrouvent-elles intimement liées dans l'expression d'une quête identitaire, marquée par un besoin simultané d'appartenance, voire d'assimilation au monde occidental, et en même temps de singularité, de distanciation vis-à-vis des modèles européens? Voilà quelques questions indispensables que nous abordons à travers l'analyse du discours des délégués latino-américains qui participent aux débats historiques espagnols depuis les tribunes qui leur sont offertes à l'occasion des cérémonies de 1892.

Nous avons vu comment la figure de Christophe Colomb et la représentation de la découverte du Nouveau Monde pouvaient être des symboles, porteurs de sens nouveaux pour l'Amérique. Paradoxalement, et contrairement à ce qui se passe en Europe et même aux Etats-Unis, il semble intéresser beaucoup moins les émissaires Latino-américains venus en Espagne, que les conquérants et les colonisateurs qui lui ont succédé ou que les populations et les civilisations américaines antérieures à la venue des Espagnols. On peut trouver une première explication, tout à fait plausible, de cette attitude, dans l'organisation même des commémorations espagnoles qui induisent incontestablement les Latino-américains à prononcer des conférences ou à rédiger des essais ou des articles, autour des thèmes stipulés dans les actes des commissions organisatrices, dans le programme de l'Ateneo de Madrid, dans les règlements des congrès, ou dans celui de l'*Exposition Historico-Américaine*, dont l'objectif officiel, on l'a vu, est d'exposer *toutes sortes d'objets américains qui permettent de connaître l'état dans lequel se trouvaient les peuples de l'Amérique, à l'époque de la découverte de ce continent et au cours des principales conquêtes européennes, jusqu'à la moitié du XVI^e siècle*, mais également de présenter, en particulier, *tous les objets qui puissent contribuer à donner une idée de l'origine et du progrès de la population américaine, dans tous ses aspects, ethnographique, archéologique, industriel et artistique*.⁴⁸ Cette interprétation, qui revient à attribuer seulement à l'Espagne le choix des contenus, n'est pourtant pas satisfaisante : en premier lieu parce que le champ thématique est relativement ouvert, même si certains sujets sensibles semblent avoir été délibérément éludés, comme la question des indépendances, par exemple; ensuite, parce que rien n'obligeait, *a priori*, les écrivains hispano-américains qui ne sont pas tous, en l'occurrence, de véritables spécialistes

⁴⁸ *España y Portugal, Revista Popular Ilustrada, Crónica del IV Centenario del Descubrimiento de América, Exposición Histórico-Americana de Madrid, Disposiciones Generales*, Madrid, 8 de agosto de 1891. (B.N.E. Madrid)

des questions dont ils traitent, à adopter exactement les thèmes proposés, si ce n'était en vertu des missions nationales qui leur ont été confiées. En réalité, c'est bien leur fonction de représentation officielle qui explique en grande partie le choix des matières abordées, tout autant que leurs dispositions personnelles, idéologiques et culturelles. En tant que représentants de nations particulières (le Pérou, l'Uruguay, le Costa Rica, le Mexique, etc.) ils se doivent d'apporter, sur la table des débats péninsulaires, des exemples propres, des arguments révélateurs de leur identité singulière. C'est pourquoi Christophe Colomb n'apparaît finalement qu'à un niveau secondaire. Dans la définition des modèles des Etats-Nations hispano-américains, ce sont les découvreurs, les conquérants et les colonisateurs locaux qui importent d'abord (après les grands libérateurs du XIX^e siècle, bien entendu, mais ceux-ci sont généralement occultés lors de ces commémorations), puis les populations préhispaniques dans la mesure où elles sont capables de valoriser ces modèles.

Avant d'aborder directement les textes, quelques observations sommaires s'imposent, qui pourront nous aider à mieux appréhender les enjeux et les contenus des articles, des discours et des conférences dont il est question.

Rappelons encore une fois que dans l'Amérique Hispanique, comme en Europe d'ailleurs, ce sont les élites politiques, économiques et intellectuelles qui ont élaboré les modèles symboliques de constitution des nouvelles nations. Héritières directes de l'ordre colonial antérieur, ces élites se sont toujours perçues, malgré les bouleversements politiques des révolutions d'indépendance, comme les descendantes juridiques et spirituelles des Espagnols. C'est pourquoi, se sentant toujours, de ce fait, comme appartenant au monde occidental, elles ont toujours continué de revendiquer et d'assimiler les modèles culturels venus d'Europe. Le problème, c'est que les réalités sont loin d'être les mêmes. En Europe les nations se sont construites au cours du XIX^e siècle autour de vieilles frontières historiques, humaines et linguistiques. En Amérique latine ces frontières découlent de l'arbitraire et les populations qu'elles amalgament sont multiethniques : Indiens, créoles, descendants d'esclaves africains ou nouveaux immigrants venus de toutes parts. C'est pourquoi le rattachement exclusif aux modèles européens, ne répond *a priori*, ni aux réalités *démographiques*, ni pour ainsi dire aux lois de la raison. Il s'agit d'une construction virtuelle, d'un imaginaire élaboré autour d'une série de mythes fondateurs d'une nationalité idéale.

Une autre question importante, c'est l'idée qu'on a de la modernité en Amérique latine à la fin du XIX^e siècle et par extension aussi de la civilisation et du progrès, deux concepts qui se retrouvent intimement liés en cette période darwinienne et positiviste. Le dictionnaire étymologique espagnol de Joan Corominas, fait remonter l'apparition du terme « moderne » dans la langue castillane à l'année 1433, vingt ans à peine avant la prise de Constantinople (1453), et 60 avant la découverte de l'Amérique, les deux dates qui ont été retenues par les historiens pour marquer la fin du Moyen-Age et l'avènement d'une nouvelle époque qu'ils ont justement qualifiée comme celle des « Temps Modernes ». Pierre Chaunu qui s'est intéressé aux racines profondes de la modernité, nous renvoie plus précisément à une origine latine, plus ancienne, datant du début du XIV^e siècle (mais avec une acception très proche de celle que nous lui donnons actuellement et une connotation favorable), qui s'employait aussi bien

dans le domaine religieux, à travers l'expression, la « *devotio moderna* » (*nouvelles pratiques de la prière, plus personnelles et plus mystiques*) que dans un domaine universitaire un peu plus laïque avec la formule, la « *via moderna* » qui fait référence, par rapport à la « *via antiqua* », à une nouvelle forme de pensée philosophique (*les nominalistes*).⁴⁹ Ces deux expressions qui marquent donc très certainement l'apparition du terme « moderne » dans le sens que nous lui donnons aujourd'hui, présentent un intérêt tout particulier pour le sujet qui nous occupe. En effet, pour les Latino-américains il subsiste bien deux types de modernités à la fin du XIX^e siècle, l'une laïque, et l'autre religieuse. Les deux ont une même origine historique : la découverte et la colonisation de l'Amérique.

En effet, la modernité laïque est celle qui dérive d'abord de la Renaissance européenne. C'est l'ère des grandes navigations, du commerce, des grandes découvertes et des grandes inventions : les caravelles, l'imprimerie, le microscope, le thermomètre, le télescope, le mercantilisme, la rotondité de la terre, les premières cartes du monde, la dérive des continents, la loi de la gravitation universelle, etc. C'est l'époque ensuite des lumières, des physiocrates, de l'encyclopédie, de l'esprit des lois et des lois de la raison, de la division du travail ou du libre-échange. C'est enfin le XIX^e siècle et ses révolutions, ses idéaux de liberté et de démocratie, la machine à vapeur, la révolution industrielle, le vaccin contre la rage, la photographie, l'évolution des espèces, le libéralisme, le positivisme et le développement de toutes les sciences de l'homme. Cette modernité est indissociable de l'idée de progrès, conçu comme une fin en soi, inéluctable, comme la course du temps et les mouvements de l'univers. La modernité c'est l'homme dans son nouveau rapport au monde et au temps.

Au niveau religieux, on peut remonter aussi à la renaissance, du Cardinal Cisneros à Saint Jean de la Croix, de Fray Luis de León à Sainte Thérèse d'Avila, de Ignacio de Loyola à Bernardino de Sahagún ou à Bartolomé de Las Casas : c'est la « *moderna devotio* » de la Contre-réforme, la conversion des Indiens sauvages, la seconde évangélisation, avec son cortège de nouveaux saints américains : la vierge de Guadalupe, Santa Rosa de Lima, Santo Toribio de Mogrovejo, San Martín de Porres, Santa Elizabeth Ann Seton, San Juan Macías, San Ezequiel Moreno, San Pedro Claver, San Francisco Solano, etc. Ce sont aussi les réductions jésuites, le baroque latino-américain, les chroniques des Indes, l'étude des langues anciennes, la littérature, l'art, l'éducation. En somme la modernité religieuse d'Alexandre VI à Léon XIII, du concile de Trente (1545-1563) à celui de Vatican I (1870), en passant par le *Génie du Christianisme de Chateaubriand* (1802)⁵⁰ : c'est la morale de la civilisation en marche vers le progrès.

⁴⁹ Pierre CHAUNU, *La modernité, qu'est-ce que c'est? Introduction historique - Conférence prononcée le 20 février 1996 à l'Eglise Réformée d'Auteuil*, - [http : //www.erf-auteuil.org/conferences/la-modernite-qu-est-ce-que-c-est.html](http://www.erf-auteuil.org/conferences/la-modernite-qu-est-ce-que-c-est.html)

⁵⁰ L'argument apologétique essentiel de Chateaubriand est que le christianisme est vrai parce qu'il est beau. François-René CHATEAUBRIAND, *El genio del Cristianismo o Bellezas de la religión cristiana -Traducido por Don Manuel M. Flamant*, Madrid, Imp. de Gaspar y Roig, 1853.

Les concepts de *civilisation* et de *progrès*, s'inscrivent à leur tour en Amérique Latine dans une dialectique motrice qui érige la *modernité* comme le modèle du bien, du beau et du vrai, face à la *barbarie*. La culture européenne ou euro-américaine, nous rappelle Francisco Fernández Buey, a toujours envisagé les termes de « civilisation » et « barbarie », au cours de son histoire, comme une polarité ou une opposition :

Les civilisés c'est *nous* et les barbares ce sont *eux*, les autres, c'est-à-dire les peuples étrangers, adversaires ou ennemis. C'est ainsi que l'on a pensé en général en Grèce et à Rome; c'est ainsi que l'on a continué de penser pendant tout le Moyen-Age européen et ce fut ainsi également aux commencements de la modernité, au moment de la rencontre entre les Européens et les Amérindiens. Selon cette polarité, on suppose que les caractères de la civilisation (c'est-à-dire ce qui caractérise l'être humain civilisé) sont la rationalité, la mesure, l'ordre, l'instruction, l'éducation, la police (au sens large et original du mot, qui inclue hygiène), la sociabilité, la civilité, l'humanité, en somme; les caractères de la barbarie seraient subséquentement, et dans une opposition presque parfaite, l'irrationalité, la démesure, le désordre, le despotisme, la soumission, la cruauté, la bestialité, le manque de *self-control* et d'autonomie.⁵¹

Le problème qui distingue l'Amérique de l'Europe, c'est justement que les « barbares », comme le souligne opportunément Mónica Quijada, ne sont pas des étrangers. Si les sociétés européennes entretiennent une relation distante avec ceux qu'ils appellent les « barbares » ou les « primitifs » au XIX^e siècle et qui se trouvent dispersés sur l'immense empire colonial du Vieux Monde, pour les Latino-américains ces « sauvages » ou ces « barbares », ce sont les habitants de leurs propres pays.⁵² Dans certains cas, ils constituent même l'essentiel du peuplement des nouveaux Etats et dans une certaine mesure ils sont aussi leurs propres « ancêtres », les « ancêtres » de toutes les nations hispano-américaines. D'où cette ambiguïté persistante, cette expression toujours équivoque de la quête identitaire. Les intellectuels n'ont cessé de s'appuyer alors sur les thèses anthropologiques et darwiniennes, ces auxiliaires de pensée moderne qui leur ont permis de justifier des injustices devenues incontestables : la distribution inégale de la richesse et des savoirs, la hiérarchisation raciale des sociétés latino-américaines. Ces élites bourgeoises, majoritairement « blanches », quelques fois métisses, considèrent encore à la fin XIX^e siècle les ethnies indigènes, comme des sociétés en devenir, des peuples attardés, et qui outre leur condition naturelle peu avantageuse, ont pour principal handicap le poids de leurs traditions « archaïques ». C'est pourquoi les gouvernements libéraux ont cherché d'abord à mettre en place des politiques visant à incorporer les Indiens dans la vie nationale, en oubliant, voire en niant leurs spécificités culturelles. Cette première sorte « d'ethnocide par la manière douce » (qui fait disparaître l'indigène en le transformant en citoyen) ne suffisant pas tout le temps à

⁵¹ Francisco FERNANDEZ BUEY, *Tres notas sobre civilización y barbarie*, conférence prononcée en février 2003 au Centro de Cultura Contemporánea de Barcelona dans le cadre du cycle « Fronteras ». - [http : //www.lainsignia.org /2004/febrero/dial_003.htm](http://www.lainsignia.org/2004/febrero/dial_003.htm)

⁵² Mónica QUIJADA, *Ancêtres, citoyens, pièces de musée : anthropologie et construction nationale en Argentine (seconde moitié du XIXe siècle in Annick Lempérière, Georges Lommé, Frédéric Martinez et Denis Rolland : L'Amérique Latine et les modèles européens*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 256-257.

convaincre les populations concernées, dans certains cas on a trouvé des solutions beaucoup plus radicales, notamment dans le cône sud de l'Amérique.⁵³

Mais revenons à nos délégués latino-américains et voyons comment, dans le cadre du IV^e Centenaire, ils élaborent, en fonction de leur sensibilité et de la mission qui est la leur, chacun à sa manière, une image cohérente de l'histoire précolombienne, de la conquête et de la colonisation espagnole, une représentation adaptée, certes, aux limites de l'époque, mais pleine de sens dans le contexte des rencontres postcoloniales de 1892. Nous nous pencherons d'abord sur trois conférences prononcées à l'Ateneo qui illustrent trois cheminements intellectuels distincts, tout en proposant un cadre de réflexion très large qui englobe toutes les périodes historiques considérées. Ensuite nous analyserons le contenu de quelques articles, livres et mémoires, parus dans la presse, les actes du congrès des Américanistes ou le catalogue de l'Exposition de Madrid. Enfin nous reviendrons sur ces questions initiales concernant les incessantes dialectiques (*passé/présent, modernité/tradition, indiens/créoles, autonomie/dépendance, civilisation/barbarie*) autour desquelles se pose le problème de l'identité.

Voix latino-américaines à l'Ateneo de Madrid

L'*Ateneo Artístico, Científico y Literario* de Madrid est une institution prestigieuse, fondée en 1829, et qui s'est dotée depuis quelques années d'une section d'Histoire, venue enrichir les rencontres intellectuelles qui ont déjà cours dans les traditionnelles sections de Sciences Exactes, Sciences Physiques, Sciences Naturelles, Sciences Morales et Sciences Politiques. Pour les célébrations du IV^e Centenaire, deux années entières (1891 et 1892) sont consacrées à l'étude des questions américaines, dans le cadre d'un cycle de 55 conférences qui sont d'abord publiées, au fur et à mesure, sous formes de petits livrets et qui seront toutes réunies par la suite dans un ouvrage composé de trois volumes et logiquement intitulé *El Continente Americano*⁵⁴. La plupart des conférences, on l'a vu, sont données par d'importantes personnalités espagnoles parmi lesquelles on peut rappeler le président du gouvernement Antonio Cánovas del Castillo, Emilia Pardo Bazán, Francisco Pi y Margall, Víctor Balaguer, Luis Vidart, Antonio María Fabié, Cesáreo Fernández Duro, Rafael María de Labra ou Gumersindo de Azcárate. Seulement trois Latino-américains cependant, et tous trois des ambassadeurs, acceptent de participer au cycle comme conférenciers : Vicente Riva Palacio (Mexique), Juan Zorrilla de San Martín (Uruguay) et Pedro Alejandrino del Solar (Pérou). Il n'y a donc que trois délégués seulement sur les 150 qui sont venus officiellement en Espagne, trois dissertations latino-américaines face à 52 discours péninsulaires. Si ce

⁵³ Juan Rafael QUESADA CAMACHO, *América latina : memoria e identidad* (1492-1992), San José, Costa Rica, Editorial Respuesta, 1993, p. 74.

⁵⁴ *El Continente americano : Conferencias dadas en el Ateneo científico, literario y artístico de Madrid con motivo del Cuarto Centenario del descubrimiento de América...*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1894.

nombre est certainement étonnant et ridicule, et qu'il provoque un terrible déséquilibre que nous ne pouvons mésestimer si nous voulons évaluer correctement les prestations hispano-américaines dans ces circonstances, il ne faut pas oublier non plus que les absences aussi nous « parlent », qu'on doit les prendre en compte comme objet de l'analyse même s'il est beaucoup plus difficile de les apprécier correctement.

Dans le discours de clôture qu'il prononce le 19 juin 1892, l'historien et académicien Antonio Sánchez Moguel, l'organisateur du cycle, caractérise en ces termes la tâche qui a été accomplie :

[...] Aujourd'hui, alors que cette œuvre touche heureusement à sa fin, et en considérant les résultats obtenus, en voyant que des orateurs et des écrivains, de toute affiliation politique et scientifique, des militaires et des marins, des prêtres et des séculiers, et ce qui est plus merveilleux encore, des Américains, des Portugais et des Espagnols, en harmonieux concert, ont contribué, jour après jour, pendant deux ans, à transmettre les fruits de leur pensée, nous sommes très heureux d'afficher solennellement notre gratitude à tous et à chacun de nos généreux coopérateurs, et à déclarer très haut, que notre souhait, notre aspiration la plus chère, est que cette campagne ne soit pas la dernière, mais la première, à la recherche de la fraternité des peuples péninsulaires et de leurs fils de l'autre côté de l'Atlantique.⁵⁵

L'entreprise qui a été menée à bien entre février 1891 et juin 1892 est, en effet, réellement insolite en Espagne et l'Ateneo bénéficie à la fois d'une participation intellectuelle de premier ordre et d'une large couverture dans la presse.⁵⁶ Les thèmes des diverses conférences étaient répartis, on l'a dit, en cinq parties : la première concerne les antécédents historiques de la découverte et de la conquête de l'Amérique; la deuxième regroupe les analyses géographiques, linguistiques, culturelles et sociales de l'Amérique des XV^e et XVI^e siècles; la troisième est centrée sur Christophe Colomb; la quatrième est consacrée aux découvertes et conquêtes espagnoles et portugaises; la dernière, enfin, touche des thèmes coloniaux et de civilisation divers.⁵⁷ L'Ateneo de Madrid fait partie de ce que Christophe Prochasson appelle, pour la France de la même époque, « les planètes académiques »⁵⁸, ces hauts lieux de l'échange intellectuel et politique où il faut se trouver absolument pour faire partie des gens qui comptent. C'est l'espace privilégié de la bourgeoisie ascendante, magistral et souvent cérémonieux, bien qu'il se définisse dans ses statuts comme un espace ouvert à toutes les idées et à tous les débats, même aux polémiques les plus enflammées, comme il l'a démontré à plusieurs reprises :

[...] centre de la culture nationale, tribune toujours ouverte à la libre propagation de toutes les doctrines, préparation et complément de la vie scientifique conjointement aux autres corporations. La séparation entre ce qui est officiel et ce qui est particulier, de même que les divisions de

⁵⁵ Antonio SÁNCHEZ MOGUEL, *Las conferencias americanistas, Discurso resumen*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892, p. 5.

⁵⁶ En particulier dans la revue officielle *El Centenario*, le journal *El Imparcial*, la *Revista Contemporánea*, la *Ilustración Española y Americana*, *España y América* et *España-Portugal*.

⁵⁷ Cf. *Première Partie : I.3. Les Conférences madrilènes*

⁵⁸ Christophe PROCHASSON, *op. cit.*, 1991, p. 195-222.

parties, de sectes ou d'écoles, son étrangères à son institut. C'est un temple de la tolérance, où toutes les idées ont leur place, comme tous les dieux dans le panthéon romain.⁵⁹

Malgré la grande considération dont jouit cet établissement, la plupart des conférenciers latino-américains conviés à participer au cycle (et même ceux qui se trouvent en Europe à ce moment là) ont décliné l'invitation. Devant cette délicate situation, il est facile de comprendre, cependant, que ce soient des représentants de la diplomatie officielle qui aient accepté de relever le défi. On peut signaler, tout de même, que quelques ambassadeurs connus pour leurs grandes compétences historiques tels que Manuel María de Peralta (Costa Rica), Aniceto Vergara Albano (Chili) et Julio Bétancourt (Colombie), qui avaient donné leur accord au début, se sont rétractés au dernier moment. On peut expliquer ce fait par le nombre élevé d'événements organisés à cette période dans toute l'Espagne mais aussi en Italie. On ne doit pas négliger non plus les questions pratiques et géographiques qui, encore de nos jours, réduisent sensiblement le nombre des voyages des chercheurs des deux côtés de l'Atlantique. Mais il est légitime toutefois de s'interroger sur ces défections. C'est ainsi que Antonio Sánchez Moguel exprime froidement sa déception dans les pages de la revue *El Centenario* :

L'invitation faite par l'Ateneo aux Américains, pour qu'ils prennent part aux conférences historiques, simultanément à l'invitation des péninsulaires, ne s'est pas limitée aux ambassadeurs de l'Amérique espagnole, mais elle s'est étendue aussi, depuis le début, à des écrivains résidents dans le Nouveau Monde, connus pour leurs travaux historiques. De ces écrivains, certains ont répondu en rejetant notre offre pour des raisons plus ou moins valables, d'autres, à qui nous avons adressé comme pour les précédents des invitations par les canaux les plus sûrs, n'ont même pas accusé réception de ces invitations. J'omets les noms des uns et des autres. Il suffit simplement de savoir comment cela s'est passé. Et sachez également que l'Ateneo, lorsqu'il les a invités, ne leur demandait pas expressément qu'ils viennent donner leurs conférences, mais il leur indiquait qu'ils pouvaient les écrire et les envoyer et qu'elles seraient lues par les personnes de leur choix.⁶⁰

Le fait est d'autant plus déplorable pour la qualité du débat intellectuel, d'après le responsable espagnol, que *l'historiographie latino-américaine compte de nombreuses et brillantes figures* comme l'académicien mexicain Joaquín García Icazbalceta ou le recteur chilien Diego Barros Arana, des érudits non devancés selon lui par aucun des américanistes péninsulaires. Ces absences créent un vide dramatique et un profond déséquilibre dans les débats d'un cycle de conférences qui prétend célébrer, au delà des commémorations de la découverte, une véritable rencontre scientifique qui pourrait être le gage de coopérations futures indispensables.

On imagine donc la signification que peut avoir, toute petite soit elle, la participation des trois ambassadeurs précités. Vicente Riva Palacio, le plus connu des trois en Espagne puisqu'il réside à Madrid depuis 1886, est donc l'initiateur de ce « mini cycle latino-américain » lorsqu'il prononce, le 18 janvier 1892, la conférence intitulée *Establecimiento y*

⁵⁹ Antonio SÁNCHEZ MOGUEL, *Las conferencias americanistas, Discurso resumen*, op. cit., 1892, p. 7.

⁶⁰ Antonio SÁNCHEZ MOGUEL, *Los americanos en el Ateneo*, in *El Centenario*, Tomo I, op. cit., 1892, p. 222-223.

*propagación del Cristianismo en Nueva España*⁶¹ qui est aussi son dernier essai historiographique.⁶² D'après Sanchez Moguel, le général est un homme déjà très populaire dans les salons de la capitale, mais aussi en raison de ces travaux historiques qui ne suscitent pas tous des jugements unanimes :

Le nom et la personne du général Riva Palacio étaient déjà bien connus en raison du nombre d'années depuis lesquelles ce très distingué Mexicain réside en Espagne. Ses habiletés poétiques et ses facultés d'orateur ont pu être appréciées plus d'une fois, de même que son très vif intérêt pour le resserrement des liens entre le Mexique et l'Espagne, démontré par la participation active et préférentielle qu'il prend dans tout ce qui est relatif à la célébration du IV^e Centenaire. Les personnes compétentes dans les études historiques étaient informées de ses travaux relatifs aux origines de la race mexicaine, lus à l'Académie Royale d'Histoire et qui ont suscité d'intéressantes controverses en raison de leurs conclusions favorables à « l'autochtonisme » des races primitives du Mexique, et elles connaissaient aussi son érudite *Historia de la dominación española en México*.⁶³

Vicente Riva Palacio, connu comme « le général » dans la capitale espagnole, l'est surtout pour ses talents mondains et sa personnalité féconde et éclectique. Il a exercé les fonctions les plus diverses au cours de son existence et cumule les titres et les habiletés littéraires, juridiques, journalistiques, historiques, politiques, militaires et bien sûr diplomatiques. Son extraordinaire vie personnelle et publique lui a permis d'acquérir une connaissance originale des problématiques sociales et politiques de son pays, lui conférant de ce fait une autorité certaine en terme de jugement littéraire et scientifique. On peut apprécier par exemple, comment après avoir eu en sa possession sous le gouvernement de Juárez, les archives mexicaines de l'Inquisition, il a su non seulement lire dans ces documents le récit des célèbres autodafés et des procès de la *Santa Hermandad*, mais il en a tiré une vision inédite de la société coloniale mexicaine, qui a nourri d'abord ses romans historiques, et qui lui a permis plus tard de concevoir, coordonner et rédiger une importante œuvre historique qui a abouti à la publication de *México a través de los siglos*. Cet ouvrage imposant, constitué de cinq gros volumes, denses et abondamment illustrés, n'est autre qu'une *histoire générale et complète du développement social, politique, religieux, militaire, artistique, scientifique et littéraire du Mexique depuis l'Antiquité la plus ancienne et jusqu'à la période actuelle*.⁶⁴ Il s'agit d'une

⁶¹ Vicente RIVA PALACIO, *Establecimiento y propagación del Cristianismo en Nueva España*, Conferencia, Madrid, Ateneo de Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

⁶² José ORTIZ MONASTERIO, *Estudio preliminar*, in Vicente RIVA PALACIO, *Ensayos históricos, Obras completas*, Vol. IV, México, Conaculta, UNAM, Instituto Mexiquense de Cultura, Instituto Mora, 1997, p. 43.

⁶³ Antonio SÁNCHEZ MOGUEL, *Las conferencias americanistas...*, op. cit., 1892, p. 225.

⁶⁴ Vicente RIVA PALACIO, *México a través de los siglos : historia general y completa del desenvolvimiento social, político, religioso, militar, artístico, científico y literario de México desde la antigüedad más remota hasta la época actual : obra única en su género / publicada bajo la dirección del general d. Vicente RIVA PALACIO; escrita... por... reputados literatos*. Barcelona, Ballestrá y Cia. eds, Espasa y Cia., eds, 1887-1889. Nous avons travaillé à partir d'une des multiples éditions récentes de cet ouvrage : Barcelona, Edit. Océano, 1999.

œuvre collective, à laquelle ont participé d'importants intellectuels mexicains tels que Alfredo Chavero (1841-1906), Julio Zárate (1844-1917), Enrique de Olavarría y Ferrari (1844-1918), Juan de Dios Arias, (1828-1886) et José María Vigil, (1829-1909). Le général a rédigé intégralement le second volume intitulé *El virreinato - Historia de la dominación española en México desde 1521 a 1808*. Par conséquent, aussi bien ses fonctions diplomatiques, que son rôle et son action au sein de l'académie mexicaine légitiment sa présence au cycle américaniste de l'Ateneo.

Une semaine après le général mexicain, c'est l'ambassadeur uruguayen, Juan Zorrilla de San Martín qui emboîte le pas, en prononçant, le 25 janvier 1892, une conférence intitulée *Descubrimiento y Conquista del Río de La Plata*.⁶⁵ Pour sa part il n'est pas en mesure d'afficher un vrai curriculum d'historien, mais quand même d'importantes activités publiques et journalistiques dans son pays où il a exercé en tant que juge, avocat, professeur de littérature et militant conservateur et catholique. Il doit surtout sa célébrité à la publication, en 1888, d'un grand poème épique et lyrique intitulé *Tabaré*⁶⁶, qui l'a placé au rang des écrivains renommés de son temps en Espagne et en Amérique. Ce poème qui décrit les amours tragiques entre une jeune espagnole et un indien (métis) *charrua*, illustre, non seulement le romantisme lyrique et patriotique de son auteur, mais aussi tout un courant littéraire qui en Uruguay comme dans d'autres pays hispano-américains a eu pour prétention de jeter les bases de l'identité culturelle nationale. Face au jeune poète nicaraguayen Rubén Darío, qui depuis l'édition de son livre *Azul*⁶⁷, la même année 1888, est en train de devenir le guide esthétique et intellectuel d'une nouvelle génération d'artistes *modernistes* latino-américains, influencés par le cosmopolitisme et l'esthétisme français, l'œuvre poétique de Zorrilla de San Martín, en revanche, se situe dans la traditionnelle ligne romantique espagnole, fidèle au style de Gustavo Adolfo Becquer et aux valeurs morales et philosophiques classiques de la péninsule ibérique. Le poète et ambassadeur uruguayen se présente donc en Espagne en cette année de commémorations, comme le représentant lyrique d'une partie des élites latino-américaines héritières de l'indépendance mais désireuses de réaffirmer malgré tout la vigueur de leur ascendance hispanique et leur légitimité tant linguistique que culturelle ou religieuse. Dans un autre discours célèbre de 1892, *El mensaje de América*, prononcé le 12 octobre, lors de l'inauguration d'un monument devant le monastère de La Rábida, il revendique même ostensiblement le rôle de *porte-parole* de l'Amérique espagnole :

⁶⁵ Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, *Descubrimiento y Conquista del Río de la Plata, Conferencia*, Ateneo de Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, Madrid, 1892.

⁶⁶ Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, *Tabaré*, México, Editorial Porrúa, S.A., 1989.

⁶⁷ Rubén DARÍO, *Azul*, Madrid, Imp. G. Hernández y Galo Sáez, 1888. Seulement à la Bibliothèque Nationale de Madrid on compte 45 éditions différentes jusqu'à nos jours de ce livre devenu mythique.

[...] c'est moi, malgré tout, qui prêterai ma voix à notre Amérique, qui effectivement a besoin de parler, qui veut parler, qui nous envoie des signaux impérieux pour que nous parlions en ce moment.⁶⁸

Pour remplir cette tâche il ne prononce pas moins neuf discours, un mémoire et une conférence en Espagne pendant les cérémonies officielles.⁶⁹ *Si Zorrilla de San Martín est un poète*, nous dit Miguel de Unamuno, dans son essai *Poesía y Oratoria, son éloquence se devait d'être poétique. Et c'est ce qu'elle est, en effet*.⁷⁰ Le diplomate uruguayen, quant à lui, définit ainsi son travail d'orateur :

Je ne prononce pas ce que j'écris; j'écris ce que je prononce. Quand je prépare un discours dans la solitude de mon cabinet, je prédispose mon esprit pour parler, non pour écrire; je m'écoute moi-même : je suis un simple tachygraphe ou un copiste de la parole interne, qui résonne à mon oreille tandis que par l'imagination je vois mon auditoire.⁷¹

L'éloquence est le meilleur atout de Zorrilla de San Martín, une éloquence inouïe il est vrai, une véritable *floraison de la langue castillane sur des lèvres américaines*⁷² que célèbrent de nombreux observateurs latino-américains et espagnols.

L'ambassadeur péruvien, Pedro Alejandrino del Solar, est finalement le dernier latino-américain du cycle et sans doute le plus modeste lorsqu'il prononce, le 11 février 1892, sa conférence intitulée *El Perú de los Incas*.⁷³ Justifiant sa présence par ses qualités de représentant politique et diplomatique, il reconnaît cependant son manque de légitimité scientifique ou littéraire en de telles circonstances :

Je viens remplir un devoir inéluctable : c'est lui seulement qui me permet de me présenter devant vous, en m'exposant à des difficultés de toutes sortes. Dans cette enceinte consacrée aux sciences et aux lettres, seulement les savants et les hommes de lettres ont droit à la parole : je ne suis ni l'un ni l'autre. Entraîné dans la carrière politique lorsque j'avais à peine quitté les bancs de l'université, et poussé par une succession de circonstances particulières vers la vie politique active, faite souvent de luttes et de combats, celle-ci a absorbé mon temps et mes forces, au détriment d'autres

⁶⁸ Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, *El mensaje de América, Discurso pronunciado en la explanada del Monasterio de la Rábida... el 12 de octubre de 1892*, in *Conferencias y Discursos*, Tomo I, Montevideo, Imprenta Nacional Colorada, 1930, 101.

⁶⁹ Ce discours sur l'Esplanade du monastère de La Rábida, un autre le même jour lors d'un lunch offert par le duc de Rivas, la conférence de l'Ateneo, un mémoire lu au Congrès Littéraire de Madrid, un discours à l'Académie Royale de Jurisprudence, un autre à l'Académie d'Histoire, un autre encore à l'Académie Royale de la langue, un discours lors de la séance inaugurale du Congrès juridique, un autre pour la clôture du Congrès pédagogique, un discours sur l'Idéalisme Hispanique au Théâtre Royal de Madrid et un autre encore le 14 mai 1892 à la *Unión Ibero-americana*.

⁷⁰ Cité par Domingo L. BORDOLI, *Vida de Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN*, Montevideo, Consejo Departamental de Montevideo, Dirección de Artes y Letras, 1961, p. 150.

⁷¹ Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, *Conferencias y Discursos*, op. cit., 1930, p. 44.

⁷² SAIZ DE ULLOA, op. cit., 1898.

⁷³ Pedro Alejandrino del SOLAR, *El Perú de los incas*, Ateneo de Madrid, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

exigences bien préférables de la vie sociale, et me privant par conséquent, de la satisfaction qu'offrent les beautés et les charmes de la littérature.⁷⁴

Son œuvre politique et diplomatique est bien connue, cependant en Amérique et même en Espagne : il a été préfet d'abord de la province de Tacna pendant la célèbre bataille d'Arica à l'époque de la Guerre du Pacifique et ensuite président de la chambre des députés à trois reprises et même vice-président du Pérou entre 1890 et 1894, un poste d'où il sera destitué inconstitutionnellement en raison de sa fidélité à ses engagements démocratiques.

En réalité, si Pedro Alejandrino del Solar est présent dans la plupart des actes officiels de 1892, en tant que chef de la Légation péruvienne, il peut compter aussi sur l'appui de ses compatriotes plus spécialisés, et notamment de Ricardo Palma, qui sera le porte-parole du Pérou dans les différents congrès et à l'Académie Royale de la Langue. C'est peut-être la première fois que l'ambassadeur aborde un auditoire de la nature de celui de l'Ateneo. Néanmoins son expérience de l'éloquence politique, sa sobriété et sa précision qui lui vaudront des éloges dans la presse, mais aussi sa charge diplomatique, sont autant d'atouts qui lui permettent d'affronter le thème précolombien vaste et ardu qui lui a été assigné.

Au début de leurs conférences, très diplomatiquement, les conférenciers soulignent l'importance de la découverte de l'Amérique, puis de la conquête et de la colonisation subséquentes qui motivent l'organisation des célébrations du IV^e Centenaire par l'Espagne, et leur présence en tant qu'invités de l'Ateneo de Madrid :

La découverte de l'Amérique par Christophe Colomb fut un événement si grandiose que l'on comprend que beaucoup d'écrivains érudits se demandent, avec raison, pourquoi elle n'a pas été retenue comme une époque spéciale de l'histoire de l'humanité, au même titre que le Déluge, la venue de Jésus Christ, la Renaissance ou d'autres époques similaires.⁷⁵

Incontestablement, les fastes de l'humanité n'enregistrent aucun événement aussi important, ni aussi étonnant, ni aussi transcendantal que la découverte du Nouveau Monde, qui en raison d'une indifférence autant injustifiée qu'incompréhensible, n'a pas été signalée comme la limite du Moyen-âge et le début d'une ère nouvelle.⁷⁶

Dès les premières phrases de sa conférence, Vicente Riva Palacio avertit cependant le public espagnol, que l'histoire qu'il va raconter n'est pas celle nécessairement qu'on attend :

La période scientifique dans laquelle se trouve aujourd'hui l'humanité, a donné une nouvelle orientation aux études et aux écrits sur l'histoire. L'histoire n'est plus le récit narratif, simple ou compliqué, d'événements commentés avec plus ou moins de profondeur et de réussite, accompagnés parfois, comme dans les anciens contes moraux, de conseils et d'avertissements destinés aux peuples et aux gouvernants. De hautes considérations philosophiques et des études profondes sur les grandes évolutions sociales, sur l'avancée et le progrès de l'esprit humain et sur l'influence que l'environnement et le territoire occupé, l'alimentation et la loi de l'hérédité ont sur les caractères et sur l'organisme des habitants, en déterminant l'avenir d'un peuple, sont des

⁷⁴ *Ibid.*, p. 5.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 6.

⁷⁶ Vicente RIVA PALACIO, *Establecimiento y propagación del Cristianismo...*, op. cit., 1892, p. 8.

problèmes qui préoccupent, de plus en plus, l'esprit des hommes qui consacrent leur vie aux travaux de l'histoire.⁷⁷

En revendiquant l'apport de la science et l'importance de l'idée de progrès, l'orateur mexicain affirme d'emblée la nécessité de réviser l'histoire américaine telle qu'elle a été conçue jusque lors. Il n'est donc pas étonnant qu'il ne cite aucun historien espagnol tout au long de sa conférence, en dehors des chroniqueurs habituels de la conquête qui constituent des sources obligées pour tous les spécialistes. Il se réfère en revanche à des penseurs étrangers tels que François Lenormant, G. W. Friedrich Hegel, Henry Thomas Buckle et Ernest Renan⁷⁸, ou à des érudits mexicains comme Manuel Orozco y Berra ou Joaquín García Icazbalceta⁷⁹. Ce choix est certes déterminé par des besoins pratiques, mais il révèle clairement les lectures et les affinités de Riva Palacio⁸⁰, lesquelles semblent davantage orientées vers une réflexion sur les caractéristiques intrinsèques de l'histoire de la nation mexicaine que sur l'examen et la définition d'une race ou d'une « supranationalité » hispanique.

A première vue, les intentions préliminaires des deux autres ambassadeurs ne semblent pas très éloignées. Juan Zorrilla de San Martín, pour sa part, semble vouloir prendre un certain recul vis-à-vis de son auditoire en se définissant plutôt comme *un américain du Sud* que comme un *Espagnol d'Amérique*. Alejandrino del Solar distingue dès son introduction l'existence de deux patries, celle de ses parents et celle de ces enfants.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 5-6.

⁷⁸ François LENORMANT, historien et archéologue français, *La Magie chez les Chaldéens*, Paris, 1874; Georg Wilhelm Friedrich Hegel, *Leçons sur la philosophie de la religion* (œuvre posthume); Henri Thomas BUCKLE, historien britannique, disciple de Auguste Comte, *History of Civilization in England*, London, 1872. De Ernest Renan, Vicente RIVA PALACIO cite des phrases tirées de la préface de *Histoire du peuple d'Israël*, et l'on peut supposer qu'il a à l'esprit également les réflexions sur le concept de nation, développées par l'intellectuel français (*Qu'est-ce qu'une nation* - 1882) avec des problématiques très proches des préoccupations de l'historien mexicain.

⁷⁹ Manuel OROZCO Y BERRA, *Geografía de las lenguas y carta etnográfica de México*, México, 1864 y Joaquín GARCÍA ICAZBALCETA, *Colección de documentos para la Historia de México*, Antigua Librería, México, 1858-1866.

⁸⁰ Selon José ORTIZ MONASTERIO, Vicente RIVA PALACIO n'est pas à proprement parler un positiviste. C'est un intellectuel éclectique, qui oscille entre divers courants de pensée, du libéralisme au positivisme, en passant par le nationalisme romantique et le darwinisme. Il semble néanmoins que vers la fin de sa vie il se laisse de plus en plus séduire par l'idéologie comtienne. José Ortiz Monasterio, *Estudio preliminar*, *op. cit.*, 1997, p. 44-45.

A l'exception d'une référence à Félix de Azara⁸¹, le poète uruguayen semble avoir pris soin d'éviter les citations savantes. Il explique, par ailleurs, au début de sa conférence, qu'il n'abordera *aucun point controversé relatif à la découverte et la conquête du Río de La Plata*, mais qu'il souhaite au contraire donner plutôt *une idée générale et compréhensive*, destinée à illustrer l'opinion qu'on a sur ces questions en Amérique. Il va recourir par conséquent à d'importants effets de style pour porter son public par *l'imagination* car sans elle il est impossible de concevoir, selon lui, la diverse et monumentale réalité américaine et sa *signification relative, géographique, ethnologique et historique*.⁸²

Le diplomate péruvien se montre, de son côté, plus prudent encore, lorsqu'il aborde l'évocation historique du Pérou précolombien, en indiquant que *c'est plus par la tradition que par l'histoire* que l'on connaît l'origine et les coutumes des plus anciens habitants de son pays, mais que cela ne diffère pas beaucoup de ce qui se produit chez de nombreux peuples européens où les *vides de l'histoire* sont souvent remplis par *la mythologie et par les inventions de la fable*.⁸³ Ces raisons, de même que *l'aridité* du sujet et les nombreuses confusions existantes sur ce thème, expliquent qu'il décide, lui aussi, de se passer de références à des historiens espagnols. Il commence son récit par un emblématique « *On sait que...* », qui résume en réalité les observations d'écrivains tels que Alexander Von Humboldt ou l'historien Nord-américain William Prescott, auteur d'une version critique très célèbre à l'époque de l'histoire de la conquête de l'Empire Inca.⁸⁴

Les analyses historiques exposées par ces trois ambassadeurs, distinctes du point de vue du traitement esthétique, philosophique ou scientifique, affichent, cependant, dès le départ, l'ambition des orateurs d'assumer et de raconter à leur manière leurs propres histoires nationales.

C'est pourquoi le poète uruguayen initie son exposition par une longue et lyrique description géographique du continent américain. Il lui semble indispensable de poser le décor d'abord, de situer les faits dans un espace déterminé qui, quoi qu'il ait été découvert, colonisé et nommé en d'autres temps par des ancêtres communs, a besoin désormais d'être décrit et appelé avec des mots et des accents proprement américains. *Pour vous donner une idée de ce grand événement*, dit Zorrilla de San Martín, *je voudrais vous emporter par l'imagination... là-bas...* Depuis les premières phrases, l'orateur revendique l'utilisation de la première personne, « je », « nous », en imposant une nécessaire distance à son auditoire

⁸¹ Félix de AZARA (1742-1821), naturaliste espagnol. Envoyé en Amérique en tant que militaire pour régler des questions de limites de frontières avec les Portugais, il est resté 20 ans dans la région du Río de la Plata, où il s'est consacré à l'observation de la nature et à la zoologie. Féru d'histoire également il s'est intéressé à la situation socio-économique de la région et à la cartographie. Félix de Azara, *Descripción e historia del Paraguay y del Río de la Plata*, Madrid, Imp. de Sanchiz, 1847 - Cf. Esteban Campal, *Azara y su legado al Uruguay*, Montevideo, Ed. de la Banda Oriental, 1969.

⁸² Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, *Descubrimiento y Conquista del Río de la Plata*, op. cit., 1892, p. 6.

⁸³ Pedro Alejandrino del SOLAR, *El Perú de los incas*, op. cit., 1892, p. 5-7.

⁸⁴ William PRESCOTT, *History of the Conquest of Peru*, Boston, 1847.

espagnol : *ici*, c'est l'Ateneo de Madrid, la péninsule ibérique, l'espace coalisé; *là-bas*, c'est d'où je viens, c'est l'Amérique :

... avec une superficie de quarante millions de kilomètres carrés; avec sa colonne vertébrale de deux mille cinq cents lieues; avec ses montagnes comme des nuages, et ses plaines et ses forêts; avec ses volcans ardents tributaires du ciel, et ses fleuves majestueux tributaires de la mer.

Si la grandiloquente nature américaine appartient aujourd'hui aux Américains eux-mêmes, c'est aux Américains, devenus maîtres aussi de leur parole, de l'évoquer. La verve lyrique de Zorrilla de San Martín, la prose plus conventionnelle de l'ambassadeur péruvien, ou celle plus scientifique du Mexicain, toutes s'expriment à la première personne, en utilisant des noms propres et des mots américains. Nommer c'est aussi définir. C'est ainsi que le fait Riva Palacio lorsqu'il nomme en tant que *peuple mexicain* celui que *les Espagnols ont trouvé formant le peuple de Moctezuma*. Peut-être sans véritablement le percevoir, et tout en reconnaissant leur appartenance à la grande famille hispanique, les ambassadeurs latino-américains soulignent, chacun à sa manière, la nuance fondamentale qu'apportent leurs origines mixtes, et par conséquent leur nationalité différente ou distante de la nationalité espagnole, et découlant à la fois de caractéristiques physiques et culturelles locales, et d'un passé précolombien complètement déconnecté de l'histoire européenne.

Malgré ce grand lyrisme de Zorrilla de San Martín, et peut-être pour la même raison, c'est l'émissaire uruguayen qui s'écarte le moins, au cours de sa conférence, de la ligne de pensée officielle du IV^e Centenaire espagnol. S'il évoque, tout au long de son récit historique, la fierté indomptable du peuple *charrúa*, le poète « américain du sud » dépeint aussi et surtout les habitants primitifs du Río de la Plata, on l'a dit, comme des hommes *décrépits, solitaires et agonisants* qui attendent passivement la foi et la civilisation qui va leur être apportée d'Europe à travers *la généreuse traînée de sang espagnol*. Malgré son immensité et ses richesses naturelles, le continent était vide, selon lui, avant l'arrivée des colonisateurs hispaniques :

La solitude, assise au sommet des montagnes ou se laissant aller sur les rivages océaniques, regardait la mer au crépuscule du XV^e siècle [...] Regardez l'homme qui se trouvait là-bas... comme une dépouille des tempêtes de l'âme et de la nature, il était venu peut-être en formant des caravanes sans histoire. A l'exception de quelques demi-civilisations qui réunissent quelques races autour de quelques fragments de monuments ou de vestiges de civilisations humaines sans mémoire, l'homme erre, nu et solitaire, comme le cerf ou comme le tigre, dans les bois et dans les montagnes, sur les côtes ou dans les plaines. Il est triste. Il souffre sans doute de la nostalgie de son origine divine oubliée. Le temps lui a teint la peau aux couleurs changeantes du rouge; il a le front étroit, les cheveux rigides, les pommettes saillantes, les petits yeux mélancoliques et noirs. On dirait qu'il marche à tâtons avec une attitude sauvage, irrésolue et méfiante. C'est un étranger. Sur son visage l'âme ne se reflète presque pas. Il semble impassible, abasourdi. Il parle à voix basse. Il ne rie jamais. C'est à peine si un sourire amer se contracte parfois sur ces lèvres en formant une grimace dédaigneuse ou sarcastique. Il lutte en criant, il tue en rugissant mais il meurt en silence. Il n'aime pas, il n'espère pas, il ne chante que quelques mélodies de temps à autre,

tristes et monotones, et ce qui est plus triste messieurs, c'est que le malheureux ne sait même pas pleurer.⁸⁵

Cette description, quoique poétique, ferait aujourd'hui bondir bien des lecteurs, tant elle semble inacceptable et scandaleuse. Elle reflète cependant une échelle de valeurs sociales et de hiérarchies raciales à l'extrémité inférieure de laquelle se trouve encore l'indien à la fin du XIX^e siècle. Celui qui a constitué pourtant la semence originelle de l'Amérique, est encore considéré comme un barbare, un inutile et souvent même comme un être fatalement imperfectible :

était-il (l'indien), un maître avec un droit de propriété tangible sur ce monde? [...] Je suis persuadé que cet homme n'était ni ne pouvait être un commencement; c'était une terminaison, un dernier vestige. [...] L'homme creusait sa tombe tandis que la nature recouvrait de mousse et de fleurs cette tombe, et préparait au dessus d'elle un berceau, un lit nuptial pour l'homme qu'elle attendait ou qu'elle pressentait comme celui qui serait capable de la comprendre, de l'aimer et de la faire devenir mère.⁸⁶

Avec ces mots le poète uruguayen ne se contente pas de légitimer la cruelle conquête espagnole et la colonisation subséquente, mais il justifie aussi les violentes persécutions dont ont été encore victimes les populations indiennes en Amérique latine au cours du XIX^e siècle. Dans le cas de l'Uruguay, la question des aborigènes ne peut être plus funeste : la population *charrúa* a été complètement exterminée par décision des autorités politiques au cours des années 1831-1832. Certains intellectuels d'aujourd'hui, comme le professeur uruguayen Javier García Méndez ont jugé très sévèrement sur ce point l'œuvre littéraire de Juan Zorrilla de San Martín, et regretté la célébrité internationale dont a bénéficié le poème *Tabaré*, qui concourt tristement, selon cet auteur, à glorifier l'ethnocide du peuple *charrúa* :

Cet holocauste a contribué à donner à l'Uruguay le douteux privilège de devenir le pays le plus blanc de toute l'Amérique latine. *Tabaré*, la légende blanche, jette un voile de candeur sur l'ethnocide. En bestialisant les victimes et en faisant reculer les origines de la nationalité uruguayenne aux temps héroïques où les hommes (blancs) étaient sacrés, le poème annule doublement l'atrocité. La clameur du massacre aura été la matière première d'un silence : le silence autour duquel Zorrilla de San Martín, sans même y penser, a donné forme à sa contribution aux lâchetés de la mémoire collective.⁸⁷

García Méndez s'indigne du fait que, malgré son contenu, le poème ait pu connaître un extraordinaire succès littéraire et qu'il ait reçu des commentaires élogieux d'intellectuels de la taille de Miguel de Unamuno ou de Pedro Henríquez Ureña. Mais, de la même manière que

⁸⁵ Juan ZORRILLA DE SAN MARTIN, *Descubrimiento y conquista del Río de La Plata*, Ateneo de Madrid, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892, p. 9.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 10.

⁸⁷ Javier GARCÍA MÉNDEZ, *Tabaré o la leyenda blanca*, communication présentée au cours du colloque *L'Indien : naissance et évolution d'une instance discursive* à Montréal en avril 1991. Cf. Antonio Gomez-Moriana et Daniele Trotter (édit.), *L'Indien, instance discursive. Actes du Colloque de Montréal 1991*, Candiac, Canada, Balzac, col. L'univers des discours, 1993.

les idées qui, selon Riva Palacio, ne sont que *des travaux lentement et durement élaborés par une série de générations successives*⁸⁸, les prises de consciences sont longues elles aussi, et il faut toujours garder à l'esprit la distance qui nous sépare des faits et des propos que nous analysons.

L'ambassadeur péruvien initie sa présentation des peuples précolombiens, quant à lui, depuis une perspective relativement éloignée de cette vision. Si les tribus primitives, antérieures aux Incas, étaient encore sujettes selon lui à des idolâtries et des *superstitions puériles*, elles avaient cependant *l'idée d'un être suprême* et croyaient à *l'immortalité de l'âme*, ce qui constitue des raisons suffisantes pour penser qu'elles étaient perfectibles. De cette manière elles s'apparentaient aux peuples primitifs de l'Europe, ce qui permet à l'orateur, d'établir ensuite une comparaison pertinente entre la genèse de l'empire Inca et l'histoire de Rome.

L'unité linguistique et religieuse, l'organisation rigoureuse du travail, le développement du commerce et de l'industrie, les tissus et les métaux précieux, l'architecture monumentale, *les magnifiques routes consolidées par la pierre*, la culture des champs : tout contribue à susciter chez l'homme d'état péruvien qu'il est, la même admiration lyrique que le poète Zorrilla de San Martín avait exprimée envers la nature américaine. Mais cette fois, le « héros » c'est l'homme :

En généralisant l'unité de croyance et de langue, ils parvenaient à identifier les valeureux sentiments du cœur et à faciliter l'intime communication entre les peuples. Le tribut et le travail obligatoire ne généraient pas seulement de grosses rentes pour satisfaire les besoins de l'administration publique, mais ils garantissaient aussi le soutien des familles et combattaient l'oisiveté, *un défaut général de l'indien*, en libérant la société de tous les maux que ce vice peut occasionner. Avec la division des terres et des troupeaux on chercha le moyen de développer sans violence le culte, le trône et le peuple. Le labourage des terres était soigneusement protégé, et on l'augmentait, grâce à l'irrigation des terrains en friche. Pour le développement des industries agricoles, minières et autres, on fit des routes commodes et on établit un service de poste. En même temps que se mettaient en place ces dispositions protectrices, on édictait des lois pénales très sévères pour la répression des délits. Et pour veiller à l'accomplissement efficace de celles-ci, et pour faire respecter le Souverain et le Gouvernement, on établit des Décuries et des Centuries et le service militaire obligatoire, de sorte qu'il y avait des armées nombreuses disponibles au moment où on en avait besoin.⁸⁹

Au-delà de la comparaison possible avec l'Antiquité européenne, cette exposition de l'œuvre civilisatrice des Incas, suscite, finalement, des corrélations congrues avec le présent et prend presque, par moments, la forme d'un programme politique. Dans le difficile contexte péruvien de la fin du XIX^e siècle, la situation de la population indigène ne peut être plus critique, croulant sous le poids des terribles conditions sociales d'un développement économique agraire que dénonceront, décennie après décennie, des penseurs tels que Manuel

⁸⁸ Vicente RIVA PALACIO, *Establecimiento y propagación del Cristianismo en Nueva España*, Ateneo de Madrid, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892, p. 6.

⁸⁹ Pedro Alejandrino del SOLAR, *El Perú de los incas*, op. cit., 1892, p. 14-15.

González Prada, Juan Carlos Mariátegui, José María Arguedas et qu'il analyse méthodiquement, par exemple, la thèse doctorale de l'historien Jean Piel⁹⁰, qui décrit la lente et inexorable disparition des terres communautaires des Indiens entre 1840 et 1930, en raison de son absorption par la nouvelle « hacienda » capitaliste péruvienne et par conséquent la perte de leurs ressources économiques, de leurs droits juridiques et de leur identité culturelle.

La description que fait le premier vice-président du Pérou en 1892 de l'Empire Inca est donc plus que significative à ce titre. Ce n'est pas le poète ni le scientifique qui parle mais bien l'homme d'Etat, l'administrateur public. Peut-être voit-il dans *les maux* que l'administration inca parvenait à vaincre grâce à son extraordinaire organisation, les mêmes maux ataviques auxquels doivent faire face et que prétendent résoudre les hommes politiques péruviens de la fin du XIX^e siècle. Rien d'étonnant alors qu'Alejandro del Solar définisse l'oisiveté dans sa conférence comme *le défaut général de l'Indien*. C'est une idée très largement répandue dans la société péruvienne d'alors. Selon l'ambassadeur, la religion, l'ordre public, le travail et le service militaire sont les remèdes qui peuvent écarter l'Indien *des maux qu'occasionne ce vice*. Certains contemporains de Pedro Alejandro del Solar, comme l'écrivain Manuel González Prada, commencent déjà à adopter, pour leur part, des postures beaucoup plus rebelles, en affirmant que les véritables maux dont souffre l'Indien, sont ceux que la société et le gouvernement de l'époque exercent sur eux.

Même s'il ne partage pas ces points de vue, l'ambassadeur péruvien ne peut avoir vis-à-vis de l'Indien, et ce pour d'évidentes raisons nationales, la même approche, toutefois, que son homologue uruguayen. Ce qui pour le premier n'est plus que le souvenir idéalisé d'une disparition tragique mais irrémédiable, constitue pour le second une réalité tangible et incontournable. Par ailleurs, l'évocation d'un passé précolombien prestigieux, ne peut entraîner une appréciation équivalente, non plus, de la conquête et de la colonisation espagnole :

... il est vrai que les Incas ont eu un gouvernement puissant, des lois sages et justes, une société bien organisée et, même dans une certaine mesure, heureuse. Il s'agissait en fin de comptes d'une civilisation spéciale et assez avancée pour l'époque et les conditions dans lesquelles elle se trouvait.⁹¹

Quels bénéfices pouvaient leur apporter alors les Espagnols? Même s'il présente une description très flatteuse des Incas, l'orateur a pris soin, cependant, de signaler quelques aspects négatifs : le retard apparent des sciences et des lettres, les connaissances très rudimentaires des mathématiques et de l'astronomie, la méconnaissance de l'acier, l'ignorance dans laquelle on maintenait les masses, tout en réservant la culture pour les monarques et les sages religieux, de même que le manque de communication avec le monde extérieur. Evitant de parler ensuite de la violence exercée par les conquistadors lors de la conquête de l'empire Inca, il énumère finalement les principaux avantages suscités par la venue de ces derniers :

⁹⁰ Jean PIEL, *Capitalisme agraire au Pérou de 1840 à 1930*, Paris, Anthropos, 1975.

⁹¹ Pedro Alejandro del SOLAR, *El Perú de los incas*, op. cit., 1892, p. 16.

...la semence régénératrice des sciences dans toutes les branches du savoir humain; [...] les rayons calorifiques de la civilisation européenne, importée vers ces pays qui vivaient isolés et, de ce fait, étrangers aux progrès qui s'opéraient dans le monde; [...] et pour donner de l'éclat et de la saveur aux fruits que l'on allait produire, et pour dissiper les ténèbres que les erreurs religieuses projetaient sur l'intelligence, portant atteinte aussi au cœur, on apporta la lumière vivifiante de l'Evangile.⁹²

Ces conclusions qui corroborent les thèses des autres conférenciers espagnols de l'Ateneo comme Tomás de Reyna y Reyna (*Descubrimiento y conquista de Perú*) et Rafael Salillas (*El pacificador del Perú*), rejoignent aussi, finalement, les conceptions sociales et philosophiques qui ont cours habituellement en Amérique latine à cette époque. Dans le cadre de la perspective globale de lutte entre *civilisation et barbarie* on pense que les gouvernements et les institutions doivent avoir pour tâche de préparer l'intégration complète de *l'indigène* dans les cultures nationales largement occidentalisées. Dès 1815, en réalité, Simon Bolivar définissait en ces termes la nationalité américaine :

[...] nous ne sommes ni Indiens ni Européens, mais une espèce intermédiaire entre les légitimes propriétaires du pays et les usurpateurs espagnols : étant en somme des américains de naissance, et nos droits, ceux de l'Europe, nous devons les défendre contre ceux (des habitants naturels) du pays, et nous, nous y maintenir contre l'invasion des envahisseurs. Nous nous trouvons ainsi dans la situation la plus extraordinaire et la plus complexe.⁹³

Ayant récupéré, d'une part, les terres des *légitimes propriétaires du pays* et héritières d'autre part des droits et de la culture des Européens, les nations américaines, qui forment en réalité des ensembles divers et bigarrés, ne parviennent cependant à se défaire des modèles uniformes européens. L'un des penseurs latino-américains les plus influents de la génération antérieure, Domingo Faustino Sarmiento (1811-1888), avait l'habitude d'imputer directement au *sang indien* et aux traditions culturelles indigènes de l'Amérique latine, la responsabilité du retard économique des républiques du Sud par rapport à l'Amérique anglo-saxonne :

... en quoi se distingue la colonisation du Nord de l'Amérique? Dans le fait que les Anglo-saxons n'ont accepté les races indigènes, ni comme associées, ni comme esclaves dans leur constitution sociale. En quoi se distingue la colonisation espagnole ? En ce qu'elle en a fait un monopole de sa propre race qui sortait à peine du Moyen-Age lorsqu'elle est venue en Amérique et qui a absorbé dans son sang une race préhistorique servile. ¿Que reste-t-il donc à faire pour que cette Amérique-ci suive les destinées prospères et libres de l'autre? Elle doit se mettre au même niveau, et elle commence à le faire déjà, avec les autres races européennes en corrigeant le sang indigène avec les idées modernes, en mettant fin au Moyen Age.⁹⁴

⁹² *Ibid.*, p. 17

⁹³ Simón BOLIVAR, *Cartas de Jamaica*, in *Escritos políticos*, Madrid, Alianza Editorial, 1990, p. 69.

⁹⁴ Domingo Faustino SARMIENTO., *Conflicto y armonía de las Razas en América, Segunda Parte póstuma, 1888*, in *De la República posible a la República verdadera* (1880-1910), Biblioteca del Pensamiento Argentino, III, Espasa Calpe Argentina, Buenos Aires, 1997, p. 192.

Cette vision est celle qui justifie, tantôt l'éradication, dans les cas les plus extrêmes (conquête du désert argentin, extermination des Charrúas en Uruguay, etc.), tantôt l'intégration forcée des masses indigènes par le biais du travail, de l'éducation ou de l'enrôlement dans l'armée, tantôt le « blanchiment » des populations latino-américaines grâce à l'afflux massifs d'immigrés en provenance d'Europe.

Dans son évocation historique, Vicente Riva Palacio, en revanche, offre une image sensiblement différente des aborigènes mexicains et révèle des conceptions personnelles divergentes qui s'inspirent d'abord des écrits mêmes des premiers évangélistes du Nouveau Monde. S'appuyant, par exemple, sur la *Historia de los indios de la Nueva España* de Toribio de Motolinía,⁹⁵ l'orateur affirme que :

Au contraire, le fond du caractère des Indiens est fait de douceur et de résignation, et à l'exception de la tache noire des sacrifices humains, ils avaient une religion douce et morale. ⁹⁶

Face aux visions traditionnelles qui, pour légitimer la conquête, évoquent la cruauté des Aztèques, le conférencier justifie les sacrifices, comme l'expression d'un retard dans l'évolution de la civilisation, mais qu'il présente comme une caractéristique commune, en définitive, de tous les peuples du monde, rejoignant de ce fait l'approche de Alejandrino del Solar lorsqu'il compare les Incas aux Romains. L'ambassadeur mexicain rappelle que les Phéniciens, les Tyriens, les Carthaginois, les Gaulois, et même les Hébreux ont pratiqué les sacrifices humains, les Aztèques ne se différenciant donc, pas tant que cela, des ancêtres des peuples européens :

On a cru vulgairement que le peuple mexicain, c'est-à-dire, celui que les Espagnols ont trouvé et qui constituait le peuple de Moctezuma, était un peuple terrible, sanglant et cruel, puisqu'il intégrait dans sa religion le sacrifice des victimes humaines. Mais ceci n'est pas une preuve des instincts féroces d'un peuple, mais de l'état de retard dans lequel se trouve sa civilisation. [...] L'idolâtrie est la fille de l'ignorance; mais toutes les idolâtries ont pour base la terreur, la peur de la divinité et la petitesse de l'homme en présence des grandes manifestations de la Nature, quand il ne les comprend pas et ne peut les expliquer que par l'action directe d'un Dieu, comme une menace ou comme un châtement. ⁹⁷

Dans les remarques de Riva Palacio, on perçoit le souci de l'historien de placer les faits dans une perspective à la fois globale et nationale. Il s'agit, non seulement d'assumer les conséquences de la conquête menée par des ancêtres espagnols communs, mais aussi et surtout de valoriser l'héritage préhispanique comme un élément constitutif de la nationalité mexicaine. En ce sens Riva Palacio diffère radicalement des autres conférenciers latino-américains, même si ses conclusions, alors, peuvent sembler parfois similaires.

⁹⁵ Toribio de MOTOLINÍA, *Historia de los indios de la Nueva España / Fray Toribio de Benavente*; edición de Claudio Esteva Fabregat, Dastin, Las Rozas (Madrid), 2001.

⁹⁶ Vicente RIVA PALACIO, *Establecimiento y propagación del Cristianismo...*, op. cit., 1892, p. 19.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 18-20.

Au Pérou selon Alejandro del Solar, la conquête et la colonisation sont parvenues à transformer *un ensemble de peuples incultes en une nation civilisée*, prête à affronter les défis de la modernité. Les bonnes causes, explique-t-il, *produisent forcément des effets bénéfiques*. Le message final de sa conférence est explicite et s'adresse non seulement à l'Espagne mais à toute l'Europe :

Je devrais conclure ici si je n'avais l'assurance que les personnes très distinguées et illustrées qui ont organisé ces conférences, n'ont pour objectif autre chose que d'offrir simplement des soirées illustratives en histoire, en littérature et dans les sciences purement spéculatives. [...] Aujourd'hui le Pérou, animé d'une vitalité qui emporte les nations sur la voie du progrès, offre à l'Europe ses richesses presque inépuisables, dans ses mines et dans ses immenses terrains vierges, pour recevoir des émigrations qui pourront l'exploiter avec profit [...] ⁹⁸

Dans le cas de Zorrilla de San Martín, c'est une sorte de nostalgie lyrique des temps héroïques qui domine. Les objectifs sont semblables mais ils s'expriment davantage en terme de fidélité aux traditions sociales et religieuses hispaniques. Le poète justifie par ailleurs les actes condamnables, commis au cours de la conquête et de la colonisation, par les circonstances géographiques et historiques :

[...] les conquistadors en Amérique ont dû souffrir de l'influence du milieu dans lequel se développait leur action d'une manière presque inévitable; et en ce qui concerne les charges fondées qui pèsent sur les abus répréhensibles des aventuriers qui ont exploité les systèmes de la *encomienda* ou de la *mita* dans des conditions de cruauté, après avoir soumis l'indien, on pourrait répondre avec amertume, mais aussi avec vérité, en reprenant la forme graphique du poète : les crimes furent ceux de leur temps; non ceux de l'Espagne. ⁹⁹

La grande vallée du Río de la Plata, cependant, a eu la chance, d'après le poète, de ne pas disposer de métaux précieux. Le conquistador s'y est donc transformé rapidement en colon, pour créer une société rurale que Zorrilla de San Martín idéalise par rapport à celle qui caractérise les régions minières :

... la première action externe des colons [...] c'est l'exportation; non de cet or là qui est la cause de tant d'oppressions et de malheurs dans d'autres régions, et que dans ce cas, plus que dans tout autre circonstance on pourrait qualifier de *vil métal*, car il n'a enrichi ni l'Espagne ni l'Amérique; non plus de cet or là qui a engendré les *encomiendas*, la distribution des terres et des hommes dans laquelle l'homme n'est devenu qu'un accessoire; mais l'exportation de peaux et sucres, le produit reproducteur, celui qui faisait qu'il n'y avait pas d'esclaves ni de seigneurs, mais aux côtés des propriétaires, des bergers et des humbles agriculteurs qui partageaient néanmoins avec leurs maîtres les pénuries de la vie et partageaient aussi avec eux le même pain. ¹⁰⁰

Cette situation particulière du Río de La Plata explique peut-être que des peuples indigènes comme les Charrúas aient réussi à survivre jusqu'à l'indépendance sans s'intégrer à

⁹⁸ Pedro Alejandro del SOLAR, *El Perú de los Incas*, Ateneo de Madrid, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892, p. 16-18.

⁹⁹ Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, *Descubrimiento y conquista del Río de La Plata*, op. cit., 1892, p. 24.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 23.

la société coloniale. Les Indiens de la Nouvelle Espagne, en revanche, ne bénéficièrent pas du même traitement. Les propriétaires des *encomiendas* les regardaient, d'après Riva Palacio, comme *des bêtes de charge ou des machines de travail que l'on pouvait acquérir facilement et avec peu d'efforts et ils ne se préoccupaient pas de la vie de ces malheureux qu'ils sacrifiaient pour satisfaire leur moindre caprice*. Afin de mettre en évidence que l'évangélisation n'a pas pu être seulement *le résultat de la prédication, du catéchisme ni de la persuasion*, l'ambassadeur mexicain évoque l'extraordinaire violence et la rapidité de la propagation de la foi chrétienne, les prêtres espagnols étant parvenus à convertir en très peu d'années des millions d'Indiens :

Ce n'est pas la prédication de l'apôtre qui a arraché aux peuples vaincus le culte de leurs idoles, mais l'épée du conquérant et la hache et la torche du soldat, qui renversaient les dieux des autels et mettaient le feu aux temples. ¹⁰¹

L'historien se hasarde même à établir un parallèle entre la rapide propagation du christianisme dans la Nouvelle Espagne et l'expansion de l'islam à l'époque de Mahomet et de ses successeurs. La comparaison qui n'est pas dénuée de sens, du fait de la dimension géographique des deux phénomènes et de la similitude des méthodes employées, est cependant très audacieuse en Espagne. Comparer l'expansion musulmane avec l'évangélisation chrétienne c'est commettre un pêché peut-être plus grave en 1892 que de mettre en cause les mérites de la conquête espagnole en Amérique.

La grande difficulté de communication entre les Espagnols et les Indiens qui parlaient pas moins de 280 langues différentes, était un autre motif, selon Riva Palacio, qui démontre que la prêche et la dévotion des missionnaires n'ont pu être le véritable moteur de la conversion massive des Indiens :

Les peuples vaincus par les Européens dans ces terres qu'on appelait les Indes, n'avaient pas la moindre idée de la doctrine chrétienne, ni du culte catholique; mais ils voyaient leur conversion à cette doctrine et à ce culte comme la conséquence nécessaire de leur défaite au combat, comme l'indispensable condition pour affirmer leur dépendance et leur soumission au monarque espagnol [...]. En plus, les vaincus américains, qui avaient tout à craindre des conquistadors, avaient fini par croire que le baptême était la puissante égide qui pouvait les mettre à l'abri des cruautés et des persécutions, et c'est pour cela que les peuples se présentaient en masse, demandant aux missionnaires de leur administrer le baptême, comme s'ils étaient à la recherche des garanties précieuses de la liberté et de la vie [...]¹⁰²

Tandis que les propriétaires espagnols cherchaient par tous les moyens que l'on déclarât les Indiens *incapables de tout sacrement*, encouragés par certains théologiens et jurisconsultes, de nombreux prêtres du Nouveau Monde, en particulier des franciscains et des dominicains, essayaient de soulager la souffrance des Indiens et de défendre leurs droits devant la couronne espagnole. L'orateur définit respectivement, les uns comme *les apôtres de*

¹⁰¹ Vicente RIVA PALACIO, *Establecimiento y propagación del Cristianismo en Nueva España*, Ateneo de Madrid, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892, p. 10.

¹⁰² *Ibid.*, p. 14.

la charité et les autres comme *les représentants du droit*, tout en louant au passage les vertus des *Leyes de Indias*, cet ensemble de décrets édictés par la monarchie espagnole pour protéger les Indiens, et dont il vante l'esprit moderne et libéral. Mais le bilan de l'évangélisation garde malgré tout le sceau indélébile de la violence qui l'a caractérisée. Vicente Riva Palacio considère, par exemple, les manifestations de la religiosité des descendants des Indiens mexicains à son époque, comme une conséquence de *la violence au moyen de laquelle on a obligé les vaincus à recevoir la religion des vainqueurs*. Le syncrétisme et la tristesse sont deux expressions qui semblent définir la pratique religieuse héritée de l'évangélisation forcée :

En raison de la manière violente par laquelle s'est établi le Christianisme entre les Indiens; du fait du caractère de la race et de cette profonde tristesse qui demeure chaque fois qu'il se produit un changement de religion, comme dit Saint Jean Chrysostome, et peut-être aussi à cause de l'inévitable loi de l'hérédité qui a transmis cette tristesse aux générations successives, il y a dans le fond du Christianisme des Indiens, beaucoup de tristesse et de mélancolie. ¹⁰³

C'est à partir de ces éléments et d'autres effets encore de la colonisation espagnole que se génèrent les ingrédients d'une nationalité mexicaine autonome, dotée d'un mode particulier d'interprétation sensorielle et spirituelle de sa propre existence sociale et religieuse. Des trois conférenciers latino-américains de L'Ateneo de Madrid, Vicente Riva Palacio est le seul finalement, qui revendique réellement le lien, la continuité de l'histoire, alors que les autres perçoivent davantage l'arrivée des Espagnols comme une rupture radicale et efficiente avec le passé.

Les Espagnols ne vont pas s'y tromper. Antonio Sánchez Moguel lorsqu'il évalue les conférences latino-américaines de son cycle, n'oublie pas de définir, au passage, quels sont les modèles opportuns et les limites à ne pas franchir. Après avoir encensé *l'éloquente gratitude américaine envers la Mère Patrie*, exprimée par Juan Zorrilla de San Martín, il remercie l'ambassadeur péruvien de ne pas avoir cédé à l'influence néfaste de certains historiens de son pays :

le fait de ne pas s'être laissé emporter par les éloges exagérés que certains historiens de sa patrie dispensent à la civilisation des Incas, aux dépens de la civilisation espagnole, constitue une circonstance extrêmement recommandable et qui certifie son haut niveau de culture et d'intelligence. ¹⁰⁴

Les remerciements à l'intention de Vicente Riva Palacio, en revanche, ne dissimulent pas certains avertissements sévères. *Quel que soit le point de vue qu'on adopte*, avoue-t-il néanmoins, *il faut reconnaître forcément que l'illustre conférencier a été largement à la hauteur*. Son sens critique ajoute-t-il, *informé des doctrines de la sociologie positiviste, est à même de susciter des polémiques exacerbées...* C'est à peine si l'historien espagnol parvient à

¹⁰³ *Ibid.*, p. 27.

¹⁰⁴ Antonio SÁNCHEZ MOGUEL, *Las conferencias americanistas, Discurso resumen, op. cit.*, p. 230.

cachier l'indignation que lui provoque la comparaison établie par l'ambassadeur entre les conquistadors et les évangélistes espagnols et les descendants de Mahomet :

Quelle différence tellement radicale entre les moyens employés par le christianisme dans le Nouveau Monde et ceux utilisés par les musulmans pour la propagation de l'islamisme! ¹⁰⁵

L'appréciation de l'œuvre des missionnaires de la Nouvelle Espagne lui semble cependant *plus conforme à la vérité historique* et la description de leur abnégation et de leur sacrifice, *remarquable par son exactitude*.

On le voit bien, il existe encore des obstacles difficiles à franchir. Ces limites imposées par l'époque, mais aussi et davantage par les circonstances de la rencontre péninsulaire de 1892, expliquent certainement, au moins en partie, l'absence de véritables historiens latino-américains, en dehors de Vicente Riva Palacio, aux conférences de l'Ateneo. Ce qui fait véritablement l'originalité de cet orateur mexicain par rapport aux deux autres, ce n'est pas tant qu'il soit plus intraitable que les autres envers les conquérants et les colonisateurs espagnols du XVI^e siècle, mais c'est justement qu'il semble avoir compris, comme le souligne opportunément José Ortiz Monasterio¹⁰⁶, que le rôle de l'historien « moderne » n'est plus de juger mais de comprendre.

L'histoire de nos Indiens d'Amérique

La présence de cultures et de civilisations très anciennes sur le territoire de l'Amérique latine, on l'a déjà dit, est un ingrédient essentiel du processus de construction identitaire dans lequel se lancent les nouvelles nations hispano-américaines. Lorsque l'indien n'existe pas, n'existe plus ou n'intéresse pas tel quel, on peut si nécessaire le réinventer. C'est un peu le cas du *Tabaré* de Zorrilla de San Martín, cet indien métis aux yeux bleus, qui serait le fruit d'un viol commis par un cacique charrúa sur une blanche captive espagnole. Les rôles ont été totalement renversés : les vrais Charrúas, qui viennent d'être exterminés en 1832 par les Uruguayens eux-mêmes, sont devenus les êtres cruels et allochtones qui cherchent à dévaster un monde qui ne leur a jamais appartenu. Seul Tabaré, que Zorrilla définit comme *l'indien impossible*, le *sauvage avec des larmes*, semble échapper au destin de son peuple aborigène, pour incarner du fait de sa double origine, *l'une charrúa, l'autre humaine*, une sorte de syncrétisme uruguayen idéal.¹⁰⁷ Mais, dans la plupart des cas, à côté de l'indien mythique, l'indien réel est ignoré ou rejeté. Les nouvelles nations qui ont succédé aux vice-royautés espagnoles ne se sont pas contentées de les maintenir au plus bas de l'échelle économique et sociale, elles leur ont attribué les défauts et les vices les plus méprisables du caractère humain : l'ignorance, la grossièreté, la paresse, l'alcoolisme, le fanatisme, l'obscénité, la

¹⁰⁵ *Ibid.*, 225-226.

¹⁰⁶ José ORTIZ MONASTERIO, *Estudio preliminar*, in Vicente RIVA PALACIO, *Ensayos históricos, Obras completas*, Vol. IV, México, Conaculta, UNAM, Instituto Mexiquense de Cultura, Instituto Mora, 1997, p. 43.

¹⁰⁷ Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, *Tabaré*, Editorial Porrúa, S.A., México 1989.

saleté. Pour certains, comme pour Sarmiento¹⁰⁸, puisque l'indien est définitivement un être imperfectible, il faudrait corriger le sang indigène par du nouveau sang européen. Mais le plus souvent, les Indiens sont maintenus à l'écart, le plus loin possible du nouveau modèle identitaire national où seul l'Indien mythique, quand il existe, a droit de cité. Dans le monde réel, l'indien, par définition, c'est l'autre, celui que je ne suis pas, celui que je ne veux pas être. Pourtant l'indien est bien là, et sa présence est même parfois massive dans certains pays. Alors, lorsqu'on ne parvient pas à l'éradiquer, ou dans le meilleur des cas à l'intégrer, il reste encore la possibilité de l'étudier. Ce n'est pas une pratique nouvelle : les prêtres espagnols le faisaient déjà au XVI^e siècle et les penseurs illustrés les imitèrent au XVIII^e. Avec la naissance et le développement des nouvelles sciences de l'homme au XIX^e, les approches et les méthodologies se sont diversifiées et multipliées tout en valorisant le territoire latino-américain comme un vaste champ d'expérimentation. Pour les intellectuels de l'Amérique latine c'est une véritable aubaine que de ne pas avoir à courir la planète pour étudier des *spécimens de races inférieures*. Pour les élites bourgeoises c'est encore une autre façon de se situer au niveau de l'Europe. C'est ainsi, par exemple, sensiblement à la même époque, que Manuel González Prada juge l'ethnologie, l'une de ces nouvelles sciences à la mode :

Quelle commode invention que l'Ethnologie dans les mains de certains hommes! Une fois que l'on a admis la division de la société en races supérieures et en races inférieures, que l'on a reconnu la supériorité des blancs et par conséquent leur droit à monopoliser le gouvernement de la planète, rien de plus naturel alors que la suppression du noir en Afrique, du peau rouge aux Etats-Unis, du talago au Philippines, de l'indien au Pérou. Comme dans la sélection ou élimination des faibles et inadaptables, la suprême loi de la vie se réalise, les éliminateurs ou les supprimeurs violents ne font qu'accélérer l'œuvre lente et paresseuse de la nature : il abandonnent le pas de la tortue pour adopter le galop du cheval.¹⁰⁹

A la fin du XIX^e siècle les études anthropologiques qui s'intéressent aux aspects physiques des populations indigènes *primitives*, mais aussi aux caractéristiques de leur habitat, de leur alimentation, de leurs rituels ou de leur artisanat, ont pris l'habitude d'organiser en Europe de grandes expositions destinées à vulgariser ces connaissances auprès du grand public. Les Indiens *sauvages* sont ainsi exhibés au regard des habitants du *monde civilisé*. Ils finissent parfois dans des foires, voire même dans des zoos. En France, récemment, l'histoire de quatre Indiens charrúas ramenés en 1833 par François de Curel, le directeur du collège oriental de Montevideo, a refait couler de l'encre dans la presse à ce sujet, le gouvernement uruguayen ayant sollicité le rapatriement du corps de l'un de ces hommes, conservé au Musée d'Histoire Naturelle de Paris. Il s'agissait d'un groupe de survivants de l'opération militaire menée contre les Charrúas en 1831 et qui fut emmené dans la capitale française pour y être observé comme objet d'étude et de curiosité publique. Une fois l'intérêt

¹⁰⁸ Domingo Faustino SARMIENTO., *Conflicto y armonía de las Razas en América*, op. cit., 1997, p. 192.

¹⁰⁹ Manuel GONZÁLEZ PRADA, *Nuestros Indios* (1904), in *Horas de lucha*, Lima, 1908 – Edition numérique: [http : //www.ensayistas.org /antologia/XIXA/gzlezprada](http://www.ensayistas.org/antologia/XIXA/gzlezprada)

scientifique (et phrénologique en particulier) satisfait¹¹⁰, les Indiens furent rapidement cédés au responsable d'un cirque qui les obligea à se donner en spectacle et à se nourrir de viande crue comme des animaux sauvages. On perdit ensuite leur trace en 1834 à Lyon, lorsqu'une jeune femme du groupe qui venait d'accoucher mourut à l'Hôtel-Dieu, laissant son compagnon s'enfuir avec l'enfant. Mónica Quijada raconte également comment à la fin du XIX^e siècle en Argentine les vieux caciques indiens finissent par se retrouver littéralement parmi les pièces des musées, ces nouvelles institutions de la société bourgeoise qui remplissent en réalité une double fonction :

En effet les musées ne sont pas seulement des *temples du savoir* comme on les a appelés, ni de simples moyens de popularisation de la connaissance. Leur rôle fondamental, surtout dans le contexte des constructions nationales du XIX^e siècle, a été d'agir comme organisateurs et unificateurs matériels des imaginaires collectifs, en servant d'instrument à l'incorporation par l'ensemble de la société, des valeurs et de la cosmologie particulière des élites. Plus particulièrement les musées d'histoire naturelle eurent pour rôle de façonner symboliquement la continuité séculaire de la *nation*, concrétisée par les manifestations de la nature -anthropologiques, zoologiques, botaniques, etc. - dans leur marche évolutive sur le territoire partagé.¹¹¹

Pour illustrer son analyse du phénomène, Quijada évoque l'histoire du cacique patagon Inacayal. Dans les années 1860-1870, cet indien est d'abord approché par des grands explorateurs de la Patagonie, qui le représenteront par la suite dans leurs ouvrages scientifiques comme un grand chef *entouré de sa famille et chassant des nandous et des guanacos à la tête de sa tribu*, tout en négociant des traités avec le gouvernement argentin. Quelques années plus tard, en 1888, on retrouve le cacique qui a fini ses jours au Musée de la Plata, au milieu d'une collection de photographies anthropologiques et d'études psychologiques, *avec son squelette, son cerveau, son cuir chevelu et son masque mortuaire exposés dans les galeries de l'institution*. En Patagonie, on étudie alors deux Indiens spécifiques, le *Patagon ancien*, un habitant qui aurait habité le territoire à l'époque préhistorique, et le *Patagon contemporain*, représentant un stade postérieur mais encore *archaïque* de l'évolution. Dans leur constante quête de l'identité nationale, les intellectuels argentins ne parviennent pas à trouver d'autres choix, en réalité, lorsqu'ils prétendent élever le Patagon au rang des ancêtres mythiques de la nation, que d'éliminer le modèle vivant :

En effet l'adoption du Patagon ancien comme l'ancêtre commun n'était possible que sur le principe de l'extinction de l'indigène actuel en tant que représentant des stades les plus anciens de l'évolution. Parce que la notion d'ancêtre impliquait la continuité dans le temps, non une continuité pratique mais une continuité soumise au mécanisme de l'évolution associée à la loi du progrès, qui dans le cas particulier de l'Argentine de la seconde moitié du XIX^e siècle configurait le modèle de la *nation civilisée*. Dans la *nation civilisée*, il n'y avait pas de place pour des fossiles vivants. Ainsi

¹¹⁰ Cf. en particulier les travaux du phrénologue Pierre Marie Alexandre Dumoutier (1797-1871), *Considérations phrénologiques sur les têtes de quatre Charruas. Lues à la séance annuelle de la Société, le 22 août 1833*, Paris, Journal de la Société phrénologique de Paris, 1833, Vol. 2, n° 5, p. 74-103.

¹¹¹ Mónica QUIJADA, *Ancêtres, citoyens, pièces de musée...*, op. cit. 1998, p. 264.

l'indigène patagon n'avait-il que deux destins possibles : se transformer en pièce de musée, ou en citoyen de la nation.¹¹²

Il est bon de garder toutes ces considérations à l'esprit lorsqu'on analyse les célébrations espagnoles de 1892. Le *Congrès des Américanistes* de La Rábida, le *Congrès Géographique* de Madrid ou l'*Exposition Historico-Américaine*, ne s'inscrivent-ils pas en réalité dans la même perspective que les musées de Sciences Naturelles? Que cherche-t-on à montrer aux Européens en exposant des masques et des haches de pierre préhispaniques à Madrid? Du côté des Latino-américains, on retrouve encore sur cette question la même ambiguïté, la même hésitation trouble entre la fascination et la répulsion, entre la revendication et le rejet, entre l'assimilation et la distinction, entre l'objet et le sujet. Un certain nombre de délégués rédigent des mémoires sur ces thèmes ou remettent des articles aux revues espagnoles. Examinons à présent quelques approches diverses, concernant les populations et les cultures primitives de plusieurs régions d'Amérique Latine.

Soledad Acosta de Samper (sur un ton certes moins lyrique que l'ambassadeur uruguayen) adopte également la vision cosmogonique de Juan Zorrilla de San Martín dans une série d'articles, publiés dans la revue *El Centenario*, sous le titre très géographique de *Descripción del Istmo de Panamá en el siglo XVI*.¹¹³ Elle s'y montre, en réalité, davantage fascinée par la flore et la faune extraordinaires des lieux qu'elle décrit que par leurs habitants, dont elle esquisse une analyse sommaire, fortement influencée par les théories darwiniennes et anthropologiques et les considérations religieuses de son temps :

Qui étaient ces hommes et à quelle race appartenaient-ils? Le plus probable c'est que ce devait être des tribus dégénérées de familles plus civilisées qui existaient encore au Nord de l'Isthme lorsque arrivèrent les Espagnols; de même que les habitants du Mexique et du Yucatán étaient incontestablement des races dégénérées d'une autre plus civilisée qui a laissé ses traces dans des ruines monumentales, déjà détruites quelques siècles avant que Christophe Colomb ne découvrit le Nouveau Monde. Les tribus presque sauvages qui peuplaient l'Isthme provenaient probablement de familles qui s'étaient séparées du tronc paternel et qui, cherchant de nouvelles terres, s'étaient perdues dans ces solitudes. [...] Elles n'allaient pas des ténèbres vers la lumière, non, elles avaient laissé la lumière au contraire pour se plonger dans l'obscurité. L'homme abandonné à lui-même, sans connaître le véritable Dieu, n'est pas susceptible d'améliorer son intelligence et il perd chaque jour un peu de la culture apprise au cours de son enfance.¹¹⁴

Ce qui est remarquable dans de discours de Acosta de Samper, c'est la présence constante et inflexible de cette opposition classique, « civilisation et barbarie », qui conduit le fil de sa réflexion. Face aux *progrès* de la civilisation *moderne*, elle présente la *dégénérescence* de tribus solitaires et sauvages. Alors que le monde moderne *avance*, les peuples primitifs *reculent*. Les Européens poursuivent leur avancée depuis l'*obscurité* de la

¹¹² *Ibid.*, p. 270-271.

¹¹³ Soledad ACOSTA DE SAMPER, *Descripción del Istmo de Panamá en el siglo XVI*, El Centenario, Tomo I, *op. cit.*, 1892, p. 256-261, 414-419, 444-449.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 416.

préhistoire en direction de la *lumière* des sciences et de la foi catholique, les indigènes viennent, quant à eux, d'une probable lumière qui s'est éteinte, et avancent inexorablement à pas perdus vers les ténèbres. On ne peut changer le cours des choses : c'est une loi de la nature, une décision de Dieu. Dans ces conditions tout est justifiable, aussi bien la situation actuelle dans laquelle se trouvent les populations d'origine indienne, que le massacre des indigènes du XVI^e siècle par les conquérants espagnols :

Elles nous semblent absurdes, évidemment, ces lamentations de ceux qui s'affligent du tableau cruel, certainement, mais sans doute nécessaire et dicté par les décrets du Très-Haut, de l'élimination des aborigènes de l'Amérique au moment de l'arrivée de l'homme civilisé.¹¹⁵

Le jeune compatriote de Soledad Acosta de Samper, Ernesto Restrepo Tirado, poursuit et complète cette description des habitants primitifs de la Colombie, en insistant pour sa part sur les mœurs dépravées des indigènes, devant les spécialistes du Congrès des Américanistes :

Tout au moins en ce qui concerne les tribus colombiennes, on peut assurer qu'elles se livraient à de tels vices que le moment de leur disparition ou de l'extermination des unes par les autres ne semblait pas loin. Je pense donc qu'à cette époque aucune autre nation n'avait fait de conquête aussi humanitaire et aussi remarquable que celle que réalisa la nation espagnole; aucune des archives du monde ne conserve non plus des lois aussi humanitaires et conciliatrices...¹¹⁶

On le voit, chez les Latino-américain comme chez les Espagnols, l'existence du corpus juridique formant les « lois des Indes » (Leyes de Indias), est un argument habituel de ceux qui cherchent à légitimer la conquête et la colonisation espagnoles. Mais ces lois monarchiques destinées officiellement à protéger les Indiens furent-elles véritablement appliquées? Personne ne semble le mettre en doute lors des rencontres espagnoles de 1892. En Amérique latine, en revanche, tout le monde n'est pas du même avis et ils se trouve des intellectuels tels que José Martí ou González Prada, encore une fois, qui dénoncent les paradoxes et l'inefficacité des mesures juridiques prise par la couronne espagnole :

... officiellement on ordonnait l'exploitation du vaincu et on demandait de l'humanité et de la justice aux exécuteurs de l'exploitation; on prétendait ainsi qu'on commette humainement des iniquités ou qu'on accomplisse équitablement des injustices. Pour extirper les abus il aurait fallu abolir les *repartimientos* et les *mitas*, en deux mots, changer tout le régime colonial. Sans les travaux de l'indien américain on aurait vidé les coffres du trésor espagnol. Les richesses envoyées des colonies vers la Métropole n'étaient que du sang et des larmes, transformés en or.¹¹⁷

¹¹⁵ *Ibid.*

¹¹⁶ Ernesto RESTREPO TIRADO in *Congreso de Americanistas*, cité par Salvador BERNABEU ALBERT, *El IV Centenario del descubrimiento de América en España*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1987, p. 78.

¹¹⁷ Manuel GONZÁLEZ PRADA, *Nuestros Indios*, op. cit., 1904.

Auteur en 1892 de deux ouvrages spécialisés, *Estudio sobre los aborígenes de Colombia*¹¹⁸ et *Ensayo etnológico y arqueológico de la Provincia de los Quimbayas en el Nuevo Reino de Granada*¹¹⁹ et en partie rédacteur du catalogue colombien de l'Exposition Historico-Américaine¹²⁰, Restrepo Tirado, qui s'est formé à Paris, est à trente ans à peine, un spécialiste reconnu des questions archéologiques et ethnologiques colombiennes. Malgré les jugements sévères qu'il porte sur le niveau de développement, les mœurs et les croyances des populations originelles de son pays, il reconnaît, dans un article rédigé pour la revue *El Centenario*, l'habileté artistique et la créativité de certains peuples qui semblent exercer sur lui, tout de même, une fascination certaine :

La tribu des Quimbayas, presque inconnue des savants américanistes, apparaît pour la première fois dans une exhibition en affichant une richesse et un goût artistique qui dépassent tout ce qu'ont montré jusqu'à présent les peuples américains disparus. On y voit briller aussi les produits de la sage nation des Chibchas, très inférieurs dans leur fabrication, mais d'une valeur inestimable, en revanche, pour l'archéologue en raison du symbolisme qu'ils contiennent. Chibchas et Quimbayas formaient des peuples puissants, qui séparaient les tribus barbares, indomptables et guerrières, qui habitaient la cordillère Centrale des Andes et les berges des eaux abondantes du Magdalena. Les premiers avaient la patience des Chinois pour la fabrication de leurs bijoux; les seconds possédaient la riche imagination des peuples orientaux pour tisser des légendes et concevoir des dieux, que leurs mains peu habiles, laissaient à peine entrevoir.¹²¹

Le délégué colombien établit de fait une véritable hiérarchie des peuples et tribus primitives, fondée sur son observation personnelle et en fonction d'une échelle de valeurs propre aux réflexions ethnologiques de son époque. En tant qu'émissaire colombien, expert dans des domaines encore méconnus de la communauté scientifique internationale, il exprime également la volonté du pays d'organiser de manière autonome ses propres recherches historiques et archéologiques.

Un autre délégué latino-américain s'intéresse aussi de près aux qualités esthétiques des populations anciennes. C'est le jeune poète Rubén Darío, le nouveau chantre du modernisme qui juge que la réception de l'héritage préhispanique est d'abord une affaire sensorielle, artistique, et mystique :

Les Indiens possédaient des langues harmonieuses et rythmiques, des langues mystérieuses et onomatopéiques. Ils n'ignoraient pas la valeur divine de la Poésie. Ils aimaient le symbole et le vers. Chez les Mexicas un prince rime des odes et des oraisons; parmi les tribus équatoriennes, l'une d'elles possède deux dialectes, l'un suave et tranquille qu'elle emploie en temps de paix,

¹¹⁸ Ernesto RESTREPO TIRADO, *Estudios sobre los aborígenes de Colombia : primera parte*, Imp. de La Luz, Bogotá, 1892.

¹¹⁹ Ernesto RESTREPO TIRADO, *Ensayo etnográfico y arqueológico de la provincia de los Quimbayas en el Nuevo Reino de Granada*, Imp. de La Luz, Bogotá, 1892.

¹²⁰ Ernesto RESTREPO TIRADO, *Catálogo de los objetos que presenta el Gobierno de Colombia a la Exposición Histórico-Americana de Madrid / por D. Ernesto Restrepo y Tirado y D. Isaac Arias*, 1892.

¹²¹ Ernesto RESTREPO TIRADO, *Orfebrería de las tribus Quimbaya y Chibcha*, *El Centenario*, Tomo 3, op. cit., 1892, p. 342.

l'autre âpre et vibrant qu'elle utilise pour la guerre. Les serfs de l'Inca symphonisent leurs peines à travers les attendrissantes musiques du yaravi; et en Amérique Centrale, le poète cyclique du Popol-Vuh élève l'âme de sa race.¹²²

Dans l'héritage des populations des peuples primitifs de l'Amérique, les nouvelles nations hispano-américaines pourront puiser d'après Darío, outre de riches patrimoines artistiques et culturels, de véritables référents identitaires et esthétiques. L'art latino-américain, rajeuni ainsi d'une incroyable manière, pourra alors expérimenter des sensations et des vérités inédites :

Les objets que la république du Nicaragua exhibe aujourd'hui à l'Exposition Historico-Américaine, peuvent donner à peine une légère idée de ses arts précolombiens. [...] L'ancienne civilisation américaine attire l'imagination des poètes. Un Lecomte des Lisle arracherait des sources poétiques de la vieille Amérique, les poèmes monolithiques, de merveilleux chants barbares, des révélations d'une beauté inconnue. Et l'art pourrait avoir alors *un frémissement nouveau*.¹²³

A travers ses réflexions originales à l'époque, le poète Rubén Darío se pose quelque part en visionnaire, s'inscrivant littéralement dans une modernité de jugement qui préfigure dans une certaine mesure les grands bouleversements esthétiques du XX^e siècle. Il laisse en effet loin derrière lui, les esprits romantiques attardés dans la construction idéale et mythique d'une société imaginée autour d'Indiens symboliques et artificiels, pour poser un regard inhabituel sur l'art des peuples originels, qui libère les formes, l'esprit et les sens. Les arts primitifs, qui se caractérisent notamment par leurs inventions formelles et leurs audaces plastiques, vont fasciner et influencer par la suite de nombreux écrivains, artistes et intellectuels aussi bien d'Europe que d'Amérique Latine, de Breton à Octavio Paz, de Picasso à Rufino Tamayo, des avant-gardes surréalistes ou cubistes du début du XX^e siècle aux *idéoréalistes*¹²⁴ du XXI^e siècle qui en France et en Amérique latine essaient à nouveau de dépouiller l'art contemporain de son enfermement factice.

De son côté, la commission mexicaine du IV^e Centenaire, enrichit copieusement encore ces analyses des populations et des cultures préhispaniques en présentant lors des célébrations espagnoles un important document intitulé *Antigüedades Mexicanas*¹²⁵ et constitué de deux volumes denses et illustrés qui démontrent à la fois la grande qualité des

¹²² Rubén DARÍO, *Estética de los primitivos nicaragüenses, El Centenario*, Tomo 3, op. cit., 1892, p. 198.

¹²³ *Ibid.*, p. 201-2002.

¹²⁴ Mouvement créé en 1999 par des artistes bretons et costariciens. Pour eux, la peinture n'a pas survécu à la seconde guerre mondiale. L'art contemporain, qui, par définition, n'est autre que l'art de notre temps se serait trop enfermé dans l'art non figuratif, négligeant les autres formes artistiques comme celles qui s'inspirent d'un sujet concret pour créer. Le terme d'idéoréalisme renvoie au réalisme et à l'idéalisme. Une idée, c'est un rêve qui finit bien, affirment-ils. Ces artistes prônent une esthétique de l'accomplissement qui propose une image simple de ce que l'on ressent lorsqu'une oeuvre est aboutie. Ils souhaitent revenir au primitif pour mieux toucher les gens. Site du mouvement idéoréaliste : [http : //www.pont-aven.org/](http://www.pont-aven.org/)

¹²⁵ *Junta Colombina de México en el IV Centenario del Descubrimiento de América, Homenaje a Cristóbal Colón, Antigüedades Mexicanas*, Oficina Tip. de la Secretaría de Fomento, México, 1892.

études menées dans ce pays et l'implication très active des autorités et des intellectuels mexicains dans l'organisation de la participation nationale aux cérémonies commémoratives. L'historien et archéologue Alfredo Chavero¹²⁶, à qui l'on a confié la rédaction de l'introduction de l'ouvrage, et l'analyse d'un codex du XVI^e siècle, le *lienzo de Tlaxcala*, explique ainsi le travail de la commission :

Notre tâche n'était pas simple et la Commission a commencé par acheter la précieuse collection de M. Doremberg, riche de plus de trois mille objets, tous très importants [...] (ensuite) nous avons rajouté mille pièces du Musée [...] Ainsi la collection commençait à devenir respectable par le nombre de ses pièces et par son importance et elle comprenait toute la civilisation de la race nahua, et bon nombre d'exemplaires des races zapotèques, mixtèques et quelques uns des Mayas. Pour compléter tout ce qui pouvait se référer à la civilisation du Sud, nous avons acheté une autre collection qui se trouvait dans le canton de Tuxtlas; nous avons fait une expédition dans la région des Totonagues et une autre à Tabasco et à Palenque; et avec tous les exemplaires acquis ou prêtés par les gouvernements de Veracruz et de Oaxaca, et avec les caisses d'idoles que nous avons reçues de Campeche, nous avons pu réunir une collection très complète, jamais formée jusque lors, avec des objets des principaux peuples nahuas, chichimèques, otomites, mixtèques, zapotèques, totonagues et maya-quichés.

Chavero poursuit son récit en expliquant comment divers collaborateurs privés et publics ont aidé ensuite la commission à acquérir des pièces provenant d'autres régions du Mexique et en particulier du Centre et du Nord du Pays, afin de constituer une collection de plus de dix milles pièces, toutes *classées et cataloguées*, en accord avec les exigences de l'Exposition de Madrid. Il n'est pas étonnant, donc, que la collection mexicaine présentée à Madrid occupe à elle seule quatre salles du nouveau palais de la Bibliothèque et du Musée Nationaux construit pour l'occasion, et une superficie de 1122,75 m² qui double celle de l'Espagne et se trouve seulement dépassée par celle de la collection des Etats-Unis (1387 m²).¹²⁷

Ce qui intéresse particulièrement Alfredo Chavero, ce sont les codex, ces écritures premières du Nouveau Monde, qui révèlent un haut degré de développement des *anciens Américains* et transmettent aux nouvelles générations des documents d'une valeur inestimable :

Si la culture de nos peuples antiques est révélée de manière évidente dans leurs œuvres, elle se manifeste surtout dans sa prodigieuse écriture hiéroglyphique. Ils n'avaient pas d'alphabet et cependant ils ont pu représenter dans leurs peintures leurs théogonies, leurs divinités, leurs cultes,

¹²⁶ L'académicien Alfredo CHAVERO (1841-1906) qui a collaboré aussi on l'a vu à la rédaction de *México a través de los siglos (Tomo I - Historia antigua y de la conquista)* est doté comme Riva Palacio d'une grande culture classique et d'une personnalité éclectique. Poète, dramaturge, historien, archéologue et politicien, il a été aussi directeur du Musée National. Parmi ses études les plus importantes on peut signaler la *Piedra del Sol* (1875 et 1877-1903), la biographie de Sahagún (1877) ou l'explication de quelques codex précolombiens comme celui de Aubin (1890), de Tlaxcala (1892) ou de Borgia (1900).

¹²⁷ Juan Rafael QUESADA CAMACHO, *América latina : memoria e identidad* (1492-1992), San José, Costa Rica, Editorial Respuesta, 1993, p. 50.

leur histoire et leurs annales, leur conquêtes, leur organisation administrative et guerrière, leurs fêtes et leurs coutumes, leurs objets usuels, leurs lois, la manière et le montant de la perception de leurs rentes, leur arithmétique, leurs prodigieuses connaissances astronomiques; enfin tout ce qu'un peuple aujourd'hui, grâce à l'imprimerie, peut léguer à la postérité.¹²⁸

Le *codex de Tlaxcala*, présenté et commenté pour l'occasion par Alfredo Chavero, revêt une double importance dans le contexte de 1892. D'une part il permet de mieux apprécier le niveau de développement atteint au XVI^e siècle par un singulier peuple précolombien, les Tlaxcaltèques; d'autre part il remet clairement en cause du fait de son contenu, l'histoire de la conquête du Mexique telle qu'elle a été racontée par Cortès et ses successeurs. En effet les Espagnols ont pris depuis longtemps pour habitude de clamer haut et fort qu'ils ont vaincu par eux-mêmes l'Empire Aztèque. 600 hommes, quelques canons, 13 mousquets et 16 chevaux seraient venus à bout facilement, grâce à la Providence Divine, d'une nation de plus de 10 millions d'âmes. L'histoire fut en réalité bien différente si l'on lit le récit du *codex de Tlaxcala* : les Espagnols ne durent pas seulement leurs succès à leur supériorité technique ou stratégique, mais bien à l'aide inappréciable de leurs alliés indigènes. Dans presque toutes les batailles, comme le montre le codex, les Espagnols luttèrent, en effet, avec des armées indigènes qui comptaient des dizaines de milliers de combattants, en particulier les Tlaxcaltèques qui étaient les ennemis jurés de l'Empire Aztèque. Quelques années plus tard, pour commémorer leur participation à la conquête, ils élaborèrent précisément ce manuscrit, qui avec d'autres codex, d'autres objets ou monuments des civilisations indigènes du Mexique, constitue l'un des premiers ingrédients remarquables d'une nouvelle construction ou reconstruction de l'histoire nationale depuis une perspective résolument américaine. *Puisque nous dédions tous nos travaux aujourd'hui à Christophe Colomb, le découvreur d'un nouveau monde*, conclut Chavero, *essayons de déchirer tous les voiles qui recouvrent encore tous les mondes inconnus de notre vieille histoire*.

C'est ce qu'ambitionne également la délégation du Costa Rica, lorsqu'elle prétend remettre à l'ordre du jour, en la portant à la considération des linguistes et des américanistes, l'étude des langues aborigènes de l'Amérique. Pour ce faire elle réédite en 1892, à partir d'une copie récemment retrouvée, le *Vocabulario en 21 lenguas de Centro América*, un ouvrage érudit qui avait été commandé par le roi espagnol Charles III à la fin du XVIII^e siècle.¹²⁹ En revendiquant la richesse de la diversité linguistique des langues indigènes, les Costariciens, insinuent, malgré eux sans doute, quelques nouvelles pistes divergentes alors que toutes les voix convergent en Espagne pour réaffirmer à l'occasion du IV^e Centenaire, la suprématie et la préservation de la langue castillane, comme un modèle unique pour toute l'Amérique hispanique.

¹²⁸ Alfredo CHAVERO in *Antigüedades mexicanas / publicadas por la Junta Colombina de México en el cuarto centenario del descubrimiento de América*, México, Junta Colombina, Tip. Secretaría de Fomento, 1892, p. VII.

¹²⁹ Juan FERNÁNDEZ FERRAZ et Ricardo FERNÁNDEZ GUARDIA, *Lenguas indígenas de Centro América en el siglo XVIII*, Costa Rica, Tipografía Nacional, 1892.

Chacune des délégations latino-américaines, contribue à exhiber à sa manière un pan de l'histoire américaine au centre duquel l'examen des populations et les cultures autochtones occupent un espace à la fois indispensable et révélateur. Si l'on reprend le schéma dichotomique à travers lequel s'expriment les ambivalences de la pensée latino-américaine en 1892, on peut regrouper les différents essais, articles, communications, livres ou catalogues présentés lors de ces commémorations espagnoles, dans deux catégories contradictoires : celle des contributions qui tendent plutôt à valoriser l'influence européenne et péninsulaire et à dénigrer l'apport des populations et les cultures indigènes locales; et celle des documents qui, au contraire, mettent en valeur la diversité et la richesse des civilisations et des peuples préhispaniques.

Dans la première partie on trouve, entre autre, les études historiques de Ernesto Restrepo Tirado précitées et celles de Soledad Acosta de Samper, parmi lesquelles on peut évoquer également *Los aborígenes que poblaban los territorios que hoy forman la República de Colombia*¹³⁰, une communication présentée au Congrès des Américanistes, et aussi deux autres articles parus dans la revue *El Centenario*, *Los contemporáneos de Cristóbal Colón*¹³¹ et *Las esposas de los conquistadores*¹³². Puis on peut inclure dans cet ensemble toutes les communications de Juan Zorrilla de San Martín et en particulier, outre la conférence de l'Ateneo, le discours *El Mensaje de América*¹³³, prononcé devant l'esplanade du couvent de la Rábida. On peut ajouter ensuite les deux livres de l'historien costaricien Francisco Montero Barrantes, *Geografía de Costa Rica* et *Elementos de Historia de Costa Rica*¹³⁴, écrits selon leur auteur dans le but de *faire quelque chose au profit du Costa Rica et pour rendre à l'Espagne le témoignage d'admiration et d'enthousiasme auquel tous les peuples hispano-américains son contraints*. Le second de ces deux ouvrages, qui sera adopté à partir de 1892 comme le manuel scolaire d'histoire officiel des Costariciens, est surtout d'après Juan Rafael Quesada Camacho, un livre *eurocentrique*, écrit en hommage à la *Mère Patrie* (l'Espagne),

¹³⁰ Soledad ACOSTA DE SAMPER, *Los aborígenes que poblaban los territorios que hoy forman la República de Colombia en la época del descubrimiento de América, Memoria presentada al IX Congreso Internacional de Americanistas reunido en Huelva en 1892*, in *Memorias presentadas en congresos internacionales que se reunieron en España durante las fiestas del IV Centenario del descubrimiento de América*, Imprenta de Durand, Chartres, 1893.

¹³¹ Soledad ACOSTA DE SAMPER, *Los contemporáneos de Cristóbal Colón*, *El Centenario*, Tomo 3, op. cit., 1892, p. 20-29.

¹³² Soledad ACOSTA DE SAMPER, *Las esposas de los conquistadores*, *El Centenario*, Tomo 2, op. cit. 1892, p. 228-240.

¹³³ Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, *El mensaje de América, Discurso pronunciado en la explanada del Monasterio de la Rábida... el 12 de octubre de 1892*, in *Conferencias y Discursos*, Tomo I, Montevideo, Imprenta Nacional Colorada, 1930, p. 101-116.

¹³⁴ Francisco MONTERO BARRANTES, *Geografía de Costa Rica, Obra escrita por comisión del Gobierno de la República para las Exposiciones Histórico- americana de Madrid y Universal de Chicago, é ilustrada con grabados* - Barcelona, Tip. lit. de José Cunill Sala, 1892. - *Elementos de historia de Costa Rica*, San José de Costa Rica, Tipografía nacional, 1892-94.

destiné à *maintenir le joug espagnol* dans le pays et utilisé comme référence en Amérique Centrale par les *historiens conservateurs*.¹³⁵

Dans la deuxième catégorie, en plus des documents précédemment évoqués de la commission mexicaine, des analyses de Alfredo Chavero et des interprétations poétiques du délégué nicaraguayen Rubén Darío, on peut signaler une contribution de Ricardo Palma, *Sistema decimal entre los antiguos peruanos*¹³⁶, dans laquelle il défend l'existence (controversée à l'époque) d'un système arithmétique décimal chez les Incas, tout en recommandant que des études plus poussées soient faites, notamment sur les peuples antérieurs à la fondation de l'Empire du *Tahuantisuyu*, et sur lesquels on ne possède alors que des données encore vagues et souvent contradictoires. On trouve aussi les essais de l'historien vénézuélien Tulio Febres Cordero, intitulés *Estudios sobre Etnografía americana*¹³⁷, dans lesquels il accorde un intérêt tout particulier aux mythes et légendes aborigènes, un réservoir d'imaginaires inédits qui inspirera fortement par la suite toute son œuvre historique et littéraire. On peut inclure enfin toutes les études des spécialistes, qui cherchent dans l'ensemble à mettre en valeur le nombre et le grand intérêt des collections présentées à l'*Exposition Historico-Américaine* de Madrid. Soulignons par exemple les articles du Costaricien Anastasio Alfaro pour la revue *El Centenario, Arqueología costarricense*¹³⁸ et *Orfebrería de los indios güetares*¹³⁹ et le catalogue rédigé de concert avec l'ambassadeur Manuel María de Peralta.¹⁴⁰ Tous les catalogues des commissions nationales remplissent de fait cette fonction, même si Salvador Bernabeu Albert, leur reproche un recours excessif au style méthodologique positiviste, qui décrit presque photographiquement les objets présentés à l'Exposition.¹⁴¹

Mais le thème des indigènes de l'Amérique latine, et en particulier celui des populations indiennes qui ont subi d'abord l'action de la colonisation espagnole puis celle des gouvernements des républiques hispano-américaines, s'inscrit aussi dans une autre problématique identitaire duelle, dont l'influence s'accroît considérablement à la fin du XIX^e siècle. Il s'agit de l'opposition entre le modèle de société *anglo-saxon* et la référence idéale de la *latinité*, c'est-à-dire entre l'utilitarisme Etats-unien d'une part et le spiritualisme culturel

¹³⁵ Juan Rafael QUESADA CAMACHO, *América latina : memoria e identidad (1492-1992)*, op. cit., 1993, p. 72.

¹³⁶ Ricardo PALMA, *Sistema decimal entre los antiguos peruanos*, *El Centenario*, Tomo I, Madrid, Tipografía del Progreso Editorial, 1892, p. 90-93.

¹³⁷ Tulio FEBRES CORDERO, *Estudios sobre Etnografía americana : Memorias para ser presentadas al Congreso Internacional de Americanistas y al Congreso Geográfico Hispano-portugués-americano, en sus sesiones de 1892*, Mérida, Venezuela, Imprenta Centenario, 1892.

¹³⁸ Anastasio ALFARO, *Arqueología costarricense*, *El Centenario*, Tomo IV, op. cit., 1992, p. 5-12.

¹³⁹ Anastasio ALFARO, *Orfebrería de los indios güetares*, *El Centenario*, Tomo IV, op. cit., 1992, p. 241-246.

¹⁴⁰ Anastasio ALFARO et Manuel María de PERALTA, *Etnología Centro-Americana : catálogo razonado de los objetos arqueológicos de la República de Costa Rica en la Exposición Histórico-Americana de Madrid, 1892 / por D. Manuel M. de PERALTA y Anastasio ALFARO*, Madrid, Imp. M. Ginés Hernández, 1893.

¹⁴¹ Salvador Bernabeu Albert, op. cit., 1987, p. 147.

européen d'origine gréco-latine et judéo-chrétienne. On peut se demander qu'elle est la place impartie à l'Indien américain dans ce débat qui lui est totalement externe en apparence. En réalité ce n'est pas l'Indien lui-même qui est en cause mais le modèle de société que l'on recherche. Alors que vers le milieu du XIX^e siècle, nombre d'intellectuels latino-américains rejetaient l'héritage espagnol, tout en faisant appel à d'autres référents externes, français et anglais d'abord puis nord-américains ensuite (c'est le cas de Sarmiento en Argentine, par exemple), l'expansion économique, militaire et doctrinaire des Etats-Unis entraîne vers la fin du siècle un revirement profond des orientations de la pensée latino-américaine. Le désarroi provoqué par les crises institutionnelles successives et par l'échec des politiques libérales ou conservatrices, de même que l'influence des phénomènes migratoires, suscitent un véritable sursaut latin qui s'accompagne de deux réactions apparemment contradictoires mais dans ce cas parallèles et complémentaires : d'une part, un repli sur soi, qui impose d'abord de rechercher les racines culturelles et l'identité en dehors des modèles étrangers, c'est-à-dire, dans la composition ethnique et historique particulière des sociétés latino-américaines; d'autre part une idéalisation des seules composantes identitaires externes issues de l'Europe latine. Dans ce contexte, bien entendu, l'évaluation de la conquête et de la colonisation espagnole est envisagée d'une manière radicalement différente.

Cette nouvelle attitude est clairement perceptible, par exemple, dans un essai que rédige l'historien et ambassadeur argentin Vicente Gaspar Quesada pour la revue *El Centenario*, sous le titre à la fois trompeur et révélateur *La sociedad Hispano-americana bajo la dominación española* qu'il reprendra également dans un livre plus dense, publié à Madrid l'année suivante¹⁴². Quesada est l'un des diplomates latino-américains les plus critiques du moment envers la politique Etats-unienne. Après avoir représenté son pays entre 1885 et 1892 à Washington, il s'est refusé cependant à participer à la *Conférence Panaméricaine* de 1889-90¹⁴³, profitant de l'occasion pour faire un séjour en Europe et revenir quelque temps dans son pays. En pleine commémoration du IV^e Centenaire, il écrit un ouvrage intitulé *Los Estados Unidos y la América del Sur : los yankees pintados por sí mismos*, qu'il éditera en 1893, en ayant recours au pseudonyme de Domingo de Pantoja¹⁴⁴ pour d'évidentes raisons diplomatiques. Dans le document qu'il écrit pour *El Centenario*, l'auteur affirme en premier

¹⁴² Vicente G. QUESADA, *La sociedad Hispano-americana bajo la dominación española*, *El Centenario*, Tomo 3, Madrid, 1892, Tipografía de « El progreso Editorial », p. 389-413.

Vicente G. QUESADA, *La sociedad Hispano-americana bajo la dominación española*, Madrid, Est. Tip. de Ricardo Fé, 1893.

¹⁴³ Cf. *Deuxième Partie, I.2. Les enjeux économiques et culturels* et en particulier l'attitude des représentants argentins qui expriment clairement leur désaccord vis-à-vis des Etats-Unis en répondant au slogan de la doctrine de Monroe par la devise contraire : « l'Amérique pour l'Humanité ».

¹⁴⁴ Domingo de PANTOJA, *Los Estados Unidos y la América del Sur : los Yankees pintados por sí mismos*, Imprenta litográfica de J. Peuser Buenos Aires, 1893 - Cf. Isidoro J. RUIZ MORENO, *Estudio preliminar in* Vicente G. QUESADA, *Memorias de un viejo*, Buenos Aires, Ciudad Argentina, 1998, p. 18.

lieu que l'étude de la colonisation espagnole est une tâche incontournable pour toutes les nations hispano-américaines :

...on doit l'estimer comme fondamentale et indispensable, pour connaître les antécédents qui caractérisent les diverses nations d'origine espagnole dans le Nouveau Monde; et pour les apprécier avec exactitude et vérité, il est nécessaire de prendre en compte les races indigènes de ces régions; parce qu'elles se sont mélangées avec les conquistadors et qu'elles constituent la majorité de la population latino-américaine, à l'exception de celle qui est exclusivement espagnole.

¹⁴⁵

L'historien argentin reprend ainsi à son compte les préceptes de deux grands maîtres à penser latino-américains, Bello et Martí. En effet Andrés Bello, considéré comme l'un des grands promoteurs de l'autonomie culturelle continentale, ne recommandait-il pas aux jeunes historiens d'aller puiser directement leurs sources dans l'Amérique latine elle-même?

Vous voulez, par exemple, savoir ce que furent la découverte et la conquête de l'Amérique : lisez le journal de Colomb, les lettres de Pedro de Valdivia, celles de Hernán Cortés. Bernal Díaz vous en dira bien plus que Solís et que Robertson. Interrogez chaque civilisation dans ses œuvres; demandez à chaque historien ses garanties. C'est la première philosophie que nous devons apprendre de l'Europe. ¹⁴⁶

José Martí, conseille pour sa part, aux Latino-américains de ne jamais oublier leurs origines mixtes et singulières :

Greffons le monde sur nos républiques; mais le tronc doit être celui de nos républiques. [...] Avec les pieds dans un chapelet, la tête blanche et le corps coloré d'indien et de créole, nous sommes arrivés, vaillants, dans le monde des nations. ¹⁴⁷

De même que l'intellectuel cubain également, pour qui l'indien de *l'Amérique du Nord disparaît, anéanti par la formidable pression blanche*¹⁴⁸, Quesada met en cause à la fois le système colonial anglo-saxon et la politique expansionniste des Etats-Unis d'Amérique responsables, selon lui, de l'extermination progressive et planifiée des populations indigènes. Mais à la différence de Martí, qui le lui reprochera d'ailleurs dans un article de son journal *Patria*¹⁴⁹, l'historien argentin s'appuie sur cette constatation pour démontrer la supériorité du modèle espagnol de colonisation :

J'ai vécu de nombreuses années dans ce pays; j'y ai rempli une longue mission diplomatique. J'ai eu l'opportunité d'étudier de près et avec attention ses institutions politiques et sa société. J'ai admiré son pouvoir et sa richesse, mais cette admiration ne me conduit pas à la servilité de penser que le succès, dû à des circonstances naturelles et inévitables, ait pour origine une supériorité de race ou

¹⁴⁵ Vicente G. QUESADA, *La sociedad Hispano-americana bajo la dominación española*, op. cit., 1892, p. 389.

¹⁴⁶ Andrés BELLO, *Modo de escribir la Historia*, in *El Araucano*, Santiago de Chile, 1848.

¹⁴⁷ José MARTÍ, *Nuestra América* (1891), Biblioteca Ayacucho, Barcelona, 1985, p. 29.

¹⁴⁸ José MARTÍ, *Arte aborígen in Obras Completas*, Vol. 8, Editorial de Ciencias Sociales del Instituto Cubano del Libro, La Habana, 1975, p. 329.

¹⁴⁹ José MARTÍ, *La sociedad Hispanoamericana bajo la dominación española*, *Patria*, New-York, 14 février 1893, in *Nuestra América*, op. cit. 1985, p. 323-326.

des antécédents institutionnels de l'époque coloniale. [...] Il est indiscutable que la colonisation espagnole n'a pas exterminé les populations indiennes, qui ont souffert, il est vrai, le sort des peuples vaincus. Au contraire, la législation coloniale leur fut bienveillante et essaya de les civiliser et de les conserver. [...] A l'inverse, la conquête anglaise les décima. Les tribus qui survivent encore, habitent dans des terrains qu'on leur a réservés; cependant elles sont condamnées à s'éteindre au fur et à mesure que les blancs avancent. [...] Lorsque les Nord-américains firent l'acquisition, par les armes ou par des traités, de plus de la moitié du territoire du Mexique, en Californie et au Texas la population était constituée d'Indiens et d'Hispano-américains. Aujourd'hui des Indiens il ne reste que l'ethnographie géographique; soit il se sont enfuis, soit ils ont été massacrés.¹⁵⁰

Quesada reconnaît malgré tout que les Indiens sont encore victimes de mauvais traitements dans les républiques hispano-américaines, en particulier au Pérou, en Bolivie, en Équateur, en Colombie et au Vénézuëla; que *les Charrúas furent exterminés en Uruguay*, et qu'en Argentine on délogea les populations de la Patagonie avant de les disperser dans le pays. Il estime cependant que les institutions espagnoles causèrent moins de préjudices aux Indiens que celles des États-Unis, et que ce ne furent pas elles non plus, pas plus que les caractéristiques de la race, les responsables du retard économique pris par les nations hispano-américaines par rapport à leur puissant voisin du Nord, mais seulement le manque de population :

Je crois qu'il est facile de démontrer par des faits historiques que notre race possède une énergie virile et une capacité à se gouverner librement, et qu'en conséquence, il est nécessaire que les nations hispano-américaines se rapprochent entre elles et qu'elles cultivent leurs relations internationales pour se défendre contre la prétentieuse et absorbante domination de ceux qui jugent que le *destin manifeste* du Nouveau Monde est l'empire exclusif de la langue anglaise. Je considère, en raison des antécédents historiques qu'il est inéluctablement nécessaire de conserver la langue castillane, comme symbole des nationalités hispaniques et pour attirer, dans une prudente mesure, le courant migratoire européen, pour l'assimiler aux populations d'origine espagnole et pour élever l'esprit et la foi du peuple, parce que l'homme et la nation qui ne cherchent pas à vaincre sont déjà vaincus.

José Martí publie, en 1893, un éloge mesuré des propos de Quesada sur ce thème. Il apprécie énormément son *analyse franche des origines et des croisements* des populations hispano-américaines. Il l'intègre dans une génération de penseurs qu'il considère comme des intellectuels rigoureux et place le livre de l'historien argentin parmi *les études sincères et totales sur l'Amérique*. Mais si l'auteur fait preuve selon lui d'un *esprit aigu et positif*, il commet l'erreur d'idéaliser les colons espagnols, que Martí juge aussi sévèrement pour sa part que les Anglo-saxons :

L'Espagne davantage que les Anglais a exterminé à Cuba, en Jamaïque, à Haïti et dans les monts uruguayens, rouges encore du sang des Charrúas.¹⁵¹

¹⁵⁰ Vicente G. QUESADA, *La sociedad Hispano-americana bajo la dominación española, El Centenario*, Tomo 3, op. cit., 1892, p. 392-393.

¹⁵¹ José MARTÍ, *La sociedad Hispanoamericana bajo la dominación española*, op. cit., 1985, p. 325.

Comme on peut le constater finalement, l'ambiguïté demeure toujours, résultante aussi bien de la difficulté à accepter l'héritage indigène que de la résistance à admettre les aspects négatifs de l'héritage espagnol. Comment affirmer son identité tout en revendiquant à la fois la *leyenda negra* et ces Indiens que l'on tient à l'écart depuis des siècles? Les solutions ne sont pas simples dans l'esprit de ces délégués latino-américains qui se trouvent confrontés en Espagne par ailleurs, au jugement des péninsulaires.

On a pu observer tout au long de ces textes que la problématique identitaire se pose toujours en termes de dualité, emportant les analyses dans des incessantes gymnastiques de l'esprit, soumises à une incontournable dialectique constitutive de l'être latino-américain. Ni totalement moderne ni véritablement archaïque, ni indien ni européen, ni libre ni dépendant, ni barbare ni civilisé, ni latin ni anglo-saxon, l'individu hispano-américain se cherche laborieusement une place authentique en dehors de cette périphérie vers laquelle on tend régulièrement à le confiner. L'histoire est bien sûr un instrument privilégié de cette quête, mais il est encore difficile de se défaire des charmes périlleux d'un idéalisme romantique et littéraire, qui voudrait refaire l'histoire comme on la rêve. C'est dans cette direction que se laisse entraîner, tel une victime consentante l'ambassadeur uruguayen qui place l'historien au dessus du chercheur, dans une hiérarchie artistique et spirituelle qui primerait sur la rigueur scientifique :

L'historien ne doit être confondu avec le chercheur méritant qui étudie des événements concrets, de même que l'on ne doit pas identifier un sculpteur à un tailleur de pierres. Le chercheur transmet tout ce qu'il trouve dans les archives, dans les traditions, dans les papiers; l'historien comme tout artiste, l'est d'autant plus lorsqu'il nécessite et utilise le moins possible d'éléments documentaires pour nous produire la sensation parfaite de la vérité historique, et nous suggérer l'expression des faits.¹⁵²

D'autres, comme Riva Palacio, ont pris davantage conscience que pour l'histoire aussi, les temps ont changé. Sans se soumettre complètement aux nouveaux diktats de la sociologie positiviste, l'historien mexicain (qui aime à se définir comme un homme libre et un homme intellectuel éclectique) estime qu'il faut désormais regarder le passé d'une autre manière. L'enveloppe sentimentale et trompeuse qu'on mettait autour de l'histoire coloniale doit laisser sa place à des analyses sérieuses. Quesada le suit dans cette direction qui implique nécessairement une révision des valeurs habituelles. Sans aller aussi loin que le diplomate mexicain qui ne craint pas d'affirmer à l'Académie Royale d'Histoire, que selon les théories de Darwin et d'après ses observations personnelles la race des indigènes mexicains est la plus évoluée de la planète¹⁵³, l'historien argentin revendique une réappropriation simultanée des sources et des modèles par les intellectuels latino-américains, s'inscrivant ainsi dans la lignée

¹⁵² Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, *A un joven historiador*, in *Detalles de historia, Obras Completas*, Montevideo, Imprenta Nacional Colorada, 1930, p. 14.

¹⁵³ José ORTIZ MONASTERIO, *Estudio preliminar*, op. cit., 1997, p. 39 - Cf. Rafael DELORME SALTO, *Los aborígenes de América : disquisiciones acerca del asiento, origen, historia y adelanto en la esfera científica de las sociedades precolombinas* / Prol. de Vicente RIVA-PALACIO Y GUERRERO, Madrid, Fernando Fé, 1894.

cohérente des grands penseurs du XIX^e siècle qui de Andrés Bello à José Martí pensent que l'indépendance politique ne suffit pas tant qu'on n'a pas atteint l'autonomie culturelle.

Mais il y a des absents, bien entendu, dans ces débats où les voix latino-américaines demeurent, quoi qu'on y fasse, minoritaires. Il semble impossible, en effet, de ne pas évoquer des voix rebelles et distantes et donc silencieuses à Madrid dans le contexte des commémorations (Martí ou González Prada, par exemple), des voix nationales et émancipatrices qui n'ont pas encore acquis leur place au panthéon de l'hispano-américanisme péninsulaire (Bolívar, San Martín, Bello, Sarmiento, etc.), des voix anglo-saxonnes enfin, hostiles à la glorification de l'hispanité (Winsor, Goodrich, Buckle, Prescott, etc.). Il manque aussi les autres populations, issues de métissages que l'on rechigne à introduire dans l'imaginaire identitaire latino-américain : les *negros*, les *mulatos*, les *pardos*, les *zambos*, etc.

Difficile exercice, en réalité, pour ces délégués latino-américains, que de présenter l'histoire de leurs Etats-Nations, en éludant finalement pour des raisons diplomatiques, précisément une partie essentielle de la problématique : les guerres d'indépendance, les fondements et les héros de la nouvelle histoire latino-américaine. De cela, soupire Soledad Acosta de Samper, *les Espagnols ne veulent pas entendre parler, et s'ils en disent quelque chose, c'est avec un visible sentiment de haine* :

Je crois que cela dépend en grande partie de l'ignorance dans laquelle ils se trouvent concernant l'histoire moderne de l'Amérique espagnole et tout ce qui a trait à la révolution qui a eu pour conséquence l'émancipation des colonies d'outre-mer. Ceux qu'on appelle les américanistes, ne veulent que s'occuper de l'histoire précolombienne, très peu de l'histoire de la conquête et de la colonisation, et ils se refusent absolument à entendre une quelconque référence à ce qui s'est passé à l'époque de l'indépendance.¹⁵⁴

Quel dommage pour les Latino-américains, car c'est bien dans les processus d'indépendance que se révèle toute la modernité de leur singulière histoire ! Les responsabilités sont donc partagées. On pourra de ce fait reprocher à la fois aux Espagnols leur archaïque intransigeance et aux Latino-américains de n'oser soulever que brièvement parfois le voile des conventions et des interdits.

II-3. Traditions et néologismes : rencontres linguistiques et littéraires

D'après le philosophe Ortega y Gasset, l'homme jusqu'à 25 ans, ne fait rien d'autre qu'apprendre. Il découvre le monde que lui ont légué ses aînés mais celui-ci lui suggère des méditations différentes, naturellement, de celles qu'entreprendent au cours de leur propre jeunesse les hommes désormais murs de son temps.¹⁵⁵ C'est que les générations se suivent

¹⁵⁴ Soledad ACOSTA DE SAMPER, *Viaje a España en 1892*, Tomo I., Bogotá, Imprenta de Antonio María Silvestre, 1893, p. 226.

¹⁵⁵ José ORTEGA Y GASSET, *El tema de nuestro tiempo*, Madrid, Espasa Calpe, 2003.

sans se répéter, accompagnant le cours du temps, depuis la germination des idées et l'établissement des convictions jusqu'à leur conservation, rejet ou disparition postérieurs. Et le monde change de son côté. Il est le produit, lui aussi, de ces générations et l'inducteur, ensuite, des différentes filiations auxquelles l'espace imprime également ses motifs et ses circonstances et pour lesquelles l'expérience directe et personnelle constitue en fin de compte un critère fondamental.

Lorsqu'on aborde depuis la perspective de la rencontre, les voyages des hommes de lettres que motivent les commémorations du IV^e Centenaire de la découverte de l'Amérique, il est difficile de ne pas penser aux polémiques plus récentes, suscitées au cours des dernières décennies par les congrès mouvementés de la langue espagnole ou par les célébrations controversées du V^e Centenaire de la Rencontre des Deux Mondes. Il est vrai que la propre dualité sémantique du mot « rencontre » suscite la polémique, puisqu'il veut dire tout aussi bien *réunion* et *confluence*, que *choc*, *rivalité* ou *affrontement*. Au-delà des aspects dialectiques, cependant, et des contrariétés ou des querelles motivées par des incompréhensions, somme toute, logiques et inévitables, ce qui nous intéresse ici, c'est d'extraire, davantage que les heurts de deux mondes opposés ou complémentaires, la concomitance ou la convergence de diverses générations.

Toute réunion d'artistes ou d'intellectuels, qui coïncide dans le temps et l'espace mérite d'être considérée comme une rencontre de générations. D'après les conceptions précitées de Ortega y Gasset, ces générations peuvent être coexistantes mais pas nécessairement contemporaines. Lorsqu'ils ne proviennent pas d'un même passé, il y a des hommes et des femmes, en effet, qui vivent au même moment mais qui appartiennent à des générations distinctes.¹⁵⁶ C'est le cas de Manuel Payno, Vicente G. Quesada, Vicente Riva Palacio, Soledad Acosta de Samper, Ricardo Palma, Salomé Ureña de Henríquez, Miguel Cané, Juan Zorrilla de San Martín, Luis Orrego Luco, ou Rubén Darío et celui des autres intellectuels espagnols et latino-américains qui se rencontrent en Espagne dans les circonstances particulières de 1892.

L'histoire a l'habitude de signaler des nœuds là où les grandes boucles se croisent, c'est-à-dire au début et à la fin des cycles politiques et économiques, au moment des conflits et des scandales, lorsque après une longue période d'accalmie ou de routine, le temps bascule et le cours des choses bifurque où s'accélère. Pourtant comme le remarque très justement Vicente Riva Palacio, *les grandes idées, les réformes transcendantes, les rédempions des peuples sont des travaux longuement et durement élaborés par une série de générations*¹⁵⁷. L'année 1892 s'inscrit inévitablement dans ce processus et si les rencontres espagnoles n'ont pas alors l'envergure historique de l'explosion du *Maine* ou du *Traité de Paris* qui mettra fin

¹⁵⁶ Pedro José CHAMIZO DOMÍNGUEZ, *José Ortega y Gasset*, Universidad de Málaga, junio de 1998. Version électronique in *Repertorio Ibero e Iberoamericano de Ensayistas y Filósofos*: [http : //ensayo.rom.uga.edu/](http://ensayo.rom.uga.edu/)

¹⁵⁷ Vicente RIVA PALACIO, *Establecimiento y propagación del Cristianismo en Nueva España*, Ateneo de Madrid, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892, p. 6.

en 1898 à la présence espagnole en Amérique, elles suscitent une confluence intellectuelle et culturelle inédite, qui marquera sensiblement de son empreinte l'histoire des relations modernes entre les républiques hispano-américaines et leur ancienne métropole.

Jamais une telle rencontre collective ne s'est produite auparavant. Depuis les guerres d'indépendance les orientations de la vie culturelle latino-américaine se sont longtemps tournées, en effet, vers d'autres centres d'intérêt, généralement très éloignés de la vieille métropole. Les raisons de cette distanciation étaient évidentes mais tout aussi diverses et complexes à la fois que les expressions culturelles qui en ont résulté successivement tout au long du XIX^e siècle.

La quête de l'autonomie culturelle

Les premières générations intellectuelles, nées de la rupture radicale qui s'est établie au début du siècle avec l'ordre colonial espagnol, se sont d'abord inscrites dans cette ligne de pensée explicitement définie par Andrés Bello qui avait pour principal objectif de fonder l'autonomie culturelle du continent hispanique, en le distinguant et en le séparant de sa source européenne. C'est pourquoi les différents courants idéologiques et stylistiques adoptés, le néo-classicisme, le romantisme, puis le réalisme, se justifiaient dans leur capacité (continuellement affichée par les représentants de ces mouvements) à *exprimer les particularités différentielles de l'Amérique hispanique, en oubliant astucieusement l'origine étrangère* de ces systèmes de pensée et d'expression, pour *mettre l'accent en revanche sur son efficacité révélatrice de la singularité nationale ou régionale*.¹⁵⁸ Cette tendance, confortée par l'esprit dominant du siècle, celui des révolutions libérales bourgeoises et de la construction des Etats-Nations (aussi bien en Amérique qu'en Europe d'ailleurs), n'était pas exempte déjà de certaines ambiguïtés constitutives que l'on retrouvait aussi bien chez les tenants du libéralisme et de l'autonomisme le plus intransigeant à l'égard de l'Europe que chez les partisans de l'adoption de modèles plus traditionnels et fidèles aux valeurs et aux expressions culturelles héritées de l'époque coloniale. Quelles que soient leurs positions personnelles à cet égard, la plupart des intellectuels latino-américains ont toujours été très conscients de l'importance et de la résistance de leurs origines espagnoles, comme le confirment ces propos de Juan Bautista Alberdi, écrits en 1838 :

Nous sommes beaucoup à avoir des parents espagnols dont nous vénérons la mémoire. Nous entretenons des relations avec des Espagnols dignes, qui nous honorent de leur amitié. Nous fréquentons des écrivains à qui nous devons plus d'une idée[...] il est évident que nous conservons des restes incommensurables du régime colonial puisque nous conservons un nombre infini d'idées, de caractères, de croyances et d'habitudes espagnoles...¹⁵⁹

¹⁵⁸ Ángel RAMA, *La crítica de la cultura en América Latina*, Barcelona, Biblioteca Ayacucho, 1985, p. 66.

¹⁵⁹ Juan Bautista ALBERDI, *La Moda*, 14 de abril de 1838. *Obras completas*, T. 1, Buenos Aires, La Tribuna Nacional Bolívar, 1886 in *Antología del ensayo ibero e iberoamericano*, [http : //ensayo.rom.uga.edu/](http://ensayo.rom.uga.edu/)

La plupart du temps, bien entendu, cette constatation n'équivaut nullement à une reconnaissance d'une quelconque valeur positive de cet héritage, comme on l'a vu précédemment dans les déclarations d'intellectuels tels que Alberdi (1810-1884), Sarmiento (1811-1888), Lastiarra (1817-1884) ou Bilbao (1823-1865). L'Espagne a été souvent vue alors comme une nation fatiguée, abattue, malade voire dégénérée, à tel point que dans la dialectique rituelle de « civilisation et barbarie » propagée et modélisée par les contemporains de Sarmiento, la vieille métropole s'est trouvée placée du côté de la barbarie. De retour de son voyage initiatique en Europe (parcours obligé de toutes les élites latino-américaines du XIX^e), le jeune éducateur et sociologue uruguayen José Pedro Varela (1845-1879) écrivait ainsi dans le journal *El Siglo* de Montevideo :

Avec ses couvents et ses églises, avec ses chapelets et ses confessions, avec son Inquisition qui fait trembler, avec les ténèbres de son ignorance qui font peur, L'Espagne depuis Philippe II jusqu'à aujourd'hui vit dans un continu et désespérant accident épileptique. Elle n'est pas morte mais elle n'a de sensibilité que pour la douleur. ¹⁶⁰

Tout aussi sévères, Alberdi affirmait que *l'Espagne a toujours eu horreur de la pensée*, Esteban Echeverría (1805-1851) que c'était la *nation la plus attardée d'Europe*, Lastiarra qu'elle avait inculqué à l'Amérique *la coutume pernicieuse de mépriser celui qui travaille*, et Sarmiento, toujours très catégorique, que l'Espagnol était *inhabile pour le commerce, incapable pour l'industrie, la machinerie et les arts et destitué des lumières de la science...* Tout cela faisait conclure au journaliste hispano-argentin Gil Gelpi y Ferro, en 1862, que :

L'Espagne ne peut ni ne pourra avoir pour longtemps des sympathies en Amérique, car en plus des motifs d'antipathie antérieurs à l'indépendance, tous les écrivains et les hommes d'Etat ont fait carrière en déclamant contre l'Espagne, de sorte que le peuple américain a sur l'ancienne métropole les idées les plus extravagantes. ¹⁶¹

S'il est vrai que les libéraux se sont montrés souvent les plus farouches à l'encontre de l'Espagne, il serait erroné de croire que seuls les conservateurs exprimaient des sentiments hispanophiles au cours des premières décennies de l'indépendance. On trouvait déjà, dès le départ, ce même dualisme qu'expriment comme on l'a vu les délégués latino-américains de 1892 : un mélange d'attirance et de répulsion, d'assimilation et de rejet. On considérait, en fait, qu'il existait deux Espagnes : l'une obscurantiste, despotique, inculte, attardée; l'autre au contraire révolutionnaire, éclairée, littéraire, spirituelle. C'est à partir de ce même antagonisme fondateur que s'était forgée l'Amérique hispanique. C'est pourquoi, Bartolomé Mitre (1821-1906), tout en critiquant l'héritage espagnol dans son ensemble, encensait, par exemple, *les principes de démocratie et de liberté* que l'Espagne avait transmis en Amérique

¹⁶⁰ José Pedro VARELA, *Impresiones de viaje en Europa y América latina : correspondencia literaria y crítica, 1867-1868*, Montevideo, Impresora Uruguaya, Liceo, 1945.

¹⁶¹ Carlos M. RAMA, *Historia de las relaciones culturales entre España y América latina. Siglo XIX.*, México-Madrid, Fondo de Cultura Económica, 1982, p. 94-102.

dans l'organisation des administrations municipales et vantait les mérites de la langue et de la littérature hispanique :

L'espagnol est venu au monde sous les auspices de la poésie, et à travers elle, il s'est généralisé, perfectionné et s'est perpétué, de génération en génération, jusqu'à devenir la langue de Cervantès et de Solís. ¹⁶²

Paradoxalement, et notamment sur le plan littéraire, la recherche de la singularité nationale et locale qu'implique la quête de l'autonomie culturelle, ne pouvait que conduire à des rapprochements inévitables avec les cultures de l'Espagne. Les raisons de ce phénomène sont également diverses et multiples, mais on peut en citer au moins quelques unes : d'abord le fait que *la langue intérieure de l'Amérique*, comme le remarque Angel Rama, était *profondément espagnole*, souvent plus ancienne et plus classique même que celle qui était parlée en Espagne; ensuite que comme le programme d'émancipation culturelle était le projet de groupes d'élites dont les produits souffraient d'une très faible diffusion continentale, il fallait absolument conquérir de ce fait une base de lecteurs plus large; or cette base était constituée d'une population très fortement marquée par les référents hispaniques; enfin que la langue castillane était la langue commune de toutes les nouvelles républiques et donc le meilleur moyen de diffusion et de promotion des œuvres. ¹⁶³

Cela n'a pas empêché les Latino-américains de chercher aussi d'autres modèles externes tout au long du XIX^e siècle. Alberdi expliquait, par exemple, que les Argentins *étaient un peuple de sang espagnol et d'esprit français*. ¹⁶⁴ L'historien Mario Hernández Sánchez Barba interprète cette attitude comme la *recherche d'images parentales substitutives après le rejet génétique de la mère*. ¹⁶⁵ Pour Angel Rama, il s'agit plus simplement d'une étape obligatoire après l'indépendance, qui s'explique par la séparation elle-même et la nécessité de s'appuyer sur des modèles divergents qui pouvaient sans doute mieux aider les Latino-américains à trouver les outils adéquats pour pénétrer la spécificité de leurs nouvelles patries. ¹⁶⁶ On peut ajouter que ce phénomène n'est pas propre au XIX^e siècle, qu'il remonte au moins à l'époque des Lumières, et que les idées françaises et anglo-saxonnes avaient profondément influencé déjà les idéologues de l'indépendance. Tout au long du XIX^e siècle ces apports étrangers ont joué un rôle très important dans l'évolution culturelle des nouvelles républiques, même si l'influence espagnole, ne s'est jamais véritablement éteinte.

Concernant celle de la France, on a vu comment des écrivains espagnols tels que Juan Valera ou des journalistes comme Gonzalo Reparaz, se plaignent régulièrement dans les textes des célébrations du IV^e Centenaire de ce que les Latino-américains *ont lu et lisent*

¹⁶² *Ibid.*, p. 98.

¹⁶³ Ángel RAMA, *La crítica de la cultura en América Latina*, Barcelona, Biblioteca Ayacucho, 1985, p. 73-78.

¹⁶⁴ Carlos M. RAMA, *op. cit.* 1982, p. 101.

¹⁶⁵ Mario HERNÁNDEZ SÁNCHEZ BARBA, *La actitud de los intelectuales hispano-americanos frente al IV Centenario*, in *Descubrimiento de América del IV al VI Centenario*, , Tomo I, Madrid, Fundación Cánovas del Castillo, 1993, p. 142.

¹⁶⁶ Ángel RAMA, *op. cit.* , 1985, p. 66-67.

beaucoup trop en français.¹⁶⁷ François-Xavier Guerra constate que la référence à la France est générale, en effet, quel que soit le domaine considéré. Il s'interroge cependant sur la persistance de ce modèle français outre-atlantique, quelque peu contradictoire parfois, à moins qu'il ne révèle des analogies et des affinités particulières qui méritent d'être étudiées plus profondément :

Cette place centrale est paradoxale puisqu'elle existe dès les premières décennies du XIX^e siècle, à une époque où sa présence économique ou diplomatique est bien moindre que celle de l'Angleterre. Il existe un écart considérable entre la présence de la France réelle et celle d'une France idéale. Les raisons de cette prépondérance française ne se limitent pas à l'admiration pour l'éclat de la culture de la France du XIX^e siècle, mais à l'appartenance à un même type de modernité. Au-delà des emprunts volontaires et des influences éphémères, il s'agit bien plutôt d'une similitude de phénomènes, de problèmes et de rythmes qui renvoie à une profonde parenté sociale, par exemple, par la concordance des conjonctures culturelles et politiques.¹⁶⁸

Mais la liste des emprunts et des modèles est par ailleurs très longue et résolument cosmopolite : de Rousseau à Adam Smith, de Kant à Hegel, de Humboldt à Tocqueville, de Saint-Simon à Benjamin Constant, de Renan à Taine, de Robertson à Buckle, de Scott à Byron, de Goethe à Hugo, de Dickens à Longfellow, etc. *Après s'être séparés de l'Espagne*, écrira Angel Ganivet en 1896, dans son *Idearium Español*, *presque tous les peuples américains sont passés vers ce que l'on pourrait appeler la scarlatine des idées françaises, ou, pour être plus exacts, des idées internationales*.¹⁶⁹ Ces appréciations, devenues en réalité des lieux communs au XIX^e siècle, ne constituent que des approches partielles et partiales de la question, souvent utilisées comme des arguments disqualifiants, on le voit, par les Espagnols ou par les intellectuels latino-américains les plus conservateurs. François Chevalier, de son côté, remarque que *c'est souvent la péninsule ibérique qui a été le véhicule de la pensée française à travers des traductions ou des écrivains de second rang*. Il insiste également sur le fait que dans les premières décennies qui ont suivi l'indépendance, avant le triomphe du positivisme latino-américain, l'Espagne et les républiques hispano-américaines ont vécu *des rythmes quasi parallèles*.¹⁷⁰ Carlos M. Rama, pour sa part, remontant jusqu'au XVIII^e siècle, rappelle que l'Illustration était arrivée en Amérique à travers les auteurs espagnols (Feijoo, Moratín, Jovellanos, Cadalso, etc.) et que les idées révolutionnaires hispano-américaines se sont inspirées aussi de la pensée espagnole hétérodoxe, souvent exilée en France ou en Angleterre, des pays devenus alors les véritables *centres intellectuels de l'Espagne*.¹⁷¹

¹⁶⁷ Gonzalo REPARAZ, *La Exposición Universal de Chicago, España y América*, Madrid, 21 de febrero de 1892, Manuel Minuesa de los Ríos, 1892, p. 65.

¹⁶⁸ François-Xavier GUERRA, *Introduction in Annick Lempérière, Georges Lommé, Frédéric Martinez et Denis Rolland : L'Amérique Latine et les modèles européens*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 13.

¹⁶⁹ Ángel GANIVET, *Idearium español, con el porvenir de España*, Madrid, Austral, 1990.

¹⁷⁰ François CHEVALIER, *L'Amérique Latine de l'Indépendance à nos jours*, Paris, PUF, 1977, p. 345-346.

¹⁷¹ Carlos M. RAMA, *Historia de las relaciones culturales entre España y América latina. Siglo XIX.*, México-Madrid, Fondo de Cultura Económica, 1982, p. 34-43.

Il faut admettre en définitive, tout au moins au niveau intellectuel ou littéraire, que la rupture totale ne s'est jamais vraiment produite, même dans la première moitié du XIX^e siècle. Les échanges ont varié en fonction des individus et des contextes, mais ils se sont poursuivis tout au long du siècle, comme en attestent par ailleurs les nombreuses correspondances, les polémiques parfois enflammées entre écrivains, critiques ou philologues, les chroniques et les articles qui rendaient compte dans les journaux des nouvelles tendances et publications de part et d'autre de l'Atlantique. Les voyages ont fait partie aussi de ces échanges : les voyages initiatiques et rituels des élites latino-américaines; les voyages des immigrants espagnols vers la fin du siècle. Tandis que les nouvelles nations hispano-américaines se construisaient lentement, dans le tumulte des crises et des révolutions politiques successives, les idéaux romantiques et libéraux des jeunes générations se sont mêlés aux traditions hispaniques et aux particularismes locaux, dans l'attente finalement, moins d'une disjonction que d'un complexe métissage.

Les régénérations positivistes et modernistes

Dans les dernières décennies du XIX^e siècle tous ces processus s'accélérent pour tendre vers une sorte de premier épanouissement. Si pour les historiens tels que Brian R. Hamnett, l'Amérique latine est entrée à partir de 1875 dans une véritable époque de *régénération*, résultante de la modernisation des infrastructures et de la croissance suscitée par la nouvelle intégration de la production latino-américaine de matières premières dans l'économie mondiale¹⁷², pour les historiens de la littérature, comme Angel Rama, la période 1870-1910, est celle de la *modernisation littéraire*, une véritable métamorphose que le critique uruguayen n'hésite pas à comparer à une *nouvelle naissance*. Il s'appuie pour cela sur l'observation d'une série d'éléments nouveaux et régénérateurs : la spécialisation croissante des professionnels de l'art et de la littérature (qui tend progressivement vers une véritable professionnalisation); la constitution d'un public cultivé pour les nouveaux produits culturels; l'irruption de nouvelles influences étrangères, surtout françaises et européennes mais aussi Etats-uniennes; la fondation d'une première autonomie artistique latino-américaine; la démocratisation des formes littéraires moyennant l'utilisation sélective du lexique, de la syntaxe, de la prosodie de l'espagnol; une reconnaissance plus consciente enfin de la singularité américaine. L'Amérique latine évolue aussi démographiquement, pédagogiquement, professionnellement, institutionnellement. Le développement extraordinaire de la presse permet de mesurer la croissance de la population alphabétisée et la naissance, conjointement, de ce qu'on appellerait aujourd'hui « l'opinion publique ». ¹⁷³ D'après Arturo Uslar Pietri, l'essentiel de la littérature hispano-américaine du XIX^e siècle s'est publié alors dans les journaux. La presse locale est devenue progressivement le témoin incontournable et surtout l'instrument de diffusion des grands changements littéraires et

¹⁷² Brian R. HAMNETT, *op. cit.*, 1998, p. 319-321

¹⁷³ Ángel RAMA, *La crítica de la cultura en América Latina*, Barcelona, Biblioteca Ayacucho, 1985, p. 82-96.

idéologiques. Il signale que les œuvres les plus importantes du romantisme hispano-américain ont été éditées dans les publications périodiques, comme le *Facundo* de Sarmiento¹⁷⁴, de même les grands textes positivistes et modernistes de la fin du siècle.¹⁷⁵ Nés dès les premières décennies de l'indépendance, comme *El Mercurio* (1827) de Valparaíso ou *El Comercio* (1839) de Lima, les grands journaux amplifient considérablement leurs tirages et les revues culturelles et scientifiques se multiplient à l'époque du IV^e centenaire.¹⁷⁶ *Le journalisme est aujourd'hui, comme personne ne l'ignore*, commente Soledad Acosta de Samper en 1892, *la puissance intellectuelle qui exerce la plus grande influence sur la civilisation du monde* et cette influence, ajoute-t-elle, est plus grande encore dans les républiques hispano-américaines qu'en Europe car *le mot imprimé y est considéré comme une vérité irréfragable*.¹⁷⁷

Face à l'intellectuel traditionnel, issu des élites des classes supérieures et formé généralement dans les grandes universités et les centres religieux, sont apparus *de nouveaux genres d'intellectuels autodidactes* qui se manifestent principalement à travers le journalisme et qui animent la vie des cafés littéraires, des associations culturelles et des manifestations artistiques de plus en plus nombreuses. Ils proviennent le plus souvent des classes moyennes et éventuellement des secteurs les moins défavorisés des couches urbaines inférieures.¹⁷⁸ Ces hommes et ces femmes illustrent aussi les progrès suscités par l'instauration du système d'enseignement public et obligatoire qui précède même dans certains pays latino-américains son établissement en Europe. À côté des philosophes et des écrivains, la communauté scientifique latino-américaine s'est enrichie par ailleurs de spécialistes dans diverses disciplines. On peut citer, parmi d'autres, en particulier, les grands naturalistes tels que Florentino Ameghino (1854-1911), William Henry Hudson (1841-1922), Eduardo Ladislao Holmberg (1852-1937) et Francisco de Paula Moreno (1852-1919) en Argentine, le botaniste colombien Florentino Vega (1833-1890), le géographe Antonio García Cubas (1832-1911) et les astronomes Joaquín Velázquez de León (1803-1882) et Francisco Díaz Covarrubias (1833-1889) au Mexique, les médecins Daniel Alcides Carrión (Pérou-1857-1885), Vicente Izquierdo Sanfuentes (Chili-1850-1926), Nicolás Osorio y Ricaurte (Colombie-1838-1905), Manuel Carmona y Valle (Mexique-1827-1902), Luis Razetti (Vénézuëla-1862-1932) ou Gaspar Marcano (Venezuela- 1850-1910), les ethnologues et archéologues Ezequiel

¹⁷⁴ Domingo Faustino SARMIENTO, *Facundo : civilización y barbarie*, Madrid, Cátedra, 1990.

¹⁷⁵ Arturo USLAR PIETRI, *Una larga jornada*, El Nacional de Caracas, 4 janvier 1898. Il s'agit de la dernière collaboration journalistique du grand intellectuel vénézuélien Uslar Pietri (1906-2001), qui rend hommage à la presse latino-américaine dans ce dernier article d'opinion adressé à ses lecteurs.

¹⁷⁶ D'après Pedro HENRÍQUEZ UREÑA, les grands journaux (qui sont devenus des entreprises stables à partir de 1860) comme *La Prensa* (1869) ou *La Nación* (1870) de Buenos Aires, contribuent fortement au rayonnement culturel, ainsi que les revues, à l'existence souvent plus éphémère mais toujours foisonnante et constante dans la plupart des républiques hispano-américaines. Cf. Pedro HENRÍQUEZ UREÑA, *Historia de la cultura en la América Hispánica*, Fondo de Cultura Económica, México, 1947, p. 111-113.

¹⁷⁷ Soledad ACOSTA DE SAMPER, *Memoria in Congreso Literario Hispano-Americano*, Madrid, Edition originale, 1892.- Edition fac-similé, Instituto Cervantes, 1992, p. 573.

¹⁷⁸ Carlos M. RAMA, *Historia de América latina*, op. cit., 1978, p. 155.

Uricoechea (Colombie-1834-1880), Liborio Zerda (Colombie-1834-1919), Aristide Rojas (Vénézuéla-1826-1894), Pablo Patrón (Pérou-1855-1910), les philologues colombiens Rufino José Cuervo (1844-1911) et Miguel Antonio Caro (1843-1909), les historiens Manuel Orozco y Berra (1816-1881), Joaquín García Icazbalceta (1825-1894) Alfredo Chavero (1841-1906), José María Vigil (1829-1909) ou Vicente Riva Palacio au Mexique, Diego Barros Arana (1830-1907), Benjamín Vicuña Mackenna (1831-1886) ou José Toribio Medina (1852-1930) au Chili, Vicente Fidel López (1815-1903), Bartolomé Mitre (1821-1906) ou Adolfo Saldías (1850-1914) en Argentine. De grandes institutions officielles ont vu le jour, découvrant l'intérêt croissant qui se développe un peu partout pour les nouvelles sciences. On peut évoquer, par exemple, au Mexique, le *Sociedad Médica de México* (1865), la *Sociedad de Historia Natural* (1868), l'*Academia Nacional de Medicina* (1873), la *Comisión Geográfico-Exploradora* (1877), l'*Observatorio Meteorológico y Astronómico de México* (1877) ou la *Comisión Geológica* (1886), au Pérou, la *Sociedad Geográfica de Lima* (1888), en Equateur, l'*Observatorio Astronómico de Quito* (1873), au Chili la *Sociedad Científica de Chile* (1891), au Vénézuéla la *Sociedad de Ciencias Físicas y Naturales de Caracas* (1867) ou le *Museo Nacional* (1874), en Argentine, l'*Observatorio Astronómico* (1882), le *Museo de Ciencias Naturales* (1884), la *Sociedad Científica Argentina* (1872), l'*Observatorio de Córdoba* (1870) ou l'*Academia de las Ciencias de Córdoba* (1874).

La forte poussée démographique due à l'émigration et à l'exode rural, joue un rôle essentiel, également, dans l'élaboration des nouveaux imaginaires culturels qui se constituent autour des grandes métropoles régionales : México, Caracas, Buenos Aires, Santiago, Valparaíso, La Havane, Lima, Bogotá ou Montevideo. C'est dans ce contexte qu'apparaissent les deux grands mouvements intellectuels et littéraires qui dynamisent l'évolution culturelle des dernières décennies du XIX^e siècle : le positivisme et le modernisme. Tous les deux sont la conséquence de la diffusion importante des influences étrangères en Amérique Latine, mais celles-ci sont profondément réadaptées ou réélaborées dans des contextes nationaux singuliers et créateurs. De même qu'on assiste à la fin du siècle à l'internationalisation de l'économie, on peut parler de l'internationalisation de la culture qui aussi bien en Europe qu'en Amérique tend à devenir de plus en plus cosmopolite.

D'après François Chevalier, aucun mouvement de pensée n'a eu en Amérique Latine l'importance qu'a revêtu le positivisme. Mais il s'agit d'un mouvement complexe, aux idées et aux manifestations les plus diverses, de sorte qu'il convient davantage de parler de « positivismes » au pluriel.¹⁷⁹ Leopoldo Zea rappelle que d'autres mouvements philosophiques ont précédé les doctrines positivistes mais sans jamais avoir eu un impact aussi décisif sur la pensée latino-américaine. Il cite en particulier *le cartésianisme, le sensualisme, l'illustration, l'éclectisme et l'utilitarisme*. Alors que ces mouvements de pensée n'ont joué selon lui que le rôle d'*instruments destructifs*, utiles pour *débarrasser* les Hispano-américains des idées qu'on leur avait imposées, rompant *l'enfermement mental* dans lequel on

¹⁷⁹ François CHEVALIER, *op. cit.*, 1977, p. 358-366.

avait prétendu les maintenir, le positivisme a été, en revanche, un *instrument constructif*, celui d'un *nouvel ordre mental*. Le positivisme est perçu ainsi comme une *doctrine philosophique salvatrice* qui va favoriser la pleine émancipation intellectuelle. Contrairement à ses manifestations au Brésil, qui dévoilent une assimilation des doctrines à des fins véritablement pragmatiques, pour les républiques hispano-américaines, il s'agit davantage selon Zea, d'une *nouvelle et grande utopie* :

En se servant du positivisme, les Mexicains crurent qu'ils allaient mettre fin à l'anarchie presque perpétuelle qui les agitait. En Argentine, on le considéra comme un bon instrument pour en finir avec les esprits absolutistes et tyranniques qui les avaient affligés. Les Chiliens considérèrent le positivisme comme un instrument efficace pour convertir en réalité les idéaux du libéralisme. En Uruguay le positivisme fut interprété comme la doctrine morale capable de venir à bout d'une longue ère de coups d'Etats et de corruptions. Le Pérou et la Bolivie y trouvèrent la doctrine qui justifiait leur soif d'indépendance vis-à-vis de l'Espagne. Le positivisme fut dans tous ces cas un remède radical grâce auquel l'Amérique hispanique essaya de rompre avec un passé qui l'accablait.

180

Le positivisme suscite comme on le voit des interprétations diverses, mais essentielles, tout en pénétrant tous les secteurs de l'activité intellectuelle et culturelle : la politique, l'économie, l'éducation, la littérature, le journalisme, la science, l'art et même la religion. Selon les pays et les contextes, c'est tantôt l'influence de Comte ou de Spencer qui domine, mais on assiste en réalité à l'élaboration d'un véritable positivisme latino-américain avec des figures telles que Gabino Barreda (1818-1881) et Justo Sierra (1848-1912) au Mexique, Eugenio María de Hostos (1839-1903) à Porto Rico, José Enrique Varona (1861-1955) à Cuba, Adolfo Ernst (1832-1899), Rafael Villavicencio (1838-1920), Luis López Méndez (1862-1891), Lisandro Alvarado (1861-1923) ou Laureano Vallenilla (1870-1936) au Venezuela, Mariano H. Cornejo (1868-1942) et Manuel Vicente Villarín (1873-1958) au Pérou, Rafael Núñez (1825-1894) ou Salvador Camacho Roldán (1827-1900) en Colombie, Juan Montalvo (1833-1889) en Equateur, Agustín Alvarez (1857-1914), Alfredo Colmo (1868-1934), José Ingenieros (1877-1925), Pedro Scalabrini (1849-1916), Alfredo J. Ferreira (1867-1938), Ángel C. Bassi, Maximio Victoria ou Leopoldo Herrera (1879-1938) en Argentine, José Victorino Lastiarra, Juan Enrique Lagarrigue (1852-1927) ou Valentín Letelier (1852-1919) au Chili, Cecilio Báez (1862-1941) au Paraguay, José Pedro Varela (1845-1879), José de Arechavaleta (1838-1911) ou Carlos Vaz Ferreira (1872-1958) en Uruguay, etc. La liste des intellectuels de cette époque influencés par les doctrines positivistes devient interminable en réalité si on veut être véritablement exhaustif, ce qui prouve leur extraordinaire fertilité dans la nouvelle pensée latino-américaine de la fin du siècle.

Le *modernisme* est l'autre grand mouvement culturel des dernières décennies du XIX^e siècle. Selon Pedro Henríquez Ureña, les républiques hispano-américaines, prennent alors

¹⁸⁰ Leopoldo ZEA, *El pensamiento latinoamericano*, Ariel, Barcelona, 1976. Edition digitale de de Liliana Jiménez Ramírez, Martha Patricia Reveles Arenas et Carlos Alberto Martínez López, *Antología del Ensayo Hispánico* décembre de 2003 : [http : //www.ensayistas.org/filosofos/mexico/zea/pla/0-5.htm](http://www.ensayistas.org/filosofos/mexico/zea/pla/0-5.htm)

*quinze ans d'avance sur l'Espagne dans cette rénovation littéraire*¹⁸¹ et cette grande mutation s'explique, d'après Rubén Darío qui est devenu, dès 1888, l'un des principaux écrivains modernistes, grâce au *commerce matériel et spirituel immédiat avec les différentes nations du monde*, à *l'immense désir de progrès* et à *l'enthousiasme de la nouvelle génération*.¹⁸² Le *modernisme* apparaît à la fois comme une synthèse latino-américaine de toutes les influences extérieures, assimilées et réélaborées dans un contexte de régénération économique et sociale et comme une véritable révolution spirituelle et culturelle, qui prétend libérer la pensée, l'art et la littérature, des archaïsmes et des conformismes dépassés de la culture bourgeoise pour les mettre au niveau des grandes transformations humaines et sociales du monde moderne. S'il ne faut nullement confondre ce mouvement avec le *modernism* anglo-saxon, ni même avec le *modernismo* brésilien, deux autres courants avant-gardistes qui précèdent la première guerre Mondiale, on peut en revanche le rapprocher de l'esthétique de l'Art Nouveau, qui se développe en Europe à partir des années 1880, également sous les appellations de *Modern Style*, *Jugendstil*, *Secessionismus* ou *Nieuwe Kunst* selon les pays. C'est l'expression de sensibilités, d'idéologies et d'esthétiques qui correspondent pleinement à la fin du XIX^e siècle, une période dominée, on l'a vu par des sentiments contradictoires, où cohabitent l'euphorie bourgeoise du progrès et du développement économique et l'appréhension voire l'angoisse que suscitent ces mêmes transformations, notamment dans le cadre des grandes agglomérations modernes. Les inquiétudes des artistes et des intellectuels prennent alors parfois dans ce contexte des allures apocalyptiques, comme en témoignent ces lignes de Rubén Darío, écrites précisément en 1892 :

Oh Seigneur, le monde va très mal! La société devient folle. Le siècle prochain verra la plus grande des révolutions qui n'aient jamais ensanglanté la terre. Le gros poisson mange-t-il le petit? Soit, mais bientôt nous aurons la revanche. Le paupérisme règne et le travailleur porte sur ses épaules la montagne d'une malédiction. Rien d'autre n'importe que l'or misérable. Les êtres déshérités constituent le troupeau que l'on prépare pour l'éternel abattoir. [...] Cela n'est pas la démocratie, mais l'injure et la ruine. Le malheureux subit une pluie de calamités; le riche jouit. La presse vénale et corrompue ne fait que chanter le psaume invariable de l'or. Les écrivains sont les violons qui jouent pour les grands potentats. Le peuple, on n'en fait aucun cas. [...] Je en sais pas comment la mine qui menace le monde n'a pas encore explosé ...¹⁸³

Le modernisme dans ces conditions peut constituer aussi bien une sorte de fuite devant la réalité décevante du monde moderne que la recherche d'un absolu qui dépasse les restrictions et les conventions de la société. A la *modernité* bourgeoise, il oppose une nouvelle *modernité* artistique, à l'idée de progrès, celle de la *décadence*, aux richesses matérielles, le *raffinement spirituel*. Clairement influencé par la poésie française parnassienne (Théophile

¹⁸¹ Pedro HENRÍQUEZ UREÑA, *Historia de la cultura en la América Hispánica*, op. cit., 1947, p. 140.

¹⁸² Rubén DARÍO, *El modernismo*, 28 novembre 1901, in *El modernismo y otros ensayos*, Madrid, Alianza Editorial, 1989, p. 35.

¹⁸³ Rubén DARÍO, *Por qué*, 1892, in *Crónica Política, Obras Completas*, Edition de A. Ghirardo, Vol. XI, Madrid, 1924, p. 125-127.

Gauthier, Catulle Mendès ou Lecomte de Lisle) et symboliste (Verlaine, Rimbaud ou Mallarmé), ce mouvement met fin à l'influence jusque lors dominante de la poésie espagnole dans l'Amérique hispanique. C'est en prenant exemple sur la langue française qu'il contribue en effet à enrichir et à assouplir les formes de la versification castillane, tout en exprimant à la fois le désir d'un profond cosmopolitisme et un nouveau sentiment américaniste. Considéré parfois comme frivoles ou élitistes, les écrivains modernistes qui ont souvent tendance, en effet, à se considérer comme les représentants d'une nouvelle *aristocratie intellectuelle*, revendiquent cependant la primauté de l'idée sur la forme, comme le souligne José Martí, l'un des premiers grands modernistes latino-américains :

La perfection de la forme est toujours obtenue à partir de la perfection de l'idée[...] On ressent, après avoir écrit, la fierté du sculpteur ou du peintre[...] Le vers est une perle. Les vers ne doivent pas être comme la rose *centifolia* mais comme le jasmin de Malabar, bien chargé en essences. La feuille doit être nette, parfumée, solide, claire. Chacun de ses vaisseaux doit être un réservoir d'arômes. Le vers, où que l'on coupe, doit donner de la lumière et du parfum [...] Il est bon de polir, certes, mais à l'intérieur de l'esprit et avant de porter le vers aux lèvres. Le vers bouillonne dans l'esprit, comme le moût dans la cuve.¹⁸⁴

D'après José Miguel Oviedo, *le modernisme est l'une des pierres angulaires sur laquelle s'appuie l'édifice de la littérature latino-américaine*.¹⁸⁵ C'est dire l'importance que lui accordent encore les critiques actuels. Il marque sans conteste l'aboutissement éclatant du processus de recherche de l'autonomie culturelle initié depuis l'indépendance, car bien que ses sources soient européennes, il s'agit véritablement d'un mouvement culturel élaboré en Amérique latine et qui produira à son tour (effectuant pour la première fois un voyage en sens inverse) des influences importantes en Espagne. Rien d'étonnant, donc, que l'on trouve parmi ses précurseurs ou ses premiers représentants un écrivain tel que José Martí (1853-1895), le père de l'indépendance cubaine et le créateur de l'expression « Nuestra América ». Il faut citer également son compatriote, le poète Julián del Casal (1863-1893), le Mexicain Manuel Gutiérrez Nájera (1859-1895) et le Colombien José Asunción Silva (1865-1896).¹⁸⁶ L'année du IV^e Centenaire de la découverte de l'Amérique, Rubén Darío est déjà, sans aucun doute et malgré son jeune âge, l'un des poètes les plus connus de la nouvelle génération hispano-américaine, et celui qui deviendra bien vite, aux yeux de tous, le chef de file incontesté du mouvement moderniste. Ricardo Palma le décrit dans ses *Recuerdos de España*, comme un

¹⁸⁴ José MARTÍ, Prologue de *El Poema del Niágara* de Juan Antonio Pérez Bonalde, (New York, 1882) in *Obras Completas*, Vol. 7, Editorial de Ciencias Sociales del Instituto Cubano del Libro, La Habana, 1975, p. 234.

¹⁸⁵ José Miguel OVIEDO, *Historia de la literatura hispanoamericana*, Vol.2, *Del Romanticismo al Modernismo*, Madrid, Alianza Editorial, Alianza Universidad Textos, 1997, p. 218.

¹⁸⁶ Pedro HENRÍQUEZ UREÑA cite aussi parmi les précurseurs, Manuel González Prada (1844-1918), Manuel José Othon (1856-1906), Pedro Bonifacio Palacios, alias Almafuerte (1854-1917), Gastón Fernando Deligne (1861-1913), Salvador Díaz Mirón (1853-1928) et Francisco A. de Icaza (1863-1925) Deuxième Secrétaire de la Légation Mexicaine à Madrid en 1892, in *Historia de la cultura en la América Hispánica*, op. cit., 1947, p. 140.

*parnassien doté d'une fantaisie éblouissante.*¹⁸⁷ Darío se définit lui-même, le 30 novembre 1892, dans *La Ilustración Española y Americana*, comme un véritable optimiste, un écrivain ayant foi en l'avenir, beaucoup de constance pour l'étude et un goût immodéré pour le travail. A 25 ans à peine, il revendique audacieusement la modernité et en même temps le classicisme, la pureté de la forme et l'élévation des idées, mais surtout et davantage encore, l'existence de l'art pour l'art :

Comprenez que personne n'aime notre langue avec plus d'enthousiasme que moi, et que je suis l'ennemi de ceux qui corrompent la langue; mais j'aimerais pour notre littérature une renaissance qui aurait pour fondement le classicisme pur et marmoréen dans la forme, et des pensées nouvelles; le style de Chénier¹⁸⁸, mais en plus relevé : de l'art, de l'art et de l'art.¹⁸⁹

D'autres jeunes poètes hispano-américains s'empresseront de suivre son exemple comme Guillermo Valencia (1873-1943) en Colombie, Luis Gonzalo Urbina (1868-1934), Amado Nervo (1878-1919) et José Juan Tablada (1871-1945) au Mexique, Leopoldo Lugones (1874-1938) en Argentine, Julio Herrera y Reissig (1875-1910) en Uruguay, Ricardo Jaimes Freyre (1868-1933) en Bolivie, José Santos Chocano (1875-1908) au Pérou ou Carlos Pezoa Veliz (1879-1908) au Chili. Des écrivains en prose également s'inscrivent dans la ligne de ce mouvement tels que les auteurs uruguayens Horacio Quiroga (1879-1937) et José Enrique Rodó (1871-1917), l'Argentin Enrique Larreta (1875-1961), le Guatémaltèque Enrique Gómez Carrillo (1873-1927) ou les Vénézuélien Manuel Díaz Rodríguez (1868-1927) et Rufino Blanco Fombona (1874-1944). D'après Oviedo, le modernisme, est né en définitive, d'une conscience critique aiguë des carences non résolues que connaissent les nouvelles sociétés et d'une volonté de moderniser aussi la pensée, la sensibilité et la vie spirituelle des Hispano-américains qui traversent les dernières décennies du XIX^e siècle guidés par un désir constant d'affirmation et un sentiment général d'inquiétude croissante. Plus qu'un mouvement littéraire, on peut le définir aussi comme une époque, celle de la modernisation économique de la fin du siècle, du développement social et démographique des grandes métropoles urbaines et culturelles de l'Amérique hispanique¹⁹⁰. Mais le modernisme est aussi l'expression de deux générations intellectuelles qui poursuivent l'œuvre continentale d'émancipation culturelle tout en établissant le premier véritable contact favorable et salutaire avec les générations intellectuelles contemporaines de l'ancienne métropole espagnole.

¹⁸⁷ Ricardo PALMA, *Recuerdos de España : Notas de viaje, esbozos, neologismos y americanismos*, Buenos Aires, Imprenta J. Peuser, 1897, p. 144.

¹⁸⁸ Rubén Darío fait référence sans doute au poète français André Marie Chénier (1762-1794), guillotiné au moment de la Terreur. Grand admirateur de la poésie grecque, mais aussi de la philosophie moderne, cet écrivain voulut concilier dans son œuvre cette double inspiration.

¹⁸⁹ *La Ilustración Española y Americana, Presentación de Rubén Darío*, 30 de noviembre de 1892 - Año 1892, Segundo Semestre, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 366-367.

¹⁹⁰ José Miguel OVIEDO, *Historia de la literatura hispanoamericana*, op. cit., 1997, p. 220.

Les générations latino-américaines du IV^e Centenaire

Dans son *Historia de la Cultura en la América Hispánica*, Pedro Henríquez Ureña (1884-1946) divise le XIX^e siècle en quatre grandes périodes : celle de l'Indépendance (1800-1825) qui constitue pour lui une phase consacrée essentiellement à la pensée politique et sociale; celle de « l'après-indépendance » (1825-1860), une époque d'instabilité permanente mais qui correspond aussi à l'élaboration des grands textes législatifs des nouvelles nations, aux travaux des premiers grands naturalistes, géographes, historiens ou philologues latino-américains et sur le plan littéraire à l'éclosion du *romantisme* arrivé dès 1832 dans les nouvelles républiques; celle que le critique dominicain définit ensuite comme la période « d'organisation et de stabilité » (1860-1890) et qui coïncide effectivement avec un apaisement politique et social relatif qui favorise le développement des institutions éducatives, l'essor extraordinaire de la presse, des sciences humaines et du *positivisme* et la transition esthétique vers le *réalisme*, le *naturalisme* et même l'*indigénisme*; la période enfin de « prospérité et rénovation » (1890-1920), celle des grandes transformations démographiques, économiques et sociales, de la consolidation de la prépondérance Etats-unienne sur le continent américain, une nouvelle étape qui commence en réalité au moment même des rencontres du IV^e Centenaire et qui est celle, comme on l'a vu, de l'épanouissement du *modernisme*.¹⁹¹

Les limites chronologiques adoptées par Henríquez Ureña (1810-1825-1860-1890) établissent des repères quelque peu rigides malgré tout, car les frontières sont toujours beaucoup plus diffuses entre les époques et les générations. Sur le plan littéraire, par exemple, le romantisme n'arrive qu'après 1830 et se prolonge bien au-delà de 1860, tandis que l'apparition du modernisme est antérieure, en réalité, à 1885. Les mêmes individus, par ailleurs, appartiennent souvent à plusieurs époques consécutives. Les intervalles proposés peuvent être utiles néanmoins pour délimiter dans le contexte des célébrations du IV^e Centenaire, la présence d'au moins trois ou quatre générations successives d'intellectuels latino-américains.

Les Doyens

Si parmi les délégués présents lors des cérémonies espagnoles on ne compte aucun véritable contemporain de la période de l'indépendance, deux écrivains appartiennent cependant à une génération que l'on pourrait considérer encore comme transitoire entre celle des grands intellectuels de l'émancipation et celle des romantiques libéraux ou conservateurs de la période suivante. Il s'agit d'abord de Manuel Payno (1810-1894), le consul général du Mexique, un intellectuel éclectique qui a exercé au cours de sa vie d'importantes fonctions politiques (député, sénateur et même ministre des finances) mais qui s'est consacré aussi au journalisme, à la littérature, à l'histoire et à l'économie. Si Payno est le doyen des émissaires latino-américains il a aussi 14 ans de plus que Juan Valera, 18 de plus que Cánovas del

¹⁹¹ Pedro HENRÍQUEZ UREÑA, *Historia de la cultura en la América Hispánica*, op. cit., 1947, p. 59-151.

Castillo et 46 de plus que Ménéndez y Pelayo. Né avec l'indépendance il a été un témoin privilégié de l'histoire de son pays depuis les premiers jours. Il avait 26 ans lorsque l'Espagne a reconnu le Mexique, 36 ans lors de la guerre contre les Etats-Unis et plus de 50 ans déjà au moment de l'intervention française. C'est un libéral modéré et un romantique de la première heure (qui a évolué néanmoins vers le *costumbrismo*¹⁹², le réalisme et même le naturalisme), un historien consciencieux et un romancier qui veut éduquer et forger la conscience nationale de ses compatriotes. Malgré quelques échecs politiques passés il est considéré comme un fonctionnaire incorruptible aux jugements parfois très sévères, comme le confirment ses commentaires vis-à-vis des célébrations du IV^e Centenaire, dans le rapport confidentiel qu'il adresse en 1893 au ministre mexicain des relations extérieures.¹⁹³ Ni admiratif ni véritablement critique non plus à l'égard des Espagnols, Payno semble être un homme pragmatique, doté d'une conscience historique certaine qui le place en quelque sorte au dessus des querelles partisans et improductives. C'est pourquoi sa présence et son opinion sont particulièrement intéressantes dans le contexte péninsulaire de 1892.

L'autre doyen latino-américain c'est l'Argentin Luis L. Domínguez (1819-1898), un peu plus jeune que Payno, certes, mais tout aussi emblématique. C'est également un poète, un historien, un homme politique et un diplomate. En 1892 il exerce les fonctions d'ambassadeur en Angleterre et il a occupé tout comme Payno d'importantes charges administratives et politiques dans son pays (en 1872-74 il a été ministre des finances sous la présidence de Sarmiento) et il a séjourné en tant que diplomate au Pérou (1874), au Brésil (1875-1882), aux Etats-Unis (1882-1885), en Espagne (1885-1886) puis en Angleterre (1886-1898). S'il ne laisse pas de traces bibliographiques particulières lors de son passage à Madrid en 1892, il se présente néanmoins comme un important acteur historique de la construction de la nation argentine, ce qui lui confère déjà un rôle très significatif vis-à-vis de ses homologues péninsulaires.

En raison de leur âge et de leurs expériences respectives, Payno et Domínguez incarnent une certaine autorité morale, celle des fondateurs des nouvelles nations hispano-américaines. Ils sont nés avec l'indépendance et ont été les contemporains de Sarmiento, Alberdi, Mitre, Guerrero, López de Santa Ana ou Juárez.

Les romantiques de l'« après-indépendance »

On peut ensuite regrouper toute une série de représentants dans le cadre d'une génération un peu plus jeune et qui correspond alors pleinement à la période que Pedro Henríquez Ureña considère comme celle de « l'après-indépendance ». Il s'agit de José María Vigil (1829-1909), le directeur de la Bibliothèque Nationale du Mexique, Pedro Alejandrino

¹⁹² Genre littéraire très populaire dans le monde hispanique, issu du romantisme et qui s'appuie sur les tableaux de mœurs et les spécificités locales et régionales, préparant la voie du réalisme et du naturalisme.

¹⁹³ Manuel PAYNO, Cónsul de México en Barcelona, *Informe respecto de las festividades españolas en ocasión del Cuarto Centenario del primer arribo de Cristóbal Colón al Continente Americano*, 15 de abril de 1893, México, Archivo de la Secretaría de Relaciones Exteriores (AREM), 19-22-137 (II).

del Solar (1829-1911) l'ambassadeur du Pérou, l'ambassadeur d'Argentine en Italie Antonio del Viso (1830-1894), Vicente G. Quesada (1830-1913), le grand diplomate et spécialiste argentin de l'histoire coloniale, Vicente Riva Palacio (1832-1896), Soledad Acosta de Samper (1833-1913), Ricardo Palma (1833-1919), l'académicien et ex-président équatorien Antonio Flores (1833-1912), l'historien argentin Angel Justiniano Carranza (1834-1899), l'écrivaine et enseignante guatémaltèque Vicenta Laparra de la Cerda (1834-1905), le militaire et diplomate mexicain Pedro Rincón Gallardo (1834-1909), le politicien et historien dominicain José Gabriel García (1834-1910), l'écrivain et journaliste mexicain Ireneo Paz (1836-1924) et son compatriote l'avocat et le diplomate Matías Romero (1837-1899) ou le naturaliste José de Arechavaleta (1838-1911), membre de la commission uruguayenne. Ces hommes et ses femmes aux parcours riches et hétéroclites, partagent des idéologies parfois contradictoires (libérales ou conservatrices notamment) mais des esthétiques communes en revanche, nourries de fortes influences étrangères et imprégnées de l'esprit romantique dans lequel ils ont rédigé leurs premiers écrits. Il s'agit d'une génération qui assume et revendique pleinement l'indépendance. Certains de ces intellectuels ont été des acteurs de premier plan dans la vie politique de leur pays et ont même pris parfois les armes pour défendre l'intégrité nationale. C'est le cas du général Vicente Riva Palacio qui s'est soulevé contre l'intervention française au Mexique dans les années 1861-1867, de Ricardo Palma qui s'est battu contre les Espagnols (1865-1866) puis contre les Chiliens qui ont incendié sa maison pendant la guerre du Pacifique (1879-1881), de Pedro Alejandrino del Solar, qui a défendu la ville péruvienne de Tacna au cours de la même guerre et qui occupe en 1892 la vice-présidence de son pays, de Vicente G. Quesada, qui a mené pour l'Argentine des négociations diplomatiques de première importance, de Antonio Flores, qui après avoir impulsé la reconnaissance de l'Equateur par l'Espagne est devenu président de la république en 1888, ou encore de José Gabriel García qui a été ministre et président du Congrès de la République Dominicaine. Ce sont des hommes et des femmes mûrs, presque en fin de carrière, qui n'ont plus rien véritablement à démontrer. Leur seule présence ratifie d'une certaine manière l'autonomie des nouvelles républiques hispano-américaines. S'ils ont été dans le passé les protagonistes de leurs constructions nationales respectives, ils sont aussi à la fin du siècle les premiers vrais acteurs du rapprochement avec l'ancienne métropole, une fonction qu'ils accomplissent à la fois sur le plan historique, culturel et diplomatique. Ils représentent en effet la première génération intellectuelle qui, surmontant les différends et les rancunes très fortes encore à l'égard de l'héritage espagnol, décide d'assumer l'histoire coloniale. Il ne s'agit pas de réhabiliter toute l'œuvre hispanique mais de l'endosser, comme une partie intégrante des nouvelles histoires nationales. Vicente Riva Palacio (*La Inquisición, Establecimiento y propagación del Cristianismo en Nueva España, Historia de la dominación española en México*)¹⁹⁴, Vicente

¹⁹⁴ Vicente RIVA PALACIO, *La Inquisición in Ensayos históricos, Obras completas, op. cit.*, 1997, p. 139-2002; *El virreinato - Establecimiento y propagación del Cristianismo en Nueva España, op. cit.* 1892, *Historia*

G. Quesada (*La sociedad Hispano-americana bajo la dominación española, La vida intelectual en la América española*)¹⁹⁵ et Ricardo Palma (*Anales de la Inquisición de Lima, Tradiciones Peruana*)¹⁹⁶, sont, à ce titre, les historiens et les hommes de lettres les plus représentatifs de ce nouvel état d'esprit.

Même s'ils ont sensiblement le même âge que la plupart des grandes figures espagnoles du IV^e Centenaire et notamment Cánovas del Castillo (1828-1897), Cesáreo Fernández Duro (1830-1908), Marcos Jiménez de la Espada (1831-1898), Antonio María Fabié (1832-1899), Emilio Castelar (1832-1899), Luis Vidart (1833-1897), Antonio Sánchez Moguel (1838-1913) ou Rafael María de Labra (1841-1918), ces émissaires latino-américains appartiennent à des générations distinctes puisqu'ils ne proviennent pas du même passé. Ce sont les héritiers des intellectuels de l'indépendance. Ils se sont nourris des grands idéaux politiques et sociaux de leurs parents et des influences étrangères qui ont joué un rôle déterminant, on l'a vu, dans les processus de quête de l'autonomie culturelle. Pour la plupart d'entre eux, il ne s'agit pas du premier voyage en Europe. Soledad Acosta de Samper, par exemple, s'est élevée en partie à Paris, où elle a fréquenté différents établissements scolaires au cours de son adolescence et où elle a assisté très tôt avec son père à des réunions scientifiques et littéraires en présence de grands écrivains européens. Elle a séjourné ensuite à diverses reprises dans la capitale française où elle a publié ses premières œuvres littéraires. Antonio Flores a effectué lui aussi ses études secondaires au Lycée Henri IV à Paris et a rempli des fonctions diplomatiques diverses en France et en Angleterre. Vicente G. Quesada a fait de longues recherches dans les archives des bibliothèques d'Europe pour s'inspirer de leur fonctionnement, lorsqu'il était directeur de la Bibliothèque Nationale de Buenos Aires (1871-1877)¹⁹⁷, mais également pour retrouver des documents de la période coloniale qui lui ont permis de nourrir sa réflexion historique. Dans les années 1860, Ricardo Palma a parcouru de son côté l'Angleterre, l'Italie, la Belgique et la France, pays dans lequel il a côtoyé pendant quelques mois Lecomte de Lisle, Sully Prudhomme, Catulle Mendès, Gautier, Baudelaire, Banville et même Victor Hugo, Alexandre Dumas et Alphonse de Lamartine. Ireneo Paz, comme d'autres journalistes et diplomates latino-américain était présent finalement en 1889 à l'Exposition Universelle de Paris.

de la dominación española en México desde 1521 a 1808, in México a través de los siglos..., op. cit., 1999, vol.1 e t. 2, p. 204-385.

¹⁹⁵ Vicente G. QUESADA, *La sociedad Hispano-americana bajo la dominación española, op. cit., 1892, p. 389-413 - La vida intelectual en la América española durante los siglos XVI, XVII y XVIII*, Buenos Aires, "La Cultura Argentina", L.S. Rosso y C^a, 1917.

¹⁹⁶ Ricardo PALMA, *Anales de la Inquisición de Lima : (estudio histórico)*, Lima, Tip. de Aurelio Alfaro, 1863 et Madrid, Librería Ricardo Fé, 1897 (Fac-similé : Ediciones del Congreso de la República del Perú, Lima, 1997). - *Tradiciones Peruanas* - Il existe d'innombrables éditions de ces ouvrages mais on peut citer parmi les dernières : Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1993; Barcelona, Círculo de Lectores , D.L., 1995; Peisa, Lima, El Comercio, cop, 2001; Algete (Madrid), Jorge A. Mestas, 2004.

¹⁹⁷ Vicente G. QUESADA, *Las Bibliotecas Europeas y algunas de la América Latina*, Buenos Aires, Imprenta y Librerías de Mayo, 1877.

Sur le plan littéraire ces écrivains de « l'après-indépendance » ont été fortement marqués par le romantisme, mais aussi par les circonstances historiques et sociales nouvelles qu'ils ont connues. C'est pourquoi leurs œuvres sont fortement imprégnées d'un sentiment d'appartenance à une identité régionale et nationale et elles revendiquent souvent (même les ouvrages de fiction narratifs ou lyriques) une fonction documentaire ou pédagogique. Leur romantisme, dévoilant une sensibilité déjà nettement hispano-américaine, s'est très vite attaché (comme en Espagne aussi d'ailleurs) aux thèmes les plus pittoresques de la vie locale, s'inspirant des coutumes et légendes du passé colonial, voire précolombien. On peut dire que certains auteurs ont véritablement pratiqué une littérature *historiciste* (Vigil, Quesada, Riva Palacio, Acosta de Samper et Palma en particulier), s'adonnant également très volontiers au *costumbrismo*, ce genre littéraire florissant à leur époque qui exalte le folklore et les particularismes urbains et provinciaux, composant des tableaux de mœurs parfois trop colorés ou superficiels mais qui rendent compte admirablement du besoin d'affirmer et de vanter les spécificités culturelles locales et nationales. On peut citer parmi les œuvres les plus célèbres, aussi bien en Amérique Latine qu'en Espagne, les *Tradiciones*, de Ricardo Palma, qui constituent presque un genre littéraire à part entière, créé par l'auteur. A mi chemin entre l'histoire et l'anecdote et entre la légende et la chronique culturelle ou folklorique, ces nouvelles qui connaissent une extraordinaire diffusion depuis les années 1870, remplissent près d'une dizaine de volumes à travers lesquels Palma a retracé de manière tendre, burlesque et parfois très satyrique la vie quotidienne des populations péruviennes de l'époque coloniale.¹⁹⁸ Vicente Riva Palacio, a publié lui aussi, en 1885, des *Tradiciones y leyendas mexicanas*, en collaboration avec Juan de Dios Peza (1852-1910)¹⁹⁹. Il s'agit dans son cas de compositions en vers mais similaires dans l'esprit aux récits narratifs de Palma. Soledad Acosta de Samper qui s'est consacrée aux biographies des grands hommes de son pays²⁰⁰, est l'auteure pour sa part de chroniques historiques romancées et de tableaux de mœurs qui célèbrent les coutumes, les caractères et les archétypes colombiens. On peut citer dans cette catégorie, entre autre, ses *Novelas y cuadros de la vida suramericana* ou son roman *Los Piratas de Cartagena*²⁰¹. Dans les écrits plus littéraires de Vicente G. Quesada, on peut

¹⁹⁸ Cf. Note antérieure : les éditions existantes sont trop nombreuses pour être citées de même que la bibliographie critique sur ces œuvres. On peut signaler néanmoins les travaux récents de Cecilia Moreano qui a établi une bibliographie très complète sur le sujet. Cecilia MOREANO, *Relaciones literarias entre España y el Perú : La obra de Ricardo Palma*, Universidad Ricardo Palma, Lima, 2004.

¹⁹⁹ Vicente RIVA PALACIO et Juan de Dios PEZA, *Tradiciones y leyendas mexicanas*, México, J. Balleca, 1885.

²⁰⁰ Soledad ACOSTA DE SAMPER, *Biografías de hombres ilustres ó notables : relativas á la época del descubrimiento, conquista y colonización de la parte de América denominada actualmente EE. UU. de Colombia*, Bogotá, Imp. de "La Luz", 1883.

²⁰¹ Soledad ACOSTA DE SAMPER, *Novelas y cuadros de la vida sur-americana*. Gante, Imprenta de Eug. Vanderhaeghen, 1869. Ce livre contient les romans *Dolores*, *Teresa la limeña*, *El corazón de la mujer* et ses tableaux de mœurs *La Perla del Valle*, *Ilusión y realidad*, *Luz y sombra*, *Tipos sociales : La Monja y Mi Madrina* et *Un crimen*. Nouvelle édition : Bogotá, Editorial Pontificia Universidad Javeriana, 2004.

signaler les *Escenas de la vida colonial en el siglo XVII* ou encore les *Crónicas Potosinas : costumbres de la Edad Medieval hispano-americana*²⁰²; dans ceux de Ireneo Paz on trouve également les *Leyendas históricas de la independencia* et *Vida y aventuras del más célebre bandido sonorense Joaquín Murrieta*²⁰³. En face des romantiques, post-romantiques, réalistes et naturalistes espagnols dont ils rencontrent certains des grands représentants lors des célébrations péninsulaires de 1892 (Zorrilla, Campoamor, Núñez de Arce, Valera, Galdós, Echegaray, Emilia Pardo Bazán, Clarín, etc.), ces intellectuels représentent des évolutions stylistiques certes semblables et parallèles, mais distinctes en ce sens que l'ancienne métropole n'a plus joué systématiquement son rôle d'intermédiaire dans la transmission des influences et des filiations culturelles. Ces hommes de lettre ont déjà contribué, aussi, à travers leurs œuvres, à véhiculer de nouveaux imaginaires latino-américains, sans doute un peu plus autochtones et qui commencent à être diffusés et connus en Espagne. Les maisons d'édition de Barcelone (Montaner) et de Madrid (Rivadeneyra et Ricardo Fé) qui se sont déjà intéressées, de leur côté, à ces auteurs, seront vivement stimulées grâce à eux, en particulier à partir des rencontres de 1892, pour des publications plus régulières des œuvres littéraires hispano-américaines.

Post-romantiques ou génération transitoire

On trouve ensuite une génération de délégués que l'on pourrait qualifier de transitoire entre celle des romantiques des premières décennies de l'indépendance et celle des jeunes modernes ou *modernistes* de la fin du siècle. Il s'agit d'un groupe d'hommes et de femmes qui ont entre 34 et 50 ans, l'âge habituel de l'accession aux premiers postes importants, aux reconnaissances officielles et à la notoriété littéraire. Ce sont les individus qui investissent précisément la période « d'organisation et de stabilité » (1860-1890) définie par Henríquez Ureña. Nés vers le milieu du siècle, au cœur de toutes les confluences, certains d'entre eux semblent davantage tournés encore vers le passé, tandis que d'autres se rapprochent plutôt des jeunes générations. C'est numériquement du groupe le plus important, ce qui est relativement logique d'ailleurs, puisqu'il s'agit de mandataires qui interviennent dans le cadre de leurs fonctions professionnelles, et qui se trouvent alors en plein milieu de leur carrière. Pour certains d'entre eux, l'année 1892 sera véritablement une année charnière, comme par exemple pour Francisco del Paso y Troncoso, venu d'abord comme président de la Commission Mexicaine pour l'*Exposition Historico-Américaine* et qui ensuite ne quittera plus l'Europe

Soledad ACOSTA DE SAMPER, *Los piratas en Cartagena : crónicas histórico novelescas...*, Bogotá, Imp. de "La Luz", 1886.

²⁰² Vicente G. QUESADA, *Escenas de la vida colonial en el siglo XVII*, Buenos Aires, Huarpes, 1945 - *Crónicas Potosinas : costumbres de la Edad Medieval hispano-americana*, Paris, Imp. N. Goupy et Pourdan, 1890.

²⁰³ Ireneo PAZ, *Leyendas históricas de la independencia : leyenda quinta Mina*, Imprenta Lit. y Encuadernación de Ireneo Paz, México, 1890 - *Vida y aventuras del más célebre bandido sonorense Joaquín Murrieta*, Santa Barbara, University of California, 1999.

jusqu'à la fin de sa vie, qu'il consacre, à partir de ce moment particulier, à étudier les documents historiques des archives et des bibliothèques européennes.²⁰⁴ Pour d'autres, cette année de commémorations officielles constituera seulement une étape parmi d'autres dans le cadre d'un riche parcours professionnel et personnel. On trouve parmi ces hommes et ces femmes de nombreux diplomates et publicistes qui concilient souvent des activités politiques, administratives et la création littéraire. On peut citer du plus âgé au plus jeune : le poète péruvien Ricardo Rosell Sirot (1841-1909); le journaliste et ambassadeur argentin à Paris, José C. Paz (1842-1912); l'académicien et historien Francisco del Paso y Troncoso (1842-1916), directeur du Musée National; l'ambassadeur chilien Augusto Matte (1843-1913); le diplomate mexicain Manuel Iturbe (1844-1904); l'avocat et pédagogue argentin (mais uruguayen d'adoption) Francisco Berra (1844-1906); l'ambassadeur costaricien Manuel María de Peralta (1844-1930); le poète et plénipotentiaire guatémaltèque, Fernando Cruz (1845-1902); l'avocat et politicien mexicain Rafael Rebollar (1847-1915); le juriste et ancien ministre des Affaires Etrangères de Colombie, José María Quijano Wallis (1847-1923); l'historien et biographe mexicain Francisco Sosa (1848-1925); l'éducateur hispano-costaricien Juan Fernández Ferraz (1849-1904); le journaliste dominicain Federico Henríquez y Carvajal (1849-1951), directeur du journal *El mensajero de Santo Domingo*; la poétesse et pédagogue Salomé Ureña de Henríquez (1850-1897), de République Dominicaine; l'écrivain et ambassadeur argentin, Miguel Cané (1851-1905); le poète et militaire colombien Ramón Ulloa (1852-1899); l'historien colombien Eduardo Posada (1852-1940); le journaliste et sociologue argentin Gabriel Carrasco (1854-1908); le médecin et politicien hondurien Antonio Ramírez y Fernández Fontecha (1855); le journaliste Luis Bonafoux (1855-1925) qui est en réalité un « transplanté » franco-vénézuélien, résident à Madrid après avoir vécu longtemps à Porto Rico; le poète et ambassadeur uruguayen Juan Zorrilla de San Martín (1855-1931); le médecin Antonio Ramírez y Fernández Fontecha (1855), recteur de l'Université Centrale du Honduras; le théologien mexicain Francisco Plancarte y Navarrete (1856-1920); le poète et professeur Emilio Prud'homme (1856-1923), auteur de l'Hymne National dominicain; le médecin et député guatémaltèque Juan José Ortega (1857-1934); l'historien et sociologue argentin Ernesto Quesada (1858-1934); le journaliste libéral colombien Simon Chaux (1859-1923); le journaliste, poète et diplomate équatorien Leonidas Pallares Arteta (1859-1931); le publiciste colombien Juan Antonio Zuleta (1858); le botaniste Francisco Río de la Loza; et finalement la poétesse, romancière et dramaturge colombienne Waldina Dávila de Ponce de León (?-1900).

On trouve donc essentiellement dans cette génération des diplomates, des écrivains, des journalistes, des spécialistes en sciences sociales et des enseignants. Ce sont des délégués qui vont représenter non seulement leur pays mais aussi leur corps de métier lors des différents congrès de 1892. Chez eux l'influence des nouvelles doctrines scientifiques,

²⁰⁴ Silvio ZAVALA, *Francisco del Paso y Troncoso. Su Misión en Europa, 1892-1916*, México, Departamento Autónomo de Prensa y Publicidad, 1938.

sociologiques, linguistiques ou pédagogiques est nettement manifeste, notamment dans leurs interventions orales et écrites dans la presse et au cours des débats qu'ils soutiennent avec leurs homologues péninsulaires. Ils constituent en quelque sorte le pendant latino-américain de cette génération espagnole *krausiste* et *régénérationniste* que nous avons regroupée dans la première partie sous l'appellation commode de *bourgeoisie intellectuelle et professionnelle*. Bien qu'il y ait des similitudes importantes entre ces deux générations coexistantes, on ne peut pas dire non plus qu'elles soient contemporaines car elles proviennent encore une fois de filiations distinctes. Ce qui les rapproche, cependant, c'est toute une série d'analogies conjoncturelles que nous évoquons depuis le début de notre analyse et en particulier : l'internationalisation des échanges économiques et culturels; la professionnalisation croissante des intellectuels; le besoin de répondre aux nouveaux enjeux de la modernité par une régénération spirituelle et culturelle; et l'impact des nouvelles doctrines philosophiques, scientifiques et politiques internationales qui encouragent les intellectuels, de part et d'autre du monde hispanique, à remettre en cause les principes et les théories des générations précédentes. Cette génération qui vit en réalité au cours de la période de l'épanouissement du positivisme latino-américain s'inscrit cependant dans la continuité vis-à-vis de la génération précédente. Il n'y pas encore de rupture, seulement un nouvel élan qui accompagne la stabilisation sociale et politique qui se produit alors dans la plupart des républiques hispano-américaines et qui bénéficie de circonstances économiques relativement favorables. C'est une génération que l'on peut qualifier d'*utopique*, en ce sens qu'elle croit encore fermement que les intellectuels, grâce aux théories philosophiques et scientifiques, sont capables de modeler des sociétés nouvelles plus heureuses et plus prospères. Mis à part quelques cas isolés comme le journaliste colombien Simon Chaux qui est venu participer au *Congrès des Libres-penseurs* de Madrid, ils représentent les courants de pensée officiels, encore imperméables à la réception des doctrines politiques socialistes et libertaires qui connaissent pourtant, aussi bien en Espagne qu'en Amérique latine, une diffusion importante depuis le milieu du XIX^e siècle. En tant que représentants institutionnels des nations hispano-américaines ce ne sont aucunement des révolutionnaires, seulement pour certain d'entre eux des réformateurs, notamment les pédagogues comme le philosophe Francisco Berra, l'un des fondateurs de la *Sociedad de amigos de la educación popular*, du *Club Universitario* et de l'*Ateneo de Uruguay*²⁰⁵ et qui affiche, à propos des historiens et de l'histoire elle-même, des idées qui semblent bien divergentes parfois des objectifs et du consensus diplomatique qui s'exprime lors des célébrations du IV^e centenaire. Motivé essentiellement par des préoccupations sociales et éducatives, il pense en particulier que :

²⁰⁵ Créée en 1868, notamment sous l'impulsion de José Pedro VARELA (1845-1879) et de Elbio FERNANDEZ (1842-1869), la *Sociedad de amigos de la educación popular* a contribué à l'instauration en Uruguay de l'enseignement gratuit, obligatoire et laïque. L'esprit scientifique et positiviste qui accompagne rapidement dans ce pays les changements économiques et technologiques qui s'opèrent dans les dernières décennies du XIX^e siècle favorise aussi la fondation d'institutions officielles telles que le *Club Universitario* (1868) et l'*Ateneo de Montevideo* (1875) qui vont jouer un rôle très important dans l'histoire intellectuelle nationale.

Aucun progrès moral n'est fondé sur le mensonge [...] La finalité pratique de l'Histoire n'est pas de satisfaire la curiosité, ni même d'exalter des sentiments patriotiques [...] le mérite de celui qui écrit l'histoire consiste principalement, non à flatter des sentiments cocardiers ni à fomenter de vaines idolâtries historiques (tâche facile par les temps qui courent), mais à dire simplement ce qu'il croit véritable, même si cette vérité est dure à dire [...] ²⁰⁶

Une autre figure discordante par rapport au discours politique espagnol officiel, est celle de l'avocat Federico Henríquez y Carvajal, fondateur du journal libéral *El Mensajero de Santo Domingo* et fervent partisan de l'indépendance de Cuba et de Porto Rico. C'est un grand ami de José Martí et, tout comme lui, aussi bien un homme d'action qu'un homme de lettres. Ecrivain et journaliste prolifique, son nom restera gravé avant tout dans l'histoire latino-américaine, cependant, comme celui du destinataire de la dernière lettre de Martí écrite en 1895 (*le Manifeste de Montecristi*). Sa belle sœur, présente aussi aux célébrations espagnoles du IV^e Centenaire, Salomé Ureña de Henríquez²⁰⁷, illustre pour sa part, à la fois la bataille de nombreux intellectuels latino-américains pour le développement et l'amélioration de l'enseignement public et le combat pour la reconnaissance des droits des femmes. C'est une poétesse et une grande pédagogue qui a fondé, en effet, le premier établissement secondaire pour les femmes de la République Dominicaine. En Espagne elle a l'occasion de rencontrer, lors des congrès madrilènes, d'importantes figures espagnoles qui partagent ses affinités et ses engagements, telles que la grande intellectuelle féministe Concepción Arenal (1820-1893) ou Emilia Pardo Bazán (1851-1921) qui est presque de son âge.

Le cas de Luis Bonafoux mérite également une attention particulière. On peut le considérer comme un individu à part, aussi bien vis-à-vis des Espagnols que des Latino-américains. En réalité s'il figure parmi les voix latino-américaines du IV^e Centenaire, c'est davantage, comme nous l'avons déjà écrit, en qualité de « transplanté », selon la définition que donnent à cette appellation Carlos M. Rama et Pedro Henríquez Ureña. Fils d'un Français et d'une Vénézuelienne, ayant passé son enfance en France et à Porto Rico il occupe une place importante dans le journalisme espagnol de la fin du siècle. Juan Valera le cite parmi les *auteurs hispano-américains qui commencent à être assez connus chez nous, qui suscitent notre curiosité et obtiennent notre sympathie et souvent nos félicitations*.²⁰⁸ Chroniqueur, humoriste et critique acerbe de la société de son temps dont il relève avec clairvoyance les excès et les incohérences comme nous l'avons vu, par exemple, dans une article de 1892 de la revue *España y América*²⁰⁹, il est devenu célèbre par les polémiques très dures qu'il a eues

²⁰⁶ Guillermo VAZQUEZ FRANCO, Francisco BERRA, *La historia prohibida*, Mandinga Editor, 2001, [http : //www.desmemoria.com.ar/Biblioteca/Berra.pdf](http://www.desmemoria.com.ar/Biblioteca/Berra.pdf)

²⁰⁷ Tous deux font partie d'une grande famille dominicaine qui compte d'éminents intellectuels tel que le grand penseur Pedro Henríquez de Ureña, fils de Salomé Ureña de Henríquez et neveu de Federico Henríquez y Carvajal.

²⁰⁸ Juan VALERA, *Nuevas Cartas Americanas, Obras Completas, Tomo III, op. cit.*, 1947, p. 460.

²⁰⁹ Luis BONAFOUX, *Hambre y hartura, España y América, 21 de febrero 1892, Madrid*, Manuel Minuesa de los Ríos, 1892 - Cf. *Première Partie, I.1. Chroniques et réalités sociales*.

depuis 1888 avec Clarín, un écrivain qu'il a même accusé de plagier les œuvres de Zola, Flaubert et de Fernández Flórez.²¹⁰ Dans le cadre des célébrations du IV^e Centenaire, c'est surtout sa position marginale et intermédiaire qui est intéressante : il ne fait partie d'aucune délégation officielle; il n'est ni tout à fait latino-américain ni vraiment espagnol; il a souvent séjourné en France, un pays dont il est aussi originaire et d'où il tire une partie importante de ses influences.

Par rapport aux délégués correspondant à la génération précédente, les écrivains ou politiciens liés au secteur éducatif et en particulier les juristes et les pédagogues davantage que les historiens occupent dans ce groupe une place prépondérante (Francisco Berra, Rafael Rebollar, Augusto Matte Juan Fernández Ferraz, Ramón Ulloa, Fernando Cruz, Salomé Ureña de Henríquez, Emilio Prud'homme, Francisco Plancarte...). Au niveau littéraire il s'agit surtout de poètes qui figurent, pour la plupart, comme des auteurs très mineurs dans l'histoire de la littérature latino-américaine à l'exception de Juan Zorrilla de San Martín, Miguel Cané et Salomé Ureña de Henríquez. En ce qui concerne l'ambassadeur uruguayen, il est l'un des derniers représentants du romantisme tardif latino-américain, un style qui s'exprime chez lui à travers l'exaltation lyrique et patriotique de l'histoire nationale. Il s'agit d'un genre qui est en train de se scléroser à la fin du siècle et que combattent avec virulence les jeunes écrivains modernistes. Mais pour Zorrilla de San Martín qui a écrit en 1888 l'un des poèmes narratifs les plus célébrés de son temps en Amérique latine, *Tabaré*, la littérature doit remplir une fonction morale et contribuer à forger la conscience nationale. Il n'est donc pas étonnant donc qu'il se consacre presque exclusivement à l'élaboration de textes épiques²¹¹ d'inspiration catholique et romantique, d'une facture très semblable à celles de ses discours emphatiques de 1892. Miguel Cané, qui est aussi le fils d'un écrivain romantique portant le même nom, fait partie de ce qu'on appelle en Argentine la génération de 1880, celle qui arrive au moment de la stabilisation politique, des grandes réformes et de la croissance démographique (Buenos Aires croît de 84% entre 1880 et 1890). Elle est constituée d'intellectuels issus généralement des classes sociales favorisées, qui admirent la culture européenne, embrassent les idées libérales et positivistes et sont perçus souvent comme des sceptiques et des matérialistes. Cané est surtout l'auteur d'un roman emblématique, *Juvenilia* (1884)²¹², qui est un hymne à l'âge doré de la jeunesse mais aussi une plainte amère sur les illusions perdues. Dans son livre, l'auteur distingue cependant deux types d'individus, ceux qui comme lui ont réussi, et ceux qui n'ont pas su s'adapter au système et qui ont inévitablement échoué. Il rappelle également que sans éducation il n'y a pas d'avenir, une idée fédératrice chez les intellectuels de la nouvelle Argentine en construction, mais contrairement à d'autres écrivains de sa génération, il exprime par ailleurs des sentiments d'appréhension et de rejet à l'égard des

²¹⁰ Luis BONAFoux, *Yo y el plagio Clarín : tiquis-miquis de Luis de Bonafoux (Aramis)*, Ponce (Puerto Rico), S. Girón, 1989.

²¹¹ Ses trois œuvres principales sont en effet trois compositions épiques : *La leyenda Patria* (1879), *Tabaré* (1888) et *La epopeya de Artigas* (1910) mélange hybride d'analyse historique, de roman et de poésie.

²¹² Miguel CANE, *Juvenilia*, Vienne, Carlos Gerald, 1884.

immigrants qui arrivent massivement dans son pays, et envers lesquels il démontre même dans sa *Prosa ligera*, publiée à Madrid en 1892, une attitude proche de la xénophobie.²¹³ L'œuvre littéraire de Salomé Ureña de Henríquez, finalement, est surtout poétique mais tout aussi importante que son œuvre pédagogique en République Dominicaine. En 1892, elle participe avec d'autres intellectuels de Saint Domingue (dont l'écrivain de sa génération, César Nicolás Pensón qui rédige également un essai pour le *Congrès Littéraire* de Madrid) à l'élaboration d'un recueil de poésie intitulé *Reseña Histórico-Crítica de la poesía en Santo Domingo*²¹⁴ et qui constitue aujourd'hui l'un des premiers fondements de l'histoire de la critique littéraire de ce pays. Ce document est destiné à l'Académie Royale de la Langue à Madrid qui a chargé Marcelino Menéndez Pelayo de composer une grande anthologie de la poésie hispano-américaine dans le cadre des célébrations du IV^e Centenaire.²¹⁵ Malheureusement pour l'écrivaine latino-américaine, l'érudit espagnol n'a pas jugé bon, cependant, d'inclure dans son ouvrage les poèmes de Ureña de Henríquez qui ont été pourtant sélectionnés par la commission dominicaine. Menéndez Pelayo, reconnaît néanmoins en 1892 que cette femme est *une illustre poétesse*, capable d'écrire des *vers robustes en l'honneur de la patrie et de la civilisation*, mais aussi de produire une poésie plus douce pour *chanter délicieusement l'arrivée de l'hiver* ou pour *s'épancher sur le berceau de son fils aîné*.²¹⁶

La jeune génération

Le dernier groupe d'intellectuels latino-américains présents lors des commémorations espagnoles de 1892, est enfin celui de *la jeune génération*, celle qui produira ses fruits les plus importants au cours de la période définie par Pedro Henríquez Ureña comme celle de « prospérité et rénovation » (1890-1920). Dans la plupart des cas il s'agit pour ces délégués d'un voyage initiatique : c'est pour certains d'entre eux le premier voyage en Europe ou bien la première fois qu'ils accomplissent une mission diplomatique. Ils ont entre 23 et 32 ans mais sont tous déjà des écrivains ou des journalistes. Certains de ces jeunes mandataires se consacrent presque exclusivement aux sciences sociales, d'autres se tournent davantage vers la littérature. La rencontre avec les générations intellectuelles espagnoles présentes lors des cérémonies de 1892 aura des conséquences significatives aussi bien sur leur vie personnelle que sur la suite de leur carrière professionnelle. L'année du IV^e Centenaire représente donc pour eux une véritable charnière.

²¹³ Miguel CANÉ, *Prosa ligera con una introducción de Martín García Mérou*, Buenos Aires, La Cultura Argentina, 1919 - Cf. José Miguel OVIEDO, *Historia de la literatura hispanoamericana*, Vol.2, *Del Romanticismo al Modernismo*, Madrid, Alianza Editorial, Alianza Universidad Textos, 1997, p. 166-167.

²¹⁴ César Nicolás PENSÓN, *Preámbulo in Reseña Histórico-Crítica de la poesía en Santo Domingo* (1892), Santo Domingo, Editora Taller, 1980, p 7.

²¹⁵ Marcelino MENÉNDEZ PELAYO, *Antología de poetas hispano-americanos / publicada por la Real Academia Española*, op. cit., 1893-1895.

²¹⁶ Marcelino MENENDEZ Y PELAYO, *Historia de la poesía hispano-americana*, Madrid, Librería General de Victoriano Suárez, Est. Tip. de Fortanet, 1911, p. 310.

On peut mentionner comme faisant partie de cette génération : l'éducateur uruguayen José Henriques Figueira (1860–1946); le professeur de droit paraguayen César Gondra (1860-1919); le médecin, chirurgien et traducteur colombien Isaac Arias Argaez (1861-1913); l'historien Ernesto Restrepo Tirado (1862-1948); le diplomate et lettré mexicain Francisco A. de Icaza (1863-1925); l'ambassadeur colombien Julio Betancourt (1863); l'avocat mexicain Francisco León de la Barra (1863-1939); le pédagogue costaricien Carlos Gagini (1865-1925); le naturaliste Anastasio Alfaro (1865-1951); l'écrivain et éducateur colombien (mais délégué pour le Salvador) Francisco Antonio Gamboa (1866-1908); le romancier chilien Luis Orrego Luco (1866-1948); le poète nicaraguayen Rubén Darío (1867-1916); l'historien et géographe mexicain Jesús Galindo y Villa (1867-1937); et le jeune poète et diplomate Antonio Gómez Restrepo (1869-1947).

Comme dans la génération précédente, les pédagogues sont bien représentés. Cela est relativement logique si l'on considère que le *Congrès Pédagogique Hispano-Portugais-Américain* est, avec ses 2475 participants, l'événement intellectuel qui rassemble à Madrid le plus grand nombre de personnes en octobre 1892. Carlos Gagini est un didacticien important et un philologue spécialiste des langues indigènes du Costa Rica. Francisco Antonio Gamboa est un jeune intellectuel qui participe activement à la réforme du système d'enseignement primaire du Salvador. César Gondra enseigne le droit constitutionnel et le droit international en Argentine. Malgré leur jeune âge les éducateurs latino-américains sont déjà des professionnels d'envergure qui occupent d'importantes fonctions publiques, comme José Henriques Figueira, inspecteur d'éducation en Uruguay depuis 1886. Il a créé, en 1889, le *Bulletin Officiel de l'Instruction Primaire* et il éditera à son retour à Montevideo des manuels scolaires qui deviendront obligatoires pour tous les élèves de l'enseignement public de son pays. En 1892, il publie deux essais sur l'enseignement scolaire : *Instrucciones para la enseñanza de la lectura elemental y de la ortografía según el método analítico sintético* et *Proyecto de información escolar para la República Oriental del Uruguay*.²¹⁷ Lors du congrès madrilène il rencontre, entre autre, Francisco Giner de los Ríos (1839-1915), président de la section consacrée à l'enseignement secondaire et Rafael María de Labra (1841-1918), le président du comité organisateur. Ce sont les grands réformateurs du système éducatif espagnol, des hommes qui impressionnent, incontestablement, le jeune pédagogue latino-américain. Mais José Henriques Figueira s'est formé lui-même, également en Europe, au contact de maîtres à penser divers, lors de ses études d'anthropologie à Berlin, de musique modale à Paris et de pédagogie à Stockholm. Le *Congrès Pédagogique* est donc un moyen pour lui, également, de comparer son expérience internationale, théorique et pratique, avec celle de ses homologues espagnols et latino-américains.

²¹⁷ José HENRIQUES FIGUEIRA, *Instrucciones para la enseñanza de la lectura elemental y de la ortografía según el método analítico sintético*, Montevideo, Imp. Artística de Dornaleche y Reyes, 1892 - *Proyecto de información escolar para la República O. del Uruguay*, Montevideo, Imp. de Dornaleche y Reyes, 1892.

Parmi les spécialistes en sciences humaines et sociales, l'historien Ernesto Restrepo Tirado qui a fait ses études à Paris et a voyagé dans de nombreux pays d'Europe et d'Amérique, occupe malgré son jeune âge, on l'a vu, une place importante dans les publications historiques de 1892 et dans les débats du *Congrès des Américanistes*. A 27 ans à peine, Anastasio Alfaro est déjà archéologue, géologue, ethnologue, zoologue et directeur du Musée National du Costa Rica. Jesús Galindo y Villa n'a pas encore publié ses grands ouvrages géographiques et historiques mais il a rédigé tout de même pour le IV^e Centenaire ses premiers *Apuntes de epigrafía mexicana*²¹⁸ et il prend aussi des notes consciencieuses, lors de son séjour, qui constitueront un témoignage très intéressant de la présence mexicaine aux cérémonies commémoratives espagnoles.²¹⁹ Antonio Gómez Restrepo, poète en herbe, inconnu encore en Espagne (même s'il a écrit dès l'âge de 12 ans son premier poème historique et à 15 ans son premier article de critique littéraire) fréquente déjà des intellectuels de l'importance de Rufino José Cuervo (qui vit alors en France) tout en rêvant de devenir le *Menéndez y Pelayo* colombien.²²⁰ Il deviendra, en effet, quelques années plus tard, un homme de lettres prestigieux, un grand historien de la littérature, un politicien et un diplomate de premier rang. Francisco A. Icaza, qui a suivi, depuis 1886, Vicente Riva Palacio à Madrid, se consacre lui aussi à la poésie, mais également à l'étude de la littérature classique espagnole dont il sera bientôt l'un des plus grands spécialistes de sa génération. José Henriques Figueira s'intéresse, en plus de ses activités éducatives, à l'anthropologie et il publie l'année du IV^e Centenaire un essai sur *Los primitivos habitantes del Uruguay*.²²¹ Carlos Gagini, se consacre davantage, pour sa part, à la philologie et édite en 1892-93 un *Diccionario de Barbarismos y provincialismos de Costa Rica* et un *Ensayo lexicográfico sobre la lengua de Térraba*.²²² Francisco Antonio Gamboa prépare de son côté une *Gramática práctica de la lengua castellana* qu'il imprimera en 1894 au Salvador.²²³

La plupart de ces jeunes écrivains découvrent la diplomatie en 1892, une fonction qui restera intimement liée chez certains d'entre eux à l'exercice de la littérature. Rubén Darío, encore seulement délégué de la commission nicaraguayenne, deviendra plus tard consul et ambassadeur en Argentine, en France et en Espagne. Francisco León de la Barra qui travaille à Madrid comme consultant de la Légation mexicaine, terminera sa carrière diplomatique

²¹⁸ Jesús GALINDO Y VILLA, *Apuntes de epigrafía mexicana : breve colección de inscripciones diversas, acompañadas de algunas noticias históricas, descriptivas, biográficas y bibliográficas*, México, Imp. del Gobierno Federal, 1892.

²¹⁹ Cf. En particulier : Jesús GALINDO y VILLA, *Recuerdos de Ultramar, Apuntes de viaje*, México, Oficina Tipográfica de la Secretaría de Fomento, 1894.

²²⁰ Mario GERMÁN ROMERO, *Introducción*, in Instituto Caro y Cuervo, *Epistolario de Rufino José Cuervo y Miguel Antonio Caro con Antonio Gómez Restrepo*, Bogotá, 1973, p. XI-XVII.

²²¹ José HENRIQUES FIGUEIRA, *Los primitivos habitantes del Uruguay : ensayo paleontológico*, Montevideo, Dornaleche y Reyes, 1892.

²²² Carlos GAGINI, *Ensayo lexicográfico sobre la lengua de Térraba*, San José de Costa Rica, Tipografía Nacional, 1892 - *Diccionario de Barbarismos y provincialismos de Costa Rica*, San José de Costa Rica, 1893.

²²³ Francisco Antonio GAMBOA, *Gramática práctica de la lengua castellana*, San Salvador, 1894.

comme ministre des Relations Extérieures avant d'accéder à la présidence du Mexique au moment de la démission de Porfirio Díaz. Julio Bétancourt deviendra en 1913 ministre plénipotentiaire à Washington, le poste diplomatique le plus important, en général, pour les diplomates latino-américains. Isaac Arias, le conteur amusant et spirituel dont se souvient Darío dans ses mémoires, restera à Málaga où il exercera les fonctions de consul pour la Colombie, et d'hôte régulier pour de nombreux artistes et écrivains latino-américains. Luis Orrego Luco, partagera sa vie, à partir de 1892, entre les activités littéraires et les fonctions politiques et diplomatiques, devenant même ministre de la Justice et de l'Instruction Publique du Chili. Antonio Gómez Restrepo, dirigera le ministère équivalent en Colombie et aussi celui des Relations Extérieures. Francisco A. de Icaza, finalement, remplacera Vicente Riva Palacio à Madrid avant de prendre la direction de l'ambassade mexicaine de Berlin. Le séjour de ses jeunes délégués à Madrid et leur confrontation avec les plus grandes personnalités de l'Espagne de la Restauration aura donc des incidences indéniables sur leur carrière professionnelle.

Sur le plan littéraire, les rencontres de 1892 semblent très importantes aussi pour cette jeune génération, conduite par le poète Rubén Darío qui jouit déjà d'une grande notoriété dans le pays comme en témoignent les divers articles de la presse madrilène et les commentaires élogieux d'intellectuels comme Juan Valera ou Menéndez y Pelayo. Luis Orrego Luco retrouve en réalité à Madrid son compagnon des premières *tertulias* littéraires qui étaient organisées par Pedro Balmaceda (1868-1889), le fils du président de la république chilienne, au Palais de la Moneda, lorsque Darío vivait à Santiago dans les années 1886-1889. Narrateur habile et influencé par le grand romancier réaliste chilien Alberto Blest Gana (1830-1920) et par l'esthétique naturaliste européenne, Orrego Luco publie à Madrid, en 1892, un recueil de nouvelles au titre significatif : *Páginas Americanas*.²²⁴ Il s'agit pour lui comme pour les jeunes écrivains de sa génération de revendiquer une identité nouvelle, proprement américaine, mais aussi distante des conventions et du conservatisme de la haute société créole traditionnelle, dont il décrira dans ses romans postérieurs l'indifférence humaine et la décadence morale à travers des tableaux à la fois minutieux et presque apocalyptiques. Carlos Gagini prépare de son côté, outre ses études philologiques, des nouvelles au réalisme coloré de type « costumbrista » qu'il publiera quelques temps plus tard au Costa Rica²²⁵. Le jeune médecin Isaac Arias aborde la littérature, pour sa part, à travers quelques traductions d'œuvres poétiques et narratives françaises.²²⁶ Antonio Gómez Restrepo rédige un recueil de poèmes intitulé *Ecos perdidos*, en se soumettant aux critiques généreuses du grand philologue Rufino José Cuervo, qui l'aidera à publier son livre en 1893 chez un éditeur parisien.²²⁷ Francisco A.

²²⁴ Luis ORREGO LUCO, *Páginas americanas*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

²²⁵ On peut citer, en particulier, le recueil de nouvelles intitulé « Chamarasca » et publié en 1898.

²²⁶ Joaquín OSPINA, *Arias Argáez, Isaac*, in *Diccionario Biográfico y Bibliográfico de Colombia*, Vol.1, 1927, p. 69-70.

²²⁷ Antonio GOMEZ RESTREPO, *Ecos perdidos (con un prólogo de Rufino José Cuervo)*, (Cartes) Paris, Imp. de Duran, 1893.

de Icaza a fait connaître ses compositions lyriques dans la presse²²⁸ avant de les réunir dans son premier livre de poésies modernistes, *Efímeras*²²⁹, qu'il publie à Madrid au cours de l'année 1892. Rubén Darío, enfin, est l'hôte privilégié des réunions littéraires de Juan Valera ou de Emilia Pardo Bazán. Il publie dans la revue *El Centenario* son essai sur *l'esthétique des habitants primitifs* du Nicaragua²³⁰ ou son poème *A Colón*²³¹ qui révèlent ses conceptions à la fois modernes et idéalistes de l'art et de l'histoire latino-américaine. Dans le numéro spécial du 12 octobre 1892 de la *Ilustración Española y Americana*, un poème de Darío²³² figure à côté d'une citation de Echegaray et d'un texte de Castelar écrit à la gloire de Christophe Colomb. C'est dire l'importance que l'on attribue déjà au jeune poète, qui est présenté, quelques jours plus tard, dans la même publication, comme l'écrivain qui est appelé à devenir *l'un des plus grands hommes de lettres hispano-américains*.²³³ En 1892, Rubén Darío a 25 ans à peine, mais il arrive en Espagne précédé par la première gloire littéraire que lui a rapportée la publication de *Azul*²³⁴, un livre célébré par beaucoup de jeunes auteurs comme le *manifeste du modernisme* et accueilli très favorablement par les Espagnols depuis 1888, grâce aux critiques louangeuses de Juan Valera²³⁵ qui a préfacé, dès 1890, la deuxième édition de cet ouvrage.²³⁶ Lors du *Congrès Littéraire* de Madrid, Miguel Carrasco Labadía le décrit comme un *prosateur illustre et original* et un *poète meilleur encore*, dont il est fier de se réclamer comme étant son frère péninsulaire, même si sa plume maladroite n'est pas à la hauteur des beautés raffinées qu'exprime l'écrivain nicaraguayen.²³⁷ Emilia Pardo Bazán, lui reproche aimablement, dans son *Nuevo Teatro Crítico*, de vouer un culte trop prononcé cependant *aux dieux de la Gaule et de la Germanie* et de puiser son inspiration poétique essentiellement chez *Musset et Heine*.²³⁸ Il s'agit d'une critique habituelle à l'encontre des écrivains latino-

²²⁸ Cf. Poèmes de Francisco A. de Icaza publiés dans *La Ilustración Española y Americana : Estancias*, 30 octobre 1890, année XXXIV, N° XL, p. 259; *La leyenda del beso*, 30 novembre 1890, année XXXIV, n° XLIV, p. 330; *Paisaje*, 8 janvier 1891, année XXXV, N° I, p. 10; *En tu ausencia*, 15 mars 1892, Tomo I, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 167.

²²⁹ Francisco A. de ICAZA, *Efímeras*, Sucesores de Rivadeneyra, Madrid, 1892.

²³⁰ Rubén DARÍO, *Estética de los primitivos nicaragüenses*, *El Centenario*, Tomo 3, *op. cit.*, 1892.

²³¹ Rubén DARÍO, *A Colón*, poème de 1892 publié in *El Canto errante*, *op. cit.*, 1907.

²³² Rubén DARÍO, [Autógrafo], *La Ilustración Española y Americana*, 12 de octubre de 1892, Tomo II, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 239.

²³³ *La Ilustración Española y Americana*, 30 de noviembre de 1892, Tomo II, *op. cit.*, 1892, p. 367.

²³⁴ Rubén DARÍO, *Azul...*, Valparaíso, Imprenta y Litografía Excelsior, 1888.

²³⁵ Juan VALERA, *Cartas Americanas*, 22 de octubre de 1888, in *Obras completas*, Vol. III Madrid, Aguilar, 1947, p. 289-298.

²³⁶ Rubén DARÍO, *Azul / precedida de un estudio sobre la obra por D. Juan Valera*, Guatemala, Imp. de la Unión, 1890.

²³⁷ Miguel CARRASCO LABADÍA, *De las razones de conveniencia general que aconsejan la conservación en toda su integridad del idioma castellano, en los pueblos de la gran familia hispano-americana*, in *Congreso Literario...*, *op. cit.*, 1892/1992, p. 266.

²³⁸ Emilia PARDO BAZÁN, *Crónica del movimiento intelectual*, *Nuevo Teatro Crítico*, N°22, Madrid, La España editorial, octobre de 1892.

américains et qui semble d'autant plus à propos que le modernisme de Rubén Darío ne peut cacher ses influences parnassiennes et symbolistes françaises. Dans *La Ilustración española y Americana* du 30 novembre 1892, le poète se défend de ces accusations, en revendiquant son goût immodéré pour la langue classique castillane qu'il veut, tout à la fois, préserver de ceux qui la corrompent et moderniser par la forme et par la pensée.²³⁹ Darío manifeste clairement, à travers ces déclarations élégantes et déterminées, la résolution de la jeune génération moderniste qui entend prendre en charge elle-même son autonomie artistique et intellectuelle.

La confrontation avec les écrivains espagnols, mais surtout avec ceux qui appartiennent aux générations plus anciennes mais qui n'ont pu établir, du fait de la séparation politique, une filiation directe avec les Latino-américains, représente pour Darío comme pour ses compagnons de lettres un véritable défi en 1892. Si les modernistes récusent les modèles et les pratiques de la littérature hispano-américaine qui les a précédé, ils ne peuvent avoir cependant, du fait de la rupture établie depuis l'indépendance, la même relation avec les Espagnols qu'avec leurs aînés latino-américains. Si l'on reprend la métaphore familiale qui a été filée dans l'analyse du voyage latino-américain de 1892, on pourrait dire en quelque sorte que les générations espagnoles plus anciennes jouent pour ces jeunes intellectuels d'outre-Atlantique, le même rôle que des oncles ou des cousins dans le cadre d'une famille réelle. Il n'existe donc pas entre eux de blocage affectif important, ni de rivalité particulière. On pourra mieux comprendre de ce fait pourquoi les rencontres de 1892 sont beaucoup mieux vécues par des jeunes intellectuels comme Darío, Icaza ou Gómez Restrepo que par des délégués plus âgés tels que Manuel Payno, Ricardo Palma ou Soledad Acosta de Samper.

Les divergences linguistiques

Si les intellectuels espagnols occupent, comme on l'a dit très souvent, une place prépondérante dans toutes les rencontres et manifestations culturelles de 1892 (conférences, congrès, réunions, expositions, inaugurations, etc.), leur homologues latino-américains, expriment toutefois, malgré leur faible nombre, des discours éloquents et singuliers où se mêlent souvent des sentiments et des aspirations contradictoires mais qui révèlent dans tous les cas une volonté réelle d'expression et d'affirmation. Pour la plupart des Espagnols, la langue castillane, tout autant que la commémoration des grands événements historiques de la conquête et de la colonisation de l'Amérique, fonctionne comme l'instrument d'un retour régénérateur et utopique vers le passé. La langue, comme l'écrivait déjà Nebrija au XVI^e siècle, c'est *la compagne de l'empire*.²⁴⁰ Au XIX^e siècle, c'est aussi, comme le souligne Juan

²³⁹ *La Ilustración Española y Americana*, D. Rubén Darío, 30 de noviembre de 1892 - op. cit., 1892, p. 366.

²⁴⁰ Elio Antonio de NEBRIJA, *Prólogo in Gramática de la lengua castellana*, Madrid, Cultura Hispánica, 1992.

Valera, *l'œuvre la plus instinctive de l'esprit national*.²⁴¹ Le diplomate guatémaltèque Fernando Cruz précise, quant à lui, que *rien ne symbolise la patrie plus parfaitement que la langue*.²⁴²

Toutes ces définitions qui, en apparence, se complètent ou se rejoignent, peuvent susciter cependant, en 1892, d'importantes interrogations voire de profondes divergences, car à présent : qu'est devenu l'empire espagnol? Que signifie l'esprit national pour un hispano-américain? En quoi la patrie de Cervantès et les multiples patries d'Andrés Bello partagent-elles une réelle symbolique identitaire? C'est tout le problème du débat *hispano-américaniste* du IV^e Centenaire dont la résolution ne pourra jamais venir de solutions internes, en réalité, à moins d'un retour effectif vers les associations politiques passées. Mais presque plus personne ne doute que cela soit devenu impossible à la fin du XIX^e siècle. Les arguments du rapprochement culturel et linguistique sont à trouver, par conséquent, dans les facteurs négatifs extérieurs qui contribuent à déstabiliser l'harmonie idéale ou idéalisée d'un *Commonwealth* ou d'un *Zollverein* hispanique réuni autour de la langue castillane. Les coupables sont aussi nombreux que les dangers qui semblent miner désormais la langue espagnole dans les pays et les régions qui vivaient autrefois sous une même couronne : les néologismes d'autant plus barbares qu'ils sont empruntés aux langues anglo-saxonnes ; les mauvais écrivains et les mauvais traducteurs qui ne semblent avoir d'admiration que pour ce qui vient de l'extérieur ; les immigrants qui affluent en masse en provenance des pays les plus divers ; les populations indigènes *corrompues encore par des traditions archaïques* ; les régions périphériques de l'Espagne péninsulaire elle-même où se développent des *nationalismes inopportuns* ; le commerce des livres et celui des idées, finalement, qui passe trop souvent par des intermédiaires français ou anglo-saxons.

Pour Juan Zorrilla de San Martín il existe des raisons évidentes, non seulement de convenance mais aussi de nature, qui conseillent et imposent la conservation de la langue castillane chez les peuples de la grande famille hispano-américaine. L'une d'elle est proprement démographique. L'Amérique hispanique, avec plus de 50 millions d'habitants compte désormais davantage d'hispanophones que l'ancienne métropole. Grâce à l'immigration, des générations entières d'Italiens, de Français et d'Anglais qui convergent vers le cône sud prononceront dans la castillane le nom de Dieu et celui de la Patrie. L'Espagne d'hier a conquis l'Amérique pour la civilisation chrétienne; l'Amérique reconquiert aujourd'hui le monde pour la langue espagnole. D'après le poète uruguayen, l'Espagne de la fin du XIX^e siècle n'a plus la prétention d'imposer des lois de vainqueur, mais elle accomplit son devoir de mère en stimulant ses fils de part et d'autre de l'Atlantique pour qu'il ne dilapident pas l'héritage estimable et coûteux de la langue commune. Il voit la conservation de la langue

²⁴¹ Juan VALERA, *Discurso de recepción en la Real Academia Española*, Alicante Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes, 2003, Edición digital a partir de *Estudios críticos sobre literatura, política y costumbres de nuestros días, Tomo II*, Madrid, Librerías de A. Durán, 1864, p. 265.

²⁴² Fernando CRUZ, *Memoria, Sobre la Necesidad de una nueva gramática de la lengua castellana fundada en los principios y leyes de la filología moderna...*, in *Congreso Literario...*, op. cit., 1892/1992, p. 367.

comme un instrument de communication et de fraternité entre des peuples de même origine. Le castillan doit être considéré de ce fait, par les Latino-américains, comme quelque chose d'inaltérable et de permanent, de la même manière que leur propre personnalité. L'unité des langues dans une vaste juridiction territoriale a toujours coïncidé, d'après Zorrilla de San Martín (qui pense d'abord à l'Empire Romain), avec des périodes de progrès et de splendeur tandis que leur démembrement a eu lieu, au contraire, à des époques de décadence. Il n'hésite pas un seul instant à attribuer les milliers de langues existantes au XVI^e siècle en Amérique au moment de l'arrivée des Espagnols, aux conséquences de l'isolement, de l'ignorance et de la barbarie. C'est pourquoi la disparition ou le fractionnement du castillan en langues secondaires s'apparenterait en Amérique à une sorte de retour vers les ténèbres. Conserver la langue, cela n'empêche pas pour autant la poursuite de l'évolution naturelle de l'espagnol en Amérique, une langue qui s'enrichit jour après jour du lexique (même d'origine indigène) correspondant aux réalités régionales et aux coutumes locales particulières. L'ambassadeur uruguayen est très souvent, on le voit bien, plus espagnoliste que les Espagnols eux-mêmes, mais il ne renonce pas pour autant aux spécificités d'un terroir latino-américain aux richesses sensibles et lexicales dont il tire la plus grande partie de son inspiration littéraire.²⁴³

Zorrilla de San Martín n'aborde que très rapidement les aspects proprement linguistiques du castillan, comme dans la plupart de ses textes de 1892, dans lesquels il a tendance à se laisser emporter par son imagination débordante et sa verve lyrique d'orateur. Francisco Antonio Gamboa écrit, pour sa part, un mémoire destiné au Congrès Littéraire dans lequel il préconise l'élaboration d'une nouvelle grammaire de la langue castillane, *fondée sur les principes et les lois de la philologie moderne* et qui tienne compte des *opinions des plus illustres grammairiens espagnols et latino-américains*. S'il considère que l'Académie Royale de la Langue est l'institution la plus appropriée pour l'exécution de cette tâche, il n'en demeure pas moins nécessaire d'avoir recours à des autorités scientifiques étrangères. En effet, si la linguistique est désormais une science, au même titre que l'histoire naturelle, elle doit se fonder sur les conclusions des savants qui l'ont étudiée et caractérisée. C'est pourquoi, de même que les naturalistes s'en remettent à Darwin, Haeckel, Huxley, Wallace ou Owen, les philologues espagnols et hispano-américains ne peuvent plus éluder les travaux linguistiques de Max Müller (1823-1900), August Friedrich Pott (1808-1887), Frédéric Gustave Eichhoff (1799-1875), Ernst Curtius (1814-1896) ou les grammaires de Franz Bopp (1791-1867), Friedrich Diez (1794-1876), Émile Littré (1801-1881), Noah Webster (1758 - 1843) ou Rufino José Cuervo (1844-1911). L'inclusion de ce dernier philologue colombien parmi les savants français et anglo-saxons n'est pas anodine. Gamboa le présente comme « mon illustre compatriote ». Il est l'auteur d'un *Diccionario de construcción y régimen de la Lengua*

²⁴³ Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, Memoria, in *Congreso Literario Hispano-Americano, Madrid*, Edition originale, Madrid 1892.- Edition fac-similé, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 280-286.

castellana²⁴⁴, qu'il considère comme l'un des ouvrages les plus remarquables qui n'aient jamais été écrits au sujet de la langue castillane. D'autres livres publiés par des grands spécialistes latino-américains sont également mentionnés dans son mémoire : *Principios de la ortología y métrica* (1835) et *Gramática de la lengua castellana destinada al uso de los americanos* (1847)²⁴⁵ d'Andrés Bello; *Diccionario de Galicismos* (1855) de Rafael María Baralt²⁴⁶, *Gramática latina* (1867)²⁴⁷, *Tratado del participio* (1870) et *Americanismo en el lenguaje* de Miguel Antonio Caro; *Apuntaciones críticas sobre el lenguaje bogotano* (1867-1872)²⁴⁸ de Rufino José Cuervo; *Tratados de ortología y ortografía* (1869) de José Manuel Marroquín²⁴⁹; et *Diccionario de chilenismos*²⁵⁰ de Zorobadel Rodríguez. Le délégué du Salvador qui s'excuse, à la fin de sa brève communication, de faire seulement *acte de présence* au cours de ce *Congrès Littéraire*, déclare malgré tout qu'il est un amant enthousiaste de la merveilleuse langue de *Cervantès*. Son intervention n'est pas neutre cependant dans le contexte des débats madrilènes. Elle revendique une place d'importance pour les érudits latino-américains aux côtés de académiciens péninsulaires.²⁵¹

Le poète et ambassadeur Fernando Cruz qui présente lui aussi un mémoire sur le même thème que Gamboa au *Congrès Littéraire*, estime de son côté que la préservation de l'unité de la langue est un moyen de renforcer les sympathies et les échanges entre les Espagnols et les Latino-américains. Mais *comme la langue est quelque chose qui bouge, qui vit et qui palpite, comme elle n'est pas un fossile mais un organisme en activité, qui se dilate et se développe*, elle doit accepter de s'enrichir régulièrement de nouveaux vocables, d'origine américaine en particulier. Sur le plan grammatical, elle devrait répondre également aux *justes aspirations des Européens et des Américains*. Pour uniformiser l'enseignement du castillan en Espagne et en Amérique, le diplomate guatémaltèque propose qu'on adopte de part en d'autre les théories et les doctrines d'Andrés Bello. Il fait référence également aux Colombiens

²⁴⁴ Rufino José CUERVO, *Diccionario de construcción y régimen de la Lengua castellana*, Paris, Imprimeries réunies, Bourlaton, 1886.

²⁴⁵ Andrés BELLO (1781-1865), *Principios de la ortología y métrica de la lengua castellana*, Santiago de Chile, Imprenta de La Opinión, 1835 - *Gramática de la lengua castellana destinada al uso de los americanos*, Santiago de Chile, Imprenta del Progreso, 1847.

²⁴⁶ Rafael María BARALT (1810-1860), *Diccionario de galicismos o sea de las voces, locuciones y frases de la lengua francesa que se han introducido en el habla castellana moderna ...*, Madrid, Imprenta Nacional, 1855.

²⁴⁷ Miguel Antonio CARO (1843-1909), *Gramática Latina para el uso de los que hablan castellano*, Bogotá, Foción Mantilla, 1867 - *Tratado del participio*, Bogotá, Instituto Caro y Cuervo, 1976.

²⁴⁸ Rufino José CUERVO (1844-1911), *Apuntaciones críticas sobre el lenguaje bogotano*, Imp. Arnulfo M. Guiarín, Bogotá, 1867-1872.

²⁴⁹ José Manuel MARROQUIN (1827-1908), *Tratados de ortología y ortografía de la lengua castellana*, Bogotá, Imp. de Gaitan, 1869.

²⁵⁰ Zorobabel RODRIGUEZ (1839-1901), *Diccionario de chilenismos*, Santiago, Impr. de "El Independiente", 1875.

²⁵¹ Francisco Antonio GAMBOA, *Memoria, Sobre la necesidad de una nueva gramática de la lengua castellana, fundada en los principios y las leyes de la filología moderna...*, in *Congreso Literario...*, op. cit., 1892/1992, p. 372-374.

Miguel Antonio Caro Rufino José Cuervo, Marcos Fidel Suárez (1855-1927), José Manuel Marroquín et à son compatriote le journaliste et philologue guatémaltèque Antonio F. Irrisari (1786-1868). La langue ne doit pas demeurer *stationnaire et pétrifiée*, à son avis, mais *se modifier et croître*, en évitant toutefois les gallicismes et les mauvais néologismes qui sont introduits par les écrivains peu expérimentés et par les mauvaises traductions. L'Académie Royale espagnole peut conserver son rôle référent et mener à bien l'œuvre monumentale de composition d'une véritable grammaire moderne et d'un nouveau *Diccionario de Autoridades*. Mais elle ne pourra le faire sans l'appui des Académies correspondantes des républiques hispano-américaines. Fernando Cruz réclame lui aussi, en somme, une considération plus grande du rôle des Latino-américain dans l'étude, la conservation et l'enrichissement de la langue commune.²⁵²

Le poète dominicain César Nicolás Pensón (1855-1901) qui n'est pas présent physiquement lors des célébrations espagnoles de 1892, rédige également pour le même congrès de Madrid un essai dans lequel il s'intéresse aux néologismes, à la grammaire, aux dictionnaires et au commerce de livres à l'intérieur du Monde hispanique. Evoquant comme ses compatriotes les grands dangers qui menacent l'unité et la conservation de la langue castillane, il met en cause non seulement les excès de certains auteurs mais aussi le *rigorisme stérilisant de l'Académie Royale de la Langue*, d'après lui *trop conservatrice* et celui de certains *puristes rances*. En s'appuyant sur les théories du philologue français Auguste Brachet (1844-1898), il distingue *les bons et les mauvais néologismes* et revendique l'héritage de Rufino José Cuervo, Rafael Maria Baralt, Miguel Antonio Caro et Andrés Bello. Il considère que l'on doit enrichir la langue à partir d'éléments propres mais aussi d'emprunts étrangers. Il faut rechercher constamment l'équilibre entre le néologisme et la tradition et élaborer enfin de nouvelles grammaires modernes et scientifiques qui s'inspirent des œuvres des grands linguistes internationaux, en suivant l'exemple de Bello en Amérique Latine. Déplorant qu'il n'existe pas encore de dictionnaires usuels de la langue castillane comme les *Webster*, *Littré*, *Bescherelle* ou *Larousse* français et anglo-saxons, il recommande finalement d'imiter *ce qui est bon dans les autres langues* tout en préservant le castillan et en renforçant les échanges de travaux et de publications à l'intérieur de la communauté hispanophone.²⁵³

Juan Fernández Ferraz, attire l'attention des intellectuels du *Congrès Littéraire* sur un autre danger qu'il juge tout aussi important que celui du démembrement de la langue castillane : le peu d'intérêt que la communauté scientifique espagnole et hispano-américaine porte à l'étude et à la conservation des langues autochtones de l'Amérique latine. Il ne s'agit pas seulement de préserver le patrimoine inestimable légué par les peuples précolombiens, mais d'éviter aussi que d'autres nations exploitent les richesses culturelles américaines :

²⁵² Fernando CRUZ, *Memoria, Sobre la necesidad de una nueva gramática de la lengua castellana, fundada en los principios y las leyes de la filología moderna...*, in *Congreso Literario...*, op. cit., 1892/1992, p. 367-371.

²⁵³ César Nicolás PENSÓN, *Exposición de Sr. D. César Nicolás Pensón*, in *Congreso Literario...*, op. cit., 1892/1992, p. 430-446.

Nous qui possédons dans nos archives et dans nos bibliothèques les matériaux linguistiques les plus riches de l'Amérique, réveillons-nous enfin et ne laissons pas que les Français, les Anglais et les Allemands, soient ceux qui fouillent et qui exploitent, pendant que nous dormons, cette riche mine de l'américanisme.²⁵⁴

Le délégué du Costa Rica analyse dans le mémoire qu'il présente à Madrid, quelques unes des *erreurs* étymologiques les plus frappantes de l'Académie Royale Espagnole, une institution à laquelle il reproche, par ailleurs, de se contenter de références confuses et approximatives concernant le lexique d'origine américaine. Il est indispensable, selon lui, que les intellectuels hispaniques des deux continents se mettent rapidement au travail afin d'accomplir les tâches urgentes qui ont été négligées jusqu'à présent : cataloguer et évaluer les multiples langues américaines; incorporer au lexique castillan *tous les mots d'extraction américaine*; publier, enfin, des manuscrits inédits sur la question et fonder une revue américaniste internationale.²⁵⁵

Ricardo Palma, qui partage les mêmes inquiétudes que Gamboa, Cruz, Pensón et Fernández Ferraz, notamment sur la question des néologismes, est finalement l'intellectuel latino-américain qui exprime le plus clairement ses divergences par rapport au discours officiel espagnol et en particulier vis-à-vis de l'Académie Royale. Le directeur de la Bibliothèque Nationale de Lima (qui a été nommé *ministre résident* en Espagne par son gouvernement et délégué aux congrès américaniste, littéraire et géographique de 1892) est persuadé, au départ, que les rencontres péninsulaires vont faire progresser les relations littéraires et linguistiques entre les républiques hispano-américaines et leur ancienne métropole. Investi de ses hautes fonctions institutionnelles (il est aussi membre correspondant de deux académies madrilènes : celle de la Langue et celle d'Histoire) il prétend mettre à profit son séjour pour assister aux séances de l'Académie Royale qui semble favorablement disposée à l'égard des jeunes nations américaines puisqu'elle est même présidée par son illustre *compatriote* le comte de Chestre, Juan de La Pezuela²⁵⁶ et qu'elle a entrepris d'éditer une grande anthologie littéraire incluant de nombreux auteurs de l'Amérique hispanique. Il semblerait donc que les temps sont véritablement en train de changer. Lors d'une intervention remarquée au Congrès Littéraire, le 5 novembre 1892, Palma exprime haut et fort la demande légitime de reconnaissance par l'Espagne des intellectuels hispano-américains, qu'ils estime tout aussi aptes que leurs homologues espagnols à décider de l'avenir de la langue castillane :

On doit attendre beaucoup de choses, sur le plan pratique, des résolutions de ce congrès; mais pour que ces résolutions soit effectives sur le terrain et qu'elles se répercutent en Amérique, il est indispensable qu'en Espagne il y ait un esprit plus tolérant envers les innovations que nous propageons, nous les Américains, à travers le langage. [...] Les peuples américains, des peuples

²⁵⁴ Juan FERNÁNDEZ FERRAZ, *Memoria, Sobre lenguas de los aborígenes de la América española e influencia que han ejercido en la que hoy se habla en las naciones hispano-americanas*, in *Congreso Literario...*, op. cit., 1892/1992, p. 491.

²⁵⁵ *Ibid.*, p. 484-491.

²⁵⁶ Juan de la PEZUELA, comte de Chestre (1809-1906), né à Lima, est le fils de l'ancien vice-roi du Pérou.

jeunes, avec des idéaux différents, avec des aspirations diverses, avec des modes de vie politiques et peut-être même sociaux très éloignés des modes de vie politiques et sociaux de l'Espagne, réclament, même dans leur langage spécial, que l'Espagne ne considère pas comme des hérésiarques ceux qui parmi nous proclament l'usage de vocables qui nous appartiennent et qui sont acceptés dans notre langue. [...] Nous sommes 33 millions d'hommes; alors pourquoi doit nous contester le droit d'utiliser, comme légitimes et authentiquement castillans [même] des mots venus d'Espagne que nous n'avons pas nous-mêmes inventés? ²⁵⁷

Malgré son exaltation, mais peut-être aussi en raison de celle-ci, les revendications de l'écrivain péruvien vont laisser place, peu à peu, à une amère désillusion, surtout à la suite de sa participation aux réunions de l'Académie Royale de la Langue, au cours desquelles il tente vainement de faire admettre dans le dictionnaire quelques termes américains d'usage courant en Amérique latine, même dans les cercles intellectuels les plus cultivés. Ces mots tels que « presupuestar », « panegirizar », « plebiscitar », « clausurar » ou « exculpar », finiront pourtant par être reconnus un jour, parfois bien des années plus tard, par l'Académie espagnole.²⁵⁸ Au cours de la séance du 15 décembre 1892, la déception du délégué est si forte qu'il menace de mettre fin aux activités de l'Académie péruvienne correspondante :

Monsieur Palma a cru bon devoir manifester que l'Académie du Pérou ne se réunirait plus jamais et que dans ce pays on allait créer une nouvelle langue qui serait l'instrument efficace pour l'expression de toutes ses idées et de tous ses besoins. Monsieur Castelar lui a répondu que le Pérou, tant qu'il existerait, continuerait d'utiliser la langue castillane et de s'enorgueillir de la glorieuse littérature qui est le patrimoine commun de tous les peuples qui ont le bonheur de parler la langue de Cervantès et de Calderon....²⁵⁹

Dans son livre *Néologismes et Américanismes*, qu'il publiera en 1897, on peut constater comment les voyages littéraires et les ambitions philologiques de Ricardo Palma en Espagne vont déboucher finalement sur des conclusions âpres et résignées :

Les fêtes du Centenaire Colombien n'ont eu pour bien triste fruit que d'attiédir les relations. Nous les Américains nous fîmes tout ce qui était possible, dans le domaine de la cordialité, pour que l'Espagne, si elle ne s'unissait pas à nous par le langage, nous considérât au moins comme les habitants de Badajoz ou de Teruel, dont les néologismes ont trouvé une place dans le lexique. Puisque plus d'autres liens ne nous unissent à présent, consolidons ceux du langage. C'est à cela et à rien d'autre que nous aspirions, nous les hispanophiles du Nouveau Monde. Mais le rejet systématique des mots que nous utilisons, aussi bien les plus incultes que les plus instruits parmi

²⁵⁷ Ricardo PALMA, in *Congreso Literario Hispano-Americano de 1892*, Edición original, Madrid 1892 - Edición Facsimil, Madrid, 1992 - Instituto Cervantes p. 132-133.

²⁵⁸ En consultant les dictionnaires de l'Académie Royale (RAE), on retrouve tous ces termes qui ont été incorporés dans la langue officielle entre 1899 et 1985 : *Presupuestar* : établir un budget (RAE : 1927); *Panegirizar* : faire le panégyrique de... (RAE : 1899); *Plebiscitar* : plébisciter (RAE : 1985); *Clausurar* : clôturer, clore (RAE : 1925); *Exculpar* : disculper (RAE : 1899).

²⁵⁹ *Actas de la Real Academia Española*, libro 34, fols. 249-252. Actes reproduites dans un article de María Isabel HERNÁNDEZ, *Ricardo Palma en Madrid en 1892*, *Anales de literatura hispanoamericana*, n°13, Madrid, Servicio de Publicaciones de la Universidad Complutense, 1984.

nous, des vocables qui, la plupart du temps, sont inscrits dans notre corps de loi, cela équivalait à une désapprobation dédaigneuse.²⁶⁰

Et la situation est d'autant plus grave d'après Palma, que s'ils sont accusés parfois d'être traditionalistes, colonialistes et même *plus papistes que le Pape*, les représentants de sa génération sont restés des amoureux de la langue de Cervantès, tandis que les jeunes écrivains latino-américains, en revanche, ne se soucient guère de feuilleter le dictionnaire : *ils croient qu'aux nouveaux idéaux correspondent aussi de nouvelles formes d'expression* et ils estiment que l'autorité de l'Académie, *toujours attachée à un traditionalisme conservateur et à un passé agonisant*, est devenue une institution surannée. Finalement, le désenchantement de l'académicien de Lima le conduit inexorablement à proclamer dans son pays l'indépendance de la langue créole d'origine castillane :

Parlons et écrivons en américain; c'est-à-dire dans un langage pour lequel nous créerons les mots que nous estimons appropriés à notre mode de vie social, à nos institutions démocratiques. [...] Notre vocabulaire ne pourra sans doute pas être exporté, mais il servira pour la consommation des 50 millions d'individus qui peuplent l'Amérique latine. Créons les mots que nous avons besoin de créer, sans demander d'autorisation à personne et sans crainte de commettre des incorrections lexicales. De même que nous avons notre propre pavillon et notre propre monnaie, soyons aussi les maîtres de notre langage créole.²⁶¹

Les déceptions et les divergences de Ricardo Palma autour de la question de la langue castillane constituent en réalité l'un des premiers maillons d'une chaîne de discussions intenses et complexes qui se prolongera tout au long du XX^e siècle à travers des polémiques parfois enflammées²⁶² jusqu'au congrès mouvementé de Zacatecas, en 1997, par exemple, au cours duquel la proposition de simplification de l'orthographe castillane par Gabriel García Márquez, réveillera encore de vieilles incompréhensions séculaires. En 1892, le délégué du Pérou fait résonner distinctement la première note discordante (les autres émissaires réservent généralement leurs observations négatives pour leur correspondance privée ou leurs livres de mémoires) au milieu du concert diplomatique et convenu des retrouvailles madrilènes. Son impatience, sa désillusion et ses propos très critiques dans le cadre des célébrations péninsulaires, nous dévoilent tout le sens et l'ampleur de cette période transitoire dans laquelle se trouvent encore les relations entre l'Espagne et ses anciennes colonies, à mi chemin entre la reconnaissance politique (qui n'est pas encore effective ni pour le Honduras, ni pour Cuba ni Porto Rico) et la reconnaissance culturelle.

²⁶⁰ Ricardo PALMA, *Recuerdos de España : Notas de viaje, esbozos, neologismos y americanismos*, op. cit., 1897, p. 165-170.

²⁶¹ *Ibid.*, p. 169.

²⁶² On peut mentionner dès 1901-1903 la célèbre polémique Cuervo-Valera - Cf. *Première Partie : II- L'Unité de la langue ou la compensation de la perte des colonies américaines*.

Anthologies nationales et nationalités littéraires

Malgré le faible nombre de représentants Latino-américains présents sur le territoire espagnol, on ne peut nier cependant qu'ils contribuent tous un peu à leur manière à la grande entreprise continentale d'affirmation culturelle qui s'est amorcée depuis les indépendances. Les voix latino-américaines du IV^e Centenaire, chacune dans son propre ton et selon sa propre mesure, se libèrent de temps en temps des harmonies officielles et rebattues, pour laisser poindre des dissonances révélatrices comme celles de Ricardo Palma à l'Académie Royale. Mais tandis que des différences linguistiques se font jour à Madrid, des déceptions ou dissensions de nature plus littéraire s'expriment aussi de l'autre côté de l'Atlantique. Elles concernent les sélections littéraires impropres et fragmentaires qu'impose cette fois l'ancienne métropole qui tout en voulant se rapprocher des républiques hispano-américaines, ne peut éviter d'apprécier avec autorité et une certaine condescendance les créations hispano-américaines.

On a vu dans la première partie de cette étude comment une proposition de l'académicien chilien Eduardo de La Barra (1839-1900) soumise dès 1890 à l'Académie Royale de la Langue et visant à éditer, pour le IV^e Centenaire, une anthologie poétique et une histoire critique de la littérature concernant tous les pays de langue espagnole, a débouché au mois de juin 1892, après de fluctuantes démarches, sur l'élaboration d'un projet anthologique plus réduit et confié à Marcelino Menéndez y Pelayo qui assume la lourde tâche de sélectionner les œuvres et de rédiger une introduction générale.²⁶³ Au départ tout le monde semblait enthousiaste : les Académies Correspondantes en Amérique qui ont participé immédiatement à la sélection et à l'envoi de leurs meilleures œuvres nationales; les organisateurs des célébrations, parmi lesquels le général Riva Palacio qui s'est empressé, dès 1891, de communiquer cette bonne nouvelle par courrier à son ami Ricardo Palma²⁶⁴; les auteurs des œuvres elles-mêmes qui ont mis souvent la main à la pâte, comme les délégués Salomé Ureña de Henríquez, collaboratrice de la *Reseña Histórico-Crítica de la poesía en Santo Domingo*²⁶⁵ ou José María Vigil qui a rédigé la *Reseña histórica de la poesía mexicana*.²⁶⁶ Mais avec le temps les choses ont changé progressivement. Les lenteurs prises

²⁶³ *Actas de la R.A.E.*, Madrid, Libro 34 (1891-1894), fols. 4 a 206, cités in Carlos M. RAMA, *op. cit.*, 1982, p. 324. Marcelino MENÉNDEZ PELAYO, *Antología de poetas hispano-americanos / publicada por la Real Academia Española; prólogo y selección por Marcelino Menéndez y Pelayo*, *op. cit.*, 1893-1895.

²⁶⁴ L'académie, écrit Riva Palacio, « veut imprimer une anthologie américaine et espagnole contenant les compositions les plus sélectes des meilleurs poètes et une brève histoire du mouvement littéraire de chaque nation où l'on parle l'espagnol, en confiant ce travail aux Académies Correspondantes, ou à défaut lorsqu'il n'y en a pas, à une commission nommée par le gouvernement. » Vicente RIVA PALACIO, *Carta a Ricardo Palma del 8 de enero de 1891*, publiée par Leticia Algaba dans son article *Ricardo Palma y Vicente Riva Palacio, una amistad epistolar*, *Secuencia*, Instituto Mora, N°30, Sept-Dic de 1994, p. 198-199.

²⁶⁵ *Reseña Histórico-Crítica de la poesía en Santo Domingo* (1892), Santo Domingo, Editora Taller, 1980.

²⁶⁶ José María VIGIL, *Reseña histórica de la poesía mexicana*, in *Antología de Poetas mexicanos*, *Tip. de la Secretaría de Fomento*, México, 1894.

par le projet ont réduit considérablement ses objectifs. Les auteurs espagnols mais aussi les Latino-américains vivants ont été exclus de l'anthologie. Le calendrier serré, imposé ensuite par les célébrations du IV^e Centenaire, a favorisé des sélections hâtives et des jugements trop expéditifs parfois de la part de l'érudit espagnol. L'ouvrage final, composé de quatre tomes qui sont mis sous presse à Madrid au cours de l'automne 1892, constitue en fin de compte un résultat décevant pour de nombreux écrivains et critiques latino-américains qui ne parviennent pas à retrouver vraiment dans ces volumes le reflet de leurs littératures nationales.

En réalité ce n'est pas tout à fait le premier ouvrage sur ce thème. D'autres anthologies ont déjà été éditées depuis le milieu du XIX^e siècle notamment en France et en Espagne²⁶⁷. Dans un article de la revue littéraire *El Renacimiento* de Mexico, l'écrivain Luis González Obregón (1865-1938) rappelle qu'il existe depuis des années en Amérique latine des recueils anthologiques régionaux, nationaux et continentaux dignes d'être mentionnés même s'il les juge individuellement peu recommandables, aussi bien pour des raisons qualitatives que quantitatives. Concernant la poésie mexicaine, il observe que la nouvelle anthologie suscitée par le IV^e Centenaire a permis d'introduire des poètes plus récents *depuis les temps coloniaux jusqu'à nos jours*, mais il estime que l'ouvrage édité en Espagne *n'a pas réalisé nos espérances, même s'il se présente paré d'une introduction érudite et magistrale*. Il considère que *le Mexique n'y figure pas comme il le devrait* et que Menéndez Pelayo dans ce travail ne s'est pas montré *à la hauteur de sa réputation ni de son goût raffiné*.²⁶⁸

La Antología de poetas hispano-americanos, une publication d'emblée prestigieuse *puisque'elle est réalisée sous couvert de l'Académie Royale de la Langue*, deviendra malgré ces réserves mexicaines un monument de l'histoire de la critique littéraire. Elle inspirera quelques années plus tard la *Historia de la poesía hispano-americana* publiée encore par Menéndez y Pelayo en 1911²⁶⁹, mais elle constituera aussi le point de départ de nombreuses études latino-américaines d'histoire des littératures nationales et continentales. D'après Carlos M. Rama cette anthologie va contribuer fortement à la diffusion de la poésie hispano-américaine dans le

²⁶⁷ Cf. Première Partie, Marcelino Menéndez y Pelayo in IV.3. *Les grandes figures espagnoles du IV^e Centenaire*.

²⁶⁸ Luis GONZÁLEZ OBREGÓN, *Antología de poetas mexicanos*, El Periódico, 2^a época, México, Imprenta de F. Díaz de León y Santiago White, 1894, p. 357 - Article reproduit in Leticia ALGABA, *La misión del escritor - Ensayos mexicanos del siglo XIX* - México, UNAM, 1996, p. 383-388.

Parmi les ouvrages antérieurs à celui de Menéndez y Pelayo, Luis González Obregón cite en particulier et seulement en ce qui concerne les anthologies de poésie mexicaine : *Colección de poesías mexicanas* (Paris, 1836); *La aurora poética de Jalisco* (Guadalajara, 1851); *Guirnalda poética. Selecta colección de poesías mexicanas* (México, 1853); *El parnaso mexicano* (México, 1855); *Sonetos varios de la Musa Mexicana* (México, 1855); *Poetas yucatecos y tabasqueños* (Mérida, 1861); *Poesías líricas mexicanas* (Madrid, 1878); *La lira mexicana* (Madrid, 1879); *El parnaso mexicano* (México, 1885); *La musa oaxaqueña* (1886); *Poesías escogidas de autores yucatecos* (Mérida, 1886); *Acopios de sonetos castellanos* (México, 1887); *Poetisas mexicanas* (México, 1893); et *La lira poblana* (México, 1893).

²⁶⁹ Marcelino MENÉNDEZ Y PELAYO, *Historia de la poesía hispano-americana*, op. cit., Madrid, 1911-1913.

monde hispanique et par conséquent à la reconnaissance d'une véritable originalité littéraire dans les républiques du Nouveau Monde²⁷⁰. Elle contient pourtant, dès le début, des caractéristiques qui vont à l'encontre du projet d'autonomie culturelle que se sont donnés les intellectuels latino-américains au XIX^e siècle : d'abord parce que le choix définitif des compositions, de même que la critique littéraire des œuvres est imposée par l'ex-métropole; ensuite parce qu'en évinçant les poètes vivants, l'Académie a exclu, de fait, des écrivains très importants qui appartiennent encore aux premières générations de l'indépendance, opérant une certaine forme de censure envers des auteurs correspondant à une période peu hispanophile en Amérique latine; enfin parce la fragmentation du territoire latino-américain en divisions politiques nationales reste assujettie dans cette anthologie à un concept supranational de littérature *espagnole* ou *hispano-américaine* qui minimise l'importance des littératures nationales.

Le poète et académicien José María Roa Bárcena (1827-1908) qui avait été chargé de préparer, avec son homologue Casimiro del Collado (1821-1898), l'anthologie mexicaine destinée à alimenter la sélection du polygraphe espagnol, déplore (tout en manifestant très diplomatiquement sa gratitude et son admiration envers lui) le peu de valeur que Menéndez y Pelayo accorde à la poésie politique ou épique latino-américaine.²⁷¹ Il ne s'agit pas là d'une question subsidiaire dans le cadre du débat littéraire transatlantique mais bien d'une différence d'approche fondamentale. Si les deux hommes coïncident, il est vrai, sur la nécessité de défendre un projet de littérature nationale, ils s'opposent en réalité sur l'idée même de nationalité. Alors que Roa Bárcena pense à la nationalité mexicaine, Menéndez Pelayo distingue nationalité politique de nationalité littéraire, refusant en quelque sorte l'indépendance littéraire des républiques américaines. Mais cette question n'a pas encore été véritablement tranchée en Amérique latine, en 1892, et l'on peut observer que dans l'introduction de son *Antología de poetas hispano-americanos*, l'académicien espagnol réitère, en fait, des appréciations formulées auparavant par des critiques littéraires latino-américains comme Calixto Oyuela, qui considère lui aussi que *c'est réellement dans la poésie lyrique que se trouve toute la richesse de la littérature hispano-américaine*.²⁷² Le critique littéraire argentin est convaincu également du fait que *l'unité politique ne suppose pas, nécessairement, l'unité fondamentale de la race* et réciproquement que *la division politique n'implique pas de diversité ethnique*. La nationalité est pour lui, par conséquent, un *élément secondaire* et

²⁷⁰ Carlos M. RAMA, *op. cit.*, 1982, p. 328.

²⁷¹ José María ROA BÁRCENA, *Antología de poetas de México*, El Renacimiento. Periódico literario, 2^a época, México, 1894 (Ed. Facsimilar), p. 68-70 y 83-88. L'écrivain mexicain fait allusion, en particulier, aux propos suivants de Menéndez y Pelayo, justifiant sa sélection : « C'est pourquoi ce qu'il y a de plus original dans la poésie américaine c'est d'abord la poésie descriptive, et en second lieu, la poésie politique » in Marcelino Menéndez y Pelayo, *Antología...*, *op. cit.*, 1893 - Cf. Leticia ALGABA, *La misión del escritor*, *op. cit.*, 1996, p. 365-367.

²⁷² Calixto OYUELA, *Letras americanas*, 22 de enero de 1888, in *Estudios Literarios*, Tomo I, Buenos Aires, Academia Argentina de Letras, 1943, p. 428.

accidentel du point de vue esthétique. Les caractéristiques culturelles nationales dépendent donc, avant tout, des caractéristiques intrinsèques de la « race », un concept auquel Calixto Oyuela donne *une valeur historique et naturelle au sens large*. Et en Amérique latine, selon lui, il est indiscutable, que l'élément dominant est constitué par la *race espagnole*.²⁷³ Quoique cette notion de *race* nous semble aujourd'hui décalée, voire même scandaleuse²⁷⁴, c'est bien autour de ce terme que s'expriment au cours du IV^e Centenaire les désaccords entre ceux qui tels que Roa Bárcena ou son compatriote Riva Palacio, ambassadeur à Madrid, défendent l'existence d'une « race mexicaine » résultante d'un véritable syncrétisme culturel, et ceux qui comme Menéndez y Pelayo, Valera, Zorrilla de San Martín ou Oyuela, se raccrochent à la pertinence d'une « race espagnole » inébranlable dans toute l'Amérique hispanique.

Si Miguel Artigas, le biographe de Menéndez Pelayo estime que la *Antología de poetas hispano-americanos a fait plus pour l'Espagne, pour le prolongement de la suprématie spirituelle de la métropole, que tous les congrès et ambassades culturelles, très nombreux que l'on a essayés et réalisés avant et après*²⁷⁵, c'est parce le point de vue de Pelayo ou de Oyuela va trouver un écho de plus en plus favorable en Amérique latine dans les conjonctures qui se dessinent à partir de la fin du siècle. La nouvelle prépondérance économique et politique des Etats-Unis et du monde anglo-saxon, les jeunes générations littéraires moins réfractaires à l'Espagne que leurs aînés qui étaient encore très proches des luttes de l'indépendance, mais aussi l'immigration massive d'origine ibérique et latine, sont quelques un des principaux facteurs qui vont infléchir cette tendance. Cela ne signifie pas pour autant que les Latino-américains renonceront à leur autonomie, bien au contraire, mais ils adopteront une attitude moins récalcitrante qui pourra être appréciée tout autant comme la marque d'une maturité nouvelle que comme le reflet des élites bourgeoises bien plus modérées, voire franchement conservatrices parfois, qui prennent en main, vers la fin du siècle, les destinées des nations hispano-américaines.

La coïncidence des générations espagnoles et latino-américaines

Au moment du IV^e Centenaire la concomitance de trois ou quatre générations humaines et littéraires successives, issues des deux mondes séparés depuis l'indépendance, est certainement, en définitive, l'événement intellectuel le plus intéressant qui se produit lors des célébrations espagnoles. D'un côté, on trouve encore des vieux écrivains péninsulaires de

²⁷³ Calixto OYUELA, *La raza en el arte*, Conférence prononcée à l'Ateneo, le 15 août 1894, in *Estudios Literarios*, Tomo II, Buenos Aires, Academia Argentina de Letras, 1943, p. 199-222.

²⁷⁴ Dans le texte précédemment cité, Oyuela affirme sans détours que « en ce qui concerne les Indiens, nous sommes heureusement, après les Etats-Unis, la nation américaine qui a délogé le mieux un élément aussi pernicieux ». Il ajoute aussi que « à Buenos Aires, la pureté du type européen est vraiment remarquable » et que « les races indigènes, en plus d'être absolument inférieures [...] n'ont pas l'énergie suffisante pour imposer leur empreinte ». Calixto OYUELA, *La raza en el arte*, op. cit., 1943, p. 209.

²⁷⁵ Miguel ARTIGAS, *La vida y la obra de Menéndez Pelayo*, Zaragoza, 1939. Cité in Carlos M. RAMA, op. cit., 1982, p. 327.

l'époque romantique tel que José Zorrilla auquel Ricardo Palma rendra visite trois jours avant sa mort en janvier 1893, mais aussi des scientifiques comme les frères Miguel et Manuel Colmeiro, le lexicographe Nemesio Fernández Cuesta, le philologue Eduardo Benot, le musicien Emilio Arrieta ou l'écrivaine féministe Concepción Arenal; de l'autre côté, représentant l'Amérique latine, les « anciens » sont moins nombreux. Le vieux comte de Cheste, Juan de la Pezuela, né en 1809 à Lima mais « transplanté » en Espagne depuis bien longtemps est une sorte d'intermédiaire qui préside à l'Académie Royale le débat entre les deux mondes. Luis L. Domínguez et Manuel Payno, incarnent la première génération née de l'indépendance. Ils ont connu la coupure presque totale, les guerres et les révolutions politiques dans lesquelles se sont construites les jeunes nations hispano-américaines. Payno, en particulier, montre bien moins d'enthousiasme que ses collègues plus jeunes envers les retrouvailles et les célébrations historiques. Ses réserves et ses critiques parfois sévères manifestent la méfiance légitime que ressentent encore les héritiers directs de l'indépendance vis-à-vis de l'Espagne et des Espagnols.

Les délégations latino-américaines, dans l'ensemble, sont comparativement plus jeunes que les principaux intervenants espagnols du IV^e Centenaire. Si l'on peut concevoir que l'âge avancé n'est pas propice aux longs voyages, encore plus au XIX^e siècle, on comprend d'autant mieux le nombre relativement important des jeunes émissaires qui ont fait la traversée transatlantique. Les rencontres avec les vieux intellectuels espagnols constituent pour eux des expériences fortes et émouvantes comme nous le montre les récits autobiographiques de Rubén Darío ou de Jesús Galindo y Villa. En franchissant la frontière réelle et littéraire qui séparait les deux aires culturelles hispaniques, ces jeunes intellectuels vont à leur tour servir d'intermédiaires au tournant du siècle entre des générations qui ont vécu jusqu'à présent dans des univers parallèles et dans une méconnaissance souvent profonde les unes des autres. Car si les écrivains de deux continents ont adopté par le passé des idéologies et des styles artistiques ou littéraires similaires, empruntés aux grands courants européens du moment, ils n'ont pas puisé cependant leur inspiration dans les mêmes contextes géographiques, politiques, sociaux et culturels. Les mêmes outils parfois ont servi à des fins différentes. Les mêmes formes, voire les mêmes émotions artistiques ont véhiculé des contenus dissemblables. En 1892, toutes ces expériences diverses se retrouvent et se confrontent au cours de commémorations historiques qui n'ont pas non plus, par conséquent, les mêmes significations de part et d'autre.

Tandis que Ricardo Palma éprouve un fort sentiment de désenchantement vis-à-vis de ses homologues espagnols, notamment ceux de l'Académie Royale de la Langue et que Soledad Acosta de Samper se désole de l'ignorance qu'ils démontrent, concernant l'histoire moderne de l'Amérique, le jeune poète Rubén Darío semble fasciné par les décors fastueux, les rencontres avec les personnalités du grand monde et les intellectuels les plus renommés, comme Cánovas, Castelar, Valera, Campoamor, ou Menéndez y Pelayo. Le jeune nicaraguayen découvre à son tour les émotions du *voyage initiatique en Europe*. Les circonstances particulières qui l'on conduit à commencer ce voyage par l'Espagne auront des répercussions importantes sur sa sensibilité littéraire et sur les idées politiques et

philosophiques essaimées dans son œuvre postérieure. Ces premiers souvenirs constitueront la base de nombreux portraits et de chroniques littéraires à travers lesquels il essaiera de déchiffrer pour les Latino-américains, quelques années plus tard, de nouveaux codes socioculturels pour une meilleure compréhension de l'Espagne contemporaine. Darío découvre à Madrid en 1892, le monde que lui ont légué ses aînés espagnols et latino-américains, et ce monde lui suggère des méditations différentes, naturellement de celles qu'ont eues au cours de leur jeunesse les hommes mûrs qui l'entourent au moment de ces commémorations historiques. Ricardo Palma, dont les vieux réflexes républicains le rendent franchement réticent vis-à-vis des pompes monarchiques dont se parent les cérémonies officielles, évite de son côté toutes *les occasions de faire de la gymnastique un niveau de la ceinture*²⁷⁶, préférant définitivement les petits salons et les discussions littéraires aux grandes cérémonies au cours desquelles il se sent mis à l'écart. Manuel Payno préfère esquiver, lui aussi, *ces réunions qui n'ont pas de véritable importance*.²⁷⁷ Juan Zorrilla de San Martín, au contraire, affectionne les grandes manifestations officielles pendant lesquelles il peut exercer sa voix solennelle et son imagination lyrique qui charment le public espagnol.

Les salons, les cafés, les librairies et les demeures particulières font partie, on l'a dit, de même que l'ambassade mexicaine ou la *Unión Iberoamericana* des lieux de rencontre favorisés entre les intellectuels des deux mondes. Pour Manuel María de Peralta, ces *rassemblements représentent une vraie fête de famille* :

Nous sommes ici entre frères. Nous venons pour respirer l'atmosphère de la patrie, pour célébrer des gloires communes et pour nous fortifier dans l'espoir noble d'un avenir tout aussi grandiose et heureux que notre passé.²⁷⁸

Les entretiens dans les cercles plus restreints sont moins protocolaires et, sans doute, davantage propices aux échanges réels. C'est dans ce contexte que Juan Valera continue de faire la promotion du jeune poète Rubén Darío auprès des écrivains madrilènes. Núñez de Arce entreprend même quelques démarches pour lui obtenir un emploi officiel en Espagne. Emilio Castelar le convie à déjeuner chez lui. Emilia Pardo Bazán, l'invite dans sa tertulia où il rencontre Maurice Barrès. Menéndez y Pelayo qui occupe une chambre voisine dans son hôtel, le reçoit au milieu de ses livres. Le Madrid de 1892 est un espace physique et culturel dans lequel s'établit une véritable charnière entre deux époques : celle qu'incarnent les vieilles générations libérales et conservatrices appelées à disparaître dans les dernières crises politiques et sociales du siècle; et celle des artistes et intellectuels qui tout en subissant le contrecoup du désastre colonial cubain, essaieront de trouver dans une régénération

²⁷⁶ Ricardo PALMA, *Recuerdos de España...*, op. cit., 1997, p. 27.

²⁷⁷ Manuel PAYNO, *Informe respecto de las festividades españolas en ocasión del Cuarto Centenario del primer arribo de Cristóbal Colón al Continente Americano*, 15 de abril de 1893, México, Archivo de la Secretaría de Relaciones Exteriores (AREM), 19-22-137 (II).

²⁷⁸ Manuel María de PERALTA, *Sociedad Unión Iberoamericana, Discursos...*, in *El Centenario*, Tomo I, op. cit. 1892, p. 383.

philosophique et esthétique les clefs d'une nouvelle reconstruction nationale. Joaquín Costa (1846-1911), Ricardo Macía Picavea (1847-1899), Miguel de Unamuno (1864-1936), Ángel Ganivet (1865-1898), Ramón del Valle-Inclán (1866-1936) ou Rafael Altamira (1866-1951) sont déjà, en effet, des contemporains du IV^e Centenaire.

D'après Ortega y Gasset une génération est, en quelque sorte, un ensemble d'individus qui non seulement sont *coexistants* mais aussi *contemporains*, c'est-à-dire qu'ils partagent entre eux une série de valeurs et d'expériences, de sorte que leurs affinités sont supérieures à leurs possibles dissensions. Jusqu'en 1892, cependant, dans l'horizon de l'Espagne de Cánovas et de Sagasta, il est encore difficile d'appréhender le concept de génération artistique et littéraire. On peut tout au plus parler d'époques et de genres. Il faudra attendre la fin du siècle pour que surgissent, dans un pays comme la France, par exemple, autour de l'Affaire Dreyfus, les notions modernes de « génération » et d'« intellectuel ». En Espagne, on verra apparaître au XX^e siècle, après le choc du désastre colonial cubain, les appellations de « génération de 98 » puis celle de « génération de 27 » qui serviront à qualifier des courants artistiques et intellectuels relativement homogènes et intégrant des individus conscients d'appartenir à un groupe défini.

En 1892 ce n'est pas tout à fait le cas encore, bien qu'il existe des convergences significatives du côté du *krausisme* et du *générationnisme* pour les Espagnols et autour du positivisme et du modernisme pour les Latino-américains. Il nous restera à nous demander, à présent, comment se fait le lien entre ces générations espagnoles et latino-américaines *avant la lettre*, et si ce lien est vraiment généré, au moins en partie, par les rencontres du IV^e Centenaire de la découverte de l'Amérique. De multiples facteurs internes et externes motivent de nouvelles confluences idéologiques et culturelles : le contexte politique et diplomatique international et, en particulier, les réactions que suscite la prépotence du modèle anglo-saxon; les processus de rénovation et de construction nationale de part et d'autre; la nécessaire révision et réappropriation de l'histoire coloniale aussi bien pour les Latino-américains que pour les Espagnols eux-mêmes; les intérêts des bourgeoisies dominantes et de leurs nouvelles élites pensantes; le rétablissement des échanges diplomatiques et commerciaux; le développement des marchés de biens culturels; la conservation de la langue castillane dans l'Amérique hispanique; et la résurgence d'une immigration espagnole massive en direction de l'Amérique latine. Les motifs ne manquent pas, les hommes et les femmes non plus, issus de pays et de filiations intellectuelles désormais distinctes mais dont les activités professionnelles et les missions diplomatiques ont justement pour objectif en 1892, de repenser à partir de ces différences une nouvelle entente *hispano-américaine* au sens large.

Les générations intellectuelles du IV^e Centenaire : Espagnols et Latino-américains

ESPAGNOLS	LATINO-AMERICAINS
1825-1860 Génération de « l'après indépendance » et des révolutions bourgeoises	
León CARBONERO (1812-1902), journaliste catholique Matías NIETO (1813-1902), médecin et académicien José CALVO Y MARTIN (1815-1904), médecin et écrivain Miguel COLMEIRO (1816-1901), Botaniste, médecin et naturaliste Nemesio FERNÁNDEZ CUESTA (1818 -1893), lexicographe, traducteur Manuel COLMEIRO (1818-1894), juriste et économiste Francisco A. COMELLERÁN (+1919), Grammaire Concepción ARENAL (1820-1893), écrivaine Emilio ARRIETA (1821-1894), compositeur José GÓMEZ DE ARTECHE (1821-1906), historien et militaire Eduardo BENOT (1822-1907), philologue Adolfo de CASTRO (1823-1898), historien Plácido de JOVÉ Y HEVIA (1823-1909), homme politique et académicien Victor BALAGUER (1824-1901), écrivain et historien Toribio del CAMPILLO (1824-1900), écrivain et archiviste Francisco PI Y MARGALL (1824-1901), historien, politicien Juan VALERA (1824-1905), écrivain, diplomate Manuel FERNÁNDEZ DE CASTRO (1825-1895), écrivain Práxedes Mateo SAGASTA (1825-1903), politicien libéral Máximo LAGUNA (1826-1902), botaniste Juan de Dios de la RADA (1827-1901), archéologue Antonio CÁNOVAS DEL CASTILLO (1828-1897), historien, politicien José LAMARQUE DE NOVOA (1828-1904), poète et diplomate Ángel LASSO (1828), écrivain, traducteur et critique littéraire Manuel TAMAYO Y BAUS (1829-1898) écrivain et académicien José María ASENSIO (1829-1905), écrivain et historien	Juan de la Pezuela (1809-1906), écrivain et académicien péruvien « transplanté » Luis L. Domínguez (1819-1898), historien et diplomate argentin Manuel Payno (1820-1893), écrivain, journaliste et diplomate mexicain Mariano Escobedo (1826-1902), général, attaché de la Légation Mexicaine. José María Vigil (1829-1909), académicien, directeur de la Bibliothèque Nationale du Mexique, Pedro Alejandrino del Solar (1829-1911), ambassadeur du Pérou,
1860-1890 Période « d'organisation et de stabilité » et début de la restauration en Espagne	
Martín FERREIRO (1830-1896), historien et géographe Manuel DANVILA (1830-1906), écrivain et politicien Cesáreo FERNANDEZ DURO (1830-1908), historien Manuel PEDREGAL (1831-1896), avocat et homme politique Marcos JIMÉNEZ DE LA ESPADA (1831-1898), naturaliste Federico BALART (1831-1905), poète et politicien Emilio ALCALÁ GALIANO (1831 -1914), écrivain Emilio CASTELAR (1832-1899), historien, politicien José ECHEGARAY (1832-1916), mathématicien et écrivain littéraire Justo ZARAGOZA (1833-1896), écrivain et historien Luis VIDART SCHUCH (1833-1897), militaire, historien Francisco FERNÁNDEZ Y GONZÁLEZ (1833-1917), académicien Felipe PICATOSTE (1834-1892), mathématicien, astronome, historien, géographe, philologue, journaliste et politicien José de CARVAJAL (1834-1899), écrivain et homme politique Gaspar NUÑEZ DE ARCE (1834-1903), écrivain, académicien Antonio Julián CALLEJA Y SANCHEZ (1836 -1913), médecin et universitaire Fidel FITA Y COLOMER (1836-1917), historien Julio NOMBELA (1836-1919), journaliste Cristóbal COLON (Duc de Veragua) (1837-1910), politicien SANCHEZ MOGUEL (1838-1913), historien	Vicente G. Quesada (1830-1913), historien et diplomate argentin, Antonio del Viso (1830-1894), ambassadeur argentin en Italie Vicente Riva Palacio (1832-1896), écrivain, militaire, historien et diplomate mexicain Soledad Acosta de Samper (1833-1913), écrivaine et historienne colombienne Ricardo Palma (1833-1919), écrivain et historien, directeur de la Bibliothèque Nationale de Lima Antonio Flores (1833-1912), diplomate et ex-président de l'Equateur Angel Justiniano Carranza (1834-1899), historien argentin Vicenta Laparra de la Cerda (1834-1905), écrivaine et enseignante guatémaltèque Pedro Rincón Gallardo (1834-1909), militaire et diplomate mexicain José Gabriel García (1834-1910), politicien et historien dominicain Ireneo Paz (1836-1924), écrivain et journaliste mexicain Matías Romero (1837-1899), avocat et le diplomate mexicain José de Arechavala (1838-1911), naturaliste uruguayen

Segismundo MORET (1838-1913), politicien et diplomate José FERNÁNDEZ BREMÓN (1839-1910), écrivain et journaliste Francisco GINER DE LOS RIOS (1839-1915), Pédagogue, écrivain et philosophe Patricio MONTOJO (1839-1917), militaire	
Gumersindo de ÁZCARATE (1840-1917), politicien et universitaire Aureliano LINARES RIVAS (1841-1903), avocat et politicien Rafael María de LABRA (1841-1918), politicien éducateur Pedro ALCANTARA GARCIA (1842-1906), écrivain, éducateur Ángel AVILÉS (1842, 1924), député, académicien Francisco SILVELA (1843-1905), politicien Antonio RODRIGUEZ VILLA (1843-1912), écrivain et archiviste Juan NAVARRO REVERTER (1844-1924), ingénieur et haut fonctionnaire Florencio JARDIEL (1844-1931), historien et théologien Emilio NIETO (1845-1906), écrivain et universitaire Jesús PANDO Y VALLE (1849-1911), écrivain, et consul de El Salvador Ricardo CAPPÀ (1850-1897), historien et officier de la marine Alfredo VICENTI (1850-1907), écrivain et journaliste José del PEROJO (1850-1908), journaliste et traducteur hispano-cubain José GILES RUBIO (1850-1912), universitaire Tomás BRETON (1850-1923), compositeur Emilia PARDO BAZAN (1851-1921), écrivaine José YXART y MORAGAS (1852-1895), écrivain et critique Leopoldo ALAS, "Clarín" (1852-1901), écrivain, universitaire Rafael TORRES (1853-1904), géographe et pédagogue José ZAHONERO (1853-1931), médecin, écrivain et journaliste Eudaldo VIVER (1854-1900), écrivain, économiste José CANALEJAS (1854-1912), écrivain et politicien Rafael SALILLAS (1854-1923), médecin et écrivain Ramón ARIZCUN (1854-1930), militaire et ingénieur Juan Gualberto LÓPEZ (1855-1935), bibliothécaire, paléographe Marcelino MENÉNDEZ PELAYO (1856-1912), historien, critique littéraire	Ricardo Rosell Sirot (1841-1909), poète péruvien José C. Paz (1842-1912), journaliste et ambassadeur argentin à Paris Francisco del Paso y Troncoso (1842-1916), académicien et historien mexicain, directeur du Musée National, Augusto Matte (1843-1913), ambassadeur chilien Manuel Iturbe (1844-1904), diplomate mexicain Francisco Berra (1844-1906), avocat et pédagogue argentin (mais uruguayen d'adoption) Manuel María de Peralta (1844-1930), écrivain et ambassadeur costaricien Fernando Cruz (1845-1902), poète et plénipotentiaire guatémaltèque Rafael Rebollar (1847-1915), avocat et politicien mexicain José María Quijano Wallis (1847-1923), juriste et ancien ministre des Affaires Etrangères de Colombie Francisco Sosa (1848-1925), historien et biographe mexicain Juan Fernández Ferraz (1849-1904), éducateur hispano-costaricien Federico Henríquez y Carvajal (1849-1951), journaliste dominicain, Salomé Ureña de Henríquez (1850-1897), poétesse et pédagogue de République Dominicaine, Miguel Cané (1851-1905), écrivain et ambassadeur argentin Ramón Ulloa (1852-1899), poète et militaire colombien Eduardo Posada (1852-1940), historien colombien Gabriel Carrasco (1854-1908), journaliste et sociologue argentin Antonio Ramírez y Fernández Fontecha (1855), médecin et politicien hondurien Luis Bonafoux (1855-1925), journaliste « transplanté » franco-vénézuélien, résident à Madrid Juan Zorrilla de San Martín (1855-1931), poète et ambassadeur uruguayen Antonio Ramírez y Fernández Fontecha (1855), médecin et recteur de l'Université Centrale du Honduras, Francisco Plancarte y Navarrete (1856-1920), théologien mexicain Emilio Prud'homme (1856-1923), poète et professeur dominicain, Juan José Ortega (1857-1934), médecin et député guatémaltèque Ernesto Quesada (1858-1934), historien et sociologue argentin Simon Chaux (1859-1923), journaliste libéral colombien Leonidas Pallares Arteta (1859-1931), poète et diplomate équatorien Juan Antonio Zuleta (1858), publiciste colombien Francisco Río de la Loza, botaniste mexicain Waldina Dávila de Ponce de León (?-1900), poétesse, romancière et dramaturge colombienne
1890-1920 Période prospérité et rénovation et crise de fin de siècle en Espagne	
Gonzalo REPARAZ (1860-1939), écrivain et journaliste Cipriano MUÑOZ (Comte de La Viñaza) (1862-1933), écrivain et diplomate Salvador BERMUDEZ DE CASTRO (1863-1946), académicien Rafael ALTAMIRA Y CREVEA (1866-1951), écrivain, éducateur	José Henriques Figueira (1860–1946), éducateur uruguayen César Gondra (1860-1919), diplomate et professeur de droit paraguayen Isaac Arias Argaez (1861-1913), médecin, chirurgien et traducteur colombien Ernesto Restrepo Tirado (1862-1948), historien colombien Francisco A. de Icaza (1863-1925), diplomate et écrivain mexicain Julio Betancourt (1863), ambassadeur colombien Francisco León de la Barra (1863-1939), avocat mexicain Carlos Gagini (1865-1925), pédagogue costaricien Anastasio Alfaro (1865-1951), naturaliste costaricien

	Francisco Antonio Gamboa (1866-1908), écrivain et éducateur colombien (mais délégué pour le Salvador) Luis Orrego Luco (1866-1948), romancier et diplomate chilien Rubén Darío (1867-1916), poète nicaraguayen Jesús Galindo y Villa (1867-1937), historien et géographe mexicain Antonio Gómez Restrepo (1869-1947), poète et diplomate

III - Les grandes voix latino-américaines du IV^e Centenaire

Le XIX^e siècle est souvent présenté par les historiens comme le siècle des révolutions, mais on peut le considérer aussi comme celui des écrivains. En Espagne, comme en France¹ ou en Amérique latine², la littérature domine encore la fin du siècle, laissant malgré tout une part de plus en plus belle au journalisme et aux sciences exactes ou sociales, des domaines à travers lesquels se tisse progressivement la complexité du savoir, ballottée par les soubresauts des sociétés et propagée par le développement irrésistible des moyens de communication. José María García Escudero a l'impression, lorsqu'il analyse l'histoire des célébrations du IV^e Centenaire, *que les personnes et les choses sont toutes petites, comme lorsque nous regardons à travers des jumelles à l'envers*.³ Bien entendu les ressources humaines, économiques et technologiques utilisées aujourd'hui pour l'organisation de grandes manifestations dépassent amplement toutes les perspectives imaginables à la fin du XIX^e siècle. Mais inversement, lorsqu'on se rapproche, et que l'on observe de près, non plus les moyens mis en œuvre, mais les personnes elles-mêmes, on est surpris des dimensions prodigieuses de certains acteurs humains.

Aujourd'hui la spécialisation tend à reléguer les savoirs transversaux et encyclopédiques aux mémoires des ordinateurs et la masse de connaissance produite dans le monde, double, dit-on, tous les cinq ans. Bientôt il suffira pour cela de quelques mois à peine. S'il est devenu presque impossible de trouver désormais des intellectuels véritablement « transdisciplinaires » cela n'était pas encore le cas au XIX^e siècle. D'après Edgar Morin, à cette époque, les intellectuels n'avaient pas encore rompu avec la tradition héritée de la civilisation grecque, pour laquelle tout savoir devait être d'abord *compris, pensé, réfléchi*. Aujourd'hui il semblerait qu'il est seulement *conçu pour être stocké dans des banques informationnelles et computé par des instances anonymes et supérieures aux individus*, ce qui signifie en quelque sorte, que nous, individus, nous nous voyons privés du droit à la réflexion.⁴ C'est pour cette raison que José Ortiz Monasterio s'insurge contre ceux qui portent sur les intellectuels du passé un regard condescendant ou moqueur. Ce sont les mêmes qui oublient que les idées ou les événements d'hier ne peuvent être interprétés que dans la

¹ Christophe PROCHASSON, *Les années électriques 1880-1910*, Paris, Editions la découverte, 1991, p. 15.

² Carlos M. RAMA reconnaît lui-même dans son *Historia de las relaciones culturales entre España y América latina, Siglo XIX*, que les principaux acteurs des relations entre l'Espagne et l'Amérique latine sont des hommes des lettres et parmi eux des philosophes, des pédagogues, des philologues, des critiques, des historiens des sociologues, des juristes, des politiciens actifs, en un mot des intellectuels, qui concilient la création littéraire et l'action politique et administrative dans leurs sociétés respectives. Carlos M. RAMA, *op. cit.*, 1982, p. 14.

³ José María GARCÍA ESCUDERO, *El Cuarto centenario del descubrimiento, ¿Qué mensaje ofrecen las publicaciones del Cuarto Centenario?*, in *Descubrimiento de América del IV al VI Centenario - Tomo I*, Madrid, Fundación Cánovas del Castillo, 1993, p. 56.

⁴ Edgar MORIN, *Science avec conscience*, Ed. Fayard, Paris, 1982, p. 124-129.

circonstance historique qui les englobe. L'historien mexicain, fasciné par la personnalité talentueuse et éclectique de Vicente Riva Palacio, estime que c'est d'abord grâce à son éducation que cet homme est devenu un intellectuel et un politicien de haut vol, une éducation bien meilleure au XIX^e siècle, selon lui, que ce que la plupart des gens ont l'habitude de supposer :

Une autre idée courante consiste à croire que l'éducation de cette époque était pauvre, désarticulée, souvent sadique et surtout risible. Mais si cela était ainsi, comment est-il possible qu'un nombre aussi important d'écrivains eût été capable de prospérer à une époque où il y avait des règles pour écrire, c'est-à-dire que l'on ne pouvait pas écrire n'importe comment, mais que les grammaires, les rhétoriques et les poétiques avaient force de loi. [...] En vérité, c'est que sur le plan littéraire, l'éducation du siècle passé était bien supérieure à la notre, parce qu'on étudiait vraiment les classiques anciens et modernes. Aujourd'hui on veut éduquer des techniciens en informatique, des comptables ou des gynécologues qui préconisent l'accouchement sans douleur et il est évident qu'on ne leur dit plus rien d'Hippocrate, ni du grand Quesnay, ni de Tolstoï. Une prétendue modernité a coupé les liens avec la tradition classique et elle est devenue orpheline et stérile. Pour les penseurs il reste seulement quelques refuges dans les universités, dans les bistrots pour buveurs modérés et dans la fréquentation continue des classiques.⁵

C'est de leur éducation, fortement imprégnée de littérature et de culture classique, que les grands hommes et les grandes femmes du XIX^e siècle ont tiré cette tentation qui les caractérise de vouloir tout aborder à la fois : les lettres et les sciences; l'histoire et la politique; le droit et la diplomatie; la poésie ou l'érudition et le journalisme. Le discours semble vouloir embrasser, lui aussi, par d'interminables constructions syntaxique, toute la grandeur et la complexité du monde. L'esthétique est partie prenante de la réflexion. Une idée semble d'autant plus belle qu'elle est bien dite. De grandes et merveilleuses métaphores illuminent les représentations de l'histoire des découvertes et des conquêtes espagnoles, comme celle de Zorilla de San Martín qui décrit la péninsule ibérique comme la tête ou le cerveau d'un géant géologique et ethnographique submergé par les flots de l'Atlantique et dont l'Amérique latine constituerait l'un des membres rescapé de la furie des eaux.⁶

Lors des commémorations de 1892, le discours, tout autant dans son contenu que dans sa forme, est l'instrument privilégié de la rencontre ou de l'affrontement. C'est dans les mots et les images littéraires que s'expriment les aspirations les plus profondes, les revendications et les divergences. C'est pourquoi les délégués latino-américains doivent être considérés d'abord au sens propre comme des *porte-parole* et les diverses manifestations commémoratives comme des *pourparlers*. Les émissaires remplissent véritablement leur tâche à partir du moment où ils font usage en public de la parole qui leur a été confiée. En face des penseurs et des orateurs espagnols ils doivent émettre le discours politique et culturel des nations

⁵ José ORTIZ MONASTERIO, *Vicente Riva Palacio*, « *Los Imprescindibles* », México, Aguilar, León y Cal Editores, 1998, p. 13.

⁶ Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, *Sociedad Unión Ibero-americana : discursos pronunciados en el acto solemne de la inauguración del nuevo domicilio social, la noche del 14 de mayo último, El Centenario*, Tomo I, Madrid, 1892, Tipografía de « El progreso Editorial », p. 389.

hispano-américaines. Pour relever ce défi, de grandes figures politiques, artistiques et intellectuelles ont été dépêchées en Espagne. Toutes ces personnes, cependant, ne participent pas de la même manière aux célébrations espagnoles. Quelques grands écrivains ou diplomates se contentent d'être là, d'apparaître. D'autres se consacrent surtout à un événement particulier : un congrès, une exposition, une publication, une conférence. Il y en a aussi qui envoient des contributions écrites mais ne viennent pas jusqu'en Espagne. Le nombre de ceux qui s'associent effectivement et activement à l'organisation puis au déroulement des manifestations est relativement réduit, d'autant plus si on le compare à celui des Espagnols qui investissent copieusement tous les espaces réels ou virtuels du IV^e Centenaire. C'est le cas des personnalités que nous présentons ici comme les grandes voix latino-américaines des rencontres de 1892 : Vicente Riva Palacio, Soledad Acosta de Samper, Ricardo Palma, Juan Zorrilla de San Martín et Rubén Darío. Le choix de ces cinq écrivains latino-américains n'est pas dû au hasard. Il est motivé d'abord par leur participation tangible et par le rôle privilégié que leur concèdent leurs hôtes péninsulaires.⁷ Il tient compte ensuite du volume et de la qualité de leurs productions orales et écrites dans le cadre des célébrations du IV^e Centenaire. Il semble représentatif enfin du point de vue général latino-américain, notamment en ce qui concerne les questions diplomatiques, historiques et littéraires largement évoquées tout au long de cette analyse.

III-1. Vicente RIVA PALACIO : l'Histoire métisse et le patriotisme continental

Le général Vicente Riva Palacio (1832-1896) occupe sans aucun doute une place capitale lors des rencontres de 1892, au cœur des voix latino-américaines, mais aussi au centre de la confluence qui se produit à Madrid entre les générations artistiques et intellectuelles des deux mondes hispaniques. Membre actif de la *Junta del Centenario* créée en 1891 et très proche de Juan Valera ou de Antonio Cánovas del Castillo, il est à la fois l'invité et l'amphitryon, l'organisateur et le spectateur des célébrations du IV^e Centenaire. Rubén Darío le décrit, ni plus ni moins, comme *l'âme des délégations hispano-américaines*.⁸ Ricardo Palma voit en lui un ami véridique qui partage ses idéaux politiques et ses affinités culturelles.⁹ Le jeune Jesús Galindo y Villa lui voue pour sa part une admiration sans

⁷ D'autres grandes figures diplomatiques et intellectuelles latino-américains pourraient être évoquées plus longuement, si les limites d'espace et de temps nous le permettaient ici : Manuel Payno, José María Vigil, Vicente G. Quesada, Antonio Flores, Francisco del Paso y Troncoso, Manuel María de Peralta, Juan Fernández Ferraz, Salomé Ureña de Henríquez, Ernesto Restrepo Tirado, Anastasio Alfaro, etc. Toutes ces personnalités font l'objet cependant, en annexe, de brefs articles biographiques et bibliographiques.

⁸ Rubén DARÍO, *Autobiografía...*, México, Editorial Porrúa, 1999, p. 34.

⁹ Leticia ALGABA, *Ricardo Palma y Vicente Riva Palacio, una amistad epistolar*, op. cit., 1994, p. 179-206.

bornes¹⁰, comme le confirme le récit de ses mémoires (*Recuerdos de Ultramar* et *Polvos de Historia*) à travers lesquelles la distance temporelle et le propos littéraire grandissent davantage encore le personnage. Il le présente comme un homme avenant et chaleureux, aimant la conversation et continuellement disposé à conter des anecdotes singulières et croustillantes :

Le général Riva Palacio ne perd jamais sa bonne humeur. Il a pour tout le monde une phrase pétillante et spirituelle, une conversation sans fin qui finit toujours par inspirer les sympathies envers ce vieux militaire que l'histoire a consacré déjà pour ses faits d'armes et que la littérature célèbre pour les productions de sa plume.¹¹

Sa bonhomie curieuse et toujours bavarde s'accommode tout autant des réunions académiques que des fêtes mondaines. Il fréquente assidûment les théâtres, les cafés à la mode, les réceptions officielles, les séances de l'Académie d'Histoire et celles de l'Académie Royale de la Langue et les rencontres du *Círculo de Bellas Artes*¹² ou de la *Asociación de Escritores y Artistas Españoles*.¹³ La vie du général Riva Palacio à Madrid pourrait donner matière à un roman ou à une pièce de théâtre comme le suggère José Ortiz Monasterio pour qui cet homme de soixante ans, doté de toutes ses meilleures facultés et héritier de cultures métisses séculaires, est venu Espagne, *non pas pour apprendre mais pour enseigner*.¹⁴

C'est pour cela que la presse espagnole lui consacre des lignes particulièrement élogieuses, notamment sous la plume du journaliste Angel Stor de *La Ilustración española y Americana* qui encense son *érudition foisonnante*, l'*élévation remarquable* de sa pensée et le *raffinement* de son expression. Dans le numéro du 30 juillet 1892 de cette prestigieuse revue hebdomadaire, on peut lire un compte-rendu détaillé de la conférence prononcée par Riva Palacio à l'Ateneo de Madrid. Ce texte manifeste non seulement le vif intérêt du rédacteur pour les thèses originales défendues par l'historien mexicain, mais aussi la grande considération et l'estime dont celui-ci jouit en Espagne¹⁵. En feuilletant les pages de ce même

¹⁰ « J'ai éprouvé une tendresse sincèrement filiale, écrit Galindo, pour l'un de nos plus illustres compatriotes : le général Don Vicente Riva Palacio. Je me souviens jusqu'à ce jour avec beaucoup de plaisir, des innombrables bontés que nous a prodigué le général, à tous ceux qui sommes restés près d'un an à ses côtés, à Madrid, pendant les fêtes commémoratives du IV^e Centenaire de la découverte de l'Amérique. » - Jesús GALINDO Y VILLA, *Polvo de Historia*, Mexico, Editorial Patria, 1954, p. 35.

¹¹ Jesús GALINDO Y VILLA, *Recuerdos de Ultramar...*, op. cit., 1894, p. 17.

¹² Le *Círculo de Bellas Artes* (Le Cercle des Beaux-arts) a été créé en 1880 par un groupe de peintres, de sculpteurs et d'amateurs de Beaux Arts. Pluridisciplinaire et ouvert aux cultures étrangères c'est encore aujourd'hui l'un des centres privés les plus importants du patrimoine culturel espagnol. Vicente Riva Palacio sera élu président de cette institution en 1894. Cf. : [http : //www.circulobellasartes.com/](http://www.circulobellasartes.com/)

¹³ C'est l'institution fondée en 1871 qui organise le *Congreso Literario Hispano-Americano*. Vicente Riva Palacio est en 1892 l'un de ses vice-présidents.

¹⁴ José ORTIZ MONASTERIO, *Vicente Riva Palacio*, « *Los Imprescindibles* », op. cit., 1998, p. 61.

¹⁵ Ángel STOR, *Establecimiento y Propagación del Cristianismo en Nueva España – Conferencia del General D. Vicente Riva Palacio, Ministro de Méjico en España, La Ilustración Española y Americana*, N° XXVIII, 30 de julio de 1892, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 58.

numéro, on découvre également un portrait photographique qui montre l'ambassadeur de profil, pourvu d'une éloquente barbe blanche et animé d'une évidente perspicacité dans le regard qui lui confère cette allure à la fois fringante et spirituelle que relèvent toutes les descriptions écrites du personnage. Un article biographique complète la présentation de cet homme d'exception qui a déjà droit de cité, dans *l'Histoire générale des hommes du XIX^e siècle*, un ouvrage international de référence à l'époque.¹⁶ L'auteur reprend en grande partie des notes déjà publiées dans la revue espagnole lors de l'arrivée à Madrid, en 1886, de ce *valeureux général, illustre diplomate et savant écrivain* mexicain.¹⁷ Il rappelle que Vicente Riva Palacio doit sa grande réputation davantage à ses actions personnelles qu'à ses origines pourtant illustres. Il est le descendant, en effet, du général Vicente Guerrero (1783-1831), l'un des héros de l'indépendance mexicaine et le fils de Mariano Riva Palacio (1803-1880), un grand homme politique et un avocat libéral particulièrement apprécié de la régente d'Espagne Marie-Christine, car il a défendu son oncle, l'empereur Maximilien de Habsbourg, lors du procès qui lui a coûté la vie à Mexico, à la fin de son règne éphémère. Mais à travers toutes les activités humaines et professionnelles qu'il a exercées au cours de son existence, Vicente Riva Palacio semble avoir dépassé ses ancêtres, démontrant ses indéniables appétences et compétences pour les domaines les plus divers. Avant de représenter son pays en Espagne, il a été d'abord avocat, député, général, ministre, romancier, dramaturge, poète, critique littéraire, journaliste satirique, chansonnier, chroniqueur, franc-maçon, libre penseur, prisonnier politique, magistrat, historien, anthropologue, homme du monde et humoriste. Les énumérations et les superlatifs sont les instruments rhétoriques favoris de ses critiques et de ses biographes. D'après José Ortiz Monasterio, cependant, cette manière de présenter l'intellectuel mexicain n'est pas satisfaisante, car il s'agit d'un homme et non d'un couteau suisse¹⁸ et c'est justement à travers l'expression de sa nature et de sa culture humaine que Vicente Riva Palacio acquiert une dimension significative.

C'est dans son éducation, à la fois classique et libérale, qu'il a puisé initialement les germes de sa réussite. Formé au collège de San Gregorio, l'établissement secondaire le plus renommé du Mexique vers le milieu du XIX^e siècle, il est devenu avocat dès 1854, suivant la trajectoire habituelle des écrivains de sa génération à une époque où la construction de Etats modernes en Amérique Latine requérait des spécialistes en jurisprudence qui devaient être à même d'élaborer au cours de leur carrière les nouvelles lois et constitutions nationales. Nommé député suppléant à 24 ans à peine, il a participé au Congrès Constituant de 1857 qui a

¹⁶ *Histoire générale des hommes vivants et des hommes morts dans le XIX^e siècle...*, par des écrivains de diverses nations, sous la direction de Aimé-Antoine de Birague, Genève, 1860-1882.

¹⁷ L'ambassadeur mexicain était déjà présenté en 1886 comme « l'un des hommes les plus éminents d'Amérique Latine, comme avocat et comme homme de lettres, comme vaillant militaire et ministre aux initiatives fécondes à qui l'on doit en premier lieu le remarquable développement que les progrès matériels ont connu depuis 1877 au Mexique », *La Ilustración Española y Americana*, N° XLI, 6 de novembre de 1886, Madrid, Abelardo de Carlos, 1886, p. 257.

¹⁸ José ORTIZ MONASTERIO, *Vicente Riva Palacio*, « *Los Imprescindibles* », *op. cit.*, 1998, p. 11.

établi au Mexique le régime fédéral, l'abolition de l'esclavage, le droit à la propriété et à la justice, les libertés de travail, de conscience, d'expression, de presse, d'association et de commerce. Dès 1858 et 1859, il a effectué ses premiers séjours en prison pour raisons politiques mais il a connu très tôt aussi l'euphorie des triomphes du libéralisme qui commençait alors à bouleverser les structures sociales traditionnelles du Mexique, en instituant par exemple, le registre civil et la liberté de culte ou en nationalisant les grandes propriétés rurales et urbaines du clergé. Il est devenu historien du fait de circonstances particulières qui ont exercé aussi une influence considérable sur son œuvre littéraire : chargé en effet, en 1861, par le président Juárez, de prendre possession des archives nationales de l'Inquisition, il y a découvert, non seulement les actes des célèbres procès qu'il était chargé de publier pour le compte du gouvernement, mais aussi tout un pan de l'histoire coloniale de son pays, qui était resté enfoui jusque lors dans l'enceinte impénétrable de l'Archevêché de Mexico.

S'est en s'abreuvant aux sources documentaires du Saint Office que l'écrivain a rédigé ses premiers romans historiques¹⁹, des livres à travers lesquels il a investi le passé hispanique du Mexique, alliant un double objectif : créer des œuvres littéraires (divertir) et faire œuvre d'histoire (enseigner). Fidèle aux préceptes des Lumières mais guidé par un esprit romantique, il a cherché à reconstituer l'atmosphère de la vie coloniale à travers les aventures et les intrigues de personnages qui incarnent l'identité mexicaine dans sa diversité sociale et culturelle. Même si la qualité artistique de ces œuvres de jeunesse n'a pas toujours été à la hauteur des idéaux généreux qui les sous-tendaient (défense des libertés individuelles, dénonciation du despotisme et de l'intolérance), elles ont contribué à réintégrer l'époque coloniale dans l'histoire nationale, en s'appuyant sur un genre populaire susceptible de séduire un public vaste et hétéroclite. Dans ces récits Riva Palacio cherchait à démontrer que les bases de l'indépendance étaient déjà en gestation au cours de la période précédente mais en élaborant un plaidoyer romanesque en faveur des couches les plus misérables de la population de son pays, il a contribué aussi à mettre en lumière la mixité constitutive de la société mexicaine moderne. C'est au cours de l'analyse et de la réélaboration littéraire des processus de métissage et d'intégration culturels engendrés par trois siècles de colonisation espagnole que se sont forgés chez l'homme de lettres, l'art et l'esprit de l'historien.²⁰

¹⁹ Vicente RIVA PALACIO, *Calvario y Tabor*, México, Manuel C. de Villegas, 1868; *Martín Garatuza. Memorias de la Inquisición*, México, La constitución Social, 1868; *Monja y casada, virgen y mártir*, México, La constitución Social, 1868; *Las dos emparedadas. Memorias de la Inquisición*, México, Tomás F. Neve, 1869 ; *La vuelta de los muertos*, México, Imprenta de F. Díaz de León y Santiago White, 1870; *Los piratas del Golfo*, Manuel, México, C. de Villegas, 1869; *Memoria de un impostor. Don Guillén de Lampart, rey de México*, México, Manuel C. de Villegas, 1872.

²⁰ Cf. José ORTIZ MONASTERIO, *Estudio preliminar*, in Vicente Riva Palacio, *Ensayos históricos*, op. cit., 1997, p. 12 et Clementina DÍAZ Y DE OVANDO, in Vicente RIVA PALACIO, *Antología*, México, UNAM, 1993, p. XLVI-LII.

L'étude des archives de l'Inquisition l'a conduit également à publier en 1870, en collaboration, avec Manuel Payno et Rafael Martínez de la Torre (1828-1876), le *Libro Rojo*²¹, un ouvrage, a mi-chemin entre l'histoire et la littérature, dont certains chapitres sont des reproductions textuelles des actes de procès célèbres et les autres des récits où la fiction dramatique se mêle à la chronique historique. Déjà dans ses toutes premières créations littéraires, des comédies et des drames écrits dans les années 1861-1862 avec son ami Juan Antonio Mateos (1831-1913), le jeune Riva Palacio avait l'ambition de défendre, à travers la commémoration des grandes épopées historiques du Mexique et l'exaltation des archétypes populaires, l'intégrité nationale d'un pays qui était miné alors par les convoitises des grandes puissances étrangères. Celles-ci étaient vertement critiquées dans des comédies de mœurs telles que *El tirano doméstico*²², par exemple, ou Napoléon III (*le petit*) et son ambassadeur Jean Pierre Dubois de Saligny (1809-1888) étaient clairement tournés en ridicule. A l'époque l'empereur français avait nourri le dessein de sauver la *latinité* mexicaine en régénérant et en civilisant le pays et son peuple par l'intermédiaire d'une monarchie éclairée inspirée du modèle français. Il s'agissait en réalité, comme le dénonçaient les jeunes auteurs de théâtre, de faire du Mexique un seconde Algérie, tout en défendant les intérêts économiques des Français qui étaient installés dans le pays.²³

Au cours de son existence mouvementée Vicente Riva Palacio ne s'est pas contenté, toutefois, de raconter ou d'analyser l'histoire, il a été aussi un acteur historique de premier plan, notamment lors de la guerre contre l'intervention européenne au Mexique. Le biographe de *La Ilustración española y Americana* rapporte en 1892 deux faits marquants qui mettent en évidence les qualités militaires et la magnanimité de l'officier mexicain. Il raconte d'abord comment ayant pris parti contre les envahisseurs il a armé et équipé ses soldats avec ses propres deniers avant de capturer un détachement français composé de 1000 fantassins et de 100 dragons ou de s'emparer avec ses hommes d'une garnison entière. Faisant reculer l'ennemi sur tous les fronts dans les Etats de Mexico et de Michoacán, il a toujours renoncé à exercer des représailles, épargnant la vie de ses prisonniers et protégeant dans leur retraite les combattants étrangers blessés et convalescents. L'empereur Maximilien lui-même s'est rendu au général mexicain à qui il a offert son propre cheval de bataille, en témoignage de sa gratitude pour les déférences, la courtoisie et la bienveillance que lui avait prodiguées son noble adversaire.²⁴ Son attitude vertueuse et irréprochable au cours de la guerre d'intervention

²¹ Vicente RIVA PALACIO, Manuel PAYNO, *El libro rojo*, México, CONACULTA, 1989 – Edition originale : *El Libro Rojo. Hogueras, horcas, patibulos, martirios, suicidios y sucesos lúgubres y extraños acaecidos en México durante sus civiles y extranjeras*, México, Imprenta de F. Díaz de León y Santiago White, 1870.

²² in Vicente RIVA PALACIO, Juan Antonio MATEOS, *Las liras hermanas*, México, Imprenta de F. Díaz de León y Santiago White, 1871.

²³ Clementina DÍAZ Y DE OVANDO, *op. cit.*, 1993, p. XII.

²⁴ *La Ilustración Española y Americana*, N° XXVIII, 30 de julio de 1892, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 51.

contre les puissances européennes lui a facilité ensuite en Madrid, à partir de 1886, son introduction auprès de la famille royale espagnole, lui conférant ainsi une véritable légitimité diplomatique.

Après la chute de l'Empire, Riva Palacio a exercé successivement dans son pays les fonctions de gouverneur de l'Etat de Mexico, président du Tribunal Suprême de Justice et Ministre des Travaux Publics, un poste dans lequel, il a encore illustré son dévouement envers sa patrie et fait montre de ses talents éclectiques comme le soulignent ces commentaires déjà très laudatifs d'un chroniqueur espagnol en 1878 :

...Il a donné une impulsion remarquable au développement des progrès matériels, au commerce et à l'aménagement du territoire : il a installé dans le Palais National un Observatoire Météorologique Central et dans l'ancien château de Chapultepec, un Observatoire Astronomique [...]. Nombreux sont les contrats qu'il a conclus pour mettre en place de nouveaux chemins de fers; il a fait construire des chemins et des routes; des canaux et des lignes télégraphiques; il a créé une section de Cartographie dans son ministère à qui il a donné la mission d'établir une carte générale de la nation; il a organisé la Section de Statistiques; il a encouragé et favorisé la colonisation de terres nouvelles; en un mot, il a gagné l'affection et l'admiration de ses compatriotes pour avoir rendu beaucoup de services à la patrie.²⁵

Mais tous ces efforts et cette abnégation ont aussi joué aussi en sa défaveur, notamment lorsqu'il a conçu le dessein d'organiser une Exposition Universelle Mexicaine en 1880, quelques mois avant les élections présidentielles. Redoutant la notoriété croissante dont jouissait ce ministre qui pouvait lui ravir son fauteuil présidentiel, Porfirio Díaz a fait échouer le projet, contraignant ainsi Riva Palacio à démissionner. S'il a renoncé alors définitivement à exercer des fonctions ministérielles il n'en a pas perdu son enthousiasme politique et intellectuel pour autant. En 1882, il a contribué, par exemple, à la création de l'*Ateneo Mexicano de Artes y Ciencias* et l'année suivante, après s'être vivement opposé au gouvernement, il a été enfermé pendant neuf mois dans la prison de Santiago Tlatelolco, un séjour au cours duquel il a rédigé en grande partie le second volume de *México a través de los Siglos*, consacré à l'*Histoire de la domination espagnole*.²⁶ C'est une œuvre majeure dans sa production bibliographique qui marque l'aboutissement d'une longue réflexion menée depuis la découverte des archives jalousement gardées de l'Inquisition et dans laquelle il dresse le bilan de l'époque coloniale tout en exposant sa vision personnelle de l'histoire.

Celle-ci commence dans une confrontation terrible, les conquistadors voyant dans l'Amérique une source inépuisable de richesses et dans ses habitants une main d'œuvre ignorante et servile. D'après l'historien mexicain, Christophe Colomb, sans doute en raison d'une faiblesse de caractère, est celui qui a laissé commettre les premières exactions et c'est à Isabelle la Catholique que l'on doit en revanche la noble et chrétienne magnanimité qui a

²⁵ *La Ilustración Española y Americana*, Excmo. Sr. D. Vicente Riva Palacio, 22 de septiembre de 1878 - Cf. Reproducción en el N° XXVIII, 30 de julio de 1892, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 51.

²⁶ Vicente RIVA PALACIO, *Historia de la dominación española en México desde 1521 a 1808*, in *México a través de los siglos...*, op. cit., 1999.

permis d'établir des lois pour défendre les Indiens.²⁷ Tandis que la couronne espagnole légiférait, les conquistadors et les colons occupaient un territoire de plus en plus vaste sur lequel la religion était l'instrument qui leur permettait d'assujettir les populations locales :

La poudre, les chevaux, les armes et les armures d'acier et de fer et la tactique militaire, comparativement plus avancée, donnaient la victoire aux envahisseurs et semaient la terreur chez les vaincus qui croyaient lutter contre des êtres surnaturels. Les doctrines du christianisme arrivaient tout de suite, alors, pour consoler les infortunés et leur permettre d'accéder à une forme d'espoir, sans doute plus humaine qu'éternelle, car le baptême les faisaient rentrer en quelque sorte dans la sphère des vainqueurs...²⁸

Malgré la soumission rapide des habitants, leur grand nombre faisait peur, néanmoins, aux Espagnols qui tentèrent par tous les moyens de freiner leur développement postérieur en maintenant constamment un fossé entre le monde des vainqueurs et celui des vaincus et en proclamant inlassablement la division des races et des castes. Mais un lent et silencieux processus de collusion puis d'amalgame s'est opéré finalement au cours de trois siècles d'histoire coloniale :

Ce regroupement informe de familles, de peuples et de races, réunis tout à coup et par le hasard d'un cataclysme social et politique devait connaître une évolution difficile et laborieuse pour s'organiser, en masquant les particularités et les résistances et pour constituer la société qui devait donner naissance à un peuple, qui n'était ni celui des conquérants ni celui des conquis, mais un peuple qui héritait des deux parties les vertus et les vices, les gloires et les traditions, les caractères et les tempéraments. [...] Les races se sont confondues peu à peu, les familles se sont unies, les intérêts se sont rapprochés et la terre des déshérités est devenue la patrie et l'esprit national s'est ainsi formé...²⁹

Le métissage, au terme de sa progression tout au long de la période coloniale, a forgé en fin de comptes une nouvelle race, celle qui rend possible l'émancipation nationale au début du XIX^e siècle. Toute *tentative d'indépendance*, explique Riva Palacio, *était infructueuse tant que le croisement de races n'avait pas produit un peuple nouveau, exclusivement mexicain*. D'après lui, *les hommes ressentent, pensent, croient et aiment, non seulement en fonction de leur organisme particulier, mais selon la race à laquelle ils appartiennent*.³⁰

Cette vision personnelle et en son temps originale de l'histoire mexicaine place le métis au centre du processus national de construction identitaire, situant l'indien d'une part, et le créole d'autre part à des stades d'évolution secondaires ou intermédiaires. D'après Agustín Basave Benítez, toutes ces conceptions historiques s'alimentent des théories évolutionnistes de Darwin et de Haeckel, Vicente Riva Palacio représentant *l'intellectuel de transition entre le*

²⁷ « Elle proclame l'inaliénable liberté des indigènes et les déclare vassaux et non esclaves [...] Depuis lors la législation des Indes suit le chemin qu'elle a montré et c'est son noble esprit que l'on ressent et qui irradie tout ce complexe tissu de dispositions... » in Vicente RIVA PALACIO, *Ensayos históricos, Obras completas, Vol. IV*, México, Conaculta, UNAM, Instituto Mexiquense de Cultura, Instituto Mora, 1997, p. 121.

²⁸ *Ibid.*, p. 123-124.

²⁹ *Ibid.*, p. 126-127.

³⁰ Vicente RIVA PALACIO, *México a través de los siglos*, México, Ballescá y Cia., 1884, Tomo II, p. 471-472.

libéralisme du XVIII^e et le positivisme du XIX^e. Il sous-estime cependant, à son sens, le rôle égalisateur ou diversificateur de la culture, soumettant son analyse à des critères exclusivement ethniques basés sur l'observation stéréotypée des nationalités européennes.³¹ Les réflexions du général permettent de développer, malgré tout, une interprétation inédite de l'histoire qui peut encore surprendre les esprits, lors des célébrations de 1892. Son sens critique, *informé des doctrines de la sociologie positiviste*, écrit Antonio Sánchez Moguel, *est à même de susciter des polémiques exacerbées...*³² Certains historiens, en effet, ont du mal à dissimuler leur indignation lorsque l'ambassadeur du Mexique expose des idées anthropologiques, à travers lesquelles il défend, *conformément aux principes de l'école évolutionniste* que la race indigène est *autochtone* en Amérique et qu'elle est supérieure à la race européenne. Selon lui, il existe pourtant des indices indiscutables qui prouvent que l'indien se trouve bien à un stade d'évolution corporelle plus avancé : l'absence chez lui de poils, ces inutiles *appendices cutanés*, qui recouvrent diverses parties du corps chez les blancs; la perfection de la dentition où certaines canines ont été substituées par des molaires et où il n'y a plus de dent de sagesse; la qualité et l'épaisseur des cheveux; la musculature.³³ Cette valorisation ethnologique de l'élément indigène en Amérique diffère radicalement des visions historiques et raciales présentées lors des commémorations espagnoles du IV^e Centenaire par d'autres délégués latino-américains comme Soledad Acosta de Samper, Ernesto Restrepo Tirado ou Juan Zorrilla de San Martín, lequel voit l'indien préhispanique comme *une dépouille des tempêtes de l'âme et de la nature*, et qui, tel un animal, *marche à tâtons avec une attitude sauvage, irrésolue et méfiante*.³⁴ L'ambassadeur mexicain est sans aucun doute, en 1892, celui qui exprime sur ce thème les positions les plus divergentes vis-à-vis d'un discours officiel qui est scandé par les autorités péninsulaires et relayé par certains émissaires venus d'outre-Atlantique. Il vient d'éditer à Barcelone une édition luxueuse de son *México a través de los Siglos*³⁵, à travers laquelle il entend affirmer en Espagne, la pertinence d'une histoire mexicaine autonome, reposant justement sur l'existence d'une authentique nation mexicaine issue d'un syncrétisme fondateur.

Sur le plan politique, philosophique et même littéraire, Vicente Riva Palacio, à Madrid, se sent certainement plus proche des inquiétudes du délégué péruvien Ricardo Palma que des velléités conservatrices et des sentiments catholiques de son homologue Juan Zorrilla de San Martín, l'ambassadeur de l'Uruguay. Il existe en réalité une *amitié épistolaire* ancienne entre les deux hommes, un échange dont Leticia Algaba a renoué le fil en explorant les archives Riva Palacio de l'Université de Austin au Texas et celle de la maison-musée de

³¹ Agustín BASAVE BENÍTEZ, *México Mestizo*, México, Fondo de Cultura Económica, 2002, p. 30-31.

³² Antonio SÁNCHEZ MOGUEL, *Los americanos en el Ateneo, El Centenario*, Tomo I, *op. cit.*, 1892, p. 225.

³³ Vicente RIVA PALACIO, *México a través de los siglos*, *op. cit.*, 1884, p. 472-475 et *Ensayos históricos*, *op. cit.*, 1997, p. 206-219.

³⁴ Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, *Descubrimiento y conquista del Río de La Plata*, Ateneo de Madrid, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892, p. 9.

³⁵ Vicente RIVA PALACIO, *México a través de los siglos...*, Espasa y Cia., Barcelona, 1887-1889.

Palma à Lima.³⁶ Aussi bien chez l'un que chez l'autre on observe depuis le début une vocation littéraire indissociable d'une démarche historiographique. Tandis que Riva Palacio s'abreuvait aux sources des archives de l'Archevêché de Mexico, Palma publiait de son côté au Pérou ses *Anales de la Inquisición de Lima*³⁷. Alors que le premier s'était illustré par les armes lors la guerre d'intervention étrangère au Mexique, le second intervenait activement en 1866 dans la guerre entre l'Espagne et le Pérou. Ces deux auteurs ont en commun un même esprit romantique et les mêmes idéaux républicains. Tous deux se sont montrés particulièrement intéressés par la période coloniale dans laquelle se situent la plupart de leurs études historiques, leurs romans, leurs nouvelles ou leurs *traditions*.³⁸ Leur correspondance suivie, notamment entre 1885 et 1892, nous dévoile les affinités culturelles multiples qui existent chez les deux intellectuels. Riva Palacio a tenu Ricardo Palma régulièrement informé, par ce moyen, de l'évolution des préparatifs pour les commémorations du IV^e Centenaire. *La république des Lettres espagnole et l'américanisme, sont en train de se réveiller*, lui écrivait-il dans une lettre du 8 janvier 1891. Il a contribué ainsi en grande partie à inciter le Péruvien à venir en Espagne. Celui-ci lui répondait, par exemple, dans une missive datée du 3 mars de la même année, qu'il était convaincu que *les fêtes du Centenaire, en 1892, seraient littéralement splendides et que les poètes américains contribueraient avec enthousiasme à la solennité*.³⁹ Un autre point commun entre les deux écrivains, c'est l'humour et l'habileté extraordinaire pour l'ironie ou la satire. C'est dans la presse qu'ils ont le mieux laissé libre cours à leur esprit piquant et rebelle. Palma a dirigé dès l'âge de quinze ans son premier journal satirique, *El Diablo*. Riva Palacio a collaboré pour sa part, depuis le début de sa carrière, à de nombreux périodiques mexicains⁴⁰ souvent en tant que rédacteur en chef, en particulier pour *La Orquesta*, *El Radical* ou *El Ahuizote* (1874-1876), ce dernier journal d'opposition ayant été écrit d'après Clementina Díaz y de Ovando⁴¹ avec *un grand talent* et un *sense of humor* particulièrement mordant. Il a publié aussi sous le pseudonyme de *Cero*, dans le journal *La República*, une galerie de portraits critiques qui constituent aujourd'hui des documents d'une

³⁶ Leticia ALGABA, *Ricardo Palma y Vicente Riva Palacio, una amistad epistolar*, *Secuencia*, Instituto Mora, N° 30, Sept-Dic de 1994, p. 179-206.

³⁷ Ricardo PALMA, *Anales de la Inquisición de Lima : (estudio histórico)*, Lima, Tip. de Aurelio Alfaro, 1863.

³⁸ Vicente RIVA PALACIO, *Tradiciones y leyendas mexicanas*, México, Librería General, 1922 - Instituto de Investigaciones Dr. José María Luis Mora, UNAM, CNCA, Instituto Mexiquense de Cultura, 1996 - Contrairement à Palma qui s'attelle à la prose dans ses Tradiciones, Riva Palacio a choisi la composition en vers, les thématiques restant cependant très similaires.

³⁹ Leticia ALGABA, *op. cit.*, 1994, p. 199 et 202.

⁴⁰ José Ortiz Monasterio cite en particulier de journaux revues tels que *El Federalista*, *El Correo del Comercio*, *El Constitucional*, *El Nacional*, *La República*, *El Imparcial*, *El Tiempo*, *El Partido Liberal*, *La Exposición Internacional Mexicana*, *El Chinaca*, *El Monarca*, *La vida en México*, *El domingo* ou *El Coyote*. José ORTIZ MONASTERIO, *op. cit.*, 1998, p. 41-42.

⁴¹ Clementina DÍAZ Y DE OVANDO, *Prólogo in Cuentos del General*, México, Editorial Porrúa, 1998, p. XIX.

grande valeur pour les études historiques et littéraires. Réunis dans un livre, publié en 1882⁴² par l'auteur lui-même, ces textes, écrits sous forme de « semblanzas », des articles biographiques très prisés du public de cette époque, nous parlent des hommes de lettres et de sciences, des érudits et des artistes qui animent la vie culturelle et intellectuelle du Mexique. Riva Palacio imite le style des hommes qu'il dépeint, tout en jugeant leurs œuvres en faisant preuve de beaucoup de verve, de clairvoyance et de finesse. Les *Ceros* sont devenus ainsi, au fil du temps, des instruments de critique sociale, politique et littéraire qui réalisent une *radiographie socioculturelle* précieuse et inédite de la période.

C'est tout à la fois son courage politique, sa popularité et son esprit lucide et très critique qui ont valu, en fin de comptes, à Vicente Riva Palacio, sa nomination comme Ministre plénipotentiaire en Espagne et au Portugal, une fonction certes prestigieuse et justifiée, eu égard aux multiples talents et mérites de l'intéressé, mais qui s'apparente indéniablement à un exil. Comment ne pas comprendre, en effet, les craintes du président Porfirio Díaz devant un tel personnage qui pouvait constituer un obstacle farouche pour ses prétensions autocratiques? Mais le choix de Riva Palacio demeure légitime, cependant, sur le plan diplomatique. Qui, mieux que lui, peut incarner l'esprit d'ouverture et de réconciliation vis-à-vis de l'Espagne? Héctor Perea rapporte, en outre, une anecdote qui démontre que l'ambassadeur n'est pas disposé pour autant à faire des concessions immodérées. Il s'agit d'une discussion qu'il a eue avec l'écrivain espagnol Pedro Antonio de Alarcón (1833-1891), lequel après avoir souligné l'autoritarisme de Porfirio Díaz suggérait alors à Riva Palacio que le peuple mexicain s'était débarrassé d'un empereur pour rendre désormais des comptes à un monarque. Le général lui a aussitôt rétorqué qu'il préférerait encore un véritable mexicain de Oaxaca, eut-il hérité de tous les vices de la terre, qu'une figure étrangère venue de Vienne et louée comme un acteur dans une pièce de théâtre.⁴³ Si Vicente Riva Palacio, autrement dit, semble favorable à de nouveaux dialogues et compromis avec l'Espagne, il n'en est pas moins Mexicain pour cela. Son attitude et ses propos de 1892 sont encore là pour le confirmer, notamment la conférence qu'il prononce le 18 janvier à l'Ateneo de Madrid devant Cánovas del Castillo et Sánchez Moguel et à travers laquelle il revendique une réappropriation latino-américaine de l'histoire coloniale éclairée par les sciences modernes et le nouvel esprit du siècle qui est *celui de la tolérance, du doute, de la liberté de pensée, du respect du droit d'autrui, des constitutions politiques et des garanties individuelles*.⁴⁴

S'il est un autre adjectif, finalement, qui convient à l'ambassadeur mexicain au moment des célébrations espagnoles du IV^e Centenaire s'est bien celui d'« enthousiaste ». Il ne se contente pas de remplir son rôle de diplomate mais développe au contraire des *efforts*

⁴² Vicente RIVA PALACIO, *Los Ceros, Galería de Contemporáneos / por Cero*, México, Francisco Díaz de León, 1882.

⁴³ Héctor PEREA, *Los cuentos de Vicente Riva Palacio in Vicente RIVA PALACIO, Cuentos del General, Obras Escogidas*, Conaculta, UNAM, Instituto Mexiquense de Cultura, Instituto Mora, México, 1997, p. 12.

⁴⁴ Vicente RIVA PALACIO, *Establecimiento y propagación del Cristianismo en Nueva España, op. cit.*, 1892, p. 29.

inouïs (financés en grande partie sur ses fonds propres) comme le signale Manuel Payno lui-même⁴⁵, pour donner à la représentation mexicaine toute l'ampleur qualitative et démonstrative nécessaire pour compenser son infériorité numérique vis-à-vis des Espagnols. Agissant à l'intérieur même de la Junte organisatrice aux côtés des Espagnols, il persuade son gouvernement d'envoyer un bâtiment de guerre, la frégate *Zaragoza* qui participe aux cérémonies navales et la bande militaire mexicaine du 8^{ème} régiment de chevalerie qui anime les festivités madrilènes. Il fait de la Légation Mexicaine un lieu privilégié d'échanges et de rencontres où se côtoient les grandes personnalités politiques et intellectuelles du moment. Il est présent à toutes les cérémonies, dans les cercles officiels et mondains ou dans les réunions plus intimes. Il est particulièrement actif dans la presse, en particulier dans *La Ilustración Española y Americana* qu'il abreuve au cours des années 1892 et 1893 de ses *Cuentos del General*⁴⁶, des nouvelles qui seront regroupées à partir de 1896 dans un livre édité en Espagne et qui connaîtront un grand succès en Amérique latine.⁴⁷ Ces récits qui correspondent bien à son esprit jovial et pétillant reprennent différents thèmes chers à Riva Palacio, tout en mêlant l'histoire à l'anecdote comme il l'a déjà fait auparavant dans ses romans historiques ou dans les *Ceros* et d'une manière très semblable aux *Tradiciones* de Ricardo Palma. L'histoire coloniale mexicaine constitue la matière première de nombreux textes qui s'inscrivent ainsi parfaitement dans l'esprit des commémorations tout en constituant une alternative rafraîchissante pour les lecteurs habitués à lire des chroniques historiques sérieuses ou des comptes-rendus souvent peu distrayants des cérémonies officielles, des expositions ou des conférences. Certaines nouvelles touchent le registre amoureux, psychologique, animalier, surnaturel ou fantastique, d'autres s'inspirent aussi de la vie et des coutumes madrilènes, matérialisant cette charnière culturelle entre les deux mondes hispaniques qui s'articule en 1892 et dont l'ambassadeur mexicain est sans conteste l'un des plus illustres composants.

⁴⁵ Manuel PAYNO, *op. cit.*, 1893, p. 132.

⁴⁶ Vicente RIVA PALACIO, *Cuentos del General. Amor Correspondido*, 15 septembre 1892; *Cuentos del General. Las mulas de su Excelencia*, 22 septembre 1892; *Cuentos del General. El nido de Jilgueros*, 30 septembre 1892; *Cuentos del General. La máquina de coser*, 22 octobre 1892; *Cuentos del General. Las madre selvas (Cuento árabe)*, 30 octobre 1892; *Cuentos del General. Consultar con la almohada. Tradición Mexicana*, 8 novembre 1892; *Cuentos del General. La Bendición de Abraham. Cuento para niños*, 15 novembre 1892; *Cuentos del General. Ciento por uno*, 22 novembre 1892; *Cuentos del General. Las honras de Carlos V*, 8 décembre 1892; *Cuentos del General. La Limosna*, 22 décembre 1892; *Cuentos del General. Los Azotes*, 15 janvier 1893; *Cuentos del General. Un buen negocio*, 8 février 1893; *Cuentos del General. La horma de su zapato*, 22 février 1893; *Cuentos del General. En una casa de empeños*, 22 mars 1893; *Cuentos del General. La leyenda de un Santo*, 30 avril 1893; *Cuentos del General. Un Stradivarius*, 15 juillet 1893; *Cuentos del General. El Trovador*, 22 août 1893; *Cuentos del General. El matrimonio desigual*, 8 septembre 1893.

On peut citer, en outre, un article purement historique : Vicente RIVA PALACIO, *El padre Las Casas, La Ilustración Española y Americana*, Année XXXVI, N° XXXIX, Madrid, 22 octobre 1892.

⁴⁷ Vicente RIVA PALACIO, *Cuentos del General*, Sucesores de Rivadeneyra, Madrid, 1896 - Editions récentes : Vicente RIVA PALACIO, *Cuentos del General, Obras Escogidas*, Conaculta, UNAM, Instituto Mexiquense de Cultura, Instituto Mora, México, 1997; Vicente RIVA PALACIO, *Cuentos del General*, México, Editorial Porrúa, 1998.

Vicente Riva Palacio est l'ami et l'interlocuteur de nombreux intellectuels espagnols et hispano-américains de l'époque. Ont peu citer notamment le président de l'Académie Royale de la langue, le l'Hispano-péruvien Juan de la Pezuela : le linguiste et dramaturge Eduardo Benot; le jésuite Fidel Pita y Colomer qui deviendra directeur de l'Académie Royale d'histoire; le président du conseil, Antonio Cánovas del Castillo et son principal adversaire politique Práxedes Mateo Sagasta; Francisco Pi y Margall, Emilio Castelar, Gumersindo Azcárate et Francisco Giner de los Ríos; parmi les ambassadeurs latino-américains, Vicente G. Quesada, Manuel María de Peralta et Zorrilla de San Martín; parmi les grands écrivains péninsulaires, Campoamor, Echegaray et Juan Valera; parmi les Mexicains, son Second Secrétaire à l'ambassade, le poète et traducteur Francisco A. Icaza, Juan de Dios Peza, Francisco del Paso y Troncoso, Francisco Sosa, José María Vigil et Manuel Payno. D'après Hector Perea, l'ambassadeur participe à la vie culturelle madrilène avec autant de passion sinon davantage que les Espagnols eux-mêmes.⁴⁸ Il devient vice-président en 1892 de la *Asociación de Escritores y Artistas Españoles*. Il fréquente la bibliothèque de Sagasta, la librairie de Fernando Fé, le café *Nueva Iberia* et le *Veloz Club*, les demeures de Valera et de Castelar, le restaurant *Lhardy* et les cafés littéraires *La Luna* et *Fornos*, les salons des ducs d'Alba et de Nájera, le *Cercle des Beaux-Arts* dont il deviendra président en 1894, les réceptions de la Cour et les réunions de la *Unión Iberoamericana*.

Vicente Riva Palacio, en somme, irradie autour de l'ambassade Mexicaine et au centre de toutes les délégations hispano-américaines, une énergie singulière et fédératrice qui fonde une sorte de nationalisme continental nouveau, qu'il a lui-même défini quelques années auparavant dans une lettre à l'historien Vicente Barrantes (1829-1898) publiée en 1889 dans *La España Moderna* :

Nous tous, les Américains, nous sommes unis par un lien qui constitue une vertu nouvelle dans le monde et dont l'histoire n'a encore donné aucun exemple : le patriotisme continental. Personne ne nous l'a inventé, ni ne nous l'a appris. Nous ne l'avons copié de nulle part. Sans accord préalable, sans propagande, sans même que les journaux ne s'en soucient, le patriotisme continental existe en Amérique : il est chaque jour plus vigoureux et il finira par nous rendre très forts.

Ce patriotisme continental qui fait souvent fi des divergences politiques, lorsqu'il réunit à Madrid, pour les célébrations du IV^e Centenaire de la découverte de l'Amérique, autour de la Légation mexicaine, une remarquable assistance hispano-américaine, est l'une des composantes du courant hispano-américaniste latino-américain qui se fait jour à Madrid en 1892 et que certains intellectuels espagnols tels que Rafael María de Labra ou Juan Valera rêveraient de fédérer en s'appuyant précisément sur des personnalités aussi riches et charismatiques que celle de Riva Palacio.

⁴⁸ Héctor PEREA, *Los cuentos de Riva Palacio*, op. cit., 1997, p. 19.

III-2. Rubén DARÍO : les nouvelles esthétiques hispano-américaines

Le premier voyage de Rubén Darío (1867-1916) en Espagne, en tant que Secrétaire de la délégation nicaraguayenne pour les célébrations du IV^e Centenaire de la Découverte de l'Amérique constitue un épisode très souvent cité mais très peu connu en réalité dans la vie du célèbre chantre du modernisme latino-américain. Les références à ce voyage foisonnent, en effet, dans l'impressionnante collection de biographies, d'anthologies, d'essais et d'études critiques qui abordent son extraordinaire œuvre littéraire.⁴⁹ L'écrivain a disséminé lui-même quelques souvenirs de ce premier séjour espagnol à travers sa correspondance personnelle, ses nombreux articles ou ses essais littéraires et en particulier dans certains passages de *España Contemporánea*⁵⁰ ou de son *Autobiografía* de 1915⁵¹, des textes dans lesquels la mémoire et la nostalgie, agissant davantage comme des révélateurs du présent que du passé, régénèrent l'histoire personnelle et collective. C'est en raison de ces circonstances capricieuses que le premier voyage de Darío est souvent méconnu en réalité, les critiques par ailleurs, se contentant le plus souvent de références brèves et anecdotiques⁵². Cette première expérience constitue néanmoins une étape déterminante dans la formation de l'artiste et de l'intellectuel. C'est à partir de ce moment là sans doute que Rubén Darío prend conscience de son identité mixte d'*Espagnol d'Amérique* ou d'*Américain d'Espagne*, c'est-à-dire, comme le remarque très opportunément Blas Matamoro⁵³, d'être avant tout, en définitive, un *étranger* ou un *émigrant*, aussi bien dans la vie réelle que dans la littérature.

Les voyages constituent, par conséquent, l'une des possibles clefs pour interpréter la personnalité historique et littéraire de Darío, et s'il est vrai, comme le prescrivait Montaigne que *les voyages forment la jeunesse*, le poète nicaraguayen, qui n'a cessé de voyager depuis son enfance et jusqu'à sa mort, s'est donc formé tout au long de son existence. Il a souvent parcouru, d'abord, quand il était encore adolescent, les paysages et les villes de l'Amérique Centrale. *Le monde a commencé à me frapper? Et bien, en avant!* —s'écriait-il dans une lettre de 1882⁵⁴. Peu après il quittait le Nicaragua pour le Salvador et depuis lors il n'a jamais

⁴⁹ Cf. Archives de Rubén DARÍO à León (Nicaragua) et à Madrid - Bibliographie détaillée et études critiques de l'œuvre de Rubén Darío disponibles dans la *Biblioteca Virtual Cervantes* ([http : www.cervantesvirtual.com](http://www.cervantesvirtual.com)) et sur le site spécialisé nicaraguayen « Dariana » ([http : //www.dariana.com/dariobiblio.html](http://www.dariana.com/dariobiblio.html)).

⁵⁰ Rubén DARÍO, *España contemporánea*, Paris, Garnier Hermanos, 1901.

⁵¹ Rubén DARÍO, *La vida de Rubén Darío escrita por él mismo*, Barcelona, Maucci, 1915.

⁵² On peut signaler néanmoins, à titre d'exception, un article de Luis Sáinz de Medrano, publié en 1975 et dans lequel l'auteur commence à explorer le thème en s'intéressant tout particulièrement à la revue *La Ilustración Española y Americana* et au *Nuevo Teatro Crítico* (Año II) de Emilia Pardo Bazán : Luis SÁINZ DE MEDRANO, *Un episodio de la "autobiografía" de Rubén Darío : la conmemoración del IV Centenario del Descubrimiento de América*, *Anales de Literatura Hispanoamericana*, N°4, Madrid, Servicio de Publicaciones de la Universidad Complutense, 1975, p. 395-401.

⁵³ Blas MATAMORO, *Rubén DARÍO*, Madrid, Espasa Biografías, 2002.

⁵⁴ Rubén DARÍO, *Carta a Francisco Castro (en León)*, 3 de julio de 1882, in *Cartas desconocidas de Rubén Darío 1882-1916*, Managua, Academia Nicaragüense de la Lengua, Marzo de 2000, p. 43.

renoncé aux voyages. En 1886, il s'est embarqué pour le Chili pour entamer sa première grande aventure littéraire dont il est revenu trois ans plus tard, consacré après la publication de *Azul*⁵⁵, comme un grand poète continental. *Si ce livre, imprimé à Valparaíso en cette année 1888, n'était pas rédigé en très bon castillan* —lui écrivait Juan Valera dans sa première *Carta Americana*, *il pourrait être aussi bien d'un auteur français, que d'un Italien, que d'un Turc ou d'un Grec*. Ce qui a fasciné immédiatement l'académicien espagnol chez ce jeune auteur, c'est bien le caractère universel de sa poésie, ses influences hétéroclites et, de ce fait, la richesse et la nouveauté de son style :

Le livre est imprégné d'un esprit cosmopolite. Même les nom et prénom de l'auteur, véritables, feints ou contrefaits, font ressortir davantage ce cosmopolitisme. Rubén est judaïque et Darío est perse, de sorte qu'à travers ces noms il semble que vous êtes ou que vous voulez être tous les pays, les castes et les tribus en même temps.⁵⁶

Mais le cosmopolitisme précoce de Rubén Darío lors de ses incursions culturelles à Santiago ou à Valparaíso était encore littéraire. Il aspirait depuis longtemps, en revanche, à un voyage réel, transatlantique, la prolongation de son œuvre imaginaire, un voyage qu'on lui avait refusé une première fois à l'âge de quinze ans, lorsqu'il avait lu devant le Congrès de Managua son poème *El libro*, dans le but d'obtenir une bourse d'études pour se rendre en Europe. Son exaltation libérale teintée de touches anticléricales avait réfréné alors la bienveillance du président du Congrès qui avait rejeté sa requête en admonestant ainsi le jeune homme :

Mon enfant, si tu écris ainsi maintenant contre la religion de tes parents et de ta patrie, que se passera-t-il si tu vas en Europe pour apprendre des choses bien pire encore? ⁵⁷

En 1892, cependant, le moment tant attendu est enfin arrivé. Rubén Darío est âgé de 25 ans et il bénéficie déjà d'un prestige littéraire international certifié par les deux *Cartas Americanas*⁵⁸ de Juan Valera qui ont scellé l'entrée du *modernisme* américain en Espagne. Il n'a rien perdu cependant de ses exaltations juvéniles qui se répandent à travers ses nombreuses chroniques journalistiques et plaident, sur le terrain politique, en faveur de l'*Union Centre-américaine* tout en pointant du doigt l'inquiétant développement du paupérisme dans les sociétés latino-américaines en phase d'industrialisation et les dangers réels de l'impérialisme croissant des Etats-Unis d'Amérique. Au moment de la *Conférence Panaméricaine de Washington* de 1889, par exemple, il décrivait déjà en ces termes le puissant voisin anglo-saxon, dans un journal costaricien :

Le danger vient du Nord. C'est au Nord que se niche l'aigle hostile. Méfions-nous, mes frères américains, méfions-nous de ces hommes aux yeux bleus qui ne nous parlent que quand ils ont

⁵⁵ Rubén DARÍO, *Azul...*, Valparaíso, Imprenta y Litografía Excelsior, 1888.

⁵⁶ Juan VALERA, *Cartas Americanas*, Madrid, 22 de octubre de 1888, *Obras Completas*, Tome III, *op. cit.*, 1947, p. 290.

⁵⁷ Rubén DARÍO, *Autobiografía...*, Editorial Porrúa, México 1999, p. 13.

⁵⁸ Juan VALERA, *Cartas Americanas*, 22 y 29 de octubre de 1888, *op. cit.*, 1947, p. 289-298.

déjà préparé le piège! Le pays monstrueux et babylonien ne nous aime pas. Si un jour il nous arrange des fêtes et des pompes, s'il nous panaméricanise et nous offre des banquets, tout cela a pour cause un formidable *humbug*.⁵⁹

Ces propos ne sont pas sans rappeler les mises en garde de José Martí dans ses chroniques de la société nord-américaine écrites pour les journaux *La Patria Nacional* de Montevideo et de Caracas et surtout *La Nación* de Buenos Aires, une publication à laquelle le jeune écrivain collabore lui aussi depuis 1889.⁶⁰ Ils annoncent également des compositions littéraires futures telles que *El Triunfo de Calibán*⁶¹ de 1898 et le poème *A Roosevelt*⁶² de 1904, tout en exprimant l'enthousiasme d'une jeune génération d'artistes et d'écrivains hispano-américains dans laquelle s'inscrit pleinement le poète et que Martí définit alors comme la *semence de l'Amérique nouvelle*.⁶³ Celle-ci, cependant ne se reconnaît pas vraiment comme l'héritière des générations latino-américaines antérieures, encore moins des courants esthétiques et intellectuels espagnols, mais invoque plutôt la littérature ou la philosophie française. C'est ce que lui reproche surtout Juan Valera qui se désole, on l'a vu, au moment des célébrations du IV^e Centenaire, de l'influence culturelle excessive qu'exercent, à son sens, les pays du Nord de l'Europe sur les nations latines. Lorsqu'il a découvert le premier livre du jeune nicaraguayen, il n'a pu s'empêcher, par conséquent, d'éprouver une certaine méfiance, au départ, vis-à-vis de cet auteur qui, sans jamais avoir vécu à Paris, semble être *le plus français de tous les écrivains de langue castillane*. Il a compris cependant tout de suite, aussi, qu'il avait affaire à un jeune écrivain doté d'un *singulier talent artistique et poétique* auquel il ne pouvait reprocher son *gallicisme mental* puisqu'il n'était *pas vraiment* espagnol et qu'il maniait admirablement, en revanche, la langue de Cervantès.⁶⁴

En réalité, lors de sa première visite à Madrid, en 1892, Rubén Darío n'est pas mu seulement par des influences françaises, des émotions parnassiennes ou des pensées décadentes mais bien par une kyrielle d'expériences, de projets et de sentiments poétiques et

⁵⁹ Rubén DARÍO, *Por el lado del Norte*, Il s'agit d'un des premiers articles de Rubén Darío qui a été découvert dans un journal costaricien par Gunther SCHIMALLE. Bolsa Cultural N°79, Managua, Grupo Ese, 1999.

⁶⁰ Susana ZANETTI observe que le premier texte de Rubén Darío publié dans *La Nación (Desde Valparaíso. Llegada de la Argentina y del Almirante Barroso. Recepción y festejos de Omeyko*, p. 1, col. 2-3) date du 15 février 1889. Il a été édité juste après une série d'articles de José Martí apparus dans le journal les 1,7,24 et 28 février 1889. Cf. Susana ZANETTI, *Rubén Darío en La Nación de Buenos Aires*, Buenos Aires, Eudeba, Universidad de Buenos Aires, 2004, p. 9-10.

⁶¹ Rubén DARÍO, *El Triunfo de Calibán* in *El Tiempo*, Buenos Aires, 20 de mayo de 1898. Article publié aussi dans le journal *El Cojo Ilustrado* de Caracas, le 1er octobre 1898 et reproduit in Rubén DARÍO, *Obras Completas*, Tomo IV, Madrid, Afrodísio Aguado, 1950, p. 569-576.

⁶² Rubén DARÍO, *A Roosevelt* in *El cojo Ilustrado*, Caracas, 1905, XIV, p. 714. Publié in Rubén DARÍO, *Cantos de vida y esperanza. Los cisnes y otros poemas*, Madrid, Tipografía de la Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos, 1905. Cf. Edition Espasa Calpe, Colección Austral, Madrid, p. 201-203.

⁶³ José MARTÍ, *Nuestra América*, *La Revista Ilustrada de Nueva York*, 10 de enero de 1891 et *El Partido Liberal*, México, 30 de enero de 1891. Cf. José MARTÍ, *Nuestra América*, Barcelona, Ed. Ayacucho, 1985, p. 33.

⁶⁴ Juan VALERA, *Cartas Americanas*, op. cit., 1947, p. 290-291.

existentiels, souvent complémentaires mais parfois aussi contradictoires et au milieu desquels Verlaine, Hugo et Whitman côtoient Espronceda, Bécquer ou Campoamor. Et alors que pour José Martí l'Amérique Latine doit se libérer de son assujettissement culturel vis à vis de l'Europe et des Etats-Unis, rejeter les masques et les appareils pour se regarder enfin dans son propre miroir⁶⁵, la reproduction et l'artifice sont devenus paradoxalement chez ce jeune poète, les instruments à partir desquels se construit précisément une esthétique originale, féconde et proprement latino-américaine. C'est pourquoi Valera reconnaît en fin de compte que ce qui caractérise Darío c'est son avant tout son individualité authentique :

Vous êtes vous-même. [...] Et vous n'imites personne. Vous n'êtes ni romantique, ni naturaliste, ni névrotique, ni décadent, ni symboliste, ni parnassien. Vous avez tout bouleversé : vous l'avez fait bouillir dans l'alambique de votre cerveau et vous en avez tiré une rare quintessence.⁶⁶

Embrassant dans un enthousiasme juvénile les idéaux esthétiques et sociaux de son temps, le poète nicaraguayen revendique déjà, en 1892, une indispensable rénovation intellectuelle qu'il présente comme une alternative contre l'angoisse, contre le pessimisme prépondérant, car non seulement l'Espagne et l'Amérique, mais le monde entier aussi semble affronter la fin du XIX^e siècle dans un état d'alarmisme et de défaitisme avancé. Il suffit pour s'en convaincre de regarder autour de soi, de lire la presse et d'observer les guerres, les violences et les inégalités criantes qui souvent les suscitent, *la faim et l'abondance* bloquées dans une absurde et interminable dialectique que met en évidence le journaliste franco-vénézuélien Luis Bonafoux dans la revue *España y América*⁶⁷, l'état économique et social désastreux d'un monde que l'on maintient sournoisement, d'après José Alcalá Galiano *sur le fil d'un rasoir ou suspendu à une toile d'araignée*.⁶⁸ Rubén Darío ne peut se contenter de ce constat qu'il a fait lui-même dans la *Canción del Oro*⁶⁹ de son livre *Azul*, où son personnage, *cette sorte de va-nu-pieds, apparemment un mendiant*, n'est pas une figure esthétique occasionnelle mais un vrai protagoniste de son œuvre, le même qui sous le nom de *Juan Lanás* proclame dans une chronique de 1892 que *le monde va très mal*, que *la société devient folle* et que le siècle à venir *verra la plus grande des révolutions qui aient jamais ensanglanté la terre*.⁷⁰

Tel est ce jeune écrivain nourri de culture classique et européenne dont Ricardo Palma se souviendra dans ses *Recuerdos de España* comme *le parnassien à la fantaisie*

⁶⁵ José MARTÍ, *Nuestra América, El Partido Liberal*, México, 30 de enero de 1891, in José MARTÍ, *Nuestra América*, Biblioteca Ayacucho, Barcelona, 1985, p. 30.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 291.

⁶⁷ Luis BONAFOUX, *Hambre y hartura, España y América*, 21 de febrero 1892, Madrid, Manuel Minuesa de los Ríos, 1892, p. 68.

⁶⁸ José ALCALÁ GALIANO, *La Exposición Universal Colombina de Chicago, El Centenario*, Tome II, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, p. 352-353.

⁶⁹ Rubén DARÍO, *La canción del oro*, in *Azul*, Madrid, Espasa Calpe, 1994, p. 96-100.

⁷⁰ Rubén DARÍO, *¿Por qué?* (1892) in *Crónica Política, Obras Completas, op. cit.* 1924, p. 125-128 et Rubén DARÍO, *El Modernismo y otros ensayos*, Madrid, Alianza Editorial, 1989, p. 159.

éblouissante.⁷¹ Il n'est donc point surprenant, au vu des éloges inhabituels dont il a fait l'objet avant même son arrivée en Espagne, que Rubén Darío, présenté le 30 novembre 1892 dans *La Ilustración Española y Americana* comme un jeune n'ayant pas encore fêté ses 26 ans et qui se définit lui-même comme un optimiste, un écrivain qui a foi en l'avenir, beaucoup de constance dans l'étude et un goût infatigable pour le travail, se proclame audacieusement devant les écrivains et les académiciens de la vieille Espagne à la fois comme le défenseur et comme le rénovateur de la langue castillane :

Comprenez que personne n'aime notre langue avec plus d'enthousiasme que moi, et que je suis l'ennemi de ceux qui corrompent la langue; mais j'aimerais pour notre littérature une renaissance qui aurait pour fondement le classicisme pur et marmoréen dans la forme, et des pensées nouvelles ...de l'art, de l'art et de l'art.⁷²

Deux raisons expliquent la présence de Darío à Madrid en 1892 : d'une part, la notoriété qu'il a acquise tant en Espagne qu'en Amérique latine, depuis la publication de *Azul* et, d'autre part, quelques recommandations familiales très opportunes. Le chef de la délégation du Nicaragua pour le IV^e Centenaire, Fulgencio Mayorga, originaire comme lui de la ville de León et alors ministre des Finances dans son pays est aussi, en effet, un membre de sa famille. Il se sont embarqués ensemble à Panama, à bord d'un navire de la *Compañía Transatlántica* qui porte le nom symptomatique de Leon XIII et ont fait escale à La Havane où Darío a eu l'occasion de s'entretenir avec le poète Julián del Casal (1863-1893), considéré aujourd'hui comme l'un des précurseurs et un membre à part entière (malgré sa mort prématurée) du mouvement moderniste⁷³.

Dès son arrivée dans la péninsule ibérique, à Santander puis à Madrid, Rubén Darío éclipse rapidement les autres membres de sa délégation, du fait de sa célébrité littéraire qui se trouve renforcée par les critiques toujours élogieuses de Juan Valera et par l'intérêt ou l'estime qu'il suscite lui-même chez ses nouveaux interlocuteurs. *La presse espagnole*, —nous dit-on dans la revue *España y América*, lui a donné la plus cordiale et affectueuse bienvenue, en reproduisant un grand nombre de ses compositions et en sollicitant constamment sa collaboration, de telle sorte que son prestige dans le pays s'accroît à une vitesse vertigineuse :

Rubén Darío, en peu de jours a acquis parmi nous un nom et une réputation que la plupart de nos écrivains ne réussissent à atteindre difficilement qu'après de longues années. Bien que le commerce de livres entre l'Espagne et l'Amérique soit si rare, deux livres nous sont parvenus de ce remarquable écrivain, *Azul* et *Rosas Andinas* : le premier contient des nouvelles et des poésies

⁷¹ Ricardo PALMA, *Recuerdos de España...*, op. cit., 1897, p. 144.

⁷² *La Ilustración Española y Americana*, *Presentación de Rubén DARÍO*, 30 de noviembre de 1892 - Año 1892, 2ème semestre, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 366-367.

⁷³ « Après l'âme d'Edgard Poe, la sienne est celle qui s'est envolée le plus merveilleusement vers la montagne de l'Art », —écrira Rubén Darío après sa mort. Rubén DARÍO, *Páginas de Arte, ordenadas y prologadas por Alberto Ghirardo y Andrés González-Blanco*, *Obras Completas*, Vol. IV, Madrid, G. Hernández y Galo Sáez, 1926, p. 156.

magistrales dans leur facture et voltairiennes dans leurs intentions ; et le second une collection de rimes très semblables à celle du malheureux poète sévillan Becquer.⁷⁴

L'écrivain nicaraguayen rend à la presse péninsulaire de 1892 les attentions qu'elle lui prodigue en lui offrant des compositions poétiques mais aussi en rédigeant des articles divers, tels que le petit essai sur le rire, publié le 13 novembre dans la revue *España y América* et dans lequel il analyse à travers l'histoire culturelle européenne le rôle de ce merveilleux régénérateur de l'esprit qui libère l'individu des ombres et des angoisses solitaires ou collectives.⁷⁵ Très vite le jeune poète côtoie les journalistes, les artistes et les hommes de lettres les plus en vue de l'époque. Marcelino Menéndez y Pelayo est le premier grand intellectuel espagnol qu'il a l'opportunité de rencontrer. L'académicien occupe une chambre dans le même hôtel où sont logés les représentants nicaraguayens :

C'était une chambre semblable à toutes les chambres d'hôtel, mais tellement pleine de livres et de papiers qu'il est difficile d'imaginer comment on pouvait s'y mouvoir. Les draps étaient tachés d'encre. Les livres étaient de tailles différentes. Les feuilles de grand format étaient remplies de choses savantes, de choses savantes de Don Marcelino [...] C'est là que commença notre longue et cordiale amitié.⁷⁶

Si Darío est fasciné d'emblée par l'envergure intellectuelle de cet homme de 36 ans, membre de quatre académies royales et qui est chargé de coordonner l'édition critique de la *Antología de poetas hispano-americanos* commandée par les organisateurs du IV^e Centenaire, il se trouve désarmé aussi, lors de cette première rencontre, par l'attention et la bienveillance que l'érudit espagnol manifeste à son égard. Comme le signale Martín Alberto Noël, avant son arrivée dans le pays et suite à sa riche expérience chilienne, confortée par le succès international de son livre *Azul*, le poète se disposait résolument à *faire la guerre aux icônes et aux fétiches du traditionalisme parcellaire* et à *asseoir l'hégémonie littéraire du Nouveau Monde dans les terres d'Espagne*. C'était sans compter cependant sur l'attitude (très différente de celle qu'il avait imaginé) des vieux intellectuels Espagnols qui se montrent particulièrement réceptifs et affable envers lui.⁷⁷

A Madrid le jeune délégué côtoie aussi Emilio Castelar, Antonio Cánovas del Castillo, Emilia Pardo Bazán, Juan Valera, Gaspar Nuñez de Arce et le poète andalou Salvador Rueda (1857-1933) dont il préface le livre *En tropel*⁷⁸ en composant *Pórtico*, un poème qui sera inclus postérieurement dans *Prosas Profanas*⁷⁹ de 1896, une œuvre considérée souvent, à tort

⁷⁴ *España y América, Nuestras Ilustraciones : Don Rubén DARÍO, notable poeta americano*, N° 40, 2 de octubre de 1892, Madrid, Manuel Minuesa de los Ríos, 1892, p. 455.

⁷⁵ Rubén DARÍO, *La risa, España y América*, N° 46, Madrid, 13 de noviembre 1892, *op. cit.*, 1892, p. 517-518.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 34.

⁷⁷ Martín ALBERTO NOEL, *Las raíces hispánicas en Rubén DARÍO*, Buenos Aires, Universidad de Buenos Aires, 1972, p. 18-19.

⁷⁸ Salvador RUEDA, *En tropel, Tip*. Madrid, Manuel G. Hernández, 1893.

⁷⁹ Le tire original de ce texte était : *La musa de Salvador Rueda*. Cf. Rubén DARÍO, *Prosas Profanas*, Madrid, Clásicos Castalia, 1992, p. 127-132.

où à raison et contre l'avis même de l'auteur⁸⁰, comme le manifeste moderniste de Darío. Ce dernier, même s'il commence déjà, en 1892, à exercer un certain *leadership* auprès des jeunes poètes, ne semble pas pour autant vouloir imposer des modèles mais il continue plutôt, comme il l'a fait dès son premier livre, de défendre *la liberté d'expression de la pensée* et l'affranchissement des poètes vis-à-vis des conventions esthétiques absurdes qui confinent l'esprit et l'art, d'après lui, dans des cloisonnement stériles. Cette attitude qui aurait pu lui valoir l'hostilité de certains hommes de lettres espagnols ne semble pas entraver le moins du monde ses relations avec les plus prestigieux écrivains de la vieille Espagne.

Gaspar Nuñez de Arce, le président du *Congrès Littéraire* de Madrid, manifeste *beaucoup d'affection* pour le jeune poète⁸¹ qui fait partie d'une génération d'écrivains qui représentent, selon lui, l'avenir de la langue espagnole. Pour cet illustre défenseur de la *sonorité du vers* qui se désole de la décadence dans laquelle est rentrée la littérature française depuis la mort de Victor Hugo, ce que l'Amérique hispanique peut créer justement, c'est une *poésie robuste et saine, débordante de sève et de feu*.⁸² Quoiqu'il ne partage à l'époque ni les préoccupations morales ni le style grandiloquent de Nuñez de Arce, il découvre chez l'auteur de *Cris de Combat*, cet artiste libéral qui a traversé les révolutions intellectuelles et politiques de la seconde moitié du XIX^e siècle, *un poète au cœur jeune*, qui sait encore conquérir avec ses hendécasyllabes l'âme et l'admiration de la jeunesse américaine.⁸³

Emilio Castelar accueille lui aussi le délégué nicaraguayen qu'il invite à sa table généreuse, lui faisant éprouver *la même émotion que ressentit Heine lorsqu'il pénétra dans la demeure de Goethe pour la première fois*. Pour le jeune Darío, en effet, Castelar est alors la plus haute figure intellectuelle d'Espagne, un écrivain et surtout un orateur dont le nom est auréolé d'une immense gloire. Il découvre cependant à Madrid un homme simple, un amateur de bonne chair et un discoureur infatigable qui lui parle du danger de l'influence croissante des Etats-Unis sur les républiques hispano-américaines, du général argentin Mitre qu'il a connu en Espagne et du journal *La Nación* de Buenos Aires qui diffuse ses articles en Amérique.⁸⁴ Dans ses essais de 1892, écrits notamment pour *La Ilustración Española y Americana* et la revue *El Centenario*, Castelar, qui se définit comme un républicain conservateur, mais avant tout comme un Espagnol, défend une vision mystique, nationaliste et

⁸⁰ « Puisque je proclame une esthétique acratique, —explique Rubén Darío dans les *Palabras Liminares* qui préludent son ouvrage, l'imposition d'un modèle ou d'un code impliquerait une contradiction ». *Ibid.*, p. 85.

⁸¹ Rubén DARÍO, *Autobiografía...*, XXVI, México, Editorial Porrúa, 1999, p. 36.

⁸² « Nous les péninsulaires, —s'exclame Nuñez de Arce, nous n'avons plus que les glorieux souvenirs du passé, les monuments de pierre, l'histoire. Vous êtes l'avenir ». Rubén DARÍO, *Núñez de Arce in Páginas de Arte*, Obras Completas, Vol. IV, Madrid, 1926, p. 92-93.

⁸³ *Ibid.*, p. 93.

⁸⁴ « Il est vrai que la figure de Castelar avait alors, surtout pour nous les Hispano-américain des proportions gigantesques et je crus, moi-même, lorsque je lui rendis visite que j'entrais dans la demeure d'un semi-dieu ». Rubén DARÍO, *Autobiografía...*, *op. cit.*, 1999, p. 35.

romantique de l'histoire de la découverte de l'Amérique. Celle-ci ne semble pas contrarier, cependant, le poète nicaraguayen qui observera quelques années plus tard, après la mort du grand politicien espagnol, que sa popularité en Amérique Latine, n'a jamais cessé de croître malgré ses propos péremptoires et ses positions intransigeantes à l'égard de certains philologues latino-américains ou vis-à-vis de l'indépendance cubaine.⁸⁵

Rubén Darío est aussi présenté par Núñez de Arce à Antonio Cánovas del Castillo, l'homme politique le plus important du moment et le grand orchestrateur des cérémonies commémoratives de 1892. Ce dernier invite tous les délégués latino-américains chez lui, au Palais de la Huerta, pour une réception de bienvenue. Le jeune écrivain est charmé par l'accent andalou *de ce vieil homme vigoureux*, par le brio et l'élégance de sa conversation et par la présence plantureuse et volubile de sa jeune épouse, dont il décrira quelques années plus tard, dans son autobiographie, la fin romantique après la disparition tragique de son mari en 1897.⁸⁶ Cánovas se situe au carrefour de l'Espagne classique qu'il a vainement cherché à restaurer depuis 1875 et de l'Espagne régénérée dont rêvent certains politiciens et intellectuels de la fin du siècle. Il incarne en réalité la fin d'une époque, une histoire dont le jeune poète n'aura conscience, en réalité, que quelques années plus tard, après *le désastre*, lorsqu'il reviendra à Madrid en 1899 pour rédiger ses chroniques de l'Espagne contemporaine pour le compte du journal *La Nación*.⁸⁷

En 1892 il découvre surtout l'Espagne mondaine et l'Espagne littéraire, deux univers qui le surprennent et le fascinent simultanément et qui auront indéniablement une influence sur son œuvre postérieure. Il assiste en particulier à des cérémonies officielles au cours desquelles il côtoie, sans doute pour la première fois, l'aristocratie européenne, un monde tellement éloigné des réalités latino-américaines mais dans lequel il puisera néanmoins les ingrédients poétiques de ses futures *roses artificielles*. Il se souviendra, par exemple dans son autobiographie, de la visite des rois et des infantes d'Espagne et du Portugal à la section nicaraguayenne de l'Exposition et surtout de la jeune et coquette reine portugaise qu'il dépeindra comme *une rose rosée et fraîchement ouverte*.⁸⁸ Il fréquente aussi le salon de Emilia Pardo Bazán qui organise fréquemment des fêtes, chez elle, en l'honneur des délégations hispano-américaines. Darío, qui apprécie *le grand talent et la loquacité* de cette femme d'exception, profite de ces réunions pour faire la connaissance des personnalités les plus en vues de *l'aristocratie, de la politique et du monde des lettres*.⁸⁹ Chez Juan Valera, qui est tout de suite devenu *l'un de ses meilleurs amis*, il participe avec d'autres délégués latino-américains à des soirées littéraires hebdomadaires. L'académicien andalou lui consacre même une séance spéciale au cours de laquelle le jeune poète lit ses vers devant un auditoire

⁸⁵ Rubén DARÍO, *Castelar in Cabezas, pensadores y artistas, políticos, Obras Completas*, Vol. XXII, Madrid, Mundo Latino, 1919, p. 139-167.

⁸⁶ Rubén DARÍO, *Autobiografía...*, op. cit., 1999, p. 38.

⁸⁷ Rubén DARÍO, *España contemporánea*, Paris, Garnier Hermanos, 1901.

⁸⁸ Rubén DARÍO, *Autobiografía...*, op. cit., 1999, p. 39.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 37.

hétéroclite mais sélecte où se confondent toutes les générations.⁹⁰ Valera poursuit ainsi la promotion effective de son *protégé* en Espagne. Il lui ouvre également les pages de la revue *El Centenario* dans laquelle l'écrivain nicaraguayen peut laisser libre cours à ses interprétations historiques et culturelles en rédigeant un article dans lequel il défend la valeur esthétique des civilisations précolombiennes. Il s'agissait au départ d'un texte destiné à rendre compte des objets exposés par la république du Nicaragua à l'Exposition Historico-Américaine. Rubén Darío redonne en plus à ces ustensiles, à ces sculptures et à ces céramiques qui suscitent la curiosité scientifique de ses contemporains, une dimension poétique et spirituelle qu'il revendique comme une richesse originale de l'Amérique. Les langues des Indiens, *harmonieuses et rythmiques, mystérieuses et onomatopéiques* révèlent, selon lui, l'âme et la sensibilité des peuples préhispaniques dont l'art primitif rejoint celui des grandes civilisations anciennes de l'Asie et de l'Europe. Contrairement à Juan Zorrilla de San Martín, il cherche dans l'expression culturelle et artistique de ces populations antérieures à la venue des Espagnols, les beautés et les vertus méconnues qui peuvent alimenter l'inspiration poétique des générations futures.⁹¹

La sienne se nourrit aussi en 1892 de ses rencontres littéraires avec des écrivains d'un autre monde et d'une autre époque avec lesquels, ne pouvant évidemment s'identifier, il tisse cependant des relations chaleureuses et subtiles qui permettent pour la première fois, peut-être, de rétablir des attaches générationnelles entre l'Amérique et l'Espagne. A Madrid il rencontre ainsi les vieux écrivains José Zorrilla et Ramón de Campoamor, nés tous les deux un demi-siècle avant lui, en 1817 et avant même la constitution des républiques hispano-américaines. A l'inverse des jeunes auteurs espagnols qui cherchent pourtant à rompre comme lui avec les conventions du passé en s'engageant vers des voies littéraires et philosophiques divergentes, Darío n'est pas tenté de couper les liens avec ces aînés d'outre-Atlantique. Il va favoriser au contraire, à travers ses chroniques et ses poèmes postérieurs le rétablissement d'une filiation culturelle qui s'est estompée en grande partie en raison des distances et des méconnaissances mutuelles. C'est au cours de ce premier voyage en Espagne que se forment chez lui les bases d'une hispanophilie sentimentale et spirituelle complémentaire de l'esthétique francophile qu'il véhiculait dans ses premiers textes. Il écrit et diffuse ainsi à Madrid, au milieu des cérémonies commémoratives, son *Elogio de la seguidilla*⁹², une composition poétique dans laquelle les touches culturelles andalouses se mêlent aux références mythologiques gréco-latines. Si la grande révolution poétique suscitée par le modernisme va être précisément comme le rappelle Elsie Alvarado de Ricord⁹³, une révolution métrique, Darío proclame dans ce poème la *métrique rose et sonore* de la

⁹⁰ *Ibid.*, p. 36-37.

⁹¹ Rubén DARÍO, *Estética de los primitivos nicaragüenses*, *El Centenario*, Tomo 3, *op. cit.*, 1892, p. 197-202.

⁹² Rubén DARÍO, *Elogio de la seguidilla in Prosas Profanas*, Madrid, Clásicos Castalia, 1992, p. 132-133.

⁹³ Elsie ALVARADO DE RICORD, *Rubén Darío y su obra poética*, Montevideo, Biblioteca Nacional, 1978, p. 139.

seguidilla andalouse, une forme lyrique envoûtante qui ravit les poètes et les musiciens tout en exprimant l'âme sonore de l'Espagne.

Mais le poète publie aussi dans la presse espagnole d'autres compositions plus nettement américaines telles que *Sinfonía en gris mayor*, *Friso*, *Sonetitos* ou *Las rosas andinas*⁹⁴, écrites au Chili ou en Amérique Centrale. Darío est présenté dans la revue *España y América* comme *l'un des poètes les plus éminents de l'Amérique, où il est considérablement aimé et populaire*, mais aussi comme un artiste qui s'attache plus à la forme qu'au contenu de ses œuvres :

Rubén Darío se distingue principalement dans ses écrits par la pureté et la délicatesse de la forme ; son style est correct et très castillan et il semble préoccupé davantage par la manière de dire et d'exprimer ses pensées que par les pensées elles-mêmes. Le grand poète Don Gaspar Núñez de Arce a dit qu'il ressentait la forme comme peu [d'écrivains en sont capables], et il est vrai que dans ses vers, surtout, il y a tellement d'éclat, de limpidité, d'élévation qu'ils semblent parfois sculptés ou miniaturisés par un artiste au goût exquis ; il se plaît à amasser dans ses rimes des difficultés et des obstacles qu'il franchit avec naturalité et simplicité, provoquant l'étonnement et l'admiration des [critiques les] plus exigeants.⁹⁵

Les qualités esthétiques de sa poésie à laquelle certains reprochent parfois le *gallicisme mental* qu'avait déjà souligné Juan Valera dans ses *Cartas Americanas* de 1888⁹⁶, expliquent en grande partie le succès qu'il rencontre auprès des écrivains espagnols de toutes les générations. Elle lui vaudront aussi quelques critiques très dures comme celles de Clarín qui n'hésitera pas à qualifier Darío de *simple versificateur, sans substance propre, comme il y en a des centaines et qui a le tic de l'imitation et écrit, par manque d'étude ou par surplus de présomption sans respect pour la logique ni pour la grammaire*.⁹⁷ Ces remarques toujours incisives et exagérées de l'auteur très conservateur des *paliques*⁹⁸ permettent néanmoins de mesurer la grande notoriété acquise en Espagne dès 1892 par le jeune poète nicaraguayen. Celui-ci répondra aux attaques de Clarín en 1893 dans les journaux argentins *La prensa* et *La Nación* de Buenos Aires en soulignant à maintes reprises qu'il ne se considère aucunement comme un chef d'école et qu'il n'apprécie guère, lui non plus, les écrivains qui se contentent

⁹⁴ Rubén DARÍO, *Sinfonía en gris mayor*, *España y América*, N° 39, Madrid, 25 de septiembre de 1892, Madrid, Manuel Minuesa de los Ríos, 1892, p. 435.

Rubén DARÍO, *Friso*, *La Ilustración Española y Americana*, año XXXVI, N° XLIII, 22 de noviembre de 1892, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 359 b-c.

Rubén DARÍO, *Sonetitos*, *España y América*, N° 36, Madrid, 4 de septiembre de 1892, *op. cit.*, 1892, p. 401.

Rubén DARÍO, *Las rosas andinas*, *España y América*, N° 43, 23 de octubre de 1892, *op. cit.*, 1892, p. 482-83.

⁹⁵ *España y América*, *Nuestras Ilustraciones : Don Rubén DARÍO, notable poeta americano*, Madrid, Manuel Minuesa de los Ríos, 1892, p. 455.

⁹⁶ Juan VALERA, *Cartas Americanas*, *op. cit.*, 1947, p. 291.

⁹⁷ Leopoldo ALAS « Clarín », *Vivos y muertos. Salvador Rueda. Fragmentos de una semblanza*, I y II. Madrid Cómico, n°556 y 557, 23 y 30 de diciembre de 1893, in *Obra olvidada : Artículos de crítica*, Madrid, Ed. A. Ramos Gascón, Júcar, 1973, p. 104-106.

⁹⁸ Articles satiriques publiés par Clarín dans la presse espagnole dans les années 1890. Leopoldo ALAS « Clarín », *Palique*, Madrid, Librería Franco-española, 1893.

d'imiter la littérature française.⁹⁹ La poésie de Rubén Darío séduit, en réalité, aussi bien les Espagnols que les Hispano-américain, moins en raison de ses influences françaises que du syncrétisme culturel qu'elle suppose, en offrant une alternative qualitative et originale aux lettres hispaniques dans un monde dominé à la fin du siècle par les critères philosophiques et esthétiques des pays du Nord de l'Europe et de l'Amérique anglo-saxonne.

C'est certainement le poème *A Colón*, publié le 18 septembre 1892 dans la revue *España y América*¹⁰⁰, qui traduit le mieux la volonté du poète de marquer sa double appartenance culturelle au moment des célébrations du IV^e Centenaire. La vision qu'il expose de l'Amérique latine est cependant catastrophiste : *duels, épouvantes, guerres, fièvre constante*. Un *esprit désastreux* s'est emparé selon lui des jeunes républiques hispano-américaines qui ont oublié l'héritage, pourtant inestimable, que leur avaient légué *la force héroïque de la Grande Castille*, d'une part et la fierté, la loyauté et la franchise des peuples préhispaniques, d'autre part. Le texte reste en phase avec l'esprit des commémorations espagnoles parce que tout en censurant le présent il magnifie l'histoire, un peu comme le fait le chroniqueur général de la *Ilustración Española y Americana*, José Fernández Bremón, pour qui les évocations des grandeurs de la prise de Grenade par les Rois Catholiques et de la découverte de l'Amérique, mettent en lumière l'exiguïté et la vacuité des sociétés de la fin du XIX^e siècle.¹⁰¹ Si le constat des échecs est semblable, l'évaluation des causes historiques de la décadence de même que les thérapeutiques envisageables sont sensiblement différentes. Rubén Darío déplore comme Fernández Bremón la perfidie et le manque d'enthousiasme de ses contemporains, mais il revendique, en revanche, aussi bien les gloires espagnoles perdues que la valeur du patrimoine éthique et culturel oublié du monde indigène. Il postule finalement les vertus d'un syncrétisme fondateur qui peut contenir en lui-même les germes de la régénérescence.

Hormis ce texte dont le lyrisme défaitiste assombrit le tableau de l'époque contemporaine pour provoquer le sursaut des consciences hispano-américaines, les contributions journalistiques de Darío, lors de ce premier séjour en Espagne, sont imprégnées d'un optimisme juvénile plutôt propice aux rapprochements avec les Espagnols. Christophe Colomb est ainsi présenté dans un poème autographe, publié le 12 octobre dans la *Ilustración Española y Americana*, à côté d'une apologie du navigateur génois signée de la plume de Emilio Castelar, comme le *Messie de l'Indien*, venu *hisser la bannière de Castille en Amérique* et *porter la parole du Christ aux bras ouverts*.¹⁰²

⁹⁹ Cf. Ignacio M. ZULETA, *Introducción biográfica y crítica in Prosas Profanas*, Madrid, Clásicos Castalia, 1992, p. 16-17.

¹⁰⁰ Rubén DARÍO, *A Colón*, *España y América*, N° 38, 18 de septiembre de 1892, *op. cit.*, 1892, p. 425-426.

¹⁰¹ José FERNÁNDEZ BREMÓN, *Crónica in La Ilustración Española y Americana*, 8 de enero de 1892, Año 1892, 1er semestre, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 2.

¹⁰² Rubén DARÍO, [Poema autógrafo] *Del Sr. D. Rubén DARÍO, Delegado de Nicaragua*, *La Ilustración Española y Americana*, año XXXVI, N° XXXVIII, Madrid, 12 de octubre de 1892, *op. cit.*, 1892, p. 239^a.

A travers les quelques bribes de son autobiographie qu'il nous découvre lui-même dans des textes postérieurs ou que nous laissent entrevoir les témoignages des journalistes ou ceux des autres émissaires latino-américains présents aux commémorations de 1892, Rubén Darío apparaît comme un être singulier et fédérateur qui rassemble déjà autour de lui diverses générations d'artistes et d'intellectuels d'Espagne et d'Amérique. A Madrid il retrouve en particulier son ami, le jeune écrivain Luis Orrego Luco, devenu secrétaire de la Légation chilienne et Ricardo Palma, qu'il a déjà rencontré à Lima en 1888 et dont il apprécie autant les commentaires philosophiques et artistiques que la vitalité et l'enthousiasme, des qualités très estimables et surprenantes d'après lui, pour un homme de son âge¹⁰³. Il voue une admiration semblable à Vicente Riva Palacio, un *homme, actif, cultivé et sympathique* qui impose autour de lui *sa bonne humeur* et dont *l'attitude toujours laborieuse est encensée par tout le monde*.¹⁰⁴ S'il considère l'ambassadeur mexicain comme *l'âme des délégations hispano-américaines*¹⁰⁵ lors des célébrations du IV^e Centenaire, le poète Juan Zorrilla de San Martín en est, d'après lui, le meilleur porte parole. Il est impressionné, en effet, par son éloquence, certes *parfois trop fougueuse*, mais de ce fait même, *pleinement représentative des enthousiasmes et des vivacités continentales*.¹⁰⁶ Rubén Darío se lie aussi d'amitié en Espagne avec d'autres écrivains latino-américains, délégués comme lui aux cérémonies commémoratives, tels que le poète et ambassadeur guatémaltèque Fernando Cruz, le diplomate équatorien Leonidas Pallarés, un *artiste, un poète discret et un ami excellent* et le médecin Isaac Arias Argáez, un homme délicieux venu de Bogotá, *spirituel, chanteur et bon conteur d'anecdotes* qui deviendra ensuite consul de Colombie à Malaga¹⁰⁷.

Rubén Darío est donc bien en 1892 un jeune homme diligent, avide de rencontres et d'échanges et qui, tout comme Vicente Riva Palacio, réunit autour de lui des artistes et des hommes de lettres des deux continents, particulièrement réceptifs à son caractère décidé et inventif et à la qualité formelle de ses compositions poétiques. Dès ce premier voyage en Espagne il ne se situe plus vraiment d'ailleurs, ni d'un côté ni de l'autre, mais plutôt sur un espace frontalier qui lui est propre, à mi-chemin entre le monde réel et la fantaisie littéraire, entre l'Europe et l'Amérique, entre les romantiques et les décadents, entre les intellectuels péninsulaires et les jeunes générations d'écrivains hispano-américains. Il découvre lors des commémorations du IV^e Centenaire les derniers représentants d'une période de l'histoire culturelle de l'Espagne au cours de laquelle s'est consommée définitivement la rupture coloniale. Si l'année 1892 marque à la fois la fin d'une relation caduque entre la métropole et ses anciennes colonies et la naissance de nouveaux rapports d'échange, Rubén Darío est déjà

¹⁰³ Rubén DARÍO, *Crónica Literaria, Obras Completas*, Vol. IX, Madrid, Imp. G. Hernández y G. Sáez, 1924, p. 29.

¹⁰⁴ Rubén DARÍO, *Autobiografía...*, op. cit., 1999, p. 34-35.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 34.

¹⁰⁶ Rubén DARÍO, *Zorrilla de San Martín in Cabezas, pensadores y artistas, políticos*, Obras Completas, Vol. XXII, Madrid, Mundo Latino, 1919, p. 22.

¹⁰⁷ Rubén DARÍO, *Autobiografía...*, op. cit., 1999, p. 33.

l'un des acteurs de cette résurgence. Il est en train de devenir, non seulement le chef de file du mouvement artistique (le modernisme) qui permettra à l'Amérique hispanique d'asseoir en Espagne sa nouvelle légitimité culturelle, mais également le fil conducteur entre les diverses nations et générations des deux mondes.

Lorsqu'il reviendra en Espagne sept ans plus tard en 1899, après le désastre colonial cubain, le poète nicaraguayen recherchera en vain les traces de ce passé culturel dont il a été le témoin privilégié :

J'ai cherché dans l'horizon espagnol les éminences que j'y avais laissé, il n'y a pas si longtemps, dans toutes les manifestations de l'âme nationale : Canovas, mort ; Ruiz Zorrilla mort ; Castelar, malade et désenchanté ; Valera, aveugle ; Campoamor, muet ; Menéndez y Pelayo... L'Espagne, il est vrai, amputée, souffrante et vaincue, n'est plus disponible pour [ces] littératures.... (p.96)

Darío se rapprochera alors des nouvelles générations d'intellectuels espagnols qu'il fera connaître à ses lecteurs hispano-américains à travers ses chroniques pour *La Nación* de Buenos Aires : Azorín (1873-1967), Ramiro de Maeztu (1875-1936), Angel Ganivet (1865-1898), Miguel de Unamuno (1864-1936), Ramón del Valle-Inclán (1866-1936), Joaquín Dicenta (1863-1917), Jacinto Benavente (1866-1954), Pío Baroja (1872-1956), Antonio Machado (1875-1939) et Manuel Machado (1874-1947), etc.

Entre ses deux voyages, celui de 1892 et celui de 1899, l'Espagne, tout en perdant ses dernières illusions politiques en Amérique après la perte de Cuba, commencera à se résoudre aux nouvelles alternatives culturelles et commerciales, les seules qui pourront lui permettre désormais de conserver des liens constants avec les républiques hispano-américaines. *De tels formes de relations*, —remarquera Darío dans *España Contemporánea*, *seront certainement plus profitables, plus durables et fondamentales que les flatteries mutuelles dépassées d'un ibéro-américanisme de membres correspondants de l'Académie, de ministres qui taquinent la muse, de poètes qui demandent la lyre*. Les fêtes commémoratives espagnoles de 1892 seront donc analysées finalement, depuis cette optique pragmatique, comme des rencontres relativement stériles qui n'auront laissé aux différents acteurs *qu'un peu de douceur dans la bouche et aussi un peu de rhétorique en l'air*. Après les célébrations chacun aura retrouvé ses *solitudes méfiantes*, de part et d'autre du *grand abîme de l'histoire*.

Parfois enclin au pessimisme en cette période fin de siècle dans laquelle s'épanouit la littérature décadente, Rubén Darío n'en est pas moins un intellectuel actif et un créateur expansif qui parvient à concilier dans sa vie et dans son œuvre toutes les contradictions du monde en communiquant autour de lui une énergie contagieuse, notamment auprès des jeunes poètes d'Espagne et d'Amérique Latine. Bien que sa contribution bibliographique aux célébrations espagnoles du IV^e Centenaire soit relativement infime par rapport à celles des intellectuels ibériques les plus productifs du moment, sa présence en Espagne, en 1892, est cependant essentielle, en particulier si on l'évalue dans la perspective de l'histoire des relations culturelles. C'est sans doute, en effet, le délégué latino-américain le plus emblématique des célébrations commémoratives. De par sa jeunesse, ses influences mélangées et son enthousiasme artistique et intellectuel il représente toutes les aspirations des nouvelles républiques hispano-américaines en quête de reconnaissance effective en Espagne

et sur la scène internationale. Ses qualités humaines et ses affinités mondaines en font, par ailleurs, un acteur idoine pour les rapprochements diplomatiques. Il incarne l'hispano-américanisme latino-américain, non seulement à travers ses écrits mais également dans sa vie publique et personnelle. Dans toutes ses activités sociales et littéraires postérieures, il n'aura de cesse, tout au long de sa vie que de sauvegarder et d'approfondir les liens culturels réconfortés à partir de 1892 et dont il demeurera l'un des principaux promoteurs en Amérique Latine. C'est pourquoi son premier voyage en Espagne éclaire sur bien des points l'ensemble de son existence et de son œuvre, construites toutes les deux sur cette frontière errante, à la fois réelle et conceptuelle, autour de laquelle se forge sa perception de l'identité culturelle continentale.

III-3. Ricardo PALMA : traditions littéraires et déceptions linguistiques

Ricardo Palma (1833-1919) est arrivé en Espagne le 12 septembre 1892 par la frontière de Irún, en provenance de Biarritz et de Paris. Dans ses notes de voyages, il évoque les désagréments dont il est victime lors des formalités douanières. Il a du mal à saisir comment, malgré son statut diplomatique et l'invitation officielle dont il est bénéficiaire, il est plus difficile pour un délégué hispano-américain de rentrer sur le territoire espagnol qu'en France, où il suffit d'exhiber son passeport. Cette anecdote qui introduit le récit de ses *souvenirs d'Espagne* n'est pas anodine. Elle éclaire d'emblée les objectifs du discours. Il ne s'agit pas vraiment de faire le récit d'un voyage. D'ailleurs ces pages, comme nous le signale l'auteur, ne sont que *des notes rapides et des appréciations non moins synthétiques*. Elles ont permis d'assembler *un petit livre intime, individuel* et constituent, surtout, l'histoire d'une désillusion personnelle qui se décline en trois étapes : voyages, rencontres littéraires et débats linguistiques, comme le suggère le titre complet de l'ouvrage publié en 1897 (*Recuerdos de España : Notas de viaje, esbozos, neologismos y americanismos*).¹⁰⁸

La désillusion qu'éprouve en 1892 cet homme de lettres péruvien considéré comme l'un des intellectuels hispano-américains les plus hispanophiles de sa génération est à la mesure des attentes qui étaient les siennes depuis un certain nombre d'années. C'est, d'une part, le fruit d'une certaine histoire collective marquée par une succession d'initiatives malencontreuses, provoquées depuis l'Indépendance, d'après lui, par la *politique erronée du gouvernement espagnol*¹⁰⁹ vis-à-vis de ses anciennes colonies. Mais c'est aussi le résultat d'une histoire personnelle profondément douloureuse. Ricardo Palma appartient, en effet, à une génération intermédiaire d'écrivains latino-américains qui s'inscrit dans la transition entre la période coloniale et celle de la modernisation économique et culturelle de la fin du XIX^e

¹⁰⁸ Ricardo PALMA, *Recuerdos de España : Notas de viaje, esbozos, neologismos y americanismos*, Buenos Aires, Imprenta J. Peuser, 1897, [avant-propos de l'auteur] et p. 9.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 160.

siècle. Il s'agit tantôt de libéraux ou de conservateurs sur le plan politique, tantôt de romantiques ou de réalistes au niveau littéraire. Salvador Bernabeu Albert rappelle que déjà José de la Riva Agüero, en 1905¹¹⁰, soulignait le caractère contradictoire du romantisme juvénile de Palma par rapport à son libéralisme politique. Le romantisme exalte justement ce que le libéralisme condamne.¹¹¹ Mais il ne s'agit là que de l'une des ambiguïtés apparentes de cet écrivain, qui a consacré son temps, il est vrai, à reconstruire à travers la littérature ce qu'il a toujours cherché à combattre ou à détruire dans la vraie vie. Libéral, anticlérical, patriote et républicain convaincu, Ricardo Palma qui a pris les armes à plus d'une reprise pour défendre ses convictions politiques, est séduit en même temps par le souvenir de l'époque coloniale et reste attaché aux particularités culturelles héritées de l'Espagne.¹¹² Cette attitude n'est pas dénuée de sens, en réalité. Elle exprime à elle seule tout le dualisme et la complexité des processus de constitution des littératures nationales qu'ont dû assumer, chacun dans leur pays, les écrivains appartenant à cette génération transitoire.

L'académicien de Lima, dépêché par son gouvernement pour représenter le Pérou au *Congrès des Américanistes* de La Rábida, à l'*Exposition Historico-Américaine* et aux *Congrès Littéraire et Géographique* de Madrid, est sans doute l'un des délégués latino-américains les plus connus et les plus populaires en Espagne, en raison de ses productions littéraires et tout particulièrement de ses *Tradiciones peruanas* publiées depuis 1880 dans la presse de Madrid et de Barcelone.¹¹³ Outre les missions spécifiques dont il est chargé pour les célébrations du IV^e Centenaire de la découverte de l'Amérique, d'autres projets significatifs motivent sa venue en Espagne : il prétend participer aux séances de l'Académie Royale de la Langue Espagnole, au cours desquelles il va proposer l'acceptation de nouveaux néologismes péruviens dans le dictionnaire ; il veut trouver des livres pour alimenter les fonds démunis de la Bibliothèque Nationale de Lima dont il est le directeur depuis 1883 ; il a l'intention de finaliser un accord avec la maison d'édition Montaner y Simón de Barcelone pour la publication d'un premier volume illustré de ses *Tradiciones* en Espagne. Le voyage de 1892, par conséquent, est chargé d'expectatives :

Lorsque Palma se rend en Espagne, il le fait avec la certitude qu'il va trouver dans cette expédition et dans la célébration du IV^e Centenaire, non seulement, une occasion de faire reverdir les lauriers qu'il a si bien conquis en tant qu'écrivain américain, mais aussi une confirmation de ses convictions littéraires et intellectuelles, surtout en ce qui concerne les relations entre la Péninsule et les nations hispano-américaines. Il avait le sentiment que son œuvre et lui même étaient de

¹¹⁰ José de la RIVA AGÜERO, *Carácter de la literatura del Perú independiente*, Lima, 1905.

¹¹¹ Salvador BERNABEU ALBERT, *Ricardo Palma*, Madrid, Ayuntamiento de Madrid, 1987, p. 8.

¹¹² Raúl PORRAS BARRENECHEA, *Tres ensayos sobre Ricardo Palma*, Lima, Librería Mejía Baca, 1954, p. 26-28.

¹¹³ Parmi les revues espagnoles qui publient depuis 1880 des textes de Palma on peut citer : *El Averiguador Universal* (Madrid), *La Ilustración Artística* (Barcelone), *La España Moderna* (Madrid), *Unión Ibero-Americana* (Madrid), *El Centenario* (Madrid), *La Vanguardia* (Barcelone), *La Época* (Madrid), *La Lectura* (Madrid) et *Hojas Selectas* (Madrid-Barcelone) - Cf. Cecilia MOREANO, *Relaciones literarias entre España y el Perú : La obra de Ricardo PALMA*, Lima, Universidad Ricardo PALMA, 2004, p. 59.

véritables ponts qui facilitaient la compréhension entre les hommes qui parlaient et écrivaient en langue castillane des deux côtés de l'Atlantique. D'une certaine manière, il allait en Espagne, à la recherche de la consécration définitive que les créateurs américains, hispanophiles comme lui attendaient de la vieille métropole.¹¹⁴

Palma n'en n'est pas à ses premières armes. Le poète Rubén Darío qui l'a connu quatre ans plus tôt à Lima où il s'est rendu spécialement pour le rencontrer, le décrit comme un *vieil homme aimable* dont le corps se trouve *aux portes de l'éternité* bien qu'un *sang jeune et vif* coure encore dans ses veines et que le *feu sacré d'un noble enthousiasme brûle dans son âme*.¹¹⁵ Membre correspondant de l'Académie Royale de la Langue depuis 1878 et de l'Académie Royale d'Histoire, ses archives épistolaires personnelles font état d'une abondante correspondance avec les artistes et les intellectuels espagnols et latino-américains les plus importants de son temps.¹¹⁶

Tout comme Darío, Palma a été d'abord un jeune homme précoce, aussi bien dans les activités de l'esprit que dans l'action politique ou dans les voyages. A l'âge de 15 ans il dirigeait déjà son journal politique et satirique nommé *El Diablo* tandis qu'un autre périodique de Lima, *El Comercio*, publiait ses premières compositions poétiques. Entre 18 et 25 ans il explorait la côte pacifique de l'Amérique du Sud, tout en travaillant en tant que comptable sur des navires de guerre, une occupation professionnelle périlleuse (il a échappé de peu en 1855 à un naufrage) qui lui laissait néanmoins beaucoup de temps libre pour se consacrer à la lecture des classiques et à la poésie¹¹⁷. Son activisme politique comme conspirateur libéral lui a valu ensuite un exil de près de trois ans au Chili, une période qui a été particulièrement productive d'après Estuardo Núñez, dans le cadre de son évolution intellectuelle et littéraire :

Sa pensée s'est faite alors plus rigoureuse et sa prose est devenue plus sûre et moins rhétorique. Il a acquis une solidité de jugement et une plus grande ouverture d'esprit, ce qui allait constituer un apport précieux qu'il pourrait mettre à profit lors du [premier] voyage européen qui l'attendait.¹¹⁸

De même que pour le jeune poète nicaraguayen, le séjour au Chili a fonctionné pour Palma comme une sorte de révélateur. C'est dans ce pays qu'il a composé la plus grande partie de ses poèmes, réunis ensuite sous le titre *Armonías*, dans un volume publié à Paris en 1865.¹¹⁹ Dans la *Revista del Pacífico*, dirigée par le romancier Alberto Blest Gana (1831-

¹¹⁴ José Miguel OVIEDO, *Palma ante el Cuarto Centenario : desencantos y lecciones. Actas del XXIX Congreso del Instituto Internacional de Literatura Iberoamericana. Tomo II (Vol. 2), 15-19 de junio de 1992*, Barcelona, Joaquín Marco (ed.), PPU, 1994, p. 949.

¹¹⁵ Rubén DARÍO, *Crónica Literaria, Obras Completas, Vol. IX*, Madrid, Imp. G. Hernández y G. Sáez, 1924, p. 29.

¹¹⁶ Salvador BERNABEU ALBERT, *El IV Centenario del descubrimiento de América en España*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1987, p. 5-6.

¹¹⁷ Estuardo NÚÑEZ, *Ricardo Palma y los viajes*, Lima, Biblioteca Nacional, Revista Mapocho, Tomo V, N°4, 1966, p. 166-174.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 167.

¹¹⁹ Ricardo PALMA, *Armonías : libro de un desterrado*. Paris, Librería de Rosa y Bouret, 1865.

1920) il a commencé à publier ses premières nouvelles historiques ou *tradiciones* qui décrivent avec grâce et ironie les us et les coutumes du Lima colonial. En contact avec les milieux intellectuels et politiques de Santiago ou de Valparaiso, il a pris du recul vis-à-vis des réalités de son pays, tout en aiguisant ses facultés critiques et en renforçant ses idéaux américanistes et démocratiques, confortés à l'époque par l'interventionnisme croissant des Etats européens (l'Angleterre, la France et l'Espagne en particulier) dans les affaires du nouveau continent. L'expérience chilienne, du point de vue de l'écriture, a contribué clairement aussi à la rupture vis-à-vis du romantisme, l'histoire devenant la source d'inspiration première de ses textes, conçus de plus en plus dans un esprit d'*utilité* publique ou *patriotique*.¹²⁰ C'est au Chili qu'il a conclu, dans cette nouvelle optique, la rédaction de ses *Anales de la Inquisición de Lima*¹²¹, un travail historique au caractère nettement anticlérical et qui n'est pas sans rappeler les récits et les essais de Vicente Riva Palacio sur l'histoire du Saint-Office au Mexique. Les similitudes entre les deux hommes d'ailleurs ne s'arrêtent pas là, comme le remarque Leticia Algaba qui a étudié la correspondance entre les deux écrivains¹²². D'abord ils sont presque du même âge et ont vécu tous les deux les soubresauts politiques correspondants à la construction de leurs nations respectives. Pratiquant l'action politique et le journalisme satirique, ils ont toujours soutenu des idées libérales sur le plan national et défendu leurs pays par les armes à diverses reprises, notamment lors des interventions militaires européennes (intervention française au Mexique et guerre du Pacifique au Pérou). Ils ont aussi connu de grandes désillusions politiques qu'ils ont su compenser par une vie culturelle intense. S'il existe tout de même des différences entre les deux écrivains, elles sont davantage liées aux expériences personnelles et au caractère de chacun d'entre eux qu'à leur activité littéraire, également féconde, et particulièrement inspirée par l'histoire coloniale de leurs pays respectifs.

Tandis que Riva Palacio publiait à Mexico ses premiers drames et romans historiques, Palma se lançait de son côté dans la rédaction des *tradiciones* qui allaient lui valoir rapidement un succès international. Dotées du même esprit satirique que ses premiers articles de presse, ces nouvelles, situées à mi-chemin entre l'histoire et l'anecdote et entre la chronique journalistique et le récit légendaire, ont connu en effet une importante diffusion en Amérique Latine et en Europe. Eparpillées dans une douzaine de volumes publiés tout au long de son existence, ces œuvres d'un type nouveau qui constituent un genre littéraire à part entière, créé par Palma lui-même, ont fait de lui l'un des fondateurs de la littérature nationale péruvienne¹²³. Elles sont aussi à l'origine de l'une des premières grandes polémiques

¹²⁰ Cecilia MOREANO, *op. cit.*, 2004, p. 10.

¹²¹ Ricardo PALMA, *Anales de la Inquisición de Lima*, Lima, Tipografía de Aurelio Alfaro, 1863.

¹²² Leticia ALGABA, *Ricardo Palma y Vicente RIVA PALACIO, una amistad epistolar*, *Secuencia*, Instituto Mora, N° 30, Septiembre-Diciembre de 1994, p. 179-206.

¹²³ Salvador Bernabeu Albert remarque qu'il existe néanmoins des antécédents notoires en Europe et en Amérique comme les *Lendas e Narrativas* (1838-1858) de Alejandro Herculano, *Les Tradizioni Popolari* (1841-

littéraires de son pays. Initiée par le différend personnel qui oppose Ricardo Palma à Manuel González Prada (1844-1918), le chef de file d'une nouvelle génération qui fustige le colonialisme et promeut la rupture de tous les liens avec l'Espagne, cette controverse qui a conduit à la constitution de deux clans rivaux et irréconciliables, ceux des *palmistes* et des *pradistes*, aura pour conséquence négative, dans un premier temps, de confiner l'œuvre de Palma dans la littérature de type colonialiste, celle qui reproduit avec complaisance et nostalgie l'époque de la vice-royauté. Quelques décennies plus tard, cependant, les critiques littéraires dépasseront la dichotomie réductrice suscitée par cette polémique pour réhabiliter la valeur historique et artistique des *Tradiciones* de Palma. D'après Haya de la Torre, Palma est « traditionniste » mais non traditionaliste. José Carlos Mariátegui considère pour sa part que si l'écrivain de Lima s'attache à dépeindre effectivement les caractères de la vie coloniale, il le fait avec un *réalisme moqueur et une fantaisie irrévérente et satirique*. Tandis que González Prada marque selon lui dans l'histoire du Pérou la transition de l'*espagnolisme* pur à l'*européanisme* naissant, Ricardo Palma incarne en revanche *la créolité, le métissage, l'esprit bourgeois du Lima républicain*.¹²⁴

L'écrivain péruvien a été aussi le témoin et l'acteur d'une période historique difficile, rythmée par les crises récurrentes d'une indépendance nationale encore embryonnaire et minée par les tentatives de l'Espagne de récupérer son ancienne colonie, une première fois dans les années 1865-1866, puis lors de la guerre du Pacifique, entre 1879 et 1881. Au cours de ce dernier conflit qui a fait perdre au Pérou une partie estimable de son territoire, les troupes chiliennes ont même brûlé la maison de Palma réduisant à néant au moins deux de ses manuscrits et toute sa bibliothèque personnelle composée de plus de quatre mille volumes, la plupart écrits par des auteurs hispano-américains.¹²⁵ S'il a donc connu au fil de son existence des expériences malheureuses et des déceptions politiques ou professionnelles importantes, l'intellectuel ne semble pas encore avoir perdu en 1892, comme le souligne Darío, ni son énergie ni son enthousiasme. Il continue d'écrire des *tradiciones*, de publier des articles ou des essais historiques et de quémander auprès de ces amis espagnols et latino-américains des œuvres littéraires pour la Bibliothèque Nationale dont il a la charge.

Comme pour Riva Palacio il ne s'agit pas non plus de son premier voyage en Europe. Il a découvert ce continent presque trente ans plus tôt, en 1864, lorsque profitant d'une charge diplomatique de consul au Brésil, il a visité Londres, l'Italie, Bruxelles et Paris. Au cours de son séjour dans la capitale française, il a fréquenté pendant quelques mois Lecomte de Lisle, Sully Prudhomme, Catulle Mendès, Gautier, Baudelaire, Banville et même les vieux maîtres romantiques Hugo, Dumas ou Lamartine. Son premier périple dans le vieux monde lui a laissé

1843) de Carlo Tito Dalbora, les oeuvres de Water Scott, Dumas, Fernández y González, Zorrilla, Enrique Gil, Duque de Rivas, Larra, Mesonero Romanos, etc. Cf. Salvador BERNABEU ALBERT, *op. cit.*, 1987, p. 10.

¹²⁴ José Carlos MARIÁTEGUI, *Siete ensayos de interpretación de la realidad peruana*, México D.F., Ediciones Era, 1998, p. 218-238.

¹²⁵ José Miguel OVIEDO, *Ricardo Palma*, Buenos Aires, Centro Editor de América Latina, 1968, p. 39.
Angélica PALMA, *Ricardo Palma*, Buenos Aires, Ediciones Cóndor, 1933, p. 97.

un mélange de fascination et de désenchantement vis à vis des poètes et des intellectuels des pays d'Europe. Il a constitué une sorte d'étape initiatique dans son processus personnel de réappropriation et de démystification de ses aînés d'outre-Atlantique. C'est à partir de cette expérience concrète de l'univers littéraire qui avait nourri ses aspirations de jeunesse que son style est devenu moins lyrique et plus narratif, ce qui l'a conduit finalement à renoncer à la poésie. Il n'en a pas perdu depuis, pour autant, ses influences européennes hétéroclites, nettement perceptibles dans son œuvre littéraire, comme le remarque Miguel Cané à l'époque du IV^e Centenaire :

Le style de Ricardo Palma est sa propriété exclusive et inimitable, mais celui qui, abusé par sa pureté castillane, supposerait qu'il n'existe chez lui que des filiations espagnoles, commettrait une grave erreur. On ne peut pas atteindre cette perfection sans connaître à fond les humoristes anglais, en particulier Swift et Henry Bayle, sans avoir vécu dans un commerce intime avec Molière et avec les allemands Heine et Jean Paul. Cervantès les surpasse tous, indéniablement, mais le caractère de notre littérature américaine repose précisément sur la base éclectique sur laquelle elle s'appuie.¹²⁶

Néanmoins, ce qui rapproche et en même temps sépare l'écrivain de Lima de ses homologues espagnols au début des années 1890, ce ne sont pas les références cosmopolites qui inspirent le contenu de son œuvre et son style, mais plutôt l'esprit patriotique qui les anime. S'il partage avec certains intellectuels péninsulaires avec lesquels ils correspondent depuis plusieurs années (Emilio Castelar, par exemple) l'idée que l'histoire (son étude et son interprétation) conduit à la compréhension du caractère national, constituant donc un préalable indispensable à la construction (en Amérique) ou reconstruction (en Europe) des nations modernes¹²⁷, ce sont justement les limites de leurs nationalismes réciproques qui établissent des frontières entre Palma et les intellectuels péninsulaires qu'il côtoie lors de sa visite en Espagne. Ces frontières sont moins perceptibles sur le plan de la littérature, malgré tout, que sur le terrain, beaucoup plus sensible pour lui en 1892, de la langue castillane.

Les préoccupations linguistiques du délégué péruvien sont avant tout de nature lexicographique et concernent l'incorporation de nouveaux termes *américains* dans le dictionnaire de l'Académie Royale Espagnole. Membre correspondant de cette institution depuis 1878, Ricardo Palma a donc contribué à l'élaboration de la 12^{ème} édition (1884) et devrait collaborer à la 13^{ème} édition (1899) du dictionnaire. Les modalités de participation des membres correspondants hispano-américains diffèrent singulièrement à l'époque, cependant, de celles que nous connaissons aujourd'hui. Actuellement, en ce qui concerne le lexique *spécifiquement* américain ou des Philippines, les propositions émises par les Académies nationales sont analysées par la *Comisión permanente de la Asociación de Academias* qui intègre des académiciens de tous les pays concernés.¹²⁸ A la fin du XIX^e siècle se sont

¹²⁶ Miguel CANÉ, *Juicios Literarios*, in *Tradiciones de Ricardo PALMA, Primera Serie*, Edición digital basada en la edición de Barcelona, Montaner y Simón, 1893. Tomo I, p. 1-116, [http : //cervantesvirtual.com](http://cervantesvirtual.com)

¹²⁷ Cecilia MOREANO, *op. cit.*, 2004, p. 15.

¹²⁸ Cf. Page Web de l'Académie Royale Espagnole : [http : //buscon.rae.es/diccionario/Drae_v2/revamerica.htm](http://buscon.rae.es/diccionario/Drae_v2/revamerica.htm)

toujours les académiciens de Madrid qui ont le dernier mot. La notion linguistique d'*américanisme* est encore floue et l'on se demande à l'époque s'il faut considérer dans cette catégorie uniquement les vocables espagnols qui ont été transmis dans les colonies américaines avant leur disparition dans la péninsule ibérique ou si l'on peut aussi y inclure les mots qui ont changé de sens lors de leur passage en Amérique, les nouveaux termes typiquement américains et les *indigénismes* incorporés dans la langue espagnole.¹²⁹ Pour Palma toutes ces acceptions sont envisageables. Il s'agit pour lui de variétés dialectales appartenant à une langue commune et qui, par conséquent, doivent avoir le même statut que les termes régionaux d'Espagne reconnus par le dictionnaire castillan. Ces néologismes américains employés par plus de cinquante millions d'individus sont d'autant plus légitimes, selon lui, qu'ils sont aussi *indispensables* dans le langage et *corrects* du point de vue de leur formation étymologique. Chaque fois qu'il le peut, toutefois, il a recours à des citations littéraires de grands auteurs espagnols pour légitimer ces néologismes d'Amérique. S'il reconnaît à l'Académie Royale Espagnole le droit de légiférer sur la pertinence et l'orthographe des termes d'origine péninsulaire, il est en revanche bien moins disposé à ce qu'elle exerce son autorité sur les *indigénismes*, des mots qu'il considère comme exclusivement américains.¹³⁰

Lorsqu'il arrive en Espagne en 1892, il entend donc défendre toutes ces idées au cours des séances de l'Académie Royale où il est invité et lors du *Congrès Littéraire* de Madrid. En tant qu'académicien il est convaincu de la nécessité absolue du dictionnaire et il ne remet pas en question *a priori* l'institution de Madrid. Il partage même, comme son ami et correspondant Manuel Tamayo y Baus (1829-1898) qui est alors Secrétaire de l'Académie et vice-président du Congrès des Américanistes, l'idée qu'il n'existe qu'une seule patrie littéraire¹³¹ :

Ce que je ne veux pas, mon ami, c'est l'anarchie de la langue. Car nous sommes nés en parlant l'espagnol et nous écrivons en espagnol et je ne souhaite pas que chaque peuple américain ait un dialecte spécial. La confusion de Babel serait funeste et tout ce à quoi on peut aspirer c'est à enrichir progressivement l'espagnol avec les américanismes les plus généralisés.¹³²

Depuis 1878, Ricardo Palma a adressé à ses homologues espagnols plus de 400 propositions de néologismes dont près de 300 semblent avoir été adoptés, en 1884, dans la 12^{ème} édition du dictionnaire de l'Académie, en raison de leur grande diffusion dans toute l'Amérique hispanique.¹³³ Bien que regrettant, tout de même, que de nombreux vocables aient

¹²⁹ Manuel ALVAR ESQUERRA, *La recepción de americanismos en los diccionarios generales de la lengua. Actas del I Congreso Internacional sobre el español de América*. Madrid, Humberto López Morales y María Vaquero (ed.). Academia Puertorriqueña de la Lengua Española, 1987, p. 212. Cf. Cecilia MOREANO, *op. cit.*, 2004, p. 30.

¹³⁰ Ricardo PALMA, *Recuerdos de España...*, *op. cit.*, 1897, p. 162-164.

¹³¹ Ricardo PALMA, *Epistolario*, Tomo I, Lima, Editorial Cultura Antártica, 1949, p. 76.

¹³² *Ibid.*, p. 29 - Cf. Cecilia MOREANO, *op. cit.*, 2004, p. 36.

¹³³ *Ibid.*, p. 270.

été rejetés, l'écrivain péruvien a tout fait depuis quelques années pour continuer de resserrer les liens entre son pays et l'Espagne. En 1887 il a fondé, à Lima, l'*Academia Correspondiente de la Real Española en el Perú*, une institution chargée de veiller à la pureté de la langue castillane et d'en conserver son usage au Pérou.¹³⁴ Il espère donc être reçu à Madrid, non seulement comme un membre correspondant, mais aussi et surtout comme un académicien à part entière.

Enthousiaste, mais aussi tenace lorsqu'il s'agit de défendre ses convictions, Ricardo Palma assiste à 13 séances de travail de l'Académie entre le 20 octobre 1892 et le 9 mars 1893. Lors de la première réunion, d'autres délégués latino-américains, comme lui, sont présents dans la salle, tels que l'ambassadeur du Costa Rica, Manuel María de Peralta, celui du Guatemala, le poète Fernando Cruz et Antonio Ramirez F. Fontecha, le recteur de l'Université Autonome du Honduras. Du côté espagnol, on peut signaler notamment la présence de Campoamor, Núñez de Arce, Castelar, Menéndez y Pelayo et Tamayo y Baus. Dès les premières rencontres avec les académiciens de Madrid les échanges semblent tendus. Le secrétaire de l'Académie soutient d'emblée que certains néologismes proposés par Palma comme « *presupuestar* » et « *panegirizar* » sont *inadmissibles*.¹³⁵ Emilio Castelar rappelle que le rôle de l'Académie est justement de résister aux *invasions de l'usage illicite, non justifié ou mal établi*. Le délégué péruvien rétorque en exposant les principales raisons qui justifient, à son sens, l'admission de ces termes dans le dictionnaire et qui reposent aussi bien *sur les lois de la dérivation de la langue castillane* que *sur la force de l'usage*.¹³⁶ Quelque jours plus tard, le 5 novembre 1892, lors de la sixième séance du *Congrès Littéraire Hispano-américain*, il prononce un discours dans lequel il exprime déjà clairement la contrariété qu'il éprouve face au comportement des académiciens espagnols, tout en déclarant qu'*il est indispensable qu'en Espagne il y ait un esprit plus tolérant envers les innovations* que propagent les Américains à travers le langage.¹³⁷ Au cours de la séance du 7 décembre 1892, à l'Académie Royale, les choses se compliquent. Si quelques néologismes sont acceptés, comme « *exculpar* », « *exculpación* » et « *plebiscitario* » qui ne portent pas préjudice aux *lois analogiques de la langue*, d'autres mots, au contraire, sont rejetés, parce que d'après les Espagnols ils ne respectent pas les règles de la dérivation castillane (*presupuestar*), qu'ils ne sont pas nécessaires pour la manifestation des idées qu'ils expriment et qu'ils ne relèvent pas d'un usage ancien, généralisé et autorisé (*clausurar*, *dictaminar*, *panegerizar*).¹³⁸ L'expertise

¹³⁴ Francisco GARCÍA CALDERÓN, *Discurso del Director de la Academia*, Lima, Ateneo de Lima, Vol. 4, 1887, p. 131, Cf. Cecilia MOREANO, *op. cit.*, 2004, p. 38.

¹³⁵ *Actas de la Real Academia Española*, libro 34, fols. 229, verso. Le contenu des actes est retranscrit dans un article de María Isabel HERNÁNDEZ, *Ricardo Palma en Madrid en 1892*, *Anales de literatura hispanoamericana*, n°13, Madrid, Universidad Complutense, 1984, p. 49-56.

¹³⁶ *Ibid.*, (fols. 231), p. 51.

¹³⁷ Ricardo PALMA, in *Congreso Literario Hispano-Americano de 1892*, Edición original, Madrid 1892 - Edición Facsimil, Madrid, 1992 - Instituto Cervantes, p. 132-133.

¹³⁸ *Actas de la Real Academia Española*, *op. cit.*, fols. 246 recto.

défavorable de l'Académie madrilène est perçue par Ricardo Palma comme un véritable affront vis-à-vis des 30 millions de personnes qui utilisent en Amérique ces vocables et de l'Académie péruvienne qu'il représente en Espagne et qui se trouve ainsi discréditée. C'est pourquoi il se sent investi du devoir de *manifestar que l'Académie du Pérou ne se réunira plus jamais et que dans ce pays on va créer une nouvelle langue qui sera l'instrument efficace pour l'expression de toutes ses idées et de tous ses besoins*.¹³⁹ Lors de la séance du 22 décembre il demande par conséquent que ses propositions de néologismes soient retirées, étant donné le peu de compétence qu'on attribue à l'Académie de son pays.¹⁴⁰

Toutefois, ces menaces de Palma, qui manifestent distinctement la déconvenue qui est la sienne, ne seront pas mises à exécution. L'académie péruvienne ne sera pas dissoute et elle conservera encore des liens significatifs avec l'ex-métropole malgré les déceptions de son illustre représentant. De retour au Pérou, en 1893, celui-ci entreprendra tout de même la rédaction d'un ouvrage intitulé *Neologismos y americanismos*, dans lequel il reviendra sur les débats lexicographiques auxquels il a participé à Madrid. Ce document, qui sera intégré ensuite, en 1897, dans son livre de souvenirs d'Espagne, exprime tout son désenchantement vis-à-vis de l'attitude des intellectuels espagnols. Il y déplore les *tristes fruits* d'un IV^e Centenaire qui n'a contribué sur le plan linguistique qu'à *attiédir* les relations déjà distendues entre les deux communautés hispanophones séparées depuis les indépendances. Les américains, selon lui, ont fait tout ce qui était possible, pour qu'on les considère, au niveau du langage, au moins comme les habitants des diverses provinces d'Espagne dont les néologismes ont toujours trouvé une place dans le lexique de l'Académie. Mais le *rejet systématique* et souvent infondé, auquel se sont trouvés confrontés les Hispano-américains, équivaut d'après lui à une *désapprobation dédaigneuse*.¹⁴¹

Pour Ricardo Palma, cette intransigeance académique ne pourra qu'inciter davantage les écrivains latino-américains à se détourner de l'Espagne et à produire leur propre langage destiné à la consommation de *50 millions d'individus* qui ont besoin d'outils linguistiques adaptés à leurs réalités. La situation pourrait être d'autant plus périlleuse pour les défenseurs de l'unité linguistique du monde hispanique, que les jeunes auteurs, selon lui, semblent bien moins attachés à l'usage du dictionnaire castillan et se sentent beaucoup moins proche de la tradition espagnole que leurs aînés :

Le jeunes croient que les nouveaux idéaux ont besoin aussi de nouveauté dans l'expression et dans la forme, et c'est pourquoi ils considèrent que l'Académie exerce une autorité fossile, qu'elle reste toujours attachée à un traditionalisme conservateur, à un passé qui agonise.¹⁴²

¹³⁹ *Ibid.*, (fols. 252), p. 52-53.

¹⁴⁰ *Ibid.*, (fols. 253 verso), p. 55.

¹⁴¹ Ricardo PALMA, *Recuerdos de España : Notas de viaje, esbozos, neologismos y americanismos*, Buenos Aires, Imprenta J. Peuser, 1897, p. 165.

¹⁴² *Ibid.*, p. 170.

Le poète Rubén Darío, ne proclamera-t-il pas lui-même ultérieurement, d'ailleurs dans l'un de ses poèmes les plus hispanophiles, *Letanía de Nuestro Señor Don Quijote* (1905)¹⁴³, qu'il faut se libérer des tyrannies académiques. De son côté, en 1903, après la 13^{ème} édition du dictionnaire de l'Académie Royale (1899), toujours insatisfaisante d'après lui, même si elle contiendra alors de nombreux néologismes qu'on lui refusera en 1892, l'académicien de Lima publiera ses propres *Papeletas lexicográficas* tout en préconisant la création d'un dictionnaire américain autonome :

Mon opinion est que nous les Américains, de même que sur le plan politique nous avons pris notre indépendance vis-à-vis de l'Espagne, nous devons rompre aussi le joug académique et créer notre Dictionnaire américain. Dans la dernière édition du Dictionnaire (1899) l'Académie nous impose que nous écrivions *quichúa* o *quechúa*, alors qu'en Amérique, nous qui sommes les maîtres de ces termes, nous avons dit et écrit pendant des siècles et des siècles *quechua* et *quichua* [sans accent]. Ne s'agit-il pas là mon ami d'une insolence académique ? Ce n'est pas nous, c'est l'Académie qui s'obstine à vouloir rompre avec nous, à force d'intransigeance et de prétension, jusqu'à vouloir nous imposer ces absurdités...¹⁴⁴

Malgré ces propos péremptoirs, Ricardo Palma ne suspendra jamais ses discussions philologiques avec ses homologues espagnols. Il leur enverra ses ouvrages lexicographiques et continuera de débattre avec eux au gré des échanges épistolaires qu'il poursuivra avec Gaspar Núñez de Arce ou Marcos Jiménez de La Espada, par exemple. Auprès des intellectuels péninsulaires qui ne sont pas directement liés à l'Académie et qui s'inscrivent dans le mouvement régénérationniste, tels que Miguel de Unamuno ou Rafael Altamira, ses doléances trouveront un écho bien plus favorable, le confortant finalement, vis-à-vis de l'institution madrilène, dans les mêmes positions critiques que partageront les générations littéraires plus jeunes des deux côtés de l'Atlantique.¹⁴⁵

Si le voyage de Palma, dans le cadre des célébrations du IV^e Centenaire, ne provoque pas une rupture complète, il constitue donc toutefois un tournant décisif dans la longue carrière de l'écrivain péruvien. Le désir constant qui était le sien, depuis plusieurs années, de contribuer à l'élaboration d'une identité culturelle nationale et continentale, développée dans un esprit de continuité par rapport à la période coloniale et de *fidélité linguistique* à l'Espagne, semble être contenu à Madrid, par l'attitude intransigente à son égard de l'Académie Royale et de certains de ces plus illustres représentants. Cette attitude des Espagnols contribuera à accentuer le dualisme déjà fort qui caractérisait l'académicien de Lima, son *hispano-américanisme* personnel devenant finalement à partir de 1892, la synthèse d'un *hispanisme* littéraire qui reste attaché aux traditions d'origine espagnole et d'un

¹⁴³ Rubén DARÍO, *Azul, Cantos de vida y esperanza*, Madrid, Espasa Calpe, 1992, p. 257.

¹⁴⁴ Ricardo PALMA, *Epistolario*, Tomo I, Lima, Editorial Cultura Antártica, 1949, p. 495-496. - Cf. Cecilia MOREANO, *op. cit.*, 2004, p. 45.

¹⁴⁵ Cecilia MOREANO, *Relaciones literarias entre España y el Perú : La obra de Ricardo PALMA*, Lima, Universidad Ricardo PALMA, 2004, p. 47-55.

américanisme philologique qui veut affirmer désormais sa maturité, voire son autonomie vis-à-vis de l'Espagne.

En marge de ces désillusions lexicographiques d'autres événements et d'autres rencontres ont lieu, lors de la visite de Ricardo Palma, qui favorisent au contraire les rapprochements culturels. Il y a d'abord le voyage en lui-même qui lui permet de découvrir un territoire dont il n'avait jusque lors qu'une connaissance littéraire : San Sebastián, Rentería, Pasajes, Hernani, Burgos, Madrid, El Escorial, Tolède, Málaga, Cadix, Séville, Huelva, La Rábida et Grenade. S'il est un peu choqué de l'importance de la mendicité, *élevée à la catégorie d'industrie licite et lucrative*,¹⁴⁶ dans de nombreuses villes d'Espagne, il semble agréablement surpris, en revanche, de constater que sur le plan *démocratique* le pays a évolué très favorablement :

Il faut reconnaître qu'en Espagne on jouit de plus de liberté politique que dans le reste de l'Europe et que dans beaucoup de nos républiques. Le droit d'association n'a pas de limites; les partis évoluent sans obstacles et ils ont tous dans la presse des organes qui les défendent et qui assurent la propagande de leurs idées et de leurs aspirations.¹⁴⁷

A Huelva il constate les effets économiques du *tourisme culturel* que suscitent les célébrations commémoratives : la vie est très chère et tous les prix ont été multipliés par trois au moment des visites des délégations étrangères. L'atmosphère est très internationale mais au cours du *Congrès des Américanistes*, il observe qu'on *use et qu'on abuse de la parole*, une habitude qu'il attribue au caractère latin de la plupart des participants. Lors des cérémonies officielles les représentants hispano-américains sont étonnés, selon lui, de la *flexibilité de l'épine dorsale des sujets d'une monarchie*. Il préfère, pour sa part, se tenir à l'écart chaque fois qu'il le peut (contrairement à Juan Zorrilla de San Martín) pour éviter de faire de la *gymnastique au niveau de la ceinture*. A Séville, il découvre, enchanté, une ambiance qui lui rappelle celle des rues de Lima et remarque des similitudes architecturales entre les deux villes. A Grenade il est ému de retrouver le cadre des écrits romantiques de Zorrilla ou de Washington Irving.¹⁴⁸ Madrid constitue finalement le décor de nombreux échanges établis au gré des promenades, des spectacles, des réunions, des rencontres dans les salons et dans les demeures privées de certains écrivains espagnols qu'il décrira en détail dans ses *esbozos*, des portraits littéraires intégrés dans son livre de souvenirs de 1897.¹⁴⁹

Au cours de son séjour il rend visite avec assiduité à José Zorrilla, qu'il accompagne pratiquement jusqu'à sa mort qui survient le 20 janvier 1893. Le poète et dramaturge espagnol est pour lui, aux côtés de Hugo, Espronceda ou Lamartine, l'une des grandes figures du romantisme qui ont profondément influencé les Latino-américains. Il se souvient qu'au Pérou, toute l'esthétique prônée par la jeunesse romantique dont il faisait partie ne consistait qu'à

¹⁴⁶ Ricardo PALMA, *Recuerdos de España...*, op. cit., 1897, p. 14.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 11.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 20-32.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 61-151.

imiter Zorrilla, aussi bien dans les *beautés* que dans les *extravagances de sa muse littéraire*. Contrairement à Lamartine, qui l'avait déçu lors de son premier voyage en Europe, Zorrilla dépasse la vision idéale qu'il s'était forgé de lui :

Je l'écoutais avec un véritable ravissement et mon esprit était suspendu à ses mots. Depuis l'enfance j'avais nourri l'espoir de le connaître et de serrer sa main et je croyais rêver en le voyant. Là, dans cette chambre d'hôtel, à quelques pouces de distance, se tenait le poète de génie pour lequel j'avais toujours éprouvé un considérable enthousiasme et en l'embrassant j'avais senti palpiter son cœur auprès du mien.

Selon Ricardo Palma, Zorrilla est *le poète légendaire qui a mieux su comprendre et interpréter le caractère romanesque de son peuple*. Sa disparition, en 1893, est pour lui, celle de toute une génération, à laquelle il a servi de *symbole dans les idéaux de la beauté et de l'art*.¹⁵⁰

Mais la galerie de portraits, publiée en 1897 par le délégué péruvien s'intéresse à toutes les générations, des plus anciens au plus jeunes de ses homologues et contemporains d'outre-Atlantique. Il présente d'abord Antonio Cánovas del Castillo, *l'académicien de toutes les Académies, le président de tous les Conseils et le directeur de toutes les Sociétés*, comme un individu exceptionnel qu'il considère, donc, comme la plus éminente personnalité politique d'Espagne. Il est séduit par la volonté et le travail de cet homme, issu d'un milieu modeste et qui s'est élevé tout seul jusqu'au plus hautes sphères de l'esprit et de l'Etat. S'il ne partage pas vraiment les convictions politiques du chef du gouvernement espagnol, il estime toutefois que Cánovas (comme son rival Sagasta, d'ailleurs) est *le plus démocrate des monarchistes*.¹⁵¹ Comme la plupart des délégués latino-américains, Palma est attiré aussi par la personnalité de Castelar, *le grand orateur du siècle, le monarque de la parole*. Malgré les divergences qui séparent les deux hommes lors des séances de l'Académie Royale, l'écrivain péruvien voit en lui *l'académicien le moins académique* de ceux qui composent l'institution de Madrid et un être *réfractaire vis-à-vis de toutes les tyrannies, y compris celles du dictionnaire*. Il respecte donc cet homme aux manières franches, simples et sympathiques, qui n'a pas accumulé de fortune mais qui vit confortablement de sa plume. Son admiration pour le tribun espagnol s'arrête là, toutefois. Pour le reste et notamment sur le plan politique, il ne voit en lui qu'*une illustre calamité*, un chef sans véritable doctrine, trop complaisant ou arrangeant lorsqu'il s'agit d'être ferme et qui perd ses convictions libérales et démocratiques sitôt qu'il est question de la liberté de Cuba, par exemple, une idée contre laquelle il fait preuve d'un *espagnolisme intransigeant*.¹⁵² Ricardo Palma éprouve des sentiments semblables à l'égard de Gaspar Núñez de Arce, le président du *Congrès Littéraire Hispano-Américain*, dont il célèbre la *simplicité* et *l'amabilité exquise* mais qui est cependant un mauvais orateur, d'après lui, parce qu'il est trop irritable et intraitable en ce qui concerne les idées des autres,

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 63-75.

¹⁵¹ Ricardo PALMA, *Recuerdos de España...*, op. cit., 1897, p. 79-84.

¹⁵² *Ibid.*, p. 85-93.

bien qu'il se dise libéral.¹⁵³ Il est extrêmement déçu, on l'a vu, par certains académiciens espagnols et en particulier par son ami de longue date, Manuel Tamayo y Baus, un individu *conservateur et autoritaire* qui regarde l'Amérique à travers ses *lorgnettes embuées par la rancœur de la séparation* »¹⁵⁴. Mais il exprime, en revanche, une sincère gratitude envers Juan Valera, un grand critique littéraire auquel il devait déjà, avant sa venue en Espagne, des commentaires élogieux sur l'un des volumes de ses *Tradiciones peruanas*. Valera est le grand artisan des célébrations du IV^e Centenaire mais aussi l'intermédiaire et l'amphitryon qui facilite en 1892 les rencontres entre les artistes et les écrivains des deux continents. C'est chez lui qu'il fait la connaissance des derniers représentants de la vieille génération tels que Nemesio Fernández Cuesta (1818-1893), *le patriarche des écrivains espagnols* ou Miguel de los Santos Alvarez (1818-1892) le vieil ami de Espronceda, mais aussi des jeunes auteurs pour lesquels l'académicien sévillan joue en quelque sorte le rôle de mécène, comme le poète Salvador Rueda (1857-1933).¹⁵⁵ Marcelino Menéndez y Pelayo, *le cerveau le plus encyclopédique de l'Espagne contemporaine* retient également toute l'attention de Palma qui semble fasciné, comme la plupart de ses contemporains, par la capacité de travail de cet érudit exceptionnel qui écrit au moins un livre par an, rédige des rapports pour les quatre Académies dont il fait partie, donne des cours à l'université, assiste aux séances du Sénat et trouve encore le temps de se promener, d'aller au théâtre et de lire tout ce qui se publie en Europe et en Amérique.¹⁵⁶ Emilia Pardo Bazán occupe aussi une place privilégiée dans ses mémoires. Il perçoit en elle un *tempérament très viril, dû non seulement à son talent, mais aussi aux conditions physiques et même morales de cette femme* d'exception. Chez elle il fait également des rencontres fructueuses au cours de conversations spirituelles qui tournent généralement autour de la littérature et des nouveautés théâtrales.¹⁵⁷ Lors de ses visites aux *tertulias* de la librairie de Fernando Fé et de la librairie de Murillo, il côtoie Ramón de Campoamor (1817-1901), l'autre vieux poète contemporain de Zorrilla, un vieil homme sympathique mais désœuvré, qui semble avoir délaissé l'écriture et se contente désormais de vivre dans l'oisiveté que lui permet sa grande fortune.¹⁵⁸ Au cours des congrès de La Rábida et de Madrid il croise à plusieurs reprises le mathématicien et dramaturge José Echegaray (1832-1916), un intellectuel dont il apprécie le talent littéraire, l'amabilité et l'éloquence.¹⁵⁹ Palma manifeste finalement une amitié sincère et une reconnaissance toute particulière à l'égard de Victor Balaguer (1824-1901), un poète auquel il est déjà lié par correspondance depuis des années et qu'il décrit comme un homme charmant, dépourvu de fiel envers ses adversaires et

¹⁵³ *Ibid.*, p. 117-123.

¹⁵⁴ Angélica PALMA, *op. cit.*, 1933, Lima, p. 110.

¹⁵⁵ Ricardo PALMA, *Los sábados de Don Juan Valera*, in *Recuerdos de España...*, *op. cit.*, 1897, p. 143-151.

¹⁵⁶ Ricardo PALMA, *Recuerdos de España...*, *op. cit.*, 1897, p. 105-109.

¹⁵⁷ Ricardo PALMA, *Los lunes de la Pardo Bazán*, in *Recuerdos de España...*, *op. cit.*, 1897, p. 135-141.

¹⁵⁸ Ricardo PALMA, *Recuerdos de España...*, *op. cit.*, 1897, p. 111-116.

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 125-128.

comme un académicien ouvert au dialogue, qui se prononce systématiquement en faveur des néologismes présentés par son homologue de Lima.¹⁶⁰

Lors de son séjour en Espagne Ricardo Palma ne se limite pas cependant aux débats linguistiques de l'Académie ni aux rencontres ou aux réunions littéraires. Il participe aux congrès organisés dans le cadre des célébrations du IV^e Centenaire et publie quelques textes dans la presse, notamment dans la revue *El Centenario*, motivé par son ami le général Vicente Riva Palacio qui lui recommande de rédiger des articles brefs, car les études érudites trop longues sont rarement lues, d'après lui, par le public des revues.¹⁶¹ Avant même d'arriver en Espagne, il envoie par conséquent à Juan Valera un essai intitulé *Sistema decimal entre los antiguos peruanos*¹⁶², qu'il a déjà publié l'année précédente dans son huitième livre de *Tradiciones peruanas*¹⁶³ mais qui correspond bien aux exigences de la revue espagnole puisqu'il aborde une question scientifique concernant l'histoire précolombienne, tout en évoquant les nouvelles recherches et découvertes qui se sont produites récemment dans ce domaine. Dans le cadre de la mission officielle qui est la sienne en tant que délégué, il confie aussi, en 1893, un autre article au même périodique, *El Perú en la Exposición Histórica*, un texte à travers lequel il présente les principales pièces archéologiques apportées à Madrid par la commission péruvienne.¹⁶⁴ Le 12 octobre 1892, il signe un petit poème autographe dans *La Ilustración Española y Americana* sur la même page où José Echegaray, Rubén Darío et Emilio Castelar affichent leurs hommages respectifs à Christophe Colomb¹⁶⁵. Deux autres compositions poétiques de Palma sont publiées également dans un numéro spécial de la *Unión Iberoamericana* consacré au IV^e Centenaire.¹⁶⁶ Au début du printemps 1893 il quitte la capitale espagnole pour se rendre à Barcelone où il retrouve certains amis tels que l'académicien Victor Balaguer, les illustrateurs Apeles Mestres (1854 - 1936) et José Luis Pellicer (1842 - 1901), l'érudit catalan Antonio Rubio y Lluch (1856-1936), le comédien Juan Estruch qu'il a connu à Lima, le romancier et auteur de théâtre Narciso Oller (1852 - 1930), le journaliste Modesto Sánchez Ortiz (1857-1937) de *La Vanguardia* ou le dramaturge Federico Soler i Castelló.¹⁶⁷ C'est en Catalogne, où il demeure jusqu'à la mi-avril avant de s'embarquer en direction de La Havane, qu'il signe finalement son premier contrat avec la célèbre maison d'édition *Montaner y Simón*. Cela fait trois ans qu'il est en cours de négociation pour la publication d'un recueil de ses *Tradiciones Peruanas*. Il aimerait imprimer un livre luxueux,

¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 129-14.

¹⁶¹ Ricardo PALMA, *Epistolario*, Tomo I, op. cit., 1949, p. 165 - Cf. Cecilia MOREANO, op. cit., 2004, p. 45.

¹⁶² Ricardo PALMA, *Sistema decimal entre los antiguos peruanos*, *El Centenario*, Tomo I, Madrid, 1892, Tipografía de «El progreso Editorial», p. 90-93.

¹⁶³ Ricardo PALMA, *Ropa apolillada, octava y última serie de tradiciones*, Lima, Ed. Carlos Prince, 1891.

¹⁶⁴ Ricardo PALMA, *El Perú en la Exposición Histórica*, *El Centenario*, Tomo IV, op. cit., 1893, p. 92-96.

¹⁶⁵ Ricardo PALMA, [Autógrafo], *Del Sr. D. Ricardo PALMA, delegado del Perú, La Ilustración Española y Americana*, Año XXXVI, N° XXXVIII, 12 de octubre de 1892, p. 239, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892.

¹⁶⁶ Cf. Cecilia MOREANO, op. cit., 2004, p. 84.

¹⁶⁷ Angélica PALMA, op. cit., 1933, Lima, p. 115-116.

de grand format et aussi bien illustré que le *México a través de los siglos* de Vicente Riva Palacio. *Montaner y Simón* est l'une des rares sociétés qui diffuse ses collections aussi bien en Espagne qu'en Amérique latine. Le soin très particulier que Ricardo Palma met à la préparation de cette publication en réorganisant, corrigeant et même en modifiant parfois le texte de ses nouvelles, montre à quel point la réception de ses écrits en Espagne intéresse particulièrement l'écrivain péruvien. D'après Cecilia Moreano, la diffusion de ses livres dans la péninsule constitue pour lui sa véritable consécration. C'est dans l'accueil du public espagnol qu'il cherche en quelque sorte le verdict définitif pour son œuvre.¹⁶⁸ On comprend alors, d'autant plus, les désillusions qu'il éprouve devant les réactions intransigeantes à son égard de certains illustres écrivains qui en rejetant ses arguments lexicographiques, rejettent aussi, en quelque sorte, sa légitimité en tant qu'écrivain de langue castillane. Ses notes de voyages, *intimes* et *individuelles*, traduisent bien ses impressions et ses *dépressions du IV^e Centenaire*, qu'il réunira quelques années plus tard dans son livre de souvenirs d'Espagne publié en 1897. *Il n'y a pas de livres plus dangereux*, confessa le voyageur dans son avant-propos, *que ceux dans lesquels figure la personnalité de l'auteur*. Ricardo Palma dévoile la sienne, sans équivoque, dans cet ouvrage qui confirme tout le dualisme que manifeste l'écrivain péruvien dans ses relations complexes avec les intellectuels espagnols, faites de rejets et d'attirances, nourries logiquement de sensibilités hispaniques communes mais aussi de divergences américanistes inévitables. C'est à la fois un livre de rupture avec le passé (*les chapitres de Neologismos y Americanismos, surtout*) et de transition vers l'avenir, à travers lequel l'auteur veut transmettre un message aussi bien aux jeunes générations hispano-américaines, appelées à poursuivre l'œuvre de construction des littératures nationales des républiques américaines, qu'aux intellectuels d'Espagne qui doivent se convaincre peu à peu, que l'Amérique étant définitivement perdue pour eux, d'un point de vue colonial, une nouvelle relation est à mettre en place. La langue, constitue bien sûr pour lui, *le lien le plus fort*, le seul qui existe peut-être, encore, entre les deux mondes. C'est pourquoi malgré ses désillusions linguistiques de 1892, il ne renoncera jamais vraiment à l'Espagne, car il fait justement partie d'une génération transitoire destinée à réhabiliter ce lien culturel hérité de plus de trois siècles d'histoire partagée :

Au Pérou, plus que dans les autres républiques d'Amérique, l'amour pour la métropole reste latent. Et la raison en est bien évidente. Jusqu'en 1824 notre histoire est espagnole davantage que péruvienne, et on ne brise pas si facilement tous les liens traditionnels qui réunissent les peuples.¹⁶⁹

Les intentions de Palma en 1892 semblent très proches sur bien des points de celles de Vicente Riva Palacio, mais l'attitude du général mexicain (fonction oblige) reste sans doute plus diplomatique. Si les conceptions historiques de ce dernier suscitent quelques fois des

¹⁶⁸ Cecilia MOREANO, *op. cit.*, 2004, p. 5-6.

¹⁶⁹ Ricardo PALMA, *El Perú en la Exposición Histórica*, *op. cit.*, 1893, p. 92.

réactions très critiques chez les Espagnols, il évite toutefois les affrontements directs. Palma, en revanche, ne peut contenir son amertume lorsqu'il s'exprime vivement devant les congressistes du IV^e Centenaire ou devant les membres de l'Académie Royale. C'est peut-être aussi qu'il attend davantage que Riva Palacio de leurs interlocuteurs espagnols, que sa conception de la nationalité américaine diffère sensiblement (malgré leur *patriotisme continental* commun) des idées de l'intellectuel mexicain qui place le métissage au cœur du processus de construction identitaire. D'après Cecilia Moreano, l'élaboration de la conscience nationale est basée avant tout, pour lui, sur *une conception hispano-américaine de la nation espagnole*¹⁷⁰, la nation péruvienne n'étant finalement qu'une composante locale ou régionale d'une réalité supranationale. Chez Riva Palacio l'héritage préhispanique occupe une place au moins aussi importante dans la construction de l'identité nationale que les filiations espagnoles. Les attentes *hispano-américanistes* étant donc bien plus importantes pour Palma que pour Riva Palacio, les déceptions qu'il éprouve en 1892 sont, par conséquent, facilement compréhensibles.

Mais si son voyage en Espagne, dans le cadre des célébrations du IV^e Centenaire, marque évidemment un virage décisif dans sa vie et dans son oeuvre, c'est d'abord parce que son désenchantement aura malgré tout des conséquences positives, d'une part, dans les relations linguistiques entre l'Espagne et l'Amérique latine et, d'autre part, dans sa carrière littéraire. En effet, à partir de ses protestations de 1892 à l'Académie Royale ou au *Congrès Littéraire* de Madrid et des ouvrages qu'il publiera ensuite sur les idées lexicographiques qu'il défend, une nouvelle prise de conscience s'effectuera progressivement en Espagne tout de même, et aussi à l'Académie Royale, sur la nécessité d'une participation plus équilibrée des Académies Correspondantes aux débats concernant la langue espagnole commune.¹⁷¹ Sur le plan littéraire, la popularité de Palma qui jouit déjà d'une certaine notoriété au moment de sa visite dans la péninsule, ne fera que s'accroître, grâce à la diffusion de ses articles ou de ses fictions historiques dans la presse espagnole et à la publication, en 1893, de ses *Tradiciones Peruanas* chez Montaner y Simón, la plus prestigieuse maison d'édition de l'époque en Espagne. La conquête du public espagnol semble avoir toujours constitué un objectif important pour l'écrivain péruvien. La réalité dépassera ses espérances puisqu'à partir de 1893 il ne cessera plus jamais d'être édité dans ce pays à tel point que dans l'esprit de nombreux lecteurs et même dans les collections littéraires il sera souvent considéré comme un écrivain espagnol à part entière.¹⁷²

On peut en conclure que l'*hispano-américanisme* de Ricardo Palma, motivé surtout par un attachement personnel aux traditions culturelles espagnoles et à la langue castillane est parfois équivoque, parce qu'il s'exprime en contradiction constante avec le projet de construction d'une identité nationale qui anime son oeuvre intellectuelle et littéraire. C'est

¹⁷⁰ Cecilia MOREANO, *op. cit.*, 2004, p. 103.

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 28-55.

¹⁷² *Ibid.*, p. 104.

dans cette ambiguïté, propre aux générations transitoires que se fait jour en vérité, à travers un mécanisme d'oppositions et d'attractions récurrentes, toute la problématique identitaire des nouvelles républiques hispano-américaines, régies par des élites qui n'arrivent pas encore à se penser vraiment en dehors des modèles espagnols hérités de l'époque coloniale. Mais l'*hispano-américanisme* qui révèle en quelque sorte la résistance culturelle à l'indépendance politique, peut-être perçu néanmoins, lorsqu'il se manifeste dans les milieux libéraux auxquels appartiennent des hommes tels que Ricardo Palma ou Vicente Riva Palacio, également comme une étape de maturation du processus d'indépendance, exprimant après l'inévitable rupture la nécessité de rétablissement d'une continuité historique. *Mécanisme, résistance, attraction, opposition, continuité* : tous ces termes empruntés aux lois de la dynamique traduisent parfaitement cette idée de mouvement dans lequel s'insèrent finalement les préoccupations hispano-américanistes de l'époque.

III-4. Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN : providentialisme, tradition et éloquence

La célébration du IV^e Centenaire de la découverte de l'Amérique constitue une étape essentielle dans la vie de Juan Zorrilla de San Martín (1855-1931). Elle correspond au début de sa carrière diplomatique en Europe et à l'affirmation de sa notoriété littéraire. Nommé Ministre plénipotentiaire de l'Uruguay en Espagne et au Portugal, il est arrivé dans la péninsule en mai 1891. Très vite il s'est distingué par son extraordinaire éloquence qui rivalise en imagination et en rhétorique avec celle de Castelar et dont les métaphores, toujours très poétiques, suscitent l'admiration du jeune Rubén Darío qui voit s'exprimer dans ses discours tout l'enthousiasme et la vivacité du continent américain.¹⁷³ Les Espagnols eux aussi semblent subjugués d'emblée par les talents oratoires de l'ambassadeur uruguayen et par les démonstrations de son hispanophilie débordante. Le journaliste Antonio Malatesta, de la revue *España y América*, explique à ses lecteurs que bien que le diplomate de Montevideo soit *le chantre par excellence des gloires uruguayennes* et l'une des personnalités les plus importantes de son pays, il est aussi, en réalité, le fils d'un Espagnol, originaire de Santander.¹⁷⁴ Zorrilla de San Martín se reconnaît davantage pour sa part comme un membre de la grande *famille ibérique*, une communauté qui transcende la géographie et l'histoire et s'exprime comme *une pluralité de personnes collectives, homogènes et solidaires*.¹⁷⁵

Né dans une famille de la bourgeoisie catholique de Montevideo il s'est formé dans les collèges jésuites de Santa Fé en Argentine puis de Santiago du Chili, où son père, désireux de le soustraire aux influences du libéralisme anticlérical qui dominait à son époque la vie politique uruguayenne, l'a envoyé à l'âge de dix-huit ans pour suivre des études de droit. Le Chili jouissait alors d'une renommée continentale sur le plan universitaire. C'est dans ce pays, en contact étroit avec les cercles de la jeunesse catholique, qu'il a composé ses premiers poèmes épiques et lyriques¹⁷⁶ et connu ses premières expériences journalistiques, en collaborant à *La Estrella de Chile*. Tandis que son style poétique, pleinement romantique, s'affirmait déjà dans l'apologie historique et mystique (il a composé par exemple à Valparaíso le poème dithyrambique *Pontífice y Rey* pour les 50 ans du pape Pie IX), il commençait à développer ses habiletés critiques dans la presse en rédigeant des articles historiques,

¹⁷³ Rubén DARÍO, *Juan Zorrilla de San Martín in Cabezas, Obras Completas*, Vol. XXII, Madrid, Ed. Mundo Latino, 1919, p. 22.

¹⁷⁴ Antonio MALATESTA, *Centenario de Colón, España y América*, 20 de marzo de 1892, Madrid, Manuel Minuesa de los Ríos, 1892, p. 113.

¹⁷⁵ Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, *Congreso Pedagógico : Discurso de clausura pronunciado en el Ateneo de Madrid, in Conferencias y Discursos, Tomo 1*, Montevideo, Imprenta Nacional Colorada, 1930, p. 206.

¹⁷⁶ Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, *Notas de un himno*, Santiago, Imprenta de La Estrella de Chile, 1877.

linguistiques, religieux ou littéraires.¹⁷⁷ Comme pour Ricardo Palma ou Rubén Darío, l'expérience chilienne a donc constitué une étape décisive dans sa formation intellectuelle. De retour dans son pays et avec un diplôme d'avocat en poche il s'est alors définitivement lancé dans la vie politique et littéraire en fondant le journal catholique *El Bien Público*¹⁷⁸, en exerçant la magistrature en tant que juge civil de Montevideo et en enseignant la littérature à l'Université. Il a publié, en 1879, le long poème épique *La Leyenda Patria*¹⁷⁹ qui lui a valu sa première consécration nationale. Quelques années plus tard, en 1884, cherchant à prendre contact avec Marcelino Menéndez y Pelayo, il lui a envoyé un exemplaire de la seconde édition de cet ouvrage¹⁸⁰ et l'écrivain espagnol l'a aimablement félicité pour les qualités esthétiques et morales de son texte, perceptibles selon lui dans *l'harmonie de la versification*, dans *le sentiment de la Patrie* et dans *l'élévation du style*.¹⁸¹ Les deux hommes qui sont pratiquement du même âge, partagent également les mêmes idées religieuses et politiques et la conviction que *l'atmosphère intellectuelle* (libérale) qu'ils respirent de part et d'autre de l'Atlantique est limitée et *pesante*.¹⁸² Membre actif de la droite conservatrice et catholique uruguayenne, Zorrilla de San Martín a consacré tout son enthousiasme juvénile à défendre ses idéaux à travers le journalisme puis la conspiration politique (1882-1886) contre le général Máximo Santos (1847-1889), ce qui lui a coûté sa destitution en tant que professeur universitaire et l'a même contraint à s'exiler à Buenos Aires entre 1885 et 1887. De retour dans son pays il est devenu alors député, trouvant aussi dans cette fonction le prétexte idéal pour l'exhibition publique de son éloquence. C'est à cette époque, justement, qu'il a publié à Paris son œuvre littéraire majeure, le poème épique et romantique *Tabaré*¹⁸³, un ouvrage qui a reçu tout de suite une critique très favorable de Juan Valera dans ses *Nuevas Cartas Americanas* :

¹⁷⁷ Domingo L. BORDOLI, *Vida de Juan Zorrilla De San Martín*, Montevideo, Consejo Departamental de Montevideo, Dirección de Artes y Letras, 1961, p. 25-26.

¹⁷⁸ Juan Zorrilla de San Martín dirige cette publication de Montevideo pendant deux étapes significatives de son existence : d'abord de 1878 à 1885, une période qui a précédé son exil politique et pendant laquelle il s'est consacré essentiellement à travers des articles brefs et des portraits d'intellectuels célèbres à l'exaltation historique, morale et littéraire; ensuite de 1899 à 1905, une époque plus sereine correspondant à son retour d'Europe et au cours de laquelle il s'intéressera davantage aux thèmes d'actualité et aux questions esthétiques. Cf. Antonio SELUJA CECÍN, *Juan Zorrilla de San Martín en la prensa*, Montevideo, Publicaciones de la Comisión Nacional de Homenaje del Sesquicentenario de los Hechos Históricos de 1825, 1975, p. 13-14.

¹⁷⁹ Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, *La Leyenda Patria*, Montevideo, Imp. de La Reforma, 1879.

¹⁸⁰ Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, *La Leyenda Patria*, Montevideo, Tipografía y Encuadernación de la Librería Nacional de A. Barreiro y Ramos, 1883.

¹⁸¹ Marcelino MENÉNDEZ Y PELAYO, *Carta à Sr. Don. Juan Zorrilla De San Martín*, Madrid, 18 de noviembre de 1884, Congreso de los diputados, in Antonio SELUJA CECÍN, *Juan Zorrilla de San Martín en España (Con cartas inéditas de escritores españoles de la época)*, Montevideo, Arca, 1997, p. 136-137.

¹⁸² Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, *Carta à Sr. D. Marcelino Menéndez y Pelayo*, Montevideo, 15 de mayo de 1884, in Antonio SELUJA CECÍN, *op. cit.*, 1997, p. 135-136.

¹⁸³ Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, *Tabaré*, Paris, 1888 et Montevideo, A. Barreiro y Ramos, 1889.

Juan Zorrilla de San Martín me paraît un excellent poète, très original, très espagnol et très américain.[...] *Tabaré* semble inspiré par le milieu, par la nature magnifique de l'Amérique du Sud et par des sentiments, des passions et des formes de pensée qui ne sont pas uniquement espagnols, mais qui sont combinés aussi aux sensations, à la déambulation et à l'imagination de l'indien sauvage. [...] Il n'y a pas une seule page du poème de Juan Zorrilla qui ne soit imprégnée d'une tendre et pieuse mélancolie. Au delà de l'américanisme du poète on retrouve ces sentiments fervents de charité chrétienne et d'amour envers tous les hommes si caractéristiques de l'âme espagnole [...] L'Amérique doit tant de choses à l'Espagne et elles sont si importantes pour le poète, exalté par la ferveur du sang qui court dans ses veines, qu'il fait de tels éloges parfois de l'Espagne, que lorsque ceux-ci parviennent jusqu'à l'Espagne abattue et prostrée d'aujourd'hui, ils la consolent et en même temps la font rougir. [...] Applaudissons, donc, Juan Zorrilla, sans la moindre objection, car il a su donner le jour à un poème ou une légende si amène, sans s'écarter le moins du monde de la vérité et tout en se montrant en même temps naturaliste et idéaliste dans son œuvre.¹⁸⁴

Pour Valera, l'écrivain uruguayen appartient sans aucun doute à l'école du grand poète romantique espagnol Gustavo Adolfo Bécquer (1836-1870) et son livre mérite d'être considéré comme une grande épopée romantique. Selon Marcelino Menéndez y Pelayo, ce texte est avant tout d'une légende poétique, pleine de *couleur locale*, de *fantaisie* et d'*intérêt dramatique*. Grâce à son imagination et à son talent lyrique l'auteur a su transcender habilement la réalité historique :

Tabaré est une légende très poétique et très intéressante. Pour être une épopée il ne lui manque qu'un développement plus grand et une base traditionnelle plus solide et moins hypothétique. Les Indiens de cette région ont laissé un souvenir si faible et si vague dans l'histoire qu'il n'est pas facile de les imaginer avec cette consistance épique qu'ont, par exemple, les Araucans. Vous avez cependant contourné dans la mesure du possible cet inconvénient en regroupant avec beaucoup d'habileté tous les détails qui restent des coutumes et des superstitions de ces gens, en les reliant aux traits les plus caractéristiques et poétiques de la faune et de la flore de ce pays privilégié.¹⁸⁵

Tabaré a été publié la même année que *Azul* de Rubén Darío, un livre consacré également en Espagne par la plume de Juan Valera. Il s'agit là d'une coïncidence révélatrice. 1888 peut-être considérée, à ce titre, comme une année charnière, marquant la transition entre deux grandes époques de la littérature latino-américaine. Tandis que *Tabaré* apparaît, en effet, comme le plus important et le plus représentatif *résumé lyrique d'une génération* finissante, *Azul* s'ouvre vers un présent et un avenir moderniste. Douze ans à peine sépare les deux poètes, mais tandis que l'Uruguayen ferme un cycle romantique d'influence espagnole, fidèle aux traditions philosophiques, religieuses et à l'idéalisme hispaniques, le jeune nicaraguayen, influencé davantage par la poésie française, inaugure pour sa part un courant littéraire et

¹⁸⁴ Juan VALERA, *Tabaré, Nuevas cartas Americanas, 30 de septiembre de 1889 in Obras Completas, Tomo III*, Aguilar, Madrid, 1947, p. 386-397.

¹⁸⁵ Marcelino MENÉNDEZ Y PELAYO, *Carta à Sr. Don. Juan Zorrilla De San Martín, Madrid, 27 de marzo de 1889, in Antonio SELUJA CECÍN, op. cit., 1997, p. 137-138.*

esthétique nouveau, *anti-traditionnel, cosmopolite et sceptique*.¹⁸⁶ On retrouve en 1892 la même coïncidence et les mêmes dissemblances artistiques entre les deux hommes qui s'expriment comme on l'a vu précédemment, par exemple, dans les perceptions esthétiques de l'héritage préhispanique en Amérique Latine. Alors que Rubén Darío cherche dans le patrimoine artistique des primitifs du Nicaragua des référents culturels et identitaires inédits et régénérateurs¹⁸⁷, Zorrilla de San Martín ne voit chez l'Indien d'Amérique *qu'une dépouille des tempêtes de l'âme et de la nature*.¹⁸⁸ Tandis que le délégué nicaraguayen dresse un bilan poétique sceptique voire catastrophiste de la découverte de l'Amérique dans son poème *A Colomb*¹⁸⁹, l'ambassadeur de la République Orientale célèbre dans tous ses discours de 1892 l'épopée héroïque des Espagnols et les effets bénéfiques, notamment dans son pays, de la colonisation ibérique. Lors d'une soirée de bienfaisance organisée le 28 octobre 1892 au Théâtre Royal de Madrid, les deux hommes se retrouvent ensemble, le plus jeune faisant découvrir quelques uns de ses nouveaux poèmes au public péninsulaire, l'autre s'enflammant dans un discours sur *l'idéalisme hispanique*, dans lequel il encense l'esprit supérieur des peuples de souche espagnole. Face aux médiocres réalités présentes, il reste toujours l'idéal, d'après lui, ce moteur de la civilisation qui n'est pas une simple apparence, mais la véritable essence de ce qui est *immanent, intangible et ineffable* :

Cet idéalisme que l'on nous impute, c'est lui seul qui a découvert le Nouveau Monde, c'est à travers lui que notre planète est sortie de son éclipse partielle et s'est projeté sur la conscience de notre peuple, comme la lune se projette sur le soleil ; le nouveau monde a existé dans l'âme hispanique avant que les nouvelles constellations australes aient été vues par les yeux de Colomb...¹⁹⁰

Cet idéalisme espagnol est guidé, comme toute l'histoire du continent américain, par la providence divine, celle qui a gonflé les voiles des caravelles, celle qui a soumis très vite les peuples et les géographies les plus inaccessibles à la colonisation d'une grande nation chrétienne et entreprenante. Contrairement à beaucoup d'intellectuels latino-américains de son époque et même à des Espagnols tels que Castelar ou Pi y Margall¹⁹¹, Zorrilla de San Martín ne croit pas à l'idée de *race latine*, un concept qui manque à son sens de pertinence culturelle et scientifique :

¹⁸⁶ Raimundo LAZO, *Comentario de «Tabaré». Estudio Crítico* in Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, *Tabaré*, Editorial Porrúa, México, 1989, p. 9.

¹⁸⁷ Rubén DARÍO, *Estética de los primitivos nicaragüenses*, *El Centenario*, Tomo 3, op. cit., 1892, p. 197-202.

¹⁸⁸ Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, *Descubrimiento y conquista del Río de La Plata*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892, p. 9.

¹⁸⁹ Rubén DARÍO, *A Colón, España y América*, N° 38, Madrid, 18 de septiembre de 1892, Madrid, Manuel Minuesa de los Ríos, 1892, p. 425-426.

¹⁹⁰ Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, *El idealismo hispánico*, in *Conferencias y Discursos*, Tomo I, Montevideo, Imprenta Nacional Colorada, 1930, p. 224.

¹⁹¹ Cf. Arturo ARDAO, *Latinismo y latinoamericanismo en Castelar y Pi y Margall*, in *América Latina y la latinidad*, México, UNAM, 1993, p. 219-233.

Je ne crois pas, je vais vous l'avouer franchement, à ce qu'il est convenu d'appeler race latine. Il est bien vrai qu'il existe des peuples qui parlent des langues dérivées du latin ; il n'est pas moins certain que cette origine commune du verbe, que cette forme musicale de l'âme constitue effectivement un lien puissant entre ces peuples, et qu'il existe, à l'intérieur de ceux-ci, en Europe et en Amérique, des nations pour lesquelles la langue commune castillane établit un lien indestructible, de même que la langue anglaise pour celles qui la parlent : « english-speaking-folk », disent-elles, peuple de langue anglaise. Mais nous devons convenir que cela ne détermine pas une race au sens ethnologique et physiologique qui sert de base à la classification scientifique des races humaines : il n'existe donc pas, dans la sphère scientifique, une race latine.¹⁹²

L'ambassadeur uruguayen par conséquent n'est pas latino-américaniste mais bien hispano-américaniste dans tous les sens du terme, chacune des nations de l'Amérique hispanique constituant les parties autonomes mais solidaires d'un tout supranational dont le dynamisme repose justement sur les éléments communs entre toutes ces parties :

...Je crois fermement qu'il existe, non une race mais oui une grande nation, où si vous voulez une grande famille hispanique, laquelle, si elle n'a pas comme traits caractéristiques les traits anthropologiques qui distinguent et différencient les diverses races humaine, possède par le biais de la communauté de la langue, de la religion, des coutumes, des traditions, de l'éducation, un élément d'une influence telle dans l'activité fonctionnelle de l'organisme de l'homme, qu'elle peut très bien influencer ce dernier en le modifiant et constituer cette force ou ce dynamisme ou comme vous voudrez l'appeler qui réduit une pluralité originaire à une minorité sociologie, sans amoindrir la personnalité indépendante des unités libres qui composent la première.¹⁹³

La présence de Zorrilla de San Martín pendant les célébrations du IV^e Centenaire de la découverte de l'Amérique est donc amplement justifiée, par ses activités politique et littéraires d'une part et par ses affinités culturelles et religieuses, d'autre part. Après avoir appuyé depuis le parlement de son pays l'élection du président Julio Herrera y Obes (1846-1912), il a été nommé ambassadeur en Espagne et au Portugal au mois d'avril 1891. C'est sa première mission en Europe et comme la plupart de ses homologues latino-américains, ce voyage est rempli d'expectatives personnelles et professionnelles. Ses aspirations, contrairement à celles de Ricardo Palma seront largement satisfaites lors de ce séjour prolongé dans le vieux monde dont il ne rentrera définitivement qu'en 1898. En réalité il a toujours cherché à cultiver dès le début de sa carrière des relations fortes avec l'Espagne, un pays qui entretient par ailleurs des relations très cordiales avec l'Uruguay, tout en lui assurant un flux constant et régulier d'émigrés comme en atteste le nombre très important de délégations consulaires uruguayennes réparties sur le territoire espagnol en 1892.¹⁹⁴ Le rôle de cette émigration d'origine rurale et catholique dans un pays qui a été souvent gouverné par des libéraux laïques n'est pas du tout négligeable. Les aspects économiques ont aussi, on l'a vu, toute leur importance dans cette relation et Zorrilla de San Martín écrira lui-même, dans

¹⁹² Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, *Núñez de Arce*, in *Conferencias y Discursos*, Tomo I, op. cit., 1930, p. 205-206.

¹⁹³ *Ibid.*, p. 206.

¹⁹⁴ Cf. Deuxième partie - I.3. Les délégations hispano-américaines.

une note du 3 janvier 1893 à son ministre de tutelle, que s'il n'a pas pu intervenir directement dans tous les congrès espagnols de 1892, il a essayé surtout d'exercer son influence sur le *Congrès Mercantile* pour susciter l'établissement de nouveaux traités.¹⁹⁵

La réception des œuvres de l'écrivain uruguayen en Espagne a commencé en 1879, lorsque Zorrilla de San Martín a envoyé son premier livre de poésie, *Notas de un Himno* à l'Académie Royale de la Langue et à la revue madrilène la *Ilustración Católica* qui a loué immédiatement l'inspiration de bon aloi et l'originalité de la pensée et de la forme d'un jeune versificateur alors âgé de 20 ans qui allait devenir sans aucun doute l'une des gloires de la littérature sud-américaine, si féconde en poètes de premier ordre.¹⁹⁶ Dès 1884 l'auteur de *La leyenda Patria* a initié une correspondance épistolaire avec Marcelino Menéndez y Pelayo, catholique et originaire de Santander comme lui, qui l'a encouragé dans la poursuite de son oeuvre. En 1885 ses premières consécration littéraires lui ont valu d'être élu membre correspondant de l'Académie Royale de la Langue. La publication de *Tabaré* en 1888 et les *Nuevas Cartas Americanas* de Juan Valera ont contribué finalement à assurer sa notoriété littéraire des deux côtés de l'Atlantique. Si, comme Ricardo Palma, il attache une grande importance à la diffusion de son oeuvre et à sa reconnaissance par les intellectuels péninsulaires, il ne connaîtra pas à Madrid les mêmes déconvenues que l'écrivain péruvien. Au contraire, sa participation à l'Académie Royale en 1892 se déroule sans le moindre incident. Lors de son discours de réception prononcé devant les académiciens espagnols parmi lesquels figurent le Comte de Cheste, Tamayo y Baus, Menéndez y Pelayo, Castelar et Núñez de Arce, il prend la défense de l'institution de Madrid contre tous ceux qui la considèrent comme un organisme autoritaire et ankylosé :

Ainsi je vais contribuer, quoi que modestement, à dissiper l'erreur courante qui consiste à supposer l'Académie Espagnole retranchée derrière les murs lézardés d'une routine vétuste et inaccessible aux palpitations de la vie de notre langue commune. Ici il y a de la place pour tous, je le vois bien...¹⁹⁷

Au cours de l'année 1892, Zorrilla de San Martín prononce une conférence, neuf discours et lit un mémoire au *Congrès Littéraire* de Madrid sur la langue castillane. Il organise et dirige le pavillon uruguayen de l'Exposition Historico-Américaine, rédige des articles de presse, participe à presque toutes les cérémonies et fréquente avec assiduité les réunions littéraires organisées dans les salons privés et publics de la capitale espagnole. Sa prodigalité est telle, dans toutes les branches de la culture, nous dit Antonio Seluja Cecín, que son nom et celui de la République Orientale acquièrent alors un prestige incontestable. Ce n'est pas seulement le poète uruguayen qui explore les richesses culturelles de l'ex-

¹⁹⁵ Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, *Nota del 3 de enero de 1893 al Ministro de Relaciones Exteriores, Archivo del Ministerio de Relaciones Exteriores*, in Antonio SELUJA CECÍN, *op. cit.*, 1997, p. 25.

¹⁹⁶ *El Bien público*, Montevideo, 2 de abril de 1880, Cf. SELUJA CECÍN, *op. cit.*, 1997, p. 14.

¹⁹⁷ Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, *En la Real Academia Española*, in *Conferencias y Discursos*, Tomo I, *op. cit.*, 1930, p. 247.

métropole au cours des célébrations de 1892, mais l'Espagne tout entière qui découvre l'Uruguay à travers lui.¹⁹⁸

La première découverte a lieu le 25 janvier 1892 lorsque l'ambassadeur uruguayen prononce, à l'Ateneo de Madrid, une conférence mémorable sur l'épopée conquérante dans le Río de la Plata, à travers laquelle il réélabore esthétiquement et philosophiquement l'histoire de la conquête et de la colonisation, reprenant le même schéma représentatif qu'il a mis en place dans *Tabaré*, son grand poème épique qu'il cite d'ailleurs à de nombreuses reprises dans son discours.¹⁹⁹ Sa vision providentialiste de l'histoire qui décrit l'Indien américain comme *un être mourant, impassible, triste, nu et solitaire*, abandonné de Dieu au milieu d'une nature riche et exubérante qu'il est incapable de civiliser, lui permet de légitimer l'action espagnole, dont les quelques crimes d'après lui, lorsqu'ils ont eu lieu (davantage dans les régions minières selon lui que dans les colonies agricoles comme le Rio de La Plata) ont été les fruits des circonstances de l'époque et non ceux de l'Espagne.²⁰⁰ Bien qu'il se définisse plutôt comme *un américain du Sud* que comme un *Espagnol d'Amérique* et qu'il revendique dans sa conférence l'utilisation de la première personne, « je », « nous », en imposant ainsi une nécessaire distance à son auditoire espagnol, Zorrilla de San Martín, n'oublie jamais de flatter son public péninsulaire tout en lui assénant une vérité historique, dont il apparaît ainsi, indiscutablement, comme le détenteur légitime, en tant que porte-parole de l'Amérique. Il termine sa démonstration par une conclusion grandiloquente dans laquelle il réaffirme les liens privilégiés qui existent entre l'Espagne et les républiques issues de ses anciennes colonies :

Si par une loi providentielle on peut rompre les liens politiques et il est indispensable de le faire, on ne peut pas rompre et on ne rompra jamais les liens du sang, de la foi, de la langue, des traditions et des gloires qui nous sont communes et qui constituent notre fierté au même titre que les autres gloires nationales.²⁰¹

Cette conférence connaît, bien entendu, un succès immédiat, comme le montrent les réactions dithyrambiques des journalistes espagnols dans la presse madrilène :

Nous ne pouvions que déborder d'enthousiasme en entendant ces accents qui nous venaient de nos filles d'Amérique, prônant l'union de toute la race, et nous gonfler de joie dans l'espoir d'arriver à former un jour une race nombreuse, pleine d'intelligence et pleine, encore plus, de cœur.²⁰²

¹⁹⁸ Antonio SELUJA CECÍN, *Juan Zorrilla de San Martín en España (Con cartas inéditas de escritores españoles de la época)*, Montevideo, Arca, 1997, p. 103.

¹⁹⁹ Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, *Descubrimiento y conquista del Río de La Plata*, Sucesores de Rivadeneyra, Madrid, 1892.

²⁰⁰ *Ibid.*, p. 24.

²⁰¹ *Ibid.*, p. 5-9 et p. 26.

²⁰² Antonio MALATESTA, *Centenario de Colón, España y América, 20 de marzo de 1892*, Madrid, Manuel Minuesa de los Ríos, 1892, p. 113. Les jugements élogieux se multiplient dans la presse de la capitale et notamment dans *El Imparcial*, *la Época*, *La Iberia*, *El Liberal*, *El Demócrata*, *El día*, *La correspondencia* et *La Ilustración Española y Americana*. Cf. Antonio SELUJA CECÍN, *op. cit.*, 1997, p. 36-39.

L'organisateur du cycle de conférences de l'Ateneo, Antonio Sánchez Moguel, encense lui aussi *le charme et la magie de l'éloquence de cet acte de gratitude américaine aussi attendu qu'opportun*.²⁰³ Mais il ne s'agit encore que d'une première manifestation de la faconde et de l'hispanophilie du poète uruguayen en Espagne. Quelques jours plus tard le triomphe de l'Ateneo lui ouvre directement les portes de l'Académie Royale d'histoire dont il devient membre le 1^{er} mars 1892. Lors de son discours de réception, le 9 mars, il exalte le rôle des spécialistes en sciences historiques et de leurs annexes, lesquels constituent selon lui le patrimoine intellectuel d'une grande nation : *les géographes, les chronologistes, les ethnographes, les archéologues et les paléographes*.²⁰⁴ Le 27 mars 1892, à l'Académie Royale de Jurisprudence et de Législation, Zorrilla de San Martín répond à une sollicitude du délégué guatémaltèque José María Carrera en improvisant un discours au nom du corps diplomatique latino-américain. Rappelant le rôle historique prépondérant de l'Espagne, une nation qui avec la prise de Grenade et la découverte de l'Amérique a fait basculer l'Europe du Moyen-Âge vers la modernité, il évoque à nouveau la marche providentielle du peuple espagnol, un peuple élu qui a défendu la foi chrétienne face à l'islam, en portant *la croix, l'épée, le cœur, et le drapeau de la civilisation chrétienne*.²⁰⁵ Le 14 mai 1892, lors de l'inauguration du nouveau siège madrilène de la *Unión Iberoamericana*, le représentant uruguayen s'adresse à nouveau à une assemblée mixte, composée d'hommes politiques et d'intellectuels des deux continents, devant lesquels il défend encore l'idée que l'exaltation de l'indépendance américaine n'est pas incompatible avec la célébration des gloires de l'Espagne car il est impossible, selon lui, de rompre *les liens du sang, de la foi et de la langue*.²⁰⁶ Le 12 octobre 1892, devant l'esplanade du monastère de La Rábida, c'est finalement l'apothéose. Juan Zorrilla de San Martín prononce alors *El Mensaje de América*, son discours le plus parfait de 1892, selon Antonio Seluja Cecín qui ne comprend pas, cependant, qu'il soit si peu commenté dans la presse espagnole de l'époque.²⁰⁷ Il s'agit d'une composition très lyrique et métaphorique à travers laquelle l'ambassadeur se présente comme le porte-parole d'une Amérique qui voudrait adresser un message d'amour et de gratitude à l'Espagne. Le texte a été préparé pour une occasion solennelle, la cérémonie la plus emblématique sans doute des célébrations de 1892. L'orateur invoque le génie invisible des poètes de l'antiquité, l'esprit sonore de la nature omniprésente et la providence divine qui allume le feu sacré du génie dans l'esprit des hommes. Davantage peut-être que le contenu

²⁰³ Antonio SÁNCHEZ MOGUEL, *Los americanos en el Ateneo*, in *El Centenario*, Tomo I, *op. cit.*, 1892, p. 226-227.

²⁰⁴ Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, *En la Real Academia de la Historia*, in *Conferencias y Discursos*, Tomo I, *op. cit.*, 1930, p. 250-251.

²⁰⁵ Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, *Discurso en la Real Academia de Jurisprudencia y Legislación*, in Antonio SELUJA CECÍN, *op. cit.*, 1997, p. 43-44.

²⁰⁶ Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, *Discurso in Sociedad Unión Iberoamericana...*, *El Centenario*, Tomo I, Tipografía de « El progreso Editorial », Madrid, 1892, p. 388-389.

²⁰⁷ Antonio SELUJA CECÍN, *op. cit.*, 1997, Note 94, p. 53

emphatique de ses paroles, ce sont ses paroles elles-mêmes, sonores et mélodieuses qui semblent captiver l'auditoire. Rubén Darío se souviendra longtemps aussi de sa *chevelure noire et abondante s'agitant dans l'émotion des harangues*, de son bras droit se hissant au dessus du public *comme pour jeter, pour répandre, pour arroser* avec des phrases.²⁰⁸ Lors d'un lunch offert le même jour par le marquis de Medina au corps diplomatique latino-américain, Zorrilla de San Martín se lance dans une nouvelle envolée lyrique qui donne encore une fois toute la mesure de son incroyable verve :

Je voudrais, messieurs, posséder cette voix colossale, ce premier vagissement du monde à sa naissance, pour saluer en son nom notre mère l'Espagne : la rumeur des océans qui fouettaient les côtes primitives solitaires et immenses ; le frémissement des forêts vierges, secouées par le vent, par le souffle même de Dieu qui a poussé les caravelles ; le grondement de nos volcans, tributaires ardents du ciel, et de nos fleuves magnifiques, tributaires de la mer ; tout ce qui est grand et sublime et splendide, pour saluer en ce moment, dans un langage sans précédents la patrie de la femme géniale qui a su comprendre Colomb, qui a prononcé avec lui la bénédiction qui a rempli l'abîme de lumière, et qui, en déchirant les brumes qui enveloppaient la mer ténébreuse et qui faisaient de notre planète un astre éclipsé, a lancé cet homme illuminé vers les espaces, comme une étoile qu'elle aurait détachée de son génie.²⁰⁹

Deux semaines plus tard, le 25 octobre 1892, il prononce un nouveau discours pour l'Inauguration du *Congrès Juridique Ibéro-Américain* de Madrid. Il s'agit pour lui de répondre à l'allocution préliminaire et diplomatique de Cánovas del Castillo tout en révélant ses compétences en matière de droit international. L'exercice est moins emphatique et plus technique, mais il lui permet d'exprimer ses idées sur la guerre, sur le droit des personnes et sur les arbitrages internationaux, des thématiques très importantes pour un petit pays comme l'Uruguay, coincé entre de grandes nations souvent belligérantes. Il défend aussi sa conception d'une nation ibéro-américaine dotée d'une véritable cohésion qui transcende le lien politique et les intérêts nationaux et qui pourrait servir de base selon lui à la constitution d'une grande société mondiale garante du droit international.²¹⁰

Deux jours plus tard, le 27 octobre 1892, sollicité par Rafael María de Labra qui ne voudrait pas que son congrès constitue *la seule exception défavorable*²¹¹, l'ambassadeur accepte de faire un discours pour la clôture du *Congrès Pédagogique Hispano-Portugais-Américain* dont il est l'un des vice-présidents. Il s'agit pour lui, cette fois, de répondre au

²⁰⁸ Rubén DARÍO, *Juan Zorrilla de San Martín in Cabezas, pensadores y artistas, políticos, Obras Completas*, Vol. XXII, Madrid, Mundo Latino, 1919, p. 22.

²⁰⁹ Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, *Brindis pronunciado por el doctor Zorrilla de San Martín en La Rábida*, El Bien de Montevideo, 10 de noviembre de 1892 - Cf. Antonio SELUJA CECÍN, *op. cit.*, 1997, p. 100.

²¹⁰ Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, *Derecho Internacional, in Conferencias y Discursos*, Tomo I, *op. cit.*, 1930, p. 117-150.

²¹¹ Rafael María de LABRA, *Carta del 26 de octubre de 1892 de Rafael M. de Labra a Juan Zorrilla de San Martín* - Cf. Antonio SELUJA CECÍN, *op. cit.*, 1997, p. 59.

discours de Labra sur *l'intimité ibéro-américaine*²¹², au nom des représentants de l'Amérique hispanique dont il devient à nouveau le porte-parole. Après avoir rappelé sa propre définition de la *famille ibérique*, en reprenant ses images habituelles, l'orateur reconnaît l'importance de l'éducation pour les jeunes républiques hispano-américaines tout en soulignant que son pays, l'Uruguay, est l'un des plus avancé du continent en la matière, aussi bien au niveau de l'instruction publique que de l'enseignement privé.²¹³ En effet, quoiqu'il s'agisse d'un pays très jeune, dont l'université a moins d'un demi-siècle, une grande réforme scolaire a été mise en place depuis quelques décennies. Elle a permis notamment l'instauration de l'école publique et obligatoire depuis 1877, la modernisation du système universitaire, le développement de l'enseignement secondaire et la création de l'enseignement technique. Pour Juan Zorrilla de San Martín, l'héritage hispanique a joué aussi un rôle très important dans ce domaine :

Jusqu'à hier, encore, Messieurs, l'histoire pédagogique de l'Espagne et de l'Amérique n'a été qu'une seule histoire. Pendant toute la période coloniale et pendant le premier demi-siècle de l'indépendance des Etats américains, la tradition, les méthodes et l'esprit espagnols ont informé le mouvement pédagogique dans toute la famille hispanique des deux côtés de la mer. Là encore, comme partout ailleurs, la métropole a donné à ses colonies tout ce qui lui était exigible, c'est-à-dire tout ce qu'elle avait, et nous serions ingrats, nous les Etats américains, si en abordant l'éducation, nous ne nous souvenions pas de celle que nous avons reçu en héritage de la mère patrie...²¹⁴

L'orateur prône l'unité du monde hispanique dans le domaine pédagogique mais considère cependant que toute science est transitoire, perfectible et que tout héritage passé doit être aussi analysé, réévalué et adapté par le présent. Il mélange adroitement les concepts de science et de progrès et les référents moraux et religieux qui sont les siens et ceux de son époque, exaltant les vertus du travail et de l'effort qui permettent de lutter, selon lui, contre *les forces brutales de la nature* et en particulier contre *la paresse, la sensualité, l'égoïsme, la faiblesse de caractère et l'absence de foi*.²¹⁵

Le lendemain, le 28 octobre 1892, Zorrilla de San Martín se retrouve à nouveau devant un auditoire au Théâtre Royal de Madrid où il est invité pour une soirée philanthropique organisée au bénéfice des enfants pauvres et abandonnés du dispensaire d'Alphonse XII. Dans son discours consacré à l'exaltation de l'*idéisme hispanique*, il défend d'autres vertus commune héritées de la culture et des traditions espagnoles : l'esprit de charité, le cœur, la foi, la parole, l'enthousiasme, la passion parfois proche de la folie mais qui a guidé les grands héros espagnols et les gouvernants qui les ont appuyés, leur permettant de

²¹² Rafael María de LABRA, *La intimidad ibero-americana*, in *Congreso Pedagógico Hispano-Americano-Portugués*, op. cit., 1893, p. 259-291.

²¹³ Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, *Congreso Pedagógico*, in *Conferencias y Discursos*, Tomo I, op. cit., 1930, p. 199.

²¹⁴ *Ibid.*, p. 203-204.

²¹⁵ *Ibid.*, p. 205 et p. 212-213.

voir, avant les autres, *la réalité invisible des choses*. La reine Isabelle la Catholique est présentée comme l'incarnation de l'idéal, « la femme archange », la messagère de Dieu qui a tracé à l'aide de Christophe Colomb le *destin manifeste* du peuple hispano-américain.²¹⁶

Entre le 31 octobre et le 10 novembre 1892 Zorrilla de San Martín participe au *Congrès Littéraire Hispano-américain* dont il préside la section consacrée à la philologie et pour lequel il a rédigé lui-même un mémoire sur la langue castillane qu'il lit au cours d'une séance publique.²¹⁷ Il défend dans ce texte l'idée qu'il faut préserver la langue commune des peuples hispano-américains d'abord pour des raisons démographiques, l'Amérique comptant désormais plus d'hispanophones que l'Espagne et devenant garante elle aussi de la conservation et de la propagation de la langue, notamment auprès des populations très hétérogènes issues des immigrations massives de la fin du siècle. Pour lui l'unité linguistique est synonyme de prospérité et de progrès tandis que la multiplicité des langues entraîne *l'isolement, l'ignorance et la barbarie* comme le montrent par exemple l'histoire de l'Empire Romain ou celle des peuples indigènes de l'Amérique précolombienne. Comme dans la plupart de ses discours les détails techniques ou les arguments rationnels s'estompent régulièrement devant la puissance des déclamations et des images très lyriques qui garantissent toujours le même succès au poète face à son auditoire :

Telles les étoiles, dont le halo argenté semble se diluer dans les premières teintes de l'aurore, les langues primitives de l'Amérique disparurent au lever du jour splendide de notre langue castillane... Prétendre rétrograder depuis cette lumière méridienne sinon jusqu'à la nuit de la barbarie, du moins jusqu'au vague crépuscule dans lequel se trouvaient les dialectes des peuples modernes lorsque les influences grecques et latines luttèrent pour leur donner une langue en fécondant les germes des peuples aujourd'hui civilisés, cela reviendrait à renoncer sans raison aucune à l'héritage providentiel des siècles.²¹⁸

Les discours constituent donc, sans nul doute, la forme d'expression privilégiée de Zorrilla de San Martín au cours des célébrations du IV^e Centenaire. Il s'agit d'un art dont l'esthétique et la pratique sont très valorisées à son époque. L'éloquence est considérée comme une forme d'intelligence et le lyrisme, l'emphase, les métaphores, la rhétorique, comme des auxiliaires incontournables de l'idée. L'orateur, occupe ainsi, en s'appropriant la parole publique, un espace très souvent déserté par les voix latino-américaines du fait de leur infériorité numérique pendant les cérémonies commémoratives espagnoles.

Les références à ces discours sont nombreuses aussi bien dans les journaux et revues espagnols que dans la presse uruguayenne pour laquelle l'orateur sert souvent lui-même de correspondant. A Madrid on lui réclame également des contributions écrites sur la participation de son pays à l'*Exposition Historico-Américaine* ou sur l'histoire de la conquête et de la colonisation du continent américain. Il publie ainsi un article en septembre 1892 pour *El Liberal*, dans lequel il décrit *l'état rudimentaire* dans lequel se trouvaient les habitants

²¹⁶ *Ibid.*, p. 225-239.

²¹⁷ Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, *Memoria*, in *Congreso Literario...*, op. cit. 1892, p. 280-286.

²¹⁸ *Ibid.*, p. 284.

primitifs du Rio de La Plata au moment de l'arrivée de Espagnols. L'indien est présenté comme un être nu, sauvage et nomade, semblable dans son attitude aux autruches ou aux tigres qui peuplent encore au XIX^e siècle les collines de son pays. C'est pour cela que le pavillon uruguayen de l'Exposition de Madrid ne contient, selon lui, que *des flèches, des silex, des haches, des massues de pierre, des mortiers primitifs et des fragments d'une céramique grossière et rudimentaire*.²¹⁹ Antonio Sánchez Moguel, l'organisateur du cycle de l'Ateneo qui est aussi rédacteur de *La Ilustración Española y Americana*, lui ouvre à deux reprises les pages de cette prestigieuse revue dans laquelle Juan Zorrilla de San Martín publie d'abord, le 30 juillet 1892, un article sur les conférences de l'Ateneo consacrées au Mexique²²⁰, puis le 30 septembre, un essai sur Montevideo et son fondateur, le lieutenant-général Bruno Mauricio de Zabala.²²¹ Ce numéro de la revue est largement consacré à l'Uruguay et à son illustre ambassadeur (dix pages sur vingt) : on y trouve, en outre, une synthèse élogieuse d'Angel Stor sur la conférence du diplomate uruguayen à l'Ateneo, des illustrations photographiques variées de Montevideo, une note biographique et un portrait de l'orateur aux côtés du président Julio Herrera y Obes et des extraits significatifs du livre *Tabaré*.²²² A travers cette publication les Espagnols rendent en quelque sorte la pareille à celui des représentants hispano-américains qui se montre le plus éloquent et le plus dithyrambique à l'égard de la « Mère Patrie » lors des cérémonies commémoratives. Celles-ci représentent en définitive une formidable aubaine dans la carrière littéraire et diplomatique de l'écrivain uruguayen qui conquiert alors une indiscutable notoriété auprès du public péninsulaire.

Si l'année 1892 correspond certainement à la période d'activité littéraire et de solennités la plus intense de son existence, c'est aussi comme pour ces homologues latino-américains une époque de rencontres humaines, diverses et fructueuses. Les entrevues ont lieu d'abord dans les salons de l'Académie, de l'Ateneo, de la *Unión Iberoamericana*, chez le président du conseil ou lors des banquets célébrés en l'honneur des délégués d'Outre-Atlantique. Chez le comte de Cheste, Juan de la Pezuela, le directeur de l'Académie Royale, il est convié à lire des poèmes intimes devant un public choisi. Invité aussi comme Rubén Darío chez Juan Valera et Emilia Pardo Bazán, il y fréquente en particulier Marcelino Menéndez Pelayo, Gaspar Núñez de Arce, Manuel del Palacio, José Alcalá Galiano et le poète Salvador Rueda. A Madrid il fait bien entendu la connaissance d'Emilio Castelar, le grand tribun espagnol de l'époque et aussi *le moins académicien des académiciens*. Mais il est déçu par

²¹⁹ Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, *Uruguay, El Liberal*, Año XIV, N° 4878, Madrid, 29 de octubre de 1892, p. 2.

²²⁰ Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, *La conferencias sobre Méjico en el Ateneo, La Ilustración Española y Americana*, Año XXXVI, N° XXVIII, Madrid, 30 de julio de 1892, *op. cit.*, 1892, p. 55-58.

²²¹ Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, *Montevideo y su fundador, Teniente General D. Bruno Mauricio de Zabala, La Ilustración Española y Americana*, Año XXXVI, N° XXXVI, Madrid, 30 de septiembre de 1892, *op. cit.*, 1892, p. 200-201.

²²² *Ibid.*, p. 195-206.

l'orateur dont il n'entrevoit plus en 1892 que *les ruines*. Castelar n'est plus mais n'a jamais été non plus, d'après lui, un modèle d'éloquence : il ne parle pas, il récite des discours toujours appris par cœur; il est théâtral mais il ne communique pas avec son auditoire et ses idées sont toujours des *choses secondaires*. Zorrilla de San Martín se montre beaucoup plus admiratif, en revanche, devant des personnalités telles que Menéndez y Pelayo, Cánovas del Castillo ou Juan Valera, des hommes remplis d'idées lumineuses, *précises, positives*.²²³ Ils incarnent parfaitement cette Espagne qu'il est venu chercher à l'occasion du IV^e Centenaire, un modèle historique chrétien et traditionaliste ouvert à toute la grande famille ibérique dispersée des deux côtés de l'Atlantique. Il retrouve également ce modèle dans la ville de Tolède, *la plus belle, la plus caractéristique et la plus suggestive* des cités qu'il visite lors de son périple de 1892. Ce qu'il voit de merveilleux dans cette ville, c'est quelque chose qu'il ressent en lui-même, comme une *grande projection dans son esprit, comme l'ombre d'une grande chose projetée par le coucher du soleil*.²²⁴

Comme le poète uruguayen est venu célébrer les grandeurs du passé, toutes les images qui constituent la matière principale de ses articles, de ses conférences et de ses proclamations emphatiques devant le public espagnol sont construites selon une rhétorique du contraste : l'ombre et la lumière, la gloire et la décadence, le calme et le tumulte, le désert et la civilisation, la nuit et le jour. Selon ce schéma l'Espagne contemporaine apparaît souvent, en fait, malgré son passé glorieux, comme une ombre, comme un vestige d'elle-même. Ses habitants semblent parfois être devenus accessoires et silencieux. Ils s'exilent vers d'autres mondes. L'Amérique au contraire, née de l'obscurité préhispanique et de la solitude sauvage s'est enrichie du peuplement et de la culture espagnols. Elle conserve à la fois toute la vigueur de sa jeunesse naturelle et tout le patrimoine que lui ont légué les colons. Elle est présentée comme une terre promise toujours susceptible d'être fécondée par un christianisme rédempteur. Si les pensées de Zorrilla de San Martín coïncident la plus part du temps avec celles des conservateurs espagnols elles évoquent donc aussi l'idée hispano-américaniste de régénérescence que partagent également des libéraux tels que Rafael María de Labra. L'union hispano-américaine est l'un des facteurs possible de cette régénérescence de la civilisation ibérique et tandis que l'Espagne demeure, malgré son affaiblissement actuel, le cerveau de l'opération, l'Amérique en constitue sans aucun doute le corps et le cœur.²²⁵

Trois constantes, lyriques, philosophiques et spirituelles, orientent finalement tout le discours de Zorrilla de San Martín lors des célébrations espagnoles : le providentialisme historique (la conquête et l'extinction des races primitives de l'Amérique sont l'expression de la volonté divine) ; la fidélité inébranlable aux traditions hispaniques (langue, religion, coutumes, idée de race ou de famille hispano-américaine) ; et la tentation récurrente de

²²³ Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, *Conversando sobre Castelar (1899) in Resonancias del Camino*, Tomo II, Montevideo, Imprenta Nacional Colorada, 1930, p. 205-227.

²²⁴ Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, *Toledo in Resonancias del Camino*, Tomo II, *op. cit.*, 1930, p. 81-82.

²²⁵ Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, *Descubrimiento y conquista del Río de La Plata*, *op. cit.*, 1892, p. 26.

l'éloquence, cet auxiliaire de l'esprit, cet outil de séduction et de persuasion qu'il sait manier à merveille. C'est cette forme d'expression qui constitue en fin de comptes son apport le plus significatif à l'hispano-américanisme latino-américain qui s'exprime en Espagne en 1892 et qui équivaut donc chez lui à une prise de parole effective conduisant à une réappropriation ou réélaboration latino-américaine de l'idéal hispanique romantique et conservateur.

III-5. Soledad ACOSTA DE SAMPER : Histoire, femmes, christianisme et modernité.

Soledad Acosta de Samper (1833-1913) est l'une des intellectuelles latino-américaines les plus marquantes du XIX^e siècle. Journaliste, traductrice, critique littéraire, historienne, auteure de romans, de tableaux de mœurs, de biographies, d'essais, de pièces de théâtre, de chroniques de voyages et de nombreuses lettres adressées aux plus importantes personnalités de son temps, c'est une femme d'exception qui a déjà consacré, au moment des célébrations du IV^e Centenaire, près de 40 ans de son existence à l'écriture²²⁶. Il ne s'agit pas pour elle d'une occupation fortuite mais d'une véritable activité professionnelle ce qui n'est pas courant à l'époque. A travers son œuvre abondante et variée elle défend notamment la place de la femme dans la société moderne où elle est appelée, selon elle, à jouer un rôle de plus en plus prépondérant, en particulier pour *adoucir les mœurs, moraliser et christianiser les sociétés, c'est-à-dire leur donner une civilisation adéquate aux besoins de l'époque et en même temps préparer l'humanité pour l'avenir*.²²⁷ Sur ce terrain la déléguée colombienne juge que les républiques hispano-américaines se trouvent à un stade plus avancé que leur ancienne métropole car dès leur fondation elles ont cherché à donner aux femmes *une meilleure éducation et une place plus importante dans la vie sociale*.²²⁸ Elle s'appuie pour affirmer cela sur les observations de Concepción Arenal (1820-1893), présidente d'honneur du Congrès Pédagogique de Madrid, qui estime pour sa part que si *en Espagne l'éducation des garçons est négligée, on peut dire que celle des filles n'existe pas*.²²⁹ La déléguée latino-américaine remarque qu'en Colombie, en revanche, des progrès significatifs ont été réalisés, notamment dans les *Ecoles Normales* ouvertes aux jeunes filles, de même qu'à l'*Académie de Musique*, à l'*Ecole de Télégraphie* et même à l'*Ecole de Médecine*. D'une manière générale et contrairement à ce qui se passe dans les sociétés anglo-saxonnes et surtout aux Etats-Unis, la femme dans le monde hispanique, d'après Acosta de Samper, reste souvent considérée,

²²⁶ Elle aura publié à la fin de sa vie plus d'une vingtaine de romans, une cinquantaine de nouvelles et des centaines d'articles et d'essais en tout genre.

²²⁷ Soledad ACOSTA DE SAMPER, *Misión de la Escritora en Hispano-América* in *La mujer en la sociedad Moderna*, Garnier Hermanos, Paris, 1895, p. 381-382. (Reprise d'un article publié le 15 octobre 1889 dans la revue *Colombia Ilustrada*).

²²⁸ *Ibid.*, p. 382

²²⁹ Soledad ACOSTA DE SAMPER, *La mujer española según doña Concepción Arenal*, in *La mujer en la sociedad Moderna*, op. cit., 1895, p. 373.

malgré tout, comme *un être inférieur*, comme *un enfant*, comme *une servante* ou *un ornement*. Pourtant, ces sociétés nouvelles déployées sur les terres australes de l'Amérique et qui n'ont pas encore fini se construire à la fin du XIX^e siècle, ont tout à attendre selon elle de l'instruction des femmes :

La moralisation des sociétés hispano-américaines, aigries par de longues séries de révolutions, de désordres et de mauvais gouvernements, repose incontestablement sur l'action des femmes, dont l'influence en tant que mères des futures générations, en tant qu'institutrices des enfants qui commencent à grandir et en tant qu'écrivaines qui doivent diffuser les bonnes idées dans la société, devra sauver celle-ci et la mettre sur le bon chemin.²³⁰

Lorsqu'elle arrive en Espagne en 1892 en tant que représentante officielle de son pays au IX^e Congrès des Américanistes de La Rábida, l'intellectuelle colombienne n'en est pas à son premier voyage en Europe. D'origine écossaise par sa mère et fille d'un héros de l'indépendance, le général Joaquín Acosta, lui aussi historien, géographe et diplomate, Soledad Acosta de Samper a toujours vécu dans une classe sociale privilégiée, voyageant régulièrement et jouissant d'une éducation exceptionnelle au milieu des cercles culturels les plus raffinés. Elle a quitté une première fois la ville de Bogotá à l'âge de 12 ans pour séjourner d'abord au Canada, à Halifax, auprès de sa grand-mère maternelle, puis à Paris où elle s'est installée avec ses parents de 1846 à 1850, participant très jeune à des réunions scientifiques et littéraires en présence de grands intellectuels européens tels que Alexander von Humboldt (1769-1859), Jean-Baptiste Boussingault (1801-1887) ou Jules Michelet (1798-1874). De retour en Colombie elle a épousé en 1855 l'écrivain et politicien José María Samper (1828-1888) avec lequel elle est revenue habiter en France entre 1858 et 1863. C'est à cette période qu'elle a initié ses activités publiques en tant que correspondante à Paris de deux importantes publications littéraires colombiennes *El Mosaico* et la *Biblioteca de Señoritas* et du journal péruvien *El Comercio de Lima*. Comme d'autres femmes de son temps, elle a d'abord usé de pseudonymes pour se protéger vis-à-vis des préjugés des lecteurs qui considéraient que les femmes n'avaient pas à se mêler de la vie publique.²³¹ Dans ses premiers textes parisiens elle décrivait pour ses compatriotes les coutumes et les modes européennes tout en les informant régulièrement des nouveautés littéraires et musicales.²³² Cette expérience internationale semble avoir été très importante pour elle, tant au niveau personnel que professionnel, notamment pour l'aider à créer par la suite des images alternatives à sa propre subjectivité d'écrivaine. Au cours de ce séjour européen elle a parcouru le territoire français aux côtés de son mari mais aussi l'Espagne, l'Angleterre,

²³⁰ Soledad ACOSTA DE SAMPER, *Misión de la Escritora en Hispano-América in La mujer en la sociedad Moderna*, op. cit., 1895, p. 383-386.

²³¹ Cf. Nina SCOTT, *He Says, She Writes : Narrative Collaboration in Soledad Acosta de Samper's 'Dolores'*, in *Mujer, Sexo y Poder en la Literatura Femenina Iberoamericana del S. XIX*. Valladolid, Ed. Joanna Courteau. Universitas Castellae, 1999, p. 83-89.

²³² Soledad ACOSTA DE SAMPER, *Revista Europea / Andina, Ecos de Europa, Revista Parisiense : Modas y teatro, Cuadros sinópticos de la Literatura Francesa por Aldebarán*, in *El Mosaico*, Bogotá, 1859-1864.

l'Italie, la Suisse, l'Allemagne et la Belgique, comme en atteste le récit de voyages publié en 1862 par José María Samper : *Viajes de un Colombiano en Europa*.²³³ Ce livre, motivé par un souci didactique que l'on retrouve également dans toute l'œuvre de Soledad Acosta de Samper, reflète cette volonté commune à de nombreux idéologues latino-américains du XIX^e siècle, de contribuer à la construction nationale de leurs républiques respectives en étudiant au préalable les modèles européens transmissibles à l'Amérique.

Revenue dans son pays, après un séjour transitoire de quelques mois au Pérou, elle a continué d'écrire, tout en élevant ses quatre enfants et en assistant son époux dans ses importantes activités politiques et dans les différents journaux dont il a assumé la direction. C'est à cette époque qu'elle a publié ses premiers romans, *Dolores* (1867), *Teresa la Limeña* (1868), *El corazón de la mujer* (1869), *Laura* (1870) et *Constancia* (1871), des œuvres sentimentales d'inspiration catholique et romantique à la fois, dans lesquelles ses héroïnes sont des femmes résignées et soumises aux lois du destin et aux règles de la vie conjugale. A la même époque elle a fait paraître aussi à Bogotá ses *Novelas y cuadros de la vida sur-americana* (1869), un livre dédié à son père le général Acosta et dans lequel elle manifestait déjà son attirance (qui n'a cessé de croître par la suite) pour les récits historiques et sa conception pédagogique voire moraliste de la littérature. Le texte de la préface, écrit par son mari, est révélateur encore une fois de la difficulté des femmes à assumer pleinement au XIX^e siècle leur métier d'écrivaines et leur fonction d'intellectuelles dans une société gouvernée par les hommes :

*Mon épouse ne s'est jamais enorgueillie de ses écrits littéraires, qu'elle considère comme de simples essais [...]. L'idée de faire une édition, sous forme de livre, des nouvelles et tableaux qu'elle a écrits dans la presse en se faisant connaître sous les pseudonymes de Bertilda, Andina et Aldebarán est exclusivement mienne, et j'ai même dû lutter contre la sincère modestie de ce si cher auteur pour obtenir son consentement. [...] Les motifs [de ma décision] sont simples. Étant la fille de l'un des hommes les plus utiles et les plus éminents qu'a produit ma patrie, le général Joaquín Acosta [...] elle a désiré ardemment se rendre le plus digne possible du nom qu'elle porte, non seulement comme mère de famille mais aussi comme fille de la noble patrie colombienne ; et puisque son sexe ne lui permettait pas de rendre d'autres genres de services à notre patrie, elle a cherché dans la littérature depuis plus de quatorze ans, un moyen de coopération et d'activité. J'ai voulu, pour ma part, que mon épouse contribue avec ses efforts, même modestes, à l'œuvre commune de la littérature que notre jeune république est en train de composer, pour maintenir d'une certaine manière la tradition du patriotisme de son père et j'ai décidé que si mes concitoyens peuvent trouver un certain mérite dans les écrits de mon épouse, ceux-ci peuvent servir à mes filles comme un nouveau titre de considération de la part de ceux qui n'ont pas oublié et n'oublieront pas le général Acosta.*²³⁴

En 1869 c'était donc José María Samper qui devait justifier aux yeux du public les activités littéraires de sa femme en les assumant comme des prérogatives personnelles,

²³³ José María SAMPER, *Viajes de un colombiano en Europa*, Paris, Imp. de E. Thunot, 1862.

²³⁴ José María de SAMPER, *Dos palabras al lector, 5 de octubre de 1869* (préface) in Soledad ACOSTA DE SAMPER, *Novelas y cuadros de la vida sur-americana*, Gante, Imp. de E. Vanderhaeghen, 1869.

légitimées aussi d'après lui par les vertus familiales (en tant que mère et fille exemplaire) de l'intéressée et par l'absence de prétentions littéraires de sa part. Il a ainsi « couvert », tant qu'il vivait auprès d'elle²³⁵, les ardeurs intellectuelles de sa compagne qui a continué d'exercer sa profession de journaliste et d'écrivaine en dirigeant et rédigeant parfois presque intégralement elle-même les contenus de publications telles que *La Mujer* (1878-1881), *La Familia*, *Lecturas para el Hogar* (1884-1885) ou *El Domingo de la Familia Cristiana* (1889-1890). La religion, la morale, le théâtre, la mode, l'histoire, l'anthropologie, la science médicale et la politique ont été pendant de nombreuses années les thèmes favoris de ses essais et de ses chroniques. Soledad Acosta de Samper est devenue de ce fait, au fil du temps, l'une des rédactrices les plus prolifiques de toute l'Amérique latine. A travers des récits et des biographies historiques²³⁶ mais aussi de grandes fictions littéraires elle s'est attachée à reconstruire les grands épisodes de l'histoire nationale colombienne en particulier dans des romans tels que *Una familia patriota* (1885), *Los piratas de Cartagena* (1886) *Episodios novelescos de la historia patria : la insurrección de los comuneros* (1887) et *Una holandesa en América* (1888). Appartenant à la même génération que Vicente Riva Palacio ou Ricardo Palma, la déléguée colombienne partage avec ces auteurs l'idée que la littérature doit répondre au double objectif de *divertir* et d'*enseigner* tout en contribuant à renforcer l'imaginaire national. Elle diffère radicalement des deux hommes en revanche sur le plan politique et religieux et s'inscrit pour sa part dans la lignée conservatrice des « régénérateurs » de son pays qui depuis 1880 ont contribué à freiner la laïcisation de la société et à resserrer les liens avec l'église catholique.²³⁷ Sa vision de l'histoire se rapproche davantage en ce sens de celle de Zorrilla de San Martín. Elle est animée par un idéal romantique et chrétien qui l'incite à louer la conquête et la colonisation espagnole en Amérique qu'elle décrit comme une grande épopée inspirée par la providence divine. D'après Jorge Orlando Melo (qui juge ses recherches historiques comme des travaux beaucoup moins rigoureux que ceux de son jeune homologue Ernesto Restrepo Tirado, présent également à Madrid en 1892) Soledad Acosta de Samper reconstruit parfois, autour des événements qu'elle raconte, les pensées et les intentions des personnages et invente ce qu'elle ne connaît

²³⁵ José María de Samper est mort en 1888.

²³⁶ Soledad ACOSTA DE SAMPER, *Biografías de hombres ilustres o notables relativas a la época del Descubrimiento, Conquista y Colonización de la parte de América denominada actualmente EE.UU. de Colombia*, Bogotá, Imprenta de la Luz, 1883.

Soledad ACOSTA DE SAMPER, *Episodios novelescos de la historia patria : la insurrección de los comuneros*, Bogotá, Imprenta de la Luz, 1887.

²³⁷ La « Régénération » (1880-1895) est une étape importante de l'histoire colombienne correspondant à la construction de l'Etat national moderne. Les présidents Rafael Núñez (1825-1894) et Miguel Antonio Caro (1843 -1909) sont les figures emblématique de cette période marquée par la rédaction d'une constitution conservatrice instaurant le régime présidentiel, une organisation administrative centralisée, le renforcement de la banque nationale, la création d'une armée nationale professionnelle et le rapprochement avec l'Eglise Catholique notamment dans les domaines de l'éducation et de la censure. C'est aussi une époque instable traversée par de continuelles guerres civiles.

pas, préconisant davantage la recherche de la vraisemblance que la quête de l'exactitude historique :

...nous n'altérerons jamais les faits que l'histoire présente comme ayant eu lieu véritablement; mais là où nous ne suivrons pas toujours l'histoire, c'est dans le caractère fréquemment erroné des personnages et dans les mobiles qui les ont conduits à exécuter tel ou tel acte ; nous rechercherons en tout cas la probabilité et la vraisemblance.²³⁸

Cette tendance à confiner l'histoire dans une perspective littéraire et didactique est encore très fréquente à la fin du XIX^e siècle même si à cette période, comme l'explique Vicente Riva Palacio à l'Ateneo de Madrid, les études historiques sont en train de basculer vers les modèles philosophiques et méthodologiques des sciences sociales.²³⁹ C'est sans doute la persistance du processus de construction des nouvelles nations hispano-américaines qui explique en grande partie la permanence de cette conception de l'histoire. Il s'agit d'une part de légitimer les épisodes décisifs du passé récent tout en créant les fondements d'une cohésion nationale, s'appuyant sur des valeurs et des symboles partagés par les nouvelles collectivités. C'est pourquoi les historiens se raccrochent encore très souvent à des représentations idéalistes et romantiques et s'intéressent tout particulièrement aux biographies des héros de l'indépendance, aux grandes batailles et aux événements exemplaires de la constitution des Etats américains.

Cette histoire parabolique et mythique est aussi une histoire de femmes, selon Acosta de Samper. Pendant que les hommes se consacrent à la politique et à la guerre, les femmes assurent l'avenir des générations. C'est dans ces aspects de l'histoire, traditionnellement négligés jusque lors, qu'elle apporte sans doute sa touche personnelle la plus intéressante. Si dans ses premiers romans les femmes semblaient toujours prisonnières de leur soumission inconditionnelle au schéma de représentation classique (fragilité, résignation, manque d'ambition personnelle, docilité, soumission, absence de volonté et de désir), elles ont occupé progressivement au cours de sa vie une place de plus en plus importante et active dans ses études sociales et historiques. Abandonnant son romantisme littéraire dans des essais plus pragmatiques à travers lesquels elle prétend souligner l'apport inestimable des femmes au développement des sociétés anciennes et modernes, elle s'intéresse désormais à tous les pays et à toutes les périodes de l'histoire, de Madame Lafayette à Georges Sand, de Sor Ines de La Cruz à Emilia Pardo Bazán. Elle réunira en 1895 une grande partie de ces textes

²³⁸ Cf. Jorge ORLANDO MELO, *Historiografía colombiana : realidades y perspectivas*, Medellín, Editorial Marín Vieco, 1996, p. 57.

²³⁹ « La période scientifique dans laquelle se trouve aujourd'hui l'humanité, a donné une nouvelle orientation aux études et aux écrits sur l'histoire. L'histoire n'est plus le récit narratif, simple ou compliqué, d'événements commentés avec plus ou moins de profondeur et de réussite, accompagnés parfois, comme dans les anciens contes moraux, de conseils et d'avertissements destinés aux peuples et aux gouvernants. De hautes considérations philosophiques et des études profondes...» in Vicente RIVA PALACIO, *Establecimiento y propagación del Cristianismo en Nueva España, Ateneo de Madrid*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892, p. 5-6.

dispersés dans la presse dans un ouvrage intitulé *La Mujer en la sociedad Moderna*²⁴⁰. Pendant les célébrations commémoratives de 1892 elle publie également dans la revue *El Centenario* un long article historique consacré aux femmes des conquistadors. *Sans la femme espagnole, écrit-elle, la femme civilisée, la femme chrétienne, la compagne spirituelle de l'homme, on n'aurait jamais fondé des établissements civilisés et durables dans le Nouveau Monde.*²⁴¹ Parmi les illustres compagnes des conquérants et colonisateurs elle s'intéresse en particulier à doña María de Toledo, l'épouse de Diego Colomb, qui lui donna cinq enfants et gouverna toute seule pendant cinq ans l'île d'Hispaniola en l'absence de son mari ou à Beatriz de la Cueva qui administra la ville de Guatemala avant de périr dans un terrible ouragan. Elle évoque la bravoure de certaines femmes espagnoles installées au Mexique comme Juana Martín, Beatriz de Palacios, Isabel Rodríguez, Beatriz Bermúdez et María Estrada, qui se battirent toutes seules contre les Indiens. Elle explique comment les épouses des aventuriers du Nouveau Monde se mariaient souvent trois ou quatre fois dans leur vie car leurs maris périssaient au cours des guerres contre les autochtones ou succombaient, victimes des climats difficiles, des expéditions exténuantes ou des duels et vengeances habituels entre les conquistadors. Derrière l'histoire événementielle, c'est une histoire sociale des mœurs et coutumes coloniales qui émerge dans cet article à travers lequel elle cherche à attirer l'attention des *plumes érudites des américanistes espagnols*.²⁴²

En tant que déléguée au Congrès des Américanistes, elle participe bien entendu aux rencontres de La Rábida au cours desquelles elle présente un mémoire sur les autochtones qui peuplaient les territoires colombiens à l'époque de la découverte de l'Amérique. Son discours rejoint souvent celui de Zorrilla de San Martín quand elle exalte les grandes richesses de la faune et de la flore américaine mais aussi celui de son compatriote Ernesto Restrepo Tirado lorsqu'elle s'intéresse aux traditions et cultures des populations préhispaniques de la Colombie. Elle se distingue néanmoins des deux hommes aussi bien dans le tableau contrasté qu'elle présente des peuples et des civilisations anciennes que dans l'évaluation des actions des Européens, qu'elle juge un peu plus sévèrement parfois même si elle ne remet jamais en cause ni la conquête ni la colonisation :

A côté des Empires dont la civilisation était très avancée —bien qu'elle ne ressemblait en rien ni à l'européenne ni à l'asiatique— comme celle du Mexique, du Pérou et des Chibchas, on trouvait des sauvages si abrutis qu'ils se différenciaient à peine des animaux. Les Espagnols découvrirent des peuples dont le caractère était noble et très pacifique mais aussi d'autres peuples si barbares, si cruels, si vicieux, si lâches, que les récits des conquistadors étaient effroyables. Enfin l'Amérique était vraiment un Nouveau Monde dans lequel on découvrit toutes sortes de choses prodigieuses, des merveilles que malheureusement les Espagnols et les Portugais ne comprirent pas, ni les Français ni les Anglais qui colonisèrent le continent du Nord. Alors qu'une grande partie de l'histoire de ces nations a été effacée par la main rude et ignorante des découvreurs et

²⁴⁰ Soledad ACOSTA DE SAMPER, *La mujer en la sociedad Moderna*, op. cit., 1895.

²⁴¹ Soledad ACOSTA DE SAMPER, *Las esposas de los conquistadores*, in *El Centenario*, Tomo II, Tipografía de « El progreso Editorial », Madrid, 1892, p. 228.

²⁴² *Ibid.*, p. 228-240.

colonisateurs du Monde de Colomb, nous nous trouvons aujourd'hui dans la nécessité de fouiller, de chercher, d'explorer et parfois même de deviner à moitié l'histoire, les coutumes et le caractère de ces nations éteintes et oubliées la plupart du temps.²⁴³

L'évolution des espèces ou la dérive des continents sont à la fin du XIX^e siècle des théories très à la mode auxquelles la déléguée colombienne ne peut éviter de faire référence bien que ses convictions religieuses lui interdisent en principe de leur accorder crédit. Elles permettent à ses contemporains d'envisager différemment l'origine des peuplements continentaux et les mutations importantes survenues avant l'arrivée des Espagnols. Alors que l'on vient de découvrir depuis peu les restes des hommes de Néanderthal et de Cromagnon certains rêveraient même de trouver en Amérique des vestiges humains encore plus anciens qui prouveraient que le Nouveau Monde a été le berceau de l'humanité. La plupart des sciences sociales et notamment l'archéologie, la paléontologie, la paléographie ou l'anthropologie ont mis à la disposition des historiens du XIX^e siècle de nouveaux outils méthodologiques pour mieux appréhender l'étude des sociétés anciennes. Mais ce sont aussi des sciences éminemment européennes bâties sur des schémas idéologiques plutôt uniformes qui mériteraient d'être réélaborés dans le contexte des sociétés nouvelles et multiethniques de l'Amérique Latine. La plupart du temps, néanmoins, les intellectuels latino-américains se contentent de reproduire ses schémas de pensée européens et Soledad Acosta de Samper n'échappe pas à cette règle même si elle prend soin de se référer constamment aux scientifiques qui ont permis de faire évoluer ces sciences en Colombie comme Manuel Uribe Angel (1822-1904), Emiliano Restrepo Echavarría (1832), Vicente Restrepo (1837-1899), Rafael Celedón (1831-1903) ou Ezequiel Uricoechea Rodríguez (1834-1880).

En ce qui concerne l'histoire des sociétés préhispaniques, elle est convaincue que les Européens ne découvrirent pas en Amérique *des peuples jeunes en voie de formation mais bien des races épuisées, affaiblies, achevées, qui descendaient de la culture vers la barbarie*. Elle partage donc sur cette question le point de vue de Zorrilla de San Martín et de nombreux Espagnols qui trouvent dans cet état de fait une justification idoine de la conquête et de la colonisation ibérique du Nouveau Monde. Les précurseurs de ces peuples « sauvages » qui occupaient le continent au moment de la découverte furent, selon elle, les créateurs de grandes civilisations *comme celles dont les vestiges extraordinaires impressionnent encore les savants et les voyageurs*. Au cours des siècles ces ancêtres s'étaient ensuite corrompus et avaient sombré progressivement dans la barbarie. C'est pourquoi d'après Acosta de Samper, *les indigènes les plus incultes de l'Amérique (les habitants des îles et des côtes, par exemple) étaient les plus anciens*. Tout cela finalement explique, à son avis, que ce ne sont pas seulement les mauvais traitements infligés par les Espagnols et *la peste de*

²⁴³ Soledad ACOSTA DE SAMPER, *Los aborígenes que poblaban los territorios que forman hoy la república de Colombia en la época del descubrimiento de América*, in *Memorias presentadas en congresos internacionales que se reunieron en España durante las fiestas del IV Centenario del descubrimiento de América en 1892*, Chartres, Imprinta de Durand, 1893, p. 2.

la vérole qui ont eu raison de ces populations mais que cette fin est plutôt due à la circonstance de leur race qui se trouvait proche de son extinction. La preuve est qu'il reste encore beaucoup de descendants des peuples qui étaient les plus civilisés au moment de la Découverte comme les Aztèques, les Incas ou les Chibchas. C'est parce l'heure de leur mort n'avait pas encore sonné. Mais cela ne signifie pas pour autant qu'ils continuent de se développer, au contraire, ils ont tendance à disparaître eux aussi en s'amalgamant avec la race blanche. Soledad Acosta de Samper aboutit donc finalement à la conclusion suivante : au bout de trois ou quatre générations c'est la race la plus vigoureuse qui prévaut, celle du blanc, tandis que celle de l'aborigène américain est complètement éliminée.²⁴⁴ Ces mêmes idées sont reprises dans une série d'articles publiés en 1892 dans la revue *El Centenario* et qui décrivent les populations autochtones qui peuplaient encore l'isthme de Panamá au XVI^e siècle.²⁴⁵

Au cours des célébrations du IV^e Centenaire la déléguée colombienne se penche aussi, évidemment, sur la figure de Christophe Colomb, le *premier de tous les plus grands hommes de l'histoire*, un illustre personnage à qui elle a déjà consacré une biographie en 1883.²⁴⁶ Il s'agit pour elle d'un aventurier courageux et d'un homme de science qui a pu atteindre son objectif parce qu'il était guidé par la main de Dieu. Partagée entre son admiration pour Alexander von Humboldt qu'elle a connu et même fréquenté régulièrement au cours de sa jeunesse et la vigueur de ses croyances religieuses, elle opère une sorte de synthèse personnelle en s'appropriant l'idéalisme laïc du savant allemand tout en conservant sa perception catholique des choses. Selon Humboldt certains grands hommes comme Christophe Colomb sont appelés à accomplir la finalité immanente de l'histoire même si ces individus le plus souvent n'ont pas conscience des objectifs supérieurs qui sont les leurs. Pour l'historienne colombienne, cette mission supérieure est celle que détermine la providence divine. Colomb a donc découvert l'Amérique parce qu'il était l' élu de Dieu et l'Amérique elle-même est une sorte de terre promise qui ne peut prospérer que dans le respect des valeurs et des principes chrétiens.²⁴⁷

Au Congrès des Américanistes de Huelva, Soledad Acosta de Samper présente aussi un étrange mémoire dans lequel elle défend la thèse selon laquelle une communauté juive se serait établie dans son pays, dans la province d'Antioquia, avant même l'arrivée des

²⁴⁴ *Ibid.*, p. 8.

²⁴⁵ Soledad ACOSTA DE SAMPER, *Descripción del Istmo de Panamá en el siglo XVI, El Centenario*, Tomo I, Tipografía de « El progreso Editorial », Madrid, 1892, p. 256-261, 414-419 et 444-449. Elle affirme à nouveau dans ces textes que « l'élimination des aborigènes de l'Amérique à l'arrivée de l'homme civilisé était nécessaire » (p.416).

²⁴⁶ Soledad ACOSTA DE SAMPER, *Cristóbal Colón in Biografías de hombres ilustres o notables relativas a la época del Descubrimiento, Conquista y Colonización de la parte de América denominada actualmente EE.UU. de Colombia*, op. cit., 1883.

²⁴⁷ *Ibid.*, et Soledad ACOSTA DE SAMPER, *Los Contemporáneos de Cristóbal Colón, El Centenario*, Tomo III, Tipografía de « El progreso Editorial », Madrid, 1892, p. 20-29.

Espagnols. Son exposé s'inspire de certaines *légendes* colombiennes²⁴⁸ et de la lecture d'un ouvrage publié à Madrid en 1881 et qui semblerait être la réédition en langue castillane d'un livre publié en 1650, à Amsterdam, par un philosophe et théologien hébraïque nommé Menasseh Ben Israel.²⁴⁹ Quelle que soit la pertinence de la source qui est utilisée dans cette analyse (elle reconnaît elle-même que les historiens raisonnables ont dû renoncer à cette question par manque de données dignes de foi)²⁵⁰ celle-ci ne manque pas de fondements historiques puisqu'il apparaît comme vraisemblable que suite à l'expulsion des juifs en Espagne en 1492, des populations en exil aient pu atteindre les côtes américaines et occuper certaines régions du continent avant l'arrivée des colonisateurs « officiels ». Les arguments de l'auteure ne sont cependant pas tous historiques et elle essaie de montrer notamment comment les mœurs et les coutumes qui caractérisent encore à la fin du XIX^e siècle les habitants de cette région de Colombie pourraient relever d'un héritage ethnique et culturel hébraïque :

Ce qui est certain c'est que les populations d'Antioquia sont très différentes des autres habitants de la Colombie : c'est une race travailleuse, très active, frugale, intelligente, économe et qui semble tellement attachée à la propriété qu'elle est capable de sacrifier sa vie et ses commodités pour obtenir des richesses dont elle ne profite jamais [...] Les habitants d'Antioquia se marient très jeunes... leur vie est patriarcale, et comme chez les israélites les familles sont très nombreuses. [...] En général ils traitent leurs femmes comme tous les orientaux, c'est-à-dire plutôt comme des servantes que comme des compagnes. Le type physiologique des habitants d'Antioquia est semblable au type judaïque : un nez crochu, des yeux noirs, brillants mais durs, une chevelure bouclée et abondante. Leurs passions sont violentes mais ils semblent patients et ils attendent toujours l'occasion de se venger de leurs ennemis...²⁵¹

Ce travail surprenant, à travers lequel elle cherche sans doute à se démarquer de ses homologues espagnols et latino-américains en abordant un sujet original, est rempli des stéréotypes habituels de l'époque sur les populations juives : leur penchant pour l'argent et l'usure, leur goût de la vengeance, leur misogynie et leurs particularités physiques. La déléguée colombienne privilégie aussi dans cette étude les aspects littéraires et « pédagogiques » (originalité, vraisemblance, tableaux de mœurs, valeurs morales, etc...) au détriment de la démonstration « scientifique » qu'elle reconnaît elle-même comme impossible en raison du manque de sources.

²⁴⁸ Soledad ACOSTA DE SAMPER, *Memoria sobre el establecimiento de Hebreos en el departamento de Antioquia (Colombia), Memoria presentada en el Congreso IX de Americanistas en Huelva, 1892, in Memorias presentadas en congresos internacionales que se reunieron en España durante las fiestas del IV Centenario del descubrimiento de América en 1892, op. cit., 1893, p. 51-71.*

Cf. Jorge ORLANDO MELO, *Historiografía colombiana : realidades y perspectivas, op. cit., 1996, p. 57.*

²⁴⁹ Joseph Menasseh BEN ISRAEL, *Esperanza de Israel, Origen de los americanos : esto es Esperanza de Israel : reimpression a plana y renglón del libro de Menasseh ben Israel sobre el origen de los americanos, publicado en Amsterdam 5410 (1650) / con un preámbulo, una noticia bibliográfica de las principales obras que sobre los orígenes, historia y conquistas de América y Asia se han impreso, y el retrato y la biografía del autor, por Santiago Pérez Junquera, Madrid, Librería de Santiago Pérez Junquera, 1881.*

²⁵⁰ *Ibid.*, p. 51.

²⁵¹ *Ibid.*, p. 69.

Invitée également au *Congrès Pédagogique* de Madrid où la représentation féminine est beaucoup plus importante que dans les autres événements officiels de 1892, Soledad Acosta de Samper présente un mémoire sur l'un de ses thèmes de prédilection : l'aptitude des femmes à exercer toutes les professions. Il s'agit de démontrer que *la femme est capable de recevoir une éducation intellectuelle identique à celle de l'homme* et qu'il faut lui laisser suffisamment de liberté pour qu'elle puisse recevoir une *éducation professionnelle*.²⁵² Ce document est pour elle l'occasion de réaffirmer toutes les idées qu'elle développe depuis longtemps dans ses articles de presse, illustrés par des biographies de femmes devenues célèbres pour leurs activités intellectuelles et professionnelles à toutes les époques et sur tous les continents. Elle considère néanmoins qu'il existe deux types de femmes dans le monde : celles qui disposent de suffisamment de talent et de force pour se consacrer aux *études sérieuses* et aux mêmes métiers que les hommes et celles (la grande majorité) qui continueront de se consacrer aux tâches féminines, à leur foyer et au bonheur de l'humanité en exerçant les qualités qui leurs sont propres.²⁵³ Acosta de Samper rencontre de nombreuses féministes lors de ce congrès dont le comité organisateur compte à lui seul 21 femmes parmi lesquelles la grande journaliste et avocate Concepción Arenal ou la directrice de l'Ecole Normale des Institutrices, Carmen Rojo. 528 femmes participent par ailleurs aux débats : des lettrées, des scientifiques, des inspectrices pédagogiques, des institutrices ou des journalistes.²⁵⁴ Les idées de la déléguée colombienne, en phase avec l'évolution des mentalités à son époque ne sont pas pour autant révolutionnaires. Elle présente les femmes avant tout comme des missionnaires, inspirées elles aussi par la providence divine et qui ne peuvent renoncer, quelles que soient leurs capacités personnelles, aux vertus naturelles et chrétiennes qui sont les leurs.²⁵⁵

Lors du *Congrès littéraire de Madrid*, la représentante colombienne aborde un autre sujet qu'elle connaît bien : le journalisme en Amérique Latine. Consciente de l'influence croissante de la presse dans le développement des sociétés modernes, elle considère cependant qu'il s'agit aussi d'une arme à double tranchant. En effet, d'après elle, la presse peut être tantôt un *instrument défensif excellent* et très profitable pour les pays récemment organisés qui doivent *rattraper les autres nations plus avancées sur la voie du progrès*, tantôt une *arme offensive* qui peut être très dangereuse, non seulement *entre les mains des êtres pervers* mais aussi dans celles des individus qui ne comprennent pas *la valeur et la force qu'a*

²⁵² Soledad ACOSTA DE SAMPER, *Aptitud de la mujer para ejercer todas las profesiones*, Memoria presentada en el Congreso IX de Americanistas en Huelva, 1892, in *Memorias presentadas en congresos internacionales que se reunieron en España...*, op. cit., 1893, p. 73-84.

²⁵³ *Ibid.*, p. 83.

²⁵⁴ Cf. Juana MARTÍNEZ GÓMEZ, Almudena MEJÍAS ALONSO, *Hispanoamericanas en Madrid (1800-1936)*, Madrid, Editorial Horas y Horas, 1994, p. 61-73.

²⁵⁵ *Ibid.*, p. 83-84.

*la parole publiée sur des feuilles volantes.*²⁵⁶ Il faut donc, selon elle, surveiller de près le journalisme pour éviter qu'il ne se détourne de sa fonction didactique et moralisatrice indispensable pour le bien-être de la société :

La société est personnifiée dans le journalisme. Celui-ci est chargé de former l'opinion du public puisque le public croit à poings fermés tout ce qu'il lit dans la presse. Cependant les journalistes ne comprennent pas clairement le rôle qu'ils doivent jouer, et beaucoup d'entre eux prennent plaisir à détourner l'opinion de ce qui est juste pour l'induire vers le mal. Et alors, au lieu de donner de la lumière aux esprits et d'illuminer les masses, il les offusquent, les obscurcissent et fréquemment les corrompent.

Même dans les journaux les plus conservateurs et moralistes, on trouve d'après elle *des nouvelles, des illustrations et des causes criminelles qui réveillent les passions et enseignent pratiquement comment commettre toutes sortes de délits.*²⁵⁷ L'Europe selon Acosta de Samper n'est donc pas un bon exemple pour l'Amérique Latine dans ce domaine. Depuis le siècle des lumières la lecture des encyclopédistes français, par exemple, a affaibli la foi religieuse des lettrés et exercé une influence néfaste sur les gouvernants des républiques hispano-américaines qui ont laissé se développer dans leurs pays des doctrines subversives. A la fin du XIX^e siècle, alors que cette situation semble avoir été résorbée en partie (notamment en Colombie), l'Europe avec ses idées révolutionnaires représente à nouveau un danger imminent pour les Latino-américains :

L'Europe se trouve actuellement dans une situation très délicate, entourée de dangers, menacée par une anarchie que les gouvernements ont du mal à réfréner. Si ces principes dissolvants venaient à triompher, cette civilisation si souvent encensée pourrait s'effondrer comme une tour vermoulue par les ravages du temps. Dans l'Amérique Hispanique nous ne sommes pas encore parvenu à cette situation extrême, malgré les nombreux efforts des démagogues pour nous faire sombrer aussi dans une complète anarchie. Malgré les efforts inouïs des ennemis de la religion, de l'ordre et de l'autorité pour bouleverser les idées du peuple, celui-ci a conservé en général les idées saines de ses aînés. Si on parvenait dans le Nouveau Monde à lui inculquer l'amour du travail et du progrès rationnel, très vite les républiques hispano-américaines deviendraient des nations honorables, riches et illustrées. Le danger se trouve dans la contagion de la presse européenne qui diffuse partout le venin qui s'écoule de ses blessures sociales, et le désir maladif d'imiter le mal...²⁵⁸

Pour lutter contre cette influence négative, d'origine souvent française, la déléguée colombienne propose la coopération plus vertueuse de l'Espagne qui pourrait constituer un contrepoids salutaire pour ses sœurs latino-américaines.²⁵⁹ Lorsqu'on lit cependant son *Viaje a España* publié à Bogotá, dans lequel elle passe en revue les mœurs et

²⁵⁶ Soledad ACOSTA DE SAMPER, *Memoria : El periodismo en Hispano-América*, in *Congreso Literario Hispano-Americano* - Asociación de Escritores y Artistas Españoles - Edition originale, Madrid 1892 - Edition fac-similé, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 573.

²⁵⁷ *Ibid.*, p. 574.

²⁵⁸ *Ibid.*, p. 575.

²⁵⁹ *Ibid.*, p. 576.

coutumes espagnoles observées au cours de son séjour de 1892, il semblerait néanmoins qu'elle n'est pas plus convaincue de la bonne moralité des Espagnols que de celles des Français. Si les habitants de cette nation ne semblent pas portés (comme ses compatriotes colombiens) sur les boissons alcooliques, ils pensent beaucoup trop en revanche aux fêtes et aux divertissements, ils ont tendance à vivre de l'aumône et de la paresse, ils sont facilement corrompibles, ils se montrent souvent insolents envers les femmes, ils parlent fort et ils enfument l'atmosphère autour d'eux sans se soucier des autres. Acosta de Samper estime qu'en Colombie il y a beaucoup plus de raffinement et d'éducation dans les relations entre les personnes et que les hommes notamment sont beaucoup plus respectueux à l'égard des femmes.²⁶⁰

On observe un décalage significatif entre les propos diplomatiques tenus en Espagne par la déléguée colombienne et les commentaires, plus libres, rédigés dans ce livre de souvenirs. Elle explique dans cet ouvrage que malgré toutes les preuves de générosité et d'hospitalité qui ont été données aux représentants latino-américains au cours des célébrations du IV^e Centenaire, les Espagnols ont montré en 1892 qu'ils n'avaient pas vraiment pardonné à l'Amérique Hispanique son indépendance et qu'ils conservaient la plupart du temps beaucoup de rancœur à l'égard de leurs « frères » d'Outre-Atlantique :

Même si nous avons visité l'Espagne à une époque où l'on peut dire que cette nation courtisait les descendants de ces anciens colons et qu'elle souhaitait sincèrement leur faire plaisir, dans les conversations familières, dans les discours improvisés, tout à coup, une parole, une exclamation nous démontraient que même les plus enthousiastes américanistes n'avaient pas oublié leurs griefs dus à l'émancipation de leurs anciennes filles. Alors que celles-ci s'enorgueillissent des exploits réalisés par des hommes de leur propre race depuis la bataille des Navas de Tolosa jusqu'à celle de Bailén, les péninsulaires n'en font pas de même avec les héros américains comme Bolivar, San Martin, O'Higgins, etc...²⁶¹

Soledad Acosta de Samper a du mal à accepter le sentiment de haine que de nombreux Espagnols manifestent encore vis-à-vis des grands libérateurs de l'Amérique latine. Elle croit que cela est dû en grande partie à leur ignorance concernant l'histoire moderne de l'Amérique espagnole et de tout ce qui touche à *la révolution qui a conduit à l'émancipation des colonies d'Outre-Mer*. Les américanistes, d'après elle, s'intéressent surtout à l'histoire précolombienne, un peu moins à l'époque de la conquête et de la colonisation et ils refusent absolument d'entendre parler de ce qui a eu lieu à l'époque de l'indépendance. Les Espagnols, qui sont des êtres fiers, aiment entendre parler de leurs propres exploits et notamment de la victoire populaire de leurs compatriotes contre l'occupation napoléonienne au début du siècle. Il n'est pas étrange qu'ils soient moins admiratifs, en revanche, devant les succès remportés en Amérique par les héros créoles sur les armées de leur pays. Mais ils

²⁶⁰ Soledad ACOSTA DE SAMPER, *Viaje a España en 1892*, Tomo I, Bogotá, Imp. de Antonio María Silvestre, 1893, p. 5 et 219-231.

²⁶¹ *Ibid.*, p. 225-226.

oublent trop souvent, selon elle, que ces créoles étaient aussi des descendants des Espagnols péninsulaires :

Ils oublient que ces combats n'ont pas eu lieu entre des races différentes mais qu'il s'agissait plutôt d'une guerre civile et que les idées de liberté et d'indépendance que [les Créoles] prêchaient en Amérique, ils les avaient héritées de leurs ancêtres espagnols [...] Ils oublient que l'esprit espagnol est celui qui a prévalu en Amérique puisque les anciens colons se sont abreuvés aux mêmes sources de la civilisation. Pourquoi donc s'emporter contre le résultat de la révolution d'indépendance alors que nous sommes tous les enfants d'une même lignée? ²⁶²

Il existe certaines similitudes entre l'attitude de l'écrivain péruvien Ricardo Palma et celle de la déléguée colombienne à l'égard des célébrations du IV^e Centenaire. Quoiqu'ils ne partagent pas du tout les mêmes sensibilités politiques et religieuses, ils se montrent tous les deux relativement critiques vis-à-vis de l'Espagne, de certains Espagnols et de certains intellectuels en particulier. Ils publient parallèlement, chacun dans son pays, un livre de notes de voyage à travers lequel ils essaient de rendre compte des mœurs et coutumes péninsulaires à la fin du siècle. Partis en quête d'affinités et de ressemblances ils mettent à jour souvent les mêmes dissemblances. Tandis que les vestiges du passé exercent sur eux une véritable fascination, le présent les déçoit souvent. Acosta de Samper reconnaît d'ailleurs que la recherche de la modernité n'était pas un objectif de son voyage :

[...] je n'ai pas fait ce voyage dans la péninsule hispanique pour rechercher des nouveautés, mais mon désir au contraire était de contempler des monuments anciens et d'étudier *sur place* ce qu'il était resté des époques passées. Par ailleurs, si l'on veut vraiment trouver de l'intérêt dans un voyage en Espagne, ce n'est pas en cherchant les progrès modernes que nous trouverons à profusion en France et en Angleterre. La nouvelle civilisation ne pénètre que très lentement dans la patrie du Cid... ²⁶³

L'écrivaine remarque que les règles et les usages du pays ressemblent moins à ceux de la Colombie indépendante de son époque qu'à ceux de ses ancêtres du temps de la colonie. Elle en conclut que les Colombiens sont beaucoup plus avancés que les Espagnols et qu'ils ont davantage imité la civilisation française et anglaise que gardé les traditions de leurs aïeux péninsulaires.²⁶⁴ Contrairement à Palma, elle ne semble pas vraiment désappointée par les découvertes qu'elle fait en Espagne. C'est sans doute qu'elle ne nourrissait pas les mêmes espoirs. Elle ne semble pas non plus rechercher une reconnaissance particulière dans ce pays. La plupart de ses livres, par exemple, ont été et continueront d'être publiés en France chez Garnier. C'est une habituée des réunions intellectuelles et mondaines, des voyages et des échanges internationaux et de ce fait elle montre de temps en temps une certaine condescendance à l'égard des Espagnols qu'elle peut comparer librement aux Français, aux Anglais ou aux Américains.

²⁶² *Ibid.*, p. 227.

²⁶³ Soledad ACOSTA DE SAMPER, *Viaje a España en 1892*, op. cit., 1893, p. 196-197.

²⁶⁴ *Ibid.*, p. 198.

La représentante de Colombie occupe par conséquent une place importante au milieu des délégations latino-américaines présentes en Espagne en 1892. C'est une femme d'exception à son époque, comparable à Emilia Pardo Bazán, l'une de ses plus prestigieuses hôtesse espagnoles. C'est aussi une invitée active qui présente quatre mémoires dans les congrès de Huelva et de Madrid et publie de longs articles spécialisés dans la revue *El Centenario*. Sa vision de l'histoire, de l'Europe et de l'Espagne est empreinte d'un idéalisme de facture essentiellement romantique et d'inspiration chrétienne. Mue en même temps par une ambition didactique et moralisatrice elle est convaincue du rôle majeur que doivent jouer les femmes pour assurer la prospérité et le bonheur des sociétés modernes. Du fait de son expérience ou de ses origines mixtes (anglo-saxonnes et hispaniques) son *hispano-américanisme* semble finalement plus circonspect et moins emphatique que celui de Zorrilla de San Martín. Si elle est disposée à participer à la « grande fête de famille » que proposent Rafael María de Labra et Juan Valera, elle attend en retour une reconnaissance plus effective de la part des Espagnols concernant les réalités présentes et l'histoire récente des républiques hispano-américaines.

CONCLUSION

Revenir en arrière, nous pencher sur l'historiographie existante sans oublier l'inéluctable retour aux sources, nous plonger dans des contextes illusoires dont les frontières spatio-temporelles s'enchevêtrent au gré des filtres de notre recherche sélective, écrire et multiplier les références, les citations, les détails, les anecdotes, pour restituer en quelques chapitres les bribes d'un univers complexe dont nous ne donnons au bout du compte qu'une interprétation parcellaire : telle est la visée de cette thèse. Il ne s'agissait pas de partir en quête de vérités absolues, d'idées transcendantes qui auraient été masquées par les négligences d'une certaine histoire, mais simplement de revenir en arrière pour essayer de mieux comprendre, dans la limite de notre champ de vision et depuis notre perspective intentionnelle, les sources et les engrenages d'une histoire des relations culturelles entre l'Espagne et l'Amérique Latine à laquelle en fin de boucle nous nous participons nous aussi en tant qu'acteurs ou observateurs.

D'après l'historien mexicain Edmundo O'Gorman, la sélection des faits est toujours aussi une question *de quantité relative*, parce que l'information ne pourra jamais être vraiment complète, quels que soient le travail et la persévérance du chercheur, quels que soient les outils humains ou mécaniques dont il dispose. L'unique critère est donc de conclure lorsqu'on estime avoir dégagé suffisamment d'éléments qui permettent de « décrire » légitimement l'événement ou la série d'événements sur lesquels on travaille. Cette décision est toujours éminemment subjective¹³¹⁵, de même que les préférences thématiques qui ont orienté notre analyse, de même que notre appréciation des discours des intellectuels espagnols ou latino-américains, de même que les choix des critères historiques, philosophiques ou littéraires qui nous ont permis de représenter, pour mieux le comprendre et l'évaluer, le contexte des commémorations espagnoles de 1892.

Le IV^e Centenaire de la découverte de l'Amérique, tel qu'il a été célébré en Espagne à la fin du XIX^e siècle, est certainement un fait mineur dans l'histoire événementielle, celle qui s'intéresse davantage à « décrire » ce qui s'est passé qu'à « découvrir » le sens de ce qui s'est passé. Il permet cependant de caractériser une charnière essentielle dans l'histoire des relations culturelles entre l'Espagne et l'Amérique Latine. Voilà le premier enseignement que nous pouvons tirer de notre analyse de la rencontre *hispano-américaine* suscitée par les célébrations de 1892.

Cette rencontre, en effet, met officiellement en évidence, et pour la première fois sans doute, la collusion de deux mouvements *hispano-américanistes* d'origines distinctes et

¹³¹⁵ Edmundo O'GORMAN, *La historia : Apocalipsis y evangelio (meditación sobre la tarea y responsabilidad del historiador)* in *Historiología: Teoría y práctica*, México, UNAM, 1999, p. 196.

parfois même contradictoires, l'un espagnol, l'autre latino-américain. Elle révèle à la fois le poids de l'héritage historique qui a entravé au XIX^e siècle les rapprochements entre l'Espagne et ses anciennes colonies américaines et les ingrédients de la nouvelle relation *hispano-américaine* que chercheront à promouvoir tout au long du XX^e siècle les politiques culturelles conduites de part et d'autre de l'Atlantique. Se situant à une période de rapprochement politique et d'accalmie relative avant la grande guerre hispano-cubaine qui mettra un point final aux velléités coloniales de l'Espagne en Amérique, cette célébration s'inscrit aussi, comme on l'a vu, dans un contexte de « régénération » économique, politique et culturelle qui permet le développement d'importants courants artistiques et intellectuels fédérateurs (krausisme, régénérationnisme, positivisme, modernisme) dans le monde hispanique. Elle conclue, par conséquent, un volet important de l'histoire des relations entre l'ex-métropole et ses anciennes colonies, et constitue le préambule indispensable pour une nouvelle histoire qui commencera véritablement au niveau politique à partir du « désastre » cubain de 1898 et au niveau culturel à partir du *Congreso Social y Económico Hispano-Americano* de 1900¹³¹⁶, une manifestation que l'on peut considérer comme la première véritable rencontre hispano-américaine post-coloniale.

L'*hispano-américanisme*, dans ses deux variantes, espagnole et latino-américaine, traduit le plus souvent une quête « existentielle » majeure qui touche au problème fondamental de la construction de l'identité nationale. En Amérique Latine il s'agit de construire un ordre économique et social et de définir des communautés ethniques et politiques qui permettent de légitimer l'existence des nouvelles nations, tant au niveau interne que vis-à-vis de la communauté internationale. En Espagne, on cherche à surmonter la profonde crise sociale et identitaire qui mine le pays en redécouvrant une histoire régénératrice. Cependant, comme l'observe Aimer Granados García, le principal problème c'est que l'identité nationale est toujours définie depuis des positions divergentes, des idéologies et des intérêts particuliers, ceux des élites économiques et politiques dirigeantes. Dans son analyse de l'*hispano-américanisme* mexicain de la fin du XIX^e siècle, il distingue par ailleurs deux dimensions significatives de la quête identitaire latino-américaine : la première s'inscrit dans une perspective purement « raciale » ; la seconde, dérivée de la première, est plus proprement culturelle. Du point de vue racial, l'*hispano-américanisme* permet d'apporter simultanément des réponses à deux antagonismes symboliques autour desquels se construisent les nouveaux imaginaires nationaux : la confrontation entre le monde anglo-saxon et le monde latin d'une part ; l'opposition entre « civilisation et barbarie » d'autre part, les composantes « civilisées » espagnole et/ou européenne contrebalançant dans ce schéma l'élément indigène, considéré comme inférieur et « barbare ».¹³¹⁷ Si l'analyse des

¹³¹⁶ *Congreso Social y Económico Hispano-Americano. (Madrid, 1900)* - Madrid, Imprenta de los hijos de M. G. Fernández, 1902.

¹³¹⁷ Aimer GRANADOS GARCIA, *Los debates sobre España : El Hispanoamericanismo en México a finales del siglo XIX*, (Thèse de doctorat) *El Colegio de México, Centro de Estudios Históricos*, México D.F, 2002, p. 415-418.

discours du IV^e Centenaire nous a permis de vérifier l'existence de cette dimension « raciale », caractéristique par ailleurs des conceptions socioculturelles de l'époque (Cf. Acosta de Samper, Zorrilla de San Martín, Restrepo Tirado, etc.) elle nous a montré également que d'autres formes de représentations ethniques et culturelles s'expriment déjà en 1892, telle que la vision « métisse » de Vicente Riva Palacio. Sur le plan culturel, l'*hispano-américanisme* prolonge ce même idéal de « blanchiment » ethnique qui intervient dans la définition des nouveaux Etats-Nations¹³¹⁸, en exprimant un désir d'appropriation des valeurs esthétiques et morales du monde occidental.¹³¹⁹ Mais la quête de l'Occident, comme on a pu le voir, n'est plus nécessairement la quête de l'Espagne, et si les délégués latino-américains réclament logiquement à leurs hôtes péninsulaires la reconnaissance de leur légitimité tant politique que culturelle et intellectuelle, il le font désormais en s'appuyant souvent sur des référents communs non hispaniques (penseurs et historiens des Etats-Unis, intellectuels et artistes français, allemands, anglais, etc.). C'est ainsi que le *positivisme* et le *modernisme*, par exemple, ces deux courants qui malgré leurs origines exogènes sont devenus à la fin XIX^e siècle les plus représentatifs des nouvelles tendances intellectuelles et artistiques latino-américaines, imprègnent nombre d'articles et de discours *hispano-américanistes* de 1892.

La rupture des filiations intellectuelles traditionnelles de l'ère coloniale semble définitivement consommée, de telle sorte que les Espagnols et les Latino-américains peuvent se retrouver, côte à côte, dans une relation davantage « fraternelle » que « filiale », même si l'ex-métropole a beaucoup de mal encore à renoncer à ses prérogatives historiques de « mère patrie » et à l'empire spirituel qu'elle rêve de préserver dans le cadre de cette *communauté hispano-américaine de nations* qui constitue déjà le grand dessein de l'*hispano-américanisme* espagnol de l'époque. Les déclarations de Juan Valera ou de Cánovas del Castillo et les discours sur l'*intimité ibéro-américaine* de Rafael María de Labra (une notion qui inclue également la sphère lusophone) définissent officiellement lors des célébrations du IV^e Centenaire les objectifs de cet *hispano-américanisme* qui affirme et prétend préserver un héritage historique, linguistique et culturel commun à tout le monde hispanique. Il s'agit en Espagne d'un mouvement, on l'a vu, *régénérateur*, qui met en évidence le rôle moteur d'une nouvelle *bourgeoisie intellectuelle et professionnelle* tout en associant les pensées conservatrice et libérale, bien que d'importantes différences persistent entre elles, notamment en ce qui concerne leur perception de l'histoire de la conquête et de la colonisation américaine. L'*hispano-américanisme* latino-américain ne se manifeste pour sa part, lors des célébrations péninsulaires de 1892, qu'à travers quelques voix latino-américaines qui expriment en réalité tout autant de différences que les personnalités et les nations distinctes qu'elles représentent. Deux tendances, l'une plutôt libérale, l'autre clairement traditionaliste

¹³¹⁸ Cf. Domingo Faustino SARMIENTO., *Conflicto y armonía de las Razas en América, Segunda Parte póstuma, 1888*, in *De la República posible a la República verdadera* (1880-1910), Biblioteca del Pensamiento Argentino, III, Espasa Calpe Argentina, Buenos Aires, 1997.

¹³¹⁹ Aimer GRANADOS GARCIA, *op. cit.*, 2002, p. 417.

se dégagent néanmoins. On retrouve dans certains discours prononcés en Espagne (Zorrilla de San Martín, Acosta de Samper) l'héritage de l'*espagnolisme* qui a survécu depuis l'indépendance dans de nombreux pays et dans divers milieux politiques et culturels latino-américain. L'*hispano-américanisme* qui découle de cette posture manifeste des affinités flagrantes avec la pensée conservatrice espagnole (Cánovas, Menéndez y Pelayo, Antonio María Fabié) aussi bien en ce qui concerne l'évaluation de l'histoire, que la défense de l'unité et de la préservation de la langue castillane ou le rôle de l'église catholique en Amérique. Une tendance plus libérale de l'*hispano-américanisme latino-américain* de 1892 est perceptible dans les interventions plus nuancées de ceux qui ne partagent pas systématiquement la vision historique officielle de l'Espagne (Vicente Riva Palacio) ou les points de vues unilatéraux des académiciens de Madrid (Ricardo Palma). Malgré les différences et parfois même les différends dont rendent compte les sources bibliographiques disponibles, l'*hispano-américanisme* latino-américain de 1892 est, dans son ensemble, avant tout diplomatique et même dithyrambique. Les jeunes délégués d'outre-Atlantique semblent souvent mieux disposés à cet égard que leurs aînés généralement plus réticents à l'encontre des Espagnols car plus proches aussi des premières générations indépendantes de l'Amérique Latine. L'*hispano-américanisme* latino-américain appréciable dans les discours des émissaires présents en Espagne lors des célébrations du IV^e Centenaire, s'alimente aussi très largement des courants de pensée continentaux que l'on peut déjà qualifier de *latino-américanistes*, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle (discours sur *Las dos Américas* de José María Torres Caicedo ou sur *Nuestra América* de José Martí, par exemple), et qui expriment à la fois les craintes légitimes suscitées par l'essor de l'expansionnisme états-unien, et le désir de valoriser les racines culturelles européennes d'origine latine et le pluralisme constitutif des jeunes républiques de l'Amérique australe.

L'*hispano-américanisme*, qu'il soit espagnol ou latino-américain se constitue simultanément à partir des motifs historiques, sociaux et culturels qui contribuent d'abord à lui donner une cohérence (langue, religion et histoire communes), à partir des présupposés que ceux-ci engendrent (existence d'une communauté de sang et donc d'une *intimité ibéro-américaine*) et à partir des attentes qu'ils suscitent dans des circonstances toujours particulières. Voilà un deuxième enseignement que nous pouvons tirer de notre étude du IV^e Centenaire de la découverte de l'Amérique. L'*hispano-américanisme* de ce fait n'a de sens *a posteriori* que dans la convergence, la rencontre des deux variantes, espagnole et latino-américaine, qui confluent autour des commémorations de 1892.

L'Espagne face à l'Amérique : le poids du passé et le poids du présent

Les historiens espagnols Pedro Pérez Herrero et Nuria Tabanera pensent que *l'étude du passé nous facilite la programmation du futur dans la mesure où il nous aide à*

comprendre comment à chaque époque on a réalisé un discours historique pour justifier le présent. D'après eux la connaissance de l'histoire nous rend plus libre, parce qu'elle nous aide à nous délester des poids du passé.¹³²⁰ C'est justement le poids du passé qui se trouve au centre des réflexions des professeurs de l'université de Berne, Walther L. Bernecker, Gustav Siebenmann et José Manuel López de Abiada, qui sont intéressés plus particulièrement au sens et aux conséquences des célébrations de la découverte de l'Amérique, notamment en 1892 et 1992.¹³²¹ Si l'on insiste sur l'idée de poids et de délestage, c'est qu'il y a certainement un passé encombrant qui persiste en Espagne concernant son histoire américaine et sans doute aussi concernant l'histoire de son hispano-américanisme depuis le XIX^e siècle. D'autres historiens encore, Jesús Oyamburu, Pepa Vega et Pedro A. Vives du Centro Español de Estudios de América Latina (CEDEAL), affirment que la politique culturelle espagnole en direction de l'Amérique Latine a toujours traîné derrière elle un fardeau structurel, dû selon eux à l'objectif de départ, supposé opérationnel, qui était de *rendre possible une empathie latino-américaine envers la « culture » espagnole*, ou en d'autres termes, pour reprendre les concepts de 1892, une « intimité hispano-américaine ». Pour ces derniers chercheurs, ce qui est certain, en définitive, c'est que *la perspective espagnole en direction de l'Amérique Latine a manqué pendant des décennies de dialogue, de connaissance et par conséquent de la compréhension nécessaire de sa propre position relative au moment de se mettre en relation avec l'élément latino-américain.*¹³²²

Cette absence de dialogue et de compréhension s'inscrit dans le cadre d'une longue évolution historique qui remonte sans doute à l'époque coloniale, voire même à la découverte ou à l'invention de l'Amérique, cette entité humaine et culturelle, conçue dès le départ à la fois comme le prolongement et comme l'alternative de l'Europe. Près de 70 ans après les proclamations d'indépendance cependant, la célébration du IV^e Centenaire de la découverte de l'Amérique en 1892 se situe à une période transitoire, au moment où les républiques hispano-américaines commencent à occuper leur place sur la scène diplomatique internationale. Après des décennies de rancune, d'incompréhension et d'éloignement inévitable, l'occasion est donnée aux Espagnols et aux Latino-américains de se retrouver dans une commémoration qui peut être envisagée, encore à cette époque, comme un espace commun, un lieu de mémoire et donc de retrouvailles. Des deux côtés les ambitions culturelles, politiques et économiques pourraient converger, notamment dans la perspective d'une opposition active à l'expansion des puissances du Nord de l'Europe et de l'Amérique. Des stratégies de coopération multiples sont concevables. Les ennemis communs, mais aussi la langue commune, l'éducation, la culture ou le phénomène d'émigration péninsulaire

¹³²⁰ PÉREZ HERRERO, Pedro et TABANER GARCIA, Nuria, Introducción in España / América latina : un siglo de políticas culturales. Aieti/Síntesis, Madrid 1983, p.8

¹³²¹ BERNECKER, Walther L., LOPEZ DE ABIADA, José Manuel, SIEBENMANN, Gustav, El peso del pasado : Percepciones de América y V Centenario. Madrid : Editorial Verbum, 1995

¹³²² OYAMBURU, Jesús, VEGA Pepa, VIVES, Pedro, A., En torno a 1992 in España / América latina : un siglo de políticas culturales, op. cit., 1983, p.209

massive vers l'Amérique sont autant d'éléments susceptibles de rapprocher les populations et les dirigeants de l'Espagne et de l'Amérique Latine. Pourtant le IV^e Centenaire ne suscite en Espagne ni l'enthousiasme populaire ni une véritable tentative de dialogue de la part des autorités ou des intellectuels. Le poids du passé est bien là, mais également celui du présent, qui conditionne les objectifs et le déroulement des cérémonies, qui sélectionne les événements et les acteurs notoires, qui masque ou fleurit, qui oriente les projecteurs de l'histoire en condamnant les recoins et les ombres à l'oubli.

Lorsqu'il analyse *l'attitude des intellectuels espagnols face au IV^e Centenaire*, Fernando Murillo Rubiera insiste sur la nécessité de prendre en compte au préalable, avant d'exprimer un quelconque jugement de valeur, le contexte social et culturel de l'époque. Même s'ils ont la responsabilité d'être des guides de la conscience nationale, les intellectuels sont victimes, selon lui, comme les autres témoins et acteurs de leur temps, d'un cadre historique déterminant qui agit sur eux inexorablement. L'historien espagnol égrène par conséquent une série de circonstances atténuantes qui justifient leur comportement et leur perception de l'histoire : il évoque d'abord *l'incompréhension totale* en Espagne du phénomène de l'émancipation américaine tout au long du XIX^e siècle ; il signale les interventions politiques et militaires désastreuses de l'ancienne métropole coloniale, qui n'ont fait qu'exciter à nouveau de vieilles susceptibilités des deux côtés de l'Atlantique, et notamment vis à vis de l'Equateur, du Mexique, du Pérou, de la Bolivie ou du Chili; il rappelle que les reconnaissances officielles par l'Espagne des nouvelles républiques latino-américaines ont été très tardives; il souligne enfin le rôle extrêmement négatif, d'après lui, de la *leyenda negra*, avec toute sa cohorte d'ignorances maladroites et d'incompréhensions.¹³²³

Les thèmes favoris qui sont abordés au cours des célébrations du IV^e Centenaire corroborent cette importance du contexte dans l'appréciation des événements culturels et historiques. Dans le cadre d'une conjoncture économique et sociale dépressive, l'idéalisation du passé marque, dans une certaine mesure, la quête d'un équilibre entre deux pôles, permettant d'envisager un futur plus optimiste. On cherche aussi dans l'histoire la justification des modèles et des actions présentes, et tout le monde y trouve son compte, en particulier les représentants de cette *bourgeoise professionnelle* qui assure la promotion et l'organisation des cérémonies, des conférences, des congrès, des expositions et des publications. Pour les conservateurs, la découverte de l'Amérique et la colonisation espagnole subséquente représentent l'aboutissement de la politique d'expansion économique et d'unification nationale menée par les Rois Catholiques à la fin du XV^e siècle. Elles démontrent que l'Espagne est puissante lorsqu'elle reste unie derrière un gouvernement fort qui défend les valeurs sociales et religieuses traditionnelles. Pour les libéraux, c'est à l'action particulière et volontariste des explorateurs et des colonisateurs des siècles passés que le pays doit son histoire glorieuse et son ancienne prospérité. Celles-ci confirment que l'initiative privée, davantage que l'action politique des Etats qu'elle précède, est à l'origine du progrès et

¹³²³ José María MURILLO RUBIERA, *Actitud de los intelectuales españoles...* - op. cit., 1993, p. 115-159.

du développement dans une société. Si l'idéologie libérale est parvenue à faire de Christophe Colomb un héros, symbole de l'esprit d'entreprise moderne, les catholiques les plus mystiques voient dans l'Amiral de la Mer Océane un apôtre de la foi chrétienne tandis que les libres penseurs le définissent comme un émancipateur de la pensée. Les militaires célèbrent les prouesses guerrières et les qualités de stratèges de certains conquistadors. Les marins vantent les qualités techniques des caravelles et la bravoure des équipages. Les avocats et les juristes défendent le bien-fondé et l'humanisme des lois coloniales. Les nationalismes régionaux, enfin, trouvent eux aussi un moyen d'expression dans l'exaltation des héros locaux, andalous, catalans, valenciens, basques, aragonais ou galiciens, tous acteurs, au même titre que les Castillans de la découverte et de la colonisation de l'Amérique.

Au niveau de l'historiographie nationale, l'important étant de reconstruire l'image de l'Espagne vis à vis de l'Amérique Latine et de la communauté internationale, on cherche d'abord à prouver que, contrairement aux autres (l'anglo-saxonne et la française surtout), la colonisation espagnole en Amérique a rempli sa grande mission civilisatrice et évangélisatrice. On dit de l'Angleterre, par exemple, qu'elle *s'est préoccupée davantage d'exploiter les Indiens que de les instruire*, car sa pensée dominante s'attache moins à la protection des âmes qu'à l'amour de l'or, et la France est présentée comme une société en perdition incapable de conduire une véritable œuvre d'évangélisation.¹³²⁴ Les historiens espagnols du IV^e Centenaire veulent montrer par ailleurs, que même s'ils ont été parfois devancés par des spécialistes étrangers, ils s'intéressent eux aussi aux cultures des populations originales de l'Amérique préhispanique, en publiant des études historiques, en prononçant des conférences sur la question à l'*Ateneo de Madrid*, au *Congrès des Américanistes*, ou en montant la grande *Exposition Historico-Américaine* de Madrid. Mais réciproquement, en organisant parallèlement le cycle de conférences de l'*Ateneo de Barcelone*¹³²⁵ sur l'état de la culture péninsulaire au XV^e siècle ou l'*Exposition Historique Européenne*, ils veulent confirmer l'état d'avancement de la culture hispanique pré-américaine par rapport au monde précolombien, cherchant à disculper par cette voie, également, les erreurs commises au cours de la conquête et de la colonisation.

Préférant défendre directement plutôt que justifier, pour sa part, l'attitude des intellectuels espagnols de 1892, José María García Escudero (qui regrette par exemple qu'un ambassadeur espagnol se sente obligé aujourd'hui de condamner le 'génocide' de la conquête et de demander pardon aux Latino-américains pour les 'barbaries' commises par ses ancêtres) présente les intellectuels du IV^e Centenaire comme les gardiens de la vérité historique. Selon lui, ces hommes ne nient pas la violence ni la cruauté des conquistadors par rapport aux Indiens. Bien au contraire ils l'assument, en la situant dans son véritable contexte historique et en mettant l'accent sur les « bénéfices » obtenus par les populations latino-

¹³²⁴ Crónica del tercer congreso católico, nacional español celebrado en Sevilla en 1892, *op. cit.*, 1892, p.150

¹³²⁵ *Conferencias leídas en el Ateneo Barcelonés sobre el estado de la cultura española y particularmente de la catalana en el siglo XV*, Imp. de Henrich y Cia en Comandita, Barcelona, 1893.

américaines. Pour Castelar, comme pour Valera, par exemple, la brutalité n'était pas un privilège des Espagnols, mais c'est une caractéristique de toute guerre, et *cette rudesse est bien peu de choses si on la compare aux horreurs commises dans le Yucatan et dans l'empire des Aztèques*. García Escudero qui insiste sur le caractère « salulaire » des célébrations centenaires de 1892, les qualifie en fin de comptes de projet *louable*, destiné à *renouer des liens, principalement culturels, entre l'Espagne et les populations qui partagent son sang, sa religion et sa langue, et dont l'indépendance nous avait séparé depuis près d'un siècle*.¹³²⁶

A contre-courant de Murillo Rubiera et de García Escudero, et tout aussi implacable contre les intellectuels d'hier qu'envers ses collègues espagnols contemporains, l'historien barcelonais Miquel IZARD dénonce, dans un article intitulé *Gestas y efemérides sobre el Cuarto Centenario*, tout ce qu'il considère comme les mensonges de l'histoire officielle, ne manquant pas d'établir un parallélisme révélateur entre les circonstances de 1892 et celles des commémorations organisées en 1942, par le régime franquiste. *Je pourrais apporter une infinité de preuves, écrit-il, de l'allure grotesque de cette légende apologétique et légitimatrice de l'agression*.¹³²⁷ Et il nourrit son argumentation d'exemples très significatifs, extraits des discours de grands intellectuels tels que Valera, Menéndez y Pelayo, Pi y Margall ou Emilio Castelar¹³²⁸. La démarche critique qu'il préconise a pour but, selon lui, de tirer des leçons des erreurs du passé, pour réorienter et focaliser dans une véritable perspective de futur, notre vision de l'histoire et du rôle de l'historien.¹³²⁹ Izard reconnaît malgré tout que certains intellectuels espagnols du IV^e Centenaire ne sont pas totalement complices de cette célébration emphatique du *plus grand génocide de l'histoire humaine* et qu'il existe quelques personnalités éveillées, comme le catalan Luis Rouvière qui affirme à l'Ateneo de Barcelone *que les conquistadors espagnols ne furent pas les fervents missionnaires de la civilisation car ils se consacraient uniquement à l'usurpation et l'extorsion. Ce n'est en mystifiant l'histoire, conclue déjà Rouvière en 1892, que les nations apprennent à devenir grandes et à prospérer*.¹³³⁰ Nous avons observé également, au cours de notre analyse, des prises de position

¹³²⁶ José María GARCIA ESCUDERO, *op. cit.*, 1993, p.55-56

¹³²⁷ Miquel IZARD, *Gestas y efemérides. Sobre el Cuarto Centenario*, Boletín Americanista, Vol.37, N° 47, Barcelona, 1997, p. 182.

¹³²⁸ « Dans l'élaboration de la tromperie, le mensonge était double : on falsifiait le caractère de la conquête, en taxant de chaotique l'absence de gouvernants, d'obscène la liberté sexuelle, de sorcellerie, la médecine effective et stupéfiante, de stupidité l'interprétation des rêves, d'agressifs ceux qui avaient été agressés, de cannibales ceux que l'on dévorait, de fainéants ceux que l'on soumettait à l'esclavage, et de civilisés ceux qui perpétraient de telles canailleries. » *Ibid.*, p.188.

¹³²⁹ « Ce qui s'est produit dans le monde depuis 1492, —conclue-t-il, on peut le regretter et le critiquer, on peut aussi l'escamoter, voire même l'exalter; dans ces deux derniers cas, en devenant les complices d'une chaîne de violences et d'injustices, d'un suicide collectif, qui hier encore a porté préjudice à la Bosnie, aujourd'hui à la région du lac Kiwu, et qui à l'avenir viendra à bout de nous tous. » - *Ibid.*, p.202.

¹³³⁰ Luis ROUVIERE, *Influencia del Descubrimiento de América en la Industria y el comercio del Mundo Civilizado, pronunciada el 17 de octubre de 1892, Conferencias leídas en el Ateneo Barcelonés...*, *op. cit.*, 1893, p.79-103.

semblables chez des écrivains tels que Francisco Pi y Margall, Luis Vega-Rey ou Pompeyo Gener qui soutient que *L'Espagne a vécu pendant deux siècles du vol et de l'extermination exercé sur les deux continents par ses vice-rois*.¹³³¹ Ces attitudes ont aujourd'hui le mérite, de nous confirmer encore une fois que toute réalité n'est pas uniforme et que d'autres points de vue ont existé en Espagne sur la découverte et la conquête de l'Amérique ou concernant le bien-fondé des commémorations officielles. Ces « voix » alternatives du IV^e Centenaire ont du mal, cependant, à marquer aujourd'hui de leur empreinte, l'abondante production bibliographique contradictoire que nous ont léguée les archives de 1892. Cet état de fait tient sans nul doute aux mécanismes sélectifs et toujours circonstanciels des mémoires nationales, qui impliquent systématiquement, comme le soulignait déjà Ramón Menéndez Pidal (1869-1968) dans le contexte espagnol, au combien difficile et exclusif de 1947, *une mise en relief de certaines mémoires passées* et un passage sous *silence vis à vis d'autres mémoires*.¹³³²

La sévérité des jugements de Miquel Izard à l'égard de ses compatriotes d'hier et d'aujourd'hui n'est donc pas incompatible avec une reconnaissance du rôle des circonstances qui, à chaque époque, façonnent en définitive, l'interprétation de l'histoire et des événements contemporains de ceux qui s'expriment. Quel contraste, évidemment, entre cette lointaine fin du XIX^e siècle, oscillant entre catholicisme, darwinisme et positivisme, une période à laquelle on prônait encore l'évangélisation et on soutenait l'existence de races humaines, et notre début de XXI^e siècle, imbu de débats globalisés, post-modernes et post-coloniaux ! La critique intellectuelle s'est alimentée au cours des dernières décennies, aussi bien des leçons convulsives d'un XX^e siècle terrifiant que de l'évolution de la propre pensée latino-américaine depuis José Martí ou José Enrique Rodó, jusqu'à la bouillonnante et polémique évocation du V^e Centenaire de la rencontre (discordante et désenchantée) des deux mondes. L'historien Salvador Bernabeu Albert, après avoir consacré plusieurs années à l'analyse des IV^e et V^e Centenaires, arrive finalement aux conclusions suivantes : d'abord, *les centenaires sont les*

¹³³¹ Pompeyo GENER, *Heregias : estudios de crítica inductiva sobre asuntos españoles*, Cáp. V, *La decadencia nacional de la civilización de España*, Barcelona, Imp. de Luis Tasso Serra, 1887, p. 202. - Cité in Miquel IZARD, *op. cit.*, 1997, p. 184 et Salvador BERNABEU ALBERT, *op. cit.*, 2000, p. 119.

¹³³² « Toute œuvre historiographique implique une nécessaire mise en relief de certaines mémoires passées, et un nécessaire silence vis à vis d'autres mémoires, selon que l'on considère les unes comme efficientes et les autres comme inertes pour la compréhension exacte du passé, surtout en fonction des perspectives linéaires que l'on peut prolonger jusqu'aux problèmes agités de la vie présente. La grande difficulté lorsqu'on a pratiqué cette mise en relief réside dans le fait que le choix de ces mémoires, une fois effectué, acquière une certaine fixité. Ce qui a été distingué au départ, se transmet ensuite de manière inaltérable au cours des siècles suivants, déterminant un certain oubli à l'égard de ce qui a été dédaigné, un oubli qui parfois devient total et irrémédiable en raison de la destruction progressive des documents que l'on croyait alors sans valeur, et qui cependant peuvent en conserver une, très importante, pour les temps ultérieurs. C'est pourquoi une époque historiographique quelconque, même si elle a des centres d'intérêt très différents des périodes antérieures, ne peut toujours trouver à sa portée les représentations convenables qui devraient la guider dans l'interprétation du passé, car elle ne parvient à voir la vie passée qu'à travers la limitation particulière du point de vue de ceux qui en ont fait l'histoire avant elle, et nullement à partir de l'évocation suggérée par une nouvelle curiosité et de nouvelles perceptions vitales. » Ramón MENÉNDEZ PIDAL, *Los Españoles en la historia*, Espasa Calpe, Madrid, 1991, p. 255-256.

*miroirs des sociétés qui les commémorent et ils reflètent par conséquent les idéologies et les mentalités dominantes de leur époque; ensuite, et bien qu'ils répondent au départ à des objectifs pédagogiques, ils présentent à première vue les déformations et les mutilations inévitables qu'implique toute réduction de phénomènes complexes; ils sont toujours également une proie facile pour les politiciens et pour les nationalités; et finalement, pour l'historien des centennaires, les absences doivent être tout aussi importantes que les présences, parce que les silences, sont souvent une commémoration.*¹³³³

Le contexte, fatalement, agit sur les intellectuels de l'époque, de même que les circonstances actuelles conditionnent notre réflexion, elle-même, de ce fait, limitée dans sa pertinence. Voilà encore l'une des principales leçons que nous a maintes fois suggérée notre analyse des célébrations espagnoles où force est de constater comme explique Luis Villoro, que *l'histoire cherche toujours à donner raison à notre présent concret.*¹³³⁴

Si le IV^e Centenaire, comme le souligne Bernabeu Albert, reflète l'idéologie dominante de son temps, il masque nécessairement d'autres points de vue, qui ont été écartés des célébrations officielles. Nous avons vu comment par exemple, un scientifique prestigieux comme Marcos Jiménez de la Espada est invariablement absent des débats publics, même si, dans le même temps, il est l'auteur d'une impressionnante production américaniste. D'autres voix moins prestigieuses auront purement et simplement été passées sous silence dans les circonstances politiques et sociales agitées que connaît l'Espagne à cette période.

Mais Miquel Izard n'est pas le seul, bien entendu, à remettre sur le tapis aujourd'hui le conditionnement idéologique ou les erreurs d'appréciation des intellectuels de 1892. Gustav Siebenmann décrit le IV^e Centenaire comme une *mégalo manie historiciste* pleine de contradictions, qui exprime d'un côté *toute la rancœur et le rejet* des Espagnols à l'égard d'un monde dont ils n'ont jamais vraiment accepté ni compris l'indépendance et de l'autre l'exaltation de l'unité de la langue et de la *race ibérique*. Pour lui, l'Espagne, victime à la fin du XIX^e siècle d'un retard économique flagrant et d'une crise sociale affligeante, cherche vainement à atteindre à travers ces commémorations, des objectifs irrémédiablement dépassés.¹³³⁵ Mais ce n'est pas tout. D'après Siebenmann, les intellectuels péninsulaires ont du mal à accepter en 1892 que depuis l'extraordinaire voyage de Humboldt entre 1799 et 1804, d'autres Européens, des Français, des Anglais, des Suisses et des Allemands, mais aussi des Nord-américains, aient développé d'importantes recherches scientifiques en Amérique

¹³³³ BERNABEU ALBERT, Salvador, El centenario interminable : contenidos ideológicos y culturales del IV y V centenario de 1492, Lateinamerika-Studien (Frankfurt am Main)-Vol.37, 1995 (N° spécial), p.27.

¹³³⁴ Luis VILLORO, *El sentido de la Historia in Historia, ¿Para qué?*; México, Siglo XXI Editores, 2004, p. 41.

¹³³⁵ « Sous couvert d'une fraternité hispano-américaine, qui devait effacer les offenses supposées et les injustices de l'indépendance, l'Espagne officielle a essayé alors d'imposer son autorité et de retrouver sa position hégémonique dans les territoires qui avaient été auparavant ses colonies. Les efforts de restauration, cependant, ne sont pas allés au-delà de la simple rhétorique. » Gustav SIEBENMANN, *¿Cómo se celebraron los centenarios de 1492 en Europa?* in *El peso del pasado : Percepciones de América y V Centenario*. Madrid: Editorial Verbum, 1995, p. 150.

Latine, *faisant progresser décisivement l'archéologie, l'ethnologie et les Sciences Naturelles*. Sur le plan technique, ce sont des ingénieurs français et anglo-saxons qui ont construit des chemins de fer, des ponts et des mines et qui sont en train de venir à bout de la construction du canal de Panamá. Il y a donc une réalité américaine, concrète, palpable, que le IV^e Centenaire ne veut pas voir et une réalité espagnole que l'on cherche également à évacuer.

En définitive, si le passé est vraiment utilisé lors des célébrations centennaires *comme un instrument de domination*, tel que le signale l'historien costaricien Juan Rafael Quesada Camacho¹³³⁶, il joue davantage ce rôle en interne, au niveau national, aussi bien en Espagne qu'en Amérique Latine. Ce sont les élites politiques et économiques au pouvoir qui de chaque côté manient ce passé historique en fonction de leurs intentions particulières. L'Espagne, comme nation et comme ancienne métropole ne semble plus se trouver, néanmoins, dans les conditions d'exercer une quelconque domination sur ces anciens territoires. Et l'Amérique fonctionne à Madrid, par conséquent, comme une image virtuelle, *comme une métaphore*, pour reprendre les termes utilisés par Isidoro Moreno, *un miroir sans lequel l'image de l'Espagne court le risque de disparaître*.¹³³⁷

Les voix/voies latino-américaines : traditions et modernismes.

L'histoire de l'Amérique latine a toujours été d'après Lucien Febvre, *une histoire de va-et-vient, de prêtés et de rendus, d'emprunts et de refus d'emprunts, d'allers aventureux et de retours avec intérêts composés*.¹³³⁸ C'est bien l'image que nous renvoie aussi le voyage latino-américain de 1892 en Espagne, à travers ses fragments d'éloquence, ses divergences et ses diplomaties, ses doutes et ses convictions, ses expectatives et ses déconvenues. L'idéal *intimiste hispano-américaniste* peut poindre parfois comme la lueur d'un phare au loin mais il ne s'agit nullement de recomposer, dans un élan de magnanimité, les pièces d'un paradis colonial perdu. Les exigences du présent sont là : les crises et les discordes territoriales internes, les enjeux politiques et économiques internationaux, les réalités sociales, les nouveaux défis culturels et intellectuels. Le monde a changé, l'Espagne n'a plus les moyens de ses ambitions et les mandataires latino-américains présents lors des célébrations du IV^e Centenaire ne cherchent plus dans ce pays les flambeaux de la civilisation ou les étendards du

¹³³⁶ Juan Rafael QUESADA CAMACHO, *América Latina: memoria e identidad: 1492-1992*, Editorial Respuesta, san José, 1993.

¹³³⁷ Isidoro MORENO, *América en la conciencia española : del IV al V centenario* - Colloque : *Les enjeux de la mémoire : l'Amérique latine à la croisée du cinquième centenaire. Commémorer ou remémorer?*, Paris, AFSSAL, 1992, p. 13.

¹³³⁸ Lucien FEBVRE, *Cahiers des Annales*, N° 4, 1948, p. IX.

progrès qui avaient flotté sur la découverte de l'Amérique, mais les vieilles pierres, les archives, les ruines, les résonances mystiques et lyriques.¹³³⁹

C'est toujours en termes de voyage, d'exploration et de quête que l'on doit envisager la participation latino-américaine aux célébrations espagnoles de 1892. Voilà le sentiment que nous inspire l'analyse des discours des émissaires venus d'outre-Atlantique. Leur présence en Espagne s'inscrit de ce fait dans la continuité d'une certaine histoire culturelle qui, depuis les observations contenues dans le premier journal de Christophe Colomb jusqu'aux descriptions « géo-lyriques » et dithyrambiques de Juan Zorrilla de San Martín devant le monastère de La Rábida¹³⁴⁰, ne constitue en quelque sorte qu'un long récit imaginaire. On observe, d'une part l'émotion légitime que suscitent chez certains délégués les « retrouvailles » avec cet espace géographique ibérique maintes fois imaginé et conceptualisé avant d'avoir pu être réellement *découvert*; et d'autre part l'indéniable curiosité, le désir d'aller au delà des apparences et de franchir ce voile virtuel qui hante souvent les individus en quête d'un « autre moi » originel. On comprend ainsi l'opiniâtreté d'un intellectuel comme Francisco del Paso y Troncoso, venu initialement pour l'*Exposition Historico-Américaine* mais qui désormais ne se résoudra plus à quitter l'Europe jusqu'à la fin de sa vie, qu'il consacre, à partir de 1892, à étudier les documents historiques des archives et des bibliothèques du Vieux Monde.¹³⁴¹ Nous avons vu comment les célébrations péninsulaires sont d'abord, en fait, l'occasion d'une reconnaissance physique, voire d'une réappropriation des espaces indispensables à la reconstruction identitaire, la capitale espagnole constituant l'un des lieux privilégiés autour desquels se réalise la charnière entre deux mondes et deux époques. Mais cette évaluation « du terrain » n'est mue que très rarement par des préoccupations purement individuelles et répond au contraire, la plupart du temps, aux enjeux *collectifs* du « rapport » qui est dans l'esprit de tout missionnaire. L'appréciation qui est donnée, par conséquent, varie en fonction des intentions (pas toujours conscientes) du discours, elles-mêmes parfois changeantes, selon que l'auteur reprend à son compte ou rejette alternativement les arguments de l'*intimité hispano-américaniste* que prônent les organisateurs espagnols du IV^e Centenaire.

C'est ainsi que Soledad Acosta de Samper, partagée, continuellement entre ses origines mixtes, anglo-saxonnes et hispaniques, son féminisme et ses convictions politiques et religieuses (*prodidentialisme catholique*), son existence cosmopolite et son attachement affectif à ses racines colombiennes, juge tantôt l'Espagne comme une nation misogyne et

¹³³⁹ Cf. Soledad ACOSTA DE SAMPER, *Viaje a España en 1892*, op. cit., 1893; Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, *Resonancias del camino*, op. cit., 1896; Ricardo PALMA, *Recuerdos de España...*, op. cit., 1897; Jesús GALINDO y VILLA, *Recuerdos de Ultramar*, op. cit., 1894.

¹³⁴⁰ Cf. *Mensaje de América* in Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, *El mensaje de América, Discurso pronunciado en la explanada del Monasterio de la Rábida... el 12 de octubre de 1892*, in *Conferencias y Discursos*, Tomo I, Montevideo, Imprenta Nacional Colorada, 1930, p. 101-116.

¹³⁴¹ Silvio ZAVALA, *Francisco del Paso y Troncoso. Su Misión en Europa, 1892-1916*, México, Departamento Autónomo de Prensa y Publicidad, 1938.

archaïque, dépourvue de raffinement et rongée par une décadence morale inquiétante, tantôt comme la gardienne des valeurs traditionnelles, la patrie des illustres conquérants qui ont porté en Amérique les lumières de la civilisation et les bienfaits du catholicisme. Son discours est toujours diplomatique dans ses articles pour la revue *El Centenario* ou lors des congrès de Madrid ou de La Rábida et censeur dans les textes qu'elle destine à ses compatriotes et dans lesquels elle reproche notamment aux Espagnols de s'intéresser davantage au passé lointain de l'Amérique qu'à l'histoire moderne des républiques indépendantes.

Nous avons mis à jour dans cette étude quelques différences de comportement entre les jeunes représentants des nations hispano-américaines et leurs aînés, souvent beaucoup plus réticents ou circonspects à l'égard de leurs hôtes espagnols. Tandis que le jeune Jesús Galindo y Villa, séduit par les atmosphères urbaines et par la géographie « historique et monumentale » de l'Espagne, semble tout aussi charmé de l'accueil des madrilènes que de l'action fastueuse et munificente de son ambassadeur¹³⁴², son compatriote Manuel Payno, adresse un rapport très sévère à sa hiérarchie, dans lequel il juge que tous les moyens matériels et intellectuels déployés par le Mexique pour participer aux commémorations ont été superflus et stériles. Il reproche principalement aux Espagnols leur peu de sérieux et de prévoyance (eu égard notamment à la situation sociale et politique du pays) pour l'organisation des cérémonies et des manifestations, le faible niveau intellectuel des débats (surtout des congrès), l'absence désolante de public (particulièrement à l'*Exposition Historico-Américaine*), et leur manque de reconnaissance et de cordialité envers la plus grande partie des délégués latino-américains (excepté les ministres et les ambassadeurs), confinés le plus souvent, selon lui, autour de leurs légations ou du périmètre de la Bibliothèque Nationale où se tient l'*Exposition* de Madrid.¹³⁴³

D'autres Latino-américains (Palma, Acosta de Samper,) perçoivent aussi en 1892 un certain décalage entre les *discours* des Espagnols, toujours éloquentes et adulateurs envers leurs convives, et *leurs actes*, peu productifs ou empreints d'un nationalisme qui peut redevenir rapidement intransigeant. C'est pourquoi Carlos M. Rama définit d'abord les célébrations du IV^e Centenaire comme une immense *démonstration d'art oratoire*¹³⁴⁴ qui illustre, d'après Aimer García Granados, *la dimension impérialiste de l'hispano-américanisme*.¹³⁴⁵ Beaucoup plus sévère, Miquel Izard ne voit dans cette commémoration,

¹³⁴² Jesús GALINDO y VILLA, *Recuerdos de Ultramar, Apuntes de viaje*, México, Oficina Tipográfica de la Secretaría de Fomento, 1894.

¹³⁴³ Manuel PAYNO, Cónsul de México en Barcelona, *Informe respecto de las festividades españolas en ocasión del Cuarto Centenario del primer arribo de Cristóbal Colón al Continente Americano*, 15 de abril de 1893, México, Archivo de la Secretaría de Relaciones Exteriores (AREM), 19-22-137 (II). Cf. José María Muriá in *El IV Centenario del Descubrimiento de América*, México, Revista Secuencia, N°3, diciembre 1985, p. 131-136.

¹³⁴⁴ Carlos M. RAMA, *Historia de las relaciones culturales entre España y América latina. Siglo XIX.*, México-Madrid, Fondo de Cultura Económica, 1982, p. 184.

¹³⁴⁵ Aimer GRANADOS GARCIA, *Los debates sobre España : El Hispanoamericanismo en México a finales del siglo XIX*, El Colegio de México, Centro de Estudios Históricos, México D.F., 2002, p. 9.

quant à lui, qu'une gigantesque et fallacieuse apologie de l'histoire de l'Espagne dont certains délégués hispano-américains se rendent eux-mêmes complices (Restrepo Tirado, Zorrilla de San Martín, Acosta de Samper)¹³⁴⁶. José María Muriá censure la duplicité des organisateurs qui ne parviennent pas à masquer les intentions toujours hégémoniques de l'ex-métropole et il souligne le caractère *españoliste* et donc, selon lui, réactionnaire de la participation mexicaine aux festivités péninsulaires¹³⁴⁷. Miguel Rodríguez¹³⁴⁸, de même que Bernabeu Albert, ou Jean- François Botrel¹³⁴⁹, insiste finalement sur le manque d'enthousiasme des acteurs eux-mêmes et l'indifférence presque complète du public.

Malgré ces constats peu reluisants, l'historien espagnol Mario Hernández Sánchez Barba considère encore aujourd'hui le *rapprochement* commémoratif de 1892 comme le manifeste d'une *régénération*, qui implique nécessairement pour les deux parties d'assumer la *responsabilité du passé*, l'histoire espagnole de l'Amérique d'une part, et le passé américain de l'Espagne d'autre part. L'occasion est offerte aux porte-parole des deux mondes, selon lui, de jeter les premières bases d'une *communauté hispano-américaine des nations*. Il distingue à cette époque (1880-1905) deux images de l'Amérique latine à la fois opposées et complémentaires, l'une *passive et repliée sur elle-même* après être devenue une *zone d'expansion de l'impérialisme économique*, l'autre, au contraire, *active et renouvelée*, revendiquant une *réaction spiritualiste face au technicisme nord-américain*.¹³⁵⁰

S'il est question de *paroles* et d'éloquence lors des commémorations du IV^e Centenaire il est donc question aussi d'image, et cette image que poursuit inlassablement le discours, n'est pas toujours le reflet des expositions et des conférences.

Le voyage latino-américain de 1892 n'a de sens, avons-nous écrit, *a posteriori*, que dans la confrontation des *attentes* d'une part et de *l'expérience vécue réellement* d'autre part par les représentants des différentes républiques hispano-américaines. C'est dans la constatation du *décalage entre ce qui était attendu et ce qui est vécu* que s'expriment vraiment ces voix hispano-américaines. Dans son rapport confidentiel de 1893, Manuel Payno reconnaît que la déception des Mexicains provient moins de l'attitude peu prévenante des Espagnols, en fin de compte, que de l'absence des autres nations européennes, qui auraient pu

¹³⁴⁶ Miquel IZARD, *Gestas y efemérides. Sobre el cuarto centenario*, Boletín Americanista, Vol.37, n° 47, Barcelona, 1997, p. 186-187.

¹³⁴⁷ José María MURIÁ, *El cuarto centenario del descubrimiento de América*, Revista Secuencia, Instituto Mora, México, 1985, p. 124 et *E1 Cuarto Centenario del descubrimiento de América*, in *El Descubrimiento de América y su sentido actual*, Compilador Leopoldo Zea, Colección Tierra Firme, Instituto Panamericano de Geografía e Historia, Fondo de Cultura Económica, México, p. 123.

¹³⁴⁸ Miguel RODRÍGUEZ, *El 12 de octubre : entre el IV y el V centenario*, in Roberto Blancarte (compilador), *Cultura e identidad*. México, Fondo de Cultura Económica, 1994, p. 130.

¹³⁴⁹ Jean-François BOTREL, Juan Valera, directeur de El Centenario (1892-1894), Bulletin Hispanique, LXXX, n° 1-2, juin 1978, p. 72.

¹³⁵⁰ Mario Hernández SANCHEZ BARBA, *La actitud de los intelectuales hispanoamericanos ante el IV Centenario*, in *Descubrimiento de América del IV al VI Centenario - Tomo I*, Madrid, Fundación Cánovas del Castillo, 1993, p. 142-153.

être les garantes du succès des manifestations et de la reconnaissance politique et culturelle des jeunes nations de l'Amérique hispanique. Dès le départ, les célébrations de 1892 semblent avoir été envisagées par les républiques hispano-américaines, davantage comme un moyen de rayonner (vis-à-vis de l'Europe et des Etats-Unis) sur une scène internationale où elles devaient être spécialement mises à l'honneur, que comme une occasion pratique de se rapprocher de l'ancienne métropole. Réciproquement, d'ailleurs, pour l'Espagne, l'Amérique Latine n'est-elle pas aussi un faire-valoir? Le IV^e Centenaire n'est-il pas en quelque sorte la première d'une série de mises en scène *médiatiques* (*Congreso Social y Económico Hispanoamericano* de 1900, *Exposición Ibero-Americana* de Sevilla de 1929, célébration du *día de la raza* en 1942, *Exposición Universal de Sevilla* en 1992, *Cumbre Unión Europea-América Latina* en 2002, etc.) à travers lesquelles cette nation va chercher ensuite inlassablement à retrouver son rang aux côtés des grandes puissances européennes.

Vu sous cet angle, le bilan des rencontres de 1892 s'avère particulièrement négatif pour les républiques hispano-américaines. Les autres nations d'Europe ont boudé les festivités espagnoles dont l'écho semble avoir été extrêmement faible dans la presse française, italienne ou anglo-saxonne; les richesses archéologiques et artistiques du patrimoine latino-américain n'ont été contemplées que par quelques curieux et très peu de grands spécialistes internationaux; les tribunes, les discours et les colonnes des journaux ont été monopolisés par les notables, les hommes politiques et les intellectuels espagnols beaucoup plus nombreux que leurs homologues d'outre-Atlantique; l'histoire moderne de l'Amérique latine (depuis les indépendances) a été systématiquement occultée au profit de la glorification de la conquête et de l'œuvre coloniale espagnole; très peu de négociations commerciales ou de mesures politiques concrètes et d'intérêt mutuel ont pu être réellement adoptées. Il ne reste au bout du compte que quelques cérémonies pompeuses, quelques flatteries réciproques et quelques médailles, comme la *Croix d'Isabel la Catholique*, remise par la reine au capitaine Payen, chef de la fanfare du 8^{ème} régiment de chevalerie mexicain.

En définitive, si l'on se contentait de ce maigre point de vue, la seule grande vertu des rencontres suscitées par le IV^e Centenaire, serait leur existence même, le fait que pour la première fois depuis les indépendances, un rassemblement pacifique et multilatéral peu avoir lieu entre les diverses nations issues du vieil empire hispanique éclaté. Des griefs historiques subsistent, inévitablement, non seulement à l'égard de l'Espagne, mais entre les jeunes républiques elles-mêmes qui se sont livrés au cours du XIX^e siècle *une guerre perpétuelle* sur des *champs fraternels couverts de sang et de cendre*.¹³⁵¹ S'il n'est plus question, dans l'esprit des Latino-américains, que l'ex-métropole conserve son autorité ou son vieux privilège d'arbitrer les querelles internes dans le Nouveau Monde, celui d'amphitryon, en revanche, est accepté en 1892, dans un cadre diplomatique et dithyrambique où les tensions et les divergences sont mises en sourdine. Ainsi la délicate question antillaise n'est traitée que

¹³⁵¹ Rubén DARÍO, *A Colón*, poème de 1892 publié in *El Canto errante*, Madrid, Ediciones de la Biblioteca Nueva de Escritores Españoles, 1907.

fugitivement au fil des discussions et les débats entre autonomistes et indépendantistes semblent écartés des tribunes du *Centenaire de Colomb*. C'est pourquoi les voix *cubaines* ou *portoricaines* sont absentes de notre analyse et que la majorité des Hispano-américains présents dans la péninsule ibérique sont *investis d'une représentation ou d'une charge diplomatique*.¹³⁵²

Mais derrière le spectacle *officiel* du IV^e Centenaire, les inaugurations, les banquets, les Expositions, les conférences, les congrès, et en marge des grandes personnalités qui occupent le devant de la scène et font l'objet de commentaires louangeurs dans les journaux, des voix latino-américaines s'expriment aussi dans les couloirs des expositions, dans les théâtres, les cafés, dans les trains, dans les hôtels, dans les rues de Huelva ou de Madrid et dans les congrès (pédagogique, géographique, juridique, littéraire, etc.) où elles se mêlent à celles des péninsulaires, des journalistes, du public, imprégnant tout de même, malgré leur nombre relativement restreint l'atmosphère sociale et culturelle de leur présence. Ces voix dont nous avons esquissé le profil au fil des pages, participent tout autant que les autres de la rencontre post-coloniale de 1892. Les retrouvailles ont lieu également à leur niveau dans les espaces publics où elles se confrontent aux populations locales, dans les réunions privées ou professionnelles, lors des fêtes populaires et des défilés commémoratifs.

Comment évaluer l'impact de toutes les voix venues d'outre-Atlantique dans l'histoire des relations culturelles entre l'Espagne et l'Amérique Latine? C'est dans les dernières années du XIX^e siècle, nous dit Carlos M. Rama, que *se produit, pour la première fois peut-être, une certaine vision de la vie latino-américaine en Europe*. La croissance des flux migratoires y est évidemment pour beaucoup, mais aussi les *va-et-vient* de plus en plus fréquents de voyageurs professionnels ou touristiques, rendus possibles par les progrès des communications maritimes et ferroviaires. Les œuvres des intellectuels et des artistes mais aussi *le folklore de la région est exporté pour la première fois vers les pays européens*.¹³⁵³ En 1892, c'est le modernisme de Rubén Darío qu'apporte le vapeur León XIII de la compagnie espagnole Trasatlántica, mais les *Habaneras* voyagent également dans les caissons de la fanfare mexicaine. Ce n'est pas la première fois, bien sûr, que des produits culturels latino-américains arrivent sur le territoire espagnol, mais le contexte des commémorations de la découverte de l'Amérique favorise considérablement leur propagation auprès du grand public. La presse et les éditeurs jouent un rôle très important dans cette diffusion, à une époque, toutefois, où la population espagnole compte encore près de 2/3 d'analphabètes, ce qui réduit le nombre de lecteurs potentiels.¹³⁵⁴ Il existe néanmoins une élite cultivée et curieuse de nouveautés étrangères, qui découvre en 1892, en particulier à travers des revues culturelles telles que *La*

¹³⁵² Ricardo PALMA, *Recuerdos de España : Notas de viaje, esbozos, neologismos y americanismos*, Buenos Aires, Imprenta J. Peuser, 1897, p. 159.

¹³⁵³ Carlos M. RAMA, *Historia de América Latina*, Barcelona, Editorial Bruguera, 1978, p. 120-121.

¹³⁵⁴ Almudena MEJÍAS ALONSO y Alicia ARIAS COELLO, *La prensa del siglo XIX como medio de difusión de la literatura hispano-americana*, Revista General de Información y Documentación, Vol. 8, N° 2, 1998, p. 241-257.

Unión Iberoamericana, El Centenario, España y América ou *La Ilustración Española y Americana*, les poésies de César Nicolás Pensón, Fernando Cruz, Juan Zorrilla de San Martín ou de Francisco A. Icaza, les contes de Vicente Riva Palacio et les traditions de Ricardo Palma, les articles érudits de Ernesto Restrepo Tirado ou d'Anastasio Alfaro, les études historiques de Vicente G. Quesada ou de Soledad Acosta de Samper. En publiant leurs œuvres chez les libraires et éditeurs de Madrid ou de Barcelone (*Murillo, Manuel G. Hernández, Fernando Fé, Montaner, Rivadeneyra, etc.*) certains écrivains comme Palma, Darío, Orrego Luco, Payno, Quesada ou Riva Palacio semblent parier à nouveau sur le public et le marché ibériques alors que tout au long du XIX^e siècle la plus grande partie de la littérature latino-américaine s'est éditée à Londres, à Paris et à New York. Ils appliquent immédiatement de cette manière les recommandations du *Congrès Littéraire hispano-américain*, contribuant à renforcer l'intérêt des lecteurs espagnols pour les lettres et les arts de l'Amérique hispanique. Lorsqu'ils fréquentent les *tertulias* ou les salons de Cánovas, Castelar, Valera, Campoamor, Pardo Bazán ou Gimeno de Flaquer, ils confortent des liens antérieurs, souvent épistolaires, mais esquissent aussi d'autres voies de *coopération littéraire* en établissant de nouvelles correspondances générationnelles. C'est ainsi que Gaspar Núñez de Arce et Juan Valera deviennent en quelque sorte les mécènes espagnols de Rubén Darío, tandis que Ricardo Palma se rapproche de Zorrilla, Campoamor, Balaguer mais se lie d'amitié également avec le jeune Lope de Rueda. Nous avons distingué au cours de notre réflexion quatre générations latino-américaines distinctes, correspondant aux grandes périodes culturelles définies par Pedro Henríquez Ureña dans son *Historia de la Cultura en la América Hispánica* ¹³⁵⁵ et conformément aux idées du philosophe Ortega y Gasset, selon lequel c'est davantage son passé immédiat qui définit une génération que l'époque à laquelle elle se manifeste. Selon ce schéma, et bien qu'ils soient contemporains, Vicente Riva Palacio (1832-1896) et Emilio Castelar (1832-1899) ne font pas vraiment partie de la même génération. L'histoire du XIX^e siècle les sépare et cette séparation, malgré les affinités communes et les flatteries réciproques, a quelque chose de définitif, comme l'indépendance de l'Amérique. Les filiations traditionnelles ont été rompues et de nouvelles relations doivent être inventées. Les délégués latino-américains du IV^e Centenaire font partie des premiers intellectuels, qui à la fin du XIX^e siècle, entreprennent justement de dévider la bobine d'Ariane. Pour les plus jeunes d'entre eux (Darío, Icaza, Orrego Luco, Gómez Restrepo) la rencontre avec des hommes de lettres espagnols appartenant aux générations anciennes constituent aussi un nouveau moyen de s'affranchir de la pesante tutelle de leurs aînés, tout en rétablissant des ponts entre l'Espagne et l'Amérique où la jeunesse intellectuelle semble s'être désintéressée

¹³⁵⁵ Pedro HENRÍQUEZ UREÑA, *Historia de la cultura en la América Hispánica*, Fondo de Cultura Económica, México, 1947.

presque complètement de la vieille mère Patrie si l'on en croit les commentaires de Ricardo Palma.¹³⁵⁶

Navigant entre des eaux profondes et toujours tumultueuses comme celles de l'Atlantique, le voyage littéraire latino-américain de 1892 exprime donc tout à la fois (dans une ambiguïté génératrice) la résistance ou l'attachement *hispano-américain* aux traditions morales et esthétiques hispaniques, et la quête de nouvelles formes, de nouvelles idées mieux appropriées aux réalités du monde moderne. A travers les illusions et les désenchantements simultanés qu'il exprime, il est porteur d'un message relativement nouveau en direction de l'Espagne, un discours encore incertain à l'époque, mais dont se dessinent déjà les premiers axes fédérateurs. Il s'agit d'abord de confirmer l'attachement des Hispano-américains à la langue espagnole, tout en réclamant davantage de reconnaissance pour les philologues et pour les sensibilités esthétiques (modernes ou primitives) du Nouveau monde, qui peuvent ainsi contribuer à une véritable *renaissance qui aurait pour fondement le classicisme dans la forme, et des pensées nouvelles, de l'art, de l'art et de l'art*¹³⁵⁷ (modernisme). Il est question ensuite de définir une confédération littéraire qui prenne véritable en compte l'existence de diverses patries littéraires (néologismes, *anthologies nationales*). Il est indispensable à cet effet, dans l'esprit des écrivains d'outre-Atlantique, que chaque nation se réapproprie culturellement sa propre histoire coloniale. Il convient finalement d'associer *l'hispano-américanisme* à cet autre grand courant intégrateur qu'est le *latino-américanisme* et qui permet de réaffirmer, à la fin du XIX^e siècle, dans le contexte philosophique et sociologique (*positivisme et darwinisme*) de l'époque et dans l'environnement de doute et de scepticisme qui mine également l'Amérique *latine* (menace de dépendance économique et culturelle anglo-saxonne) l'idéal chrétien et latin (occidental) qui, selon les élites pensantes de l'Amérique hispanique, est aux sources de la construction moderne et identitaire des nations hispano-américaines.

Si d'après le philosophe uruguayen Arturo Ardao, le *latino-américanisme* et *l'hispano-américanisme* se confondent déjà au moment du IV^e Centenaire dans l'esprit d'intellectuels espagnols de diverses sensibilités politiques, tels que Emilio Castelar ou Francisco Pi y Margall¹³⁵⁸, du côté latino-américain les rencontres commémoratives révèlent clairement la confluence de *l'espagnolisme* et du *latino-américanisme*, dans les discours de Ricardo Palma, Juan Zorrilla de San Martín ou Rubén Darío. Ce dernier écrivain qui deviendra aux côtés de José Enrique Rodó, le héraut d'un nouvel idéalisme esthétique et philosophique latino-américain du début du XX^e siècle, illustre parfaitement dès 1892, la transition qui s'opère, à la fois dans le cadre du traditionnel passage de témoin générationnel (du romantisme au modernisme) et de la conjonction des influences venant de part et d'autre de l'Atlantique.

¹³⁵⁶ Ricardo PALMA, *Recuerdos de España : Notas de viaje, esbozos, neologismos y americanismos*, op. cit., 1897, p. 165-170.

¹³⁵⁷ *La Ilustración Española y Americana*, *Presentación de Rubén DARÍO*, 30 de noviembre de 1892 - Año 1892, 2^eme semestre, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 366-367.

¹³⁵⁸ Arturo ARDAO, *América Latina y la latinidad*, México, UNAM-CECYDEL, 1993, p. 219-233.

Contrairement à une certaine vision critique qui tendrait à réduire *l'hispano-américanisme latino-américain* à sa seule composante *espagnoliste* ou *traditionaliste*¹³⁵⁹, l'analyse des voix latino-américaines du IV^e Centenaire, nous a révélé en définitive, les origines mixtes de ce mouvement culturel qui ne peut être envisagé d'après nous que dans la réalité complexe qui le génère (contexte économique et politique de la fin du XIX^e siècle, métissages culturels, développement des communications et évolution démographique continentale).

Une métaphore du temps

De nombreux intellectuels des deux continents considèrent que les relations historiques entre l'Espagne et ses anciennes colonies depuis l'indépendance ont souffert d'un manque de dialogue, dû certainement en réalité à ce que les perspectives ont été faussées dès le départ. Les Espagnols ont vainement attendu *une empathie latino-américaine* vis à vis de leurs projets unilatéraux, tandis que les Latino-américains escomptaient une *reconnaissance* et *solidarité Ibéro-américaine* concrète que l'Espagne n'était peut-être pas (ou plus) en mesure de leur donner. Le poids du passé est là et celui du présent aussi, qui restreignent considérablement les champs de vision et d'action des porte-parole qui, de part et d'autre, cherchent à donner une impulsion aux échanges culturels et économiques entre les deux mondes.

L'histoire, disions-nous, a l'habitude de signaler des nœuds là où les grandes boucles se croisent, c'est-à-dire au début et à la fin des cycles politiques et économiques, au moment des crises, des conflits, des ruptures, lorsque après une longue période d'accalmie ou de routine, le temps bascule et le cours des choses bifurque où s'accélère. Les célébrations du IV^e Centenaire de la découverte de l'Amérique, se situent justement dans cet étrange calme qui précède toujours les tempêtes. C'est pour cela certainement qu'elles n'ont intéressé que très tardivement les chercheurs, en Espagne d'abord, puis en Amérique latine. Il aura fallu attendre les polémiques suscitées par l'organisation du V^e Centenaire pour que les spécialistes de part et d'autre de l'Atlantique déterrent ces cérémonies poussiéreuses qui devaient servir alternativement de modèle ou de repoussoir aux débats post-coloniaux de la fin du XX^e siècle. Dans la péninsule ibérique le retour sur 1892 a coïncidé curieusement avec la résurgence des aspirations culturelles régionales voire régionalistes et la remise en cause de la *version officielle* de la découverte et de la conquête du Nouveau Monde (quand elle a eu lieu), s'est alimentée des controverses internes concernant la liquidation des modèles culturels hérités du franquisme ou l'intégration de l'Espagne dans la Communauté Européenne. En Amérique latine, l'intérêt pour les vieux débats du *Centenaire de Colomb* s'est inscrit d'une part dans le

¹³⁵⁹ Cela permet d'expliquer aussi le fait que *l'hispano-américanisme* a toujours été davantage étudié par les Espagnols qui voient en lui un mouvement progressiste et rénovateur que par les Latino-américains qui l'ont souvent considéré au contraire comme une manifestation de l'idéologie créole réactionnaire.

cadre de la réaction logique aux aspirations européennes qui motivaient la préparation des célébrations de la *Rencontre des Deux Mondes*, mais aussi dans le contexte d'un retour massif des Etats latino-américains à des processus d'organisation à la fois démocratique et libérale (ou néolibérale) qui s'est accompagné simultanément d'un redéploiement de l'investissement de capitaux européens dans la région. Dans ces circonstances l'analyse des événements et des discours de la fin du XIX^e siècle, une époque à laquelle les bourgeoisies libérales façonnaient le devenir identitaire des nations hispano-américaines (tout en aliénant leur avenir économique et politique aux exigences des puissances de l'époque) peut s'avérer riche d'interprétations et d'enseignements.

Comme le remarquait très justement Vicente Riva Palacio, *les grandes idées, les réformes transcendantes, les rédempctions des peuples sont des travaux longuement et durement élaborés par une série de générations*¹³⁶⁰. Aujourd'hui si les rencontres hispano-américaines de 1892 n'ont pas l'envergure historique de la bataille d'Ayacucho ou de la révolution mexicaine, elles peuvent susciter encore l'intérêt des hommes et des femmes qui de part et d'autre de leurs différences n'ont pas encore fini d'essayer de comprendre pourquoi nous sommes arrivés jusque là, pourquoi les succès mais aussi les échecs reviennent inlassablement et cycliquement, pourquoi les Espagnols aussi bien que les Latino-américains n'arrivent jamais à solder cette *asignatura pendiente* de la quête identitaire.

Un mythe issu de l'antiquité pourrait nous aider à fixer une image parabolique des convergences politiques et culturelles du IV^e Centenaire. C'est celui de Janus, ce dieu à double visage qui regarde à la fois vers le passé et vers l'avenir. Il représente à merveille les objectifs officiels de la commémoration qui est célébrée en 1892. Il s'agit, selon les termes d'Antonio Sánchez Moguel, l'organisateur du cycle de conférences de l'Ateneo de Madrid, de *réveiller l'intérêt des populations pour la connaissance positive et complète de l'histoire afin d'ouvrir la voie et de montrer le chemin*¹³⁶¹, c'est-à-dire de tirer des leçons des réussites et des échecs du passé pour mieux préparer l'avenir. Dans la symbolique janusienne, le présent ne compte pas, c'est un simple support, le moment fugitif de la rencontre entre deux courants opposés, le point de contact où tout finit et tout commence. Lorsque nous examinons, cependant, depuis notre position actuelle, les faits et les discours de ce lointain *Centenaire de Colomb*, il s'avère difficile de voir dans ces manifestations dithyrambiques et cérémonieuses, autre chose que les reflets d'une circonstance particulière, d'un moment historique déterminé qui n'est autre lui-même que le présent de cette époque. On peut se demander alors, si les voix espagnoles et latino-américaines de 1892, ne se contentent pas, en fait, au fil de leurs discours et dans leur perpétuel balancement vers l'avant et vers l'arrière, de nous parler d'elles-mêmes, de leur immobilité effective dans le temps et de leur perplexité ou de leur incapacité à se déplacer vers l'un ou l'autre sens de l'histoire. Les Espagnols discourent sur le

¹³⁶⁰ Vicente RIVA PALACIO, *Establecimiento y propagación del Cristianismo en Nueva España*, Ateneo de Madrid, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892, p. 6.

¹³⁶¹ Antonio, SANCHEZ MOGUEL, *Las conferencias americanistas...*, Madrid, op. cit., 1894, p.7

passé comme pour retrouver ou reconstruire l'image plus flatteuse d'un miroir que la réalité a terriblement terni et se projeter, via ce même passé, vers un avenir régénérateur. Les Latino-américains enquêtent sur des passés multiples pour légitimer leur présent et définir un avenir intégrateur. Mais tout en cherchant à se projeter hors du présent, ils ne parviennent qu'à nous révéler de la sorte le cloisonnement circonstanciel de leur réflexion.

Cette image de Janus, finalement, nous renvoie à nous-mêmes, prisonniers nous aussi de nos propres convergences, cherchant vainement peut-être dans le passé des sources inédites, des justifications exogènes pour prendre de la distance vis-à-vis de nous-même et par ce biais arriver à comprendre peut-être pourquoi nous sommes et à la fois nous ne sommes pas, comme dirait Héraclite, pourquoi le temps passe et ne passe pas, pourquoi davantage que le passé simple ou le passé composé, le présent convient peut-être mieux que tous les autres temps au récit imparfait de l'histoire.

SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES

Congrès, conférences, catalogues, articles, livres du IV^e Centenaire
et des principaux auteurs espagnols et latino-américains présents lors des célébrations

ABAJO FERNÁNDEZ, Joaquín, *Colón ante el comercio del mundo: estudio económico y comercial del descubrimiento de América...*, Madrid, Ed. Ricardo Fe, 1892.

ACOSTA DE SAMPER, Soledad, *Aptitud de la mujer para ejercer todas las profesiones, Memoria presentada en el Congreso IX de Americanistas en Huelva, 1892, in Memorias presentadas en congresos internacionales que se reunieron en España durante las fiestas del IV Centenario del descubrimiento de América, Imprenta de Durand, Chartres, 1893, p. 73-84.*

ACOSTA DE SAMPER, Soledad, *Biografías de hombres ilustres o notables relativas a la época del Descubrimiento, Conquista y Colonización de la parte de América denominada actualmente EE.UU. de Colombia*, Bogotá, Imprenta de la Luz, 1883.

ACOSTA DE SAMPER, Soledad, *Cristóbal Colón in Biografías de hombres ilustres o notables relativas a la época del Descubrimiento, Conquista y Colonización de la parte de América denominada actualmente EE.UU. de Colombia*, Bogotá, Imprenta de la Luz, 1883. Edition numérisée de la Bibliothèque Luis Ángel Arango de Colombie disponible sur: [http : //www.lablaa.org/blaavirtual/letra-i/ilustre/ilus3.htm](http://www.lablaa.org/blaavirtual/letra-i/ilustre/ilus3.htm)

ACOSTA DE SAMPER, Soledad, *Descripción del Istmo de Panamá en el siglo XVI, El Centenario*, Tomo I, Tipografía de « El progreso Editorial », Madrid, 1892, p. 256-261, 414-419 et 444-449.

ACOSTA DE SAMPER, Soledad, *Episodios novelescos de la historia patria: la insurrección de los comuneros*, Bogotá, Imprenta de la Luz, 1887.

ACOSTA DE SAMPER, Soledad, *La mujer en la sociedad Moderna*, Garnier Hermanos, Paris, 1895.

ACOSTA DE SAMPER, Soledad, *Las esposas de los conquistadores, El Centenario*, Tomo 2, Madrid, Tipografía de El progreso Editorial, 1892, p. 228-240.

ACOSTA DE SAMPER, Soledad, *Literatas en la América Española, in La mujer en la sociedad Moderna*, Garnier Hermanos, Paris, 1895, p. 381-420.

ACOSTA DE SAMPER, Soledad, *Los aborígenes que poblaban los territorios que hoy forman la República de Colombia en la época del descubrimiento de América, Memoria presentada al IX Congreso Internacional de Americanistas reunido en Huelva en 1892, in Memorias presentadas en congresos internacionales que se reunieron en España durante las fiestas del IV Centenario del descubrimiento de América, Imprenta de Durand, Chartres, 1893.*

ACOSTA DE SAMPER, Soledad, *Los Contemporáneos de Cristóbal Colón, El Centenario*, Tomo III, Tipografía de « El progreso Editorial », Madrid, 1892, p. 20-29.

ACOSTA DE SAMPER, Soledad, *Los piratas en Cartagena: crónicas histórico novelescas...*, Bogotá, Imp. de "La Luz", 1886.

ACOSTA DE SAMPER, Soledad, *Memoria sobre el establecimiento de Hebreos en el departamento de Antioquia (Colombia), Memoria presentada en el Congreso IX de Americanistas en Huelva, 1892, in Memorias presentadas en congresos internacionales que se reunieron en España durante las fiestas del IV Centenario del descubrimiento de América en 1892, op. cit., 1893, p. 51-71.*

ACOSTA DE SAMPER, Soledad, *Memoria: El periodismo en Hispano-América*, in *Congreso Literario Hispano-Americano*, Edition originale, Madrid, Establecimiento Tipográfico Ricardo Fé, 1892 -Edition fac-similé, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 572-577.

ACOSTA DE SAMPER, Soledad, *Misión de la Escritora en Hispano-América in La mujer en la sociedad Moderna*, Garnier Hermanos, Paris, 1895, p. 381-382. (Reprise d'un article publié le 15 octobre 1889 dans la revue *Colombia Ilustrada*).

ACOSTA DE SAMPER, Soledad, *Novelas y cuadros de la vida sur-americana*, Gante, Imp. de E. Vanderhaeghen, 1869.

ACOSTA DE SAMPER, Soledad, *Novelas y cuadros de la vida sur-americana*. Gante, Imprenta de Eug. Vanderhaeghen, 1869. Ce livre contient les romans *Dolores*, *Teresa la limeña*, *El corazón de la mujer* et ses tableaux de mœurs *La Perla del Valle*, *Ilusión y realidad*, *Luz y sombra*, *Tipos sociales: La Monja y Mi Madrina* et *Un crimen*. Nouvelle édition: Bogotá, Editorial Pontificia Universidad Javeriana, 2004.

ACOSTA DE SAMPER, Soledad, *Revista Europea / Andina, Ecos de Europa, Revista Parisiense: Modas y teatro, Cuadros sinópticos de la Literatura Francesa por Aldebarán*, in *El Mosaico*, Bogotá, 1859-1864.

ACOSTA DE SAMPER, Soledad, *Viaje a España en 1892 / por ACOSTA DE SAMPER, Soledad*, Tomo I., Bogotá, Impr. de Antonio María Silvestre, 1893.

ACTAS DE LA REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, Libro 34 (1891-1894), fols. 4 a 252. Extraits des interventions de Ricardo Palma in María Isabel HERNÁNDEZ, *Ricardo Palma en Madrid en 1892*, Anales de literatura hispanoamericana, n°13, Madrid, Servicio de Publicaciones de la Universidad Complutense, 1984.

AGUILERA Y GAMBOA, Enrique de, *El Virreinato de Méjico*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

ALAS Leopoldo, « Clarín », *Palique*, Madrid, Librería Franco-española, 1893.

ALAS, Leopoldo, "Clarín", *Palique*, Madrid, Librería de Victoriano Suárez, 1893.

ALAS, Leopoldo, « Clarín », *Vivos y muertos. Salvador Rueda. Fragmentos de una semblanza*, I y II. Madrid Cómico, n°556 y 557, 23 y 30 de diciembre de 1893, in *Obra olvidada : Artículos de crítica*, Madrid, Ed. A. Ramos Gascón, Júcar, 1973, p. 104-106.

ALBA, Duquesa de, *Autógrafos de Cristóbal Colón y papeles de América / los publica la duquesa de Berwick y de Alba, Condesa de Siruela*, Madrid, Rivadeneyra, 1892.

ALBUM COLOMBINO: *recuerdo del cuarto centenario del descubrimiento de América por Cristóbal Colón*, Madrid, 1892. (BNE)

ALCALÁ GALIANO, José, *Acerca de los servicios que, en el desempeño de su cargo, pueden prestar los cónsules para mayor seguridad del comercio de libros y obras artísticas, y planteamiento del giro consular entre los estados hispano-americanos y España*, in *Congreso Literario Hispano-Americano*, Edition originale, Madrid, Establecimiento Tipográfico Ricardo Fé, 1892 -Edition fac-similé, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 545-556.

ALCALÁ GALIANO, José, *El congreso universal auxiliar de la Exposición de Chicago, El Centenario*, Tomo III, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, Madrid, Tipografía El Progreso Editorial, 1892, p. 29-43.

ALCALÁ GALIANO, José, *La exposición universal colombina de Chicago, El Centenario*, Tomo II, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, Madrid, Tipografía El Progreso Editorial, 1892, p. 325-370.

ALCALÁ GALIANO, José, *La semana colombina en Nueva York, El Centenario, Tomo III*, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, Madrid, Tipografía El Progreso Editorial, 1892, p. 302-313.

ALCALA GALIANO, Pelayo, *La carabela Gallega ó Santa María ó la Nao Capitana de Colón*, Madrid, Tip. de Ricardo Álvarez, 1892.

ALCALA GALIANO, Pelayo, *Nuevas consideraciones sobre las carabelas de Colón*, Madrid, Est. Tip. de Ricardo Alvarez, 1893.

ALFARO, Anastasio et PERALTA, Manuel María de, *Etnología Centro-Americana: catálogo razonado de los objetos arqueológicos de la República de Costa Rica en la Exposición Histórico-Americana de Madrid, 1892 / por D. Manuel M. de PERALTA y Anastasio ALFARO*, Madrid, Imp. M. Ginés Hernández, 1893.

ALFARO, Anastasio, *Arqueología costarricense, El Centenario, Tomo IV*, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, p. 5-12.

ALFARO, Anastasio, *Orfebrería de los indios güetares, El Centenario, Tomo IV*, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, p. 241-246.

ALMIRALL, Valentí, *España tal y como es*, (1887) Madrid, Seminarios y Ediciones, 1972 et Barcelona: Anthropos, 1983.

ALTAMIRA, Rafael, “*Revista literaria*”, *La España Regional*, Año XII, Tomo XIII, Barcelona, 1892.

ALTAMIRA, Rafael, *La enseñanza de la Historia*, Madrid, Museo Pedagógico de Instrucción Primaria, Fortanet, 1891.

ALTOLAGUIRRE Y DUVALE, Ángel de, *Llegada de Colón a Portugal*, Madrid, Cuerpo Administrativo del Ejército, 1892.

ANGHIERA, Pietro Martire d', *Fuentes históricas sobre Colón y América / Pedro Mártir de Anglería...; libros rarísimos que sacó del olvido traduciéndolos y dándolos a luz en 1892, el Dr. D. Joaquín Torres Asensio*, Imp. de la S. E. de S. Francisco de Sales, Madrid, 1892.

ANTÓN, Fernando, *Leyes de Indias et Legislación de América, El Centenario, Tomo IV*, Tipografía de « El progreso Editorial », Madrid, 1893, p. 119-224 et 283-288.

ARIZCUN, Ramón, *Sobre la necesidad y medios de formar diccionarios tecnológicos, in Congreso Literario Hispano-Americano*, Edition originale, Madrid, Establecimiento Tipográfico Ricardo Fé, 1892 -Edition fac-similé, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 464-468.

ASENSIO, José María, *América pre-colombina, El Centenario, Tomo IV*, Tipografía de « El progreso Editorial », Madrid, 1893, p. 83-91, p. 232-240 et 403-414.

ASENSIO, José María, *Cristóbal Colón: su vida, sus viajes, sus descubrimientos, Ed. ilustrada con oleografías, copias de famosos cuadros de artistas españoles... y una carta geográfica*, Barcelona, Espasa y Compañía, editores, S.A., 1891.

ASENSIO, José María, *La leyenda Colombina, El Centenario, Tomo II*, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, p. 103-205.

ASENSIO, José María, *La última palabra sobre la salida de Colón en su primer viaje*, *La España Moderna*, Madrid, Imp. y Fundición de Manuel Tellomayo, de febrero de 1892, p. 157-163.

ASENSIO, José María, *Martín Alonso Pinzón, La España Moderna*, Madrid, Imp. y Fundición de Manuel Tellomayo, Madrid, Imp. y Fundición de Manuel Tellomayo, junio y julio de 1892.

AUÑÓN Y VILLANÓN, Ramón, *Las primicias de América*, La correspondencia de España, Madrid, 18 de junio de 1892.

AVILÉS, Ángel, *Memoria*, in *Congreso Literario Hispano-Americano*, Ed. originale, Madrid, Establecimiento Tipográfico Ricardo Fé, 1892 -Edition fac-similé, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 557-561.

AZCÁRATE, Gumersindo de, *Los Estados Unidos, Conferencia, Ateneo de Madrid*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

BALAGUER, Víctor, *Castilla y Aragón en el Descubrimiento de América / conferencia leída el día 14 de marzo de 1892*, Madrid, Est. Tip. Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

BALAGUER, Víctor, *Cristóbal Colón y el descubrimiento de América*, *El Centenario*, Tomo I, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, p. 263-264.

BALAGUER, Víctor, *Cristóbal Colón*, Madrid, El Progreso Editorial, 1893.

BALAGUER, Víctor, *Epistolario: memorial de cosas que pasaron*, Madrid, El Progreso Editorial, 1893.

BALAGUER, Víctor, *Relaciones y cartas de Cristóbal Colón*, Madrid, Viuda de Hernando, 1892.

BALART, Federico, *El gran Centenario, Los Lunes del Imparcial*, N° 897, 17 de marzo de 1892, Madrid, Imp. R. Velasco, 1892.

BALART, Federico, *Exposición de Bellas Artes, El Imparcial*, Madrid, octubre, noviembre y diciembre de 1892, Madrid, Imp. R. Velasco, 1892.

BALBIN DE UNQUERA, Antonio, *Memoria presentada por el Ilmo. Sr. D. Antonio Balbín de Unquera: tema primero, bases, conveniencia y alcance del arbitraje internacional para resolver las cuestiones que surjan o estén pendientes entre España, Portugal y los Estados iberoamericanos*, *Real Academia de Jurisprudencia y Legislación, Congreso Jurídico Ibero-Americano*, Madrid, Vda. de Minuesa de los Ríos, 1892.

BALDASANO Y TOPETE, Arturo, *Los capitanes de las tres carabelas, El Centenario*, Tomo II; Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, p.176-180.

BELTRÁN Y RÓZPIDE, Ricardo, *Descubrimiento de Oceanía por los Españoles*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892

BEN ISRAEL, Joseph Menasseh, *Esperanza de Israel, Origen de los americanos : esto es Esperanza de Israel : reimpresión a plana y renglón del libro de Menasseh ben Israel sobre el origen de los americanos, publicado en Amsterdam 5410 (1650) / con un preámbulo, una noticia bibliográfica de las principales obras que sobre los orígenes, historia y conquistas de América y Asia se han impreso, y el retrato y la biografía del autor*, por Santiago Pérez Junquera, Madrid, Librería de Santiago Pérez Junquera, 1881.

BENOT, Eduardo, *Diccionario de ideas afines y elementos de tecnología compuesto por una sociedad de literatos*, Madrid, Editorial Mariano Núñez Samper, [Sans date].

BENOT, Eduardo, *Memoria*, in *Congreso Literario Hispano-Americano*, Ed. originale, Madrid, Establecimiento Tipográfico Ricardo Fé, 1892 -Edition fac-similé, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 257-261.

BERMUDEZ DE CASTRO, Salvador, Marques de Lema, *La Iglesia en la América Española*, Ateneo de Madrid, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892, p. 6, 7, 39-42.

BLANCO GARCIA, Francisco, *Los Augustinos en América durante el siglo XVI, El Centenario*, Tomo 1, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, p. 167-179.

BLOY Léon, *Le révélateur du Globe*, Christophe Colomb et sa béatification future, Paris, Santon, 1884.

BONAFOUX, Luis, *Hambre y hartura, España y América, 21 de febrero 1892, Madrid*, Manuel Minuesa de los Ríos, 1892, p.68.

BONAFOUX, Luis, *Yo y el plagiaro Clarín: tiquis-miquis de Luis de Bonafoux (Aramis)*, Ponce (Puerto Rico), S. Girón, 1989.

BONILLA, Jacinto, *Memoria in Congreso Literario Hispano-Americano*, Ed. originale, Madrid, Establecimiento Tipográfico Ricardo Fé, 1892 -Edition *fac-similé*, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 451-463.

BRUNO Y PÉREZ, Rodrigo, *Sobre la importancia de la instrucción militar y las relaciones docentes entre las repúblicas americanas y España*, in *Congreso Literario Hispano-Americano*, Ed. originale, Madrid, Establecimiento Tipográfico Ricardo Fé, 1892 –Ed. *Fac-similé*, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 503-515.

BUENO, ANGEL, *Centro de Educación moderna: Historia de Colón por los autorcillos de escrituras libres... / educandos de Ángel Bueno*, Madrid, Imp. de El Progreso Editorial, 1892.

Calixto OYUELA, *Colón y la Poesía*, El Centenario, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, Tomo IV, p. 49-118.

Calixto OYUELA, *La raza en el arte*, Conférence prononcée à l'Ateneo, le 15 août 1894, in *Estudios Literarios*, Tomo II, Buenos Aires, Academia Argentina de Letras, 1943, p. 199-222.

Calixto OYUELA, *Letras americanas*, 22 de enero de 1888, in *Estudios Literarios*, Tomo I, Buenos Aires, Academia Argentina de Letras, 1943, p. 428.

CAMPILLO, Toribio del, URCULLU Y ZULUETA, Félix María, RODRÍGUEZ VILLA, Antonio, *Memoria*, in *Congreso Literario Hispano-Americano*, Edition originale, Madrid, Establecimiento Tipográfico Ricardo Fé, 1892 -Edition *fac-similé*, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 495-502.

CANALEJAS Y MÉNDEZ, José, *Discurso del señor Canalejas*, in *Congreso Literario Hispano-Americano*, Edition originale, Madrid, Establecimiento Tipográfico Ricardo Fé, 1892 -Edition *fac-similé*, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 138-141, 142, 147-157.

CANÉ, Miguel, *Juicios Literarios*, in *Tradiciones de PALMA, Ricardo, Primera Serie*, Edición digital basada en la edición de Barcelona, Montaner y Simón, 1893. Tomo I, p. 1-116. Disponible sur: [http : //cervantesvirtual.com](http://cervantesvirtual.com)

CANE, Miguel, *Juvenilia*, Vienne, Carlos Gerald, 1884.

CANÉ, Miguel, *Prosa ligera con una introducción de Martín García Mérou*, Buenos Aires, La Cultura Argentina, 1919.

CANOVAS DEL CASTILLO, Antonio, *Criterio histórico con que las distintas personas que en el descubrimiento de América intervinieron han sido después juzgadas*, Conferencia en el Ateneo de Madrid, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

CANOVAS DEL CASTILLO, Antonio, *Discurso Inaugural del Congreso de Americanistas en el convento de La Rábida*, *El Centenario*, Tomo III, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, p. 191-195.

CANOVAS DEL CASTILLO, Antonio, *Discurso pronunciado por el Excmo. Sr. D. Antonio Cánovas del Castillo el día 6 de Noviembre de 1882 en el Ateneo Científico y Literario de Madrid, con motivo de la apertura de sus cátedras*, Madrid, Tip. Manuel G. Hernández, 1882.

CANOVAS DEL CASTILLO, Antonio, *Discurso sobre la nación: inauguración del curso del Ateneo de Madrid, noviembre de 1882*, Introducción de Andrés de Blas, Madrid, Biblioteca Nueva, 1997.

CANOVAS DEL CASTILLO, Antonio, *Discusión de los presupuestos correspondientes a 1892-1893*, *Revista Contemporánea*, t. LXXXV, Madrid, Imp. de Manuel G. Hernández, 1892, p. 198-200.

CANOVAS DEL CASTILLO, Antonio, *Historia de la Decadencia de España, desde el advenimiento de Felipe III al trono hasta la muerte de Carlos II*, Madrid, Librería Gutenberg de José Ruiz, 1910.

CANOVAS DEL CASTILLO, Antonio, *Historia General de España. Escrita por individuos de número de la Real Academia de la Historia bajo la dirección de Antonio Cánovas del Castillo*, Madrid, El Progreso Editorial, 1891.

CANOVAS DEL CASTILLO, Antonio, *Preámbulo al Real Decreto de la Junta Directiva de 1891*, 9 de enero de 1891, Madrid, Est. tipográfico "Sucesores de Rivadeneyra", Imp. de la Real Casa, 1891.

CÁNOVAS DEL CASTILLO, Antonio, *Preámbulo al Real Decreto de la Junta Directiva de 1891*, in BERNABEU ALBERT, Salvador, *El IV Centenario del descubrimiento de América en España*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1987, p. 156-160.

CANOVAS DEL CASTILLO, Antonio, *Sesión Inaugural del día 1 de noviembre, Congreso Literario Hispano-Americano*, Edition originale, Madrid, Establecimiento Tipográfico Ricardo Fé, 1892 -Edition fac-similé, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 29-34.

CAPPA Y MANESCAU, Ricardo, *Colón y los españoles*, Madrid, Gregorio del Amo, 3ªed., 1889.

CAPPA Y MANESCAU, Ricardo, *Colón y los españoles: libro primero a la introducción de la historia del Perú*, Imp. del Universo, de Carlos Prince, Lima, 1885.

CAPPA Y MANESCAU, Ricardo, *Historia del Perú / p. Cappa Ricardo*, Imp. Carlos Prince, Lima, 1885-1887.

CAPPA Y MANESCAU, Ricardo, *Influencia de cristianismo en la civilización de los pueblos americanos: ponencia del R. P. Ricardo Cappa y Manescau... presentada al Congreso Geográfico Hispano-Portugués-Americano celebrado en Madrid en Octubre de 1892*, Madrid, Imp. del "Memorial del Ingenieros", 1893.

CAPPA Y MANESCAU, Ricardo, *Questiones históricas / Polémica que con motivo del libro Colón y los españoles publicado por el R.P. Ricardo Cappa... sostuvo éste contra las impugnaciones que le hizo el Sr. D. Eugenio Larrabune y Unánue*, Lima, Imp. del Universo, 1885.

CARBONERO Y SOL, León, *Centenario de Colón: descripción histórica de los hechos más notables del insigne marino Cristóbal Colón*, Madrid, Viuda e Hijos de Fernández Iglesias, 1892.

CARBONERO Y SOL, León, *Crónica del tercer congreso católico, nacional español celebrado en Sevilla en 1892*, Madrid: "Sucesores de Rivadeneyra", 1892.

CARBONERO Y SOL, León, *Homenaje á Cristóbal Colón, de la Orden Tercera de N. P. San Francisco en el Cuarto Centenario del Descubrimiento del Nuevo Mundo... O. D. C. El Director de "La Cruz"*, León Carbonero y Sol, 1892.

CARRACIDO, José R., Álvaro Alonso Barba, *El Centenario*, Tomo 2, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, p 128-137.

CARRACIDO, José R., *Los metalúrgicos españoles en América*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

CARRASCO LABADIA, Miguel, *Colón en el Ateneo (Apuntes de crítica histórica o sea vindicación de los ataques dirigidos al insigne descubridor de América)*, Madrid, Tipografía Manuel Gines Hernández, 1892, p. 32.

CARRASCO LABADÍA, Miguel, *De las razones de conveniencia general que aconsejan la conservación en toda su integridad del idioma castellano, en los pueblos de la gran familia hispano-americana*, in *Congreso Literario Hispano-Americano*, Edition originale, Madrid, Establecimiento Tipográfico Ricardo Fé, 1892 - Edition fac-similé, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 262-268.

CARRASCO LABADIA, Miguel, *Noticias bibliográficas de Don Luis Vidart / por Don Miguel Carrasco Labadía*, Madrid, Tip. de Manuel Ginés Hernández, 1892.

CARVAJAL Y HUE, José de, et RODRÍGUEZ CARRACIDO, José, *Discurso del Excmo. Sr. Do. José Carvajal (et débats subséquents) in Congreso Literario Hispano-Americano*, Edition originale, Madrid, Establecimiento Tipográfico Ricardo Fé, 1892 -Edition fac-similé, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 108-121.

CASSO y FERNÁNDEZ, Francisco, *Elementos que en España y América concurren a la conservación de la lengua común castellana*, in *Congreso Literario Hispano-Americano*, Edition originale, Madrid, Establecimiento Tipográfico Ricardo Fé, 1892 -Edition fac-similé, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 55-61 et 287-297.

CASSO y FERNÁNDEZ, Francisco, *Medios de conjurar los gravísimos peligros que entraña hoy la solución del problema social, Extracto de la Memoria del Sr. D. Francisco Casso y Fernández in Crónica del Tercer Congreso Católico Nacional Español*, Sevilla, Est. Tip. de El Obrero de Nazaret, de C. de Torres y Daza, Farnersio 1, 1893, p. 687;

CASTELAR, Emilio, *América en el descubrimiento y en El Centenario*, *El Centenario*, Tomo I, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, p.101-118.

CASTELAR, Emilio, *Colón en Salamanca. El Globo. Diario Ilustrado* 6193, 21 de octubre de 1892, Madrid, Est. Tip. de El Globo, 1892.

CASTELAR, Emilio, *Crónica internacional*, in *La España Moderna* (1890-98), Madrid, Dámaso Lario, Editora Nacional, 1982.

CASTELAR, Emilio, *Efemérides capitales del Descubrimiento*, *La Ilustración Española y Americana*, Madrid, [de avril 1892 à avril 1893], Madrid, Abelardo de Carlos, 1892-93.

CASTELAR, Emilio, *Historia del descubrimiento de América*, Madrid, Establecimiento tipográfico Sucesores de Rivadeneyra, 1892. - Madrid, Ed. Felipe González Rojas, 1893. - Madrid, Est. Tip. y Casa Editorial Felipe González Rojas, 1895. – Madrid Felipe González Rojas, 1907. – Madrid, Felipe González Rojas, 1910.

CASTELAR, Emilio, *Historia del descubrimiento de América*, Sevilla, Edisur, 1988. (Reproducción facsímil de la edición de Madrid, Felipe González Rojas, 1893)

CASTELAR, Emilio, *La noche triste* (Hernán Cortés). *El Globo. Diario Ilustrado* 6065, 15 de julio 1892, Madrid, Est. Tip. de El Globo, 1892.

CASTELAR, Emilio, *La noche triste*, *El Centenario*, Tomo 2, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, p. 397-413.

CASTELAR, Emilio, *Un mártir (Tomás Moro). Estudio histórico*, *La Ilustración Española y Americana*, 8 de enero -15 de abril de 1892, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892.

CASTELAR, Emilio, *Venida de Colón a España. El Globo. Diario Ilustrado* 6184, 12 de octubre de 1892, Madrid, *Est. Tip.* de El Globo, 1892.

CASTRO Y ROSSI, Adolfo de, *¿La salida definitiva de Colón desde la Península para el primer descubrimiento del Nuevo Mundo no fue de Palos, sino de Cádiz? Breves investigaciones*, Cádiz, J. Benítez Estudillo, 1890.

CASTRO Y ROSSI, Adolfo de, *Cádiz y la primera expedición de Colón*, in *La España Moderna*, Madrid, Imp. y Fundición de Manuel Tellomayo, enero de 1892, p. 133-153 y marzo de 1892, p. 136-150.

CASTRO Y ROSSI, Adolfo de, *Del uso de la voz que, en sus varias significaciones como base de la conservación de nuestra lengua*, in *Congreso Literario Hispano-Americano*, Ed. originale, Madrid, Establecimiento Tipográfico Ricardo Fé, 1892 - Ed. fac-similé, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 315-332.

CASTRO Y ROSSI, Adolfo de, *Los Pinzones*, *El Centenario*, Tomo I, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, p. 271-284 et 320-332 p.133-153.

CATÁLOGO DE LA EXPOSICIÓN INTERNACIONAL DE BELLAS ARTES 1892, Madrid, R. Álvarez, 1892.

CATÁLOGO GENERAL DE LA EXPOSICIÓN HISTÓRICO-AMERICANA DE MADRID, Tomo I y Tomo II, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1893.

CATÁLOGO GENERAL DE LOS OBJETOS ENVIADOS POR EL GOBIERNO DE COLOMBIA A LA EXPOSICIÓN HISTÓRICO- AMERICANA DE MADRID, Bogotá, Imprenta La Cruz, 1892 – BNE.

CATÁLOGO-ARCHIVO DE RUBÉN DARÍO DE ROSARIO M. VILLACASTÍN, Madrid, Editorial de la Universidad Complutense, 1987.

CENTENARIO DE COLÓN: *descripción histórica de los hechos más notables del insigne marino Cristóbal Colón*, Madrid, Viuda e Hijos de Fernández Iglesias, 1892.

CENTENARIO DEL DESCUBRIMIENTO DE AMÉRICA: *Conferencias leídas en el Ateneo Barcelonés sobre el estado de la cultura española y particularmente catalana en el siglo XV*, Barcelona, Imprenta de Henrich y Compañía en Comandita, 1893.

CENTENARIO DEL DESCUBRIMIENTO DE AMÉRICA: MEMÓRIAS DA COMISSÃO PORTUGUESA, Tipografía da Academia Real das Sciencias, Lisboa, 1892.

CHAVERO, Alfredo *Antigüedades mexicanas / publicadas por la Junta Colombina de México en el cuarto centenario del descubrimiento de América*, México, Junta Colombina, *Tip.* Secretaría de Fomento, 1892.

CINCO CARTAS INEDITAS DE VICENTE RIVA PALACIO A PEREZ GALDOS Y MENENDEZ PELAYO, *Revista de Indias*, Vol. XLIV, N°174, 1984, p. 567-572.

COLL, Fr. José, *Colón y La Rábida*, Madrid, *Imp.* De A. Pérez Dubrull, 1891.

COLMEIRO, Miguel, *Colón : Madrid.- Banda militar mejicana, venida a esta corte...* (Grabado). Madrid, *La Ilustración Española y Americana*, A. XXXVI, núm. XXXVIII, 12 de octubre de 1892, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 264.

COLMEIRO, Miguel, *Primeras noticias acerca de la vegetación americana suministradas por el Almirante Colón y los inmediatos continuadores de las investigaciones dirigidas al conocimiento de las plantas: con un Resumen de las expediciones botánicas de los españoles Conferencias...*, Madrid, «Sucesores de Rivadeneyra», 1892.

CÓLOGAN, Bernardo Jacinto de, *Comunicación*, in *Congreso Literario Hispano-Americano*, Ed originale, Madrid, Establecimiento Tipográfico Ricardo Fé, 1892 -Edition *fac-similé*, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 525-529.

COLÓN, Fernando, *Historia del almirante don Cristóbal Colón / escrita por don Fernando Colón hijo*, Madrid, Tomás Minuesa, 1892.

COLUMBUS MONUMENTS PAGES by Peter VAN DER KROGT. Disponible sur: [http : //columbus.vanderkrogt.net/](http://columbus.vanderkrogt.net/)

COMBA, Juan, *Sevilla.- Fragata mejicana 'Zaragoza', anclada en el Guadalquivir* (grabado). Madrid, *Ilustración Española y Americana*, A. XXXVI, núm. XLI, 8 de noviembre de 1892, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 320.

COMMELERÁN, Francisco, A., *Sobre la autoridad en el lenguaje*, in *Congreso Literario Hispano-Americano*, Edition originale, Madrid, Establecimiento Tipográfico Ricardo Fé, 1892 -Edition *fac-similé*, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 341-349.

CONFERENCIAS LEÍDAS EN EL ATENEO BARCELONÉS SOBRE EL ESTADO DE LA CULTURA ESPAÑOLA Y PARTICULARMENTE DE LA CATALANA EN EL SIGLO XV, Barcelona, *Imp. de Henrich y Cia en Comandita*, 1893.

CONGRESO ESPIRITISTA IBEROAMERICANO E INTERNACIONAL CELEBRADO EN MADRID EN 1892, Madrid, Imprenta de Dionisio de los Ríos, 1893.

CONGRESO GEOGRÁFICO HISPANO-PORTUGUÉS-AMERICANO ORGANIZADO POR LA SOCIEDAD GEOGRÁFICA DE MADRID: *programa*, Madrid, *Imp. del Memorial de Ingeniero*, 1892.

CONGRESO GEOGRÁFICO HISPANO-PORTUGUÉS-AMERICANO, ACTAS, REUNIDO EN MADRID EN... 1892, Madrid, *Imp. del Memorial de Ingenieros*, 1893.

CONGRESO INTERNACIONAL DE AMERICANISTAS: *Reunión del año 1892*, Madrid, Imprenta de los hijos de M. G. Hernández, 1892.

CONGRESO JURÍDICO IBEROAMERICANO REUNIDO EN MADRID EN EL AÑO, Madrid, Tipografía de Miguel Hernández, 1893.

CONGRESO LITERARIO HISPANO-AMERICANO - Asociación de Escritores y Artistas Españoles – Edition originale, Madrid, Establecimiento Tipográfico Ricardo Fé, 1892 -Edition *fac-similé*, Madrid, Instituto Cervantes, 1992.

CONGRESO LITERARIO HISPANO-AMERICANO, Edition originale, Madrid, Establecimiento Tipográfico Ricardo Fé, 1892 -Edition *fac-similé*, Madrid, Instituto Cervantes, 1992.

CONGRESO MERCANTIL HISPANO-AMERICANO-PORTUGUÉS : *celebrado en Madrid en Noviembre de 1892*, Madrid, Tip. de Tomás Minuesa, 1893.

CONGRESO MERCANTIL HISPANO-AMERICANO-PORTUGUÉS, Madrid, *Tip. de Tomás Minuesa*, 1892.

CONGRESO PEDAGÓGICO HISPANO-AMERICANO-PORTUGUÉS, Madrid, Librería de la Viuda de Hernando y Compañía, 1893.

CONMEMORACION DEL CUARTO CENTENARIO DEL DESCUBRIMIENTO DE AMÉRICA: Documentos oficiales, Madrid, Est. tipográfico "Sucesores de Rivadeneyra", *Imp. de la Real Casa*, 1891-1892.

CORZUELO, Andrés, *Un poco de Colón*, in *Blanco y Negro*, 9 de octubre de 1892, Madrid, Imp. de Blanco y Negro, 1892.

CRONAU, Rudolf, *América: historia de su descubrimiento desde los tiempos primitivos hasta los más modernos. Obra dedicada a solemnizar el cuarto centenario del descubrimiento de América por Cristóbal Colón*, Barcelona, Montaner y Simón, editores, 1892.

CRÓNICA DEL TERCER CONGRESO CATÓLICO, NACIONAL ESPAÑOL CELEBRADO EN SEVILLA En 1892, Madrid, "Sucesores de Rivadeneyra", 1892.

CRUZ, Fernando, *Memoria, Sobre la Necesidad de una nueva gramática de la lengua castellana fundada en los principios y leyes de la filología moderna...*, in *Congreso Literario Hispano-Americano*, Edition originale, Madrid, Establecimiento Tipográfico Ricardo Fé, 1892 -Edition fac-similé, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 367-371.

CUARTO CENTENARIO DEL DESCUBRIMIENTO DE AMÉRICA, *Expresión de amistad y simpatía al Excmo. Señor D. Juan Navarro Reverter por los Ministros y Delegados de América y Europa en la Exposición Histórico-Americana de Madrid*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1893.

DANVILA Y COLLADO, Manuel, *Significación que tuvieron en el gobierno de América la Casa de la Contratación de Sevilla y el Consejo Supremo de Indias, Ateneo de Madrid*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892, p. 48-49.

DARÍO Rubén, *Autobiografía y España Contemporánea*, México, Editorial Porrúa, 1999.

DARÍO Rubén, *Núñez de Arce*, in *Páginas de Arte*, Obras Completas ordenadas y prologadas por Alberto Ghirardo y Andrés González Blanco, Tomo IV, Biblioteca Rubén Darío, Madrid, Imp. de G. Hernández y Galo Sáez, 1927, p. 102 et 93.

DARÍO Rubén, *Obras Completas, ordenadas y prologadas por Alberto Ghirardo*, Biblioteca Rubén Darío, Madrid, Imp. G. Hernández y G. Sáez, 1924-1927.

DARÍO, Rubén, [Poema autógrafo] *Del Sr. D. DARÍO, Rubén, Delegado de Nicaragua, La Ilustración Española y Americana*, año XXXVI, N° XXXVIII, Madrid, 12 de octubre de 1892, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 239^a.

DARÍO, Rubén, *¿Por qué? (1892)* in *Crónica Política*, Obras Completas, Madrid, Edition de A. Ghirardo, Vol. XI, 1924, p. 125-128.

DARÍO, Rubén, *¿Por qué? (1892)* in DARÍO, Rubén, *El Modernismo y otros ensayos*, Madrid, Alianza Editorial, 1989, p. 159-161.

DARÍO, Rubén, *A Colón* in *El canto errante*, M. Pérez Villavicencio, Madrid, 1907.

DARÍO, Rubén, *A Colón, España y América*, N° 38, Madrid, 18 de septiembre de 1892, Madrid, Manuel Minuesa de los Ríos, 1892, p. 425-426.

DARÍO, Rubén, *A Colón*, poème de 1892 publié in *El Canto errante*, Madrid, Ediciones de la Biblioteca Nueva de Escritores Españoles, 1907.

DARÍO, Rubén, *A Roosevelt*, in DARÍO, Rubén, *Cantos de vida y esperanza. Los cisnes y otros poemas*, Madrid, Tipografía de la Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos, 1905. Cf. Edition Espasa Calpe, Colección Austral, Madrid, p. 201-203.

DARÍO, Rubén, *A Roosevelt*, in *El cojo Ilustrado*, Caracas, 1905, XIV, p. 714.

- DARÍO, Rubén, *Autobiografía, España Contemporánea*, México, Editorial Porrúa, 1999.
- DARÍO, Rubén, *Autobiografía, in Obras Completas, Vol. XV*, Madrid, Ed. Mundo Latino, 1920.
- DARÍO, Rubén, *Azul / precedida de un estudio sobre la obra por D. Juan Valera*, Guatemala, Imp. de la Unión, 1890.
- DARÍO, Rubén, *Azul, Cantos de vida y esperanza*, Madrid, Espasa Calpe, 1992.
- DARÍO, Rubén, *Azul*, Madrid, Imp. G. Hernández y Galo Sáez, 1888. (Seulement à la Bibliothèque Nationale de Madrid on compte 45 éditions différentes jusqu'à nos jours de ce livre devenu mythique.)
- DARÍO, Rubén, *Azul...*, Valparaíso, Imprenta y Litografía Excelsior, 1888.
- DARÍO, Rubén, *Carta a Francisco Castro (en León)*, 3 de julio de 1882, in *Cartas desconocidas de Rubén Darío 1882-1916*, Managua, Academia Nicaragüense de la Lengua, Marzo de 2000, p. 43-44.
- DARÍO, Rubén, *Castelar in Cabezas, pensadores y artistas, políticos, Obras Completas, Vol. XXII*, Madrid, Mundo Latino, 1919, p. 139-167.
- DARÍO, Rubén, *Crónica Literaria, Obras Completas, Vol. IX*, Madrid, Imp. G. Hernández y G. Sáez, 1924.
- DARÍO, Rubén, *El modernismo, 28 novembre 1901*, in *El modernismo y otros ensayos*, Madrid, Alianza Editorial, 1989, p. 33-38.
- DARÍO, Rubén, *El Triunfo de Calibán in El Tiempo*, Buenos Aires, 20 de mayo de 1898. Article publié aussi dans le journal *El Cojo Ilustrado* de Caracas, le 1er octobre 1898 et reproduit in DARÍO, Rubén, *Obras Completas*, Tomo IV, Madrid, Afrodisio Aguado, 1950, p. 569-576.
- DARÍO, Rubén, *Elogio de la seguidilla in Prosas Profanas*, Madrid, Clásicos Castalia, 1992, p. 132-133.
- DARÍO, Rubén, *España contemporánea*, París, Garnier Hermanos, 1901.
- DARÍO, Rubén, *Estética de los primitivos nicaraquenses, El Centenario*, Tomo 3, Madrid, Tipografía de El progreso Editorial, 1892, p. 197-202.
- DARÍO, Rubén, *Friso, La Ilustración Española y Americana*, año XXXVI, N° XLIII, 22 de noviembre de 1892, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 359 b-c.
- DARÍO, Rubén, *Homenaje a Colón, La Ilustración Española y Americana*, 12 de octubre de 1892, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 239.
- DARÍO, Rubén, *Juan Zorrilla de San Martín in Cabezas, pensadores y artistas, políticos, Obras Completas, Vol. XXII*, Madrid, Mundo Latino, 1919, p. 21-24.
- DARÍO, Rubén, *La canción del oro, in Azul*, Madrid, Espasa Calpe, 1994, p. 96-100.
- DARÍO, Rubén, *La risa, España y América*, N° 46, Madrid, 13 de noviembre 1892, Madrid, Manuel Minuesa de los Ríos, 1892, p. 517-518.
- DARÍO, Rubén, *La vida de Rubén Darío escrita por él mismo*, Barcelona, Maucci, 1915.
- DARÍO, Rubén, *Las rosas andinas, España y América*, N° 43, 23 de octubre de 1892, Madrid, Manuel Minuesa de los Ríos, 1892, p. 482-83.
- DARÍO, Rubén, *Núñez de Arce in Páginas de Arte, Obras Completas, Vol. IV*, Madrid, 1926, p. 92-93.

DARÍO, Rubén, *Páginas de Arte, ordenadas y prologadas por Alberto Ghirardo y Andrés González-Blanco, Obras Completas, Vol. IV*, Madrid, G. Hernández y Galo Sáez, 1926.

DARÍO, Rubén, *Por el lado del Norte*, Il s'agit d'un des premiers articles de Rubén Darío qui a été découvert dans un journal costaricien par Gunther SCHIMALLE. Bolsa Cultural N°79, Managua, Grupo Ese, 1999.

DARÍO, Rubén, *Sinfonía en gris mayor*, España y América, N° 39, Madrid, 25 de septiembre de 1892, Madrid, Manuel Minuesa de los Ríos, 1892, p. 435.

DARÍO, Rubén, *Sonetitos*, España y América, N° 36, Madrid, 4 de septiembre de 1892, Madrid, Manuel Minuesa de los Ríos, 1892, p. 401.

DARÍO, Rubén, *Zorrilla de San Martín*, article publié dans la revue Mundial en février 1913, n° 22. Vol.4 - Année II, p. 864, in *Obras Completas*, Madrid, Editorial Biblioteca DARÍO, Rubén, 1929, Vol. XX, p. 45-48.

DAVILA Y PONCE DE LEON, Waldina, *Poesía*, Sevilla. Imprenta y Litografía de José María Ariza, 1884.

DAVILA Y PONCE DE LEON, Waldina, *Serie de Novelas, por Waldina Dávila de Ponce de León (colombiana), Tomo primero*, Bogotá, Imprenta de Antonio María Silvestre, 1892.

DAVILA Y PONCE DE LEON, Waldina, *Zuma, Drama en tres actos y en prosa, arreglado por Waldina Dávila de Ponce de León*, Bogotá, Casa editorial de J. J. Pérez. Diá rector, F. Forro, 1892.

DELORME SALTO, Rafael, *Los aborígenes de América: disquisiciones acerca del asiento, origen, historia y adelanto en la esfera científica de las sociedades precolombinas / Prol. de Vicente RIVA-PALACIO y GUERRERO*, Madrid, Fernando Fé, 1894.

DEVOLX Y GARCÍA, José, *La epopeya de Colón: Bosquejo épico*, Madrid, Imprenta de San Francisco de Sales, 1892.

DIAZ, Porfirio, *Comunicación del Excmo. Sr. Presidente de la República de México*, in *Congreso Literario Hispano-Americano*, Edition originale, Madrid, Establecimiento Tipográfico Ricardo Fé, 1892 -Edition fac-similé, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 603.

DOMÍNGUEZ, Luis L., *Historia Argentina*, Buenos Aires, Imp. de Mayo de G. Casavalle, 1868

DRAPEYRON, Ludovic, *La commémoration de Christophe Colomb en Italie et en Espagne*, Paris, Institut Géographique de Paris, Ch. Delagrave, 1893, p. 24.

ECHEGARAY, José, *Discurso de clausura...*, in *Congreso Literario Hispano-Americano*, Edition originale, Madrid, Establecimiento Tipográfico Ricardo Fé, 1892 -Edition fac-similé, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 209-218.

EL CONTINENTE AMERICANO: *Conferencias dadas en el Ateneo científico, literario y artistico de Madrid con motivo del Cuarto Centenario del descubrimiento de América...*, Madrid, "Sucesores de Rivadeneyra", 1894.

EL IMPARCIAL, Madrid, 1867-1930 (o 1936), Madrid, Madrid, Imp. R. Velasco. Cf. BNE.

EPISTOLARIO de Rufino José CUERVO y Miguel Antonio CARO con Antonio GÓMEZ RESTREPO, Publicaciones del Instituto Caro y Cuervo, Bogotá, 1973.

ESCAMILLA, T., *Historia de Cristóbal Colón y del descubrimiento de América*, Madrid, Imp. de Tomás Minuesa, 1892.

ESPAÑA Y AMÉRICA, *Nuestras Ilustraciones: Don DARÍO, Rubén, notable poeta americano*, N° 40, 2 de octubre de 1892, Madrid, Manuel Minuesa de los Ríos, 1892, p. 455.

ESPAÑA Y AMÉRICA, *Poetas de Puerto Rico*, 24 de enero de 1892, Año I, N°4, Madrid, Manuel Minuesa de los Ríos, 1892, p. 30.

ESPAÑA Y PORTUGAL, *Revista Popular Ilustrada, Crónica del IV Centenario del Descubrimiento de América, Exposición Histórico-Americana de Madrid, Disposiciones Generales*, Madrid, 8 de agosto de 1891. (B.N.E. Madrid)

ESTRUCH, Camilo Enrique, *Cristóbal Colón ó el descubrimiento de América*, Madrid, Tip. de Francisco Hernández, 1892.

EXPOSICIÓN HISTÓRICA-EUROPEA, *Bosquejo de la Exposición Histórico-Europea en su día de apertura*, Madrid, R. Velasco Imp., 1892.

FABIÉ, Antonio María, *Algunos sucesos de la vida de Colón anteriores á su primer viaje á Indias: Ensayo crítico*, Madrid, Est. Tip. de Fortanet, 1893.

FABIÉ, Antonio María, *Autógrafos de Colón y papeles de América*, Madrid, Boletín de la Real Academia de la Historia, XXII, N° 6, de junio de 1893, p. 481.

FABIÉ, Antonio María, *D. Hernando Colón, El Centenario*, Tomo I, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, p. 84-89.

FABIÉ, Antonio María, *El Congreso de Americanistas* in *El Centenario*, 12 de noviembre de 1892, *El Centenario*, Tomo 3, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, p. 347.

FABIÉ, Antonio María, *El P. Fr. Bartolomé de las Casas / Conferencia de D. Antonio Maria Fabié*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

FABIÉ, Antonio María, *Sobre la conservación de la lengua castellana in Congreso Literario Hispano-Americano*, Edition originale, Madrid, Establecimiento Tipográfico Ricardo Fé, 1892 -Edition *fac-similé*, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 245-256.

FAYOLLE, le Marquis de, - *L'exposition rétrospective de Madrid, Bulletin monumental publié sous les auspices de la Société française pour la conservation et la description des monuments historiques et dirigé par M. de Caumont*, 1893. 1. Sér. 6. T. 8 - Vol. 58, p. 194.

FEBRES CORDERO, Tulio, *Estudios sobre Etnografía americana : Memorias para ser presentadas al Congreso Internacional de Americanistas y al Congreso Geográfico Hispano-portugués-americano, en sus sesiones de 1892*, Mérida, Venezuela, Imprenta Centenario, 1892.

FELIS, José, *Colón: Zarzuela en tres actos y en verso... / Música de D. Roberto Segura*, Valencia, Imp. de Manuel Alufre, 1892.

FERNÁNDEZ BREMÓN, José, *Crónica general, La Ilustración Española y Americana*, año 1892, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892.

FERNANDEZ CUESTA, Nemesio, *Memoria*, in *Congreso Literario Hispano-Americano*, Edition originale, Madrid, Establecimiento Tipográfico Ricardo Fé, 1892 -Edition *fac-similé*, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 298-306.

FERNÁNDEZ DE CASTRO, Manuel, *Memoria*, in *Congreso Literario Hispano-Americano*, Edition originale, Madrid, Establecimiento Tipográfico Ricardo Fé, 1892 -Edition *fac-similé*, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 533-537.

FERNÁNDEZ DURO, Cesáreo, *¿Es el Centenario de Colón?*, Madrid, Tip. de Manuel G. Hernández, 1890.

FERNÁNDEZ DURO, Cesáreo, *Amigos y enemigos de Colón. Conferencia... leída el día 14 de enero de 1892 en el Ateneo de Madrid*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

FERNÁNDEZ DURO, Cesáreo, *Antigüedades en América Central: Apuntes leídos en la Sociedad Geográfica de Madrid*, 30 de diciembre de 1884, Madrid, Imp. Fortanet, 1885.

FERNÁNDEZ DURO, Cesáreo, *Colón y la Historia póstuma: Examen de la que escribió el Conde de Roselly de Lorgues, leído ante la Real Academia de la Historia, en Junta extraordinaria celebrada el día 10 de Mayo*, Madrid, Imp. y Fund. de M. Tello, 1885.

FERNÁNDEZ DURO, Cesáreo, *Colón y Pinzón: informe relativo a los pormenores de descubrimiento del nuevo mundo / presentado a la Real Academia de la Historia por el Capitán de Navío Cesáreo Fernández Duro*, Madrid, Imp. y Fund. de M. Tello, 1883.

FERNÁNDEZ DURO, Cesáreo, *Hernán Tello Portocarrero y Manuel de Vega Cabeza de Vaca, capitanes de gloriosa memoria: Bosquejo leído ante la Real Academia de la Historia en la Junta Pública... el... 19 de mayo de 1895*, Madrid, Tip. Fortanet, 1895.

FERNÁNDEZ DURO, Cesáreo, *Holandeses en América: viaje de circunnavegación de Oliverio van Noort y su derrota en Manila in "La España moderna"*, t. XIX, Madrid, Imp. y Fund. de Manuel Tello, 1890, p. 147-166.

FERNÁNDEZ DURO, Cesáreo, *Juan Cousin verdadero descubridor de América según el Capitán inglés Cambier R. N.: Informe leído en la Real Academia de la Historia*, Madrid, Est. Tip. de Fortanet, 1894.

FERNÁNDEZ DURO, Cesáreo, *La marina del siglo XV en la exposición histórica: conferencia / por Cesáreo Fernández Duro*, "Revista de Navegación y Comercio", Madrid, L. Polo, Impresor, 1893.

FERNÁNDEZ DURO, Cesáreo, *La tradición de Alonso Sánchez de Huelva*, *Revista Contemporánea*, LXXXVII, 30 de julio de 1892, Madrid, Imp. de Manuel G. Hernández, 1892, p. 134-154.

FERNÁNDEZ DURO, Cesáreo, *Las joyas de Isabel la Católica, las naves de Cortés y el salto de Alvarado: Epístola dirigida al Ilmo. Señor D. Juan de Dios de la Rada y Delgado*, Madrid, Tip. Manuel G. Hernández, 1882.

FERNÁNDEZ DURO, Cesáreo, *Los Cabotos Juan y Sebastián. Informe leído ante la Real Academia de la Historia*, Madrid, Est. Tip. de Fortanet, 1893.

FERNÁNDEZ DURO, Cesáreo, *Los hermanos Pinzón en el descubrimiento de América / Cesáreo Fernández Duro*, Buenos Aires, Emecé, 1944.

FERNÁNDEZ DURO, Cesáreo, *Nebulosa de Colón, según observaciones hechas en ambos mundos: Indicación de algunos errores que se comprueban con documentos inéditos*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1890.

FERNÁNDEZ DURO, Cesáreo, *Pinzón en el descubrimiento de las Indias: con noticias críticas de algunas obras recientes relacionadas con el mismo descubrimiento*, Madrid, Est. Tip. Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

FERNÁNDEZ DURO, Cesáreo, *Primer Viaje de Colón* (Conférence prononcée à l'Ateneo de Madrid le 23 novembre 1891), Est. Tipográfico Madrid, «Sucesores de Rivadeneyra», 1892.

FERNÁNDEZ DURO, Cesáreo, *Tripulación de la nao Santa María y de las carabelas Pinta y Niña en el viaje del descubrimiento*, *El Centenario*, Tomo I, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, p. 483.

FERNÁNDEZ FERRAZ, Juan, (con Ricardo FERNÁNDEZ GUARDIA), *Lenguas indígenas de Centro América en el siglo XVIII*, Costa Rica, Tipografía Nacional, 1892.

FERNÁNDEZ FERRAZ, Juan, *Informe que acerca del Congreso Pedagógico Hispano Potugués Americano eleva a la Secretaría de Instrucción Pública...*, San José de Costa Rica, Tipografía Nacional, 1893, p. 24.

FERNÁNDEZ FERRAZ, Juan, *Memoria, Sobre lenguas de los aborígenes de la América española e influencia que han ejercido en la que hoy se habla en las naciones hispano-americanas*, in *Congreso Literario Hispano-Americano*, Edition originale, Madrid, Establecimiento Tipográfico Ricardo Fé, 1892 -Edition fac-similé, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 484-492.

FERNÁNDEZ FERRAZ, Juan, *Nahuatlismos de Costa Rica : ensayo lexicográfico acerca de las voces mexicanas que se hallan con el habla corriente de los costarricenses*, San José de Costa Rica, Tipografía Nacional, 1892.

FERNÁNDEZ FERRAZ, Juan, *Sobre lenguas de los aborígenes de la América Española e influencia que han ejercido en la que hoy se habla en las naciones hispano-americanas*, in *Congreso Literario Hispano-Americano*, Edition originale, Madrid, Establecimiento Tipográfico Ricardo Fé, 1892 -Edition fac-similé, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 484-491.

FERNÁNDEZ y GONZÁLEZ, Francisco, *Ateneo de Madrid: los lenguajes hablados por los indígenas del Norte y Centro de América: conferencia...*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1893.

FERNÁNDEZ y GONZÁLEZ, Francisco, *Ateneo de Madrid: los lenguajes hablados por los indígenas de la América meridional: conferencia...*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1893.

FERREIRO, Martín, *El camino de Indias, La Ilustración Española y Americana*, N° XXIX, Tomo II, Madrid, 8 de agosto de 1892, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 71.

FERREIRO, Martín, *Influencia del Descubrimiento del Nuevo Mundo en las Ciencias Geográficas*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892, p. 29-30.

FITA Y COLOMER, Fidel, *Fray Bernardo Buyl y Cristóbal Colón*, Boletín de la Real Academia de Historia, XIX, N°13, Madrid, julio-septiembre de 1891.

FLÓREZ Carlos y FERNÁNDEZ DURO, Antonio, *Sobre los medios de transportar libros*, in *Congreso Literario Hispano-Americano*, Edition originale, Madrid, Establecimiento Tipográfico Ricardo Fé, 1892 - Edition fac-similé, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 530-532.

GAGINI, Carlos *Ensayo lexicográfico sobre la lengua de Térraba*, San José de Costa Rica, Tipografía Nacional, 1892 - *Diccionario de Barbarismos y provincialismos de Costa Rica*, San José de Costa Rica, 1893.

GAGINI, Carlos, *Ensayo lexicográfico sobre la lengua de Térraba*, San José de Costa Rica, Tipografía Nacional, 1892 - *Diccionario de Barbarismos y provincialismos de Costa Rica*, San José de Costa Rica, 1893.

GALINDO y VILLA, Jesús *Recuerdos de Ultramar, Apuntes de viaje*, México, Oficina Tipográfica de la Secretaría de Fomento, 1894.

GALINDO Y VILLA, Jesús, *Apuntes de epigrafía mexicana : breve colección de inscripciones diversas, acompañadas de algunas noticias históricas, descriptivas, biográficas y bibliográficas*, México, Imp. del Gobierno Federal, 1892.

GALINDO Y VILLA, Jesús, *Polvo de Historia*, Mexico, Editorial Patria, 1954.

GAMBOA, Francisco Antonio, *Gramática práctica de la lengua castellana*, San Salvador, 1894.

GAMBOA, Francisco Antonio, *Memoria, Sobre la necesidad de una nueva gramática de la lengua castellana, fundada en los principios y las leyes de la filología moderna...*, in *Congreso Literario Hispano-Americano*,

Edition originale, Madrid, Establecimiento Tipográfico Ricardo Fé, 1892 -Edition fac-similé, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 372-374.

GARCÍA ICAZBALCETA, Joaquín, *Colección de documentos para la Historia de México*, Antigua Librería, México, 1858-1866.

GARCÍA, José Gabriel, *Compendio de la historia de Santo Domingo : escrito para el uso de las escuelas de la República Dominicana*, Santo Domingo, Imprenta de García Hermanos, 1878-79.

GARCÍA, José Gabriel, *Rasgos biográficos de dominicanos célebres*, Santo Domingo, Imprenta de García Hermanos, 1875

GENER, Pompeyo, *Heregias: estudios de crítica inductiva sobre asuntos españoles*, Chap. V, La decadencia nacional de la civilización de España, Barcelona, Imp. de Luis Tasso Serra, 1887.

GILES Y RUBIO, José, *Discurso y lectura de conclusiones*, in *Congreso Literario Hispano-Americano*, Edition originale, Madrid, Establecimiento Tipográfico Ricardo Fé, 1892 -Edition *fac-similé*, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 87.

GILES Y RUBIO, José, *La autoridad en materia de lenguaje, sus límites, medios generales que pueden adoptarse para mantener, en lo posible, la unidad del idioma castellano*, in *Congreso Literario Hispano-Americano*, Edition originale, Madrid, Establecimiento Tipográfico Ricardo Fé, 1892 - Edition *fac-similé*, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 333-340.

GÓMEZ DE ARTECHE Y MORO, José, *Colón y Pizarro, El Centenario, Tomo II*, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, p. 97-110.

GÓMEZ DE ARTECHE Y MORO, José, *Cortés y Pizarro, El Centenario, Tomo 2*, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, p. 97.

GÓMEZ DE ARTECHE Y MORO, José, *Francisco Orellana y el río de su nombre (el de las Amazonas)*, *El Centenario*, Tomo I, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, p. 19-32.

GÓMEZ DE ARTECHE Y MORO, José, *La conquista de México*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

GOMEZ RESTREPO, Antonio, *Ecos perdidos (con un prólogo de Rufino José Cuervo)*, (Cartes) Paris, Imp. de Duran, 1893.

GONZÁLEZ AGEJAS, Lorenzo, *Colón y su mundo: (1492-93). Poema histórico...*, Alicante, Est. Tip. de "El Liberal", 1892.

GONZÁLEZ OBREGÓN, Luis, *Antología de poetas mexicanos*, El Periódico, 2ª época, México, Imprenta de F. Díaz de León y Santiago White, White, 1894, p. 357-360. Article reproduit in Leticia ALGABA, *La misión del escritor - Ensayos mexicanos del siglo XIX* - México, UNAM, 1996, p. 383-388.

GUERRA Y ALARCÓN, Antonio, *Acerca de la conveniencia de una gramática histórica que de a conocer el proceso de la lengua castellana desde sus primeras manifestaciones hasta las obras de los escritores más ilustres de nuestros días, españoles y americanos*, in *Congreso Literario Hispano-Americano*, Edition originale, Madrid, Establecimiento Tipográfico Ricardo Fé, 1892 -Edition *fac-similé*, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 375-409.

GUICHOT, Joaquín, *Apuntes descriptivos de las fotografías contenidas en el álbum que el Excmo. Ayuntamiento de Sevilla dedica como homenaje a Colón en el cuarto centenario del descubrimiento del Nuevo Mundo*, Sevilla, Est. Tip. de Gironés y Orduña, 1892.

GUIJARRO, Ricardo, *Canto épico a Colón*, Santander, Imp. del Atlántico, 1892.

HAMY, Jules Théodore Ernest, *Exposición Histórico-Americana de Madrid. Catálogo de la Sección de México*, Journal de la Société des americanistes, 1895-1896. 1. T. 1, p. 208.

HAMY, Jules Théodore Ernest, *Quelques observations sur l'origine du mot "Amérique" : communiquées au VIII^e Congrès des américanistes*, Paris, E. Leroux, 1892. (Reproduction BNF de l'éd. de Paris : Bibliothèque nationale de France, 1996)

HARRISSE, Henry, *Christophe Colomb devant l'Histoire*, (Escudo de Castilla y León), Paris, H. Welter Editeur, 1892.

HARRISSE, Henry, *Christophe Colomb et ses historiens espagnols*, 12 octobre 1892, Paris, Le Puy, 1892.

HENRIQUES FIGUEIRA, José, *Instrucciones para la enseñanza de la lectura elemental y de la ortografía según el método analítico sintético*, Montevideo, Imp. Artística de Dornaleche y Reyes, 1892.

HENRIQUES FIGUEIRA, José, *Los primitivos habitantes del Uruguay, ensayo paleo-etnológico*, Montevideo, Imp. Dornaleche y Reyes, 1892.

HENRIQUES FIGUEIRA, José, *Proyecto de información escolar para la República O. del Uruguay*, Montevideo, Imp. de Dornaleche y Reyes, 1892.

HISTOIRE GENERALE DES HOMMES VIVANTS ET DES HOMMES MORTS DANS LE XIX^E SIECLE..., *par des écrivains de diverses nations, sous la direction de Aimé-Antoine de Birague*, Genève, 1860-1882.

HOMENAJE 12 DE OCTUBRE DE 1492 A COLÓN: LA REPÚBLICA ARGENTINA A COLÓN - Buenos Aires, 1892.

HOMENAJE A CRISTÓBAL COLÓN, *La Cruz*, Revista religiosa, 19 de septiembre de 1892, Sevilla: Imp. y Taller de Encuadernaciones de Juan Moyano, 1892.

HOMENAJE TRIBUTADO A COLÓN EN LA SOCIEDAD POSITIVISTA DE SANTIAGO DE CHILE, Santiago de Chile, Imprenta Cervantes, 1892.

HOYOS, Marqués de, *Colón y los Reyes Católicos: conferencia del Marqués de Hoyos...*, Madrid, Est. Tip. Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

HUMBOLDT, Alexander von (1769-1859), *Cristóbal Colón y el descubrimiento de América: historia de la geografía del nuevo continente y de los progresos de la astronomía náutica en los siglos XV y XVI / por Alejandro de Humboldt; traducida al castellano por D. Luis Navarro y Calvo*, Madrid, Librería de la viuda de Hernando, 1892.

IBARRA Y RODRÍGUEZ, Eduardo, *D. Fernando el Católico y el Descubrimiento de América*, Madrid, Imp. de Fortanet, 1892

ICAZA, Francisco A. de, *Efímeras*, Sucesores de Rivadeneyra, Madrid, 1892.

ICAZA, Francisco A. de, *En tu ausencia (poema)*. Madrid, La Ilustración Española y Americana, A. XXXVI, núm. X, Madrid, 15 de marzo de 1892, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 167.

ICONOGRAFÍA COLOMBINA: *Catálogo de las Salas de Colón*, Madrid, "Sucesores de Rivadeneyra", 1892.

JARDIEL Florencio, *El venerable Palafox, Ateneo de Madrid*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

JELIC, Luka, *Evangelización de América antes de Cristóbal Colón / Disertación escrita en francés por el Dr. Luka Jelic de Spalato (Dalmacia) traducida por el Dr. Pedro Roca*, Madrid, Tip. de Manuel G. Hernández, 1892.

- JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *El código Ovandino*, Madrid, Imp. de Manuel García Hernández, 1891.
- JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *El Cumpi-Uncu hallado en Pachacamac*, in *Revista Inca*, Vol. 1, N°4, Lima, octubre-diciembre de 1923.
- JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *El Cumpi-Uncu hallado en Pachacamac*, *Revista El Centenario*, Tomo I, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, p. 450-470.
- JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *El Iza o Putumayo (1880) in Boletín de la Sociedad Geográfica de Madrid*, XXXI, Madrid, Imp. de T. Fortanet, 1891.
- JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *El mapa del padre Samuel Fritz. Reproducción del río Marañón, grabado en 1707 in Revista general de Marina*, XXXI, Madrid, Depósito Hidrográfico, 1892, p. 748-751.
- JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *Historia del Nuevo Mundo / por el P. Bernabé Cobo...; publicada por primera vez con notas y obras ilustraciones de Marcos Jiménez de la Espada*, Sevilla, Sociedad de Bibliófilos Andaluces, 1890-1895.
- JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *Indicaciones sobre la habilidad que demuestran algunos salvajes para la fabricación de hachas y otros objetos (1882)*. *Actas XI, Anales de la Sociedad Española de Historia Natural* Madrid, Ediciones de M. S. de Uhagón, 1882.
- JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *La traición de un tuerto in La Ilustración Española y Americana*, 22 de agosto de 1892, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 108-111.
- JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *Las islas de los Galápagos y otras más a poniente in Boletín de la Sociedad Geográfica de Madrid*, XXXI, Madrid, Imp. de T. Fortanet, 1891, p. 351-402.
- JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *Los retratos del marqués D. Francisco Pizarro in La Ilustración Española y Americana*, 22 de agosto de 1892, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 104-105.
- JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *Menudencias Historiales que iba apuntando en los restos de siesta Fr. Marcos de Cartagena, franciscano levantisco, en su convento del Pinatar in Revista Contemporánea*, LXXXV, Madrid, Imp. de Manuel G. Hernández, 1892, p. 337-355
- JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *Noticias auténticas del famoso río Marañón y misión apostólica de la compañía de Jesús de la provincia de Quito en los dilatados bosques de dicho río. Escribíalas por los años 1738 un misionero de la misma compañía y los publica ahora por primera vez M. Jiménez de la Espada*, Madrid, Establecimiento Tipográfico de Fortanet, Imprenta de la Real Academia de Historia, 1892.
- JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *Observaciones a la nota del sr. Lázaro Vasos peruanos del Museo Arqueológico (1891)*. *Actas, XX, Anales de la Sociedad Española de Historia Natural*, Madrid, Ediciones de M. S. de Uhagón, 1891.
- JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *Primeros descubrimientos del país de la Canela in Revista El Centenario*, Tomo III, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, p. 437-457.
- JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *Prólogo in LAS CASAS*, Bartolomé, *De las antiguas gentes del Perú*. *Colección de Libros españoles raros o curiosos*, Tomo XI, Madrid, Tipografía García Hernández, 1892.
- JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *Una antigualla peruana. Discurso sobre la descendencia y gobierno de los ingas in Revista Contemporánea*, LXXXVI, Madrid, Imp. de Manuel G. Hernández, 1892, p. 362-384 y 469-493.

JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *Viaje de Quito a Lima de Carlos Montúfar con el barón Humboldt y don Alejandro Bompland in Boletín de la Sociedad Geográfica de Madrid*, XXV, Madrid, Imp. de T. Fortanet, 1889.

JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *Viaje del capitán Pedro Texeiro aguas arriba del río de las Amazonas (1637-1638) in Boletín de la Sociedad Geográfica de Madrid*, XI, XIII y XXVI, Madrid, Imp. de T. Fortanet, 1889-1892.

JIMÉNEZ LLUESMA, Eusebio, *Elementos militares de los pueblos hispano-portugués-americanos: memoria presentada al Congreso Geográfico...*, Madrid, Tip. de Julián Palacios, 1893.

JOVÉ Y HEVIA, Plácido, Vizconde de Campo Grande, *Memoria sobre el tema tercero, in Congreso Literario Hispano-Americano*, Edition originale, Madrid, Establecimiento Tipográfico Ricardo Fé, 1892 -Edition fac-similé, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 538-544.

Juan VALERA, *Discurso de recepción en la Real Academia Española*, Alicante Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes, 2003, Edición digital a partir de *Estudios críticos sobre literatura, política y costumbres de nuestros días, Tomo II*, Madrid, Librerías de A. Durán, 1864.

Juan VALERA, *Nuevas Cartas Americanas*, Madrid, Librería de Fernando Fé, 1890.

Juan VALERA, *Tabaré, Nuevas cartas Americanas, 30 de septiembre de 1889 in Obras Completas, Tomo III*, Aguilar, Madrid, 1947, p. 386-397.

JUNTA COLOMBINA DE MÉXICO EN EL IV CENTENARIO DEL DESCUBRIMIENTO DE AMÉRICA, *Homenaje a Cristóbal Colón, Antigüedades Mexicanas*, Oficina Tip. de la Secretaría de Fomento, México, 1892.

JUSTINIANO Y ARRIBAS, Juan Nepomuceno, *Cristóbal Colon: Poema*, Badajoz, Uceda Hermanos, 1897.

LA ILUSTRACION DEL PROFESORADO HISPANO-AMERICANO COLONIAL (revista), Madrid, Años 1891-1894 - BNE.

LA ILUSTRACIÓN DEL PROFESORADO HISPANO-AMERICANO, año IV, Número extraordinario dedicado a conmemorar el IV Centenario del descubrimiento del Nuevo Mundo con la colaboración de autoridades del Magisterio y eminentes Profesores pertenecientes a todos los grados de la enseñanza de España y América, Madrid, octubre de 1892.

LA ILUSTRACIÓN ESPAÑOLA Y AMERICANA, Excmo. Sr. D. RIVA PALACIO, Vicente, 22 de septiembre de 1878 - Cf. Reproducción en el N° XXVIII, 30 de julio de 1892, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 51.

LA ILUSTRACIÓN ESPAÑOLA Y AMERICANA, *Presentación de DARÍO*, Rubén, 30 de noviembre de 1892 - Año 1892, Segundo Semestre, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 366-367.

LABRA, Rafael María de *La intimidad ibero-americana*, in *El congreso pedagógico Hispano-Portugués-Americano de 1892*, Madrid, Viuda de Hernando, 1893, p. 259-291.

LABRA, Rafael María de, *Carta del 26 de octubre de 1892 de Rafael M. de Labra a Juan Zorrilla de San Martín in SELUJA CECÍN*, Antonio, *Juan Zorrilla de San Martín en España (Con cartas inéditas de escritores españoles de la época)*, Montevideo, Arca, 1997, p. 59.

LABRA, Rafael María de, *El congreso pedagógico Hispano-Portugués-Americano de 1892 / Rafael M. de Labra*, Madrid, Viuda de Hernando, 1893.

LABRA, Rafael María de, *España y las repúblicas sud-americanas*, Madrid, Alfredo Alonso, 1895.

LABRA, Rafael María de, *La acción particular en el movimiento pedagógico de la España contemporánea, in Congreso Pedagógico Hispano-Americano-Portugués*, Madrid, Viuda de Hernando, 1893, p. 321.

LABRA, Rafael María de, *La acción particular en el movimiento pedagógico de la España contemporánea*, Madrid, Viuda de Hernando, 1894.

LABRA, Rafael María de, *La autonomía colonial en España: discursos*, Madrid, Sucesores de Cuesta, 1892.

LABRA, Rafael María de, *La cuestión colonial (1871-96-98): discursos parlamentarios / por D. Rafael M. de Labra*, Madrid, Tip. de Alfredo Alonso, 1998.

LABRA, Rafael María de, *La intimidad ibero-americana, discurso pronunciado en el banquete celebrado en la noche del 6 de noviembre de 1892 en honor de los publicistas y pedagogos de Portugal y las Repúblicas del Sur de América*, Madrid, Librería de la Viuda de Hernando, 1894.

LABRA, Rafael María de, *La intimidad ibero-americana, in Congreso Pedagógico Hispano-Americano-Portugués*, Madrid, Librería de la Viuda de Hernando y Compañía, 1893, p. 259-291.

LABRA, Rafael María de, *La política antillana en la metrópoli española*, Madrid, Imp.de "El Liberal", 1891.

LAGUNA, Máximo, *La flora americana / Conferencia de D. Máximo Laguna y Villanueva*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

LAMARQUE DE NOVOA, José y ASENSIO, José María, *Cristóbal Colón: poema / por José Lamarque de Novoa con un prólogo de José M. Asensio y Toledo ilustrado con reproducciones fototípicas de cuadros de los mejores artistas españoles hechas por Francisco Saña*, Imp. de E. Rasco, Sevilla, 1892

LAMARTINE, Alphonse de, *Christophe Colomb (español) Biografía de Cristóbal Colón / por Alfonso de Lamartine*, Madrid, Dirección y Administración (Barco, núm. 11), 1892.

LARRA Y CERREZO, Ángel, *Influencia que la medicina en general y la higiene en particular han tenido y pueden tener en lo sucesivo, para favorecer la conservación y adopción en los países hispano-americanos del habla común castellana*, in *Congreso Literario Hispano-Americano*, Edition originale, Madrid, Establecimiento Tipográfico Ricardo Fé, 1892 -Edition *fac-similé*, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 307-314.

LAS NAVAS, Juan Gualberto, López Valdemoro de Quesada, Conde de, *Homenaje a Cristóbal Colón / por cuenta y a costa ajena. D. Fernando Colón (hijo natural o legítimo)- Polémica*, Madrid, Manuel G. Hernández, 1893.

LASSO DE LA VEGA, Ángel, *Colón discutido*, Boletín de la Unión Iberoamericana, N° 84, julio de 1892, Madrid, 1892, p. 5-8.

LASSO DE LA VEGA, Ángel, *De Cómo fue acogido en España el pensamiento de Colón*, Revista *El Centenario*, Tomo IV, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1893, p. 392-402.

LASSO DE LA VEGA, Ángel, *Juicios sobre Colón en los últimos años del siglo XIX*, Boletín de la Unión Iberoamericana, N° 81, 1892, p. 46.

LASSO DE LA VEGA, Ángel, *Sobre las condiciones de origen, de etimología y de uso que han de concurrir en una voz para que sea admitida en el diccionario vulgar*, in *Congreso Literario Hispano-Americano*, Edition originale, Madrid, Establecimiento Tipográfico Ricardo Fé, 1892 -Edition *fac-similé*, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 479-483.

LAURENCIN, Francisco Rafael de Uhagón, Marqués de, *La patria de Colón según los documentos de las órdenes militares*, Tip. de Ricardo Fé, Madrid, 1892.

LEMA, Marqués de, *La iglesia en la América Española*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

León XIII, (Papa), *Carta de la Santidad del Papa León XIII á los Arzobispos y Obispos de España, Italia y ambas Américas sobre Cristóbal Colón*, Madrid, Imp. y Lit. de los Huérfanos, 1892

Léon XIII, (Pape), *Lettres apostoliques de S. S. Léon XIII: encycliques, brefs, etc.*, Tome cinquième, Num. BNF de l'éd. de Paris, 1899.

LINARES RIVAS, Aureliano, *América y España, su presente y su porvenir comercial*, *Boletín de la Unión Iberoamericana*, Nº 71, Madrid, 1 de junio de 1891, p. 2-8.

LLORENTE VÁSQUEZ, Manuel, *Cuadros Americanos. Venezuela, Brasil, California, Guatemala, Montevideo y Ecuador, por Manuel Llorente Vázquez... con un prólogo de Luis Vidart*, Madrid, Imp. Fernando Fé, 1891.

LLORENTE VÁSQUEZ, Manuel, *Cuarto Centenario del Descubrimiento de América*, in *La Ilustración Española y Americana*, Nº V, 8 de febrero de 1892, p. 83 y 15 de febrero de 1892, p. 98, 99, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892.

LOISEAU, M., *Célébration du Quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique au Brésil, en Portugal et en Espagne*. *Revue des Études Historiques Société des Études Historiques*, 1895. 6. Sér. 4. T. 13 - Année 61, p. 138-143.

LÓPEZ DE GÓMARA, Francisco, *La Conquista de México*, Biblioteca Clásica Española, Barcelona, Daniel Cortezo y C^a 1887-1888.

LÓPEZ VALDEMORO, Juan (Conde de Las Navas), *Homenaje a Cristóbal Colón / por cuenta y a costa ajena. D. Fernando Colón (hijo natural o legítimo)... Polémica*, Madrid, Imp. Manuel G. Hernández, 1893.

LÓPEZ VALDEMORO, Juan (Conde de Las Navas), *Memoria*, in *Congreso Literario Hispano-Americano*, Edition originale, Madrid, Establecimiento Tipográfico Ricardo Fé, 1892 -Edition *fac-similé*, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 447-450.

LÓPEZ, Daniel, *España en 1492, Ateneo de Madrid*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1893.

LORENZO Y LEAL, Baldomero de, *Cristobal Colón y Alonso Sánchez ó el primer descubrimiento del nuevo mundo*, Jérez, Imp. de El Guadalete á cargo de J. Pareja y Medina, 1892.

LORENZO Y LEAL, Baldomero de, *Cristóbal Colón. El Héroe del Catolicismo. Leyenda Histórica*, Huelva, Imprenta de la Viuda e Hijos de Muñoz, 1885.

MADRAZO, Pedro de, *Exposición Internacional de Bellas Artes de 1892, Artículo Primero, La Ilustración Española y Americana*, 15 de noviembre de 1892, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892.

MALATESTA, Antonio, *Centenario de Colón, España y América*, 20 de marzo de 1892, Madrid, Manuel Minuesa de los Ríos, 1892, p. 113.

MALATESTA, Antonio, *Centenario de Colón, in España y América*, Madrid, Imp. Manuel Minuesa de los Ríos, 1892.

MARCEL, Gabriel, Barrantes: *Geografía de Costa-Rica*, Journal de la Société des americanistes, Paris, 1895-1896. 1. T. 1, p. 210.

MARTÍ, José, *La conferencia monetaria de las repúblicas de América*, La Revista Ilustrada, New-York, mayo de 1891 in *Nuestra América*, Biblioteca Ayacucho, 1985, p. 123-132.

MARTÍ, José, *La sociedad Hispanoamericana bajo la dominación española*, Patria, New-York, 14 février 1893, in *Nuestra América*, *Nuestra América* (1891), Biblioteca Ayacucho, Barcelona, 1985.

MARTÍ, José, *Nuestra América* (1891), Biblioteca Ayacucho, Barcelona, 1985.

MARTÍ, José, *Obras Completas*, Editorial de Ciencias Sociales, La Habana, del Instituto Cubano del Libro, 1975.

MARTÍNEZ DE LAGRÁN, Pedro, *El viaje de Colón: Oda / corregida y aumentada por Don Pedro Martinez de Lagrán*, Tip. G. Pedraza, Madrid, 1892.

MARTÍNEZ PACHECO, Luis, *Memoria*, in *Congreso Literario Hispano-Americano*, Edition originale, Madrid, Establecimiento Tipográfico Ricardo Fé, 1892 –Ed. fac-similé, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 516-520.

MENÉNDEZ PELAYO, Marcelino, *Antología de poetas hispano-americanos / publicada por la Real Academia Española; prólogo y selección por Marcelino Menéndez y Pelayo*, Real Academia Española, Madrid, Est. Tip. Sucesores de Rivadeneyra, 1893-1895.

MENÉNDEZ PELAYO, Marcelino, *Carta à Sr. Don. Juan Zorrilla De San Martín*, Madrid, 18 de noviembre de 1884, Congreso de los diputados, in Antonio SELUJA CECÍN, *Juan Zorrilla de San Martín en España (Con cartas inéditas de escritores españoles de la época)*, Montevideo, Arca, 1997, p. 136-137.

MENÉNDEZ PELAYO, Marcelino, *Carta à Sr. Don. Juan Zorrilla De San Martín*, Madrid, 27 de marzo de 1889, in Antonio SELUJA CECÍN, *op. cit.*, 1997, p. 137-138.

MENÉNDEZ PELAYO, Marcelino, *De los historiadores de Colón, El Centenario*, Tomo II, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, p.433-454 y Tomo III, p. 55-71.

MENÉNDEZ PELAYO, Marcelino, *De Luis Vidart a Marcelino Menéndez y Pelayo*, Madrid, 17 marzo 1893, in *Epistolario*, Vol. 12, nº 255, Fundación Universitaria española, Madrid, 1986.

MENÉNDEZ PELAYO, Marcelino, *Edición Nacional de las Obras Completas...*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1940-1959. Edition numérique: *Menéndez Pelayo digital / coordinación general, Tachi Larramendi; coordinación científica, Ignacio González Casasnovas, Xavier Agenjo Bullón*, Santander, Caja Cantabria, Obra Social y Cultural, D. L., 1999. Disponible sur: <http://filosofia.org/aut/mmp/mmp005.htm>

MENÉNDEZ PELAYO, Marcelino, *Historia de la poesía hispano-americana*, Madrid, Librería General de Victoriano Suárez, Est. Tip. de Fortanet.

MIR, Miguel, *Influencia de los aragoneses en el descubrimiento de América*, Palma de Mallorca, Tip. Amengual y Muntaner, 1892.

MIZZI, Michel Àngelo María, *Cristóbal Colón, Misionero-Navegante y Apóstol de la Fe*, Barcelona, Sarrià, Tipografía y Librería Salesiana, 1892.

MONLEÓN, Rafael, *Las carabelas de Colón, El Centenario*, Tomo I, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, p. 51-61 et 119-128.

MONTERO BARRANTES, Francisco, *Elementos de historia de Costa Rica*, San José de Costa Rica, Tipografía Nacional, 1892-94.

MONTERO BARRANTES, Francisco, *Geografía de Costa Rica, Obra escrita por comisión del Gobierno de la República para las Exposiciones Histórico- americana de Madrid y Universal de Chicago, é ilustrada con grabados* - Barcelona, Tip. lit. de José Cunill Sala, 1892.

MONTEVIDEO COLÓN, *Periódico, Número Único*, Montevideo, Uruguay, 1892.

MONTOJO, Patricio, *Colón y el Nuevo Mundo*, revista *El Centenario*, Tomo II, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, p. 385-398.

- MONTOJO, Patricio, *De cómo fue el descubrimiento de Puerto Rico*, *El Centenario*, Tomo IV, Tipografía de « El progreso Editorial », Madrid, 1893, p. 421-426.
- MONTOJO, Patricio, *De cómo pudo existir la Atlántida*, *El Centenario*, Tomo III, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, p. 97-107.
- MONTOJO, Patricio, *De Palos a las Indias*, in *La Ilustración Española y Americana*, N° XXIX, 8 de agosto de 1892, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 71-75.
- MONTOJO, Patricio, *Las Primeras tierras descubiertas por Colón*, in *La Ilustración Española y Americana*, N° XXXIX, 22 de octubre de 1892, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 275-277.
- MONTOJO, Patricio, *Las primeras tierras descubiertas por Colón: Ensayo crítico / por D. Patricio Montojo... Con la traducción al idioma francés y tres láminas...*, Madrid, Est. Tip. Sucesores de Rivadeneyra, 1892.
- MONTT, Jorge, *Discurso del Presidente de la República en la Apertura del Congreso nacional de 1892*, Santiago de Chile, 1892.
- MOREL FATIO, Alfred, *Le Centenaire, Quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique*, *Revue critique d'histoire y de littérature publiée sous la direction de MM P Meyer Ch. Morel G*, Paris, H Zotenberg, 1892, Année 26, Semestre 1 - N.s. T. 33, p. 461-462.
- NEUSSEL, Otto, *Los cuatro viajes de Cristóbal Colón... según los manuscritos de Fr. Bartolomé de las Casas Conferencia / trazados y publicados por Otto Neussel*, Madrid, Fortanet, 1892.
- NIETO SERRANO, Matías, *Nota sobre la biología del lenguaje*, in *Congreso Literario Hispano-Americano*, Edition originale, Madrid, Establecimiento Tipográfico Ricardo Fé, 1892 -Edition *fac-similé*, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 352.
- NIETO, Emilio, *Contestación del Sr. Nieto*, in *Congreso Literario Hispano-Americano*, Edition originale, Madrid, Establecimiento Tipográfico Ricardo Fé, 1892 -Ed. *fac-similé*, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 47.
- NOMBELA Y TABARES, Julio, *Memoria sobre los temas 6º y 9º*, in *Congreso Literario Hispano-Americano*, Edition originale, Madrid, Establecimiento Tipográfico Ricardo Fé, 1892 -Edition *fac-similé*, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 192.
- NOVO Y COLSON, Pedro, *Magallanes y El Cano*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.
- NÚÑEZ DE ARCE, Gaspar, *Discurso del Presidente*, in [Sesión Preparatoria del] *Congreso Literario Hispano-Americano*, Edition originale, Madrid, Establecimiento Tipográfico Ricardo Fé, 1892 -Edition *fac-similé*, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 17.
- NÚÑEZ DE ARCE, Gaspar, *Sociedad Unión Ibero-americana: Discursos pronunciados en el acto solemne de la inauguración del nuevo domicilio social, la noche del 14 de mayo último*, *El Centenario*, Tomo 1, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, p.386.
- OLIVEIRA MARTINS, Manuel, *Navegaciones y descubrimientos de los portugueses anteriores al viaje de Colón*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.
- OLIVER-COPONS, Eduardo, *Colón*, Madrid, Imp. del Cuerpo de Artillería, 1892.
- OPISSO, Alfredo, *Colón e Isabel la Católica*, *La Ilustración ibérica*, N°320, 16 de febrero de 1892, Barcelona, Est. Tip. de Bernabé Baseda, 1892.
- ORGANIZACIÓN DE LAS FIESTAS DEL CENTENARIO EN MONTEVIDEO, in *Montevideo Colón*, Montevideo, Establecimientos tipográficos El Siglo, Montevideo, 1892.

ORIO, Román, *Nota relativa al estudio de la tecnología española*, in *Congreso Literario Hispano-Americano*, Edition originale, Madrid, Establecimiento Tipográfico Ricardo Fé, 1892 -Edition *fac-similé*, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 469-476.

OROZCO Y BERRA, Manuel, *Geografía de las lenguas y carta etnográfica de México*, México, 1864.

ORREGO LUCO, Luis, *Páginas americanas*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

ORTIZ DE PINEDO, Abelardo, *Las fiestas colombinas en Génova*, *El Centenario*, Tomo II, Madrid, Tipografía de «El progreso Editorial», 1892, p. 85-86.

OSPINA, Joaquín, *Arias Argáez, Isaac*, in *Diccionario Biográfico y Bibliográfico de Colombia*, Vol. 1, 1927, p. 69-70.

OZCARIZ, Víctor, *Cristóbal Colón y la historia / por el Dr. Víctor Ozcariz*, Madrid, Imp. Dionisio de los Ríos, 1892.

PALMA, Angélica, *PALMA, Ricardo*, Buenos Aires, Ediciones Cóndor, Editorial Tor, 1933.

PALMA, Ricardo, [Autógrafo], *Del Sr. D. PALMA, Ricardo, delegado del Perú*, *La Ilustración Española y Americana*, Año XXXVI, N° XXXVIII, 12 de octubre de 1892, p. 239, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892.

PALMA, Ricardo, *Anales de la Inquisición de Lima: (estudio histórico)*, Lima, Tip. de Aurelio Alfaro, 1863.

PALMA, Ricardo, *Anales de la Inquisición de Lima: (estudio histórico)*, Madrid, Librería Ricardo Fé, 1897

PALMA, Ricardo, *Anales de la Inquisición de Lima: (estudio histórico)*, *Fac-similé*, Ediciones del Congreso de la República del Perú, Lima, 1997.

PALMA, Ricardo, *Armonías: libro de un desterrado*. París, Librería de Rosa y Bouret, 1865.

PALMA, Ricardo, *El Perú en la Exposición Histórica*, *El Centenario*, Tomo IV, Madrid, Tipografía de El progreso Editorial, 1893, p. 92-96.

PALMA, Ricardo, *Epistolario*, Tomo I, Lima, Editorial Cultura Antártica, 1949.

PALMA, Ricardo, in *Congreso Literario Hispano-Americano*, Edition originale, Madrid, Establecimiento Tipográfico Ricardo Fé, 1892 -Edition *fac-similé*, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 132-133.

PALMA, Ricardo, *Neologismos y americanismos*, Lima, Carlos Prince, 1896

PALMA, Ricardo, *Recuerdos de España – Notas de viajes – Esbozos – Neologismos y Americanismos*, Buenos Aires, Imprenta, litografía y encuadernación de J. Peuser, 1897.

PALMA, Ricardo, *Ropa apolillada, octava y última serie de tradiciones*, Lima, Ed. Carlos Prince, 1891.

PALMA, Ricardo, *Sesión Sexta del 2 de noviembre 1892*, in *Congreso Literario Hispano-Americano*, Edition originale, Madrid, Establecimiento Tipográfico Ricardo Fé, 1892 -Edition *fac-similé*, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 132-133.

PALMA, Ricardo, *Sistema decimal entre los antiguos peruanos*, *El Centenario*, Tomo I, Madrid, 1892, Tipografía de «El progreso Editorial», p. 90-93.

PALMA, Ricardo, *Tradiciones Peruanas* - Il existe d'innombrables éditions de ces ouvrages mais on peut citer parmi les dernières : Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1993; Barcelona, Círculo de Lectores, D.L., 1995; Peisa, Lima, El Comercio, cop, 2001; Algete (Madrid), Jorge A. Mestas, 2004.

PALMA, Ricardo, *Tradiciones peruanas completas*, Madrid, Aguilar, 1952.

PALMA, Ricardo, *Tradiciones Peruanas*, Vol 1, 2, 3, Barcelona, Montaner y Simón, 1893-1894. Edition numérique de la Bibliothèque Nationale d'Espagne, Disponible sur: <http://www.bne.es/>

PANDO Y VALLE, Jesús, *El Centenario del descubrimiento de América / Jesús Pando y Valle; con una carta-prólogo del Excmo. Sr. D. Alejandro Pidal y Mon*, Madrid, Imp. de Ricardo Rojas, 1892.

PANDO Y VALLE, Jesús, *Regeneración económica*, Madrid, Imprenta de Ricardo Rojas, 1897.

PANDO Y VALLE, Jesús, *Un Programa de reformas: apuntes sobre la crisis agrícola en España y medios de combatirla*, Madrid, Imp. de Moreno y Rojas, 1887.

PANTOJA, Domingo de, (Seudónimo de Vicente G. QUESADA), *Los Estados Unidos y la América del Sur : los Yankees pintados por sí mismos*, Imprenta litográfica de J. Peuser Buenos Aires, 1893.

PARDO BAZAN, Emilia, Condesa de, *Crónica del movimiento intelectual*, *Nuevo Teatro Crítico*, N°22, Madrid, octubre de 1892, Madrid, La España Editorial, 1892, p. 83-111.

PARDO BAZAN, Emilia, Condesa de, *El Centenario del descubrimiento de América en las letras españolas*, *Nuevo Teatro Crítico*, N°20, octubre de 1892, Madrid, La España Editorial, 1892, p. 64-109.

PARDO BAZAN, Emilia, Condesa de, *El descubrimiento de América en las letras españolas*, *Nuevo teatro crítico*. N°21, La España editorial, Madrid, 1892.

PARDO BAZAN, Emilia, Condesa de, *La educación del hombre y de la mujer*, in *Congreso Pedagógico Hispano-Americano-Portugués*, Madrid, Librería de la Viuda de Hernando y Compañía, 1893.

PARDO BAZAN, Emilia, Condesa de, *La educación del hombre y de la mujer. Sus relaciones y diferencias*, *Nuevo Teatro Crítico*, N°22, octubre de 1892, Madrid, La España Editorial, 1892, p. 14-82

PARDO BAZAN, Emilia, Condesa de, *La leyenda de la codicia (una expedición al Dorado)*, *El Centenario*, Tomo 3, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, p. 20-28.

PARDO BAZAN, Emilia, Condesa de, *Los franciscanos y Colón / conferencia de la Sra. Dª Emilia Pardo Bazán*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

PARDO BAZAN, Emilia, Condesa de, *Nuevo teatro crítico*, Madrid, La España editorial, de enero de 1891, noviembre de 1893.

PARDO BAZÁN, Emilia, *Crónica del movimiento intelectual*, *Nuevo Teatro Crítico*, N°22, Madrid, La España editorial, octubre de 1892.

PASO Y DELGADO, Nicolás, *La Iglesia de España en Indias*, *El Centenario*, Tomo IV, Tipografía de « El progreso Editorial », Madrid, 1893, p. 218-231.

PASO Y TRONCOSO, Francisco del, *Exposición Histórico-americana de Madrid : catálogo de la Sección México*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892-1893.

PAYNO, Manuel, (con Vicente RIVA PALACIO) *El Libro Rojo. Hogueras, horcas, patíbulos, martirios, suicidios y sucesos lúgubres y extraños acaecidos en México durante sus civiles y extranjeras*, México, Imprenta de F. Díaz de León y Santiago White, 1870.

PAYNO, Manuel, (con Vicente RIVA PALACIO), *El libro rojo, prólogo Carlos Montemayor*, Consejo Nacional para la Cultura y las Artes, México, 1989.

PAYNO, Manuel, Cónsul de México en Barcelona, *Informe respecto de las festividades españolas en ocasión del Cuarto Centenario del primer arribo de Cristóbal Colón al Continente Americano*, 15 de abril de 1893,

México, Archivo de la Secretaría de Relaciones Exteriores (AREM), 19-22-137 (II). Reproduit in Cf. José María Muriá, *El IV Centenario del Descubrimiento de América*, México, Revista Secuencia, N°3, México, Instituto Mora, diciembre 1985, p. 131-136.

PAZ, Ireneo, *Leyendas históricas de la independencia: leyenda quinta Mina*, México, Imprenta Lit. y Encuadernación de Ireneo Paz, 1890.

PAZ, Ireneo, *Vida y aventuras del más célebre bandido sonorense Joaquín Murrieta*, Santa Barbara, University of California, 1999.

PEDREGAL CAÑEDO, Manuel, *Estado jurídico y social de los Indios: conferencia / de Manuel Pedregal*, Madrid, Est. Tip., «Sucesores de Rivadeneyra», 1892.

PENSÓN, César Nicolás, [Exposición de], in *Congreso Literario Hispano-Americano*, Edition originale, Madrid, Establecimiento Tipográfico Ricardo Fé, 1892 -Edition fac-similé, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 430-446.

PENSÓN, César Nicolás, *Preámbulo in Reseña Histórico-Crítica de la poesía en Santo Domingo* (1892), Santo Domingo, Editora Taller, 1980, p 7.

PERALTA, Manuel María de, *Discurso in Sociedad Unión Iberoamericana in El Centenario*, Tomo I, Madrid, Tipografía de El progreso Editorial, 1892, p. 383-384.

PERALTA, Manuel María de, in *Congreso Mercantil Hispano-Americano-Portugués : celebrado en Madrid en Noviembre de 1892*, Madrid, Tip. de Tomás Minuesa, 1893, p. 37.

PÉREZ DE GUZMÁN y GALLO, Juan, *Descubrimiento y empresas de los españoles en la Patagonia*, Ateneo de Madrid, Madrid, Establecimiento Tipográfico Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

PÉREZ DE GUZMÁN y GALLO, Juan, *El primer poema sobre el descubrimiento de América*, *La Ilustración Española y Americana*, N°VII, Madrid, 29 de febrero de 1892, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 127.

PÉREZ DE GUZMÁN y GALLO, Juan, *La Corredentora del Nuevo Mundo. Doña Isabel la Católica*, *La Ilustración Española y Americana*, N°XL, Madrid, 30 de octubre de 1892, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 292-295.

PÉREZ DE GUZMÁN y GALLO, Juan, *Precursores fabulosos de Colón: Alonso Sánchez de Huelva*, *La Ilustración Española y Americana*, N° X, 15 de marzo de 1892, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 162-166.

PÉREZ DE GUZMÁN y GALLO, Juan, *Retrato de D. Cristóbal Colón, descubridor del Nuevo Mundo*, *Revista El Centenario*, Tomo III, Madrid, Tipografía de “El Progreso Editorial”, 1892, p. 414-426.

PÉREZ VILLAMIL, M, *Exposición Histórico-europea, España y América*, 6 de noviembre de 1892, Madrid, Imp. Manuel Minuesa de los Ríos, 1892.

PEROJO, José del, *Comercio de España con las Repúblicas hispano-americanas: lo que es - lo que debería ser / ponencia en la sesión cuarta del Congreso Geográfico hispano-portugués-americano por José del Perojo*, *Congreso Geográfico Hispano-Portugués-Americano*, Madrid, Librería Gutenberg, 1892.

PI Y MARGALL, Francisco, *América en la época del descubrimiento*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

PI Y MARGALL, Francisco, *Guatimozín y Hernán Cortés: Diálogo*, Madrid, Imprenta y Fundición de los Hijos de J. A. García, 1899. Edition numérique in Wikisource disponible à l'adresse suivante : http://es.wikisource.org/wiki/Francisco_Pi_y_Margall

- PI Y MARGALL, Francisco, *Historia de la América antecolombina*, Barcelona, Montaner y Simón, 1892.
- PICATOSTE Y RODRÍGUEZ, Felipe, *Compendio de la Historia de España*, Madrid, Imp. y Librería de la Viuda de Hernando y Cia., Madrid, 1892.
- PICATOSTE Y RODRÍGUEZ, Felipe, *Compendio de la Historia Universal / por D. Felipe Picatoste*, Madrid, Viuda de Hernando, 1890.
- PICATOSTE Y RODRÍGUEZ, Felipe, *El descubrimiento de América comparado con otros grandes descubrimientos*, *El Centenario*, Tomo III, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, p. 203-218.
- PICATOSTE Y RODRÍGUEZ, Felipe, *Estudios sobre la grandeza y decadencia de España... por D. Felipe Picatoste*, Madrid, Imp. de la viuda de Hernando y Cia., 1887.
- PICATOSTE Y RODRÍGUEZ, Felipe, *Influencia científica del Descubrimiento de América*, *El Centenario*, Tomo I, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, p. 341-362.
- PICATOSTE Y RODRÍGUEZ, Felipe, *Influencia del Descubrimiento de América en las ciencias naturales*, *El Centenario*, Tomo II, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, p. 287-305.
- QUESADA, Vicente G., *Crónicas Potosinas: costumbres de la Edad Medieval hispano-americana*, Paris, Imp. N. Goupy et Pourdan, 1890.
- QUESADA, Vicente G., *Escenas de la vida colonial en el siglo XVII*, Buenos Aires, Huarpes, 1945.
- QUESADA, Vicente G., *La sociedad Hispano-americana bajo la dominación española*, *El Centenario*, Tomo 3, Madrid, 1892, Tipografía de « El progreso Editorial », p. 389-413.
- QUESADA, Vicente G., *La sociedad Hispano-americana bajo la dominación española*, Madrid, Est. Tip. de Ricardo Fé, 1893.
- QUESADA, Vicente G., *La vida intelectual en la América española durante los siglos XVI, XVII y XVIII*, Buenos Aires, "La Cultura Argentina", L.S. Rosso y C^a, 1917.
- QUESADA, Vicente G., *Las Bibliotecas Europeas y algunas de la América Latina*, Buenos Aires, Imprenta y Librerías de Mayo, 1877.
- QUIJANO WALLIS, José María, *Memorias autobiográficas, histórico-políticas y de carácter social*, Banco de La República, Biblioteca Luis Ángel Arango, Bogotá, Colombia.
- RACCOLTA DOCUMENTI É STUDI PUBLICATI DALLA R. COMMISSIONE COLOMBIANA PEL QUATRO CENTENARIO DALLA ACOPERTA DELL AMERICA, Genova, Roma, Forzani & C. - Luigi Ferrari, 1892.
- RADA Y DELGADO, D. Juan de Dios de, *Medalla conmemorativa del Cuarto Centenario del descubrimiento de América*, *El Centenario*, Tomo I, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, p. 333-334.
- RADA Y DELGADO, D. Juan de Dios de, *Medalla conmemorativa del Cuarto Centenario del descubrimiento de América reformada por su autor D. Bartolomé Maura de acuerdo con la Real Academia de Bellas Artes de San Fernando*, *El Centenario*, Tomo I, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, p. 371-372.
- RADA Y DELGADO, D. Juan de Dios de, *Medalla conmemorativa del descubrimiento de América*, *El Centenario*, Tomo I, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, p. 180-181.
- RADA Y DELGADO, D. Juan de Dios de, *Monumento conmemorativo del Cuarto Centenario del descubrimiento de América que debe erigirse en La Habana, original de D. Antonio Susillo, premiado por la*

Real Academia de Bellas Artes, El Centenario, Tomo II, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, p. 222-227.

RADA Y DELGADO, D. Juan de Dios de, *Monumento conmemorativo del descubrimiento de América, levantado en Huelva, original del Arquitecto D. Ricardo Velázquez*, *El Centenario, Tomo II*, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, p. 281-283.

RADA Y DELGADO, D. Juan de Dios de, *Monumento dedicado a Colón y los Pinzones por los españoles e hispanoamericanos en Nueva York*, *El Centenario, Tomo I*, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, p. 393-396.

RADA Y DELGADO, D. Juan de Dios de, *Monumento sepulcral de Cristóbal Colón en la catedral de La Habana, original de D. Arturo Mérida, premio de la Real Academia de Bellas Artes*, *El Centenario, Tomo II*, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, p. 164-167.

RADA Y DELGADO, D. Juan de Dios de, *Tres autógrafos de Colón*, *El Centenario, Tomo III*, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, p. 219-229.

REAL ACADEMIA DE LA HISTORIA (España), *Bibliografía Colombina: enumeración de libros y documentos concernientes a Cristóbal Colón y sus viajes... / Academia de la Historia, Real Academia de la Historia, Tip. de Fortanet*, Madrid, 1892.

REAL ACADEMIA DE LA HISTORIA (España), *De los pleitos de Colón*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892-1894.

REGLAMENTO GENERAL DE LA EXPOSICIÓN HISTÓRICO-AMERICANA DE MADRID, *Tomo II*, Madrid Tipografía del Progreso Editorial, 1892, p. 140.

REPARAZ, Gonzalo, *El Brasil, descubrimiento, colonización e influencia en la península*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

REPARAZ, Gonzalo, *La Exposición Universal de Chicago, España y América*, 21 de febrero de 1892, Madrid, Imp. Manuel Minuesa de los Ríos, 1892, p. 63-64.

REPARAZ, Gonzalo, *La Exposición Universal de Chicago, España y América*, Madrid, 21 de febrero de 1892, Manuel Minuesa de los Ríos, 1892, p. 65.

REPARAZ, Gonzalo, *Magallanes*, *El Centenario, Tomo 1*, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, p. 5-19.

REPARAZ, Gonzalo, *Política nacional, España y América*, 28 de febrero de 1892, Casa Editorial Viuda de Rodríguez, Madrid, 1892, p. 77.

RESTREPO TIRADO, Ernesto, *Catálogo de los objetos que presenta el Gobierno de Colombia a la Exposición Histórico-Americana de Madrid / por D. Ernesto Restrepo y Tirado y D. Isaac Arias*, 1892.

RESTREPO TIRADO, Ernesto, *Ensayo etnográfico y arqueológico de la provincia de los Quimbayas en el Nuevo Reino de Granada*, Imp. de La Luz, Bogotá, 1892.

RESTREPO TIRADO, Ernesto, *Estudios sobre los aborígenes de Colombia : primera parte*, Imp. de La Luz, Bogotá, 1892.

RESTREPO TIRADO, Ernesto, *Orfebrería de las tribus Quimbaya y Chibcha*, *El Centenario, Tomo 3*, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, p. 342.

Revista EL ÁLBUM IBERO-AMERICANO, Madrid, Alfredo Alonso, 1883-1909.

Revista EL CENTENARIO, 4 tomos, Madrid, Tipografía de «El progreso Editorial», 1892-1894.

Revista El RENACIMIENTO, *Periódico literario*, 2a época, México, Imp. de F. Díaz de León y Santiago White, 1869-1894.

Revista ESPAÑA Y AMÉRICA – Año 1892 –, Madrid, Imp. Manuel Minuesa de los Ríos, 1892.

Revista ESPAÑA Y PORTUGAL, *Crónica del IV Centenario del Descubrimiento de América, Exposición Histórico-Americana de Madrid, Disposiciones Generales*, Madrid, 1 y 8 de agosto de 1891.

Revista ESPAÑA Y PORTUGAL, *Revista popular ilustrada: crónica del IV Centenario*, Madrid, 1891, BNE.

Revista *La Cruz*, (religiosa), Sevilla: Imp. y Taller de Encuadernaciones de Juan Moyano, 1852-1916.

Revista LA ILUSTRACIÓN ESPAÑOLA Y AMERICANA, Madrid, Abelardo de Carlos, 1869-1921.

Revista LA ILUSTRACIÓN IBÉRICA, Barcelona, Est. Tip. de Bernabé Baseda, 1883-1898.

Revista MADRID CÓMICO, Madrid, Imp. de M. G. Hernández, 1880-1923.

Revista NUEVO TEATRO CRÍTICO (Emilia PARDO BAZÁN), Madrid, La España Editorial, 1891-1893.

Revista UNIÓN IBEROAMERICANA, Madrid, Unión Iberoamericana, (1887-1920).

REYNA Y REYNA, Tomás, *La conquista del Perú*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

RICART Y GIRALT, José, *Cristóbal Colón, cosmógrafo*, Barcelona, Imp. de Henrich y Cia, 1893.

RIOS Y RIOS, Ángel de los, *La parte de los montañeses en el descubrimiento de América Edición: Segunda edición comprobada con el Diario de Colón y otros documentos auténticos y contemporáneos*, Santander, L. Blanchard, 1892.

RIVA PALACIO, Vicente (con Manuel PAYNO), *El libro rojo, prólogo Carlos Montemayor*, Consejo Nacional para la Cultura y las Artes, México, 1989.

RIVA PALACIO, Vicente (con Manuel PAYNO), *El Libro Rojo. Hogueras, horcas, patíbulos, martirios, suicidios y sucesos lúgubres y extraños acaecidos en México durante sus civiles y extranjeras*, México, Imprenta de F. Díaz de León y Santiago White, 1870.

RIVA PALACIO, Vicente, (con Juan Antonio MATEOS), *Las lirás hermanas*, México, Imprenta de F. Díaz de León y Santiago White, 1871.

RIVA PALACIO, Vicente, (con Juan de Dios PEZA), *Tradiciones y leyendas mexicanas*, México, J. Balleca, 1885.

RIVA PALACIO, Vicente, *Antología: Introducción y selección de Clementina Díaz y de Ovando*, México, UNAM, 1976.

RIVA PALACIO, Vicente, *Calvario y Tabor*, México, Manuel C. de Villegas, 1868.

RIVA PALACIO, Vicente, *Cuentos del General* (compilador Héctor Perea) *Obras escogidas*, Vol. VII, Conaculta, Unam, Instituto Mexiquense de Cultura, Instituto Mora, 1997.

RIVA PALACIO, Vicente, *Cuentos del general / por Vicente Riva Palacio; ilustraciones de F. Mas, fotograbados de Laporta*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1896.

RIVA PALACIO, Vicente, *Cuentos del general*, En 8º, 291 páginas (ficha), Sección "Obras Nuevas", Madrid, La España Moderna, A, IX, núm, 97, enero de 1897, p. 207.

RIVA PALACIO, Vicente, *Cuentos del General*, México, Editorial Porrúa, 1998

RIVA PALACIO, Vicente, *Cuentos del General*, Sucesores de Rivadeneyra, Madrid, 1896.

RIVA PALACIO, Vicente, *Cuentos del general*. 'Ciento por uno', (cuento). Madrid, La Ilustración Española y Americana, A. XXXVI, núm. XLIII, 22 de noviembre de 1892, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 351.

RIVA PALACIO, Vicente, *Cuentos del general*. 'Consultar con la almohada. Tradición mexicana', (cuento). Madrid, La Ilustración Española y Americana, A. XXXVI, núm. XLI, 8 de noviembre de 1892, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 310-311.

RIVA PALACIO, Vicente, *Cuentos del general*. 'El nido de jilgueros', (cuento). Madrid, La Ilustración Española y Americana, A. XXXVI, núm. XXXVI, 30 de septiembre de 1892, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 199.

RIVA PALACIO, Vicente, *Cuentos del general*. 'La bendición de Abraham. Cuento para niños', (cuento). Madrid, La Ilustración Española y Americana, A. núm. XLII, 15 de noviembre de 1892, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 331.

RIVA PALACIO, Vicente, *Cuentos del general*. 'La limosna', (cuento). Madrid, La Ilustración Española y Americana, A. XXXVI, núm. XLVII, 22 de diciembre de 1892, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 430.

RIVA PALACIO, Vicente, *Cuentos del general*. 'La máquina de coser', (cuento). Madrid, La Ilustración Española y Americana, A. XXXVI, núm. XXXIX, 22 de octubre 1892, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 274.

RIVA PALACIO, Vicente, *Cuentos del general*. 'Las honras de Carlos V', (cuento). Madrid, La Ilustración Española y Americana, A. XXXVI, núm. XLV, 8 de diciembre de 1892, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 391-394.

RIVA PALACIO, Vicente, *Cuentos del general*. 'Las madre selvas (cuento árabe)', (cuento). Madrid, La Ilustración Española y Americana, A. XXXVI, núm. XI, 30 de octubre de 1892, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 290.

RIVA PALACIO, Vicente, *Cuentos del general*. 'Las mulas de su excelencia', (cuento). Madrid, La Ilustración Española y Americana, A. XXXVI, núm. XXXV, 22 de septiembre de 1892, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 179-180.

RIVA PALACIO, Vicente, *Cuentos del general*. 'Amor correspondido', (cuento). Madrid, La Ilustración Española y Americana, A. XXXVI, núm. XXXIV, 15 de septiembre de 1892, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 158-159.

RIVA PALACIO, Vicente, *Dos cartas (poema)*, Madrid, *La Ilustración Española y Americana*, A. XXXII, núm. I. 8 de enero, Madrid, Abelardo de Carlos, 1888. p. 26-27.

RIVA PALACIO, Vicente, *El padre Las Casas*, (artículo). Madrid, La Ilustración Española y Americana, A. XXXVI, núm. XXXVII, 8 de octubre de 1892, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 219-220.

RIVA PALACIO, Vicente, *Ensayos históricos*, (compilador José Ortiz Monasterio) *Obras escogidas*, Vol. IV, México, Conaculta, UNAM, Instituto Mexiquense de Cultura, Instituto Mora, 1997.

RIVA PALACIO, Vicente, *Establecimiento y propagación del Cristianismo en Nueva España*, Ateneo de Madrid, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

RIVA PALACIO, Vicente, *Establecimiento y propagación del Cristianismo en Nueva España. Conferencia...*, (conferencia). Madrid, La Ilustración Española y Americana, A. XXXVI, núm. XXVIII, 30 de julio de 1892, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 58-59 y 62.

RIVA PALACIO, Vicente, *Historia de la dominación española en México desde 1521 a 1808*, in *México a través de los siglos...*, vol. I e t. 2, Barcelona, Edit. Océano, 1999, p. 204-385.

RIVA PALACIO, Vicente, *La historia de los siete durmientes, (cuento)*, Madrid, La Ilustración Española y Americana, A. XL, núm. IX, 8 de marzo de 1896, Madrid, Abelardo de Carlos, 1896, p. 139-140 y 142-143.

RIVA PALACIO, Vicente, *La vuelta de los muertos*, México, Imprenta de F. Díaz de León y Santiago White, 1870.

RIVA PALACIO, Vicente, *Las dos emparedadas. Memorias de la Inquisición*, México, Tomás F. Neve, 1869.

RIVA PALACIO, Vicente, *Lorencillo, Episodio histórico,- Año de 1683 (poema)*, Madrid, La España Moderna, A. I, N°7, julio de 1889, p. 115-126.

RIVA PALACIO, Vicente, *Los Ceros, Galería de Contemporáneos / por Cero*, México, Francisco Díaz de León, 1882.

RIVA PALACIO, Vicente, *Los piratas del Golfo*, Manuel, México, C. de Villegas, 1869.

RIVA PALACIO, Vicente, *Martín Garatuza. Memorias de la Inquisición*, México, La constitución Social, 1868.

RIVA PALACIO, Vicente, *Memoria de un impostor. Don Guillén de Lampart, rey de México*, México, Manuel C. de Villegas, 1872.

RIVA PALACIO, Vicente, *México a través de los siglos : historia general y completa del desenvolvimiento social, político, religioso, militar, artístico, científico y literario de México desde la antigüedad más remota hasta la época actual : obra única en su género / publicada bajo la dirección del general d. Vicente RIVA PALACIO; escrita... por... reputados literatos*. Barcelona, Ballescá y Cia. eds, Espasa y Cia., eds, 1887-1889. Nous avons travaillé à partir d'une des multiples éditions récentes de cet ouvrage : Barcelona, Edit. Océano, 1999.

RIVA PALACIO, Vicente, *Monja y casada, virgen y mártir*, México, La constitución Social, 1868.

RIVA PALACIO, Vicente, *Problema irresoluble*, (cuento). Madrid, Madrid Cómico. A. XV, núm. 620, 5 de enero de 1895. p. 10.

RIVA PALACIO, Vicente, *Sección Hispano-ultramarina. Excmo. Sr. D. V. Barrantes* (carta), Madrid, La España Moderna, A. I, N° 7, julio de 1889, p. 127-129 y p. 132-133.

RIVA PALACIO, Vicente, *Sor Magdalena. Tradición mexicana"(poema)*, Madrid, La España Moderna. Marzo de 1889. p. 145-160.

RIVA PALACIO, Vicente, *Tradiciones y leyendas mexicanas*, México, Librería General, 1922.

RIVA PALACIO, Vicente, *Tradiciones y Leyendas Mexicanas, Obras escogidas*, Vol. II, México, Conaculta, UNAM, Instituto Mexiquense de Cultura, Instituto Mora, 1997.

ROA BÁRCENA, José María, *Antología de poetas de México, El renacimiento. Periódico literario*, 2a época, México, Imp. de F. Díaz de León y Santiago White, 1894.

RODRÍGUEZ DEMORIZI, Emilio, *Rubén Darío y sus amigos dominicanos*, Bogotá, 1948 in René C. IZQUIERDO, Salomé Ureña de Henríquez, *Trascendencia literaria y social de su obra*, Revista Literaria Baquiana, Año I, N°3/4, Miami. Edition Numérique disponible sur: <http://www.baquiana.com>

RODRÍGUEZ VILLA, Antonio, *La Reina Doña Juana la loca. Estudio histórico*, Madrid, Imp. de Fortanet, 1892.

RODRÍGUEZ, Gabriel, *La reacción proteccionista en España: conferencia explicada en el Ateneo Científico y Literario de Madrid el día 21 de mayo de 1888 / por Gabriel Rodríguez*, Madrid, Est. Tip. de El Correo, 1888.

ROSELLY DE LORGUES (Comte), *Christophe Colomb serviteur de Dieu. Son Apostolat, Sa Sainteté*. 2^e édition. Paris, Librairie Plon, 1884.

ROSELLY DE LORGUES (Comte), *Monumento a Colón. Historia de la vida y viajes de Cristóbal Colón. Monumento a Colón: historia de la vida y viajes de Cristóbal Colón / escrita en francés por el Conde Roselly de Lorgues...; traducida por D. Pelegrín Casabó y Pagés...; anotada y publicada bajo la dirección del M. R. Padre D. Ramón Buldú...*, Barcelona. Jaime Seix. 1892

ROUVIERE, Luis, *Influencia del Descubrimiento de América en la Industria y el comercio del Mundo Civilizado, pronunciada el 17 de octubre de 1892, Centenario del descubrimiento de América : Conferencias leídas en el Ateneo Barcelonés sobre el estado de la cultura española y particularmente catalana en el siglo XV*, Barcelona, Imp. de Henrich y Compañía en Comandita,, 1893, p.79-103.

RUBIO CONTRERAS, Francisco, *Discurso sobre la influencia del espíritu cristiano en el ánimo de Colón*, Sevilla, Imp. E. Rasco, 1893.

RUBIO CONTRERAS, Francisco, *Influencia del espíritu cristiano en el ánimo de Colón para la realización de su empresa in Crónica del tercer Congreso Católico Nacional Español. Discursos pronunciados en las sesiones públicas y reseña de las memorias y trabajos presentados en las secciones de dicha Asamblea celebrada en Sevilla en Octubre de 1892*, Sevilla, Est. Tip. de El Obrero de Nazaret, de C. de Torres y Daza, Farnersio 1, 1893.

RUBIÓ Y LLUCH, A., *Comentarios a las Cartas Americanas de D. Juan Valera*, *El Correo de las Aldeas*, 10, 16 y 23 de enero de 1890, Bogotá, Imprenta de Ortiz Malo, 1890.

RUEDA, Salvador, *En tropel*, Tip. Madrid, Manuel G. Hernández, 1893.

RUIZ MARTINEZ, Cándido, *Gobierno de Fray Nicolás de Ovando en la Española*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

SAAVEDRA, Eduardo, *Idea de los antiguos sobre las tierras atlánticas*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

SAENZ DE URRACA, Aristides, *De Madrid á Filipinas: (impresiones de viaje) seguidas de un apéndice, conteniendo las compras que se conceptúan necesarias para la navegación, y las millas recorridas de Barcelona á Manila*, Sevilla, Imp. y lit. de José M^a Ariza, 1889.

SAENZ DE URRACA, Aristides, *Memoria*, in *Congreso Literario Hispano-Americano*, Edition originale, Madrid, Establecimiento Tipográfico Ricardo Fé, 1892 -Edition *fac-similé*, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 410-414.

SAENZ DE URRACA, Aristides, *Prólogo al libro de José Nieto Aguilar, Colonización de Filipinas: estudios prácticos acerca de la colonización con elementos peninsulares, de nuestras posesiones oceánicas: reseña geográfico-geológico-minera de las minas*, Madrid, Est. Tip. de Alfredo Alonso, 1893.

SAGASTA, Práxedes Mateo, *Preámbulo y Reales Decretos creando la Comisión de 1888*, Madrid, 28-02-1888, in BERNABEU ALBERT, Salvador, *El IV Centenario del descubrimiento de América en España*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1987, p. 153-156.

SALILLAS Y PANZANO, Rafael, *El Pacificador del Perú*, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

SAMA, Joaquín, *Institución Libre de enseñanza, Historia, La Ilustración Cantábrica*, 28 de mayo de 1882, tomo IV, numero 15, Madrid, 1882, p. 176. Edition numérique disponible sur: <http://www.filosofia.org>

SAMA, Manuel María, *El desembarco de Colón en Puerto-Rico y el monumento del Culebrinas / colección de artículos publicados en "El Diario Popular" de Mayaguez por Manuel María Sama*, Mayaguez, Tip. Comercial, 1894.

SAMPER, José María de, *Viajes de un colombiano en Europa*, Paris, Imp. de E. Thunot, 1862.

SÁNCHEZ MOGUEL, Antonio, *El Infante D. Enrique, La Ilustración Española y Americana*, XLI, 8 de noviembre de 1892, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892.

SÁNCHEZ MOGUEL, Antonio, *El Rey Católico en el descubrimiento de América, La Ilustración Española y Americana*, XXII, 15 de junio de 1892, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 364-365.

SÁNCHEZ MOGUEL, Antonio, *Españolismo de Colón, La Ilustración Española y Americana*, XXXVII, 12 de octubre de 1892, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 600-601.

SÁNCHEZ MOGUEL, Antonio, *Historia de la conquista de México, de Solís, La Ilustración Española y Americana*, XLIII, 22 de noviembre de 1892, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 356.

SÁNCHEZ MOGUEL, Antonio, *La fiesta de Huelva, La Ilustración Española y Americana*, XXIX, 8 de agosto de 1892, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 70-71.

SÁNCHEZ MOGUEL, Antonio, *La fiesta de Huelva, La Ilustración Española y Americana*, XXX, 15 de agosto de 1892, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 83-86.

SÁNCHEZ MOGUEL, Antonio, *La Iglesia en el Ateneo, El Centenario, Tomo II*, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, p. 34-40.

SÁNCHEZ MOGUEL, Antonio, *La Reina Católica en el descubrimiento de América, La Ilustración Española y Americana*, XX, 30 de mayo de 1892, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 325-328.

SÁNCHEZ MOGUEL, Antonio, *Las conferencias americanistas del Ateneo, El Centenario, Tomo I*, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, p. 129-136.

SÁNCHEZ MOGUEL, Antonio, *Las conferencias americanistas del Ateneo*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1894.

SÁNCHEZ MOGUEL, Antonio, *Las conferencias americanistas, Discurso resumen*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

SÁNCHEZ MOGUEL, Antonio, *Las fiestas de Huelva, II, La Ilustración Española y Americana*, N° XXX, Madrid, 15 de agosto de 1892, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 83.

SÁNCHEZ MOGUEL, Antonio, *Los americanos en el Ateneo, in El Centenario, Tomo I*, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, p. 222-231

SARMIENTO, Domingo Faustino, *Conflicto y armonía de las Razas en América, Segunda Parte póstuma, 1888*, in BOTANA, Natalio R; GALLO, Ezequiel, *De la República posible a la República verdadera (1880-1910)*, Biblioteca del Pensamiento Argentino, III, Espasa Calpe Argentina, Buenos Aires, 1997, p. 187-195.

SERRATO, Francisco, *Cristóbal Colón: historia del descubrimiento de América / prólogo de don Roque Chabas*, Madrid, El Progreso Editorial, 1893.

SILVELA, Francisco, *Congreso jurídico Ibero-Americano / memoria presentada por D. Francisco Silvela*, Madrid, Viuda de M. Minuesa de los Ríos, 1892.

SOCIEDAD UNIÓN IBERO-AMERICANA : *discursos pronunciados en el acto solemne de la inauguración del nuevo domicilio social, la noche del 14 de mayo último*, *El Centenario*, Tomo 1, Madrid, Tipografía de El progreso Editorial, 1892, p. 376-392..

SOLAR, Pedro Alejandrino del, *El Perú de los Incas*, Ateneo de Madrid, Madrid, "Sucesores de Rivadeneyra", 1892.

SOLER Y ARQUÉS, Carlos, *Gramática Histórica*, in *Congreso Literario Hispano-Americano*, Edition originale, Madrid, Establecimiento Tipográfico Ricardo Fé, 1892 -Edition *fac-similé*, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 415-429.

SORELA, Luis, *Los Estados ibero-americanos y la liga internacional antiesclavista en el Congreso geográfico de Madrid: documentos referentes a la proposición presentada por el Delegado general Don Luis Sorela*, Madrid, Imp. y lit. de los huérfanos, 1893.

SOTO Y CORRO, Carolina de, *Colón y América, poema histórico*, Madrid, Ed. Ricardo Fé, 1892.

STOR, Ángel, *Establecimiento y Propagación del Cristianismo en Nueva España – Conferencia del General D. RIVA PALACIO, Vicente, Ministro de Méjico en España, La Ilustración Española y Americana*, N° XXVIII, 30 de julio de 1892, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 58.

STOR, Ángel, *Las conferencias en el Ateneo*, *La Ilustración Española y Americana*, XXXIII, 8 de septiembre de 1892, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 147.

TOMÁS SALVANY, Juan, *Colón / poema de Salvany*, Madrid, Rubiños, 1892.

TORRE Y VELEZ, Alejandro de la, *Estudios críticos acerca de un período de la vida de Colón*, Madrid, Imp. de la Sociedad Editorial de San Francisco de Sales, 1892.

TORRES ASENSIO, Joaquín, *Pedro Mártir de Anghiera*, Madrid, Imp. De San Francisco de Sales, 1892.

TORRES CAICEDO, José María *Ensayos biográficos y de crítica literaria*, Segunda Serie, 1868 et José Godoy F., *Enciclopedia Biográfica de Contemporáneos*, Partes I-X, 1898.

TORRES CAMPOS, Rafael, *España en California y en el Noroeste de América / conferencia de D. Rafael Torres Campos*, Ateneo de Madrid, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

TORRES CAMPOS, Rafael, *La emigración á América: ponencia presentada al Congreso Geográfico Hispano-portugués-americano celebrado en Madrid*, Madrid, Imp. del Memorial de Ingenieros, 1893.

VALBUENA, Antonio de, *Ripios ultramarinos*, Madrid, Imp. Suc. de J. Cruzado á cargo de Felipe Marqués, 1893-1902.

VALENCIA, Carolina, *Colón: poema*, Palencia, Ed. Abundio T. Menéndez, 1892.

VALERA, Juan, *Carta a Nueva York, 6 de octubre de 1891*, in *Correspondencia, Nuevas cartas Americanas*, Obras Completas, Tomo III, Madrid, Aguilar, 1947, p. 423.

VALERA, Juan, *Cartas Americanas, 22 y 29 de octubre de 1888*, in *Obras completas*, Vol. III Madrid, Aguilar, 1958, p. 289-298.

- VALERA, Juan, *Cartas Americanas*, Madrid, Imp. Fuentes y Capdevila, 1889, p. XI-XII.
- VALERA, Juan, *Correspondencia, historia y política, discursos académicos, miscelánea., Obras completas*, Vol. III, *Cartas americanas*, Madrid, Ed. Fuentes y Capdeville, 1888.
- VALERA, Juan, *Don Ángel de Saavedra, Duque de Rivas, España y América*, [del 7 de febrero al 29 de mayo de 1892], Madrid, Imp. Manuel Minuesa de los Ríos, 1892.
- VALERA, Juan, *Doña Felipa Moñiz de Melo, mujer de Colón, El Centenario, Tomo II*, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, p. 410.
- VALERA, Juan, *El Centenario, Introducción, Obras completas, Vol. III*, Madrid, Aguilar, 1947, p. 947-1.045.
- VALERA, Juan, *Epistolario de Valera y Menéndez Pelayo. 1877-1905 con una introducción de Miguel Artigas Ferrando y Pedro Sáinz RODRÍGUEZ*, Madrid, Espasa-Calpe, 1946.
- VALERA, Juan, *Introducción, El Centenario, Tomo I*, Madrid, Tip. de « El progreso Editorial », 1892, p. 5-18.
- VALERA, Juan, *La Atlántida, El Centenario, Tomo I*, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, p. 307-319 y p. 306-321.
- VALERA, Juan, *La crónica del Centenario*, El Imparcial, Madrid, 29 de marzo de 1891, Madrid, Imp. R. Velasco, 1891.
- VALERA, Juan, *Notas diplomáticas in Historia Política, Obras completas, Vol. III*, Madrid, Aguilar, 1947.
- VALERA, Juan, *Nuevas cartas americanas*, Librería de Fernando Fé, Madrid, 1890.
- VALERA, Juan, *Nuevas Cartas Americanas, Obras Completas, Tomo III*, Madrid, Aguilar, 1947, p. 460.
- VALERA, Juan, *Tabaré, Nuevas cartas Americanas, 30 de septiembre de 1889 in VALERA, Juan, Obras Completas, Tomo III*, Madrid, Aguilar, 1947, p. 386-397.
- VALLADAR, Francisco de Paula, *Colón en Santa Fé y Granada: estudio histórico...*, Granada, Viuda é Hijos de P. V. Sabatel, 1892.
- VARELA, José Pedro *Impresiones de viaje en Europa y América latina : correspondencia literaria y crítica, 1867-1868*, Montevideo, Impresora Uruguaya, Liceo, 1945.
- VEGA REY Y FALCO, Luis, *Elementos que en España y América concurren para la conservación de la lengua castellana, in Congreso Literario Hispano-Americano*, Edition originale, Madrid, Establecimiento Tipográfico Ricardo Fé, 1892 -Edition fac-similé, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 269-278.
- VEGA REY Y FALCO, Luis, *La cuestión social en España: estudio histórico crítico*, Madrid, Imp. de los Hijos de M. G. Hernández, 1893.
- VEGA REY Y FALCO, Luis, *Puntos Negros del descubrimiento de América, Prólogo de Francisco PI Y MARGALL*, Imprenta Rojas, Madrid, 1898.
- VEGA REY Y FALCO, Luis, *Puntos negros del descubrimiento de América: (estudio histórico-crítico)*, Madrid, Viuda é Hijos de la Riva, impresores, 1894.
- VEGA REY Y FALCO, Luis, *Puntos negros del descubrimiento... prólogo de Francisco Pi y Margall*, Madrid, Imp. de Ricardo Rojas, 1899 - Ed. Fac-similé, Lugo, Alvarellos, 1992.
- VICENTI, Alfredo, *Crónica, El Centenario*, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, Tomo 1, p. 137-146, tomo 2, p. 41-55, tomo 3, p. 283-292.

VIDART SCHUCH, Luis, *Causas de los errores históricos referentes al descubrimiento de América y Oceanía, El Centenario*, Tomo, III, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, p. 230-236 y 303-320.

VIDART SCHUCH, Luis, *Colón y Bobadilla, conferencia dada en el Ateneo de Madrid el 14 de diciembre de 1891*, Madrid, Est. tipográfico Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

VIDART SCHUCH, Luis, *Colón y Bobadilla, una polémica y un boceto dramático*, Madrid, Tip. de Manuel Ginés Hernández, 1892.

VIDART SCHUCH, Luis, *Colón y la ignorancia española, El Álbum Iberoamericano*, Tomo V, Madrid, Alfredo Alonso, 1892, p.63.

VIDART SCHUCH, Luis, *Colón y la ingratitud de España, conferencia dada en el Ateneo de Madrid el 21 de enero de 1892*, Madrid, Est. tipográfico Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

VIDART SCHUCH, Luis, *Descubrimiento del Nuevo Mundo: crónica dialogada de la conmemoración secular de este grandioso descubrimiento*, Madrid, Imprenta de Enrique Rubiños, 1893.

VIDART SCHUCH, Luis, *El Centenario del Descubrimiento de América. Carta al Sr. D. C. F. Duro, El Álbum Iberoamericano*, 22 de noviembre de 1890, Madrid, Alfredo Alonso, 1890.

VIDART SCHUCH, Luis, *La ciencia del señor Pinheiro Chagas y la arrogancia del señor Harrisse, La Ilustración Nacional*, 26 de diciembre de 1892 y 6 de enero de 1893, Madrid, Imprenta de La Ilustración Nacional, 1893.

VIDART SCHUCH, Luis, *La Historia y el Centenario del Nuevo Mundo. El Memorial de Artillería, Imp. Del Madrid, Cuerpo de Artillería*, 1892, p. 131-136.

VIDART SCHUCH, Luis, *Los aciertos del señor Pinheiro Chagas y los errores del señor Harrisse, apuntes críticos*, Madrid, Imprenta de los hijos de M. G. Hernández, 1893.

VIDART SCHUCH, Luis, *Luis, Colón y Bobadilla, una polémica y un boceto dramático*, Madrid, Tip. de Manuel Ginés Hernández, 1892.

VIDART SCHUCH, Luis, *Un jesuita historiador, El Centenario, Tomo I*, Madrid, Tipografía de « El progreso Editorial », 1892, p. 293-306.

VIDART SCHUCH, Luis, *Utilidad de las monografías para el cabal conocimiento de la Historia de España, discurso leído ante la Real Academia de la Historia en la recepción pública de Luis Vidart el día 10 de junio de 1894*, Madrid, Real Academia de la Historia, 1894.

VIESCA Y MENDEZ, Rafael de la, *Colón y su época: discurso*, Cádiz, Tip. de Rodolfo de Olea, 1892.

VIGIL, José María, *Historia de la Reforma, la Intervención y el Imperio*, in *México a través de los siglos : historia general y completa del desenvolvimiento social, político, religioso, militar, artístico, científico y literario de México desde la antigüedad más remota hasta la época actual : obra única en su género / publicada bajo la dirección del general d. Vicente RIVA PALACIO; escrita... por... reputados literatos*. Barcelona, Balescá y Cia. eds, Espasa y Cia., eds, Tomo V, 1889.

VIGIL, José María, *Reseña histórica de la poesía mexicana*, in *Antología de Poetas mexicanos*, Tip. de la Secretaría de Fomento, México, 1894.

VILLAR Y MACIAS, M, *Colón en Salamanca, España y América*, Tomo 1, 17 de abril de 1892, Madrid, Imp. Manuel Minuesa de los Ríos, 1892, p. 161.

VIÑAZA, Cipriano Muñoz y Manzano, Conde de la, *Bibliografía española de lenguas indígenas de América / por el Conde de la Viñaza...*, Madrid, Tip. Suc. de Rivadeneyra, 1892, p. 58.

VIVER, Eudaldo, *Dictamen acerca del tema 5º del Congreso Nacional Mercantil de Barcelona "causas de nuestros desfavorables cambios con las Repúblicas hispano-americanas..." / por D. Eudaldo Viver*, Sabadell, Imp. de J. Comas, 1892.

YXART y MORAGAS, José, *Discurso Inaugural, 7 de octubre de 1892, in Conferencias leídas en el Ateneo Barcelonés sobre el estado de la cultura española y particularmente catalana en el siglo XV*, Barcelona, Imprenta de Henrich y Compañía en Comandita, 1893, p. 10-11.

ZARAGOZA, Justo, *Geografía y descripción universal de las Indias / recopilada por Juan López de Velasco desde el año de 1571 al de 1574...; con adiciones e ilustraciones por Justo Zaragoza*, Madrid, Imp. Fortanet, 1894.

ZORRILLA DE SAN MARTÍN, Juan, *A un joven historiador, in Detalles de historia, Obras Completas*, Montevideo, Imprenta Nacional Colorada, 1930, p. 14.

ZORRILLA DE SAN MARTÍN, Juan, *Brindis pronunciado por el doctor Zorrilla de San Martín en La Rábida, El Bien de Montevideo, 10 de noviembre de 1892 - Cf. SELUJA CECÍN, Antonio, Juan Zorrilla de San Martín en España (Con cartas inéditas de escritores españoles de la época)*, Montevideo, Arca, 1997, p. 100.

ZORRILLA DE SAN MARTÍN, Juan, *Carta à Sr. D. Marcelino Menéndez y Pelayo, Montevideo, 15 de mayo de 1884, in Antonio SELUJA CECÍN, op. cit., 1997, p. 135-136.*

ZORRILLA DE SAN MARTÍN, Juan, *Conferencias y Discursos, Conferencias y Discursos, Tomo 1, II y III*, Montevideo, Imprenta Nacional Colorada, 1930.

ZORRILLA DE SAN MARTÍN, Juan, *Congreso Pedagógico, in Conferencias y Discursos, Tomo I, op. cit., 1930, p. 195-213.*

ZORRILLA DE SAN MARTÍN, Juan, *Congreso Pedagógico: Discurso de clausura pronunciado en el Ateneo de Madrid, in Conferencias y Discursos, Tomo 1*, Montevideo, Imprenta Nacional Colorada, 1930, p. 206.

ZORRILLA DE SAN MARTÍN, Juan, *Conversando sobre Castelar (1899) in Resonancias del Camino, Tomo II*, Montevideo, Imprenta Nacional Colorada, 1930, p. 205-227.

ZORRILLA DE SAN MARTÍN, Juan, *Derecho Internacional, in Conferencias y Discursos, Tomo I, op. cit., 1930, p. 117-150.*

ZORRILLA DE SAN MARTÍN, Juan, *Descubrimiento y Conquista del Río de la Plata, Conferencia, Ateneo de Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, Madrid, 1892.*

ZORRILLA DE SAN MARTÍN, Juan, *Discurso en la Real Academia de Jurisprudencia y Legislación, in Antonio SELUJA CECÍN, op. cit., 1997, p. 43-44.*

ZORRILLA DE SAN MARTÍN, Juan, *Discurso in Sociedad Unión Iberoamericana..., El Centenario, Tomo I, Tipografía de « El progreso Editorial », Madrid, 1892, p. 388-389.*

ZORRILLA DE SAN MARTÍN, Juan, *El idealismo hispánico, in Conferencias y Discursos, Tomo I*, Montevideo, Imprenta Nacional Colorada, 1930, p. 215-239.

ZORRILLA DE SAN MARTÍN, Juan, *El mensaje de América, Discurso pronunciado en la explanada del Monasterio de la Rábida... el 12 de octubre de 1892, in Conferencias y Discursos, Tomo I*, Montevideo, Imprenta Nacional Colorada, 1930, p. 101-116.

ZORRILLA DE SAN MARTÍN, Juan, *En la Real Academia de la Historia, in Conferencias y Discursos*, Tomo I, *op. cit.*, 1930, p. 249-251.

ZORRILLA DE SAN MARTÍN, Juan, *En la Real Academia Española, in Conferencias y Discursos*, Tomo I, *op. cit.*, 1930, p. 241-248.

ZORRILLA DE SAN MARTÍN, Juan, *La conferencias sobre Méjico en el Ateneo, La Ilustración Española y Americana*, Año XXXVI, N° XXVIII, 30 de julio de 1892, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 55-58.

ZORRILLA DE SAN MARTÍN, Juan, *La Leyenda Patria*, Montevideo, Imp. de La Reforma, 1879.

ZORRILLA DE SAN MARTÍN, Juan, *La Leyenda Patria*, Montevideo, Tipografía y Encuadernación de la Librería Nacional de A. Barreiro y Ramos, 1883.

ZORRILLA DE SAN MARTÍN, Juan, *Memoria, in in Congreso Literario Hispano-Americano*, Edition originale, Madrid, Establecimiento Tipográfico Ricardo Fé, 1892 -Edition fac-similé, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 280-286.

ZORRILLA DE SAN MARTÍN, Juan, *Montevideo y su fundador, Teniente General D. Bruno Mauricio de Zabala, La Ilustración Española y Americana*, Año XXXVI, N° XXXVI, 30 de septiembre de 1892, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 200-201.

ZORRILLA DE SAN MARTÍN, Juan, *Nota del 3 de enero de 1893 al Ministro de Relaciones Exteriores, Archivo del Ministerio de Relaciones Exteriores, in Antonio SELUJA CECÍN, op. cit.*, 1997, p. 25.

ZORRILLA DE SAN MARTÍN, Juan, *Notas de un himno*, Santiago, Imprenta de La Estrella de Chile, 1877.

ZORRILLA DE SAN MARTÍN, Juan, *Núñez de Arce, in Conferencias y Discursos, Tomo I*, Montevideo, Imprenta Nacional Colorada, 1930, p. 205-206.

ZORRILLA DE SAN MARTÍN, Juan, *Resonancias del camino, Obras Completas*, Montevideo, Imprenta Colorado, 1930.

ZORRILLA DE SAN MARTÍN, Juan, *Resonancias del camino*, Paris, Imprimerie nouvelle, 1896.

ZORRILLA DE SAN MARTÍN, Juan, *Tabaré*, México, Editorial Porrúa, S.A., 1989.

ZORRILLA DE SAN MARTÍN, Juan, *Tabaré*, Paris, 1888 et Montevideo, A. Barreiro y Ramos, 1889.

ZORRILLA DE SAN MARTÍN, Juan, *Uruguay, El Liberal*, Año XIV, N° 4878, Madrid, 29 de octubre de 1892, p. 2.

SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES SECONDAIRES

Articles et ouvrages divers autour des thématiques du IV^e Centenaire

ALAS, Leopoldo, "Clarín", *Palique*, Madrid Cómico, 1-VI-1889, Madrid: Imp. de M. G. Hernández, 1889.

ALBERDI, Juan Bautista, *Bases y puntos de partida para la organización política de la República Argentina* / por S. Juan Bautista Alberdi, 3^a ed. corr. y aum. por el autor, Besançon, Imp. de José Jacquin, 1856. Edition moderne: Barcelona, Linkgua, 2003

ALBERDI, Juan Bautista, *De los destinos de las lenguas castellanas en la América antes española, Obras selectas*, Buenos Aires, "La Facultad", 1920, t. II, Páginas literarias, vol.2, p. 305-317 et 319-342.

ALBERDI, Juan Bautista, *Reacción contra el españolismo*, in *La Moda*, 14 de abril de 1838. Obras completas, T.1, Buenos Aires, La Tribuna Nacional Bolívar, 1886. Edition Numérique in *Antología del ensayo Hispánico*, disponible sur: <http://www.ensayistas.org/antologia/XIXA/alberdi/alberdi3.htm>

ALBERDI, Juan Bautista, *Reacción contra el españolismo*, *La Moda*, 10 de marzo de 1838. Obras completas, T. 1, Buenos Aires, la Tribuna Nacional Bolívar, 1886. Edition numérique in *Antología del Ensayo Hispánico*, disponible sur: <http://www.ensayistas.org/antologia/XIXA/alberdi/alberdi3.htm>

ALCALA GALIANO Y VALENCIA, Emilio, *Conde de Casa Valencia, Interesantes recuerdos históricos, políticos de España y varias naciones de Europa y América: Desde 1º de febrero de 1869 hasta 1881*, Madrid, Imp. Fortanet, 1908-1910.

ALCALA GALIANO Y VALENCIA, Emilio, *Conde de Casa Valencia, Los diccionarios de las Academias Española y Francesa* / por el Conde de Casa Valencia, Emilio Alcalá Galiano y Valencia, Madrid, Imp. Fortanet, 1904.

ALCALA GALIANO Y VALENCIA, Emilio, *Conde de Casa Valencia, Recuerdos de la juventud: mis dos viajes a América* / por el Conde de Casa Valencia, Madrid, Imp. Fortanet, 1898.

ALMAGRO, Manuel de, *Breve descripción de los viajes hechos en América por la comisión científica enviada por el Gobierno de S. M. durante los años 1862 a 1866: acompañada de dos mapas y de la enumeración de las colecciones que forman la exposición pública*, Madrid, Rivadeneyra, 1866.

ALTAMIRA, Rafael, *Cómo concibo yo la finalidad del hispanoamericanismo* / Conferencia pronunciada por el... Sr. D. Rafael Altamira..., Madrid, Blass. S.A., 1927.

ALTAMIRA, Rafael, *España en América: [Relaciones hispanoamericanas-Crónicas de España]*, Valencia, F. Sempere y Compañía, 1908.

ALTAMIRA, Rafael, *España y el programa americanista*, Madrid, Editorial América, 1917.

ALTAMIRA, Rafael, *Hispanólogos e Hispanófonos in De Historia y Arte*, Madrid, Librería Victorino Suárez, 1898.

ALTAMIRA, Rafael, *La huella de España en América*, Madrid, Reus, 1924.

ALTAMIRA, Rafael, *Mi viaje á América: (Libro de documentos)*, Madrid, G. López del Horno, 1911.

ALTAMIRA, Rafael, *Cuestiones internacionales: España, América y los Estados Unidos*, Madrid, Jaime Ratés, 1916.

ALTAMIRA, Rafael, *Giner de los Ríos educador*, Valencia, Prometeo, 1915.

ALTAMIRA, Rafael, *Histoire d'Espagne / par don Rafael Altamira y Crevea...*, Paris, Librairie Armand Colin, 1931.

ALTAMIRA, Rafael, *La enseñanza de las Instituciones de América*, Madrid, Tip. de Archivos, 1933.

ALTAMIRA, Rafael, *Manual de Historia de España*, Buenos Aires, Sudamericana, 1946.

BARALT, Rafael María, *Diccionario de galicismos o sea de las voces, locuciones y frases de la lengua francesa que se han introducido en el habla castellana moderna...*, Madrid, Imprenta Nacional, 1855.

BASAVE BENÍTEZ, Agustín *México Mestizo*, México, Fondo de Cultura Económica, 2002.

BELLO, Andrés, *Gramática de la lengua castellana destinada al uso de los americanos, Obras completas*. Tomo Cuarto, 3ª edición, Caracas, La Casa de Bello, 1995.

BELLO, Andrés, *Gramática de la lengua castellana destinada al uso de los americanos*, Santiago de Chile, Imprenta del Progreso, 1847.

BELLO, Andrés, *Principios de la ortología y métrica de la lengua castellana*, Santiago de Chile, Imprenta de La Opinión, 1835.

BILBAO, Francisco, *Sociabilidad chilena in El Crepúsculo, Periódico Literario y Científico Santiago*, 1 de junio de 1844, Colección Biblioteca Nacional de Chile (1843-1844) 2 v., tomo 2, Nº 2, p. 57-90.

BIRAGUE, Aimé-Antoine de, *Histoire générale des hommes vivants et des hommes morts dans le XIXe siècle...*, par des écrivains de diverses nations, sous la direction de Aimé-Antoine de Birague, Genève, 1860-1882.

BRETÓN, Tomás, *Tabaré: Drama lírico en tres actos... / libro y música de Tomás Bretón... basado en el poema Tabaré de Juan Zorrilla de San Martín...*, Madrid, Imp. R. Velasco, 1913.

BRUNO Y PÉREZ, Rodrigo, *Estudios militares: colección de artículos, pensamientos y máximas en pro de los intereses del Ejército y de su regeneración / por Rodrigo Bruno*, Madrid, Imp. J. J. Heras, 1876.

BUCKLE, Henri Thomas, *History of Civilization in England*, London, 1872.

BUSTAMANTE, José María de, *Historia del descubrimiento de la América septentrional por Cristóbal Colón*, México, Ed. Testamentaria de Ontiveros, 1826.

Calixto OYUELA, *La raza en el arte*, Conférence prononcée à l'Ateneo, le 15 août 1894, in *Estudios Literarios*, Tomo II, Buenos Aires, Academia Argentina de Letras, 1943, p. 199-222.

Calixto OYUELA, *Letras americanas*, 22 de enero de 1888, in *Estudios Literarios*, Tomo I, Buenos Aires, Academia Argentina de Letras, 1943, p. 423-432.

CALLEJA Y SÁNCHEZ, Julián, *Tratado de Anatomía humana / adic. con las otras ined. del Dr. D. Juan Fourquet Muñoz*, Valladolid, Hijos de Rodríguez, 1869-1872.

CANOVAS DEL CASTILLO, Antonio, *La Casa de Austria en España: Bosquejo histórico*, Madrid, Imprenta de la Biblioteca Universal Económica, 1869.

CAPPA Y MANESCAU, Ricardo, *Estudios criticos acerca de la dominación española en América*, Madrid, Imprenta de Ángel B. Velasco, Imp. de A. Pérez Dubrull, 1887-1888.

CAPPA Y MANESCAU, Ricardo, *Estudios criticos acerca de la dominación española en América*, Madrid, Imp. de A. P. Dubrull, Imp. de Aguado, Imp. Católica de Adolfo Ruiz de Castroviejo, Imp. de San Francisco de Sales, 1889-1897.

CARBONERO Y SOL, León, *Pretensiones de los judíos para su establecimiento en España*, Sevilla, La Cruz, noviembre de 1854, tomo II de 1854, p. 623-627.

CARO, Miguel Antonio, *Estudios Hispánicos*, Instituto de Cultura Hispánica, Bogotá, 1952, p. 58-103.

CARO, Miguel Antonio, *Gramática Latina para el uso de los que hablan castellano*, Bogotá, Foción Mantilla, 1867 - *Tratado del participio*, Bogotá, Instituto Caro y Cuervo, 1976.

CASTELAR, Emilio, *Discurso pronunciado el 20 de junio de 1870. Diario de Sesiones de las Cortes Constituyentes*. Número 310, 20 de junio de 1870, p. 8981-8992.

CASTELAR, Emilio, *Discursos y Ensayos*, Madrid, Aguilar, 1964.

CASTELAR, Emilio, *Discursos*, México, Librería Porrúa, 1980.

CASTELAR, Emilio, *Historia de Europa*, 6 tomos, Madrid, Felipe González Rojas Editor, 1899.

CASTELAR, Emilio, *Historia del movimiento republicano en Europa*, Madrid, Ed. Manuel Rodríguez, 1874.

CASTELAR, Emilio, *La abolición de la esclavitud* (discours prononcé le 20 de junio de 1870), Diario de Sesiones de las Cortes Constituyentes. Imprenta de J. A. García, Madrid, 1870.

CASTELLANO, Juan R., *Rafael María de Labra: Autonomista Español*, *Journal of Inter-American Studies*, Vol.2, Nº4, octubre, 1960, p. 391-404.

CHATEAUBRIAND, François-René, *El genio del Cristianismo o Bellezas de la religión cristiana -Traducido por Don Manuel M. Flamant*, Madrid, Imp. de Gaspar y Roig, 1853.

CIEZA DE LEÓN, Pedro (1518-1584), *Tercero libro de las Guerras Civiles del Perú, el cual se llama La Guerra de Quito / Publicado por Marcos Jiménez de la Espada*, Madrid, Imp. M. G. Hernández, 1877.

COLECCION DE DOCUMENTOS INÉDITOS RELATIVOS AL DESCUBRIMIENTO, CONQUISTA Y COLONIZACION DE LAS POSESIONES ESPAÑOLAS EN AMÉRICA Y OCCEANÍA / *sacados de los Archivos del Reino, y muy especialmente del de Indias, bajo la dirección de D. Joaquín F. Pacheco, Don Francisco de Cárdenas, y D. Luis Torres de Mendoza*, Madrid, Imp. de M. Bernaldo de Quirós, 1864-84.

COLMEIRO, Manuel, *Los restos de Colón: Informe de la Real Academia de la Historia sobre el supuesto hallazgo de los restos de Cristobal Colón en la catedral de Santo Domingo...*, Madrid, M. Tello, 1879.

CONGRESO SOCIAL Y ECONÓMICO HISPANO-AMERICANO. (Madrid 1900) - Imprenta de los hijos de M. G. Fernández, Madrid, 1902.

CUERVO, Rufino José, *Apuntaciones críticas sobre el lenguaje bogotano*, Imp. Arnulfo M. Guiarín, Bogotá, 1867-1872.

CUERVO, Rufino José, *Carta al poeta argentino Francisco Soto y Calvo, in El castellano en América*, Buenos Aires, El Ateneo, 1947, p. 35-36.

CUERVO, Rufino José, *Diccionario de construcción y régimen de la Lengua castellana*, Paris, Imprimeries réunies, Bournaton, 1886.

CUERVO, Rufino José, *Disquisiciones sobre Filología Castellana*, Bogotá, Instituto Caro y Cuervo, 1950.

CUERVO, Rufino José, *Obras*, Vol. II, Bogotá, ICC, 1954

DARÍO Rubén, *El Triunfo de Calibán*, in *El Modernismo y otros ensayos*, Madrid, Alianza Editorial, 1989, p. 161-166.

DARÍO Rubén, *Obras Completas*, ordenadas y prologadas por Alberto Ghirardo, Biblioteca Rubé Darío, Madrid 1924-1927.

DARÍO, Rubén, *Prosas Profanas*, Madrid, Clásicos Castalia, 1992.

D'AVEZAC, *Le Livre de Ferdinand Colomb. Revue critique des allégations proposées contre son authenticité. Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, Paris, Martinet, 1873.

DUMOUTIER, Pierre Marie Alexandre, *Considérations phrénologiques sur les têtes de quatre Charruas. Lues à la séance annuelle de la Société, le 22 août 1833*, Paris, Journal de la Société phrénologique de Paris, 1833, Vol. 2, n° 5, p. 74-103.

ENCICLOPEDIA HISPANO-AMERICANA, Montaner y Simón, Barcelona, 1898

FABIÉ, Antonio María, *Ensayo histórico de la Legislación española en sus estados de Ultramar*, Madrid, Est. Tip. "Sucesores de Rivadeneyra", 1896.

FABIÉ, Antonio María, *Estado actual de la Ciencia del Derecho: Conferencia...*, Madrid, Imp. de la Revista de Legislación, 1879.

FABIÉ, Antonio María, *Examen del materialismo moderno*, Madrid, Imp. de la Biblioteca de Instrucción y Recreo, 1875.

FABIÉ, Antonio María, *Lógica de Hegel / Traducida, con una introducción y notas por D. Antonio M. Fabié*, Madrid, Librería Alfonso Durán, 1872.

FABIÉ, Antonio María, *Mi gestión ministerial respecto á la Isla de Cuba*, Madrid, Imprenta del Asilo de Huérfanos del Sagrado Corazón de Jesús, 1898.

FABIÉ, Antonio María, *Vida y escritos de Fray Bartolomé de las Casas. / Obispo de Chiapa*, Madrid, Imp. de Miguel Ginesta, 1879.

FERNANDEZ CUESTA, Nemesio, *Diccionario enciclopédico de la lengua española, con todas las voces... usadas en España y las Américas Españolas / Por una Sociedad de personas especiales en las letras,... y ordenado por Don Nemesio Fernández Cuesta*, Madrid, Imp. Gaspar y Roig, 1870.

FERNANDEZ CUESTA, Nemesio, *La reina de las Antillas de Cuba o Situación actual de la isla de Cuba / autor-compiler, Nemesio Fernández Cuesta*, Ed. de Nuevo viajero universal. T. III, América, Madrid, Imprenta de Gaspar y Roig, 1861.

FERNÁNDEZ DURO, Cesáreo, *Bibliografía del cerco de Zamora*, Madrid, Aribau, 1875.

FERNÁNDEZ DURO, Cesáreo, *Cervantes, marino: Demostración*, Madrid, Tip. Gregorio Estrada, 1869.

FERNÁNDEZ DURO, Cesáreo, *De algunas obras desconocidas de Cosmografía y de Navegación, y singularmente de la que escribió Alfonso de Chaves á principios del siglo XVI*, Madrid, Imp. de la Revista de Navegación y Comercio, 1895.

FERNÁNDEZ DURO, Cesáreo, *Disquisiciones náuticas*, Madrid, Aribau y C^a, 1876-1881.

FERNÁNDEZ DURO, Cesáreo, *Don Diego de Peñalosa y su descubrimiento del reino de Quivira: Informe presentado á la Real Academia de la Historia*, Madrid, Imp. y Fund. de M. Tello, 1882.

FERNÁNDEZ DURO, Cesáreo, *Don Pedro Enríquez de Acevedo, Conde de Fuentes: Bosquejo encomiástico leído ante la Real Academia de la Historia en... 15 de junio de 1884*, Madrid, Imp. Manuel Tello, 1884.

FERNÁNDEZ DURO, Cesáreo, *El arte naval: Discursos leídos ante la... Academia de Bellas Artes de San Fernando en la recepción pública del... Señor D. Cesáreo Fernández Duro el...16 de Noviembre de 1890*, Madrid, Est. Tipográfico "Sucesores de Rivadeneyra", 1890.

FERNÁNDEZ DURO, Cesáreo, *El Gran Duque de Osuna y su Marina: Jornadas contra turcos y venecianos - 1602-1624 / por... Cesáreo Fernández Duro*, Madrid, Establecimiento "Sucesores de Rivadeneyra", 1885.

FERNÁNDEZ DURO, Cesáreo, *Estudios sobre la Pesca, con el arte llamado parejas del Bou; y reglamento para su régimen*, Madrid, Estrada, Díaz y López, 1866.

FERNÁNDEZ DURO, Cesáreo, *Fraseología novísima / Carta dirigida á... D. Aureliano Fernández Guerra por un aficionado*, Madrid, Manuel Ginés Hernández, 1884.

FERNÁNDEZ DURO, Cesáreo, *La Armada Invencible / por el Capitán de navío Cesáreo Fernández Duro*, Madrid, Sucesores. de Rivadeneyra, 1884-1885.

FERNÁNDEZ DURO, Cesáreo, *La Ciencia del siglo XIX / definida por Mr. Henry Harrisse y ed. mirada por Cesáreo Fernández Duro*, Madrid, Hijos de M. G. Hernández, 1894.

FERNÁNDEZ DURO, Cesáreo, *La conquista de las Azores en 1583*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1886.

FERNÁNDEZ DURO, Cesáreo, *La mujer española en Indias: Disertación leída ante la Real Academia de la Historia por D. Cesáreo Fernández Duro, en la sesión pública celebrada el día 1º de Junio de 1902*, Madrid, Viuda é hijos de M. Tello, 1902.

FERNÁNDEZ DURO, Cesáreo, *Las armas Humanitarias: Salvamento de náufragos / Conferencias dadas en el Ateneo Militar por*, Madrid, Imp. El Argos, 1872.

FERNÁNDEZ DURO, Cesáreo, *Mateo de Laya: Discursos leídos ante la Real Academia de la Historia en la recepción pública del Ilmo. Sr. D. Cesáreo Fernández Duro, el día 13 de marzo de 1881*, Madrid, Aribau y Ca, 1881.

FERNÁNDEZ DURO, Cesáreo, *Memorias históricas de la ciudad de Zamora: su provincia y obispado*, Madrid, Establecimiento Tipográfico de los sucesores de Rivadeneyra, 1882-1883.

FERNÁNDEZ DURO, Cesáreo, *Naufragios de la Armada Española: Relación histórica formada con presencia de los documentos oficiales que existen en el Ministerio de Marina*, Madrid, Estrada Díaz y López, 1867.

FERNÁNDEZ DURO, Cesáreo, *Necrología: D. Gonzalo de Murga y Mugartegui*, Madrid, Tipografía de Manuel G. Hernández, 1883.

FERNÁNDEZ DURO, Cesáreo, *Necrología: el Excelentísimo Señor Vice-almirante D. Antonio Estrada G., La Habana*, Imp. de "La Voz de Cuba", 1869.

FERNÁNDEZ DURO, Cesáreo, *Nociones de Derecho internacional marítimo*, La Habana, Imp. del Tiempo, 1863.

FERNÁNDEZ DURO, Cesáreo, *Noticia breve de las cartas y planos existentes en la Biblioteca particular de S.M. el Rey [de España]*, Madrid, Imprenta de Fortanet, 1889.

FERNÁNDEZ DURO, Cesáreo, *Romancero de Zamora: precedido de un estudio del cerco que puso a la ciudad, Don Sancho el Fuerte / por D. Cesáreo Fernández Duro*, Madrid, Tip. de E. Estrada, 1880.

FERNÁNDEZ DURO, Cesáreo, *Tradiciones infundadas*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1888.

FERRER DE COUTO, José, *América y España consideradas en sus intereses de raza ante la República de los Estados Unidos del Norte / escribela... D. José Ferrer de Couto*, Cádiz, Imp. de la Revista Médica, 1859.

FERRERAS Juan Ignacio, Julio Nombela y Tabares, in *La novela por entregas: 1840-1900*, Madrid, Taurus, 1972, p. 170-176.

FITA Y COLOMÉ, Fidel, *Fr. Bernardo Buyl, el primer apóstol del Nuevo Mundo. Colección de documentos nuevos e inéditos relativos a ese varón ilustre*, Madrid, Imp. Viuda e Hijos de Fuentenebro, 1884.

GALEANO, Eduardo, *Memoria del fuego - Tomo II, Las caras y las máscaras*, Madrid, Ed. Siglo XXI, 1984

GANIVET Ángel, *El porvenir de España*, Madrid, Espasa-Calpe, 1940.

GARCIA DE LA RIEGA, Celso, *La Gallega, nave capitana de Colón en el primer viaje de descubrimientos: Estudio histórico*, Pontevedra, Vda. de J. A. Antúnez, 1897.

GASTINEAU, Benjamin, *Histoire des chemins de fer*, Bibliothèque du progrès, Paris, Imprimerie Nouvelle, 1863.

GONZALEZ PRADA, Manuel, *Horas de lucha*, Tip. "El Progreso Literario", Lima, 1908

GONZÁLEZ PRADA, Manuel, *Nuestros Indios* (1904), in *Horas de lucha*, Lima, 1908. Edition numérique: disponible sur: <http://www.ensayistas.org/antologia/XIXA/gzlezprada>

GUTIÉRREZ Y LOZANO, Carlos, *Fray Bartolomé de las Casas, sus tiempos y su apostolado / con un prólogo de Emilio Castelar*, Madrid, Fortanet, 1878.

HUGO, Víctor, *Los Miserables*, edición y notas de José Luis Gómez ; traducción de Nemesio Fernández Cuesta, Editorial Destino, Barcelona, 2002 –

HUGO, Víctor, *Obras completas / Víctor Hugo ; estudio preliminar de Jacinto Labaila, traducción, Nemesio Fernández Cuesta*, Barcelona, RBA, 2004.

IRVING, Washington, *Historia de la vida y viajes de Cristobal Colón y / por el Caballero Washington Irving y traducida... por Don José GARCIA DE VILLALTA*, Madrid, Ed. José Palacios, 1833-1834.

IRVING, Washington, *History of the life and voyages of Christopher Columbus / By Washington IRVING - George W. GORTON*, Philadelphia, 1841.

JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *Algunos datos nuevos o curiosos acerca de la fauna del alto Amazonas. Mamíferos*, Madrid, Boletín- Revista de la Universidad de Madrid, II, n. 11 y 12, Madrid, Tomás Rey, 1870.

JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *Cartas sobre cartas. Al Sr., d. Florencio Janer, sobre los naipes de cuero usados por los indios patagones in La Ilustración Española y Americana*, XVII, Nº 30 y 31, Madrid, Abelardo de Carlos, 1873.

JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *Cloches préhistoriques sud-américaines in Actes du III Congrès des Américanistes de Bruxelles*, 1879.

JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *Colección de Yaravies o melodías quiteñas. Actes du IV Congrès des Américanistes*, 1881.

JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *De un curioso percance que tuvo en Anveres el presbítero López de Gómara*, Madrid, Imp. Fortanet, 1887.

JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *Del hombre blanco y signo de la cruz precolombianos en el Perú, Bruxelles, Imp. de Ad. Mertens*, 1887.

JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *Descripción del palacio del Callo en Quito in Actes du IV Congrès des Américanistes*, Paris, 1881.

JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *Descubrimiento de Juan Vázquez Coronado en Costa Rica in Boletín de la Sociedad Geográfica de Madrid*, XIII, Madrid, Imp. de T. Fortanet, 1882.

JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *El Congreso Americanista de Bruselas in El Magisterio español*, noviembre y diciembre de 1879, Madrid, El Magisterio Español, 1879.

JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *El ídolo de Huaquí (Perú) in Actes du III Congrès des Américanistes de Bruxelles*, 1879.

JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *El volcán de Asango con un mapa (1872). Memorias I, Anales de la Sociedad Española de Historia Natural*, Madrid, Ediciones de M. S. de Uhagon, 1872.

JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *España en Indias. Bosquejo histórico: "un bochinche de frailes en el siglo XVII"*, Revista de España, VI, N°23, Madrid, Tip. de Gregorio Estrada, 1869.

JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *Juan de Castellanos y su Historia del Nuevo Reino de Granada*, Madrid, 1889.

JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *La imprenta en México. Carta da don F. de T. in Revista europea*, V, N° 222, Madrid, Medina y Navarro, editores, 1878.

JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *Las cuartanas del Príncipe de Eboli*, Madrid, Imp. de Manuel G. Hernández, 1880.

JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *Monumento inca cerca del volcán de Cotopaxi in Actes du IV Congrès des Américanistes*, 1881.

JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *Nota bibliográfica sobre un folleto titulado una causa de Estado, relacionado con la expedición de Malaspina (1881). Actas X, Anales de la Sociedad Española de Historia Natural* Ediciones de M. S. de Uhagon, Madrid, 1881.

JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *Nota biográfica de D. Patricio María Paz y Membiela (1875). Memorias IV, Anales de la Sociedad Española de Historia Natural*, Madrid, Ediciones de M. S. de Uhagon, 1875.

JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *Noticia acerca de objetos prehistóricos hallados en término de Ciempozuelos (1895). Memorias XXIV, Anales de la Sociedad Española de Historia Natural*, Madrid, Ediciones de M. S. de Uhagon, 1895.

JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *Noticia de un trabajo inédito de Mutis sobre hormigas y comejenes americanos (1872). Actas I, Anales de la Sociedad Española de Historia Natural*, Madrid, Ediciones de M. S. de Uhagon, 1872.

JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *Noticias sobre borradores originales de la Relación del viaje al Perú y Chile, extractadas de los diarios de D. Hipólito Ruiz (1872). Actas I, Anales de la Sociedad Española de Historia Natural*, Madrid, Ediciones de M. S. de Uhagon, 1872.

JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *Noticias sobre la historia del Jardín Botánico (1872). Actas I, Anales de la Sociedad Española de Historia Natural*, Madrid, Ediciones de M. S. de Uhagon, 1872.

JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *Noticias sobre los vertebrados del viaje al Pacífico (1875). Actas IV, Anales de la Sociedad Española de Historia Natural*, Madrid, Ediciones de M. S. de Uhagon, 1875.

JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *Noticias sobre un libro de entomología, en parte autógrafo de don Tomás Vilanova (1874)*. Actas IV, *Anales de la Sociedad Española de Historia Natural*, Madrid, Ediciones de M. S. de Uhagon, 1874.

JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *Noticias viejas acerca del canal de Nicaragua in Boletín de la Sociedad Geográfica de Madrid*, XXVI, Madrid, Imp. de T. Fortanet, 1889.

JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *Nuevos batracios americanos (1872)*. *Memorias I, Anales de la Sociedad Española de Historia Natural*, Madrid, Ediciones de M. S. de Uhagon, 1872.

JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *Observaciones a la nota del sr. Rodríguez Ferrer sobre las avispas vegetantes (1875)*. Actas IV, *Anales de la Sociedad Española de Historia*, Madrid, Ediciones de M. S. de Uhagon, 1875.

JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *Observaciones a la noticia histórico-descriptiva del Museo Arqueológico Nacional, publicada siendo director del mismo el Excelentísimo sr. d. Antonio García Gutiérrez (1876)*. Actas V, *Anales de la Sociedad Española de Historia Natural*, Madrid, Ediciones de M. S. de Uhagon, 1876.

JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *Observaciones sobre la importancia de los descubrimientos hechos en la cueva de Santillana (Santander) (1882)*. Actas XI, *Anales de la Sociedad Española de Historia Natural*, Madrid, Ediciones de M. S. de Uhagon, 1882.

JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *Observaciones sobre las costumbres de algunos murciélagos (1874)*. Actas II *Anales de la Sociedad Española de Historia Natural*, Madrid, Ediciones de M. S. de Uhagon, 1874.

JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *Principales estudios y trabajos presentados en el Congreso de Americanistas de Bruselas in Boletín de la Sociedad Geográfica de Madrid*, VIII, Madrid, Imp. de T. Fortanet, 1879.

JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *Relaciones geográficas de Indias / publícalas el Ministerio de Fomento - Perú*, Tipografía de Manuel G. Hernández, Tipografía de los hijos de M. G. Hernández, Madrid 1881-1887.

JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *Sobre el libro Relaciones geográficas de Indias. Perú (1881)*. Actas I, *Anales de la Sociedad Española de Historia Natural*, Madrid, Ediciones de M. S. de Uhagon, 1881.

JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *Sobre el sentido que debe darse a la palabra zebra, que consta en antiguos libros y documentos... (1871)*. Actas I, *Anales de la Sociedad Española de Historia Natural*, Madrid, Ediciones de M. S. de Uhagon, 1871.

JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *Sobre la reproducción del Rhinoderma Darwini (1872)*. *Memorias I, Anales de la Sociedad Española de Historia Natural*, Madrid, Ediciones de M. S. de Uhagon, 1872.

JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *Sobre los animales llamados roque y samarda en algunos libros antiguos (1879)*. Actas VIII *Anales de la Sociedad Española de Historia Natural*, Madrid, Ediciones de M. S. de Uhagon, 1879.

JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *Sobre una anomalía observada en el Cervus elaphus L (1873)*. Actas II, *Anales de la Sociedad Española de Historia Natural*, Madrid, Ediciones de M. S. de Uhagon, 1873.

JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *Tres cartas familiares de fray Juan de Zumárraga, primer obispo y arzobispo de México y contestación de otra que le dirige fr. Marcos de Niza in Boletín de la Real Academia de la Historia*, Madrid, 1885.

JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *Tres relaciones de antigüedades peruanas*, Madrid, Imp. M. Tello, 1879.

JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *Urotropis platensis* (1874). *Memorias IV, Anales de la Sociedad Española de Historia Natural*, Madrid, Ediciones de M. S. de Uhagon, 1874.

JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, *Vertebrados del viaje al Pacífico verificado de 1862 a 1865 por una comisión de naturalistas enviada por el Gobierno español*. Batracios, Madrid, Imp. de Miguel Ginesta, 1875.

LABRA, Rafael María de, *Discurso en el Congreso de Diputados, 18 de marzo de 1873*, *Diario de Sesiones*, t.185, p. 637, in Castellano, Juan R., *Rafael María de Labra: Autonomista Español*, *Journal of Inter-American Studies*, Vol.2, N°4, octubre, 1960, p.391-404.

LABRA, Rafael María de, *El Ateneo de Madrid: sus orígenes: desenvolvimiento, representación y porvenir*, Madrid, Imp. de Aurelio J. Alari, 1878.

LABRA, Rafael María de, *La abolición de la esclavitud en las Antillas Españolas*, Madrid, J. E. Morete, 1869.

LABRA, Rafael María de, *La colonización en la historia: conferencias del Ateneo Científico Literario de Madrid / por Rafael M. de Labra*, Librería de A. de San Martín, Madrid, Imp. de Julián Peña, 1876.

LABRA, Rafael María de, *La cuestión colonial: artículos publicados en el periódico "Las Cortes" / por Rafael M. de Labra*, Tip. Gregorio Estrada, Madrid, 1869.

LABRA, Rafael María de, *La pérdida de las Américas*, Madrid, Imp. Francisco Roig, 1869.

LABRA, Rafael María de, *Política Internacional. Orientación Americana de España. 2º edición*, Madrid, Ediciones de la Tipografía Alfredo Alonso, 1910.

LAMARQUE DE NOVOA, José, *Poesías, Prólogo*, Sevilla, Imprenta de Manuel P. Salvado, 1867.

LARRA Y CEREZO, Ángel de, *Diccionario de bolsillo de Medicina, Cirugía y Farmacia Prácticas*, Imp. de la Viuda de M. Minuesa de los Ríos, Madrid, 1894.

LASTARRIA, José Victorino, *Investigaciones sobre la influencia social de la conquista, del sistema colonial de los españoles en Chile*; Memoria que D. J. V. Lastarria presentó a la Universidad en su sesión general del 22 de septiembre de 1844, Santiago, *Anales de la Universidad de Chile* (1843-1844), p. 199-272.

MARROQUIN, José Manuel, *Tratados de ortología y ortografía de la lengua castellana*, Bogotá, Imp. de Gaitan, 1869.

MARTÍ, José, *Arte aborigen in Obras Completas*, Vol. 8, Editorial de Ciencias Sociales del Instituto Cubano del Libro, La Habana, 1975, p. 329-331.

MARTÍ, José, *En los Estados Unidos / Edición, prólogo y notas de Andrés Sorel*, Madrid, Alianza Editorial, 1968.

MARTÍ, José, *En los Estados Unidos*, Madrid, Alianza Editorial, 1968.

MARTÍ, José, *Noticias de España, La Opinión Nacional*, Caracas, 6 de septiembre de 1881, in *Escenas europeas, Obras Completas*, Editorial de Ciencias Sociales, La Habana, del Instituto Cubano del Libro, 1975.

MARTÍ, José, *Prólogo de El Poema del Niágara* de Juan Antonio Pérez Bonalde, (New York, 1882) in *Obras Completas*, Vol. 7, Editorial de Ciencias Sociales del Instituto Cubano del Libro, La Habana, 1975, p. 234.

MASDEU, Juan Francisco de, *Historia crítica de España y de la cultura española*, Madrid, Sancha, 1783-1805.

MENÉNDEZ PELAYO, Marcelino, *Carta a Joaquín Rubió y Ors*, Madrid, 1 de noviembre de 1879, in *Epistolario, edición al cuidado de Manuel Revialta*, Madrid, Fundación Universitaria Española, Vol. 22, N° 1052, 1982-1991.

MENÉNDEZ PELAYO, Marcelino, *Historia de los heterodoxos españoles*, (3 vol.), Madrid, Librería Católica San José, 1880-82.

MOYANO, Daniel *Libro de Navíos y Borrascas*, Buenos Aires, Editorial Legasa, 1983.

NEBRIJA, Elio Antonio de, *Prólogo in Gramática de la lengua castellana*, Madrid, Cultura Hispánica, 1992.

NIETO SERRANO, Matías, *Bosquejo de la Ciencia viviente: Ensayo de Enciclopedia filosófica*, Madrid, Imp. de Rojas y Compañía, 1867.

ORIOI, Román, *Anuario de las minas y fábricas metalúrgicas de España, preparado por la Revista Minera, Metalúrgica y de Ingeniería, al que le suceden los Anuarios de minería, metalurgia y electricidad de España*. Madrid, Establecimiento tipográfico de Enrique Teodoro, 1894.

OROZCO Y BERRA, Manuel, *Geografía de las lenguas y carta etnográfica de México*, México, 1864.

PANDO Y VALLE, Jesús, *Galería de americanos ilustres: D. Francisco Javier Balmaseda / por don Jesús Pando y Valle*, Madrid, Imp. de Moreno y Rojas, 1883.

PANDO Y VALLE, Jesús, *Regeneración económica*, Madrid, Fundación Banco Exterior, 1989.

PARDO BAZAN, Emilia, Condesa de, *La cuestión palpitante*, Ed. de Rosa de Diego, Madrid, Biblioteca Nueva, 1998.

PARDO BAZAN, Emilia, Condesa de, *La cuestión palpitante*, Madrid, Imprenta Central a cargo de Victorino Sáiz, 1883, (Prólogo de Clarín).

PEROJO, José del, *Crítica de la razón pura: Texto de las dos ediciones. Precedida de la Vida de Kant y de la Historia de los orígenes de la filosofía crítica de Kuno Fischer/ por Don José del Perojo*, Gaspar, Madrid, 1883.

PEROJO, José del, *Cuestiones coloniales / por Don José del Perojo*, Madrid, Manuel G. Hernández, Librería de Fernando Fé, 1883.

PEROJO, José del, *Ensayos de política colonial / por Don José del Perojo*, Madrid, Miguel Ginesta, 1885

PEROJO, José del, *La colonisation espagnole / par José del Perojo... (Conferencia del 10 de septiembre de 1883)*, Schröder Frères, 1883.

PEROJO, José del, *La cuestión de Cuba: discursos parlamentarios / por D. José del Perojo*, Madrid, Imp. Hijos J. A. García, 1887.

PI Y MARGALL, Francisco, *La reacción y la revolución, estudio preliminar y notas críticas a cargo de Antoni Jutglar*, , Barcelona, Anthropos, 1982.

PI Y MARGALL, Francisco, *La reacción y la revolución: estudios políticos y sociales*, Madrid, Imprenta y Estereotipia de M. Rivadeneyra, 1854.

PICATOSTE Y RODRIGUEZ, Felipe, *Diccionario popular de la lengua castellana*, Madrid, Est. Tip. Editorial de G. Estrada, 1882.

PICATOSTE Y RODRIGUEZ, Felipe, *Vocabulario matemático-etimológico / por Felipe Picatoste y Rodríguez*, Librerías "París-Valencia", D. L., Madrid, 1994, Fac-similé de l'édition originale, Madrid, Imprenta y librería de D. E. Aguado, 1862.

PRESCOTT, William, *History of the Conquest of Peru*, Boston, 1847.

QUESADA, Vicente G., *Recuerdos de España*, Imprenta del Mercurio, Buenos Aires, 1879.

RADA Y DELGADO, D. Juan de Dios de, *Viaje á Oriente de la fragata de guerra Arapiles y de la Comisión Científica que llevó á su bordo / escrito por... d. Juan de Dios de la Rada y Delgado...adornada con láminas; hechas por dibujos que tomó... en los lugares estudiados... D. Ricardo Velázquez, Jaime Jesús Roviralta, Tip. de "La Academia", Barcelona 1876-1878*

Revista CRÓNICA DE AMBOS MUNDOS, Federico Escámez, Madrid, *Imp. de la Crónica de Ambos Mundos*, a cargo de R. Berenguillo, 1861-1864.

Revista CRÓNICA DE AMBOS MUNDOS, Madrid, Manuel Martínez, *Imp. de la Crónica de Ambos Mundos* a cargo de José M^a Rosés, 1860-1863.

REVISTA DE ESPAÑA, DE INDIAS Y DEL EXTERIOR, Madrid, *Imp. de Alegría y Charlain*, 1845-1848.

REVISTA ESPAÑOLA DE AMBOS MUNDOS, Madrid, *Establecimiento Tip. de Mellado*, 1853-1855.

REVISTA HISPANOAMERICANA, Madrid, *Imp. de Galiano*, 1864-1867.

Revista LA AMÉRICA, Madrid, *Imp. de La Tutelar*, 1857-1886.

Revista LA AMÉRICA, Madrid, *Imp. de La Tutelar*, 1857-1886.

RODÓ, José Enrique, *Obras Completas*, Aguilar, Madrid, *Ed. de Emir Rodríguez Monegal*, 1967.

RODRIGUEZ, Zorobabel, *Diccionario de chilenismos*, Santiago, *Imp. de "El Independiente"*, 1875.

ROMERO BLANCO, Francisco, *La Filosofía del señor Nieto Serrano in Revista Contemporánea*, Año II, número 18, Tomo V, Cuaderno IV, Madrid, 30 de septiembre de 1876, Madrid, *Imp. de Manuel G. Hernández*, 1876, p. 427-443.

ROSELLY DE LORGUES (Comte), *Les deux cercueils de Christophe Colomb*, Paris, Pillet y Dumoulin, 1882.

ROSELLY DE LORGUES (Comte), *Satan contre Christophe Colomb ou la prétendue chute du Serviteur de Dieu*, Paris, 1876.

SAMPER, José María de, *Dos palabras al lector, 5 de octubre de 1869* (préface) in ACOSTA DE SAMPER, Soledad, *Novelas y cuadros de la vida sur-americana*, Gante, *Imp. de E. Vanderhaeghen*, 1869.

SAMPER, José María de, *Viajes de un colombiano en Europa*, Paris, *Imp. de E. Thunot*, 1862.

SARMIENTO, Domingo Faustino *Facundo: civilización y barbarie*, Madrid, Cátedra, 1990.

SARMIENTO, Domingo Faustino, *Civilización y Barbarie / prólogo Noe Jitrik; notas y cronología Nora Dottori, Susana Zanetti*, Caracas, Biblioteca Ayacucho, 1993.

SARMIENTO, Domingo Faustino, *Facundo, Civilización y Barbarie en Las Pampas Argentinas / prólogo de Daniel Alcoba*, Barcelona, Planeta-De Agostini, 2000.

SARMIENTO, Domingo Faustino, *Viajes en Europa, África y América: 1845-1847, Obras de D.F. Sarmiento*. T. V, Santiago de Chile, Imprenta Gutenberg, 1886.

SIERRA, Justo, *Discursos y Poesías, in Obras Completas, Vol. 5*, México, UNAM, 1943.

TORRES CAICEDO, José María, *Ensayos biográficos y de crítica literaria sobre los principales poetas y literatos hispano-americanos / por J. M. Torres Caicedo, primera serie*, Paris, *Lib. de Guillaumin y Cía.*, 1863.

TORRES CAICEDO, José María, *Estudios sobre el gobierno inglés y sobre la influencia anglo-sajona*, Paris, Baudry, *Imp. de Ch. Lahure*, 1868.

TORRES CAICEDO, José María, *Unión latino-americana: Pensamiento de Bolívar para formar una liga americana / su origen y sus desarrollos por J. M. Torres Caicedo*, Paris, Rosa y Bouret, 1865.

VALERA, Juan, *De la revolución en Italia*, in *Obras Completas*, 1958, *op. cit.*, p. 659-660.

VALERA, Juan, *Discurso de recepción en la Real Academia Española*, Alicante Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes, 2003, Edición digital a partir de *Estudios críticos sobre literatura, política y costumbres de nuestros días*, Tomo II, Madrid, Librerías de A. Durán, 1864. Disponible sur: <http://www.cervantesvirtual.com>

VALERA, Juan, *Discurso de recepción en la Real Academia Española*, Alicante Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes, 2003, Edición digital a partir de *Estudios críticos sobre literatura, política y costumbres de nuestros días*. Tomo II, Madrid, Librerías de A. Durán, 1864, p. 262-305.

VALERA, Juan, *Ecos Argentinos*, Madrid, Librería de Fernando Fé, 1901.

VARELA, José Pedro, *Impresiones de viaje en Europa y América latina: correspondencia literaria y crítica, 1867-1868*, Montevideo, Impresora Uruguay, Liceo, 1945.

VEGA REY Y FALCO, Luis, *El médico y la sociedad: (estudio crítico)*, Madrid, Imp. de Enrique Teodoro, 1885.

VEGA REY Y FALCO, Luis, *Pobreza y mendicidad: (estudio crítico filosófico-social)*, Imp. de Enrique Teodoro, Madrid, 1885.

VIDART SCHUCH, Luis, *Discurso pronunciado en la inauguración del Ateneo del ejército y de la Armada el 16 de julio de 1871*, Madrid, Imprenta y Litografía del depósito de la guerra, 1871.

VIDART SCHUCH, Luis, *Ejército permanente y armamento nacional*, Madrid, Imprenta de El Correo Militar, 1871.

VIDART SCHUCH, Luis, *La filosofía española, indicaciones bibliográficas, por don Luis Vidart, capitán de Artillería, individuo electo de la Real Academia Sevillana de Buenas Letras, secretario de la Sección de Ciencias Morales y Políticas del Ateneo de Madrid*, Madrid, Imprenta Europea, 1866, p. 4.

VIDART SCHUCH, Luis, *La fuerza armada*, Madrid, Imprenta de José Noguera, 1876.

VIDART SCHUCH, Luis, *La instrucción militar obligatoria: estudios sobre organización de la fuerza armada, 2ª edición corregida y considerablemente aumentada*, Madrid, Imprenta de Pedro Abienzo, 1873

VIDART SCHUCH, Luis, *Letras y armas, breves noticias de algunos literatos y poetas militares de la edad presente*, Sevilla, Imprenta y Litografía de El Independiente, 1867.

VIDART SCHUCH, Luis, *Pena sin culpa, drama en tres actos*, Madrid, Imprenta de J. Noguera, 1874.

VISCARDO, Juan Pablo Viscardo – *Carta a los españoles americanos* in *Pensamiento político de la emancipación*, Barcelona, Ayacucho, Editorial Lumen, 1977, p. 51-58.

VISCARDO, Juan Pablo, *Carta a los españoles americanos in Pensamiento político de la emancipación* Ayacucho, Editorial Lumen, 1977, p 51-58.

ZARAGOZA, Justo, *Descubrimientos de los españoles en el Mar del Sur y en las costas de Nueva Guinea / por Don Justo Zaragoza; con la traducción del folleto del Dr. Hamy por D. Martín Ferreiro; nota sobre los planos de las bahías descubiertas en 1606... por D. Francisco Coello...*, Madrid, Imp. Fortanet, 1878.

ZARAGOZA, Justo, *Historia del descubrimiento de las regiones australes hecho por el general Pedro Fernández de Quirós: el Pacífico hispano y la búsqueda de la « Terra Australis »*, Madrid, Imp. Manuel G. Hernández, 1876 y Edition Fac-similé, Grupo Editorial Asturiano, Colección Mundus novus, 7, Oviedo, 2000.

ZARAGOZA, Justo, *Las insurrecciones en Cuba: apuntes para la historia política de esta isla en el presente siglo* / por D. Justo Zaragoza, Madrid, Imp. Manuel G. Hernández, 1872-1873.

ZARAGOZA, Justo, *Noticias históricas de la Nueva España* / [Juan Suárez de Peralta]; publicadas con la protección del Ministerio de Fomento por D. Justo Zaragoza, Madrid, Imp. Manuel G. Hernández, 1878.

ZARAGOZA, Justo, *Piraterías y agresiones de los ingleses y de otros pueblos de Europa en la América española desde el siglo XVI al XVIII deducidas de las obras de D. Dionisio Alsedo y Herrera* / publícalas Don Justo Zaragoza, Madrid, Imp. Manuel G. Hernández, 1883.

BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

Autour du IV^e Centenaire et des relations entre l'Espagne et l'Amérique Latine

ABAD DEL CASTILLO, Olga, *El IV Centenario del Descubrimiento de América a través de la prensa sevillana*, Universidad de Sevilla, 1989.

ACTES DU 1^{er} COLLOQUE ALMOREAL (Nov. 1988, Orléans), *L'évolution de l'idée de découverte de L'Amérique en Espagne et en Amérique Latine*, Le Mans, Publications de L'université du Maine, 1990, p. 205-215.

ALAS, Leopoldo, « Clarín », *Obra olvidada: Artículos de crítica*, Madrid, Júcar, Ed. A. Ramos Gascón, 1973.

ALBEROLA, Armando, *Estudios sobre Altamira*, Instituto de Estudios Juan Gil-Albert, Alicante, Caja de Ahorros Provincial de Alicante, 1987.

ALBERTO NOEL, Martín, *Las raíces hispánicas en Rubén DARÍO*, Buenos Aires, Universidad de Buenos Aires, 1972.

ALGABA Leticia, *La misión del escritor - Ensayos mexicanos del siglo XIX* - México, UNAM, 1996.

ALGABA, Leticia, *Ricardo Palma y Vicente Riva Palacio, una amistad epistolar*, *Secuencia*, N° 30, Sept-Dic de 1994, México, Instituto Mora, p. 179-206.

ALTAMIRA, Rafael, *Historia de España y de la civilización española / Rafael Altamira; prólogo de José María Jover y estudio introductorio de Rafael Asín*, Barcelona, Crítica, 2001.

ALTAMIRA, Rafael, *Los elementos de la civilización y del carácter españoles*, Buenos Aires, Losada, 1956.

ALTAMIRA, Rafael, *Psicología del pueblo español*, Madrid, Doncel, 1976.

ALVAR ESQUERRA, Manuel, *La recepción de americanismos en los diccionarios generales de la lengua. Actas del I Congreso Internacional sobre el español de América*. Madrid, Humberto López Morales y María Vaquero (ed.). Academia Puertorriqueña de la Lengua Española, 1987.

ALVARADO DE RICORD, Elsie, *Rubén Darío y su obra poética*, Montevideo, Biblioteca Nacional, 1978.

ÁLVAREZ JUNCO, José, *España en 1892*, in *América 92, Revista del V Centenario*, Núm. 4. Especial Suplemento IV Centenario del descubrimiento de América, Madrid, Sociedad Estatal V Centenario, abril-junio de 1990. Disponible sur: <http://muweb.millersville.edu/~columbus/data/art/JUNCO-01.ART>

ARDAO, Arturo, *América Latina y la latinidad*, México, UNAM-CECYDEL, 1993.

ARDAO, Arturo, *Latinismo y latinoamericanismo en Castelar y Pi y Margall*, in *América Latina y la latinidad*, México, UNAM, 1993, p. 219-233.

ARDAO, Arturo, *Panamericanismo y Latinoamericanismo*, in ZEA, Leopoldo, (Org.), *América Latina en sus Ideas*. México, Siglo XXI/ UNESCO, p. 157-171.

ARIAS GÓMEZ, María Eugenia, *Un empresario español en México: Delfín Sánchez Ramos, 1864-1898*, in *En la cima del poder. Elites mexicanas 1840-1940*, Instituto Mora, México, 1998, p. 54-101.

ARMAND, Octavio, *América como mundus minimus, Hispania*, Vol. 75, N°4, The Quincentennial of the Columbian Era, Oct. 1992, p. 828-835, American Association of Teachers of Spanish and Portuguese Inc., Edition numérique disponible sur: <http://www.jstor.org>

ARROM, José, *Hispanoamérica: Carta Geográfica de su Cultura*, *Journal of Inter-American Studies*, Vol. 1, N° 1, University of Miami, Jan. 1959, p. 73-81. Edition numérique disponible sur: <http://www.jstor.org>

ARTIGAS, Miguel, *La vida y la obra de Menéndez Pelayo*, Zaragoza, 1939.

ASIN VERGARA, Rafael, *La obra histórica de Rafael Altamira*, in *Estudios sobre Rafael Altamira*, Instituto de Estudios "Juan Gil Albert", Caja de Ahorros Provincial de Alicante, 1988.

AUBERT Paul, ESPADAS BURGOS Manuel, *Los protagonistas de las relaciones internacionales*, Bulletin d'Histoire contemporaine de l'Espagne, N° 28-29, Aix-en-Provence, CNRS-UMR Telemme, décembre 1998 - juin 1999.

AUBERT Paul, *Les Espagnols et l'Europe (1890-1939)*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1992.

AUBERT Paul, *L'Espagne, La France et l'Amérique Latine*, Mélanges de La Casa Velazquez, XXVIII, 3, Madrid, 1993.

AVILÉS PÉREZ, Luis, *Al margen de las tradiciones de Ricardo Palma*, *Hispania*, Vol. 20, N°1, Feb. 1937, p.61-68, American Association of Teachers of Spanish and Portuguese Inc., Edition numérique disponible sur: <http://www.jstor.org>

AYMES, Jean-René, *España: la mirada del otro*, Madrid, Ismael Saz editor, "Ayer 31", Marcial Pons, 1998, p. 19-41.

BAQUERO, Gastón, *La mala imagen de España a finales del siglo XIX*, article in *América 92, Revista del V Centenario*, Núm. 4. Especial Suplemento IV Centenario del descubrimiento de América, Madrid, Sociedad Estatal V Centenario, avril-juin 1990. Edition numérique disponible sur: <http://muweb.millersville.edu/~columbus/data/art/BAQUERO1.ART>

BARCIA Pedro Luis, *Brevísima historia de la Academia Argentina de Letras*, Academia Argentina de Letras, 2003. Disponible sur: <http://www.aal.universia.com.ar/aal/institucional>.

BERNABEU ALBERT, Salvador, *Del «Centenario de Colón» al encuentro de dos mundos*, in *América 92, Revista del V Centenario*, Núm. 4. Especial Suplemento IV Centenario del descubrimiento de América. Madrid, Sociedad Estatal V Centenario, avril-juin 1990. Disponible sur: <http://muweb.millersville.edu/~columbus/data/art/BERNABU1.ART>

BERNABEU ALBERT, Salvador, *El centenario interminable: contenidos ideológicos y culturales del IV y V centenario de 1492* -Lateinamerika-Studien (Frankfurt am Main)-Vol. 37, 1995, 9-27, ill. , notes – Número Spécial Columbus 1892/1992: Heldenverehrung und Heldenmontage.

BERNABEU ALBERT, Salvador, *El IV Centenario del descubrimiento de América en la coyuntura finisecular, 1880-1893*. - Revista de Indias, 44: 174, 1984, p. 345-366.

BERNABEU ALBERT, Salvador, *El IV Centenario del descubrimiento de América en España*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1987.

BERNABEU ALBERT, Salvador, *La Conquista después del Desastre. Guatimozín y Hernán Cortés. Diálogo (1899)*, de Francisco Pi Margall, in *Estudios de Historia Novohispana*, vol. XXI, México, D.F., Universidad Nacional Autónoma de México, Instituto de Investigaciones Históricas, 2000, p. 110. Disponible sur: http://www.ejournal.unam.mx/historia_novo/histnovo_index.html

BERNABEU ALBERT, Salvador, *Los significados de la conmemoración del IV Centenario*, in *Descubrimiento de América del IV al VI Centenario* - Tomo I - Madrid, Fundación Cánovas del Castillo, 1993, p. 9-23.

BERNABEU ALBERT, Salvador, *Ricardo Palma*, Madrid, Ayuntamiento de Madrid, Concejalía de Cultura, 1987.

BERNECKER, Walther L.; LOPEZ DE ABIADA, José Manuel; SIEBENMANN, Gustav; *El peso del pasado: Percepciones de América y V Centenario*. Madrid, Editorial Verbum, 1995.

BERTONI, Liliana Ana, *Patriotas, cosmopolitas y nacionalistas: La construcción de la nacionalidad argentina a fines del siglo XIX*, Buenos Aires, Fondo de Cultura Económica, 2001.

BIAGINI, Hugo E., *Intelectuales y políticos españoles a comienzos de la inmigración masiva*, Buenos Aires, CEAL, 1995.

BIAGINI, Hugo E., *La generación del ochenta*, Buenos Aires, Losada, 1995.

BIAGINI, Hugo E., *Lucha de ideas*, Buenos Aires, Leviatán, 2000.

BONNEVILLE, Henry, *Ricardo Palma y España: Tres cartas inéditas a Narciso Campillo*, *Revista de Crítica Literaria Latinoamericana*, X, 20, Lima, Latinoamericana Editores 1984, p. 269-279.

BORDOLI, Domingo L. *Vida de Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN*, Montevideo, Consejo Departamental de Montevideo, Dirección de Artes y Letras, 1961.

BOTREL Jean-François, *Juan Valera, directeur de El Centenario (1892-1894)*, *Bulletin Hispanique*, LXXX, N° 1-2, juin 1978, p. 71-87. Disponible sur : <http://www.cervantesvirtual.com>

BRAVO, Ignacio, *Extensa Bibliografía*, in *América 92, Revista del V Centenario*, Núm. 4. *Especial Suplemento IV Centenario del descubrimiento de América*, Madrid, Sociedad Estatal V Centenario, avril-juin 1990. Disponible sur: <http://muweb.millersville.edu/~columbus/data/art/BRAVO-01.ART>

BREY Gérard, *Los sucesos trágicos de Jerez de 1892: un balance historiográfico*, *Revista de Historia de Jerez*, n°4, Jerez de la Frontera, 1998, p. 69-84.

BRUIT, Héctor H., *A Invenção da América Latina*, in *V Encontro da ANPHLAC: Programação e Resumos*. Belo Horizonte, ANPHLAC, 2002, p. 62.

BRUMME, Jenny, *El IV Centenario y la compensación de la pérdida de las colonias españolas: la unidad de la lengua*, *Apuntes*, n°4, Universität Leipzig, 1992, p. 1-22.

CABALLERO WANGUEMERT, Maria del Milagro, *Juan Zorrilla de San Martín en la encrucijada del IV Centenario del descubrimiento de América*, *Colección Andalucía y América en el siglo XIX*, Congreso: *Jornadas de Andalucía y América*. V., La Rábida, 1985.

CADET, Jean-Gérald, *Les Etats-Unis et l'Amérique latine : De Monroe à l'initiative pour les Amériques, ou de l'hégémonie totale à la volonté de partenariat*, Centre études internationales et mondialisation, Université du Québec, Montréal, 2001. Disponible sur : <https://depot.erudit.org/id/000612dd>

CAGIAO, Pilar, *Problemas planteados en el estudio de la inmigración gallega en Montevideo, 1900-1970*, in *Estudios Migratorios Latinoamericanos*, n°13, Buenos Aires, 1991, p. 563-582 - Ministerio de trabajo y Asuntos sociales de España - Consejería de Argentina, *Datos sociológicos de la emigración*:

CARBONELL, Marta Cristina, *La polémica en torno a las "Cartas americanas" (1889) de Juan Valera*, *Actas del XXIX Congreso del Instituto Internacional de Literatura Iberoamericana*, Barcelona, P. P. U., 1994.

CARVALHO, Eugênio Rezende de, *Idéias e identidade na América: quatro visões*. *Revista Estudos Ibero-Americanos*, Porto Alegre, PUCRS, v.24, n.2, dez. 1998, p. 7-28. Disponible sur: <http://www.ifch.unicamp.br/anphlac/anais/encontro3/ensaio7.htm>

CASEDA TERESA, Jesús, *La Mirada de dos Mundos: Juan Valera y Rubén Darío*, Anthropos. Huellas del Conocimiento, Barcelona, 1997, p.170-171 et 133-136.

CASTEL, Jorge, *El restablecimiento de las relaciones entre España y las Repúblicas Hispanoamericanas (1836-1894) - Cuadernos de "Historia de las Relaciones Internacionales y Política Exterior de España"*, Marto, Madrid, Artes Gráficas, 1955.

CASTELLANO, Juan R., *Don Rafael María de Labra: Autonomista Español*, *Journal of Inter-American Studies*, Vol. 2, N°4, University of Miami, octubre de 1960, p. 391-404. Edition numérique disponible sur: <http://www.jstor.org>

CHAMIZO DOMÍNGUEZ, Pedro José, *José Ortega y Gasset*, Universidad de Málaga, junio de 1998. Version électronique in *Repertorio Ibero e Iberoamericano de Ensayistas y Filósofos*: <http://ensayo.rom.uga.edu/>

COVO, Jacqueline, VILLAPADIerna, Maryse, *Le Mythe de la découverte de l'Amérique dans La España Moderna, Les Mythes et leur expression au XIX^e siècle dans le monde hispanique et ibéro-américain / Etudes réunies par Cl. Dumas*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1988, p. 169-186.

DARÍO, Rubén, *Bibliographie détaillée et Etudes critiques* disponibles dans la *Biblioteca Virtual Cervantes* disponible sur <http://www.cervantesvirtual.com> et sur le site spécialisé nicaraguayen « Dariana » accessible à l'adresse suivante : <http://www.dariana.com/dariobiblio.html>

DELGADO, Jaime, *La política americanista de Cánovas del Castillo*, in *Descubrimiento de América del IV al VI Centenario* - Tomo I, Madrid, Fundación Cánovas del Castillo, 1993, p. 89-114.

DELHOM, Joël, *Manuel Gonzalez Prada et la culture européenne*, Actes du Colloque Almoreal (Angers, 27-28 novembre 1992): *Europe Amérique-Latine. Réceptions et réélaborations sociales, culturelles et linguistique aux XIX^e-XX^e Siècle*, Angers: Alfil Editions, 1993, p. 123-148.

DELUMEAU Jean, *Préface* in *Célébrations Nationales 2002*, Ministère de la Culture et de la Communication, Paris, 2002. Disponible sur : <http://www.culture.gouv.fr/culture/actualites/celebrations2002/preface.htm>

DÍAZ Y DE OVANDO, Clementina, *Prólogo* in RIVA PALACIO, Vicente, *Antología*, México, UNAM, 1993, p. V- LX.

DÍAZ Y DE OVANDO, Clementina, *Prólogo* in RIVA PALACIO, Vicente, *Cuentos del General*, México, Editorial Porrúa, 1998, p. IX- XLVII.

DUMAS, Claude, *Christophe Colomb au Mexique en 1892*, Actes du Colloque (Mai 1989): *La construction du personnage historique (Aires hispanique et hispano-américaine)* / Ed. Jacqueline Covo, Lille, Presses Universitaires De Lille, 1991.

DURNERIN, James, *Christophe Colomb, créateur ou créature de L'histoire ? Hommage a Claude Dumas. Histoire et Création* / Ed. Par Jacqueline Covo, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1990, P. 195-202.

DUSSEL, Enrique D., *Historia de la Iglesia en América Latina*, Barcelona, Nova Terra, 1972

DUSSEL, Enrique D., *Historia de la iglesia en América Latina: medio milenio de coloniaje y liberación (1492-1992)*, Madrid, Mundo Negro, 1992.

EIRAS ROEL, Antonio, *La emigración gallega a las Américas en los siglos XIX y XX. Nueva panorámica revisada*, in *Aportaciones al estudio de la emigración gallega. Un enfoque comarcal*, Santiago de Compostela, Secretaría de Relaciones coas Comunidades Galegas, 1992, p. 189-215.

ESTRADE, Paul, *Del invento de 'América Latina' en París por latinoamericanos (1856-1889), París y el mundo ibérico e iberoamericano*, Nanterre, Publications de l'Université de Paris X, 1998, p. 179-188.

FARIAS GARCIA, Pedro. *Castelar y la prensa*, Asociación de Editores de Diarios Españoles, Madrid, Universidad Complutense, Facultad de Ciencias de la Información, 1999.

FERMANDOIS, Joaquín, *Historia de las relaciones internacionales de América Latina: ¿Una perspectiva chilena?*, II^{as} Jornadas de Historia de las Relaciones Internacionales Latinoamericanas. Teorías y Temas. Rosario, UNR, 1994, p. 25-35. Disponible sur: <http://recursos-csociales.iespana.es>

FERNÁNDEZ ALMAGRO, Mechor, *La Emancipación de América y su reflejo en la conciencia española*, Madrid, Instituto de Estudios políticos, 1944.

FERNANDEZ BUEY, Francisco, *Tres notas sobre civilización y barbarie*, conférence prononcée en février 2003 au Centro de Cultura Contemporánea de Barcelona dans le cadre du cycle « Fronteras ». - http://www.lainsignia.org/2004/febrero/dial_003.htm

FRANKLIN, Albert, B., *La realidad americana en la novela hispano-americana*, *Hispania*, Vol. 22, N°4, Dec. 1939, p. 373-380, American Association of Teachers of Spanish and Portuguese Inc., Edition numérique disponible sur: <http://www.jstor.org>

FREIRE LOPEZ, Ana María, *Hispanoamérica en la visión de Emilia Pardo Bazán (un asunto de familia)*, *Retos actuais del mundo hispanoamericano: actas do I congreso Internacional*, Santiago de Compostela, A Coruña, 20-23 de novembro de 2000. Asociación Universidade Libre Iberoamericana en Galicia, Sada, A Coruña, Edicios do Castro, 2002, p. 105-120. Disponible sur <http://www.cervantesvirtual.com> (Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes, Alicante, 2003).

FUSI AIZPURUA, Juan P. y NIÑO RODRIGUEZ, Antonio, *Antes del 'Desastre': Orígenes y Antecedentes de la crisis del 98.*, Departamento de Historia Contemporánea de la U. C. M., Madrid, Univ. Complutense, 1996.

GARCÍA CALDERÓN, Francisco, *Panamericanismo y paniberismo*, in *América Latina y el Perú del novecientos: antología de textos*, Lima, UNMSM, Fondo Editorial, COFIDE, 2003. Edition numérique disponible sur: http://sisbib.unmsm.edu.pe/bibvirtual/libros/Historia/amer_peru/contenido.htm

GARCÍA CASTANEDA, *El Ateneo científico, literario y artístico de Madrid (1835-1885)*, *Modern Philology*, Vol. 71, N°4, The University of Chicago Press, May 1974, p. 459-462. Edition numérique disponible sur: <http://www.jstor.org>

GARCIA ESCUDERO, José María, *El cuarto centenario del descubrimiento ¿Qué mensaje ofrecen las publicaciones del Cuarto Centenario?*, in *Descubrimiento de América del IV al VI Centenario - Tomo I* - Madrid, Fundación Cánovas del Castillo, 1993, p. 43-60.

GARCIA LEDUC, José Manuel, *Antonio Cánovas del Castillo, la política de España hacia la insurrección cubana y el desastre del 98*, Exégesis, Revista del Colegio Universitario de Humacao, N° 35, año 11, Puerto Rico. Disponible sur: <http://cuhwww.upr.clu.edu/exegesis/35/garciaLeduc.html>

GARCÍA MÉNDEZ, Javier, *Tabaré o la leyenda blanca*, communication présentée au cours du colloque *L'Indien : naissance et évolution d'une instance discursive* à Montréal en avril 1991, in GOMEZ-MORIANA Antonio, et TROTTIER Daniele, (édit.), *L'Indien, instance discursive. Actes du Colloque de Montréal 1991*, Candiac, Canada, Balzac, col. L'univers des discours, 1993.

GARCÍA MORA, Luis Miguel, *El Ateneo de Madrid y el problema colonial en las vísperas de la guerra de independencia cubana*, *Revista de Indias (Madrid)* -Vol.56, N° 207, 1996, p. 429-449.

GARCÍA-PRADA, Carlos, *Del Hispanoamericanismo literario*, *Hispania*, Vol. 25, N°3, Coester Number, Oct. 1942, p. 284-294, American Association of Teachers of Spanish and Portuguese Inc., Edition numérique disponible sur: <http://www.jstor.org>

GARCÍA-PRADA, Carlos, *Enfoques: De España a la América Hispánica, Hispania*, Vol. 32, N°4, Ticknor Number, Nov. 1949, p. 489-495, American Association of Teachers of Spanish and Portuguese Inc., Edition numérique disponible sur: <http://www.jstor.org>

GERMÁN ROMERO, Mario, *Introducción*, in Instituto Caro y Cuervo, *Epistolario de Rufino José Cuervo y Miguel Antonio Caro con Antonio Gómez Restrepo*, Bogotá, 1973, p. XI-XVII.

GÓMEZ SOUBRIER, Juan, 1892: *Centenario sin rostro*, in *América* 92, *Revista del V Centenario*, Núm. 4. *Especial Suplemento IV Centenario del descubrimiento de América*, Madrid, Sociedad Estatal V Centenario, avril-juin 1990. Disponible sur: <http://muweb.millersville.edu/~columbus/data/art/SOUBRI01.ART>

GONZALEZ HERRAN, José Manuel, *Idealismo, positivismo, espiritualismo en la obra de Emilia Pardo Bazán, Pensamiento y Literatura en España en el siglo XIX: Idealismo, positivismo, espiritualismo*, Toulouse-Le Mirail, Université, Presses Universitaires du Mirail, 1998.

GONZÁLEZ PIEDRA Juan, *Vida y obra de Menéndez y Pelayo*, Madrid, Colección Temas españoles, n° 12 Publicaciones españolas, 1952 (reediciones en 1959 y 1976).

GONZALEZ PRADA, Valera: *poeta y epistolario, Páginas libres; Horas de lucha / prólogo y notas Luis Alberto Sánchez*, Caracas, Biblioteca Ayacucho, 1985.

GRANADOS GARCIA, Aimer, *Los debates sobre España: El Hispanoamericanismo en México a finales del siglo XIX*, (Thèse de doctorat) *El Colegio de México, Centro de Estudios Históricos*, México D.F, 2002. Publ. : México, D.F.: El Colegio de México; Universidad Autónoma Metropolitana, Unidad Xochimilco, 2005.

GRASS, Roland, *Españoles de América y americanos de España, Hispania*, Vol. 52, N°4, Dec. 1969, p. 969-970, American Association of Teachers of Spanish and Portuguese Inc., Edition numérique disponible sur: <http://www.jstor.org>

GUEREÑA, Jean-Louis, *L'éducation dans la crise espagnole de la fin du XIX^e siècle au début du XX^e*, in RABATÉ, Jean-Claude, *Crise intellectuelle et politique en Espagne a la fin du XIX^e siècle*, Paris, Editions du Temps, 1999.

GUERRA, François-Xavier, *Introduction* in Annick Lempérière, Georges Lommé, Frédéric Martinez et Denis Rolland : *L'Amérique Latine et les modèles européens*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 13.

GUTIÉRREZ CUADRADO, Juan et PASCUAL RODRÍGUEZ, José A., *A propósito de las actas del Congreso Literario hispano-americano de 1892*, in *Congreso Literario Hispano-Americano - Asociación de Escritores y Artistas Españoles*, Edition fac-similé, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, Madrid.

GUTIERREZ GIRARDOT, Rafael, *Rubén Darío y Madrid, Anales de Literatura Hispanoamericana*, N°22, Madrid, Universidad Complutense, 1993, p.151-164.

HALE, Charles A., *Political and social ideas in Latin America, 1870-1930*, in *The Cambridge History of Latin America*, Vol. IV, Edited by Leslie Bethell, Cambridge University Press, 1986, p. 367-441.

HAMNETT, Brian R., *La Regeneración (1875-1900)*, in *Historia de Iberoamérica*, Tomo III, *Sociedad Estatal de Ejecución de programas para el Quinto Centenario*, Madrid, Ediciones Cátedra, 1998, p. 317-401.

HELIODORO VALLE, Rafael, *El español de la América Española, Hispania*, Vol. 36, N°1, feb. 1953, p. 52-57, American Association of Teachers of Spanish and Portuguese Inc., Edition numérique disponible sur: <http://www.jstor.org>

HERNÁNDEZ PRIETO, María Isabel, *El escritor mexicano Vicente Riva Palacio en el Madrid del siglo XIX*, *Anales de Literatura Hispanoamericana*, N° 22, 1993, p. 101-113.

HERNÁNDEZ PRIETO, María Isabel, *Escritores hispanoamericanos en "La Ilustración española y americana" (1869-1899)*, Anales de Literatura Hispanoamericana, n°24, Madrid, Universidad Complutense, 1995, p. 205-223.

HERNÁNDEZ PRIETO, María Isabel, *Relaciones culturales entre Madrid e Hispanoamérica*, Tesis doctoral, Editorial de la Universidad Complutense de Madrid, Madrid, 1981.

HERNÁNDEZ PRIETO, María Isabel, *Ricardo Palma en Madrid en 1892*, Anales de literatura hispanoamericana, n°13, Madrid, Universidad Complutense, 1984, p. 49-56.

HERNÁNDEZ SÁNCHEZ BARBA, Mario, *La actitud de los intelectuales hispanoamericanos ante el IV Centenario*, in *Descubrimiento de América del IV al VI Centenario* - Tomo I - Madrid, Fundación Cánovas del Castillo, 1993, p. 141-153.

HERNÁNDEZ SANCHEZ BARBA, Mario, *Los orígenes sociales del hispanoamericanismo español a finales de la Modernidad*, Mar Océana. Revista del Humanismo Español e Iberoamericano, N° 1, Madrid, Univ. Francisco de Vitoria, Asociación López de Gómara, 1994, p.85-133

HIBBS-LISSOGUES, Solange, *Los centenarios de Calderon de la Barca (1881) y Santa Teresa de Jesús (1882): un ejemplo de recuperación ideológica por el catolicismo integrista*, in *Hommage A Robert Jammes*, Ed. Francis Cerdan, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1994, Vol. II, p. 545-552.

HOLGUÍN CALLO, Oswaldo, *Ricardo Palma y el 98: el problema cubano, el americanismo y el hispanismo*, Madrid, Revista Complutense de Historia de América, T. 26, 2000, p. 233-260.

IBARRA, Fernando, *Clarín y Rubén Darío, Historia de una incompreensión*, *Hispanic Review*, Vol. 41, N°3, Summer 1973, University of Pennsylvania, p. 524-540. Edition numérique disponible sur: <http://www.jstor.org>

IZARD, Miquel, *Gestas y efemérides. Sobre el cuarto centenario*, Barcelona, Boletín Americanista, Vol. 37, N° 47, 1997, p. 181-203.

JARNÉS, Benjamín, *Castelar, hombre del Sinaí*, Colección Austral, Madrid, Espasa Calpe, 1971.

JUTGLAR, Antoni, *Antoni Pi y Margall y el Federalismo Español*, Madrid, Taurus, 1975.

JUTGLAR, Antoni, *Constitucionalismo revolucionario de Pi y Margall*, Taurus, Madrid, 1970.

KRESS, Dorothy, *El peso de la influencia francesa en la renovación de la prosa hispanoamericana*, *Hispania*, Vol. 20, N°2, May 1937, p. 125-132, American Association of Teachers of Spanish and Portuguese Inc., Edition numérique disponible sur: <http://www.jstor.org>

LAGO CARBALLO, Antonio, *La emigración española a América a finales del siglo XIX*, in *Descubrimiento de América del IV al VI Centenario* - Tomo I - Madrid, Fundación Cánovas del Castillo, 1993, p. 175-190.

LÁZARO CARRETER, Fernando, *Sesión de Apertura, Actas del Congreso de la Lengua Española*, Sevilla, Instituto Cervantes, 1992.

LAZO, Raimundo, *Comentario de «Tabaré». Estudio Crítico* in Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, *Tabaré*, Editorial Porrúa, México, 1989, p. 9-28..

LEAL, Luis, *La Generación del Centenario*, *Hispania*, Vol. 37, N°4, Dec. 1954, p. 425-428, American Association of Teachers of Spanish and Portuguese Inc., Edition numérique disponible sur: <http://www.jstor.org>

LIDA, Clara E., (compiladora) *España y el Imperio de Maximiliano: finanzas, diplomacia, cultura e inmigración*, Mexico, Colegio de México, 1999.

LIEHR, Reinhard, *El Fondo Quesada en el Instituto Ibero-Americano de Berlín*, *Latin American Research Review*, Vol. 18, N°2, The Latin American Studies Association, p. 125-133. Edition numérique disponible sur: <http://www.jstor.org>

LLORCA, Carmen, *Discursos parlamentarios de Castelar*, Madrid, Narcea, 1973.

LLORIS, Manuel, *Juan Valera : su preocupación por España*, *Hispania*, Vol. 51, N°2, May 1968, p. 265-269, American Association of Teachers of Spanish and Portuguese Inc., Edition numérique disponible sur: <http://www.jstor.org>

LOHMAN VILLENA, Guillermo, *Menéndez y Pelayo y la Hispanidad*, Madrid, Ed. Rialp, 1957.

LÓPEZ MORALES, Humberto, *La aventura del español en América*, Espasa Forum, Madrid, Espasa Calpe, 1998

LOPEZ-OCÓN CABRERA, Leoncio, *De viajero naturalista a historiador: las actividades americanistas del científico español Marcos Jiménez de la Espada (1831-1898)*, (Thèse de doctorat soutenue en 1989-1990), Madrid, Univ. Complutense de Madrid, Fac. Geografía e Historia, CSIC, Centro de Estudios Históricos, 1990.

LOPEZ-OCÓN CABRERA, Leoncio, *El patriotismo liberal de Marcos Jiménez de la Espada en la conmemoración del IV centenario de la empresa colombina in Ciencia colonial en América*, Madrid, Alianza editorial, 1992, p. 379-397.

MACONDO, Gregorio, *Corrientes doctrinarias para una interpretación cultural de América Latina*, in *IV Encuentro Corredor de las ideas, "Pensar la mundialización desde el Sur"* Asunción, San Ignacio y Trinidad (Paraguay), del 10 al 14 de julio de 2001.- <http://www.corredordelasideas.org/html/ensayos.html>

MAINER, José Carlos, *Un capítulo regeneracionista: el hispanoamericanismo (1892-1923)*, in *Ideología y Sociedad en la España Contemporánea. Por un análisis del Franquismo*, Madrid, Edicusa, 1977.

MARTÍN MONTALVO, Casilda; MARTÍN DE VEGA, María Rosa; SOLANO SOBRADO, María Teresa, *El Hispanoamericanismo, 1880-1930*, *Revista Quinto Centenario*, 1985, Vol. 8, p. 149-165.

MARTÍNEZ RUS, Ana, *La industria editorial española ante los mercados americanos del libro 1892-1936*, *Hispania*, 2002, Vol. 62/212, n° 212, Madrid, Departamento de Historia Moderna – CSIC, p. 1021-1058.

MATAMORO, Blas, *Rubén DARÍO*, Madrid, Espasa Biografías, 2002.

MAURICE, Jacques, *1898: la guerre hispano-américaine et l'émergence de nouveaux modes de pensée / Ed. Françoise Aubes y Victor Bergasa*, Publications de l'Université de Cergy-Pontoise, Cahiers du C.I.C.C., n°10, 1999, p. 165-189.

MENESES, Carlos, *Palma visto por Rubén Darío*, *Anales de Literatura Hispanoamericana*, N° 28, Tomo II, Madrid, Universidad Complutense, 1999, p. 999-1004.

MEJÍAS ALONSO, Almudena; ARIAS COELHO, Alicia, *La prensa del siglo XIX como medio de difusión de la literatura hispanoamericana*, *Revista General de Información y Documentación*, Vol. 8, n.º 2, Madrid, 1998, p. 241-257.

MISTINOVA, Anna, *El español: ¿Unidad o diferenciación?*, Universidad Carolina de Praga in Demetrio Estébanez Calderón (ed.), *El hispanismo en la República Checa III*, Praga, Ministerio de Educación, Cultura y Deporte de España / Filozofická fakulta - Univerzita Karlova / Dirección General de Relaciones Culturales y Científicas - Ministerio de Asuntos Exteriores de España, 2002, 2.ª ed. corregida. Disponible sur: <http://oldwww.upol.cz/res/ssup/hispanismo3/hisp3mistinova.htm>

MORALES PADRON Francisco, *Castilla, única promotora y responsable*, ABC, 9 de junio de 1986, Madrid, ABC SL, 1986.

MOREANO, Cecilia, *Bibliografía de Ricardo Palma*, in *Revista de la Faculta de Lenguas Modernas*, nº 4, Lima, Universidad Ricardo Palma, mayo 2001, p. 7-92.

MOREANO, Cecilia, *Relaciones literarias entre España y Perú. La obra de Ricardo Palma* [Tesis de Maestría en Filología Hispánica], Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas. Instituto de la Lengua Española. 2002.

MORENO ALONSO, Manuel, *Las ilusiones americanas de don Juan Valera*, Anuario de estudios americanos, Nº 46, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Madrid, CSIC: Escuela de Estudios Hispanoamericanos, 1989, p. 519-568.

MORENO, Isidoro, *América en la conciencia española: del IV al V centenario - Colloque: Les enjeux de la mémoire: l'Amérique latine à la croisée du cinquième centenaire. Commémorer ou remémorer?*, Paris, AFSSAL, CNRS, 1992, p. 1-25.

MORENO, Isidoro, *América en la conciencia española: del IV al V centenario*, Colloque : Les enjeux de la mémoire : l'Amérique latine à la croisée du cinquième centenaire. Commémorer ou remémorer?, Paris, AFSSAL, 1992, p. 1-25.

MURIÁ, José María, *Cuarto Centenario del descubrimiento de América*, in *El Descubrimiento de América y su sentido actual*, *Compilador Leopoldo Zea*, Colección Tierra Firme, Instituto Panamericano de Geografía e Historia, Fondo de Cultura Económica, México 1989, p.121-130

MURIÁ, José María, *El cuarto centenario del descubrimiento de América*, Revista Secuencia, México, Instituto Mora, 1985, p. 127-128.

MURILLO RUBIERA, Fernando, *La actitud de los intelectuales españoles frente al IV Centenario*, in *Descubrimiento de América del IV al VI Centenario - Tomo I - Madrid*, Fundación Cánovas del Castillo, 1993, p. 115-140.

NARANJO MARTÍNEZ, Enrique, *El idioma español y el Background histórico español del continente, en conexión con las relaciones interamericanas*, *Hispania*, Vol. 21, N°4, Dec. 1938, p. 253-262, American Association of Teachers of Spanish and Portuguese Inc., Edition numérique disponible sur: <http://www.jstor.org>

NEALE-SILVA, Eduardo, *La novela histórica en Colombia (1844-1959)*, *Hispanic Review*, Vol. 33, N°1, Jan. 1965, University of Pennsylvania, p. 78-79. Edition numérique disponible sur: <http://www.jstor.org>

NIÑO RODRIGUEZ, Antonio, *Hispanoamericanismo, regeneración y defensa del prestigio nacional in España / América latina: un siglo de políticas culturales*. Madrid, Aieti/Síntesis, 1983, p. 15-48.

NIÑO RODRIGUEZ, Antonio, *Joaquín Costa, Rafael Altamira, Eduardo de Hinojosa* in BOIA Lucian (Ed). *Great Historians of the Modern Age. An International Dictionary*. Wesport C.T., Greenwood Press, 1991, p. 625-631.

NIÑO RODRIGUEZ, Antonio, *La opinión francesa y el hispanoamericanismo. Una visión exterior de las relaciones de España con América Latina* in M. HUGUET, A. NIÑO y P. PEREZ, (coord.). *La formación de la imagen de América Latina en España, 1898-1989*. Madrid, OEI, 1992, p. 23-42.

NÚÑEZ, Estuardo, *Ricardo Palma y los viajes*, Biblioteca nacional, Lima, Revista Mapocho, Tomo V, N°4, 1966.

NÚÑEZ, Estuardo, *Ricardo Palma y los viajes*, Lima, Biblioteca Nacional, Revista Mapocho, Tomo V, N°4, 1966, p. 166-174.

ORTEGA Y MEDINA, Juan A. Carlos, *La imagen de Cristóbal Colón en la historiografía mexicana*, in *El descubrimiento de América y su sentido actual*, Tierra Firme, México, Fondo de Cultura económica, 1989, p. 159-160.

ORTIZ MONASTERIO, José, *Estudio preliminar*, in Vicente RIVA PALACIO, *Ensayos históricos, Obras completas, Vol. IV*, México, Conaculta, UNAM, Instituto Mexiquense de Cultura, Instituto Mora, 1997, p. 11-47.

ORTIZ MONASTERIO, José, *Vicente Riva Palacio, "Los Imprescindibles"*, México, Cal y Arena, 1998.

ORTIZ MONASTERIO, José, *Vicente Riva Palacio, « Los Imprescindibles »*, México, Aguilar, León y Cal Editores, 1998.

ORTIZ MONASTERIO, *Vicente Riva Palacio, Cuentos del General* (compilador) in *Obras escogidas*, Conaculta, UNAM, Instituto Mexiquense de Cultura, México, Instituto Mora, 1997.

OVIEDO, José Miguel, *Palma ante el Cuarto Centenario: desencantos y lecciones*, Congreso del Instituto Internacional de Literatura Iberoamericana. XXIX, 1992, Barcelona, 1994, 2 (2), p. 945-952.

OVIEDO, José Miguel, *Ricardo Palma*, Buenos Aires, Centro Editor de América Latina, 1968, p. 39.

OYAMBURU, Jesús, VEGA Pepa, VIVES, Pedro, A., *En torno a 1992 in España / América latina: un siglo de políticas culturales*, Madrid, Aietí/Síntesis, 1983, p. 209-226.

PALMA, Angélica, *Ricardo Palma*, Buenos Aires, Editorial Tor, 1933.

PALOMO, María del Pilar, *Curiosidad intelectual y eclecticismo crítico en Emilia Pardo Bazán*, *Los pazos de Ulloa*, Madrid, Cátedra, Ministerio de Cultura, 1989, p. 148-161. Edition Numérique in Biblioteca Miguel de Cervantes, Alicante, 2000. Disponible sur <http://www.cervantesvirtual.com>

PAPPE, Silvia, *El contexto como ilusión metodológica*, in *Reflexiones en torno a la historiografía contemporánea: objetos, fuentes y usos del pasado* (coordinadores José Ronzón y Saúl Jerónimo), México, Universidad Autónoma Metropolitana, Azcapotzalco, 2002.

PASCUAL RODRÍGUEZ José A y GUTIÉRREZ CUADRADO, *A propósito de las actas del Congreso Literario hispano-americano de 1892*, in *Congreso Literario Hispano-Americano - Asociación de Escritores y Artistas Españoles*, Edition fac-similé, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, Madrid.

PASCUARÉ, Andrea, *Del Hispanoamericanismo al Pan-hispanismo. Ideales y realidades en el encuentro de los dos continentes*, Revista Complutense de Historia de América, *Coloquio Internacional Estudiantes de Historia*. IX. 1999. Lima, N° 26, Madrid, 2000, p. 281-306.

PEÑA SAAVEDRA, Vicente, *Los emigrantes transoceánicos como agentes de modernización educativa en el Norte peninsular*, in *Jornadas Nacionales en Conmemoración del Centenario del Noventay ocho, La educación en España a examen (1898-1998)*, Universidad de Zaragoza y Sociedad Española de Historia de la Educación, 17-19 de diciembre de 1998. Edition numérique disponible sur: <http://www.emigratio.com/migratio1/RevPobMigrN1VicenteEspanol.htm>

PERALTA RUIZ, Víctor, *Emilio Castelar y el hispanoamericanismo del siglo XIX*, Coloquio Internacional *Élites intelectuales y modelos colectivos. Mundo ibérico (siglos XVI-XIX)*. Serie Tierra Nueva y Cielo Nuevo; N° 45, Madrid, 2002, p. 285-304.

PEREA, Héctor, *Los cuentos de Vicente Riva Palacio in Vicente RIVA PALACIO, Cuentos del General, Obras Escogidas*, Conaculta, Unam, Instituto Mexiquense de Cultura, Instituto Mora, México, 1997, p. 11-33.

PÉREZ HERRERO, Pedro et TABANER GARCIA, Nuria, *Introducción in PÉREZ HERRERO, Pedro; TABANERA, Nuria, (coordinadores), España / América latina: un siglo de políticas culturales*. Madrid, Aietí/Síntesis, 1983, p. 8.

PEREZ SILLER, Javier, *L'hégémonie des financiers au Mexique sous le Porfiriato. L'autre dictature*, Paris, L'Harmattan et Instituto de ciencias sociales y humanidades, BUAP, Puebla, 2003.

PEREZ SILLER, Javier, *Une stratégie de l'image : le Mexique du porfiriato et la France Républicaine (1876-1885)*, in LEMPERIERE Annick ; LOMME, Georges ; MARTINEZ, Frédéric ; ROLLAND, Denis; *L'Amérique Latine et les modèles européens*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 309-335.

PÉREZ, Antonio, *Aquella primera conmemoración del descubrimiento*, in *América 92, Revista del V Centenario, Núm. 4. Especial Suplemento IV Centenario del descubrimiento de América*, Madrid, Sociedad Estatal V Centenario, abril-junio de 1990. Disponible sur: <http://muweb.millersville.edu/~columbus/data/art/PEREZ-01.ART>

PICÓN-SALAS, Mariano, *Español de América y Español de España, Hispania*, Vol. 26, N°2, May 1943, p. 131-135, American Association of Teachers of Spanish and Portuguese Inc., Edition numérique disponible sur: <http://www.jstor.org>

PIEL, Jean, *Capitalisme agraire au Pérou de 1840 à 1930*, Paris, Anthropos, 1975.

PORRAS BARRENECHEA Raúl, *Tres ensayos sobre Ricardo Palma*, Lima, Librería Mejía Baca, 1954.

PROCHASSON, Christophe, *Les années électriques, 1880-1910*, Paris, Editions la découverte, 1991.

QUIJADA, Mónica, *Ancêtres, citoyens, pièces de musée : anthropologie et construction nationale en Argentine (seconde moitié du XIXe siècle in LEMPERIERE Annick ; LOMME, Georges ; MARTINEZ, Frédéric ; ROLLAND, Denis; L'Amérique Latine et les modèles européens*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 256-257.

RAQUILLET-BORDRY, Pauline, *Le milieu diplomatique hispano-américain à Paris de 1800 à 1900*, in *Histoire et Sociétés de l'Amérique latine*, n°. 3, mai 1995, Paris, Université de Paris VII, 1995, p. 81-106. Disponible sur : <http://www.sigu7.jussieu.fr/hsal/hsal95/prb95.html>

REYES, Alfonso, *Siluetas de Ruiz de Alarcón*, Madrid, 1918 in *Páginas escogidas, Casa de las Américas*, La Habana, 1978, p. 240-280.

RIVA AGÜERO, José de la, *Carácter de la literatura del Perú independiente*, Lima, 1905.

RIVAS BRAVO, Noel, *Rubén Darío en el álbum de Madrid*, Anales de Literatura Hispanoamericana, N° 26, Tomo I, Madrid, Universidad Complutense, 1997, p. 59-66.

RODRÍGUEZ, Miguel, *El 12 de octubre: entre el IV y el V centenario*, in BLANCARTE Roberto (compilador), *Cultura e identidad*, México, Fondo de Cultura Económica, 1994, p. 127-162.

ROIG, Arturo Andrés, *Descubrimiento de América y encuentro de culturas*, in ORDÓÑEZ BERMEJO, Freddy, (Ed.), *Problemática indígena*, Loja, Ecuador, Universidad Nacional de Loja, 1992, p. 37-50. Edition numérique in *Antología del Ensayo Hispánico*, 2003, disponible sur: <http://www.ensayistas.org>

ROSENZWEIG, Gabriel, *España y el Imperio de Maximiliano*, note de lecture in *Estudios de Historia Moderna y Contemporánea de México*, Vol. 20, México, UNAM, 2001. Disponible sur: http://www.ejournal.unam.mx/historia_moderna/histmoderna20.html

RUBIO CREMADES, Enrique, *Biografía de Juan Valera*, Madrid, Castalia, 1992. Edition numérique de la Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes, Alicante, 2003, disponible sur: <http://www.cervantesvirtual.com>

SAINZ DE MEDRANO, Luis, *Un episodio de la autobiografía de Rubén Darío: La conmemoración en España del IV Centenario del Descubrimiento de América*, Anales de Literatura Hispanoamericana, N°4, Madrid, Universidad Complutense, 1975.

SÁNCHEZ ALBARRACÍN, Enrique, *Circunstancias y semejanzas: las voces latinoamericanas del Cuarto Centenario de 1892, XXVII Simposio Internacional " Sociedad global, comunidades historicas"*, México, Hermosillo, Sonora, 2002.

SÁNCHEZ ALBARRACÍN, Enrique, *Tradiciones y neologismos- Los encuentros de Rubén Darío y Ricardo Palma con España*, InterSedes, Volumen IV, Número 6, San José de Costa Rica, 2003. Edition numérique: http://www.intersedes.ucr.ac.cr/06-art_03.html.

SÁNCHEZ ALBARRACÍN, Enrique, *Tradiciones y neologismos, Los encuentros de Rubén Darío y Ricardo Palma con España*, Rencontres et construction des identités: Espagne et Amérique latine. Publication de l'Université de Saint-Etienne- Celec - Instituto Cervantes, 2004.

SÁNCHEZ ALBARRACÍN, Enrique, *Voces latinoamericanas en el Ateneo de Madrid*, «Les ombres de la conquête : fuites, dénis et oublis» sous la direction de Nathalie FÜRSTENBERGER, Cauces, Valenciennes, Revue d'études hispaniques, n° 4, 2003.

SÁNCHEZ GONZÁLEZ, Juan, *El IV Centenario del Descubrimiento de América en Extremadura y La Exposición Regional*, Editora Regional de Extremadura, Mérida, 1991

SANZ SAINZ, Julio, *El exilio español en América, el caso de México in Descubrimiento de América del IV al VI Centenario - Tomo I - Madrid*, Fundación Cánovas del Castillo, 1993, p.61-72

SCOTT, Nina, *He Says, She Writes : Narrative Collaboration in Soledad Acosta de Samper's 'Dolores', in Mujer, Sexo y Poder en la Literatura Femenina Iberoamericana del S. XIX*. Valladolid, Ed. Joanna Courteau. Universitas Castellae, 1999, p. 83-89.

SEBASTIÁN, Jesús, *Percepciones sobre la Cooperación Académica y Científica entre España y América Latina*, Centro de Información y Documentación Científica. Consejo Superior de Investigaciones Científicas. Editado por la Conferencia de Rectores de Universidades Españolas (CRUE). Madrid, 1999. Disponible sur: <http://www.crue.upm.es>

SELUJA CECÍN, Antonio, *Juan Zorrilla de San Martín en la prensa*, Montevideo, Publicaciones de la Comisión Nacional de Homenaje del Sesquicentenario de los Hechos Históricos de 1825, 1975.

SELUJA CECIN, Antonio, *Juan Zorrilla de San Martín en España (Con cartas inéditas de escritores españoles de la época)*, Montevideo, Arca, 1997.

SELUJA CECIN, Antonio, *Rubén Darío en el Uruguay*, Montevideo, Arca, 1998.

SEPULVEDA MUÑOZ. Isidro, *Medio siglo de relaciones de España con las repúblicas americanas: El Movimiento Hispanoamericanista (1885-1936)* (Thèse de doctorat soutenue en 1991-1992); Madrid, Universidad Nacional de Educación a Distancia, Fac. Geografía e Historia, Dep. Historia Contemporánea, 1992.

SHERRWELL, Guillermo A., *Literatura española e hispanoamericana, Hispania, Vol. 5, N°5, Dec. 1922*, p. 16-24, American Association of Teachers of Spanish and Portuguese Inc., Edition numérique disponible sur: <http://www.jstor.org>

SIEBENMANN, Gustav, *¿Cómo se celebraron los centenarios de 1492 en Europa?*, in BERNECKER, Walther L., LOPEZ DE ABIADA, José Manuel, SIEBENMANN, Gustav, *El peso del pasado : Percepciones de América y V Centenario*, Madrid, Editorial Verbum, 1995, p. 143-164.

SIERRA, Carmen de, *Hispanoamericanismo - Panamericanismo - Latinoamericanismo - Nuevos análisis in América Latina. Realidades y Perspectivas*, Congreso Europeo de Latinoamericanistas. I., 1996, Salamanca 1997, (Atelier 60), p. 35-50.

SOLANO, Francisco de, *Prólogo* in BERNABEU ALBERT, Salvador, *El IV Centenario del descubrimiento de América en España*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1987, p. 11-13.

SUAREZ AREVALO, Jesús, *El Cuarto Centenario del Descubrimiento en Cádiz (1892)*, Congreso de jóvenes historiadores y geógrafos. I. 1988. Madrid, 1990, p. 979-987.

TABANERA GARCÍA, *Institucionalización y fracaso del proyecto republicano (1931-1939)*, in España / América latina: un siglo de políticas culturales, Madrid, Aietí/Síntesis, 1983, p. 49-90.

TABANERA GARCÍA, Nuria, *Institucionalización y fracaso del proyecto republicano (1931-1939)*, PÉREZ HERRERO, Pedro; TABANERA, Nuria, (coordinadores), *España / América latina: un siglo de políticas culturales*. Madrid, Aietí/Síntesis, 1983, p. 49-90.

TELLEZ, Hernando, *El idioma y el pueblo*, *Hispania*, Vol. 25, N°4, Dec. 1942, p. 419-422, American Association of Teachers of Spanish and Portuguese Inc., Edition numérique disponible sur: <http://www.jstor.org>

TORTELLA CASARES, Gabriel, *La economía española. 1830-1900*, in Historia de España dirigida por Manuel Tuñón de Lara, Editorial Labor, Barcelona, 1981, p. 11-162.

TUÑÓN DE LARA, Manuel, *Rafael Altamira en su tiempo: el marco cultural* in ALBEROLA, Armando, *Estudios sobre Altamira*, Instituto de Estudios Juan Gil-Albert, Alicante, Caja de Ahorros Provincial de Alicante, 1987, p. 17-19.

USINGER, Owen G., *Fundamentos de la política internacional argentina*, Rosario, Imprenta de la Universidad Nacional del Litoral, 1952.

USLAR PIETRI, Arturo, *Una larga jornada*, El Nacional de Caracas, 4 de enero de 1998, Caracas, Ed. de El Nacional, 1998.

VALLE, José del, *Lenguas imaginadas: Menéndez Pidal, la lingüística hispánica y la configuración del estándar*, Fordham University (New York, EE.UU), 1999, Bulletin of Hispanic Studies 76 (2), p. 215-233.

VARGAS UGARTE, *Don Ricardo Palma y la Historia*, *Journal of Inter-American Studies*, Vol. 9, N° 2, University of Miami, Apr. 1967, p. 213-224. Edition numérique disponible sur: <http://www.jstor.org>

VAZQUEZ FRANCO, Guillermo, *Francisco Berra, La historia prohibida*, Mandinga Editor, 2001, Disponible sur: <http://www.desmemoria.com.ar/Biblioteca/Berra.pdf>

VELARDE FUERTES, Juan, *La situación económica en iberoamérica, in Descubrimiento de América del IV al VI Centenario - Tomo I - Madrid*, Fundación Cánovas del Castillo, 1993, p. 155-174.

VELEZ JIMENEZ. Palmira, *La historiografía americanista liberal en España*, (Thèse de doctorat soutenue en 1994-1995) Univ. Zaragoza, Fac. Filosofía y Letras, Zaragoza, Unizar, 1995.

VILAR, Pierre, *Hommage à Rafael Altamira*, in *Estudios sobre Rafael Altamira*, in ALBEROLA, Armando, *Estudios sobre Altamira*, Instituto de Estudios Juan Gil-Albert, Alicante, Caja de Ahorros Provincial de Alicante, 1987.

VILLAPADIERNA, Maryse, COVO, Jacqueline *Le Mythe de la decouverte de l'Amerique dans La España Moderna, Les Mythes y leur expression au XIX^e siecle dans le monde hispanique y ibero-americain / Etudes reunies par Cl. Dumas*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1988, P. 169-186.

VILLARES PAZ, Ramón, *Portugal e o galeguismo*, III Conferencia Anual Plácido Castro, Vilagarcía de Arousa, 25 de enero de 2002, Instituto Galego de Análise e Documentación Internacional, 2003.

WARREN, Virgil A., *Angélica Palma y Roma*, *Hispania*, Vol. 22, N°3, Octubre 1939, p. 295-302, American Association of Teachers of Spanish and Portuguese Inc., Edition numérique disponible sur: <http://www.jstor.org>

ZANETTI, Susana, (Coordinadora) *Rubén Darío en La Nación de Buenos Aires*, Buenos Aires, Eudeba, Universidad de Buenos Aires, 2004.

ZANETTI, Susana, (Cordinatrice), *Rubén Darío en La Nación de Buenos Aires*, Buenos Aires, Eudeba, 2004.

ZARAGOZA RUVIRA, Gonzalo, *Anarquistas españoles en Argentina a fines del siglo XIX* in *Revista de la Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad de Valencia*, 1976.

ZAVALA, Silvio, *Francisco Del paso y Troncoso, su misión en Europa (1892-1916)*, México, Publicaciones del Museo Nacional, Departamento autónomo de Prensa y publicidad, 1938.

ZULETA, Emilia de, *El hispanismo de Hispanoamérica*, *Hispania*, Vol. 75, N°4, The Quincentennial of the Colombian Era, Oct. 1992, p. 950-965, American Association of Teachers of Spanish and Portuguese Inc., Edition numérique disponible sur: <http://www.jstor.org>

ZULETA, Ignacio M., *Introducción biográfica y crítica in Prosas Profanas*, Madrid, Clásicos Castalia, 1992.

BIBLIOGRAPHIE ANNEXE

Quelques sites Internet et ouvrages de références

SITES INTERNET : ANTHOLOGIES DE LA LITTÉRATURE ET DE LA PENSÉE HISPANIQUE

Antología del pensamiento Hispánico: <http://www.ensayistas.org>

Archivo Digital México-España: <http://www.geocities.com/perea28/pres/entrada.html>

Ateneo de Madrid – Biblioteca Digital: <http://www.ateneodemadrid.com>

Biblioteca *El Aleph*: <http://www.elaleph.com/>

Biblioteca Luis Ángel Arango de Colombia: <http://www.lablaa.org/>

Biblioteca Nacional de Chile: http://www.dibam.cl/biblioteca_nacional/index_bn.html

Biblioteca Nacional de España - Colecciones Digitales: <http://www.bne.es>

Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes: <http://www.cervantesvirtual.com>

Bibliothèque Nationale de France – Gallica: <http://gallica.bnf.fr/>

Bibliothèque virtuelle de périodiques : <http://www.biblio.ntic.org/>

Centro Virtual Cervantes : <http://cvc.cervantes.es>

El Colegio de México. Biblioteca Daniel Cosío Villegas: <http://biblio.colmex.mx/recelec/bibdig.htm>

JSTOR – The Scholarly Journal Archives: <http://www.jstor.org/>

Organización de los Estados Americanos para la Educación, la Ciencia y la Cultura: <http://www.campus-oei.org/oeivirt/>

Project Gutenberg : <http://www.gutenberg.org>

Proyecto Biblioteca Digital Argentina : <http://www.biblioteca.clarin.com/pbda/index.html>

Proyecto Filosofía en español: <http://www.filosofia.org/>

UNESDOC: <http://unesdoc.unesco.org/ulis/spa/index.html>

LIVRES SUR L'HISTOIRE DES RELATIONS ENTRE L'ESPAGNE ET L'AMÉRIQUE LATINE

ARDAO, Arturo, *América Latina y la latinidad*, México, UNAM, 1993.

ASSOCIATION FRANÇAISE DES SCIENCES SOCIALES SUR L'AMÉRIQUE LATINE (AFSSAL), *Les Enjeux de Mémoire - L'Amérique Latine à la croisée du cinquième centenaire commémorer ou remémorer?*, Colloque international de l'AFSSAL, Paris, Centre National de la Recherche Scientifique/CNRS, 1992.

BLANCARTE Roberto (compilador), *Cultura e identidad*, México, Fondo de Cultura Económica, 1994.

CASTEL Jorge, *El restablecimiento de las relaciones entre España y las Repúblicas Hispanoamericanas (1836-1894)*, Cuadernos de « Historia de las Relaciones Internacionales y Política exterior de España », Madrid, Marto Artes Gráficas, 1955.

DUMAS, Claude, (études réunies par...), *Les Mythes y leur expression au XIX^e siècle dans le monde hispanique et ibéro-américain*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1988.

GALEANA, Patricia (Coordinadora), *Latinoamérica en la conciencia europea. Europa en la conciencia latinoamericana*, AGN, CCYDEL, UNAM, Consejo Nacional para la Cultura y las Artes, México, Fondo de Cultura Económica, 1999.

HUGUET, Montserrat, PÉREZ HERRERO, Pedro y NIÑO, Antonio (Coordinadores), *La formación de la imagen de América Latina en España, 1898-1989*. Madrid, OEI, 1992.

INFORME SOBRE LA COOPERACIÓN ACADÉMICA DE ESPAÑA CON AMÉRICA LATINA, Conferencia de Rectores de las Universidades Españolas, CRUE, 2004, Disponible sur: [http : //www.crue.org/prelibro.htm](http://www.crue.org/prelibro.htm)

INFORME SOBRE LA COOPERACIÓN ACADÉMICA DE ESPAÑA CON AMÉRICA LATINA, Conferencia de Rectores de las Universidades Españolas, CRUE, 2004 (<http://www.crue.org/prelibro.htm>)

LLORDEN MIÑAMBRES, Moisés y MORALES SARO, María Cruz, *Arte, cultura y sociedad en la emigración española a América / María Cruz*, Universidad de Oviedo, Servicio de Publicaciones, 1992.

MARTINEZ GOMEZ Juana; MEJIAS ALONSO, Almudena, *Hispanoamericanas en Madrid (1800-1936)*, Editorial Horas, Madrid, 1994.

MORALES PADRON Francisco, *Andalucía y América*, Madrid, Mapfre, 1992.

MOREANO, Cecilia *Relaciones literarias entre España y el Perú: La obra de Ricardo Palma*, Universidad Ricardo Palma, Lima, 2004.

OSPINA SÁNCHEZ, Gloria Inés, *España y Colombia en el siglo XIX: Los orígenes de las relaciones*, Cultura Hispánica, Madrid, Instituto de Cooperación Iberoamericana, 1988.

PEREIRA CASTAÑARES, Juan C.; BOSCO AMORES, J.; NAVARRO GARCIA, L. y otros, *Las relaciones diplomáticas entre España e Hispanoamérica en el siglo XIX*, Pamplona, Editorial Eunat, 1995.

PEREIRA CASTAÑARES, Juan Carlos *Introducción al estudio de la política exterior de España: siglos XIX y XX*, Madrid, Akal, 1982.

PÉREZ HERRERO, Pedro; TABANERA, Nuria, (coordinadores), *España / América latina: un siglo de políticas culturales*. Madrid, Aiet/Síntesis, 1983.

RAMA, Carlos María, *Historia de las relaciones culturales entre España y América latina*. Siglo XIX. México-Madrid, Fondo de Cultura Económica, 1982.

ROJAS MIX, Miguel, *Los cien nombres de América: eso que descubrió Colón*, Barcelona, Editorial Lumen, 1991.

RODRÍGUEZ, Miguel, *Celebración de la raza: una historia comparativa del 12 de octubre*, México: Universidad Iberoamericana, Departamento de Historia, 2004.

ROSENBLAT, Ángel, *Nuestra lengua en ambos mundos*, Madrid, Salvat-Alianza, 1971.

SÁNCHEZ MANTERO, Rafael; MACARRO VERA; José Manuel, ÁLVAREZ REY, Leandro; *La imagen de España en América, 1898-1931*, Sevilla, Escuela de Estudios Hispano-Americanos, 1994.

ZUBILLAGA, Carlos *Hacer las Américas. Estudios históricos sobre la inmigración española al Uruguay*, Montevideo, Fin de Siglo, 1993.

LIVRES SUR L'HISTOIRE ET L'HISTOIRE CULTURELLE DE L'ESPAGNE

ALTAMIRA, Rafael, *Manual de Historia de España: Obras completas de Rafael Altamira Crevea*, Madrid, Editor M. Aguilar, 1934.

ÁLVAREZ, Víctor, *Revolución y restauración, del sexenio revolucionario a la guerra de Cuba (1868-1898)*, *Historia de España / editor, Víctor Álvarez*, Vol. 13, Pozuelo de Alarcón (Madrid), Espasa Calpe, 2004.

CARR, Raymond, *España: de la Restauración a la democracia, 1875-1980* (traducción de Ignacio Hierro), Barcelona, Mundo Actual de Ediciones, 1984.

COLMEIRO, Manuel, *Historia de la Economía Política en España por... Don Manuel Colmeiro*, Madrid, Cipriano López, 1863.

DOMÍNGUEZ ORTIZ, Antonio, *La restauración (1874-1902)*, in *Historia de España / dirigida por Antonio Domínguez Ortiz*, Vol. 10, Barcelona, Planeta, 1990.

FERNÁNDEZ ALMAGRO, Mechor, *Historia política de la España Contemporánea 1885-1897*, Madrid, Alianza Editorial, 1968.

FERNÁNDEZ DE OVIEDO, Gonzalo (1478-1557), *Historia general y natural de las Indias, Islas y Tierra-firme del mar Océano / publicada por la Real Academia de la Historia cotejada con el código original enriquecida con las enmiendas y adiciones del autor é ilustrada con la vida y el juicio de las obras del mismo por D. José Amador de los Ríos*, Madrid, Imp. de la Real Academia de la Historia, 1851-1855.

FERNÁNDEZ SANZ, Juan José, *La Restauración: el reinado de Alfonso XII (1874-1885)* in *Historia contemporánea de España (1808-1939)*, coordinado por Javier Paredes, Barcelona, Editorial Ariel, S. A., 1996.

GANIVET, Ángel, *Idearium español, con el porvenir de España*, Madrid, Austral, 1990.

GARCÍA LÓPEZ, José, *Historia de la literatura española*, Barcelona, Editorial Vicens Vives, 1979.

JOVER ZAMORA, José María, *La época de la Restauración. Panorama político-social, 1875-1902* in *Historia de España dirigida por Manuel Tuñón de Larra*, Tomo VIII, *Revolución Burguesa, oligarquía y constitucionalismo (1834-1923)*, Barcelona, Editorial Labor, 1981.

LAFUENTE, Modesto, *Historia General de España, Parte III, Edad Moderna*, Tomo IX, Madrid, Establecimiento Tipográfico de Mallado, 1853, p. 67.

MARTÍNEZ CUADRADO, Miguel, *Historia de España* (Dirigida por Miguel Artola), Vol. 6, *Restauración y crisis de la monarquía (1874-1931)*, Madrid, Alianza, 1991.

MARTÍNEZ CUADRADO, Miguel, *La burguesía conservadora: (1874-1931)*, Madrid, Alianza Editorial, 1983.

MARVAUD, Angel, *L'Espagne al XX^e siècle*, Armand Colin, Paris, 1922.

MÉNDEZ BEJARANO, Mario, *Historia de la filosofía en España hasta el siglo XX: ensayo*, Madrid, Renacimiento, 1927. Edition numérique in *Proyecto filosofía en español (Oviedo)*, Disponible sur: <http://filosofia.org/aut/mmb/1927hfe.htm> <http://filosofia.org/aut/mmb/1927hfe.htm>

MENÉNDEZ PELAYO, Marcelino, *Los Españoles en la historia*, Espasa Calpe, Madrid, 1991.

MENÉNDEZ PIDAL, Ramón, *Los Españoles en la historia*, Madrid, Espasa Calpe, 1991.

PICATOSTE Y RODRIGUEZ, Felipe, *Compendio de la Historia de España*, Madrid, Imp. Gregorio Hernando, 1884.

RABATÉ, Jean-Claude, *Crise intellectuelle y politique en Espagne à la fin du XIXe siècle / collectif coordonné par Jean-Claude Rabaté*, Paris, Editions du temps, 1999.

SANCHEZ ALONSO, Blanca, *Las causas de la emigración española, 1880-1930*, Madrid, Alianza Editorial, Madrid, 1995.

TUÑÓN DE LARRA, Manuel, *Historia de España* (dirigida por), Vol. 8, *Revolución burguesa, oligarquía y constitucionalismo: (1834-1923)*, Barcelona, Editorial Labor, 1981.

TUÑÓN DE LARRA, Manuel, *La España del siglo XIX*, Barcelona, Laia, 1981.

VICENS VIVES, Jaume, *Historia de España y América, social y económica, dirigida por, Los siglos XIX y XX. América Independiente*. Barcelona, Editorial Vicens Vives, Quinta reedición, 1985.

VILAR, Pierre, *L'Histoire de l'Espagne, Que sais-je?*, P.U.F., Paris, 1947.

LIVRE SUR L'HISTOIRE ET L'HISTOIRE CULTURELLE DE L'AMERIQUE LATINE

AVENEL, Henri *L'Amérique Latine*, Paris, May & Motteroz (Ancienne Maison Quantin), 1892.

BASAVE BENÍTEZ, Agustín, *México Mestizo*, México, Fondo de Cultura Económica, 2002.

BOLIVAR, Simón, *Cartas de Jamaica, in Escritos políticos*, Madrid, Alianza Editorial, 1990.

BOTANA, Natalio R; GALLO, Ezequiel, *De la República posible a la República verdadera (1880-1910)*, Biblioteca del Pensamiento Argentino, III, Espasa Calpe Argentina, Buenos Aires, 1997.

CHAUNU, Pierre, *Histoire de l'Amérique latine*, Paris, PUF, 2003.

CHEVALIER, François, *L'Amérique Latine de l'Indépendance à nos jours*, Paris, PUF, 1977.

FERNANDEZ DE OVIEDO, Gonzalo, *Sumario de la natural y general historia de las Indias*, Las Rozas (Madrid), Edición de Manuel Ballesteros Gaibrois, DASTIN, 2002.

FRANCO Jean, *Historia de la literatura hispanoamericana*, Barcelona, Ariel, 1993.

GARCÍA ICAZBALCETA, *Colección de documentos para la Historia de México*, México, Antigua Librería, 1858-1866.

GRANADOS GARCIA, Aimer *Debates sobre España: el hispanoamericanismo en México a fines del siglo XIX*, México, D.F.: El Colegio de México; Universidad Autónoma Metropolitana, Unidad Xochimilco, (2002)2005.

HALPERIN DONGHI, Tulio, *El espejo de la Historia*, Buenos Aires, Editorial Sudamericana, 1987. (Segunda edición en 1998).

HALPERÍN DONGHI, Tulio, *Historia contemporánea de América Latina*, Alianza Editorial, Madrid, 1986,

HENRÍQUEZ UREÑA, Pedro, *Historia de la cultura en la América Hispánica*, Fondo de Cultura Económica, México, 1947.

HENRIQUEZ UREÑA, Pedro, *La Utopía de América*, Caracas, Ed. Ayacucho, 1979.

HISTORIA GENERAL DE LAS RELACIONES EXTERIORES DE LA REPÚBLICA ARGENTINA, Instituto Iberoamérica y el Mundo, 2000. Disponible sur [http : //www.argentina-rree.com/8/8-016.htm](http://www.argentina-rree.com/8/8-016.htm)

HUMBOLDT Alexander von, *Cosmos : essai d'une description physique du Monde*, 3 vol., Paris, 1847-1864. Réédition: éditions Utz, Paris, 2000.

IRVING, Washington, *Vida y viajes de Cristóbal Colón*, Barcelona, Nauta, 2001.

IZARD, Miquel, *América Latina, Siglo XIX, Violencia, subdesarrollo y dependencia*, Madrid, Editorial Síntesis, 1990.

LAFUENTE, Antonio y SALÁ CATALÁ, José, *Ciencia colonial en América*, Madrid, Alianza, 1992.

LAS CASAS, Bartolomé de, *Historia de las Indias / Ahora por primera vez dada á luz por el marqués de la Fuensanta del Valle y D. José Sancho Rayón*, Madrid, M. Ginesta, 1875-1876.

LEMOGODEUC, Jean-Marie (coordinateur) ; BAREIRO SAGUIER, Rubén ; DELPRAT, François ; FRANCO, Jean ; PONCE, Néstor; *L'Amérique hispanique au XX^e siècle*, Paris, PUF, 1997.

LEMPERIERE Annick ; LOMME, Georges ; MARTINEZ, Frédéric ; ROLLAND, Denis; *L'Amérique Latine et les modèles européens*, Paris, L'Harmattan, 1998.

LÓPEZ DE GÓMARA, Francisco, *Historia general de las Indias*, Edition originale, Zaragoza, 1552-53, Edition moderne, Linkgua, Barcelona, 2004 et *La historia general de las Indias, y todo lo acaecido en ellas desde que se ganaron hasta ahora (1551) / compuesta por Francisco López de Gómara*, Fac-similé, Boriken Libros, San Juan, Porto Rico, 2001.

LÓPEZ DE GÓMARA, Francisco, *La Conquista de México*, Edición de José Luis de Rojas, Las Rozas (Madrid), Dastin, 2001.

LUCENA SALMORAL, Manuel; LYNCH John; MARTÍNEZ DÍAZ, Nelson; HAMNETT, Brian R.; KÖNIG, Hans-Joachim; ANDERLE, Adam; CARMAGNANI, Marcello; *Historia de Iberoamérica, Tomo III, Historia Contemporánea*, Sociedad Estatal de Ejecución de programas para el Quinto Centenario, Madrid, Ediciones Cátedra, 1998.

MARIÁTEGUI, José Carlos, *Siete ensayos de interpretación de la realidad peruana*, México D.F., Ediciones Era, 1998.

MARTÍ, José *Nuestra América*, Biblioteca Ayacucho, Barcelona, 1985.

MENÉNDEZ PELAYO, Marcelino, *Historia de la poesía hispano-americana / por el Dr. Don Marcelino Menéndez y Pelayo*, Madrid, Lib. de Victoriano Suárez, Est. Tip. de Fortanet, 1911-1913.

MONROE, James, *Seventh annual message to Congress*, 18-12-1823. Edition numérique disponible sur: [http : //www.yale.edu/lawweb/avalon/monroe.htm](http://www.yale.edu/lawweb/avalon/monroe.htm)

MOTOLINÍA, Toribio de, *Historia de los indios de la Nueva España / Fray Toribio de Benavente*; edición de Claudio Esteva Fabregat, Dastin, Las Rozas (Madrid), 2001.

O'GORMAN, Edmundo, *Dos concepciones de la tarea histórica, con motivo de idea del descubrimiento de América*. Imprenta Universitaria, México, 1955

O'GORMAN, Edmundo, *Fundamentos de la historia de América*, Imprenta Universitaria, México, 1942.

O'GORMAN, Edmundo, *La idea del descubrimiento de América. Historia de esa interpretación y crítica de sus fundamentos*. Ediciones del Cuarto Centenario de la Universidad de México, México, Imprenta Universitaria, 1951.

- O'GORMAN, Edmundo, *La invención de América. El universalismo de la cultura de Occidente*. México, Fondo de Cultura económica, 1958
- ORLANDO MELO, Jorge, *Historiografía colombiana: realidades y perspectivas*, Medellín, Editorial Marín Vieco, 1996.
- OROZCO Y BERRA, Manuel, *Diccionario universal de historia y de geografía*, México, Tip. de Rafael., Imp. de M. Andrade y Escalante, 1853-56.
- OVIEDO, José Miguel, *Historia de la literatura hispanoamericana, Vol.2, Del Romanticismo al Modernismo*, Madrid, Alianza Editorial, Alianza Editorial, 1997.
- PRESCOTT, William Hickling, *Historia de la conquista del Perú: con observaciones preliminares sobre la civilización de los incas / [traducido del inglés por Nemesio Fernández Cuesta]*, Buenos Aires, Schapiri, 1967.
- PRESCOTT, William, *Historia de la conquista de Méjico, con diez aguafuertes en colores originales de César Luengo...*, Madrid, Ediciones de Aguilera, D.L. 1991.
- PRESCOTT, William, *Historia de la conquista de Perú, traducción de Rafael Torres Pabón*, Boadilla del Monte (Madrid), A. Machado Libros, 2006.
- QUESADA CAMACHO, Juan Rafael, *América Latina: memoria e identidad: 1492-1992*, San José de Costa Rica, Editorial Respuesta, 1993.
- RAMA, Ángel, *La crítica de la cultura en América Latina*, Barcelona, Biblioteca Ayacucho, 1985.
- RAMA, Carlos M., *Historia de América Latina*, Barcelona, Editorial Bruguera, 1978.
- RODÓ, José Enrique, *Ariel*, Colección Austral, Madrid, Espasa calpe, 1991.
- ROEDER, Ralph, *Hacia el México moderno: Porfirio Díaz, Vol. I y II*, Fondo de Cultura Económica, 1995.
- ROJAS MIX, Miguel, *América imaginaria*, Barcelona, Editorial Lumen, 1992.
- SOLÍS, Antonio de, *Historia de la conquista de Méjico: población y progresos de la América septentrional conocida con el nombre de Nueva España / escrita por D. Antonio Solís*, Madrid, Imp. y lib. de Gaspar y Roig, 1851.
- TORRES CAICEDO, José María, *Ensayos biográficos y de crítica literaria sobre los principales publicistas, historiadores, poetas y literatos de la América Latina / por J. M. Torres Caicedo. Segunda serie*, Paris . Dramard-Baudry y Cia., 1868.
- UGARTE, Manuel, *La joven literatura hispanoamericana*, Armand Colin, Paris, 1906.
- USLAR PIETRI, Arturo, *La invención de América mestiza*, México, Fondo de Cultura Económica, 1996.
- VICENS VIVES, Jaume *Historia de España y América, social y económica dirigida por, Los siglos XIX y XX. América Independiente*, Barcelona, Editorial Vicens Vives, Quinta reedición, 1985.
- ZEAL Leopoldo, *En torno a una filosofía americana*, México, El Colegio de México, 1945.
- ZEAL Leopoldo *El pensamiento latinoamericano*, Ariel, Barcelona, 1976. Edition numérique de Liliana Jiménez Ramírez, Martha Patricia Reveles Arenas et Carlos Alberto Martínez López in *Antología del Ensayo Hispánico*, 2003, disponible sur: [http : //www.ensayistas.org/filosofos/mexico/zealpla/0-5.htm](http://www.ensayistas.org/filosofos/mexico/zealpla/0-5.htm)
- ZEAL Leopoldo, (Compilador), *El Descubrimiento de América y su sentido actual*, Colección Tierra Firme, Instituto Panamericano de Geografía e Historia, México, Fondo de Cultura Económica, 1989.

OUVRAGES DIVERS SUR L'HISTOIRE, L'HISTOIRE CULTURELLE ET L'HISTORIOGRAPHIE

ARON, Raymond, *Introduction à la philosophie de l'histoire*, Librairie Gallimard, Paris, 1948.

BELLO Andrés, *Modo de escribir la Historia*, El Araucano, Santiago de Chile, 1848. Edition numérique in *Antología del ensayo ibero e iberoamericano*, disponible sur: <http://www.ensayistas.org>

BERTRAND Michel ; MARIN Richar ; *Ecrire l'Histoire de l'Amérique latine - XIX^e-XX^e siècles (sous la direction de...)*, Paris, CNRS Editions, 2001.

BLOCH, Marc, *Apologie pour l'Histoire ou métier d'historien*, Cahier des Annales, 3, Paris, Librairie Armand Colin, 2^e édition, 1952. Disponible sur : http://classiques.uqac.ca/classiques/bloch_marc/apologie_histoire/apologie_histoire.html

CANCINO TRONCOSO, Hugo ; KLENGEL Suzanne ; LEONZO Nanci (Eds) ; *Nuevas perspectivas teóricas y metodológicas en la Historia intelectual de América Latina*, Madrid, Iberoamericana, Frankfurt am Main, Vervuert, 1999.

CHAUNU, Pierre, *La modernité, qu'est-ce que c'est? Introduction historique*, Conférence prononcée le 20 février 1996 à l'Eglise Réformée d'Auteuil.

DE CERTAU, Michel, *La escritura de la historia*, México, Universidad Iberoamericana, 1993.

GIRAULT, René, *Diplomatie européenne – Nations et impérialismes*, Petite Bibliothèque Payot,

GUTIÉRREZ GIRARDOT, Rafael, *El intelectual y la historia*, Caracas, Fondo Editorial La Nave Va. 2001.

HABERMAS, Jürgen. *El discurso Filosófico de la Modernidad*, Madrid, Editorial Taurus, 1989.

JERÓNIMO ROMERO, Saúl y RONZÓN, José, (coordinadores), *Reflexiones en torno a la historiografía contemporánea: objetos, fuentes y usos del pasado*, México, Universidad Autónoma Metropolitana, Azcapotzalco, 2002.

LASARTE VALCÁRCEL, Javier (coord.), *Territorios intelectuales – Pensamiento y cultura en América Latina*, Caracas, Fondo Editorial La Nave Va. 2001.

MORIN, Edgar *Science avec conscience*, Ed. Fayard, Paris, 1982.

O'GORMAN, Edmundo, *La historia: Apocalipsis y evangelio (meditación sobre la tarea y responsabilidad del historiador)* in *Historiología: Teoría y práctica*, México, UNAM, 1999.

ORTEGA y GASSET, José, *El tema de nuestro tiempo*, Madrid, Espasa Calpe, 2003.

PEREYRA, Carlos, y otros, *¿Historia, para qué?*, México, Siglo XXI, 2004.

RAMA, Ángel, *La ciudad letrada*, Hanover, Montevideo, Fundación Ángel Rama, 1985.

RENAN, Ernest, *Qu'est-ce qu'une nation? Conférence faite en Sorbonne, le 11 mars 1882*, Paris, Ed. Mille y Une Nuits, 1997.

ROMERO, José Luis, *Latinoamérica : Las ciudades y las ideas*, Buenos Aires, Siglo XXI, 1976.

SOUBEYROUX, Jacques (Dir.), *Rencontres et construction des identités : Espagne et Amérique latine*, Collection : GRIAS/CELEC, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2004

TOURAINÉ, Alain, *Crítica de la modernidad*, Madrid, Temas de hoy, 1993.

VILLORO, Luis, *El sentido de la Historia in Historia, ¿Para qué?*; México, Siglo XXI Editores, 2004

ZEA, Leopoldo, *América en la Historia*, Madrid, Editorial Revista de Occidente, 1970.

ANNEXES

PREMIERE PARTIE

ANNEXE I-1 : Juan Valera et la revue El Centenario

El centenario¹³⁶²

A la moda de las exposiciones sucedió, no hace mucho tiempo, la de los centenarios: algo como mundanas y populares apoteosis, culto y adoración de los héroes. Y hallándose esta moda en todo su auge, se nos vino encima el año 1892, y con él un grandísimo empeño, en la peor ocasión que pudiera imaginarse y temerse.

Van a cumplirse cuatro siglos desde que se descubrió el Nuevo Mundo, acontecimiento de tal magnitud, que no hay en la historia de nuestro linaje otro mayor en lo meramente humano; no hay acaso otro mayor, salvo la teofanía del Sinaí y el suplicio redentor del Gólgota.

¿Cómo no ha de celebrar España este cuarto centenario que celebrarán a porfía las nuevas naciones de América, y sin duda Italia, patria del atrevido e inspirado piloto que se abrió camino por el Atlántico para que el vaticinio de Séneca se cumpliera, se agrandase el concepto de las cosas creadas y se llegase al fin, no por conjeturas y especulaciones, sino por experiencia, a conocer la extensión, la forma y la repartición exacta en continentes, islas y mares, del planeta en que vivimos?

La ocasión, con todo, no podía ser, como queda dicho, menos propicia para nosotros. Ciertamente que España, mirado sin pasión y en absoluto el estado en que hoy se encuentra, no es menos rica que en ninguna otra edad ni tiene motivo para sentirse humillada; pero la comparación y el espectáculo de cuanto la rodea hacen que se abata y hasta que desespere.

Otros países de Europa han subido a tal grado de prosperidad merced al trabajo, a las artes útiles y mecánicas y al ahorro de sus habitantes, que los españoles vienen a quedar muy por bajo, cuando ahora más que nunca el poder depende del haber, porque las armas ofensivas y defensivas por mar y por tierra cuestan sumas enormes, y porque se aperciben, sustentan y organizan millones de soldados, con los cuales se amenazan de continuo unos pueblos a otros, gastando todos en tamaños alardes y fieros no escasa porción de lo que producen en las provechosas faenas del comercio, de la agricultura y de la industria. Y no vale decir, como dicen los prohombres que alternativamente gobiernan a España, que nosotros, en cualquier contienda que ocurra, debemos permanecer neutrales, sin buscar aventuras ni conquistas y sin aspirar a que nuestra espada se ponga en la balanza donde las grandes potencias ponderen de nuevo, el día menos pensado, los títulos y últimas razones que tienen que alegar para el predominio o la hegemonía. [948]

Aunque nuestra patria no anhele desquite ni medro; aunque tenga firme propósito de conservar la actitud más desinteresada y pacífica, si para conservarla hemos de mantener un gran ejército y todos los aprestos y municiones que en el día se usan, resultará que, sin ganas de combatir, sin ambición y sin enojo, y sin esperar ni engrandecimiento ni gloria, tendremos que hacer sacrificios ruinosos para un pueblo tan pobre y tan castigado como el nuestro por todo género de calamidades, y tal vez, después de tan costosas precauciones para conservar la neutralidad, tendrá ésta que romperse por circunstancias imprevistas, yéndonos a deshora, sin alianzas, sin apoyo, sin plan, sin previo concierto con nadie, del lado de quien menos nos convenga, y exponiéndonos a que nuestra forzosa cooperación sea mal agradecida y peor pagada.

Con el perverso humor que infunden estas consideraciones, y aturridos por el clamor general pidiendo economías, que no se harán si no nos resignamos a quedar inermes, nos ha sorprendido el glorioso centenario.

Aquella antigua jactanciosa soberbia de que nos acusaban en Francia, apellidándola morgue o rodomontade, y en Portugal fanfarricie, ha venido a trocarse en la humildad más ridícula. No pocos españoles

¹³⁶² JUAN VALERA, *El Centenario, Obras completas*, Vol. III, Madrid, Aguilar, 1958, p. 947-956.

han llegado a creer, no ya que estamos caídos, sino que jamás fuimos merecedores de elevarnos, siendo causa de nuestro efímero encumbramiento un conjunto de casos fortuitos y no el valor, el ingenio y la constancia.

De la aceptación resignada de cuanto el desdén o el odio ha hecho decir contra nosotros en tierras extrañas, nace, sin duda, la indiferencia general, que no podemos menos de notar, y que no queremos disimular, con que se mira el centenario, ya cercano, en que ha de conmemorarse el hecho importantísimo que abre en la Historia Universal nueva era y es el mayor de nuestros triunfos pasados.

Sin duda que hemos abusado del recuerdo de dichos triunfos hablando a cada paso, y no siempre con motivo, del sol que no se ponía en nuestro territorio, de Lepanto, de Otumba, de San Quintín y de Pavía; pero la repetida e inoportuna exhibición de nuestras póstumas grandezas no justifica la frialdad y el despego con que las miramos hoy, cuando viene tan a propósito el ensalzarlas.

Hoy es distinguido, es elegante, es liberal, se mira como prueba de singularísima ilustración en no pocos españoles, el desdeñar a su patria y el afirmar que si alguna vez fue poderosa y grande, lo debió a enlaces regios y a momentáneos y no merecidos caprichos de la ciega Fortuna. Y como no basta citar el testimonio contrario de autores católicos o de españoles, retrógrados y oscurantistas, que ignoran o aborrecen la cultura y la vida europeas, queremos citar aquí al príncipe quizá de los historiadores de este siglo, inglés, protestante por religión oficial, y positivista de hecho, el cual impugna elocuentemente tan mala opinión, diciendo en nuestra alabanza lo que ningún español se atrevería a decir hoy por miedo de que le tildasen de presuntuoso y de poco versado en las flamantes filosofías de la Historia, compuestas para regalo y deleite de la vanidad de otras naciones, ajando la nuestra con el aserto, más o menos explícito, de que España, por su Inquisición y su intolerante fanatismo, ha sido rémora y obstáculo del progreso humano.

«La supremacía -dice- que España tenía en Europa era debida a su indisputable superioridad en todas las artes de la guerra y de la política. El carácter que Virgilio atribuye a sus compatriotas podían apropiárselo los graves y altivos caudillos y magnates que rodeaban el trono de Fernando el Católico y de sus inmediatos sucesores. El arte mayestático, el regere imperio populos, no fue mejor entendido por los romanos en los más brillantes días de su República, que por Gonzalo, Cisneros, Cortés y Alba. La destreza de los diplomáticos españoles era admirada en toda Europa. El nombre de Gondomar se recuerda aún en Inglaterra. La nación soberana no tenía rival en ninguna clase de combates. La impetuosa Caballería de Francia y la apretada falange de los suizos flaqueaban por igual al ponerse frente a frente de la Infantería española. Y en las guerras del Nuevo Mundo, donde se requería en el general algo diverso de la estrategia ordinaria y en el soldado algo diverso [949] de la ordinaria disciplina, para contrarrestar con insólitas mañas y trazas la táctica variable de un enemigo bárbaro, los aventureros españoles, salidos de entre el pueblo, desplegaron una fertilidad de recursos y un talento para la negociación y para el mando, de que apenas ofrece otro ejemplo la Historia.»

Halla luego Macaulay que el español de entonces era, con respecto al italiano, lo que el romano, en los días de la grandeza de Roma, era con respecto al griego. Y supone que, a más del principado, pasó de Italia a España no poco del magisterio, como había pasado en la antigüedad de Grecia a Italia, maestra de las gentes. Pudo repetirse lo de Horacio: *Capta ferum victorem cepit*. Y así, en ninguna sociedad moderna, ni en Inglaterra durante el reinado de Isabel, hubo tan gran número de hombres eminentes, a par que en letras en toda empresa de vida activa, como en España durante el siglo XVI.

Y citando frases de un compatriota suyo del tiempo de María Tudor, nos representa el asombro con que los ingleses miraban entonces a los españoles, fingiéndoselos a manera de demonios, si horriblemente malévolos, aún más poderosos y sagaces, porque refrenaban sus ímpetus con astuta prudencia, y se amoldaban a la condición de los hombres cuya voluntad querían ganar, para sujetarlos después a su opresora tiranía; en todo lo cual sobrepujaban a las demás naciones de la Tierra. «No de otra suerte -concluye- se expresaría Arminio al hablar de los romanos, o, en nuestra época, un personaje del Indostán al hablar de los ingleses; propio lenguaje de todo sujeto a quien inflama la ira y a quien, los que aborrece, acobardan, obligándole a sentir con dolor su superioridad de ellos, no sólo en poder, sino en inteligencia.»

Si el lord entusiasta no peca de exagerado, y si prescindimos de aquello con que el rencor y la envidia denigraban a los españoles, así eran éstos cuando un extranjero oscuro y menesteroso vino a solicitar de sus reyes empeñados entonces en empresa costosísima y llena de peligros, que acometiesen otra, tan inaudita y ardua que los gobiernos de varias naciones la habían ya reprobado y desechado por irrealizable.

Al considerarlo bien, no se extraña que tardase Colón en conseguir lo que anhelaba; antes sorprendería y pasmaría que hallase, como, halló, tantos valedores si no se tuviesen en cuenta el despejado espíritu, el ánimo valiente y la noble ambición de los españoles de aquella Era. El apoyo que al piloto genovés dieron Luis de Santángel, fray Diego de Deza, Juan Cabrero, el gran cardenal Mendoza, los padres de la Rábida y los Pinzones, sin disminuir en nada la gloria de la Reina Católica, por su fe y por su inspirada confianza, concurren a demostrar que España era digna de llevar a cabo la hazaña maravillosa y estaba llamada por el Destino, la Providencia o por la ley que dirige a la Humanidad en su progreso, a ensanchar los límites del mundo conocido y a completarlo para el hombre, abriendo vías nunca holladas y explorando inmenso campo, fértil y virgen, por donde se dilataran triunfantes el audaz linaje de Jafet y la civilización de Europa.

Lo cual no fue inspiración del momento, ni del todo impremeditada ventura, ni suceso aislado y sin antecedentes, sino punto en una línea, grado en una escala y centro culminante en el desarrollo y acción de una epopeya, empezada y seguida por los portugueses desde principios de aquel siglo, para disipar la oscuridad y ahuyentar los fantasmas y monstruos que el miedo y la ignorancia habían engendrado en el Mar Tenebroso, y llegar, surcándolo, a las claras regiones de la Aurora, en que están las islas de las especias aromáticas y hay golfos donde las perlas se cuajan, y montañas donde se crían los diamantes, y ríos que arrastran oro en sus arenas.

Los portugueses, con tenaz perseverancia, andaban procurando llegar allí, y, gracias a los estudios y esfuerzos de Jaime el Mallorquín, del infante don Enrique, de Ayres Tinoco, de Gil Eannes y de Bartolomé Días, habían ido ya hasta el extremo austral de África y habían doblado el cabo, que el príncipe Perfecto llamó de Buena Esperanza, cuando Colón presupuso la redondez de la Tierra y, con el auxilio de los españoles, buscó camino más corto y directo para llegar a la India y al Cathay, y halló tierras desconocidas que creyó [950] ser las últimas del rico y luminoso Oriente que los portugueses buscaban.

El jubiloso aplauso de los sabios de Europa, la aclamación entusiasta de los pueblos, la marcha triunfal del gran marino, cuando al volver de su primer viaje fue de Palos a Barcelona, y el lauro incruento con que los reyes de Aragón y de Castilla ciñeron sus sienes, es lo que principalmente nos incumbe recordar en el presente centenario. Pero en tal poema no es posible atender a uno solo de sus cantos, aunque sea el más interesante. Todo él está enlazado en la magnífica unidad de su conjunto. La despertada emulación de los portugueses movió a Vasco de Gama y le hizo llegar a Calicut; y los castellanos, siguiendo en el empeño de completar el conocimiento del globo, revelaron a los hombres toda su grandeza, hicieron visible el gran continente que se interpone entre el Atlántico y el Pacífico, tomaron posesión con Balboa de este nuevo mar, y, por último, con el portugués Magallanes, llevaron el estandarte de Castilla hasta el punto, en realidad mucho más de doblemente remoto, adonde Colón imaginó haber llegado. En la maravillosa acción de este poema, que desde 1492 y en lo esencial apenas dura treinta años, figura muchedumbre de héroes, como Ojeda, Juan de la Cosa, Cortés, Jiménez de Quesada, Alburquerque, Castro, Pizarro, Orellana y Elcano, el cual lo termina gloriosamente, al aportar a Sanlúcar, en la nave Victoria, el día 7 de septiembre de 1522, después de haber, por la primera vez, circunnavegado el planeta.

Al retraer todo esto a nuestra memoria, siente el amor propio nacional honda satisfacción y se experimenta algún consuelo para los apuros con que hoy vivimos; mas no por eso los apuros son menores, sino que se aumentan y se ven con claridad más ominosa.

Cuando, en cierto famoso libro que siendo España preponderante, escribió un fraile napolitano para dar consejos al rey a fin de que fundase la monarquía universal, leemos, por ejemplo, que era *admiratione dignum quo modo consumatur tanta divitiarum vis sine ullo emolumento, et cum videamus regem fere perpetuo inopia laborare*, nos inclinamos a reconocer la constante incapacidad para el arreglo de la hacienda de que adolecemos hace siglos, aunque en el día aflija más, porque tiene la gente menos fe y menos paciencia y porque la necesidad del dinero es mayor para todo. Y sube de punto la aflicción si, contemplando la ingente fuerza creadora de riqueza que desenvuelven otros pueblos, hallamos mezquina e inhábil en nosotros la virtud que la crea. Así, al pensar en la soberbia esplendidez con que los Estados Unidos se preparan a celebrar el cuarto centenario del descubrimiento de América, se contrista y se amilana el espíritu por la escasa cantidad de que en España se dispone para las solemnidades y pompas que deben conmemorarlo.

La dichosa y brillante metrópoli del noroeste de la gran República, asentada en la margen occidental del lago Michigan, cuyas aguas la riegan y abastecen, subiendo, filtradas y absorbidas, por artificio humano, a una torre de ciento sesenta pies de altura, para derramarse y distribuirse luego en la población; la rival de Nueva York en industria y comercio, cruzada por ríos y canales donde se reflejan mil monumentos y palacios, circundada de frondosos jardines, sotos, extensos parques y deliciosas quintas, y centro de cien líneas férreas, quiere y va a lucirse, pasmando al mundo con sus fiestas en honor de Colón y de su hazaña.

¿Qué lujo, qué grandeza puede preverse que allí no se despliegue, si se mide la potencia de aquella ciudad, miserable aldea aún en 1833, cuando construyó su primera casa de ladrillo, abrasada luego en 1871 en voraz incendio, que consumió por valor de doscientos millones de duros, y renacida a poco, como el fénix de sus cenizas, más gloriosa y opulenta que antes?

Las maravillas de la última reciente Exposición de París serán, sin duda, sobrepujadas y eclipsadas en Chicago. Millares de obreros trabajan en levantar multitud de edificios en los dilatados y hermosos parques del lago y de Jackson. Se están gastando millones de duros. La agricultura, la horticultura, la arboricultura, la electricidad, las bellas artes, las artes mecánicas, la pescadería y hasta la lechería, tendrán sendos palacios. El de los transportes será tan colosal que medirá doscientos [951] pies de ancho y mil ciento de largo. Le dará digna y portentosa entrada la ya célebre Puerta de Oro. Brillarán allí en competencia, sobre muchos kilómetros cuadrados, todos los géneros y estilos de arquitectura: agujas góticas, obeliscos egipcios, columnas grecorromanas y cúpulas gigantescas, que se elevarán cerca de doscientos pies sobre el terreno.

Al recibir estas noticias y al vislumbrar por ellas el esplendor que tendrán las fiestas de la ciudad del Illinois, no pudimos menos de asustarnos; pero España no debe arredrarse; España necesita, hasta donde alcancen sus fuerzas, celebrar también el cuarto término secular del grande acontecimiento.

Así lo comprendió el Gabinete que presidía Sagasta, y, por medio del entusiasta ministro don Segismundo Moret, creó una Junta para que preparase y dirigiese las fiestas del Centenario. El ilustre duque de Veragua, descendiente del egregio descubridor, tuvo la inmediata presidencia de esta Junta e hizo cuanto pudo, con laudable actividad, discreción y patriotismo, para que saliésemos airoso de nuestro ineludible y difícil empeño. Retirado después el duque, a causa tal vez de su quebrantada salud, y habiendo subido al Poder el señor Cánovas, creó ésta nueva Junta, de menor número de personas; y presidiéndola, se emplea, con afán y tino, en el mismo propósito. Varias corporaciones, oficiales y populares, le prestan generoso auxilio, y todo nos induce a esperar que la combinación de tantos esfuerzos logre al cabo éxito satisfactorio.

No habrá centenares de flamantes palacios, como a orillas del lago Michigan; pero se erigirán hermosos monumentos en la Habana, en Granada, en Palos y quizá en Valladolid. Tendremos certámenes para premiar composiciones en verso y prosa; construiremos tal vez la carabela Santa María; la Academia de la Historia publicará bibliografías y documentos colombinos; reuniremos varios congresos científicos; y si no abriremos Exposición Universal de todas las industrias, la habrá de Bellas Artes, donde confiamos en que darán gloria a España nuestros pintores y escultores.

Más digna de atención aún será la Exposición americana precolombina que se prepara. Si las repúblicas de nuestra lengua y sangre acuden con tiempo a enviarnos lo que prometen, se formará por dicha Exposición el más cumplido concepto de las artes, cultura, saber, religiones y costumbres de los habitantes del Yucatán y del Anáhuac, de los chibchas de Bogotá y de los mil pueblos que vivían bajo el dominio de los incas.

Por último, y esto podrá ser lo más curioso, rico y bello, habrá una Exposición histórica de objetos de arte, armas, joyas y demás productos de la industria, en toda Europa y particularmente en Portugal y en España, durante más de un siglo, en que se realizaron el descubrimiento, la colonización y la conquista de las nuevas regiones transatlánticas. En esta Exposición acaso rayemos, por diverso medio, a la misma altura que alcance la que habrá a orillas del lago Michigan. Todo depende de que los prelados y cabildos de nuestras catedrales desechen desconfianzas y escrúpulos infundados y se presten a mandar a la Exposición los primorosos e inestimables tesoros que celosamente custodian. España, que pudo, en aquella edad, crearse el pueblo de Dios, con la vocación de extender su nombre y su ley por la Tierra, que ella misma se diría que había agrandado, y con la misión providencial de mantener al propio tiempo en Europa los principios y doctrinas que informaron la civilización grecolatina o cristiana y conservaron su unidad durante mil quinientos años, consagraba entonces en

los altares, para servicio, gala y ornato de las iglesias, cuanto poseía de más precio por lo exquisito y costoso de la materia y por la delicada e ingeniosa perfección del trabajo.

Para la Iglesia católica el centenario es más que para nadie renovado triunfo, a cuya magnificencia debe contribuir luciendo sus galas y ostentando sus dijes. Muchas más almas ganó la Iglesia por Colón que perdió por Lutero. Colón hizo surgir para la Iglesia, como del seno de los mares, el magno anfiteatro donde combatieron con gloria tantos valerosos y santos atletas de la fe, vertiendo por ella su sangre, y donde tantos varones piadosos obraron portentos de caridad, se sobrepusieron [952] en valor, sufrimiento y constancia a los más firmes guerreros y difundieron el bálsamo del consuelo y de la esperanza en aquel siglo de costumbres duras y crueles. Así descollaron, entre mil, un San Francisco Solano, un San Luis Beltrán, un Motolinia, un Bartolomé de las Casas, protector de los indios, y un Alonso de Sandoval y un Pedro Claver, esclavos de los esclavos negros que venían de África, a quienes cuidaban, evangelizaban y amaban como hermanos, y a quienes amparaban y defendían como a los hijos de sus misericordiosas entrañas.

El genio ibérico, en la admirable expansión de sus bríos, para la cual juzgó estrecho el mundo antiguo, y buscó y halló otro nuevo, por donde llevar triunfante la Cruz de Cristo con las artes de Europa, suscitó a este fin muchos fervorosos campeones; pero fuerza es confesar que a todos se adelantaron tal vez los discípulos y sucesores de aquel Ignacio de Loyola, de quien dice el historiador inglés ya citado que en la gran reacción católica tuvo la misma parte que Lutero en el gran movimiento protestante. La Compañía de Jesús, no contenta con sacar vencedor en Trento el libre albedrío humano y con educar a los europeos, estrechando el pacto de alianza entre las ciencias, las letras y la ortodoxia, invadió los países que habían descubierto los más audaces navegantes; bajó, para consolar a los trabajadores, al fondo de las minas del Perú; fue a Guinea, y vivió en Cartagena de Indias para aliviar la suerte de los esclavos negros, cruzó nevadas serranías, selvas y paramos; realizó utopías ideales o renovó pasmosas Salentos, y aportó a islas remotas y a comarcas inhospitables, convirtiendo infieles y reduciéndolos a vivir político, donde la curiosidad o la codicia no habían penetrado aún, y predicando y discutiendo en idiomas de que nadie del occidente de Europa había oído palabra.

El cuarto centenario, que vamos a celebrar, refresca y reverdece todos estos lauros y evoca en cifra y resumen mil y mil gloriosos recuerdos de la Iglesia católica de España. Justo y conveniente es, pues, que sus prelados concurren al esplendor de la solemnidad, enviando a la Exposición las riquezas artísticas que poseen. Esperamos que no han de ocultarlas sub modio, sino que han de colocarlas super candelabrum, sin que nadie lo achaque a vanidad mundana, antes bien, lo atribuyan todos a que se interpreta con rectitud la sentencia del Soberano Maestro y se aspira a que los hombres glorifiquen a Dios al ver obras tan bellas y ricas.

De todos modos, no desfallece nuestra esperanza, ni nos abandona el convencimiento de que será brillante la Exposición retrospectiva. Y asimismo creemos que las demás fiestas, ceremonias y regocijos públicos que se disponen han de ser dignos del objeto y verdaderamente memorables.

Para dar noticia de ellos, describirlos y conservar por escrito su recuerdo, en un libro que dure, la Junta directiva nos ha confiado el difícil encargo de redactar y publicar la presente Revista Ilustrada.

Si hemos de salir airoso del compromiso, menester será que nos preste poderoso auxilio el talento de nuestros dibujantes, los cuales, por medio de los varios procedimientos que el arte tiene ahora, representarán con fidelidad y buen gusto, y multiplicarán en estampa, las más importantes escenas a que dé ocasión el centenario: las estatuas y columnas que se están erigiendo; los edificios que se construyen o restauran; las medallas que van a acuñarse; los más preciosos documentos de la edad que se recuerda; la multitud de joyas, armas, vasos, ídolos, vestimentas antiguas, cuadros, esculturas, instrumentos y muebles que se expongan; y los retratos, ya de algunos ínclitos varones, cuya gloria va a conmemorarse, ya de aquellas personas de viso y valer que intervengan en la conmemoración, la dirijan o contribuyan a hacerla más lucida.

Como en nuestra revista hemos de narrar la historia del centenario, desde que se decretó oficialmente su celebración hasta que ésta termine, procuraremos hacerlo con claridad y concisión, insertando, además, a modo de documentos justificativos, las disposiciones que a dicho asunto se refieran, ora del Gobierno de su majestad la reina regente, ora de la Junta directiva.

Ya se echa de menos, tanto por los extranjeros que desean acudir a España como por los representantes de las [953] monarquías y repúblicas acreditadas en esta corte, un programa oficial de las fiestas y solemnidades. Se anhela saber con exactitud si éstas empezarán en Huelva, el día 3 de agosto, con la apertura del Congreso de

Americanistas en el restaurado convento de La Rábida, con botar al agua la renovada carabela Santa María y con la inauguración de la columna que recuerde el embarque de Colón y de sus compañeros al emprender el primer viaje; si, dominado el cisma que, según parece, divide hoy a los orientalistas, celebrarán éstos un Congreso, cuyas sesiones sean sucesivamente en el Alcázar de Sevilla, en la Mezquita de Córdoba y en la Alhambra de Granada, que tal vez se ilumine con luz eléctrica; cuando será la inauguración de la estatua de Isabel la Católica, que ha de erigirse en la poética ciudad, regia residencia que fue de los nazaristas; si con motivos tan faustos irán a Andalucía la reina regente y su augusto hijo, y, por último, si será el 12 de octubre el día en que las exposiciones se abran y que pompas y ceremonias han de acompañar y seguir a este acto.

No siendo aún posible redactar y publicar el programa, conviene refrenar la impaciencia, confiando en que pronto se publicará, y en que, salvo alguna leve alteración, será como lo prevemos.

Además de la historia y descripción de todo lo relativo al centenario, es nuestro intento que sea la revista a modo de álbum, donde notables escritores portugueses hispanoamericanos y españoles den muestras de su ingenio y saber en artículos, variados y amenos, que divulguen el conocimiento de las hazañas y empresas que van a celebrarse en lo cual, aunque no logremos revelar misterios, desentrañar reconditeces, añadir noticias peregrinas a lo que se sabe y cambiar, como no sea en menudencias, lo que es tenido por verdad histórica, todavía podremos hacer popular cuanto por esta verdad se atestigua, realzando en la mente del público de hoy su sublimidad trascendente.

Aunque ésta fue desde luego, comprendida y celebrada por las personas pensadoras e instruidas en Italia, en Francia, en Alemania y en más distantes países; aunque Alejandro VI dividió, desde 1493, entre portugueses y castellanos, el mundo ensanchado por ellos, y aunque Pomponio Leto lloró de júbilo y Pedro Mártir escribió la *Oceánica* que leían con entusiasmo los Medicis en el Vaticano, todavía no hubo de entenderse bien, desde el principio, el descubrimiento de Colón por la generalidad de los hombres. Los sucesos extraordinarios se precipitaron con tal rapidez desde la primera vuelta del genovés hasta la de Elcano, que apenas hubo tiempo, no ya de reflexionar sobre todo, pero ni de tener de ello clara noticia.

La expresión enfática de Nuevo Mundo, con que no tardaron en ser designadas las tierras recién descubiertas, prueba la importancia que pronto se le dio; pero la misma novedad del caso y el olvido o la carencia de precedentes se oponían a su completa comprensión inmediata por el vulgo. Se habían olvidado o no habían tenido resonancia, ni consecuencia, los viajes al continente que descubrió Colón: de San Brendán, en el siglo VI; de San Vigil, en el VIII, y del escandinavo Leif, hijo de Erico el Rojo, en el X. Además, antes que hollasen y conquistasen Cortés y Pizarro los imperios de Moctezuma y de Atahualpa, las llamadas islas occidentales aparecían, si bien fértiles, harto incultas y selváticas, donde no había y fue menester llevar el trigo, el toro y el caballo, el lino y la seda.

De aquí que las conquistas de los portugueses en la India oriental eclipsasen, por algún tiempo, el esplendor de las de Castilla. Los triunfos de Alburquerque refrenaban o atajaban el ímpetu con que los turcos se iban enseñoreando de Asia, destruían el poder mercantil de Venecia y daban a Portugal desde Adén y Ormuz, el dominio en el golfo Pérsico y en el mar Eritreo, y el poder de amenazar o de imponer tributos a Arabia, a Egipto y a Etiopía. Portugal se extendía, además por la costa de Malabar salvaba el cabo Comorín, pasaba más allá de Taprobana y esperaba ya penetrar en el misterioso Imperio de los Seras. Su espantable buen éxito hacía aún mayor la impresión en los ánimos, porque ponía a los europeos en inmediato contacto con famosas, grandes y antiguas civilizaciones y despertaba el recuerdo, eclipsándolo con la comparación, de las fabulosas [954] empresas de Osiris y de Baco de los viajes marítimos de las flotas de Salomón y de Hirán, rey de Tiro, y de la expedición gloriosa del macedón Alejandro.

¿Quién había de pensar en las islas y tierra firme del Océano, habitadas por oscuros y pobres salvajes, sin nombre en la Historia, y tomándolo por casualidad de un aventurero cualquiera, cuando Tristán de Acuña entró en Roma, en espléndido triunfo, como embajador del rey don Manuel el Dichoso?

Figuraban en la pompa corceles árabes y persas ricamente enjaezados, una onza domesticada varias alimañas feroces y un elefante soberbio, como desde el tiempo de los emperadores gentiles no se había visto en la Ciudad Eterna, el cual, haciendo hisopo de la trompa, rociaba con aromáticas esencias a la apiñada y absorta muchedumbre. Cubierto de perlas y diamantes, cercado de orientales siervos y de gallardos pajes, y realizando el

sueño del vate Mantuano cuando vio a César ser recibido en el cielo, *spoliis Orientis onustum*, Tristán de Acuña ofrecía al elegante León X almizcle, incienso, canela y clavo, porcelana y seda, y todos los tesoros y regalos de los palacios del Aurora, entrados a saco por los portugueses.

Pronto, sin embargo, se penetró el vulgo, en todas partes, de lo mucho que América importaba y valía, y la indiferencia primera, si en realidad la hubo, se trocó en odio y en envidia. Ya en guerra, ya en plena paz con España, los gobiernos de las naciones más cultas entonces consintieron y excitaron a los piratas y filibusteros para que saqueasen, quemasen y destruyesen nuestras colonias. Y Roberto Bahal Francisco Drake, Juan Morgan, Bolmen, Guateral y cien otros cometieron innumerables actos de crueldad, violencia y rapiña. Ni fueron más benignos y humanos los pocos aventureros no españoles que al servicio de España militaron contra los infelices indios de América. Juan Alfínger, por ejemplo, hizo, con su bárbara fiereza, buenos y piadosos a los más brutales tiranos.

Concedamos que todo fue culpa de aquella edad, en que la filantropía, de que hoy se hace gala aunque no se sienta, aún no estaba muy en uso. Pero es insufrible, si no se toma a risa, que en nombre de filantropías, ternuras y tolerancias, desusadas y hasta desconocidas antes, se nos acuse, se nos condene y se nos maldiga como a los más crueles fanáticos.

Aun siglos después de haber perdido nuestro predominio en Europa, y no pocos años después de perdido en América nuestro Imperio, persiste el rencor contra nosotros, y ni caídos se nos perdona. Guizot asegura que puede escribirse sin mentarnos, la historia de la civilización; Buckle, en un libro ingeniosa y eruditamente disparatado, afirma que los frecuentes terremotos que hay en España nos hacen harto temerosos de Dios y, por consiguiente, malvados e incapaces; y Draper dice que, a fin de que los hombres no se vuelvan ateos y reconozcan que hay justicia divina, el Cielo ha dispuesto que sea España, desolada y pobre entre prosperas y florecientes naciones como un horrible esqueleto entre seres vivos y sanos; todo ello para ejemplar castigo de nuestra barbarie en haber destruido dos o tres civilizaciones, y entre ellas la de los indígenas de América, que era superior a la nuestra.

Claro está que nosotros debemos despreciar tales vituperios y mirarlos como broma de sabios, desabridos a veces y biliosos; pero no podemos menos de proclamar, en nombre del sentido común, que todavía, aunque nada más hubiéramos hecho que descubrir el Nuevo Mundo, colonizarlo y fundar estados en él, hubiéramos trabajado como pocos otros pueblos por la civilización material y espiritual y por todo progreso, así en acción como en teoría. Sin explorar y conocer la forma y extensión de la Tierra, la mirada escrutadora del hombre no se hubiera lanzado con tino en la inmensa amplitud del éter, no hubiera sondado sus abismos y no hubiera aprendido allí las leyes que marcan el curso de los astros y el sistema del Universo. Nuestros navegantes y cosmógrafos son los precursores de Galileo, de Copérnico, de Newton y de Keplero. Sin el conocimiento práctico adquirido y transmitido por los españoles de selvas y ríos, de montes y cavernas, y de extrañas e inauditas faunas y floras, Buffon, Cuvier, Linneo, Lyell y Humboldt, no hubieran aparecido tan [955] pronto. Nuestro estudio de mil diversos y exóticos idiomas y de antes ignoradas razas humanas prestó asunto y principal fundamento a la ciencia del lenguaje y a la etnografía. Y la curiosidad científica, armada de estas nuevas ciencias, como el astrónomo del telescopio, columbró los remotísimos casos pasados y, sumergiéndose en la noche de los tiempos, hizo surgir en los embelesados espíritus emigraciones de razas, hazañas de héroes, florecimiento y caída de olvidados imperios, religiones, poemas y códigos, y serie larga de monarcas y dinastías, que duplicaban acaso el contenido de la Historia, al remontarse a sus orígenes.

A nueva edad de más extenso y alto saber llegó el mundo por el hecho que ahora celebramos; pero yerran igualmente así los que lamentan como los que aplauden la caída de la fe y el entronizamiento de la razón desde entonces. Lo esencial de cuanto vemos sigue tan ignorado como siempre. Elifaz y Zofar atormentan aún a todo Job con sus cuestiones; la Esfinge propone a Edipo temerosos enigmas; y nos habla Isis sin levantar el velo que la cubre. Con vigilante obsesión nos rodea el misterio. Lo sobrenatural y lo incomprensible nos penetran y poseen. Cuanto hemos explorado en la Tierra y en el Cielo, nada es en comparación de lo que no se explorará nunca. Y más clara y patente que en las profundidades etéreas se nos revela lo infinito en el abismo del alma. Aunque lo afirme el vate desesperado y ateo, es falso, por fortuna, que conocemos ya el indigno misterio y que la ciencia achica nuestra idea del Universo y del hombre, en vez de agrandarla.

Conviene sanar de esta ruin manía, de esta filoxera mental que deprime a los españoles. Si es probable que antiguos misticismos y elevaciones religiosas y poéticas concurrieron a nuestra perdición, más seguro es que la carencia de conatos y aspiraciones a lo ideal nos trae hoy tan desmedrados. Sólo calificamos de sensatez lo apocado, lo rastrero y lo corto de miras. Apenas se tiene por ciencia de gobierno otra que no sea la de la Hacienda, si tal ciencia existe y merece nombre de ciencia, cuando suele ser garantía de que alguien puede saberla y hasta prueba de que alguien la sabe el que ese alguien no sepa absolutamente nada de ninguna otra cosa, ni humana ni divina.

Nadie podrá decir que no sea modelo de positivismo y que no esté curtido en la crematística el pueblo que el año que viene continuará la celebración del centenario. Y, con todo, ese pueblo es confiado y está lleno de sublimes esperanzas, que al menos, mientras duran y no se desvanecen, elevan los corazones y apaciblemente los deleitan.

La Exposición y las solemnidades colombinas de Chicago van a adquirir superior realce y encanto, merced a un Congreso o Concilio ecuménico, secular y enciclopédico, para lo cual los señores Bonney, presidente; Brián, vicepresidente, y Butterworth, secretario, convocan y convidan a casi todos los sabios y semisabios de la Tierra. Habrá también Congreso o Concilio de mujeres doctas, que a veces deliberarán aparte, y a veces reunidas con los hombres, ya en promiscuas comisiones bisexuales, ya en Concilio pleno. Seis meses durarán las sesiones, y no quedará ramo del saber que en ellas no se trate y dilucide, a fin de que se logren, entre otros bienhechores propósitos, la fraternidad de los pueblos, la resolución de los problemas económicos y sociales, la supresión o disminución del pauperismo, de la locura y del crimen; el aumento de la prosperidad y de la virtud, y la sustitución de la guerra por arbitraje venerando que realice la paz perpetua.

Aunque dudemos del buen éxito, ¿cómo negar el aplauso a tan grandiosos planes? Derecho tiene a concebirlos y a proyectarlos, en su fundado engreimiento y juvenil arrogancia, el pueblo generosísimo que derramó con profusión su sangre y sus tesoros para romper las cadenas de millones de esclavos, que merece que se diga de él lo que el vate helénico cantó del hijo de Maya: que nació con la aurora y al mediodía inventó y pulsó la cítara y robó a Júpiter el rayo; que infundió en la materia su espíritu activo e ingenioso, por medio de mil mecanismos sutiles, y que, apoderándose de las cósmicas energías ocultas, inútiles antes para el hombre, las tomó a su servicio y las transformó en luz y en movimiento, y en conductor alado que presta ubicuidad a la escritura, al sonido y al habla. [956]

Confesemos con humildad que España, en su postración de ahora, no debe soñar nada que ni remotamente se asemeje a tales arrestos y bizarrías. Pero la celebración del centenario, ¿ha de ser flor estéril y sin fruto? ¿Ha de reducirse a mero recreo, diversiones y pompas?

Nosotros no lo creemos; antes nos parece que, dentro de la inevitable modestia nacional, el centenario puede y debe dar ocasión a que se reanuden o se afirmen los lazos fraternales entre España y las repúblicas que fueron sus colonias.

A pesar de las discordias y tiranías y del desgobierno que ha habido en ellas, no se quebranta nuestra fe en su dichoso y gran porvenir, y cordialmente lo deseamos y esperamos por orgullo y por amor propio de raza. Corroboran esta creencia y esta esperanza los enérgicos caracteres que han aparecido en el desenvolvimiento de la historia de esas repúblicas; el tino y la prudencia con que han allanado las dificultades nacidas de la diversidad de gentes, ya indígenas, ya de procedencia europea, que habitan en su seno; los inesperados recursos que han desplegado en las situaciones más arduas; el saber, la inspiración, la elocuencia y el arte de no pocos de sus historiadores, o doctores y poetas; el amor, el esmero y el acertado aviso con que a veces, hasta los más apasionados enemigos de España, han cultivado, conservado y fomentado el habla, la tradicional cultura y las letras de Castilla, como Bello, ambos Caros, Amunátegui, Cuervo, Juan Montalvo y León Mera; y la heroica persistencia y los bríos con que aquellos ciudadanos han sabido combatir en las guerras civiles, en las de unas repúblicas contra otras y en las que sostuvieron contra la metrópoli al emanciparse de ella.

Depuesto, va todo enojo, ¿cómo no reconocer que Simón Bolívar, por la magnitud de los esfuerzos empleados, no cede la palma a ningún libertador y fundador de naciones? Esperemos que, algún día, por la magnitud de las resultas, se iguale a Jorge Washington.

Nuestras miras en la celebración del centenario deben dirigirse a que esta gran fiesta lo sea de suprema concordia, donde nos honremos y amemos, poniendo, por cima de la discrepancia política de los diversos

estados, un sentimiento de familia y una común aspiración que en esfera más amplia nos identifiquen. Todo lo cual puede y debe tener fin práctico inmediato, ya por el desarrollo de nuestro comercio material, que abra de nuevo antiguos mercados, hoy más llenos de gente, y desvele y aguijonee el aletargado genio de la industria española; ya por el trato y convivencia mental, que vengan a hacerse más frecuentes entre España y América, y que, conservando y aun consolidando la unidad de nuestra acción científica y literaria, le den vigor ubérrimo y la hagan más variada por la diversidad de estados, climas y suelos, donde se emplee, y más distinta que hoy de la de otras naciones, y más original también, merced a su indeleble sello castizo y a su marcado carácter propio.

La Revista Ilustrada, sin adular la vanidad de nadie, sino declarando y sosteniendo severamente la verdad, procurará contribuir a que tan plausible fin se consiga.

Madrid, 1892.

ANNEXE I-2 : Le Critère de Cánovas del Castillo

ATENEIO DE MADRID CRITERIO HISTÓRICO¹³⁶³

CON QUE LAS DISTINTAS PERSONAS
QUE EN EL DESCUBRIMIENTO DE AMÉRICA INTERVINIERON
HAN SIDO DESPUÉS JUZGADAS.

CONFERENCIA INAUGURAL D. ANTONIO CÁNOVAS DEL CASTILLO

pronunciada el día 11 de Febrero de 1891
MADRID

ESTABLECIMIENTO TIPOGRÁFICO «SUCESTORES DE RIVADENEYRA»
IMPRESORES DE LA REAL CASA
Paseo de San Vicente, núm. 20
1892

SEÑORES:

No sin motivo pudiera decir que inauguramos esta noche, si no las fiestas, que tocan el año próximo, del Centenario de Colón, ó sea del descubrimiento de América, cuando menos, la serie de demostraciones, con que han de conmemorarse persona tan singular y tamaño suceso. Prosiguiendo el Ateneo su conocida historia, no había de permanecer á ellas ajeno y, ha resuelto dedicar á tal asunto, por tanto, el mayor número de sus conferencias en éste y el curso siguiente. Así, por la obligación que me impone el puesto que ocupo, como por el vivísimo entusiasmo que en mí propio excita este Centenario, soy sin duda de los que han aprobado y estimulado más las dichas conferencias, aunque en realidad se me haya adelantado á proponerlas el digno Presidente de la sección de Ciencias históricas.

Y claro está que quien ha solicitado del modo que yo el concurso de tantos otros, para que el fin propuesto se cumpla, mal podía negarse, por ningún género de obstáculos, á tomar sobre sí alguna parte del trabajo común. Razón no me faltaba para la excusa, mas no he pensado en alegarla. Pues que soy aún Presidente del Ateneo, y con él he acordado que la Corporación se asocie al Centenario, justo es que aporte también mi grano de arena al monumento intelectual entre todos proyectado.

Á eso, señores, vengo.

Oyendo esta noche mis desaliñadas frases, debierais acaso juzgar de menos magnitud y hermosura, que en mi concepto ha de ser, el monumento de que hablo. Pero quien tal recelara, expondríase á grande error; que á ninguna otra de las personas encargadas de las conferencias le rodean circunstancias parecidas á las que á mí me impiden ofreceros un fruto bien maduro.

Estad, pues, seguros, señores, de que no dará cumplida idea, ni mucho menos, mi conferencia, de lo que han de valer las que de aquí adelante escucharéis. Solamente servirá lo que hoy yo exponga á modo de anuncio, pues ni dé prólogo merecerá el título. Como de estas cosas se ven con frecuencia, brotando á lo mejor, y alzándose, de mínimos gérmenes gigantescos y seculares árboles.

De sobra habrá comprendido el auditorio con sólo conocer nuestro acuerdo, que no tratamos de fabricar un edificio con simétricas líneas, y todavía menos sometido á la necesidad primordial de las obras de arte, es decir, con proporcionado desenvolvimiento y ejecución sistemática. ¿Quien podría pretenderlo en obra de muchos autores? Tan sólo cabe que sea común el entusiasmo fundadísimo que á todos inspirará cuanto toca al

¹³⁶³ Antonio CÁNOVAS DEL CASTILLO, *Criterio histórico con que las distintas personas que en el descubrimiento de América intervinieron han sido después juzgadas*, Ateneo de Madrid, Sucesores de Rivadeneira, Madrid, 1892.

origen y vicisitudes, primero del descubridor, después del descubrimiento. Tan sólo será de rigor que, al acercarnos á las fechas, más que cualesquiera otras memorables en la serie de los sucesos humanos, de 3 de Agosto y 12 de Octubre de 1492, ninguno deniegue la justicia debida á cuantos de una manera ú otra, y con más ó menos mérito ú eficacia, pusieron mano en la aventura inmortal. Por lo que hace á la forma, inevitable es que nuestras conferencias constituyan monografías independientes, ora expuestas por individuos de esta Corporación, ora por sujetos altamente reputados de aquellos países que, al tiempo mismo que los hijos de la moderna España, deben recoger hoy la gloria del descubrimiento. Quizá por la misma espontaneidad y autonomía de cada espíritu, podrán en este colectivo trabajo investigarse, analizarse y explicarse por más intensa manera los hechos, ya anteriores, ya posteriores, que se relacionan con el cardinal hecho de que trato. Materia vasta, vastísima; mas no por eso desigual á las combinadas fuerzas del Ateneo, y de los que en esta ocasión contamos por aliados. Y ya que no nos sea posible desempeñarla con aquel sumo sentido que en sus últimas y trascendentales lucubraciones pide la historia, tal vez aquí logremos una ventaja diferente y peculiar á las monografías ó estudios de sucesos particulares, es á saber: que sea mayor la riqueza de las observaciones. Ni éstas han de limitarse al descubrimiento en sus principios, que quedaría á medias la obra, sino que han de extenderse á su desarrollo sucesivo, es decir, á la conquista, y aun al estudio pasado y presente del nuevo orbe descubierto. Tal es, en conjunto, el tema.

Para cumplir mi propio cometido, ¿sobre qué especial asunto debo yo disertar esta noche? No sé si acierto; pero después de vacilar bastante, resuélvome á dirigiros algunas consideraciones generales acerca del criterio histórico con que las distintas personas que en aquella hazaña altísima intervinieron han sido después juzgadas. Porque á primera vista diría cualquiera que nada de lo que con el descubrimiento se relaciona puede necesitar ya de nuevos esclarecimientos, ni prestar motivo á reflexiones nuevas; y bien sabéis cuan lejos anda eso de ser exacto. Mucho, en verdad, se ha escrito sobre los antecedentes del descubrimiento; sobre la persona de Colón y la conducta de los Reyes Católicos con él; sobre la participación completa de la nación española, representada á un tiempo por sus prelados ó frailes, sus catedráticos y sabios, sus marinos, sus aventureros y hasta sus físicos ó médicos. El caso es, sin embargo, que respecto á cualquiera de los acontecimientos desnudos, aun los más sencillos, cada día levanta la crítica nuevas nieblas, y eso que, á decir verdad, poquísimos puntos de historia han logrado tan numerosos é incansables investigadores.

La natural división de la materia, obligame á poner la sola persona de Colón, de una parte y de otra la entera España, sin cuya ayuda, por cuanto los datos indican, no habría llevado su empresa á efecto jamás. Y á mí, apresuróme á proclamarlo, me seduce ante todo la maravillosa fuerza de espíritu del hombre, que aunque hubo de tener, cual todos, sus defectos, á todos los conocidos les ha sobrepujado, sin duda, por lo que toca á la identificación de la idea, producto de su propio cerebro, con la realidad que Dios escondía aún entre sus múltiples secretos. Pensó Colón ó vio con visión inmutable, clarísima, tanto y mejor que con sus ojos mismos pudiera ver el opuesto hemisferio y los antípodas; pactó sobre ello en consecuencia cual pudiera sobre materiales y ya poseídos bienes; oyó, disputó, afrontó años y años la natural duda, cuando no la incredulidad invencible de sus contemporáneos, mientras que él siempre mantuvo su infalibilidad. Prodigio verdadero de fe racional, no halló por casualidad el orbe nuevo como tantos han hallado las cosas, sino que decididamente marchó á poner sobre él las manos. Aquello de que del Occidente se caminase directamente al Oriente, súpolo por el raro esfuerzo de su entendimiento, cual nadie lo había sabido, sino todo lo más sospechado, hasta él. Anticipó así, cuando menos, el descubrimiento del Nuevo Mundo, y quizá por siglos, bien que no parezca probable que aun sin él permaneciera ignorado siempre. Dióle con su calculada victoria un triunfo á la razón humana, que nunca le habrían dado, por cierto, ni anteriores ni posteriores navegantes al desconocido hemisferio, llevados por obra de su impericia ó su desgracia, y más dignos que de gloria de compasión, como cualesquiera otros naufragos. ¿Concíbese que enfrente del excelso mérito de Colón, se ose poner al de descubridores, más ó menos auténticos, pero siempre inconscientes, casuales é ignaros? Ni en lo más mínimo empecen tampoco á la memoria purísima de aquél los vagos atisbos de la antigüedad clásica ó del Renacimiento respecto á la esfericidad del planeta, porque al fin no fue tal doctrina entonces, cual tantas otras, sino un mero tanteo de la razón en que el error y la verdad ostentaban derechos iguales, preponderando el primero con resistencia escasa; una en suma, de esas hipótesis fáciles y abundantes que más veces retardan que apresuran el progreso.

Lo cierto es que, en el decimoquinto siglo, la inmensa mayoría de los pensadores y sabios no creía de veras en los antípodas, y menos concebía que la aún incógnita ley de la gravitación permitiese ir, cual por una planicie, sobre la invisible curva del Océano, tan mal calculada en su extensión por Colón mismo; error, como desde luego se advierte, que pudo bastar para que, poseyendo y todo la verdad racional, por lo inesperadamente largo del trayecto, fracasara la empresa. Y aunque algunos opinasen ya con firmeza que podía haber antípodas, obsérvese que él no los creyó sólo posibles, como los demás, sino ciertos, incontestables. Lo cual abre un abismo entre él y todos, porque las hipótesis atrevidas entre inseguras opiniones, son comunísimas; lo raro, lo inaudito es tener sobre lo no experimentado, y simplemente conjetural, una absoluta, invencible, incontrastable certidumbre, hija tan sólo de la razón.

Pero si en nada pienso menos, según se ve, que en regatear á Colón su gloria única, nadie esperará de mí tampoco, y vosotros menos, que desconozca el mérito singularísimo que en aquella empresa ostentó la gente, por ambos mundos repartida ahora, pero siempre en los sentimientos una, que prohió su aventura y le siguió en ella. La Reina Isabel, sus damas, los magnates, los frailes, los particulares, todos aquí mostraron inaudita generosidad de ánimo, considerando que más que por abstrusas explicaciones cosmográficas, las cuales también escaseó Colón por recelo de que se sorprendiese suplan, dejáronse sin duda seducir de la sublimidad misma del nunca pensado propósito.

Igual, y aun mayor admiración merecen los que entregaron sus bienes y personas á la voluntad é inteligencia de un marino aventurero, mercenario, y de nación extraña, lanzándose con incertísimas esperanzas á espantables y seguros riesgos, para lo cual se necesitaba tanto mayor heroísmo; cuanto menos fe ciega se abrigase en la convicción racional de Colón. Y pues que de la gente española hablo, tampoco debo ya omitir que, aun muerto aquel genio extraordinario, no desmayó un punto en la maravillosa empresa, sin contentarse con descubrir más islas, y divisar ó tocar el continente, sino antes bien desenvolviendo inmediata, tenaz y valerosísimamente el pensamiento germinal del perdido caudillo, hasta ponerlo en ejecución todo entero, y pasar, con efecto, de Occidente á Oriente, salvando al fin el inesperado obstáculo de ambas Américas.

Confíeselo ingenuamente. Desahogo del entendimiento y ¿por qué no decirlo? también para mí del corazón es adelantar estos conceptos; pero por demás sabéis que no son reflejo de juicios unánimes. Verdad es que la unanimidad de los juicios históricos es cosa rara, rarísima, principalmente en nuestra época. Bien que ella alardee cual otra ninguna de imparcialidad y amplitud de miras, el hecho es que jamás han pesado más las pasiones contemporáneas sobre la crítica de lo pasado.

Los medios de investigación se han multiplicado á no dudar; témanse los datos de los archivos, de las Memorias, de documentos fehacientes, de las fuentes mismas, en suma; y la verdad sería casi siempre facilísima de conocer, si nunca dejara de buscarse ingenuamente. No acontece eso cuanto debiera porque las preocupaciones y los intereses, cual si ya no llenasen bastante la vida actual, suelen citarse también á descomunales batallas sobre cualquier asunto de otros días. ¡Infeliz del personaje ó personajes históricos que nuestros tiempos destinan á servir como en antigua liza para ventilar diferencias religiosas y políticas! Basta que tal ó cual haga falta en determinada tesis, para que corra riesgo de verse arrancado de la historia y conducido á la polémica, á fin de desfigurarle á placer. Lo peor es que ni siquiera se obra así de mala fe las más veces. Los sentimientos contemporáneos eclipsan los pasados, y lo que por cierto se tiene ahora con frecuencia cierra el paso á la recta comprensión de aquello que lo era en realidad, ó por tal se reputó otras veces. Y, entretanto, el personaje pretexto, símbolo, mero argumento de actualidad, aparece bajo dos aspectos sólo, igualmente incompletos é inverosímiles en la historia: el de hombre perfecto en todo ó del todo malvado. Á que se junta la por lo común desdichada intervención de los puros literatos en la historia.

No, no es segura preparación la de inventar personajes novelescos ó dramáticos, aunque sean naturalistas al uso sus autores, para juzgar á los hombres, por Dios ola casualidad encargados de gobernar á otros. De tal origen nacen los errores de biógrafos bien conocidos en quienes la pasión sectaria no hizo presa tal vez; pero que han escrito sobre el descubrimiento y los descubridores de América, ya en uno, ya en otro sentido, sin buscar la verdad estrictamente. Quien inquiere en esto alusiones, las hallará de seguro. La bibliografía de Colón y del descubrimiento preséntalas á la memoria fácilmente.

No vengo á convertir aquí yo en polémica mis reflexiones históricas, y por eso me bastará con añadir á esta parte de mi discurso algunas pocas más. Notorio es que el escepticismo y el protestantismo, contrapuestos á

la tradición católica y al católico espíritu de que sincerísimamente estuvo imbuido Colón, coligados con el irrespetuoso criticismo de nuestros días, malcontento el último con toda superioridad humana, que por su altura achique á la generalidad de las gentes, de tal manera tratan á aquél á veces, que no harían más contra cualquier enemigo vivo y personal. Escritores extranjeros, y no sólo de nuestro sexo hay, que tales parecen. ¿Ni quién ignora que por mero amor propio nacional, tampoco son hoy raros los que intenten anteponer y aun sobreponer los descubrimientos inconscientes y más ó menos averiguados, de que hablé antes, al caso sin ejemplo de Colón? Mas no hay que desconocer que por igual modo se peca en sentido adverso. Tampoco falta quien saque al grande hombre de la realidad de la historia, vedando á ésta el cumplimiento inexcusable de su oficio, y echándola en cara el que de buen ó mal grado se rinda á las crueles necesidades de una investigación sincera. Para estas otras personas no basta reconocer la robusta fe en Dios que alumbró todos los pasos del descubridor; no basta celebrar los indudablemente cristianos propósitos que llegó á tener, y sus aspiraciones casi monacales al fin. Quisieran que sus hechos no hubiesen dependido de una intuición y reflexión peculiarísimas y de una excelsa voluntad humana, sino de auxilios sobrenaturales; y demás de pretender esto, que no negaría yo atenerlo decidido quien puede, diríase que entienden que á un hombre tan rico en gloria se le despoja de toda aquella que indudablemente pertenece á otros, por moderada porción que se les conceda.

Tan varios métodos de historiar no se han aplicado únicamente á Colón, sino á todos los españoles que en su, empresa tomaron principal parte.

Hablemos, cual es natural, primero de Isabel la Católica.

Magnánima, virtuosa, hasta heroica mujer, fue aquella, no hay que dudarlo, y la primera autora del descubrimiento, después de Colón. Acá en España, no sé qué hada benéfica ha solido apartar de su frente hasta aquí, los dardos que la moderna crítica prodiga. ¿Mas cuánta no ha sido, en cambio, la desdeñosa injusticia, ó el antihumano rigor con que á propósito de Colón se ha tratado por los propios españoles á aquel admirable político, que por excelencia lleva el nombre de Rey Católico? ¿Cuál no ha sido asimismo la preterición inicua de los servicios de Martín Alonso de Pinzón en la inaudita empresa, y, á la par, cuáles ridículos cargos no hemos visto amontonados sobre los valientes hijos de Palos, Moguer, Huelva y otros puertos oceánicos que tripularon las famosas carabelas? Los errores atribuidos á nuestros compatriotas acerca de todo esto se han extremado y multiplicado muchísimo más, como era forzoso, entre los extranjeros.

Y bien mirado, señores, para declarar, por ejemplo, santo á Colón, si acaso lo fuera, ¿había precisa necesidad de hacerlo también mártir, difamando á muchos, sin los cuales, según todas las señas, jamás hubiera él llevado á cabo su descubrimiento? ¿Es justo que se pretenda mermar su peculiar mérito á toda la nación constante y esforzada, que por cierto, abrió luego al antiguo el nuevo continente, lo descubrió todo, ó casi todo en resumen, y con los ojos de Vasco Núñez de Balboa vio la vez primera aquella parte del Océano, por donde, con efecto, era posible ir de Occidente á Oriente, visitando las regiones de que tan fantástica noticia dio Marco Polo, y que, el inmortal Colón buscó, después de todo, en vano? ¡Ah! No temáis, repito, que ni de lejos indique esto tampoco que, en algo intente disminuir la gloria de Colón. En mi concepto alcanzó él cuanto al genio de un hombre es dado alcanzar.

Para reconocer su maravillosa fuerza basta con que viese tan claramente como la luz del día la esfericidad de la tierra, pues que él no la supuso, sino que en su entendimiento la vio, según ya he expuesto, con evidencia y certidumbre totales. Ni fue menor entonces su mérito al ir á buscar de hecho á los antípodas sospechados ya por Pitágoras, pero nunca hasta allí buscados por nadie. Pero la razón humana, que llega á determinar en su ejercicio las universales leyes, no abarca la realidad entera en sus detalles, y sufre inevitables chascos de parte de la Naturaleza. Colón, que descubrió el continente americano, ni contó, ni pudo con él contar. Enamorado de las descripciones magníficas de Marco Polo, que tenía por exactas, imaginó llegar de un tirón, relativamente corto, hasta las Indias clásicas y sus adyacencias desconocidas, ó sea al fabulosamente rico Catay, sin tropezar con las verdaderas Antillas, ni con el vecino imprevisto continente, sino dando cualquier día fondo sus anclas, allá en lo que conocemos hoy por la China ó el Japón. Lo cual proclama una vez más que la razón, por soberana que sea, sin el contraste de la experiencia, yerra á menudo; verdad vulgarísima, y hasta exagerada, en nuestros días.

Sea como quiera, señores, bastaría y sobraría lo que dejo expuesto para demostrar, si de antemano no se supiese, cuan lejos está de ser innecesario el leal esclarecimiento de las varias y complicadas cuestiones á que el

suceso que conmemoramos da lugar. Por el contrario, todavía ha de ser utilísima la intervención en ellas del Ateneo, estudiándolas y resolviéndolas con el espíritu desinteresadamente investigador, que sus tradiciones piden, sin dejarse seducir por preocupaciones ningunas, mal avenidas siempre con la ciencia de verdad.

Sentado dejo ya que nada absolutamente importaría al mérito de Colón el que tales ó cuales pescadores, © simples marineros, arrastrados por tempestades ciegas, y sin propia conciencia del caso, hubiesen llegado antes que él á éstas ó las otras costas remotas de la futura América. Bueno será añadir ahora que si unos cuantos islandeses, ó acaso tales ó cuales habitantes de la Groenlandia, sin querer lanzados sobre desconocidas rocas, hubiesen vuelto por azar rarísimo desde aquella tierra que continuó incógnita á su patria, jamás hubieran puesto en contacto, como, con efecto, nadie había puesto cuando apareció-Colón, el nuevo orbe con el orbe antiguo; que es lo que deliberada y científicamente quiso éste lograr, y logró.

¿Qué tendría que ver pues, repito, aun demostrado, el involuntario arribo de tales ó cuales desgraciados á las inhospitalarias costas del extremo septentrional de América, con la demostración experimental y búsqueda de la esfericidad del planeta? Los propios viajes de los portugueses, con ser ya hartos arriesgados, y probar bien la ciencia adquirida en la famosa escuela de Sagres, bastaban á dar estímulo, no suficiente ejemplo á la empresa española. Cosa muy diferente era seguir el perfil de costas más ó menos tormentosas, sin perder, sino por plazos breves, el contacto con la madre tierra, lo cual entraba, después de todo, en la tradición y las ideas del mundo antiguo, que el abandonar, pasadas las Canarias, es decir casi desde el mismo principio, toda relación con el orbe conocido, que quedaba atrás, á fin de buscar por bajo de él otro nuevo, sin más segundad que la convicción de un hombre, todavía colocado en visible contradicción con las leyes físicas hasta entonces admitidas universalmente. ¿Quién ha existido en lo humano, que á tal punto desafiase el horror legítimo que instintivamente infunde la obscuridad de lo que nadie ha experimentado ó visto jamás? Cualquiera que el convencimiento de Colón fuese, ¿cómo no receló al menos que del todo, como en parte, le burlase la realidad, nunca esclava de la razón ni de su lógica? {*Aplausos.* } Pues todo eso anduvo en Colón hermanado, con el raro modo de sufrir durante la preparación de su empresa lo que más cuesta soportar al genio, lo que más cuesta poner de su parte á la superioridad que plenamente se siente, es á saber, la paciencia con la ignorancia hostil de los demás.

{*Aplausos.*} Es para mí Colón, por tanto, el personaje de la historia que más íntima é indisolublemente haya incorporado su pensar en su vida entera, y uno de los que más han probado sin réplica, cuánta sea la ventaja que todavía lleve la voluntad al entendimiento',* por inmenso que se le suponga, para formar hombres grandes.

Hay por supuesto, que contar, con que desde los tiempos más antiguos calculaban ya algunos la esfericidad del planeta que el genovés demostró. Bastante mayor era naturalmente el número de los que en el decimoquinto siglo la sospechasen también. Y diré ahora más, y es, que á mi juicio el presentimiento de que hubiese tierras más allá de las playas de Cádiz, y más allá de las costas, tan perseguidas á la sazón, del África, tanto y más todavía que en ciertos cosmógrafos contemporáneos de Colón, y con más intensidad que en los sabios, desde Aristóteles y Séneca hasta Toscanelli, probablemente bullía en los marinos de nuestras playas occidentales y sus cercanas islas al ir á acabar el decimoquinto siglo. No cabe duda que algo á manera de incierta luz, distinta de la escasa y contradictoria especulación científica de entonces, alumbraba á aquellas gentes que, aun sin ser de oficio marinos como los Pinzones, sino tal vez frailes, tal vez médicos, tan fácilmente se inclinaron á que el desconocido piloto extranjero tuviese completa razón. Mas ¿por qué, aun con semejantes imaginaciones, nadie, antes que Colón, tentó, ni pensaba tentar, la experiencia que desde Palos y Cádiz, y todavía más desde las Canarias, estaba tan á mano? ¿Por qué con eso y todo transcurría año tras año, no ya sin que el orbe nuevo se descubriese, sino sin que siquiera se hablase de procurar su descubrimiento? Al mismo Martín Alonso Pinzón, que no era ignorante, que quizá sabía tanto de la cosmografía de la época como Colón, y que era acaso mejor marino que él, ¿por qué no se le oyó hablar nunca de acometer la empresa hasta que se presentó en la Rábida el genovés? Siglos y siglos habían ya transcurrido de igual suerte, y algunos pudieron muy bien transcurrir después, por igual modo, sin que otro que Colón sé decidiera á descifrar el espantable enigma. Faltó, por consiguiente, hasta él, y Dios sólo sabe por cuánto espacio de tiempo hubiera todavía faltado, una razón capaz de tan evidente percepción como la suya, y una voluntad asimismo á la suya idéntica, que pudiera reputarse sobrehumana, si al cabo y al fin no estuviésemos ciertos de que se encarnó en un hombre.

No debe quedarme, tras lo dicho, remordimiento alguno de negar á Colón cuanta justicia merece. Pero bien conocéis ya, señores, que no me he propuesto seguir el ejemplo de los que, sin previo proceso y fallo de canonización, rinden á los hombres culto, por mucho que aplauda sus hechos, y por dignos que los juzgue de la gloria. Ni siquiera he de admitir que con potencia y éxito iguales se emplee á un tiempo el genio en todas las operaciones humanas. ¿Por qué Aristóteles habría de haber sido capaz, y paréceme buen ejemplo, de los aciertos de Fidias, ó Mozart de los de Napoleón primero? No: resignémonos á ver en los hombres, por mucho, y justamente que los admiremos, el bien y el mal aunque sea en desiguales proporciones mezclados, así en lo que piensan, como en lo que hacen. Lástima que hombre de tamaño tal como Colón padeciera en este mundo también, aunque el mismo Hombre-Dios padeció, según se sabe.

Mas porque fuese tan grande, ¿hemos de suponer que no tuvo culpa alguna en sus infortunios? Soy yo de los que piensan que el arte debe ser ideal en su esencia y perfeccionador de la Naturaleza, aunque de ella emane directamente. Cuanto á la historia, no hay que pensar tal cosa. La historia que no es esencialmente realista, ni merece tal nombre, ni el de obra literaria siquiera. Queden ciertos engendros, más ó menos felices, para recreo de almas débiles. La verdadera historia pide, ala manera que en todos, sobre el asunto de que hoy trato, que se estudie mejor que hasta poco ha se estudiara, quiénes y cuáles fueron de verdad los personajes que ayudaron ó contrariaron á Colón, y por cuáles motivos, antes de su empresa y después de lograda. Si estudio semejante corresponde á todo país, no es sin duda exceso de patriotismo pensar que á ninguno cual á España.

Porque, ¿no es verdad que para ser esta la nación única que puso á contribución sus Reyes, sus pilotos, sus marineros, y dio todos los recursos precisos para acometer y cumplir la gloriosa aventura, se la ha calumniado ya por demás? ¿Qué se quería por aquellos que nos suelen motejar de ingratos? Cuando el resto de Europa, incluso su patria Italia, tan llena de los esplendores del Renacimiento científico, literario y artístico, ni siquiera se dignó fijar la vista en el descubridor, y sus ofertas; cuando eso hicieron asimismo Inglaterra y Portugal, maestra ésta entonces en descubrimientos y navegaciones, ¿preténdese que no solamente los Reyes, y bastantes de sus súbditos, sino absolutamente todos los sacerdotes de España, sus catedráticos, cortesanos y guerreros, y cuantas personas, en fin, poblaban sus campos y costas, sin disputa y de plano asintieran por aclamación unánime á una idea tan poco aceptada aún y de índole tan conjetural? La singularísima convicción racional de Colón, que constituye su mayor grandeza, ¿podía poseerla cualquiera en el decimoquinto siglo? Si fueran todos á la sazón capaces de lo que Colón fue, ¿en qué consistiría el mérito único de aquel hombre? De ninguna de tales exageraciones necesita la eterna fama del descubridor, ni cabe que las respete la historia.

Complázcanse, pues, cuanto quieran los panegiristas, que no historiadores, en describir con colores negrísimos las oposiciones, las dilaciones, las informalidades y antipatías con que el glorioso genovés luchó en nuestra nación, disminuyendo por sistema, en cambio, lo que Colón debió á la gente heroica que, primero bajo su dirección, y por sí sola luego, realizó la total obra que aquél se propuso, pero que no cumplió del todo, ni pudo cumplir. Todo eso es vano, sobre infame empeño, de manchar nuestra gloria indisputable.

Mas volvamos, que ya es justo, á los Monarcas insignes que juntamente regían á España á la sazón. Isabel de Castilla, ya os lo he recordado, siempre ha sido como un flaco de la historia, si consentís el empleo de frase tan familiar. (*Muy bien, muy bien*). No, en verdad, porque deje de merecer la venerada princesa cuantos encomios se han hecho de su persona, sino porque entre tantas cualidades, como á no dudar poseía, ¿quién negará que alguno que otro defecto se le pudiera notar ó suponer por los escritores católicos, no tan sólo españoles sino extranjeros, aunque no diesen, cual de ellos dan, testimonio los cronistas más verídicos? Pero ya se sabe que el idealismo histórico no capitula, y, con raras y generalmente brutales excepciones de protestantes fanáticos, la Reina aparece perfecta.

Por lo que hace á España, en particular, ni las pasiones desatadas contra la unidad católica, que le debió tanto, ni el escepticismo hostil á toda piedad de los actuales tiempos han osado, sino tal vez de lejos, insultar su memoria. Claro es que tratándose de juzgar á la excelsa Reina, como á los humanos hay que juzgarlos, es decir, sumando sus cualidades y restando sus defectos, para fijar su valor positivo, la historia ha procedido con muchísima justicia. ¿Qué importa en un cuadro hermosísimo cualquiera accidental imperfección? Siga, pues, en buen hora, incólume Isabel la Católica, á través de las edades, y quiera Dios que la crítica, tan justa hasta ahora con ella, jamás desconozca el mérito de la mujer más grande, y seguramente más respetable de la historia. Pero ¿por qué no ha de quedar alguna parte también de la imparcialidad crítica para su esclarecido esposo D.

Fernando? Que ella fue quien creyó primero, y tuvo la principal parte en la empresa de Colón, no cabe duda. Vaciló, no obstante, cual era natural, y hasta se dice que, sin los buenos consejos y exhortaciones de personas de su corte, hubiera dejado irse de Santa Fe al descubridor. Mas ello es que se convenció, que se decidió, al fin. y que, por cuenta de su corona de Castilla, se inició la empresa. ¿Qué pensáis que le valiese más para alcanzar la gloria inmarcesible que de eso ha resultado: su talento político, ó su corazón? ¿Y cuándo acordará el mundo toda la preferencia sobre materias de Estado, entre el corazón y la cabeza? Soy yo, por de contado, de los que entienden que, en materias tales, y en todas las de orden práctico, acierta esta última muchísimas más veces que aquél.

Fuerza es, con todo, que reconozcamos que acierta también el corazón en ocasiones. Y una de ellas fue incontestablemente la que nos ocupa ahora, en la cual el genio político del Rey Católico quedó muy debajo por las resutas del corazón magnánimo de su mujer. Mas tiempo es ya de que se examine este caso serenamente.

Era todo un hombre de Estado Fernando el Católico, y grande hombre de guerra asimismo, sin duda alguna; pero no sólo en este del descubrimiento, sino en los demás negocios públicos, representó siempre un segundo papel, mientras D. a Isabel vivió, y no á los ojos de los castellanos únicamente, sino á los de sus propios súbditos aragoneses. Las pruebas abundan.

¿Y de qué dependía eso? Del magnánimo corazón como alguien dijo, ó sea del carácter decidido de la Reina, al cual constantemente se sometía su esposo, por amor ó prudencia. Ni hay que extrañarlo, pues cosas tales se han visto siempre por el mundo, entre hombres insignes y mujeres de mucho menos valor que Isabel la Católica. Para Colón y para el descubrimiento, no hay que decir que la dicha sumisión fue circunstancia dichosa. Porque nadie afirma que llegara á persuadirse D: Fernando de que el descubrimiento era infalible, y menos de que los premios que Colón demandaba, y en Santa Fe y Barcelona obtuvo al cabo, fueran juiciosos, y en buena política posibles.

Sin embargo, tampoco consta que pusiera grandes obstáculos al cumplimiento de la voluntad de su mujer, una vez ella resuelta á que la expedición se emprendiese. Lejos de eso, contribuyó á prepararla en unión de su regia consorte y aliada de Castilla, por todos los medios. Fáltóle sólo, en suma, el entusiasmo ciego. De ningún otro delito se le puede acusar. Mas ante todo, es de observar, que á un príncipe aragonés, nacido sin duda con inclinaciones mediterráneas y europeas, como sus ilustres ascendientes, no le debían de ser tan simpáticas cuanto á la Reina las conquistas sobre el Atlántico, que bien de antiguo seducían á los castellanos. El peculiar teatro de las glorias de la Casa de Aragón era el Mediterráneo, donde poseía ya Cerdeña, Sicilia y Nápoles, que había de incorporarse definitivamente á España poco después; y estaba todavía en la memoria de todos cómo los almogávares catalanes y aragoneses habían hecho bambolear un día el imperio griego con sus terribles chuzos, enseñoreándose además de la Grecia clásica. La posterior política de D, Fernando en Italia, patentiza, por otra parte, que, cuando nadie lo imaginaba, él supo que en aquella dirección habían de buscar las naves catalanas y mallorquinas la gran posición política que mantuvo España por tres siglos, y de que tanto se envanece aún. Política sin nada de prodigioso, ni de poético, sino tal cual debía concebirla é iniciarla un verdadero hombre de Estado. Por el contrario, la Corona que tenía á su disposición las naves de Huelva, Sevilla ó Cádiz, y gobernaba á los marinos que habían ya ocupado las Canarias, parecía tener señalado por la Providencia otro camino á su propia política, y encarnación de ella fue Isabel la Católica, sin curarse en tanto por igual medida de la razón de Estado como de sus corazonadas de mujer. No había motivo para que el tálamo común suprimiese de golpe diferencias en los modos de sentir y de ver, que de sobra explican los respectivos orígenes de los Monarcas, y sus diferentes sexos. La Reina hizo más numerosa y extendida raza española, pues que la implantó para siempre en el desconocido hemisferio; el Rey, con el dominio de la otra gran Península mediterránea, facilitó á nuestra nación largos años de preeminencia en el mundo, que sin eso, por unánime testimonio de los consumados políticos de la grande época, no habríamos gozado solos jamás. Pero si la mayor tibieza de D. Fernando, en todo lo relativo al proyecto, se justifica así plausiblemente, todavía es más excusable su actitud contraria á las demandas singulares de Colón.

Nada sublima á mis ojos tanto el carácter de Colón, ya lo sabéis, como la misma inflexibilidad y magnitud de sus exigencias, y la firmeza rara con que las sostuvo hasta que, no bien de su grado tampoco, sucumbió á ellas la Reina. Ni el puro amor de la gloria, ni las piadosas miras que también mostró de extender la fe cristiana, ni el natural anhelo de experimentar y tocar con la mano la exactitud de su opinión racional; ni su

pobreza, ni su cansancio, nada, según es notorio, le hizo disminuir en un ápice el subido precio que previamente puso á su extraordinario, positivamente extraordinario servicio. Cualquiera historiador idealista puede muy bien alabar esto irónicamente, y aun se ha dado el caso; mas yo con verdad os digo, que nada me da del genio y carácter del descubridor tan alto concepto: Lo que ello prueba en primer término, es que Colón juzgaba por tan hecho el descubrimiento en su tienda de Santa Fe, como al aparecérselle la tierra en las Antillas. Porque, lo repito, ¿qué especie de hombre era aquél que así trataba, como de propia cosa suya, de lo que nadie había visto, ni creía de fijo, y hasta el maravedí regateaba los beneficios que por su parte le correspondían? No se pacta con resolución tamaña sobre un problema, sobre un caso probable tal vez, pero que aun pudiera; resultar incierto. Colón miraba ya el orbe nuevo como hacienda heredada, en que le faltaba la posesión únicamente, y no se prestaba sino á partir con los que le facilitasen los necesarios recursos para la dicha posesión. Y todo esto tranquila, majestuosamente, negociando de poder á poder con los monarcas, proponiéndoles no ya un servicio, sino un verdadero tratado. Ignoro, señores, lo que de este mi punto de vista pensaréis; mas repitoos que yo lo adopto de bonísima fe, y que una convicción ahonda me lo impone. Muy lejos estuvo en tanto, de creer, al modo que Colón, en el infalible hallazgo de los antípodas, y menos aún de juzgar á éste cual yo le juzgo ahora, el sagacísimo Rey. Acaso resumió su dictamen en los dos conceptos que siguen, de vulgar apariencia, pero de incontestable buen sentido.

Muy problemático, se diría, es lo que Colón ofrece; pero lo que para el caso que se obtenga pide es tal que, si realmente se lo diésemos, nada ganaríamos los Reyes con el descubrimiento ni ganaría España. ¡Oh, señores! aquí es ocasión de exclamar: ¡Bendita sea también la fantasía en la política, ó lo que es igual, bendito sea el corazón en la historia! (*Grandes aplausos.*) Á resumir la Reina Isabel la cuestión, según á mi parecer la resumió su marido, casi seguro es que Colón no habría descubierto el Nuevo Mundo, y Dios sólo sabe cómo y cuándo se habría descubierto.

Pero no vayamos, no, á inducir de este y algún otro caso excepcionalísimo que en las ordinarias condiciones de la política y de la vida histórica, deban con frecuencia sustituirse la fantasía ó el corazón al cálculo racional y severo. Otras reinas y otros pueblos han protegido á imaginarios Colones sin buen éxito, y no sin algún ridículo. No todos, sino poquísimos de los humanos que han prometido en este mundo prodigios, los han realizado después.

Al llegar aquí comprendo bien que el precedente resumen de lo que debió de pensar D. Fernando respecto á Colón, y sus peticiones, merece esclarecimiento especial. Es por demás conocido que exigió éste y obtuvo en las capitulaciones de Santa Fe, no ya aclaradas sino muy extendidas en Barcelona, que á él y sus herederos se les entregase perpetuamente el cargo de Almirante de nuestras escuadras del Océano, y que se les confiriese por igual modo el virreinato y gobierno general de cuantas tierras él descubriese ó conquistase, tocándoles nombrar por sí, á cuantos allí ejerciesen autoridad, oficio ó jurisdicción; lo cual valía tanto, es claro, como reconocer una soberanía de hecho, aunque tributaria, en aquella familia. De las ventajas económicas no hablo, porque, aunque muy considerables, lo particular del servicio puede borrar la nota de excesivas. Pero exigir de la Monarquía de aquel tiempo cuando, así las triunfantes doctrinas justiniáneas, como el inevitable proceso de las cosas, cada vez iban haciéndola más sedienta de autoridad, y pretender, sobre todo, de los Reyes Católicos, que acrecentaran y confirmaran las antiguas jurisdicciones hereditarias, con frecuencia rivales de la Corona, al tiempo que su hábil é incansable política por tan manifiesto modo tendía á convertirlas en nominales, constituía un inevitable conflicto para en adelante. Al rayar del siglo decimosexto era un positivo anacronismo y casi una locura la creación en el Orbe Nuevo de un feudo ó señorío vastísimo, ni de muy lejos igualado jamás, por la extensión y la independencia, en Aragón ni Castilla, y eso para una familia extranjera al fin que, sin gran pecado, podía acordarse de que lo era en las futuras contingencias políticas.

De buena fe, no cabe duda, pasó por todo ello la Reina Católica, sin reflexionarlo, ni mirar más que al inmediato logro de su deseo, obrando como dama al cabo, poco ó mucho influida siempre por la impresionabilidad de su sexo, sin contar con las exhortaciones y consejos vehementes de otras señoras que la rodeaban, á más de los de sus cortesanos.

Pero ¿habría sido el hombre de Estado, que fue D. Fernando, si desde el principio no sospechara que el cumplimiento de Semejante pacto era imposible? Firmóse éste con todo delante de Granada, paréceme, y le honra, que con sólo el mudo asentimiento de D. Fernando, ya que no tenía por costumbre resistir, como de cierto

se sabe y ya he dicho, á la voluntad magnánima, por no llamarla imperiosa, de su esclarecida mujer; cosa que por lo ordinaria, creo que tenemos convenido, en que no debe disminuir su personal mérito. Y cual si las cláusulas de aquel pacto no bastasen, todavía se acrecentó mucho más el gremio, vuelvo á decir, en Barcelona, al llegar triunfante el descubridor. El entusiasmo de la Reina no reconoció de seguro límites, y es de creer que ni la objeción más leve osase su marido presentarle. Entonces fue, pues, cuando para que fuesen mejor gobernados, como dijo el título de 1493, cuantos territorios descubriese Colón, otorgáronse allí textualmente los oficios de Almirante, Virrey y Gobernador del mar Océano, islas y tierra firme, no sólo para sí sino para sus hijos, descendientes ó sucesores, sin limitación ninguna, por siempre jamás, con facultad de que sus lugartenientes, alcaldes, alguaciles, y los demás funcionarios que nombrase, usaran de la jurisdicción civil y criminal, alta y baja, y mero y mixto imperio, siendo los dependientes de los Colones á voluntad de éstos amovibles, y atribuyéndoles la facultad de oír, librar y determinar todos los pleitos y causas civiles y criminales, no sin llevar para sí los mismos derechos judiciales acostumbrados en León y Castilla. La función de soberanía que, por tanto, se reservaron los Reyes de Castilla, fue la de que las cartas ó provisiones se expidiesen á sus nombres y con su sello, condición que, por única, parecía más propia que para verdaderos súbditos, para Príncipes confederados. No se dirá por cierto que Isabel la Católica en su feliz iniciativa, ni en su dudoso asentimiento el Rey, pretendieron engañar á Colón, otorgándole antes del descubrimiento mercedes grandísimas para regateárselas cuando la hazaña estaba hecha, y no había ya necesidad precisa de él. No: lo más enorme del premio se concedió, según vemos, en Barcelona, sin otra presión que la de un agradecimiento sin medida, porque una vez descubierto el camino del Nuevo Mundo, ninguna duda podía caber en que bastarían los españoles, cual bastaron, á continuar la obra. Todo aquello fue hijo, sin disputa, de la más completa buena fe. ¿No es hora, por eso mismo, de buscar en otras causas que la informalidad y la supuesta perfidia de D. Fernando, las desdichadas diferencias que sobrevinieron más tarde? Indudable es que la principal de dichas causas provino de la propia naturaleza del pacto, por lo menos en su parte política, que sin duda era la más grave. ¿Concebís siquiera, señores, que por recompensa al descubrimiento de tierra firme conservase la descendencia de Colón, hasta nuestros días, los derechos soberanos que en Barcelona se la concedieron? Si el grande Almirante hubiera llegado á desembarcar en tierra de Méjico, ¿se habría luego sometido Hernán Cortés, ni aun Pánfilo de Narváez, al gobierno soberano de aquella familia que la mínima Santo Domingo tan pronto rehusó obedecer? ¿Cómo imaginar que tan absurdo régimen se perpetuase? Ni hay para qué hablar de los Monarcas: la gente española de entonces, única que había de prestar sus marinos y soldados aventureros para conquistar y poblar el Nuevo Mundo, ¿era capaz de rendir á los Colones la ciega obediencia, tan poco tiempo después disputada al legítimo soberano en Medina del Campo, Tordesillas ó Toledo, y en el húmedo llano de Villalar? La cualidad de extranjeros de D. Cristóbal y sus hermanos claro está que también hacía más difícil su cuasi soberanía, favoreciendo en Santo Domingo la sospecha, entre ciertos historiadores modernos viva aún, de que por despecho quisiesen entregar los nuevos territorios á cualquiera otra nación, y en especial á los genoveses sus compatriotas, ya que no aspiraran á quedar del todo independientes. Mas no hay que darle á aquello exagerada importancia, porque nadie ignora el modo no ya cruel, salvaje, hasta infame, con que murió el español Francisco Pizarro, menos grande que Colón, sin duda, pero muy grande seguramente. Muchos ejemplos parecidos prueban que los nativos vasallos de los Reyes Católicos, y de sus sucesores inmediatos, se sufrían mal unos á otros, sin que siempre motivasen sus discordias, ni la ingratitud, ni la perfidia.

Los hombres de mar y guerra eran de asperísima condición por entonces, lo mismo dentro que fuera de España, testigos los corsarios entre quienes se formó Colón; y nada nos debe impedir tampoco la confesión de que no era la disciplina la mayor virtud de los que acompañaron á Colón á América.

¿Pero qué relación tiene nada de eso con las supuestas ingratitud y perfidia de D. Fernando el Católico? Los escándalos de Santo Domingo, certísimos, no los provocaron, sin duda, sus actos ni disposiciones, sino el haberse antes pactado lo imposible.

Semejantes conflictos sobrevinieron á su pesar, con tal estrépito y consecuencias tan peligrosas, que hubo de intervenir por fuerza en ellos, hasta por invitación de Colón mismo, que llegó á pedirle en suma un juez pesquisidor. El cual fue aquel Bobadilla, contra quien hoy protesta España entera} justamente sentida de que á tal hombre lo enviase en cadenas; pero obsérvese que, después de parecida acción, todavía el entusiasta amigo, huésped y panegirista de Colón, Andrés Bernáldez, más conocido por el Cura de los Palacios, le apellidó, á boca

llena, noble y virtuoso, con ocasión de referir su desastroso naufragio. Triste, tristísimo fue el caso; duro estuvo con él Bobadilla, que debía de ser. jurista, pues obró con el desenfado singular de los de su época, que no conocían respetos sino para el Rey. Con eso y todo, el incontrastable testimonio de Bernáldez demuestra que no se le reputó en España injusto, ni mucho menos prevaricador.

Lo cual, señores, me obliga ya á penetrar directamente en el examen de otra de las causas que á mi juicio originaron los infortunios del gran descubridor.

Permitidme ante todo recordar lo que dejo atrás dicho, tocante á la imperfección de los hombres, sean cuales sean, cosa de que entre muchos dieron notorias muestras Alejandro, César y Napoleón I. He expuesto ya asimismo que de ningún nacido se sabe que por igual haya sido apto para alcanzar gloria en todos los oficios humanos. Y ahora pregunto: las supremas é incomparables cualidades de inteligencia y voluntad que puso de manifiesto Colón en su obstinada porfía por patentizar la figura del planeta, y su propósito, inflexible como Bernáldez dijo, de salir viento en popa del mar de Cádiz para volver de proa al mismo sitio, ¿nos obligan á reconocer juntamente en él la moderación, el tacto, el arte, que tanto y más que la inquebrantable firmeza, en tal ó cual ocasión señalada, son las cualidades que constituyen á los verdaderos hombres de gobierno? ¿No concebís perfectamente un Colón, prescindiendo en hipótesis del histórico, capaz de cuanto éste ejecutó, é incapaz, no obstante, de regir en paz y justicia la menor aldea? Las propias condiciones excelsas de Colón: aquella fe absoluta, por ejemplo, en su propio dictamen que tan grande hombre nos lo representa en Santa Fe; su ánimo indomable ante la pobreza, la burla, el desdén de la inmensa generalidad de sus contemporáneos; la altivez soberana con que mantuvo íntegras sus exigencias delante de tan potentes Reyes, y tan henchidos de gloria como los conquistadores de Granada; todos estos sumos méritos, en fin, ¿eran los que taxativamente hacían falta para gobernar á una gente osada, fácilmente violenta, sin miedo á nada, codiciosa por necesidad, como la que en general requería la tremenda aventura? No; y no sé por eso mismo de contemporáneo alguno que abiertamente declare á Colón buen político, aunque ninguno escasee las alabanzas que su genio único, y su sin par servicio merecieron. Bartolomé de las Casas, citado en los panegíricos por testigo, cuando de darle la razón se trata, del modo más explícito reconoció que estuvo muy desgraciado en el Gobierno de Santo Domingo, soliviantando contra él todos los ánimos. Mas ¿y Bernáldez, tan familiar suyo que le llegó á negar que el camino de las Indias Orientales fuese tan corto cual imaginaba, sin que, no obstante su convicción intransigente, se le enojase? Expresamente confiesa este último que se hizo Colón muchos contrarios enemigos, los cuales no le podían tragar porque *sojuzgaba* mucho en su mando á los soberbios y á sus adversarios. Sojuzgar ó subyugar, en latín, ya se sabe, es poner bajo el yugo, y en castellano, mandar con violencia. Ni ¿qué tenía de extraño? Cuarenta años de vida de mar, y aventurera vida en que se mostró heroico, pero acaso implacable soldado, no habían de hacer de él un hombre de nuestro siglo, cuando los de este siglo por ventura son apacibles y humanos. Una vez más lo declaro, señores: Colón queda para mí incólume y en toda la plenitud de su gloria, aun en el supuesto de que todas mis antedichas sospechas constituyan verdades. Por eso no tengo el menor reparo en exponerlas al celebrar su Centenario, que de todos modos será su apoteosis.

Juzgadlas vosotros y perdonadlas si pensáis que yerro; mas no dudéis un instante de la sinceridad igual con que aquí admiro y crítico. Líbreme, en tanto, Dios de conceder siquiera ventaja moral, ya que intelectual no quepa, sobre Colón, á ninguno de los que en vida fueron sus enemigos. Seguro estoy de que la elevación de sus sentimientos y aspiraciones, y su genio mismo, debieron de preservarle de ciertas miserias y bajezas, en otro linaje de gente mucho más probables. Pero de imperfecciones, repetiré, nunca está libre el hombre: y, aunque lo que voy á decir parezca impío, mi no corta experiencia me grita también que en materia de relaciones personales nadie tiene razón nunca contra cuantos trata. Algo le falta al hombre que no acierta á formar ningún amigo, aunque su superioridad, mientras mayor sea, le engendre enemigos sin duda. Al cabo y al fin, mal que pese á la vil envidia, siempre despierta el superior mérito en algunos inquebrantable respeto, entusiasmo y hasta amor leal y hondo. ¿Halló adhesiones tales, pocas ni muchas, Colón entre los que le siguieron al descubrimiento, ó vivieron bajo su gobierno civil y político? ¿No reconoció él en una de sus cartas que, aunque injustamente, dejaba en Santo Domingo mal nombre? ¿Cómo es que, sustituido ya Bobadilla, y gobernando la isla el pacífico Comendador de Lares, todavía hubo que vedarle el desembarco allí por miedo á que su sola presencia perturbase la paz? Y si faltó absolutamente toda razón en lo que Bobadilla hizo, ¿cómo es que los Reyes se dieron de él por bien servidos, cual afirma un historiador inédito, que sus panegiristas mismos citan, y, quien quiera puede ya

leer en la historia bien impresa de Bernáldez? Todavía aludiendo á la muerte de Bobadilla, dijo este constante admirador de Colón que era aquel juez muy gran caballero y amado de todos.

Amado de todos, ¿lo entendéis? Es á saber, lo que nadie que yo sepa dijo entonces del gran Colón. Trabajo cuesta, lo confieso, perdonar palabras tales al buen Bernáldez, por tan íntimos lazos unido á la víctima de los extremos rigores del implacable juez pesquisidor, ahora, sobre todo, que los resplandores de la gloria sin par que, con justicia, rodea el nombre del descubridor de América, desvanecen las pequeñas nubes de su historia, y que en su plenitud cabe medir el inaudito servicio que prestó á España y la humanidad entera. Mas nada de esto quita que saliesen Colón y sus hermanos de nuestra primera colonia transatlántica mal queridos de todos; ¿y cuál pudo, en suma, ser la causa sino la que yo pienso, es á saber: el poco tacto, la violencia y falta de dotes de mando que demostraron? ¿Sería sólo su calidad de extranjeros? Para soberanos les venía esto mal, sin duda, y ya lo he dicho; pero después de todo, ¿qué nación ha habido en el universo que con menos dificultad que la española se haya dejado regir por gente nacida en extrañas tierras? Los Marqueses de Pescara y del Vasto, hijos de Nápoles, aunque de antiguo origen español; el Condestable de Borbón, francés; Filiberto de Saboya, Alejandro Farnesio, Castaldo, Chapín Vitelli, Ambrosio de Espinóla, Torrecusa, ¿no eran tan extranjeros como los Colones? Pues fueron todos amadísimos de la ruda, tal vez feroz, y asimismo rapaz y viciosa gente, aunque no peor que la de los otros países, sino propia de los tiempos, que á sus órdenes ejecutó tantas hazañas inmortales.

Ninguno de los nombrados llegaba al mérito de Colón en cien leguas; pero así y todo, ¿no parece claro que hubieron de estar mejor organizados y preparados que él para el especial oficio del mando? Muestra fue, á mi parecer, del singular talento de Colón el que para castigar las rebeliones de Santo Domingo pidiese él propio á los Reyes un juez pesquisidor, aunque su petición le tuviera después tan mala cuenta, quebrantándose así profundamente desde entonces las capitulaciones de Granada y Barcelona, según las cuales él sólo, y sus sucesores, podían nombrar jueces en las nuevas Indias. El conocer ya que era esto excesivo, dudando algo así de sus condiciones propias para restablecer la paz, le honraría en vez de disminuir su gloria, y excusa mucho de lo que pasó á la postre. Claro está por de contado que cualesquiera que fueran los yerros gubernamentales en que hombre tan extraordinario incurriese, el hecho de plantarle grillos en la propia tierra que él había abierto á la civilización, fue en sí cosa brutal, debiéndose tener por cierto que jamás los Reyes Católicos hubieran dispuesto tal rigor. Bien lo mostraron en su conducta cuando arribó á la Península. Mas si Bobadilla, según yo pienso, era un legista imbuido en los principios del derecho imperial romano, tan equitativo en lo civil como en el procedimiento criminal bárbaro, ¿qué tiene tampoco de insólito lo que hizo? El que fuese hombre de ley, sospechélo por habersele nombrado juez pesquisidor antes que gobernador de Santo Domingo; y teniendo yo el honor de ser legista también, no he de tratarlos mal, bien se comprende, por antipatía de clase. Pero la verdad es que todo el siglo decimosexto, de que vino á ser como aurora el descubrimiento de América, y aun todo el decimoséptimo, están llenos de atroces severidades de los legistas, poco sensibles al mérito personal, ni á la gloria ni á respeto alguno que no fuese el de la *ley regia*.

Nada de nuevo añadido ahora, señores, al recordaros que, seducido y dominado con razón el mundo por la incomparable gloria de Colón, ni siquiera ha advertido en mucho tiempo que por completo se olvidaba de sus camaradas, y sobre todo de aquel Martín Alonso Pinzón, hombre con evidencia digno también de altísima fama, aunque no fuese de tanta valía como el genovés. Tan sólo se ha prestado atención hasta este siglo, generalmente, á las acusaciones que le dirigió un hijo del grande Almirante, sin tener en cuenta que si para todo historiador es deber sacratísimo el de buscar y profesar la verdad imparcial-' mente, de tal regla excluye la Naturaleza á los hijos cuando se trata de escoger entre otros y aquellos á quienes deben el ser.

Por eso la obra de D. Fernando Colón, que nos conservó Ulloa, aunque llena de color local y preciosísima como libro de Memorias, al cabo y al fin de la época, y escrita por hombre docto, no es ni pudo ser tal historia, sino el primer panegírico de su insigne padre, al cual se le otorga allí siempre la razón por fuerza, aunque quizá le faltara algunas veces. Bajo un punto de vista más imparcial que el de D. Fernando Colón, cabe, no obstante, sostener sin réplica, que, con efecto, fue con Colón injusto el mundo, porque era él hombre tal, que merecía que se le venerase, cuanto más que se le excusase ó perdonasen sus faltas, por graves que resultasen ó resulten hoy, ya que no consta que en todo caso procediesen de poco honrada intención, sino de la flaqueza humana. Por eso, no bien se conoció todo el tamaño de su hazaña, experimentóse como un universal

remordimiento de haberle hecho padecer, remordimiento que se ha venido en la historia perpetuando desde Bartolomé de Las Casas hasta Roselly de Lorgues. Y todo esto se comprende muy bien; mas ni aun así cabe aprobar el hecho de que cuantos tuvieron la desgracia de no andar de acuerdo en algo con el principal héroe del descubrimiento, fueran sin examen condenados á una infamia con intenciones de eterna.

Harto comprenderéis, señores, que no me engolfe en la menuda historia del descubrimiento. De los antecedentes y circunstancias de éste, diré ya, para acercarme al fin tan sólo aquello por otros averiguado y referido, y que directamente sirva á confirmar mis juicios peculiares. Diéronle los reyes, cual nadie ignora (á la Reina iba sólo á citar, por seguir la costumbre castellana, mas en justicia debo hablar de los dos), diéronle á Colón, repito, la facultad de tomar para su empresa unas carabelas con que por cierta culpa estaba condenada á servir la pequeña población de Palos. Tanto repugnaba allí, como era natural, dicho castigo, que, recelosos los Monarcas mismos de la probable desobediencia, llegaron hasta á prevenirse, nombrando un Gobernador especial que, hecho fuerte en el castillo del pueblo, hiciese respetar y ejecutar el regio mandato. Presentóse luego en Palos Colón, si no tan maltrecho como cuando necesitó el amparo de los honrados frailes de Santa María de la Rábida, con su ostentoso aunque nominal título de Almirante, mucho más rico en dignidades que en dinero todavía. No fue mucho, pues, que lo recibiesen allí todos con desabrimiento, menos los frailes de la Rábida, Martín Alonso Pinzón, el más importante, según parece, de los vecinos de Palos, que desde su primera estancia en la Rábida debió ya de tratarle, y otras contadísimas personas. Más ilustrados y ricos son hoy los vecinos de aquella villa que entonces, y si alguien los condenase á suministrar de nuevo ahora tres barcos para tan peligrosa empresa, murmurarían sin duda, y algo más. Y por otra parte, ¿cabía seriamente pensar que aquellos barqueros y pescadores, antes que marinos de alta mar, del propio Palos, de Moguer, de Huelva; que aquella gente de todo punto á obscuras en la cosmografía, buena ó mala, de la época; sin noticia de filósofos ni poetas antiguos; sin costumbre de levantar los pensamientos tan alto, cual pueden y suelen los hombres cultos; reducidos, por el contrario, al prosaico y triste cálculo de ver de ganar su negro pan y el de sus hijos cada día, desde luego sintieran por el imaginado, inseguro descubrimiento, el fácil entusiasmo que á todos nos inspira actualmente? {Aplausos.) ¡Y decir que todavía se echa en ellos de menos aun más heroísmo que el que al fin y al cabo demostraron al decidirse á tripular las carabelas, y abandonar por lo desconocido la barra de Saltes, tan sólo porque dudaran del buen éxito después de días y días sin el menor indicio ni la esperanza más corta, y en algún momento desconfiaran del desconocido extranjero que los guiaba, de todo punto falto aún de la autoridad que á nuestros ojos le presta hoy el haber, con efecto, descubierto las nuevas tierras! ¿No podía muy bien errar en todo, cual erró, por ejemplo, en la distancia que mediaba entre el mar de Cádiz y el de la China? Así han desconocido, y aun desconocen los historiadores á veces, las más elementales leyes de la Naturaleza por sólo el gusto de zaherir á la nación española. Y el caso es, que á nosotros mismos nos sería-imposible dejar de sospechar ahora que, á no haber creado el Hacedor Supremo entre la Península española y aquel Catay de Marco Polo que Colón buscaba, el continente de América, ni por él ni por nadie presentado siquiera, antes de llegar las carabelas de Palos, como por otro lado llegaron más tarde las de Magallanes á Filipinas, se hubieran visto obligadas sin duda, á retroceder, no obstante la sublime convicción de su Almirante. Mas sea como quiera, ¿quién, sin falta de juicio, podría pedir á cada marinero de las dichas carabelas un espíritu tan magnánimo, un entendimiento tan cierto de lo que pensaba, cuanto el del gran caudillo, ni menos comparar los altivos estímulos que le impulsaban con los de la pura necesidad que movía á casi todos sus subordinados? Uno sólo de los tripulantes de aquella débil Armada era capaz de pensar y sentir al modo que su Almirante pensaba y sentía, que era Martín Alonso Pinzón. No está para mí probado, ni mucho menos, que aquel noble marino español pretendiera precisamente constituirse en rival del glorioso genovés; pero fue tal vez el único hombre de su siglo que pudo quizá soñarlo. Y lo seguro es hoy que en punto á desdicha, no sólo rivalizó con Colón, sino que le llevó triste ventaja. Hubo de ser Pinzón quien más vehemente presentimiento abrigase, allá por las costas que corren entre Gibraltar y Ayamonte, de que el mar que las lamía acariciase asimismo otras enfrente. Ni tampoco debía de ser en él esto presentimiento tan sólo ó mera imaginación, sino opinión fundada, de parecido origen que la de Colón, ya que consta que pasó á instruirse en Roma, donde no pudo menos de enterarse por igual manera de las relaciones semifabulosas del veneciano Marco Polo, y del juicio de cosmógrafos como Toscanelli, amén de lo indicado en algún mapa de la ya interesante librería vaticana. Era, por fin, el antiguo piloto de Palos hombre participante de cuanta instrucción cabía en su época, de larga experiencia de mar, según todos, y, cosa

también importante para el caso, de bastante dinero, y extensas y poderosas relaciones en su tierra natal. Todo eso lo puso prontísimamente con sus hermanos, sus deudos, cuanto cabe en la vida amar, á disposición de Colón. Sin él, ni la obligación por los Reyes impuesta á los marineros de Palos, ni el embargo de naves ordenado por Colón, ni el peligroso arbitrio que llegó éste á admitir de completar con criminales las tripulaciones, hubieran bastado á organizar la pequeña, Armada. Pinzón lo halló todo á mano: navíos para su siglo excelentes, pilotos, marineros, víveres, efectos marítimos y pagas. Su decisión y su fe se comunicaron á los tripulantes todos, y así arrancaron alegres de la barra de Saltes, hasta ponerse enfrente de Cádiz y pasar las Canarias, encaminándose á las actuales Antillas. Ni carece, por cierto, de probabilidad, según las pruebas diligentemente aducidas por un docto académico, que Pinzón fuese, más bien que el Almirante, quien firmemente insistiera en continuar la navegación adelante, contra el gusto de la ya recelosa gente de mar. No quiero aprovecharme más de lo preciso de esas investigaciones ajenas, ni he de establecer parangón entre el genovés genial y el esforzado español; pero, ¿no ha de ser lícito, señores, que al celebrar este Centenario recordemos también con orgullo que allá en ignorado lugar de Santa María de la Rábida, probablemente yace envuelto en el común polvo un compatriota nuestro de tal valía que, sin él, Colón mismo, con ser quien era, no habría podido realizar su descubrimiento? Séame permitido añadir que hay algo que singularmente avaloraría á Pinzón, aun después de mejor demostrados que todavía estén sus defectos y yerros, los cuales probarían tan sólo que era un hombre imperfecto; y el algo á que aludo es que no aparece movido por la menor ambición ni codicia en la preparación de la empresa. Bien pudo pedir, exigir, afianzar jurídicamente su parte de ganancia y de honor antes de aportar su dinero y embarcarse con sus deudos y amigos, y nada de eso se sabe. Si alguna promesa medió hubo de ser verbal; ¿y qué hombre interesado habría dejado tales cosas en términos que sólo consintieran vagas y sospechosas noticias más tarde? ¡No se fió tanto Colón de la Reina Católica, más digna de respeto que él para los españoles, sin duda alguna! De todas suertes, ¿valía la pena cualquier promesa por parte de Colón, aunque la hubiera, de que un hombre, retirado ya de los riesgos y trabajos marítimos, abandonase su hogar y comprometiese cuanto tenía en el mundo por intentar lo que tantos millones de marinos en condiciones parecidas no habían osado hasta allí? A nadie convencieron antes, que sepamos, Pitágoras, Aristóteles, Séneca, ni ninguno de los otros sabios que opinaron la esfericidad de la tierra. Pinzón se persuadió, según parece, con sólo conocer los propósitos de Colón. Y ya que no intentase alcanzar del buen éxito de la hazaña semisoberanías ni almirantazgos, ¿no contaría al menos con su bien ganada parte de fama y gloria? Pues para desengaños el suyo, y eso que murió no bien llegado á la Península, sin poder adivinar que con la inmediata indiferencia de su patria se sumase tamaño rigor de la historia, ó tan injusto olvido. (*Grandes aplausos.*) Bien considerado, ¿qué estorbaba, señores, á la gloria tan indiscutible de Colón; qué le estorbaba, digo, que alguna parte de ella recayese sobre su también ilustre compañero Martín Alonso Pinzón? (*Muy bien*). El mundo es bastante ancho, la historia bastante larga, para contener muchas glorias distintas, para contenerlas hasta en grado igual, cuando la justicia no le hubiera pedido en este caso para Martín Alonso Pinzón á la historia, sino un lugar subordinado, aunque siempre digno de honor. (*Grandes muestras de aprobación.*) Pero ello es que Pinzón murió en completo abandono, mientras á Colón se le reservaba el recibimiento triunfal de Barcelona.

Y permitidme insistir un poco más en esto antes de poner término á mi discurso. Nadie ignora que casi á la par que era acogido allí Colón con tanto entusiasmo, después de su primer viaje, momentos los más felices, sin duda, de su existencia, Martín Alonso Pinzón, privado por sus más ó menos probadas desobediencias de la merecida parte de gloria y provecho, quedóse en su pueblo natal, menos rico, y probablemente menos querido que antes, sin levantar más cabeza. Brevísimamente llegó allí luego á su último fin entre los frailes, siempre piadosos, de Santa María de la Rábida, mucho más vencido, por todas las señas, de moral abatimiento que de enfermedad física. Y, sin embargo, todavía sus deudos, inflamados por su hermoso ejemplo, continuaron distinguiéndose, uno de ellos especialmente, en el sucesivo descubrimiento, mereciendo algún lugar también en la historia, aunque tampoco proporcionada recompensa. ¿Qué hizo la familia entera, en qué pecó tanto su jefe Martín Alonso Pinzón, para que hablándose incesantemente después de las ingratitudes que Colón padeció, nadie ó casi nadie haya recordado que aquellos bravos hijos de Palos, no dejaron de padecerlas también? Toda proporción guardada bien cabía, y cabe Como las primeras deplorar las últimas. Ni he de entrar aquí en el análisis de los cargos que D. Fernando Colón principalmente dirigió á Martín Alonso. Demos que algunos de ellos sean fundados; pero cuando nadie negó en su época que el mando del Grande Almirante en Santo Domingo

fuese desacertadísimo, en gran manera por su carácter altanero y receloso, ¿hay derecho para echar toda la culpa de las desavenencias al celeberrimo piloto español? Si este último tenía conciencia de que sin él ni aun siquiera se habría iniciado la expedición, cuanto más llevado á cabo, ¿no había eso de modificar en algo la absoluta y ciega dependencia de jefe á subordinado que reclamáramos hoy de cualquier capitán de navío respecto á su Almirante? ¿No fueron más bien consocios, en verdad, aunque con harto distintas esperanzas de lucro, aquellos dos hombres, que no soldados ó marineros jerárquicamente unidos por la rigurosa disciplina militar? La autoridad Real que Colón representaba, por castigo había impuesto a las gentes de Palos que suministrasen las naves y sus tripulaciones; ¿pero Pinzón y los suyos estaban personalmente obligados á nada en las capitulaciones de Santa Fe? ¿No servían como verdaderos voluntarios? Mejor hubiera sido ¿quién lo niega? que con eso y todo se sometiese á Colón Martín Alonso, según mandaba la ley de Partida, y tal como si por oficio, por obligación adquirida, por pura necesidad, en fin, debiese acatamiento incondicional á su Almirante.

Mayor, mucho mayor habría sido así su virtud; mas para graduar las faltas (por supuesto en el caso que cometiera cuantas se le han imputado Pinzón) preciso es tener todas las 'circunstancias en cuenta. La justicia moderna lo exige, y ni siquiera es hoy lícito administrarla de otra suerte. La gloria de Colón, hasta la saciedad lo he dicho, debe quedar y queda para mí incólume, gobernase bien ó mal en Santo Domingo. La que á Pinzón por sus hechos le toque, sea la que sea, tampoco debería mermársele, por no haber compartido siempre los dictámenes de Colón. El género de las relaciones que con Pinzón tuvo el Almirante, desde que se trataron, las cuales se acercaban mucho á las de cualquier protegido respecto á su protector, exigía que la jefatura personal y el mando se ejerciesen luego por el segundo, con moderación y tacto exquisito. ¿Estáis seguros de que tal aconteciera, conociendo como conocéis los juicios sobre Colón, de Bernáldez, su afectuoso amigo, y de sus más apasionados panegiristas del siglo decimosexto? Pocopreciado necesitó estar Martín Alonso de sus indudables merecimientos, para que en el Almirante se despertase la majestuosa altivez con que apareció en sus más desesperadas posiciones anteriores, mostrándole á aquel demasiado que estaba muy lejos de reputarle partícipe en su altísima gloria. ¿Y qué tiene eso de particular tampoco? ¿Por ventura, para ser un genio como Colón, como el Dante, como Napoleón T, se necesita ser manso de espíritu también? De semejantes contrastes y elementos varios en la vida, nacen las discordias inevitables, los funestos conflictos entre los hombres, que llenan las páginas de la historia.

Y lo que le toca á ésta hacer es escudriñar todo, exponerlo todo, apuntarlo todo en cuenta, liquidándole á cada personaje su peculiar mérito y su responsabilidad respectiva, ni más ni menos. Mas he ahí, señores, lo qué suena tan mal precisamente á los oídos de los que quisieran á Colón infalible; á los oídos de los que pretenden deducir del genio de un hombre la absoluta perfección de su carácter y de su manera de obrar: intentos ilógicos que conducen al absurdo. Colón es suficientemente grande para poder llevar sobre sí con suma holgura el pecado, de sentir y hacer sentir su superioridad con frecuencia, abundando en su parecer, desdeñando y absorbiendo á los demás, así como el de carecer de aquella ductilidad y paciencia, que no es posible sin embargo poner á un lado, de no renunciar al gobierno de los hombres. Y, en resumen, fue bastante extraordinario aquel hombre, y su memoria es sobrado gloriosa, para que ninguna flaqueza humana, cuanto más las que se le atribuyen, pudiera privarle del inmenso é indestructible pedestal sobre que su figura histórica descansa.

Pobres gentes deben, por tanto, de ser las que se escandalizan porque de las inequívocas frases de su testamento, resulte que, cual tantos, rindió tributo él á ciertos pecados, no obstante su genio inmortal. ¡Qué! ¿No han leído, esos mismos, por ventura, las páginas de San Agustín, en que aquel santo confiesa, con serlo tan grande, y ser asimismo uno de los mayores hombres concedidos á la humanidad hasta ahora, qué tuvo sus días de fragilidad, como cualquiera, antes de consagrarse á Dios? Pues, aun suponiendo, y es muy atrevida suposición laica, que al fin y al cabo resultase que, no ya sus excepcionales fuerzas naturales, sino una inspiración sobrenatural, divina, guiase á Colón en su empresa; aun reconociendo que en ella tuviese siempre piadosos fines, como el de reconquistar, por ejemplo, el Santo Sepulcro, ¿habría derecho para negar un precedente extravío, del género del que no negó el ínclito Obispo de Hipona, ni tuvo el mismo Jesús por imperdonable al santificar á María Magdalena? No, no lo habría. Conviene, por lo mismo, que se resigne el mundo á que no se sacrifique á interés alguno, por alto que sea, como tal cual espíritu desordenado pide, ninguna verdad demostrada por la historia. Por de pronto, en estas conferencias del Ateneo se respetará, á no

dudar, todo lo que en realidad sea respetable, pero sin mostrar, así lo espero, en el rigor justo de la investigación y de las conclusiones, la menor flaqueza. Así es como por. nuestra corporación se ha de conmemorar debidamente el inmediato y universal Centenario.

Acudid, pues, ya ahora, y uníos en el común propósito que iniciamos, hijos todos de la Madre España; trabajemos juntos, contando así en el antiguo como en el Nuevo Mundo que Colón descubrió, con la ayuda de nuestros nobles hermanos lusitanos, de quienes aprendimos á no temer los desconocidos mares ni las dudosas tierras. Indaguemos primero la verdad, toda la verdad, respecto al Grande Almirante, á sus compañeros de aventura, y á su descubrimiento inmortal; sigamos después las huellas de los descubridores, y con frecuencia conquistadores también, no menos gloriosos en realidad que los héroes que la mitología forjó, y por igual antepasados de españoles, hispanoamericanos y lusitanos; estudiemos, colectivamente por fin, las incomparables fuerzas naturales de aquellas regiones todavía en gran parte vírgenes, donde el género humano ha trasladado ya tanta porción y se dispone á trasladar mucha más del directivo genio europeo, no sin riesgo de que éste pierda su secular hegemonía; demos de cualquier suerte, común aliento á las esperanzas magníficas que en las jóvenes naciones hispanas despiertan el progreso constante, el crecimiento admirable de su poder y su civilización, la vecindad misma de la potentísima nación anglo-americana; y Dios quiera que ni por pasajeros momentos se truequen esperanzas tales en prematuras ó falsas ilusiones. Una aspiración propia debemos, en tanto, tener por unánime y principal objeto los españoles, la de desagaviar de notorias injusticias á nuestra raza, indudablemente digna de Colón, de su genio y de su hazaña. Si nosotros, entonces no hubiéramos podido hallar mejor caudillo, porque el mundo no lo ha logrado, que aquel genovés gloriosísimo, tampoco á él habría de seguro prestado ninguna gente mejor ayuda, ni hubiera proseguido su empresa heroica con más perseverancia, inteligencia y denuesto. La gloria suya es la nuestra, la nuestra la suya, de tal suerte, que aun puede decirse que las victorias -de Cortés ó Pizarro fueron también victorias de Colón. Y sean cualesquiera los respectivos destinos de Europa, y América, estemos ciertos de que no será sólo el nombre de Colón el que juntamente veneren en el porvenir imparcial los hijos de un mundo y otro, sino también el nombre de la raza á que los compañeros de Colón pertenecían y nosotros pertenecemos; el de aquella nación por fin que, fuesen cuales fueran sus errores, acogió, confortó, siguió sin miedo á lo desconocido al marino italiano, tomando luego casi sola sobre sí el resto inmenso del descubrimiento de América. (*Muy bien. Muy bien. Aplausos.*) Por muy desiguales que acá y allá fuésemos todos hoy á nuestros antepasados; por muchas desdichas que á los unos y los otros todavía nos reserve la historia; aunque sobre toda la española gente definitivamente se levantasen otras gentes, ó más afortunadas ó más diestras; aunque todo lo ibérico cayese en ruina, hipótesis que Dios no permita que el tiempo realice, importaría poco ó nada á nuestra bien adquirida gloria en el descubrimiento.

Siempre la nave que en el modesto río Odiel penetre con cualquier motivo, por prosaico que sea, abrigará á alguno, por ignorantes que á sus tripulantes imaginemos, que con respeto salude la barra y las costas desde donde se echaron al temeroso Atlántico aquellos personajes sin disputa épicos, Colón, Pinzón y sus compañeros de Palos, Moguer y Huelva.

Siempre se recordará en nuestro planeta que el conocimiento de su configuración no -quedó completo hasta que sobre las aguas dibujaron su contorno, naves y banderas de España. Y aunque se hundiesen todos los monumentos que levantamos y desapareciese cuanto para el Centenario preparamos; y aun si pereciera la civilización misma, á la cual tanto servimos con el descubrimiento, con tal que siquiera permaneciese el arte de la imprenta, los nombres de Colón y España, en indisolubles lazos unidos, vivirían eternamente; pues yo pienso que hasta la simple tradición á falta de anales bastaría para, perpetuar su común gloria. (*Grandes aplausos.*)

ANNEXE I-3 : L'Ateneo de Madrid et le IV^e Centenaire

ATENEO DE MADRID

LAS CONFERENCIAS AMERICANISTAS¹³⁶⁴

DISCURSO RESUMEN

D. ANTONIO SÁNCHEZ MOGUEL

leído el 19 de Junio de 1892

MADRID

ESTABLECIMIENTO TIPOGRÁFICO «SUCESTORES DE RIVADENEYRA»

IMPRESORES DE LA REAL CASA

Paseo de San Vicente, núm. 20

1894

SEÑORAS Y SEÑORES:

El Ateneo de Madrid, que desde hace más de medio siglo viene consagrandó á la cultura de la patria el concurso meritorio de sus luces; que, fiel á sus tradiciones, había de contribuir al cuarto Centenario del descubrimiento de América, en el modo y forma más adecuados á su instituto; que, á este fin, estimó preferible á toda obra la de preparar al país para la celebración del Centenario mediante una serie de conferencias públicas relativas al descubrimiento, conquista y civilización del Nuevo Mundo, hoy, que esta obra toca felizmente á su término, al considerar los resultados obtenidos, al ver que oradores y escritores, de toda filiación política y científica, militares y marinos, sacerdotes y seglares, y lo que es más hermoso todavía, americanos, portugueses y españoles, en armonioso concierto, han contribuido un día y otro día, durante dos años, á la ejecución de su pensamiento, se complace en publicar solemnemente su gratitud á todos y cada uno de sus generosos cooperadores, y en declarar muy alto que es su deseo, su aspiración más viva que la campaña terminada no sea la última, sino la primera en pro de la fraternidad de los pueblos peninsulares y de sus hijos al otro lado del Atlántico.

Si la empresa de España y de Colón puso en contacto dos continentes, sea la conmemoración del singular acontecimiento el hecho venturoso que estreche los vínculos de uno y otro — 6 — mundo; vínculos más apretados y duraderos que los antiguos de la conquista: los indestructibles vínculos de la fraternidad y del derecho.

Empequeñecidos por nuestras discordias, viviendo casi en exclusivo para los intereses y las luchas del momento, al acercarse el cuarto Centenario de nuestra gloria mayor, habíamos ya casi perdido la conciencia de la solidaridad nacional, los alientos para los combates regeneradores, la esperanza en los destinos de la patria, y hasta la memoria de lo que fuimos y de lo que hicieron nuestros padres.

Ni en la cátedra ni en los libros, bien lo sabéis, la historia del descubrimiento de América ha tenido hasta ahora la plaza que en justicia le corresponde. Si doctas corporaciones, como la Real Academia de la Historia y la Sociedad Geográfica, han consagrado alguna parte de su labor al estudio de la historia americana; si no han faltado nunca en nuestra patria entendidos americanistas, los trabajos de éstos y las publicaciones de aquéllas apenas si habían trascendido más allá del contado número de los eruditos. La gran mayoría de los españoles, ignorante de estos estudios, satisfacía su escasa curiosidad por las cosas americanas en libros más

¹³⁶⁴ Antonio SANCHEZ MOGUEL, *Las conferencias americanistas del Ateneo*, Madrid, Sucesores de Rivadeneira, 1894.

novelescos que históricos; y hubiera llegado seguramente á los días del Centenario incapacitada para conmemorar dignamente hechos que ignoraba ó que conocía únicamente en relatos superficiales, ó fabulosos, que es peor todavía.

Era, pues, necesario, imprescindible, despertar la atención y el interés del país por el conocimiento positivo y completo de la empresa descubridora, y esclarecer una por una, en numerosas conferencias, las cuestiones que entraña su estudio.

Estas conferencias, primero en los oyentes, después, impresas, en toda clase de lectores, responderían amplia y eficazmente á las exigencias de la cultura general, con tanto mayor motivo, cuanto que ninguna corporación había pensado en llenar este vacío. Las empresas imaginadas ó acometidas por los centros oficiales y particulares, exposiciones, monumentos, congresos, certámenes, publicaciones bibliográficas y eruditas, trabajos indudablemente valiosos, pero de distinta clase, y destinados todos para los días mismos del Centenario, estaban bien lejos de proponerse la preparación de este gran acontecimiento, ilustrando desde luego á la nación mediante una serie especial de conferencias apropiadas al efecto.

Para promoverla y llevarla á cabo, ninguna corporación tan adecuada como el Ateneo de Madrid, centro de la cultura nacional, tribuna siempre abierta á la libre propagación de todas las doctrinas, preparación y complemento al par de la vida científica de las demás corporaciones. La separación entre lo oficial y lo particular, como las divisiones en partidos, sectas y escuelas, son extrañas á su instituto. Templo de la tolerancia, caben en él todas las ideas, como en el Panteón romano todos los dioses.

Su historia es la historia del progreso intelectual en nuestra patria. Político, filosófico y literario, principalmente, en sus orígenes, siguiendo después las fases y etapas de la evolución científica, fue luego cultivador de las ciencias históricas. Si éstas, en tiempos anteriores, no tuvieron la vida fecunda de las ciencias morales y políticas, y las exactas, físicas y naturales, que contaban desde la fundación de este Centro con secciones propias, hay que reconocer en justicia que de algunos años acá alcanzan en sus tareas igual ó semejante participación que estas otras ciencias, sobre todo desde el establecimiento de una sección especial de Ciencias Históricas. Autor de este pensamiento, me es muy grato poder asegurar que el Ateneo entero lo acogió favorablemente desde el primer instante, como se reciben siempre las ideas que sólo necesitan ser enunciadas para pasar de la categoría de proyectos á la de hechos consumados.

Interesantes y animadas discusiones sobre materias históricas, así como las notables conferencias dadas durante los cursos de 1885 á 1886 y de 1886 á 1887, sobre La España del siglo XIX, aseguraron á los estudios históricos en la vida del Ateneo la participación que les correspondía y que hoy alcanzan en el movimiento científico contemporáneo.

El Centenario del descubrimiento de América debía llevar con preferencia la atención á la historia del Nuevo Mundo, á sentir la necesidad de darle entrada en la labor histórica del Ateneo, y al pensamiento de cooperar á la celebración del Centenario con el importante contingente de sus valiosos elementos.

La bondad del Ateneo, elevándome á la presidencia de la sección de Ciencias Históricas, en Junio de 1890, me proporcionó la honra de iniciar ya entonces esta obra, cuya ejecución me fue luego encomendada, y en la que he venido ocupándome hasta el día, no sé si con cabal acierto, pero sí con verdadera solicitud y entusiasmo.

Ante todo, las conferencias debían corresponder cumplidamente á la naturaleza del Centenario, que no era, como algunos habían dado en apellidarle, Centenario de Colón, sino Centenario del descubrimiento de América, y que comprendía, por lo tanto, no sólo los primeros descubrimientos del gran navegante, por principales que fuesen, sino también los verificados con posterioridad, así como los precedentes que pudieran tener en tiempos anteriores. Tampoco, por celebrarse en España, habían de reducirse los estudios á los descubrimientos de los españoles, sino abarcar igualmente todos los relativos á la tierra americana verificados por otras gentes, y asimismo los relacionados íntimamente con ellos en África, Asia y Oceanía. Por último, el examen de los descubrimientos, para ser completo, debía enlazarse con el conocimiento de la América prehispánica: el suelo, la flora, la fauna, las razas, las civilizaciones; del mismo modo que con el de la obra europea en América: conquistas, colonización, instituciones; en suma, debía estudiarse la historia americana, ya que no hasta la emancipación colonial, al menos en los primeros tiempos, y, como coronamiento de este vasto

estudio, las influencias que en la vida de Europa vino á ejercer á su vez el descubrimiento de América, por ejemplo, en las ciencias geográficas, las ciencias médicas, etc., etc.

Obra, en primer término, eminentemente nacional, no debía el Ateneo limitarse en su ejecución á sus propias fuerzas, á la labor exclusiva de sus socios, sino, por el contrario, solicitar la cooperación de todas las personas competentes del país, ya conocidas por sus trabajos americanistas, ya entendidas en estudios históricos, que pudieran cultivar ahora los referentes á América, dando así á estos estudios la extensión y alcance que no tenían en nuestra patria.

A todas, importa decirlo, á todas, igualmente, se dirigió el — 9 — llamamiento del Ateneo, sin distinción de clases, doctrinas y partidos: todas, con excepciones contadísimas, respondieron á este patriótico llamamiento: la Iglesia, la Marina, el Ejército, las Corporaciones científicas y literarias, oficiales y particulares, especialmente la Universidad Central, la Academia de la Historia y la Sociedad Geográfica. Algunos de los conferenciantes, como el Sr. Pí y Margall, hacía ya muchos años que estaban alejados por completo de la vida ateneística; otros, como el señor Marqués de Cerralbo, no habían atravesado ni una vez siquiera los umbrales del Ateneo. Por vez primera en España, historiadores, geógrafos, literatos, naturalistas, han tomado parte juntos en una misma obra: la obra gloriosa de nuestros padres.

Ninguna institución tan elevada como la Iglesia ni de tan considerable influjo en la vida de la nación descubridora y en la de sus hijos americanos: ninguna, por consiguiente, con mayores derechos y deberes en la celebración del Centenario. ¿Cómo, pues, era posible que el Ateneo desconociera aquellos derechos, dejando de invocar la cooperación de la Iglesia en la obra de sus conferencias? ¿Ni cómo, tampoco, que la Iglesia olvidara sus deberes dejando de responder al llamamiento del Ateneo? De los sacerdotes llamados á compartir nuestras tareas, solamente aceptó su encargo el Sr. Jardiel, Canónigo de Zaragoza.

Acaso, y sin acaso, la absoluta libertad que en el Ateneo disfrutaban todas las doctrinas, haya sido causa de que los otros sacerdotes invitados no hayan querido ó podido aceptar igualmente las conferencias encomendadas. Es innegable que dicha libertad no ha sido nunca muy del gusto de algunos católicos, como no lo es menos que otros, muchísimos por cierto, han creído más conveniente aceptarla y emplearla en la defensa y propagación de sus ideas y sentimientos genuinamente católicos.

Socios del Ateneo fueron sacerdotes tan insignes como Lista y Gallego, cuyos retratos figuran en la galería de ateneístas ilustres.

En los bancos de nuestra casa hemos visto hasta ha poco al inolvidable D. Miguel Sánchez, librando descomunales batallas en pro de la ortodoxia más pura, con admiración y aplauso de todos. Entendía el docto Presbítero, más conforme con el — 10 — espíritu del Evangelio, propagar sus creencias en abierto combate, que abstenerse de toda lucha, que es como igualmente lo han entendido y entienden hoy, no ya simples sacerdotes, sino príncipes de la Iglesia.

He aquí la importancia excepcional que tuvo la solemnidad celebrada en el Ateneo el 21 de Marzo último: la entrada de la Iglesia en el Ateneo, en la persona del respetable Arzobispo de Santiago de Cuba, que presidió el acto, y del distinguido sacerdote aragonés encargado de llevar juntamente la voz de la Iglesia y del Ateneo en aquella noche memorable.

. En la aceptación y venida del Sr. Jardiel corresponde participación altísima á su prelado, el Emmo. Cardenal Benavides, Arzobispo de Zaragoza. «Ayer di cuenta al Excmo. Sr. Cardenal de la carta de usted (me escribía el Sr. Jardiel el 30 de Octubre del año pasado), y no sólo me concede permiso para aceptar el encargo que usted me propone, SINO QUE ME HA ANIMADO Á ELLO CON SEÑALADAS MUESTRAS DE SATISFACCIÓN. » Al obrar así el Arzobispo cesaraugustano, respondía cumplidamente, no sólo á patrióticos sentimientos, sino á antiguas y arraigadas convicciones. En su Oración fúnebre en las honras de Cervantes, celebradas por la Real Academia Española en 1863, se hallan estas hermosas palabras: « ¿Acaso la dulce y sonora voz evangélica será extraña al progreso intelectual? ¿No llevará con igual amor sus consuelos y sus lecciones al ignorante y al sabio? ¿Por ventura haremos odiosas distinciones, que el divino Maestro rechazaba, entre el judío y gentil, el griego y el romano, el bárbaro y el escita?» Con la memoria de tan fausto acontecimiento se enlaza el recuerdo de otros también nuevos é importantes no sólo en el Ateneo, sino en la celebración del Centenario. Antes que ninguna otra corporación, la nuestra, desde un principio, acordó solicitar el concurso de americanos y portugueses, teniendo en cuenta que la obra de Portugal en los descubrimientos es

inseparable de la puramente española, y que á los americanos importaba tanto como á los peninsulares el esclarecimiento de hechos históricos de igual valor y alcance para toda la familia.

Así, además de la importancia científica de la cooperación prestada por americanos y portugueses, podría darse el hermoso y trascendental espectáculo de aparecer por primera vez unidos portugueses, americanos y españoles, en una misma empresa, principio fecundo de tantas otras en que, siempre á salvo las respectivas independencias políticas, están obligados á intervenir de igual modo, como' la común historia reclama y el común interés exige.

No es de extrañar que no todos los portugueses y americanos que el Ateneo invitó aceptasen igualmente las Conferencias ofrecidas, con sólo tener en cuenta la carencia de precedentes análogos. Por fortuna, el Sr. Oliveira Martins y los Sres. Riva Palacio, Solar y Zorrilla de San Martín, han venido á establecerlos, llevando dignamente en la empresa ateneísta, el primero la representación de Portugal, y los segundos la de América, con gratitud y regocijo, no ya del Ateneo, sino de España entera.

De este modo, nuestras Conferencias, encaminadas ante todo á ilustrar la historia americana y á preparar al 'país para la celebración del Centenario, han contribuido además á estrechar fraternales vínculos, por una parte entre las diferentes instituciones y elementos de nuestra patria, y por otra entre los pueblos peninsulares y americanos; precediendo en esta obra á todas las corporaciones, no sólo en el campo de las teorías, sino en la esfera fecunda de la práctica. Bien puede decirse, en este sentido, que al Ateneo corresponde, en primer término, la gloria de abrir el camino y señalar el rumbo que debía seguirse en la celebración del Centenario.

Que no todas las Conferencias son de igual mérito ni científico ni literario, que unas han sido fruto de nuevas investigaciones y otras mera vulgarización de conocimientos ya sabidos de los doctos, no hay que decirlo. Que unas y otras han servido, en mayor ó menor grado, á la cultura general, es evidente. La crítica digna de este nombre no podrá menos de reconocer en justicia, que el Ateneo ha hecho cuanto le ha sido dable al mejor logro de su intento, y que si no ha hecho más no ha sido por falta de iniciativa y de deseo, sino porque no lo ha consentido el estado de los estudios históricos en España.

Temerario sería, señores, pretender compendiar en modo alguno el contenido de las Conferencias, ni mucho menos aquí dilatarlo cumplidamente. ¿Quién, dentro ni fuera de nuestro país, posee á un tiempo aptitudes y conocimientos científicos de tan diversa índole para examinar obra tan vasta y tan compleja? ¿Ni quién menos autorizado que yo para intentarlo, ya por mi propia insuficiencia, ya por la parte que he tenido en esta obra? Sólo me es posible bosquejar ligeramente los caracteres generales que las Conferencias han tenido, por vía de ojeada al conjunto y á sus partes principales, sin entrar en el examen analítico de todas y cada una de las cuestiones estudiadas.

Como era de esperar, el descubridor del Nuevo Mundo ha sido objeto de distintas conferencias, en las cuales, la erudición de primera mano y la verdadera crítica histórica han imperado algunas veces, y en otras las dos diversas leyendas colombinas, esto es, la apologética y la demoledora, la que diviniza á Colón y la que rebaja sus merecimientos reales y efectivos en pro de figuras subalternas ó en aras de un mal entendido patriotismo.

En una y otra se rompe la unión esencial é indivisible que en el orden histórico existirá siempre entre los nombres de España y Colón, factores inseparables del descubrimiento de América, sacrificando con igual injusticia, ya España á Colón, ya Colón á España.

En la leyenda apologética, la más general y extendida, Colón no es un hombre, capaz por su humana naturaleza de errores y de culpas, es un santo, profeta de un Nuevo Mundo, á él solo revelado, y mártir de la ignorancia, la ingratitud y la barbarie de España. La nación descubridora, única en comprender los proyectos colombinos, única también en dar para su ejecución su patrocinio, sus recursos, sus naves, sus propios hijos, esa nación, salvo algunas personalidades, es en la inicua leyenda un pueblo de ingratos y traidores, de envidiosos y malvados, enemigos, perseguidores, verdugos del sublime, impecable y santísimo genovés.

¿Qué extraño, señores, qué extraño que semejantes falsedades hayan provocado en nuestro suelo, no ya enérgicas protestas, si no injustas represalias? Herido por la indignación el sentimiento de algunos de nuestros compatriotas, no han podido ser, aunque quisieran, reivindicadores imparciales de nuestras glorias, severos jueces que separaran la verdad del error, la historia de la novela: no; en el ardor del combate, han traspasado á su

vez los límites de lo justo, y enfrente de la apoteosis de Colón ha surgido, no la historia sino la apoteosis de España.

En esta nueva leyenda, Colón es la víctima, el genio divino se convierte en hombre de alguna ciencia, piloto, cuando no inferior, igual á lo sumo á los que entonces teníamos: calumniador envidioso de sus compañeros; desleal á sus palabras y compromisos; ladrón de premios debidos á otros, y para que nada falte en ese cuadro de horrores, hasta cobarde, que intentó volverse en el camino de su inmortal viaje. De igual modo, al santo ha sucedido ahora una especie de delincuente, sentado en el banquillo de los acusados, á quien no se interroga por sus virtudes y grandezas, sino por sus errores y culpas, con deleite indagadas, con crueldad abultadas y esparcidas, ya en irreverentes burlas, ya en sañudas sentencias inquisitoriales.

A la luz de la historia, el descubrimiento del Nuevo Mundo no es un hecho aislado, sin precedentes ni relaciones inmediatas con hechos anteriores: así como el descubrimiento de la Oceanía fue continuación y consecuencia del de América, éste, como los descubrimientos de los portugueses en Asia, fueron también, á su vez, consecuencia y continuación de las navegaciones, descubrimientos y conquistas de nuestra Península en África, que habían patentizado con absoluta evidencia que la tierra no acababa en las columnas de Hércules, que era navegable el mar tenebroso, habitable la zona tórrida y razonable y posible arribar ala India, siguiendo las costas de África. Así se explica, que antes de 1474, el físico florentino Pablo Toscanelli idease nuevo camino de las Indias, el camino de Occidente, que fue el que diez y ocho años más tarde siguieron, por primera vez, las naves descubridoras de Castilla. En el estado de los conocimientos actuales, no sabemos aún, á punto fijo, si Colón tuvo antes ó después que Toscanelli igual idea. En uno como en otro caso, es lo cierto que Toscanelli, astrónomo, filósofo, no habría podido jamás poner por obra su pensamiento.

Colón, por el contrario, reunía las condiciones necesarias al logro de su empresa. «De muy pequeña edad, escribía, entré en la mar navegando, é lo he continuado fasta hoy. Ya pasan de cuarenta años que yo voy en este uso, decía en 1502; «todo lo que fasta hoy se navega, todo lo he andado. » «Hobe (de Dios) espíritu de inteligencia. En la marinería me fizo abondoso, de astrología me dio lo que abastaba, y ansi de geometría y aritmética, y ingenio en el ánima y manos para debujar esfera y en ella las cibdades, rios y montañas, islas y puertos, todo en su propio sitio. » Glosando estas palabras, el doctísimo Navarrete estimaba que «los escritos de Colón sobre las profecías, sus relaciones, cartas y derroteros, dan pruebas evidentes de haber tenido la erudición y conocimientos que indica él mismo. » ¿Qué marino de aquellos tiempos se encontraba en este caso? ¿Cuál poseía, en la esfera científica y en la práctica de la navegación iguales ó semejantes condiciones? Como si ellas no bastasen, Colón disponía, y en altísimo grado, de otras facultades no menos precisas y necesarias, si cabe: voluntad de hierro, audacia insuperable, resistencia invencible.

Era Colón, para decirlo de una vez, la inteligencia, el corazón, el carácter que necesitan para su ejecución proyectos como el suyo. Si hay genios que se caracterizan por el predominio absoluto de alguna de sus cualidades, hay otros que se distinguen por la plenitud y armonía de todas ellas. Colón fue de esta clase, en magnitud la primera.

Aun cuando en el orden teórico hubiese carecido de originalidad su pensamiento, no sería por eso menos grande el descubridor real y efectivo del Nuevo Mundo. Llenas están las páginas de la historia de ideólogos y proyectistas; ¡qué pocos saben vencer la inercia tradicional y propia! ¡Qué pocos encarnar en su vida y en sus hechos las iluminaciones de su espíritu! El progreso de la humanidad obra es de este corto número de elegidos, de esa apostólica falange de redentores, altruistas sublimes, que viven para convertir los sueños en realidades, que carecen de la noción de tiempo y de espacio, porque viven en la eternidad.

En su fervor religioso, que siempre fue extraordinario, Colón atribuía á favor divino el origen de su pensamiento. «La Santísima Trinidad me puso en memoria, y después llegó á perfecta inteligencia que podría navegar é ir á las Indias desde España, pasando el mar Océano al Poniente», escribía en una 15 ocasión. Y en otra decía, en análogos términos: «Abrióme el Señor el entendimiento con mano palpable á que era hacedero navegar de aquí á las Indias, y me abrió la voluntad para la ejecución de ello. » Asimismo al dar cuenta del descubrimiento, decía: «He arribado á una empresa que no tocó hasta ahora mortal alguno; pues si bien ciertos habían escrito ó hablado de la existencia de estas islas, todos hablaron y escribieron con dudas y por conjeturas; pero ninguno asegura haberlas visto, de que procedía que se tuviesen por fabulosas. » Según estas declaraciones, Colón pensó únicamente en ir á las Indias pasando el Océano al Poniente. ¿Cómo, pues, se dirá, se ha pretendido

atribuirle el proyecto de descubrir un mundo nuevo? Y sin embargo, en el proyecto de ir á las Indias iba comprendido el descubrir un mundo; ó, en otros términos, uno y otro proyecto son uno solo: el mismo. Me explicaré. Creía Colón que navegando al Oeste hallaría nuevas tierras. Y tanto lo creía, que antes de emprender su viaje se hizo nombrar virrey y gobernador de las islas y tierra firme que descubriera. En sus viajes descubrió, en efecto, no sólo islas, sino la tierra firme, en una palabra, lo que buscaba, lo que fue á descubrir seguro, segurísimo de su existencia. Es no menos cierto que Colón creyó también que las tierras descubiertas constituían otro mundo.

Dícelo así el gran navegante á los Reyes Católicos en estas palabras: «Ningunos príncipes de España jamás ganaron tierra alguna fuera de ella, salvo agora que vuestras Altezas tienen acá OTRO MUNDO. » El error de Colón estuvo únicamente en creer, con arreglo á los conocimientos de su época, como aquí ha sido doctamente demostrado, que ese mundo, esas tierras, pertenecían al Asia, que eran las Indias. Error secundario ante la magnitud de la empresa acometida y realizada. Si se engañó al dar á las nuevas tierras el nombre de Indias, ¿qué diremos de los que mudaron este nombre en el de América? Entretanto como se ha publicado estos días tocante al gran descubrimiento, hay una especie que no ha sido rectificada hasta ahora en las conferencias colombinas, y que no debe quedar sin respuesta. Me refiero á la pretendida novedad que supone que Colón no descubrió el Nuevo Mundo en 1492, sino - 16 — en 1477. Ahora bien- hace más de tres siglos y medio, que en obras como las Ilustraciones de la Casa de Niebla, de Pedro Barrantes Maldonado, publicada en 1857 por la Real Academia de la Historia, se dice que Colón había descubierto las Indias antes de 1492, y que el viaje de este año no fue, por consiguiente, el primero, sino el segundo. No trae Barrantes la fecha de aquél, pero en el Códice colombino, de Spotorno, publicado en 1815, se señala la de 1477, esto es, la misma que ahora se quiere dar como cosa nueva. ¿Puede dudarse, en vista de estos testimonios, que la flamante especie del descubrimiento de América en 1477 es una novedad antigua? Á este linaje pertenecen del mismo modo otras especies no menos fantásticas tocante al piloto innominado ó bautizado con el nombre de Alonso Sánchez, vizcaíno, portugués ó andaluz, llegado á América, sin saberlo, por las tormentas de la mar ó la fuerza de las corrientes, y que á su regreso había revelado á Colón la existencia de un Nuevo Mundo, y el derrotero que debía seguir para llegar á él. Hablillas y consejas, como tantas otras de igual clase con que la ignorancia ó la malicia han pretendido amenguar, de antiguo, la gloria de Colón, ó simplemente explicarse á placer de la imaginación, por vía novelesca, como tantos otros inventos, el descubrimiento de América.

Sobre estos puntos tan capitales son bien claras y terminantes las declaraciones de Colón, ya cuando dice que su «empresa era ignota á todo el mundo», «é abscondido el camino á cuantos se fabló» (de las Indias), ya cuando de un modo más categórico todavía asegura, que por el camino de Occidente— son sus palabras— «no sabemos por cierta fe que haya pasado nadie». ¿Y qué testimonios, qué pruebas, existen en contra de estas declaraciones? Absolutamente ninguna. Por el contrario, otras que las fortifican y comprueban. Los mismos marineros que compartieron las glorias y los trabajos de la singular empresa, «nunca oyeron hablar de descubrimientos, ni siquiera de la existencia de las Indias, hasta la llegada de Cristóbal Colón».

Después del descubrimiento, los Reyes Católicos escribían al descubridor: «Una de las principales cosas porque esto nos ha placido tanto es por ser inventada, principiada é habida por vuestra mano, trabajo é industria. Y cuanto más en esto platicamos y vemos, conocemos cuan gran cosa ha seido este negocio vuestro, y que habéis sabido en ello más que nunca se pensó que pudiera saber ninguno de los nacidos. » España entera, con profundo convencimiento y con inmensa gratitud debe repetir siempre estas palabras de los Reyes Católicos, y más que nunca en los días del Centenario.

El verdadero patriotismo debe mirar como propios el nombre y los merecimientos de Colón, que si no nació en España la sirvió y enalteció como el mejor de sus hijos. Con razón, ha escrito un célebre historiador de nuestros días: «Trajano, nacido en España, fue el primero de los romanos: Colón, nacido en Italia, fue el primero de los españoles. » No es posible, señores, ni en una ni en muchas conferencias, examinar cumplidamente las negociaciones de Colón en los reinos de Castilla para llevar á cabo su empresa. La historia del primer Almirante de las Indias desde que vino de Portugal á Andalucía, hasta que de esa misma Andalucía salió á descubrir las nuevas tierras, es, al presente, ó una serie descarnada é incompleta de datos sueltos, insuficiente para formar un cuadro histórico, ó un conjunto novelesco de conjeturas, hipótesis, juicios é incidentes contradictorios, en que dominan á sus anchas la imaginación y el sentimiento. La ida del futuro descubridor al convento de la Rábida,

con su hijo Diego de la mano, como Belisario, pidiendo un vaso de agua para el niño; las juntas de letrados y sabidores, las intrigas de las camarillas palaciegas en pro ó en contra de los proyectos colombinos, como si se tratase de la provisión de una prebenda, las corazonadas proféticas de la Reina Isabel, la oposición encarnizada de D. Fernando, que cede, al fin, ante la actitud resuelta de su esposa, todo publica que no hay hecho ni figura de que no se haya apoderado la leyenda para alterarlas á su capricho.

De todos modos, es indudable lo más esencial, á saber: que los Reyes de Castilla dieron á Colón, como él mismo nos dice, «aviamiento de gentes y navios, y le hicieron su Almirante en el dicho mar (Océano), Visorey y Gobernador de la tierra firme é islas que yo fallase y descubriese». Es no menos cierto, que la empresa descubridora entraba de lleno en la política atlántica de Castilla. Los intereses creados en África por los castellanos, principalmente los de Andalucía; el incremento poderoso que* iban adquiriendo los portugueses en las islas y costas africanas, y el espíritu religioso y aventurero de nuestros padres, debían naturalmente aprovechar la ocasión que se ofrecía de dilatar los dominios de la fe y de la patria en nuevas tierras.

Los Reyes Católicos, que, aun en los mismos días de la conquista de Granada, se afanaban por la adquisición definitiva y completa de las Canarias, no podían en manera alguna dejar de proseguir las empresas oceánicas. La ida á las Indias había de halagar tan vivamente á los castellanos como á los portugueses.

Portugal tenía su camino; Castilla lo tuvo con los proyectos de Colón. Ya los dos pueblos hermanos tenían señalados los respectivos rumbos de la expansión peninsular en que habían de eclipsar á fenicios y griegos, á la cabeza de la civilización europea, en la obra redentora de los descubrimientos y conquistas.

Obra de los Reyes Católicos debe ser apellidada la empresa política de Castilla, aunque tuviese mayor parte en ella la Reina Católica que su augusto esposo, como se dice obra de los Reyes Católicos la conquista de Granada, en la que, es indudable, que corresponde la parte principal á D. Fernando. Los monumentos de la época representan siempre juntos á los egregios consortes. Estaba reservado á nuestros días interrumpir la antigua y loable costumbre en monumentos recientes. En esta cátedra se han oído sobre ello voces de protesta, pero para el Ateneo eran ya tardías, porque mucho antes, su Delegado en la Junta del Centenario, con no ser natural de la vieja corona de Aragón, sino de tierra castellana, las había alzado ya en el seno de dicha Junta, seguro de interpretar así los sentimientos del Ateneo. Es la Reina Católica quien antes y con mayor elocuencia que nadie, protesta contra tales injusticias en su testamento, cuando dice: «Quiero que mi cuerpo sea sepultado junto con el cuerpo de Su Señoría, porque el ayuntamiento que tuvimos viviendo, y que nuestras ánimas espero en la misericordia de Dios ternán en el cielo, lo tengan é representen nuestros cuerpos en el suelo. » En iguales injusticias se incurre, intentando amenguar la gloria por una parte de Colón y por otra de los marinos españoles en provecho de los Pinzones, mejor dicho de Martín Alonso Pinzón. Fue éste persona esforzada y de buen ingenio, al decir de Colón. Ni Portugal ni Castilla tenían entonces mejor marino.

Sus hermanos y parientes, sus amigos y paisanos reconocían la superioridad de Martín Alonso, y es indudable que al contar Colón con él contaba con los demás. Corresponde, pues, al marino de Palos el más alto lugar entre los compañeros del primer Almirante de las Indias. Pero de esto á suponerle otro Colón, como algunos pretenden, hay gran distancia, tanta como la que separa la verdad de sus indisputables merecimientos de las injusticias y calumnias con que han tratado al capitán de La Pinta los idólatras del marino genovés.

Si los de Palos, como Colón escribía, «no cumplieron con el Rey y la Reina lo que habían prometido, dar navíos convenientes para aquella jornada», ello es que los dieron, y no Pinzón, como ha dicho alguno.

No menos fabulosa es la especie que supone que al llegar Colón á Palos se encontró con que nadie quería acompañarle, y que entonces solicitó de los Reyes provisión especial para reclutar su gente entre los presos de la cárcel, de los cuales no hubo uno solo que consintiese en seguirle. La falsedad de semejantes aserciones quedará probada con decir que la cédula mandando suspender el conocimiento de los negocios y causas criminales contra los que fuesen con Colón data de 30 de Abril de 1492, con anterioridad á la ida del Almirante á Palos á disponer su expedición, y que no consta en modo alguno que hiciese uso de aquella cédula, que llevó consigo para el caso en que fuese necesaria, demostración evidente de que encontró muy luego quienes se prestasen á ir en su compañía. Que los Pinzones, con su ejemplo y con su influjo, contribuyeron sin duda al mejor logro de la empresa, está fuera de duda; pero no hay que rebajar por ello los merecimientos de los demás, atribuyéndoles apocamientos, resistencias ni cobardías anteriores, impropias de los valerosos compañeros de los Pinzones en la gloriosa empresa.

Perdonad, señores, que me haya alargado más de lo que pensaba en el examen de estas cuestiones colombinas. Por fortuna, réstame poco que decir de las demás conferencias, las cuales han estado bien distantes de los apasionamientos de que aquellas otras adolecen, y no por voluntad ni propósito de sus autores, sino*por el estado actual de las controversias históricas.

Las ciencias naturales, con la severidad de sus procedimientos, nos han informado copiosamente respecto á la gea, la metalurgia, la flora, la fauna y las razas indígenas del continente americano. Y en íntima consonancia con estos trabajos, la filología y la arqueología han venido á completar el conocimiento de las sociedades primitivas con el de las más altas manifestaciones de su vida, de sus instituciones y de su cultura.

Únicamente en lo tocante á las relaciones históricas del nuevo con el viejo mundo antes del descubrimiento, se há presentado alguna disparidad, siempre serena, siempre científica, en las doctrinas sustentadas por los conferenciantes, ya en el orden de la arqueología y antropología, como en los estudios geográficos y en los relativos á los precedentes colombinos.

En cambio, las conferencias consagradas á los descubridores y conquistadores han resultado perfectamente armónicas en la exposición de las empresas y en el juicio de los héroes que las llevaron á cabo. Cortés, Balboa, Pizarro, Valdivia, Magallanes, El Cano, Solís, Quirós, se destacan del fondo de esas doctas lecciones con la grandeza y majestad que corresponde á sus hechos inmortales. Cabe decir otro tanto del Pacificador del Perú y del venerable obispo de la Puebla de los Angeles, cuyos grandes merecimientos han sido noble é imparcialmente patentizados en elocuentes conferencias. Ovando, Bobadilla, la condición social de los indios, la propagación del cristianismo, el Consejo y las leyes de Indias, el Virreinato, el apostolado redentor de los misioneros, las campañas jurídicas de Fr. Bartolomé de las Casas, el influjo científico del descubrimiento, en suma, la obra civilizadora de España en el Nuevo Mundo, han tenido inteligentes intérpretes en nuestras conferencias. Y para que nada faltase, ha venido á tomar parte en ellas ilustre escritora que ha mantenido con gloria la doble representación de su sexo y de su elevada inteligencia.

Sólo en el orden político y religioso ha existido alguna vez disconformidad verdadera al apreciar la bondad y alcance de la civilización española, y, sobre todo, al compararla con la de los pueblos germánicos. El Ateneo ha escuchado con el mayor 21 respeto y con la más afectuosa consideración las doctrinas sustentadas por todos los conferenciantes, demostrando una vez más que tiene bien ganado el nombre de culto y tolerante que disfruta.

Resta sólo que el magnífico espectáculo de fraternidad y unión que hemos venido ofreciendo sirva de ejemplo y estímulo á todos los actos del Centenario, y que la conmemoración de la mayor empresa de nuestra historia sea principio de una nueva edad de amor y de concordia entre todos los españoles, y entre los españoles, portugueses y americanos.

HE DICHO.

ANNEXE I-4 : L'intimité ibéro-américaine de Rafael María de Labra

La intimidad ibero-americana¹³⁶⁵

DISCURSO

PRONUNCIADO EN EL BANQUETE QUE CON ESTE FIN SE VERIFICÓ EN LOS ALTOS DEL RESTAURANT DE FORNOS DE MADRID LA NOCHE DEL 6 DE NOVIEMBRE DE 1892

SEÑORAS Y SEÑORES:

Quisiera entresacar de todos los hermosos discursos pronunciados en esta memorable noche el concepto más delicado, la frase más expresiva y la nota más brillante para hacer un ramo y ofrecerlo, en nombre de cuantos asistimos a este banquete, a los pies de las distinguidas damas que le honran con su presencia y que por modo insuperable representan el talento, la ilustración y el tacto del grupo prestigioso de señoras portuguesas, americanas y españolas que han tomado parte principalísima y edificante en las tareas de nuestro último Congreso Pedagógico. Pero me detiene más que el temor, la seguridad completa de que en mis labios ha de desvirtuarse la admirable gracia con que se han producido esas aplaudidas manifestaciones de nuestros ilustres comensales, pródigos de ingenio, galantería y elocuencia. Reconozco mi flaqueza, limitome a hacer pública mi intención y suplico a quienes de derecho corresponde que acepten el testimonio de mi respetuosa simpatía y mi felicitación entusiasta.

Varias veces y en diversos sitios, estos días, he señalado con nota saliente y quizá primera del Congreso Pedagógico que acaba de terminar sus sesiones, la de su originalidad. En este punto paréceme que ninguna otra de las Asambleas científicas que en estos últimos meses se han celebrado en España, y cuyos méritos y prestigios soy el primero en reconocer y proclamar; paréceme, digo, que ninguna otra puede competir siquiera con nuestro Congreso; y por no menos cierto tengo que donde esa originalidad se acusa y resplandece con mayor vigor es en la activa y eficaz intervención que la mujer ha tenido en nuestras tareas. Si algo faltara para acentuar y robustecer esta observación, el banquete de esta noche completaría la prueba; porque es innegable que hasta ahora no habíamos tenido la satisfacción de señalar la asistencia de damas españolas a fiestas como la de hoy, a reuniones que, como la actual, presentan el doble carácter de una fiesta familiar o de sociedad y de un acto relativamente solemne, con cierto aire público y oficial.

La contradicción que resulta, a poco que se fije la mirada, entre esta reserva de nuestras damas y su concurrencia habitual a teatros, paseos, bailes y hasta a fiestas de toros, pertenece a aquel grupo de fenómenos difícilmente explicables, como no sea por la fuerza de la costumbre y el imperio de un concepto equivocado, pero muy corriente, de la economía social y del papel que corresponde a la mujer en la vida europea; sobre todo cuando se trata de aquel círculo superior al cual se refiere la comodidad de la existencia, la distinción de las maneras y el tono y dirección de la sociedad. Apenas decirlo, pero es necesario confesarlo : aun en esta patria de la hidalguía y en esta tierra saturada por el galanteo y el romanticismo, la presencia de la mujer fuera del hogar doméstico no es considerada sino como un mero atractivo, ya que por ciertos respetos no pueda decirse que como una simple decoración. De aquí los reparos que buena parte del público pone a otra clase de presentaciones, fundamentalmente más serias y respetables. De aquí las positivas dificultades y aun los serios peligros con que para intervenir digna y eficazmente en la generalidad de la vida contemporánea, en armonía con la ley del sexo, y emancipada de todo género de exageraciones, petulancias y equívocos, tiene que luchar ahora la mujer que no pertenece a las clases más modestas de nuestra sociedad, donde ya la ley económica del trabajo y la organización especial de la familia imponen cierta rectificación a las preocupaciones hostiles al valor sustantivo y a la representación general del sexo femenino.

¹³⁶⁵ Rafael María de LABRA, *La intimidad ibero-americana*, in *Congreso Pedagógico Hispano-Americano-Portugués*, Madrid, Librería de la Viuda de Hernando y Cia., 1893, p. 259-291.

Viene, pues, hoy a este banquete la dama española como la mujer de otros países cultos asiste a la Escuela mixta y con las mismas garantías con que concurre a las tribunas de nuestro Congreso y nuestro Ateneo, a las naves de nuestros templos, a las salas de nuestros teatros, a las juntas de nuestras congregaciones piadosas y a las fiestas deslumbradoras de la sociedad brillante y divertida. Y viene con mayor representación, porque dados los antecedentes y conocidos los fines de esta reunión, esas señoras aportan a ella el testimonio de una admirable simpatía por un empeño de trascendencia en el orden de la cultura moral e intelectual, del ensanche de relaciones y del progreso deseable, no sólo de nuestra patria, si que de un considerable grupo de pueblos del mundo contemporáneo.

En tal sentido puede muy bien asegurarse que el banquete de esta noche es digno remate de la obra característica del último Congreso Pedagógico Hispano-Portugués-Americano; es decir, del único Congreso en que la mujer ha figurado como elemento activo; de la sola Asamblea en que por primera vez en España se han dado Presidencias de honor, cargos y representaciones efectivas en las Mesas de debate, a damas; de la primera reunión en que se ha planteado ante el público desapercibido la vasta y trascendental cuestión de la aptitud profesional de la mujer, traída por el problema pedagógico y la competencia femenina, ya proclamada como única, para la enseñanza del párvulo. Ninguna oportunidad más feliz para demostrar el sólido fundamento de las tendencias favorables a la dignificación de la mujer y para rectificar las exageraciones de sus contradictores, y aun de la misma izquierda reformista, por la mesura y la extraordinaria discreción de que han dado repetidas pruebas en las sesiones del Paraninfo de la Universidad y del salón del Ateneo, las muchas y aplaudidas señoras que en estas discusiones llevaron la voz de su sexo y la representación del progreso. Permitidme que otra vez, y ya libre de los compromisos de mi cargo oficial de Presidente de ese Congreso científico, repita aquí, en una reunión casi íntima, el juicio que tantos éxitos he debido formar y la pública manifestación de mi contento.

Ya no me atrevo a decir en este instante las consecuencias que el nuevo paso dado por la mujer española en el Congreso Pedagógico haya de tener en la visible transformación de nuestra sociedad, agitada por grandes presentimientos y no pocos temores en la imponente despedida del siglo decimonono. No me atrevo, porque verdaderamente no domino el asunto y hasta creo que los datos con que ha contribuido ese Congreso al problema social, considerado en una de sus fases más interesantes, no pueden ser bien estimados en estos primeros días; es decir, cuando todos, propicios y adversarios, estamos bajo la influencia de su mera aportación. Pero tampoco puedo excusar el efecto que en nuestro espíritu produjo.

Son las primeras manifestaciones del espíritu renovador y de dignificación que palpita en el fondo del hecho a que me estoy refiriendo y que relampagueó con éxito admirable allá en los alegres días de las poderosas iniciativas de D. Fernando de Castro, cuando se inauguraron las Conferencias dominicales para la educación femenina, cuando se fundó la Asociación para la Enseñanza de la Mujer, cuando la ilustre Doña Concepción Arenal fue llamada a formar parte del Penitenciario de España, cuando se produjeron las primeras reclamaciones de familias respetables para que se admitiese a señoritas, tan inteligentes como recatadas, en la matrícula universitaria y al disfrute de los títulos académicos, cuando se estableció en Madrid la Escuela de Institutrices y la Escuela de jóvenes dedicadas al comercio, y cuando se echaron las bases de la reforma de nuestra Escuela Central Superior de Maestras. No lo olvidéis, señoras y señores; todo esto se producía y centelleaba en la misma época en que el legislador reconocía a la madre la patria potestad, y consagraba el matrimonio civil, y abolía los esponsales de futuro y las cláusulas penales en los matrimonios concertados, y por otra parte borraba de nuestros Códigos la esclavitud de los negros, la intolerancia religiosa y las prohibiciones arancelarias, barreras al parecer infranqueables, que nos separaban del movimiento y las exigencias de la Europa progresiva y culta, redimida por la Revolución francesa y asentada por los Tratados de Westfalia, Huttersburgo, Viena y París.

Cuando yo considero la tranquilidad (me atrevería a decir la indiferencia) con que hoy, a los veinte años escasos de iniciadas aquellas reformas, se habla de las nuevas instituciones y aun de otras más expansivas (consecuencias obligadas de las anteriores conquistas), hasta por las gentes más reacias a toda novedad, y como si eso que tan corriente y llano parece ahora, no hubiese sido entonces tema de las más violentas controversias, de las protestas más escandalosas y hasta de las proclamas y excitaciones más fieras a la resistencia y a la guerra; cuando yo medito sobre este contraste, capacitado como estoy un poco por mi profesión, otro poco por mi gusto y bastante por mis años, que me permiten hablar de tales cosas de *visu* y casi como de cosa propia, se aumentan mis reservas para indicar siquiera lo que habrá de determinarse en el tiempo que falta para cerrar el agitado siglo

que vivimos, como resultado más o menos directo no sólo de los debates producidos en el seno de nuestra última Asamblea, si que de la experiencia material, palpable, asequible a los más distraídos o los más resistentes, de la aptitud y la conciencia de la mujer española de la clase media para seguir de cerca el movimiento general de ideas del mundo novísimo y para participar de las ventajas que una mayor civilización tiene sin duda reservadas, en plazo próximo, a la dulce mitad del género humano.

Claro se está que aquí, todavía menos que en el salón del Congreso, podría yo discutir tal o cual solución; pero sí tengo el derecho de repetir que la opinión unánime de nuestra última Asamblea Pedagógica es que, aceptando y aplaudiendo los progresos realizados en estos últimos años, todavía queda mucho que hacer, y mucho urgente, en el doble particular de la educación y la dignificación femeninas; y que jamás hasta ahora se han planteado los problemas referentes a este punto con tanto vigor; tanta precisión y tanta claridad como en la ocasión presente. Dato decisivo para que yo espere resultados próximos y satisfactorios, y motivo para no tachar de perfectamente paradójica la opinión de alguno de nuestros más benévolos críticos, que, sin negar el valor positivamente pedagógico del reciente Congreso, ha llegado a aventurar la especie de que quizá pudiera llamársele mejor de la *redención femenina*.

Por manera, señores, que aun cuando la corriente galantería no impusiera la preferencia de las damas que asisten a este banquete para ser objeto del brindis más cordial y simpático que pudiera salir de mis labios, la impondría siempre la alta representación que estas señoras aquí ostentan, avalorando con ella sus propios méritos que todos habéis invocado y enaltecido.

Mas en el cambio de saludos y frases que hemos aplaudido esta noche hay que señalar otro tema que ha llegado a emocionarnos y poseernos a todos. El de la intimidad hispano-americana. Apenas acierto a abordarlo. No sé como explicaros el influjo que las fervorosas palabras de nuestros oradores y el estruendo de vuestras aclamaciones han ejercido por muchos minutos sobre mi espíritu anhelante y removido en sus más profundas intimidades.

Porque es posible que algunos de los que me dedican ahora su cariñosa atención, no sepan, por la pequeñez de mi persona y la insignificancia general del detalle, que yo procedo de aquellas altas montañas que en el Noroeste de nuestra Península parecen mágicas petrificaciones de las bramadoras y verdosas olas del Cantábrico; donde palpita la leyenda medieval desenvuelta en torno de Covadonga con carácter casi religioso y con carácter pagano en las poéticas orillas del transparente Nalón; y bajo el providente castaño y el roble secular de los cordales y desfiladeros de los Picos de Europa; donde se templaron las energías romancescas de la iniciación de la Reconquista cristiana, y donde brota y se nutre una de las corrientes más vivas y constantes, quizá la más expansiva y bulliciosa, de la influencia europea en el mundo hispano-americano. Pero yo he nacido en el corazón de América, en aquella Grande Antilla que cantaron Plácido, Milanés y Heredia; la región más riente y atractiva del espléndido mundo donde abruman el ánimo sobresaltado y confundido esos atrevimientos de la Naturaleza que se llaman el Amazonas, los Andes, las pampas, el Plata, la Tierra del Fuego y el estrecho de Magallanes, y donde la frenética fantasía del siglo XVI forjó la magnificencia del Dorado; tierra de espejismos, contrastes y encantos que a la entrada del Golfo Mejicano se adelanta a recibir con las brisas del Atlántico las ideas, las artes y los gustos de la refinada Europa, y que surgiendo entre el puñado de islas, palpitantes de color y ahítas de perfumes, que forman el archipiélago antillano, parece la más festejada por las espumas del mar y los resplandores del cielo, ofreciendo propicio escenario a todas las clases y todas las razas, cómoda base a todas las experiencias y lugar de cita y compenetración a las grandes influencias latina y sajona que ahora se disputan en el hemisferio colombiano, todavía más que en el viejo Continente, la dirección de la sociedad contemporánea; resto, en fin, de nuestra pasada grandeza, y que al recordar el tremendo naufragio del poder ibérico a los comienzos de la actual centuria, parece que con la gallarda bandera que aún luce y ondea coronando torres, palacios y fuertes, acusa tanto lo colosal de la catástrofe, como la potencia del genio que sacó de lo desconocido aquellas inmensidades y constituyó sobre ellas el imperio casi inverosímil que rigieron nuestras renombradas *Leyes de Indias*, y que más semeja, en la Edad Moderna, a la obra imponente del poder romano.

A estos antecedentes, señores, agregad otro: el de mi educación en el seno de ese culto, vibrante y expansivo pueblo de Madrid, del cual yo soy un vecino antiguo y un devoto entusiasta; a cuya Universidad y cuyo Ateneo debo mis primeros modestos éxitos, y al cual, cuantos hayan visitado otras capitales podrán señalar positivas deficiencias en varios órdenes de la vida; pero nadie negará, ni ha negado, una facilidad en el trato, un

liberalismo en el sentido, y, sobre todo, una tolerancia tan espontánea, tan sostenida y tan generalizada, que hacen de esta villa, de quien arrogantemente decía en el siglo XVII Alonso Núñez de Castro que *sólo ella era corte*, una de las poblaciones más alegres, simpáticas y habitables de la nueva Europa.

Por estas circunstancias combinadas ha sido posible que mi primer trabajo periodístico publicado en Madrid se consagrara a la *Justicia en nuestras colonias*, estimando el problema, no ya como una necesidad local, si que como una cuestión de trascendencia para la España novísima, obligada a restaurar su prestigio en el círculo americano por la regularidad en la vida jurídica, la abolición de la esclavitud y de la dictadura, y la reconstrucción de todo el orden pedagógico en Ultramar. Por eso mi primera empresa editorial fue una *Revista Hispano-Americana*. Por lo mismo, mi entrada en el Parlamento, hace ya veinte años, fue representando a Asturias, y mi primer discurso parlamentario una moción a favor de la libertad de nuestras Antillas. Por eso, en fin, he venido representando constantemente en unas treinta legislaturas, en las Cortes españolas, a los elementos expansivos y autonomistas de Cuba y Puerto Rico, en vista siempre de una política elevada de paz, de progreso, de alcance internacional que hiciese posible dentro de los tiempos que corren, partiendo siempre de la conservación de la independencia y el valor propio de las Repúblicas del Sur de América, la reconstrucción, bajo nueva forma, de aquel grande imperio hispano-americano que el siglo XVIII entregó a los embates afortunados de la Revolución contemporánea.

Ya comprenderéis ahora, señores, la emoción profunda con que yo he debido asistir a todas las fiestas del IV Centenario del descubrimiento de América y a todos los Congresos ibero-americanos de estos días, y de que suerte me han electrizado las frases entusiastas que hemos oído aquí esta noche a favor de la intimidad de nuestra familia de América y España.

Y en verdad que debe maravillar la coincidencia de las fiestas del IV Centenario, que han proporcionado ocasión para ciertas admirables expansiones por mí deseadas y recomendadas hace ya bastantes años, con otros hechos que se han realizado, muy poco ha, al otro lado del Atlántico y que favorecen lo indecible la obra de aproximación y de intimidad a que me estoy refiriendo. Aludo a hechos tan señalados como la codificación del Derecho internacional privado sud-americano en el Congreso celebrado en Montevideo en 1889; el triunfo de la República en el Brasil, y, por tanto, de la armonía política en el Nuevo Mundo; la paralización, cuando no el fracaso, del Congreso panamericano de Washington; la determinación de un movimiento de simpatía hacia la madre patria en las Repúblicas hispano-americanas, en su generalidad ya tranquilas y ordenadas, y que se demuestra, ora por la facilidad y extensión con que se hacen los nuevos Tratados mercantiles y de reconocimiento político, sorteando discretamente el viejo obstáculo de la naturalización y del protectorado, ora por la frecuencia con que aquellos Gobiernos trasatlánticos buscan maestros e ingenieros en nuestra España, ora, en fin, por el calor con que en muchos de aquellos países se han constituido Academias correspondientes de la Española de la Lengua y de la Matritense de Legislación y Jurisprudencia.

A ello ha contribuido también la actitud de los españoles; porque es evidente que en estos últimos años, después de la guerra de Méjico, y quizá más aún desde que comenzó en nuestras Antillas la política pacificadora de la libertad y de la confianza, se han rectificado hasta lo indecible muchas de las preocupaciones que entre nosotros existían, por efecto de la rutina y a consecuencia de la guerra de separación, respecto de aquel hermoso Continente sud-americano, cuya población activa e inteligente procede del solar español, y donde viven muchos millares de españoles que con su trabajo no sólo hacen su propia fortuna, si que mantienen el progreso creciente de aquellas Repúblicas y contribuyen en sus constantes auxilios y remesas al sostenimiento de sus deudos y a la prosperidad de algunas comarcas del litoral de España.

A la previsión política de algunos de nuestro Ministros se ha debido que de una vez y para siempre nuestro Gobierno rompiera con reservas aún subsistentes después del Tratado que en Diciembre de 1836 celebramos en Méjico, cerrando el período de total separación de nuestros antiguos Reinos de América, reconociendo a esta República como nación libre, soberana e independiente, y estipulando un total olvido de lo pasado. Idéntico es el carácter de los Decretos de 1837 y 1838, que, en justa correspondencia a la iniciativa tomada por Venezuela, Montevideo y Nueva Granada respecto a la admisión de nuestros buques mercantes y de los productos naturales y manufacturados de España en aquellas naciones, aquí adoptamos abriendo nuestros puertos a las embarcaciones mercantes y las producciones de esos Estados. Aquellas reservas recibieron un

nuevo golpe con los Tratados que desde 1845 a 1864 hicimos con la República Argentina, Bolivia, Chile, las Repúblicas Centrales y Venezuela; pero no contribuyeron poco al conflicto de 1864 de España con Chile, Ecuador y Bolivia, cooperadoras del Perú, la más resistente de la América latina a reanudar relaciones con la madre patria, tanto, que hasta 1878, y mejor dicho hasta 1879, no las restableció en condiciones definitivas. A partir de 1870 varían las disposiciones, y desde esta época celebramos no ya Tratados de paz, amistad y comercio tan expresivos como los de 1880 con el Paraguay, de 1883 con Chile y de 1881 con Colombia, si que Convenios de extradición, de propiedad literaria y de correos, como los de 1881 con la República Argentina y Méjico, de 1882 con el Perú y Venezuela, y de 1883 y 85 con el Uruguay.

Desde aquella fecha los españoles residentes en los Estados independientes de América han comprendido que ni a sus intereses propios ni a la fuerza y al prestigio de España corresponde su participación, de cualquier modo que se cohoneste, en las luchas políticas interiores de aquellos países, reservadas exclusivamente a sus nacionales; y aquellos americanos han concluido por dar la interpretación debida a la reincorporación de Santo Domingo en 1861, y por adquirir el convencimiento de que para la España moderna, la independencia y autonomía de las Repúblicas del Sur de América es un hecho definitivo e irreductible, y del cual es absolutamente necesario partir, y se parte con toda sinceridad, sin jactancias, ni recelos, ni despechos, para conseguir una profunda y positiva intimidad de afectos y de intereses entre los hijos de una misma familia, no agotada felizmente en la ruda labor de la civilización moderna.

En este camino, las fiestas del Centenario y la obra de nuestros últimos Congresos científicos ibero-americanos revisten una excepcional importancia. Por ahora se ha prescindido bastante de vanas declaraciones teóricas, de votos generosos y lamentos estériles para buscar fórmulas positivas y prácticas, soluciones concretas y eficaces de aplicación inmediata, y cuyo ejercicio determinen intereses que contribuyan al sostenimiento y progreso de esas mismas fórmulas.

Leed los temas y las conclusiones del Congreso Jurídico Hispano-Americano, de cuya Comisión organizadora tuve yo el honor de formar parte, referentes al « arbitraje internacional y a la forma de hacer eficaz este arbitraje; a los medios de dar eficacia en España, Portugal y las Repúblicas ibero-americanas a las obligaciones civiles contraídas en cualquiera de estos países, y a las diligencias y medios de prueba y a las resoluciones de los Tribunales de Justicia así en lo civil como en lo criminal; a las bases de una legislación internacional común sobre propiedad literaria, artística e industrial, y a una regulación de abordajes y auxilios en alta mar entre buques de distintas naciones ». Pero todavía os debéis fijar más en los acuerdos adoptados por este Congreso en su última sesión, « tanto para que el Gobierno español conociera las conclusiones votadas y el unánime deseo de los congresistas de que éstas fueran convertidas, en todo o en parte, en prescripciones de Derecho internacional positivo por medio de una Asamblea diplomática convocada al efecto, cuanto a su resolución de volverse a reunir en Octubre del año 1897 para proceder a la codificación del Derecho internacional aplicado a España, Portugal y los Estados del Centro y Sur de América, a cuyo fin se constituiría en Madrid una Comisión Central y Comisiones en las capitales de los demás países que hubieran de tener representación en la Asamblea próxima para recabar la cooperación de las Universidades, Colegios de Abogados, y demás centros dedicados al estudio del Derecho, el concurso necesario para redactar dentro del año 1894 un proyecto de ley internacional que habría de ser el tema de las deliberaciones del Congreso próximo ».

Leed el Cuestionario y las conclusiones del Congreso Mercantil Hispano-Americano-Portugués, relativas « a las necesidades de estrechar los lazos de unión con las Repúblicas americanas, por medios que aseguren aquellos mercados a nuestros productos, y viceversa; a la conveniencia de que España y Portugal se adhieran al Tratado de Derecho internacional privado respecto de obligaciones mercantiles y aun civiles, pruebas, exhortos y ejecución de sentencias que desde 1890 une a las Repúblicas de La Plata, Chile, Bolivia y Venezuela; a la conveniencia de unificar en lo posible los sistemas monetarios y las tarifas postales entre los Estados americanos, Portugal y España, y, en fin, a la política colonial que debe desarrollarse en las Antillas españolas y a los medios de facilitar el desarrollo del comercio y la industria de estos países ». Pero fijaos particularmente en el acuerdo « para que tanto en España como en los Estados ibero-americanos se constituyan comisiones para cuidar de que se lleven a la práctica los votos del Congreso »; y cómo éste, además, solicita de nuestro Gobierno la iniciativa de una Conferencia diplomática entre los Estados hispano-americanos y España, con el objeto de proceder, mediante oportunas transacciones que no se opongan a la soberanía de los Estados, a

la adopción de principios uniformes en el sentido del Derecho internacional privado, y principalmente en cuanto al Derecho mercantil internacional. Y extremando sus simpatías por una campaña vigorosa de intimidad con los pueblos americanos, el Congreso mercantil vota « que se nombre una Comisión compuesta de un ingeniero industrial designado por el Gobierno, un comerciante designado por el Círculo de la Unión Mercantil de Madrid (iniciador del Congreso, un industrial para el Fomento de la Producción Nacional de Barcelona, un viticultor por el Instituto Agrícola de San Isidro, y un representante de la Prensa española para que recorra los puertos de las Repúblicas ibero-americanas con objeto de responder a las atenciones que se han dedicado a España con motivo del Centenario y de fomentar las relaciones mercantiles, preparando la negociación de Tratados de comercio».

Seguid el trabajo de exploración por los temas y las conclusiones del Congreso Geográfico, donde se discutieron « las condiciones étnicas y las aptitudes colonizadoras de los españoles y los portugueses en América; el estado actual y porvenir de sus idiomas en aquel país; la influencia del cristianismo en la civilización de los pueblos americanos de origen español y portugués; el estado actual y porvenir de las razas indígenas de América; la emigración europea, africana y china en el Brasil y en los Estados hispano-americanos; el comercio de España y Portugal con aquellos países; la reforma de las colonias españolas; los intereses coloniales y comerciales que España, Portugal y los Estados americanos, de origen español y portugués, tienen o pueden tener en Asia, África y Oceanía; el arbitraje para resolver conflictos entre los Estados americanos de origen español y portugués; las Uniones profesional, literaria, telegráfico-postal y monetaria, y las formas prácticas de aproximación entre España, Portugal y las naciones americanas de origen español y portugués, sin que ninguna de ellas menoscabe en la más pequeña parte sus derechos como Estado soberano, y, en fin, la conveniencia de reunir otro Congreso en el que tengan representantes todos los pueblos de raza latina y sus afines, con objeto de preparar Convenios internacionales y mantener, mediante el equilibrio político y económico, la paz general ».

Pero fijaos sobre todo en el acuerdo de aquel Congreso para constituir una Asociación internacional de los pueblos de lengua española y portuguesa, con el título de « Unión Geográfica Española, Portuguesa y Americana », y cuyo fin ha de ser llevar a la práctica los acuerdos del Congreso, y señaladamente contribuir a la aproximación de los pueblos de origen español y portugués, ya sea por medio del fomento, creación y correspondencia de Academias, Sociedades y centros científicos, ya por Tratados de comercio, ya por medio de Conferencias diplomáticas o nuevos Congresos que patenten la estrecha unión y mucho afecto entre los países en ellos representados.

Leed el programa y las votaciones del Congreso Literario Hispano-Americano sobre « los medios prácticos de mantener íntegra y pura el habla castellana en España y los países hispano-americanos, ajustando su enseñanza a textos donde se consignen las mismas reglas gramaticales; sobre el modo de establecer vínculos de estrecha unión entre todos los centros de Instrucción pública, Ministerios, Universidades, Institutos y Sociedades oficiales y particulares de España y los países hispano-americanos; sobre los medios prácticos conducentes a al desarrollo y progreso del comercio de libros españoles en América y libros americanos en España, así como del de obras artísticas, organizando empresas editoriales, bibliotecas, giro consular y representaciones recíprocas entre todos los países de origen español ». Pero fijaos especialmente en aquellas resoluciones que confían a la Academia Española de la Lengua (sobre cuyo carácter y misión yo no debo aventurar en este momento opinión alguna) la tarea de mantener la unidad de la lengua castellana con la cooperación activa y constante de los literatos y filólogos americanos, afirmando « la existencia de un léxico común, como imprescindible para todos los rublos del habla castellana », y que establecen la necesidad de crear en Madrid, « un centro oficial que corresponda con otros análogos de las Repúblicas hispano-americanas, para uniformar y hacer más expeditas las relaciones económicas de éstas con España », y « sin perjuicio de una Comisión permanente, constituida por el actual Congreso al terminar sus debates, encargada de gestionar en las esferas oficiales el cumplimiento de los acuerdos adoptados, y de recabar, para las resoluciones también oficiales, el indispensable concurso de opinión y cooperación oficial ».

El mismo sentido de fraternidad, y la preocupación de traducirla en hechos de realidad inmediata, es lo que palpita en el fondo del Congreso Pedagógico, por más que no aparezca en él con caracteres tan vivos la influencia americana, por efecto de circunstancias inesperada que han hecho muy difícil la concurrencia personal de muchos pedagogos del Nuevo Mundo, solicitados en estos mismos momentos por la preparación de

otro Congreso análogo que debe reunirse en la capital brasileña. Mas aparte de lo que entraña el propósito de que después se habrá de repetir, en condiciones de mayor éxito por más detenida preparación y en un plazo no lejano, el esfuerzo que acabamos de hacer ahora en pocos meses, y de que es coronamiento gratísimo este banquete; aparte de esto, no es posible prescindir de los acuerdos tomados en la postrera sesión, ora respecto del establecimiento en Madrid de una Escuela Normal que abarque toda la educación común y preparación complementaria para el Profesorado de primera y segunda enseñanza, donde se formen Maestros aptos para las Escuelas de Hispano-América, ora a favor de la creación, en Huelva o en la misma Rábida, de una escuela de carácter hispano-portugués-americano para acoger a los huérfanos de ambos sexos de Maestros americanos, portugueses y españoles, atender a su educación y proporcionarles un oficio, carrera o profesión, según sus aptitudes.

Hemos, pues, salido del período de los buenos deseos y comenzamos a darnos buena cuenta de lo que es y de lo que requiere —no me atrevo a decir de lo que *alcanza y trasciende*— la obra de la reconciliación y la intimidad de la familia ibera, sin que a ello obsten, ni puedan obstar los comentarios del pesimismo o las sugerencias del despecho que, locamente y tomando pie de accidentes a última hora sobrevenidos en la vida económica de algunas de aquellas progresivas Repúblicas sud-americanas, cuya deslumbradora presencia en la Exposición Universal de 1889 fue una verdadera revelación, tienden a poner en duda la suerte de esos pueblos, hiriendo en sus albores las más dulces esperanzas y los propósitos más generosos y civilizadores.

No lo debemos ni podemos olvidar, señores. Hace poco se hablaba aún con mayor exageración de las revueltas políticas interiores de aquellos países que un día fueron colonias españolas; se daba como endémica y hasta como irremediable la anarquía en aquellas comarcas, y con notorio error se explicaban exclusivamente por el hecho de la separación de la antigua madre patria aquellos disturbios y aquella agitación. No procede discutir aquí este punto, muy complejo; pero sí puedo llamar vuestra atención sobre otros dos muy relacionados con él. El primero es el de las continuas agitaciones que se han producido y desarrollado en nuestra misma España en todo lo que va de siglo, durante el cual aquí se han hecho sacrificios extraordinarios y meritísimos para comprar con sangre una liquidación afortunada de los errores tradicionales y el asentamiento de la nueva sociedad en bases indestructibles, armonizadas con el sentido general y los intereses todos de la civilización contemporánea. Siendo esto así, no puede extrañarse que algo análogo o algún algo peor sucediese en los pueblos sud-americanos, que tienen la misma sangre y el espíritu mismo de la Metrópoli española; que han tenido que luchar con instituciones anacrónicas, al propio tiempo que se comprometían en la obra colosal de arraigar su independencia, faltos de una dirección o una tutela que hubiera facilitado su empeño, y, en fin, que han encontrado como obstáculos no sólo los de la vieja Europa en el momento crítico de una transformación social, si que otros tan originales y tan imponentes como la grandiosidad y el poder de una Naturaleza exuberante, agresiva, abrumadora —la falta de una población suficiente en número y en recursos— y la desproporción notoria de los antiguos medios económicos e industriales con las necesidades determinadas por la originalidad misma del teatro de aquellas empresas y los problemas engendrados por una situación casi totalmente opuesta a la del mundo conocido. Sin embargo, muchas de esas dificultades se han ido venciendo, y la verdad es que hoy la tranquilidad y el orden político parecen asegurados en la generalidad de esos pueblos que no hace mucho se señalaban como presa perdurable de la locura, el desgobierno y la guerra civil.

De esto último y del cambio operado en la vida política de los países sud-americanos, ya emancipados de la dictadura, el clericalismo y la utopía demagógica, saco yo fundamento para esperar que la crisis económica que ahora se ha producido, quizá con exagerado relieve y detrás de una deslumbradora bienandanza en las riberas del Plata, termine en plazo relativamente breve y no sea, respecto del mundo americano, otra cosa que lo que fue una crisis análoga allá por los años de 1840 en aquellos Estados Unidos del Norte, cuya agonía inminente tantas veces presagiaron los pesimistas y los despechados, repitiendo la célebre frase de José de Maistre relativa a la muerte próxima de los niños precoces.

Mas permitidme, señores, que no abandone este simpático tema sin apuntar la otra consideración a la que aludí poco hace y a que me obligan otras muchas personales y políticas de que yo no puedo prescindir aun en este banquete donde la política parece que no tiene palabra. La consideración que debo hacer es que en toda esta obra no se puede prescindir de un punto quizá algo olvidado en las fiestas actuales: el de la situación, los

derechos, la representación y las aspiraciones de nuestras Antillas. Todas nuestras protestas, todos nuestros cálculos, todas nuestras demostraciones respecto del mundo sud-americano, que no sólo vive por la libertad, sino que es la negación más absoluta del viejo régimen colonial; todo esto resultará una vana palabra si nuestras Antillas no entran inmediatamente en el pleno goce del derecho común de los españoles, si allí no se consagra de modo explícito y suficiente, en el supuesto imprescindible de la unidad nacional, el gobierno del país por sí mismo; solución que, defendida hasta hace poco, y con la apariencia de una aspiración particular, por el elemento insular de Cuba y Puerto Rico, es ahora reclamada, en forma más o menos precisa, por los elementos peninsulares, constituyendo un deseo vivísimo de todos aquellos países y dando base a que crezcan las esperanzas de los que después de haber estudiado las experiencias colonizadoras de nuestro siglo, saben perfectamente que la autonomía colonia ha venido a ser en todas partes la garantía más afortunada de la intimidad de las colonias y sus metrópolis, y la primera condición del principio tantas veces aquí proclamado y tantas veces comprometido de la integridad de la patria.

Nuestras Antillas, señores, por su misma situación geográfica, por su historia poco o nada estudiada, por su educación laboriosa, su complicado trato social y sus relaciones mercantiles de suma consideración con algunas de las Repúblicas latinas del Nuevo Continente, tienen que ser la demostración práctica, visible, palpable del nuevo espíritu de la España contemporánea y de la potencia del genio ibérico, no agotado en las grandes empresas y los terribles accidentes que llenan la historia de estos últimos doscientos años de la extremidad occidental europea. Sería más que ocioso, ridículo y contraproducente, que para la obra de nuestra identificación con la América libre y progresiva exhibiéramos en Cuba y Puerto Rico una administración desquiciada, una sociedad en perpetua alarma por el antagonismo de las razas, las procedencias y las clases, tanto como por las asechanzas del filibusterismo y la conspiración de los separatistas; una ausencia casi sistemática de las notas más salientes y características de la cultura moderna; un régimen de desconfianza y de desigualdad que hiciera sospechar a los nacidos en aquellos países que en ellos vivían dominados y explotados, y a los que de la Metrópoli allá fueran en busca de la fortuna, que pisaban aquella tierra con el pasaporte de Hernán Cortés o de Pizarro.

No hay para qué excusarlo. Éste espectáculo era el que dábamos cuando, no hace mucho todavía, en aquellas islas manteníamos la horrenda esclavitud de los negros, la centralización burocrática, la intolerancia religiosa, el arancel intransigente y proteccionista de los géneros peninsulares, el sistema del pacto colonial y de los sobrantes de Ultramar, y el régimen de los estados de sitio permanentes y de la ley de sospechosos, bajo la preocupación y el miedo de los grandes sacudimientos con que rompieron su dependencia nuestras colonias del Continente americano.

Pero también hay que declararlo, y en mis labios de opositor y propagandista nunca distraído, la declaración tiene algún valor. Casi todo eso que acabo de denunciar ha venido por tierra. Navegamos en otros mares y con otros vientos. La reforma colonial se está realizando en nuestra España con una energía y una continuidad que autorizan las más risueñas esperanzas; esperanzas que yo acaricio y que invoco para recabar de todos, y principalmente de mis mayores amigos y correligionarios, tanto de la Península como de las Antillas (aunque con diversas razones según se trate de éstos o de aquellos), una acción viva, insistente, bien determinada por un plan y en vista del poder y de las exigencias de la opinión pública, para conseguir nuevos, considerables y ya entrevistos avances, que limpien a aquellos países de las últimas sombras del viejo régimen, y contribuyan a rectificar el error, bastante generalizado, de que Cuba y Puerto Rico son tan sólo la tierra privilegiada del azúcar, el café y el tabaco.

Marchan las cosas de tal suerte, y el movimiento simpático de la opinión metropolitana es tan considerable, que no me atrevo a estimar como una mera paradoja la especie de que, hoy por hoy, el mayor adelanto político y social de nuestras Antillas depende principalmente de la mayor o menor voluntad de sus devotos, partidarios de las soluciones expansivas o interesados en primer término, por vivir allende el Atlántico, en la pronta instauración de las instituciones descentralizadoras y autonomistas.

Pero me interesa recordar ahora lo que también he dicho en otras muchas ocasiones, y es que, para mí, la reforma colonial no ha sido nunca una cuestión de detalle, un problema local, un interés particular más o menos extenso. Al principio, y en los albores de mi vida política, vi en aquel problema, ante todo, una cuestión de suprema justicia, y de aquí la gradación de mis esfuerzos, primero en obsequio de los esclavos, después de la

igualdad política y jurídica de antillanos y peninsulares, y por último de la consagración de la vida sustantiva y el gobierno propio de la colonia. Pero luego, y últimamente, el problema colonial para mí ha sido y es un problema total de la nación española, una cuestión tan grave y tan esencial como la de nuestra Hacienda, nuestro Ejército o nuestra Instrucción pública; un punto a resolver en el cual va entrañada una serie de esfuerzos, muchos de carácter internacional, que, sobre la base de una gran intimidad con Portugal y con el mundo sudamericano, determine nuestra reaparición eficaz, y por todos aceptada, en el grupo de los grandes pueblos directores de la política y de la civilización actuales.

Con estas ideas, yo hago fervientes votos por que la libertad florezca y envíe sin intermitencias sus benéficos rayos sobre las Antillas españolas, y me prometo que, bajo su influencia, brillarán los muchos y poderosos elementos de la cultura española que han vivido hasta ahora adormecidos en aquella hermosa tierra; y me envanezco de haber prestado mi pobre pero entusiasta concurso a aquel nobilísimo pensamiento de uno de los Senadores de Cuba —D. José Güell y Renté— que pretendía hacer material y moralmente de la Universidad de la Habana, por medio de sacrificios extraordinarios, pero nunca superiores a la grandeza del fin, y atento a lo que en la Italia contemporánea se ha hecho para levantar el espíritu científico con el auxilio de pensadores y maestros nacionales y extranjeros, un gran centro de indagación, cultivo y propaganda de la ciencia, que centellease en el corazón de la América libre, atrajera la mirada de los europeos, y pregonase, con las opulencias de las ideas madres de la cultura novísima, las aspiraciones generosas y redentoras de la España de los nuevos tiempos.

Perdonadme, señores, esta digresión. Cuando menos, la excusa un hecho al que he aludido hace poco : la deficiencia, la palidez de la representación antillana en estas fiestas del IV Centenario, conmemoración de un suceso que a nadie afecta más que a las dos islas que todavía acreditan en el Nuevo Mundo la presencia de nuestra España en el empeño de la civilización americana.

Ahora me ocuparé de otro interés altísimo que ha ofrecido la fiesta de esta noche.

Porque a otro punto también luminoso se han dirigido todas las miradas y las palabras de los aquí reunidos para despedir a nuestros ilustres compañeros y huéspedes : me refiero a Portugal. Primeramente quiero señalar el hecho de que para celebrar nuestra empresa y formular votos por nuevos empeños que acentúen y aumenten los vínculos de cariño entre portugueses y españoles, aquí se ha empleado indistintamente y con igual fortuna el habla de Camoens y la frase de Cervantes, demostrándose por los plausos calurosos de esta concurrencia, que todos creíamos todos oír de labios de tantos felices oradores pensamientos idénticos expresados en una misma lengua, propia de cuantos nos congregamos en este momento para ultimar la obra del Congreso Pedagógico. No es dable imaginar mayor identidad de espíritu y de sentimiento.

Pero en verdad maravilla, señores, que por tanto tiempo, y para explicar las relaciones políticas y sociales de los dos pueblos vecinos y hermanos, se hayan invocado casi exclusivamente los nombres de Ourique, Aljubarrota, Toro y Montes Claros; es decir, los nombres de las batallas que libraron portugueses y castellanos desde el siglo XII al XVII. Olvídense, en primer término, la razón y los motivos de esos choques, y prescínlese de su alcance y de sus efectos poco importantes o nada plausibles en el orden del progreso general, y por lo común, aun en el círculo de las conveniencias particulares de los pueblos aludidos. Pero lo más extraño es que a estos acuerdos no hayan acompañado otros de mucha mayor resonancia y trascendencia en todos los órdenes, y señaladamente en la marcha de la civilización europea. Así no debía olvidarse que la cooperación irregular del portugués en las navas de Tolosa, se convierte en alianza íntima y concurso activo casi al cerrarse el período medieval en la batalla del Salado, en que castellanos y portugueses juntos pusimos término al empuje mahometano sobre el Occidente europeo. Con la misma inspiración y en rivalidad generosa intentamos dentro de un brevísimo período, al iniciarse la Edad Moderna, el descubrimiento de América y el paso de Buena Esperanza; y por coincidencia casi maravillosa, verdaderamente providencial, armonizamos ese doble empeño en el viaje legendario de los barcos que dieron los primeros la vuelta del mundo, tripulados por portugueses y españoles, con la bandera de España, bajo la dirección del portugués Magallanes, y dejando de piloto al cántabro Elcano. Pero todavía hay más : porque la empresa titánica de la resurrección de las nacionalidades oprimidas por la tiranía del primer Napoleón iniciase en el Occidente europeo, y juntos, por la libertad y contra el francés, pelean portugueses y españoles en tierra de Castilla hasta llegar triunfantes a los campos de Vitoria. Nuestra Constitución del 12 es la bandera de los liberales portugueses, no sólo contra el absolutismo lusitano, si que

también contra el brutal protectorado británico; y juntos volvimos a pelear portugueses y españoles para conseguir la definitiva instauración del régimen constitucional en ambos pueblos, dentro de la mitad primera del presente siglo.

No es posible comparar todos estos últimos hechos con aquellos otros que representan contradicción y odios. Pero concediendo mucho, podría llegarse sólo a convenir en que se compensan, quedando por cima, para resolver cualquiera cuestión del porvenir, la voz de la Naturaleza, la ley de la historia, el reclamo de los intereses comunes y el sentido de la política internacional contemporánea.

Pasead la mirada por la última prolongación de la Europa occidental, lanzada con mano omnipotente y misteriosa sobre la inmensidad del Atlántico, como en demanda de enlace y trato con el mundo africano (casi sustraído a la historia por la gran desviación de la Edad Media) y con la palpitante América, vasto teatro de los inverosímiles empeños de la invención moderna y cuadro deslumbrador de los de las anticipaciones más provocativas de un porvenir apenas esbozado. Fijad la atención en la unidad que da a esta superficie de 584.300 kilómetros cuadrados el marco esplendente que la abarca y realza. Por una parte, esa gran barrera de 418 kilómetros de longitud y más de 1.000 por término medio, de elevación, que se llama el Pirineo, que cierra la comunicación con el resto del viejo Continente, y que viene a ser como el punto de partida del gran declive de todo el territorio sobre el litoral andaluz y la playa lusitana, cuajados de incentivos y provocaciones para aventuras y correrías por remotas comarcas. De otro lado, la accidentada costa de no menos de 2.825 kilómetros de extensión, que bañan el Mediterráneo, el Cantábrico y el Atlántico; es decir, aquellos mares que por su diverso origen, su distinta apariencia y su vario alcance, tanto como los hechos más o menos extraordinarios de que han sido causa o testigos, pudieran muy bien llamarse respectivamente el mar de la leyenda, el mar trágico y el mar de la epopeya. Considerad, por último, la diversidad y hasta la contradicción de las varias comarcas en que interiormente se divide la Península Ibérica, delimitadas por altas montañas, por numerosos aunque no amplios y abundantes ríos y por elevadas mesetas y profundos valles, que dan, quizá como en ninguna otra parte de Europa, carácter, necesidades y aspiraciones distintas al habitante de la estrecha zona que forma el litoral y al que vive en el interior de la Península, defendido por cordilleras y picachos, que constituyen verdaderas murallas; y notad la separación que determina el contraste de la región septentrional, donde se acusa la nota europea, y la región del Sur, donde por todas partes brota el recuerdo y la afinidad del Continente africano, respecto del cual se ha dicho que nuestra España es, en el orden físico, un reducción casi perfecta; de todo lo que resulta una exigencia de vida regional amplia y robusta, hasta donde sea compatible con aquella mitad superior que ha impuesto la Edad Moderna con el nombre de Nación, y que vigorizan los grandes cambios operados dentro de la segunda mitad del siglo XIX en el mundo europeo, y que se conocen con los nombres de la unidad alemana, la unidad de Italia, la concentración eslavo-danubiana y la reconstrucción helénica.

Por esto, uno de los más renombrados geógrafos de los presentes días ha podido decir que, comparadas con las otras dos Penínsulas del Mediodía europeo, la tierra ibérica es la más exactamente delimitada y la que presenta el carácter más insular; y añade que la separación de la Península en dos Estados distintos, aunque justificada por las diferencias del suelo, clima, lengua y relaciones con el exterior, no impide de que, en el organismo europeo, la Hispano-Lusitania sea un miembro indivisible, y al mismo tiempo una sola y misma tierra por su mismo origen y su misma historia geológica, formando un todo completo por su arquitectura de mesetas y montañas y su red circulatoria de ríos, arroyos y torrentes.

Por lo mismo, más de una vez eminentes escritores portugueses, que estudian con una profundidad de pensamiento y una nobleza de intención nunca bastante plausible la historia de los pueblos ibéricos, han podido señalar la cooperación que a la unidad física de que cabo de hablar prestan otros hechos quizá de mayor significación y de alcance casi universal de que ha sido teatro la Península Ibérica; como, por ejemplo, la dominación romana, el imperio del catolicismo, la influencia árabe, la constitución de las municipalidades por las cartas-pueblas, las expediciones trasatlánticas, la extensión y arraigo del judaísmo en ciertas esferas sociales, la literatura popular del Romancero y la protesta antinapoleónica; determinantes de una gran analogía de costumbres y de una identidad de sentido que en ambos pueblos se revelan hasta por el loco amor de que nos sentimos poseídos por todo lo homérico y aun lo imposible, y que por tanto ha entrado en la forma casi fantástica de muchos de nuestros empeños, en la mágica sucesión de nuestros triunfos y en lo profundo y terrífico de nuestros colosales desastres.

Nada de lo dicho obsta a la realidad palpable de la división actual de nuestra Península en dos naciones autónomas, soberanas, independientes. Grande impertinencia sería de mi parte (sobre todo conocidas mis opiniones políticas sobre este particular) discutir en este sitio y a esta hora el gravísimo problema de las relaciones de Portugal y España. Pero sí me ha de ser lícito hacer con este motivo algunas brevísimas aclaraciones. La primera se contrae al sentimiento dominante en todos, absolutamente en todos los que en España aparecen como más entusiastas de la intimidad ibérica; los cuales parten constantemente del más profundo respeto a la soberanía de los dos pueblos cuya armonía se pretende. Quizá pudiera aventurar la especie de que en este punto los que profesan ideas más radicales y desean soluciones más comprensivas, se distinguen por su propósito de salvar, hasta con exceso, todas las susceptibilidades que respecto de este particular puedan tener los habitantes del homérico país donde desembocan el Miño, el Duero y el Tajo.

En este terreno no nos duelen prendas, y yo invito a los dignos representantes que Portugal tiene en esta hermosa fiesta, a que lleven estas seguridades a su simpática tierra, donde es absolutamente necesario rectificar las preocupaciones que la vulgaridad, la rutina o la malicia, de procedencia bien conocida, propalan y fomentan en daño de los españoles, como es preciso que en España se combata esa fantasía malsana de la profunda aversión con que se supone que ahora mismo son recibidos y tratados los españoles en aquel país donde Herculano, escribiendo su historia, ha levantado un monumento al genio ibérico, y donde medran y trabajan en obsequio de la Península toda millares de andaluces y gallegos que allí viven en condiciones aun más satisfactorias que las de su propia patria.

Otra aclaración tengo que hacer y es que el respeto más riguroso y hasta exagerado de la independencia respectiva de Portugal y de España no empece lo más mínimo a la necesidad de avivar y estrechar las relaciones de todo género de esos países que, evidentemente, y fuera del orden interior, de su vida peculiar y de las exigencias definitivas o transitorias de su autonomía política, tienen intereses comunes, ya en vista del medio geográfico en que se desarrollan, ya en relación con los demás pueblos del mundo y principalmente con referencia al novísimo Derecho internacional.

No hace mucho, en uno de los centros propagandistas de Madrid, producía verdadero asombro la revelación que yo hice de que el régimen arancelario que España mantenía respecto de Portugal, después de la suspensión de los Tratados de 1878 y 1883, es el régimen prohibicionista; de suerte que en el orden mercantil estamos mucho mejor con Turquía que con Portugal (*), cuyo Gobierno felizmente había suscrito con el nuestro el Convenio de 21 de Febrero de 1870, extendiendo a Portugal el Convenio con Francia de 7 de Enero de 1862 sobre derechos civiles de los ciudadanos. Después vinieron los Tratados hispano-lusitanos de 1872 y 1880 sobre servicio telegráfico, de 1873 y 83 sobre correspondencia postal, de 1873 sobre extradición, y de 1880 sobre propiedad intelectual.

Yo mismo he podido advertir el disgusto que en algunos círculos portugueses ha producido la revocación de aquel Decreto de la Revolución del 68, que dio validez en España a ciertos títulos profesionales adquiridos en el vecino Reino; revocación provocada, es cierto, por la resistencia del Gobierno lusitano a corresponder a la expansión española, pero que yo anularía completamente, prescindiendo del principio deplorable de la reciprocidad, en vista de una razón política de primer orden y de una conveniencia de cultura general. No he titubeado en expresarme de este modo en nuestro Congreso de Diputados antes y después de haber provocado en él, con notorio éxito, generales simpatías a favor de Portugal cuando éste fue víctima de

(*) En el momento en que se publica este discurso, ya rige un Tratado de comercio entre España y Portugal, que lleva la fecha de la segunda mitad del año 1893 y se halla inspirado en un sentido liberal y de concordia. Complementan este tratado varios apéndices que contienen disposiciones relativas al comercio terrestre y marítimo, y los reglamentos del comercio de tránsito y de policía costera y de pesca, el acuerdo fijando la zona marítima del Guadiana, y el Convenio de división de la dehesa llamada de « la Contienda », por el que se fijan definitivamente los límites territoriales de España y Portugal en aquella parte de la frontera.

aquel atropello incalificable de 1890, y que sólo podría compararse, por lo escandaloso y desvergonzado, con el atropello de que fue víctima Polonia casi en los días que vivimos.

No quiero decir nada respecto de las grandes dificultades que se ofrecerían a la reproducción de atentados como el de 1890 si entre los dos pueblos hermanos existiese, con un trato constante y una franca y directa comunicación de ideas y sentimientos, la conciencia de la intimidad de sus intereses y de la fuerza y eficacia de sus recursos propios y combinados. Porque raya en lo infantil pensar en los remedios precisamente en la hora del conflicto, y no menos candorosa se me antoja la esperanza de obligar a los Gobiernos a protestas vigorosas por causas que parecen teóricas, en razón a no haberse explicado y comprendido anteriormente, sin la presión de los peligros o las dificultades del momento. En tal sentido, aunque me dolió mucho, no me extrañó el aislamiento en que toda Europa dejó hace dos años a Portugal frente a frente de Inglaterra.

Mas, por otra parte, bien se me alcanza que la integridad del imperio colonial portugués constituye un interés de suma importancia para el imperio colonial español, y que la anulación vergonzosa del pueblo hermano es una grave dificultad para la representación y la política internacional de nuestra España. Como veo claro que no hay posibilidad de hablar seriamente de la independencia y soberanía de Portugal para ningún efecto, mientras este pueblo de tantos prestigios históricos y de tan justificada susceptibilidad contra toda tendencia centralizadora y toda atracción exterior que de cualquier modo recuerde la época de nuestros Felipes, se halle expuesto a las violencias a que antes me he referido, y que, si no en la forma, en el fondo no me parecen menos antipáticas y menos denigrantes que las del periodo ominoso de la dictadura de Beresford.

Quiere decir todo esto, señores, que urge en beneficio, no sólo de España y Portugal, si que del concierto general de las naciones, de la regularización y eficacia del novísimo Derecho internacional, y, en fin, del progreso general del mundo, que se aumenten y estrechen y acentúen las relaciones de todo género de los grandes miembros de la familia ibérica europea.

A los Gobiernos corresponde una parte principalísima en este empeño. Deben principiar por emanciparse de muchas preocupaciones, y, como antes he dicho, el más merecedor del aplauso de los hombres discretos y de las almas generosas será el que se adelante a renunciar al prejuicio de la reciprocidad. No me atrevo a considerar como una paradoja en el momento actual la aplicación a los españoles residentes en Portugal y a los portugueses que se establezcan en España aquel artículo del Código civil portugués de 1868 que permite la naturalización, sin necesidad de la residencia de un año en territorio lusitano, a los extranjeros descendientes de sangre portuguesa por línea masculina o femenina, que vinieren a domiciliarse en el Reino. Ahora mismo creo que se animan los trabajos para un nuevo Tratado de comercio hispano-portugués, que evitará las sangrientas contiendas de los pescadores de los ríos comunes, y limpiará de contrabandistas aquella línea ilusoria de que hablaba Byron, que marca inverosímiles fronteras y pretende contener la inclinación de nuestras montañas y el curso de nuestros ríos, que van a descansar y a dilatarse en el territorio portugués.

Pero los Gobiernos no lo pueden todo; quizá cada vez pueden menos. De aquí la mayor importancia, los mayores deberes, las mayores responsabilidades de los individuos; sobre todo de aquéllos para quienes el patriotismo no se reduce a enorgullecerse con las hazañas de los antepasados, a malquerer al extranjero y a explicar los errores y los atrasos propios por el acaso maléfico de la desgracia.

Todavía no se ha determinado bien la bienhechora influencia de tres hechos recientes realizados más o menos fuera de la influencia oficial. El primero, las fiestas conmemorativas del nacimiento de Camoens, en Lisboa; luego las fiestas del II Centenario de Calderón, y, por último, la excursión que por Salamanca y Madrid hicieron, hará pronto tres años, un centenar de inteligentes y entusiastas estudiantes lusitanos.

Pero todo aquello fue momentáneo, aunque gravísimo y alentador como síntoma. Después hemos tenido los Congresos del IV Centenario del descubrimiento de América, y en este orden puedo y debo señalar como el de mayor importancia, por el número de concurrentes portugueses, por la altura de la cooperación activa lusitana en los varios trabajos de la Asamblea, y por la trascendencia de algunos de sus acuerdos prácticos, el Congreso Pedagógico.

Yo acaricio la esperanza de que los proyectos formulados por los demás Congresos, y a que anteriormente he aludido, no quedaran en vanas palabras o simplemente en buenos deseos de media docena de personas. Nuestro Congreso Pedagógico se ha comprometido especialmente a recomendar « la celebración de Asambleas periódicas por los Profesores de cada grado de enseñanza y las personas que se interesen por la

reforma y progreso de la misma, al intento de estudiar los problemas propios de ella y los medios más conducentes a su mejoramiento ». Pero con relación a lo que ahora me ocupa, yo creo que hay que hacer bastante más, y que quizá ningún otro círculo de personas como el ahora constituido en vista del arduo empeño del actual Congreso Pedagógico, tiene capacidad y medios para intentar algo considerable en este sentido, saliendo del orden de la vida interna y exclusivamente nacional. No me refiero precisamente a los medios personales; dicho se está. Aludo a los que derivan especialmente de la naturaleza y fin del empeño mismo. Porque nada tan comprensivo como la educación y fortificación del espíritu humano, sobre todo en su momento inicial. ¡Y calcúlese el alcance del intento si a esta empresa se la diera el vuelo imponente que se ha querido comunicar en nuestro Congreso por virtud de un programa general que comprende problemas de tanta trascendencia como los de la vida universitaria, de la enseñanza técnica y de la educación de la mujer!

En este sentido, me atrevo a proponeros, por lo pronto, la celebración de un nuevo Congreso Pedagógico, cuya iniciativa podría corresponder a nuestros hermanos de Portugal. Y aparte de esto (o combinado con esto) la constitución de una Sociedad de Instrucción pública elemental, educación popular y divulgación científica en los pueblos representados en el último Congreso Pedagógico. Es decir, una Sociedad de carácter permanente y seria organización, con plan meditado y recursos positivos, abierta a todas las inspiraciones y a los hombres de todas las escuelas y de todos los partidos, y en cuyo programa debería figurar, en primer término, así el facilitar el conocimiento mutuo y frecuente de los pensadores, publicistas, oradores y pedagogos de la América latina, Portugal y España, como el de poner las obras de todos estos servidores de la civilización y de la paz universal al alcance de la masa general de aquellos países, cuya noble aspiración ahora se acentúa en el sentido de una intimidad que, salvando todas las reservas, respetando todos los derechos, y en previsión de grandes y no lejanos acontecimientos de carácter internacional, superiores a los medios exclusivos de la personalidad aislada de cada uno de los grupos en que se divide la vigorosa familia que puebla la América del Sur y la Península occidental europea, determine la formación y el desarrollo de una poderosa fuerza, punto menos que imprescindible para la armonía de aquellos grandes elementos directores de la sociedad política de nuestra agitada época.

El conocimiento mutuo de los hombres y las cosas del mundo ibero-americano; la afirmación de los intereses comunes de la familia ibérica; la formación de un espíritu saturado de las magnificencias de una historia espléndida, de las previsiones de un porvenir soberbio y de los compromisos de un pasado y un destino directa e íntimamente ligados con la suerte del mundo todo; la aproximación de elementos morales y materiales, hoy dispersos por efecto de circunstancias físicas, o el poder de naciones extrañas a nuestra familia y a nuestra misión; la determinación de un gran fuerza social, necesaria en el concierto de los pueblos contemporáneos para conservar la paz y acelerar el progreso humano, por medio de iniciativas y compensaciones de sentido, representación, intereses y deseos : he ahí señores, el resultado más que probable de la obra que os recomiendo, ratificando y ampliando en este instante una indicación que me permití hacer en mi discurso inaugural del Congreso Pedagógico.

A riesgo de pasar por candoroso, no os quiero ocultar que yo muchas veces me he complacido imaginando lo que podía ser esa Sociedad de cultura general ibero-americana, con sus Congresos generales celebrados en Madrid, Lisboa, Oporto, Barcelona, Coimbra y Sevilla; con sus conferencias públicas y sistematizadas en las principales capitales de la Península Ibérica; con sus folletos y libros de exposición y crítica de la historia política, económica y literaria de América, Portugal y España; con sus grandes *meetings* para determinar a los Gobiernos a la celebración de Convenios mercantiles, postales, monetarios, de derecho internacional y de propiedad intelectual; con sus grandes fiestas internacionales para comprobar los adelantos de la industria de los países concertados, o para conmemorar las grandes comunes empresas de esos mismos pueblos, meros matices de una vida fundamentalmente idéntica; con sus periódicos especialmente dedicados a difundir la idea de la inteligencia y cooperación de los miembros todos de la prestigiosa familia en cuyo honor aquí nos reunimos y hablamos; y, en fin, con sus incontrastables influencias en la Prensa diaria política, literaria, económica y profesional de todo ese nuevo imperio de Occidente, cuya robusta voz y cuya acción disciplinada, en armonía con las exigencias de expansión y solidaridad de la época novísima, requieren tantos intereses comprometidos en la laboriosa crisis con que se despide el siglo XIX.

Por lo dicho bien comprenderéis que la tarea que descubro no es fácil ni de corta duración. Claro se está que no consiente distracciones ni olvidos; mucho menos que aquéllos que sobre sí la tomen la consideren como un entretenimiento o un desahogo. De ninguna suerte es compatible con la vacilación en la marcha, la vaguedad en el plan, la impaciencia en el desarrollo. Los ilusos, los impresionables, los dogmáticos y los exclusivos no pueden ni deben ofrecerse para esta empresa, en la cual la recompensa, de un orden puramente moral y desinteresado, será sólo para los perseverantes, los conciliadores y los prudentes. Pero no lo dudéis, sobre todo vosotros los portugueses y los españoles : éste es un verdadero compromiso de patriota. No se os oscurezca, americanos : ése es un interés de la civilización contemporánea.

Y con esto termino, señores. Quiero que ésta sea la última impresión que saquéis de este banquete, de mucho mayor tono y alcance que los de una alegre fiesta de amigos y comensales. Dentro de pocas horas nos separaremos, quién sabe por cuánto tiempo. Sin duda, el recuerdo de esta noche de tanta animación, tantas expansiones, tanta cordialidad, tanta delicadeza y tanta elocuencia, no se borrará fácilmente de nuestro espíritu, predispuesto, por admirable disposición que compensa las tristezas y caídas de la vida, a exagerar con el transcurso de los años el encanto de lo que en otros días nos entretuvo o nos electrizó; que por algo dijo el poeta que, « a nuestro parecer, cualquiera tiempo pasado fue mejor ». Pero con ser muchos y muy justificados los motivos para la grata memoria de esta hermosa fiesta, y de su causa y de su precedente, antójaseme que a todos ellos se sobrepone el de la recomendación que os acabo de hacer y que vosotros os habéis dignado recibir y fortificar con tantos y calurosos aplausos. Porque, al separarnos dentro de breves instantes, no llevaremos en nuestra alma tan sólo la impresión de una momentánea alegría y la complacencia del compromiso de nuevas y valiosas amistades, si que la seguridad del general y vehemente deseo de que esta explosión de simpatías y de alientos se convierta en llama permanente sostenida por el amor de muchos pueblos y el esfuerzo inagotable de aquella viril familia a que uno de los primeros oradores norteamericanos apellidó « la raza más orgullosa de Europa », y sin cuya fe, cuya audacia y cuyo sacrificio, ni existiría la mitad del mundo, ni, por falta de base o de pretexto, el derecho, la política, el tráfico y el progreso industrial moderno hubieran logrado los desenvolvimientos que agigantan a la sociedad de nuestros días y casi constituyen la característica del siglo que ahora se hunde en el pasado, voceando y requiriendo al genio del porvenir con el compromiso de armonías señaladas por imposibles y tentativas imaginadas como portentosas. Volved, pues, amigos y huéspedes queridos al seno de la patria inolvidable con la impresión duradera de que las alegrías y los dolores de vuestros hogares tienen eco leal y caluroso en esta tierra de España, y llevad la convicción firmísimo de que, siendo una exigencia de la Edad que vivimos la intimidad ibero-americana, la idea es próximamente realizable, porque la aspiración late en todas partes, y para el logro de este positivo avance de la civilización contemporánea sólo necesitamos fe, prudencia y perseverancia. —HE DICHO.

Madrid, *restaurant de Fornos*, 6 de noviembre de 1892.

ANNEXE I-5 : Voix discordantes a l'Ateneo de Barcelone

INFLUENCIA DEL DESCUBRIMIENTO DE AMÉRICA EN LA INDUSTRIA Y EL COMERCIO DEL MUNDO CIVILIZADO¹³⁶⁶

POR

D. LUIS ROUVIÈRE

17 de octubre de 1892

(Extraits)

La vida, ese distintivo del movimiento y de la acción, así de los hombres como de los pueblos, se dilata y engrandece, mengua o se esteriliza, según se ampare en la sabiduría y la previsión o deje que la arrastren por sus despeñaderos la pasión y la ignorancia.

Se engrandecen pues, los Estados que se gobiernan por las leyes progresivas y viriles de la civilización y desaparecen de la escena política del mundo o logran efímera existencia, aquéllos que fiando unas veces en halagadoras promesas de la fuerza bruta y otras en ponzoñosos ensueños de la desidia, desconocen que todo principio de prosperidad emana exclusivamente de los alcances del trabajo productor en todas sus manifestaciones, ejecutado al amparo de leyes inspiradas en anchas bases de justicia.

Por consiguiente, las conquistas que no tienen otro objeto que la usurpación y el despojo, apoyadas en el ciego imperio de la fuerza, son ruinosas, primero para el pueblo conquistado y luego para el pueblo conquistador; mientras que toda conquista realizada con objeto de propagar la civilización por el mundo y de librar a los pueblos y el trabajo de imposiciones tiránicas, ha traído siempre consigo, abundante cosecha de prosperidad, fecundando fructuosamente las semillas del derecho y la abnegación, únicos gérmenes de sosiego y bienestar de las naciones. [...]

¿Por qué esta obra civilizadora iniciada en España ha resultado tan estéril para la madre patria?

1.º Porque en realidad los conquistadores españoles no fueron los fervientes misioneros de la civilización, ansiosos de hacer brillar los resplandores de la justicia entre los pueblos oprimidos; la luz de la verdad entre las tribus alucinadas, infiltrando el ardor del trabajo con sus más nobles y generosas manifestaciones en el seno de las razas ignorantes.

2.º Porque las discordias civiles, los odios y los rencores personales inherentes a nuestra tradicional y quizá eterna manera de ser, debilitando las fuerzas de los más animosos, quebrantando el prestigio de los más hábiles, inteligentes y correctos, devorando infructuosamente nuestras fuerzas vivas, esterilizaron y esterilizan aún, los mejores esfuerzos, las más elevadas aspiraciones, y los más leales servicios.

3.º Porque a mayor sacrificio en aras de la patria, suelen tocarse en nuestra desdichada tierra los más negros desvíos de la ingratitud, cuando no le alcanzan todo linaje de tormentos y de crueldades.

Tolérese nuestra leal franqueza que sólo en ferviente amor a la patria va inspirada:

No es mistificando la historia como aprenden a ser grandes y a prosperar las naciones; ni consiste el amor patrio en amañar alabanzas para lo censurable a los ojos del mundo civilizado, creyendo esquivar así el vituperio de las gentes de bien. Por amargas que sean las verdades, debe atenderlas el hombre que sincera y desinteresadamente aspira al engrandecimiento de la patria, buscando en ellas provechosa enseñanza, toda vez que muestran cómo las crueldades, la usurpación y la ignorancia conducen siempre a la desolación, al vituperio y a la miseria; mientras que el saber, la integridad y la magnanimidad viriles, llevan a la fortaleza y bienestar tranquilo de los pueblos cultos y respetados.

¹³⁶⁶ Luis ROUVIERE, *Influencia del Descubrimiento de América en la Industria y el comercio del Mundo Civilizado*, pronunciada el 17 de octubre de 1892, Conferencias leídas en el Ateneo Barcelonés sobre el estado de la cultura española y particularmente de la catalana en el siglo XV, Barcelona, Imp. de Henrich y Cia. en Comandita, 1893.

Podrán, aquellos que explotan naciones decaídas, gozar sibaríticamente de cuanto brinde a sus inmoderados apetitos satisfacción sensual y desmedida; lograrán si quieren hasta las aclamaciones de veleidosas y con frecuencia asalariadas masas, sin fe ni convicciones; podrán dictar a los historiadores de su tiempo pomposas frases y alabanzas hasta escandalosas; pero nunca conseguirán torcer los rectos juicios que ha de formar el tiempo al aquilatar el bien y el mal que dejan en pos de sí los que contribuyen a la gobernación de los Estados; y el bien y el mal se miden por el grado de paz y de bienestar que gozan unos pueblos y que otros pueblos no logran gozar, según el leal saber y entender o la insensatez delirante de aquellos que los gobiernan.

Hoy se comprueba el valer de los pueblos por lo que tienen, que es lo que pueden; y lo que tienen marca la influencia bienhechora o perniciosa que han ejercido sobre ellos cuantos influyeron en su vida política y en la gobernación del Estado.

Basta leer con detenimiento la historia patria para encontrar en ella amplia justificación de nuestras afirmaciones.

En primer lugar, se observa que los móviles que llevaron a América a nuestros primeros conquistadores, consistían principalmente en la usurpación de las tierras y de los bienes de los pueblos conquistados; en la reducción a la esclavitud de sus naturales poseedores y en acaparamiento de piedras y metales preciosos, tan codiciados por los aventureros de aquellos tiempos; que en cuanto a la propagación de la fe, basta observar que allí donde domina y ha dominado nuestra raza, no existe un solo pueblo católico de pura raza americana, ni puede mirar al Cielo con alma enardecida por las creencias cristianas, el hombre a quien se impone un Dios, un yugo y un estigma con todas las brutalidades de la fuerza.

Que únicamente a la usurpación y al despojo, y de ningún modo a la colonización civilizadora se encaminaban nuestros conquistadores de América, lo dicen las estipulaciones del tratado que con Colón firmaron los Reyes Católicos en 17 de abril de 1492, donde sin parar mientes en qué pueblos encontrarían, qué derechos les asistían ante Dios y ante los hombres, qué ventajas podía ofrecer un trato pacífico y honrado con ellos, se estipulaba:

1.º Que Colón tendría para sí y sus sucesores el grado de Almirante en todos los países que descubriera en el Océano, con los honores y prerrogativas de grande Almirante de Castilla.

2.º Sería Virrey de los susodichos países.

3.º Tendría derecho a la décima parte de todas las perlas, piedras finas, oro, etc.

Y aunque no queremos abusar de la valiosa atención vuestra, permitidnos, en descargo de nuestra conciencia y corroboración de los asertos adelantados, que extractemos siquiera los justificantes más indispensables del arsenal de ellos, en que se apoya este árido relato, que hoy, someramente compendiamos, por más que el vehemente deseo que nos anima de llamar la atención de todos, porque sólo con el leal y fiel concurso de todos podrá levantar España la batida cabeza, nos incite a desarrollar los interminables comentarios y las infinitas comparaciones de que han de emanar provechosas enseñanzas.

Léese en la Historia de España de Lafuente¹³⁶⁷:

« Gente aventurera, codiciosa, discola, viciosa y turbulenta, la mayor parte de la que había acompañado a Colón en el segundo viaje, sin consideración a su jefe, y sin respeto a la ley de la humanidad ni a Dios mismo, su comportamiento con los infelices isleños, sus tiranías y sus ultrajes, habían provocado una insurrección general; insurrección que a su vez produjo una guerra de venganza, en que los españoles abusando de las ventajas y de la superioridad que les daba la civilización, se ensangrentaron con aquellos rudos y sencillos indios que la primera vez les habían recibido como hombres bajados del Cielo... »

« Hernán Cortés vivía tranquilo en Santiago de Cuba en compañía de su esposa la hermosísima D.^a Catalina Suárez, labrando las tierras que le habían tocado en el *repartimiento* y explotando las minas de oro que le tocaron en suerte. » ...

¹³⁶⁷ Modesto LAFUENTE, *Historia General de España, Parte III, Edad Moderna*, Tomo IX, Madrid, Establecimiento Tipográfico de Mallado, 1853.

« Llégale a Cortés la siniestra nueva de que un general mejicano llamado Gualpopoca, había invadido las tierras de los indios confederados, atacando la escasa guarnición española de Veracruz que salió a protegerlos, muerto siete soldados y herido al Gobernador Escalante, y que la cabeza de un español era paseada por los pueblos para mostrar que aquellos extranjeros no eran inmortales. Cortés se cree en el caso de tomar una resolución enérgica y decisiva como lo eran todas las suyas, y se apodera de la persona de Motezuma a quien supone cómplice y le lleva cautivo al cuartel de los españoles. Gualpopoca y sus capitanes vienen a poder de Cortés, y un tribunal les condena a ser quemados vivos: la ejecución se realiza; el crimen ha sido expiado, le dice Cortés a Motezuma, y le manda soltar los grillos que le había puesto. »

A todo esto añade Robertson, apoyándose en la misma relación de Cortés y en la crónica de Gómara, *cap.* 155: « Luego que los españoles se apoderaron de la capital (Méjico) y de la persona de Guatimozín, (sobrino y yerno de Motezuma que le sucedió en el imperio), supusieron que el Rey de Castilla sucedía desde aquel momento en todos sus derechos al monarca, y fingieron mirar los menores esfuerzos de los mejicanos para restablecer su independencia como una rebelión de vasallos contra su soberano o como una revuelta de esclavos contra su señor. A pretexto de estas máximas arbitrarias, violaron todos los derechos de la guerra entre las naciones : al menor movimiento de una provincia reducían todos sus habitantes a la servidumbre personal, la más vil de todas las condiciones. Los jefes, considerados como más criminales, eran condenados a muerte mediante los suplicios más vergonzosos y más crueles que podían inventar la insolencia y la ferocidad del vencedor; de modo que los progresos de los españoles estaban marcados con señales de sangre y con hechos de una atrocidad escandalosa. En la provincia de Panuco sesenta caciques y cuatrocientos nobles fueron quemados vivos en una sola vez, y esta execrable barbaridad no fue cometida en un momento de cólera, ni por un subalterno : fue obra de Sandoval, oficial cuyo nombre ocupa el primer lugar después del de Cortés en los anales de la Nueva España y fue concertada por el mismo Cortés; y para completar esta escena de horror, mandó reunir los parientes y los hijos de estas desgraciadas víctimas y se les obligó a presenciar la ejecución de este horrible suplicio.»

Dice también Robertson, apoyado en los testimonios de Sancho, Herrera y Zárate:

« Pizarro, en vez de ganar la confianza de los indios, los había atacado impunemente y forzado a abandonar sus habitaciones... Mientras Pizarro continuaba su marcha a lo largo de la costa, y no queriendo usar otros medios que no fuesen la fuerza abierta, atacaba a los habitantes del país en sus esparcidas habitaciones, con tal impetuosidad que los forzaba o a someterse o a retirarse en el interior de país. »

Y volviendo al testimonio de Lafuente, encontramos que dice en su *Historia de España* :

« Para autorizar más la conquista quisieron los reyes (aunque para esto no tuviesen necesidad), como dice un cronista contemporáneo (Oviedo), fortalecer su derecho con la sanción Pontificia, a cuyo efecto impetraron una bula del Papa, que lo era Alejandro VI, el cual no vaciló en otorgarla en 3 de Mayo de 1493.

Entre las instrucciones que dio Colón al comandante de la escuadra Antonio de Torres para los reyes, en su memorial de 30 de enero de 1494, se encuentra una en que le encargaba proponer a sus Altezas, que vista la necesidad que allá tenían de ganado y bestias de trabajo, podría disponer o dar permiso para que cada año fuesen algunas carabelas con ganados y mantenimientos, a cambio de los cuales recibirían los indios caníbales que hubiesen hecho prisioneros o esclavos. »

Esto consta en el libro de cédulas y provisiones de armadas existente en el Archivo general de Indias en Sevilla. Legajo 1.º

Dice a su vez Robertson:

« Fernando expidió un decreto a consulta de su Consejo privado, del cual resultaba que después de un maduro examen de la bula apostólica y de los demás títulos en que se apoyaban los derechos de la Corona de castilla a sus posesiones en el nuevo mundo, la esclavitud de los indios estaba autorizada por la leyes divinas y humanas. »

Los *repartimientos*, frase prodigada en todas las relaciones y crónicas de nuestra conquista de América, eran las distribuciones de indios y de sus bienes, que se daban en calidad de esclavos y en propiedad a los conquistadores.

Robertson, apoyando sus asertos en el « Libro VI de la recopilación de leyes » y en « Las décadas de Herrera », dice, en su *Historia de América*, hablando de D. Diego de Colón, que después de casar con una hija del Duque de Alba, logró ser nombrado Gobernador de la Española, no Virrey como tenía derecho a serlo :

« Esta mudanza de Gobernador no fue de utilidad alguna para los infelices habitantes. D. Diego no sólo estuvo autorizado por un Real decreto para continuar los *repartimientos* o distribución de indios, sino que aun se especificó el número determinado que podía conceder a cada persona según la clase que tuviese en la colonia, y prevaleciéndose de este permiso, luego que desembarcó en Santo Domingo, repartió entre sus parientes y entre las gentes de su comitiva aquellos indios que no estaban aún destinados.»

Dice además Herrera, *Décadas de Indias*, I., Lib. IX, cap. XIV, p. 325 :

« Fonseca, obispo de Palencia y Director principal de los negocios de América, era dueño de ochocientos indios; el Comendador Lope de Conchillos, su principal asociado en esta Dirección, poseía en propiedad mil y ciento, y un mayor número se repartió a los demás favoritos. Todos ellos despachaban mayordomos a las islas encargados de arrendar estos esclavos a los colonos. »

Volviendo al testimonio de Lafuente, encontramos que dice en su *Historia de España*, refiriéndose al primer viaje de Colón :

« El cacique Guanacaré que mandaba en la costa de Haití y era uno de los más poderosos del país, había de indicar a Colón el paraje de la isla en que se encontraba el oro en abundancia, que era un país montuoso, que ellos llamaban Ciba y el Almirante entendió ser su apetecida Cipango.»

Por su parte Robertson, después de observar que Cortés en la relación de sus proezas (280.—A), dice que la suma de 120.000 pesos a que ascendía el botín logrado por la toma de Méjico, pareciendo tan poco a su gente, que muchos de ellos no quisieron recibir la porción que les tocaba; tomándolo de Díaz, Gomara, Herrera y Torquemada, añade :

« Las razones, los ruegos y las promesas fueron inútiles para calmar los descontentos, y debe creerse que esta misma inutilidad y el temor de ver aumentarse el desorden, indujeron a Cortés a cometer una acción que obscureció la gloria de las grandes cosas que había hecho hasta entonces. Sin consideración por la clase de Guatimozín y sin miramiento por las virtudes que manifestó ese infeliz príncipe, mandó aplicarle el tormento, así como a su primer favorito, para obligarles a descubrir el punto en que se suponía haber ocultado su tesoro. »

Y refiriéndose a la conquista del Perú dice también Robertson con referencia al segundo viaje de Pizarro :

« Llegaron a la provincia de Coaque, y habiendo sorprendido a los habitantes de la ciudad principal, encontraron en ella vasos y adornos de oro y plata, valuados en más de treinta mil pesos y otras riquezas que disiparon sus dudas y volvieron a los más descontentos su valor y sus primeras esperanzas. »

Y al hablar del secuestro del Inca Atahualpa, cuya vida no perdonaron, a pesar de su caballerosidad y munificencia, añade :

« El Inca, viviendo entre los españoles, percibió desde luego la pasión que les dominaba y que no procuraban ocultar; creyó poder servirse de ella para conseguir su libertad, y en su virtud les ofreció un rescate que les dejó asombrados, a pesar de lo que conocían ya de la riqueza de su reino. La habitación en que estaba custodiado tenía veintidós pies de largo, y diez y seis de ancho : se obligó a llenarla de vasos y utensilios de oro hasta la altura a que pudiese alcanzar un hombre.

La promesa se cumplió, y después de haber separado el quinto debido a la corona, algunas piezas curiosas que se reservaron para el Rey y cien mil pesos destinados a los soldados que venían en compañía de Almagro, quedó partible entre Pizarro y sus compañeros la suma de un millón quinientos veintiocho mil y quinientos pesos. »

¿Puede demostrarse de manera más palmaria, que la codicia y sólo la codicia era el norte que guiaba a « aquella gente aventurera, viciosa y turbulenta » como la llama Lafuente?

¿Qué civilización, qué orden, qué prosperidad podían llevar a un país que había de formar parte de la madre patria (madrastra despiadada para los pobres indios), criminales a quienes se conmutaban las penas a condición de que fuesen a engrosar las cohortes de aventureros, que más que para engrandecimiento de la corona de España, iban a apoderarse de la fecunda tierra americana?

¿Qué hábitos de trabajo, que emporios de industria, qué gérmenes de prosperidad podían iniciar y solidar en ella? Triste es confesarlo; aquellas llagas que se abrieron hace cuatro siglos, llevaron por desdicha nuestra el pus canceroso, que preparaba la más tremenda de las ruinas que registra la historia.

Y no se diga que eran aquellos tiempos y todos los hombres de ellos, que con fatalidad irresistible iban arrastrados por las perniciosas pendientes de la ignorancia y de la codicia : otros colonizadores hicieron su camino en busca de ricos países por el mundo y ¡qué otra suerte de huellas han dejado en batavia y en la Nueva Inglaterra!

Y aunque la esclavitud, que el mundo civilizado repudiaba ya por aquellos tiempos puede estimarse tolerable, por juicios que todo lo subordina a inmoderado e injusto afán de medro y dominación, distaban mucho de considerarla sagrada y humana los austeros ministros de la religión, que con enérgico empeño lucharon, infructuosamente por desgracia, para enseñar a aquellos despiadados usurpadores, que Aquél que consintió en morir, pobre, en el sagrado leño para hacernos a todos hermanos, no podía convertirse en el dios de la Iniquidad y la Tiranía.

Por otra parte, los monarcas españoles desconfiados y recelosos, no titubean en sostener cerca de sus propios representantes en el Nuevo mundo, fiscales de la conducta de los Gobernadores y Virreyes, que si son íntegros, leales e ilustrados, la calumnia se encarga de realizar su ponzoñosa obra de rebajar al bueno para encumbrar a ineptos ambiciosos que no pueden guiar a la patria más que por los cenagosos senderos de la ruina.

Además las intrigas, las sediciones, las guerras civiles a que da lugar la tiranía unas veces, la osadía otras, el afán de postergar a los superiores, o de humillar a los subordinados¹³⁶⁸; la usurpación de justificada gloria o la de innmerecidos cargos, son tales y tan frecuentes, que no es hastío lo que produce enumerarlas, si todas pudieran recordarse, sino mortificadora desesperación.

En cuanto al pago que a los mejores espera, tres entidades culminantes de la conquista bastan para ilustrarnos.

Dice Lafuente:

« Nombraron los reyes Gobernador de Indias al Comendador de Calatrava Francisco de Bobadilla, invistiéndole de la suprema autoridad y de la más amplia jurisdicción en lo civil y en lo criminal; expidieron provisión para que se le entregaran las fortalezas, casas, navíos, armas, pertrechos, mantenimientos, caballos y demás que sus Altezas poseían en aquellos dominios y le dieron carta de creencia para el Almirante. »

¹³⁶⁸ No queremos por nuestra parte profundizar más en el cenagoso manantial de las discordias miserables que esterilizan nuestras fuerzas y dejaremos descansar en paz ciertas reputaciones, que no es el afán de censurar el que nos mueve a señalar hechos bajo ningún concepto enaltecidos, sino la necesidad de demostrar que no carecen de fundamento observaciones encaminadas tan sólo a levantar de su postración el corrompido espíritu de nuestra patria, por tantos conceptos malhadada.

Apoyado en el testimonio de Herrera, *Dec. I., lib. II, cap. 17*; dice Robertson, t. 1, libro II :

« Se intrigaba poderosamente contra Colón en la Corte para arruinar su crédito y disfamar sus operaciones. Se habla mal de su persona y de los países que había descubierto. Margarita y el padre Boyl habían vuelto a España y por justificar su conducta y satisfacer su resentimiento aprovechaban todos los medios de hacerle mal. Muchos cortesanos veían con envidia aumentarse de día en día su reputación y su crédito. »

Dice a su vez César Cantú en la biografía de Colón : « La malevolencia lo envenena todo; Fonseca irritó al desconfiado Fernando con pérfidas insinuaciones ».

« Envióse a Bobadilla para que examinase el estado de la colonia; encargándole que castigase a los culpados y destituyese al mismo Almirante si encontraba que él también lo era. »

Los gloriosos, abrumados y trascendentales servicios prestados a España por Vasco Núñez de Balboa, los paga Fernando con ingratitud enviando a Pedrarias Dávila como gobernador de Darién, confiándole el mando de quince naves y mil doscientos soldados.

Reconocidos en Don Diego de Colón una parte tan sólo de los derechos otorgados a su padre y a sus sucesores en solemnes, pero mal respetados contratos, rige éste la Española con celo e inteligencia evidentes, pero el astuto y desconfiado monarca envía allí a Rodrigo de Alburquerque, pariente de zapata, su ministro favorito, con atribuciones superiores a las de Diego Colón y no menos funestas, que las intervenciones con que se coartaron las facultades del conquistador de Méjico; los impulsos de cuyo genio se anularon haciéndolos estériles para la prosperidad patria.

Política ruinosa que reduce a la inutilidad cuanto puede sobresalir en la gobernación y buena administración del Estado, postergando, aun en nuestros días, a insensatos caciquismos y a descabelladas y vulgarísimas ambiciones, la prosperidad, el progreso y la paz de España.

« Tan luego como llegó Bobadilla a la Española, como si los poderes le hubiesen sido conferidos exclusivamente para perseguir y maltratar al almirante, mandóle inmediatamente comparecer a su presencia, y sin forma legal de proceso le redujo a prisión e hizo ponerle grillos como a un criminal. Colón se dejó encadenar sin oponer la menor resistencia, conduciéndose con una magnanimidad que asombró a todos, menos a su impasible juez y aun encargó a sus hermanos Bartolomé y Diego que se sometieran sin replicar. El Comisario oyó cuantas injurias y cuantas calumnias quisieron denunciarle los enemigos del ilustre preso, y sin oír sus descargos dispuso enviarle a España aherrojado y custodiado además por una guardia. » ...

« La situación del Almirante debía ser bien triste, cuando cansado de dilatorias, de evasivas y de inútiles reclamaciones, se vio en el caso de ofrecer, como último recurso, sus servicios a los reyes D.^a Juana y D. Felipe que acababan de llegar a España, en los sentidos términos siguientes: por ende humildemente suplico a VV.AA que me cuenten en la cuenta de su leal vasallo y servidor, y tengan por cierto que bien que esta enfermedad me trabaja así, agora y sin piedad, que yo les puedo servir aun de servicio que no se haya visto igual. Estos revesados tiempos y otras angustias en que yo he sido expuesto contra tanta razón, me han llevado a gran extremo. »

Pocos meses después de escritas estas líneas, el 20 de mayo de 1505, moría Colón pobremente en Valladolid.

¿No seríamos más consecuentes en España celebrando dentro de trece años solemnes honras para que Dios perdonara nuestras culpas, que festejos hoy, por lo que han vuelto humo y miseria tanta irreflexión y tantas desventuras?

He aquí ahora la triste fin de Cortés :

« Disgustado de los malos resultados a que no estaba acostumbrado, y fatigado de ver siempre opuestas a sus proyectos, gentes a quienes creía vergonzoso tener que contestar, volvió otra vez a España, con el objeto de pedir lo que creía debérsele. »

« El Emperador lo recibió con urbanidad, pero fríamente : los ministros le trataron unas veces con poco aprecio y otras con insolencia; de modo que sus quejas no fueron oídas, e intentó inútilmente hacer valer sus derechos. Después de haber perdido muchos años solicitando sin provecho ministros y magistrados, ocupación tan molesta como bochornosa para un hombre de carácter firme, que hasta entonces había mandado casi siempre, Cortés murió el 2 de diciembre de 1547 a los 62 años de edad.¹³⁶⁹»

¡Cómo se parece esta pintura a otras conmovedoras pinturas de más cercanos tiempos.

¡Qué puede esperar el español honrado e inteligente de la rectitud de su conducta, viviendo entre la insolencia o la ineptitud encumbradas y el desprecio del valer personal y del amor patrio!

Pero hay todavía un juicio más injusto, más innecesario, un martirio más trágico y cruento que los de Colón y Cortés : es el que sufrió Vasco Núñez de Balboa, descubridor del mar Pacífico o del Sur.

Este jefe que según Robertson (y sus actos lo justifican) « unía a la valentía la prudencia, la generosidad, la afabilidad, y otros talentos populares que en las empresas temerarias inspiran la confianza y fortifican la adhesión », hizo fatigosa y valerosamente uno de los descubrimientos más importantes y de más provecho para España, no derramando más sangre que la precisa para amparar la propia vida y la de los suyos; cauto colonizador al par que intrépido militar, pagó con la cabeza en la flor de la edad, los importantes servicios que prestara al Rey de España, porque la envidia hija indudablemente de la nulidad de Pedrarias Dávila, nombrado en lugar de Balboa Gobernador de Darién, encontró medio de acusar de traidor a aquel hombre fiel servidor de sus reyes y de la patria, cuya grandeza abochorna quizás al despiadado Pedrarias.

Semejante tejido de desaciertos, arbitrariedades, humillaciones de grandes, encumbramiento de pequeños, que parece no tener fin en nuestra malhadada tierra ¿no representan ya esta sucesión de catástrofes en que se esterilizaron y quizás se esterilizan las fuerzas del pueblo que pudiendo ser el más poderoso del mundo, es oído apenas en los conciertos de Europa?

¹³⁶⁹ Robertson, Historia de América.

Sólo los pueblos que ven desmembrados los derechos humanos, caen en la postración y la miseria; y desgraciadamente para España cuando en los demás países apuntaban los albores del derecho moderno, que era el derecho de nuestro fuero en los siglos XIV y XV, en nuestro país se entronizaba un absolutismo sin unidad, una conquista sin plan ni orden preconcebidos; sin objeto, siquiera político, bien determinado, que acababan rápidamente con las fuerzas españolas, cuanto más se vigorizaban las fueras de los países extranjeros.

No, no es un incidente transitorio el del progreso, del cual pueda detener la prodigiosa marcha cualquier aventurero; es una ley de la Naturaleza, es el baluarte más fuerte de las instituciones políticas, es la señora de paz de los pueblos, es la salvaguardia de los poderes que en él fían su ventura; él ampara toda justa causa y pone coto a todas las demasías, hermana las más opuestas voluntades, enriquece al pobre y engrandece al rico, aúna las aspiraciones más opuestas, y quiera Dios que con este don del Cielo, derrame sobre nuestra España riquezas más fecundas que las cuantiosas riquezas con que en el Nuevo mundo tropezamos tan estérilmente.

A la etapa de progreso iniciada con el descubrimiento de América, que trajo el desarrollo de la industria de transportes marítimos, germen primero de la moderna civilización, siguen las etapas señaladas por el respeto a los derechos políticos introducidos en los códigos fundamentales y rigurosamente en vigor en los pueblos regenerados, y por el desarrollo de la fuerza del vapor en la producción de las riquezas materiales.

Tan exiguo como era el campo de la industria y del comercio hace quinientos años, era sin embargo España un emporio tan culminante de ellos, que aun ahora en que las energías de los carbones minerales, alimento de que se nutre la poderosa industria de nuestros días y que hace más de cuatro siglos era consumido ya por la industria española, nos enorgulleceríamos con ofrecer en cantidad y en calidad los productos que se disputaban entonces todos los mercados de la Tierra; hijos exclusivos, tales productos, de la cooperación de las fuerzas naturales entonces en vigor y del respeto a los derechos de la habilidad y la inteligencia para trabajar al amparo de constituciones respetadas.

Cesa este respeto y se eclipsa nuestra fortuna, cuando el campo de mercados propios se extiende por ambos hemisferios y no se pone el sol en los dominios de España.

Recaban otros pueblos los derechos para nosotros perdidos y después mixtificados; encienden los hogares de sus calderas de vapor, y aquel oro que costó tanta sangre y tantas lágrimas, padrón de ignominia unas veces, galardón de las más portentosas empresas otras veces, pasa de las arcas de nuestro tesoro, de nuestra industria y de nuestro comercio a las arcas de los pueblos afortunados que quieren y pueden trabajar libremente; de los pueblos que saben que el oro no es más que un auxiliar de los cambios, símbolo de habilidad, de actividad, de derecho de los que producen la riqueza con abundancia y no la esterilizan insensatamente; garantía de contratos formales, salvaguardia de vicisitudes, tanto más funestas para las naciones, cuanto más las ha empobrecido la desidia y la impremeditación.

¿Queréis saber dónde se halla la mayor parte de aquel oro, que pasaba brillando como un relámpago ante nuestros ojos, deslumbrándonos?

El banco de Inglaterra guarda 672 millones de pesetas; el de Francia 1.676 millones con 1.287 de plata; y nosotros 190 millones, escasamente, con 125 de plata; y esto que Francia apenas tomó parte en la colonización americana, y la pérfida Albión perdió hace un siglo el pueblo que mayores vuelos ha tomado en nuestros tiempos al amparo de una constitución que le concede derechos que Inglaterra le regateaba. Esto que la balanza es desfavorable a la Gran Bretaña en 4.466 millones de pesetas anuales; a la vecina república en 516 millones y a nosotros nos es favorable en 30 millones y medio.

En cuanto al poderío de la marina mercante, que nuestras conquistas allende los mares iniciaron, ved a qué queda reducido el de aquella España, ante la que eran hace cuatro siglos débiles naciones las demás:

Inglaterra posee 21.419 buques de vela registrados en la Metrópoli, que mide 7.724.000 toneladas y en las colonias 15.050 buques con cabida de 1.784.000 toneladas; en junto 36.469 veleros de una cabida total de 9.508.000 toneladas con una flota de vapor de 7.110 buques en la metrópoli y 2.683 en las Colonias, que miden respectivamente 4.713.000 toneladas y 346.000 toneladas; en junto 5.059.000 toneladas.

Francia posee 1.823 buques de vela mayores de 50 toneladas con cabida de 320.558 y 1.066 barcos de vapor que miden 492.684 toneladas efectivas.

Nosotros, a pesar de lo que significa a veces el color de nuestra bandera, tenemos matriculados 1.450 buques de vela de más de 50 toneladas que forman una cabida de 269.578 toneladas y 356 buques de vapor que en junto miden 260.308 toneladas.

Por lo que se refiere a la perniciosa influencia que en nuestra prosperidad ha ejercido, el habernos desviado desde el siglo XV de los sanos principios en la gobernación del Estado, si el empobrecimiento que ello iba trayendo consigo no bastara a llamar la atención de nuestros mayores, bueno fuera que hubiesen parado mientes en la Biblia peruana, donde Manco Capac, funda la dinastía de los Incas, instruyendo a los hombres en la agricultura y demás artes útiles y su mujer Mama Oello, enseña a las mujeres el arte de hilar y de tejer; porque no fue, según aquellos moradores de la otra parte del Océano la pasión por las conquistas lo que indujo a los Incas a extender su imperio, sino el deseo de difundir las ventajas de la civilización y el conocimiento de las artes entre los pueblos.

Tocqueville, con ilustrado buen sentido enseña a los poderes constituidos cómo pueden, y quizás cómo les conviene dirigir el movimiento ascensional de los negocios públicos.

« Instruir la democracia », dice, « reanimar, si es posible sus creencias, purificar sus costumbres, ordenar sus movimientos; sustituir paulatinamente la ciencia de los negocios a su inexperiencia, el conocimiento de sus verdaderos intereses a sus ciegos instintos; adaptar su Gobierno al tiempo y lugar correspondientes, modificándolo según las circunstancias y los hombres; tal es el primero de los deberes impuestos en nuestros días a los que dirigen la sociedad ».

¡Oh! ¡cuán distinta fuera la suerte nuestra, si inspirados en los sanos principios de la leyenda peruana, hubiéramos ido por las regiones de América enseñando a los hombres la agricultura y las artes útiles y a hilar y a tejer a las mujeres. Si en vez de llevar la horca y la cuchilla para imponer por la fuerza una tiranía fatal, hubiésemos propagado el sentimiento de la justicia y el conocimiento del derecho que ya en 1058 difundía el *Fuero de León* donde se sancionaban los derechos fundamentales de los pueblos : el derecho a elegir a sus gobernantes; el de trabajar cómo, dónde y en lo que al trabajador convenga, sin que ni al Rey mismo haya de doblegarse su trabajo; el derecho de no ser arbitrariamente perseguido por la justicia y el de no ser vejado por los impuestos; o bien aquella correcta manera de representación nacional y de gobernarse, con que en 1068 Berenguer el viejo instituía en Barcelona *Los usatges de Cataluña*!

Lo que hubiera acontecido podéis saberlo sencillamente hojeando cualquier recopilación estadística moderna.

Allí veréis cómo los pueblos a quienes no han asustado la legítimas y pacificadoras libertades y que se rigen en estricta justicia, fiscalizada estrechamente la hacienda pública por los gobernados, correctamente elegidos, es donde, no temiendo ni siquiera los extravíos del atrevido entendimiento humano, que escudriñando las divinas leyes de la Creación levanta los vuelos de toda actividad con los de la industria y del comercio, señalando las prescripciones más fecundas para el progreso, grabadas por dios mismo en el inagotable seno de la Naturaleza, la abundancia y el bienestar mejor que prodigados, parecen desbordarse por los cauces anchurosos de la justicia y de la abnegación.

El movimiento mercantil y la densidad de la población, entrañan símbolos de los más fehacientes de la prosperidad o escasez en que viven los pueblos.

La Gran Bretaña con una extensión de 314.628 kilómetros cuadrados, sostiene una población de 35.241.483 habitantes; importa 10.690 millones de pesetas de mercancías y exporta por valor de 6.423 millones. Esta nación que tiene más de 108 habitantes por kilómetro cuadrado, mantiene un tráfico con el exterior que influye en su conjunto a razón de 485 pesetas por individuo.

Francia con un territorio de 528.876 kilómetros cuadrados, tiene una población de 37.672.048 habitantes; sostiene un comercio de importación de 5.320 millones, con una exportación de 4.804 millones; o sean algo más de 71 habitantes por kilómetro cuadrado, que participan en razón de 268 pesetas por habitante, del movimiento exterior de su riqueza.

Bélgica con una extensión de 29.455 kilómetros cuadrados, tiene una población de 5.974.743 habitantes; un comercio de importación que asciende a 1.534 millones y la exportación a 1.243 millones, resultando 203 habitantes próximamente por kilómetro cuadrado, que participan en su movimiento mercantil con el exterior a razón de 464 pesetas por persona.

Mientras en España con una extensión de 507.045 kilómetros cuadrados, existe una población de 17.545.160 habitantes, incluso Canarias e islas adyacentes, estando reducido nuestro comercio con los países extranjeros a 866,3 millones en la importación y 896,8 en la exportación; resultando a algo más de 34 habitantes por kilómetro cuadrado, que participan del comercio exterior en una proporción de 100 pesetas por habitante.

Y con esta pobreza tenemos una deuda pública que pesa sobre cada habitante por valor de 356 pesetas; mientras que en Inglaterra con una riqueza y recursos inmensamente mayores y los intereses menores que los nuestros, reduciéndose además anualmente en unos 250 millones de pesetas, suporta 422 pesetas cada habitante.

Francia, a pesar de la incalculable suma que devoraron los gastos de su desastrosa catástrofe de 1870 y de la fabulosa indemnización de guerra que pagó a Alemania, suporta con entero desahogo, enriqueciéndose más cada día, 567 pesetas de deuda pública cada habitante, es verdad que con intereses inferiores a los que nosotros pagamos; y Bélgica ha de hacer frente tan sólo a 223 pesetas, incluyendo en ello la propiedad de los ferrocarriles del Estado.

Decimos que en España con recursos y riqueza imponible bien inferior por cierto a los de todas estas naciones, hemos de soportar cada habitante los deberes que impone la deuda pública en razón de 356 pesetas por habitante; pero como los intereses vienen a representar casi un tercio más que los de las naciones citadas, bien podemos decir que soportamos 450 pesetas, al compararnos con ellas, que tienen como medio de acrecentar su riqueza : Inglaterra 101 metros de ferrocarriles, la mayor parte de doble vía y 939 metros de alambre telegráfico para el servicio público por kilómetro cuadrado de superficie nacional; Francia 62 metros de ferrocarriles y 760 metros de alambres telegráficos par el servicio público; Bélgica 151 metros de ferrocarriles y 1.016 metros de alambres telegráficos, mientras nosotros sólo poseemos 19 metros de ferrocarriles de una sola vía, con número de trenes y velocidades ridículos, y 85 metros de alambres telegráficos, es decir, cantidades irrisorias de estas poderosas palancas de la producción de las riquezas; de estas máquinas con que se gradúa el poder y el valer de los pueblos de este siglo.

¡He aquí todo lo que ha podido adquirir de estas fuerzas colosales, el pueblo que fue a incautarse de todo el oro de un mundo, hace cuatrocientos años!

Inútil fuera buscar nuevos datos de nuestra pobreza, ni hacer nuevas comparaciones enojosas ya, casi impertinentes en este improvisado trabajo, al que yo hubiera querido dedicar más espacio y más saber, deseoso de hacerlo útil a mi pobre y adorada patria.

¿Y no han de tener fin nuestras desventuras? ¿No verán nuestros sucesores días más felices que estos desdichados días, en que hemos de mostrar al mundo civilizado las llagas que produjo aquel desangramiento de la patria que comienza a fines del siglo XV?

¡Oh! Sí; volveremos a las pasadas glorias, volveremos a recobrar la perdida grandeza y todo el vigor de la gran pujanza de hace quinientos años, cuando la víspera de una elección ignoren hasta los poderes constituidos quién irá con mayoría absoluta de sufragios legales y legítimos a defender en el santuario de las leyes los derechos del pueblo; quiénes serán los legítimos representantes de la opinión pública en la íntegra administración de la riqueza municipal, y mirando por el interés de la patria se excederán los que rijan sus destinos, sirviendo fielmente a las más elevadas instituciones, haciéndoles gozar sin mixtificación, de la simpatía universal.

Viviremos en paz y respetados, cuando centuplique la eficacia de nuestros servicios postales, poniéndose en celeridad y fidelidad al nivel de las naciones que atienden como es debido, al verdadero desarrollo de la industria y del comercio.

Cuando nuestros ferrocarriles no sean bochornosa parodia de los transportes terrestres en el mundo civilizado.

Cuando las demás vías de comunicación, aun las del interior de las poblaciones, satisfagan a las necesidades públicas.

Cuando los servicios telegráficos, genuina representación de la velocidad del rayo, sirvan como cumple al desarrollo de la riqueza general.

Cuando multiplicándose, como en los grandes pueblos, las grandes máquinas modernas, dejen de pesar sobre el valeroso trabajador español las abrumadoras imposiciones de penosos trabajos, para que pueda alcanzar con la luz de la inteligencia la remuneración de elevados en lugar de embrutecedores esfuerzos.

Seremos grandes de nuevo, cuando administrando con la parsimonia y el acierto requeridos, funcione la máquina del Estado sin resistencias pasivas, devoradoras de las fuerzas vitales que regeneran el mundo; y ojalá que aleccionados por los males que causa la torpeza, tales albores de paz, de bienestar y poderío, los inicien pronto sin violencias ni perturbaciones : sano criterio, leal patriotismo y magnánima abnegación.

ANNEXE I-6 : La «bourgeoisie professionnelle et intellectuelle» du IV^e Centenaire

Leopoldo ALAS, "Clarín" (1852-1901) - Ecrivain et universitaire, délégué de l'Université de Oviedo au *Congrès Littéraire Hispano-Américain* de Madrid, l'auteur de *La Regenta*, considéré aujourd'hui comme l'un des deux romanciers espagnols les plus importants du XIX^e siècle (avec Benito Pérez Galdós), est surtout, en 1892, un observateur éclairé et un critique acerbe des activités déployées par la société espagnole autour des commémorations centenaires. Il adresse en particulier dans ses *Paliques*¹³⁷⁰ ses diatribes les plus virulentes à l'égard de certains intellectuels de son temps qu'il juge prétentieux et médiocres. Partisan de l'unité linguistique, il se montre cependant très conservateur en matière de langage, considérant les Espagnols et l'Académie Royale de la Langue, comme les seuls *maîtres* de la langue castillane.¹³⁷¹

José ALCALÁ GALIANO - Ecrivain et consul, neveu de Juan Valera, collaborateur de la revue *El Centenario* dans laquelle il s'intéresse en particulier aux célébrations du IV^e Centenaire aux Etats-Unis, il expose aussi dans ses articles une vision désenchantée des relations internationales à la fin du XIX^e siècle. Lors du Congrès Littéraire de Madrid il recommande aux autorités d'avoir recours aux consuls pour favoriser le développement du commerce des livres entre l'Espagne et l'Amérique.¹³⁷²

Emilio ALCALÁ GALIANO Y VALENCIA (Comte de CASA VALENCIA) (1831 -1914) - Écrivain, sénateur, membre de l'Académie Royale de la Langue, de l'Académie des Sciences Morales et Politiques et de l'Académie de Jurisprudence, cet ancien ministre proche de Cánovas del Castillo participe à diverses cérémonies centenaires et notamment au Congrès Littéraire de Madrid. Outre ses activités politiques et ses études historiques ou linguistiques, qu'il réunira dans des ouvrages ultérieurs¹³⁷³, ce sont ces fonctions diplomatiques passées, aux Etats-Unis et au Mexique¹³⁷⁴, qui en font un interlocuteur de choix pour les délégués latino-américains aux fêtes centenaires.

Pedro ALCANTARA GARCIA (1842-1906) - Ecrivain, journaliste et éducateur né à Córdoba, il est considéré comme l'un des grands pédagogues espagnols de la fin du XIX^e siècle. Il participe activement en 1892 au *Congrès Pédagogique* de Madrid, au cours duquel il expose un programme détaillé pour la réforme des Ecoles Normales et préside la commission finale de « conclusions et publications », rédigeant un document dans lequel il critique les faiblesses qui sont apparues dans l'organisation du congrès et les limites idéologiques de

¹³⁷⁰ Leopoldo ALAS, *Clarín, Palique*, Librería Franco-española, Madrid, 1893.

¹³⁷¹ Cf. Première Partie, Note N° 129.

¹³⁷² José ALCALÁ GALIANO, *La exposición universal colombina de Chicago, El centenario*, Tomo II, Tipografía El Progreso Editorial, Madrid, 1892, p. 325-370.

El congreso universal auxiliar de la Exposición de Chicago, El centenario, Tomo III, Tipografía El Progreso Editorial, Madrid, 1892, p. 29-43.

Acerca de los servicios que en el desempeño de su cargo, pueden prestar los cónsules para mayor seguridad del comercio de libros y obras artísticas...., *Congreso Literario*, op. cit., 1892, p. 545-556.

La semana colombina en Nueva York, El centenario, Tomo III, op. cit., 1892, p. 302-313.

¹³⁷³ Emilio ALCALÁ GALIANO Y VALENCIA, Conde de Casa Valencia,

Interesantes recuerdos históricos, políticos de España y varias naciones de Europa y América : Desde 1^o de Febrero de 1869 hasta 1881, Imp. Fortanet, Madrid, 1908-1910.

Los diccionarios de las Academias Española y Francesa / por el Conde de Casa Valencia, Emilio Alcalá Galiano y Valencia. Imp. Fortanet, Madrid, 1904.

¹³⁷⁴ Emilio ALCALÁ GALIANO Y VALENCIA, Conde de Casa Valencia, *Recuerdos de la juventud : mis dos viajes a América / por el Conde de Casa Valencia*, Imp. Fortanet, Madrid, 1898.

certain participants mais où il loue également les efforts développés pour diffuser les idées pédagogiques nouvelles auprès du grand public et pour rapprocher entre elles les différentes nations de langue espagnole.¹³⁷⁵

Rafael ALTAMIRA Y CREVEA (1866-1951) - Selon l'universitaire Rafael Asin Vergara, il est la figure la plus représentative de l'historiographie espagnole du début du (XX^e) siècle.¹³⁷⁶ L'historien français Pierre Vilar déclarait lui-même en 1987 que c'est donc dans Altamira, en tout ce qui concerne l'histoire ancienne et moderne de l'Ibérie, que j'ai puisé l'essentiel de ce qui me semblait devoir être dit à des Français toujours ignorants, souvent dédaigneux, quant au passé de l'Espagne.¹³⁷⁷ Si en 1892, Rafael Altamira qui a pratiquement le même âge à peine que le jeune poète Rubén Darío, n'est pas encore devenu cet illustre historien que décrit Vilar, il s'inscrit déjà dans les courants régénérationniste et hispano-américaniste dont il deviendra par la suite l'une des plus grandes figures. Disciple de Giner de los Ríos, enseignant du *Museo Pedagógico de Instrucción Primaria* depuis 1887, après un voyage d'études en Europe, il devient directeur du journal *La Justicia* en novembre 1892. Si ces contributions aux célébrations du Centenaire semblent relativement minces¹³⁷⁸, il participe notamment au *Congrès Littéraire* eu au *Congrès Pédagogique* de Madrid et il est indéniable que les activités hispano-américanistes déployées autour du Centenaire auront une répercussion importante sur sa formation intellectuelle.

Concepción ARENAL (1820-1893) - C'est l'une des plus grandes intellectuelles espagnoles du XIX^e siècle qui a consacré sa vie à la défense des situations marginales et du droit des femmes dans son pays en utilisant tous les moyens à sa portée et notamment la littérature et le journalisme.¹³⁷⁹ En 1892, elle fait partie du comité organisateur et de la présidence d'honneur du *Congrès Pédagogique* de Madrid, une rencontre au cours de laquelle sont longuement débattues les questions relatives à l'éducation des femmes dans les sociétés espagnoles et hispano-américaines.

Ramón ARIZCUN (1854-1930) - Commandant et délégué de l'Inspection Générale des Ingénieurs, ce militaire qui déplore la supériorité scientifique et industrielle des puissances du Nord, réclame néanmoins lors du Congrès Littéraire de Madrid la création de dictionnaires technologiques propres au castillan dans le monde hispanique, afin d'éviter à l'avenir une colonisation économique et culturelle trop forte :

Si pour exprimer les nouvelles idées, on a besoin de mots nouveaux, la science, qui explore aujourd'hui des régions immenses, naguère méconnues, et l'industrie, qui, tout en la suivant se lance dans des entreprises colossales, ont besoin, toutes les deux, de trouver constamment de nouveaux moyens d'expression. [...] Des ouvriers et des ingénieurs de différents pays, des Français principalement, apportent dans nos usines, sur nos voies ferrées et dans presque toutes les entreprises industrielles, un mélange difforme et monstrueux de leurs langues avec la nôtre. La propagande industrielle nous inonde d'annonces, de feuillets de livres et de toutes sortes d'imprimés, écrits davantage en anglais et en français qu'en espagnol [...] et si l'on ne trouve pas un remède

¹³⁷⁵ Juan FERNÁNDEZ FERRAZ, *Informe acerca del Congreso Pedagógico Hispano-Portugués-Americano*, Tipografía Nacional, San José de Costa Rica, 1893, p. 117-122.

¹³⁷⁶ Rafael ASIN VERGARA, *La obra histórica de Rafael Altamira*, in *Estudios sobre Rafael Altamira*, Instituto de Estudios "Juan Gil Albert", Caja de Ahorros Provincial de Alicante, 1988, p. 369.

¹³⁷⁷ Pierre VILAR, *Hommage à Rafael Altamira*, in *Estudios sobre Rafael Altamira*, op. cit., Alicante, 1988.

¹³⁷⁸ Salvador Bernabeu cite en particulier deux publications : *La enseñanza de la Historia*, Madrid, Museo Pedagógico de Instrucción Primaria, Fortanet, 1891, un ouvrage dans lequel Altamira analyse la substitution progressive de l'idéalisme par le positivisme dans l'enseignement de l'histoire et un article intitulé "Revista literaria" et publié dans la *España Regional*, Année XII, Tomo XIII, Barcelone 1892. On peut également mentionner un mémoire présenté, pour le thème 5 de la quatrième section du Congrès Pédagogique: *Pensiones y asociaciones escolares*, *Congreso Pedagógico Hispano-Americano-Portugués*, op. cit., 1893.

¹³⁷⁹ Parmi les œuvres les plus représentatives de Concepción Arenal (dont les premières œuvres complètes éditées en 1894-97 se composaient déjà de 23 volumes) on peut citer en particulier: *Cartas a los delincuentes*, Imp. del Hospicio, La Coruña, 1865; *La mujer del porvenir*, Eduardo Perié, Sevilla, 1869; *Estudios penitenciarios*, T. Fortanet, 2a. ed., Madrid, 1877; *Ensayo histórico sobre el derecho de gente*, Imp. Revista de Legislación, Madrid 1879; *La instrucción del pueblo*, Tip. Guttenberg, Madrid, 1881; et *La mujer en su casa*, Gras y Comp. Edit., Madrid, 1883.

efficace à ce mal qui nous envahit de plus en plus chaque jour, la science et l'industrie espagnoles s'exprimeront un peu dans chaque langue, et sans doute moins dans leur propre langue que dans des langues étrangères.¹³⁸⁰

Emilio ARRIETA (1821-1894) - Compositeur, directeur du Conservatoire de Madrid depuis 1868 et académicien des Beaux-Arts (1873), c'est une figure prestigieuse de la musique espagnole de son époque. Il a été l'auteur de divers opéras d'inspiration historique comme la *Conquista de Granada* (1850) et de très nombreuses *zarzuelas*, un genre dans lequel il apporte une forte influence italienne. Lors des commémorations centennaires cet homme d'âge mur représente donc à la fois l'Académie, les institutions officielles et la culture musicale madrilène. Vice-président de l'*Association des Écrivains et Artistes Espagnols* qui organise le Congrès Littéraire de 1892, il est aussi président de la Section de Littérature et Beaux-Arts du Conseil d'Instruction Publique.

José María ASENSIO Y TOLEDO (1829-1905) - Écrivain et historien, spécialiste de Cervantès et président de l'Académie des Belles Lettres de Séville, il est également l'auteur de divers articles et ouvrages consacrés à Christophe Colomb, dans lesquels il défend la véracité des chroniques historiques du XVI^e siècle et s'oppose aux thèses de *l'école réaliste*.¹³⁸¹ Pendant les célébrations du IV^e Centenaire il est présent au *Congrès des Américanistes* de La Rábida et participe aussi au *Troisième Congrès Catholique de Séville*, prenant place dans une commission dédiée à la propagande religieuse au cours de laquelle les participants examinent entre autres choses les "méfaits" de l'enseignement laïc sur les enfants. Il deviendra membre de l'Académie Royale d'Histoire en 1895.

Ángel AVILÉS (1842- 1924) - Ancien député, membre de l'Académie des Beaux-Arts, il est l'auteur d'un Mémoire sur les arts plastiques présenté lors du *Congrès Littéraire Hispano-Américain* de Madrid. Pour lui les beaux-arts *produisent des œuvres non inférieures aux œuvres littéraires, et dans lesquelles le génie de notre race palpite, robuste et extensif, en ranimant les voix de notre ancienne prépondérance*. Ayant vécu en Espagne et en Amérique Latine, il déplore aussi les carences de l'ancienne métropole dans la diffusion de ces productions littéraires dans les républiques hispano-américaines où le commerce éditorial est dominé par les Anglais, les Nord-américains et les Français qui *s'enrichissent en inondant le marché de mauvaises traductions de romanciers français et même d'éditions françaises, et par conséquent frauduleuses, de la grammaire et du dictionnaire de notre Académie Royale, remplies d'erreurs, et donc vraiment préjudiciables*.¹³⁸²

Gumersindo de ÁZCARATE (1840-1917) - Homme politique, universitaire et juriste espagnol, il a été l'une des grandes figures du *krausismo* en Espagne. Il a présidé d'importantes institutions telles que la *Institución Libre de Enseñanza*, l'*Institut des Réformes Sociales* ou l'*Ateneo de Madrid*. Député, membre de l'Académie d'Histoire, présent dans différents congrès de 1892, il prononce une conférence mémorable sur les *Etats-Unis* d'Amérique lors du cycle de l'Ateneo, dans laquelle il exprime son admiration pour le modèle démocratique et économique nord-américain.¹³⁸³

Víctor BALAGUER (1824-1901) - Membre de l'Académie Royale de la Langue et de l'Académie d'Histoire, ancien ministre et écrivain, présent à divers congrès de 1892, cet intellectuel catalan contribue également à la réflexion historiographique sur la découverte et sur la figure de Christophe Colomb, notamment

¹³⁸⁰ Ramón ARIZCUN, *Sobre la necesidad y medios de formar diccionarios tecnológicos*, Congreso Literario..., op. cit., 1892, p. 464-468

¹³⁸¹ José María ASENSIO,

Cristóbal Colón : su vida, sus viajes, sus descubrimientos, Ed. ilustrada con oleografías, copias de famosos cuadros de artistas españoles... y una carta geográfica, Espasa y Compañía, editores, S.a., Barcelona, 1891.

La última palabra sobre la salida de Colón en su primer viaje, La España Moderna, février 1892, p. 157-163.

Martín Alonso Pinzón, La España Moderna, mai, juin et juillet 1892.

La leyenda Colombina, El Centenario, Tomo II, Op. cit., 1892, p. 103-205.

América pre-colombina, El Centenario, Tomo IV, Op. cit., 1893, p. 83-91, 232-240 et 403-414.

¹³⁸² Ángel AVILÉS, *Memoria*, in *Congreso Literario Hispano-Americano*, op. cit., Madrid 1892 et 1992, p. 557-561.

¹³⁸³ Gumersindo de ÁZCARATE, *Los Estados Unidos*, Conférence, Ateneo de Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, Madrid, 1892.

dans ses articles publiés dans la revue *El Centenario*, dans lesquels il défend une vision idéaliste du navigateur génois, contestant les arguments de l'école réaliste.¹³⁸⁴ L'écrivain péruvien Ricardo Palma le décrit comme un être aimable et ouvert, recherchant un dialogue avec les Hispano-américains et reconnaissant leur légitimité en matière de langage : *Si les Mexicains qui sont les maîtres de ce mot, écrivent Mexico avec un x, pourquoi devrions-nous leur reprocher de ne pas l'écrire avec un j [...]. C'est nous qui nous trompons, nous qui ne voulons pas nous convaincre que le temps est révolu où le soleil ne se posait jamais sur les territoires de l'Espagne.*¹³⁸⁵

Federico BALART (1831-1905) - Ancien député, sénateur et ex-conseiller d'état, ce poète murcien qui a abandonné la politique pour se consacrer aux arts et à la littérature, vient d'être nommé membre de l'Académie Royale de la Langue en 1891. Il participe au Congrès Littéraire de Madrid, et publie divers articles sur le IV^e Centenaire dans le journal *El Imparcial*, en particulier sur l'Exposition des Beaux-Arts de 1892.¹³⁸⁶

Antonio BALBÍN DE UNQUERA - Président du *Centre Asturien de Madrid*, cet expert en droit international a été membre, aussi, de l'éphémère *Académie Royale Espagnole d'Archéologie et de Géographie* (1837-1868). En 1892, il est délégué par le Conseil d'Etat au *Congrès Juridique Ibéro-Américain*, au cours duquel il présente un mémoire sur les questions d'arbitrage international entre l'Espagne, le Portugal et les Etats ibéro-américains. Pour lui l'union des peuples ibériques des deux côtés de l'Atlantique peut représenter un frein efficace au développement de l'hégémonie des Etats-Unis en Amérique.¹³⁸⁷

Eduardo BENOT (1822-1907) - Philologue, auteur de grammaires française, allemande, anglaise et italienne et d'un *Dictionnaire analogique et d'éléments de technologie*¹³⁸⁸, il est intervenu dans les affaires politiques de l'Espagne en tant que député libéral de Jerez et Ministre des Travaux Publics sous la Première république (1873). Fondateur de l'institut Géographique et Statistique, il est aussi membre de l'Académie Royale de la Langue et de celle des Sciences Exactes, de la Physique et des Sciences Naturelles. En 1892, il participe au Congrès Littéraire de Madrid au cours duquel il présente un important mémoire dans lequel il défend l'unité de langue et la nécessité de sa préservation en Amérique Latine. Selon lui, s'il est *impossible d'immobiliser le dictionnaire*, on peut, tout en la conservant, rendre la langue castillane accessible aux évolutions du progrès. Cette langue commune à tous les peuples hispaniques maintient aussi le lien de fraternité que l'histoire politique a rompu. Il considère donc que tous les écrivains de part et d'autre de l'Atlantique ont le devoir moral et social de préserver cet élément de rapprochement et de cohésion des peuples hispaniques.¹³⁸⁹

Salvador BERMÚDEZ DE CASTRO (Marquis de Lema) (1863-1946) - Fils du politicien et poète du même nom, il est déjà un homme public, lui aussi, malgré son jeune âge mais il lui faudra encore du temps pour

¹³⁸⁴ Víctor BALAGUER, *Cristóbal Colón y el descubrimiento de América*, *El Centenario*, Tomo I, *Op. cit.*, p. 263-264.

Cristóbal Colón, El Progreso Editorial, Madrid, 1893.

Epistolario : memorial de cosas que pasaron, El Progreso Editorial, Madrid, 1893.

Castilla y Aragón en el Descubrimiento de América / conferencia leída el día 14 de marzo de 1892, Est. Tip. Sucesores de Rivadeneyra, Madrid, 1892.

¹³⁸⁵ Ricardo PALMA, *Balaguer in Recuerdos de España – Notas de viajes – Esbozos – Neologismos y Americanismos – Op. cit.*, 1897 p. 126-127.

¹³⁸⁶ Federico BALART, *El gran Centenario*, Los Lunes del Imparcial, n°897, 17 mars 1892.

Exposición de Bellas Artes, *El Imparcial*, Madrid, octobre, novembre et décembre 1892.

¹³⁸⁷ Antonio BALBÍN DE UNQUERA, *Memoria presentada por el Ilmo. Sr. D. Antonio Balbín de Unquera : tema primero, bases, conveniencia y alcance del arbitraje internacional para resolver las cuestiones que surjan o estén pendientes entre España, Portugal y los Estados iberoamericanos*, Real Academia de Jurisprudencia y Legislación, Congreso Jurídico Ibero-Americano, Vda. de Minuesa de los Ríos, Madrid, 1892.

¹³⁸⁸ Eduardo BENOT, *Diccionario de ideas afines y elementos de tecnología compuesto por una sociedad de literatos*, Editorial Mariano Núñez Samper, Madrid, sans date.

¹³⁸⁹ Eduardo BENOT, *Memoria*, in *Congreso Literario...*, *op. cit.*, 1892, pp. 257-261.

Cf. II.3. Le congrès Littéraire hispano-américain et l'unité de la Langue.

devenir maire de Madrid (1903), gouverneur de la Banque d'Espagne, ministre d'Etat à diverses reprises à partir de 1915 et enfin membre de l'Académie Royale d'Histoire et de celle de la Langue (1935). En 1892, il s'intéresse en tant qu'historien au rôle de *l'Église dans l'Amérique Espagnole*, un thème qu'il développe le 3 mai 1892 dans une conférence de l'Ateneo de Madrid. Estimant inutile de *démontrer que l'Eglise a eu une participation considérable dans tout ce qui se réfère à la découverte de l'Amérique, et principalement à la culture et au progrès de cet immense continent*, il se donne pour tâche néanmoins de décrire *le mouvement religieux* qui s'est développé depuis *les premiers pas de l'Eglise naissante et l'intervention dans les domaines ecclésiastiques et civils des hommes les plus remarquables... pendant le premier siècle de la découverte*. S'il juge les idées de Bartolomé de Las Casas, *généreuses mais parfois exagérées et utopiques*, il le décrit cependant, lui aussi, comme un homme exceptionnel, *un esprit de liberté dont on trouve de nombreux exemples dans notre âge d'or*. L'Eglise à travers ses différents représentants a rempli, selon lui, en Amérique *sa haute et noble mission, à la fois civile et religieuse... de propagation de l'Evangile, de conversion des Indiens et d'organisation intérieure de l'ordre temporel et politique*. Ainsi les rois d'Espagne, dont il encense aussi les mérites, ont exécuté les recommandations du Pape, qui demandait d'envoyer en Amérique *des hommes sages, prudents, expérimentés, et craignant Dieu*.¹³⁹⁰

Jacinto BONILLA Y SÁNCHEZ - Écrivain et ex-député, il présente lors du Congrès Littéraire de Madrid un mémoire dans lequel il défend la nécessité de conserver en Espagne et en Amérique un lexique commun pour le développement d'une grande confédération philologique et littéraire. Préférant l'appellation de "castillan" plutôt qu'"espagnol" pour la langue commune des peuples hispano-américains, il recommande l'acceptation des néologismes venant d'Amérique qui sont pour lui le fruit de l'évolution naturelle de la langue castillane sur ce continent. Les refuser conduirait à prendre le risque de voir se former des langues autonomes en Amérique. Il exclut néanmoins les mots d'origine vraiment indigène *qui n'ont pas enrichi mais défiguré le castillan*. Jacinto Bonilla fait l'éloge aussi des linguistes américains tels que Andrés Bello, Rafael María Baralt, Matías Calandrelli, Rufino José Cuervo ou Ricardo Ovidio Limardo et, sur le plan historique, il place, côte à côte, Isabel La Catholique, Benito Juarez, Simon Bolivar, le cardinal Cisneros, Colomb et San Martín dans la construction politique et culturelle de la grande confédération hispano-américaine.¹³⁹¹

Tomás BRETON (1850-1923) - Ce violoniste, né à Salamanque et devenu compositeur après avoir travaillé avec Emilio Arrieta, sera plus tard le professeur de Pau Cassals et de Manuel de Falla. En 1892, il compose un opéra intitulé *Garín* sur une légende médiévale catalane, mais il connaîtra la célébrité quelques années plus tard, notamment après le succès populaire de sa zarzuela *La verbena de La Paloma*(1894). L'année du Centenaire il rencontre sans doute Juan Zorrilla de San Martín, le poète et ambassadeur uruguayen dont il adaptera le livre *Tabaré* (1886) dans un drame lyrique de 1913.¹³⁹² Il participe également au Congrès Littéraire de Madrid, intervenant dans la commission de réception auprès de personnalités telles que Juan Valera, Víctor Balaguer ou les Latino-américains Vicente Riva Palacio et Pedro Alejandrino del Solar.

Rodrigo BRUNO Y PÉREZ - Commandant, délégué de l'Inspection de la Garde Civile, cet officier, auteur d'articles d'étude sur l'armée¹³⁹³, révèle encore une fois l'importante implication de l'institution militaire lors des commémorations centennaires dans la plupart des actes publics et dans les divers congrès. Il présente un mémoire au *Congrès Littéraire* de Madrid, dans lequel il recommande une harmonisation des relations entre l'Espagne et les républiques hispano-américaines en matière d'instruction militaire, un thème qui n'est pas abordé

¹³⁹⁰ Salvador BERMUDEZ DE CASTRO, Marques de Lema, *La Iglesia en la América Española*, Ateneo de Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, Madrid, 1892, p. 6, 7, 39-42.

¹³⁹¹ Jacinto BONILLA, *Congreso Literario...*, op. cit., p. 451-463.

¹³⁹² Tomás BRETÓN, *Tabaré : Drama lírico en tres actos... / libro y música de Tomás Bretón... basado en el poema Tabaré de Juan Zorrilla de San Martín...*, Imp. R. Velasco, Madrid, 1913.

¹³⁹³ Rodrigo BRUNO Y PÉREZ, *Estudios militares : colección de artículos, pensamientos y máximas en pro de los intereses del Ejército y de su regeneración / por Rodrigo Bruno*, Imp. J.J. Heras, Madrid, 1876.

dans le cadre du *Congrès Militaire*, centré davantage sur les questions de droit des personnes en temps de guerre.¹³⁹⁴

José CALVO Y MARTIN (1815-1904) - Médecin, sénateur et conseiller d'instruction publique, cet important scientifique aragonais qui a connu l'exil politique en France, à Paris et à Montpellier, au début de sa formation, est membre depuis 1851 de l'Académie de médecine dont il deviendra président en 1902. En 1892 il participe au *Congrès Littéraire Hispano-Américain* de Madrid comme représentant de son Académie.

Julián CALLEJA Y SANCHEZ (1836 -1913) - Professeur de l'Université Centrale, sénateur et ancien directeur général de l'Instruction Publique (1886-1887), il est aussi membre de l'Académie Royale de Médecine depuis 1876. C'est un grand spécialiste d'anatomie humaine¹³⁹⁵ qui devient membre en 1892 de l'Académie des Sciences Exactes, Physiques et Naturelles. C'est à ces divers titres qu'il participe dans le cadre des célébrations centenaires au Congrès Littéraire de Madrid.

Toribio del CAMPILLO Y CASAMOR (1824-1900) - Écrivain et représentant du Corps Facultatif des Archivistes, Bibliothécaires et Antiquaires, il participe à la rédaction d'un mémoire collectif rédigé pour le Congrès Littéraire de Madrid et qui recommande la réactivation des relations scientifiques et littéraires entre l'Espagne et les républiques issues de ses anciennes colonies. Ces *relations nées de la fraternité mutuelle* doivent reposer néanmoins sur une organisation sérieuse et organisée, aussi bien dans les centres scientifiques publics que privés, l'objectif étant de former véritablement *une seule famille, la famille hispano-américaine, qui réunie aujourd'hui, peut être aussi grande que le fut la famille espagnole quand elle s'étendait aux quatre coins du monde*.¹³⁹⁶

José CANALEJAS Y MÉNDEZ (1854-1912) - Doyen du collège des avocats de Madrid, vice-président de la Société Géographique et membre de l'Académie Royale de Jurisprudence, et de l'Académie des Sciences Morales et Politiques, cet écrivain et journaliste galicien est à 38 ans déjà, un homme politique libéral de grande envergure qui a été ministre des Travaux Publics (1888) et ministre de la Justice (1888-1890). Il deviendra même président du gouvernement en 1910. En 1892 il est présent à différents actes publics et participe en particulier au *Congrès Pédagogique Hispano-Portugais-Américain*, au *Congrès Juridique Ibéro-Américain* et au *Congrès Littéraire* de Madrid dans lequel il se fait remarquer par la polémique qu'il soutient avec l'écrivain naturaliste et républicain José Zahonero. Rappelant l'importance pour l'Espagne des enjeux économiques et politiques qui se jouent en Afrique, il exprime ses réserves concernant l'évolution du commerce avec les républiques hispano-américaines, étant donné la politique douanière développée par les Etats-Unis dans cette partie du monde. Observant néanmoins que les échanges avec l'Amérique Latine ne représentent, en 1892, que 3% des exportations de son pays, il reconnaît l'intérêt stratégique de ce marché mais il recommande avant tout à ses compatriotes d'avoir recours à des mesures concrètes, certes moins emphatiques mais plus efficaces que les vaines prétentions utopiques qui caractérisent souvent les congrès du Centenaire.¹³⁹⁷

Ricardo CAPPÀ Y MANESCAU (1850-1897) - Historien et officier de la marine espagnole, cet écrivain andalou qui a participé pendant la *Guerre du Pacifique* à la Bataille de El Callao a quitté ensuite l'armée pour rejoindre la Compagnie de Jésus. En 1885 il a publié à Lima un ouvrage intitulé, *Colomb et les Espagnols*, dans lequel il prend la défense, tout comme Cesáreo Fernández Duro ou Luis Vidart, des marins espagnols protagonistes de la découverte, en particulier les Pinzón qu'il considère injustement oubliés par l'histoire. Il est

¹³⁹⁴ Rodríguez BRUNO y PÉREZ, *Sobre la importancia de la instrucción militar y las relaciones docentes entre las repúblicas americanas y España, Congreso Literario...*, op. cit., 1892, p. 503-515.

¹³⁹⁵ Julián CALLEJA Y SÁNCHEZ, *Tratado de Anatomía humana / adic. con las otras ined. del Dr. D. Juan Fourquet Muñoz*, Hijos de Rodríguez, Valladolid, 1869-1872.

¹³⁹⁶ Toribio del CAMPILLO, URCULLU Y ZULUETA, Félix María, RODRIGUEZ VILLA, Antonio, *Memoria, in Congreso Literario...*, op. cit., 1892, p. 495-502.

¹³⁹⁷ José CANALEJAS Y MÉNDEZ, *Discurso del señor Canalejas, in Congreso Literario...*, op. cit., 1892, p. 138-141, 142, 147-157.

l'auteur, également, d'une *Histoire du Pérou* et d'*Etudes critiques sur la domination espagnole en Amérique* qui constituent, en fait, le second volet de son livre sur le navigateur génois. Ces œuvres de Cappa, d'inspiration très nationaliste, déclenchent une importante polémique colombienne et suscitent même la publication de rectifications historiques de la part des écrivains péruviens Eugenio Larrabure y Unanue et Ricardo Palma, indignés par ses jugements sur les héros de l'indépendance américaine.¹³⁹⁸ Présent à Madrid lors des célébrations du IV^e Centenaire, Ricardo Cappa présente aussi une communication au *Congrès Géographique*, sur *L'influence du christianisme dans la civilisation des peuples américains*, dans laquelle il exalte l'œuvre religieuse et colonisatrice de l'Espagne en Amérique.¹³⁹⁹

León CARBONERO Y SOL (1812-1902) - Sénateur, professeur de langue arabe à l'université de Séville et directeur de la revue religieuse *La Cruz*, il intervient dans les débats du IV^e Centenaire en défendant une vision mystique et idéaliste de Christophe Colomb¹⁴⁰⁰, *un homme extraordinaire que pouvaient comprendre seulement ceux qui vivaient illuminés par les splendeurs de la Croix*.¹⁴⁰¹ Il prend également part au III^e Congrès Catholique de Séville dont il publie le contenu sous forme de chronique dans un livre où il encense l'attitude des participants, très différente, selon lui, de celle des autres congressistes de 1892 :

Contenance religieuse, ordre, science et éloquence des orateurs ; tout diffère de ce qui se passe dans ces assemblées et congrès où, vu les résultats, on peut assurer que l'Esprit Divin ne se manifeste pas, car au lieu de l'invoquer, on n'en tient pas compte, comme dans les congrès politiques, où alors on l'outrage, à tel point que les gouvernements destructeurs de l'unité catholique se trouvent obligés ensuite de tolérer des idioties contraires à la science et condamnées par la religion comme le *Congrès Spiritiste*, ou à dissoudre des réunions comme le *Congrès des Libres-penseurs*, auquel il a suffi d'une seule séance pour insulter Dieu, la civilisation et la science en proférant des blasphèmes qui n'avaient jamais été entendu jusqu'à présent dans cette nation...¹⁴⁰²

León Carbonero y Sol, représentant du néo-catholicisme péninsulaire le plus conservateur et auteur de textes antisémites aujourd'hui insoutenables tels que *Prétentions des juifs pour leur établissement en Espagne*¹⁴⁰³, exprime finalement vis à vis de l'Amérique à la fois les positions les plus traditionalistes de l'Eglise et le nationalisme espagnol le plus intransigeant de son époque.

Miguel CARRASCO LABADIA - Capitaine de chevalerie, ce défenseur de *l'école idéaliste*, farouchement opposé comme on l'a vu aux thèses de Cesáreo Fernández Duro et de Luis Vidart, est l'auteur d'un livre sur la polémique colombienne intitulé *Colón en el Ateneo*¹⁴⁰⁴ et aussi d'une bibliographie critique de Vidart.¹⁴⁰⁵ En 1892, il participe également au *Congrès Littéraire* de Madrid, au cours duquel il présente une

¹³⁹⁸ Ricardo CAPPAY MANESCAU, *Colón y los españoles : libro primero a la introducción de la historia del Perú*, Imp. del Universo, de Carlos Prin, Lima, 1885.

Historia del Perú / P. Cappa Ricardo, Imp. Carlos Prince, Lima, 1885-1887.

Questiones históricas / Polémica que con motivo del libro Colón y los españoles publicado por el R.P. Ricardo Cappa... sostuvo éste contra las impugnaciones que le hizo el Sr. D. Eugenio Larrabure y Unánue, Imp. del Universo, Lima, 1885.

Estudios críticos acerca de la dominación española en América, Imprenta de Angel B. Velasco, Imp. de A. Pérez Dubrull, Madrid, 1887-1888.

¹³⁹⁹ Ricardo CAPPAY MANESCAU, *Influencia de cristianismo en la civilización de los pueblos americanos : ponencia del R. P. Ricardo Cappa y Manescau ... presentada al Congreso Geográfico Hispano- Portugués-Americano celebrado en Madrid en Octubre de 1892*, Imp. del "Memorial del Ingenieros", Madrid, 1893.

¹⁴⁰⁰ León CARBONERO Y SOL, *Homenaje a Cristóbal Colón*, *La Cruz*, Revista religiosa, 19 septembre 1892.

¹⁴⁰¹ León CARBONERO Y SOL, *Congreso Católico, Nacional Español, celebrado en Sevilla en 1892, con licencia y aprobación de la Autoridad Eclesiástica*, Sucesores de Rivadeneyra, Madrid, 1892., p. 93.

¹⁴⁰² *Ibid.*, p. 36-37.

¹⁴⁰³ León CARBONERO Y SOL, *Pretensiones de los judíos para su establecimiento en España*, La Cruz, Sevilla, novembre de 1854, Tomo II de 1854, p. 623-627

¹⁴⁰⁴ Miguel CARRASCO LABADIA, *Colón en el Ateneo*, op. cit, 1892, p. 32 (Cf. Notes 173, 175 et 430).

¹⁴⁰⁵ Miguel CARRASCO LABADIA, *Noticias bibliográficas de Don Luis Vidart / por Don Miguel Carrasco Labadía*, Tip. de Manuel Ginés Hernández, Madrid, 1892.

communication sur la nécessité de préserver la langue castillane intacte en Amérique.¹⁴⁰⁶ Un seul sang coule selon lui dans les veines des populations hispaniques des deux côtés de l'Atlantique, *et si nous avons reçu de vous, l'or, s'exclame-t-il, vous avez reçu de nous, les Espagnols, ce qui vaut plus que l'or : la lumière de la vérité et les faveurs de la civilisation chrétienne*. Reconnaisant cependant les richesses culturelles de l'Amérique latine, il vante, lors du congrès, les qualités littéraires des représentants latino-américains Vicente Riva Palacio, Calixto Oyuela, Juan Zorrilla de San Martín et Rubén Darío et conclue son exposition en récitant deux poèmes de sa composition destinés à encenser les figures de Christophe Colomb et de la reine Isabelle la Catholique, qu'il décrit comme *"l'âme"* de la découverte de l'Amérique.

José de CARVAJAL Y HUE (1834-1899) - Écrivain, avocat, député républicain, ancien ministre des Finances et membre de l'Académie de Jurisprudence, il présente une communication au Congrès Littéraire de Madrid, à l'issue de laquelle il entretient une polémique philologique avec un professeur de pharmacie de l'université Centrale, Rodríguez Carracido, sur les modalités d'admission des néologismes techniques ou populaires dans le dictionnaire. Selon Carvajal, *la langue castillane est construite en relation avec les besoins, les sentiments et les idées du peuple espagnol*. Tout mot exprimant un objet nouveau, s'il n'a pas déjà d'équivalent dans le dictionnaire doit être *démocratiquement* admis, s'il s'adapte convenablement à la phonétique castillane. Pour Rodríguez Carracido, il n'y a pas que le besoin et l'origine qui déterminent l'acceptation d'un néologisme, mais sa consistance, c'est à dire l'usage qui en est fait et la durée de cet usage.¹⁴⁰⁷ Ce débat entre Espagnols péninsulaires, quel que soit son intérêt, élude malheureusement les problématiques américaines sur ces thèmes, souvent sous-estimées dans les discussions centennaires.

Hipólito CASAS Y GÓMEZ DE ANDINO - Professeur de littérature, spécialiste de rhétorique et de poétique, représentant l'Université de Saragosse dont il deviendra recteur en 1907, il assiste logiquement au Congrès Littéraire de 1892. S'il est souvent plus difficile de les recenser, lorsqu'ils ne présentent pas de communications écrites ou orales, les universitaires sont néanmoins très présents dans les différents congrès spécialisés du IV^e Centenaire.

Francisco CASSO Y FERNÁNDEZ - Écrivain, avocat et professeur de droit mercantile, représentant de l'Université de Salamanque, il soumet un mémoire lors du Congrès Littéraire de Madrid, dans lequel il analyse les éléments qui expliquent la conservation d'une langue commune en Espagne et en Amérique. Selon lui il n'y a pas que les lois philologiques qui sont en cause, mais aussi celles de la race, de l'histoire, de l'hérédité et de la biologie. A diverses reprises, pendant sa communication et dans les discours qu'il lui adjoint, Francisco Casso interpelle les délégués latino-américains qui ressentent comme les Espagnols, d'après lui, *les [mêmes] irradiations qui proviennent de l'enthousiasme patriotique*. Il évoque l'existence d'ennemis communs à l'Espagne et aux républiques hispano-américaines (en Europe, aux Etats-Unis ?), que l'union hispanique permettra de vaincre, car, en fin de comptes, l'homogénéité de *caractère, d'histoire, de législation, de coutumes et de langage* ne peut déboucher que sur une solidarité profonde motivée par ces intérêts communs.¹⁴⁰⁸ Francisco Casso, qui introduit dans ces discours le concept de "race hispanique", ne peut dissocier celui-ci de la dimension religieuse qu'il invoque également dans le mémoire qu'il présente lors du Congrès Catholique de Séville sur l'attitude de l'Eglise face au problème social.¹⁴⁰⁹

¹⁴⁰⁶ Miguel CARRASCO LABADIA, *De las razones de conveniencia general que aconsejan la conservación en toda su integridad del idioma castellano, en los pueblos de la gran familia hispano-americana*, in *Congreso Literario...* p. 262-268.

¹⁴⁰⁷ José de CARVAJAL Y HUE, et RODRÍGUEZ CARRACIDO, José, *Discurso del Excmo. Sr. Do. José Carvajal (et débats subséquents)* in *Congreso Literario...*, op. cit., p. 108-121.

¹⁴⁰⁸ Francisco CASSO y FERNÁNDEZ, *Elementos que en España y América concurren a la conservación de la lengua común castellana*, *Congreso Literario op. cit.*, p. 55-61 et 287-297.

¹⁴⁰⁹ Francisco CASSO y FERNÁNDEZ, *Medios de conjurar los gravísimos peligros que entraña hoy la solución del problema social, Extracto de la Memoria del Sr. D. Francisco Casso y Fernández in Crónica del tercer Congreso Católico Nacional Español*, Est. Tip. de El Obrero de Nazaret, de C. de Torres y Daza, Farnersio 1, Sevilla, 1893, p. 687.

Adolfo de CASTRO Y ROSSI (1823-1898) - Cet historien de Cadix, ancien maire, gouverneur civil, écrivain et journaliste, membre de l'Académie Royale de la Langue s'intéresse à la première expédition de Colomb sur laquelle il publie des articles dans la revue *El Centenario* et dans *La España Moderna*. Il présente également un mémoire lors du Congrès Littéraire de Madrid, dans lequel, tout en critiquant sévèrement les néologismes, il préconise l'enseignement des modèles et tournures classiques comme remède et moyen de protection de la langue castillane en Espagne et en Amérique.¹⁴¹⁰

Manuel COLMEIRO Y PENIDO (1818-1894) - Ce juriste et économiste¹⁴¹¹ galicien, député libéral, sénateur et ancien professeur de droit politique de l'Université Centrale, est aussi membre de l'Académie d'Histoire et de l'Académie des Sciences Morales et Politiques. Ce sont ses études sur Christophe Colomb qui intéressent le IV^e Centenaire, notamment un rapport de 1879, présenté à l'Académie d'Histoire sur la découverte supposée des restes du navigateur génois dans la cathédrale de Saint Domingue¹⁴¹² et à propos duquel Antonio Sánchez Moguel programme une conférence à l'Ateneo de Madrid en 1892.

Miguel COLMEIRO Y PENIDO (1816-1901) - Botaniste galicien, médecin et naturaliste, universitaire comme son frère Manuel, il a enseigné dans les universités de Barcelone et de Séville avant de devenir directeur du Jardin Botanique Royal (1868) de Madrid et recteur de l'Université Centrale. L'année du Centenaire il participe aux différents congrès organisés dans la capitale et il donne une conférence à l'Ateneo de Madrid, le 11 mai 1892, sur les premières nouvelles de la végétation américaine transmises par l'amiral Christophe Colomb et sur les expéditions botaniques réalisées ensuite par les Espagnols tout au long de l'histoire, jusqu'à la plus récente Commission Scientifique du Pacifique (1861-1866) à laquelle a pris part le naturaliste Marcos Jiménez de la Espada. Il attire également l'attention de son auditoire sur les faibles moyens dont dispose le Musée des Sciences Naturelles, incapable d'entretenir et d'étudier convenablement toutes les collections rapportées d'Amérique.¹⁴¹³

Bernardo Jacinto de CÓLOGAN - Diplomate espagnol qui effectuera diverses missions en Amérique latine au cours de sa carrière, il est, en 1892, ministre plénipotentiaire d'Espagne en Colombie. C'est pourquoi il participe au Congrès Littéraire de Madrid par correspondance, en transmettant une communication écrite dans laquelle il plaide en faveur d'une union postale pour favoriser l'échange de livres, de journaux et de documents imprimés entre l'Espagne et les républiques latino-américaines.¹⁴¹⁴

Cristóbal COLON y de la CERDA (Duc de Veragua) (1837-1910) - Portant le nom de son illustre ancêtre, Christophe Colomb, le découvreur de l'Amérique, le duc de Veragua a été député et même ministre des Travaux Publics sous le gouvernement libéral de Sagasta en 1890. A l'époque des commémorations il est

¹⁴¹⁰ Adolfo de CASTRO Y ROSSI, *Del uso de la voz que, en sus varias significaciones como base de la conservación de nuestra lengua, Congreso Literario...*, op. cit., p. 315-332.

¿La salida definitiva de Colón desde la Península para el primer descubrimiento del Nuevo Mundo no fue de Palos, sino de Cádiz? Breves investigaciones. Cádiz, 1890.

Cádiz y la primera expedición de Colón, in *La España Moderna*, janvier 1892, p. 133-153 et mars 1892, p. 136-150.

Los Pinzones, *El Centenario*, Tomo I, Op. cit., p. 271-284 et 320-332 p. 133-153.

FERNÁNDEZ DURO, Cesáreo, *Pinzón en el descubrimiento de las Indias : con noticias críticas de algunas obras recientes relacionadas con el mismo descubrimiento*, Est. Tip. Sucesores de Rivadeneyra, Madrid, 1892.

¹⁴¹¹ C'est l'un des représentants de l'économie politique en Espagne. Cf. COLMEIRO, Manuel, *Historia de la Economía Política en España por... Don Manuel Colmeiro*, Cipriano López, Madrid, 1863.

¹⁴¹² Manuel COLMEIRO, *Los restos de Colón : Informe de la Real Academia de la Historia sobre el supuesto hallazgo de los restos de Cristóbal Colón en la catedral de Santo Domingo...*, M. Tello, Madrid, 1879.

¹⁴¹³ Miguel COLMEIRO, *Primeras noticias acerca de la vegetación americana suministradas por el Almirante Colón y los inmediatos continuadores de las investigaciones dirigidas al conocimiento de las plantas : con un Resumen de las expediciones botánicas de los españoles*, op. cit., 1892.

¹⁴¹⁴ Bernardo Jacinto de CÓLOGAN, *Comunicación, Congreso Literario...*, op. cit., 1892, p. 525-529.

également sénateur et Amiral de l'Armée. Président de la Commission de 1888, il est ensuite l'invité emblématique de toutes les cérémonies officielles du Centenaire, symbolisant à la fois l'appartenance de Colomb à l'Espagne et la gratitude de la nation envers celui qui a été à l'origine de son épopée historique la plus glorieuse.

Francisco A. COMMELERÁN Y GÓMEZ (+1919) - Grammairien, professeur de latin et de castillan, académicien de la Langue depuis 1890, il est aussi sénateur et directeur du prestigieux *Instituto Cardenal Cisneros*. Lors d'un mémoire présenté au Congrès Littéraire de Madrid, il défend l'autorité de l'Académie Royale en matière de langage et la nécessaire unité du castillan dans le monde ibérique.¹⁴¹⁵

Manuel DANVILA Y COLLADO (1830-1906) - Avocat et député valencien, membre de l'Académie d'Histoire, vice-président du Conseil des députés et ministre de l'Intérieur du gouvernement de Cánovas del Castillo en 1892, il est un hôte de marque des célébrations centenaires. Présent au *Congrès Littéraire*, il prononce également une conférence à l'Ateneo de Madrid le 7 janvier 1892, sur le rôle de la *Casa de Contratación* de Séville et du *Conseil des Indes* à l'époque coloniale, deux établissements d'après lui *qui furent de puissants auxiliaires de l'Etat et rendirent d'éminents services à l'Espagne, un pays auquel revient la gloire d'avoir conquis pour la civilisation universelle un grand peuple, qui est aujourd'hui notre frère, qui parle comme nous, qui participe de notre prospérité et de nos malheurs, qui croit en notre foi et qui nous offre aujourd'hui un spectacle consolateur en contribuant à rappeler l'époque mémorable de sa découverte et de son entrée dans la civilisation chrétienne.*¹⁴¹⁶

José DIEZ MACUSO - C'est l'un des organisateurs du *Congrès Juridique Ibéro-Américain*. Avocat et député, vice-président de l'Académie Royale de Jurisprudence et de Législation (présidée par Antonio Cánovas del Castillo), directeur général de l'Instruction Publique, il représente aussi le Collège des Avocats aux différents congrès de 1892.

José ECHEGARAY (1832-1916) - Ingénieur, professeur de mathématiques et de physique devenu membre de l'Académie des Sciences Exactes, Physiques et Naturelles, ancien député, il a déjà exercé à plusieurs reprises les fonctions de ministre, notamment lors de la Première République espagnole. Mais Echegaray est aussi un auteur de théâtre très populaire, qui produira au cours de son existence plus d'une soixantaine de drames en vers et en prose, une occupation qui lui vaudra, en 1904, l'obtention du prix Nobel de littérature. En 1892, il est un observateur attentif des célébrations centenaires. En tant que membre de l'Académie Royale de la langue Espagnole, c'est lui qui prononce le discours-résumé de clôture du *Congrès Littéraire* de Madrid dans lequel il célèbre *l'union de toute la race espagnole avec ses invincibles énergies, avec son propre esprit et son génie immortel, avec ses douleurs et ses efforts, avec ses désirs et ses espoirs. La langue, conclue-t-il, est un lien puissant pour unir les peuples [...] et notre Dictionnaire, notre Grammaire, notre syntaxe, ne sont pas autre chose que l'expression matérielle d'un seul esprit, qui anime toutes nos populations, qui les domine, et qui incarne nos vingt peuples par sa force plastique.*¹⁴¹⁷

José FERNÁNDEZ BREMÓN (1839-1910) - Écrivain et journaliste, il accompagne tout le déroulement des cérémonies centenaires de 1892 en tant que chroniqueur général de la revue *La Ilustración española y americana*.¹⁴¹⁸ Il déplore souvent dans ses articles les problèmes d'organisation et l'absence d'une véritable ferveur populaire, mettant en cause à la fois le caractère trop officiel et trop académique des célébrations du IV^e Centenaire et le manque d'ambition et d'idéaux des hommes de son époque.

¹⁴¹⁵ Francisco COMMELERÁN, A., *Sobre la autoridad en el lenguaje, Congreso Literario...*, op. cit., p. 341-349.

¹⁴¹⁶ DANVILA Y COLLADO, Manuel, *Significación que tuvieron en el gobierno de América la Casa de la Contratación de Sevilla y el Consejo Supremo de Indias*, Ateneo de Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, Madrid, 1892, p. 48-49.

¹⁴¹⁷ José ECHEGARAY, *Discurso de clausura...* in *Congreso Literario...*, op. cit., 1892, p. 209-218.

¹⁴¹⁸ José FERNÁNDEZ BREMÓN, *Crónica General*, La Ilustración Española y Americana, Madrid, 1892.

Manuel FERNÁNDEZ DE CASTRO (1825-1895) - Écrivain, ingénieur et académicien des Sciences Exactes, Physiques et Naturelles, inspecteur des Mines, membre de l'Institut Géographique et Statistique et directeur de l'Institut du Plan Géologique, il participe aux congrès madrilènes de 1892 et présente en particulier lors du Congrès Littéraire un mémoire dans la section internationale défendant la mise en place d'une union et d'une harmonisation postale facilitant la circulation des livres entre l'Espagne et l'Amérique Latine.¹⁴¹⁹

Nemesio FERNÁNDEZ CUESTA (1818 -1893) - Lexicographe, éditeur et traducteur des œuvres de Victor Hugo en espagnol¹⁴²⁰, auteur d'un dictionnaire encyclopédique de la langue castillane d'Espagne et d'Amérique¹⁴²¹, d'une traduction de *l'Histoire de la conquête du Pérou*, de l'historien américain William Prescott¹⁴²², et d'un ouvrage de 1861 sur la situation de l'île de Cuba¹⁴²³, Fernández Cuesta, qui intervient aussi dans la vie politique, est en 1892, le rédacteur en chef du Journal des Séances du Congrès des députés. Vice-Président du Congrès Littéraire de Madrid, il lit un mémoire sur les *barbarismes qui plus ou moins récemment ont été introduits dans notre belle langue castillane, principalement les gallicismes et les anglicismes qui l'enlaidissent*. S'il reconnaît que *ce ne sont pas les savants qui font les langues, mais les peuples, la multitude, l'instinct populaire [...]* les philologues ont pour mission de purifier la langue, de rejeter les voix exotiques qui ont été introduites, non seulement sans aucun besoin, mais aussi en portant préjudice à la pureté et au sens premier de nombreux vocables mal compris par le peuple et utilisés dans un sens différent de celui qu'ils ont en réalité.¹⁴²⁴ Ces observations qui s'adressent d'abord aux Espagnols, concernent aussi pour Fernández Cuesta l'Amérique latine ou l'influence française et anglo-saxonne semble devenir de plus en plus forte.

Francisco FERNÁNDEZ Y GONZÁLEZ (1833-1917) - Membre de quatre Académies Royales (Histoire, Sciences Morales et Politiques, Beaux-Arts, et Langue Espagnole), sénateur en 1892 pour l'université de La Havane, cet universitaire qui cumule les fonctions politiques, académiques et honorifiques, deviendra aussi Président de la Section de Sciences Historiques de l'Ateneo de Madrid après Antonio Sánchez Moguel en 1893, recteur de l'Université de Madrid et Conseiller d'Instruction Publique. Dans le cadre des commémorations du IV^e Centenaire, il donne deux conférences à l'Ateneo de Madrid sur *Les langues parlées par les Indigènes du Nord et du Centre de l'Amérique* (29 février 1892) et *Les Langues parlées par les Indigènes de l'Amérique Méridionale* (16 mai 1892)¹⁴²⁵, faisant preuve, selon Emilia Pardo Bazán, d'une telle érudition, qu'il parvient à fatiguer toute la salle.¹⁴²⁶ En réalité, pour Fernández y González, *les chercheurs modernes, après les graves crises de la pensée humaine qui ont altéré profondément l'ordre scientifique... estiment le continent américain, comme une source inépuisable de recherches fécondes dans toutes les branches d'études*¹⁴²⁷ La linguistique est l'une des nouvelles sciences en plein essor à la fin du XIX^e siècle qui trouve naturellement, dans l'étude des langues indigènes d'Amérique, un extraordinaire terrain d'expérimentation. Fernández y González, adepte, pour

¹⁴¹⁹ Manuel FERNÁNDEZ DE CASTRO, Memoria, Congreso Literario..., op. cit., p. 533-537.

¹⁴²⁰ Víctor HUGO, *Los Miserables, edición y notas de José Luis Gómez ; traducción de Nemesio Fernández Cuesta*, Editorial Destino, Barcelona, 2002 - Obras completas / Víctor Hugo ; estudio preliminar de Jacinto Labaila, traducción, Nemesio Fernández Cuesta, RBA, Barcelona, 2004.

¹⁴²¹ Nemesio FERNÁNDEZ CUESTA, *Diccionario enciclopédico de la lengua española, con todas las voces... usadas en España y las Américas Españolas / Por una Sociedad de personas especiales en las letras, ... y ordenado por Don Nemesio Fernández Cuesta*, Imp. Gaspar y Roig, Madrid, 1870.

¹⁴²² William Hickling PRESCOTT, *Historia de la conquista del Perú : con observaciones preliminares sobre la civilización de los incas / [traducido del inglés por Nemesio Fernández Cuesta]*, Schapiri, Buenos Aires, 1967.

¹⁴²³ Nemesio FERNÁNDEZ CUESTA, *La reina de las Antillas de Cuba o Situación actual de la isla de Cuba / autor-compilador, Nemesio Fernández Cuesta*, Ed. de Nuevo viajero universal. T III, América, Imprenta de Gaspar y Roig, Madrid, 1861.

¹⁴²⁴ Nemesio FERNÁNDEZ CUESTA, Memoria, in Congreso Literario..., op. cit., p. 298-306.

¹⁴²⁵ Francisco FERNÁNDEZ y GONZÁLEZ,

Ateneo de Madrid : los lenguajes hablados por los indígenas del Norte y Centro de América : conferencia ..., Suc. de Rivadeneyra, Madrid, 1893.

Ateneo de Madrid : los lenguajes hablados por los indígenas de la América meridional : conferencia ..., Suc. de Rivadeneyra, Madrid, 1893

¹⁴²⁶ Salvador BERNABEU ALBERT, 1987, op. cit., p. 142.

¹⁴²⁷ Francisco FERNÁNDEZ y GONZÁLEZ, *Los lenguajes hablados por los indígenas del Norte y Centro de América...*, op. cit., 1893, p. 1.

sa part, des méthodes comparatives, s'attache à montrer à ses auditeurs, à travers l'examen des langues primitives d'Amérique, l'existence d'un *commerce et d'une communication ostensible entre les habitants précolombiens du Nouveau Monde, les Africains et les Européens*.¹⁴²⁸

Martín FERREIRO (1830-1896) - Historien et géographe, membre de l'Institut Géographique et membre correspondant de l'Académie d'Histoire, il publie un article sur *La route des Indes*, dans la *Ilustración Española et Americana*¹⁴²⁹ et prononce une conférence à l'Ateneo de Madrid, le 28 avril 1892, traitant de *l'Influence de la découverte du Nouveau Monde sur les Sciences géographiques*, dans laquelle il affirme en particulier que le XIX^e siècle a fait rentrer l'humanité dans l'ère de la science positive, héritière de quatre siècles de découvertes et d'exploration :

La géographie et la cartographie ont connu un essor extraordinaire au cours de ces derniers temps. Les congrès et les expositions géographiques, de même que les sociétés consacrées à l'étude de cette science se multiplient. Les gouvernements ont fait ou sont en train de réaliser des cartes achevées de leurs nations respectives, approchant un haut degré de perfection. [...] Ces mêmes avancées prônent l'importance de la géographie dans ses diverses branches, une science éminemment sociale, puisque son histoire est l'histoire même de l'humanité : c'est aujourd'hui le baromètre de la culture d'un peuple [...] Pour récapituler, je dirai que l'œuvre parfaite dans les sciences géographiques est le fruit et la conséquence de l'immense travail des quatre siècles antérieurs et elle commence précisément au moment de la découverte de Colomb, car à partir de ce moment, non seulement la découverte du Nouveau Monde a permis de tripler l'étendue de l'ancien, et d'atteindre une connaissance plus complète de ce qui était imparfaitement connu, mais elle a augmenté fabuleusement la richesse matérielle et intellectuelle des peuples civilisés.¹⁴³⁰

Fidel FITA Y COLOMER (1836-1917)- Historien jésuite catalan, professeur d'humanités, de grammaire et de langues étrangères, il est membre de l'Académie des Belles Lettres de Barcelone et de l'Académie Royale d'Histoire depuis 1879. Collaborateur dans un grand nombre de revues religieuses ou d'histoire, il s'intéresse tout particulièrement à l'histoire ecclésiastique et à l'épigraphie romaine. C'est dans ce cadre qu'il publie des documents sur Christophe Colomb et sur le père Bernardo Buyl, qu'il présente dans ses écrits comme le premier apôtre du Nouveau Monde.¹⁴³¹

Carlos FLÓREZ FONVIELLE - Écrivain et représentant du Ministère de l'Intérieur, il présente un mémoire collectif pour le Congrès Littéraire de 1892, qui défend l'utilisation du service postal pour le transport de livres entre l'Espagne et l'Amérique Latine, le seul moyen qui réunit selon lui *les conditions de sécurité, de rapidité, et d'économie*, même s'il reconnaît par ailleurs que les limitations de poids et les taxes excessives du système de courrier espagnol constituent un handicap qu'il est nécessaire de restreindre.¹⁴³² La question de la diffusion des livres dans les républiques hispano-américaines préoccupe beaucoup les Espagnols, inquiets de l'essor des industries éditoriales françaises et anglo-saxonnes.

José GILES RUBIO (1850-1912) - Professeur de littérature, délégué de l'Université de Oviedo, il défend lors du Congrès Littéraire de Madrid, l'autorité de l'Académie Royale de la Langue pour préserver et garantir l'unité de la langue castillane dans le monde hispanique¹⁴³³.

¹⁴²⁸ Francisco FERNÁNDEZ y GONZÁLEZ, *Los lenguajes hablados por los indígenas de la América meridional*, op. cit., 1893, p. 111-112.

¹⁴²⁹ Martín FERREIRO, *El camino de Indias*, La Ilustración Española y Americana, N°XXIX, Tomo II, Madrid, 8 août 1892, p. 71.

¹⁴³⁰ F Martín FERREIRO, *Influencia del Descubrimiento del Nuevo Mundo en las Ciencias Geográficas*, Rivadeneyra, Madrid, 1892, p. 29-30

¹⁴³¹ Fidel FITA I COLOMER,

Fr. Bernardo Buyl, el primer apóstol del Nuevo Mundo. Colección de documentos nuevos e inéditos relativos a ese varón ilustre, Imp. Viuda e Hijos de Fuentenebro, 1884.

Fray Bernardo Buyl y Cristóbal Colón, Boletín de la Real Academia de Historia, XIX, n°13, Madrid, juillet-septembre 1891.

¹⁴³² Antonio FLÓREZ et Carlos FERNÁNDEZ DURO, *Sobre los medios de transportar libros*, Congreso Literario, op. cit., 1892, p. 530-532.

¹⁴³³ José GILES Y RUBIO, *La autoridad en materia de lenguaje, sus límites, medios generales que pueden adoptarse para mantener, en lo posible, la unidad del idioma castellano*, Congreso Literario..., op. cit., 1892, p. 333-340.

Giles Rubio dissocie néanmoins la langue vulgaire de la langue littéraire. La première *restera toujours réfractaire à tout principe d'autorité*. La seconde, en revanche, *cultivée par un nombre infiniment moindre d'individus, et soumise aux principes fondamentaux de l'art et du bon goût, peut, et doit, à son sens, se soumettre à une autorité commune, reconnue de tous...*¹⁴³⁴ Il recommande donc que tous les gouvernements d'Amérique reconnaissent officiellement pour leurs systèmes scolaires, uniquement les grammaires *conformes aux principes et aux lois sanctionnés par l'Académie Royale*.

Francisco GINER DE LOS RÍOS (1839-1915) - Pédagogue, écrivain et philosophe devenu le chef de file du *krausismo* espagnol, il est encore considéré aujourd'hui par de nombreux auteurs comme le plus grand éducateur de l'Espagne contemporaine. Son œuvre la plus importante, outre ses écrits presque encyclopédiques qui occupent aujourd'hui 21 volumes abordant les thèmes les plus divers (philosophie, sociologie, droit, enseignement, littérature, art et nature) est certainement la fondation en 1876 de la *Institución Libre de Enseñanza*, un organisme véritablement *régénérateur* qui défend, tel que le stipule l'article 15 de ses premiers statuts, le rationalisme, la sécularisation et la liberté d'enseignement et de recherche:

L'Institution libre d'enseignement est totalement étrangère dans son esprit et ses intérêts à toute confession religieuse, à toute école philosophique comme à tout parti politique; le seul principe dont elle se réclame est celui de la liberté et de l'inviolabilité de la science et, par conséquent, de son indépendance en matière de recherche et d'enseignement, par rapport à toute autorité autre que la conscience même du professeur, seul responsable de ses théories.¹⁴³⁵

En 1892 Francisco Giner de los Ríos est inévitablement présent au *Congrès Pédagogique* de Madrid, au cours duquel il occupe la présidence de la section consacrée à l'Enseignement secondaire.¹⁴³⁶

José GÓMEZ DE ARTECHE Y MORO (1821-1906) - C'est un général de brigade, considéré, d'après le journaliste Malatesta de la revue *España y América* comme *l'un des généraux les plus érudits de l'armée espagnole*. Collaborateur de la revue officielle *El Centenario* où il écrit sur Colomb, Pizarro et Orellana¹⁴³⁷, il s'illustre également en prononçant à l'Ateneo de Madrid une conférence sur la Conquête du Mexique dans laquelle il loue les aptitudes intellectuelles et guerrières de Hernán Cortés et ses qualités de stratège qui lui ont permis de dominer rapidement l'empire aztèque. Devant son auditoire composé de personnalités latino-américaines telles que le général Vicente Riva Palacio, il essaie de rendre également un certain hommage aux vaincus : *La défense fut sans doute héroïque. Les Indiens combattirent avec le courage du désespoir et ne se rendirent que lorsque amaigris, affamés et impuissants pour soutenir encore des armes avec leurs bras fatigués, ils ne ressemblaient plus à des hommes mais à des spectres surgis des ruines fumantes de la ville ravagée. Le portrait qu'il fit de Guatimozin, âme de la conquête, digne de concurrencer les héros malheureux de toutes les grandes causes perdues, lui valut par son impartialité chevaleresque de grands éloges de la part du public (...)*.¹⁴³⁸

Antonio GUERRA Y ALARCÓN - Journaliste spécialisé dans la poésie, le théâtre et la musique et professeur de tachygraphie, cet écrivain pour qui *le langage reflète l'esprit humain plus fidèlement encore que l'art ou la littérature*, préconise dans le cadre du Congrès Littéraire de Madrid une modernisation de la

¹⁴³⁴ José GILES Y RUBIO, *Discurso y lectura de conclusiones, Congreso Literario...*, op. cit., 1892, p. 87.

¹⁴³⁵ Julio Ruiz Berrio, *Francisco Giner de Los Ríos, in Perspectives*, revue trimestrielle d'éducation comparée, UNESCO, Bureau international d'éducation, Vol. XXIII, n° 3-4, Paris, 1993, p. 557-572.

¹⁴³⁶ *Congreso Pedagógico Hispano-Americano-Portugués*, op. cit., 1893.

¹⁴³⁷ José GÓMEZ DE ARTECHE Y MORO, Francisco Orellana y el río de su nombre (el de las Amazonas), *El Centenario*, Tomo I, Op. cit., 1892, p. 19-32

Colón y Pizarro, El Centenario, Tomo II, Op. cit., 1892, p. 97-110.

¹⁴³⁸ Malatesta, *Centenario de Colón, in España y América, Imp. Manuel Minuesa de los Ríos, Madrid, 21 février 1892, p. 65.*

grammaire castillane en Espagne et en Amérique s'appuyant sur les nouvelles théories scientifiques.¹⁴³⁹ Il s'agit d'une recommandation récurrente lors du congrès madrilène, à une époque où la linguistique et les sciences positives connaissent partout un incroyable essor.

Isidoro HOYOS Y DE LA TORRE (Marquis de HOYOS) (+1900) - Écrivain, ancien député, sénateur, membre de l'Académie Royale d'Histoire et vice-président de l'Ateneo, il y prononce en particulier une conférence, le 24 mars 1891, sur les relations entre *Christophe Colomb et les Rois Catholiques*, à travers laquelle il rappelle l'état de la question en évoquant les études espagnoles et étrangères et les polémiques qui grondent autour de la figure de l'Amiral de la Mer Océane. D'après lui, si la vie du navigateur génois avant la découverte est encore méconnue en 1892, c'est parce que, outre le manque de documents, il existe *des motifs, soit d'intérêt religieux, soit d'orgueil national, soit d'excentricité personnelle* qui ont conduit certains écrivains à se consacrer à *leurs projets particuliers* plutôt qu'à étudier l'histoire elle-même.

Ce n'est pas ainsi, certainement, que l'on doit écrire l'histoire. Telle n'est pas la haute mission qu'elle doit remplir dans le vaste domaine de la science. [...] Je l'ai dit au commencement : la vérité se trouve entre la haine et l'amour, l'histoire est entre la légende et la diatribe. [...]

Se voulant à mi-chemin entre les idéalistes et les réalistes, le marquis de Hoyos, admet que si Colomb eut des amis en Castille, il y trouva aussi des ennemis. Mais *c'est dans la lutte et le combat que se forment les grands caractères et les vrais génies*. Il conclut que sans les Rois Catholiques et sans les Castillans il ne serait jamais parvenu à ses fins; la découverte de l'Amérique étant finalement le résultat partagé *du génie et de la volonté de Colomb, du cœur d'Isabelle, ainsi que de l'effort et de l'esprit élevé du peuple espagnol*.¹⁴⁴⁰

Eduardo IBARRA Y RODRIGUEZ - Professeur d'histoire moderne et contemporaine de l'Université de Saragosse, présent au *Congrès Littéraire* de Madrid, cet écrivain, universitaire et journaliste, qui fondera quelques années plus tard *la Revista de Aragón* (1900-1905) puis le grand journal *La voz de Aragón* (1925-1935), est encore en 1892 un jeune intellectuel intéressé par l'histoire locale et nationale. Dans le cadre des célébrations du IV^e Centenaire, il aborde comme Antonio Sánchez Moguel, dans un livre publié à Madrid, les relations entre Christophe Colomb et Ferdinand le Catholique, une figure incontournable pour un historien aragonais et déterminante dans la perspective de revendication du rôle historique de l'Espagne.¹⁴⁴¹

Florencio JARDIEL Y DOBATO (1844-1931) - Docteur en théologie et chanoine de Saragosse, c'est aussi un journaliste qui a collaboré dans des publications telles que *La Ilustración Española y Americana*, *El Magisterio Español*, *El Pilar de Zaragoza* (1869-1870), et *la Revista de Aragón* (1878-1880). Le 21 mars 1892, il prononce à l'Ateneo de Madrid une conférence consacrée à l'Évêque de Puebla et Vice-roi de la Nouvelle Espagne, Juan de Palafox y Mendoza (1600-1659), l'une des figures religieuses les plus prestigieuses de la colonisation espagnole en Amérique et dont certains catholiques réclament alors la béatification. Jardiel revendique aussi plus largement le rôle *prééminent* de l'Eglise dans la découverte et la colonisation du Nouveau Monde, qu'il définit comme *une œuvre de religion et de piété et une entreprise de rédemption*.¹⁴⁴²

Plácido de JOVÉ Y HEVIA (Vicomte de Campo Grande) (1823-1909) - Membre de l'Académie Royale des Sciences Morales et Politiques, sénateur et ancien député, il est l'auteur d'un mémoire présenté au Congrès Littéraire de Madrid et constituant un *examen comparatif des législations de douane en vigueur entre les États hispano-américains et l'Espagne, concernant le commerce de livres en langue castillane*. Si les

¹⁴³⁹ Antonio GUERRA Y ALARCÓN, *Acerca de la conveniencia de una gramática histórica que dé a conocer el proceso de la lengua castellana desde sus primeras manifestaciones hasta las obras de los escritores más ilustres de nuestros días, españoles y americanos, in Congreso Literario...* p. 375-409.

¹⁴⁴⁰ Marqués de HOYOS, *Colón y los Reyes Católicos : conferencia del Marqués de Hoyos...*, Est. Tip. Sucesores de Rivadeneyra, Madrid, 1892, p. 6, 12, 45 et 46.

¹⁴⁴¹ Eduardo IBARRA Y RODRIGUEZ, *D. Fernando el Católico y el Descubrimiento de América*, Imp. de Fortanet, Madrid, 1892

législations douanières semblent évoluer, *l'échange de livres entre nous, hélas, est si restreint, que la liberté d'importation est à peine ressentie par les trésors publics de nos États respectifs*. Le vicomte de Campo Grande, considère donc qu'il est nécessaire *d'augmenter cette circulation, de rapprocher nos âmes par le biais de la science et de la littérature qui nous sont communes, et, pour cela, il faut que les douanes de la pensée disparaissent*, en préservant néanmoins les droits des auteurs de part et d'autre.¹⁴⁴³

Máximo LAGUNA Y VILLANUEVA (1826-1902) - C'est sans doute le plus célèbre botaniste espagnol de la seconde moitié du XIX^e siècle, fondateur de l'Ecole Botanique Forestière et l'un des principaux inspirateurs du naturalisme forestier qui est à la base du *régénérationnisme* scientifique de la fin du siècle. Ingénieur des eaux et forêts, président de la *Société Espagnole d'Histoire Naturelle* en 1882 et 1893, membre de l'Académie des Sciences Exactes, de la Physique et des Sciences Naturelles depuis 1877, il donne une conférence à l'Ateneo de Madrid le 14 avril 1891 sur la *Flore américaine*, un thème sur lequel, étant donné l'amplitude de ce continent, il reconnaît cependant qu'il ne peut être exhaustif, d'autant plus qu'il n'est jamais allé lui-même en Amérique. C'est pourquoi il se contente d'analyser les descriptions des récits de Christophe Colomb et des explorateurs et colonisateurs espagnols qui l'ont suivi.¹⁴⁴⁴

José LAMARQUE DE NOVOA (1828-1904) - Poète de la seconde école romantique sévillane du XIX^e siècle, consul de l'Empire Austro-hongrois à Séville et membre de l'Académie Royale d'Histoire, il incarne *le saint amour à la Religion et à la Patrie et la loyauté monarchique*¹⁴⁴⁵. C'est une figure officielle du Centenaire dans la capitale andalouse où il préside les jurys de concours de poésie organisés pour l'occasion. Ami de Luis Vidart, il lui a dédié un poème historique, *Le premier tour du Monde*¹⁴⁴⁶ consacré à Magellan et à El Cano, dans lequel il encense l'œuvre des marins espagnols. En 1892, il compose également un long poème à la gloire de l'Amiral, qu'il publie à Séville dans un livre préfacé par l'historien José María Asensio.¹⁴⁴⁷

Ángel LARRA Y CEREZO - Ecrivain, médecin, auteur d'un *Dictionnaire de poche de médecine, chirurgie et pharmacie pratiques*¹⁴⁴⁸ et futur membre de l'Académie Royale de Médecine (1902), il intervient dans le cadre des commémorations centennaires en tant que délégué de l'Inspection générale de la Santé Militaire. Il présente une communication au *Congrès Littéraire de Madrid sur l'influence de la médecine en général et de l'hygiène en particulier* pour la conservation de la langue castillane dans les pays hispano-américains. Ses principales conclusions font état, d'une part que *depuis la découverte de l'Amérique, les médecins ont contribué à divulguer le castillan parmi les Indiens, qui ont essayé de l'apprendre, entre autres choses, pour faciliter la guérison de leurs maladies* et, d'autre part que les médecins espagnols, en enseignant dans les écoles de médecine d'Amérique du sud et en envoyant des ouvrages scientifiques originaux ou traduits dans ces pays, contribuent à diffuser et préserver la langue espagnole. Ángel Larra, regrettant cependant l'attraction des nouvelles générations pour d'autres pays européens, conseille *la jeunesse américaine du Centre et du sud, désireuse souvent de poursuivre ses études ou de se perfectionner après les avoir conclues, en Europe, de se*

¹⁴⁴² Florencio JARDIEL, *El venerable Palafox*, Ateneo de Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, Madrid, 1892, p. 9.

¹⁴⁴³ Plácido JOVÉ Y HEVIA, Vizconde de campo Grande, *Memoria sobre el tema tercero, in Congreso Literario...*, op. cit., 1892, p. 538-544.

¹⁴⁴⁴ Máximo LAGUNA, *La flora americana / Conferencia de D. Máximo Laguna y Villanueva*, Sucesores de Rivadeneyra, Madrid, 1892.

¹⁴⁴⁵ José LAMARQUE DE NOVOA, *Poesías, Prólogo*, Imprenta de Manuel P. Salvado, Séville, 1867.

¹⁴⁴⁶ *Ibid.*

¹⁴⁴⁷ José LAMARQUE DE NOVOA, *Cristóbal Colón : poema / por José Lamarque de Novoa con un prólogo de José M. Asensio y Toledo ilustrado con reproducciones fotóticas de cuadros de los mejores artistas españoles hechas por Francisco Saña*, Imp. de E. Rasco, Sevilla, 1892.

¹⁴⁴⁸ Ángel de LARRA Y CEREZO, *Diccionario de bolsillo de Medicina, Cirugía y Farmacia Prácticas*, Imp. de la Viuda de M. Minuesa de los Ríos, Madrid, 1894.

diriger vers les universités espagnoles, plutôt que vers les facultés françaises comme cela se produit actuellement.¹⁴⁴⁹

Ángel LASSO DE LA VEGA (1828) - Écrivain, traducteur de littérature grecque ancienne et critique littéraire il est également responsable, en 1892, des Archives du Ministère de la Marine. Présent au *Congrès des Américanistes* de La Rábida et au *Congrès Géographique Hispano-Portugais-Américain*, il contribue aux célébrations centennaires par des études sur Christophe Colomb et intervient sur le plan linguistique en recommandant lors du *Congrès Littéraire de Madrid*, le recours à une étymologie scientifique et commune pour la préservation de la langue castillane, notamment lors de l'introduction des nouveaux néologismes techniques.¹⁴⁵⁰

Aureliano LINARES RIVAS (1841-1903) - Avocat et journaliste né à Saint-Jacques de Compostelle, il a été député libéral, puis ministre de la Justice dans un gouvernement de Sagasta avant de rejoindre le parti conservateur de Cánovas dans le courant des années 1880. En 1892, il intervient dans l'organisation des célébrations centennaires en tant que ministre des Travaux Publics. Il est l'auteur, en particulier d'un discours euphorique sur l'avenir "régénérateur" des relations commerciales entre l'Espagne et l'Amérique, publié en 1891 dans le bulletin de la *Unión Iberoamericana*.¹⁴⁵¹

Daniel LÓPEZ - Historien, professeur de *l'Ecole Supérieure de Commerce* et vice-président de la Section des Sciences historiques de l'Ateneo de Madrid, il y prononce une conférence, le 17 mars 1891, sur la situation de *L'Espagne en 1492*, au moment de la découverte du Nouveau Monde. Cherchant à démontrer, comme nombreux de ses compatriotes, que la découverte et la colonisation de l'Amérique par les Espagnols ne sont pas dues au seul fruit du hasard, il s'attache à expliquer en particulier :

"l'originalité et la grandeur d'une période au cours de laquelle s'effectue, sans commotions sanglantes, une révolution politique dont la transcendance est indéniable et qui change, du tout au tout, en quelques années, la situation du pays, remplaçant une monarchie faible et ruinée par un Etat puissant, dont les forces exubérantes permettent de découvrir un nouveau monde et d'étendre en Europe la renommée et le prestige du nom espagnol."¹⁴⁵²

Daniel López ne se démarque pas en réalité des thèses les plus répandues de l'historiographie libérale espagnole de la seconde moitié du XIX^e siècle qui considèrent *le règne des Rois Catholiques comme l'apogée de l'Espagne, préparée par l'éclosion bourgeoise, municipale et économique, ainsi que par la culture arabe des XIII^e et XIV^e siècles, qui souffrit [ensuite] une paralysie avec l'arrivée des Habsbourg au pouvoir*¹⁴⁵³, une nouvelle dynastie dépourvue de bases populaires, selon l'orateur, et désintéressée des besoins internes du pays. Linévitale conséquence de son attitude fut finalement *la décadence et presque la ruine de la nation*.¹⁴⁵⁴

¹⁴⁴⁹ Ángel de LARRA Y CERESO, *Influencia que la medicina en general y la higiene en particular han tenido y pueden tener en lo sucesivo, para favorecer la conservación y adopción en los países hispano-americanos del habla común castellana*, in *Congreso Literario...*, op. cit., 1892, p. 307-314.

¹⁴⁵⁰ Ángel LASSO DE LA VEGA, *Juicios sobre Colón en los últimos años del siglo XIX*, *Boletín de la Unión Iberoamericana*, n°81, 1892, p. 46

Colón discutido, *Boletín de la Unión Iberoamericana*, n°84, juillet 1892, p. 5-8.

De Cómo fue acogido en España el pensamiento de Colón, *El Centenario*, Tomo IV, op. cit., p. 392-402.

Sobre las condiciones de origen, de etimología y de uso que han de concurrir en una voz para que sea admitida en el diccionario vulgar, *Congreso Literario...*, Op. cit., 1892, p. 479-483.

¹⁴⁵¹ Aureliano LINARES RIVAS, *América y España, su presente y su porvenir comercial*, *Boletín de la Unión Iberoamericana*, n°71, Madrid, 1 juin 1891, p. 2-8.

¹⁴⁵² Daniel LÓPEZ, *España en 1492*, Ateneo de Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, Madrid, 1892, p. 7.

¹⁴⁵³ Salvador BERNABEU ALBERT, 1987, op. cit., p. 131

¹⁴⁵⁴ Daniel LÓPEZ, op. cit., 1892, p. 44.

Juan Gualberto LÓPEZ VALDEMORO (Comte de Las Navas) (1855-1935) -Bibliothécaire, archiviste de l'Ecole Diplomatique, professeur de paléographie, il deviendra quelques années plus tard, membre de l'Académie Royale de la Langue et responsable de la Bibliothèque Royale. Ce proche de Juan Valera qui se lie d'amitié, lors des célébrations centenaires, avec le poète nicaraguayen Rubén Darío¹⁴⁵⁵, publie un *Hommage à Christophe Colomb* dans lequel il se fait l'écho de la polémique concernant la légitimité du fils du marin génois.¹⁴⁵⁶ Il présente également un mémoire au *Congrès Littéraire de Madrid*, à propos des questions lexicographiques. S'il observe que *le Dictionnaire de l'Académie espagnole est aujourd'hui accepté dans les seize républiques hispano-américaines*, il reste, selon lui, encore beaucoup de choses à faire. Il recommande en particulier que le lexique commun, qui contient déjà de nombreux régionalismes péninsulaires, intègre aussi plus de *provincialismes américains*, ainsi que *les mots des langues originaires d'Amérique qui, comme celle du Nahuatl, ont été rapportées par les découvreurs du Nouveau Monde pour enrichir notre belle langue*. Se montrant sur ce thème, bien plus progressiste que les académiciens de son temps, il considère que la préservation de la langue castillane passe aussi par l'acceptation de davantage de néologismes américains car *l'existence d'un lexique commun est indispensable pour tous les peuples de langue espagnole. Lorsque celui-ci sera établi, la littérature, les arts, l'industrie, le commerce, la politique, tout ce qui convient véritablement et positivement à la prospérité des peuples, des deux côtés de l'océan, fera croître leur influence dans le concert des nations civilisées*.¹⁴⁵⁷

Manuel LLORENTE VÁZQUEZ - Ecrivain, journaliste et diplomate, chargé d'affaires en Amérique Latine, il rend compte de son expérience internationale dans un ouvrage de 1891, préfacé par son ami, l'historien et militaire madrilène Luis Vidart. Représentant l'Espagne au Brésil, au Guatemala, en Equateur, au Vénézuéla et à Montevideo¹⁴⁵⁸, il a participé, entre autre, à la ratification du traité de paix entre son pays et l'Uruguay en 1882. Dans le cadre du IV^e Centenaire, il publie un long article dans la revue *La Ilustración Española y Americana* dans lequel il s'intéresse à la polémique colombienne et prend bizarrement la défense de Christophe Colomb critiquant durement les positions de Vidart et de Cesáreo Fernández Duro. Pour lui, L'Espagne et Colomb doivent se partager ensemble la gloire de la découverte et il recommande à son ami le capitaine d'artillerie, de laisser Christophe Colomb tranquille : *Vidart, conclue-t-il, rectifiez votre tir et visez plutôt la France*.¹⁴⁵⁹

Antonio MALATESTA - Journaliste de la Revue *España y América*, il est le chroniqueur du IV^e Centenaire tout au long de l'année 1892. Ses articles permettent de suivre au fil des semaines l'évolution des préparatifs, le déroulement des congrès, des conférences, des cérémonies officielles et la réception du public populaire, des institutionnels, des intellectuels. Certains projets présentés par le journaliste ne voient finalement jamais le jour, d'autres sont reportés ou transformés, mais la rubrique hebdomadaire de Malatesta permet d'entretenir cet *esprit du Centenaire* que caractérise une certaine effervescence de la presse madrilène. Les commentaires sont souvent emphatiques à l'égard des politiques et des intellectuels espagnols et hispano-américains et le journaliste ne dissimule pas ses élans patriotiques, notamment lorsqu'il s'agit de s'en prendre à la France ou de rêver à la reconstruction d'une grande confédération hispanique. Il écrit, par exemple, dans un compte-rendu de la conférence donnée par l'Ambassadeur uruguayen, Juan Zorrilla de San Martín à l'Ateneo de Madrid : *Nous ne pouvions que déborder d'enthousiasme en entendant ces accents qui nous venaient de nos*

¹⁴⁵⁵ "El Conde de las Navas, una de las más finas amistades que conservo desde entonces", in DARÍO Rubén, *Autobiografía*, Editorial Porrúa, México, 1999, p. 36.

¹⁴⁵⁶ Juan LÓPEZ VALDEMORO, (Conde de Las Navas), *Homenaje a Cristóbal Colón / por cuenta y a costa ajena. D. Fernando Colón (hijo natural o legítimo)... Polémica*, Imp. Manuel G. Hernández, Madrid, 1893.

¹⁴⁵⁷ Juan LÓPEZ VALDEMORO, (Conde de Las Navas), *Memoria*, in *Congreso Literario*., op. cit., 1892, p. 447-450.

¹⁴⁵⁸ Manuel LLORENTE VÁSQUEZ, *Cuadros Americanos. Venezuela, Brasil, California, Guatemala, Montevideo y Ecuador*, por Manuel Llorente Vázquez... con un prólogo de Luis Vidart, Imp. Fernando Fé, Madrid, 1891.

¹⁴⁵⁹ Manuel LLORENTE VÁSQUEZ, *Cuarto Centenario del Descubrimiento de América*, in *La Ilustración Española y Americana*, N° V, Madrid, 8 février 1892, p. 83 et 15 février 1892, p. 98-99.

*filles d'Amérique, prônant l'union de toute la race, et nous gonfler de joie dans l'espoir d'arriver à former un jour une race nombreuse, pleine d'intelligence et pleine, encore plus, de cœur.*¹⁴⁶⁰

Luis MARTINEZ PACHECO - Représentant du Collège des Agents de Commerce de Madrid, il est l'auteur d'un mémoire exposé au Congrès Littéraire qui recommande la création d'un centre international indépendant en Espagne, pour favoriser les échanges scientifiques et littéraires entre l'ex-métropole et ses anciennes colonies. Il imagine cette institution comme un établissement autonome jouissant néanmoins du protectorat des chefs d'Etat des pays de langue espagnole et pouvant obtenir *des résultats bénéfiques et pratiques sur le terrain de la philologie, des relations internationales et du commerce des livres.*¹⁴⁶¹ L'idée n'est pas complètement nouvelle puisqu'elle reprend en partie les intentions de l'Académie Royale de la Langue qui a suscité des *Académies Correspondantes* en Amérique latine depuis 1875, de *La Asociación de Escritores y Artistas Españoles* (1871), l'organisatrice du Congrès Littéraire et aussi de la *Unión Iberoamericana*, créée à Madrid en 1884 et qui a installé dès 1886 l'une de ses premières succursales à Mexico. Elle s'inscrit par ailleurs dans le cadre plus large d'une prise de conscience, en Europe, de l'importance des actions de diffusion linguistique et culturelle dans les échanges internationaux.

Patricio MONTOJO Y PASARÓN (1839-1917) - Officier galicien, formé à l'Ecole navale de Cadix, puis affecté à diverses reprises en Amérique et aux Philippines, il a participé à la bataille de *El Callao* pendant la *Guerre du Pacifique* avant de devenir commandant et capitaine de navire 1^{ère} classe. Présent à Madrid entre 1890 et décembre 1891, il participe activement aux célébrations centenaires en publiant des articles sur Christophe Colomb, sur le mythe de l'Atlantide et sur la découverte de l'Amérique dans la revue officielle *El Centenario*¹⁴⁶² et dans *La Ilustración Española y Americana*.¹⁴⁶³ Le 30 novembre 1891, il donne une conférence à l'*Ateneo de Madrid* sur le thème des *premières terres découvertes par Colomb* dans laquelle il exprime son admiration pour le navigateur génois tout en mettant en cause la thèse de l'historien américain Henry Harris sur la situation géographique exacte de Guanahani, la première île sur laquelle débarquèrent les marins de 1492.¹⁴⁶⁴ Si Patricio Montojo accède, en 1892, aux honneurs militaires et académiques, devenant officier général et membre de l'Ateneo, il connaîtra cependant un avenir plus sombre, lorsque nommé Amiral et commandant général de la flotte espagnole des Philippines, il perdra, en 1898, la bataille de Cavite contre l'escadrille des Etats-Unis et sera jugé et même emprisonné, l'année suivante, pour sa responsabilité militaire dans le désastre colonial espagnol.

Segismundo MORET Y PRENDERGAST (1838-1913) - Cet homme politique, né à Cadix, a d'abord enseigné en tant que professeur de finances publiques à l'Université Centrale avant de devenir diplomate et député libéral. Il a été ministre à diverses reprises d'Outre Mer (1870), des Finances (1871), de l'Intérieur (1883 et 1888-90) et ministre d'Etat (1885-1887). Président de l'Ateneo de Madrid entre 1884 et 1886, il accèdera aussi quelques années plus tard à la présidence du gouvernement. D'après l'historien espagnol Melchor Fernández Almagro (1893-1966), *contrairement aux autres politiciens confinés agréablement dans leurs bureaux et leurs réunions de Madrid* ce ministre qui a dirigé une banque et exercé les fonctions d'ambassadeur à Londres, est un homme qui a effectué des voyages fréquents à l'étranger, mu par son intérêt pour la vie et la politique internationales¹⁴⁶⁵ C'est sous son ministère qu'a été créée, en 1885, la *Unión Iberoamericana*. Dans ses

¹⁴⁶⁰ Antonio MALATESTA, *Centenario de Colón, España y América*, Madrid, 20 mars 1892, p. 113.

¹⁴⁶¹ Luis MARTINEZ PACHECO, *Memoria*, in *Congreso Literario*, op. cit. 1892, p. 516-520.

¹⁴⁶² Patricio MONTOJO, *Colón y el Nuevo Mundo, El Centenario*, Tomo II, p. 385-398.

De cómo pudo existir la Atlántida, El Centenario, Tomo III, p. 97-107.

De cómo fue el descubrimiento de Puerto Rico, El Centenario, Tomo IV, p. 421-426

¹⁴⁶³ Patricio MONTOJO, *De Palos a las Indias*, in *La Ilustración Española y Americana*, N° XXIX, 8 août 1892, p. 71-75.

Las Primeras tierras descubiertas por Colón, in *La Ilustración Española y Americana*, N° XXXIX, 22 octobre 1892, p. 275-277.

¹⁴⁶⁴ Patricio MONTOJO, *Las Primeras tierras descubiertas por Colón*, Ateneo de Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, Madrid, 1892.

¹⁴⁶⁵ Melchor FERNÁNDEZ ALMAGRO, *Historia política de la España Contemporánea 1885-1897*, Alianza Editorial, Madrid, 1968, cité in Carlos M. RAMA, *Op. cit.*, 1982, p. 182.

circulaires de 1888, il prévenait aussi les diplomates espagnols en poste en Amérique contre les dangers politiques et économiques pour l'Espagne de la Conférence Panaméricaine organisée à Washington. A la fois habile négociateur et conscient des réalités de son temps il considère que l'Espagne ne pourra s'attirer sérieusement les sympathies des peuples hispano-américains que si elle atteint elle-même un prestige politique et économique suffisant. Si après avoir contribué à mettre en place la *Commission de 1888*, il est sans doute l'un des plus importants promoteurs des célébrations du IV^e Centenaire, la chute du gouvernement de Sagasta en 1891, le conduit à s'éloigner des cercles officiels même s'il participe à la plupart des cérémonies et congrès organisés dans la capitale.

Juan NAVARRO REVERTER (1844-1924) - Ingénieur valencien installé à Madrid depuis 1868, il a été professeur de géodésie, de mécanique et de chimie, homme d'affaire et même directeur d'une fabrique de gaz. Entré dans la vie politique il a accédé à des hautes responsabilités sous Sagasta, puis sous Cánovas qui l'a nommé en 1890 Directeur Général des Contributions Indirectes et Sous-secrétaire du Ministère des Finances. Plus tard il deviendra ministre des Finances et sénateur. Pendant le IV^e Centenaire, il est le Délégué Général de l'Exposition Historico-Américaine, une responsabilité qui lui vaudra à la fin de l'année 1892 un hommage de la communauté diplomatique hispano-américaine.¹⁴⁶⁶

Emilio NIETO (1845-1906) - Ecrivain, professeur de l'Université Centrale, député, ancien directeur général de l'Instruction Publique et futur membre de l'Académie Royale des Beaux-Arts de San Fernando (1902), il est l'un des principaux animateurs du *Congrès Littéraire* de Madrid. Devant les attaques de l'écrivain José Zahonero à l'encontre des académiciens, il prend la défense de l'institution qui selon lui garantit la préservation de *l'intégrité de la langue* :

Par intégrité de la langue, comme celle de n'importe quelle autre fonction vivante, nous entendons la conservation de sa personnalité à travers le temps et les changements que celui-ci apporte, de telle sorte que tout en changeant, il reste en même temps le même et sa transformation s'opère comme celle des individus au cours de leur existence.¹⁴⁶⁷

Matías NIETO Y SERRANO (1813-1902) - Sénateur, secrétaire perpétuel de l'Académie Royale de Médecine et Conseiller d'Instruction Publique, ce médecin prestigieux, auteur de nombreuses publications et discours académiques est aussi le créateur d'un système philosophique original inspiré de Kant et qu'il a baptisé la *philosophie de la science vivante*.¹⁴⁶⁸ Si pour lui la philosophie est la mère de toutes les sciences, toute vérité se nourrit inévitablement de contraires, comme la vie de la mort ou la lumière de l'ombre qui la délimite et la pénètre. Ses idées semblent moins conciliantes cependant lors des célébrations centennaires ou présentant une communication sur *La biologie du langage*, il affirme que *la logique justifie le mouvement naturel que l'on observe aujourd'hui vers l'unification et la pureté de la langue castillane*. Les Hispano-américains ont, selon lui, le devoir de *conserver la langue en la préservant des injures du temps et c'est à la vieille Espagne, mère de ses anciennes colonies, aujourd'hui Etats indépendants, mais toujours unis par les liens du sang et de l'histoire de proposer ce qu'elle jugera pertinent pour le bien commun*.¹⁴⁶⁹

Julio NOMBELA Y TABARES (1836-1919) - Journaliste, fondateur et propriétaire de nombreuses revues politiques, culturelles ou humoristiques, cet auteur de romans-feuilletons, que l'écrivain espagnol Azorín

¹⁴⁶⁶ *Cuarto Centenario del Descubrimiento de América, Expresión de amistad y simpatía al Excmo. Señor D. Juan Navarro Reverter por los Ministros y Delegados de América y Europa en la Exposición Histórico-Americana de Madrid*, Sucesores de Rivadeneyra, Madrid, 1893.

¹⁴⁶⁷ Emilio NIETO, , *Contestación del Sr. Nieto*, in *Congreso Literario...*, op. cit., 1892, p. 47.

¹⁴⁶⁸ Matías NIETO Y SERRANO, , *Bosquejo de la Ciencia viviente : Ensayo de Enciclopedia filosófica*, Imp. de Rojas y Compañía, Madrid, 1867. Voir également sur ce thème ROMERO BLANCO, Francisco, *La Filosofía del señor Nieto Serrano in Revista Contemporánea*, Año II, número 18, Tomo V, Cahier IV, Madrid, 30 septembre 1876, p. 427-443.

¹⁴⁶⁹ Matías NIETO Y SERRANO, , *Nota sobre la biología del lenguaje*, in *Congreso Literario...* p. 352 - Cf. II.3. Le congrès Littéraire hispano-américain et l'unité de la Langue.

(1873-1967) a qualifié d'*honnête ouvrier intellectuel*, est un producteur infatigable qui écrira une cinquantaine de romans au cours de son existence.¹⁴⁷⁰

En 1892 il participe au *Congrès Littéraire* de Madrid, faisant remarquer lors des débats sur la diffusion des livres dans le monde hispanique que la production d'œuvres littéraires est d'abord et surtout une industrie qui dépend, d'après lui, essentiellement de l'initiative privée. *Les Hispano-américains*, ajoute-t-il, *doivent avoir une très grande culture, puisque la plus grande partie des bénéfices que produisent les livres espagnols viennent des pays hispano-américains*. Il observe que même lorsqu'ils sont édités en France les écrivains espagnols vivent très bien de la vente de leurs manuscrits destinés au public américain.¹⁴⁷¹ Dans le mémoire qu'il présente sur cette question il conclue donc que *puisque l'initiative individuelle, depuis l'antiquité la plus ancienne, a été dans tous les pays et particulièrement en Espagne et dans les Etats de l'Amérique latine, la seule force qui a créé, développé et élevé le commerce des livres, c'est donc la seule action qui peut l'améliorer et remplir sa double mission marchande et intellectuelle*. Si, pour lui, la *création d'entreprises d'édition doit être un acte libre et spontané*, il prône, cependant, la constitution de syndicats en Espagne et en Amérique, pour protéger les intérêts de chacun et *résoudre les conflits qui peuvent surgir entre auteurs, éditeurs et libraires*.¹⁴⁷²

Román ORIOL Y VIDAL - Ingénieur, professeur de législation minière et délégué de l'Ecole des Ingénieurs des Mines, cet universitaire espagnol publiera en 1894 le premier *Annuaire des mines et fabriques métallurgiques d'Espagne*.¹⁴⁷³ Dans le cadre des célébrations du IV^e Centenaire, il participe, en tant que représentant de l'Ecole des Mines, au *Congrès littéraire* de Madrid où il dépose une note dans laquelle il souligne l'importance de la technologie dans les échanges futurs avec l'Amérique Latine et où il préconise la création de dictionnaires spécialisés.¹⁴⁷⁴

Jesús PANDO Y VALLE (1849-1911) - Ecrivain, avocat, consul de El Salvador et vice-secrétaire de la Junte du Centenaire en 1891, c'est à la fois un poète lyrique et un *régénérationniste*¹⁴⁷⁵ qui s'intéresse à la politique agricole de l'Espagne.¹⁴⁷⁶ Collaborateur du journal *Los dos mundos*¹⁴⁷⁷ et de *La Ilustración Española y Americana*, auteur d'un portrait du grand écrivain et homme politique cubain Francisco Javier Balmaseda (1823-1907)¹⁴⁷⁸, il est aussi l'un des principaux animateurs de la *Unión Ibero-americana* fondée en 1885. En 1892, présent à la plupart de congrès et cérémonies commémoratives, il publie un livre intitulé *Le Centenaire de la découverte de l'Amérique*.¹⁴⁷⁹

Manuel PEDREGAL CAÑEDO (1831-1896) - Avocat et homme politique asturien, député et ancien ministre de la Justice et des Finances pendant la *Première République*, c'est aussi un intellectuel prestigieux qui a contribué à la fondation de la *Institución Libre de Enseñanza* dont il a été le Recteur. Membre de l'Académie Royale d'Histoire et de celle de Jurisprudence, il intervient dans les célébrations centennaires en tant que Délégué de l'Université de Oviedo, proposant, par exemple, au cours du *Congrès Juridique Ibéro-Américain*, une

¹⁴⁷⁰ Juan Ignacio FERRERAS, *Julio Nombela y Tabares*, in *La novela por entregas : 1840-1900*, Madrid, Taurus, 1972, p. 170-176.

¹⁴⁷¹ Julio NOMBELA Y TABARES, *Id. del Sr. Nombela*, in *Congreso Literario...*, p. 192.

¹⁴⁷² Julio NOMBELA Y TABARES, *Memoria sobre los temas 6º y 9º*, in *Congreso Literario...*, p. 192.

¹⁴⁷³ Román ORIOL, *Anuario de las minas y fábricas metalúrgicas de España, preparado por la Revista Minera, Metalúrgica y de Ingeniería, al que le suceden los Anuarios de minería, metalurgia y electricidad de España*. Establecimiento tipográfico de Enrique Teodoro, Madrid, 1894.

¹⁴⁷⁴ Román ORIOL, *Nota relativa al estudio de la tecnología española*, *Congreso Literario...*, op. cit., p. 469-476.

¹⁴⁷⁵ Jesús PANDO Y VALLE, *Regeneración económica*, Imprenta de Ricardo Rojas, Madrid, 1897.

¹⁴⁷⁶ Jesús PANDO Y VALLE, *Un Programa de reformas : apuntes sobre la crisis agrícola en España y medios de combatirla*, Imp. de Moreno y Rojas, Madrid, 1887.

¹⁴⁷⁷ Journal politique, indépendant, administratif, économique et littéraire, financé par les banques agricoles, La Universal, Est. Tip. á cargo de E. Viota et Imp. Moreno y Rojas, Madrid 1879-1885.

¹⁴⁷⁸ Jesús PANDO Y VALLE, *Galería de americanos ilustres : D. Francisco Javier Balmaseda / por don Jesús Pando y Valle*, Imp. de Moreno y Rojas, Madrid, 1883.

¹⁴⁷⁹ Jesús PANDO Y VALLE, *El Centenario del descubrimiento de América / Jesús Pando y Valle ; con una carta-prólogo del Excmo. Sr. D. Alejandro Pidal y Mon*, Imp. de Ricardo Rojas, Madrid, 1892.

discussion sur le thème du mariage et du divorce dans le droit international privé.¹⁴⁸⁰ Mais sa contribution la plus intéressante est sans doute la conférence qu'il prononce, le 18 février 1892, à l'Ateneo de Madrid, concernant *l'état juridique et social des Indiens* pendant la conquête et la colonisation. Tout en louant l'habileté, le courage et l'esprit aventurier des Espagnols, il reproche néanmoins à ses ancêtres d'avoir préféré la religion au progrès et à la liberté. Si la conquête des territoires a été, certes, plus difficile pour eux que pour les anglais, notamment en raison de l'existence préalable en Amérique latine de nations nombreuses et organisées, les erreurs des Espagnols ont été cependant très nombreuses :

Les Anglais ont fondé des colonies en rejetant les Indiens, en nombre relativement faible, et n'ayant pas besoin de se mélanger avec eux, ni de vivre au milieu de masses organisées. Ils se sont transportés en Amérique avec leurs libertés. Nous y sommes allés, nous aussi, avec nos institutions, c'est vrai, mais, devant compter sur la population indigène et pensant davantage à sa conversion au christianisme qu'à son propre bien-être. [...] Nous avons eu pour principale mission le prosélytisme religieux ; nous avons fondé beaucoup de couvents ; nous prenions soin, surtout, d'implanter l'organisation du clergé, avec son inquisition, une inquisition pire en Amérique qu'en Espagne.¹⁴⁸¹

S'il observe que les Indiens étaient des peuples idolâtres, pratiquant souvent le sacrifice humain, il reconnaît l'existence de civilisations précolombiennes avancées, de type féodal. Les Espagnols, malgré les *Lois des Indes*, destinées à la protection des populations indigènes, n'ont pas su éviter le maintien des abus exercés à leur encontre, certainement en raison des grandes distances et des difficultés de communication persistantes tout au long de la colonisation entre le pouvoir royal de Madrid et les réalités économiques et sociales lointaines de l'Amérique. Les conclusions de Manuel Pedregal sont pessimistes d'autant plus quand il compare la situation actuelle de l'Espagne et celle des républiques hispano-américaines au développement extraordinaire des Etats-Unis :

Nous avons commis, je le répète, de grandes erreurs, inhérentes au caractère même de notre situation, mais nous n'avons su tirer non plus aucun profit de nos prouesses.[...] A quoi devons-nous les si faibles résultats obtenus? Pourquoi, après nous être montrés comme les hérauts d'une civilisation riche, énergique et puissante, sommes-nous tombés dans l'état de faiblesse dans lequel nous nous trouvions au début de ce siècle? [...] Le chemin égaré qu'on suivi nos pères, les pratiques de notre clergé, les couvents et les missions tuaient l'esprit d'initiative. Un esprit hostile à la vie expansive de la liberté a régné ainsi en Amérique comme en Espagne, et nous avons obtenu là-bas, finalement, le même résultat qu'ici.¹⁴⁸²

Juan PÉREZ DE GUZMÁN Y GALLO - Écrivain et historien andalou, né à Ronda, futur membre de l'Académie Royale d'Histoire (1906), il prend part aux célébrations du IV^e Centenaire pour revendiquer l'œuvre historique de son pays dans la découverte, la conquête et la colonisation du Nouveau Monde. Il publie donc en 1892 quelques articles sur la question¹⁴⁸³, dans lesquels il s'attache à montrer d'abord que *l'œuvre de Colomb n'a pas été le résultat fortuit du hasard, mais la délibération tenace d'une conviction profonde, formée par l'observation attentive d'une multitude de données*. Doté d'un véritable caractère positif, grâce auquel il a inauguré une nouvelle ère historique,¹⁴⁸⁴ Colomb est bien, pour Pérez Guzmán, le héros de la découverte, une

¹⁴⁸⁰ Salvador BERNABEU ALBERT, *op. cit.*, 1987, p. 85.

¹⁴⁸¹ Manuel PEDREGAL CAÑEDO, *Estado jurídico y social de los Indios : conferencia / de Manuel Pedregal...*, Estab. Tip. "Sucesores de Rivadeneyra", Madrid, 1892, p. 8, 9.

¹⁴⁸² *Ibid.*, p. 22, 23

¹⁴⁸³ Juan PÉREZ DE GUZMÁN, *Retrato de D. Cristóbal Colón, descubridor del Nuevo Mundo, El Centenario*, Tomo III, *op. cit.*, 1892, p. 414-426.

La Corredentora del Nuevo Mundo. Doña Isabel la Católica, La Ilustración Española y americana, N°XL, Madrid, 30 octobre 1892, p. 292-295.

¹⁴⁸⁴ Juan PÉREZ DE GUZMÁN, *El primer poema sobre el descubrimiento de América*, La Ilustración Española y americana, N°VII, Madrid, 29 février 1892, p. 127.

Precursores fabulosos de Colón : Alonso Sánchez de Huelva, La Ilustración Española y americana, N°X, Madrid, 15 mars 1892, p. 162

entreprise dans laquelle les Espagnols, et notamment les rois catholiques, jouent cependant un rôle très important. *Notre rôle, essentiellement civilisateur*, explique-t-il dans une conférence qu'il prononce le 3 mars 1892 à l'Ateneo de Madrid, *mais aussi héroïque, comme dans toutes les parties du monde que nous offrons au progrès de l'humanité, à la rédemption de la foi et au triomphe de la civilisation, a été parfaitement rempli.*¹⁴⁸⁵

José del PEROJO Y FIGUERAS (1850-1908) - Né de l'autre côté de l'Atlantique, à Santiago de Cuba, cet intellectuel appartient, comme Rafael María de Labra, à la fois à l'histoire culturelle espagnole et latino-américaine. C'est aussi un cosmopolite qui a étudié en France et en Angleterre avant d'obtenir son doctorat en Allemagne, à l'Université de Heidelberg. Écrivain, philosophe et conférencier, c'est le premier auteur à avoir traduit Kant et Fischer directement de l'allemand¹⁴⁸⁶. Il est une figure importante de la vie intellectuelle madrilène, en particulier en tant que fondateur et directeur de la *Revista Contemporánea* depuis 1875, une publication qui véhicule en Espagne les nouveaux courants positivistes et néo-kantiens. Il collabore par ailleurs dans de nombreux journaux et revues de son époque tels que *El Progreso*, *El Imparcial*, *El Liberal*, *La Ilustración Española y Americana*, *Revista de España*, *Gaceta Universal* ou *La Opinión*. Homme politique et député libéral aux Cortès affichant des positions autonomistes, il est préoccupé par le devenir des Antilles espagnoles, un thème sur lequel il a rédigé des essais et prononcé des discours et des conférences dans les années 1880¹⁴⁸⁷. En 1892 il présente une communication au *Congrès Géographique Hispano-Portugais-Américain* sur le thème des échanges commerciaux entre l'Espagne et les républiques hispano-américaines.¹⁴⁸⁸ Dans la plupart des célébrations de 1892, commentent les critiques espagnols Gutiérrez Cuadrado et Pascual Rodríguez, [...] *on peut observer l'obsession de la bourgeoisie espagnole de la Restauration pour la consolidation de ses marchés économiques [...]. Pour un ample secteur de la bourgeoisie, la défense du statut colonial était un principe auquel il était impossible de renoncer....* Dans un contexte économique dominé en Europe par les grandes puissances qui se sont partagé, depuis la Conférence de Berlin de 1878, l'espace colonial africain, la bourgeoisie espagnole, qui a obtenu des résultats médiocres en Afrique, essaie de se rapprocher du marché hispano-américain.¹⁴⁸⁹ Perojo montre cependant dans son travail la faiblesse et la fragilité des relations commerciales de l'Espagne avec ses anciennes colonies face aux contraintes internationales et dans le cadre d'un système post-colonial qu'il estime inadapté.

Felipe PICATOSTE Y RODRÍGUEZ (1834-1892) - Mathématicien, astronome, historien, géographe, philologue, journaliste et politicien, ce polygraphe et bibliophile madrilène, qui meurt précisément l'année du Centenaire, est aussi depuis 1890, l'un des responsables du *Corps des Archivistes et Bibliothécaires* de la capitale. En plus de ses nombreux ouvrages sur les mathématiques et les sciences exactes, il a publié des livres d'histoire, notamment sur les *grandeurs et décadences* de l'Espagne et des dictionnaires divers¹⁴⁹⁰, tout en

¹⁴⁸⁵ Juan PÉREZ DE GUZMÁN, *Descubrimiento y empresas de los españoles en la Patagonia*, Ateneo de Madrid, Establecimiento Tipográfico Sucesores de Rivadeneyra, Madrid, 1892, p. 44.

¹⁴⁸⁶ José del PEROJO, *Crítica de la razón pura : Texto de las dos ediciones. Precedida de la Vida de Kant y de la Historia de los orígenes de la filosofía crítica de Kuno Fischer/ por Don José del Perojo*, Gaspar, Madrid, 1883.

¹⁴⁸⁷ José del PEROJO, *Cuestiones coloniales / por Don José del Perojo*, Manuel G. Hernández, Librería de Fernando Fé, Madrid, 1883

La colonisation espagnole / par José del Perojo... (Conférence du 10 septembre 1883), Schröder Frères,

Ensayos de política colonial / por Don José del Perojo, Miguel Ginesta, Madrid, 1885.

La cuestión de Cuba : discursos parlamentarios / por D. José del Perojo, Imp. Hijos J.A. García, Madrid, 1887.

Amsterdam, 1883.

¹⁴⁸⁸ José del PEROJO, *Comercio de España con las Repúblicas hispano-americanas : lo que es - lo que debería ser / ponencia en la sesión cuarta del Congreso Geográfico hispano-portugués-americano por José del Perojo*, Congreso Geográfico Hispano-Portugués-Americano, Librería Gutenberg, Madrid, 1892.

¹⁴⁸⁹ Juan GUTIÉRREZ CUADRADO, et José A. PASCUAL RODRÍGUEZ, *A propósito de las actas del Congreso Literario hispano-americano de 1892*, in *Congreso Literario...*, Madrid, Instituto Cervantes, 1992.

¹⁴⁹⁰ Felipe PICATOSTE Y RODRÍGUEZ, *Estudios sobre la grandeza y decadencia de España ... por D. Felipe Picatoste*, Imp. de la viuda de Hernando y Cia., Madrid, 1887.

Compendio de la Historia de España, Imp. Gregorio Hernando, Madrid, 1884 et Imp. y Librª de la Viuda de Hernando y Cª, Madrid, 1892

Compendio de la Historia Universal / por D. Felipe Picatoste, Viuda de Hernando, Madrid, 1890.

collaborant dans de nombreuses publications périodiques scientifiques, politiques ou culturelles. Juan Valera fait appel à lui pour rédiger des articles dans la revue *El Centenario*, qui ont pour but essentiellement, de démontrer l'importance et les répercussions scientifiques de la découverte de l'Amérique au XVI^e siècle.¹⁴⁹¹

Juan de Dios de la RADA Y DELGADO (1827-1901)- Cet archéologue, né à Almería, qui a dirigé, dans les années 1870, la première grande expédition scientifique réalisée par les Espagnols en Egypte¹⁴⁹², est l'un des principaux acteurs des célébrations du IV^e Centenaire. Sénateur libéral, directeur de l'Ecole Diplomatique et du Musée Archéologique National, il est aussi membre de l'Académie Royale d'Histoire et de l'Académie des Beaux-Arts de San Fernando. On trouve dans le numéro du 17 juillet 1892 de la revue *España y América* ce portrait élogieux de l'académicien qui s'affiche dans la plupart des cérémonies officielles :

Monsieur Rada y Delgado, est de ces hommes peu nombreux qui doivent à leur mérite personnel l'enviable célébrité et la réputation dont ils jouissent aussi bien dans leur pays, qu'à l'étranger en Europe et en Amérique. Eminent auteur, il a publié d'innombrables œuvres de morale et d'instruction très appréciées dans les classes populaires ; homme de science il a composé de nombreux livres d'Histoire et d'Archéologie sur tous les domaines concernant tantôt les périodes anciennes ou modernes de l'Europe, tantôt les peuples orientaux et les civilisations américaines. Sa voix éloquente a illustré au cours de différents congrès internationaux en Europe, des thèmes majeurs concernant la protohistoire ou l'origine des peuples et des races, aujourd'hui intimement liés à notre culture et au progrès.

Codirecteur avec Juan Valera de la revue *El Centenario*, Rada y Delgado, qui en assure la direction artistique, est surtout en 1892 le spécialiste officiel des médailles et des monuments commémoratifs comme en attestent les nombreux articles qu'il rédige sur ces questions¹⁴⁹³

Antonio RODRIGUEZ VILLA (1843-1912) - Ecrivain, représentant du Corps Facultatif des Archivistes, Bibliothécaires et Antiquaires, il deviendra membre de l'Académie Royale d'Histoire en 1893. Auteur de nombreux ouvrages historiques, il publie en 1892 une étude sur la reine de Castille et d'Aragon,

Diccionario popular de la lengua castellana, Est. Tip. Editorial de G. Estrada, 1882

Diccionario español-francés, Est. Tip. Editorial de G. Estrada, Madrid, 1886.

Diccionario francés-español, Est. Tip. Editorial de G. Estrada, Madrid, 1886.

Vocabulario matemático-etimológico / por Felipe Picatoste y Rodríguez, Librerías "París-Valencia", D.L., Madrid, 1994, Fac-similé de l'édition originale, Imprenta y librería de D. E. Aguado, Madrid, 1862.

¹⁴⁹¹ Felipe PICATOSTE Y RODRÍGUEZ, *Influencia científica del Descubrimiento de América*, *El Centenario*, Tomo I, Op. cit., 1892, p. 341-362.

Influencia del Descubrimiento de América en las ciencias naturales, *El Centenario*, Tomo II, Op. cit., 1892, p. 287-305.

El descubrimiento de América comparado con otros grandes descubrimientos, *El Centenario*, Tomo III, Op. cit., 1892, p. 203-218.

¹⁴⁹² Juan de Dios de la RADA Y DELGADO, *Viaje á Oriente de la fragata de guerra Arapiles y de la Comisión científica que llevó á su bordo / escrito por... d. Juan de Dios de la Rada y Delgado...adornada con láminas ; hechas por dibujos que tomó... en los lugares estudiados... D. Ricardo Velázquez, Jaime Jesús Roviralta*, Tip. de "La Academia", Barcelona 1876-1878.

¹⁴⁹³ Juan de Dios de la RADA Y DELGADO, *El Convento de la Rábida*, *El Centenario*, Tomo II, Op. cit., 1892, p. 417-425.

Medalla conmemorativa del descubrimiento de América, *El Centenario*, Tomo I, Op. cit., 1892, p. 180-181.

Medalla conmemorativa del Cuarto Centenario del descubrimiento de América, *El Centenario*, Tomo I, Op. cit., 1892, p. 333-334.

Medalla conmemorativa del Cuarto Centenario del descubrimiento de América reformada por su autor D. Bartolomé Maura de acuerdo con la Real Academia de Bellas Artes de San Fernando, *El Centenario*, Tomo I, Op. cit., 1892, p. 371-372.

Monumento conmemorativo del Cuarto Centenario del descubrimiento de América que debe erigirse en La Habana, original de D. Antonio Susillo, premiado por la Real Academia de Bellas Artes, *El Centenario*, Tomo II, Op. cit., 1892, p. 222-227.

Monumento conmemorativo del descubrimiento de América, levantado en Huelva, original del Arquitecto D. Ricardo Velázquez, *El Centenario*, Tomo II, Op. cit., 1892, p. 281-283.

Monumento dedicado a Colón y los Pinzones por los españoles e hispanoamericanos en Nueva York, *El Centenario*, Tomo I, Op. cit., 1892, p. 393-396.

Monumento sepulcral de Cristóbal Colón en la catedral de La Habana, original de D. Arturo Mérida, premio de la Real Academia de Bellas Artes, *El Centenario*, Tomo II, Op. cit., 1892, p. 164-167.

Jeanne la Folle¹⁴⁹⁴ et participe, lors du Congrès Littéraire de Madrid, à la rédaction d'un mémoire collectif consacré au développement des relations scientifiques entre l'Espagne et l'Amérique. (Cf. Toribio del Campillo).

Gonzalo REPARAZ (1860-1939) - Ecrivain et journaliste, auteur de nombreux ouvrages historiques, il est l'un des spécialistes de politique intérieure et internationale de la revue *España y América*, une publication dans laquelle il dévoile tout au long de l'année centenaire son grand pessimisme vis à vis de la situation nationale. *Nous sommes un peuple timide et apeuré*, explique-t-il, *timidement gouverné [...]* et *il nous arrive ce qui arrive généralement à tous les timides, lesquels fuyant les petits dangers et parfois même les dangers imaginaires, finissent par encourir les périls les plus grands. [...]* Personne ne compte plus aujourd'hui pour rien sur l'Espagne, mais l'Espagne ne peut s'en prendre pour cela qu'à elle-même. Prévenant ses concitoyens contre les dangers de nouveaux conflits et le risque pour le pays de perdre ses derniers territoires coloniaux s'il ne développe pas une politique internationale plus habile et active, le journaliste évoque même certaines rumeurs de vente possible de l'île de Cuba à une puissance étrangère.¹⁴⁹⁵ Le 21 mai 1892, il prononce une conférence sur la découverte et la colonisation du Brésil, dans laquelle il ne cache pas son animosité à l'égard de la France souvent critiquée aussi dans ses articles de *España y América*. *Il ne convenait pas alors [en 1640], il ne convient pas aujourd'hui, il ne conviendra jamais à notre voisine du Nord, dont l'égoïsme brutal et aveugle n'est différent qu'en apparence de celui des Anglais, s'exclame-t-il, que l'Espagne soit une nation complète, et par conséquent puissante. La phrase de Thiers 'L'Espagne, ni amie, ni ennemie; ruinée' résume une politique séculaire.*¹⁴⁹⁶ Sur le plan historique Gonzalo Reparaz prend systématiquement la défense des théories officielles, revendiquant l'œuvre nationale de civilisation léguée à la Renaissance européenne. Il ne conçoit la *vérité historique* que lorsqu'elle est conforme à *honneur de la patrie* se refusant à jeter la boue sur la gloire des colonisateurs et des héros guidés par un idéal dépassé, mais un idéal tout de même.¹⁴⁹⁷

Luis ROUVIERE - Ingénieur et académicien catalan, ex-président de l'association des ingénieurs industriels de Barcelone, cet intellectuel adopte au cours des célébrations centennaires une position très critique vis à vis de l'histoire officielle. Pour lui les *conquêtes qui n'ont pas d'autre objet que l'usurpation et la spoliation, s'appuient sur l'empire aveugle de la force et sont par conséquent ruineuses, d'abord pour le peuple conquis et ensuite pour le peuple conquérant*. Lors de la conférence qu'il prononce le 17 octobre 1892 à l'Ateneo de Barcelone, sur *l'Influence de la découverte de l'Amérique sur l'industrie et le commerce du monde civilisé*, Rouviere admet l'importance de cet événement historique pour le développement des sciences et en particulier pour l'essor capital de l'industrie des transports au XVI^e siècle. Constatant cependant les résultats économiques et sociaux stériles obtenus par l'Espagne, il affirme que les conquistadors espagnols n'étaient ni de réels missionnaires, ni de vrais entrepreneurs car, mus uniquement par la cupidité, ils ne s'intéressaient, d'après lui, qu'à l'usurpation et l'extorsion des richesses de l'Amérique et en aucun cas à une colonisation civilisatrice.¹⁴⁹⁸

Aristides SÁENZ de URRACA - Commissaire de guerre et Délégué de l'Inspection Générale d'Administration Militaire, cet admirateur de la glorieuse histoire de Castille est l'auteur de divers récits et de textes historiques consacrés au Philippines.¹⁴⁹⁹ Il participe en 1892 au *Congrès Littéraire* en présentant un

¹⁴⁹⁴ Antonio RODRIGUEZ VILLA, *La Reina Dona Juana la loca. Estudio histórico*, Imp. de Fortanet, Madrid, 1892.

¹⁴⁹⁵ Gonzalo REPARAZ, in *Política nacional, España y América*, 28 février 1892, Casa Editorial Viuda de Rodríguez, Madrid, 1892, p. 77.

¹⁴⁹⁶ Gonzalo REPARAZ, *El Brasil, Descubrimiento, colonización, e influencia en la Península*, Sucesores de Rivadeneyra, Madrid, 1892, p. 41.

¹⁴⁹⁷ *Ibid.*, p. 47-48.

¹⁴⁹⁸ Luis ROUVIERE, *Influencia del Descubrimiento de América en la Industria y el comercio del Mundo Civilizado, pronunciada el 17 de octubre de 1892, Conferencias leídas en el Ateneo Barcelonés sobre el estado de la cultura española y particularmente de la catalana en el siglo XV*, Imp. de Henrich y Cia en Comandita, Barcelona, 1893, p. 79-103.

¹⁴⁹⁹ Aristides SAENZ DE URRACA, *De Madrid á Filipinas : (impresiones de viaje) seguidas de un apéndice, conteniendo las compras que se conceptúan necesarias para la navegación, y las millas recorridas de Barcelona á Manila*, Imp. y lit. de José M^a Ariza, Sevilla, 1889.

mémoire dans lequel il définit l'histoire comme le puissant coup de projecteur qui dissipe les pénombres du passé. Elle dévoile, selon lui, la vérité, tout en magnifiant les ancêtres des Espagnols. S'intéressant à la philologie moderne, il recommande un recours systématique à la grammaire historique, qu'il considère comme un élément de rapprochement linguistique fondamental entre les Espagnols et les Américains.¹⁵⁰⁰

Práxedes Mateo SAGASTA (1825-1903) - Alternant la présidence du gouvernement avec Cánovas del Castillo, cet illustre chef de file du Parti Libéral est à le signataire du décret instaurant la *Comisión de 1888*¹⁵⁰¹ dans lequel il recommande une collaboration importante avec le Portugal et des républiques américaines. Ayant perdu le pouvoir en 1890, il ne sera de retour à la tête du gouvernement qu'en décembre 1892, restant à l'écart par conséquent de l'organisation officielle du Centenaire, même s'il est présent à différents actes, congrès et expositions.

Rafael SALILLAS y PANZANO (1854-1923) - Médecin, écrivain et président de la Section de Sciences Physiques et Naturelles de l'Ateneo de Madrid, c'est aussi un important anthropologue et criminologue qui contribuera à la création de la première école espagnole de criminologie. S'intéressant sans doute plus au caractère et au comportement des acteurs de l'Histoire qu'à l'Histoire elle-même, il prononce une conférence à l'Ateneo de Madrid, le 28 mars 1892, sur la personnalité et l'œuvre de Pedro de La Gasca, le célèbre ecclésiastique qui fut envoyé par la couronne pour gouverner et pacifier le Pérou en 1546. Il vante devant son auditoire l'abnégation et l'humanité de La Gasca qu'il décrit comme peu courante dans les milieux coloniaux de son époque, dominés selon lui par les passions les plus négatives telles que la cupidité et la violence.¹⁵⁰²

Francisco SILVELA (1843-1905)- Membre de l'Académie Royale de Jurisprudence depuis l'âge de 19 ans, cet homme politique, initialement libéral, qui a rejoint la formation conservatrice de Cánovas del Castillo dans les années 1870, a été député pour Ávila, ministre de Justice et ministre de l'Intérieur sous différents gouvernements conservateurs. A la fin du siècle, séduit par les thèses régénérationnistes, il deviendra même président d'un conseil des ministres que l'on surnommait gouvernement de "Régénération Nationale". En 1892 ses divergences avec Cánovas del Castillo le conduisent à quitter temporairement le parti conservateur, ce qui ne l'empêche pas de participer aux cérémonies centenaires et de présenter en particulier un mémoire lors du *Congrès Juridique Ibéro-Américain de Madrid*.¹⁵⁰³

Carlos SOLER Y ARQUES – Ecrivain et professeur du prestigieux *Instituto Cardenal Cisneros*, il entreprend, lors du *Congrès Littéraire* de Madrid, une défense éloquente de la linguistique moderne. S'élevant contre un certain patriotisme qui *s'efforce parfois de mettre des barrières impossibles*, il prône pour le castillan l'application des préceptes de l'évolutionnisme linguistique. S'il considère qu'il est indispensable de concevoir enfin une véritable grammaire historique de la langue espagnole, ce n'est pas à l'Académie Royale, une institution trop littéraire d'après lui, de le faire. Il recommande par ailleurs que soient systématisées les études linguistiques dans les enseignements secondaire et supérieur.¹⁵⁰⁴

Angel STOR - Journaliste de la *Ilustración Española y Americana*, il commente, en 1892, les conférences historiques de l'Ateneo de Madrid, exposant son admiration pour l'épopée de la conquête et de la

Aristides SAENZ DE URRACA, *Prólogo al libro de José Nieto Aguilar, Colonización de Filipinas : estudios prácticos acerca de la colonización con elementos peninsulares, de nuestras posesiones oceánicas : reseña geográfico-geológico-minera de las minas, Est. Tip. de Alfredo Alonso*, Madrid, 1893.

¹⁵⁰⁰ Aristides SAENZ DE URRACA, *Memoria*, in *Congreso Literario*, op. cit., 1892, p. 410-414.

¹⁵⁰¹ Práxedes Mateo SAGASTA, in *Preámbulo y Reales Decretos creando la Comisión de 1888*, Madrid, 28-02-1888, Cf. BERNABEU ALBERT, Salvador, 1987, *Op. cit.* p. 1153-156.

¹⁵⁰² Rafael SALILLAS Y PANZANO, *El Pacificador del Perú*, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

¹⁵⁰³ Francisco SILVELA, *Congreso jurídico Ibero-Americano / memoria presentada por D. Francisco Silvela*, Viuda de M. Minuesa de los Ríos, Madrid, 1892.

¹⁵⁰⁴ Carlos SOLER Y ARQUES, *Memoria in Congreso Literario...*, *Op. cit.*, 1892, p. 415-429.

colonisation américaine. Mais au delà des rois et des conquérants illustres c'est le peuple espagnol tout entier qui est selon lui le héros principal de l'histoire, "*parce qu'il n'existe pas d'individu qui soit capable de ce qu'est capable un peuple*". Il définit ainsi, en quelque sorte, quelque peu avant Miguel de Unamuno, l'existence d'une "intra-histoire" espagnole dont le personnage est *l'Espagne, la véritable protagoniste de cette merveilleuse épopée qui est considérée comme une personne à part entière*.¹⁵⁰⁵

Manuel TAMAYO Y BAUS (1829-1898) - Ecrivain, secrétaire de l'Académie Royale de la Langue et directeur de la Bibliothèque Nationale de Madrid, il est l'un des vice-présidents, en 1892, du *Congrès des Américanistes* de La Rábida. Présent au *Congrès Littéraire Hispano-américain*, il intervient aussi activement lors des séances de l'Académie Royale au cours desquelles il s'oppose avec virulence à l'introduction des nouveaux néologismes proposés par l'écrivain péruvien Ricardo Palma. Ce dernier, sans le nommer directement, évoque dans son livre *Recuerdos de España*, l'attitude intransigeante d'un *académicien intolérant* qui s'exclame qu'il préférerait voir disparaître la langue castillane et périr tous les académiciens plutôt que d'accepter l'un des vocables proposés par le délégué péruvien.¹⁵⁰⁶ La fille de Palma décrit pour sa part Tamayo y Baus, de manière plus explicite, dans un ouvrage biographique consacré à son père, comme un *conservateur autoritaire regardant l'Amérique à travers ses lorgnettes embuées par la rancœur de la séparation*.¹⁵⁰⁷ Tout comme Clarín ou d'autres écrivains contemporains, Tamayo y Baus exprime en réalité les positions très conservatrices en matière de langage d'une certaine intellectualité péninsulaire qui considère l'Espagne et l'Académie comme les seuls maîtres et garants de la langue castillane.

Rafael TORRES CAMPOS (1853-1904) - Ce professeur de l'Académie du Corps administratif de l'Armée est avant tout un géographe et un pédagogue qui s'est intéressé au développement de l'éducation féminine. Il a été professeur de l'Université Centrale, de la *Institución Libre de Enseñanza*, et de la *Asociación para la Enseñanza de la mujer*. En 1892 il est aussi secrétaire de la *Sociedad Geográfica Comercial* et de la *Sociedad Geográfica de Madrid*. Il participe donc logiquement au *Congrès géographique* de Madrid lors duquel il présente une communication sur l'émigration espagnole vers l'Amérique, un facteur à la fois naturel et bénéfique, d'après lui, tant sur le plan politique et économique que sur celui du rapprochement culturel entre la péninsule ibérique et les nouvelles républiques américaines.¹⁵⁰⁸ Il prononce aussi une conférence à l'Ateneo de Madrid, le 17 mai 1892, dans laquelle, se déclarant prêt à se mettre au service d'une *saine critique historique*, il défend l'œuvre évangélicatrice des colons espagnols en Amérique du Nord, dont les résultats quatre siècles plus tard semblent, d'après lui, bien plus efficaces, que ceux obtenus par les colons protestants anglo-saxons.¹⁵⁰⁹

Félix María URCULLU y ZULUETA - Écrivain et docteur en histoire de l'Université Centrale depuis 1864, Secrétaire de la Bibliothèque Nationale et représentant du Corps Facultatif des Archivistes, Bibliothécaires et Antiquaires, il participe à la rédaction d'un mémoire collectif consacré aux Relations Internationales Scientifiques lors du Congrès Littéraire de 1892 (Cf. Toribio del Campillo)

Luis VEGA REY y FALCÓ - Ecrivain, licencié en médecine, membre de l'Ateneo de Madrid et auteur d'ouvrages historiques et sociologiques divers sur la pauvreté et la mendicité ou sur le rôle des médecins dans la

¹⁵⁰⁵ Angel STOR, *Las conferencias en el Ateneo, La ilustración española y americana*, XXXIII, 8 septembre 1892, p. 147 - Voir aussi *Las conferencias sobre México en el Ateneo, La ilustración española y americana*, XXXIII, 30 juillet 1892, p. 555.

¹⁵⁰⁶ Ricardo PALMA, *Recuerdos de España...*, Op. cit. 1897, p. 166-167.

¹⁵⁰⁷ Angélica PALMA, *Ricardo Palma*, Ediciones Cóndor, Lima, p. 110.

¹⁵⁰⁸ Rafael TORRES CAMPOS, *La emigración á América : ponencia presentada al Congreso Geográfico Hispano-portugués-americano celebrado en Madrid*, Imp. del Memorial de Ingenieros, Madrid, 1893.

¹⁵⁰⁹ Rafael TORRES CAMPOS, *España en California y en el Noroeste de América / conferencia de D. Rafael Torres Campos*, Ateneo de Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, Madrid, 1892.

société¹⁵¹⁰, il présente au cours du Congrès Littéraire de Madrid un mémoire sur les *éléments qui en Espagne concourent à la conservation de la langue castillane*.¹⁵¹¹ Les célébrations du IV^e Centenaire représentent, d'après lui, une véritable aubaine pour le pays et pour ses anciennes colonies, des nations qui doivent essayer d'obtenir à tout prix des résultats pratiques au cours de ces retrouvailles historiques. Vega-Rey, pour qui les hommes sont tous, par nature, *cosmopolites, sociables et faits pour communiquer entre eux*, reproche aux gouvernements et non aux peuples d'avoir rompu les liens amicaux qui existaient entre colons et métropolitains. Reconnaissant que les nationalités hispano-américaines sont aussi le fruit du *système funeste de tyrannie et de coaction*¹⁵¹² mis en place par les Espagnols, il recommande, néanmoins, la conservation de la langue espagnole, comme un moyen efficace pour *resserrer les liens et raccourcir les distances* entre tous les peuples hispaniques issus d'une histoire commune, et notamment pour stimuler les échanges économiques, scientifiques et littéraires entre les deux continents. L'émigration péninsulaire vers l'Amérique est aussi une autre façon, selon lui, de favoriser la cohésion linguistique et le rapprochement économique entre l'Espagne et l'Amérique. Après les célébrations centenaires, Luis Vega-Rey, publie également en 1894, un intéressant *ouvrage sur les points noirs de la découverte de l'Amérique*, un livre qui sera réédité en 1899 avec un prologue de Francisco Pi y Margall, puis en 1992, en version fac-similé pour le V^e Centenaire de la découverte de l'Amérique.¹⁵¹³ Il exprime clairement une position divergente vis à vis de la ligne officielle majoritaire défendue par tous ceux qui veulent revendiquer l'œuvre historique de l'Espagne dans la découverte et la colonisation du Nouveau Monde.

Cipriano MUÑOZ y MANZANO (Comte de La VIÑAZA) (1862-1933) - Ecrivain et diplomate né à Saragosse, il deviendra membre de trois académies royales (Langue, Histoire et Beaux-arts). En 1892 il est l'auteur de l'une des œuvres américanistes les plus importantes de la fin du siècle, d'après José Carlos Mainer¹⁵¹⁴, la *Bibliographie espagnole des langues indigènes d'Amérique*, un ouvrage à travers lequel il défend le mérite des Espagnols *d'avoir devancé tous les peuples de l'Europe dans l'étude des langues les plus étranges, en composant pour celles-ci des grammaires, des vocabulaires, et d'autres types de livres*.¹⁵¹⁵ Selon Salvador Bernabeu Albert, le comte de La Viñaza a permis de faire connaître grâce à son œuvre *l'un des aspects les plus féconds et oubliés de la science espagnole*, tout en offrant un argument probant aux intellectuels qui ont défendu par la suite la compatibilité entre science et religion.¹⁵¹⁶

Alfredo VICENTI (1850-1907) - Politicien, écrivain et journaliste né à Saint-Jacques de Compostelle, il a été rédacteur en chef du *Diario de Santiago*, avant de s'installer à Madrid où il dirige en 1892 le journal *El Globo*. Il est aussi, au cours de la même année, le chroniqueur général de la revue officielle *El Centenario*, une tâche difficile, selon lui, réservée à un commentateur qui doit savoir *se soustraire à l'émotion instinctive et à l'enthousiasme irrémédiable que suscitent des événements tels que l'invention d'un monde*. L'exaltation pourtant guette toutes les chroniques de Vicenti, qui cherchent certainement à faire oublier *les amertumes présentes pour mieux identifier [l'Espagne] avec le souvenir des anciennes prospérités*. Les célébrations centenaires et notamment les festivités populaires ne semblent pourtant pas toujours à la hauteur de l'événement fêté,

¹⁵¹⁰ Luis VEGA-REY Y FALCÓ, *Pobreza y mendicidad : (estudio crítico filosófico-social)*, Imp. de Enrique Teodoro, Madrid, 1885 - *La cuestión social en España : estudio histórico crítico*, Imp. de los Hijos de M. G. Hernández, Madrid, 1893 - *El médico y la sociedad : (estudio crítico)*, Imp. de Enrique Teodoro, Madrid, 1885.

¹⁵¹¹ Luis VEGA-REY Y FALCÓ, *Elementos que en España y América concurren para la conservación de la lengua castellana*, in *Congreso Literario...*, Op. cit., 1892, p. 269-278.

¹⁵¹² *Ibid.*, p. 272.

¹⁵¹³ Luis VEGA-REY Y FALCÓ, *Puntos negros del descubrimiento de América : (estudio histórico-crítico)*, Viuda é Hijos de la Riva, impresores, Madrid, 1894, *Puntos negros del descubrimiento... prólogo de Francisco Pi y Margall*, Imp. de Ricardo Rojas, Madrid, 1899 - Ed. facs., Alvarellos, Lugo, 1992.

¹⁵¹⁴ José Carlos MAINER, op. cit. 1977, p. 159-160.

¹⁵¹⁵ Cipriano MUÑOZ Y MANZANO (Comte de la VIÑAZA), *Bibliografía española de lenguas indígenas de América / por el Conde de la Viñaza...*, Tip. Suc. de Rivadeneyra, Madrid, 1892, p. 58.

¹⁵¹⁶ Albert BERNABEU, Salvador, 1987, op. cit. p. 142.

entretenant un certain pessimisme initial que l'échec économique de la revue *El Centenario* ne parviendra pas, finalement, à démentir.¹⁵¹⁷

Eudaldo VIVER (1854-1900) - Ecrivain catalan, spécialiste de questions commerciales et monétaires, il s'intéresse aux relations économiques de l'Espagne avec ses anciennes colonies, un thème récurrent des commémorations centenaires. Il intervient notamment lors du Congrès Mercantile de Barcelone en 1892, en présentant un rapport sur les *causes de nos échanges défavorables avec les républiques hispano-américaines*.¹⁵¹⁸

José ZAHONERO (1853-1931) - Docteur en médecine, écrivain et journaliste républicain, né à Avila, cet intellectuel peu connu aujourd'hui est pourtant à la fin du XIX^e siècle, d'après la *Enciclopedia Hispano-americana* de Montaner y Simón, l'un des collaborateurs les plus actifs de la presse espagnole et un homme qui jouit d'une grande estime dans les milieux littéraires de son temps.¹⁵¹⁹ Militant républicain et romancier naturaliste dans les années 1880, il se métamorphosera singulièrement en catholique fervent à la fin du siècle. En 1892, il intervient de manière récurrente et souvent polémique lors des séances du *Congrès Littéraire* de Madrid. Le péruvien Ricardo Palma, qui le décrit comme un écrivain brillant, sachant conjuguer les répliques humoristiques et les réflexions les plus profondes, rapporte dans son livre *Recuerdos de España*, ses joutes verbales contre l'Académie Royale de la Langue et ses membres, lesquels ne seraient jamais devenus des académiciens, selon lui, s'ils avaient dû être élus véritablement par des hommes de lettres.¹⁵²⁰

Justo ZARAGOZA (1833-1896) - Ecrivain, membre de l'Académie Royale d'Histoire, de la Société Géographique de Madrid et de la Commission du Centenaire, il est aussi, en 1892, le secrétaire général du *Congrès des Américanistes* de La Rábida. Auteur d'études consacrées à l'histoire de Cuba au XIX^e siècle¹⁵²¹, l'ultime grande colonie espagnole dont il redoute l'autonomie politique, il a aussi réédité, comme Marcos Jiménez de la Espada, d'importantes chroniques des explorations et découvertes espagnoles du XVI^e siècle.¹⁵²²

José YXART y MORAGAS (1852-1895) - Ecrivain et critique littéraire, spécialiste en particulier de la Renaissance catalane, il est en 1892, le président de l'Ateneo de Barcelona, qu'il définit dans un discours inaugural, prononcé le 7 octobre 1892, comme la *chaire de la liberté*. Evoquant la multitude de publications suscitées par les célébrations du IV^e Centenaire, il observe la *division profonde et radicale entre les hommes sur la manière d'apprécier la valeur de la découverte et la personne du découvreur*. Il déplore, en outre, l'absence d'un juste milieu entre l'école réaliste et l'école idéaliste qu'il juge toutes deux insuffisantes en raison de leurs excès réciproques. Il réclame, finalement, qu'une attention plus grande soit apportée par les historiens au

¹⁵¹⁷ Alfredo VICENTI, Crónica, *El Centenario*, Op. cit. Tomo 1, p. 137-146, Tomo 2, p. 41-55, Tomo 3, p. 283-292

¹⁵¹⁸ Eudaldo VIVER, *Dictamen acerca del tema 5º del Congreso Nacional Mercantil de Barcelona* : "causas de nuestros desfavorables cambios con las Repúblicas hispano-americanas..." / por D. Eudaldo Viver, Imp. de J. Comas, Sabadell, 1892

¹⁵¹⁹ Enciclopedia Hispano-Americana, Vol. XXIII, Montaner y Simón, Barcelona, 1898, p. 209

¹⁵²⁰ Ricardo PALMA, op. cit., 1897 p. 120.

¹⁵²¹ Justo ZARAGOZA, *Las insurrecciones en Cuba : apuntes para la historia política de esta isla en el presente siglo* / por D. Justo Zaragoza, Imp. Manuel G. Hernández, Madrid, 1872-1873

¹⁵²² Justo ZARAGOZA, *Historia del descubrimiento de las regiones australes hecho por el general Pedro Fernández de Quirós : el Pacífico hispano y la búsqueda de la "Terra Australis"*, Imp. Manuel G. Hernández, Madrid, 1876 et Edition Fac-similé, Grupo Editorial Asturiano, Colección *Mundus novus* ; 7, Oviedo, 2000

Noticias históricas de la Nueva España / [Juan Suárez de Peralta]; publicadas con la protección del Ministerio de Fomento por D. Justo Zaragoza, Imp. Manuel G. Hernández, Madrid, 1878

Piraterías y agresiones de los ingleses y de otros pueblos de Europa en la América española desde el siglo XVI al XVIII deducidas de las obras de D. Dionisio Alsedo y Herrera / publicadas Don Justo Zaragoza, Imp. Manuel G. Hernández, Madrid, 1883

Geografía y descripción universal de las Indias / recopilada por Juan López de Velasco desde el año de 1571 al de 1574 ...; con adiciones e ilustraciones por Justo Zaragoza, Imp. Fortanet, Madrid, 1894.

Descubrimientos de los españoles en el Mar del Sur y en las costas de Nueva Guinea / por Don Justo Zaragoza; con la traducción del folleto del Dr. Hamy por D. Martín Ferreiro; nota sobre los planos de las bahías descubiertas en 1606... por D. Francisco Coello..., Imp. Fortanet, Madrid, 1878.

contexte, notamment européen, dans lequel se produit la découverte de l'Amérique. C'est l'objet spécifique du cycle de conférences de l'Ateneo de Barcelone, qui s'intéresse plus particulièrement à la culture catalane au XV^e siècle, se singularisant ainsi une nouvelle fois par rapport à Madrid, et notamment par rapport à l'histoire nationale officielle, également remise en cause dans certaines communications (cf. Luis Rouvière).¹⁵²³

¹⁵²³ José YXART y MORAGAS, *Discurso Inaugural*, 7 de octubre de 1892, *op. cit.*, 1893, p. 10-17.

DEUXIÈME PARTIE

ANNEXE II-1: L’histoire métisse de Vicente Riva Palacio

ATENEO DE MADRID
ESTABLECIMIENTO Y PROPAGACIÓN DEL CRISTIANISMO EN NUEVA ESPAÑA¹⁵²⁴
CONFERENCIA DEL SR. GENERAL
D. VICENTE RIVA PALACIO
MINISTRO DE MÉJICO EN MADRID
Leída el día 18 de Enero de 1892

MADRID
ESTABLECIMIENTO TIPOGRÁFICO SUCESORES DE



RIVADENEIRA

SEÑORAS Y CABALLEROS

No daré principio á la lectura de mi trabajo sin antes presentaros los sentimientos de mi gratitud por haber venido á oírme en esta noche, en que, merced á la bondadosa invitación del señor, D. Antonio Cánovas del Castillo, ilustre Presidente del Ateneo y del señor D. Antonio Sánchez Moguel, distinguidísimo Presidente de la sección de Ciencias Históricas, tengo la honra de dirigiros la palabra. Mi discurso no será largo; pero si advertís que alguna vez me detiene la fatiga, os suplico me perdonéis, considerando que los pulmones como los míos, formados á 2.800 metros de altura sobre el nivel del mar, penosamente funcionan en le ambiente ponderoso en que vosotros respiráis.

El período científico en que se encuentra hoy la humanidad, ha dado un nuevo giro á los estudios y á los escritos de la Historia.

La Historia no es ya la sencilla ó complicada narración de acontecimientos comentados con más o menos profundidad y acierto, acompañados algunas veces, á semejanza de los antiguos cuentos morales, de consejos y advertencia á los pueblos ó á los gobernantes.

Altas consideraciones filosóficas y profundos estudios acerca de las grandes evoluciones sociales, de la marcha y progreso del espíritu humano, y del influjo que el medio ambiente y el territorio ocupado, la alimentación y la ley de la herencia tienen en los caracteres y en el organismo de los habitantes, determinando el porvenir de un pueblo, son los problemas que preocupan más y más cada día el ánimo de los hombres que dedican su vida á los trabajos de la Historia.

La crónica detallada y minuciosa de los sucesos y de la intervención de los hombres que en ellos se encontraron, va separándose de la historia sin personajes; y aunque prestándose mutuos auxilios, y considerándose casi indispensables una para la otra, es la segunda la que ofrecer debe positiva utilidad en lo porvenir, teniendo por base las ciencias sociológicas, y sirviendo al mismo tiempo á esas ciencias de centro y dirección.

¹⁵²⁴ Vicente RIVA PALACIO, *Establecimiento y propagación del Cristianismo en Nueva España, Ateneo de Madrid*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

Los hombres y los pueblos obedecen á los impulsos de su época; de ella son hijos y es ella la que determina su marcha, y por más que quiera presentarse á un individuo ó á un pequeño grupo, señalando y decidiendo el rumbo que una nación ó la humanidad han seguido; las grandes ideas, las reformas trascendentales, las redenciones de los pueblos, son trabajos lenta y penosamente elaborados por una serie de generaciones, que comienzan por sentir primero la idea como una aspiración imposible; que la miran después como utopía atrevida, pero no irrealizable, y acaban por comprenderla como una necesidad ineludible. Por eso, todos aquellos hombres á quienes el mundo ha llamado genios, todos los que se miran como autores de grandes descubrimientos en el orden científico, de profundas revoluciones en el orden moral, de sabias y de acertadas disposiciones en el social ó en el político, han tenido sus precursores, que no por haber sido amenguan la gloria del que llevó la idea al fecundo terreno de la práctica. Los precursores allanan los caminos de la humanidad, preparándola para las grandes maravillas de la ciencia, del arte ó de la industria, porque la naturaleza desarrolla sus grandes fenómenos sin preparación, ni el espíritu humano puede pasar repentinamente de las tinieblas á la luz, ni el hombre atraviesa en un día el período que separa la infancia de la virilidad.

Pueden escudriñarse las bibliotecas y los archivos en busca de antiguos geógrafos é historiadores que inspirarán á Cristóbal Colón el atrevido proyecto de abrir, por los nebulosos mares del Poniente, nuevas rutas para ignoradas ó conocidas regiones, y no se conseguirá más que encontrar á los precursores que prepararon los ánimos en Europa para recibir la palabra del intrépido navegante y ayudarle en su romancesca aventura.

Los grandes hombres son los que con mayor energía, con más claridad y con espíritu más levantado, condensan las aspiraciones de su época, comprenden sus ideales y acometen las gigantescas empresas en que deben traducirse esos ideales y esas aspiraciones; y hay pueblos como hay hombres que, por leyes sociológicas hasta ahora no descubiertas, tienen en un momento histórico la terrible misión, no sólo de condensar las aspiraciones de su siglo, sino de preparar, por misteriosas combinaciones, los futuros destinos de la humanidad.

« Para un espíritu filosófico, dice uno de los grandes pensadores de nuestra época, para un espíritu preocupado de los orígenes, no hay verdaderamente en el pasado de la humanidad más que tres historias de primer interés: la historia de Grecia, la historia de Israel y la historia romana; la reunión de estas tres historias constituye lo que puede llamarse la historia de la civilización, siendo la civilización el resultado de la alternativa colaboración de la Grecia, de la Judea y de Roma »

Y con razón pudo decirse esto, tratándose del mundo antiguo y de la influencia que hasta hoy ejercen en la humanidad estos tres pueblos: Grecia nos da su literatura, sus artes, sus ciencias, su alta cultura filosófica y hasta los profundos conocimientos de su estética, que en la época que atravesamos se miran aún como el último de los límites de la inteligencia humana; Roma, con sus conquistas unifica el mundo antiguo, prepara la geografía política de la Europa moderna, echa los cimientos de las relaciones entre los pueblos y del derecho internacional, asimila la legislación de todas las naciones con su derecho privado, y con la difusión de su idioma facilita el cambio de ideas entre los hombres que hablaban diversas lenguas. El pueblo de Israel lleva en su rudo aislamiento, para servir de cuna á la religión de Jesucristo, que debía ser la religión de la humanidad civilizada en lo porvenir, como en el Arca Santa de su alianza, el pensamiento civilizador de un Dios único; idea embrionaria en los primitivos tiempos del Elohismo, purificada y más universal por una evolución progresiva en el período del Jehovismo. Pero cuando la historia moderna se estudie y escriba como la de esos pueblos; cuando se vean con sus verdaderas formas acontecimientos que hoy, por su cercanía, no podemos apreciar su magnitud; cuando libres de preocupaciones de escuela, de envidias ó de rencores nacionales, se medite sobre esos asombrosos movimientos, eliminando personalidades, dejando los episodios para la monografía, la novela, el drama ó los cantos épicos; y sea el individuo uno de los infinitos factores en el gran concurso evolucionista como es la voz humana en la moderna música un elemento de armonía, y no el centro melódico, ante el que se inclinan las demás combinaciones, entonces la historia del pueblo español será tan digna de estudiarse por el descubrimiento de América, como la de Roma y la de Grecia.

Indudablemente, los fastos de la humanidad no registran acontecimiento más importante, ni más asombroso, ni de más trascendentales consecuencias que el descubrimiento del Nuevo Mundo; que por un desdén tan incomprensible como injustificado, no se marca como el fin de la Edad Media y el principio de una Era nueva.

Como el descubrimiento del Nuevo Mundo se completó, por decirlo así, la geografía del globo terrestre: entraron al concurso de la humanidad incontable muchedumbre de pueblos y de tribus que vivían apartados, no sólo del mundo conocido, sino aislados entre sí; y todas las ciencias, y todas las artes, y la industria, y el comercio, y la navegación, y cuanto constituye el patrimonio del trabajo humano, todo tuvo que sentir la influencia de aquel descubrimiento, y nuevos horizontes se abrieron á todas la energías de la inteligencia.

Bajo cualquier aspecto que se estudie el descubrimiento y la conquista de América, se presta á profundas consideraciones, pero hay dos puntos culminantes en esa serie de problemas históricos: el establecimiento del Cristianismo y la formación de la geografía política del Nuevo Mundo, en donde España sembró el germen de tantas nacionalidades con aquellas colonias, que creciendo y desarrollándose vigorosamente, en el corto espacio de tres siglos se convirtieron en naciones independientes.

No se conserva memoria de otro pueblo que, como el español, sin desmembrar su territorio patrimonial y sin perder la existencia social y política, haya formado directamente diez y seis nacionalidades enteramente nuevas sobre la faz de la tierra, hoy ya emancipadas, y á las que legó sus costumbres, su idioma, su literatura, su altivez, su indomable patriotismo y el celo exagerado por su autonomía. Diez y seis nacionalidades que marchan todas por el camino del progreso, y que reconociendo con su origen todas esas identidades, procuran estrechar cada día más sus relaciones, creando una virtud cívica hasta hoy desconocida, el patriotismo continental, que hace de cada americano como un hijo cualquiera de las otras Repúblicas; y quizá algún día la España, hija del antiguo mundo, podrá decir delante de esas diez y seis nacionalidades, como Cornelia la romana: « Tengo más orgullo en ser la madre de los Gracos, que la hija de Scipión el africano. »

De esto podré quizá hablaros extensamente en otra conferencia al tratar de la institución visorreal. Hoy será el establecimiento del Cristianismo el que me haga ocupar vuestra atención; y sí en muchas cosas de las que diga se puede reconocer lo que en otras veces he dicho ó escrito, sírvanme de excusa que en eso nada nuevo he podido aprender, ni motivo alguno he tenido para cambiar de apreciaciones.

I.

La conversión al Cristianismo de tantos millones de hombres en el Nuevo Mundo, y en tan corto período de tiempo, coincidiendo con la separación de la Iglesia católica de poderosas naciones en el antiguo Continente, es un fenómeno tan singular y tan extraño, que basta por sí solo para hacer del siglo XVI el más notable de los períodos en la historia religiosa de la humanidad. Pero ni puede atribuirse á la misma causa el cisma de la Iglesia cristiana en Europa y la apostasía de todas las razas que habitaban las islas del Atlántico y el extenso Continente del Nuevo Mundo; ni los medios con que uno y otro acontecimiento se consumaron, tienen punto de semejanza.

En Europa, los espíritus venían preparándose paulatinamente para la gran evolución religiosa, cuya manifestación brotó de la pluma de Lutero.

Arma poderosa fue la controversia para preparar y consumir el triunfo de aquella lucha teológica, pues aun cuando severamente prohibida estuviera por la Iglesia católica la lectura de libros que contuviesen alguna proposición que no fuera rigurosamente ortodoxa, los grandes maestros y los doctores de la misma Iglesia popularizaban las doctrinas y los argumentos de los adversarios en aquel imprescindible *Solvuntur objectiones*, en donde se presentaban las dudas, las dificultades y los ataques de los que muchas veces el estudio buscaba en vano la solución entre las pruebas del mismo que innecesariamente las había reproducido en su obra, dándoles publicidad, quizá seguro de confundir á su adversarios, naciendo así la sombra del mismo pasaje de donde se creyó hacer brotar la luz.

La convicción entraba en mucho en la obra de propaganda, á la que poderoso auxilio prestaba el contagio moral, elemento tan peligroso en las revoluciones y en los delitos, y que cundía en cerebros organizados de una manera análoga.

La conversión al Cristianismo de las razas que habitaban el Nuevo Mundo fue, por el contrario, como un súbito é inesperado trastorno, no siendo la causa de la guerra, como la reforma religiosa en Europa, sino el resultado de ella. No arrancó á los pueblos vencidos del culto de sus ídolos la predicación del apóstol, sino la

espada del conquistador y el hacha y la tea del soldado, que derribaban al dios de los altares y ponían fuego á los adoratorios.

Lenta, difícil y casi imposible hubiera sido la empresa de convertir al Cristianismo en medio siglo, á tantos pueblos que habitaban en el inmenso territorio, desde la Florida hasta el estrecho de Magallanes, entre los que había tanta diversidad de idiomas, tanta diferencia entre dioses y de cultos, tanta semejanza en costumbres y preocupaciones. Más de tres siglos tardó el Cristianismo, con sus apóstoles, sus mártires, sus confesores y sus apologistas, en dominar espíritus preparados por la civilización para ese cambio religioso, una pequeña parte de Europa, otra del Asia y un rincón del África.

Es verdad que Tertuliano, al terminar su famosa apología, exclamaba dirigiéndose a los paganos: « Nosotros somos de ayer, y ya llenamos vuestras ciudades, vuestras fortalezas, vuestras corporaciones, vuestros municipios; las tribus, las decurias, el palacio, el senado, el foro, todo es nuestro, y no os hemos dejado más que vuestros templos » Pero esto no puede tomarse más que como una explosión del enérgico entusiasmo de aquel insigne orador cristiano, porque San Jerónimo refiere que la Gaula y la Bretaña estaban en su época entregadas al paganismo.

San Juan Crisóstomo confiesa que en el siglo V de la Iglesia, Constantinopla encierra apenas 100.000 cristianos en una población de más de 400.000 habitantes, y la conversión de San Paulino al Cristianismo en Roma, á fin del siglo IV, fue un verdadero acontecimiento, por permanecer el catecúmeno á una de las más ilustres familias del Imperio. San Ambrosio se admira de su valor. San Agustín lo presenta como un modelo de abnegación y de humildad; y el mismo San Paulino, hablando de su conversión, exclama: « ¿Dónde están ahora mis parientes? ¿Dónde mis amigos? ¿Qué se ha hecho por aquellos con quienes yo vivía en otro tiempo? Me he convertido en un extranjero entre mis hermanos, en un desconocido para los hijos de mi madre. »

En Nueva España, muy pocos años después de la conquista, en 1537, los convertidos se contaban, no por centenas, ni por millares, sino por millones. Dice Fr. Toribio de Motolinía, uno de los primeros misioneros que llegaron allí, hablando de personas bautizadas: « porque en esta Cuaresma pasada de 1537, en sólo la provincia de Tepeyac se han bautizado, *por cuenta*, más de sesenta mil ánimas; por manera y á mi juicio, verdaderamente se han bautizado en este tiempo que digo, que serán quince años, más de nueve millones de ánimas de indios »

El mismo misionero refiere que en cinco días, entre él y otro sacerdote, administraron el bautismo en el monasterio de Quecholac, á catorce mil doscientas personas.

Puede tomarse este testimonio como una exageración del misionero, á pesar de que en algunas de las cifras tuvo, como se ha visto, el cuidado de poner *por cuenta*; pero además de que podrían agregarse los de cuantos cronistas hayan escrito en aquella época sobre esta materia, pues no hay uno solo que los contradiga, la cuestión en la exactitud de la cifra significa muy poco, no tratándose de datos estadísticos; y basta sólo el hecho de que todos los habitantes de las comarcas ocupadas por los españoles acudían presurosos á demandar el bautismo, y no debe ser muy exagerada la relación de aquellos cronistas, cuando hubo necesidad de dar una disposición prohibiendo que se bautizase á la muchedumbre con hisopo, y el pontífice Paulo III declaró solemnemente no haber pecado los que administraron el bautismo sin observar las solemnidades y ritos de la Iglesia, disponiendo que en lo de adelante se guardasen sólo estos cuatro requisitos: que el agua fuese bendita; que se hiciera catequismo particular á cada uno de los que pidieran bautismo; que en el caso de acudir á bautizarse gran número de catecúmenos, la sal, la saliva y la vela la recibieran dos ó tres en nombre de los demás, y que el óleo se les pusiera á todos; y sin embargo de esto, esas prescripciones no se pudieron guardar estrictamente en lo relativo al catequismo, á pesar de haber buscado un oficio de bautismo muy abreviado, porque según decían los franciscanos, como refiere Beaumont en su crónica de Michoacán, el número de los que solicitaban bautizarse era tan grande, que no permitía ocupar mucho tiempo en cada uno.

Necesario es confesar que aquello no podía ser el resultado de la predicación, del catequismo, ni del convencimiento. Obstáculos había para ello verdaderamente insuperables en los primeros momentos de la conquista. Los apostólicos misioneros no llegaron al mismo tiempo que los conquistadores: llevaban éstos uno, ó cuando más dos clérigos, que de capellanes servían en el ejército, y de los que puede decirse, sin que por esto se ofenda su buena memoria, que más á propósito eran para alentar á los soldados, decir una misa en una ciudad ó en un pueblo conquistado, para dar el testimonio de que se implantaba allí la religión de Jesucristo, que para

emplear su tiempo aprendiendo las lenguas indígenas y poder en seguida explicar á aquellos pueblos la nueva religión. Sin embargo, los capitanes conquistadores usaban del ministerio de estos capellanes para hacer bautizar inmediatamente á los vencidos, que se prestaban á aquella ceremonia, conociendo que éste era el primer homenaje que se debía rendir á sus vencedores. La concesión hecha á los Reyes de España y Portugal por el Pontífice romano, les imponía como precisa condición, como obligación ineludible, la conversión al Cristianismo de todos los pueblos que habitaran las tierras desconocidas, y ciertamente que ni el Monarca español ni el portugués olvidaron nunca el cumplimiento de aquellas prescripciones, con las que se legalizaba á los ojos del mundo, y conforme al espíritu de aquellos tiempos, la conquista de lo que también entonces se llamaba « las tierras nuevamente descubiertas ».

En toda capitulación celebrada con alguno de los jefes que iban á emprender la atrevida aventura de un nuevo descubrimiento, se exigía siempre, al par que reconocimiento al Rey de España, la propagación del Cristianismo; y á tal grado llegó á ser común y exaltado el espíritu de propaganda religiosa, que cada soldado se suponía intuitivamente un apóstol armado de la religión cristiana, y aun cuando no fuera sino en pasajera comisión y desprendido del grupo de su tropa, con pequeño número de compañeros, en toda oportunidad procuraba alcanzar de los reyes ó señores á quienes iba enviado á semejanza de embajador, la sumisión al Rey de España y el conocimiento del verdadero Dios.

Los pueblos vencidos por los europeos en las llamadas Indias, ni aun remotamente tenían idea de la doctrina cristiana, ni del culto católico; pero miraban su conversión á esa doctrina y á ese culto como necesaria consecuencia de su desgracia en el combate, como indispensable requisito para afirmar su vasallaje y servidumbre al Monarca español, porque siendo esa conversión el principal motivo que para la invasión les presentaban los conquistadores, ellos, por muy rudos que se les suponga, comprendieron que del éxito de la campaña dependía la religión que deberían tener en lo sucesivo, aceptando necesariamente la de los cristianos desde el momento en que éstos fueran los vencedores. Se explica así la violenta conversión de Cuauhtemoc y de otros muchos señores, que energía inquebrantable habían probado en el sitio de México y otros terribles combates.

Además, los vencidos americanos, que todo lo temían de la dureza de los conquistadores, llegaron á creer que el bautismo era la poderosa egida que á cubierto les ponía de crueldades y persecuciones, y por eso se presentaban en masa los pueblos pidiendo el bautismo á los misioneros, como en busca de las preciosas garantías de la libertad y de la vida; por eso, sin que precediera el catequismo y la predicación, supuesto que misionero alguno conocía ninguna de aquellas lenguas indígenas, ni se contaba con número suficiente de sacerdotes para ese apostolado, el número de conversos alcanzaba cifra que hoy nos parece completamente fabulosa.

Por eso Tzinzitcha, Rey de Michoacán, á la hora de morir en un patíbulo, lanzó como un gran reproche á sus verdugos que le hubieran atormentado y le dieran la muerte, cuando con tanta diligencia y buena voluntad había recibido el bautismo.

Confirmábanse más los indios en esa creencia, cuanto que los españoles mismos miraban la conversión como una salvaguardia; el P. Motolinía dice « que los señoríos venían á los niños que estaban bautizados, porque Dios entrega sus tierras en poder de los que en él creen »; y el rey Felipe II cuidó hasta de que no se cortase el cabello á los que se bautizaran, « porque en muchos pueblos tienen los indios por antiguo y venerable ornato traer el cabello largo, y por afrenta y castigo que se los mandasen cortar ».

Y ni andaban errados los indios en temerlos todo de los conquistadores, si no abrazaban ó abandonaban la religión cristiana, cuando con ese pretexto Nuño de Guzmán hizo morir en una hoguera al Rey de Michoacán; y Fr. Juan de Zumárraga, varón tan caritativo y ejemplar y defensor valerosísimo de los indios, quemó por idólatra á un cacique.

Fray Toribio de Motolinía, Fr. Jerónimo de Mendieta y otros escritores religiosos, presentan como acto insigne de piedad y digno de alabanza, « el hecho de haber los niños que concurrían á la escuela de los franciscanos en Tlaxcala, dando muerte y sepultado bajo un montón de piedras, en la plaza pública y á la mitad del día, á un indio que llevaba puestas las vestiduras de los sacerdotes de los ídolos, y hablaba al pueblo de sus antiguos dioses ». Y el primero de los cronistas citados agrega, después de referir esa historia: « no fue la cosa de tan poca estima, que por sólo ese caso comenzaron muchos indios á conocer los engaños y mentiras del

demonio, y á dejar su falsa opinión y venirse á confesar y á reconciliar con Dios » Palabras que por sí solas, saliendo de la boca de uno de los primeros y más venerados apóstoles del Cristianismo en América, bastarán para probar que, más por el temor que por el convencimiento, acudían á buscar el bautismo los recién conquistados.

No pueden atribuirse las conversiones á la predicación de los misioneros, porque todos ellos se encontraron repentinamente con idiomas desconocidos que no tenían punto alguno de contacto con las lenguas asiáticas ó europeas, y por gran diligencia que hubieran puesto en aprender algunas, y por muy grande que fuera la memoria que alcanzaran, no podrían ponerse en estado de predicar á los indios, porque para aprender aquellos idiomas no contaban ni aun con el más pequeño vocabulario ni con la gramática más rudimentaria; ni podrían hallar el menor punto de contacto que en algo les hubiera servido entre aquellas lenguas y algunas de las de la familia ariana, semítica ó turoniana.

Además, muchas eran las lenguas que se hablaban por aquellas naciones y tribus. El diligentísimo historiador mexicano Orozco y Berra, en su *Geografía de las lenguas de México*, enumera doscientas ochenta, esparcidas en el territorio que hoy ocupa la República mexicana; y lenguas entre sí tan diversas, que unas eran monosilábicas y obscuras, como el otomí, y otras, como el mexicano y el tarasco, llegaban, por su poderosa fuerza de aglutinación, no sólo al polysyntetismo, sino á ese estado que Lenormant, en sus orígenes accadianos, y siguiendo una clasificación inventada por Liever, llama en capsulación, porque no solamente hay una síntesis agrupando en una sola palabra los elementos de la idea más compleja, sino una especie de compenetración de las palabras unas en las otras, fenómeno propio de la mayor parte de las lenguas americanas

Carecen unas, como la mexicana, de las letras R, S, B, J, D, F, y G; á otras, como á la de Michoacán, les falta la F y la L, al paso que las hay, como la lengua maya, que se habla en Yucatán, que tienen sonidos, para representar los cuales han sido necesario inventar nuevos signos. Algunas de esas lenguas, por las costumbres, por la religión y por la índole de los pueblos que de ellas usaban, no tenían palabras con que pudiera expresarse una idea abstracta: la de los michoacanos no tiene una palabra que corresponda á la idea de alma, de pensamiento, de eternidad, etc. En la California, refiere el P. Clavijero que los misioneros jesuitas no pudieron encontrar una manera de explicar á los naturales de allí, en su idioma, lo que quiere decir resurrección.

La pobreza, la humildad, la mansedumbre y las demás virtudes cristianas que en tal alto grado poseían los religiosos misioneros, sirvieron, según creen algunos historiadores, de poderoso estímulo en el ánimo de los indios, para obligarles á profesar el Cristianismo, pero tal aseveración no pasa de ser cariñoso testimonio de respeto a los misioneros; se desvanece ante la más ligera reflexión. Todas esas virtudes podrían seguramente edificar el ánimo de cristianos que el valor de ellas comprendieran, y que pasando la vida, más que en el bienestar, en la opulencia, pudieran hacer comparaciones entre la austeridad y el ascetismo de aquellos misioneros y la mundanal y disipada conducta de un sacerdocio sibarita y corrompido.

Pero nada de esto pasaba con los indios. Todos ellos, según testimonio de los mismos misioneros, eran sencillos, dóciles, continentales, laboriosos; viviendo en la pobreza y practicando devotamente la religión: en cuanto á los sacerdotes de los ídolos, escriben los mismos conquistadores y los misioneros, que hacían una vida ejemplar, imponiéndose, no duras sino terribles y espantosas penitencias, que en nada cedían á las que los faquires de la India practicaban en las pagodas de Chelambrún y Djaggernat; y el P. Motolinia habla de terribles ayunos y privaciones de sueño, mutilaciones y heridas que ellos mismos se causaban, y del escrupuloso cuidado en la guarda de la castidad; y los que tales prácticas estaban acostumbrados á ver, indudablemente no podrían sentirse conmovidos con la pobreza, la humildad y las abstinencias de los misioneros, como todas las virtudes y penitencias de un trapense llamarían apenas la atención de los habitantes y peregrinos que en la provincia de Asgartha se reunían para recibir las bendiciones de Brama, y contemplar las penitencias y las maceraciones de aquellos santos que aspiran á merecer el título de ricos en mortificaciones, que los grandes poetas de la India Valmiky y Kalidassa aplican como la mayor alabanza á los penitentes que se retiran á vivir en las solitarias vertientes de las montañas sagradas.

El ejemplo de los caciques y señores de la tierra, que eran los que mejor comprendían el cambio de religión como la consecuencia necesaria de su derrota, y que por el temor de perderla vida ó señorío, fueron los que con más diligencia procuraron bautizarse, contribuyó eficazmente á la propagación del Cristianismo. Esos señores buscaban, aceptando la religión cristiana, recibiendo el bautismo y tomando por padrinos á los principales capitanes entre los conquistadores, y adoptando el nombre y hasta los apellidos de esos padrinos, especiales protectores que, á semejanza de los patricios romanos, formaban una clientela que bajo sus sombra y amparo vivía con mayor seguridad en aquellos revueltos y peligrosos tiempos. El cacique recién bautizado considerábase como un miembro de la familia de su protector, y no sólo con su ejemplo, sino con sus mandatos y valiéndose de su autoridad, obligaba á los que antes habían sido sus súbditos ó sus macehuales, á recibir la fe cristiana.

Natural era ese movimiento, de que hay tantos ejemplos en la Historia. Constantino llevó tras sí al Cristianismo un gran número de sus soldados y de sus súbditos. Clovis, Recaredo, Enrique VIII, son en la humanidad como las grandes muestras del poderoso influjo de los reyes y señores en el cambio de la religión de un pueblo.

El Cristianismo encontraba en el espíritu y en la cultura de los pueblos de América, apropiado terreno para arraigar con facilidad. Hase creído vulgarmente que le pueblo mexicano, es decir, el que los españoles encontraron formando el Imperio de Moctehuzoma, era un pueblo terrible, sangriento y cruel, supuesto que tenía en su religión el sacrificio de víctimas humanas. Pero esto no es una prueba de los instintos feroces de un pueblo, sino de lo retardado de su civilización. Todos los pueblos, en sus primitivos tiempos, han tenido sacrificios humanos: Manetón citado por Eusebio de Cesárea, lo cuenta de Heliópolis; Filón lo dice de los fenicios; Curcio, de los tirios y cartagineses; Tertuliano refiere que hasta los tiempos de Tiberio hubo sacrificios humanos en África; que los hubo en las Galias, dice Suetonio, hasta los de Claudio; los Pelasgos sacrificaban, por obedecer á un oráculo, el décimo de sus hijos; los libros santos refieren de los Amonitas y de otros pueblos de Canaán, que en honra de Moloc quemaban niños; y del pueblo hebreo mismo, á pesar de que su religión tocaba ya casi al Cristianismo, se sabe el sacrificio de Jephté; Achar y Manasés pasaron á sus hijos por las llamas, y el salmo 105 dice hablando del pueblo judío:

« Y ellos sacrificaron sus hijos y sus hijas á los demonios, y derramaron su sangre inocente. »

35. « Inmolaron sus hijos y sus hijas á los demonios. »

36. « Y derramaron la sangre de los inocentes: la sangre de sus hijos y de sus hijas, que inmolaron ante los ídolos de Canaán. »

Por el contrario, el fondo del carácter de los indios lo constituyen la dulzura y la resignación, y exceptuando la mancha negra de los sacrificios humanos, era su religión dulce y moral. Sin necesidad de acumular para ello muchos testimonios, bastará sólo citar las palabras de uno de los apostólicos franciscanos que llegaron en la primera misión:

« Estos indios casi no tienen estorbo que les impida para ganar el cielo, de los muchos que los españoles tenemos y nos tienen sumidos, porque su vida se contenta con muy poco, que apenas tienen con que se vestir y alimentar..... Son pacientes, sufridos sobremano, mansos como ovejas; nunca me acuerdo haber visto guardar injuria, no saben sino servir y trabajar. Sin rencillas ni enemistades pasan su tiempo y vida, y salen á buscar el mantenimiento á la vida humana necesario, y no más »

Cortés mismo escribía al Emperador: « Y que Vuestra Alteza suplique á Su Santidad conceda á Vuestra Majestad los diezmos de estas partes para ese efecto, haciéndole entender el servicio que á Dios Nuestro Señor se hace en que esta gente se convierta; y esto no se podría hacer sino por esta vía; porque habiendo obispos y otros prelados, no dejarían de seguir la costumbre que por nuestros pecados hoy tienen que disponer de los bienes de la Iglesia; que es gastarlos en pompas y en otros vicios; en dejar mayorazgos á sus hijos ó parientes, y aún sería otro mayor mal, que como los naturales de estas partes tenían en sus tiempos personas religiosas que entendían en sus ritos y ceremonias, y eran tan recogidos, así en honestidad como en castidad, que si alguna cosa fuere de esto ó alguno se le sentía, era punido con pena de muerte. E si agora viessen las cosas de la Iglesia y servicio de Dios en poder de canónigos ú otras dignidades, y supiesen que aquéllos eran ministros de Dios, y los viesan usar de los vicios y profanidades que agora en nuestros tiempos en esos reynos usan, sería

menospreciar nuestra fe, y tenerla por cosa de burla; y sería á tan gran daño, que no creo aprovecharía ninguna otra predicación que se les hiciese ».

La idolatría es hija de la ignorancia; pero todas las idolatrías tienen por base el terror, el miedo á la divinidad y la pequeñez del hombre en presencia de las grandes manifestaciones de la Naturaleza, cuando ni las comprende, ni puede explicárselas más que por la acción directa de un Dios, como una amenaza ó como un castigo.

El sabio y malogrado historiador inglés Buckle, dice, comprobando la religión del Indostán con la Grecia, para probar la influencia de los fenómenos naturales en el culto que los pueblos tributan á los dioses:

« Como todas las ideas se forman, por una parte, de lo que se llama operaciones espontáneas del espíritu, y por otra, de lo sugerido al espíritu por el mundo externo, es natural que cambio tan grande en unas causas, produjese también cambio en los efectos. En la India, la tendencia de los fenómenos de la Naturaleza era á infundir terror, mientras en Grecia á inspirar confianza. En la India sentíase el hombre intimidado; en Grecia se levantaba el ánimo. En la India, los obstáculos de todo género eran tan numerosos, terribles y tan inexplicables en apariencia, que las dificultades de la vida no podían resolverse sino por la intervención constante y directa de causas sobrenaturales »

Con mucha razón podemos decir ahora en América lo que el historiador inglés dice de la India. En América la Naturaleza se presenta con toda su asombrosa majestad. La inmensa cordillera de los Andes encadena todo aquel vasto continente, bifurcándose unas veces, estrechándose otras, para cruzar entre los dos Océanos que azotan eternamente con sus olas los flancos de granito de aquellas montañas, que levantan sus cimas á tan gran altura, que en medio de los trópicos se coronan de nieves perpetuas. Las selvas vírgenes bordean caudalosos ríos que asombran por su anchura; lagos que parecen mares, y torrentes que se precipitan de alturas inmensas, formando vertiginosas cataratas. Los fenómenos meteorológicos revisten proporciones asombrosas, al paso que las manifestaciones sísmicas se presentan con pavorosa intensidad. Las tempestades en el trópico llevan en su seno lluvias torrenciales que instantáneamente inundan los campos; las descargas eléctricas se suceden casi sin interrupción; la luz del relámpago ilumina las noches más oscuras, produciendo pavor en los ánimos más serenos, y el constante rugir de las nubes hace estremecer á la tierra; los huracanes cruzan, derribando como frágiles cañas los árboles seculares de los bosques, y no pasa mucho tiempo sin que los terremotos hagan oscilar las montañas, abriendo en las llanuras profundas y espantosas grietas. Natural era que á razas que tan benévolos caracteres presentaban, esos fenómenos las arrastrasen, en su idolatría, á los más terribles y sangrientos sacrificios, buscando con ellos, en su ignorancia, el medio de aplacar aquellas terribles divinidades; porque en la historia religiosa de la humanidad, sólo el Cristianismo presenta el amor como fuente y centro de sus aspiraciones, y el incruento sacrificio de la contrición como medio para alcanzar el perdón de la Divinidad.

Como por los anillos de crecimiento puede determinarse aproximadamente la edad de un árbol, por las instituciones religiosas puede medirse, no el carácter, sino el grado de civilización de un pueblo; y supuesto que los sacrificios humanos denuncian rudimentaria civilización, problema sería, más digno que los filológicos, para un Congreso americanista, la investigación de las causas sociales que detuvieron entre los pueblos del Nuevo Mundo la marcha de la civilización hasta dejarla á tan gran distancia de la de Europa, inquiriendo si eran razas nuevas que seguían una evolución progresiva, ó antiguas civilizaciones sufriendo una metamorfosis regresiva; si habían olvidado lo que aprendieron del tronco común, ó inventaban lo que no habían tenido ocasión de aprender.

III

Extraña semejanza encuentra el filósofo entre el gran cambio religioso de los pueblos de América, y sobre todo de la Nueva España, con el progreso rápido y sangriento del islamismo; no sólo en los días en que Mahoma sujetaba la Arabia, sino durante el tiempo de sus sucesores, y sobre todo cuando Omar gobernaba á los creyentes. La fe no se comunicaba á los vencidos, ni éstos aceptaban el Corán sino como resultado de una derrota, y nada había en aquel movimiento de dogmático: las tribus y las naciones abrazan el islamismo por la forma, sin inquirir sus dogmas ni preocuparse por ellos; y como en los combates de Cortés contra los indios en

México, y el de los españoles con los sitiadores de la segunda Guadalajara, contaban los soldados cristianos que el apóstol Santiago había llegado en su auxilio sobre un caballo blanco y haciendo con su espada terrible mortandad entre los infieles; los historiadores árabes refieren que en la batalla de Moreixi, el Arcángel Gabriel apareció como no se le había visto jamás, vestido de blanco y montado á caballo, en el momento en que el Profeta daba la señal de combate; y en la batalla de Bedre, el mismo Arcángel, jinete sobre su caballo Haizun, seguido de 4.000 ángeles, que llevaban turbantes blancos y amarillos, y que montaban caballos manchados de blanco y negro, fueron, según el Corán, los auxiliares celestes que hicieron en el enemigo una terrible carnicería.

Los conquistadores españoles sabían también á que atenerse respecto á la fe religiosa de los vencidos; pero con una política verdaderamente hábil, contentáronse casi siempre con la aparente conversión de los indios, dejando á los misioneros el cuidado de explotar aquellas conciencias, de cultivar en ellas la semilla del Cristianismo y de entregar á las llamas los templos, los ídolos y hasta los recuerdos de los tiempos de la idolatría. Los conquistadores debieron pensar como refiere Eusebio de Cesárea que decía el emperador Constantino: « De cualquier manera, por un celo aparente ó sincero, el Cristo está ya anunciado. »

Los misioneros lo comprendieron también, y dice, hablando de ellos, el P. Mendieta: « Aunque estos siervos de Dios por una parte, tenían hartos contentos en ver cuán bien acudía la gente á sus predicaciones y doctrina, por otra parte les parecía que aquel concurso de indios á la iglesia, más sería por cumplimiento exterior, por mandado de los principales por tenerlos engañados, que por moverse el pueblo por voluntad propia á buscar el remedio de sus ánimas, renunciando la adoración y el culto de los ídolos. »

Ni podría ser de otra manera. Un cambio tan profundo de religión era casi imposible. Una religión nueva exige nuevas generaciones; y cuando ha dominado los espíritus durante largos años, la apostasía casi nunca puede ser verdadera. « La costumbre, dice San Juan Crisóstomo, es una segunda Naturaleza que con más fuerza se presenta aún en materia religiosa, porque nada es tan difícil de cambiar como las creencias; que estas innovaciones turban profundamente los ánimos, aun cuando sean buenas ». Así lo comprendió también el Papa Gregorio Magno cuando, dirigiéndose á los misioneros ingleses que predicaban el Cristianismo entre los germanos, les decía: « Es preciso no destruir los templos de sus ídolos, sino purificarlos y consagrarlos al servicio del verdadero Dios »

Los Reyes de España pusieron fuera del poder de la Inquisición por cualquier delito contra la fe, á todos los indios; y el virrey D. Antonio de Mendoza creyó que la cristiandad no sería perfecta entre los indios hasta que la nación no llegase al estado de política en que estaba España, y hasta que los hijos de los españoles que conocían la lengua del país fueran sacerdotes, sin lo cual aquellas conversiones se tendrían que sostener por la fuerza, porque todo aquello era violento

Aquellos móviles de conversión produjeron un extravío en la manera de formarse la conciencia religiosa de aquellas razas, invirtiéndose el origen científico y natural que debía seguirse para cimentar y levantar el edificio del Cristianismo, porque entre los indios asentóse primero el rito que el dogma; antes los actos exteriores que el sentimiento y la idea religiosa; precedió la plagaría al conocimiento de la Divinidad, tan ciega era en los indios la apostasía de su antigua religión y su entrada al Catolicismo; tan sin fundamento de conciencia y tan sin conocimiento de la doctrina pedían el bautismo, que el P. Motolinía, cuyo testimonio en esta materia es irrecusable, dice: « Juntamente con esto fue menester darles también á entender quién era Santa María, porque hasta entonces solamente nombraban María ó Santa María, y diciendo este nombre pensaban que nombraban á Dios; y á todas las imágenes que veían llamaban Santa María »; y esto aconteció cuando « ya los indios no llamaban ni servían á los ídolos, si no era lejos y escondidamente ».

Con razón Jerónimo López, en carta que dirigió al emperador Carlos V, decía: « El primer yerro que se tuvo por los frailes franciscanos fue dar de golpe el bautismo á todos los que venían por campos, montes, caminos, pueblos, sin decirles lo recibían ni ellos sabello, de donde ha parecido bautizarse muchas veces, porque cada vez que uno iba bautizar, se bautizaba, de donde ha venido tenerlo agora en poco. » Además se les enseñaba por toda instrucción el Padrenuestro, el Ave María, el Credo y aun el persignarse en latín; y ese idioma, que aun para los que de entre ellos entendían el español, era completamente desconocido, debió haberles hecho tomar aquellas oraciones por una especie de fórmulas mágicas, semejantes á los conjuros de los adivinos y hechiceros, y que obraban por la eficacia de las palabras independientemente de la disposición de ánimo del suplicante, como las antiguas prácticas de fórmulas y encantamiento de los caldeos; como los Metrans de los

Brahacmas reunidos en el Atharva-Beda; como las antiguas oraciones de los cultos italiotas y romanos, compilados en los Indigitamenta.

En religión, los ministerios ni se prueban ni se demuestran; la fe del creyente tiene que hacerlo todo; pero es preciso que sepa qué es lo que debe creer, y esto no lo alcanzaban los indios en su conversión al Cristianismo. Por eso al principio los indios colocaban las cruces y las imágenes que les daban los españoles, en sus adoratorios y al lado de su ídolos, como los romanos, en la época de los Antoninos, colocaban al Dios desconocido ó al Dios de los cristianos, entre sus lares y panates, ó al lado de Júpiter, de Minerva, de Vaticanus ó de Fabulinus.

También es cierto que si se acusaba á los misioneros de bautizar á los indios sin cuidado ni requisito alguno cuando se presentaban pidiendo aquel sacramento, los conquistadores, por su parte, creían que era demasiado ocuparse de ellos, enseñarles los fundamentos de la religión, y así Jerónimo López decía en su carta al Emperador, « que el indio no tiene necesidad sino de saber el Paternóster y el Avemaría, Credo, Salve y Mandamientos, y no más, y esto simplemente, sin aclaraciones, ni glosas, ni exposiciones de doctores, ni saber ni distinguir la Trinidad, Padre é Hijo y Espíritu Santo, ni los atributos de cada uno, pues no tenían fe para creer »

Rastros pueden encontrarse todavía de la violencia con que se obligó á los vencidos á recibir la religión de los vencedores, en la devoción de los Santos, que es hoy el sello característico de la religión en el catolicismo de los indios. Como en todos los politeísmos que habían llegado á ese período que Hegel llama de la magia, el creyente tenía el enorme trabajo de buscar para cada uno de los acontecimientos de la vida la protección ó, cuando menos, la benevolencia de cada uno de los dioses que presidía aquella faz de la existencia, y que tenía sobre ella una especie de poder, ya como soberano é independiente, como en la magia de caldea, ó bien como intercesores ó intermediarios, como en la egipcia. Estos dioses eran capaces de causar la desgracia de una nación, de una familia, ó de un individuo: sus caprichos les ponían muchas veces en choque con la voluntad de los otros dioses igualmente poderosos, y por eso tan diversos eran los sacrificios propiciatorios como múltiple el número de divinidades. Los indios, pasando repentinamente al Cristianismo, no comprendieron en esa religión el lugar que en ella ocupan los Santos, ni pudieron alcanzar si el culto que se les tributaba era de dulia ó de latría, conmemorativo ó de adoración, y juzgando por la suya la nueva religión, tomaron al Cristianismo como una especie también de politeísmo. Y como las leyendas de la aparición corporal del apóstol Santiago en figura de guerrero ayudando á los conquistadores se referían á cada paso, ya de los combates de Hernán Cortés en México, ya de la defensa de Guadalajara por Cristóbal de Oñate, ya de la conquista de Querétaro por el cacique D. Nicolás de San Luis, ya de la toma de la fortaleza del Mixtón por las tropas del Virrey D. Antonio de Mendoza, y como llevaban siempre como necesaria consecuencia el triunfo del ejército cristiano, á convencerse llegaron los indios de que el apóstol Santiago era una divinidad independiente, un formidable protector de los españoles y el enemigo invencible de los rebeldes; que era necesario tenerle por propicio y buscar su apoyo, supuesto que daba siempre la victoria á los cristianos, aun cuando fuesen españoles, como se refería de la conquista de Querétaro, á la que sólo asistieron tropas indígenas, y á las ordenes de D. Nicolás de San Luis y de otros caciques.

De allí viene la gran devoción de los indios al apóstol Santiago; y así se explica que pueda apenas encontrarse iglesia en un pueblo de la antigua Nueva España, en donde no se vea la imagen, siempre en escultura, del Apóstol, jinete en su caballo blanco, con la espada desenvainada y en actitud de combate; y por más que un pueblo haya sido colocado por los cristianos bajo la advocación de otro santo, la fiesta de Santiago Apóstol se celebra en todos con gran solemnidad.

Por la manera violenta con que fue establecido el Cristianismo entre los indios; por el carácter de la raza; por esa profunda tristeza que queda siempre tras un cambio de religión, como dice el Crisóstomo, y quizá también por la impresión que en los ánimos habían dejado los antiguos ritos, y que por la ineludible ley de la herencia se transmitió á las generaciones sucesivas, hay en el fondo del Cristianismo de los indios mucho de triste y sombrío. Como los padres de la Iglesia africana, los indios, ó no creen ó no aprecian la hermosura corporal de Cristo, y parece algunas veces que, como la primitiva Iglesia bizantina, estarían dispuestos á sostener tenazmente la fealdad corporal de Jesús. Los Crucificados, en los templos de los indios, son notables por su horrible fealdad, y los párrocos no han conseguido nunca hacerles cambiar ó retocar aquellas imágenes.

El juicio estético de la raza latina, que en su refinamiento artístico ha llegado á dar al Cristo expirante en la cruz la belleza plástica y las armoniosas formas de las esculturas griegas, no ha podido influir en le ánimo de los indios, que parecen buscar instintivamente en las imágenes del Crucificado al divino leproso de Bossuet, con las terribles muestras de la extenuación, de la enfermedad, del ultraje y del sufrimiento, para que pueda tomársele siempre por el hombre de los dolores. Quizá también el recuerdo de sus ídolos produjo esa costumbre de dar a todas las imágenes formas verdaderamente espantosas, porque el período en que se encontraba la antigua religión de los indios, mejor se fabricaban los ídolos como figuras talismánicas para ahuyentar el mal, que para alcanzar el beneficio; y, como dice Lenormant, « se empleaban esas figuras talismánicas de un modo extraño, inspirado por una idea original; los caldeos se representaban á los demonios con rasgos tan espantosos, que creían que bastaba mostrarles su propia imagen para hacerlos huir espantados ».

IV

La lucha constante y tenaz que sostuvieron durante los dos primeros siglos de la dominación española en América los ávidos encomenderos contra los monarcas españoles y las Ordenes religiosas, que á todo trance protegían y cuidaban de la libertad y buen trato de los vencidos americanos, produjo, como una de sus peripecias, una dificultad para el establecimiento del Cristianismo: la duda sobre la racionalidad de los indios.

Los encomenderos, que en los indios no miraban sino bestias de carga ó máquinas de trabajo, que fácilmente y á poca costa podían adquirirse, y que nos cuidaban de la vida de aquellos infelices y los sacrificaban á su menor capricho, encontraban siempre terrible obstáculo para la exploración de los vencidos, en la atrevida resistencia de los misioneros, que no se detenían delante de ningún peligro cuando se trataba de proteger la vida ó la libertad de los indios.

Los primeros frailes que llegaron á las Indias, reducían todas sus aspiraciones, concentraban todas sus energías, cifraban todo su empeño y encaminaban todos sus trabajos á sólo dos objetos: conversión de los idólatras á la fe cristiana, y protección de la vida y la libertad de los vencidos. Fuera de esto, nada les preocupaba ni nada les llamaba su atención. Ningún anhelo de riquezas, ningún empeño por los honores, ningún cuidado por los títulos ni por el fausto: pobres hasta la miseria, abnegados hasta el sacrificio, ni temían concitarse el rencor y el odio de los encomenderos, ni vacilaban en desafiar el enojo de los terribles conquistadores, ni temblaban al levantar sus quejas, no siempre humildes, a favor de sus protegidos, hasta el trono del poderoso emperador Carlos V. Y tratándose de un obstáculo que le impidiera el cumplimiento de su misión, lo mismo era para Fray Juan de Zumárraga excomulgar al feroz Nuño de Guzmán que condenar á la hoguera á un descendiente de los Reyes de Texcoco, ó permitir y ordenar el incendio de los adoratorios y monumentos históricos.

Los frailes creían emprender una lucha con el demonio cuando miraban un peligro para el Cristianismo ó para la libertad de sus protegidos. Instrumentos de una gran evolución social, tenían que sacrificarlo todo para cumplir con su misión. Aquellos hombres llevaban el sello de su época y el espíritu de su siglo; caracteres inflexibles, apasionados, absolutos, intolerantes, saturados del pensamiento de la justicia de su misión, sintiéndose el instrumento de la Providencia, identificando su causa con la de Dios, y sin detenerse ante el obstáculo en que tan fácilmente podían ser víctimas como verdugos, aquellos hombres estaban, por decirlo así, fuera de la humildad que conocemos y que comprendemos; formaban, por las cualidades de su espíritu, como una especie distinta de los que fueron antes y han sido después; y si al estudiar la historia del siglo XVI no les miramos como seres sobrenaturales, es porque el espíritu humano, al contemplar ese siglo en que todo era gigantesco, experimenta el mismo fenómeno que cuando está delante de la catedral de San Pedro en Roma, en donde todas las esculturas le parecen de la talla de un hombre, y se encuentran al acercarse con gigantes de mármol ó de granito-

El siglo en que vivimos es el siglo de la tolerancia, del examen, de la duda, de la libertad de pensamiento, del respeto al derecho ajeno, de las constituciones políticas y de las garantías individuales. Comienza en él el período del positivismo en todas las manifestaciones y trabajos del espíritu humano; y por eso, sólo en fuerza de estudio y de abstracción podemos conocer y comprender el carácter de los hombres del siglo XVI; de ese siglo de las heroicas y sublimes virtudes; de los repugnantes y sangrientos crímenes; de

maravillosos descubrimientos y de evoluciones tan grandes y trascendentales, que su medida es extraña al compás de que podemos servirnos en el siglo XIX.

Por su parte, los Reyes de España, con una paternal solicitud, al par que con una nimia escrupulosidad, procuraban siempre cuidar de la libertad y del buen trato de los indios. Desde la magnánima Isabel la Católica, que con un rasgo sublime de su carácter desaprobó el comercio de esclavos que con los indios había comenzado á hacer Cristóbal Colón, hasta el infortunado Carlos II, todos los reyes de España procuraron siempre la más amplia protección para los vencidos naturales del Nuevo Mundo.

Y á este propósito, permitidme, señores, ya que oportuna es la cita, repetir las palabras que escribí en otros tiempos en que ni remotamente pensaba volver á España, y cuando no me obligaba deuda de gratitud por vuestra hidalga hospitalidad. Entonces dije:

« La Casa de Austria había cerrado el registro de sus leyes de Indias con un joyel que con alta injusticia ha pasado sin la admiración de escritores españoles y americanos.

» Trémulo, pálido, enfermizo, perseguido á todas horas por negras y espantosas visiones que timorata conciencia levantaba á cada paso en ánimo débil; rodeado de frailes fanáticos y de intrigantes cortesanos; sin un corazón noble que verdaderamente se interesara por su salud y por su grandeza; acechado constantemente por emisarios de los pretendientes á la corona de España, que, como hambrientos buitres, esperaban el momento de la muerte del último vástago de Carlos V para arrojarle sobre la mal cuidada herencia: así nos pintan los historiadores y los poetas al infortunado Carlos II, y así le hemos conocido los americanos, y así nos los representamos siempre. Y sin embargo, monumento que envidiarían monarcas adulados y poderosos, es la recopilación de las leyes de Indias, Código de honrada protección á los naturales del Nuevo Mundo, y de justificada energía con los que no veían en ellos más que bestias de carga ó tributarios incansables. »

La historia del primer siglo de la denominación española en México puede comprenderse á la luz de esa legislación tan avanzada para la época en que se codificó, y admira muchas veces que principios allí consignados hayan parecido rasgos de exagerado liberalismo en el primer tercio del siglo XIX.

Y aquel Monarca enfermo y hechizado, á quien nos pintan con risa y otros retratan con lástima, cuando los señores del Consejo de Indias le llevaron á consultar la Real Cédula en que se ordenaba á los gobernadores de Nueva España el exacto cumplimiento de las leyes que prevenían el respeto á la libertad de los naturales del país y el buen trato á que eran acreedores, escribió con su propia mano, al pie de esa Cédula, estos nobles renglones, que bastan por sí solos á conquistarle el respeto y la gratitud de todos los honrados corazones de los hijos de la América Latina:

« Quiero que me deís satisfacción á mí y al mundo, del modo de tratar á esos mis vasallos, y de no hacerlo, con que en respuesta de esta carta vea yo executados exemplares castigos en los que hubieren excedido en esta parte, me daré por deservido, y aseguraos que aunque no lo remedieis, lo tengo de remediar, y mandaros hacer gran cargo por las más leves omisiones en esto, por ser contra Dios y contra mí, y en total ruina y destrucción de esos reinos, cuyos naturales estimo, y quiero que sean tratados como lo merecen vasallos que tanto sirven á la monarquía y tanto la han engrandecido e ilustrado »

En esta lucha, los encomenderos, bien por despecho, ó bien por apartar de los indios la protección de los monarcas y de los religiosos, comenzaron á propagar la doctrina de que los indios eran incapaces de sacramentos, que equivalía tanto como á decir que, no perteneciendo á la raza humana, podía tratárseles como á brutos. En el siglo XIX tal aseveración hubiera provocado quizás más el desprecio que la indignación; pero en aquella época revestía un carácter de gravedad muy importante, apoyada como se encontraba esta teoría por varios conquistadores y sostenida por los encomenderos, clase poderosa por su número y por el capital que representaba en América.

No eran los frailes capaces de tolerar, ni aun como rumor sin fundamentos, semejante aseveración. Subleváronse los ánimos de aquellos ilustres varones, y sin tregua ni descanso, por cuantos medios estaban á su alcance, empeñáronse en combatir aquella doctrina, que día á día tomaba mayor incremento entre los españoles que residían en el mundo descubierto por Colón. « No paró en esto la contradicción en el bautismo, dice el P. Betancur, porque acerca de los bautizados, hubo quien dijera que los indios no eran racionales. »

Estas sencillas palabras del religioso cronista encierran la primera enunciación de aquel problema trascendental, porque los encomenderos, aunque no alegaban la falta de razón en los indios, los declaraban

incapaces de todo sacramento; y era lo más grave que algunos religiosos franciscanos, como refiere el Padre Mendieta, seguían esta opinión, alegando que podía administrárseles el bautismo como gracia especial, pero no darles la Eucaristía, lo cual, conforme á las ideas teológicas de la época, era lo mismo que declararles irracionales.

« Esa opinión diabólica, dice el P. Remesal, tuvo principio en la isla Española, y fue gran parte para agotar los antiguos moradores de ella, y como toda la gente que se repartía por este nuevo mundo de las Indias pasaba primero por aquella isla, era en este punto entrar en un escuela de Satanás para deprender este parecer y sentencia del infierno. Lleváronla muchos a México y sembráronla por comarcas, principalmente los soldados que entraban á descubrimientos y conquistas, y nuestra provincia de Guatemala estuvo bien inficionada de ella. »

Desgraciadamente, no sólo encomenderos y soldados declararon irracionales á los indios. Teólogos y jurisconsultos distinguidos sostuvieron esa proposición, presentándola como base, unos para justificar las conquistas del Nuevo Mundo, otros para fundar la esclavitud de los indios, y otros para disculpar las crueldades y tiranías de los encomenderos en las islas y en el Continente, tan ruda y valerosamente denunciadas y anatematizadas por insignes varones de la Orden de Santo Domingo, como Fr. Pedro de Córdova y Fr. Antonio de Montesinos.

Los Padres Dominicos, en México, por inquebrantable energía sostuvieron la racionalidad de los vencidos americanos; y los obispos de Nueva España les ampararon en esta lucha, porque como dice Remesal, « declarados animales irracionales los indios, aquellos obispos comprendían que no les daba más dignidad la mitra y el báculo, que la caperuza y el cayado del pastor que guarda las ovejas ó cabras en la dehesa. »

Los dominicos comprendieron que su única esperanza estaba en Roma, y enviaron una Comisión al Sumo Pontífice, dándole cuenta de lo que pasaba, y llevando, en apoyo de sus opiniones, cartas y relaciones de personas fidedignas y de respeto. Arregló está misión Fr. Domingo de Betanzos, y encargóse de ella Fr. Bernardino de Minaya.

Como los franciscanos y dominicos tan gran parte tomaban y tanto influyeron y trabajaron en las cuestiones que cerca de la libertad de los indios y las encomiendas se agitaban en la Metrópoli y en la colonia, preciso es que me permitáis, aunque en ligerísima digresión, haceros notar la gran diferencia en la manera con que cada una de esas Órdenes entendía y practicaba su noble misión y cristiano empeño de proteger y amparar á los indios.

Buscaban los franciscanos el alivio de los pueblos, de las familias y de los individuos, abriéndoles las puertas del Cristianismo para ponerles á cubierto de los ultrajes y de la esclavitud; buscaban á los desgraciados para llevarles el consuelo; á los niños para alumbrar su inteligencia por medio de la instrucción; quejábanse en nombre de los desvalidos y de los oprimidos; recogían las lágrimas de los esclavos para mostrarlas á los monarcas españoles, y suplicaban por ellos interponiendo todo el prestigio de su virtud y de su saber. Á pie, muchas veces sin alimento, cruzaban en la Nueva España las inmensas y áridas llanuras de Chihuahua, de Texas y de Nuevo México, lo mismo que las fragosas montañas de Michoacán y de Jalisco, en demanda de los pueblos adonde llevar el amparo de su religión y el bálsamo de su caridad.

Los dominicos luchaban por la raza conquistada; en nombre de ella y de la humanidad, pedían á los monarcas, más que gracia y misericordia, justicia y respeto la derecho natural, y en nombre de los vencidos lanzaban desde los púlpitos, en los consejos, en las juntas y en presencia de los reyes mismos, no el gemido de la súplica, sino el argumento del hombre de ciencia, el grito de la indignación, el anatema religioso y la amenaza bíblica, contra los opresores de los débiles, contra la explotación del hombre por el hombre.

No podrá encontrarse entre los dominicos un Fr. Juan de Zumarraga, ni un Fr. Pedro de Gante, ni un Fr. Martín de Valencia, ni un Fr. Toribio de Motolinía; pero en vano se buscará entre los franciscanos un Fr. Bartolomé de las Casas, un Fray Antonio de Montesinos, ni un Fr. Alonso de Soria.

Los unos eran los apóstoles de la caridad; los otros, los representantes del derecho.

Entre las cartas que en apoyo de esa misión llevó el P. Minaya, hízose famosa la que, al decir de los escritores contemporáneos, escribió al pontífice Paulo III el obispo de Tlaxcala, Fray Juan de Garcés; y no sin razón tan celebrada fue, y como muestra será permitido repetiros siquiera algunos de sus párrafos:

« ¿Quién es, dice el Obispo, de tan atrevido corazón y respetos tan ajenos de vergüenza, que ose afirmar que son incapaces de la fe los que vemos ser capacísimos de las artes mecánicas, y los que, reducidos á nuestro ministerio, experimentamos ser de buen natural, fieles y diligentes?

»Si alguna vez, Santísimo Padre, oyese Vuestra Santidad que alguna persona es de parecer aunque resplandezca con rara entereza de vida y dignidad, no por eso ha de valer su dicho en esto, persuadiéndose Vuestra Santidad y creyendo por más cierto, que lo cierto que quien tal dice ha entendido poco ó nada en la conversión de los indios, ó ha cuidado poco en aprender su lengua y conocer su ingenio. »

Presentóse el P. Minaya á Paulo III, amparado con grandes recomendaciones del emperador Carlos V; recibiólo el Pontífice con gran benignidad, y sin pérdida de tiempo mandó examinar el asunto por algunos de sus cardenales y consejeros; y solemnemente hizo publicar la bula *Deux sic dilexi humanae*, que por ser tan corta, tan importante y tan llena de unción y caridad evangélica, quisiera poder leérsela íntegra, como precioso documento histórico que debe ser conocido.

Pero básteme decir, ya que lo angustiado del tiempo no me permite otra cosa, que el Pontífice declaró racionales á los indios, reivindicó sus derechos á la raza humana, y el Cristianismo salió triunfador en aquella lucha.

¡Cuánto he cansado, señores, vuestra atención, y por qué larga y escabrosa senda habéis tenido que seguir mis torpes y vacilantes pasos! ¡Pero cuánto también me ha faltado deciros en materia tan rica de datos y reflexiones, que apenas hubiera podido agotarse en dos conferencias! Quisiera haberos hablado, aunque fuese ligeramente, de la administración de los Sacramentos entre los indios, de la fundación de las iglesias, del establecimiento de las prácticas religiosas, del influjo del Cristianismo en aquella naciente sociedad, y de los ingeniosos arbitrios de los indígenas para recordar, careciendo de la escritura fonética, las oraciones que aprendieron.

Respecto á los misioneros, á sus viajes, á sus peregrinaciones, sus trabajos y sus triunfos, y, sobre todo, su lucha contra esa institución horrible, inventada y planteada por Cristóbal Colón, que se llamó las encomiendas, más altas inteligencias que la mía os hablarán.

El cuadro que os he presentado quizá no llene vuestros deseos, pero he procurado tomar los colores de aquellos momentos históricos, y pintarlo como yo comprendo el siglo XVI. Había llegado entonces la época en que todos aquellos acontecimientos iban á restablecer el equilibrio del mundo, y por eso, á pesar de que aun pueda tenerse por una paradoja, el historiador debe decir que el descubrimiento del Nuevo Mundo era una necesidad de la ciencia; su ocupación, un derecho de la humanidad, y la conversión de sus habitantes al Cristianismo, una exigencia ineludible de la civilización y del progreso.

ANNEXE II-2: Rubén Darío – Esthétiques nouvelles et primitives

Estética de los primitivos nicaragüenses¹⁵²⁵

Los antiguos americanos, como todos los pueblos primitivos, sentían de cerca el aliento de la naturaleza. Su espíritu tenía, desde el primer despertamiento, la visión de la selva y de la montaña. Las manifestaciones portentosas de las fuerzas naturales hicieron germinar en ellos la comprensión de lo extrahumano, y de aquí el nacimiento de sus selváticas y raras idolatrías. Lo sobrenatural les atrae. Las divinidades comunican con ellos en los bosques, en los ríos, en la luz de las estrellas. Iluminados por una civilización oriental, o levantados por una civilización propia, sus bastos intelectos tienden a su desarrollo progresivo. Son supersticiosos y visionarios. Un Numa bárbaro y tatuado consultará a una Egeria terrible; la tribu aguardará la palabra de dirección o de consejo de la boca de los ancianos. Las canas, el tesoro de la experiencia, será tenido por ellos como valioso. Los dioses invisibles se acercarán a las viejas pitonisas y a los patriarcas de las florestas, a revelar la suerte de los pueblos y a predecir el triunfo o la rota de las mazas y de las flechas. Poseían los indios lenguas armoniosas y rítmicas, lenguas misteriosas y onomatopéyicas. No desconocían el divino valor de la Poesía. Gustaban del símbolo y del verso. Entre los mexica un príncipe rima odas y plegarias; entre las tribus ecuatorianas una de ellas posee dos dialectos: uno suave y tranquilo, que emplea en el tiempo de la paz; otro áspero y vibrante, que usa para la guerra. Los siervos del inca sinfonizan sus penas en las músicas enternecedoras del yaraví; y en la América Central, el poeta cíclico del *Popol-Vuh* levanta el alma de su raza. Existe la familia, se alza la ciudad. Se perpetuará la idea con escrituras y relieves geroglíficos; se alzarán el monumental palacio o el templo recamado de simbólica florecencia pétrea; surgirá, en fin, como un sol, el arte. Amaráse lo brillante, lo pomposo, el color, la línea, el brillo, el matiz. El oro se empleará desde en los zarcillos de la india hasta en el trono del señor magnífico Moctezuma. En el tiempo en que Fidias, con el oro de Grecia, teje el traje de Minerva, el oro de América encarna la faz de los ídolos y los simulacros de las águilas sagradas, se enrolla en toscos brazaletes en los brazos de las hembras de los caciques, y circunda la cabeza de los guerreros.

La pluma, ligera, aérea, sutil vestimenta, maravillosa gala de los pájaros del aire, es elegida para la pompa ornamental. Se tejen con ella mantos regios, cubre los flancos de bronce de las princesas, tiembla en las diademas triunfales. Las plumas negras de los zanates se mezclan con las plumas blancas de las garzas. Las aves de las islas son proveedoras del bizarro lujo. El papagayo ofrece su policromía furiosa, de fortísimos e incomparables colores. Las alas de púrpura caen sobre el verde más delicado que se puede imaginar; una pluma de añil alterna con las del carmín más encendido; oros, azules, verdes, armonizan al resplandor de los americanos cielos; y cuando aparece el quetzal, libre pájaro montañés, vanidoso que muere si su cola se estropea, bañado de los más lindos iris metálicos, eclipsa por su fino brillo, por su luminosa aristocracia ornitológica, a los más orgullosos pavos reales y pintadas aves del Paraíso. Los aborígenas poseían el quetzal y el águila, y la innumerable pedrería alada que puebla los bosques asombrosos de América. Las coronas de plumas tenían cierta augusta y flotante ligereza. ¿Acaso la testa coronada de una princesa mexicana, cerca del trono áureo del emperador azteca, presentaría menor gracia hierática que la de salomé la hebrea o Theodora la bizantina?

Los hombres de la guerra hacían brillar los crueles ojos negros bajo los cascos de piel formados de las cabezas de los pumas y jaguares. El homérico penacho de crin que asusta al tierno hijo del héroe helénico, es, sobre la cabellera enmarañada del guerrero americano, el corvo pico de una águila, o las fauces de una fiera del

¹⁵²⁵ Rubén DARÍO, *Estética de los primitivos nicaragüenses*, *El Centenario*, Tomo 3, op. cit., 1892, p. 197-202.

monte. El pesado vaso del épico personaje de la *Iliada*, tiene su pareja en el vaso de dos azumbres, de trescientos castellanos de oro, en que bebía el quimbaya opulento amigo de Robles el conquistador. El inca gárrulo ama las sortijas y los palanquines, y en su teogonía secular, como el persa, adora al sol. Los poetas indígenas del continente expresan frases simbólicas y hablan palabras profundas o pintorescas. El *Popol-Vuh* llama al gran Dios "Corazón del Cielo". El charrua nombra a la muerte "el sueño frío". Las almas salvajes encontraban un algo de lo divino en la pura mirada de los astros. Junto a los poetas aparecían los magos. Los impalpables espíritus conversaban con las desnudas brujas. Brotaba de la inmensa y fecunda matriz natural un rico y extraño simbolismo, y el artista autóctono, al influjo del sol y de la tierra, labraba los esbozos de las creaciones imaginativas, las máscaras de las rudas divinidades. El primitivo arte de América se da la mano con el japonés por el dragón y el sapo, por las quiméricas bocas dentadas y los gestos monstruosos; con el egipcio, por sus momias y sepulcros; con el asirio, por las grandes, fantásticas bestias formadas en la piedra bruta; con el griego y el etrusco, por sus ánforas esbeltas, sus ligeros vasos, las curvas y redondeces de su cerámica; con el galo, por sus hachas de cobre; con el indio oriental, por las múltiples y aglomeradas florescencias de piedra de sus torres y monumentos.

La serpiente toca el pristino sentido estético con su escamosa, brillante y coloreada armadura y su irresistible influencia de animal mágico. Es la eterna figura de la eterna Poesía fatal. En el *Génesis* encarna al demonio y es maldecida por el Eterno Padre, símbolo del infinito Bien. En el ciclo poético de Grecia se acerca a la cuna de Herakles y es despedazada por el robusto dios, esto es, por la poderosa Fuerza. En el misticismo cristiano huella su cabeza la reina María, la divina Virgen, esto es, el Ideal. En la tradición americana, sobre el cactus espinoso, a los ojos de una vigorosa casta, es destrozada por el ágil, o sea la Libertad. El cocodrilo es también alimaña ornamental, con su ferocidad callada, sus dientes agudos y las férreas conchas de su carapazón; tiene de la serpiente, de la tortuga y de la roca, dulces ojos húmedos y llanto. Asimismo la iguana, tan semejante en su forma a la fiera de las aguas, figura en las ansas de los jarrones o en las cubiertas o tapas de los cacharros.

La zoolatría primero y la astrolatría después, constituyen la religión. Hay para los dioses cánticos y sacrificios. Las artes están representadas por personajes sagrados como entre los griegos. Entre los mexicanos, la poesía se encarna en Ahkinxooc; Xocbitim es la musa del canto y Pizlimtec la de la música. La marimba manifiesta el sentimiento de la armonía eufónica en el indio. En ese rudo instrumento están todos los tristes ecos de la montaña, las canciones de la choza primitiva, la suavidad del campo en el buen tiempo, o el grito del amor indómito y el lamento de las más hondas amarguras. La marimba parece ser inventada por algún formidable y salvaje Pan del mundo de Occidente, errante conocedor de las tristezas, ansias, duelos y victorias de las tribus, padre de la nativa americana poesía. El *tepanahuaste* de la América Central -*teponaxtli* de los mexica, *túnduli* de las tribus del ecuador -es el tímpano del bosque; al golpe de la mano del indígena da nacimiento a la cadencia, al compás, acompaña las danzas. El pito de barro, con dulces voces de ocarina, daba vida al cántico, y el cántaro gemebundo de los peruanos atraía los siniestros genios de la muerte y del espanto.

En tierra de Nicaragua, después del tiempo en que los hombres erraban, cazadores y pescadores, sin rumbo fijo ni civilización alguna, aparece el comienzo de una era de progreso. Es la influencia del indio del Norte, la cultura de los votánides que llega. Las tribus invasoras traen sus cultos, sus rituales, sus artes y su lengua. Antes los nicaraguas, o nicaragüenses, habían invadido las costas orientales y "habían barrido la vieja cultura de Quirigua, Copam y palemke". A su vez la civilización llegó y levantó su templo en el país de los mangues.

La luz de un culto la llevaron los votánides, hijos de Tepanaguaste, "el señor del árbol seco".

El chorotegano o mangué recibió la influencia meca y nahoá. Los nahoas introducen sus costumbres, sus ritos, su poesía, sus geroglíficos, sus músicas, sus danzas, el libro de pergamino y la urna cineraria.

Bovallius, el sabio sueco, en una reducción que presenta en la Exposición Histórico-Americana, ha reconstruido un templo nicaragua, en vista de los restos que de las antiguas construcciones Squier y él encontraron en las islas del gran lago de Nicaragua. Es el templo elíptico, y su techo está sostenido por misteriosas caríatides sedentes. Ellas son la representación de sobrenaturales seres, esculpida toscamente en oscuros monolitos basálticos, por

la mano del fetichista. Los grandes ídolos tienen el aire de los orientales dioses de piedra; en uno hallaréis como una vaga reminiscencia del sonoro Memnón; en otro algo de lo asirio o de lo fenicio; en todos el hieratismo de las esculturas rituales de los nahuas.

Los viejos indios, como sus descendientes de hoy, amaban los pájaros, las resinas y plantas bien olientes que perfumaban sus incensarios, las flores de aquellas pródigas y lujosas campiñas. Tenían la noción de la gracia. Y en cuanto a la fuerza, son de notar sus especiales gimnásticas, como aquellas de que habla el transparente Oviedo, con que celebran los idólatras las fiestas de su Ceres salvaje, el dios del cacao; o las maneras con que domaban las más feroces alimañas de sus montes y selvas, o las bregas cuerpo a cuerpo en que descollaba algún violento y forzado *tapaliui*.

Tinta roja y negra era la empleada por los nicaraguas para escribir en sus libros de piel con su pintoresco modo figurativo. Los mismos colores adornan su alfarería, en símbolos, geroglíficos y meandros. He dicho antes de la fiesta religiosa al dios del cacao. Los otros productos de la tierra tenían asimismo sus divinidades y a ellas se dedicaban, en los regocijos bulliciosos, locas saturnales, celebraciones semejantes a las clásicas y pomposas que en honor de Ceres y Dionisio celebraban los paganos en Grecia y Roma.

En la ornamentación personal empleaban los tatuajes de vivos matices, sobresaliendo el color negro de *tiel*, que dejaba su estigma imborrable donde el pedernal trazaba en las carnes del indio dibujos y sajaduras. Cada cacique tenía su señal especial. Y he aquí el blasón que aparece de modo peregrino en las tierras nativas de los habitantes de Nicaragua en tiempo de la llegada de Colón.

Hay un bosquejo de teatro. En los festivales religiosos se representaban aquellos areytos o mitotes en los que "andaban un contrapás hasta sesenta personas, hombres todos, y entrellos ciertos hechos mugeres, pintados todos e con muchos y hermosos penachos e calças e jubones muy bigarrados e diversas labores e colores, e yban desnudos, porque las calças e jubones que digo eran pintados, e tan naturales, que ninguno los juzgara sino por tan bien vestidos como quantos gentiles soldados alemanes o tudescos se pueden ataviar." Y entonces era cuando los farsantes bárbaros "llevaban máscaras de gestos de aves", danzando al son de sus resonantes fanfarrias. La máscara, como en los teatros griego y chino; el penacho de plumas, los rostros embijados, eran las notas de color del cuadro.

De los personajes de aquellos mitotes descende el parlanchín Güegüence, que tanto llamó la atención de Brinton. El Güegüence es aquel personaje de la farsa ingenua que el indio moderno tejió con palabras españolas y frases del dialecto maternal, farsa en la cual suele verse como un vago reflejo lírico, así cuando el Güegüence dice delante del señor Gobernador: "Alçen, muchachos, miren cuanta hermosura. En primer lugar, cajonería de oro, cajonería de plata, güipil de pecho, güipil pluma, medias de seda, zapatos de oro, sombrero de castor, estriberos de lazo de oro y de plata, muchirtes hermosuras, señor Gobernador Tastuanes, aseneganeme ese lucero de la mañana que relumbra del otro lado del mar..." Las máscaras imitaban caras de fieras, o monstruosas fases visionarias; y aún hoy son de ese modo las que en los bailes indígenas, como los mantudos, llevan los disfrazados danzarines.

La representación de algunos animales -que en la teogonía de los nicaraguas encarnaban dioses- constituía uno de los principales motivos de decoración. Así sobre las cabezas de las cariátides del templo está la del lobo, la del buitre rey-de-zopelote, la del cocodrilo o la de la tortuga. La figura de esos animales se ve tanto en los ídolos como en la cacharrería, en las ansas de los jarros, o en los pies de los trípodes y perfumeros. El conocido chinógrafo Paleólogue, hace notar que es en el mundo animal donde desde luego encuentra el artista chino su inspiración; sea en la copia directa de las formas o en la concepción de una animalidad fantástica y aterrorizadora, la creación de seres extranaturales y gigantescos, semejantes a las visiones de los sueños. Y afirma el francés que he citado que ello es una creación original del genio de la China.

En el arte americano se encuentra esa visión macabra de una fauna estupenda e imaginaria; bestias semejantes al asiático león de Fo y a las más horribles quimeras búdhicas; el artista siente la obsesión del *monstruo*; la pesadilla se petrifica. Los chinos reproducían principalmente sus cuatro animales simbólicos: el dragón, el licornio, el fénix y la tortuga. El dragón, emblema del Oriente y de la primavera; el licornio, de la perfección; el fénix, de las Emperatrices; la tortuga, de la Fuerza. En la cerámica nicaragua la serpiente decora las urnas cinerarias. ¿Qué idea representa la iguana, la tortuga, el loro, los animales que adornaban los templos y los utensilios de los antiguos nicaragüenses?

La influencia azteca se advierte en los vestigios estudiados por Squier, Bovallius y otros arqueólogos y especialistas. Al eminente americanista M. Desiré Pector es deudora la arqueología americana, de importantísimos y curiosos estudios.

Los objetos que la República de Nicaragua exhibe hoy en la Exposición Histórica Americana, apenas pueden dar una ligera idea de sus artes precolombinas. Ciertos pequeños ídolos haran al visitante imaginar como fueron los que en los templos se adoraban; la cacharrería mangue y nahua, con sus diversos motivos de ornamentación y de dibujo, hará ver a los inteligentes la diferencia de las dos razas; el relativo atraso de la una y la invasión civilizadora de la otra; en las copas, jarros y perfumeros trípodes encontrarése ligereza y gracia; en la colección del Gobierno nicaragüense notarése una cabeza de gran valor arqueológico, ídolos y cerámica; en la del laborioso e ilustradísimo señor de Arellano, variedad de alfarería, con finos adornos y pinturas; y en la colección Gavinet; terracotas estimables, ídolos *matlates* labrados con arte y que tienen cabezas de bestias y motivos de la fauna americana. Podrá también hallar en los objetos expuestos, el observador, huellas y reminiscencias de cultos fálicos; imágenes de hombres y mujeres con la figuración del sexo, y un lingam labrado en fina y pesada piedra. En las urnas funerarias encontrará la especial de los nicaraguas, en forma de zueco. Squier encontró una urna de idéntica forma en Huehuetenango, Guatemala. Y yo observo que es también igual a las urnas antedichas un cacharro arcáico japonés, de la colección del conocido japonista M.S. Bing, de París.

La antigua civilización americana atrae la imaginación de los poetas. Un Leconte de Lisle arrancaría de la cantera poética de la América vieja, poemas monolíticos, hermosos cantos bárbaros, revelaciones de una belleza desconocida.

Y el arte tendría entonces "un estremecimiento nuevo".

ANNEXE II-3: Ricardo Palma : traditions, néologismes et américanismes

Neologismos y Americanismos¹⁵²⁶

ANTECEDENTES Y CONSIGUIENTES

Generalizada creencia es, en América, la de que España no nos perdona el que hayamos puesto casa aparte, desprendiéndonos de su maternal regazo. Viene de aquí el que, en la crecida colonia de americanos viajeros que regresa a nuestro continente, no llegue a un diez por ciento el número de los que se decidieron a dar un paseo por España, después de haber visitado París, Londres, Berlín, Viena y las principales ciudades de Italia. Hay Exposición en alguna de esas grandes capitales, y todo latino americano que dispone de recurso, emprende viaje. Pero se trató de una Exposición en Madrid, para celebrar el cuarto centenario del descubrimiento de América; y a pesar del motivo, que de suyo era alborotador, y de la buena voluntad de los gobiernos republicanos, que se apresuraron a responder a la invitación oficial nombrando delegados que los representasen, apenas si, de Octubre a Diciembre, pudimos contarnos en Madrid trescientos americanos, de los que la mitad por lo menos, investía carácter diplomático o el de delegados. ¿Cómo explicar esta frialdad tratándose de la nación a la que tantos vínculos deberían ligarnos, pues, poca o mucha, todos traemos en las venas sangre española, y españoles son nuestros apellidos, y española la lengua en que nos expresamos, y heredadas de España nuestras creencias religiosas, nuestras costumbres, nuestras virtudes y nuestras flaquezas? En España deberíamos los americanos encontrarnos en nuestra casa solariega, casi como en el propio hogar.

La principal causa del indiferentismo alejamiento nuestro se debe a la errada política del gobierno peninsular que tardó muchos años en convencerse de que América estaba definitivamente perdida para España. Si, después de Ayacucho, los hombres de la política se hubieran dicho lo que el vulgo —lo perdido, perdido, y ojo al ganar no retardando el reconocimiento de las repúblicas independientes,— ni el comercio inglés, ni el comercio francés, se habría adueñado por completo de los mercados americanos. Por lo menos, habría conseguido España que no adquiriésemos el perverso gusto de envenenarnos consumiendo los malos vinos franceses, y que la península es productora de los mejores del mundo. Mercantilmente, no era el provecho para desdeñado.

Pero España dejó correr casi un cuarto de siglo sin amainar sus pretensiones de soberanía sobre un mundo que se le había escapado de entre las manos, no sin revelar, de vez en cuando, hostilidad de propósitos, como los que encarnaban la expedición floreana, la intervención en México, y la aventura de las islas de Chíncha.

El reconocimiento de la independencia se impuso a España por la fuerza del hecho consumado, por la impotencia material por emprender la reconquista y hasta como conveniencia.

A estos errores de política se debe el que España no ocupe hoy, en nuestros afectos, el lugar preferente. Los que vinimos a la vida en los albores de la República, oíamos a nuestros padres relatar los hechos de la gran epopeya; y, en sus relatos, a pesar de la pasión, había mucho de cariño para aquéllos a quienes lealmente vencieron en Junín y Ayacucho. Nos llegó el turno de reemplazar a nuestros mayores en el escenario social, y la juventud a que yo pertenecí fue altamente hispanófila. El nombre de España, aunque no siempre para ensalzarlo, estaba constantemente en nuestros labios; y en las representaciones del Pelayo aplaudíamos con delirio los versos del gran Quintana, como si fuesen nuestros el protagonista y el poeta, y nuestra la patria en que se desarrolla la tragedia. La vida colonial estaba todavía demasiado cerca de nosotros, y sólo el correr del tiempo conseguía destruir la influencia y el prestigio que sobre el espíritu ejerce la tradición. Yo alcancé días en los que, a los republicanos nuevos, no chocaba oír en la calle este saludo. — Adiós, señor marqués —Abur, señor conde.

¹⁵²⁶ Ricardo PALMA, *Recuerdos de España : Notas de viaje, esbozos, neologismos y americanismos*, Buenos Aires, Imprenta J. Peuser, 1897, p. 159-174.

La generación llamada a reemplazarnos no abriga amor ni odio por España: la es indiferente. Apenas si ha leído a Cervantes. Su nutrición intelectual la busca en lecturas francesas y alemanas. Díganlo los modernistas, decadentes, parnasianos y demás afiliados en las nuevas escuelas literarias.

Los americanos de la generación que se va vivíamos (principalmente los de las repúblicas de Colombia, Centro-América y el Perú) enamorados de la lengua de Castilla. Éramos más papistas que el Papa, si cabe en cuestión de idioma la frase. Los trabajos más serios que sobre la lengua se han escrito en nuestro siglo, son fruto de plumas americanas. Baste nombrar a Bello, Irisarri, Baralt, los Cuervo y, como estilista, a Juan Montalvo.

El lazo más fuerte, el único quizá que hoy por hoy, nos une con España, es el idioma. Y sin embargo, es España la que se empeña en romperlo, hasta hiriendo *susceptibilidades* de nacionalismo. Si los mexicanos (y no mejicanos como impone la Academia) escriben *México* y no *Méjico*, ellos, los dueños de la palabra, ¿qué explicación benévola admítela negativa oficial o académica para consignar en el Léxico voz sancionada por los nueve o diez millones de habitantes que es república tiene? La Academia admite provincialismos de Badajoz, Albacete, Zamora, Teruel, etc., etc., voces usadas solo por trescientos o cuatrocientos mil peninsulares, y es intransigente con neologismos y americanismos aceptados por más de cincuenta millones de seres que, en el mundo nuevo, nos expresamos en castellano.

« Trivial argumento es (dice Alberto Liptay en su entretenido libro *La lengua Católica*) el de que los americanos no tenemos por qué afanarnos por el progreso de un lenguaje que, originalmente, no nos pertenece, como si la lengua no fuera tanto de los hijos como de los padres. Si los padres no fuesen, a veces, aventajados por los hijos, toda posibilidad de progreso sería ilusoria. Hay también que tener presente que los americanos casi triplicamos en número a los peninsulares, y que no son siempre las minorías las llamadas a imponer la ley. »

Acaso tuvo razón el ilustre argentino don Juan María Gutiérrez, escritor tan culto y castizo como sus contemporáneos Bello y Pardo, cuando nombrado, casi a la vez que éstos, académico correspondiente, renunció a tal honra porque, en su concepto, mal se avenía la independencia política con la subordinación a España en materia de lenguaje.

II

España nos trajo al Perú las locuciones (siempre en plural) *imperio de los incas*, *patria de los incas*, etc., etc., y en la necesidad de crear un adjetivo, preciso para nosotros, creamos los adjetivos *incásico* e *incaico*. El primero lo empleamos en la acepción de lo que, en general, se refiere a los antiguos soberanos; y el segundo, al tratar de determinado inca. Así llamamos al Cuzco *la ciudad de los incas*, porque fue la residencia oficial de ellos; y a Cajamarca *la ciudad del inca*, porque en ella, ciudad hasta entonces de segundo orden en la monarquía, se desarrolló el episodio más trascendental de la conquista con la prisión y muerte de un rey. Filológicamente está bien estudiada la formación de ambos adjetivos, y al aceptarlos habría procedido la Academia con acierto, no sólo lingüístico sino político. Y que tales adjetivos eran imprescindibles en el lenguaje lo comprueba el que los eminentes escritores españoles don Marcos Jiménez de la Espada y don Justo Zaragoza, que en asuntos históricos de América se ocupan, crearon las voces *inqueño* e *incano*, nunca empleadas en el Perú.

La autoridad indiscutible e inapelable en la cuestión era el uso generalizado en América, y esta autoridad imponía la aceptación de *incásico* e *incaico*, voces ambas de correcta formación, esencialmente la primera. La Real Academia, en la que ninguno de sus miembros ha visitado el Perú, decidió que sólo era admisible el adjetivo *incásico*, lo que implicaba una decisión caprichosamente autoritaria, que nos ha hecho sonreír a los peruanos, como cuando, en la última edición del Diccionario, vimos consignado el peruanismo *cachazpari*, en vez de *cacharpari*, y *sora* en lugar de *jora*, resultando dos hijos desconocidos para sus legítimos padres. Ser académico, no es ser infalible ni omnisciente.

Pero en el seno mismo de la Academia, ha encontrado el adjetivo *incaico* un rebelde en don Marcelino Menéndez y Pelayo que, en el tomo tercero de la *Antología*, publicado un año después de la autocrática decisión, escribe incásico en la página 163 del prólogo. ¡Lástima que don Marcelino hubiera empeñosamente combatido la admisión de los verbos *dictaminar* y *clausurar*, en homenaje a la intransigencia de su españolismo!

« La ley de las mayorías, o sea el criterio democrático (dice don Nicanor Bolet Peraza) debe dominar también en la república de las letras. La soberanía de un idioma no reside sino en la totalidad misma de los que se sirven de él como de lengua propia. Las Academias equivalen a los Congresos, y deben dictar sus constituciones y leyes (digo sus diccionarios y gramáticas) teniendo en cuenta las costumbres del pueblo, el natural espíritu de progreso, y *sobre todo* el uso general. De lo contrario, las Academias hablarán un idioma y el pueblo otro, viniendo a parar todo el triunfo de las mayorías habladoras. »

La Academia, con su procedimiento, ha justificado a Zahonero que, en el Congreso Literario, dijo:

« Tengamos en cuenta que el pueblo americano se ocupa de nosotros, pero que, desgraciadamente, nosotros no nos ocupamos de él; que no nos conocemos, y es necesario que nos conozcamos. »

III

Las fiestas del Centenario colombino han dado el tristísimo fruto de entibiar relaciones. Los americanos hicimos todo lo posible, en la esfera de la cordialidad, porque España, si no se unificaba con nosotros en lenguaje, por lo menos nos considerara como a los habitantes de Badajoz o de Teruel, cuyos neologismos hallaron cabida en el Léxico. Ya que otros vínculos no nos unen, robustezcamos los del lenguaje. A eso, y nada más, aspirábamos los hispanófilos del nuevo mundo; pero el rechazo sistemático de las palabras que, doctos e indoctos, usamos en América, palabras que, en su mayor parte, se encuentran en nuestro cuerpo de leyes, implicaba desairoso reproche.

—¿No encuentran ustedes de correcta formación los verbos dictaminar y clausurar? — pregunté una noche. —Sí, me contestó un académico; pero esos verbos no los usamos, en España, los dieciocho millones de españoles que poblamos la península: no nos hace falta. Es decir que, para mi amigo el académico, más de cincuenta millones de americanos nada pesamos en la balanza del idioma. Bien pude contestarle con estas palabras de Zahonero, en el Congreso Literario:

« Parece que la lengua castellana, en doncellez, es una virgen cuya virtud estamos obligados todos a guardar; virtud fría, virtud que resulta por negación, virtud de solterona. No, mil veces no. Las lenguas no son vírgenes: son madres, y madres fecundas que siempre están dando del claustro materno del cerebro, por la abertura de los labios, nuevos hijos al mundo del amor y de las relaciones humanas. »

El espíritu, el alma de los idiomas, está en su sintaxis más que en su vocabulario. Enríquese éste y acátese aquélla, tal es nuestra doctrina. Si el uso generalizado ha impuesto tal o cual verbo, tal o cual adjetivo, hay falta de sensatez o sobra de tiranía autoritaria en la Corporación que se encapricha en ir contra la corriente. Siempre fue la intransigencia semilla que produjo mala cosecha.

IV

Recuerdo que sostuve una noche en la Academia que figurando en el Diccionario el sustantivo *presupuesto*, nada de irregular habría en admitir el verbo *presupuestar*, de que tanto gasta hacen periodistas y oradores parlamentarios. En esta discusión que se acaloró un tantico, y en la que un intolerante académico olvidó hasta formas de social cortesía, leyese un romance que, hace medio siglo, escribió Ventura de La Vega contra el verbo *presupuestar*, lectura con la que mi contradictor no probó sino que el tal verbo ha llegado a imponerse en el lenguaje, para evitar el rodeo de *formar presupuesto*, *consignar en el presupuesto*, etcétera. Pobre, estacionaria lengua sería la castellana si, en estos tiempos de telecomunicación telegráfica,uviésemos que recurrir a tres o cuatro palabras para expresar lo que sólo con una puede decirse.

La intransigencia del académico a quien he aludido para con el verbo *presupuestar*, se parece mucho a la de don Rafael María Baralt, con el vocablo *gubernamental*.

« Todo se intente, todo se haga, menos escribir semejante vocablo, menos pronunciarle, menos incluirle en el Diccionario de la Academia. Antes perezca éste, y perezca la lengua, y perezcamos todos. »

Pues poquita cosa le pedía el gusto. ¿Así son los odios académicos para con las pobres palabras? Mal consejero y peor juez es el odio.

Pues, a pesar del anatema, la voz *gubernamental* se impuso, y ahí la tienen ustedes, en la última edición del Diccionario, tan campante y frescachona. Y a pesar de la inquina de Baralt, no nos ha llevado todavía la trampa, y el mundo sigue rodando

por el piélago inmenso del vacío.

Que haya un vocablo más, ¿Qué importa al mundo?

Y aquí viene, como anillo al dedo, algo que Pompeyo Generecribe en su interesante libro *Literaturas malsanas*, y que copio para que el lector americano sepa que, en España misma, abundan combatientes contra las intransigencias académicas:

« La lengua es un órgano viviente que evoluciona, y en cualquier momento de su historia se halla en estado de equilibrio entre dos fuerzas opuestas: la una conservatriz o tradicional, y la otra revolucionaria o innovadora. La fuerza revolucionaria, o que obra por alteraciones fonéticas y por neologismos, es necesaria a la vida del lenguaje, para que éste no muera falto de sentido y de flexibilidad. La vida del idioma consiste en el equilibrio de conservar lo antiguo que corresponda a las ideas cuyo uso sea lógico y adecuado, y de enriquecerle con nuevas significaciones, nuevas palabras y nuevos giros creados siempre conforme al genio de la lengua. Hay quienes creen que la lengua vive por sí propia, que desde que la fijaron los clásicos es perfecta *per in eternum*, y se les figura un sacrilegio toda innovación, y toda alteración un atentado. Y así pasan horas, días y años, convirtiendo el castellano de lengua viva en lengua muerta. Les sucede lo que a los romanos de la decadencia que, a fuerza de aferrarse a su latín, se les quedó una lengua litúrgica, incomprensible, enfrente de las lenguas populares, fecundas y poéticas, que dieron lugar a las neo-latinas. No ven que el mundo marcha, y con él las expresiones escritas. ¡Hay del que de un nombre haga un verbo, de un verbo un nombre, de un sustantivo un adjetivo! Lo tendrán esos creyentes por reo de mayor crimen que el de haber faltado a la moral o a la conciencia. Y ¡cosa rara, por causa de esta ceguera intensa redactan diccionarios, que pretenden imponer como códigos de la lengua! Pero, contra todos estos pseudo-gramáticos, el lenguaje continua siendo un organismo sonoro que la mente humana crea y transforma de una manera sensible e indefinida. Y las obras del genio siguen produciéndose y dando lugar a nuevas estéticas. Y los estímulos nuevos surgen con los nuevos temperamentos, independientes de todas las reglas. Y el hombre continua produciendo e innovando, en las letras como en todo, pudiendo decir, a pesar de los académicos, *e pur si muove*. »

V

No se diría sino que se pretende que seamos súbditos, no voluntarios, sino forzados, del idioma, y que la autoridad del Diccionario sea, para nosotros, tan indiscutible como el *Syllabus* romano para el cúmulo de fanáticos. Hablemos y escribamos en americano; es decir en lenguaje para el que creamos las voces que estimemos apropiadas a nuestra manera de ser social, a nuestras instituciones democráticas, a nuestra naturaleza física. Llamemos, sin temor de hablar o de escribir mal, *pampero* al huracán de las pampas, y conjugemos sin escrúpulo *empamparse*, *asorocharse*, *apunarse*, *desbarrancarse*, y *garuar*, verbos que en España no se conocen, porque no son precisos en país en que no hay pampas, ni *soroche*, ni *punas*, ni barrancos sin peñas, ni *garúa*. El escritor que, por prurito de purismo, escriba *afta* en vez de *paco*, divieso en lugar de *chupo*, adehala por *yapa* y colilla por *pucho*, será comprendido en España, pero no en el pueblo americano para el cual escribe. Debe tenernos sin cuidado el que la docta corporación nos declare monederos falsos en materia de voces, seguros de que esa moneda circulará como de buena ley en nuestro mercado americano. Nuestro vocabulario no será para la exportación, pero sí para el consumo de cincuenta millones de seres, en la América Latina. Creemos los vocablos que necesitamos crear, sin pedir a nadie permiso y sin escrúpulos de impropiedad en el término. Como tenemos pabellón propio y moneda propia, seamos también propietarios de nuestro criollo lenguaje.

Los viejos que, aunque sin la intolerancia académica, hemos desempeñado el papel de Quijotes apasionados de esa Dulcinea que se llama el habla castellana, nos vamos a prisa dejando el campo libre de mantenedores. La generación que nos reemplazará se cuida poco o nada de hojear el Diccionario, para averiguar si tal o cual palabra es genuinamente española. El del Léxico de la calle Valverde es cartabón demasiado estrecho, y la nueva generación ama la independencia acaso más de lo que la hemos amado los hombres de la generación que se va.

Los viejos, inclinados a acatar siempre algo de autoritario, perseguíamos el purismo en la forma, y ante el fetiche del purismo sacrificábamos, con frecuencia, la claridad del pensamiento. Los jóvenes creen que a nuevos ideales corresponde también novedad en la expresión y en la forma; y he ahí por qué encuentran fósil la autoridad de la Academia, siempre aferrada a un tradicionalismo conservador, a un pasado que ya agoniza.

Discurriendo sobre el injustificable rechazo que de la Academia merecieron los verbos *clausurar*, *dictaminar* y *presupuestar*, el distinguido periodista don Modesto Sánchez Ortiz, director de *La Vanguardia*, diario barcelonés, se expresó así:

« Eso de considerar tales verbos como subversivos y bárbaros, a pesar de ser de uso corriente en América y hasta en España, vale tanto como decir que allá no se escribe castellano, lo cual desmienten con sus obras muy insignes autores. Creo, por mi parte, que la Academia de la lengua, asaz apegada a ciertas preocupaciones rancias, no se muestra todo lo dúctil que debiera, para conservar su hegemonía literaria en aquellas vastas regiones, hijas mancipadas de la madre España, unidas empero a ella por el vínculo del idioma, y que suman juntas un número de habitantes superior en muchísimo al de la Metrópoli. En todas estas regiones se *presupuesta*, y nosotros mismos, aquí, en España, *presupuestamos* a todo trapo, si bien, casi siempre, con escasa sinceridad. Si la palabra es viva, y su aire no difiere del de otras muchas parecidas, ¿por qué se le ha de negar la inscripción en el registro civil del Diccionario? Mal anda la docta corporación con sus remilgos; pues bien pudiera ocurrir que, interpretándoles torcidamente, provocaran sensibles enfriamientos y dieran al traste, por algún tiempo, con los proyectados tratados de propiedad intelectual entre España y las repúblicas, gracias a lo cual muchos de nuestros escritores al sacar sus cuentas, se verán imposibilitados de *presupuestar* el producto de sus obras en el mercado de América, aunque en rigor no resulte perjuicio a algunos académicos cuyos libros, si los producen, rara vez logran “pasar el charco”. »

, revelan

VI

Propósito muy hispanófilo fue, pues, el que me animó cuando, en las juntas académicas a que concurrí, empecé proponiendo la admisión de una docena de vocablos de general uso en América.

Yo anhelaba que las fiestas del Centenario tuvieran significación práctica, revelando que España armonizaba tanto con nosotros que, si no admitía como suyos nuestros neologismos, por lo menos no los despreciaba como argentinismos, colombianismos, chilenismos, peruanismos, etc., etc.

Cuando se crearon las Correspondientes en América, todos presumimos que la Academia madre se proponía asociarnos a su labor, para que contribuyéramos con el caudal de voces que, suficientemente estudiadas por nosotros, estimáramos de precisa o conveniente admisión. El desengaño ha sido tosco; y para no continuar siendo corporaciones de relumbrón, dos de las Academias americanas, sin ruido, cambio de notas, ni alharacas, se han declarado cesantes.

« Es empresa poco menos que imposible (dice el académico señor García Ayuso, en su discurso de incorporación) desterrar las voces que han recibido la sanción del pueblo soberano. »

Y tan fundada es la afirmación del señor García Ayuso que aunque la Academia, en la última edición de su Diccionario, ha eliminado una de las acepciones de la palabra *jesuita*, no por eso ha conseguido, ni conseguirá, desterrarla del uso. La razón es que el pueblo soberano *no hace política* cuando habla, ni entiende de contemporizaciones partidistas.

Y ya que he citado en apoyo de mis ideas la autoridad de un académico, no quiero concluir sin copiar palabras de otro ilustradísimo lingüista, también académico de la Española, don Eduardo Benot, que en su libro *Acentuación Castellana*, escribe:

« La Academia tiene que obedecer a una autoridad inapelable, que es la del uso, supremo legislador en materia de lenguaje; y yo no creo que exista en la Academia autoridad bastante para dar o quitar la ciudadanía a las voces y a las locuciones. »

VII

Eran poco más de trescientas las palabras anotadas en mi cartera, las que intentaba ir, poco a poco, proponiendo para discusión. Esa relación se limitaba a apuntar las voces y definirlas muy a la ligera, advirtiendo que no consideraba voz alguna que no fuera de uso generalizado en tres repúblicas, por lo menos.

Hoy, al publicarlas, he añadido rápidas apreciaciones, y aun más de cuarenta vocablos, teniendo a la vista el Diccionario de chilenismos de Zorobadel Rodríguez, el de peruanismos por Juan de Arona, el rioplatense de Daniel Granada, y lo trabajos lingüísticos de los Cuervo, Baralt, Irisarri, Seijas, Armas, Batres, Jáuregui, Pablo Herrera, Pedro Fermín Cevallos, Amunátegui Reyes, Eduardo de la Barra, Tomás Guevara y otros muchos filólogos americanos.

Y ¡qué razones, Dios de Israel, las que oí alegar contra la admisión de algunas voces!

Las razones más culminantes eran —ese vocablo no hace falta o ese vocablo no lo usamos en España — como si porque en América no se han aclimatado el sustantivo *ponencia* ni el verbo *empecer*, palabras muy castizas y de las que gran derroche hicieron los oradores en los congresos Colombinos, debiéramos nosotros condenarlas.

Después del rechazo de una docena de voces por mí propuestas, me abstuve de continuar, convencido de que el rechazo era sistemático en la corporación, excepción hecha de Castelar, Campoamor, Cánovas, Valera, Castro Serrano, Balaguer, Fabié y Núñez de Arce, que fue el paladín que más ardorosamente defendió la *casticidad* del verbo *dictaminar*.

Así, por razón de capricho erigido en sistema o por espíritu anti-americano, he llegado a explicarme el que nunca la Academia tomara en seria consideración los diccionarios de Zorobadel Rodríguez, Juan de Arona y Daniel Granada.

Ese exclusivismo de la mayoría académica importa tanto como decirnos:

Señores americanos, el Diccionario no es para ustedes. El Diccionario es un cordón sanitario entre España y América. No queremos contagio americano.

Y tiene razón la Real Academia.

Cada uno en su casa y Dios en la de todos.

Lima, febrero de 1895.

ANNEXE II-4: Juan Zorrilla de San Martín: providentialisme colonial

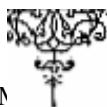
ATENEO DE MADRID DESCUBRIMIENTO Y CONQUISTA DEL RÍO DE LA PLATA¹⁵²⁷

CONFERENCIA

DE

D. Juan Zorrilla de San Martín

leída el día 25 de Enero de 1892



ESTABLICIMIENTO TIPOGRÁFICO « SUCESORES DE RIVADENEYRA »

IMPRESORES DE LA REAL CASA

Paseo de San Vicente, 20

1892

SEÑORAS Y SEÑORES:

Sea por temeridad, sea por el ansia que sentía de incorporarme en alguna forma al movimiento intelectual de este prestigioso centro de ilustración, sea por el deseo de buscar honra para mi nombre por el simple hecho de unirlo al vuestro, ello es que acepté el honor que me dispensó el Ateneo al elegirme, con espontaneidad que de todas veras agradezco, para daros esta noche una idea del *descubrimiento y conquista del Río de la Plata*, y vengo á cumplir tan honroso cuanto difícil compromiso.

Soy, señores, el primer americano del Sur á quien cabe la honra de hablar desde este sitio; pero yo os suplico que no juzguéis del estado intelectual de la América, y muy especialmente del país que tengo el honor de representar en España, por lo que, como simple tributo de amor tradicional á la madre patria española, va á ofreceros hoy el más humilde de los hijos de la ausente patria americana. No me atrevo ni aun á invocar, para obtener vuestra benevolencia, el temor que en estos momentos no puede menos de embargarme; porque, aun sin él, nada pudiera ofreceros digno de vosotros, del tema histórico que he de desarrollar y del alto propósito que informa la serie de conferencias con que el Ateneo de Madrid prepara la rememoración del descubrimiento de América.

He vacilado, sobre todo después de haber oído á los distinguidos oradores que me han precedido, respecto de la índole que debía imprimir al desarrollo de un tema tan vasto, y tan interesante y tan propicio á la prolija investigación histórica: ó bien desenvolvía, con detenido criterio, un punto controvertido relativo al descubrimiento y conquista del Río de la Plata, ó bien os daba una idea general y comprensiva, pero por eso mismo ligera, de aquellos sucesos, procurando hacer destacar de su conjunto los caracteres de los hechos y de los hombres principales, y vincular ó eslabonar mis informaciones y conclusiones con la totalidad de los hechos que constituyen el descubrimiento del Nuevo Mundo, dan carácter á la época en que tuvo lugar, y reúnen hoy á todos los hombres de la raza ibérica á conmemorar glorias comunes y á estrechar sus vínculos tradicionales en el regazo de los recuerdos centenarios.

He optado por lo segundo, por creer que así coadyuvaré mejor al propósito que en está serie de conferencias persigue el Ateneo y que me fue comunicado: el de ilustrar la opinión sobre los principales sucesos del descubrimiento de América, cuyo aniversario va á celebrarse,

Voy, pues, á daros las ligeras informaciones que me habéis pedido, ó más bien, voy á ahorraros sólo el trabajo de largas lecturas concordadas y prolijas, que he refrescado para vosotros, tendentes á apreciar, primero en su

¹⁵²⁷ Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, *Descubrimiento y conquista del Río de La Plata*, Sucesores de Rivadeneyra, Madrid, 1892.

conjunto, y después en sus grandes detalles, el hecho colosal del descubrimiento y conquista de América por el genio, el valor y la perseverancia de nuestra raza.

Para daros una idea de aquel gran suceso, y poder en seguida apreciar la significación relativa, geográfica, etnológica é históricamente considerada, del descubrimiento y conquista del Río de la Plata, que se derrama en el Atlántico, allá á los 35 grados de latitud Sur, yo quisiera llevaros con la imaginación, señores, al extremo de las latitudes del Norte, allá al círculo polar ártico, y señalaros con la mano el teatro espléndido del drama histórico iluminado por el crepúsculo del siglo XV y la aurora del XVI; mostraros ese continente, especie de vertebrado colosal, que se baña en dos océanos, y que, tocando con sus extremidades superiores con la mano de la Groenlandia, la Europa, y con la que acaso fue el istmo de Bering, el Asia, va á sumergir, más allá de la Tierra del Fuego, su larga extremidad inferior, entre las profundidades del mar y los eternos hielos del polo Antártico.

Ahí está: señores: con su superficie de *cuarenta millones* de kilómetros cuadrados; con su columna vertebral de dos mil quinientas leguas; con sus montes como nubes, y sus llanuras y sus selvas; con sus volcanes, ardientes tributarios del cielo, y sus ríos, soberbios tributarios del mar,

Mirad hacia abajo desde la cima de vuestra imaginación, y ved primero esas montañas que se bifurcan y trifurcan teniendo por núcleo la *Rocallosa*; esos cinco lagos que ocupan una superficie de *trescientos mil kilómetros cuadrados*; esos ríos como mares que se llaman el *Misisipí* y el *San Lorenzo*, y deteneos á escuchar un momento esa voz soberana de la naturaleza: es el *Niágara*, que sea despeña cantando sus canciones inmortales, y prolongando las vibraciones de su voz casi hasta alcanzar las últimas del *Tequendama*, su incomparable rival de la América del Sur.

Cruza, señores, la gran meseta de Méjico; mirad de paso, en pie sobre ella al *Orizaba* y al *Popocatepetl*; distinguid el golfo, el de las leyendas y las glorias, y pensad, al mirar aquella península de California que se adelanta en el mar, que es oro lo que circula por las venas subterráneas de esa especie de víscera silícea.

Más allá, la América se estrecha para formar el istmo y, como si la tierra, estrujada y casi estrangulada, respirase con mayor violencia, levanta más su seno y abren en él sus cráteres los veintisiete volcanes activos de Guatemala, que parecen surgir de las entrañas del mar; se hunde en su profundo lecho el extenso dormido lago de Nicaragua; asoman las Antillas sus trescientas sesenta cabezas del fondo del mar, como náufragos que sobrenadan aún del naufragio de un trozo de la tierra sumergido por la lucha sin historia de dos océanos, que para encontrarse, quisieron acaso partir en dos el continente, sin lograrlo; y busca por fin expansión y se dilata, más allá del istmo, en las hermosas regiones bañadas por el *Magdalena* y *Orinoco*, precursores del *Amazonas*, el mayor de los ríos del mundo, y del *Paraguay*, del *Uruguay* y del *Paraná*, que, naciendo en las entrañas de la América Meridional, en la sierra del Brasil, que los separa de los ríos que van hacia el Oeste, corren de Norte á Sur atravesando distintas latitudes y climas. en un trayecto de *tres mil setecientos kilómetros*, para formar el caudal del Río de la Plata, grandioso estuario que, con una anchura de cuarenta leguas, se derrama en el Océano allá, á los 35 grados de latitud Sur.

Porque mi mente tiene que detenerse, señores, aquí en esta costa del Atlántico, no os he mostrado, siquiera de paso, esa región inmensa que hemos dejado á nuestra derecha en nuestro descenso de Norte á Sur, para, complementar el vuelo de nuestra - imaginación sobre las cumbres; no os he hecho detener en esa trifurcación de los Andes, en esa región que sigue á las Antillas y escucha, en medio de su eterna primavera, la voz del Tequendama; no os he señalado la espléndida vegetación tropical que fecunda, el Amazonas; no os he indicado siquiera la cumbre del *Chimborazo*, que se eleva en el desierto; ni el cono truncado del Cayambé, especie de columna miliaria del mundo, sobre cuya cabeza cana pasa la línea del Ecuador; ni el *Pichincha* que, como el Cerbero de la fábula, ruge por sus cuatro cráteres; ni al *Cotopaxi*, de esbeltas formas matemáticas; ni el *Illimani* más allá, ni el *Sorata*, ni aquellos últimos gigantes, guardianes de un mundo, que se levantan en aquel extremo y que se llaman el *Descabezado*, el *Maipú* y el *Aconcagua*, la cumbre más elevada de los Andes, que se pierde en las nubes á una altura de 6.834 metros sobre el nivel del mar.

No os he indicado los valles que se extienden entre los innumerables contrafuertes de los Andes, ni los Lagos de las cumbres, ni esa cuenca del Plata que se dilata entre las dos cordilleras que franjean el continente, con sus pampas sin horizontes, sus ríos sin riberas y sus azules cielos sin nubes.

Todos los climas están allí: desde el frío del polo hasta, el calor del trópico; todos los cielos se proyectan en su cielo; todos los cantos se oyen en sus bosques; todos los metales circulan en las arterias subterráneas de ese mundo, como corrientes de fuego que bañan las raíces de ese bosque de piedra que se llama los Andes; la fauna y la flora todo lo invaden, sin dar casi espacio al dominio de la infecunda arcilla; la naturaleza está pronta allí á recibirlo todo, á fecundizarlo, a multiplicarlo todo.

Y, sin embargo, señores, ese mundo estaba casi vacío. La soledad, sentada en las cumbres ó discurriendo por las riberas oceánicas, miraba el mar al mar al morir el siglo XV.

Mirad al hombre que allí existía: procede de una noche misteriosa y vive sumergido en ella; despojo de las tempestades del alma y de la naturaleza, vino acaso formando caravanas sin historia; a excepción de algunas semicivilizaciones que agrupan algunas, razas en torno á fragmentos monumentales ó vestigios de civilizaciones humanas sin recuerdo, el hombre vaga, desnudo y solitario, como el ciervo ó el tigre, por los bosques, las montañas, las costas ó las llanuras; va triste; sufre acaso la nostalgia de su olvidado divino origen; el tiempo le ha teñido la piel con los cambiantes del rojo; tiene la frente estrecha, los cabellos rígidos, el pómulo saliente, los ojos pequeños, melancólicos y negros; parece que camina á tientas con actitud huraña, irresoluta y desconfiada; es un extranjero; en su rostro casi no se refleja el alma; parece impasible, atónito; habla en voz baja; nunca ríe; apenas si una amarga sonrisa contrae alguna vez sus labios formando en ellos una mueca desdeñosa ó sarcástica; lucha gritando, mata rugiendo, pero muere en silencio; no ama, no espera, no canta sino alguna que otra melodía triste y monótona; y lo que es más triste, señores, el desgraciado no sabe llorar.

¿Era para ese hombre el mundo espléndido, sobre cuyas cumbres hemos volado?

¡Infeliz! Ni siquiera podía sospechar sus riquezas, ni comprender la voz de su elocuente naturaleza que lo llamaba en un idioma indescifrable para él.

¿Era acaso señor y dueño, con derecho de propiedad estable sobre ese mundo?

Tampoco; ni siquiera lo ocupaba moralmente: era dueño sólo de aquello en qué imprimía sus escasas facultades; de la pieza que hería con su flecha de punta de sílex ó de espinas de pescado; del árbol que derribaba para comer su fruto ó ahuecaba al fuego para flotar en las aguas; pero era nómada, errante; no poseía la tierra; la mujer clavaba y desclavaba el toldo de pieles á cada paso, llevando á cuestras el fardo de su hijo y de su triste vida esclava; encendía el hogar en la llanura para volverlo á encender de nuevo en la cumbre, mientras al hombre de la tribu se le prolongaba la pupila, como á la especie felina, á fuerza de acechar para atacar á la tribu enemiga ó esperar su siempre inminente ataque, y satisfacer su suprema aspiración: luchar, matar ó morir.

Res sacra miser, ha dicho con razón el poeta latino: es sagrada la desgracia; por eso está bien un latido de compasión, y casi de ternura en el, pecho del poeta americano, señores, y aun del pensador cristiano, cuando se piensa en el inexorable destino de nuestras razas aborígenes, que desaparecieron bajo el peso de una ley providencial, que ofusca la mente y contrista el corazón.

Pero yo tengo la persuasión de que ese hombre no era ni podía ser un principio; era un término, un último vestigio. Era joven y hermosa la naturaleza; el hombre era decrepito; el hombre agonizaba; la naturaleza nacía ó renacía; el hombre temía, y notaba en todas partes funestos presagios; la naturaleza ansiaba; el hombre cavaba su tumba, mientras la naturaleza cubría de musgo y flores esa tumba, y preparaba en ella una cuna ó un tálamo nupcial para el hombre que esperaba ó presentía, capaz de comprenderla, de amarla y de hacerla madre.

Vosotros sabéis, señores, cómo al hombre llegó; vosotros conocéis y habéis sentido muchas veces la historia de las tres legendarias carabelas, y habéis sentido repercutir en vuestras almas emocionadas el débil cañonazo de la *Pinta*, el grito de ¡*Tierra!* y el *Ave maris Stella* de las tripulaciones arrodilladas en torno de la figura gigante de Colón, y ante la cruz que las guiaba; pero acaso no habéis oído, ni se ha interpretado aún, el grito colosal de ¡*el hombre!* lanzado por la gran naturaleza americana, al sentir clavarse en su suelo y flotar en sus aires las dos cruces, emblema de su redención: la cruz divina que habla redimido á la humanidad catorce siglos atrás, levantada en la cumbre del Calvario, y la cruz roja en campo blanco, gloriosa enseña de Castilla, que acababa de salvar la civilización cristiana de Europa, enhiesta en las almenas de la torre de la Vela de Granada.

Y yo os quiero hacer notar, señores, en apoyo de esta idea que ha preocupado algunas veces mi imaginación, exaltada por lo grande, que hay una faz hermosa en el descubrimiento de América: Colón y sus carabelas no la buscaban; ellos buscaban sólo el Oriente por el Occidente; no fueron, pues, las carabelas las que salieron al

encuentro de América; fue América la que salió al paso á los heroicos navegantes, para detenerlos y decirles: «Aquí estoy.»

Fue recto y prodigioso el viaje, vosotros lo sabéis, pues os lo han narrado desde esta tribuna oradores más elocuentes que yo; fue asombrosamente favorable al desarrollo de la grande empresa el sitio á que arribaron las carabelas: precisamente el centro, la conjunción de las dos Américas; parece, señores, que aquellos vientos que empujaron á las gloriosas naves fueron grandes inspiraciones del pecho gigante del mundo que las esperaba y que las atrajo precisamente á su corazón, al centro mismo de su ser.

Cerca, relativamente, de la isla de Guanahani, á que arribó Colón, estaba el istmo, la parte más estrecha del continente que, aun después de descubierto, era, como tal, desconocido: según la opinión general, las tierras recién descubiertas constituían la parte oriental del Asia, como sabéis; el mar misterioso estaba dominado: la fe, el genio y el valor le habían arrancado su secreto; pero detrás de las montañas que cerraban el horizonte de las nuevas tierras estaba, como oculto y agazapado, otro cotoso: era el mar del Sur, el inmenso mar encargado de desvanecer el error de Colón y de revelar al mundo que la tierra que había salido del abismo al encuentro de sus mensajeros, no era la costa del Asia, sino un nuevo é inmenso continente que ensanchaba las proporciones del planeta.

Vosotros ya sabéis, señores, cómo el ilustre y desventurado Vasco Núñez de Balboa atravesó el istmo con un puñado de héroes entre montañas, bosques impenetrables, marismas y pantanos de aliento mortífero, animales venenosos y hombres fieros.

Su descubrimiento produjo profunda impresión en España y cambió el rumbo de los proyectos. Se aprestaba una nueva expedición á la India, cuando llegó á la Península la noticia de la existencia del mar de Balboa.

¡Pues a buscar sin dilación el paso entre uno y otro mar al través de ese continente! se dijo. ¿Es éste grande? ¿Es pequeño? ¿Está el paso cerca del istmo? ¿Engrana esa tierra en el polo, en lo misterioso? ¿Está allí la fortuna ó la muerte?

Eso no detenía entonces ni hacía vacilar aquellos corazones gigantes. Era necesario buscar el paso, de Oriente á Occidente, á través del, mundo nuevo, y el paso debía aparecer.

Y allá, van, señores, surcando los mares desconocidos, otras tres pequeñas naves que han salido el 8 de Octubre de 1515 del puerto de Lepe. Allí va, sereno, en el puente de la capitana, uno de los primeros navegantes de su tiempo: el bizarro y honesto Juan Díaz de Solís, piloto mayor de España, cuyo nombre hace palpar en estos momentos mi corazón de americano, de rioplatense y de cristiano.

Va á buscar la muerte, señores; pero sus frágiles naves avanzan y siguen avanzando, y navegan 2.000 leguas hacía el Sur sin desaliento, hasta que allá, á los 35 grados de latitud, nota el piloto que la tierra cambia de rumbo y se dirige al Occidente.

Se adelantan las naves en esa dirección, casi seguras de haber hallado el estrecho en que debían fundirse las salobres aguas de los dos océanos; pero pronto el asombro los embarga: aquella inmensa cantidad de agua sin riberas que cortaban sus quillas era dulce y potable.

¡Un mar dulce!

Las naves españolas surcaban por primera vez el Río de la Plata.

¡El Río de la Plata! También había de llamarse así en definitiva, señores, en el mundo de Colón, y que se llama *América*, el gran río que no tiene plata ni en sus costas ni en sus arenas, pero que tiene en cambio en las primeras los restos ignorados de Juan Díaz de Solís!

Este se adelanta con una de sus naves á reconocer uno de los dos caudalosos ríos que, al desembocar, forman el grande estuario que los naturales llamaban *Paraná- Guazú, Río como mar*; penetra en el hermoso *Uruguay*, que, á diferencia del *Paraná*, de profuso delta, desemboca por un solo brazo de grandes proporciones, y fondea cerca de su ribera oriental en tierra firme: la actual República del Uruguay.

El sitio del desembarco de Solís ha sido objeto de reñidas controversias: podría con ellas solas formarse una conferencia no escasa de interés y novedad; pero, como antes os he anunciado, no es la controversia ni la paciente investigación histórica el objeto de este desaliñado trabajo. Dejemos pues, á los historiadores en su laboriosa y meritoria tarea; tomemos sólo sus conclusiones comprobadas y definitivas, y acompañemos hasta su ignorada y gloriosa tumba á Juan Díaz de Solís.

El descubridor desembarca con algunos compañeros en la costa á tomar posesión de aquella hermosa tierra en nombre del Rey de España; entre los jarales y los bosques inmediatos lo acecha *el charrúa*, el indio que, con los *querandíes* de la ribera occidental y las demás tribus que en esas latitudes tenia derramadas la raza *tupiguaraní*; fue acaso el indio más fiero é indomable de la América, y cuya conquista ha costado más sangre española en el continente de Colón, según el sentir autorizado de D. Félix de Azara.

Y allí reveló, desgraciadamente, su fiereza: el siniestro alarido de guerra y muerte brotó de entre los jarales repentinamente, y la flecha charrúa atravesó el corazón del descubridor y sus compañeros, que fueron destrozados á la vista de los que en la nave hablan quedado, y que regresaron á España con la triste nueva.

El primer jalón de la conquista del Río de la Plata está plantado: el reguero de generosa sangre española es la primer senda abierta en el seno de mi patria, y vosotros me permitiréis, señores, que el tiempo que había de invertir en minuciosos detalles históricos, lo invierta con preferencia en ofrecer á la memoria de aquellos mártires de la civilización el homenaje de mi admiración y de mi gratitud; porque, como se ha dicho con razón, somos nosotros, más aún que vosotros, los que heredamos los frutos del árbol regado con esa sangre, y los que en primer término estamos en el deber de admirar la memoria de los que la vertieron y de vindicarla siempre con reconocimiento filial.

Yo, señores, hijo de la tierra en que Solís halló su tumba, al tener que recordaros toda la sangre, todo el esfuerzo y; todo el heroísmo que reclamó su conquista para la civilización cristiana á esta noble patria española, terno que puedan atribuirse á lisonjero halago ó á gratitud de huésped reconocido las ideas y sentimientos que sobre esos hechos y esas glorias españolas estoy en el deber de enunciar, pues brotan espontáneas al calor de los recuerdos, Pero, felizmente, puedo reproduciros aquí mi sentir, manifestado en el seno de la patria, cuando no creí ciertamente que había de presentarse esta feliz ocasión de decíroslo á vosotros. Ved cómo expresaba en mi poema *Tabaré* lo que eran la conquista de mi tierra y sus conquistadores:

Como el cachorro oculto bajo el cuerpo
Del tigre provocado.
Así se oculta la uruguaya tierra
De su indómito rey bajo los arcos.
El indio ruge al escuchar la planta
Del extranjero blanco,
Con rugidos de rabia y de deseo,
Siempre en acecho, cauteloso, huraño.
Brilla el ojo del indio en la espesura,
Suenan por todos lados
Su alarido feroz; brotan rabiosos
De entre las flores sus agudos dardos.
¿Dónde se esconden? Dando esconde el viento
Sus gritos ignorados;
Donde esconde la uniste las lumbreras
Que enciende sobre el haz de los pantanos;
Allí donde tan sólo se ve un grupo
De chircas ó de cardos,
Hay rostros escondidos en la sombra,
Siempre despiertos, sangre olfateando.
Allá en el matorral algo se mueve;
¿Quién trepa en el barranco?
¿Sentís un grito en la lejana orilla?
Es la muerte: si vais, veréis su rastro.
¿Qué hay más allá? Lo ignoto, lo imprevisto,
Quizá lo sobrehumano;

Algo más que la muerte, más obscuro.....
 ¿Quién se llega hasta él? ¿Quién va á retarlo?
 España va; la cruz de su bandera,
 Su incomparable hidalgo:
 La noble raza madre, en cuyo seno
 Si un mundo se estrelló, se hizo pedazos.
 El pueblo altivo que en la edad sin nombre
 Era el cerebro acaso
 Del misterioso continente muerto.
 Ya sumergido en el abismo Atlántico,
 Que no teniendo en sí, para el cadáver
 De aquel coileto espacio,
 Dejó asomar sobre la vasta tumba,
 Miembro insepulto, el mundo americano,
 Sólo España ¿quién más? sólo ella pudo,
 Con paso temerario,
 Luchar con lo fatal desconocido,
 Despertar el abismo y provocarlo;
 Llegarse á herir el lomo del desierto,
 Dormido en el regazo
 De la infinita soledad, su madre,
 Y en él clavar el pabellón cristiano,
 Y resistir la convulsión suprema
 Del monstruo aquél al revolverse airado,
 Sin que el pavor la acongojara el alma,
 Ni el resistir lo desarmara el brazo.

Y así fue, señores; la sangre de Juan Díaz de Solís y sus compañeros no hizo vacilar el corazón español; no constituyó una valla: trazó una senda; y la conquista recomienza bien pronto, para hacer de aquellas regiones desconocidas teatro de hazañas y sacrificios que emulan con los más grandes realizados por los conquistadores de América, y del mundo por consiguiente, y cuya narración no puede caber, desgraciadamente, en los estrechos límites de una conferencia académica con el detalle que su interés reclamaría.

Después de Solís es Magallanes el que, en persecución del paso al través del continente, reconoce de nuevo, el año 1520, el Río de la Plata; pero el buque que ha enviado hacia el Norte regresa á los quince días, después de haber reconocido *el* espléndido Río *Paraná* y haber adquirido la convicción de que, tanto éste como el Uruguay, no se desviaban hasta sus fuentes de su rumbo hacia el Norte: no estaba, pues, allí el paso que se buscaba.

Efectivamente: el *Uruguay* y el *Paraná* son el Eufrates y el Tigris americanos, que forman la Mesopotamia argentina, incomparablemente mayor y más fecunda que la que en los tiempos antiguos dió vida á las Nínives y Babilonias de histórica opulencia.

Dejemos, pues, á Magallanes seguir su ruta; no podernos, señores, acompañarlo en su famosa expedición de descubrimiento del estrecho de su nombre, que voz más galana que la mía os hará conocer; no podernos detenernos ni un instante en su sepulcro, en una de las islas oceánicas, ni seguir ese reguero de sangre española al través del mar y de las islas, vertida por los héroes que dieron por primera vez la vuelta al mundo á las órdenes de Sebastián de Elcano; ni siquiera podemos saludar el arribo á *Sanlúcar* de la nao *Victoria*, tripulada por solos 17 hombres, restos de los 265 españoles que con Magallanes y Elcano pasearon por primera vez el pabellón de la Cruz y de Castilla por toda la redondez de la tierra. Esas hazañas sin precedente atraen casi irresistiblemente nuestro espíritu; ellas nos traen á la memoria, y quizá no nos hacen aparecer tan grande la hipérbole del poeta popular que en su ardoroso entusiasmo nos dice que no hay un puñado de tierra sin una tumba española; pero las naves de Sebastián Gaboto entran al Río de la Plata con una nueva expedición descubridora, y allí me reclama mi deber de conferenciante con terna y tiempo limitados.

Estamos en 1526, y es en esta fecha cuando, después del descubrimiento, comienza la conquista, y conjuntamente la colonización del río de la Plata.

Me permitiréis, señores, haceros una ligerísima exposición de los hechos, para presentaros en seguida las consideraciones que ellos sugieren á la crítica histórica, y dan especialísimo carácter á la conquista y población del que será virreinato de Buenos Aires.

Sebastián Gaboto, que sale de Sevilla en 1526, inicia la población de aquellas tierras. Penetra en el Uruguay; en su margen oriental, confluencia con el río San Salvador, deja un fuerte con un puñado de valientes que luchan contra el indomable charrúa, hasta caer bajo la zarpa de la fiera moribunda; remonta en seguida el Paraná y fija allí el legendario fuerte de *Sancti-Spiritu*, teatro inmediatamente de una de las más hermosas y trágicas leyendas americanas, en que la figura transparente de *Lucia Miranda*, la hermosa heroína del amor conyugal, flota sobre el vapor de sangre de la guarnición exterminada, y se ofrece hoy al poema, más aún que á la historia, con el dulce prestigio del amor y del martirio.

Sigue remontando el Paraná, y penetra al río Paraguay, donde 300 piraguas guaranícas, como una invasión de cocodrilos, atacan su nave. Lucha, vence y regresa á España después de haber dejado iniciada la población de aquellas regiones, sin más apoyo que el mandoble del soldado y algunas efímeras alianzas con las tribus salvajes.

Lo sigue en su labor, en 1534, D. Pedro de Mendoza, con una grande expedición de catorce naves que llevan: á su bordo 2.500 españoles y 150 alemanes; llegan los expedicionarios á la margen derecha del gran río, y los aires estivales que llenan sus

pulmones fatigados, les inspiran el nombre de la ciudad que allí fundaron, destinada á ser la gran metrópoli del Plata; allí amasaron con sangre los cimientos de Santa Maria de *Buenos Aires*.

Pero el indio *querandí*, el rival en fiereza del *charrúa* de la orilla oriental, sitia y diezma noche y día á la guarnición, y hace imposible su permanencia en aquel sitio. Envía entonces Mendoza á sus dos bizarros capitanes, D. Juan de Ayolas y D. Domingo Irala, á buscar al Norte un sitio más propicio y hospitalario; y mientras Mendoza, enfermo y desalentado, regresa á España para morir en la travesía, Ayolas é Irala que, como todos los héroes, se agigantan ante el peligro, clavan, nuevo jalón de la conquista, allá en las costas septentrionales del río Paraguay, las estacadas y débiles baluartes del fuerte de la *Asunción*, en el que queda Irala, en lucha sin cuartel, mientras Ayolas, como Juan Díaz de Solís, va á buscar la muerte á manos de los indios en las soledades del gran Chaco argentino que había cruzado hasta llegar á las fronteras del Perú.

Irala espera en la *Asunción*, constituida en centro de la conquista, al nuevo adelantado designado por la corte, D: Alvar Núñez Cabeza de Vaca, que emprende el viaje el 2 de Noviembre de 1540, y llegando en sus naves hasta Santa Catalina, sobre el Atlántico, emprende por tierra, con 300 españoles y 36 caballos; la travesía hasta la *Asunción*, viaje asombroso y que rivaliza con los más arduos y peligrosos de la conquista.

Las disensiones surgidas entonces en la *Asunción* y las rivalidades entre Irala y Alvar Núñez no caben en los estrechos límites de esta ligera ojeada histórica; tienen, por otra parte, el mismo carácter que las otras disensiones acaecidas en la Española, en México, en el Darien ó en el Perú, que son un rasgo tan característico de nuestra raza y que forma tal vez el defecto de nuestras cualidades.

Alvar Núñez es conducido á España, é Irala, á fin de legitimar su gobierno, emprende viaje al Perú, desde cuyas fronteras manda cumplimentar á La Gasca, el ilustre vencedor de Pizarro y gran organizador del virreinato en el Pacífico.

La figura de Irala, una vez confirmado en el Gobierno, es de primera magnitud en la historia de la conquista; noble, valiente, activo y organizador, reconcentra en la *Asunción* los últimos restos de la diezmada población de Buenos Aires, que queda, por entonces, abandonada; tienta nuevamente la fundación de una colonia á la entrada del Plata, en la tierra del charrúa, que inmediatamente la destroza y aniquila; organiza el Gobierno; recibe el primer obispo de la *Asunción*; protege y estimula el trabajo honrado y reproductor, y toma posesión estable y definitiva de aquellas tierras, sometiendo á los indios y reduciéndolos á prestar sus servicios.

Pero ya ha surgido á su lado el que ha de emularlo en hechos, en glorias y en virtudes: es el hidalgo vascongado don Juan de Garay, verdadero y definitivo fundador de la ciudad de Buenos Aires, y tipo protagonista acaso de aquella colonización,

Don Juan de Garay es encargado en la Asunción de explorar el Paraná y radicar en sus márgenes la conquista; inicia su obra con la fundación, á orillas del río, de la ciudad de Santa fe, y allí, uniendo el valor indomable al más exquisito tino, reduce á las tribus indígenas que engruesan sus filas, y serán sus poderosos auxiliares, y afin sus colonos.

Sin él, muy triste destino hubiera, cabido, á la expedición del nuevo adelantado D. Juan Ortiz de Zárate, cuyo contrato con el rey Felipe II es el último asiento celebrado para la conquista del Río de la Plata:

Don Juan Ortiz de Zárate, hombre de condiciones muy inferiores á su época, penetra con su expedición al Río de la Plata el año 1573, se interna en el Uruguay y va á levantar un fortín precisamente donde Solís y sus compañeros fueron sacrificados: en la tierra de los charrúas, acaudillados á la sazón por el fiero y valiente cacique Sapicán.

No tardan en comenzar las hostilidades, y los conquistadores tienen que abandonar la tierra firme para refugiarse al fin en la pequeña isla de Martín García, en cuyas costas naufragan sus naves, quedando la desgraciada colonia en la más triste extremidad. La muerte de todos era el más probable de los desenlaces.

Aparece entonces D. Juan de Garay en su socorro. El río Uruguay lo recibe tormentoso y fiero, como constituido en implacable aliado del charrúa, y hace naufragar la nave de Garay, que arroja destrozada sobre la costa; pero el ilustre vascongado, sacado á la orilla en hombros por algunos de los indios que lo acompañan, empapado, jadeante, organiza rápidamente el grupo de sus soldados que ha tomado tierra, y presenta al charrúa batalla desesperada, y definitiva. El arcadiano Barco de Centenera nos la describe con todos sus interesantes detalles; pero ellos no tienen cabida en esta ligerísima ojeada histórica. Una certera flecha mata el caballo de Garay; otra se clava en su pecho; pero el bizarro capitán se arranca ésta ensangrentada, monta en otro corcel y conduce a su heroico grupo á la más completa victoria, que aniquila para siempre al indomable charrúa, dejando muertos en el campo: á sus principales caciques.

Garay es entonces el verdadero protagonista en aquel vasto teatro, y con él puede darse por terminada la conquista del Río de la Plata. Sucede á Ortiz de Zárate en el gobierno de la Asunción, después de un período intermedio insignificante; enfrena á los salvajes, y parte con solo 60 hombres á repoblar á Buenos Aires, en cuyo puerto levanta sus pendones el II de Junio de 1580, y deja para siempre enhiesta allí la bandera de Castilla; dando á los querandíes; como en la otra orilla á los charrúas, la última batalla, que los hace desalojar las costas y replegarse á las tierras interiores.

Falta el rasgo definitivo de tan gloriosa vida: el sacrificio. Seguro ya de la completa sumisión de los indios, sale de Buenos Aires en 1584 á visitar sus provincias en dirección á la Asunción, y como Solís en el Uruguay, y como Ayolas en el mismo Paraná, es inmolado con todos sus compañeros por un grupo errante de indios minuanos que acechan el desembarco, los asaltan entre las sombras, y los hacen pasar del sueño del tiempo al de la eternidad y la gloria.

La conquista del Río de la Plata puede darse por terminada, señores, con el gobierno de Garay y la fundación de Buenos Aires, que ha de ser la metrópoli del virreinato; porque, al par que los hechos que acabo de indicaros se realizaban en el litoral de los grandes ríos tributarios del Plata, y del Plata mismo, otra conquista y otra colonización, convergentes al mismo litoral, han venido desde el antiguo Imperio de Manco-Capac y Atahualpa, los hijos del Sol, ya dominado por las armas españolas, y han poblado el interior del país.

Al mismo tiempo que Solís descubría por el Atlántico el Río de la Plata, los conquistadores que iban en pos de Balboa por el Pacífico se acercaban á las mismas latitudes en las costas de éste, y, persiguiendo ambos grupos el paso al través del continente, ó sus más fáciles comunicaciones, iban, el uno al encuentro del otro, explorando inmensos territorios, cruzando llanuras sin límites, bordeando pantanos intransitables ó tramontando casi inaccesibles cordilleras.

En el mismo año 1527, en que habéis visto á Gaboto fundar en el Paraná el desventurado fuerte *Sancti-Spiritu*, centinela perdido y avanzado en el desierto, Pizarro trazaba en el Pacífico la raya aquella de Oriente á Poniente que debía separar los héroes de los hombres. En el mismo año 1535 tienen lugar la primera fundación de •Buenos Aires y la de Lima, núcleos de los futuros virreinos; en el mismo 1573, en que los conquistadores del Plata se dirigen al Occidente con la fundación de Santa Fe, la ciudad de Garay, á que antes me he referido, los conquistadores del Pacífico adelantan hacia el Oriente con la fundación de Córdoba del Tucumán bajando á las pampas argentinas por las gargantas de los contrafuertes orientales de los Andes, y poblando á su paso el Alto

Perú, actual República de Bolivia, mientras allá, por las vertientes occidentales, otro grupo puebla el reino de Chile, replegando hacia el extremo Sur del continente, en porfiada lucha, á las tribus araucanas que, fieras y valientes, aunque no tan indomables como los charrúas del Uruguay, disputan palmo á palmo á los hombres nuevos la tierra que canta el poeta-soldado de aquella conquista; conquista tan legendaria como la del Plata, pero más afortunada, por haber tenido voz y acento imperiosos; por el solo hecho, señores, de haber vibrado en el alma y en la lira del excelso cantor de su grandeza.

Os he trazado sólo líneas generales; os he mostrado sólo el esqueleto de la grande historia al que vuestra imaginación inteligente y preparada dará, á no dudarlo, músculos y nervios, arterias y circulación y vida. La palabra, señores, arrojada al alma, tiene la resonancia de la piedra arrojada al abismo; toman ambas las proporciones de la capacidad en que sus ecos se difunden; sólo por eso puedo acariciar la esperanza de que mi voz, al resonar en vuestro espíritu, sea menos indigna de los recuerdos que evoca, de los hechos que conmemora, de los gloriosos nombres que pronuncia.

Fijad pues vosotros las proporciones de la empresa que os he narrado; recordad que el teatro cruzado por los descubridores en todas direcciones, como si un niño trazara: líneas sobre un plano, era un territorio que ocupaba la cuarta parte de la América Meridional, que se extendía desde los 55 grados de latitud Sur hasta cerca de los 10 grados dentro del trópico de Capricornio, y que ha dado territorio magnífico á las hoy Repúblicas independientes del Uruguay, Argentina, Paraguay y Bolivia recordad, por fin el carácter indómito de las tribus aborígenes aliadas del desierto pavoroso y del bosque impenetrable, que salían á cada paso al encuentro del descubridor, y afirmaréis conmigo que el descubrimiento y conquista del Río de la Plata es de lo más grandioso y homérico en la historia del descubrimiento y conquista del mundo de Colón.

Indicados los hechos, que permitiréis, señores, que, para terminar, os haga algunas ligeras consideraciones á su respecto, y os señale los caracteres que distinguen, de una manera clara y precisa, la colonización de esos vastos territorios.

El Río de La Plata, en la gran cuenca que lo caracteriza, tuvo una inapreciable fortuna: no tenía oro.

En cambio, la madre tierra, virgen y fecunda entonces como hoy, ofrecía su seno al trabajo que ennoblece y constituye sociabilidades homogéneas y solidarias. Así el conquistador tenía que transformarse allí inmediatamente en colono; tenía que renunciar á la aventura y á la opresión, que es su consecuencia natural, para radicarse, constituir su hogar y rendir el tributo de su trabajo á la agradecida tierra, que muy pronto demostró que es madre generosa para aquellos que saben regar su seno con el sudor de su frente, antes que mancharlo con la sangre de su hermano,

Y una prueba de ello la tenemos, señores, en que el primer acto externo de los colonos, muy poco después de la fundación de Buenos Aires, el año 1580, es la exportación, no de ese oro, causa de tanta opresión y tanta desgracia en otras regiones, y que en este caso, mejor que en ningún otro, podría llamarse *vil metal*, pues no enriqueció ni á España ni á América; no de ese oro que engendró las encomiendas, distribución de tierras y hombres, en que el hombre era un accesorio, sino de pieles y azúcar, producto del trabajo reproductor, y que revelaban que allí no había siervos y señores, sino, al lado de las propietarios, pastores y agricultores humildes; pero que compartían con sus amos las penurias de la vida y partían con ellos el mismo pan.

Los indígenas no domados se replegaban á las tierras interiores; pero los sometidos, gracias especialmente al esfuerzo del misionero, que fue el primer héroe de la conquista, se amoldaban á la vida civil y estable de los conquistadores, y formaban sus hogares á su lado; es que no veían cercanas las bocas de las minas, como tumbas siempre abiertas para recibirlos, al caer bajo el peso de una esclavitud sin esperanza.

A estas circunstancias naturales se agregó el carácter de los ilustres conquistadores, cuyos nombres he ofrecido á vuestro recuerdo y á vuestra admiración.

Irala y Garay en el Río de la Plata, canto Valdivia en Chile, no tienen quizá en España, según lo he notado, la aureola de prestigio guerrero que rodea á Cortés ó á Pizarro: es que, el pueblo en general es cautivado por la temeraria intrepidez; la acción, la audacia inaudita, la victoria clamorosa y resonante; por la raya hecha en tierra por Pizarro con la punta del puñal; por la fabulosa humareda de las naves incendiadas por Cortés.

Estos héroes eran extraordinarios por su valor, es cierto, y digna es su memoria, por consiguiente, del homenaje de la posteridad; pero aquéllos eran héroes, y al mismo tiempo colonizadores y magistrados, Tras de la conquista

heroica, ya organizaban la colonia, ya fijaban residencia al hombre, ya acallaban el espíritu de aventura y despertaban el de trabajo y de orden,

De ahí que los primitivos pobladores del Río de la Plata puedan considerarse, más que aventureros, verdaderos inmigrantes; muchos de ellos vinieron acompañados de sus mujeres é hijos, y entre ellos figuraban veteranos de las guerras de Flandes y Alemania, entre los que se contaban un hermano de leche del emperador Carlos V, un hermano de Sanea Teresa de Jesús y muchos Capitanes y Oficiales « gentes que fueron sin duda, dice D. Félix de Azara, los más distinguidos é ilustres entre los conquistadores de Indias ».

La grande expedición de D. Pedro de Mendoza, por ejemplo, una de las más numerosas y ricas que fueron á América, no tuvo necesidad de reclutar gente de poco valer y escasas disposiciones para formar su núcleo principal: Gracias á las noticias traídas á España por Gaboto, muchos hombres de gran valía se disputaban un puesto en las naves. Muchos hijosdalgo de cuenta, dice Díaz de Guzmán, gentilhombres del Rey, caballeros de las Grandes Órdenes y apellidos de ilustre linaje, daban carácter á ese conjunto de hombres y familias, base de la sociabilidad río platense.

Esos fueron, señores, los rasgos característicos de aquella conquista; y ellos acaso demuestran que los conquistadores de América tuvieron que sufrir la influencia del medio en que desarrollaban su acción de una manera casi inevitable; y que á los fundados cargos que se hacen contra los reprensibles abusos de los aventureros que explotaron la encomienda ó la mita en condiciones de crueldad, después de sometido el indio, podría contestarse con amargura, pero también con verdad, en la forma gráfica del poeta.

« Crimen fueron del tiempo; no a España. »

Aquí podría dar por terminada, señores, mi tarea; he procurado daros una ligera idea del descubrimiento y conquista del Río de la Plata, indicándoos los hechos, los hombres y las consideraciones que en primer término se ofrecen á nuestro examen; pero ni darla integridad al cuadro que esbozo, ni dado el carácter subjetivo que instintivamente he impreso á este estudio, satisfaría una exigencia de mi alma, si no os pronunciara siquiera el nombre del mariscal D. Bruno Mauricio de Zabala, fundador de Montevideo, mi patria, que, con Buenos Aires, han sido las dos metrópolis del Plata, capitales hoy de los dos pueblos hermanos que se sientan en sus márgenes, definitiva é irrevocablemente independientes, bajo la protección de Dios.

Medían casi dos siglos, señores, entre la fundación de una y otra metrópoli. Los conquistadores prefirieron internarse al Paraguay antes de detenerse en la gran embocadura del Plata, y dejaron así abandonado el hermoso territorio de su costa oriental que pertenecía, sin embargo, á los dominios españoles. Ese territorio quedó mucho tiempo despoblado é inerte, aun después de la fundación de Buenos Aires, y hubo de atraer necesariamente la atención y la codicia de otras naciones que, sin el esfuerzo del ilustre Mariscal vascongado, acaso nos hubieran arrebatado a los hijos de ese suelo lo que hoy constituye nuestra gloria: la sangre española, la fe, la lengua, las tradiciones, las glorias que acabo de recordaros y que consideramos tan nuestras como vuestras, señores.

Don Bruno Mauricio de Zabala tuvo que luchar mucho tiempo, y contra muchos y poderosos enemigos, para conseguir ese objeto; pero con la fundación de Montevideo en 1727, salvó definitivamente para la raza española el hermoso territorio que hoy ocupa la República del Uruguay.

Zabala significa, pues, para nosotros algo que se identifica con la patria misma, porque significa la noble genealogía de la patria. Los heroicos conquistadores, nuestros padres, señores, creían defender y defendían realmente entonces colonias; pero hicieron mucho más: echaron los cimientos de naciones que hoy son incomparablemente más que colonias; son hijas, cuyas glorias tendrán que reflejarse siempre en la madre que no olvidan ni olvidarán jamás; son ramas de aquel tronco vigoroso regado al brotar en América con la sangre de Solís, de Ayolas y de Garay, y que por el simple hecho de vivir hoy con vida propia y exuberante, son prueba evidente del incontrastable vigor del tronco de que proceden.

Por eso, señores, como el Perú hace la apoteosis de Pizarro, como Buenos Aires da el nombre de Garay a una de sus calles; como Chile levanta la estatua de Valdivia, Montevideo da el nombre de Solís á su principal coliseo, y levanta en una de sus plazas, votada por el Parlamento, la estatua de su fundador don Bruno Mauricio de Zabala. Es el altar de la raza, señores, que complementa y preside en el orden cronológico histórico los otros altares de la patria independiente; es la protesta de bronce que dice al mundo, y á vosotros especialmente, que si por ley providencial se pueden y es indispensable romper vínculos políticos, no pueden romperse ni se romperán jamás

los de la sangre, los de la fe, los de la lengua y los de las tradiciones y glorias que nos son comunes y constituyen nuestro orgullo conjuntamente con las demás glorias nacionales, Que Dios proteja, señores, los destinos de nuestra incomparable raza, de los cuales jamás debemos desesperar. ¿Quién sabe? Acaso España fue un día, geológicamente considerada, la cabeza del gran coloso destrozado y sumergido en parte por el Atlántico; Que el tiempo confirme, señores, esa atrevida suposición: sea ahora España la cabeza, el cerebro, el pensamiento; palpite en América el corazón, mientras circula para siempre en todo ese inmenso organismo, dueño tal vez del porvenir del mundo, la sangre de los Cortés, de los Pizarro, de los Valdivia, de los Irala, de los Juan de Dios de Solís y de los Bruno Mauricio de Zabala.

ANNEXE II-5: Soledad Acosta de Samper: confédération littéraire et moralisation des sociétés hispano-américaines

MEMORIA
DE LA SEÑORA

Doña. Soledad Acosta de Samper **Escritora colombiana.**

Invitada particularmente por el Excmo. Sr. D. Gaspar Núñez de Arce,—Presidente de la *Asociación de Escritores y Artistas Españoles*, así como del *Congreso Literario Hispano-Americano*—, me atrevo a tomar parte en esta « fiesta de familia », aunque por cierto no soy digna de semejante honor. Pero en una « fiesta de familia » hay siempre un puesto reservado para cada uno de los miembros de ella: grandes y chicos, excelsos y humildes. Como es justo, me colocaré entre estos últimos. Consideramos que todo americano debe, a la medida de sus fuerzas, manifestar su entusiasmo en estas lides literarias abiertas en la Madre Patria para celebrar el 4º Centenario del Descubrimiento de América; agradecer en el alma la acogida benévola que se le hace con el objeto de estrechar los lazos que unen las Repúblicas de Ultramar con la Monarquía española, y, además, llevar su contingente de luces, cual más, cual menos, al antiguo hogar de sus mayores.

Es intención de los fundadores del presente Congreso, que esta Confederación literaria tenga por objeto, no solamente aumentar la amistad que une a todos los miembros de nuestra raza, y que es hija de la comunidad de sangre, de carácter, de aspiraciones y de Religión, sino también acrecentar los beneficios espirituales y materiales de nuestras respectivas nacionalidades.

Una liga como ésta, fuerte, sincera y verdaderamente útil, debe tener un resultado práctico de grande trascendencia.

De seguro los ilustrados miembros del « Congreso Literario Hispano-Americano » deben de haber preparado trabajos importantísimos, los cuales arrojarán una luz bien clara sobre la actual situación de las naciones que aquí representamos; así pues, en medio de este concierto de voces autorizadas, suplico encarecidamente perdonen la mía, que vale menos que todas las demás.

Pero, al prometer ser breve en mis observaciones, espero ganar vuestra benévola indulgencia.

El periodismo en Hispano-América.

El periodismo es hoy, como nadie lo ignora, la potencia intelectual que tiene mayor influencia en la civilización del mundo; pero en las Repúblicas americanas esta influencia es mayor aún que en Europa, porque allí, por lo general, se considera la palabra impresa como una verdad irrefragable.

La prensa es una arma ofensiva, que puede ser peligrosísima, no solamente entre las manos del perverso, sino también en las de aquellos que no comprenden el valor, la fuerza que tiene la palabra publicada en hoja volante; la prensa es un instrumento defensivo excelentísimo y de gran provecho para aquellos países recientemente organizados que necesitan dar alcance a otras naciones más avanzadas en la vía del progreso. Y, sin embargo, ¡en ninguna parte del mundo se ha descuidado tanto este elemento, bueno y malo al mismo tiempo, como en las Repúblicas Hispano-Americanas!

Después de la magna guerra de la Independencia (la que puede decirse que fue una guerra civil, puesto que combatían gentes de una misma raza), aflojéronse las cadenas que nos unían a España, y se rompieron también las ligaduras que ataban aquellas nuevas naciones al principio de autoridad y al respeto por las leyes, sin lo cual no puede haber jamás orden, ni familia organizada, ni verdadero progreso.

Nuestros antepasados europeos nos habían legado su carácter, sus tradiciones, su vida intelectual. Esta última estaba apoyada en dos principios fundamentales, entonces preponderantes en España, a saber: la lealtad a su religión y el amor a su Soberano. Con los odios que engendró la guerra entre los criollos americanos, pretendieron éstos arrojar de sí todo lo que viniera de la Madre Patria, y buscaron con ahínco los libros franceses

que fueran enemigos de la Religión católica y partidarios de la Revolución. En la escuela de los enciclopedistas franceses y en las obras de Rousseau, de Volney, etc., nutrieron su inteligencia, lo cual debilitó su fe religiosa, y también el sentimiento de autoridad. Arrancadas de su corazón aquellas dos áncoras que sostenían su conciencia ¿qué sucedió entonces? Que por largos años lucharon en nuestro suelo la anarquía con el espíritu de justicia, entretanto que una ilimitada libertad de imprenta derramaba su corrosivo veneno en todas partes, obscureciendo la noción del deber que todo ser humano debe profesar a las leyes de Dios y de la justicia.

Aquella era de confusión de ideas empieza, sin embargo, a pasar en nuestras Repúblicas, y si frecuentes revoluciones y cambios políticos suelen estremecerlas, ya se vislumbra la aurora del orden y del amor a la rectitud y al derecho.

La reflexión, el contacto con el mundo exterior, y aquel fondo de honrada conciencia que se encuentra en el carácter de nuestra raza, ha producido en la mayor parte de las Repúblicas americanas un marcadísimo movimiento contra las doctrinas subversivas que, en un tiempo, preconizaron los fundadores de ellas.

Pero ahora que aquellas naciones, después de tantos años de enfermedad moral, principian a convalecer, es preciso nutrirlas con alimentos adecuados a su estado intelectual. El pueblo bajo, que hasta hoy no había sido sino un instrumento inerte entre las manos de los que se disputaban el poder, empieza a funcionar en la máquina social. Con el progreso de la instrucción pública las luces han bajado de las altas capas sociales a las inferiores; es preciso, pues, que su educación sea adecuada a la parte que le toca desempeñar en la nueva misión que se le señala, y la prensa es sin duda la grande educadora de este siglo.

Según la opinión de sabios estadistas,—opinión fundada en documentos incontestables—la sociedad es la que prepara los crímenes, y el culpable no es sino el instrumento ciego que los ejecuta. La sociedad está personificada en el periodismo; éste es el encargado de formar la opinión del público, puesto que el público cree a puño cerrado cuanto encuentra impreso. Empero los periodistas no comprenden con claridad el papel que tienen que desempeñar, y muchos se gozan en descarriar la opinión del camino de lo justo para inducirla al mal; y, entonces, en lugar de dar luz a los espíritus é iluminar la inteligencia de las masas, las ofuscan, las oscurecen y con frecuencia las corrompen. Las corrompen por medio de los malos ejemplos, nutriéndolas con narraciones inmorales, con relaciones de hechos escandalosos ocurridos en otras partes del mundo, que a nada conducen sino a sustentar aquel apetito malsano que se halla siempre entre las gentes vulgares y desocupadas.

Aun en los periódicos fundados con el exclusivo objeto de combatir las ideas subversivas y el progreso de los vicios, encontramos reproducidas noticias, historietas, causas criminales, que despiertan las pasiones y enseñan prácticamente a cometer toda suerte de delitos.

«Es preciso para vivir, dicen los escritores, contentar al público, y si éste pide escándalos ¿no se los hemos de servir? Tenemos miles de rivales, añaden, y, hoy día, para ser escuchados, debemos gritar muy alto, llamar la atención, referir con mayores pormenores el crimen de mayor trascendencia; poco importan las consecuencias que aquello pueda tener entre los lectores inexpertos.»

¡Cuántos delitos atroces no se han cometido porque las hojas volantes de los periódicos han enseñado prácticamente a cometerlos!

Todo crimen estruendoso que se comete en Europa,—hijo por lo general de una civilización avanzada, madurada hasta la putrefacción—inmediatamente tiene eco en América. Allí se publican con descaro los hechos más perversos que se pueden ejecutar de este lado del Océano; y esa es la lectura favorita de la juventud, de las damas y de los niños de escuela.

¿Qué objeto hay en que en América se impongan de aquellos actos que no pueden tener lugar sino en los centros de una civilización que toca ya a su apogeo? ¿Para qué referir hechos horribles, que en Europa se comprenden y que allí realmente no tienen nada de extraño, puesto que son el resultado de un orden de cosas que solamente en el Viejo Mundo se encuentran? Obras son éstas de una miseria desconocida en América, y que llevan al hombre a hacerse reo de delitos casi increíbles, en medio de una sociedad ya al disolverse, gastada por una cultura exagerada, un refinamiento artístico extremado, una corrupción de ideas completa.

Europa se halla actualmente en una situación delicadísima, rodeada de peligros, amenazada por la anarquía que difícilmente logran los gobiernos refrenar. Si aquellos principios disolventes llegaran a triunfar, ésta tan decantada civilización se vendría abajo como una torre carcomida por los estragos del tiempo. En Hispano-América no hemos llegado a ese extremo; a pesar de lo mucho que han trabajado los demagogos para hundirnos

también en una completa anarquía; a pesar de los esfuerzos inauditos de los enemigos de la religión, del orden y de la autoridad para trastornar las ideas del pueblo, por lo general, ha conservado éste las ideas sanas de sus mayores. Si se lograra en el Nuevo Mundo, inculcarles el amor al trabajo y a un progreso racional, muy en breve las Repúblicas Hispano-Americanas serían naciones respetables y honradas, ricas é ilustradas. El peligro para ellas está en el contagio de la prensa europea, que difunde en todas partes el veneno que mana de sus heridas sociales, y el insano prurito de imitar lo malo que les señalan.

¡Ah! ¡qué valen los maravillosos descubrimientos modernos! ¡Cuáles serán los bienes que de la ciencia obtendremos si al mismo tiempo se falsea el espíritu, si los corazones se han pervertido! Todavía en América sabemos sufrir; el progreso no nos ha llevado hasta el punto de sólo desear la vida regalada de los refinados europeos, que no tienen otra aspiración que eliminar el dolor a todo trance; olvidar los sufrimientos; gozar de todas las comodidades posibles; vivir para este mundo no más; materializarse; impedir que el alma se manifieste jamás, y así poder negar su existencia!

No se crea que mi deseo sería convertir la América en una Trapa, ni impedir la comunicación entre los dos mundos hermanos: si me atreviera a avanzar semejante deseo se me consideraría, con razón, incapaz de comprender el progreso, las luces, los adelantos indispensables a una sociedad que moriría si no hiciera progresos por la vía de la civilización, si no se moviera, si no luchara. No, lo que humildemente propongo es que se procure formar una liga para que la prensa seria de Hispano-América, la prensa honrada, la prensa que comprende el sagrado deber con que la reviste la opinión pública, se comprometa solemnemente a evitar la reproducción de los artículos en que se relatan acciones perversas, hijas de una completa corrupción de costumbres; una liga racional para mejorar el espíritu del periodismo en lo tocante a relaciones de crímenes escandalosos. Que todos resuelvan de común acuerdo evitar, entre nosotros, el mal ejemplo, de manera que el periodismo hispano-americano no continúe haciéndose eco de todo lo malo que sucede en Europa. Que en lugar de referir los horrores cometidos por desdichados arrastrados a ello por la envidia, el amor a un lujo desenfrenado, el deseo de gozar sin trabas de las pompas y del esplendor que ven en torno de los ricos; que en lugar de discutir sobre cuáles fueron los móviles que impulsaron a los autores de los crímenes, hijos de una perversión completa del sentido moral, que convierte al ser racional en un bruto, en cambio de esas investigaciones malsanas, el periodismo se haga eco de las acciones de alta virtud, de heroísmo, de infinita caridad que a cada paso se llevan a cabo en los centros de civilización del Viejo Mundo. Solamente así logrará la prensa honrada ser la salvaguardia y no la perdición de los pueblos, candorosos todavía, que habitan la América española.

Los gobiernos nada pueden hacer en este caso; la prensa debe tener una libertad suficientemente grande para que el pueblo no se considere oprimido: en este particular no hay otra esperanza sino en la buena fe que debemos encontrar en los directores de los periódicos que no quieran especular con la moralidad del ignorante, del inocente, del sencillo.

Si, como suele suceder con las pestes que nos vienen de Asia, lográsemos impedir que, en adelante, penetrara entre los pueblos de Hispano-América aquel virus social, que puede causar su ruina moral, sería éste uno de los mayores triunfos que pudiera obtener el presente Congreso, congregado bajo el generoso amparo de la Madre Patria.

Lo ha dicho un notabilísimo hombre público de mi patria¹⁵²⁸: «La grande influencia que ejerce Francia en todo el mundo civilizado, inclusive los pueblos hispano-americanos, es un hecho histórico » Es la verdad: como al principio dije, desde la época de la independencia venimos en Sud-América imitando en todo y por todo a Francia, tanto en la política como en la literatura, y, como sucede siempre, rara vez es lo bueno lo que tomamos como ejemplo sino lo malo, lo que hace ruido, lo que brilla. ¿Podremos impedir esto acaso? De ninguna manera: hay simpatías populares que se imponen y que nada ni nadie puede detener; están en la naturaleza de las razas, en la inconsciente selección de los pueblos que buscan en los demás aquello que les falta; proviene de la atracción que ejerce, sobre naciones en estado de formación, una civilización adelantada, cuya esencia

¹⁵²⁸ El doctor Rafael Núñez, actual Presidente titular de Colombia.

corruptora no comprenden y en la cual, por lo mismo, se esfuerzan en empaparse.

No sucede lo mismo con respecto a España, nuestra madre, nuestra progenitora, la que nos dió vida intelectual, la que nos formó a su semejanza.

Salvo entre los literatos, lo que allí sucede no llama la atención del vulgo hispano-americano. ¿Por qué?

Porque nos asemejamos demasiado y poco nos puede enseñar ya ella que no lo sepamos en Ultramar. Así, pues, la prensa hispano-americana está calcada sobre la francesa, y, a excepción de la lengua que manejamos, con más ó menos pureza, no imitamos en nada a la Madre Patria.

Las fiestas del IV Centenario del Descubrimiento de América, que, por primera vez después de su separación de España, reunirá a los representantes de todas las familias americanas de raza española en el hogar materno ¿cambiará en algo esta situación de espíritu? No lo podríamos ciertamente decir, pero esperamos grandes bienes de estas reuniones amistosas. En ellas se podrán discutir los problemas que más nos importan, y, en paz completa, con cariño hermanable en medio de asambleas compuestas de lo más granado de la sociedad española, podremos investigar las causas de los males que nos aquejan en América.

En este terreno, hospitalario y neutral, nos reuniremos todas las hijas de una misma madre, las cuales siempre hemos estado separadas por la naturaleza de los países en que vivimos, y, de común acuerdo, trabajaremos para hacernos mutuamente el bien.

España con esto nos proporcionará un favor tan grande, que indudablemente, en adelante, su influencia se sentirá en Hispano-América y hará un benéfico contrapeso a la influencia de las ideas disociadoras que nos van de Francia; ideas disolventes que nos han contagiado con aquel germen de corrupción que nos llevará a la ruina si continuamos recibéndolo sin corrección ni tasa.

Pero no quiero alargarme más: no debo, por cierto, abusar por más tiempo de vuestra benevolencia. Volviendo, pues, al objeto de esta Memoria, suplico a los miembros del ilustrado Congreso, que, si consideran mi proposición digna de alguna atención y favor, la honren nombrando entre ellos una comisión que se ocupe en dar su opinión sobre lo que humildemente me he atrevido a manifestar ante tan selecta asamblea.

SOLEDAD ACOSTA DE SAMPER

Paris, Julio, 1892.

ANNEXE II-6: Jesús Galindo y Villa: La Légation mexicaine au moment du IV^e Centenaire

México y España¹⁵²⁹

El general Riva Palacio no pierde su buen humor.

Para todos tiene alguna frase ingeniosa y chispeante, conversación sin fin que se resuelve siempre en simpatías para el viejo militar, conocido ya en la historia por los hechos de su espada, y en la literatura por lo que su pluma ha producido.

Intimo amigo del egregio autor de *La Pesca* y del *Idilio* no menos del insigne dramaturgo de cuyo estro han surgido el *Gran Galeoto* y *Mariana*, así como de los diplomáticos y literatos, políticos y personajes que en grado preeminente hoy figuran en España, el General Riva Palacio reúne en su mansión de la calle de Serrano, de vez en cuando, agradable y brillante concurrencia.

El General ocupa un primoroso hotel que forma esquina en las calles de Serrano y Recoletos. De allí al Retiro, o ala Castellana, o a la bulliciosa calle de Alcalá, no hay más que un paso.

Serrano es la calle de los hoteles elegantes, de las suntuosas moradas, de los palacios cuyas fachadas gozan el privilegio de poseer más o menos ostentosas heráldicas labores. La casa que nuestro General habita, tiene las gracias de la sencillez y de la elegancia adunadas.

El Blasón que se mira en la fachada de Serrano, es el águila caudal de México, emblema de nuestra nación independiente y libre.

Un pórtico sencillo cuyas arcadas sostienen un salón que sirve como de mirador amplio y hermoso, forma el vestíbulo al hotel, cerrado en ambas calles por una verja de hierro. La planta baja, ocúpala, del lado derecho, la Cancillería de la Legación, y del izquierdo el comedor y sus dependencias. Decoran esta última pieza varias pinturas, algunas de ellas producidas por el pincel del mismo General: en una pieza contigua, se ven cuadros con las láminas del Atlas Pintoresco del Sr. García Cubas.

En la planta alta se halla, después de una pequeña antesala o pasillo, el despacho del General.

Imaginaos un salón de no muy grandes dimensiones, cubierto el pavimento con mullida alfombra: a la derecha, una puerta que da acceso a la alcoba del dueño de la casa; al frente de la puerta por donde hemos entrado, otras dos que conducen al mirador de que antes hablé, y por las cuales puertas penetra a torrentes la luz. A la izquierda, y frente a la alcoba, cerca del muro, la mesa de despacho, y la chimenea cuyo grato calor, en el invierno, convida sólo a entretener el tiempo en compañía de un buen libro. Las paredes cubiertas de sencilla estantería colmada de obras escogidas, todas de diverso género, pero bien clasificadas; completando el decorado un retrato fonográfico del Señor General Díaz, una colección de cuadros con tipos mexicanos, que representan cruzamientos étnicos, y sobre el mármol de la chimenea, arrimada al muro, una pintura de la noche, en que ésta desenvuelve su manto vaporoso, la luna que asoma tras la negra silueta de un trozo de edificio, y las estrellas que salpican el cielo y esparcen su débil claridad.

El mirador domina una buena parte de Serrano y la puerta de Alcalá: haced de cuenta que es una pieza cuadrangular forrada con cristales por el frente, a la derecha y ala izquierda.

Entre las dos puertas de la entrada y sobre la chimenea, se ve un gran cuadro pintado al óleo por Beaucé, en el cual lienzo desarrolló el artista una fracción de la batalla de San Lorenzo. Del techo del mirador pende una araña artística, la que sostiene un casco cincelado de donde arrancan las guías de una planta trepadora que serpentean en los cordones que a la lámpara sostienen. Un ajuar de mimbre descuidadamente distribuido, llena el salón, cuyos muros, en la parte que dejan libre los cristales, el artista ha colocado o paisajes de invierno, con la nieve cuajando en calles y praderas, o mariposas juguetonas que liban el almíbar de las flores.

¹⁵²⁹ Jesús GALINDO y VILLA, *Recuerdos de Ultramar, Apuntes de viaje*, México, Oficina Tipográfica de la Secretaría de Fomento, 1894, p. 17-21.

En esta casa que mirábamos como la nuestra propia, le mexicanos que residimos algún tiempo en Madrid, traté Don Gaspar Núñez de Arce, conocí a Don José Echegaray; tuve oportunidad de estrechar en no pocas ocasiones la mano del ilustre doctor Menéndez y Pelayo.

¡Qué recuerdos tan gratos los de aquellos días!

No se borrarán, creo, jamás de mi memoria las emociones que sentimos en memorables horas.

Acababa de llegar a Madrid, procedente de México, nuestra banda del 8º Regimiento, dirigida por el capitán Payen y que iba a prestar su contingente, enviada por nuestra Patria, en las solemnes festividades del cuarto centenario del descubrimiento de América.

La banda iba precedida de renombre y fama para los buenos habitantes de Madrid, la llegada de la música mexicana fue un verdadero acontecimiento.

Siguiendo los deberes de la etiqueta, nuestra banda saludó primero a la Soberana de España, dándole una serenata en la Gran Plaza de la Armería, contigua al Palacio Real, después, y en otra noche, los diarios de Madrid anunciaron que la banda tocaría en la Legación de México.

Aquello era de ver: a las nueve de la noche la calle de Serrano se hallaba intransitable; la multitud aglomerada frente a la casa del General Riva Palacio, se dilataba y encogía con ensordecedor murmullo, pretendiendo unos alcanzar lugar próximo a la verja, y otros salir ya de en medio de aquella formidable prensa humana. La Guardia Civil, apostada en las esquinas de la calle, trató de guardar el orden, y a duras penas pudo conseguirlo.

La Legación se hallaba como en día de gran fiesta. El exterior iluminado con focos de gas, y nuestro escudo aparecía circuido de una aureola de fuego. El interior, verdaderamente espléndido: la luz incandescente de las lámparas eléctricas derramaba por todas partes su fulgor, y el aristocrático concurso de damas y caballeros, discurriendo por salas y salones, se dirigía, ávido de curiosidad, al mirador para disfrutar en breve de los acordes de la música que de tan remotas tierras se enviaba a España. * _ '

El General Riva Palacio hacía a maravilla los honores de la casa.

Cuando el General dio la orden de que, conforme al programa anunciado, comenzara la banda a dejarse oír, lo primero que escuchamos fueron los dulces, los sonoros, los gratísimos ecos del Himno Nacional. ¡Con cuánta alegría, con yo no sé que extraña sensación, escuchamos aquella música marcial! El entusiasmo de cuantos mexicanos que allí nos encontrábamos, rayaba en delirio. Recordábamos la Patria ausente, su cielo y su calor; ¡agolpábase en nuestro corazón un jamás sentido conjunto de raras, pero gratas emociones! ¡Imposible dar siquiera de ello una rápida idea! ¡Sentíamos latir con fuerza el corazón y recrudecerse más y más el amor sin igual que se tiene al pedazo queridísimo de tierra donde se ha visto la primera luz!

Escuchar el himno nacional a dos mil leguas de distancia de la Patria, y oírlo por una banda militar de la propia tierra, ¿no es verdad que es indefinible y grato?

La muchedumbre aplaudió en la calle entusiasmada, y de algunos labios españoles se escaparon inconscientemente las exclamaciones de ¡Viva México!

¡Cuán orgullosos nos mostrábamos los mexicanos al ver culminar tan dignamente a nuestra México, en el concurso ibero-americano!

Como ésta, tuvimos no pocas agradables noches en la Legación.

El General fruncía el ceño cuando, en fuerza de nuestras ocupaciones, dejábamos de asistir a tan elegantes reuniones.

El General deseaba nuestro concurso para que, además de ayudarle a hacer los honores de la casa, no desmintiéramos según él, "la caballerosidad, la finura y la galantería exquisita de los mexicanos."

El puesto de diplomático no ha agotado la fecundidad de la pluma de nuestro General, y ya mis lectores habrán constantemente leído la amena sección que, bajo el título de CUENTOS DEL GENERAL, aparece en los números de la excelente Ilustración Española y Americana.

Mi buen amigo el Sr. Don Francisco A. de Icaza, el inspiradísimo bardo creador de las *Efímeras*, preparo en elegante volumen, una edición de los versos del Sr. Riva Palacio, el cual acaba de darse a luz en Madrid.

Cuando los asuntos de oficina o la literatura le dejan libres, entretiéndose en manejar el pincel, y a fe que el general desempeña con éxito su entretenida ocupación. Como testigos de este aserto, pueden verse varios cuadros, generalmente paisajes, que decoran las paredes de la casa.

Nuestro Ministro, que acostumbra pasar todos los veranos fuera de Madrid, es muy popular en la Nación donde se halla acreditado, y puede decirse que es uno de los miembros del Cuerpo Diplomático extranjero que reside en España los más estimados y queridos.

ANNEXE II-7: Manuel Payno: les réserves du consul mexicain de Barcelone.

Barcelona, 15 de abril de 1893

Despacho reservado¹⁵³⁰

Las cosas han pasado ya y afortunadamente han pasado bien para México, así las reflexiones que me permito hacer y sujetar al talento y buen sentido del Señor Presidente de la República y Ud., se refieren para lo sucesivo y podrán estimarse en lo que valgan y sean aplicables a los casos que ocurran.

La moda reinante en Europa es la de los *sindicatos*, *manifestaciones* y los *congresos*.

En cuanto a los sindicatos se forman de una reunión de especuladores, se aplican con motivos más o menos justos el producto de las suscripciones o de las subvenciones que los gobiernos dan para alguna obra de utilidad pública, resultando de esto que antes de poner un riel o colocar una piedra ya han desaparecido muchos miles o millones de pesos; ningún ejemplo de eso es más palpable, que el muy reciente de Panamá.

Respecto a las manifestaciones, tienen por origen el excesivo trabajo y la extrema miseria de los obreros en Europa, que incitados por la gente vaga y malévola que siempre hay, turban el reposo público, rompen los vidrios de los cafés y terminan con los sablazos de la policía y la prisión de los que son considerados como cabecillas del motín; cada momento pasa esto en Francia, en España y en otras naciones de Europa.

En cuanto a los congresos, por el motivo más insignificante se convocan ya en una ciudad ya en otra, y por lo general y con honrosas excepciones se componen de personas que no teniendo una posición definida en la sociedad, tratan de llamar la atención con discursos violentos o incoherentes, y terminadas las sesiones en una semana cuando más, no producen ningún resultado práctico y ni siquiera una impresión agradable y algo duradera. Los gobiernos no hacen caso de las resoluciones de los congresos, aun cuando puedan tener algo de conveniente y de racional y el público mucho menos que no ve ni provecho, ni aun diversión en tales reuniones.

Los hechos recientes en la Exposición del 4º Centenario del Descubrimiento de América, justifica sobradamente lo que se dice en las líneas anteriores.

Ninguno de los congresos que se reunieron en Madrid, produjo ni sensación ni resultado alguno. El de Libres Pensadores celebró dos sesiones, en las que se pronunciaron violentos y extravagantes discursos, a tal punto, que la policía se vio obligada a cerrar la puerta del teatro donde se reunió y a echar a la calle a los miembros que por fuerza querían permanecer.

En los demás congresos se pronunciaron discursos más o menos adecuados al objeto sin llegar a formularse ningunas proposiciones que fuesen patrocinadas o adoptadas por el Gobierno, ni defendidas y popularizadas por la prensa.

Verdad es que el señor Cánovas presidió la clausura de tales congresos, pero le tocaba oficialmente y además, quería dar nueva muestra de su privilegiado talento de orador y de la suma de instrucción en los diversos ramos del saber humano. Esto fue lo más notable.

Los señores Díaz González, Rebollar y la Barra, por sus modales afables, su fina educación y el caudal de estudios que poseen en el ramo a que pertenecen fueron muy atendidos, hicieron muy buena figura para honra de México y presidieron algunas de las sesiones, pero en definitiva no creo que de la asistencia de estas personas al Congreso Jurídico, haya resultado nada notable que pueda influir en el cambio o mejora de la Legislación Mexicana; como tampoco puedo concebir el beneficio que haya resultado a los ferrocarriles construidos en México, con la asistencia del comisionado mexicano al Congreso ferrocarrilero de San Petersbourg, y si el Gobierno hubiese de mandar delegados a todos los congresos que se reúnan en Europa en el curso de un año fiscal, ya tendría que poner una partida especial, lo menos de doscientos mil pesos para este gasto.

¹⁵³⁰ Manuel PAYNO, Cónsul de México en Barcelona, *Informe respecto de las festividades españolas en ocasión del Cuarto Centenario del primer arribo de Cristóbal Colón al Continente Americano*, 15 de abril de 1893, México, Archivo de la Secretaría de Relaciones Exteriores (AREM), 19-22-137 (II). Cf. José María Muriá in *El IV Centenario del Descubrimiento de América*, México, Revista Secuencia, N°3, diciembre 1985, p. 131-136.

Mi opinión es salvo la mejor de Ud., que no obteniendo ninguna ventaja práctica, ni aumentándose el nombre y gloria de México, es inútil mandar delegados, en lo sucesivo, a esta clase de reuniones que no tienen verdadera importancia.

En cuanto a la Exposición, debo decir con toda franqueza, que por diversas circunstancias y acontecimientos no tuvo el éxito que merecía y se esperaba fundadamente.

Destinado el suntuoso edificio de la Biblioteca, que no tiene otro semejante ni aun en París, para la Exposición de objetos históricos-americanos y del arte retrospectivo, fue necesario pensar cómo se llenaban sus inmensos salones y con qué cosas y objetos que pudieran llamar la atención, para constituir un conjunto grandioso que correspondiera a la memoria de uno de los acontecimientos más extraños y que ha cambiado completamente el sistema del mundo.

Llegada la estación veraniega, nadie detiene a los madrileños, tienen que salir de por fuerza, aunque sea a Aranjuez, así Madrid quedó solo y si no hubiese sido por los inauditos esfuerzos del Señor Riva Palacio y del Señor D. Juan Navarro Reverter, autorizado y protegido ampliamente por el Presidente del Consejo de Ministros, que lo era el Señor Cánovas, aquellos hermosos salones habrían quedado vacíos y la Exposición hubiese presentado un pobre y ridículo aspecto; pero no fue así: los oficiales y jefes de marina, artillería, e ingenieros y los Ministros y Delegados de todas las Repúblicas Americanas secundaron a los Señores Riva Palacio y Reverter y a pesar del precario estado de sus rentas, gastaron dinero con profusión y alguna república hubo que compró en sesenta mil pesos, una primorosa colección de joyas de oro de los antiguos indígenas de la América del Sur. Los museos de artillería y de marina transportaron sus maravillosas colecciones a la Biblioteca, los obispos de algunas diócesis enviaron los preciosos vasos antiguos de oro y plata y los particulares de Madrid y Barcelona se apresuraron a ofrecer sus colecciones de pintura, armas, fierros y objetos raros.

Se trabajó por millares de obreros, hasta con luz eléctrica, para terminar el edificio de la Biblioteca, comenzado muchos años antes, durante el gobierno de la Reina Isabel II^a y los comisionados de los países que concurrieron no descansaron muchas noches hasta concluir las instalaciones, para que todo estuviese listo y acabado para celebrar el 12 de octubre el 4^o Centenario del día memorable y glorioso en que Colón puso pie en una de las islas del Nuevo Mundo que acababa de descubrir.

La Biblioteca, o mejor dicho, el inmenso Palacio encerraba ya en ese día toda especie de maravillas pertenecientes a las razas de América y preciosidades del arte antiguo, que no hubieran sido examinadas, ni en un mes, por cualquier hombre investigador, curioso y entendido. Pero esa solemne apertura no se verificó en el día preciso y comenzó desde ese momento el desaliento.

La Reina Regente emprendió, día antes, un viaje a Andalucía, con el objeto también de visitar a Granada, donde se la esperaba para hacerle ovaciones y festejos. El Rey se enfermó, de alguna gravedad en Sevilla y la Reina no pudo, ni visitar Granada, lo que ocasionó en esa ciudad una manifestación hostil, ni pudo tampoco estar en Madrid el 12 de Octubre.

A esta grave circunstancia deben añadirse otras bien desagradables. Las provincias con excepción de Barcelona permanecieron indiferentes; los ferrocarriles que acostumbran en Francia y en España, en los tiempos de feria, reducir los precios y expender billetes de ida y vuelta, se manifestaron completamente hostiles y algunos de sus jefes y gerentes contestaron agriamente a las excitaciones que de parte de los americanos se les hicieron, para que proporcionasen con una racional rebaja de precios, la venida de pasajeros a Madrid. Francia ya en una guerra de tarifas con España, no concurrió a la Exposición, ni estableció tampoco en sus ferrocarriles módicos precios para los viajeros, y el silencio de la prensa francesa fue tan absoluto, que sus muchos periódicos no escribieron ni un solo renglón para anunciar que en la nación vecina se celebraba la festividad de uno de los más asombrosos acontecimientos del Mundo.

A todo esto se añadía también las discordias entre el Gobernador, el Alcalde y el Ayuntamiento de Madrid. Una parte de los concejales estaban acusados de malversación, justa o injustamente y eran hasta cierto punto sostenidos por el Señor Cánovas, mientras el pueblo y las gentes de influjo en Madrid, deseaban su separación; así las festividades que estaban ya determinadas para atraer la concurrencia y esparcir el regocijo en la ciudad, se aplazaron unas y otras no tuvieron efecto y el pueblo quemó una noche el tablado que el Gobernador o el Ayuntamiento habían dispuesto frente a la fuente de Cibeles, para una festividad y el Señor

Bosch, que era el alcalde, la hubiera pasado mal, si el pueblo enfurecido le hubiese encontrado cuando salió del Palacio Municipal.

Nombrose entonces alcalde al Señor Marqués de las Cubas, que comenzó a dictar disposiciones enérgicas que agradaron mucho al público y suspendió una recepción, por considerarla muy costosa, que se había preparado para los americanos.

Entre tanto pasaba todo esto, el Palacio de la Exposición estaba casi solo, con excepción de los días en que fue visitado por la Reina Regente y por los Reyes de Portugal.

No encontrándose sostenido el Señor Marqués de las Cubas que deseaba la separación inmediata de los concejales, renunció su encargo y se marchó inmediatamente a San Sebastián. El disgusto y la alarma fue tan grande en Madrid, que las tiendas se cerraron inmediatamente, preparándose manifestaciones hostiles al Señor Cánovas y al partido conservador.

Pocos días después la defección del Señor Silvela, determinó la caída definitiva del partido conservador y de su jefe el Señor Cánovas, sustituyéndolo como tantas otras veces el Señor Sagasti, jefe del partido liberal.

Tan graves acontecimientos políticos hicieron olvidar completamente las fiestas del Centenario y las preciosidades que encerraba la Biblioteca y todo quedó en un estado de indecisión y de dificultad, de que no se pudo salir sino con un banquete que los Ministros Americanos hicieron a escote, convidando a los Ministros de Estado y a algunas otras personas de distinción cuando como era natural y de esperarse, la clausura hubiera debido hacerse solemnemente por la Reina, y el Gobierno ofrecer un banquete regio de despedida a los americanos que habían venido contentos y presurosos al llamamiento de la que en otro tiempo fue Madre Patria. Los papeles se invirtieron por uno de esos fenómenos que repentinamente y sin intención determinada produce la política.

México en la planta baja de la Biblioteca ocupaba a la entrada, un vestíbulo y tres grandes salones. El Señor Troncoso, el Padre Plancarte y los auxiliares que nombró el Supremo Gobierno de México, trabajaron con mucho tesón y empeño, no separándose de la localidad sino en las precisas horas de comer, logrando colocar debajo de las vidrieras y en estantes la multitud de objetos antiguos que se les remitieron, clasificándolos convenientemente según el lugar o nación indígena a que pertenecían. Las grandes piezas como la piedra de sacrificios y otras, estaban bien distribuidas en zócalos y pedestales en el primer salón y el todo se adornó con cortinajes análogos, plantas y flores.

Seguían a la instalación de México y en la misma planta baja las instalaciones de las diversas repúblicas del Sur que concurrieron y menos abundantes sus colecciones que la de México, presentaban sin embargo, por su distribución y adornos, un aspecto bastante agradable e interesante.

En los salones de arriba se ostentaban las ricas colecciones del Arte retrospectivo y los magníficos tapices de Madrid, de Gante y de Bruselas, reunidos por el Emperador Carlos V, el Rey Felipe II y sucesores, formando una colección tan valiosa y exquisita como no se encuentra en ninguna otra parte de Europa. Repito, todo esto, con solo unos cuantos curiosos que pasaban rápidamente de salón a salón sin darse cuenta ni de lo que veían. ¡Se caían las alas del corazón! Tanto gasto, tanto trabajo, tanto afán, para que todo esto reunido por la primera vez en Europa, quedase ignorado y como si esa Exposición maravillosa se hubiese hecho en el lugar más lejano y más desierto del Mundo. Esto parece increíble, pero así pasó. Por lo que respecta a México, magnífica y artística como estaba su instalación, tampoco ha servido para que se conozca, ni siquiera en lo general, el arte y civilización de los Aztecas y Michoacanos, y la razón de esto es muy fácil de percibir. Debajo de las vidrieras, se veían ídolos más o menos grandes, pero todos deformes, ollas y jarros de barro, máscaras de obsidiana, piedrecillas y figuras de serpentina y por ese estilo lo demás. Es necesario ser aficionado e instruido en la arqueología y en la Cerámica y además tener conocimientos en la historia de las razas antiguas del Nuevo Mundo y figurarse enseguida que todos esos objetos de barro, de serpentina o de oro y las grandes piedras e ídolos que se veían, principalmente en la instalación mexicana, eran obras de gentes que no usaban el fierro que no disponían de los medios que enseña la mecánica y que apartados del Mundo Antiguo fabricaban todo ello a su manera, con los escasos elementos que poseían, para labrar las piedras duras, fundir el oro y modelar su alfarería y transportar grandes piedras muy pesadas de un lugar a otro; pero todas estas reflexiones y estos conocimientos están concretados en el Mundo entre determinadas y muy pocas personas, y las mujeres y los hombres en lo general, aun los más instruidos y civilizados, dan muy poca importancia a todos estos objetos. La

Reina Regente, en la visita que hizo a la Exposición, manifestó su agradecimiento por haberse regado de flores los salones mexicanos, hizo dos o tres preguntas al Padre Plancarte y a Troncoso que la recibieron y pasó a continuar su visita que debía terminar en la misma tarde teniendo que andar para completarla más de dos mil metros. Lo mismo sucedió cuando los Reyes de Portugal hicieron a su vez la visita oficial. En resumen el gasto que ha hecho México en hacer modelar los grandes monumentos de piedra, el afán y dificultades para transportarlos, pues no cabían por los túneles y la importante labor de Troncoso y socios para colocar y formar un catálogo de todo ello, se puede considerar como perdido, quedando sólo la honra, de que México, llamado a concurrir a una fiesta en que se creyó que concurriría también la Europa entera, se portase de una manera espléndida, hasta el punto de enviar una Banda, compuesta de sesenta y cuatro personas que atravesó el Océano para venir a saludar a la antigua y noble nación Española, cosa que no ha tenido antecedente, ni aun en las grandes Exposiciones celebradas en Europa.

A propósito de la música: fue, como se dice generalmente, la nota alegre entre las turbaciones de la política. La banda del 8º Regimiento tocó y muy bien, las piezas de su repertorio, en donde quiera que se trataba de una función para obra de beneficencia o fiestas de ocasión, sin recibir jamás ninguna recompensa pecuniaria ni aun las que ofrecían con empeño los empresarios de los teatros. Las primeras notas de la Banda del Capitán Payen fueron para la Reina Regente que la escuchó con mucho agrado, desde sus balcones, en el Palacio Real. Al terminar la serenata mandó la Reina obsequiar a los músicos con buenos tabacos de la Habana y botellas de Jerez, hizo que Payen subiese, le dijo algunas palabras benévolas, elogió el talento y maestría de los músicos mexicanos y al día siguiente le mandó por conducto de la Legación la Cruz de Isabel la Católica. Desde ese momento la música siguió tocando ya en los teatros ya delante de la Legación o a la salida de las cabalgatas que se organizaron siendo aclamada en todas ocasiones por el inteligente pueblo de Madrid; pero su retirada no fue tan feliz como a la venida.

Pues que esta Banda había sido enviada de más de dos mil leguas de distancia a visitar y obsequiar a la nación Española, representada por su Gobierno, al anunciarse el regreso a la Patria debiósele dar por el Gobernador, por el Ayuntamiento o por cualquiera otra autoridad caracterizada algún testimonio del aprecio con el que se había visto tal muestra de cordialidad de parte del Gobierno Mexicano. Nada, absolutamente nada; tuvo que salir y embarcarse de una manera triste y desairada. De la Reina Regente hay más bien que decir elogios pues ya se ha expresado con qué delicadeza se portó así en esta ocasión, como en todas las que se refirieron a México, resultando también una cosa muy singular y es: que de todos los personajes que tomaron parte en la Exposición, Payen fue el primero que recibió la Cruz de Isabel la Católica.

En cuanto a los comisionados y delegados, la mayor parte de los cuales eran personas distinguidas en sus países, desempeñaron un papel bien mediano y oscuro. Ni fueron presentados a la Reina, ni al Presidente del Consejo de Ministros, ni al Gobernador, ni a ninguna autoridad, y a las grandes solemnidades y banquetes asistían únicamente los Ministros de las Repúblicas americanas, pero jamás supe yo que en esas ocasiones se convidara especialmente a los delegados y comisionados, que tuvieron que reducirse a trabajar como unos mercaderes en sus instalaciones para dar explicaciones a los pocos que se las pedían. Me pareció esto muy extraño tratándose esencialmente de una fiesta popular y fraternal. Si yo no hubiese tenido diversos encargos del Gobierno y el deseo de no desagradarlo, me hubiera marchado inmediatamente a Barcelona.

No sé lo que habrá dicho de la Exposición y de su resultado el Señor General Riva Palacio porque el carácter elevado de su misión está muy distante del oscuro lugar que yo ocupé, pero en mi calidad de Comisionado y Cónsul he creído necesario decir con entera verdad cómo las cosas han pasado para que, hágase o no uso de mis indicaciones, tenga el Supremo Gobierno el conocimiento de la verdad, o al menos de las impresiones que recibí durante mi estancia en Madrid.

Tengo la honra de protestar a Ud. Mi muy atenta consideración.

M. Payno

Señor Secretario de Estado y del Despacho de Relaciones Exteriores
México.

ANNEXE II-8: Rencontres générationnelles: euphorie et lyrisme d'un jeune délégué au IV^e Centenaire (Rubén Darío)

Autobiografía ¹⁵³¹

- XXIII -

[...] Después del nacimiento de mi hijo, la vida se me hizo bastante difícil en Costa Rica y partí solo, de retorno a Guatemala, para ver si encontraba allí manera de arreglarme una situación. En ello estaba, cuando recibí por telégrafo la noticia de que el gobierno de Nicaragua, a la sazón presidido por el doctor Roberto Sacasa, me había nombrado miembro de la Delegación que enviaba Nicaragua a España con motivo de las fiestas del centenario de Colón. No había tiempo para nada; era preciso partir inmediatamente. Así es que escribí a mi mujer y me embarqué a juntarme con mi compañero de Delegación, don Fulgencio Mayorca, en Panamá. En el puerto de Colón tomamos pasaje en un vapor español de la compañía Trasatlántica, si mal no recuerdo el León XIII; y salimos con rumbo a Santander.

Se me pierden en la memoria los incidentes de a bordo, pero sí tengo presente que iban unas señoras primas del escritor francés Edmond About; que iba también el delegado por el Ecuador, don Leónidas Pallarés artista, poeta de discreción y amigo excelente; uno de los delegados de Colombia, Isaac Arias Argaez, llamado el «chato» Arias, bogotano delicioso, ocurrente, buen narrador de anécdotas y cantador de pasillos, y que, nombrado cónsul en Málaga se quedó allí, hasta hoy, y es el hombre más popular y más querido en aquella encantadora ciudad andaluza.

En Cuba se embarcó Texifonte Gallego, que había sido secretario de ya no recuerdo qué Capitán General. Texifonte, buen parlante, de grandes dotes para la vida, hizo carrera. ¡Ya lo creo que hizo carrera! Hacíamos la travesía lo más gratamente posible, con cuantas ocurrencias imaginábamos y al amor de los espirituosos vinos de España. Nos ocurrió un curioso incidente. Estábamos en pleno Océano, una mañana, y el sirviente de mi camarote llegó a despertarme: -«Señorito, si quiere usted ver un naufrago que hemos encontrado, levántese pronto». Me levanté. La cubierta estaba llena de gente, y todos miraban a un punto lejano donde se veía una embarcación y en ella un hombre de pie. El momento era emocionante. El vapor se fue acercando poco a poco para recoger al probable naufrago, cuando de pronto, y ya el sol salido, se oyó que aquel hombre con una gran voz preguntó en inglés: -«¿En qué latitud y longitud estamos?». El capitán le contestó también en inglés, dándole los datos que pedía, y le preguntó quién era y qué había pasado. -«Soy, le dijo, el capitán Andrews de los Estados Unidos, y voy por cuenta de la casa del jabón Sapolio, siguiendo en este barquichuelo el itinerario de Cristóbal Colón al revés. Hágame el favor de avisar cuando lleguen a España al cónsul de los Estados Unidos que me han encontrado aquí». -«¿Necesita usted algo?», le dijo el capitán de nuestro vapor. Por toda contestación, el yankee sacó del interior del barquichuelo dos latas de conservas que tiró sobre la cubierta del León XIII, puso su vela y se despidió de nosotros. Algunos días después de nuestra llegada a España Mr. Andrews arribaba al puerto de Palos, en donde era recibido en triunfo. Luego, buen yankee, exhibió su barca cobrando la entrada y se juntó bastantes pesetas.

- XXIV -

En Madrid, me hospedé en el hotel de Las Cuatro Naciones, situado en la calle del Arenal y hoy transformado. Como supiese mi calidad de hombre de letras, el mozo Manuel me propuso: -«Señorito, ¿quiere usted conocer el cuarto de don Marcelino? Él está ahora en Santander y yo se lo puedo mostrar». Se trataba de don Marcelino Menéndez y Pelayo, y yo acepté gustosísimo. Era un cuarto como todos los cuartos de hotel, pero lleno de tal manera de libros y de papeles, que no se comprende cómo allí se podía caminar. Las sábanas estaban manchadas de tinta. Los libros eran de diferentes formatos. Los papeles de grandes pliegos estaban llenos de

¹⁵³¹ Rubén DARÍO, *Autobiografía, España Contemporánea*, México, Editorial Porrúa, 1999, p. 33-39.

cosas sabias, de cosas sabias de don Marcelino. -«Cuando está don Marcelino no recibe a nadie», me dijo Manuel. El caso es que la buena suerte quiso que cuando retornó de Santander el ilustre humanista yo entrara a su cuarto, por lo menos algunos minutos todas las mañanas. Y allí se inició nuestra larga y cordial amistad.

- XXV -

Era el alma de las delegaciones hispanoamericanas al general don Juan Riva Palacio, ministro de Méjico, varón activo, culto y simpático. En la corte española el hombre tenía todos los merecimientos; imponía su buen humor y su actitud siempre laboriosa era por todos alabada. El general Riva Palacio había tenido una gran actuación en su país como militar y como publicista, y ya en sus últimos años fue enviado a Madrid, en donde vivía con esplendor, rodeado de amigos, principalmente funcionarios y hombres de letras. Se cuenta que algún incidente hubo en una fiesta de Palacio, con la reina regente doña María Cristina, pues ella no podía olvidar que el general Riva Palacio había sido de los militares que tomaron parte en el juzgamiento de su pariente, el emperador Maximiliano; pero todo se arregló, según parece, por la habilidad de Cánovas del Castillo, de quien el mejicano era íntimo amigo.

. Tenía don Vicente, en la calle de Serrano, un palacete lleno de obras de arte y antigüedades, en donde solía reunir a sus amigos de letras, a quienes encantaba con su conversación chispeante y la narración de interesantes anécdotas. Era muy aficionado a las zarzuelas del género chico y frecuentaba, envuelto en su capa clásica, los teatros en donde había tiples buenas mozas. Llegó a ser un hombre popular en Madrid, y cuando murió, su desaparición fue sentida.

Fui amigo de Castelar. La primera vez que llegué a casa del gran hombre, iba con la emoción que Heine sintió al llegar a la casa de Goethe. Ciertamente la figura de Castelar tenía, sobre todo para nosotros los hispano-americanos, proporciones gigantescas, y yo creía, al visitarle, entrar en la morada de un semidiós. El orador ilustre me recibió muy sencilla y afablemente en su casa de la calle Serrano. Pocos días después me dio un almuerzo, el célebre político Abarzuza y el banquero don Adolfo Calzado. Alguna vez he escrito detalladamente sobre este almuerzo, en el cual la conversación inagotable de Castelar fue un deleite para mis oídos y para mi espíritu. Tengo presente que me habló de diferentes cosas referentes a América, de la futura influencia de los Estados Unidos sobre nuestras Repúblicas, del general Mitre, a quien había conocido en Madrid, de La Nación, diario en donde había colaborado; y de otros tantos temas en que se expedía su verbo de colorido profuso y armonioso. En ese almuerzo nos hizo comer unas riquísimas perdices que le había enviado su amiga la duquesa de Medinaceli. Hay que recordar que Castelar era un gourmet de primer orden y que sus amigos, conociéndole este flaco, le colmaban de presentes gratos a Meser Gaster. Después tuve ocasión de oír a Castelar en sus discursos. Le oí en Toledo y le oí en Madrid. En verdad era una voz de la naturaleza, era un fenómeno singular como el de los grandes tenores, o los grandes ejecutantes. Su oratoria tenía del prodigio, del milagro; y creo difícil, sobre todo ahora que la apreciación sobre la oratoria ha cambiado tanto, que se repita dicho fenómeno, aunque hayan aparecido, tanto en España como en la Argentina por ejemplo en Belisario Roldán, casos parecidos.

He recordado alguna vez, cómo en casa de doña Emilia Pardo Bazán y en un círculo de admiradores, Castelar nos dio a conocer la manera de perorar de varios oradores célebres que él había escuchado, y luego la manera suya, recitándonos un fragmento del famoso discurso-réplica al cardenal Manterola. Castelar era en ese tiempo, sin duda alguna, la más alta figura de España y su nombre estaba rodeado de la más completa gloria.

- XXVI -

Conocí a don Gaspar Núñez de Arce, que me manifestó mucho afecto y que, cuando alistaba yo mi viaje de retorno a Nicaragua, hizo todo lo posible para que me quedase en España. Escribió una carta a Cánovas del Castillo pidiéndole que solicitase para mí un empleo en la compañía Trasatlántica. Conservaba yo hasta hace poco tiempo la contestación de Cánovas, que se me quedó en la redacción del Fígaro de la Habana. Cánovas le decía que se había dirigido al marqués de Comillas; que éste manifestaba la mejor voluntad; pero que no había, por el momento, ningún puesto importante que ofrecerme. Y a vuelta de varias frases elogiosas para mí, «es preciso, decía, que lo naturalicemos». Nada de ello pudo hacerse, pues mi visita era urgente.

Conocí a don Ramón de Campoamor. Era todavía un anciano muy animado y ocurrente. Me llevó a su casa el doctor José Verdes Montenegro, que era en ese tiempo muy joven. Se quejó el poeta de las Doloras y de los Pequeños Poemas, de ciertos críticos, en la conversación. «No quieren que los chicos me imiten», decía. Conservaba entre sus papeles, y me hizo que la leyera, una décima sobre el que yo había publicado en Santiago de Chile y que le había complacido mucho. Era un amable y jovial filósofo. Gozaba de bienes de fortuna; era terrateniente en su país de Asturias, allí donde encontrara tantos temas para sus fáciles y sabrosas poesías. Ese risueño moralista era en ocasiones como su gaitero de Gijón. Muchas veces sonríe mostrando la humedad brillante de una lágrima.

Uno de mis mejores amigos fue don Juan Valera, quien ya se había ocupado largamente en sus Cartas Americanas de mi libro Azul, publicado en Chile. Ya estaba retirado de su vida diplomática; pero su casa era la del más selecto espíritu español de su tiempo, la del «tesorero de la lengua castellana», como le ha llamado el conde de las Navas, una de las más finas amistades que conservo desde entonces. Me invitó don Juan a sus reuniones de los viernes, en donde me hice de excelentes conocimientos: el duque de Almenara Alta, don Narciso Campillo y otros cuantos que ya no recuerdo. El duque de Almenara era un noble de letras, buen gustador de clásicas páginas; y por su parte, dejó algunas amenas y plausibles. Campillo, que era catedrático y hombre aferrado a sus tradicionales principios, tuvo por mí simpatías, a pesar de mis demostraciones revolucionarias. Era conversador de arranques y ocurrencias graciosísimas, y contaba con especial donaire cuentos picantes y verdes.

- XXVII -

La noche que me dedicara don Juan Valera, y en la cual leí versos, me dijo: «Voy a presentar a usted una reliquia». Como pasaran las doce y la reliquia no apareciese, creí que la cosa quedaría para otra ocasión, tanto más, cuanto que comenzaban a retirarse los contertulios. Pero don Juan me dijo que tuviese paciencia y esperase un rato más. Quedábamos ya pocos, cuando a eso de las dos de la mañana, sonó el timbre y a poco entró, envuelto en su capa, un viejecito de cuerpo pequeño, algo encorvado y al parecer bastante sordo. Me presentó a él el dueño de la casa, más no me dijo su nombre, y el viejecito se sentó a mi lado. Él para mí desconocido, empezó a hablarme de América, de Buenos Aires, de Río de Janeiro, en donde había estado por algún tiempo, con cargos diplomáticos, o comisiones del gobierno de España; y luego, tratando de cosas pasadas de su vida, me hablaba de «Pepe»: «Cuando Pepe estuvo en Londres»... «Un día me decía Pepe»... «Porque como el carácter de Pepe era así»... El caso me intrigaba vivamente. ¿Quién era aquél viejecito que estaba a mi lado? No pude dominar mi curiosidad, me levanté y me dirigí a don Juan Valera. «Dígame señor, le dije, ¿quién es el señor anciano a quien usted me ha presentado?». -«La reliquia», me contestó. -«¿Y quién es la reliquia?». «Bueno es el mundo, bueno, bueno, bueno»... La reliquia era don Miguel de los Santos Álvarez; y Pepe, naturalmente, era Espronceda.

Salimos casi de madrugada. Campillo y yo, con nosotros don Miguel. Desde la Cuesta de Santo Domingo, llegamos hasta la Puerta del Sol, y luego, a las cercanías del Casino de Madrid. Yo tenía la intención de ir a acompañar la reliquia a su casa, pues ya los resplandores del alba empezaban a iluminar al cielo. Se lo manifesté y él, con mucho gracejo, me contestó: -«Le agradezco mucho, pero yo no me acuesto todavía. Tengo que entrar al Casino, en donde me aguardan unos amigos... Ya ve usted; calcule los años que tengo... y luego dirán que hace daño trasnochar!». Me despedí muy satisfecho de haber conocido a semejante hombre de tan lejanos tiempos.

Un día, en un hotel que daba a la Puerta del Sol, a donde había ido a visitar al glorioso y venerable don Ricardo Palma, entró un viejo cuyo rostro no me era desconocido, por fotografías y grabados. Tenía un gran lobanillo o protuberancia a un lado de la cabeza. Su indumentaria era modesta, pero en los ojos le relampagueaban el espíritu genial. Sin sentarse habló con Palma de varias cosas. Éste me presentó a él; y yo me sentí profundamente conmovido. Era don José Zorrilla, «el que mató a don Pedro y el que salvó a don Juan»... Vivía en la pobreza, mientras sus editores se habían llenado de millones con sus obras. Odiaba su famoso «Tenorio»... Poco tiempo después, la viuda tenía que empeñar una de las coronas que se ofrendaran al mayor de los líricos de España... Después de que Castelar había pedido para él una pensión a las Cortes, pensión que no se

consiguió a pesar de la elocuencia del Crisóstomo, que habló de quien era propietario del cielo azul, «en donde no hay nada que comer»...

Conocí a doña Emilia Pardo Bazán. Daba fiestas frecuentes, en ese tiempo, en honor de las delegaciones hispano-americanas que llegaban a las fiestas del centenario colombino. Sabidos son el gran talento y la verbosidad de la infatigable escritora. Las noches de esas fiestas llegaban los orfeones de Galicia, a cantar alboradas bajo sus baleones. La señora Pardo Bazán todavía no había sido titulada por el rey; pero estaba en la fuerza de su fama y de su producción. Tenía un hijo, entonces jovencito, don Jaime, y dos hijas, una de ellas casada hoy con el renombrado y bizarro coronel Cavalcanti. Su salón era frecuentado por gente de la nobleza, de la política y de las letras; y no había extranjero de valer que no fuese invitado por ella. Por esos días vi en su casa a Maurice Barrés, que andaba documentándose para su libro *Du sang, de la volupté et de la Mort*. Por cierto que le pasó una aventura graciosísima en una corrida de toros.

- XXVIII -

Conocí mucho a don Antonio Cánovas del Castillo, a quien fui presentado por don Gaspar Núñez de Arce. Hacía poco que aquel vigoroso viejo que era la mayor potencia política de España, se había casado con doña Joaquina de Osma, bella, inteligente y voluptuosa dama, de origen peruano. Mucho se había hablado de ese matrimonio, por la diferencia de edad; pero es el caso que Cánovas estaba locamente enamorado de su mujer, y su mujer le correspondía con creces. Cánovas adoraba los hombros maravillosos de Joaquina, y por otras partes, en las estatuas de su sérre, o en las que decoraban vestíbulos y salones, se veían como amorosas reproducciones de aquellos hombros y aquellos senos incomparables, revelados por los osados escotes. La conversación de Cánovas, como saben todos los que le trataron de cerca, era llena de brío y de gracia, con su peculiar ceceo andaluz. Su mujer no le iba en zaga como conversadora lista y pronta para la riposta; y pude presenciar, en una de las comidas a que asistiera en el opulento palacio de la Huerta, en la Guindalera, a una justa de ingenio en que tomaban parte Cánovas, Joaquina, Castelar y el general Riva Palacio.

Cuéntase ahora en Madrid una leyenda, que si no es cierta, está bien inventada como un cuento de antaño o como un romántico poema. Dícese que cuando Cánovas fue asesinado por truculento y fanático anarquista italiano, se repitió en España el episodio de doña Juana la Loca. Y que, una vez que el cuerpo de su marido fue enterrado, después que le hubo acompañado hasta el lugar de su último reposo, sin derramar, como extática, una sola lágrima, la esposa se encerró en su palacio y no volvió a salir más de él. Dícese que apenas hablaba por monosílabos con la servidumbre para dar sus órdenes; que recorría los salones solitarios con sus tocas de viuda; que una noche de invierno se vistió de blanco con su traje de novia; que, por la mañana, los criados la buscaron por todas partes, sin encontrarla; hasta que la hallaron en el jardín, ya muerta; tendida con la cara al cielo y cubierta por la nieve. Ello es lindo y fabuloso; Tennyson, Bécquer o Barbey d'Aureville.

- XXIX -

Los miembros de la delegación de Nicaragua, recibimos en la sección correspondiente de la Exposición, y en su oportunidad, a los reyes de España, que iban acompañados de los de Portugal. El día de la visita fue la primera vez que observó testas coronadas. Me llamó la atención fuertemente la hermosura de la reina portuguesa, alta y gallarda como todas las Orleans, y fresca como una recién abierta rosa rosada. Iba junto a ella el obeso marido, que debía tener un trágico fin. En la vecina sección de Guatemala, sucedió algo gracioso. Había preparado el delegado guatemalteco, doctor Fernando Cruz, dos abanicos espléndidos, para ser obsequiados a las reinas; pero uno de ellos era más espléndido que el otro, puesto que era el destinado para la reina regente doña María Cristina. Los abanicos estaban sobre una bandeja de oro. El ministro, antes de ofrecerlos, anunció el obsequio en cortas y respetuosas palabras. La reina doña Amelia de Portugal vio dos abanicos y con su mirada de joven y de coqueta se dio cuenta de cuál era el mejor; y, sin esperar más, lo tomó para sí y dio las gracias al ministro.

Antes de retornar a Nicaragua, fui invitado a tomar parte en una velada lírico-literaria. Hablamos dos personas. Un joven orador de barba negra, que conquistaba a los auditorios con su palabra cálida y fluyente, don José Canalejas, que fue luego presidente del Consejo de Ministros, y yo, que leí unos versos, creo que los

titulados A Colón. Poco tiempo después tomaba el vapor para Centro-América, en el mismo puerto de Santander, en donde había desembarcado. [...]

ANNEXE II-9: Vicente G. Quesada: colonisation hispano-américaine vs colonisation anglo-saxonne

La sociedad española bajo la dominación española¹⁵³²

Fecit quod potiri: faciant majora potentes

Es sumamente importante y variado el estudio de la sociedad hispano-americana bajo la dominación española, si se la considera desde los múltiples aspectos de las instituciones, y se toma en consideración además, la variedad de las influencias regionales en los vastísimos dominios americanos. Por otra parte, tal estudio debe estimarse como fundamental e indispensable, para conocer los antecedentes que caracterizan las distintas naciones de origen español en el Nuevo Mundo; y para apreciarlos con exactitud y verdad, es necesario tener en cuenta las razas indígenas de aquellas comarcas; porque ellas se mezclaron con los conquistadores, y forman la mayoría de la población hispano-americana, con excepción de la que es exclusivamente española.

Aun cuando todas las colonias estuvieron sometidas al mismo régimen, sin embargo, la raíz constitutiva de la sociedad tiene en algunas comarcas diferencias radicales. Los conquistadores encontraron dos vastísimos imperios en América: el Azteca y el de los Incas, cuyas organizaciones sociales reconocían diferencias jerárquicas entre las diversas clases, las que pueden considerarse aristocráticas, desde que instituyeron caciques hereditarios, como era también hereditario el mando supremo en la mayoría de los Estados. Había, en efecto, señores y hombres principales, como los llaman los historiadores coetáneos, y la plebe, los *mazaquales* aztecas en México, y los siervos en el Perú y Guatemala. Esta organización, aristocrática en su esencia, fue reconocida y respetada por los españoles. Sobre esa base de privilegio se fundó la nueva sociedad de los Virreinos de México, del Perú, Nueva Granada y el Reino de Guatemala.

Los mismos repartimientos de tierras y las encomiendas de indios, reconocieron como preexistente aquella organización. Se encomendaba el cacique y su parcialidad, el pueblo y su señor; y el cacique y el señor azteca o quechua, fueron los mandatarios por derecho hereditario de aquellas comunidades. En las tribus bárbaras, entre los indios salvajes, es evidente que esa organización social no existía; pero toda tribu, toda agrupación humana, reconoció siempre, y por todas partes, un jefe, y como consejeros, la reunión de los ancianos en aquellos famosos parlamentos de araucanos, de pampas y de patagones.

Los guaraníes de carácter blando, se ocupaban en parte de la agricultura y se encontraban en un estado muy inferior de cultura, de organización política y social a los aztecas, a los quechuas, a los muiscas de Nueva Granada, a los quichés y cackchiqueles en Guatemala. Se sometieron los primeros, sin grandes resistencias, a los conquistadores, se asimilaron sin esfuerzos a sus usos, y más tarde, los Jesuitas, en sus celebradas Misiones, formaron con ellos un comunismo teocrático a favor de la Compañía de Jesús.

En México, como entre los quichés, había esclavos; y en el Perú, el socialismo gubernativo hacía desaparecer el individuo ante las ventajas y las necesidades de la comunidad: el trabajo era común, tanto en el cultivo de la tierra como en las industrias, y los moradores fueron simples poseedores del territorio, el que se repartía por familias periódicamente como cosa pública o del estado. Así era imposible que el individuo se elevase a otra jerarquía social de aquella en que nació: nadie podía acumular riqueza, y esa aparente igualdad, era empero, el fundamento de la desigualdad social, del privilegio a favor de los caciques, de los señores principales y de los sacerdotes.

Tal organización no fue modificada por la conquista: el cacique azteca o quechua continuó siéndolo como gobernador de su pueblo o tribu, la cual le debía servicios y obediencia absoluta. Fue fácil que

¹⁵³² Vicente G. QUESADA, *La sociedad Hispano-americana bajo la dominación española*, *El Centenario*, Tomo 3, Madrid, 1892, Tipografía de « El progreso Editorial », p. 389-413.

los conquistadores se aliasen con los señores principales, reconociéndoles sus privilegios, y por ello fueron cooperadores eficaces de la conquista, que no les quitaba su jerarquía. La plebe quedó subordinada al cacique.

Por eso todo el interés cuidadoso que se observa en las leyes coloniales se dirige a la educación de los hijos e hijas de los caciques, es decir, de la nobleza, de la clase superior, por medio de la cual quedaba sumisa y sujeta la población aborigen: en esa legislación se reconoce la nobleza indígena y el estado llano, la plebe, el pobre pueblo servil.

Los señores principales por la larga posesión hereditaria del mando, por la educación que el poder desenvuelve, eran intelectualmente superiores a sus súbditos, y éstos a los esclavos, que a veces constituían en México, como en el nuevo Reino de Granada y Guatemala, verdaderas acémilas, desde que eran el único medio de transporte y de comunicación. Encontraron, por lo tanto, más garantías en someterse a los conquistadores, en vez de sostener a soberanos autócratas e irresponsables.

La conquista conservó la diferencia social de clases. Es un error suponer que la nobleza en América tuviese como único origen el reparto de la tierra y de los indios, puesto que algunas veces, por medio del matrimonio, la nobleza indígena se unió a la de los conquistadores.

No tuvo el mismo origen en las otras comarcas, donde los indios eran verdaderamente salvajes. La riqueza minera por una parte, y el repartimiento de indios por otra, fueron también fundamento de la diferencia de clases. Debe advertirse que en algunas regiones los indios permanecieron, y permanecen aún, en guerra.

La aristocracia en el Río de la Plata, principalmente en el litoral, no pudo fundarse en la riqueza minera, sino en los repartimientos de tierras, y como la agricultura fue limitada y pobre a causa de la prohibición de comerciar, la sociedad colonial fue allí modesta y democrática, por faltarle recursos para el esplendor aristocrático: es decir, la diferencia social quedó marcada entre pobres y ricos.

Únicamente pudo fundarse, y se fundó, en los imperios de México y del Perú, y quizá en Nueva Granada, la aristocracia colonial. En Chile fue escasísima la nobleza titular, y la oligarquía que allí se estableció tuvo origen principalmente en la propiedad territorial.

El gobierno colonial de América se dividió en cuatro grandes virreinos, en varios reinos con sus autoridades propias, pero subordinadas, en capitanías generales y gobernaciones.

El más antiguo, más rico y más importante, fue el virreinato de Nueva España o México. Luego se organizó el virreinato del Perú, cuya extensión comprendía a casi toda la América del Sud, incluso Tucumán, Río de la Plata, Paraguay y Chile.

Más tarde se formó el virreinato del Nuevo Reino de Granada; y el último fue el creado bajo el liberal gobierno de Carlos III, para cuyo deslinde territorial entró por primera vez, como elemento necesario, la geografía del territorio; porque ese virreinato fue establecido para servir intereses permanentes y políticos, y el Rey trazó sobre el mapa el territorio de un poderoso reino, que se denominó virreinato de Buenos Aires o de las provincias del Río de la Plata. Para formarlo desmembró cuatro provincias del virreinato del Perú, y separó del reino de Chile la provincia de Cuyo, a fin de fijar límites arcifinios adecuados y convenientes a los grandes fines políticos que tuvo en mira el Gobierno español, principalmente la conservación de las costas sobre el Atlántico e impedir las invasiones de los portugueses sobre los dominios del Rey.

El trazo de esta nueva división gubernativa colonial, es la prueba de un gran progreso en las ideas de la metrópoli, y del interés con que ya se preocupaba del papel a que estaban llamadas las colonias que constituirían más tarde futuras naciones.

El reino de Guatemala, como el reino de Chile, formaban gobiernos relativamente autónomos, pero subordinados. Las Antillas constituían, como los archipiélagos, gobiernos peculiares. Yo no me propongo estudiar sino la sociedad colonial hispano-americana en los territorios que hoy forman naciones independientes.

Entre éstas, dos merecerán mi especial investigación histórica y sobre ellas daré mayores detalles.

La primera es la República Argentina, mi país natal, y por ella tengo, como es consiguiente, especial predilección; sin embargo, Chile, por su situación geográfica, me inspira también especial interés, por cuanto divididas ambas por la cordillera de los Andes, y situada la una sobre el Pacífico, y la otra sobre el

Atlántico, están destinadas por la naturaleza a defender la extremidad del continente para la conservación de la raza y de la lengua española.

La segunda es México, centinela avanzando al Norte, y con la misma misión.

México, por esta razón, tiene singular importancia y merece las simpatías de todas las demás naciones hispano-americanas. Creo que las dos lenguas del porvenir en América, serán la inglesa y la española; conservándolas cariñosamente, se defenderá la nacionalidad que las distingue.

El objeto de mis estudios, es investigar y referir los antecedentes de las instituciones y los de las razas indígenas del grupo de las naciones hispano-americanas, para deducir por ese estudio las condiciones que autorizan, a mi juicio, a tener completa y profunda fe en sus destinos, desenvolviendo con prudencia las cualidades heredadas y mejorándolas por el medio ambiente en que se encuentran.

En consecuencia, haré lógicas comparaciones entre los Estados Unidos del Norte y las naciones situadas al Sud. He vivido muchos años en aquel país; he desempeñado allí una prolongada misión diplomática; he tenido oportunidad de estudiar atentamente y de cerca sus instituciones políticas y su sociedad; he admirado su poder y su riqueza, pero esa admiración no me lleva hasta el servilismo de pensar que el éxito, debido a circunstancias naturales e inevitables, sea originado por superioridad de raza ni por antecedentes de las instituciones de la época de la colonia. He de comparar esos antecedentes, he de estudiarlos sin preocupación y he de decir la verdad sin cobardías ni temores. Tal cual yo comprendo los sucesos he de exponerlos, fundándolos con arreglo a mi criterio y prescindiendo en absoluto, si en ello contrario ambiciones o intereses próximos o remotos.

Es indiscutible que la conquista española no exterminó las poblaciones indias, que sufrieron, es verdad, la suerte de los pueblos vencidos; por el contrario, la legislación colonial les fue benévola y tendió a civilizarlos y conservarlos.

En efecto, la mayoría de la población en México, Centro América, el Ecuador, Venezuela, Colombia, Perú, Paraguay y Bolivia, es de indios más o menos cultos; aun hay todavía algunos indómitos que resisten al predominio de los blancos, y que viven como salvajes y nómadas.

Por el contrario, la conquista inglesa los destruyó. Las tribus que aún sobreviven, moran en terrenos que les han sido reservados; sin embargo, están fatalmente condenados a extinguirse a medida que los blancos avanzan, obligando a los Piele Rojas a venderles los territorios que ocupan. Últimamente, en 1891, el gobierno compró en la parte Este del territorio de Oklahoma a los indios Sax, Sioux, Kiowa y Pottawatomie, una extensión de 200.343 acres, y miles de colonos blancos, en el día y hora que señaló el presidente de los Estados Unidos, invadieron como desbordado torrente aquel territorio.

« No transcurrirá mucho tiempo —decía el diario *Las Novedades*— sin que pasen a mano de los blancos la tierra escasa que se han reservado los indígenas. »

« Se les echa, así de las comarcas, se van muriendo estrechados por la invasión de la raza conquistadora. »

« Todas las turbulencias de los indios pueden ser explicadas —decía una carta del padre Craff, hablando de los Sioux— considerándolas en todos sus aspectos, por sus únicas y verdaderas causas, a saber: el hambre, la abyecta miseria y la desesperación. El origen de todo ha sido, durante muchos años, la ultrajante conducta del Departamento de Indios, evidenciándose en los últimos despropósitos y crueldades del actual comisionado Morgan. »¹⁵³³

Cuando adquirieron los norte-americanos por las armas o por tratados más de la mitad del territorio de México, en California y Texas, la población se componía de indios e hispano-americanos; hoy de los indios sólo queda la etnografía geográfica; o han huido, despojados de la tierras que poseían, o los han matado.

¹⁵³³ *The Washington Post*, 3 de enero de 1891.

Aquella gran tribulación ha sido descrita con ternura y colorido por la escritora norteamericana Mrs. Helen Hunt Jackson; esa conquista arrojó sin piedad de aquel suelo la raza que lo habitaba.¹⁵³⁴

Los fundadores de la efímera República de Texas, la sometieron al protectorado extranjero, traicionando a su patria, a su raza y a sus tradiciones, y recibieron como castigo merecido, ser arrojados del suelo donde habían nacido.

La lengua española ha sido sustituida por la inglesa.

El senador Woorhees, dijo en la sesión del Senado, en Diciembre de 1890, estas palabras: *El proceder de este gobierno para con los aborígenes es un crimen repugnante a Dios y a los hombres. Dos años hace que vienen padeciendo hambre, según las palabras del general Milles. La necesidad los devora, y famélicos y desesperados, antes quieren morir con las armas en la mano, que de inanición y de miseria.*

The Tribune, de New York, publicó una correspondencia datada en Mérida, en la cual se dice: *Las tribus que presenciaron la colonización de Jamestown, Maniata, Pylmouth Rock, han desaparecido de la superficie de la tierra. Los indios que encontró Cortés en Yucatán y en México siguen allí, y su trabajo, con ser tosco e incierto, contribuye a la riqueza del país que llena las necesidades del comercio.*

El Nacional, de México, repetía: *Emprender una positiva cruzada contra el abatimiento de la raza indígena, cruzada en la que el aparato guerrero de las huestes del rey Luis, se cambie simplemente por la constante onda sonora que lleve hasta aquellos oídos el eco no interrumpido de la civilización que hemos alcanzado, es una necesidad tan reconocida como imperiosa, y para llenarla debe comenzarse, en nuestro concepto, por enseñar a los apóstoles que en época tal vez no lejana han de emprender la filantrópica lucha a que nos invitan nuestros actuales adelantos.*

Ahora, como en la época de la conquista, el problema es civilizar a los indios, y nadie tiene el valor de aconsejar su exterminio.

Un corresponsal de Yucatán del mismo diario antes recordado, decía: *No pudiendo exterminarlos porque sería injusto y cruel en demasía, y porque al cabo de grandes desastres, sería inútil; porque el indio o se refunde en el blanco entre nosotros, o sigue multiplicándose, o mejor dicho, lo uno y lo otro... nuestro camino está indicado: promover en los indios el amor al progreso.*

Con posterioridad a la independencia aún está indisoluble el problema de civilizar a esas razas, muchas resistentes a todo freno, prefiriendo la muerte al trabajo razonado y al orden. De manera que si los conquistadores usaron de la violencia, si los sometieron por la fuerza, hicieron lo único que era posible hacer. Pudo haber exceso de crueldad; pero la civilización se impone aun contra la voluntad del salvaje.

¿Cuál es el estado de la raza indígena en el Perú? La escritora señora Matto de Turner, en su novela —*Aves sin nido*, dice: *Amo con amor de ternura a la raza indígena, por lo mismo que he observado de cerca sus costumbres, encantadoras por su sencillez, y la abyección a que someten esa raza aquellos mandones de villorrio, que si varían de nombre no degeneran siquiera del epíteto de tiranos. No otra cosa son, en lo general, los curas, gobernadores, caciques y alcaldes.*

De manera que los pobres indios continúan siendo las víctimas de sus superiores y eso explica su indolencia, nacida del desencanto.

Lo mismo acontece en Bolivia, lo mismo en el Ecuador y Colombia y Venezuela. Los charruas fueron exterminados en el Uruguay.

En la República Argentina, la campaña que dio por resultado desalojar a las tribus salvajes de los territorios de la Patagonia, disolvió la familia del indio y dispersó sus miembros entre todas las provincias argentinas; los hombres, en número no pequeño, fueron al ejército y la armada.

En Jujuy, provincia argentina fronteriza a Bolivia, los descendientes de los primitivos pobladores, raza culta, sumisa, laboriosa, agrícola y poseedora por siglos del suelo, ha sido desalojada en virtud de concesiones territoriales hechas en nombre del Rey; y los curas, los alcaldes y las autoridades, fueron sordas a las enternecedoras reclamaciones de aquellas gentes; yo escuché a algunos en mi propia casa.

¹⁵³⁴ Ramona, novela americana por Helen Hunt Jackson, traducida del inglés por José Martí, New York, 1888.

En Chile, los indios que habitan el valle central y el Norte « *no tardaron en someterse al dominio de los recién llegados* », y en ello influyó no poco la geografía del territorio, entre la cordillera y el mar. Las razas comenzaron a mezclarse, y con el transcurso de los años la fusión fue tan acabada y perfecta, que ya a fines del siglo XVII el castellano era la lengua general desde el desierto de Atacama hasta las orillas del Bio-Bio.

Resistieron la conquista los belicosos araucanos. No podría yo decir que esa fue la colonia donde la raza indígena se asimiló más pronto, porque tal aserto lo contradice México, donde los indígenas fueron, entre todas las colonias españolas, los que más prontamente aceptaron la lengua y la civilización cristiana.

Cito estos hechos, no para disculpar los excesos de los conquistadores sino para demostrar como las circunstancias imponen a las veces procedimientos que la razón no justifica.

El hecho histórico es que en la conquista española, las razas conquistadas fueron asimiladas, en la posible proporción, a la raza conquistadora, que coadyuvó a la fundación de las ciudades, al cultivo de los campos, al rudo trabajo de las minas y a la edificación de iglesias y conventos. De la fusión de esas razas se compone, en la gran mayoría, salvo las de origen puramente europeo, la población hispano-americana. Y para mostrar las condiciones intelectuales y viriles de algunas de las personalidades indias, me bastará un solo nombre: Benito Juárez, el que no se arredró por el poder y por el número de los enemigos y venció, después de larga lucha, los ejércitos extranjeros.

He creído necesario recordar brevemente estos hechos, para demostrar que los hispano-americanos tienen la capacidad, el vigor y la fuerza necesarias para vencer las dificultades de pueblos nuevos y para gobernarse y prosperar.

Las tierras de las comarcas del Nuevo Mundo, al Sud, al Centro y al Norte, garantizan su futuro engrandecimiento; fáltales, empero, la población necesaria, como les faltó a los trece Estados de origen inglés que formaron los Estados Unidos, cuya población asciende hoy a más de sesenta millones. Tal hecho se explica sin esfuerzo, por la inmigración europea, la cual desarrolló fuerza y vigor en aquellos territorios en proporción al medio ambiente donde se trasplantó.

La corriente inmigratoria europea obedece a una ley histórica; lleno el Norte de la América, se esparcirá por el Sud y por el Centro, y pobladas aquellas tierras, hoy relativamente desiertas, es evidente que la riqueza, madre del orden, resolverá todos los otros problemas secundarios. Y en la América Central, y en el Sud, y en México, se reproducirá la misma natural evolución realizada en los Estados Unidos, porque todo depende de poblar los desiertos.

Exponer estas ideas ha bastado para que la rutina y la ignorancia las tachen de falsas, sin tomarse el trabajo de analizar antes los hechos y las circunstancias. Se pretende, y el vulgo lo acepta como verdad indiscutible, que el asombroso progreso de los Estados Unidos de Norte-América y el comparativamente lento y trabajoso desarrollo de las naciones hispanas, tiene por origen y causa eficiente la superioridad de la raza y de las instituciones coloniales que estableció la Gran Bretaña. Para demostrar esta tesis, se ha debido probar la identidad de las circunstancias, a fin de autorizar el juicio sobre el origen de resultados tan diversos, porque de otra manera no hay término de comparación.

Pienso que un breve análisis de los hechos demostrará el error de esta tesis, generalizada y aceptada sin examen, como lo ha sido la historia convencional americana.

Los trece Estados que constituyeron la Nación que se hizo independiente del dominio de la Gran Bretaña, tenía a la sazón tres millones de habitantes. Posteriormente se fueron anexando países colonizados por franceses y españoles, como La Florida Nueva Orleans y los extensos territorios que conquistaron a México, o que adquirieron por cesión, que hizo aquella nación vencida. En estos extensísimos territorios, que forman actualmente numerosos Estados de la Unión, ricos, poblados y prósperos, no ha influido ni pudo influir, las

instituciones coloniales inglesas ni la raza sajona.¹⁵³⁵ El hecho es de tal evidencia que no necesita demostración; colonias francesas y españolas, como fueron, han hecho el mismo camino que las inglesas, con las cuales constituyen la gran nación.

De manera, que en el asombroso progreso de los Estados Unidos del Norte, la influencia de la raza y de las instituciones coloniales, no ha sido el único factor, ni la causa exclusiva y generatriz de crecimiento tan admirable, puesto que, al celebrar el centenario de su emancipación política, tenía más de sesenta millones de habitantes. ¡Qué circunstancias han influido entonces para producir tan extraordinario resultado? Un brevísimo examen facilitará la explicación de lo sucedido.

Los Estados Unidos, los trece Estados de origen inglés, fueron los primeros que en el Nuevo Mundo asumieron el rango de nación soberana e independiente; y natural y lógicamente, los primeros que atrajeron la atención de las masas europeas predispuestas a emigrar para mejorar de condición. Establecida espontáneamente la corriente inmigratoria, en época en la que aquel país era el único territorio colonizable, puesto que el resto de la América estaba bajo la dominación Española y el Brasil bajo la portuguesa; claro es, que fue hacia la nueva nación donde afluyó más o menos poderosa la corriente inmigratoria, estimulada por la baratura del transporte a causa de la relativa proximidad de la Europa y del clima hospitalario para las razas europeas

Tan evidente juzgo esto, que el Canadá y la Guayana, colonias inglesas en América, están muy distantes de seguir el rápido y pasmoso progreso de los Estados Unidos. Cuando la América española se hizo independiente y se formaron las nuevas naciones, abrieron sus territorios a todos los que quisieron poblarse en ellos; pero encontraron ya establecida la corriente inmigratoria hacia los Estados Unidos, con resultados tan prósperos, que la competencia se hizo difícil; no solo por esta circunstancia, sino porque el transporte fue más caro a causa de las distancias, y en general el colono no es rico y busca gastar lo menos posible en su viaje.

Además, es de evidencia, que la zona tórrida no es clima propicio para la inmigración, mientras no se desagüen y canalicen territorios que cubren las lluvias torrenciales y no se rocen bosques seculares inhabitables para el hombre, por las emanaciones palúdicas de los pantanos y de la putrefacción vegetal. Se necesita que millones de seres humanos se sacrifiquen para hacer posible que otros seres vayan a vivir allí sin peligro de sus vidas.

Así, pues, todas las naciones americanas situadas en la zona tórrida, no pueden competir con la América del Norte como países colonizables, y les falta, y faltara por ello, el factor omnipotente del trabajo humano para enriquecerse y prosperar.

¹⁵³⁵ Los trece Estados que se hicieron independientes ocupaban el espacio comprendido entre el Mississippi y el Atlántico, a lo largo de la costa, con excepción de La Florida. En 1763, Luis XV cedió a la Inglaterra la parte de Louisiana, situada a la orilla izquierda del Mississippi, y en que se hallan hoy los Estados del Mississippi, Alabama, Tennessee, Kentucky, Illinois, Indiana, Ohio, Wisconsin y Michigan.

En 1803, Napoleón vende a los Estados Unidos la parte de Louisiana situada en la orilla derecha del Mississippi, que ocupan al presente los Estados de Louisiana, Arkansas, Missouri, Kansas, en parte Nebraska, Yowa, Minnesotá, Wyoming, Montana, Dakota del Norte y Dakota del Sur. En 1819, España cede La Florida, territorio actual del Estado que lleva el mismo nombre. En 1845, se anexionan los norteamericanos el de Texas, que había sido colonizado por españoles, provincia de México de 1824 a 1835, y Estado independiente desde esta última fecha. En 1846, por virtud del tratado entre la Gran Bretaña y los Estados Unidos, se incorpora a éstos el Oregón, que comprende el Estado del mismo nombre y los de Washington e Idaho. En 1848, 1850 y 1853, México cede a la República el extenso espacio ocupado hoy por los estados de California, Nevada, Colorado, en parte, y los territorios de Nuevo México y Arizona. Finalmente, en 1866, Rusia cedió a la República Norte-americana el inmenso territorio de Alaska, bañado por las aguas del estrecho de Bering y separado de los Estados Unidos por la British Columbia, provincia del Canadá.

Con la cesión de Louisiana de origen francés, los Estados Unidos adquirieron un territorio próximamente igual en extensión al que ocupaban en el momento de la independencia entre el Mississippi y el Atlántico; y con las agregaciones de la Florida, Texas y parte de México de origen español, se aumentó aquél en otro tanto y algo más.

Los Estados Unidos, Conferencia de D. Gumersindo de Azcarate, pronunciada el 15 de Febrero de 1892.

El mismo autor, agrega: «Hay un elemento latino de influencia indudable, procedente de los antiguos colonos españoles y franceses y otro celta, de no escasa importancia, compuesto de irlandeses; pero el predominante es el germano o teutón, que lo constituyen anglo-americanos, alemanes y escandinavos, siendo la rama inglesa de la familia el principal centro de atracción o fundante, en medio de esa variedad de elementos. »

En cuanto a las naciones hispano-americanas situadas en la zona templada y en la fría, la distancia a que se hallan de la Europa, único continente que tiene el elemento colono, el único productor de este elemento y por ello de limitada producción, porque el desenvolvimiento de la raza humana obedece a ciertas leyes; esas naciones americanas, digo, no han podido atraer con eficacia la inmigración, precisamente porque la carestía del transporte la hace más difícil, y cuando los gobiernos han querido estimularla por medios artificiales y enormes sacrificios pecuniarios, ha resultado una perturbación rentística y económica, aunque transitoria, como en la República Argentina. No puede negarse que la posición geográfica ha sido y es una circunstancia favorabilísima para el progreso de los Estados Unidos; progreso cuyo factor principal es la inmigración europea, puesto que, sin población, o con territorios poco poblados, no se puede alcanzar el rango de gran nación. Ni la raza inglesa, ni las instituciones coloniales inglesas, han sido los únicos factores favorables para producir aquel fenómeno que asombra, y, sin embargo, que es perfectamente natural y lógico. Comenzó aquella nación su vida independiente con 3 millones de habitantes, y hoy cuenta con más de 40, cifra a que no pudiera alcanzar evidentemente sin la inmigración europea, sin la cual tampoco podría cultivar sus tierras, ni producir los extraordinarios resultados agrícolas y ganaderos que alimentan su comercio. No hay riqueza sin población, y los pueblos que tienen el capital tierra y les falta el capital brazos, tienen que vivir, durante un período más o menos largo, en situación de modestas naciones pero con seguro porvenir una vez poblados. De manera que la solución del problema económico-social hispano-americano depende de la inmigración europea; nótese bien que no comprendo como factor del progreso la colonización del Asia ni del África.

No son, ni la raza ni las instituciones coloniales españolas, las que impiden que aquellas naciones hayan crecido al nivel de los Estados Unidos, sino la falta de población, y esta falta solo tiene remedio por la inmigración, y esta, por las breves razones que dejo expuestas, no ha podido seguir el mismo movimiento que la llevo a la América del Norte, por causas naturales e inevitables, porque tampoco puede pretenderse despoblar el continente europeo para poblar el americano.

Hecha esta digresión, para prevenir en parte las preocupaciones fomentadas por la ignorancia de los que creen como verdad inconcusa, que el progreso del continente americano tiene diferencias marcadas y distintivas por los idiomas europeos que en él se hablan, que representan falsamente, a mi juicio, superioridades de raza y atavismos heredados, continuaré exponiendo el plan general que me he trazado para estudiar la sociedad americana bajo la dominación española.

¿Cual fue el sistema de colonización de los conquistadores españoles? Los contratos celebrados con el Rey, nombrados Capitulaciones, fueron verdaderos contratos bilaterales, en los que se conciliaba el interés privado y el de la Corona.

Es interesante estudiarlos, porque de su análisis resulta verdadera admiración por el arrojo y la audacia de los descubridores y conquistadores, los cuales se embarcaban para países desconocidos y lejanos, sin que fuera seguro contar con los auxilios oportunos y necesarios, periódicamente enviados desde la metrópoli; y admira verlos luego, en número reducido de guerreros, someter a multitudes indígenas, entre las cuales es preciso contar los grandes, extensos y guerreros imperios de México y del Perú, civilizados, poblados y relativamente ricos, mientras que en otras comarcas solo hallaban tribus salvajes y guerreras, belicosas las unas, tímidas las otras; y, sin embargo de todos esos inconvenientes, los conquistadores, sin más fuerza que su valor, sin más apoyo que el que los unos podían prestar a los otros, sometieron los países descubiertos, con más o menos crueldades; pero plantearon al fin la civilización cristiana y generalizaron la lengua castellana, bajo el imperio de los catequizadores, de los monjes, de la clerecía y de los prelados.

No fue la lucha de un día; era preciso vencer los obstáculos que presentaba una naturaleza desconocida, descubrir tierras y formar caminos por comarcas enemigas, y combatir y vencer, para volver a combatir, sin tregua, sin reposo, sin provisiones, necesitados de proveerse de todo, desde los mantenimientos hasta las habitaciones porque no podían vivir a la intemperie.

Y su misión no era solo combatir y vencer: necesitaban fundar ciudades y villas, cultivar la tierra y recoger sus frutos. Al mismo tiempo que edificaban, implantaron una civilización superior, instituciones que son dignas de estudio, comenzando por los Ayuntamientos o cabildos en las ciudades, que es la raíz y el origen del self-government hispano-americano, y quiero ahora repetir lo que decía en 1881.

« Estas tradiciones legales forman la filiación del autonomismo provincial, el Gobierno federal, y explican por que no fue simpático el régimen unitario, al que no estaban habituados los pueblos del virreinato.¹⁵³⁶ »

Tales son los orígenes del federalismo, comenzando por los Ayuntamientos, después por los Gobierno-intendencias, de carácter local y relativamente autónomo; tradiciones que explican por que, cuando la República Argentina, llamada entonces Confederación Argentina, sancionó la Constitución nacional en 1853, adoptó la forma federal. La federación constitucional no fue una novedad, sino una evolución, de acuerdo con la tradición, con las costumbres, con el amor que las poblaciones tenían por sus Cabildos, por su Gobierno-intendencia; hubiera sido, entre los argentinos, novedad exótica el unitarismo, que suprimió Cabildos y centralizó el Gobierno a la moda francesa.

Chile no fue federal, por la geografía de su territorio y por el interés de mando en las clases gobernantes, dueñas del territorio, que el pueblo poseía como inquilino; es decir, como mero poseedor y verdadero siervo del Señor.¹⁵³⁷

Creo fácil demostrar con los hechos históricos la viril energía y capacidad de nuestra raza para el gobierno libre, y, como consecuencia, la necesidad de que las naciones hispano-americanas se aproximen entre sí, cultiven sus relaciones internacionales, para defenderse del pretencioso y absorbente predominio de los que juzgan que el destino manifiesto del Nuevo Mundo es el imperio exclusivo de la lengua inglesa. Opino, de acuerdo con los antecedentes históricos, que es una necesidad ineludible conservar el idioma castellano, como símbolo de las nacionalidades hispanas, y atraer, con prudente medida, la corriente inmigratoria europea, para asimilarla a las poblaciones de origen español, y levantar el espíritu y la fe del pueblo, porque nombre o nación que no espera vencer y a esta vencida.

El Nuevo Mundo debe ser para el bienestar de la humanidad, cualesquiera que sean las disidencias en materia de religión, como de nacionalidad de origen, bajo la condición de que se asimilen y refundan en el seno de las nuevas naciones, en cuyo porvenir tengo profunda fe.

Encuentro en la tradición de las instituciones y en la legislación de la época de las colonias, el origen del self government hispano-americano, como lo dije antes.

En efecto: en las actas de fundación de las ciudades, está reconocido el principio de la elección de los miembros del Ayuntamiento o Cabildo, se detallan sus atribuciones y la renovación periódica del ejercicio de los oficios; de manera que gobernaban la ciudad o municipio, según su saber y entender, percibían las contribuciones locales e invertían las rentas, bajo la condición legal de quedar responsables por su administración. Estos oficios y funciones concejiles, se ejercían con independencia relativa del virrey o autoridad central, y tenían una esfera de acción peculiar para el bien del común. Cuando ocurría conflicto de jurisdicción de cualquier naturaleza que fuese, y a las veces en los esencialmente políticos, aun en la legalidad de las elecciones concejiles, ¿a que recurrían? A la Real Audiencia, es decir, correspondía al poder judicial el conocer, juzgar y resolver tales conflictos, de la misma manera que la Suprema Corte Federal en los Estados Unidos, resuelve algunos, en esfera más limitada, menos general, porque no tendría facultad para conocer y resolver sobre la validez de elecciones municipales, y sin embargo, tal aconteció una vez en el virreinato del Perú, con motivo de las elecciones concejiles en la villa imperial de Potosí.

Mas aún: decidía sobre la legalidad y validez de los actos oficiales de gobernadores y otras autoridades, como lo comprueba el pleito seguido por el Cabildo de San Miguel de Tucumán contra el gobernador Campero, por cobro indebido de impuestos. Conoció y decidió este pleito la Real Audiencia de Charcas, resolviendo que

¹⁵³⁶ *El Virreinato del Río de la Plata (1770-1810)*, por Vicente G. Quesada, -Buenos Aires, 1881, pág. 499.

¹⁵³⁷ « Contribuyen notablemente también a conservar intactas tan grandes propiedades las vinculaciones conocidas con el nombre de mayorazgos. El antiguo sistema de encomiendas subsiste aún en la campaña con el nombre de *inquilinaje*, vergüenza y oprobio de la civilización moderna. »—Enrique J. Tagle G.—Artículo publicado en *La Nación*, intitulado « Sociabilidad chilena ».

no había derecho para exigir el pago de impuestos que no estuviesen autorizados por el Rey, lo cual equivalía a establecer que eran ilegales los que no tuviesen el carácter obligatorio de ley.

Conocía y resolvía en las cuestiones de deslinde entre las gobernaciones o los Cabildos, o entre estos mismos, y recordaré el pleito seguido entre los Cabildos de las ciudades de Buenos Aires, Santa Fe, Córdoba y otras, sobre límites y jurisdicción territorial, de cuya causa aun cuando no conoció la Real Audiencia, conocía el juez *ad hoc* designado por el Rey. De manera que queda establecido que tales conflictos se resolvían por los jueces.

En el conflicto ocurrido entre las ciudades de Charcas y la Villa imperial de Potosí, pretendiendo la primera que el Cabildo de la segunda le debía sumisión, porque le estaba subordinado, intervino la Real Audiencia y hubiera sentenciado el pleito, que terminó no obstante por transacción.

De manera que las Reales Audiencias tuvieron y desempeñaron papel importante en el organismo colonial. Decidían conflictos de naturaleza política, como también entre la autoridad eclesiástica y la real. Había recurso al Rey por vía de queja, de apelación o de denuncia, como a la autoridad suprema de un gobierno absoluto. El Supremo Consejo de las Indias era propiamente el Ministerio de las Colonias, el tribunal más alto, y la vía obligada para las informaciones, recursos y resoluciones. El Rey decidía oyendo su dictamen. En la vida ordinaria, diaria y normal, estaban claramente deslindadas las facultades de los Ayuntamientos o cabildos, señalados los términos territoriales de su jurisdicción, como después lo fueron lo de lo gobierno-intendencias, los de las Audiencias reales, y el Virrey era el representante directo de la persona del Rey, y constituía por lo tanto el gobierno superior.

La base fundamental de este organismo, era la subdivisión de las funciones comenzada por el Municipio, autónomo relativamente, luego la Intendencia, o en su caso, la Capitanía general, los tribunales de Hacienda, Guerra los eclesiásticos y la Real Audiencia, cuyas atribuciones eran tan extensas como importantes.

« Las audiencias —dice el Sr. Matienzo— que tenían el tratamiento de Alteza v correspondían directamente con el Rey, no solo eran tribunales superiores para decidir pleitos ordinarios, sino que también intervenían en otros asuntos de orden público. Conocían en apelación de las causas de gobierno decididas por los virreyes, resolvían sobre las quejas que se les presentaban contra los abusos de los gobernadores, intervenían en el reparto de tierras públicas, proyectaban reformas administrativas' reemplazaban a los virreyes y capitanes generales en caso de muerte o imposibilidad' y les asesoraban en las cuestiones graves. Se comprende fácilmente, en vista de estas facultades, que las Audiencias debían desplegar en el distrito de su jurisdicción, una gran fuerza subyugadora, tanto más cuanto que no habla ningún cuerpo político que pudiera rivalizar con ellas en influencia. »¹⁵³⁸

No fallaban meros tribunales de apelación, sino que constituían un cuerpo de carácter judicial, político y administrativo, como lo reconocía el virrey del Perú, duque de la Palata, en su *Relación de Gobierno*, por estas terminantes palabras: « *Todos estos gobiernos desde Potosí hasta Buenos Aires, dan poco que hacer al Virrey, por que en la mayor cercanía de la Audiencia de Charcas, se da por ella expediente à los negocios ordinarios que ocurren en aquella provincia, y solo acuden al gobierno superior, en aquellas materias en que no puede disponer la Audiencia.* »

Este hecho es la más concluyente demostración de que el Gobierno colonial no fue un centralismo absoluto y autoritario, puesto que, en mérito de las mismas instituciones, se reconoce la subdivisión jerárquica y administrativa, la variedad de jurisdicciones y de funcionarios, y la relativa independencia autónoma, como base fundamental de la organización.

La Real Audiencia no tenía por su instituto iniciativa, necesitaba requerimiento de parte ya fuesen autoridades o individuos, porque su esencia era decidir y resolver casos, precisamente como la Suprema Corte Federal por la constitución Argentina; y de ello se deduce, que esta institución española y colonial, sirvió de precedente para la organización de la Corte Suprema, en esta parte. Propiamente no se ha imitado ni copiado, se

¹⁵³⁸ *La Argentina*, artículo sobre el federalismo argentino por el doctor Matienzo.

ha modificado la Institución colonial, y si hubiera habido un Tocqueville que estudiara el organismo colonial español, no atribuiría a imitación norteamericana, lo que se hallaba en la tradición legal del país.

Todas estas circunstancias explican el amor del pueblo al Gobierno federal porque nada está más en lo hondo de las pasiones populares, que el apego a la tradición a lo que fue de la tierra en que se nace, donde crecen los afectos durables desde la escuela y el hogar hasta la vida pública.

Formado el virreinato de Buenos Aires en 1776, el Rey creó poco después la Real Audiencia Pretorial del mismo nombre, dejando subsistente la de Charcas en las cuatro provincias del Alto Perú, agregadas al territorio que constituyó el nuevo virreinato. Las jurisdicciones territoriales fueron diferentes, y esto justifica una vez más, que el Gobierno colonial no fue un centralismo absorbente, a pesar del Gobierno absoluto del Rey.

La extensión territorial de las colonias hacia inevitable y lógica la subdivisión administrativa, comenzando por el Cabildo, la Intendencia, la Capitanía general y terminando por los virreinos, que fueron, puede decirse, como los grandes deslindes de gobiernos independientes, autónomos, aunque subordinados al Rey.

No fueron los límites geográficos de la jurisdicción de las Audiencias, la base para demarcar la soberanía territorial de los Gobiernos que se hicieron independientes, sino los límites de los virreinos, de los reinos, de las capitanías generales; los deslindes políticos, diré así, fueron los declarados en la mayoría de los casos, como el *uti possidetis* de 1810.

Conviene que recuerde someramente las reformas introducidas en la organización colonial en el periodo del ilustre y liberal monarca Carlos III, aun cuando he de estudiar en detalle el mecanismo de las instituciones en las colonias en el curso de esta obra. La Real Ordenanza de Intendentes de 1782 estableció la división gubernativa, peculiar y relativamente autónoma en el virreinato de Buenos Aires, formando de varias ciudades, con los límites y jurisdicción que tenían demarcadas, con atribuciones detalladamente especificadas, el territorio gubernativo que se llamó Gobierno-intendencia, cuyas facultades eran privativas e independientes, designándolas bajo el nombre genérico de Gobiernos subalternos, puesto que el Gobierno superior estaba reservado al Virrey, como representante del Soberano¹⁵³⁹. Resulta de tal forma de gobierno la constitución federal, en cierta manera, o la subdivisión administrativa, compuesta de organismos peculiares, bajo la acción superior del Virrey. Así, pues, las ciudades tenían territorio propio, privativo de la jurisdicción del Ayuntamiento, y como el Gobierno-intendencia se formó por agrupación de ciudades, el gobierno local sirvió de base a la organización general. Si se le llamase Estado federal, el mecanismo resultaba perfecto, porque el gobierno nacional lo constituía el Virrey, con atribuciones determinadas, con tribunales y jurisdicciones propias, dentro de los límites geográficos del virreinato, que puede considerarse como los de la soberanía de una nación, subordinada al Rey y al Supremo Consejo de las Indias.

Conviene tener presente que el Virrey no era, en cierto modo, superior a la Audiencia puesto que ambos constituían poderes cooperativos, pero no subordinados; y este hecho demuestra que el Gobierno de la metrópoli ni quiso ni se propuso establecer el centralismo gubernamental, cuando en la organización del más moderno y último de los virreinos, resulta evidenciada la subdivisión administrativa tan pormenorizada que no deja lugar a dudas.

Sin embargo, se ha repetido, sin buen criterio, que los gobiernos coloniales fueron esencialmente unitarios, y que unitaria y centralista es la tradición en la América Española. Esta vulgaridad, generalizada por la manía de repetir lo que no se ha analizado, es un error que no resiste al más ligero examen de la organización colonial. Es falso que la designación de la capital del virreinato de Buenos Aires tuviese por mira señalar el centro del poder unitario único, con el objeto de dominar en absoluto todo el país, con prescindencia de los intereses locales. La verdad histórica es que al designarla se tuvo presente que la autoridad general residiera sobre las costas, a fin de facilitarle su acción y vigilancia, para impedir más eficazmente las invasiones de los

¹⁵³⁹ Igual reforma fue introducida más tarde en el virreinato de Nueva España, por la *Real Ordenanza para el establecimiento e instrucción de intendentes de Ejército y provincia en el reino de Nueva España, año de 1786*.

portugueses en los dominios españoles, y para defender a la vez las extensas costas del Océano Atlántico hasta el cabo de Hornos, contra la posible codicia territorial de la Gran Bretaña, que había perdido a la sazón sus colonias en el Norte del continente americano. No fue la idea del centralismo gubernativo la que determinó esta elección, sino consideraciones políticas de muy grave y trascendental importancia. Y tan previsor y tan justo se mostró el Gobierno español, que la invasión inglesa de 1806 y 1807 contra la ciudad de Buenos Aires, fue la mejor y más concluyente prueba de tal previsión.

Lo singular es que estos antecedentes y estos objetos están establecidos y discutidos en el expediente formado para crear el nuevo virreinato. No es inducción mía; son verdad es históricas que se comprueban con los documentos.

Admira, entre tanto, la facilidad con que se prohíjan las falsificaciones históricas. Se ha repetido por los escritores más serios, y se ha hecho creencia popular, que la organización colonial fue un centralismo pernicioso; y todos los males, errores y tropiezos de las nuevas naciones hispano-americanas, se atribuyen a tal organización. La falsificación histórica, repito, no puede sobreponerse a la verdad, y es la prueba de la verdad lo que deseo exhibir a los pueblos de mi raza y de mi lenguaje. En el curso de esta obra he de pormenorizar esas instituciones coloniales; he de recordar los hechos, y la verdad ha de ser evidente, indiscutible, porque la presente es época de examen y de investigación, para combatir preocupaciones y aprovechar las lecciones de la experiencia. Hubo, y hay, una escuela histórica sumisa y servil a la falsificación de los hechos, y a tal escuela ha de costarle reconocer su error.

En previsión de los ataques que han de dirigir a la independencia de mis opiniones, me veré obligado a apoyar frecuentemente mis asertos en las leyes, en la autoridad de los autores, y me preocuparé del fondo más que de la forma literaria de mi trabajo, porque mi propósito primordial es buscar y mostrar la verdad.

Equivocado estará quien espere la belleza en la forma literaria en una obra que es de análisis y de comprobación; lo que debe buscarse y exigirse, es que la demostración sea clara y la exposición concisa.

Ahora bien; el organismo de las instituciones del virreinato de Buenos Aires es la forma embrionaria del Gobierno federal¹⁵⁴⁰, aunque sea imperfecta, puesto que le falta la condición radical de la elección popular, y es además de natural evidencia que mal podía existir en las colonias, lo que no tenía la metrópoli entonces, puesto que no era una monarquía constitucional. La subdivisión administrativa, los Ayuntamientos, los Gobierno-intendencias son, sin embargo, lineamientos característicos de las autonomías locales, base fundamental del gobierno federal.

Y como mi convicción es antigua, tengo derecho a recordarla. Decía en mi libro *El Virreinato de Buenos Aires*, lo siguiente:

« Contradictoria fueron la Real Ordenanza de Intendentes que organiza la descentralización administrativa, los Gobiernos subalternos con atribuciones privativas, si el Rey sólo hubiera pensado en crear un virrey-gobernador ó un gobernador-virrey, único, absoluto, omnipotente, con una capital cuyo distrito, si se le toma por el de la provincia-metrópoli, comprendería lo que hoy se conoce por provincias de Buenos Aires, Santa Fe, Entre Ríos, Corrientes, el Gran-chaco y la Patagonia. Tal teoría no es históricamente cierta: no fue jamás ciudad-nación, porque no fue la *urbs* de Roma. Es necesario tener presente que todas esas ciudades tenían su Cabildo, cuyas facultades eran privativas, que éstos no estuvieron nunca subordinados al de la ciudad de Buenos Aires. Ejercían una autoridad relativamente libre y sus funciones fueron excluyentes y propias: eran iguales entre sí, no hubo Cabildos ó Ayuntamientos subordinados a otros.»

Eso exponía en mi citada obra en 1881, y posteriormente el Dr. Ramos Mejía, en su libro *El Federalismo Argentino*, sostiene... « la idea misma del Gobierno federal estaba en nuestra sangre y era heredada de los españoles. »

El estudio de las instituciones coloniales tiene evidentemente grande interés, y por ello cuidaré de darle todo el desenvolvimiento en los pormenores indispensables para justificar mi tesis, tanto más cuanto que observo con placer, que estas ideas son también las de algunos escritores jóvenes, como acabo de decirlo.

¹⁵⁴⁰ *El Virreinato del Río de la Plata* (1776-1810), por Vicente G. Quesada.— Buenos Aires, 1881.

« En América como en España, dice el Dr. Ramos Mejía, la ciudad fue el elemento fundamental del organismo político. El resto del país no era sino la jurisdicción de la ciudad... Así fue que apenas se hizo independiente el país argentino, se subdividió, y al subdividirse, lo hizo por las ciudades-cabildos de los conquistadores, constituyendo cada una de éstas y su jurisdicción, una provincia distinta e independiente. »

Por otra parte, el mecanismo de las instituciones coloniales estaba regido por un Código célebre, general y uniforme, *La Recopilación de Leyes de Indias*: Código formado de las reales cédulas, pragmáticas y demás resoluciones del Rey, por las que se fijan y deslindan atribuciones, gobiernos, trámites, responsabilidades, derechos, garantías, instituciones y tribunales. Este Código es digno de análisis, porque por él resulta que en las colonias americanas, los Gobiernos tenían facultades limitadas, que eran responsables de su administración, y que la única autoridad absoluta era el Rey.

Para comprobar con hechos históricos mi tesis, me ocuparé primero de las *Capitulaciones* para el descubrimiento y la conquista, y al historiar brevemente la fundación de una ciudad, analizaré la ordenanza sancionada para reglamentar la elección de los empleados y su duración y facultades. No establecen los conquistadores el Ayuntamiento como autoridad absoluta é responsable, sino que cada agrupación que coloniza y funda una ciudad, forma su constitución, su carta, que garantiza la renovación de los oficios concejiles y la responsabilidad. Con la mira de penetrar más en lo hondo del mecanismo de esa importantísima Institución, cuidaré de referirme a los *libros de Cabildo*, en cuyas actas se asientan las resoluciones de los Ayuntamientos, y tendré, de esta manera, ocasión para recordar con los hechos, el celo ejemplar con que defendían la independencia de su jurisdicción privativa, mezclada a las veces, con las rencillas y pendencias de la vida de poblaciones pequeñas; pero en tales libros de Cabildo, se ve, como si fuera de relieve, la energía viril de los caracteres, su amor a las libertades locales, al fuero regional, y cumplen su deber sin temor ni cobardía. Es sumamente interesante este aspecto de la vida colonial hispano-americana.

El Dr. Matienzo, en un juicio crítico del libro del Sr. Ramos Mejía, ha dicho:

« Otra causa de descentralización fue la organización de los Cabildos, que daba a las ciudades cierta libertad e independencia con relación al Gobierno central, pues los Cabildos compuestos de vecinos que designaban sus propios sucesores sin intervención de la autoridad política, ejercían la policía, tenían a su cargo la justicia correccional y de primera instancia, corrían con el abasto de víveres, administraban los bienes y rentas del municipio, construían hospitales y templos, abrían calles y plazas públicas, cooperaban a la defensa militar del territorio, tenían el derecho de convocar al pueblo a cabildo abierto con el objeto de resolver casos extraordinarios, ponían en posesión de sus cargos a los gobernadores nombrados, recibiendo el juramento de ley, asumían el gobierno político en caso de ausencia o impedimento del gobernador, y representaban al pueblo en toda gestión relativa a su interés local. »

Señalar estas atribuciones basta para que se comprenda la importancia de la institución. Incompleto y deficiente sería el estudio de la sociedad colonial hispano-americana, si olvidase el papel que desempeñaron los órdenes religiosos, la clerecía y los prelados, la Iglesia Católica, en una palabra, en la catequización de los indios, en la fundación de escuelas, en el estudio de las lenguas indígenas, en la enseñanza de la castellana, así como el crecimiento de su riqueza, la inmensidad territorial de los bienes de manos muertas, los privilegios acordados a los conventos exceptuándolos de la jurisdicción de los prelados, los conflictos de autoridad entre la Iglesia y el poder real, originaron la relajación y decadencia de los monasterios en saber y virtud; A medida que crecía su riqueza, apoderándose de territorios principalísimos y constituyendo un poder dentro del Estado, más rápida fue su relajación. De manera que a fin de que se pueda explicar y comprender esa influencia y las necesidades que obligaron a contenerla, dedicaré un estudio especial al *derecho de patronato*, que servirá para apreciarlos procedimientos de las autoridades reales y los de la Iglesia. Es una materia de trascendental interés.

Ese estudio será tan detenido como me sea posible, y expondré el bien que hicieron y la relajación en que cayeron, lo que hizo indispensable abolir órdenes monásticas ascéticas y contemplativas en tiempos en que el ascetismo ya no existía; porque se había desvanecido con las preocupaciones.

Este estudio es importantísimo como antecedente para apreciar la sociedad colonial hispano-americana, porque fue grande la influencia que ejerció la Iglesia y los primeros misioneros fueron dignos de admiración por los medios de que se valieron para aprender las lenguas indias, cuando ni los indios conocían la castellana ni ellos las habladas en América. Las numerosas gramáticas, vocabularios y diccionarios de los idiomas indios, es

la obra de los misioneros. Los obispos y la clerecía también desempeñaron papel importante en la enseñanza, como lo ha puesto en evidencia el Sr. Vergara y Vergara, en su Historia de la literatura en Nueva Granada.

Entre las comunidades religiosas docentes, las hubo notables por el número de maestros, de colegios y de universidades que regentearon, y entre ellas ocupa lugar preeminente, la Compañía de Jesús. Tuvieron sin embargo pleitos con franciscanos y dominicos por privilegios y favores universitarios, rivalidades de ordenes, de influencia de monasterios, intereses temporales que perturbaron la enseñanza.

Pero el hecho es que el estudio de las lenguas indias, de la historia de la conquista y del mismo desenvolvimiento de sus monasterios, es un monumento que merece respeto. La relajación posterior no les quita la gloria adquirida: su supresión fue una necesidad de orden social.

Las colonias españolas no estuvieron destituidas de establecimientos de enseñanza; si fueron deficientes é incompletas, preciso es considerar la misma situación de la metrópoli. No se da lo que no se tiene.

En el virreinato de Nueva España se fundó la primera Universidad, la primera imprenta, y se publicó el primer libro en la América Española; tuvo también hasta su Academia de pintura, bajo la protección del Rey, Institución que mejorada aún subsiste, y cuya colección de cuadros mexicanos tuvo oportunidad de visitar y aplaudir. En el Perú se fundaron Universidades, no solo en Lima sino en otras ciudades del extenso virreinato. En el de Nueva Granada se fundó en Bogota la Real Biblioteca en 1777, y la eminente enseñanza de Mutis, en las cátedras que dictó en el Colegio del Rosario, fue secundada en Quito por La Condamine y sus sabios compañeros. Discípulos de Mutis fueron Zea, Caldas, Nariño, Pombo, Valenzuela, Matis y otros, eminentes después en las ciencias.

La Expedición Botánica tiene celebridad histórica.

Esa expedición a la que el « gobierno dispensaba protección incesante y poderosa, dice Vergara y Vergara, empleaba muchos jóvenes como discípulos y auxiliares, y éstos vivían ocupados en el estudio de las ciencias naturales, satisfaciendo su ansia de saber y librándose al mismo tiempo de los enojosos textos de los métodos que regían en los colegios. »

Con motivo de la fijación de límites entre los dominios españoles y portugueses, la corte de Madrid envió una legión de ingenieros geógrafos, hombres de ciencia, verdaderas eminencias algunos y muchos de ellos escribieron obras notables sobre la historia y la geografía de la América meridional.

En el Río de la Plata se guardará siempre con cariño la memoria de D. Félix de Azara, D. Francisco de Aguirre, D. Diego de Alvear, Cerviño y Cabrer, y muchos otros. En el Perú y el Nuevo Reino de Granada, también dejaron obras imperecederas los españoles encargados de la fijación de límites.

Este grupo de hombres científicos ejerció una poderosa influencia en el desarrollo intelectual de las colonias, como también la ejercieron los sabios alemanes que fundaron los estudios mineralógicos en Potosí, por orden del liberal monarca Carlos III cuya memoria debe ser grata a los hispano-americanos.

Así se vio que relajadas las órdenes monásticas por la riqueza, que les hizo abandonar el cultivo de las bellas letras y de las ciencias, fue su influencia sustituida por la ciencia moderna, por sabios liberales que encontraron sectarios entusiastas.

El Barón Humboldt y Mr. Amado Bonpland, llegaron al virreinato de Nueva Granada después de dieciséis años de incesante labor de la Expedición Botánica dirigida por el sabio Mutis, y todos estos factores señalaron nuevos rumbos a la gente ilustrada de las colonias: fueron los precursores de la gran evolución que debía cumplirse en los comienzos del siglo XIX.

Más todavía: el sabio Mutis obtuvo del virrey del Nuevo Reino de Granada, Mendineta, los auxilios necesarios para construir un Observatorio Astronómico, cuya obra se empezó en 24 de mayo de 1802 y se concluyó el 20 de agosto de 1803, bajo la dirección del ilustre capuchino fray Domingo Petrés y la vigilancia de D. Salvador Rizo, primer pintor de la Expedición Botánica. Este fue el primer Observatorio fundado en América.

Las bibliotecas coloniales se fundaron en los conventos, cuya riqueza les permitía adquirir y conservar libros importantes. A su ejemplo los prelados y canónigos fundaron otras, en las cuales, bajo ciertas restricciones, se concedía permiso para que los seglares estudiasen.

A fin de que se aprecie el mérito eximio de esas colecciones de libros y del amor que los hispano-americanos demostraron siempre por el estudio y las labores literarias, haré un detenido análisis de la legislación

sobre imprenta y comercio de libros; trataré de la introducción de la imprenta en las colonias, de la literatura colonial, de los trámites para imprimir libros, de la enseñanza superior y de los primeros periódicos. Se verá entonces como a pesar de todas las trabas legales, de la doble censura eclesiástica y real, la vida literaria fue digna de elogio, como lo prueba la Bibliografía mexicana del siglo XVI, por García Icazbalceta, la Biblioteca de Beristain y las historias publicadas sobre la literatura regional en las colonias.

No es posible reducir a menguado cuadro el movimiento social hispano-americano. El escenario es vastísimo, los territorios poco poblados, de escaso comercio entre sí puesto que se les prohibía cultivar el suelo y exportar productos que pudieran hacer competencia a las producciones de la metrópoli, con el propósito quimérico de conservar un centralismo mercantil.

Bajo estos aspectos, la política colonial fue errónea y perniciosa. De tal manera que se mandaron destruir los olivares y viñedos que comenzaban a cultivarse en el virreinato de Buenos Aires en algunas provincias del interior y señalaron el número que cada propietario podía conservar en su heredad.

« *Se prohibieron en repetidas ocasiones varias fábricas de tejidos, dice Vergara y Vergara, plantíos de viñas, linazas, etc., y otras empresas útiles, que estaban y a iniciadas y hubieran ocupado la atención de los colonos.* »

En México, en los primeros tiempos, se cultivó con éxito la morera y el gusano de seda, y los tejidos llegaron a hacerse notables y excelentes.

Carlos III fue el reformador del sistema comercial. En vez del privilegio de la Contratación de Sevilla y luego de Cádiz, estableció una línea de buques-avisos entre la Coruña y el Río de la Plata, que fue precursora de la Ordenanza que autorizó a doce puertos de la Península para comerciar con América.

El virrey de Buenos Aires, Cevallos, tuvo la gloria de dictar un auto declarando libre el comercio del Río de la Plata con la Península y con las otras colonias españolas, y preemitió la introducción de mercancías para Chile y el Perú; ese auto tiene la fecha de 6 de Noviembre de 1777. El Rey aprobó la resolución del primer virrey, y fue ello precursor del famoso reglamento llamado *Comercio libre* de 12 de Octubre de 1778. más tarde se extendió la facultad de comerciar bajo pabellón neutral entre el Brasil y el Río de la Plata. Este fue el verdadero origen del desenvolvimiento comercial de la capital del virreinato. En 1791 se dió nueva ampliación para comerciar en Guinea, y por cédula de 10 de Abril de 1793, los hacendados y ganaderos obtuvieron permiso para exportar sus productos.

En 20 de Junio de 1798, D. Ángel Izquierdo, de la Real Aduana de Buenos Aires, hizo una exposición al virrey D. Antonio Olaguer Feliú, en la cual demuestra que, habiendo el Rey permitido en 18 de Noviembre de 1797, en atención a la guerra con Inglaterra, que puedan los comerciantes españoles enviar sus cargamentos para América en buques neutrales, debía ampliarse tal permiso. Funda extensamente sus apreciaciones y su dictamen, a fin de que los comerciantes extranjeros puedan comerciar con América.

Estudiando el movimiento de las ideas a fines del siglo XVIII, se observa que los labradores hicieron una representación al Rey en 1793 para que se atendiesen sus intereses. En 1794, Moreno redacta la famosa exposición de los Hacendados. El virrey Arredondo dirige al Rey un informe muy reservado en 24 de Octubre de 1792 y a todo este movimiento en favor de amplitud en el permiso de comerciar, se agrega el voto que dió D. Francisco Antonio de Escalada, como conciliario del Real Consulado de Buenos Aires, sobre extracción de frutos del país en virtud de la cédula de 1795. La lucha entre los partidarios del comercio libre y todos aquellos comerciantes que luchaban a favor del privilegio, personas o ciudades, aparece promoviendo la agitación que engendraba la transformación radical para proveer por sí mismos sus verdaderos intereses mercantiles.

Eran tan intolerables los diques puestos al comercio, que originaron un contrabando escandaloso, fomentado por los portugueses desde la Colonia del Sacramento.

Obligada estaba la capital del virreinato a comerciar por las vías y aduanas interiores de Salta y de Jujuy, con la mira injusta de favorecer el monopolio de los mercaderes de Lima. Las leyes restrictivas intentaron violentar el movimiento comercial, y por ello fundaron, como aduana obligatoria, la establecida en la ciudad de Santa Fe para los productos de Paraguay y para los que llegaban desde Lima, después de visados por las aduanas en los puertos secos del interior del virreinato. Todas esas trabas y gabelas daban mayor pábulo al contrabando, que utilizaba las costas de los ríos y mantenía una verdadera legión de contrabandistas. Por tal absurdo sistema

ni el fisco utilizaba en la percepción de las rentas aduaneras, ni era posible desarrollar la producción agrícola y ganadera. Todo aquello era opresivo y vejatorio.

Izquierdo demuestra en su *Exposición*, con la elocuencia de las cifras, que si no se exportaban pronto las corambres almacenadas, serían devoradas por la polilla. El comercio tenía crecidos capitales paralizados, invertidos precisamente en cueros; el numerario era escaso, y la ruina amagaba bajo los más serios aspectos.

Los gremios de agricultores y ganaderos se agitaban, y el mismo Real Consulado, había planteado el problema y abierto la lucha entre los peninsulares, partidarios del monopolio, y los criollos, defensores de la libertad de comercio.

De la fermentación de estos intereses encontrados, debía lógica y necesariamente, surgir la idea de la independencia, a fin de proveer sin trabas al bienestar común.

Bajo tales aspectos terminaba el siglo XVIII en esta parte de las colonias americanas, es decir, en el Río de la Plata.

La capital del virreinato no tuvo jamás el brillo ni la riqueza de la villa imperial de Potosí, ni las ínfulas y pretensiones de Chuquisaca, centro universitario y de la antigua Audiencia de Charcas; la capital era a la sazón una ciudad de comerciantes pacíficos y modestos. No hubo jamás aristocracia titular.

El régimen político era absoluto, dice López, pero el gobierno era de una índole tan benigna y tan honorables habían sido los que lo habían manejado, de Vertiz a Sobremonte, que no se había sentido jamás la necesidad de reclamar más derechos (políticos) o mayores garantías que las que disfrutaban todos. El liberalismo de los hombres instruidos se reducía a obtener progresos y reformas caseras, que tan lejos de acentuarse como aspiraciones a un cambio social, estaban servidas, en cuanto era posible, por el gobierno mismo, en perfecta concordancia con la iniciativa de los vecinos influyentes la ciudad.¹⁵⁴¹

Sin embargo de esta apreciación, los intereses del comercio eran los precursores necesarios de una evolución político social.

Por otra parte, la situación de la Europa a causa de la revolución francesa, de las guerras y ambiciones del primer Napoleón, había profundamente perturbado el poder y los recursos de la metrópoli española. En efecto, después de la reforma liberal y progresista del reinado de Carlos III, reformas que habían levantado su fama en los consejos de la Europa, por el prestigio de los estadistas de primer orden que formaban su Consejo, produjo al mismo tiempo en las colonias americanas un movimiento liberal y progresista.

Aquella liberal administración tuvo su representante en el virreinato de Buenos Aires en el virrey D. Juan José de Vertiz, mexicano de nacimiento. Como era natural, la influencia liberal se hacía sentir en la modificación de la enseñanza, en la organización administrativa de la Real Ordenanza de Intendentes¹⁵⁴², cuyo cumplimiento había dado vida nueva a las ciudades del interior, sobre todo a Córdoba, a Salta y a Chuquisaca. A la muerte de Carlos III, acaecida en 1788, le sucedió en el trono su hijo Carlos IV, hombre de buen sentido, de recto juicio, pero que carecía de las elevadas cualidades de su padre. Tuvo, empero, el acierto de continuar la obra liberal iniciada, rodeándole de los mismos consejeros. Conservó por algún tiempo a Florida Blanca como jefe de su Gabinete, en lo cual daba cumplimiento a la voluntad del Monarca que, moribundo, se la transmitió, y se preparaba para convocar a Cortes, como lo había deseado Carlos III.

La situación de la Europa era anormal. Las guerras y las complicaciones en aquel continente, impedían el desarrollo pacífico de las mejoras en España. El Rey, incapaz de actuar con ventaja en aquellos sucesos, fue al fin la víctima, entregado por la fatalidad en manos de un intrigante y favorito, como el Príncipe de la Paz.

Napoleón envolvió a España en sus intrigas. Por su influjo ocurrió la guerra contra Portugal en 1801, que terminó por la paz de Badajoz. Esa guerra perturbó también la paz en las colonias: la del Brasil se arrojó sobre las fronteras españolas abandonadas, se apoderó de los pueblos de las misiones del Uruguay, mientras que

¹⁵⁴¹ Historia de la Republica Argentina, su origen, su revolución y su desarrollo político hasta 1852, por Vicente F. López

¹⁵⁴² Real Ordenanza para el establecimiento e instrucción de Intendentes de ejército y provincia en el Virreinato de Buenos Aires.-Año de 1782.—Se orden de S. M. — En la imprenta real.

el Virrey de Buenos Aires se encontraba absorbido por el temor de una invasión inglesa al Río de la Plata, la que se realizó al fin en 1806.

El Rey de España se vio forzado a celebrar en San Ildefonso, una alianza ofensiva y defensiva con el Directorio de la República francesa. Cuando Napoleón le exigió su cumplimiento, temeroso el Rey, se excusó de asumir el papel de aliado, y pactó un subsidio de seis millones mensuales y el libre tránsito de los ejércitos franceses por el territorio español.

El desastre de Trafalgar en 1805, permitió al gobierno de Inglaterra el enviar en 1806 una expedición, al mando del general Sir David Baird y del comodoro Sir Home Popham, para apoderarse de la colonia holandesa del Cabo de Buena Esperanza.

Sin instrucción de su Gobierno, una vez en posesión de la colonia del Cabo, resolvió Popham una sorpresa sobre el Río de la Plata, y con cerca de 1.500 a 1.600 soldados, al mando del mayor general Beresford, y al suyo el de la armada, conquistó por sorpresa la indefensa ciudad de Buenos Aires.

Este suceso dio origen a una evolución política profunda.

Nuestro pueblo, dice López, digan lo que quieran los que no han meditado bien estas cosas, era esencialmente español, y tan español como cualquier otra provincia de España. Sucedió lo que era natural y lógico... que españoles peninsulares y españoles criollos, se refundieron en un mismo sentimiento contra la conquista inglesa.

La reconquista fue una espléndida victoria. Los ingleses entregaron 1.600 fusiles, 26 cañones, cuatro morteros, cuatro obuses y las banderas del famoso regimiento 71. Beresford y demás jefes quedaron prisioneros. El héroe de la reconquista fue el general Liniers, y los criollos actuaron por la vez primera como fuerza, como iniciativa y como soldados.

Se sabía que Beresford y Popham habían anticipadamente pedido refuerzos al Cabo de Buena Esperanza, puesto que bien presto comprendieron que con menos de dos mil hombres, era imposible conservar la ciudad conquistada por sorpresa, a causa de la incapacidad del Virrey, marqués de Sobremonte.

Los vencedores sabían a su turno que esa victoria era el comienzo de la lucha; que debían armarse y prepararse para resistir a las tropas auxiliares que se esperaban.

No podían contar con auxilios de la metrópoli lejana, abrumada de angustias por el primer Napoleón, y, por lo tanto, que la defensa estaba en las manos del país, en su valor y voluntad.

El pueblo se mostró a la altura de las circunstancias. Solicitó Cabildo abierto, es decir, que el Ayuntamiento convocase al vecindario a una asamblea popular. Medrosos los peninsulares, quisieron contemperizar; estalló entonces un verdadero levantamiento, que proclamó a Liniers como jefe militar.

El Cabildo convocó a Cabildo abierto para el día 10, dice López. Aquello fue un caos: nada se discutió, y hubo que sancionar el veredicto que el pueblo tenía ya formulado. El Cabildo y la Audiencia tuvieron que dar satisfacción a la multitud y decretaron que por la voz del pueblo quedaba destituido el virrey de Buenos Aires, marqués de Sobremonte, ordenando que una fuerza militar saliese a conducirlo preso para someterlo a juicio.

Era el comienzo de la revolución, que victoriosa, se hizo irresistible.

El Virrey se sometió, y con las fuerzas que había organizado se trasladó a la ciudad fortificada de Montevideo, mientras en Buenos Aires se organizaban militarmente criollos y españoles, se fundían cañones, se componían armas, se uniformaban las tropas, y el pueblo armado se preparaba a la lucha contra el invasor inglés.

Los prisioneros ingleses, entre tanto, se mezclaban con la población, que los trataba con la hidalguía de la raza hispano-americana, incapaz de cobardes venganzas.

Desde Inglaterra mandaron una expedición, a las órdenes del general Sir Samuel Achmuty y del brigadier general Lumley, y poco después otra expedición al mando del general Crawford. ¡Ignoraban la gloriosa reconquista!

Tomaron a Montevideo, y fundaron allí el periódico semanal *La Estrella del Sud*, « para afirmar mejor las simpatías y la obediencia de los hijos del país ». Se publicaba en inglés y castellano. Mientras tanto, el sentimiento popular era vencerlos y expulsarlos.

Este ensayo de conquista en el Sud y el efímero Imperio en México son, dos elocuentes lecciones. El entusiasmo se hizo pasión. « Nada bastó, dice López, a propiciarse la voluntad de los habitantes, ni a calmar la

indignación producida por la conquista. » Conviene, entretanto, que observe la importancia del periódico, porque venía a encender la chispa de las ideas nuevas, y para comprobarlo bastará recordar las medidas que se dictaron para impedir su circulación. He aquí un documento característico: *El regente y oidores de esta Real Audiencia pretorial de Buenos Aires, en quien reside hoy el Gobierno superior y Capitanía general del virreinato de las provincias del Río de la Plata.— Por cuanto desde que los enemigos de nuestra santa religión, del rey y del bien del género humano emprendieron la conquista de la plaza de Montevideo, trayendo tropas de los puertos de Inglaterra, escogieron entre todas sus armas, como la más fuerte para el logro de sus malvados designios, la de una imprenta, por medio de la cual les fuese fácil difundir entre los habitantes de esta América especies, las más perniciosas y seductivas, confiados vanamente en que al paso que pudieran causar impresión en los corazones de las gentes incautas y menos advertidas, fuesen también capaces de debilitar la energía con que todos se han aprestado à resistirlos... y siendo cierto que habiendo establecido dicha imprenta han empezado ya a dar al público papeles difusos, llenos de noticias falsas y comprensivas de ideas las más abominables...* prohíben la introducción de dichos papeles impresos, leerlos en público o privado, bajo la amenaza de ser tratados como traidores al Rey y al Estado, so las penas de tal delito. Ese bando tiene la fecha de 11 de Junio de 1807.

La manera como se considera la aparición de tal periódico y el establecimiento de una imprenta, reconociendo que era una de las más fuertes armas de los invasores, indica el efecto que fue haciendo en los ánimos, predispuestos a vencer a los ingleses, pero a proveer a sus propias necesidades. La colonia llegaba a la época de la emancipación.

Según López, Beresford creía que la única solución de la temeraria conquista, era que la Inglaterra asumiese la responsabilidad y protegiese la independencia argentina, y agrega, que así lo iniciaba en el círculo de sus amigos en la capital.

Que Beresford era sincero en sus conatos de favorecer la independencia argentina no cabe la menor duda, y, asevera, se va a ver por el influjo que sus informes y razones tuvieron sobre Sir Samuel Achmuty cuando se reunieron.

Ahora que conozco mejor el país, decía, estoy persuadido que la Inglaterra no tiene interés en su conquista, sino en su independencia. Ella no tendría nunca fuerzas bastantes para avasallar todo el virreinato. Sus triunfos en las costas serian efimeros, mientras que la independencia sería permanente.

Sin embargo, cuando Whiteloke tomó el mando de las fuerzas inglesas que ocuparon la plaza de Montevideo, resolvió retener a la ciudad de Buenos Aires. Organizó el cuerpo expedicionario en Junio de 1807. El 5 de Julio del mismo año fueron rechazados por los heroicos defensores de la capital del virreinato; quedaron muchos heridos, y prisioneros cerca de 2.800 de los soldados invasores, generales, oficiales y tropas. Se firmó una capitulación con estas cláusulas: *Restitución recíproca de todos los prisioneros en ambas expediciones. Reembarco de Whiteloke y todas sus tropas en el término de diez días, manteniéndose en el ínterin reconcentradas en la plaza llamada del Retiro. Desalojo de la plaza de Montevideo en el término de dos meses, concedido solo para los preparativos del reembarco, debiendo ser entregada con el armamento y artillería que tenía cuando fue tomada.*

El ejército inglés se componía de 12.000 hombres. El pueblo armado los venció, que en *soldados tornara a los vecinos* como cantó el autor del *Triunfo Argentino*. Este suceso trascendental fue precursor de la independencia. He expuesto someramente en esta *Introducción*, el plan general de mi obra, y abrigo la esperanza de mostrar con la historia colonial, imparcial y verídica, que la raza de nuestros progenitores no es una raza inferior, y « puede tener orgullo, después de la gente inglesa, como decía D. Juan Valera, en considerarse como la primera de las gentes civilizadas, en haber difundido sobre la faz de este planeta su lenguaje, sus creencias, su saber, sus artes y todas las demás manifestaciones del espíritu».

VICENTE G. QUESADA

*Enviado Extraordinario y Ministro Plenipotenciario
de la Republica Argentina.*

ANNEXE II-10: Pedro Alejandrino del Solar: Indiens d'hier et d'aujourd'hui

ATENEO DE MADRID
EL PERÚ DE LOS INCAS
CONFERENCIA DE
D. Pedro Alejandrino Del Solar
MINISTRO DEL PERÚ EN MADRID
leída el día II de Febrero de 1892



MADRID

ESTABLECIMIENTO TIPOGRÁFICO « SUCESORES DE RIBADENEIRA »
IMPRESORA DE LA CASA REAL
Paseo de San Vicente, núm. 29
1892

I.

SEÑORAS Y SEÑORES:

Vengo: á cumplir un deber ineludible: sólo él puede traerme ante vosotros, sobreponiéndome á dificultades de todo orden.

En este recinto de la ciencia y de las letras no tienen derecho de hablar sino los sabios y los literatos: yo no lo soy. Llevado á la carrera pública cuando apenas había salido de los claustros universitarios, y empujado por un cúmulo de especiales circunstancias á la política activa, de lucha y de combate en muchos casos, ha absorbido ésta mi tiempo y mis fuerzas, con detrimento y á costa, quizá, de otras muy preferentes exigencias sociales, privándome, en consecuencia, de la satisfacción que ofrecen las bellezas y los encantos de la literatura.

Mi posición transitoria en este país, la delicada y por demás laboriosa misión á mi confiada, lo árido y confuso de la materia que se me ha designado, el poco tiempo de que he podido disponer para tratarla, mi falta de aptitudes para el caso, y otras muchas circunstancias, tanto ó más atendibles, son motivo bastante para haberme eximido, con sobrado justo título, de tomar parte en estas actuaciones y abusar de vuestra benevolencia.

¿Pero, de qué se trata, señores? De hacer algo en bien de España: se da al Perú participación en tan importantísima labor, se me honra creyéndome capaz de contribuir á ese fin, aunque sea en mínima parte; no hay entonces excusa ni vacilación posible, se me impone un verdadero sacrificio; pero estoy: acostumbrado á hacerlos por mi patria, y tratándose de honrar á la patria de mis padres y á la de mis hijos, no considero nada imposible; no tengo, pues, derechos que ejercer, sino obligaciones muy sagradas que cumplir, y á cumplirlas, he venido, señores.

II

El descubrimiento de América, por Cristóbal Colón, fue un acontecimiento grandioso, que con razón no se explican muchos sabios escritores por qué no ha marcado época especial. de la Historia de la humanidad, como el Diluvio, la venida de Jesucristo, el Renacimiento y otros semejantes. El Nuevo Mundo, que debe su existencia á los Reyes Católicos, unidos al genio de Colón, como los Gracos debieron la suya al puñado de polvo que Mario arrojó al viento, ha cambiado de un modo notable, no sólo la geografía del Universo, sino hasta la historia de su origen.

El trono de San Fernando, dignamente representado en el siglo XVI impelido por el más puro patriotismo, acogió generosamente las llamadas utopías de Colón, y con el espíritu levantado que lo guiaba, digno de una

nación como España, desechando los fundados temores de un fracaso, dió aliento y esperanza al genio, vuelo á la idea de ese hombre superior, y realizó la utopía dando existencia al Nuevo Mundo,

Cumple, pues, á mi rectitud de apreciación declarar aquí: que España en el descubrimiento de América procedió como las grandes naciones, yendo á lo desconocido en busca de gloria y por el bien de la humanidad.

Ni podía ser de otra manera: la cuna del Cid Campeador, de Pelayo, de Gonzalo de Córdoba, de Álvaro de Bazán, de Juan de Austria, y entre los modernos, de Gravina, Churrua, Espartero, O'Donnell y otros, debía inspirar todo aquello de que son capaces los pueblos viriles, que, como éste, han sabido siempre dominar el infortunio, levantándose á la altura á que deben llevarlo la memoria de sus nobles antecedentes y el estímulo de sus glorias.

Realizado aquel hecho singular, la América se dividió en diversas secciones territoriales, con variadas denominaciones, para su mejor y más cómodo gobierno. Una de aquellas fue la que constituyó, en la época de los Españoles, el virreinato del Perú, que habla sido antes «El Perú de los incas », y de cuyo origen é historia debo hablaros brevemente.

III

Más por la tradición que por la Historia, sabemos algo acerca del origen, costumbres y manera como estuvieron constituidos los pobladores del Perú que antecedieron á la fundación del Imperio de los Incas. Los hechos que deben formar aquella historia se encuentran esparcidos en el horizonte nebuloso de los tiempos remotos y desconocidos en que se realizaron, y no es fácil tener de ellos, sino noticia imperfecta de su existencia y noción muy obscura de su desenvolvimiento y progreso.

Lo que desde luego ocurre investigar es quiénes fueron los primeros pobladores del Perú, de dónde salieron y por dónde llegaron al territorio. No se tiene de ello conocimiento exacto, como no hay tampoco sino hipótesis más ó menos fundadas. sobre estos mismos hechos, respecto de la América toda. Nada hay, pues, cierto y seguro, en cuanto á los primitivos habitantes del Perú.

Pero no debe esto causar extrañeza: nos es igualmente desconocido, hasta hoy, el origen de muchas naciones europeas que han figurado y figuran en el mundo en lugar preferente, y ha sido necesario, para llenar ese vacío, suplir á la Historia con las creaciones de la mitología y las invenciones de la fábula.

Se sabe, sin embargo, que al fundarse el Imperio de los Incas existían tribus diseminadas en aquel territorio, gobernada cada una por un Jefe que se llamaba Curaca ó Cacique; y formaban cuatro grandes Señoríos, que eran: Chinchá, Chuquimancu, Gran Chimú y Cuismanco.

Eran idólatras, adoraban á Con y después á Pachacamac, hijo de Con. Pero sobre las muchas supersticiones pueriles en que crían, dejaban comprender que tenían idea de un Ser Supremo, creador de todo lo que existía, y de un espíritu maligno que llamaban *Supay*.

No les era extraña la idea de la inmortalidad. del alma y la: resurrección del cuerpo: lo prueba el que procuraban conservar los cadáveres, y que los enterraban con sus vestidos, sus riquezas y hasta alimentos.

Conocemos, pues á la sociedad que antecedió á la época de los Incas desde su constitución en tribus, que, como sabéis, es el tercer estado natural que precede á la formación de los pueblos.

IV.

Á mediados del siglo XI aparecieron dos genios superiores que se llamaban Manco-Capac y Mama Ocllo, su hermana y mujer. Se presentaron á aquellas tribus con el carácter de hijos del *Sol*, haciéndoles entender que habían sido enviados por su divino padre para dirigirlos y engrandecerlos: se radicaron en el Valle del Cuzco.

Su aparición misteriosa se explicaba diciendo que habían salido de una isla del lago Titicaca; pero lo más probable es que Manco-Capac fue hijo de un curaca de Pacaritambo. Dotado de un talento y cualidades no comunes, concibió el proyecto de dominar aquellas tribus y hacerse el jefe absoluto de ellas. Realizó su pensamiento, valido de la influencia de persona sagrada que se atribuyó, contrayéndose á enseñar á los hombres el modo de labrar la tierra, de edificar sus habitaciones y obligándolos á seguir el culto del *Sol*; y Mama Ocllo adiestrando á las mujeres en el hilado y tejido, para que hicieran vestidos y se acostumbraran al usarlos. Por estos medios Manco-Capac fue dándose á conocer, ganándose algunas tribus y teniendo súbditos; hasta que consiguió ser proclamado por ellos Inca, es decir, Señor de la tierra, quedando así fundado su Imperio.

Cuando tuvo más de cien tribus á sus órdenes, fijó la capital del Imperio en el lugar que llamó Cuzco, que significa centro, cuyo nombre conserva hasta hoy. Hizo construir diversos monumentos, y de preferencia' el

suntuoso y magnífico Templo del Sol, en la ciudad del Cuzco, con el nombre de Coricancha. Era visitado por una multitud de peregrinos que acudían de todo el Imperio. El edificio era el primero del Nuevo Mundo, y por sus riquezas y adornos; quizá no tenía rival en el antiguo.

V

La forma de Gobierno que estableció Manco-Capac fue la *Monarquía despótica absoluta*. Como Monarca, no sólo reunía la suma del poder Supremo, sino que disponía de los bienes y hasta de la vida de sus súbditos. El derecho al Trono era por herencia, debiendo suceder el primogénito tenido en la «Coya». El Emperador debía casarse con una de sus hermanas, para estar seguro de que el Príncipe heredero descendía precisamente de sangre Real. Los hijos habidos en las concubinas formaban la aristocracia ó nobleza que componía la Corte; y á quienes llamaban *orejones*.

La adoración y el temor al Sol, como á su dios, la obediencia y el respeto al Monarca, como soberano, y el bien de sus semejantes, como prenda de paz y de orden, fueron las bases sobre las que descansaba su gobierno y los principios que sirvieron de fundamento al sistema de Administración pública con que rigió el Imperio.

Dividió las tierras, designando las que debían corresponder en propiedad al culto, al Trono y al pueblo. Estas últimas las distribuyó entre los diversos pobladores, según la extensión de las familias, la posición y necesidades de cada uno, de manera que todos tuvieran lo indispensable para su cómoda subsistencia.

Los ganados los dividió también entre el culto y el pueblo.

Organizó el servicio de las Decurias y Centurias, haciendo que cada uno reconociese su respectivo jefe, y éstos con subordinación jerárquica de inferiores á superiores, hasta el Monarca, que las dirigía, y cuyas órdenes eran inmediatamente ejecutadas.

Instituyó los ritos y las principales fiestas religiosas. Fundó órdenes de Sacerdotes y de Vírgenes para el servicio de los templos. Dictó leyes penales severas contra los delitos de robo, homicidio, adulterio y otros: los blasfemos y los que faltaban al Emperador eran castigados con la pena de muerte.

Se advierte sin esfuerzo, y quiero hacerlo notar, que hay en todo este organismo social gran semejanza y muchísima similitud con todo lo que se realizó en la formación de Roma cuando comenzó en ella lo que podríamos llamar la civilización antigua.

Cuando Manco-Capac sintió cercana su muerte, llamó á su hijo primogénito, Zinchi Lloca, heredero del Trono: le manifestó que su padre, el Sol, lo llamaban á su lado; le recomendó que no alterase el régimen de gobierno que dejaba establecido; que trabajara por el bien de sus súbditos y por la conversión de los demás hombres.

Desde la fundación del Imperio hasta su caída, se sucedieron catorce Soberanos que fueron: Manco-Capac, Zinchi Lloca, Llocce Yupanqui, Mayta Ccápac, Ccápac Yupanqui, Inca Yocca, Yahuar Huaccá, Huiracocha, Pachacútec, Inca Yupanqui, Túpac Inca Yupanqui, Huayna Ccápac Huascar y Atahualpa.

No hay certidumbre del tiempo que gobernó cada Monarca, ni la duración del Imperio de los Incas. Tampoco pueden señalarse con precisión las obras y mejoras que cada uno realizó pero es lo cierto que continuando los propósitos de Manco-Capac, cumpliendo las leyes dictadas por él y observando sus últimas disposiciones, todos contribuyeron al su engrandecimiento y prosperidad.

VI

Los primeros monarcas se contrajeron de preferencia á aumentar el territorio y generalizar el culto al Sol; para lo cual procuraban atraerse por el aprecio nuevas tribus; si cedían á buenas y se les sometían, eran tratadas con todo género de consideraciones; si se resistían, eran conquistadas por la fuerza.

Una vez sujetas á la obediencia del Soberano, se les obligaba á hablar el quechua, que era el idioma nacional, y se les hacía construir templos al Sol, para que le adorasen como á dios. De esta manera conseguían que todos sus pueblos hablasen la misma lengua y tuvieran las mismas creencias.

El tributo, el trabajo y el servicio militar eran obligatorios. Todo indio desde la edad de veinticinco años hasta cincuenta, era tributario excepto los nobles y los empleados.

Nadie estaba excusado del trabajo, en proporción á sus fuerzas y aptitudes; el ocio era considerado como una grave falta y rigurosamente penado. Los hombres que estaban en condiciones llevar las armas eran soldados, y las milicias estaban bien organizadas.

Así constituidos los pueblos, se pensó después en comunicarlos, para que reportaran las ventajas que ofrecen las facilidades del tráfico al desarrollo del comercio y de la industria y al adelanto de la civilización. Se hicieron

magníficos caminos resguardados con piedra. Seguían éstos la línea recta lo más que era posible, venciendo en su tránsito cuantas dificultades oponía la Naturaleza para llevarlos á cabo.

Uno de los principales fue el que partía del Cuzco y llegaba á Quito, uniendo ambos reinos. Hoy mismo existen restos de él en algunos lugares; lo conozco por haber tenido oportunidad de viajar por él.

Hablando de esto, dice Humboldt: «El gran camino del Inca, es una de aquellas obras más útiles y más gigantescas que los hombres han podido ejecutar. »

Se establecieron luego los correos, situando permanente, á lo más tres millas de distancia, postas servidas por indios que llamaban chasquis. Estos recibían la correspondencia que debían conducir de palabra ó escrita en el *quipus*, y partían á la carrera hasta entregarla en la inmediata, en donde todo estaba dispuesto para que siguiera en el momento y en el mismo orden; así recorrían ciento cincuenta millas por día, regularmente.

Prescott agrega « que los chasquis, con frecuencia transportaban varios objetos para el consumo de la Corte; y por este medio el pescado del remoto Océano, frutas, caza y diferentes productos de las cálidas regiones de la costa, llegaban á la capital en buen estado y se servían frescos á la mesa Real »

Una de las industrias á que más se dedicaron los incas fue la agricultura. El cultivo de los campos no se limitaba á los terrenos llanos de fácil labor, sino que se extendía hasta gran altura de los cerros que encontraban apropiados para la producción á que se les destinaba. En este caso se preparaban los terrenos en forma de anfiteatro, construyendo con piedra las escalinatas ó andenes que soportaban las tierras de labranza. El agua era conducida de leguas de distancia por acequias y acueductos. Hay algunas de estas obras que son verdaderamente sorprendentes, teniendo en cuenta que en la época que se realizaron eran, desconocidos los aparatos e instrumentos de que hoy dispone la ciencia para hacer trabajos de ese género. Actualmente se usan algunas de aquellas acequias con buen resultado.

Beneficiaban el oro, la plata y el cobre, y conocían el arte de los plateros. La perfección de los tejidos y la firmeza de los tintes son admirables.

Los amautas, que así se llamaban los sabios encargados del profesorado, enseñaban principalmente los ritos religiosos, la historia de los Emperadores, la descifración del *quipus* y el estudio del quechua; pero la instrucción no se daba sino á los descendientes de la familia Real; al pueblo se le mantenía en la ignorancia, para conservar la superioridad y dominación que los monarcas ejercían sobre él. Los conocimientos sobre las matemáticas y astronomía eran muy rudimentarios; tenían, sin embargo, el año, *huata*, que estaba dividido en doce meses, sólo que empezaba á contarse en Junio, según unos, y en Diciembre, según otros. En general, las ciencias y las bellas artes se encontraban en sumo atraso.

Sin embargo, la arquitectura había alcanzado bastante desarrollo. Las murallas, las galerías, los palacios, las casas de las escogidas, los templos y las fortalezas que aun existen, son monumentos dignos de fijar en ellos la atención. El templo del Sol, cuyos restos se conservan todavía, destinado al culto católico, es visitado ale preferencia por los viajeros. Una de las cosas notables que en él se encuentran son los muros hechos de piedra muy consistente, cortada en forma de poliedros irregulares con ángulos entrantes y salientes de diversa magnitud; no hay empleada argamasa alguna y, sin embargo, se hallan tan perfectamente unidos que no queda entre ellos sino muy pequeños intersticios.

Las fortalezas de Ollantaitambo y Sacsahuaman, situadas una en las afueras de la ciudad del Cuzco, y la otra á seis leguas de distancia hacia el N., merecen detenerse en ellas especialmente. En ambas, su construcción sigue el mismo sistema arquitectónico. Su situación es calculada para la defensa de la Capital. Están hechas de trozos de piedra granítica, algunos de grandes dimensiones, y todos perfectamente ensamblados. Los muros exteriores tienen un espesor de cerca de un metro, con ángulos estratégicos como las fortificaciones modernas.

La de Sacsahuaman está sobre un cerro, dominando dos quebradas que se unen y por donde se va al Cuzco. La piedra con que está construida, no la hay sino en el cerro del lado opuesto de una de las quebradas, por cuyo fondo corre un río poco caudaloso.

Desde la cantera hasta la fortaleza se encuentran esparcidos los bloques destinados al edificio que debió quedar inconcluso. En el río he visto una piedra labrada en forma de prisma rectangular que tiene cerca de cinco metros de arista por lino de base.

VII.

Para poder apreciar con más exactitud y formar juicio cabal sobre los principales hechos que constituyen la historia del Imperio y gobierno de los Incas, sinteticémoslos cuanto sea posible, para deducir con claridad lo que fue *El Perú de aquellos tiempos*.

Manco-Capac se hizo reconocer como soberano, fundó el Imperio y estableció su dinastía. Afianzó su gobierno, inspirando á los súbditos el amor y temor un solo Dios, el *Sol*, el más profundo respeto á su autoridad divina y absoluta, y el convencimiento de que quería y realizaba el bienestar de todos y de cada uno. Un pueblo que reconoce misión divina en su gobernante y que le ve practicar el bien en su favor, no puede menos que respetarlo y amarlo. El Gobierno que se apoya en el respeto y amor de su pueblo, es fuerte y poderoso; y así fue que Manco-Capac legó á sus sucesores.

Estos, no sólo conservaron lo hecho por sus antecesores, de quienes recibían el poder, sino que lo aumentaron en todo orden.

Generalizando la unidad de creencia y idioma, conseguían identificar los más valiosos sentimientos del corazón y facilitar la más íntima comunicación entre los pueblos.

El tributo y el trabajo obligatorios, no sólo daban pingues rentas para satisfacer las necesidades de la Administración pública, sino que proporcionaban el sostenimiento de las familias y combatían el ocio, defecto general en el indio, libertando á la sociedad de los males que aquel vicio ocasiona:

Con la división de las tierras y de los ganados se procuró el medio de fomentar sin violencia el culto, el Trono y el pueblo. El laboreo de las tierras se protegía con esmero y aumentándose con la irrigación de los terrenos eriazos, y para el desarrollo, de la industria agrícola, minera y otras, se hicieron cómodos caminos y se establecieron los correos.

Á la Vez que se daban estas disposiciones protectoras, se dictaron leyes penales muy seseras para la represión de los delitos. Y para, conseguir el eficaz cumplimiento de ellas, así como para sostener el orden y hacer respetar al Soberano y al Gobierno, se establecieron las Decurias y Centurias y el servicio militar obligatorio, con lo que tenían ejércitos numerosos disponibles en el momento en que se les necesitaba.

La administración interior estaba bien atendida, no así las relaciones exteriores, que puede decirse no existían. La constitución misma de aquella sociedad y su gobierno, tal cual se encontraban, eran refractarios á las negociaciones internacionales, pues más bien dominaba el espíritu de conquista y de absorción.

VIII

El estado de cultura que manifiestan las leyes y disposiciones dictadas por los Incas, la organización que dieron á sus pueblos, y, más que esto, las obras que dejaron, ha suscitado entre los que se ocupan con cierto interés en estos asuntos, la cuestión de saber si al fundar su Imperio encontraron una civilización anterior más ó menos importante, quizá en decadencia, que les sirvió de base, ó si todo lo que de ellos conocemos es debido sola y exclusivamente á sus propios esfuerzos.

La manera como: Manco-Capac se presentó a las primeras tribus imponiéndose como un ser sobrenatural, el plan de gobierno que puso inmediatamente en práctica y la legislación que dejó, derivada de sanos preceptos de moral y de justicia, prueba que si todo esto no fue obra de una generación que le precedió, él era sin duda un hombre que estaba muy por cima de los que le rodeaban y en mucho superior a la época en que existió.

Pero él no lo hizo todo, ni la vida ni las fuerzas le habrían bastado: así, pues, los monumentos que hoy conocemos de aquellos tiempos los han hecho los antecesores ó los sucesores del Inca.

Examinemos, por ejemplo, las fortalezas de Ollantaitambo y Sacsahuaman. La piedra con que están construidas ha sido traída de distancias considerables, y tanto ésta como los bloques que se ven en el trayecto, pesan algunos de ellos toneladas. ¿Con qué aparatos fueron trasladados, atravesando una quebrada, si era desconocida la mecánica? La forma que tiene cada piedra es irregular y caprichosa; sin embargo, sus caras exteriores son completamente planas, y las uniones de linos y otras perfectas ¿Cómo fueron labradas, si no se conocía el acero ni los instrumentos que hoy son indispensables para ese trabajo? Los muros de defensa tienen un metro de espesor. ¿Qué objeto se propusieron al darles tanta consistencia, si sus armas de combate no eran sino flechas? Además, por su disposición estratégica parecen preparados á resistir ataques de armas de fuego.

Estas y otras consideraciones, y la necesidad de encontrar explicación satisfactoria de tales hechos, es lo que hace que algunos hayan atribuido á los antecesores de los Incas muchas de las obras que estos nos dejaron.

Razón concluyente para afirmar o negarlo no hay, ni puede haberla, mientras no se descubra con claridad algo de aquellos tiempos primitivos que hasta hoy son totalmente desconocidos.

Como quiera que sea, lo cierto es que los Incas tuvieron un Gobierno poderoso, leyes sabias y justas, sociedad bien organizada y, hasta donde, era posible, feliz; en resumen, una civilización especial bastante adelantada, para la época y condiciones en que se encontraban.

Tal fue, á grandes rasgos, el imperio fundado por Manco-Capac; gobernado por catorce monarcas, que se sucedieron en más de tres siglos, y que terminó con Atahualpa. He ahí « el Perú de los Incas. »

IX

Aquí debería concluir si no tuviera la seguridad de que las ilustradas y muy distinguidas personas que han organizado estas conferencias se han propuesto algo más que dar veladas ilustrativas en historia, en literatura y en las ciencias meramente especulativas.

Entiendo que se quiere, tratándose, sobre todo, de las naciones hispano-americanas y de conmemorar el cuarto Centenario del inmortal Colón, iniciar con estas muestras de exquisita distinción un orden de relaciones entre España y aquellos países, que no sólo sean de franca y sincera amistad, sino de acción real y eficaz para su recíproco desenvolvimiento. Se quiere que las naturales y múltiples afecciones que las ligan, tan sólo adormecidas por la distancia, despierten y se estrechen, ya que ésta ha desaparecido por la acción del vapor y de la electricidad.

Se quiere que los indisolubles vínculos de origen y de idioma den unidad y solidez permanente, á ese gran todo social que formaron España y la América española, y que deben continuar siendo uno por, sus mutuos intereses y conveniencias. Porque todo esto se desea y debe procurarlo el que tenga sangre española; por eso, señores, permitidme hacer algunas reflexiones acerca del Perú.

Cuando España dió al mundo un continente y aumentó con él su poder y sus glorias, fue también la conquistadora del Perú, y quedó sometido á su gobierno el que había sido el Imperio de los Incas.

Envío España dió lo que faltaba á esa grandeza deficiente, á esa civilización imperfecta que constituían el destruido Imperio. Su rico territorio, bastante bien poblado, estaba dispuesto al recibir la simiente que en él quisiera depositarse, para corresponder con opimos frutos.

Se le llevó, en efecto, la regeneradora semilla de las ciencias en todos los ramos del saber humano. Fue ésta fecundada por rayos caloríficos de la civilización europea, importada á aquellos países que vivían aislados, y por lo mismo extraños á los adelantos que entonces se operaban en el mundo.

Y para dar brillantez y sabor á los frutos que produjera, y disipar las tinieblas que los errores religiosos proyectaban sobre la inteligencia, con daño del corazón, llevaron la luz vivificante del Evangelio. Así se operó la transformación, que hizo de un conjunto de pueblos incultos una nación civilizada.

A pesar de las vicisitudes á que está toda obra humana, y de las dificultades que hay siempre que vencer para realizar lo que es noble y grande, aquellos elementos combinados dieron el resultado que había derecho a esperar. Las buenas causas producen necesariamente benéficos efectos.

Aquel país, que había nacido á la moderna civilización guiado por la verdad y apoyado en las riquezas que poseía, llegó con el tiempo al estado en que debió constituirse en personalidad jurídica, con existencia propia.

Hoy el Perú, animado con la vitalidad que lleva á las naciones americanas por el camino del progreso, ofrece á la Europa sus casi inagotables riquezas en la miseria, sus inmensos y vírgenes terrenos, para recibir emigraciones que los exploten con provecho; la exuberancia de sus productos como materia prima para las industrias, y todo ello como aliciente al movimiento comercial que debe llevarle el retorno de lo que ha menester contribuyendo así al bien general.

Es hoy verdad inconcusa que los individuos, como las naciones, aumentan su valer y su fuerza por la unión, y ni para los unos ni para las otras son las bellas teorías ni las meras ceremonias diplomáticas el lazo que las fortifica. Las naciones que realmente deseen establecer vínculos indisolubles, no lo conseguirán sino haciendo que los pueblos se estimen y se necesiten recíprocamente, que se entrelacen sus intereses de manera que el bienestar del uno crezca y se aliance con el bienestar del otro. La misión de los Gobiernos es procurar este género de

intereses, ampliarlos y dirigirlos hacia los países con los que crean es conveniente establecerlos. Así, y sólo así, es como las naciones se hacen grandes y poderosas.

Ahora bien: ¿que lazos de más perfecta unión puede haber entre dos naciones que la identidad que establece la sangre, el idioma, las creencias, los hábitos, las virtudes y los defectos de los pueblos que las forman? ¿Qué hay que hacer, pues, para que lleguen al apetecido consorcio que ha de darles la común felicidad? Crearles aquellos intereses, haciendo que nazcan con el contacto y afinidades de la inmigración, que los radique luego, la propiedad y la familia, que los amplíe el comercio y que se extiendan después á todos los resortes que constituyen el organismo social y político de los Estados.

Si los españoles y americanos llegaran á convencerse de esta verdad; si los Gobiernos, penetrados de ella, dictaran medidas: eficaces para conseguir las conveniencias que todos deben reportar; entonces, eso que hasta hoy es una ilusión, sería mañana una halagadora realidad. ¿Y qué falta para que esa realidad sea tal? Señores, quererlo; pero quererlo de veras, quererlo resueltamente.

Si pudiera yo influir en este sentido, expresando, como lo hago, á nombre del Perú su deseo, y el mío muy en especial; en apoyo de esta idea; si estas conferencias contribuyeran á alcanzar tan propicios resultados, ello sería motivo de la más pura satisfacción, tanto para los iniciadores de esta grande obra y sus colaboradores, como para los Gobiernos que la ejecutaran.

Estamos en el camino, y quizá en el momento oportuno, de realizar esta saludable y provechosa transformación. No desmayemos los que tenemos arraigadas tales convicciones, en la importantísima tarea de llevarlas á nuestros Gobiernos y difundirlas entre los que pueden contribuir á realizarlas. El fin adonde han de dirigirse es el mismo, el propósito que ha de guiarlos idéntico. Si logran alcanzarlo por el común esfuerzo, suya será la obra, y por ella se harían acreedores á las bendiciones y á las alabanzas de propios y extraños.

Para una nación que pudo descubrir un mundo y hacerlo suyo, no es, no puede ser labor ardua ni difícil recuperar, con los valiosos elementos de que dispone, su antigua grandeza, haciendo también grandes á los que con ella quieran serlo. Para el Perú, que llama á España con inefable complacencia *la madre patria*, nada puede serle más grato que contribuir con sus riquezas y sus fuerzas al recíproco engrandecimiento de ambas. Una Reina que se inmortalizó por su perseverancia y sus virtudes, iluminó la América con los resplandores de la ciencia y del catolicismo; otra Reina no menos digna y meritoria está llamada á completar la obra, haciendo poderosos y felices á dos pueblos que lo merecen y que deben serlo.

Nuestros Gobiernos, satisfechos y con legítimo orgullo, podrán entonces, no llorar sobre las minas de Palmira, sino exclamar con el poeta: «Merecemos bien de nuestro pueblo, porque hemos aumentado la gloria de la patria.»

ANNEXE II-11: A propos de l'Anthologie hispano-américaine de Menéndez y Pelayo

Antología de poetas mexicanos¹⁵⁴³

Luis González Obregón

Las colecciones y antologías de poetas de México no abundan aquí, como sucede en otros países, y las contadas que poseemos no se recomiendan ni por su extensión ni por el acierto con que se han escogido las composiciones que las forman. Fácil nos será enumerar las publicadas tanto en México como en el extranjero.

La mis antigua es la *Colección de poesías mexicanas* (París, 1836), que editó la Librería de Rosa y que está dividida en cinco libros, conteniendo cada uno *Poseías eróticas, Descriptivas, Jocosas, Elegiacas, y Filosóficas y Sagradas*. La mayor parte de las poesías están anónimas, una que otra viene firmada por Couto, Quintana Roo, Pesado, etcétera, y en general hablando, no escasean las malas y aun las pésimas.

Después de esta compilación apareció una *Guirnalda poética. Selecta Colección de poesías mexicanas*, publicada por Juan R. Navarro (México, 1853) en un volumen tan mal impreso como peor escogido, pues a pesar del adjetivo selecta que se lee en la portada, las composiciones carecen de mérito en su mayoría y no abundan en ella los verdaderos poetas.

El año 1855, don José Joaquín Pesado, en la imprenta de su pariente, don Vicente Segura Argüelles, se propuso dar a la estampa *El parnaso mexicano, colección de poesías escogidas, desde los antiguos aztecas hasta principios del siglo presente*; pero por desgracia la publicación quedó incompleta. En el mismo año y en la propia imprenta, don José Sebastián Segura publicó *Sonetos varios de la Musa Mexicana, colección dedicada al insigne poeta español don José Zorrilla*. Contiene sonetos de Sor Juana Inés de la Cruz, Navarrete, Ochoa, Sánchez de Tagle, Rodríguez Galván, José María Moreno, Carpio, Pesado, Arango y Escandón, Escalante, Pérez Salazar, Arróniz, Cuéllar, González Bocanegra, Ortiz, Roa Bárcena, Tovar, Algara, Ávila y Vázquez, González de la Torre, Calero Quintana, Segura Argüelles y Sebastián Segura. Mezclados como se ve poetas con versificadores.

En Madrid, don Juan de Dios Peza, entonces secretario de la Legación de México en aquella Corte, con el noble fin de dar a conocer a sus compatriotas, publicó en 1879, *La lira mexicana*, compilación de poesías de autores mexicanos contemporáneos, que mereció juicios favorables de los mas distinguidos literatos españoles.

Con el mismo noble deseo y también en Madrid, don Enrique de Olavarría y Ferrari, escritor que debemos reputar como nuestro, había publicado antes, en 1878, una selecta colección de *Poesías líricas mexicanas*, con tan buena fortuna, que en breve (1882) alcanzó segunda edición. Todos los poetas de esta compilación fueron contemporáneos, como en la del señor Peza, y juzgados unos con elogio y otros con severidad por don Manuel de la Revilla.

Volvamos a México. El 15 de mayo de 1885, y con el título de *El parnaso mexicano*, se comenzó a publicar una colección de poesías de autores nacionales. Cada volumen o cuaderno lo formaban las más escogidas del autor a quien se hallaba consagrado, su retrato, biografía, y por vía de apéndice, diversas composiciones de otros poetas. *El parnaso* fue recibido con fortuna para el editor, por el precio del volumen; alcanzó tres series, que comprenden treinta tomitos en 160; pero aunque se decía dirigido por don Vicente Riva Palacio, según hemos sabido, fue compilado por persona de poco gusto. Algo bueno, mas mucho malo, encontrará el que tenga la paciencia de registrarlo.

Con sentimiento no hablaremos del *Acopio de sonetos castellanos*, con notas de un aficionado, que imprimió en 1887 y en edición de 60 ejemplares, don José María Roa Barcena, porque contiene pocos autores

¹⁵⁴³ Luis GONZÁLEZ OBREGÓN, *Antología de poetas mexicanos*, *El Periódico*, 2ª época, México, Imprenta de F. Díaz de León y Santiago White, 1894, p. 357-360 - Article reproduit in Leticia ALGABA, *La misión del escritor - Ensayos mexicanos del siglo XIX* - México, UNAM, 1996, p. 383-388.

nuestros; ni de la *Antología mexicana* (1893), colección de poetas y prosistas de México, pero también extranjeros, que con mucho acierto formaron para servir de libro nacional de lectura, los inteligentes jóvenes licenciados Adalberto A. Esteva y Adolfo Dublán; ni en fin, de la compilación de poesías de carácter esencialmente nacional que colectó nuestro estimado amigo José P. Rivera, publicada en el folletín del *Diario del Hogar*, pero que aún no concluye.

Citaremos, por último, la elegantísima edición de *Poetisas mexicanas. Siglos XVI XVII, XVIII y XIX. Antología formada por encargo de la Junta de Señoras correspondiente de la Exposición de Chicago* (1893). La antología comprende a la mayor parte de las poetisas mexicanas, y en su formación estuvo don José María Vigil tan laborioso como erudito. El "Prólogo" es interesantísimo, y el trabajo se recomienda por la importancia que puede prestar a la historia literaria de nuestro país.

Nos faltan datos para ocuparnos de las antologías publicadas en los estados, y así sólo mencionaremos la *Aurora poética de Jalisco* (Guadalajara, 1851), *Colección de poesías líricas de jóvenes jaliscienses*, que compiló don Pablo J. Villaseñor; *La musa oaxaqueña, colección de poesías escogidas, formada y precedida de un prólogo* por Emilio Rabasa (1886); *Poetas yucatecos y tabasqueños* (Mérida, 1861); *Poesías escogidas de autores yucatecos*, editadas con positivo gusto tipográfico en Mérida (1886) por don José Gamboa Guzmán y la Lira Poblana. Poesías. Obra publicada para la Exposición Internacional de Chicago, por orden del Gobierno del Estado de Puebla (México, 1893), e impresa con elegancia por la casa Díaz de León Sucesores.

Será también conveniente citar las antologías generales que incluyen producciones de poetas mexicanos. Recordamos las siguientes: *América poética*. Colección escogida de composiciones en verso escritas por americanos en el presente siglo (Valparaíso, 1846); *Flores del siglo. Álbum de poesías selectas de las más distinguidas escritoras americanas y españolas* (México, 1873), que compiló don Juan E. Barbero e imprimió don Ignacio Cumplido; *Poetisas americanas, Ramillete poético del bello sexo hispanoamericano* (París, 1875), coleccionado por don José Domingo Cortés; *Poetas hispanoamericanos* (Bogotá, 1889-1890), antología formada bajo la dirección de don Lázaro María Pérez, cuyo primer volumen está exclusivamente consagrado a nuestras poetisas; y la *América literaria*, poetas y prosistas de América, compilados en Buenos Aires por don Francisco Lagomaggiore.

Por la breve y anterior reseña podrá advertirse que carecíamos de una antología de poetas mexicanos, desde los tiempos coloniales hasta nuestros días, que sin limitarse a una época ni a determinada región de nuestro país, encerrara las poesías más selectas de ingenios nacionales.

Una casual y feliz oportunidad se presentó a la Academia Mexicana para dar cima a obra tan interesante. La Real Academia Española, con motivo del cuarto centenario del descubrimiento de la América, proyectó publicar una *Antología de poetas hispanoamericanos*, para conmemorar de este modo tan notable suceso. Al efecto, invitó a sus academias correspondientes del Nuevo Mundo, para que le enviasen colecciones de las poesías más selectas de autores muertos y vivos de cada uno de los Estados que constituyen el continente descubierto por Colón.

La Academia Mexicana se apresuró a colaborar en tan levantada idea, y apenas recibida la invitación, designó para que escribiese la "Reseña histórica" que debía preceder el volumen, al señor don José María Vigil, y para que compilasen las composiciones, a los señores don Casimiro del Collado y don José María Roa Bárcena, los tres tan competentes como distinguidos en nuestra patria literatura.

En breve tiempo cumplieron los académicos mexicanos su comisión, con aplauso de sus colegas. La Academia resolvió imprimir en corto número de ejemplares, tan corto que no llegó a diez, la *Antología* solicitada. La edición se hizo en la conocida tipografía de Ignacio Escalante, sin título ni compaginación, en un volumen 4º común.

Los que tuvimos noticias del trabajo, por nuestras aficiones bibliográficas, esperábamos recibirlo pronto e íntegro en la edición española que iba a editarse por la Real Academia, y no ha mucho llegó como es sabido; pero el tomo primero de la *Antología de poetas hispanoamericanos*, que comprende a México y Guatemala, no realizó nuestras esperanzas, aunque viene engalanado de una erudita y magistral introducción escrita por don Marcelino Menéndez y Pelayo, a quien se encomendó la tarea de elegir las composiciones.

Con leal franqueza lo decimos. México no figura ahí como debiera, ni la selección llevada a cabo por el distinguidísimo académico, está a la altura de su fama y depurado gusto. Ya un crítico madrileño ha manifestado semejante opinión, y así la nuestra no será tachada de parcial.

Ignoramos si en atención a esto, o sólo por el deseo de dar a conocer sus trabajos, la Academia Mexicana resolvió imprimir la *Antología* que formaron los señores Collado y Roa Bárcena. Lo cierto es que acaba de darse a la estampa en un volumen 4º común, de 488 páginas y 3 de índice; titulada *Segunda edición*, porque de la primera, como ya dijimos, se tiraron poquísimos ejemplares.

Merece la Academia Mexicana entusiastas felicitaciones por tan atinado acuerdo. Así, los amantes de las bellas letras, no se hallarán privados de tan valiosa colección, la más completa y escogida de las que se han impreso en México y en el extranjero, relativas a poetas nacionales.

Procuraremos informar a los lectores del contenido del volumen.

Lo precede una "Advertencia" en que explica el motivo de la publicación y en seguida ocupa las primeras paginas la "Reseña histórica de la poesía mexicana", debida, como queda consignado, a la pluma de don José María Vigil; "Reseña" tan bien escrita como mejor pensada, pues no se ciñe a hacer árida enumeración de los poetas que han florecido y nacido en México, desde el siglo decimosexto hasta nuestros días, sino que explica en breves pero profundas y acertadas consideraciones, las verdaderas causas que malograron a los poetas de la Colonia; elogia dignamente a ingenios del mérito de Sor Juana, y proporciona nuevas luces acerca de la interminable discusión que ha mucho se sostiene sobre si tenemos o no literatura propia. No queremos privar al que lea el estudio, de la impresión que puedan producirle ideas tan bien concebidas como imparcial y filosóficamente expresadas, y por tal motivo ponemos punto y aparte.

La *Antología* de la Academia Mexicana esta dividida en dos secciones. La primera comprende a los *poetas muertos, por orden de antigüedad*, es decir, cronológico, y la segunda a los *poetas vivos por orden alfabético*, esto es, de los apellidos.

La poesía colonial la representan únicamente unos fragmentos de autor anónimo del siglo XVI y composiciones de Francisco de Terrazas, Fernán González de Eslava, Sor Juana Inés de la Cruz y Fray Manuel Navarrete, el restaurador del buen gusto en México a principios del presente siglo.

La Academia merece un aplauso. Ha hecho perfectamente en no gastar papel en la impresión de las producciones que nos legaron los poetas de la época colonial. Prosaicos o gongorinos, agotaron la inspiración en triviales asuntos o en sutilezas de la idea y aun de la palabra. Los poetas de entonces, si tal nombre merecen, con poquísimas excepciones, ni consagraron a sus sentimientos religiosos cantos que podían haber rebosado poesía, ni las bellezas de la naturaleza mexicana, virgen y exuberante, los impresionó siquiera. Descarnados, fríos, amarillentos como los pergaminos que contienen sus composiciones, fueron cuerpos sin alma, flores sin perfume. Atados a los hierros de la imitación servil, como los esclavos a las cadenas de sus amos, no supieron ni arrancar quejas a sus dolores. Artífices de las palabras, labraron fachadas churriguerescas. Afeminados, dulces hasta empalagar, gimieron ante la muerte de un faldero o se embrutecieron delante de las gracias de una pollita. El polvo y el olvido los tiene bien sepultados, y sólo el historiador puede exhumar sus esqueletos para juzgarlos en severo tribunal.

A continuación inserta la Academia las composiciones de los poetas que comenzaron a florecer durante la insurrección y después de consumada la independencia: Francisco Manuel Sánchez de Tagle, Andrés Quintana Roo, Manuel Eduardo Gorostiza y Francisco Ortega. Vates inspirados que con varonil acento supieron cantar a la libertad y a los héroes.

Pecaríamos de fastidiosos si fuéramos a reproducir los nombres todos que constan en el índice de la *Antología*. Bástenos decir que son treinta los que figuran en la sección de poetas muertos.

En la de vivos, que son cuarenta y seis, —y de los cuales han fallecido últimamente don Ignacio M. Altamirano, don José T. de Cuéllar, don Ricardo Domínguez, don Luis G. Ortiz, y la nunca bien sentida poetisa doña Josefina Pérez de García Torres— se encontrarán representadas todas las escuelas, sin excepción de edades, comuniones religiosas ni banderas políticas. Guillermo Prieto, el viejo cantor de nuestras glorias, y José María Bustillos, el joven poeta de las leyendas nacionales, Joaquín Arcadio Pagaza y Porfirio Parra, Salvador Díaz Mirón y Rafael Delgado, Juan de Dios Peza y José López Portillo y Rojas, Manuel Gutiérrez Nájera y

Rafael Gómez; todos figuran ahí juntos, unidos, sin odios ni rencores, tributando sólo homenajes a lo eternamente bello y sentido: la Poesía.

Digna también de elogio es por esto la Academia. No ha excomulgado más que a los poetastros; sean cuales fueren sus creencias y opiniones, ha llamado lo mismo a Ignacio Ramírez que a Francisco de P. Guzmán, porque en sus frentes ha visto resplandecer igualmente la llama del talento y de la inspiración.

A nuestros oídos, empero, han llegado las murmuraciones de los descontentos, que señalan vacíos a la *Antología*: que entre los poetas muertos no hallan a Anastasio Ochoa y Acuña, a Fernando Orozco, a González Bocanegra, a Marcos Arróniz y a otros; que entre los vivos notan la falta de muchos cuyos nombres no estampamos por temor de ofender a los modestos; que a Manuel Flores no le hayan caracterizado como poeta erótico, que a Justo Sierra le encuentran disfrazado de bucólico, que... ¿pero para qué proseguir, si tal vez estas abejas zumbadoras pronto depositarán su miel en los panales de la prensa?

Lo que si lamentamos nosotros, es que por suma modestia no figuren poesías de los señores don Casimiro del Collado y don José María Roa Bárcena. Y no hay disculpa; pues así como ellos designaron las composiciones de sus colegas de la Academia, así éstos podían haber escogido las de los poetas compiladores

Por otra parte, la Academia debe enorgullecerse. Ha reunido por primera vez en un volumen las mis preciadas joyas poéticas de nuestro antiguo y moderno parnaso. En una palabra, ha consumado una obra buena.

ANNEXE II-12: Fernando Cruz et Francisco A. Gamboa : pour une langue castillane qui tienne compte de l'opinion des Hispano-américains

MEMORIA DEL Excmo. Sr.

D. Fernando Cruz¹⁵⁴⁴

Ministro de Guatemala,

SOBRE LA NECESIDAD DE UNA NUEVA GRAMÁTICA DE LA LENGUA CASTELLANA, FUNDADA EN LOS PRINCIPIOS Y LEYES DE LA FILOLOGÍA MODERNA, ESCRITA CON TODO EL DETENIMIENTO QUE SU IMPORTANCIA EXIGE Y EN LA QUE SE TENGAN MUY EN CUENTA LAS OPINIONES DE LOS MÁS INSIGNES GRAMÁTICOS ESPAÑOLES Y AMERICANOS

Nada, según sencilla y profundamente lo ha expresado un eminente filólogo americano, nada simboliza tan completamente la patria como la lengua. En ésta se encarna cuanto hay de más dulce y caro para el individuo y la familia, desde la oración aprendida del libro materno y los cuentos referidos al amor de la lumbre, hasta la desolación que trae la muerte de los padres y el apagamiento del hogar. Por eso, mejor que dentro de ficticios linderos, se agrupan las inteligencias en torno de nombres, como los de Cervantes, Shakespeare y de Goethe; y por eso, cuando varios pueblos gozan del beneficio de un idioma común, propender á la uniformidad de éste, es avigorar sus simpatías y relaciones, hacerlos uno sólo.

Natural es, pues, que cuando ha llegado la época bendita en que entre España y las repúblicas de América no existen más que vínculos de cariño, relaciones de simpatías, sentimientos de afecto, y tendencias constantes y manifiestas de aproximación, se atribuya tan capital y decisiva importancia á la pureza y unidad del habla hermosa de Castilla que, como imperecedero monumento y como legado de inapreciable valor, dejaron los españoles en América.

De la herencia riquísima de esa lengua se sienten orgullosos los pueblos hispano-americanos, y orgullosos se sienten también de lo que han contribuido á su estudio, progreso y desarrollo. Como el idioma es algo que se mueve, que vive y que palpita, como no es un fósil sino un organismo en actividad que se ensancha y desenvuelve, al trasplantarse á América, tenía que aumentarse y se ha aumentado con voces y locuciones, de las que, si hay algunas que no tienen todos los números para formar con las castizas, consagradas por el origen y por la autoridad; las hay también y muy abundantes, que no pueden ser repudiadas con desdén, y que, por el contrario, tienen títulos preciosos para obtener carta de naturaleza y ser admitidas á aumentar el tesoro de la lengua castellana que por su elegancia, su riqueza y armonía puede compararse con ventajas con cualquiera de las modernas.

Hoy que más que nunca se trata de multiplicar y estrechar las relaciones de España y de las repúblicas americanas: hoy que, con motivo de las festividades del Centenario del descubrimiento del nuevo mundo, celebramos, en la capital de la antigua metrópoli, diferentes congresos inspirados todos en el deseo de que aquel continente se acerque á España por toda clase de relaciones, que han de ser recíprocamente benéficas y provechosas; sería por todo extremo indisculpable que no se hiciera un esfuerzo para que la unidad del idioma se conserve y para que se afirmen sólidamente las bases en que ha de descansar esa unidad.

¹⁵⁴⁴ Fernando CRUZ, *Memoria, Sobre la Necesidad de una nueva gramática de la lengua castellana fundada en los principios y leyes de la filología moderna...*, in *Congreso Literario Hispano-Americano, Madrid*, Edition originale, Madrid 1892.- Edition facsimilé, Madrid, Instituto Cervantes, 1992, p. 367-371

La necesidad de que cada lengua tenga una gramática, esto es, un código sancionado por la lógica, por la autoridad de los buenos escritores y por el uso de las personas cultas para hablarlo correcta y propiamente, figura ya en el catálogo de los temas indiscutibles. Lo contrario fuera establecer la más completa anarquía en el lenguaje, y envolverlo en un caos que literalmente hiciese de él una verdadera Babilonia después de la confusión de las lenguas. Así como es indispensable que haya en la sociedad Códigos de leyes que establezcan cuáles son los derechos y determinen cuáles son las obligaciones: que declaren lo que se puede y lo que no se puede hacer, es igualmente forzoso que al hablar, nos sujetemos á ciertas reglas que, al mismo tiempo que por los principios de la Filología ó sea por el estudio crítico y filosófico de la lengua, sean también sancionadas por el uso de las gentes cultas.

Ciertamente que existen muchas y muy buenas gramáticas, escritas así en España como en América, siguiendo la que sellada con su respetable autoridad, publicó primero, y hasta el día ha continuado publicando con importantes modificaciones, la Real Academia Española de la Lengua. Ciertamente, también se encuentran en esas gramáticas, con abundancia pero diseminados, todos ó casi todos los materiales requeridos para formar una gramática completa, en conformidad con los principios de la filología moderna y con la índole del idioma. Tiempo es ya de estudiar todos esos materiales, de entresacarlos y armonizarlos para que resulte un todo perfecto; de concebir un plan, para que á semejanza de lo que se ha hecho y se sigue haciendo en las lenguas modernas, y ayudándose con las investigaciones doctas y profundas que del lenguaje se han hecho en nuestros días, se aproveche de cada una lo mejor. De esa suerte resultaría un conjunto acabado y armónico, y no simplemente un mosaico caprichoso; y se podría contar, al fin, con libro que muy poco dejara que desear y que, comprendiendo todo lo que reclaman las justas aspiraciones de europeos y americanos, fuera por todos aceptado y á todos sirviera de guía.

No parece cuestionable que esa gramática debería estudiar el castellano en sí mismo, estudiando antes toda su estructura, y haciendo descansar todos sus principios en la lógica y en la autoridad.

Convendría, á mi juicio, entrando ya en detalles particulares, que para uniformar la enseñanza del castellano en España y en América, la gramática que se escribiese con tal objeto, adoptara la sabia nomenclatura de D. Andrés Bello y su ingeniosa clasificación de verbos irregulares, en virtud de la cual logró reducirlos á todos, con excepción solamente de seis, á reglas y categorías. La declinación del mismo ilustre escritor, si bien se aparta de la forma latina, es más sencilla, y consulta mejor las leyes peculiares del castellano que en esto difiere sustancialmente del latín, puesto que nosotros no tenemos casos formados por desinencias. La nueva gramática debería dar preferente atención al uso de la preposición *a* en el acusativo, á la determinación de los verdaderos complementos, á puntualizar el uso de ciertos terminales, á fijar los casos en que se usa mal y cometiendo galicismo el verbo *ser* y el *que* llamado por eso *que galicado*. Habría de contener también un nuevo y completo tratado de régimen que se podría basar en el que trae la gramática de la Academia Española, en lo mucho que sobre el particular enseña el erudito colombiano D. Rufino F. Cuervo en sus apuntes, y en lo que va publicado de su ya famoso Diccionario del régimen y construcción de la lengua castellana; así como en lo escrito por el insigne hijo de Guatemala D. Antonio F. Irisari en su obra titulada «Cuestiones Filológicas». Mucho habrían de servir también para esa obra, ó por los principios generales que contienen, ó por los asuntos que tratan en particular de una manera profunda y detallada, la gramática de Salva, la de la lengua latina compuesta por los Sres. Caro y Cuervo, los estudios gramaticales por D. Marcos Fidel Suárez, los de Marroquín y de Isaza; y en lo relativo al gerundio, del que se hace generalmente un uso tan poco gramatical, aun por escritores que gozan de gran reputación, el luminoso é interesante tratado del participio por don Miguel Antonio Caro.

Teniendo todo idioma que aumentar su caudal con el cúmulo de voces nuevas que exprese la multitud de objetos y relaciones que el admirable progreso de las artes y de las ciencias nos viene ofreciendo todos los días: teniendo que dar una denominación á todo lo que es materia de los descubrimientos prodigiosos que se operan constantemente en los ramos del saber y de la industria, el idioma no puede quedarse estacionario y petrificado, sino que ha de modificarse y crecer como crece todo lo que tiene vida y fuerza de asimilación.

De manera que hay que combinar dos principios y hay que huir de dos escollos. Combinar el principio del origen, carácter ó fisonomía propia del lenguaje con lo que el uso adquiere en virtud de las exigencias

crecientes de desenvolvimiento natural de todo idioma. Huir de dar entrada inconsideradamente á voces nuevas cuando la necesidad no lo justifica y la índole y carácter de la lengua no las abona; y guardarse de cerrar de una manera absoluta la puerta, á las que, sin estar en pugna con ellas, responden á una verdadera necesidad, ó sirven para aumentar la gala, tersura y belleza del caudal que ya existía. En el español puede decirse que es esto más indispensable que en cualquier otro idioma, porque levado á muchas y diversas regiones de América, que aun entre sí tenían diferentes costumbres y se servían de objetos diferentes hasta para los usos comunes de la vida, inevitable era que sufriese muchas é importantes modificaciones por eso, y por las varias lenguas y dialectos de los indígenas que ya existían al tiempo del descubrimiento.

La irrupción neológica y el galicismo son, como antes de ahora se ha dicho muy bien, las plagas que desfiguran el moderno castellano. Como consecuencia de la introducción de galicismos, de términos neológicos y de corrupción de palabras, lo cual se debe principalmente á la precipitación de escritores no versados en el idioma, y á la manía de traducciones francesas hechas por personas que están muy lejos de dominar una y otra lengua, ó debida finalmente, á la ignorancia del vulgo, sería muy conveniente que la nueva Gramática, á imitación de las que últimamente se han escrito en otras lenguas, como la de Larousse para el francés, y ampliando lo que se ha empezado á hacer ya en castellano por Cuervo, Isaza y otros escritores americanos, contuviese un repertorio que señalara las voces que generalmente se pronuncian ó acentúan mal y la manera como debieran pronunciarse y acentuarse: las palabras á las que vulgarmente se da un género que no les corresponde: las expresiones á que se da una significación que no les pertenece y los vicios que generalmente se cometen en expresiones conocidas, respecto del régimen, concordancia y construcción. Con ese procedimiento, llamando la atención de una manera concreta respecto de las formas viciosas en que generalmente se incurre al expresar por medio de la palabra nuestro pensamiento, analizándolas é ilustrándolas con ejemplos y señalando al propio tiempo cómo deben rectificarse, se adelantaría mucho y de un modo fácil. El método natural para aprender una lengua es el práctico; así es que á la exposición de cada doctrina han de seguir ejercicios que la confirmen y la pongan al alcance de todas las inteligencias, quitándoles lo que tienen de metafísico.

Y al propio tiempo que se reconoce la necesidad de una Gramática que llene todas esas condiciones, si ha de ser verdad la conservación de la unidad del lenguaje, elemento tan indispensable para la unión de los pueblos, me será permitido agregar dos palabras acerca de lo mucho que contribuiría á conseguir ese objeto, la formación de un Diccionario de Autoridades como el primero que publicó la Real Academia Española de la Lengua poco después de su fundación en los años 1726 á 1739- Ese trabajo sería hoy mucho más indispensable que lo fue entonces, por la multitud de neologismos y galicismos que tratan de mezclarse al castellano, de suerte, que en esa obra se comprenderían sólo las palabras que realmente forman parte de él, con la significación que les corresponde por el uso de los buenos escritores, cuyos ejemplos se citarían. Inútil es decir que sería la Real Academia Española de la Lengua á la que tocaría por su ilustración y autoridad y por los fines de su institución, emprender esta obra monumental, para la cual, en lo que á América se refiere, contaría, desde luego, con todos los datos que gustosas le suministrarían las Academias correspondientes de las repúblicas Hispano- Americanas.

Reduciendo á conclusiones lo que confusamente queda apuntado en los párrafos que preceden, tengo la honra de proponer las siguientes:

1.^a Que se escriba una Gramática de la Lengua Castellana, en que se atienda debidamente á los principios de la filología moderna, y se consulten con sano criterio la lógica y la autoridad.

2.^a Que en ella se siga un método práctico y natural, exponiendo las doctrinas con toda claridad é ilustrándolas con ejemplos y ejercicios.

3.^a Que en la parte de los verbos se adopten principalmente las teorías y doctrinas de Bello.

4.^a Que contenga un tratado completo del régimen y dé preferente atención á los puntos en que por lo general se cometen más taitas.

5.^a Que puntualice, hasta donde sea posible, en el cuerpo mismo de la obra ó sus listas anejas, los neologismos inadmisibles y todos los vicios del lenguaje: y exprese cómo han de corregirse aduciendo ejemplos así del mal uso, como del que verdaderamente ha de seguirse conforme á los escritos de los buenos autores.

FERNANDO CRUZ

Madrid, 25 de Octubre de 1892.



MEMORIA DEL SR. D. FRANCISCO A. GAMBOA (SALVADOR)

SOBRE LA «NECESIDAD DE UNA NUEVA GRAMÁTICA DE LA LENGUA CASTELLANA, FUNDADA EN LOS PRINCIPIOS Y LEYES DE LA FILOLOGÍA MODERNA, ESCRITA CON TODO EL DETENIMIENTO QUE SU IMPORTANCIA EXIGE, Y EN CUYO TRABAJO SE TENGAN MUY EN CUENTA LAS OPINIONES DE NUESTROS MÁS INSIGNES GRAMÁTICOS ESPAÑOLES Y AMERICANOS.»

Puesto que la gramática de una lengua no es otra cosa que un código en el cual están consignadas las leyes á que esa lengua debe someterse, sin apelación, todo hombre está obligado á cumplir estrictamente los preceptos formulados en la gramática de su respectivo idioma.

Y esto tiene necesariamente que verificarse así, puesto que siendo la gramática el arte de hablar y escribir con propiedad, «se propone, por tanto, enseñar á conocer el valor y oficio de las palabras, el modo de formar con ellas las oraciones y el de pronunciarlas y escribirlas¹⁵⁴⁵; es decir, que siempre que el hombre necesite valerse de la palabra hablada ó escrita, para expresar sus pensamientos, debe proceder con sujeción á ciertas reglas, si no quiere incurrir en la multitud de faltas en que incurren las gentes desprovistas de toda cultura.

El código á que tienen que someterse los que hablan determinado idioma, debe ser, pues, lo más perfecto posible, y revestir la suficiente autoridad para que sus mandatos sean inapelables.

Para los que hablamos la lengua castellana, ese código está constituido por la Gramática y el Diccionario de la Real Academia Española: su perfección—hasta donde puede haberla en una obra humana—está garantizada por la competencia incontestable (no infalibilidad, es claro) de las personas que forman tan ilustre Corporación; su autoridad emana de esa competencia incontestable y del carácter oficial que reviste la Academia, á cuyas decisiones debemos someternos, como nos sometemos—por ejemplo—á las leyes civiles y judiciales que formula el Poder Legislativo del país en que habitamos, aunque esas leyes no sean todas completamente intachables.

Como el lenguaje no permanece estacionario, y como recibe de una manera directa la acción continua del desenvolvimiento que se opera en todas las manifestaciones de la actividad humana, su caudal se enriquece incesantemente, adquiere giros nuevos, introducidos por escritores de nota, y se verifica en él una especie de selección, en virtud de la cual desaparecen unas voces para ser reemplazadas por otras nuevas. Por otra parte, desde que al estudio del lenguaje se ha aplicado el mismo criterio que al estudio de la historia natural, hasta clasificar á la lingüística como una rama de esta ciencia, la gramática ha tenido que irse regenerando de una manera insensible y tendrá que fundirse definitivamente en nuevos moldes.

Después que Engelman, Federico Diez y Dozy, siguiendo las huellas de Bopp, han traído tanta luz al estudio de las lenguas romances; después de los trabajos lingüísticos de Max. Müller, Pot, Eichhof, Mahn, Curtius y otros, el procedimiento de los preceptistas que se hayan asimilado doctrinas tan luminosas, tiene que ser muy distinto del que emplearon sus antecesores.

De esa evolución continua en el organismo viviente del idioma, y de los nuevos métodos preconizados para su estudio, se desprende la imperiosa necesidad de una nueva gramática de la lengua castellana fundada en los principios y leyes de la filología moderna, y escrita con todo el detenimiento que su importancia exige.

¹⁵⁴⁵ Academia. Gramática.

Dicha gramática se fundará, especialmente, en los principios establecidos por filólogos tan eminentes como los ya mencionados, tal como se fundan en las conclusiones de sabios naturalistas (como Darwin, Tackel, Huxley, Wallace, Owen, etc.) hasta los tratados más elementales que hoy se escriben sobre historia natural. En dicha obra debe traslucirse con suficiente claridad la gramática comparativa: de otro modo no podrá corresponder á la justa tendencia científica de generalizar las ideas, sello característico de las lucubraciones modernas.

¿Y quién deberá escribir la nueva gramática?

Es claro que debe escribirla la Real Academia Española, cuyas decisiones tienen fuerza de ley en donde quiera que se hable la lengua de Castilla. Para las personas de instrucción superior y de criterio propio, es autoridad la opinión de un hombre, aunque ese hombre no pertenezca á ningún cuerpo sabio, es decir, aunque su autoridad no sea oficial; pero la gran masa, la enorme mayoría—en materia de lenguaje, por ejemplo, y tratándose del castellano—no reconoce otra autoridad que la ejercida por la Academia. He presenciado casos en que se ha desechado la opinión fundadísima de un autor porque esté en contradicción, quizá sólo aparente, con lo que prescribe la Academia, aunque ese autor pertenezca á dicho Cuerpo.

Mas como la ilustre Corporación tiene cuidado especial en llevar á su seno á todos los que de alguna manera contribuyen con sus obras á limpiar, fijar, dar esplendor al idioma, resulta, en último análisis, que la autoridad total reside en la Academia.

Es ella, pues, la que debe escribir, desde luego, la nueva gramática de la lengua castellana. Ignoro el procedimiento que se haya seguido para la formación de las anteriores, y, en mi humilde juicio, creo que sería más eficaz que la Academia comisionara á uno solo de sus miembros para que llevara á cabo la referida obra. Esta sería declarada el texto oficial de la Corporación, y tendría en su abono ser el fruto del esfuerzo individual de un hombre que sabe la enorme responsabilidad indeclinable que sobre él pesa y la gran honra que derivará del buen desempeño de su cometido.

Hay muestras verdaderamente admirables de cuanto puede ese esfuerzo individual: sirvan de ejemplo las obras de Bopp, Diez, Littré, Pott, Webster, y permítaseme hacer mención especial de mi ilustre compatriota D. Rufino José Cuervo, cuyo Diccionario de construcción y régimen de la lengua castellana—que ha empezado á publicar—será lo más notable de cuanto hasta ahora se ha escrito en materia de idioma castellano.

Existiendo obras y opúsculos de tanto valer como las de Salva, como la Gramática y la Ortología y Métrica de D. Andrés Bello, el Diccionario de galicismos de Baralt, la Arquitectura de las lenguas de Benot, la Gramática latina de Caro y Cuervo, el ya citado Diccionario y las Apuntaciones críticas del último, el Tratado del participio y el Americanismo en el lenguaje de Caro, la Ortología y Ortografía de Marroquín, el Diccionario de chilenismos de D. Gorobabel Rodríguez, etc., etc.; impónese, al escribir una nueva gramática castellana, la necesidad de que para su elaboración se tengan muy en cuenta las opiniones de nuestros más insignes gramáticos españoles y americanos.

Si he escrito las líneas que preceden, habiendo podido muy bien dejar de hacerlo, no ha sido para ostentar una erudición que en ellas no aparece y que yo no poseo, ni con la pretenciosa mira de que el Congreso Literario Hispano-Americano tomara en cuenta mis palabras; pero tengo la dicha de hablar la hermosa lengua de Cervantes, y todo lo que en su bien se hace ó trata de hacerse, despierta en mí el más vivo entusiasmo.

Por eso, en la medida de mis escasas fuerzas, he querido hacer, siquiera, acción de presencia en un Congreso para el que bondadosa y reiteradamente se me ha invitado, y cuyo «objeto exclusivo será el de sentar las bases de una gran confederación literaria, formada por todos los pueblos que aquende y allende los mares hablan castellano, para mantener uno é incólume, como elemento de progreso y vínculo de fraternidad, su patrimonial idioma»¹⁵⁴⁶

FRANCISCO A. GAMBOA
San Salvador, Octubre 5 de 1892.

¹⁵⁴⁶ Convocatoria de 15 de Marzo

ANNEXE II-13: Juan Fernández Ferraz : les langues des indigènes d'Amérique

MEMORIA DEL Sr. D. Juan Fernández Ferraz, SOBRE LENGUAS DE LOS ABORÍGENES DE LA AMÉRICA ESPAÑOLA É IN- FLUENCIA QUE HAN EJERCIDO EN LA QUE HOY SE HABLA EN LAS NACIO- NES HISPANO-AMERICANAS.

Señores:

El tema que me he propuesto desarrollar es, de los contenidos en el programa de este Congreso, el más arduo acaso, y sobre todo para mí, el más delicado y espinoso, no solamente por mis escasas capacidades para tan alto asunto, sino porque el reglamento sólo concede tiempo limitadísimo para ello, y en esto está lo más grave de la dificultad; pues si hubieran de enumerarse todas las lenguas americanas del tiempo de la conquista con sus dialectos todos, no cabría el trabajo en un regular volumen, y si quisiera yo dar cuenta de la recíproca compenetración entre el castellano de los conquistadores y los indígenas idiomas, ó si quier sea de las trazas de éstos en el habla vulgar de todos los pueblos de Hispano-América, habría de intentar obra que por mucho tiempo estará sin realizarse todavía, y que tendrá, además, según entiendo, que ser el producto de muchos ingenios.

Sucede entre nosotros, señores (permitidme que con franqueza lo declare), que se tiene, por lo común, tan errada idea de lo que las lenguas indígenas en América son, que la misma doctísima Corporación encargada de limpiar» fijar y dar esplendor al idioma de Castilla, conténtase á veces con decirnos, acerca de la etimología de voces corrientes americanas, que como provincialismos va aceptando en su léxico (con poco discernido acuerdo todavía, pero con sana y útil tendencia ciertamente), que derivan del mejicano (cuando las lenguas de la que fue Nueva España se cuentan por centenares), ó que tai palabra es haitiana ó de Cuba, y á veces simplemente caribe ó quichua, ¡y esto cuando no afirma lastimosamente, por ejemplo, que la dicción zacalí (cacatl=yerba ó paja en Náhuatl) es oriunda de Filipinas!

Las islas y continente de América que conquistaron y poblaron nuestros heroicos marinos, soldados, comerciantes, sacerdotes y aventureros en los siglos XV y XVI, contaban sus lenguas por millares, halándose entre todas en verdad, por lo que hasta ahora se sabe, y según observó el sabio Humboldt antes que otro alguno, un carácter general y distintivo de aglutinación, rasgo lingüístico que Du Ponceau llamó polisintético, y que me parecería también claramente designado como del grupo-tipo de interpolación.

Incluyendo aún las que puede decirse que estaban en el período rudimentario en las pobres é incultísimas regiones del Norte, que hoy son la América inglesa y la mayor parte de los Estados de la Unión Norte-americana hasta tocar á Méjico por Sonora y Tejas, en el Denné, verbigracia, en el Esquimal, Chipehuayo, etc., se hala en todas, á través del Continente y hasta el cabo de Hornos, el mismo carácter interpolar y aglutinante.

Pero si, como dije al principio, este trabajo de clasificación y hasta la simple enunciación de la nomenclatura lingüística americana, llenaría un gran libro por sí sola, y para quien de ello quiera informarse, recomiendo aquí la excelente obra de mi sabio amigo y eminente filólogo y etnógrafo norteamericano Dr. D. Daniel E. Brinton, de Filadelfia, *The American Rau*, no es imposible reducir á muy corto número con relación á la segunda parte del tema que trato (única que creo realizable en una corta Memoria), los troncos lingüísticos de aquellos idiomas y dialectos americanos que más permanentes huellas han dejado en el habla corriente de los hispano- americanos, y aun (nótese bien) en nuestro español vulgar de la Península é islas adyacentes, y por ende en el de todas nuestras posesiones no americanas.

Así vienen á quedar convertidos aquellos idiomas principalmente en el azteca, el tarasco y el maya ó yucateca, por lo que hace á la gran corriente que se estableció en el proceso de la conquista y colonización, desde lo que fue Nueva España y hoy constituye los Estados Unidos Mejicanos, sin dejar también de tener en cuenta las emigraciones precolombinas de esos pueblos, de los méxica sobre todo, hacia el resto del Continente y hacia las islas, desde las llanuras de Anáhuac, asiento principal y enorme teatro de la civilización tolteca;

vienen, en segundo término, en el sentido influyente de que trato, las ramificaciones maya-quiché y cachiquel, el caribe, el haitiano y taino, el cuna y el chibcha, para toda la América Central, Colombia y las Antillas, y, por último, el quichua, el aimara y el dulce guaraní, para todo el Sur propiamente dicho, dejando el rudo araucano y otros informes dialectos que poco ó nada dieron al habla de los conquistadores y que por sí forman como nudos y troncos aparte.

¿Y no es cosa triste realmente que nuestra Academia de la Lengua, fuera de la referencia que antes hice, nos quiera hacer pensar que una de tantas designaciones como damos en español al poco decente animal (que pintan á los pies de San Antonio), á cuyo inmundo cuerpo solía mandar el Mesías los espíritus de los endemoniados, y de quienes se dice que Sixto V fue pastor antes de serlo de la Cristiandad, es voz derivada del teutónico *cugh*, y que saque la voz *hule* (en náhuatl *ulli* ó *ullin*) del alemán *hülle*?...

Tanto nos importa, señores, el estudio comparativo de las lenguas americanas, que pienso que sin él habremos de seguir creyendo con la docta Corporación á que ya por dos veces me he referido, que *jícara* (en azteca *xicalli*) viene del árabe *cícada*, con lo que resultaría que el chocolate nos lo trajeron los moros y no los americanos.

Pero abandonando aún, pues el asunto, repito, que resultaría enorme para mis pobres fuerzas, todo empeño de llenar el tema decimoquinto del programa, he de contraerme á la influencia del claro y sonoro náhuatl (asunto de mi obrita *Nahuatlismos de Costa Rica*) en el castellano vulgar de Hispano-América, y para ello he de proceder metódica y ordenadamente, aun á riesgo de parecer pesado.

«Bien entendido, digo en la introducción de mi citada obra, que al tratar de palabras mejicanas me refiero solamente á las nahuas ó aztecas, y hecha esta aclaración, conviene saber cual era la extensión lingüística de esa raza. «Según el profesor D. G. Brinton, el grupo central de lenguas americanas, comprende:

- 1.—Tribus uto-aztecas.
- 2.—Otomíes.
- 3.—Tarascos.
- 4.—Totonacos.
- 5.—Zapotecas y mixtecas.
- 6.—Zoques y mixes.
- 7.—Chinantecas.
- 8.—Chapanecas y mangles.
- 9.—Chontales y popolucas, tequistlatecas y matagalpas.
- 10.—Mayas; y
- 11.—Huaves, subtiabas, lencas, xincas, xicaques, caribes, mosquitos, ulúas, ramas, payas y guatusos. »

De la primera familia, uto-azteca, se desprenden las tres subfamilias siguientes:

- a) Ute ó shoshona.
- b) Sonora; y
- c) Náhuatl.

«Esta última rama se subdivide en:

- I.—Alahüilac ó río Motagua, de Guatemala.
- I.—Azteca, del vale de Méjico.
- I.—Cuitlateca, Sur y Oeste de Michoacán.
- IV.—Meztitlateca, sierra de Meztitlán.
- V.—Nicarao, entre el lago de Nicaragua y el Océano Pacífico.
- VI.—Pipil, Soconusco y Guatemala.
- VII.—Segua, Chiriquí y Costa Rica.
- VI.—Tezcuca, vale de Méjico.
- IX.—Tlascalá, al Este del mismo; y
- X.—Tlascalteca, en el Salvador. »

Ahora bien; en mi opinión, y ésta puede fácilmente comprobarse, el idioma de Anáhuac, llevado por los méxica, ya en son de conquista, ya de comercio, ya de simples relaciones políticas y diplomáticas, si se permite la palabra, de paz y de alianza, dejó huellas en los reinos vecinos á Tezcucó y Chalco, y hacia el Oriente en el subyugado imperio yucateca y en los reinos más distantes y más débiles de Centro y acaso Sur América, en tiempos precolombinos, y luego con los conquistadores, como idioma culto, clarísimo, sonoro y muy expresivo, hubo de servir de medio de interpretación en la conquista hasta llegar á los últimos confines australes del

Continente inmenso, cuyo descubrimiento estamos hoy celebrando, después de cuatro siglos, para honra del genio sobrehumano de Cristóbal Colón y gloria inmarcesible de la heroica España.

Conquistadores y conquistados, españoles y mejicanos, así como fundieron, con buen acuerdo, sus razas en una, libre y progresiva, con la hidalguía castellana y el amor á la libertad, á quien se alzan altares en las gigantescas cumbres de los Andes, entre las selvas cien veces seculares del Nuevo Mundo, entrelazaron también sus lenguajes para afianzar más firmemente el lazo de la conquista, y tomáronse cada cual el uno al otro, de sus vocabularios como de sus costumbres, lo más recíprocamente adaptable á las necesidades de la población compuesta que habían de extender gloriosamente sobre la América entera.

Que allí, como acá, el Cid Campeador pudo al conquistador español decir:

« Delante de mi caballo se va ensanchando Castilla. »

Y la lengua, como el dominio (que el imperio de las ideas dominio es también y dominio permanente), fue enriqueciéndose, roto el clásico *non plus ultra* horaciano « si græco fonte cadant parce detorta », pues al habla española acomodóse el azteca con maravillosa facilidad, como el castellano al náhuatl.

La voz aplicada al objeto desconocido para el azteca se incorporó íntegra, ó entró en composición con otras mejicanas, y aun adquirió los cambios flexivos y accidentales necesarios.

Entre aquellas primeras pueden citarse cruz, bautismo, sacramento, etcétera, que entraron crudas en la lengua azteca, y para ilustración de las últimas, se ve, por ejemplo, ángel, á que dieron sus formas de plural *angelóme* y *angelotín*; pero para que se vea la incorporación de la voz castellana en la gramática nahua, voy, á riesgo de seros molesto, á apurar la palabra caballo, el nombre de aquel generoso bruto que en tanto ayudó á la conquista, donde la imaginación vivísima de los indios vio algo así como el centauro de la fábula griega.

Prefijando esa dicción, dijeron:

Cavalo caccopina = quitar las herraduras al caballo.

— *cacti* = herrador.

— *cactia* = herrar.

— *cactlaca* = descalzar el caballo.

— *cali* = caballeriza.

— *calquetza* = construir un establo.

— *cuitlapili* = cola de caballo.

— *cuitlapiltzontli* = crines de los mismos.

— *icpalana* = desensilar, — formado de *cavallo icpali* = silla de montar.

— *ilpiloyan* = lugar para amarrar el caballo, bramadero ó poste.

— *mailpia* = trabarlo ó maniatarlo.

— *mecamalinqui* = cabestrero, — de *cavallo mecatl* = cabestro ó ronzal.

— *neílatlaloliztli* = carera de caballos.

— *pati ópatiani* = veterinario.

— *patiliztli* = ese arte ó ciencia.

— *pepechtalacaliztli* y *cavalopepechtomaliztli* = desalbardar.

— *pixqui* = escudero.

— *quaitl* = argolla ó poste.

— *quetzontli* = crin ó cerneja.

— *tetnmecayotl* = riendas, brida.

— *temmecatl* = jáquima.

— *tenilpia* = ponerle freno.

— *tepiton* = haca, jaco, caballejo.

— *tepuzílatlatquitl* = herradura.

— *tequetzaliani* = el que echa el garañón á las yeguas.

— *tlacuitia* = ponerlo con ellas.

— *tlamamalpepechanaliztli* = la acción de desalbardar un caballo,

y así sucesivamente; pues veo que es para el auditorio demasiada caterva ésta de bárbaros sonidos.

La última voz da ejemplo de la síntesis ideal del náhuatl, donde lega á construirse una oración entera en una sola dicción.

He aquí una formada de 16 radicales y que es un precioso verso azteca:

« Ayauhcoçamalotonameyotimani »

la cual significa:

« ¡Está resplandeciendo como arco iris! » Pues bien, señores; para venir al punto de la influencia del azteca ó náhuatl, en el habla vulgar de los hispano-americanos, bastará registrar, como digo en mi citado libro (al cual me refiero sólo por necesidad), las cartas y relaciones que hacían de sus viajes y descubrimientos los conquistadores.

Citaré algunos trozos tomados al paso de la «Relación hecha por el licenciado Palacio al Rey D. Felipe I, en la que describe la provincia de Guatemala, las costumbres de los indios y otras cosas notables» (Col. de Muñoz, tomo XXXIX): « Quitábanle, dice, al tal marido el *maxtli* ó pañetes »... « Hacían grandes *mitotes* y *pistas* »... « y traían á los que habían de sacrificar con muchas plumas y *chalchivites* » y ellos solos podrán dar idea de la influencia del azteca en el español, ya que Palacio escribía desde una tierra donde la lengua corriente era el quichua y no el náhuatl, y la palabra *maxtli* podía ser bien sustituida por bragas, *mitote* por baile y *chalchivites* por gomas ó piedras preciosas. Cansado sería por demás que yo pretendiera pasar en revista las mil voces que los conquistadores y cronistas aceptaron del mejicano, y, para mejor examen del punto, bastaráme remitir al curioso el famoso libro de historia de Guatemala ó *Recordación Florida*, de Fuentes y Guzmán, cuya edición, anotada por el inteligente americanista D. Justo Zaragoza, es tan valiosa y conocida.

Lo primero que hay que observar en este punto de la influencia del azteca en otros idiomas americanos y en el castellano de Hispano-América después, es que los méxica, *nahuatlato*s ó intérpretes de los españoles, acostumbraron verter á su lengua los nombres geográficos, y así, por ejemplo, cuando legaron al famoso reino de *Quiché* (voz que quiere decir muchos árboles ó arboleda espesa), ellos le designaron traduciendo de aquel dialecto maya al náhuatl por el término *utlatan*, que significa lo mismo, y al *cachiquel* designaron con el de *quahntemalan*, que idénticamente significa «pila de árboles podridos», y que los conquistadores corrompieron en Guatemala, hoy Guatemala.

Esta última modificación fonética nos conduce á los cambios que tales nombres geográficos han sufrido al pasar al español, donde vemos que de *Tlacopan*, se hizo Tacuba; de *Aculman*, Oculma; de *Otompan*, Otumba; de *Huexotla*, Guajuta; de *Tepeyacac*, Tepeaca; de *Huitzilopochco*, Churubusco; de *Cuetlachtlan*, Cotasta; de *Tlaximaloyan*, Tajimaroa; de *Quauhnhuac*, Cuernabaca; de *Tecalco*, Tecale; de *Almilitzapan*, (Drizaba; de *Xoconochco*, Soconusco, *et sic de cæteris*.

Mas no sólo en los nombres geográficos, sino en las voces que significan objetos comunes, sucedió, como es natural, esta degeneración y corruptela del náhuatl, según puede verse en el *cach*, de Méjico, y *caiti*, de Centro América, por *cactli*, que significa sandalias ó alpargatas, y que los conquistadores llamaron también guaras, cutaras ó cutaras; en *claco*, por *tlacotl*, especie de vuelta, adchala, pilón, contra, ipegüe, alipego, ñapa y yapa, que por todos estos términos se conoce una pequeña señal hecha de hoja de lata, de cuero, de cáscara de coco ó de caña, que daban los *pulperos* (como quien aquí dijera especieros) á sus parroquianos, para al cabo de cierto tiempo cambiárselas por dinero ó especies; en *conde*, que equivale en el comercio 400 manos de cacao, ó sean 2.000 granos del sabroso theobroma, voz que aparece tal por error ortográfico de la ç, pues fue originariamente *çontli* ó *tzontli*, rectamente cabellera y numeral 400 en la complicada y científica aritmética azteca.

Y esas desviaciones de la recta pronunciación no fueron sólo del vulgo, en quien es natural ley que el lenguaje se corrompa y bastardee; halas inadvertidamente producido gente tan sabia como la de nuestra ilustre Academia de la Lengua, á quien siento tener otra vez que contrariar, la cual dice que cidracayolí (errando en la transcripción de la primera parte del compuesto) está formada de *cidra* y *chaiolí*. ¡Qué horror! En algunas partes de América, Méjico y Guatemala, por ejemplo, se llama esa encurbitana (encurbita citrallus) chilacayoti, y esta dicción no es más que la nahua *tzilacayotli*, forma de *tzilacatl* (síntesis de *tzilini* = sonar como metal + *acatl*= caña, probablemente por el uso que de sus tubos pedunculares y de la cáscara seca de su fruto se hacía para pitos y atabales), y *ayotli*, que quiere decir calabaza, y eso es la calabaza boba de Andalucía, y el *chiverri* ó *chiverre* de Costa Rica. Y cuenta que aunque en el nombre técnico citralus está la cidra' de la Academia, jamás la segunda parte de la dicción tendrá relación alguna con el *chayolí*, sino con el ayolí ó calabaza.

Por el texto de mi vocabulario Nahuatlismos de Costa Rica, podrá verse el número considerable de voces aztecas que en el habla corriente de los costarricenses se emplean, y entre ellas hay muchas como alaste,

atole, atoyar, baquiano, cacalote, camahua, camanance, camote, cecengue, cele, colochó, cospol, cucucho, cuecha, cuilmas, chilate, chimarse, chuica, huaca, huacal, joco, juche (en el sentido despectivo, ya que la correspondiente castellana nos suena tan mal) y unas cincuenta más, que bien merecieran un puesto en nuestro léxico vulgar.

Tienen estas voces aztecas la especialidad de describir la cosa que nombran, de tal suerte, que al conocedor de la lengua le es dado con el signo la significación completa y el concepto claro de la cosa significada.

Entre esas preciosas palabras hay una que me parece admirable por lo sonora, onomatopéyica y significativa, es á saber: el adjetivo *tilinte* ó *tilinque*, pues de ambos modos se dice, que es el verbal *tilinqui*, de *tilini* = estrecharse, de donde *tilinis* — esforzarse, dar de sí, estirarse (con relación á una cuerda) ó bien el adjetivo *tilictic*, que viene á significar lo mismo y además regordido y tirante (respecto de una tela) y seco y duro, como la cascara de cierta fruta ó el parche de un tambor. Esa voz se aplica al arco tendido de la flecha y á su cuerda en disposición para disparar el dardo, y por extensión á cualquier cosa tirante, templada como un resorte; á la piel bien tensa, al carácter inflexible y á la persona que momentáneamente se pone *tilinte*, es decir, reventando de ira ó de vanidad.

Así hay otras muchas voces recomendables, de que no he de tratar aquí porque el tiempo reglamentario apremia.

Y para terminar, debo decir que, si en el sentido lexicográfico influyó esta lengua azteca como otras americanas en el habla castellana de Hispano-América, no así ha pasado en el sentido gramatical sintáxico, pues aunque alguna de las gramáticas de aquellos idiomas, como la mejicana, por ejemplo, estaba ya formada y nuestros altísimos progresos lingüísticos, la nuestra del siglo XV, bien arraigada en la latina, no les cedió á los conquistados en ese punto, que yo sepa, ni un ápice de su genio y modo particular de ser, flexivo al fin, y, por tanto, más perfecto que el de todos aquellos idiomas.

Señores: nosotros que poseemos en nuestros archivos y bibliotecas los materiales lingüísticos más ricos (acerca de América, despertemos ya, y no dejemos que franceses, ingleses y alemanes sean los que, mientras dormimos, registren y exploten esa rica mina del Americanismo.

Fundemos, bajo el amparo de quien corresponda, un *Revista Internacional Americanista*, donde se dé á luz tanto tesoro que yace oscurecido entre el polvo de nuestros seculares depósitos de cosas de América, y labremos así una espléndida corona científica al genio que descubrió y á la nación que pobló y civilizó aquel Nuevo Mundo, entre cuyas arruinadas civilizaciones tiene la ciencia de este siglo tanto que descubrir.

Mis conclusiones serán, pues, éstas:

- 1.^a Que se perfeccione y aquilate el catálogo de las lenguas americanas.
- 2.^a Que no en el cuerpo de nuestro léxico castellano, sino en otros tantos apéndices, se comprendan todas las voces de extracción americana corrientes en Hispano-América; y
- 3.^a Que se inicie, con apoyo del Congreso de Americanistas, la publicación de manuscritos inéditos y colección de lo mejor ya publicado, y que, bajo los mismos auspicios, se funde una *Revista Internacional Americanista*.

He dicho.

JUAN FERNÁNDEZ FERRAZ

Madrid, 30 de Octubre de 1892.

ANNEXE II-14: Répertoire de voix latino-américaines du IV^e Centenaire

Anastasio ALFARO (1865-1951) - A 27 ans à peine, Anastasio Alfaro est déjà avocat, éducateur, archéologue, géologue, ethnologue, zoologue et directeur du Musée National du Costa Rica. C'est un naturaliste qui considère la découverte de l'Amérique comme une grande conquête scientifique destinée à diffuser la civilisation moderne sur l'ensemble du continent américain. Membre de la commission officielle dépêchée par son pays en Espagne, il est présent notamment au *Congrès des Américanistes* de la Rábida. Il rédige avec l'ambassadeur Manuel María de Peralta le catalogue costaricien destiné à l'Exposition Historico-Américaine¹⁵⁴⁷ et publie deux articles pour la revue *El Centenario*, *Arqueología costarricense*¹⁵⁴⁸ et *Orfebrería de los indios güetares*¹⁵⁴⁹.

Germán ARAMBURU - Journaliste et diplomate péruvien, il est en 1892 le Premier Secrétaire de la Légation de son pays en Espagne et le Secrétaire du Congrès Juridique Académique Correspondant de l'Académie Royale de Jurisprudence.

José de ARECHAVALETA (1838-1911) - Naturaliste hispano-uruguayen, spécialiste de botanique, de bactériologie et professeur de la faculté de médecine il vient d'être nommé en 1892 Directeur du Musée National de Montevideo. Dans le cadre des célébrations du IV^e Centenaire, il intègre la commission destinée à superviser la section uruguayenne de l'Exposition Historico-Américaine de Madrid.

Isaac ARIAS ARGAEZ (1861-1913) - Médecin, chirurgien, traducteur colombien¹⁵⁵⁰ et délégué de l'Exposition Historico-Européenne, il est chargé de présenter un magnifique cadeau au nom de son pays à la régente d'Espagne, María Cristina. Celle-ci le nomme en retour commandeur de l'Ordre d'Isabel la Catholique. C'est un *homme délicieux* selon Rubén Darío, *spirituel, chanteur et bon conteur d'anecdotes* qui deviendra plus tard consul de Colombie à Malaga¹⁵⁵¹, une ville dans laquelle il recevra régulièrement des artistes et écrivains latino-américains comme Darío, Zorrilla de San Martín, Leopoldo Díaz, Orrego Luco Antonio José Restrepo ou Leonidas Pallares Arteta.

Francisco BERRA (1844-1906) - Avocat, journaliste, philosophe, historien et pédagogue, membre d'honneur du Congrès pédagogique de Madrid¹⁵⁵², cet intellectuel argentin mais qui s'est formé en Uruguay est aussi avec José Pedro VARELA (1845-1879) et de Elbio FERNANDEZ (1842-1869) l'un des fondateurs de la *Sociedad de amigos de la educación popular* (qui a contribué à l'instauration en Uruguay de l'enseignement gratuit, obligatoire et laïque), du *Club Universitario* et de l'*Ateneo de Uruguay*. Il affiche à l'époque, à propos des historiens et de l'histoire elle-même, des idées qui semblent bien divergentes parfois des objectifs et du consensus diplomatique qui s'exprime lors des célébrations du IV^e centenaire. Motivé essentiellement par des préoccupations sociales et éducatives, il pense en particulier que *la finalité pratique de l'Histoire n'est pas de satisfaire la curiosité, ni même d'exalter des sentiments patriotiques et que le mérite de celui qui écrit l'histoire consiste à dire simplement ce qu'il croit véritable, même si cette vérité est dure à dire.*¹⁵⁵³

¹⁵⁴⁷ Anastasio ALFARO et Manuel María de PERALTA, *Etnología Centro-Americana : catálogo razonado de los objetos arqueológicos de la República de Costa Rica en la Exposición Histórico-Americana de Madrid, 1892 / por D. Manuel M. de PERALTA y Anastasio ALFARO*, Madrid, Imp. M. Ginés Hernández, 1893.

¹⁵⁴⁸ Anastasio ALFARO, *Arqueología costarricense*, *El Centenario*, Tomo IV, op. cit., 1992, p. 5-12.

¹⁵⁴⁹ Anastasio ALFARO, *Orfebrería de los indios güetares*, *El Centenario*, Tomo IV, op. cit., 1992, p. 241-246.

¹⁵⁵⁰ Joaquín OSPINA, Arias Argáez, Isaac, in *Diccionario Biográfico y Bibliográfico de Colombia*, Vol.1, 1927, p. 69-70.

¹⁵⁵¹ Rubén DARÍO, *Autobiografía...*, op. cit., 1999, p. 33.

¹⁵⁵² Juan FERNÁNDEZ FERRAZ, *Informe que acerca del Congreso Pedagógico Hispano Potugués Americano eleva a la Secretaría de Instrucción Pública...*, San José de Costa Rica, Tipografía Nacional, 1893, p. 24.

¹⁵⁵³ Guillermo VAZQUEZ FRANCO, Francisco BERRA, *La historia prohibida*, Mandinga Editor, 2001, [http : //www.desmemoria.com.ar/Biblioteca/Berra.pdf](http://www.desmemoria.com.ar/Biblioteca/Berra.pdf)

Julio BETANCOURT (1863) – Diplomate colombien en poste à Madrid depuis 1888, il a été nommé ambassadeur de son pays en Espagne en 1891. Il est présenté dans la presse comme un *homme distingué*, âgé de 35 ans et fidèle aux valeurs du parti conservateur. *Partisan enthousiaste de cette grande idée qui tend à resserrer chaque jour davantage les liens entre la mère Espagne et ses filles émancipées d'Amérique, il a toujours mis son influence officielle et personnelle au service de ce courant de sympathies, en contribuant par tous les moyens que permet la sphère diplomatique à la réalisation d'un si noble objectif.*¹⁵⁵⁴ Il semble jouir à l'époque d'une grande estime en Espagne où il participe activement à l'organisation des célébrations du IV^e Centenaire, notamment pour la préparation de l'*Exposition Historico-Américaine* et la participation colombienne au Congrès des Américanistes. Chargé d'autres missions extérieures par son gouvernement il s'absente néanmoins d'Espagne une bonne partie de l'année 1892 et se trouve contraint de ce fait de refuser l'invitation de Sánchez Moguel qui lui avait proposé de prononcer une conférence à l'Ateneo dans le cadre du cycle consacré au continent américain.

Luis BONAFoux (1855-1925) – Ecrivain et journaliste franco-vénézuélien, c'est un individu à part, aussi bien vis-à-vis des Espagnols que des Latino-américains. En réalité s'il figure parmi les voix latino-américaines du IV^e Centenaire, c'est davantage en qualité de « transplanté », selon la définition que donnent à cette appellation Carlos M. Rama et Pedro Henríquez Ureña. Fils d'un Français et d'une Vénézuélienne, ayant passé son enfance en France et à Porto Rico il occupe une place importante dans le journalisme espagnol de la fin du siècle. Juan Valera le cite parmi les *auteurs hispano-américains qui commencent à être assez connus chez nous, qui suscitent notre curiosité et obtiennent notre sympathie et souvent nos félicitations.*¹⁵⁵⁵ Chroniqueur, humoriste et critique acerbe de la société de son temps dont il relève avec clairvoyance les excès et les incohérences comme par exemple, dans son article « Faim et abondance » publié en 1892 dans la revue *España y América*¹⁵⁵⁶, il est devenu également célèbre du fait des polémiques très dures qu'il a eues depuis 1888 avec Clarín, un écrivain qu'il a même accusé de plagier les œuvres de Zola, Flaubert et de Fernández Flórez.¹⁵⁵⁷ Dans le cadre des célébrations du IV^e Centenaire, c'est surtout sa position marginale et intermédiaire qui est intéressante : il ne fait partie d'aucune délégation officielle; il n'est ni tout à fait latino-américain ni vraiment espagnol; il a souvent séjourné en France, un pays dont il est aussi originaire et d'où il tire une partie importante de ses influences.

J.B. CALVO – Diplomate costaricien, ambassadeur à Washington et présent en Espagne au moment des célébrations du IV^e Centenaire de la découverte de l'Amérique.

Miguel CANÉ (1851-1905) – Ecrivain, journaliste et avocat, c'est surtout un ambassadeur et un homme politique argentin de premier plan qui est nommé au cours de l'année 1892 ministre des relations extérieures de son pays. Il a déjà été ministre plénipotentiaire de son pays en Colombie (1881-83), en Autriche (1883), en Allemagne (1884-1886) et il est installé à Madrid depuis 1886 comme Vicente Riva Palacio. Lors des cérémonies espagnoles du IV^e Centenaire il participe notamment au Congrès Littéraire et intervient en en qualité de vice-président du Congrès Mercantile. Miguel Cané, qui est aussi le fils d'un écrivain romantique portant le même nom, fait partie de ce qu'on appelle en Argentine la génération de 1880, celle qui arrive au moment de la stabilisation politique, des grandes réformes et de la croissance démographique. Elle est constituée d'intellectuels issus généralement des classes sociales favorisées, qui admirent la culture européenne, embrassent les idées libérales et positivistes et sont perçus souvent comme des sceptiques et des matérialistes. Cané est surtout

¹⁵⁵⁴ *La Ilustración Española y Americana*, Excmo. Sr. D. Julio Betancourt., 15 de septiembre de 1892 - Año 1892, 2º semestre, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 155-158.

¹⁵⁵⁵ Juan VALERA, *Nuevas Cartas Americanas, Obras Completas, Tomo III, op. cit.*, 1947, p. 460.

¹⁵⁵⁶ Luis BONAFoux, *Hambre y hartura, España y América*, 21 de febrero de 1892, Madrid, Manuel Minuesa de los Ríos, 1892, p. 68.- Cf. *Première Partie, I.1. Chroniques et réalités sociales.*

¹⁵⁵⁷ Luis BONAFoux, *Yo y el plagio Clarín : tiquis-miquis de Luis de Bonafoux (Aramis)*, Ponce (Puerto Rico), S. Girón, 1989.

l'auteur d'un roman emblématique, *Juvenilia* (1884)¹⁵⁵⁸, qui est un hymne à l'âge doré de la jeunesse mais aussi une plainte amère sur les illusions perdues. Dans ce livre, l'auteur rappelle également que sans éducation il n'y a pas d'avenir, une idée fédératrice chez les intellectuels de la nouvelle Argentine en construction, mais contrairement à d'autres écrivains de sa génération, il exprime par ailleurs des sentiments d'appréhension et de rejet à l'égard des immigrants qui arrivent massivement dans son pays, et envers lesquels il démontre même dans sa *Prosa ligera*, publiée à Madrid en 1892, une attitude proche de la xénophobie.¹⁵⁵⁹

Angel Justiniano CARRANZA (1834-1899) - Historien et biographe argentin, délégué de l'Exposition Historico-Américaine de Madrid. Après des études de médecine puis de droit il a exercé diverses fonctions publiques en Argentine où il a été en particulier auditeur de guerre de la marine nationale et membre de la *Junta de Numismática Americana*. Ses recherches fécondes, consacrées à l'histoire de l'Argentine¹⁵⁶⁰ lui ont permis de constituer tout au long de sa vie d'importantes archives qui ont été légué postérieurement aux Archives Nationales de son pays.

Gabriel CARRASCO (1854-1908) – Journaliste, sociologue, historien et député argentin qui remplira d'importantes fonctions politiques dans la province de Santa Fe (ministères des Finances, de l'Agriculture, de la Justice et de l'Instruction publique), il est aussi professeur de sciences physiques et membre des Sociétés Géographiques de Paris, de Madrid et de Buenos Aires. C'est pourquoi il intervient en particulier dans les réunions du *Congrès Géographique Hispano-Portugais-Américain*¹⁵⁶¹ (17 octobre- 4 novembre), dont les principales discussions tournent autour des questions concernant les traités de commerce, de propriété intellectuelle et d'extradition entre l'Espagne et les républiques hispano-américaines.

Simon CHAUX (1859-1923) – Journaliste et professeur colombien, il est l'auteur d'articles divers consacrés à la littérature, à l'histoire politique, à la jurisprudence, aux sciences naturelles, aux mathématiques et à la religion. Il a dirigé en 1890 à Bogotá l'hebdomadaire libéral *El patriota* et il collabore régulièrement avec la revue *El Progreso* de New-York, anticatholique, ce qui lui vaudra d'être poursuivi en Colombie. En marge de la délégation officielle il représente son pays au *Congrès des Libres-penseurs* de Madrid, une manifestation qui sera clôturée prématurément le 19 octobre 1892 par les autorités espagnoles.

Fernando CRUZ (1845-1902) – Avocat, poète, philosophe, ancien ministre de la Justice, de l'Instruction publique, des Relations Extérieures et Ambassadeur du Guatemala à Paris, c'est l'une des figures diplomatiques les plus remarquables du IV^e Centenaire. Conscient que *rien ne symbolise la patrie plus parfaitement que la*

¹⁵⁵⁸ Miguel CANE, *Juvenilia*, Vienne, Carlos Gerald, 1884.

¹⁵⁵⁹ Miguel CANÉ, *Prosa ligera con una introducción de Martín García Mérou*, Buenos Aires, La Cultura Argentina, 1919 - Cf. José Miguel OVIEDO, *Historia de la literatura hispanoamericana*, Vol.2, *Del Romanticismo al Modernismo*, Madrid, Alianza Editorial, Alianza Universidad Textos, 1997, p. 166-167.

¹⁵⁶⁰ Ángel Justiniano CARRANZA, *El almirante Vernon en las aguas de Nueva Granada. 1739-1741 / Memoria leída... por el Doctor Ángel Justiniano Carranza*, Buenos Aires, Imp. "La Opinión", 1874 - *Bosquejo histórico acerca del doctor Carlos Tejedor y la conjuración de 1839*, Buenos Aires, Imprenta de Juan A. Alsina, 1879.- *Libros capitulares de Santiago del Estero*, Buenos Aires, Imprenta Europea, 1882 - *Expedición al Chaco austral bajo el comando del gobernador de estos territorios coronel Francisco B.*, Buenos Aires, Imprenta Europea, 1884 - *El general Lavalle ante la justicia póstuma*, Tercera edición revisada y aumentada, Buenos Aires, Igón Hermanos, 1886. XLVIII - *La Revolución del 39 en el sur de Buenos Aires*, Edición aumentada con un prólogo de D. José Juan Biedma, Buenos Aires, Casa Vaccaro, 1919 - *Campañas navales de la República Argentina (Cuadros históricos)*, Índices onomásticos, Buenos Aires, Secretaria de Estado De Marina / Departamento de Estudios Históricos Navales, Col. Historia Naval Argentina, 1962 (2^a edición).

¹⁵⁶¹ *Congreso geográfico hispano-portugués-americano, reunido en Madrid en... 1892*, Actas, Imp. del Memorial de Ingenieros, Madrid, 1893.

langue il présente sur ce thème un mémoire au *Congrès Littéraire Hispano-Américain* de Madrid¹⁵⁶². Il estime aussi que la préservation de l'unité du castillan est un moyen de renforcer les sympathies et les échanges entre les Espagnols et les Latino-américains. Mais *comme la langue est quelque chose qui bouge, qui vit et qui palpite, comme elle n'est pas un fossile mais un organisme en activité, qui se dilate et se développe*, elle doit accepter de s'enrichir régulièrement de nouveaux vocables, d'origine américaine en particulier. Sur le plan grammatical, elle devrait répondre également aux *justes aspirations des Européens et des Américains*. Pour uniformiser l'enseignement du castillan en Espagne et en Amérique, le diplomate guatémaltèque propose qu'on adopte de part en d'autre les théories et les doctrines d'Andrés Bello. Il fait référence également aux Colombiens Miguel Antonio Caro Rufino José Cuervo, Marcos Fidel Suárez, José Manuel Marroquín et à son compatriote le journaliste et philologue Antonio F. Irisari. L'Académie Royale espagnole (dont il est membre correspondant) peut conserver, selon lui, son rôle référent et mener à bien l'œuvre monumentale de composition d'une véritable grammaire moderne et d'un nouveau *Diccionario de Autoridades*. Mais elle ne pourra le faire sans l'appui des Académies correspondantes des républiques hispano-américaines. Fernando Cruz réclame, en somme, une considération plus grande du rôle des Latino-américain dans l'étude, la conservation et l'enrichissement de la langue commune.

Waldina DAVILA Y PONCE DE LEON (?-1900) - Poétesse¹⁵⁶³, romancière¹⁵⁶⁴ et dramaturge colombienne elle participe au Congrès Littéraire Hispano-américain de Madrid et aux rencontres organisées à la *Unión Iberoamericana* qui présentera dans sa revue, en 1893, le drame en trois actes intitulé *Zuma*¹⁵⁶⁵ qu'elle vient d'arranger. Malgré leur participation plus réduite que les hommes aux célébrations espagnoles du IV^e Centenaire, ces premières femmes hispano-américaines présentes en Espagne (Acosta de Samper, Laparra de la Cerda, Dávila de Ponce de León, Ureña de Henríquez, etc...) ont joué un rôle très important dans le développement des échanges littéraires postérieurs entre les deux continents et dans la diffusion de la littérature féminine en provenance d'Amérique latine.¹⁵⁶⁶

Luis L. DOMINGUEZ (1819-1898) - Poète, historien, homme politique et diplomate argentin né à Buenos Aires en 1919, c'est l'un des représentants latino-américains les plus âgés lors des célébrations du IV^e Centenaire. En 1892 il exerce les fonctions d'ambassadeur en Angleterre. Après avoir émigré en Uruguay pendant la dictature de Rosas (1835-1852) il a occupé ensuite d'importantes charges administratives et politiques dans son pays. En 1872 il a même été nommé ministre des finances sous la présidence de Sarmiento et depuis 1874 il s'est lancé dans la carrière diplomatique, séjournant en tant qu'ambassadeur au Pérou (1874), au Brésil (1875-1882), aux Etats-Unis (1882-1885), en Espagne (1885-1886) puis en Angleterre (1886-1898). Des les années 1830 il s'est fait connaître comme poète dans son pays, mais c'est surtout dans le journalisme et l'histoire qu'il a laissé des traces. En 1842 il collaborait au journal *El Correo* de Montevideo, puis en 1847 à la rédaction de *El Correo del Plata* et de retour en Argentine, il a été le rédacteur en chef de *El Orden* de Buenos Aires. Son oeuvre la plus importante est sans doute son *Historia Argentina* (1868)¹⁵⁶⁷. Dans cet ouvrage il s'est intéressé d'abord aux préliminaires de la conquête, puis à la biographie de Colomb et d'Américo Vespucio, ensuite aux

¹⁵⁶² Fernando CRUZ, *Memoria, Sobre la Necesidad de una nueva gramática de la lengua castellana fundada en los principios y leyes de la filología moderna...*, in *Congreso Literario...*, op. cit., 1892/1992, p. 367-371.

¹⁵⁶³ Waldina DAVILA Y PONCE DE LEON, *Poesía*, Sevilla. Imprenta y Litografía de José María Ariza, 1884.

¹⁵⁶⁴ Elle vient de publier en 1892 un premier recueil de romans de 378 pages. Cf. Waldina DAVILA Y PONCE DE LEON, *Serie de Novelas*, por Waldina Dávila de Ponce de León (colombiana), Tomo primero, Bogotá, Imprenta de Antonio María Silvestre, 1892.

¹⁵⁶⁵ Waldina DAVILA Y PONCE DE LEON, *Zuma, Drama en tres actos y en prosa, arreglado por Waldina Dávila de Ponce de León*, Bogotá, Casa editorial de J. J. Pérez. Diá rector, F. Forro, 1892.

¹⁵⁶⁶ Cf. Juana MARTÍNEZ GÓMEZ, Almudena MEJÍAS ALONSO, *Hispanoamericanas en Madrid* (1800-1936), Madrid, Editorial Horas y Horas, 1994, p. 73.

¹⁵⁶⁷ Luis L. DOMÍNGUEZ, *Historia Argentina*, Buenos Aires, Imp. de Mayo de G. Casavalle, 1868

découvertes et colonisations ibériques, aux invasions anglaises dans la région de La Plata et enfin à l'indépendance de son peuple qu'il considère (le peuple de Buenos Aires surtout) comme l'un des initiateurs de l'émancipation continentale. S'il ne laisse pas de traces bibliographiques particulières lors de son passage à Madrid en 1892, sa présence est néanmoins importante en tant que politiciens et diplomate d'une part (on peut souligner le fait que la délégation argentine compte trois ambassadeurs) et historien d'autre part. Il se présente donc comme un acteur historique de la construction de la nation argentine, ce qui lui confère un rôle très significatif vis-à-vis de l'Espagne et des Espagnols.¹⁵⁶⁸

Mariano ESCOBEDO (1826-1902) – Député, général et attaché de la Légation mexicaine de Madrid lors des célébrations du IV^e Centenaire, il s'est illustré au cours de la guerre contre les Etats-Unis dès 1846 puis contre l'intervention française avant de devenir ministre de la Guerre sous le gouvernement de Lerdo de Tejada. Il a suivi ensuite son président en exil aux Etats-Unis, s'opposant à Porfirio Díaz contre lequel il a même organisé en 1878 au Texas une guérilla qui lui a valu d'être emprisonné à Monterrey. Un peu plus âgé que Vicente Riva Palacio, c'est aussi un libéral de la première période de l'indépendance et un proche de l'ambassadeur mexicain.

Juan FERNANDEZ FERRAZ (1849-1904) – Ecrivain et pédagogue hispano-costaricien, né aux Iles Canaries, il a fait ses études à Madrid avant de s'installer définitivement au Costa Rica, où réside également son frère l'intellectuel krausiste Valeriano Fernández Ferraz. Espagnol de naissance mais costaricain d'adoption, Juan Fernández Ferraz assume pleinement ses fonctions de délégué du Costa Rica en intervenant activement dans tous les actes commémoratifs du IV^e Centenaire. Il se trouve en octobre aux cérémonies officielles célébrées à Huelva puis au *Congrès des Américanistes* de La Rábida où il présente les livres *Nahuatlismos de Costa Rica*¹⁵⁶⁹ et la copie d'un important document lexicographique tiré de Archives des Indes, *Lenguas indígenas de Centro América en el siglo XVIII*¹⁵⁷⁰. A Madrid il fait partie de la Commission du Costa Rica pour l'*Exposition Historico-Américaine* aux côtés de Manuel María Peralta, Anastasio Alfaro, Anselmo Volio, Guillermo Gerard et Francisco Montero Barrantes et il participe au *Congrès Géographique Hispano-Portugais-Américain*. En tant que délégué officiel au Congrès *Pédagogique* (dont il a été nommé vice-président de la deuxième section) il présente le système scolaire du Costa Rica. Il intervient ensuite (dans la cinquième section) pour soutenir la conférence de l'intellectuelle andalouse Bertha Wilhelmi (1858-1934) en concluant qu'après la découverte de l'Amérique il est temps de découvrir à présent le reste du *monde intellectuel humain en instruisant convenablement les femmes*. Il propose également la création d'une *Ecole Normale Hispano-Américaine*, une idée qui sera reprise dans les conclusions du Congrès. Ses préoccupations linguistiques le conduisent à se manifester activement aussi lors du *Congrès Littéraire* de Madrid, au cours duquel il attire cette fois l'attention des intellectuels sur un danger qu'il juge tout aussi important que celui du démembrement de la langue castillane : le peu d'intérêt que la communauté scientifique espagnole et hispano-américaine porte à l'étude et à la conservation des langues autochtones de l'Amérique latine. D'après lui, il ne s'agit pas seulement de préserver le patrimoine inestimable légué par les peuples précolombiens, mais d'éviter que d'autres nations exploitent les richesses culturelles américaines.¹⁵⁷¹ Le délégué du Costa Rica analyse aussi dans son mémoire quelques unes

¹⁵⁶⁸ Cf. José María Torres Caicedo, *Ensayos biográficos y de crítica literaria*, Segunda Serie, 1868 et José Godoy F., *Enciclopedia Biográfica de Contemporáneos*, Partes I-X, 1898.

¹⁵⁶⁹ Juan FERNÁNDEZ FERRAZ, *Nahuatlismos de Costa Rica : ensayo lexicográfico acerca de las voces mexicanas que se hallan con el habla corriente de los costarricenses*, San José de Costa Rica, Tipografía Nacional, 1892.

¹⁵⁷⁰ León FERNÁNDEZ, *Lenguas indígenas de Centro América en el siglo XVIII : según copia de Archivo de Indias hecha por el Licenciado don León Fernández y publicado por Ricardo Fernández Guardia y Juan Fernández Ferraz para el 9º Congreso de Americanistas*, San José de Costa Rica, Tipografía Nacional, 1892.

¹⁵⁷¹ Juan FERNÁNDEZ FERRAZ, *Memoria, Sobre lenguas de los aborígenes de la América española e influencia que han ejercido en la que hoy se habla en las naciones hispano-americanas*, in *Congreso Literario...*, op. cit., 1892/1992, p. 491.

des *erreurs* étymologiques les plus frappantes de l'Académie Royale Espagnole, une institution à laquelle il reproche de se contenter souvent de références confuses et approximatives concernant le lexique d'origine américaine. Il est indispensable, selon lui, que les intellectuels hispaniques des deux continents se mettent rapidement au travail afin d'accomplir les tâches urgentes qui ont été négligées jusqu'à présent : cataloguer et évaluer les multiples langues américaines; incorporer au lexique castillan *tous les mots d'extraction américaine*; publier, enfin, des manuscrits inédits sur la question et fonder une revue américaniste internationale.

Antonio FLORES JIJÓN (1833-1915) – C'est un prestigieux homme politique et un habile diplomate qui dirige la délégation équatorienne venue à Madrid pour les célébrations du IV^e Centenaire. Ecrivain, ex-président de la République (du 17 août 1888 au 10 juin 1892), ambassadeur de son pays pour la France, l'Espagne et la Grande Bretagne et Membre Correspondant des Académies Royale de la Langue, d'Histoire et de Jurisprudence, Antonio Flores connaît très bien l'Espagne et l'Europe où il a passé la plus grande partie de son existence. Né à Quito en 1833 alors que son père, le général Juan José Flores, était déjà président de la république, il a d'abord reçu une formation secondaire au Lycée Henri IV à Paris, avant de conclure ses études de droit à l'université San Marcos de Lima. Il est entré très tôt dans la vie politique et a exercé dès 1861 les fonctions de ministre plénipotentiaire à Washington, à Londres et à Paris, puis à Madrid, ce qui lui a valu de devenir le principal acteur du rapprochement avec l'Espagne après la Guerre du Pacifique. Sa participation aux cérémonies espagnoles de 1892 est donc largement justifiée alors qu'il vient à peine de quitter la présidence pour se consacrer à nouveau à la diplomatie. Les échanges avec l'Espagne sont encore peu importants sur le plan commercial, mais les deux pays semblent animés par d'excellentes dispositions comme en témoigne le gouvernement passé de Antonio Flores, présenté dans le catalogue de l'Exposition Historico-Américaine comme un modèle de *tolérance, d'esprit de progrès et de conciliation*.¹⁵⁷²

Carlos GAGINI (1865-1925) – Ce jeune pédagogue qui enseigne la langue et la littérature castillane depuis 1883 au Costa Rica, a été directeur de la *Escuela Central de Alajuela* (1885-87) et Inspecteur des Ecoles de cette même province avant d'occuper une place de professeur au *Liceo de Costa Rica*. Ce n'est pas seulement un didacticien mais c'est aussi un écrivain et un philologue, spécialiste des langues indigènes du son pays. Dans le contexte des célébrations du IV^e Centenaire de la découverte de l'Amérique il édite un *Diccionario de Barbarismos y provincialismos de Costa Rica* et un *Ensayo lexicográfico sobre la lengua de Térraba*.¹⁵⁷³

José T. GAIBROIS – Journaliste, fondateur et directeur de la revue *Colombia Ilustrada*, il est aussi chargé d'affaires de Colombie en Europe. Troisième Secrétaire du Congrès Mercantile de Madrid il est aussi l'un des président de séance du Congrès Hispano-Américain de Madrid.

Jesús GALINDO Y VILLA (1867-1937) – Ce jeune historien et géographe mexicain qui compte à peine 25 ans en 1892 fait partie de la commission mexicaine pour l'Exposition Historico-Américaine présidée par Francisco del Paso y Troncoso. C'est un grand admirateur de Vicente Riva Palacio dont il loue tout autant les talents intellectuels que la philanthropie.¹⁵⁷⁴ Si sa participation aux célébrations du IV^e Centenaire est relativement modeste, il a laissé en revanche des témoignages très intéressants de son voyage en Espagne dans *Recuerdos de Ultramar*¹⁵⁷⁵ et *Polvo de Historia*.¹⁵⁷⁶ Il dépeint dans ces livres les grandes villes espagnoles, les monuments et les musées mais aussi les atmosphères urbaines : les cafés, les théâtres, les grands magasins, les quartiers populaires, les corridas, etc. Il met à jour les différences mais aussi les similitudes existant entre son pays et l'Espagne à la fin du XIX^e siècle. Il évoque également les festivités organisées à la légation Mexicaine

¹⁵⁷² *Catálogo General de la Exposición Histórico-Americana de Madrid, op. cit., 1892, Tomo I, sección J, p. 14.*

¹⁵⁷³ Carlos GAGINI, *Ensayo lexicográfico sobre la lengua de Térraba*, San José de Costa Rica, Tipografía Nacional, 1892 - *Diccionario de Barbarismos y provincialismos de Costa Rica*, San José de Costa Rica, 1893.

¹⁵⁷⁴ Cf. Jesús GALINDO Y VILLA, *Polvo de Historia*, México, Editorial Patria, 1954, p. 35.

¹⁵⁷⁵ Jesús GALINDO y VILLA, *Recuerdos de Ultramar, Apuntes de viaje*, México, Oficina Tipográfica de la Secretaría de Fomento, 1894.

¹⁵⁷⁶ Jesús GALINDO Y VILLA, *Polvo de Historia, op. cit., 1954*

pour les célébrations du IV^e Centenaire et notamment les concerts de la bande militaire mexicaine du 8^{ème} régiment de chevalerie. Il s'agit pour aussi lui, comme pour la plupart des jeunes délégués latino-américains de sa génération d'un voyage initiatique qui marquera profondément la suite de son importante carrière professionnelle et intellectuelle.¹⁵⁷⁷

Francisco A. GAMBOA (1866-1908) – Ecrivain et éducateur colombien, il représente en réalité l'Académie des Sciences et des Belles Lettres du Salvador, un petit pays qui n'entretient que très peu de relations avec l'Espagne en 1892 et ne dispose pas de section à l'*Exposition Historico-Américaine* de Madrid. Directeur du *Repertorio Salvadoreño*, Gamboa est un jeune intellectuel qui participe activement à la réforme du système d'enseignement primaire du Salvador tout en entreprenant d'importantes études philologiques. Il prépare à l'époque une *Gramática práctica de la lengua castellana* qu'il imprimera en 1894.¹⁵⁷⁸ Pour les célébrations espagnoles il a rédigé un mémoire destiné au *Congrès Littéraire Hispano-Américain* dans lequel il préconise l'élaboration d'une nouvelle grammaire de la langue castillane, *fondée sur les principes et les lois de la philologie moderne* et qui tienne compte des *opinions des plus illustres grammairiens espagnols et latino-américains*. S'il considère que l'Académie Royale de la Langue est l'institution la plus appropriée pour l'exécution de cette tâche, il déclare cependant qu'il est aussi nécessaire d'avoir recours à des autorités scientifiques étrangères. La linguistique selon lui étant désormais une science, elle doit se fonder sur les conclusions des savants qui l'ont étudiée et caractérisée et ceux-ci appartiennent généralement à d'autres pays européens ou américains. Il revendique en particulier pour le monde hispanique l'autorité d'Andrés Bello, de Rafael María Baralt, de Miguel Antonio Caro, de José Manuel Marroquín, de Zorobadel Rodríguez et surtout de Rufino José Cuervo qu'il considère comme l'un des plus éminents spécialistes de la langue castillane¹⁵⁷⁹. Son intervention n'est donc pas neutre lors des rencontres *hispano-américaines* de 1892 : elle exprime ce désir d'affirmation et de reconnaissance qui a incité nombre de délégués latino-américains à se rendre en Espagne.

José Gabriel GARCÍA (1834-1910) – Homme politique dominicain, il a été membre et même président du congrès de son pays, ministre de Justice et d'Instruction Publique et ambassadeur. Eloigné de la scène politique depuis 1877 il se consacre à l'histoire de la république dominicaine¹⁵⁸⁰ et c'est à ce titre qu'il se trouve à Madrid surtout, dans le cadre des célébrations du IV^e Centenaire.

Antonio GOMEZ RESTREPO (1869-1947) – C'est le plus jeune diplomate latino-américain présent à Madrid lors des commémorations du IV^e Centenaire. Poète en herbe, inconnu encore en Espagne en 1892 (même s'il a écrit dès l'âge de 12 ans son premier poème historique et à 15 ans son premier article de critique littéraire), ce jeune homme de 23 ans qui vient d'être nommé Secrétaire de la Légation colombienne de Madrid fréquente déjà des intellectuels de l'importance de Miguel Antonio Caro et Rufino José Cuervo (qui vit alors en France) tout en rêvant de devenir le *Menéndez y Pelayo* colombien.¹⁵⁸¹ Antonio Gómez Restrepo deviendra, en effet, quelques années plus tard, un homme de lettres prestigieux (membre de plusieurs académies colombiennes et en Espagne de l'Académie Royale de la Langue et de l'académie Royale d'Histoire), un grand historien de la littérature, un politicien (sénateur, ministre de l'Instruction Publique et des Relations Extérieures) et un diplomate de premier rang. Au moment des célébrations de 1892, il rédige un recueil de poèmes intitulé *Ecos*

¹⁵⁷⁷ Il deviendra directeur du Musée National d'Architecture de l'Académie des Beaux-Arts et du Conservatoire de Musique de Mexico.

¹⁵⁷⁸ Francisco Antonio GAMBOA, *Gramática práctica de la lengua castellana*, San Salvador, 1894.

¹⁵⁷⁹ Francisco Antonio GAMBOA, *Memoria, Sobre la necesidad de una nueva gramática de la lengua castellana, fundada en los principios y las leyes de la filología moderna...*, in *Congreso Literario...*, op. cit., 1892/1992, p. 372-374.

¹⁵⁸⁰ José Gabriel GARCÍA, *Rasgos biográficos de dominicanos célebres*, Santo Domingo, Imprenta de García Hermanos, 1875 - *Compendio de la historia de Santo Domingo : escrito para el uso de las escuelas de la República Dominicana*, Santo Domingo, Imprenta de García Hermanos, 1878-79.

¹⁵⁸¹ Mario GERMÁN ROMERO, *Introducción*, in Instituto Caro y Cuervo, *Epistolario de Rufino José Cuervo y Miguel Antonio Caro con Antonio Gómez Restrepo*, Bogotá, 1973, p. XI-XVII.

perdidos, qu'il soumet aux critiques généreuses du philologue Rufino José Cuervo, qui l'aidera à publier son livre en 1893 chez un éditeur parisien.¹⁵⁸² Les cérémonies commémoratives du IV^e Centenaire constituent pour lui une occasion unique de découvrir et de fréquenter les cercles littéraires espagnols de la fin du XIX^e siècle, de commencer à établir des liens intellectuels et des correspondances philologiques *hispano-américanistes* entre les deux continents, de se former à l'art de l'éloquence et de la diplomatie.

César GONDRA (1860-1919) – Nommé depuis le 6 juin 1892 ministre plénipotentiaire du Paraguay auprès du Saint-Siège, c'est l'un des deux représentants de ce pays qui n'a pas véritablement désigné de délégation pour les célébrations espagnoles du IV^e Centenaire. Professeur de droit constitutionnel et de droit international il a exercé l'enseignement au Paraguay et en Argentine où il a même été l'un des co-fondateurs de la ville de La Plata. C'est à ces divers titres et surtout en tant que juriste, diplomate et homme de lettres qu'il participe au congrès madrilènes de 1892.

José HENRIQUES FIGUEIRA (1860–1946) – Pédagogue et anthropologue uruguayen, il est l'auteur d'un ouvrage sur les habitants primitifs de son pays qui est présenté à Madrid pour le IV^e Centenaire.¹⁵⁸³ Inspecteur d'éducation en Uruguay depuis 1886, il a créé, en 1889, le *Bulletin Officiel de l'Instruction Primaire* et il éditera à son retour à Montevideo des manuels scolaires qui deviendront obligatoires pour tous les élèves de l'enseignement public. En 1892, il publie deux essais sur l'enseignement scolaire : *Instrucciones para la enseñanza de la lectura elemental y de la ortografía según el método analítico sintético* et *Proyecto de información escolar para la República Oriental del Uruguay*.¹⁵⁸⁴ Lors du *Congreso Pedagógico Hispano-Americano-Portugués* de Madrid il rencontre Francisco Giner de los Ríos (1839-1915), président de la section consacrée à l'enseignement secondaire et Rafael María de Labra (1841-1918), le président du comité organisateur. Ce sont les grands réformateurs du système éducatif espagnol, des hommes qui impressionnent, incontestablement, le jeune pédagogue latino-américain. Mais José Henriques Figueira s'est formé lui-même, également en Europe, au contact de maîtres à penser divers, lors de ses études d'anthropologie à Berlin, de musique modale à Paris et de pédagogie à Stockholm. Le *Congrès Pédagogique* est donc un moyen pour lui, aussi de comparer son expérience internationale, théorique et pratique, avec celle de ses homologues espagnols et latino-américains.

Federico HENRIQUEZ Y CARVAJAL (1849-1951) – Avocat, président de la Presse Associée, directeur du journal *El mensajero de Santo Domingo*, de la revue *Letras y Ciencias* et membre correspondant de l'Académie vénézuélienne d'Histoire, il accompagne la délégation dominicaine (dont fait partie également sa belle sœur, l'intellectuelle Salomé Ureña de Henríquez) en participant notamment au *Congrès Littéraire Hispano-Américain* de Madrid. C'est un grand ami de José Martí et, tout comme lui, aussi bien un homme d'action qu'un homme de lettres, partisan de l'indépendance de Cuba et de Porto Rico. Ecrivain et journaliste prolifique, son nom restera gravé quelques années plus tard dans l'histoire latino-américaine comme celui du destinataire de la dernière lettre de Martí écrite en 1895 (*le Manifeste de Montecristi*). En 1892, cependant, on ne trouve que très peu de traces à Madrid de sa présence aux commémorations du IV^e Centenaire.

Francisco A. de ICAZA (1863-1925) - Deuxième Secrétaire de la Légation mexicaine, il deviendra ambassadeur à Madrid de 1896 à 1903 avant de prendre la direction de l'ambassade du Mexique à Berlin. C'est donc un diplomate, mais aussi et surtout déjà un homme de lettres, un intellectuel précoce et talentueux, juste un peu plus âgé en 1892 que Rubén Darío. Il avait à peine cinq ans lorsqu'il a publié son premier recueil de poèmes et depuis il n'a jamais cessé de se consacrer à l'écriture et à la critique littéraire. Après avoir conclu ses études

¹⁵⁸² Antonio GOMEZ RESTREPO, *Ecos perdidos (con un prólogo de Rufino José Cuervo)*, (Cartes) Paris, Imp. de Duran, 1893.

¹⁵⁸³ José H. FIGUEIRA, *Los primitivos habitantes del Uruguay, ensayo paleo-etnológico*, Montevideo, Imp. Dornaleche y Reyes, 1892.

¹⁵⁸⁴ José HENRIQUES FIGUEIRA, *Instrucciones para la enseñanza de la lectura elemental y de la ortografía según el método analítico sintético*, Montevideo, Imp. Artística de Dornaleche y Reyes, 1892 - *Proyecto de información escolar para la República O. del Uruguay*, Montevideo, Imp. de Dornaleche y Reyes, 1892.

de droit à Mexico il s'est empressé de partir à Paris, puis à Madrid où il a suivi Riva Palacio dès 1886 et où il résidera la plus grande partie de son existence, en devenant lui aussi finalement un « transplanté », un médiateur culturel entre l'Espagne et l'Amérique Latine.¹⁵⁸⁵ Premier secrétaire de la section de Littérature de l'Ateneo de Madrid, il s'intéresse à la poésie, mais également à l'étude de la littérature classique espagnole dont il deviendra bientôt l'un des plus grands spécialistes de sa génération. Il semble déjà très apprécié en Espagne¹⁵⁸⁶ où depuis son arrivée il a fait connaître quelques-unes de compositions lyriques dans la presse¹⁵⁸⁷. Il vient de les réunir dans son premier livre de poésies modernistes, *Efímeras*¹⁵⁸⁸, qu'il publie dans la capitale espagnole au moment du IV^e Centenaire. Présent lors des expositions, des commémorations officielles et notamment au Congrès Littéraire Hispano-Américain, c'est néanmoins un homme jeune et discret qui se situe encore au second plan derrière la grande figure de Vicente Riva Palacio qui occupe toujours le devant de la scène aussi bien à la Légation Mexicaine que dans toutes les manifestations organisées pour les célébrations de 1892.

Manuel ITURBE (1844-1904) – Diplomate mexicain, Attaché de la Légation Mexicaine de Madrid au moment des célébrations de 1892. (Selon les sources c'est aussi le nom de Miguel Iturbe qui figure parfois).

Bendix KOPPEL (1835-1918) – Parmi les délégations latino-américaines on trouve un certain nombre d'Européens, c'est le cas du consul général de Colombie au Danemark. Economiste et juriste danois né à Nyborg il s'est établi très jeune à Bogotá en tant que secrétaire du consul général du Danemark tout en se consacrant au commerce, une activité qui lui a permis d'acquérir une grande fortune en Colombie. S'agissant aussi d'un habile négociateur qui est intervenu notamment en 1875 dans une affaire difficile d'arbitrage entre les Etats-Unis et la Colombie, il a obtenu en guise de reconnaissance le consulat général de Colombie au Danemark.

Vicenta LAPARRA DE LA CERDA (1831-1905) - Elle fait partie des quelques femmes latino-américaines (encore très peu nombreuses) qui participent au congrès espagnols de 1892. Journaliste, dramaturge et pédagogue guatémaltèque, elle a vécu au cours de son existence divers exils politiques au Mexique, au Salvador et au Costa Rica. Avec sa sœur aînée, Jesusa Laparra (1820-1887), elle a fondé le journal féministe *La voz de la mujer* et publié aussi, sur le thème de l'éducation des femmes, de nombreux articles qui ont décidé le président guatémaltèque Justo Rufino Barrios (1838-1885) à fonder en 1875 l'*Instituto Normal para Señoritas Belén*, la première Ecole Normale féminine instituée dans son pays. Connue également pour ses livres de poèmes et ses œuvres théâtrales, elle fait partie de la *Asociación de Escritores y Artistas Españoles* créée à Madrid depuis 1871. En 1892 Gaspar Núñez de Arce lui commande un mémoire sur la *Creación de Impresos editoriales*, qui n'est malheureusement pas édité dans les actes du Congrès Littéraire où est seulement référencée sa participation dans la Section 3 (*Librería*).¹⁵⁸⁹

Francisco LEÓN DE LA BARRA (1863-1939) – Avocat et diplomate, ce jeune délégué mexicain a entrepris très tôt une brillante carrière politique et diplomatique qui le conduira même jusqu'à la présidence (intérimaire) de son pays après le départ de Porfirio Díaz. Consultant pour le Ministère des Relations Extérieures il a déjà rempli quelques missions en Amérique Centrale avant de venir en Espagne où il participe notamment au

¹⁵⁸⁵ Cf. Carlos M. RAMA, *Historia de las relaciones culturales entre España y América latina. Siglo XIX.*, México-Madrid, Fondo de Cultura Económica, 1982, p. 262-263.

¹⁵⁸⁶ Cf. Miguel CARRASCO LABADÍA, *Apuntes para una Memoria*, in *Congreso Literario Hispano-Americano*, Madrid, Edition originale, 1892.- Edition fac-similé, Instituto Cervantes, 1992, p. 265.

¹⁵⁸⁷ Cf. Poèmes de Francisco A. de Icaza publiés dans *La Ilustración Española y Americana* : *Estancias*, 30 octobre 1890, année XXXIV, N° XL, p. 259; *La leyenda del beso*, 30 novembre 1890, année XXXIV, N° XLIV, p. 330; *Paisaje*, 8 janvier 1891, année XXXV, N° I, p. 10; *En tu ausencia*, 15 mars 1892, Tomo I, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 167.

¹⁵⁸⁸ Francisco A. de ICAZA, *Efímeras*, Sucesores de Rivadeneyra, Madrid, 1892.

¹⁵⁸⁹ *Congreso Literario Hispano-Americano*, Madrid, Edition originale, 1892.- Edition fac-similé, Instituto Cervantes, 1992, p. 28 – Cf. également: Juana MARTÍNEZ GÓMEZ et Almudena MEJÍAS ALONSO, *Hispanoamericanas en Madrid* (1800-1936), Madrid, Editorial Horas y Horas, 1994, p. 66.

Congrès Juridique Ibéro-américain qui se tient à Madrid au cours de l'automne 1892.¹⁵⁹⁰ Son séjour en Espagne lors des célébrations du IV^e Centenaire et au milieu d'une importante délégation mexicaine, marque pour lui le début d'une longue série de voyages et de représentations qui lui permettront d'acquérir une grande expérience de la diplomatie et une aisance oratoire qui lui seront très utiles par la suite. C'est pour lui, en quelque sorte, un voyage initiatique, celui des premières grandes cérémonies officielles et des premiers contacts internationaux.

Augusto MATTE PÉREZ (1843-1913) – Banquier et homme politique libéral chilien, député, sénateur, ministre des affaires étrangères en 1888 et finalement diplomate, il est ambassadeur à Paris au moment des célébrations du IV^e Centenaire. C'est une des grandes figures de la politique chilienne de la fin du XIX^e siècle même si à l'époque il passe déjà le plus clair de son temps en Europe.

Crisanto MEDINA (1840) – Diplomate guatémaltèque, représentant son pays en France en 1892 aux côtés du poète et ambassadeur Fernando Cruz, il fait partie de la délégation officielle dépêchée à Madrid pour les célébrations du IV^e Centenaire.

Francisco MONTERO BARRANTES (1864-1925) – Historien costaricien, délégué auxiliaire de l'Exposition Historico-Américaine, il est l'auteur en 1892 de deux importants ouvrages, *Geografía de Costa Rica* et *Elementos de Historia de Costa Rica*¹⁵⁹¹, écrits selon lui dans le but de *faire quelque chose au profit du Costa Rica et pour rendre à l'Espagne le témoignage d'admiration et d'enthousiasme auquel tous les peuples hispano-américains sont contraints*. Le second de ces deux livres, qui sera adopté à partir de 1892 comme le manuel scolaire d'histoire officiel des Costariciens, est surtout d'après Juan Rafael Quesada Camacho, un livre *eurocentrique*, écrit *en hommage* à la Mère Patrie (l'Espagne), destiné à *maintenir le joug espagnol* dans le pays et utilisé comme référence en Amérique Centrale par les *historiens conservateurs*.¹⁵⁹²

Antonia OCHOA DE MIRANDA (1868-1936) - Cantatrice soprano mexicaine, lauréate des conservatoires de Milan et de Paris. Dans le cadre des célébrations du IV^e Centenaire, elle interprète au Théâtre Royal de Madrid, le 28 octobre 1892, la célèbre romance de l'opéra *Aïda* intitulée « O Patria mía »¹⁵⁹³, une prestation qui lui vaut d'excellentes critiques dans la presse espagnole et notamment *La Ilustración Española y Americana* qui loue sa beauté et la grande qualité de son interprétation.¹⁵⁹⁴

Luis ORREGO LUCO (1866-1948) - Premier secrétaire de la Légation du Chili, c'est encore en 1892 un jeune écrivain à la recherche de nouvelles esthétiques et qui partagera toute sa vie ensuite, entre les activités littéraires et les fonctions politiques et diplomatiques, devenant même ministre de la Justice et de l'Instruction Publique de son pays. Au moment des célébrations du IV^e Centenaire il retrouve à Madrid son ami de Rubén Darío, compagnon des premières *tertulias* littéraires qui étaient organisées par Pedro Balmaceda (1868-1889), le fils du président de la république chilienne, au Palais de la Moneda, lorsque le poète nicaraguayen vivait à Santiago dans les années 1886-1889. Narrateur habile et influencé par le grand romancier réaliste chilien Alberto Blest Gana (1830-1920) et par l'esthétique naturaliste européenne, Orrego Luco publie à Madrid, en 1892, un recueil de nouvelles au titre significatif : *Páginas Americanas*.¹⁵⁹⁵ Il s'agit pour lui comme pour les jeunes écrivains de sa génération de revendiquer une identité nouvelle, proprement américaine, mais aussi

¹⁵⁹⁰ *Congreso jurídico Ibero-Americano*, Viuda de M. Minuesa de los Ríos, Madrid 1892.

¹⁵⁹¹ Francisco MONTERO BARRANTES, *Geografía de Costa Rica*, Obra escrita por comisión del Gobierno de la República para las Exposiciones Histórico- americana de Madrid y Universal de Chicago, é illustrada con grabados - Barcelona, Tip. lit. de José Cunill Sala, 1892. - *Elementos de historia de Costa Rica*, San José de Costa Rica, Tipografía nacional, 1892-94.

¹⁵⁹² Juan Rafael QUESADA CAMACHO, *América latina : memoria e identidad (1492-1992)*, op. cit., 1993, p. 72.

¹⁵⁹³ Salvador BERNABEU ALBERT, op. cit., 1987, p. 70.

¹⁵⁹⁴ *La Ilustración Española y Americana*, 30 de noviembre de 1892 - Año 1892, 2^o semestre, Madrid, Abelardo de Carlos, 1892, p. 367.

¹⁵⁹⁵ Luis ORREGO LUCO, *Páginas americanas*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892.

distante des conventions et du conservatisme de la haute société créole traditionnelle, dont il décrira dans ses romans postérieurs l'indifférence humaine et la décadence morale à travers des tableaux à la fois minutieux et presque apocalyptiques.

Juan José ORTEGA (1857-1934) – Médecin guatémaltèque, il soutenu son doctorat à Paris avant de revenir dans son pays où il a été l'un des premiers praticiens à appliquer le procédé antiseptique. C'est sous son influence que sont créés à la fin du XIX^e siècle l'Ecole de sages-femmes, l'Institut Dentaire, la chaire de chimie médicale inorganique pratique, le premier laboratoire bactériologique et d'autres institutions médicales de son pays. Député de l'Assemblée législative et Professeur de la Faculté de Médecine, il a aussi été nommé en 1890 Directeur général de la Santé militaire. C'est donc un éminent médecin qui représente en 1892 le Guatemala en Espagne en tant que délégué de l'Exposition Historico-Américaine de Madrid.

Leonidas PALLARÉS ARTETA (1859-1931) - Ecrivain, Secrétaire de la *Junta General del Centenario* en Équateur, ex-Secrétaire du Sénat, de la Chambre des Députés et du Président de la République, c'est aussi d'après Rubén Darío un *artiste, un poète discret et un ami excellent*¹⁵⁹⁶. Oscillant entre l'esthétique de Gustavo Adolfo Bécquer et celle de Campoamor, il fait encore partie d'une génération littéraire latino-américaine intermédiaire (comme Juan Zorrilla de San Martín) située entre le romantisme et le modernisme. L'année 1892 marque le début de sa carrière diplomatique en tant que délégué pour l'Équateur à l'Exposition Historico-Américaine de Madrid. Il deviendra quelques années plus tard ambassadeur et même ministre de l'Intérieur et des Relations Extérieures.

Francisco del PASO Y TRONCOSO (1842-1916) - Académicien et historien, professeur de Nahuatl, et directeur du Musée National du Mexique depuis 1889, c'est aussi le président de la commission mexicaine pour l'*Exposition Historico-Américaine* de Madrid¹⁵⁹⁷. Il deviendra en 1893 membre correspondant de l'Académie Royale d'Histoire et de l'*Association de Ecrivains et Artistes Espagnols* qui a organisé le *Congrès Littéraire Hispano-américain*. Comme d'autres représentants latino-américains il ne reviendra plus jamais dans son pays après les célébrations commémoratives. Il s'attardera en réalité 24 ans, jusqu'à sa mort, dans les archives et les musées européens.¹⁵⁹⁸ Il est facile de comprendre l'importance que peuvent avoir, pour des Etats-Nations encore en pleine construction comme le Mexique, certains documents historiques qui ont été jalousement gardés jusque lors par les archivistes péninsulaires. Toutes les recherches européennes de Paso y Troncoso permettront de constituer un important stock de documents et d'œuvres inédites pour le Mexique. Devenu à son tour un « transplanté » en Europe, il ne cessera cependant de rester en contact étroit avec les institutions culturelles (dont il demeurera salarié) et les intellectuels de son pays tels que Joaquín García Icazbalceta, Alfredo Chavero, Aquiles Gerste et Luis González Obregón. Il deviendra aussi membre correspondant de l'*Académie Pontificale d'Archéologie* de Rome et de la *Société des Américanistes* de Paris en 1895 et de l'*Anthropological Institute of Great Britain and Ireland* en 1898.

Manuel PAYNO Y FLORES (1810-1894) – Ecrivain et diplomate mexicain, il est Consul Général du Mexique à Barcelone au moment des célébrations du IV^e Centenaire. Il s'agit d'un intellectuel éclectique qui a exercé au cours de sa vie d'importantes fonctions politiques (député, sénateur et même ministre des finances) mais qui s'est consacré aussi au journalisme, à la littérature, à l'histoire et à l'économie. Si Payno est le doyen des émissaires latino-américains il a aussi 14 ans de plus que Juan Valera, 18 de plus que Cánovas del Castillo et 46 de plus que Menéndez y Pelayo. Né avec l'indépendance il a été un témoin privilégié de l'histoire de son pays depuis les

¹⁵⁹⁶ Rubén DARÍO, Rubén DARÍO, *Autobiografía*, in *Obras Completas*, Vol. XV, Madrid, Ed. Mundo Latino, 1920 ou Mexico, Editorial Porrúa, 1999, p. 33.

¹⁵⁹⁷ Francisco del PASO Y TRONCOSO, *Exposición Histórico-americana de Madrid : catálogo de la Sección México*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1892-1893.

¹⁵⁹⁸ Silvio ZAVALA, *Francisco Del paso y Troncoso, su misión en Europa (1892-1916)*, México, Publicaciones del Museo Nacional, Departamento autónomo de Prensa y publicidad, 1938, 644 p.

premiers jours. Il avait 26 ans lorsque l'Espagne a reconnu le Mexique, 36 ans lors de la guerre contre les Etats-Unis et plus de 50 ans déjà au moment de l'intervention française. C'est un libéral modéré et un romantique de la première heure (qui a évolué néanmoins vers le *costumbrismo*¹⁵⁹⁹, le réalisme et même le naturalisme), un historien consciencieux et un romancier qui veut éduquer et forger la conscience nationale de ses compatriotes. Malgré quelques échecs politiques passés il est considéré comme un fonctionnaire incorruptible aux jugements parfois très sévères, comme le confirment ses commentaires vis-à-vis des célébrations du IV^e Centenaire, dans le rapport confidentiel qu'il adresse en 1893 au ministre mexicain des relations extérieures.¹⁶⁰⁰ Ni admiratif ni véritablement critique non plus à l'égard des Espagnols, Payno semble être un homme pragmatique, doté d'une conscience historique certaine qui le place en quelque sorte au dessus des querelles partisans et improductives. C'est pourquoi sa présence et son opinion sont particulièrement intéressantes dans le contexte péninsulaire de 1892. Le Consulat Général du Mexique, situé à Barcelone semble jouer un rôle important à l'époque, destiné peut-être à contrebalancer l'influence de la légation madrilène. Les historiens mexicains ont l'habitude de penser que l'affectation de Vicente Riva Palacio, en 1886, à l'ambassade d'Espagne, a été en réalité une forme d'exil politique décidée par le président Porfirio Díaz, très méfiant à l'égard de ce général au caractère combatif, très indépendant et souvent en franche opposition vis-à-vis du gouvernement.¹⁶⁰¹ On peut comprendre de ce fait la position du consul de Barcelone comme celle d'un représentant alternatif pouvant permettre aux autorités mexicaines d'avoir l'œil, le cas échéant, sur les agissements de la légation de Madrid. Il existe néanmoins une amitié ancienne entre ces deux écrivains et diplomates qui, 22 ans auparavant, ont publié un ouvrage ensemble, le célèbre *Libro Rojo* un ouvrage qui évoque certains des épisodes les plus sombres et violents de l'histoire du Mexique.¹⁶⁰²

Ireneo PAZ (1836-1924) – Ecrivain et homme politique mexicain né au Guadalajara il s'est illustré dans les campagnes militaires contre l'intervention française avant d'assumer d'importantes fonctions publiques d'abord en tant que Secrétaire dans les gouvernements de Colima, Sinaloa et Jalisco, puis en tant que juge et magistrat dans l'Etat de Colima, syndic de la mairie de Guadalajara, régisseur de la ville de Mexico, sénateur et député du Congrès national depuis 1878. En 1892 il dirige le journal *La Patria* (1866-1914) et préside la *Prensa Asociada de México*, une fonction qui lui a déjà valu d'être présent en Europe lors de l'Exposition Universelle de Paris en 1889 et qui le conduira à Chicago en 1893. Il est aussi membre du *Colegio Nacional de Abogados*, de la *Sociedad de Geografía y Estadística* et de nombreuses associations politiques et littéraires. Partisan et ami du président Porfirio Díaz il est connu également au Mexique comme poète satyrique, dramaturge, romancier et éditeur. C'est à ces divers titres qu'il participe aux congrès madrilènes de 1892 et notamment au Congrès Littéraire Hispano-Américain.¹⁶⁰³

José Camilo PAZ (1842-1912) – Magistrat et journaliste argentin il s'est lancé très jeune dans les luttes politiques de son pays entre *unitaires* et *confédérés* aux côtés du général Mitre, en s'illustrant lors de la première guerre de la Confédération contre la province de Buenos Aires, puis en organisant en 1874 le soulèvement pour la revendication du parti « mitriste ». Il a fondé et dirigé le journal *El inválido Argentino* dont

¹⁵⁹⁹ Genre littéraire très populaire dans le monde hispanique, issu du romantisme et qui s'appuie sur les tableaux de mœurs et les spécificités locales et régionales, préparant la voie du réalisme et du naturalisme.

¹⁶⁰⁰ Manuel PAYNO, Cónsul de México en Barcelona, *Informe respecto de las festividades españolas en ocasión del Cuarto Centenario del primer arribo de Cristóbal Colón al Continente Americano*, 15 de abril de 1893, México, Archivo de la Secretaría de Relaciones Exteriores (AREM), 19-22-137 (II).

¹⁶⁰¹ Cf. Héctor PEREA, *Los cuentos de Vicente Riva Palacio* in Vicente RIVA PALACIO, *Cuentos del General, Obras Escogidas*, Conaculta, UNAM, Instituto Mexiquense de Cultura, Instituto Mora, México, 1997, p. 11-13 et Clementina DÍAZ Y DE OVANDO, *Prólogo*, in Vicente RIVA PALACIO, *Cuentos del General*, México, Editorial Porrúa, 1998, p. XXIII.

¹⁶⁰² Vicente RIVA PALACIO, Manuel PAYNO, *El libro rojo*, prólogo Carlos Montemayor, Consejo Nacional para la Cultura y las Artes, México, 1989.

¹⁶⁰³ Cf. *Congreso Literario Hispano-Americano*, op. cit., 1892, p. 597

les bénéfiques ont été destinés à la construction d'un hospice pour invalides, puis en 1869 le journal *La Prensa* auquel il consacra la plus grande partie de son temps et de son oeuvre. Secrétaire de la Chambre des députés, président de la *Asociación Protectora de Inválidos* et de la commission chargée de rédiger les ordonnances des armées de la République Argentine il a été élu aussi député au Congrès National. Il séjourne en Europe depuis 1883 où il a envoyé d'abord comme ministre plénipotentiaire en Espagne, puis comme ambassadeur à Paris depuis 1885, un poste auquel il renoncera en 1893 pour se consacrer pleinement à ses activités journalistiques. C'est donc en tant que diplomate qu'il est présent lors des cérémonies officielles et des congrès espagnols de 1892 aux côtés de ses homologues Luis. L. Domínguez, Vicente G. Quesada, Antonio del Viso et Miguel Cané.

César Nicolás PENSON (1855-1901) - Poète, narrateur, éducateur, avocat et journaliste dominicain, il n'est pas présent physiquement lors des célébrations espagnoles de 1892 mais il rédige un mémoire qui est lu au *Congrès Littéraire* de Madrid.¹⁶⁰⁴ Il s'agit d'un essai remarquable dans lequel il traite quelques uns des principaux points débattus lors des discussions madrilènes: les néologismes, la grammaire, les dictionnaires et le commerce de livres à l'intérieur du Monde hispanique. Evoquant les grands dangers qui menacent l'unité et la conservation de la langue castillane, il met en cause non seulement les excès de certains écrivains et journalistes mais aussi le *rigorisme stérilisant* de l'*Académie Royale de la Langue*, *trop conservatrice* et celui de certains *puristes rances*. Il rejoint en ce sens les idées de Ricardo Palma, bien qu'il distingue pour sa part, en s'appuyant sur les théories du philologue français Auguste Brachet (1844-1898), *les bons et les mauvais néologismes*. Revendiquant aussi l'héritage de Rufino José Cuervo, Rafael María Baralt, Miguel Antonio Caro et Andrés Bello, il explique que l'on doit enrichir la langue à partir d'éléments propres mais aussi d'emprunts étrangers. Il faut rechercher constamment l'équilibre, selon lui, entre le néologisme et la tradition et élaborer enfin de nouvelles grammaires modernes et scientifiques qui s'inspirent des œuvres des grands linguistes étrangers, en suivant l'exemple de Bello en Amérique Latine. Déplorant qu'il n'existe pas encore de dictionnaires usuels de la langue castillane comme les *Webster*, *Littré*, *Bescherelle* ou *Larousse* français et anglo-saxons, il recommande finalement d'imiter *ce qui est bon dans les autres langues*, tout en préservant le castillan et en renforçant les échanges de travaux et de livres à l'intérieur de la communauté hispanophone.

Manuel María de PERALTA Y ALFARO (1844-1930) - Président de la Commission du Costa Rica pour l'Exposition Historico-Américaine de Madrid, Ambassadeur de son pays en Espagne, en France, en Belgique et en Allemagne, membre de la *Junta* de 1891 et Académicien Correspondant de l'Académie Royale de la Langue, d'Histoire et de l'Académie des Belles Lettres de Séville, c'est l'une des grandes figures intellectuelles et diplomatiques latino-américaines du IV^e Centenaire. Il est présent à la plupart des cérémonies officielles, des expositions et des congrès de 1892. Il croit au *progrès incessant des idées* et à la confraternité hispano-américaine que proclament les discours de Rafael María de Labra ou des responsables de la *Unión Iberoamericana*.¹⁶⁰⁵ Mais c'est avant tout le commerce, selon lui, qui doit régir à présent les relations entre les peuples hispano-américains.¹⁶⁰⁶ Fort d'une grande expérience des relations internationales, toujours optimiste et diplomate, c'est aussi un remarquable écrivain qui a publié de nombreux articles politiques, historiques et littéraires.

Juan de la PEZUELA, comte de Cheste (1809-1906) - Militaire, politicien conservateur et écrivain né à Lima, il est le fils de l'ancien vice-roi du Pérou. On peut le considérer comme un « transplanté » en Espagne et de ce fait comme un médiateur culturel entre les deux mondes hispaniques. Capitaine de l'armée espagnole au

¹⁶⁰⁴ César Nicolás PENSON, Exposición de Sr. D. César Nicolás Pensón, in *Congreso Literario Hispano-Americano*, op. cit., 1892, p. 430-446.

¹⁶⁰⁵ Manuel María de PERALTA, *Sociedad Unión Iberoamericana in El Centenario*, Tomo I, Madrid, Tipografía de El progreso Editorial, 1892, p. 383-384.

¹⁶⁰⁶ Manuel María de PERALTA, in *Congreso Mercantil Hispano-Americano-Portugués : celebrado en Madrid en Noviembre de 1892*, Madrid, Tip. de Tomás Minuesa, 1893, p. 37.

moment de la première Guerre Carliste (1833), il a réprimé les soulèvements de 1848 et commandé l'armée à Porto Rico (1849), où il a fondé la *Real Academia de Buenas Letras* puis celle de Cuba (1853). Député (1843), Ministre de la Marine, du Commerce et de l'Outre-Mer (1846) et enfin sénateur (1867) il a donc exercé d'importantes fonctions politiques avant d'accéder à la présidence de l'Académie Royale de la Langue en 1875. C'est depuis ce lieu privilégié qu'il assiste aux célébrations du IV^e Centenaire. Ce vieil homme qui a été une figure célèbre du Madrid de l'époque romantique offre aux académiciens, le 28 décembre 1892, un somptueux banquet auquel participent en plus de Riva Palacio, les diplomates et membres latino-américains correspondants de l'Académie, Manuel María de Peralta, Juan Zorrilla de San Martín, Vicente G. Quesada, Antonio Flores, Francisco Sosa et Ricardo Palma qui décrit ce repas comme un *festin splendide et cordial*.¹⁶⁰⁷

Francisco PLANCARTE Y NAVARRETE (1856-1920) – Théologien et philosophe mexicain, prêtre de Jacuballa, il sera nommé en 1898 archevêque de Cuernavaca. Titulaire de doctorats en philosophie, en droit et en théologie, il parle le latin, le grec, l'hébreu, français et l'italien et il a dirigé divers établissements scolaires. Ce sont sans doute toutes ces aptitudes qui lui ont valu d'intégrer la commission scientifique mexicaine pour le IV^e Centenaire et d'intervenir notamment dans le montage de la section nationale de l'*Exposition Historico-Américaine*.

Eduardo POSADA (1852-1940) – Ecrivain, historien et bibliographe, il fait partie de la délégation colombienne venue à Madrid pour l'*Exposition Historico-Américaine*. Il représente également son pays au *Congrès Littéraire Hispano-Américain* de Madrid.

Emilio PRUD'HOMME (1856-1932) - Poète et professeur, auteur de l'Hymne National dominicain (écrit en 1883, il sera corrigé en 1897), il a consacré son œuvre littéraire à l'exaltation du patriotisme, au respect de la souveraineté et à la défense de l'indépendance nationale. Quoiqu'il ne s'agisse pas d'une personnalité de premier plan, sa présence est tout de même symbolique au sein de la délégation dominicaine.

Ernesto QUESADA (1858-1934) – Ecrivain, avocat, historien, professeur et sociologue argentin, délégué pour l'*Exposition Historico-Américaine* et le *Congrès des Américanistes de La Rábida*, c'est aussi le fils de l'ambassadeur Vicente G. Quesada, avec qui il a travaillé à la Bibliothèque Nationale et dirigé entre 1881 et 1885 la *Nueva Revista de Buenos Aires*. Après s'être formé en Allemagne et avoir voyagé très jeune dans toute l'Europe il a déjà contribué dès ses premiers écrits à diffuser les idées d'Auguste Comte et de Spencer. Il introduira plus tard celles de Spengler dont il sera le premier traducteur en langue espagnole. Il connaîtra une brillante trajectoire diplomatique et intellectuelle, contribuant notamment à la fin de son existence à la fondation de l'Institut Ibéro-américain de Berlin, auquel il lèguera les 82.000 volumes de sa bibliothèque familiale. En 1892 sa présence demeure néanmoins discrète aux côtés de son père, l'ambassadeur d'Argentine, lors des cérémonies espagnoles.

Vicente G. QUESADA (1830-1913) - Ministre Plénipotentiaire et Envoyé Extraordinaire de la République Argentine, c'est à la fois un diplomate, expert en négociations internationales, un journaliste et un grand historien spécialiste de l'histoire coloniale. Il a fait de longues recherches dans les archives des bibliothèques d'Europe pour s'inspirer de leur fonctionnement, lorsqu'il était directeur de la Bibliothèque Nationale de Buenos Aires (1871-1877)¹⁶⁰⁸, mais également pour retrouver des documents de la période coloniale qui lui ont permis de nourrir sa réflexion historique¹⁶⁰⁹. Dans ses écrits plus littéraires, *Escenas de la vida colonial en el siglo XVII* ou encore les *Crónicas Potosinas : costumbres de la Edad Medieval hispano-*

¹⁶⁰⁷ Héctor PEREA, *op. cit.*, 1997, p. 17 et Ricardo PALMA, *op. cit.*, 1897, p. 81.

¹⁶⁰⁸ Vicente G. QUESADA, *Las Bibliotecas Europeas y algunas de la América Latina*, Buenos Aires, Imprenta y Librerías de Mayo, 1877.

¹⁶⁰⁹ Vicente G. QUESADA, *Historia Colonial Argentina*, Buenos Aires, L.J. Rosso y C^a, 1915. - *La vida intelectual en la América española durante los siglos XVI, XVII y XVIII*, Buenos Aires, L.J. Rosso y C^a, 1917.

*americana*¹⁶¹⁰, il aborde encore l'histoire comme Vicente Riva Palacio (romans ou *leyendas* mexicaines) ou Ricardo Palma (*Tradiciones Peruanas*) qui appartiennent à la même génération que lui et partagent le même soucis didactique de forger la conscience nationale de leurs compatriotes. Il se trouvait à Washington en tant qu'ambassadeur au début de la Conférence de 1889-90. Au cours de cette rencontre interaméricaine le gouvernement argentin a ouvertement déclaré son désaccord vis-à-vis des projets panaméricanistes des Etats-Unis, opposant notamment le slogan « l'Amérique pour l'humanité » à la célèbre doctrine du président Monroe. Quesada, qui est l'un des diplomates latino-américains les plus critiques de son temps envers la politique Etats-unienne, a refusé carrément de participer à la *Conférence*, profitant de l'occasion pour faire un séjour en Europe et revenir quelque temps dans son pays. En pleine commémoration du IV^e Centenaire, il écrit un ouvrage satirique intitulé *Los Estados Unidos y la América del Sur : los yankees pintados por sí mismos*, qu'il éditera en 1893, en ayant recours au pseudonyme de Domingo de Pantoja¹⁶¹¹ pour d'évidentes raisons diplomatiques. Revenant à l'histoire et à sa période de prédilection dans le cadre des célébrations espagnoles il rédige un essai pour la revue *El Centenario*, sous le titre à la fois trompeur et révélateur *La sociedad Hispano-americana bajo la dominación española* qu'il reprendra également dans un livre plus dense, publié à Madrid l'année suivante¹⁶¹². L'auteur affirme en premier lieu que l'étude de la colonisation espagnole est une tâche incontournable pour toutes les nations hispano-américaines, reprenant à son compte les préceptes de deux grands maîtres à penser latino-américains, Andrés Bello et José Martí. De même que le grand promoteur de l'indépendance cubaine, pour qui l'indien de l'Amérique du Nord disparaît, *anéanti par la formidable pression blanche*¹⁶¹³, Quesada met systématiquement en cause le système colonial anglo-saxon et la politique expansionniste des Etats-Unis d'Amérique responsables, selon lui, de l'extermination progressive et planifiée des populations indigènes. Mais à la différence de Martí, qui le lui reprochera d'ailleurs dans un article de son journal *Patria*¹⁶¹⁴, l'historien argentin s'appuie sur cette constatation pour démontrer la supériorité du modèle espagnol de colonisation. Quesada reconnaît malgré tout que les Indiens sont encore victimes de mauvais traitements dans les républiques hispano-américaines et qu'ils ont été exterminés dans certaines régions (Uruguay, Argentine). Il estime cependant que les institutions espagnoles et hispano-américaines ont causé moins de préjudices aux Indiens que celles des Etats-Unis. Il semble croire en outre (comme Riva Palacio) aux vertus du métissage tout en considérant par ailleurs qu'il est inéluctablement nécessaire de conserver la langue castillane, comme symbole des nationalités hispaniques et pour attirer, dans *une prudente mesure*, le courant migratoire européen, pour l'assimiler aux populations d'origine espagnole et pour *élever l'esprit et la foi du peuple*.

José María QUIJANO WALLIS (1847-1923) – Ecrivain, juriste, député, sénateur et ancien ministre des Affaires Etrangères de son pays, c'est un invité d'honneur de l'importante délégation colombienne du IV^e Centenaire, qui participe aux congrès madrilènes, aux expositions et cérémonies officielles où il côtoie ses homologues espagnols et latino-américains. Conscient de l'importance de l'action diplomatique pour le développement économique des républiques hispano-américaines, il a prôné néanmoins beaucoup de rigueur

¹⁶¹⁰ Vicente G. QUESADA, *Escenas de la vida colonial en el siglo XVII*, Buenos Aires, Huarpes, 1945 - *Crónicas Potosinas : costumbres de la Edad Medieval hispano-americana*, Paris, Imp. N. Goupy et Pourdan, 1890.

¹⁶¹¹ Domingo de PANTOJA, *Los Estados Unidos y la América del Sur : los Yankees pintados por sí mismos*, Imprenta litográfica de J. Peuser Buenos Aires, 1893 - Cf. Isidoro J. RUIZ MORENO, *Estudio preliminar in* Vicente G. QUESADA, *Memorias de un viejo*, Buenos Aires, Ciudad Argentina, 1998, p. 18.

¹⁶¹² Vicente G. QUESADA, *La sociedad Hispano-americana bajo la dominación española*, *El Centenario*, Tomo 3, Madrid, 1892, Tipografía de « El progreso Editorial », p. 389-413.

Vicente G. QUESADA, *La sociedad Hispano-americana bajo la dominación española*, Madrid, Est. Tip. de Ricardo Fé, 1893.

¹⁶¹³ José MARTÍ, *Arte aborigen in Obras Completas*, Vol. 8, Editorial de Ciencias Sociales del Instituto Cubano del Libro, La Habana, 1975, p. 329.

¹⁶¹⁴ José MARTÍ, *La sociedad Hispanoamericana bajo la dominación española*, *Patria*, New-York, 14 février 1893, in *Nuestra América*, op. cit. 1985, p. 323-326.

lorsqu'il était ministre, et réduisant le nombre de postes diplomatiques en Europe et en favorisant la création de consulats honoraires, moins coûteux et souvent beaucoup plus efficaces selon lui que les consulats officiels.¹⁶¹⁵

Antonio RAMÍREZ Y FERNÁNDEZ FONTECHA (1855) – Médecin et homme politique né en Espagne, il était d'abord professeur de Chimie inorganique dans sa ville natale à Cadix avant de partir s'installer au Honduras où on lui a confié la direction du Collège National d'enseignement secondaire de Tegucigalpa. Il s'est très vite intégré dans ce pays où il a pris une part active dans la vie politique et sociale. Il a fondé le journal *La Nación*, qui allait devenir par la suite le plus important périodique du Honduras, et a été nommé, en 1887, Recteur de l'Université Centrale et président du Conseil Supérieur d'Instruction publique. En 1892 il est le seul délégué du Honduras, un pays qui ne sera reconnu officiellement par l'Espagne qu'en 1894. Il se définit pour sa part en tant qu'*espagnol de naissance et américain par la position et la représentation qu'il exerce*.¹⁶¹⁶ Vice-président de la première section (philologie) du Congrès Littéraire Hispano-Américain, il revendique le rôle important que doit jouer selon lui la presse périodique dans le développement des relations culturelles entre l'Espagne et les républiques hispano-américaines et pour la préservation de la langue castillane. Il regrette néanmoins les mauvaises conditions de transport et de communication qui freinent encore les échanges à la fin du XIX^e siècle et ne se fait pas beaucoup d'illusions non plus sur les résultats pratiques immédiats du congrès de 1892. D'autres congrès, d'après lui, suivront, et un jour lointain peut-être, les aspirations du moment seront satisfaites.¹⁶¹⁷ Espagnol d'Amérique et Américain en Espagne, Ramírez Fontecha semble vouloir se présenter comme médiateur entre les deux continents. C'est pourquoi il déplore l'attitude de Ricardo Palma lors du *Congrès Littéraire*, parce qu'elle introduit une note dissonante dans l'esprit de confraternité que prônent selon lui les célébrations du IV^e Centenaire.¹⁶¹⁸

Rafael REBOLLAR (1847-1915) – Avocat, directeur du Journal Officiel et futur procureur général de la République, il fait partie en 1892 de l'importante délégation mexicaine dépêchée en Espagne pour les commémorations officielles du IV^e Centenaire. Il représente son pays en particulier lors des séances du *Congrès Juridique Ibéro-Américain* de Madrid en compagnie de l'avocat Prisciliano Maria Diaz y González et du député Francisco León de la Barra. D'après Manuel Payno qui juge très sévèrement les célébrations espagnoles de 1892, ces trois hommes font très bonne figure en Espagne en raison de leur fine éducation et de l'étendue de leur savoir, mais leur présence au congrès juridique n'apporte rien d'après lui au Mexique.¹⁶¹⁹

Ernesto RESTREPO TIRADO (1862-1948) – C'est un jeune historien colombien qui a fait ses études à Paris et a déjà voyagé dans de nombreux pays d'Europe et d'Amérique. A trente ans à peine, c'est un spécialiste reconnu des questions archéologiques et ethnologiques colombiennes. En 1892 il collabore activement au *Congrès des Américanistes*, à l'*Exposition Historico-Américaine de Madrid*¹⁶²⁰ et publie des livres sur les aborigènes colombiens¹⁶²¹ et un article dans la revue *El Centenario*¹⁶²². Il défend une vision hispanophile de la

¹⁶¹⁵ José María QUIJANO WALLIS, *Memorias autobiográficas, histórico-políticas y de carácter social*, Banco de La República, Biblioteca Luis Ángel Arango, Bogotá, Colombia.

¹⁶¹⁶ *Congreso Literario Hispano-Americano*, Madrid, Edition originale, 1892.- Edition fac-similé, Instituto Cervantes, 1992, p. 134.

¹⁶¹⁷ *Ibid.*, p. 83-84.

¹⁶¹⁸ *Ibid.*, p. 134-135.

¹⁶¹⁹ Manuel PAYNO, Cónsul de México en Barcelona, *Informe respecto de las festividades españolas en ocasión del Cuarto Centenario del primer arribo de Cristóbal Colón al Continente Americano*, 15 de abril de 1893, México, Archivo de la Secretaría de Relaciones Exteriores (AREM), 19-22-137 (II). Cf. José María Muriá in *El IV Centenario del Descubrimiento de América*, México, Revista Secuencia, N°3, diciembre 1985, p. 132.

¹⁶²⁰ Ernesto RESTREPO TIRADO, *Catálogo de los objetos que presenta el Gobierno de Colombia a la Exposición Histórico-Americana de Madrid / por D. Ernesto Restrepo y Tirado y D. Isaac Arias*, 1892.

¹⁶²¹ Ernesto RESTREPO TIRADO, *Ensayo etnográfico y arqueológico de la provincia de los Quimbayas en el Nuevo Reino de Granada*, Imp. de La Luz, Bogotá, 1892 - *Estudios sobre los aborígenes de Colombia : primera parte*, Imp. de La Luz, Bogotá, 1892.

¹⁶²² Ernesto RESTREPO TIRADO, *Orfebrería de las tribus Quimbaya y Chibcha*, *El Centenario*, Tomo III, Madrid, Tipografía del Progreso Editorial, 1892.

conquête du continent américain par les Espagnols, n'hésitant pas à qualifier l'action de l'Espagne d'œuvre humanitaire¹⁶²³ tout en présentant le plus souvent les populations primitives de son pays comme des peuples dépravés et proches de leur extinction.¹⁶²⁴ Malgré ces jugements sévères, semblables à ceux de sa compatriote Soledad Acosta de Samper, il reconnaît tout de même l'habileté artistique et la créativité de certaines tribus qui semblent exercer sur lui une fascination certaine. Il établit en fait une hiérarchie des peuples précolombiens, fondée sur son observation personnelle et en fonction d'une échelle de valeurs caractéristiques des réflexions ethnologiques de son époque. En tant qu'émissaire colombien, expert dans des domaines encore méconnus de la communauté scientifique internationale, il exprime aussi par sa présence en Espagne la volonté de son pays d'organiser et de développer de manière autonome ses propres recherches historiques et archéologiques.

Pedro RINCÓN GALLARDO Y TERREROS (1834-1909) – Homme politique, diplomate et général mexicain, il fait partie de la même génération que Vicente Riva Palacio. Présent à Madrid lors des cérémonies officielles du IV^e Centenaire et en particulier au *Congrès Littéraire Hispano-Américain*, il est venu en Espagne en tant qu'ambassadeur du Mexique en Russie, un poste qu'il occupe depuis 1891.

Francisco del RÍO DE LA LOZA – Botaniste et chimiste mexicain, membre de l'Institut Médical National créé en 1890 avec pour mission d'étudier scientifiquement les plantes médicinales, il fait partie de la commission scientifique envoyée en Espagne pour le IV^e Centenaire sous la direction de Francisco Paso y Troncoso.

Matías ROMERO (1837-1899) – Avocat, diplomate et homme politique mexicain, il a représenté son pays aux Etats-Unis entre 1860 et 1868 pendant la guerre d'intervention française puis de 1882 à 1892. Député et sénateur, il a été également ministre des Finances entre 1868 et 1879, une fonction qu'il vient reprendre pour quelques mois en 1892. Après les commémorations du IV^e Centenaire il retournera à Washington où il dirigera l'ambassade mexicaine jusqu'en 1899.

Ricardo ROSELL SIROT (1841-1909) – Poète péruvien présent au *Congrès Littéraire Hispano-américain* de Madrid, c'est aussi le représentant de l'Ateneo de Lima à Paris, une ville très importante dans le monde de l'édition latino-américaine à la fin du XIX^e siècle. Auteur *sobre* et *délicat*, aujourd'hui peu connu, il a réuni toutes ces compositions dans deux volumes intitulés *Obras Literarias* et publiés à Lima en 1890 et 1891.

Pedro Alejandrino del SOLAR (1829-1911) – Homme politique et ambassadeur du Pérou, il a d'abord exercé les fonctions de *Prefecto* de la province de Tacna au moment de la bataille d'Arica à l'époque de la Guerre du Pacifique avant de devenir président de la chambre des députés à trois reprises et même vice-président du Pérou entre 1890 et 1894, un poste d'où il sera destitué inconstitutionnellement en raison de sa fidélité à ses engagements démocratiques. C'est un diplomate très actif lors des célébrations du IV^e Centenaire. Il est présent à la plupart des actes officiels et il prononce même, le 11 février 1892, une conférence à l'Ateneo de Madrid intitulée *El Perú de los Incas*, dans le cadre du cycle institué par Antonio Sánchez Moguel. Si lors de son intervention il ne condamne pas la conquête espagnole du XVI^e siècle et la colonisation subséquente qui sont parvenues, selon lui, à transformer *un ensemble de peuples incultes en une nation civilisée*, prête à affronter les défis de la modernité, il se montre néanmoins fasciné par l'organisation économique et politique de l'Empire Inca, qui pourrait servir de modèle à un Etat péruvien moderne, soucieux de l'intégration de ses importantes populations indiennes. Les valeurs d'ordre, de progrès et de travail qu'il met en avant lors de sa description de l'administration Inca sont empreintes aussi des idéaux libéraux et positivistes latino-américains caractéristiques de la fin du XIX^e siècle. Vis-à-vis des Espagnols et des Européens, et dans une perspective nettement plus économique à présent, il proclame que *les nations qui voudront désormais créer entre elles des liens indissolubles n'y parviendront qu'en suscitant l'estime mutuelle de leur peuples, c'est à dire en mêlant leurs*

¹⁶²³ Ernesto RESTREPO TIRADO, *Congreso Internacional de Americanistas*, op. cit. 1894, p. 137.

¹⁶²⁴ Ernesto RESTREPO TIRADO in *Congreso de Americanistas*, cité par Salvador BERNABEU ALBERT, *El IV Centenario del descubrimiento de América en España*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1987, p. 78.

intérêts de telle sorte que le bien être de l'un dépende nécessairement du développement et du bien être de l'autre.¹⁶²⁵ L'hispano-américanisme de Pedro Alejandrino del Solar, qui se considère comme le fil conducteur entre deux patries, celle de ses parents et celle de ces enfants, apporte donc ainsi une réponse à la fois modeste et lucide aux sollicitations flagorneuses de Juan Valera et de Rafael María de Labra.

Francisco SOSA (1848-1925) – Ecrivain, historien et biographe, secrétaire de la Junte Colombienne du Mexique, il fait partie en 1892 des invités des salons littéraires organisés par Juan Valera les samedis et participe au banquet offert le 28 décembre 1892 aux membres correspondants latino-américains par le président de l'Académie Royale de La Langue, Juan de La Pezuela, le Comte de Cheste. C'est lors de son voyage de 1892 en réalité qu'il est nommé Correspondant au Mexique de cette académie. En 1894 il deviendra aussi correspondant de l'Académie Royale d'Histoire. Poète, journaliste et écrivain prolifique, il est l'auteur de divers ouvrages bibliographiques parmi lesquels *Biografías de mexicanos distinguidos* (1884), *Los contemporáneos* (1884) et surtout *Escritores y poetas sud-americanos* (1890), un livre dans lequel figurent déjà quelques-uns des écrivains latino-américains présents lors des commémorations espagnoles du IV^e Centenaire, comme Ricardo Palma et Juan Zorrilla de San Martín.

Ramón ULLOA (1852-1899) – Général, journaliste, poète, et ambassadeur de Colombie à Rome. C'est à ce titre qu'il est présent en Espagne en 1892 où il assiste notamment au *Congrès Littéraire Hispano-Américain*. Après avoir exercé diverses fonctions militaires, politiques, et administratives dans son pays (il a défendu notamment la cause de la *Régénération* en Colombie) il remplit à présent des missions diplomatiques depuis 1888 (Rome et San Francisco).¹⁶²⁶

Salomé UREÑA DE HENRIQUEZ (1850-1897) – Représentante de la République Dominicaine, c'est aussi l'une des grandes personnalités intellectuelles et littéraires de son pays. Engagée dans la bataille pour le développement de l'instruction publique, elle milite également pour la reconnaissance des droits des femmes. C'est une poétesse et une grande pédagogue qui a fondé, en effet, en 1881, l'*Instituto de Señoritas*, le premier établissement secondaire pour les jeunes filles de Saint Domingue. En Espagne elle rencontre, lors des congrès madrilènes, d'importantes figures espagnoles qui partagent ses affinités et ses engagements, telles que la grande intellectuelle féministe Concepción Arenal (1820-1893) ou Emilia Pardo Bazán (1851-1921) qui est presque de son âge. En 1892, elle participe avec d'autres intellectuels de son pays à l'élaboration d'un recueil de poésie intitulé *Reseña Histórico-Crítica de la poesía en Santo Domingo*¹⁶²⁷, qui constitue aujourd'hui l'une des références obligatoires de l'histoire littéraire de la République Dominicaine. Ce document est destiné à l'Académie Royale de la Langue de Madrid qui a chargé Marcelino Menéndez Pelayo de composer une grande anthologie de la poésie hispano-américaine dans le cadre des célébrations du IV^e Centenaire¹⁶²⁸. Malheureusement pour l'écrivaine latino-américaine, l'érudit espagnol n'a pas jugé bon d'inclure dans son ouvrage les poèmes de Ureña de Henríquez qui ont été pourtant sélectionnés dans le recueil de la commission dominicaine. Menéndez Pelayo, reconnaît néanmoins en 1892 que cette femme est une *illustre poétesse*, capable d'écrire *des vers robustes en l'honneur de la patrie et de la civilisation*, mais aussi de produire une *poésie plus douce pour chanter délicieusement l'arrivée de l'hiver ou pour s'épancher sur le berceau de son fils aîné*.¹⁶²⁹

¹⁶²⁵ Pedro Alejandrino del SOLAR, *El Perú de los Incas*, Ateneo de Madrid, 1892, Madrid, "Sucesores de Rivadeneyra", 1892, p. 18.

¹⁶²⁶ Cf. Gustavo ARBOLEDA, *Diccionario Biográfico General del Antiguo Departamento del Cauca*, 1910, p. 147-148.

¹⁶²⁷ César Nicolás PENSÓN, *Preámbulo in Reseña Histórico-Crítica de la poesía en Santo Domingo* (1892), Santo Domingo, Editora Taller, 1980, p. 7.

¹⁶²⁸ Marcelino MENÉNDEZ PELAYO, *Antología de poetas hispano-americanos / publicada por la Real Academia Española ; prólogo y selección por Marcelino Menéndez y Pelayo*, Real Academia Española, Madrid, Est. Tip. Sucesores de Rivadeneyra, 1893-1895.

¹⁶²⁹ Marcelino MENÉNDEZ Y PELAYO, *Historia de la poesía hispano-americana*, Madrid, Librería General de Victoriano Suárez, Est. Tip. de Fortanet, 1911, p. 310.

Rubén Darío voit lui aussi en cette femme d'exception *une muse justement célèbre, vigoureuse et pindarique*, qui ne perd pas pour autant *la grâce et le charme de son âme féminine*.¹⁶³⁰

José María VIGIL (1829-1909) – Ecrivain et historien mexicain, académicien, magistrat de la Cour Suprême de justice et directeur de la Bibliothèque Nationale de son pays depuis 1880, c'est aussi un ami de Vicente Riva Palacio, sous la direction duquel il a rédigé le cinquième tome de *México a través de los siglos*, consacré à l'histoire de la Réforme, de l'intervention Française et de l'Empire de Maximilien, autrement dit l'histoire récente du Mexique, dont certains aspects sont encore très polémiques en Espagne.¹⁶³¹ Journaliste, poète, dramaturge, professeur de grammaire, de latin et de philosophie, député et bibliothécaire, c'est un intellectuel éclectique et libéral. Dans le cadre des célébrations du IV^e Centenaire il a rédigé légalement la *Reseña histórica de la poesía mexicana* pour l'anthologie de la poésie mexicaine coordonnée par José María Roa Bárcena et Casimiro del Collado et destinée en 1892 à Menéndez Pelayo et à l'Académie Royale de la Langue.¹⁶³²

Antonio del VISO (1830-1894) – La délégation argentine est composée en grande partie de diplomates. Antonio del Viso qui a le même âge que Vicente G. Quesada est ambassadeur depuis de nombreuses années en Italie. C'est un hôte d'envergure, un avocat et un homme politique qui a rempli d'importantes fonctions dans son pays où il a été gouverneur de la province de Córdoba et ministre de l'intérieur sous la présidence du général Roca. Il fait partie comme Vicente Riva Palacio ou Ricardo Palma de la génération de « l'après-indépendance » mais c'est davantage un homme d'état qu'un homme de lettres. Ce déplacement en Espagne pour les célébrations du IV^e Centenaire est sans doute l'une de ses dernières missions de représentation à la tête de la Légation argentine d'Italie, où son fils (du même nom) vient d'être nommé Premier secrétaire depuis 1891.

Juan Antonio ZULETA (1858) – Journaliste et homme politique colombien, consul de son pays à Cadix, il a collaboré dans de nombreuses publications périodique avant de diriger lui-même le journal *La voz de Antioquía* (1886-87) puis *La Nación* de Bogotá (1888-89). C'est donc à la fois en tant que journaliste et diplomate qu'il participe notamment au Congrès Littéraire Hispano-Américain de Madrid.¹⁶³³

¹⁶³⁰ Emilio RODRÍGUEZ DEMORIZI, *Rubén Darío y sus amigos dominicanos*, Bogotá, 1948 in René C. IZQUIERDO, Salomé Ureña de Henríquez, *Trascendencia literaria y social de su obra*, Revista Literaria Baquiana, Año I, N°3/4, Miami. Edition Numérique: <http://www.baquiana.com>

¹⁶³¹ José María VIGIL, *Historia de la Reforma, la Intervención y el Imperio*, in *México a través de los siglos : historia general y completa del desenvolvimiento social, político, religioso, militar, artístico, científico y literario de México desde la antigüedad más remota hasta la época actual : obra única en su género / publicada bajo la dirección del general d. Vicente RIVA PALACIO; escrita... por... reputados literatos*. Barcelona, Ballestrá y Cia. eds, Espasa y Cia., eds, Tomo V, 1889.

¹⁶³² José María VIGIL, *Reseña histórica de la poesía mexicana*, in *Antología de Poetas mexicanos*, Tip. de la Secretaría de Fomento, México, 1894.

¹⁶³³ Cf. *Congreso Literario Hispano-Americano*, op. cit., 1892/ 1992, p. 602.

Les acteurs du IV^e Centenaire

Index des noms cités

ACOSTA DE SAMPER, Soledad, 24, 59, 77, 146, 217, 220, 237, 247, 255, 259, 260, 269, 272, 282, 288, 291, 292, 319, 320, 325, 331, 332, 338, 346, 347, 348, 359, 372, 375, 380, 387, 435, 436, 438, 439, 441, 442, 444, 445, 446, 447, 450, 451, 460, 461, 464

ALAS, Leopoldo, 46, 47, 53, 54, 77, 79, 113, 120, 143, 263, 349, 353, 376, 401, 402

ALCALÁ GALIANO, José, annexes, 45, 62, 81, 263, 395, 433

ALFARO, Anastasio, annexes, 236, 250, 257, 270, 290, 326, 347, 355, 356, 376, 380, 388, 408, 464

ALTAMIRA y CREVEA, Rafael, annexes, 24, 25, 89, 94, 170, 171, 175, 176, 187, 194, 373, 415

América, 643, 644, 646

ARAMBURU, Germán, annexes, 256

ARECHA VALETA, José de, annexes, 240, 256, 270, 341, 346, 375

ARENAL, Concepción, annexes, 146, 352, 371, 435, 444

ARRIETA, Emilio, annexes, 371

ASENSIO y TOLEDO, José María, annexes, 101

BALAGUER, Víctor, annexes, 93, 418, 465

BENOT, Eduardo, annexes, 78, 79

BERRA, Francisco, annexes, 240, 256, 270, 350, 352, 353, 376

BETANCOURT, Julio, annexes, 247, 255, 355, 376

BONAFOUX, Luis, annexes, 44, 180, 252, 258, 350, 352, 353, 376, 395

BRETON, Tomás, annexes, 256, 322

CALVO, J.B., annexes, 73, 96, 119, 257

CAMPILLO y CASAMOR, Toribio del, annexes, 30, 264

CANALEJAS y MÉNDEZ, José, annexes, 17, 263

CANÉ, Miguel, annexes, 249, 257, 332, 350, 353, 376, 410

CANOVAS DEL CASTILLO, Antonio, 16, 27, 37, 38, 41, 42, 47, 50, 52, 59, 60, 67, 68, 94, 99, 101, 102, 110, 112, 115, 116, 118, 122, 123, 124, 125, 126, 128, 130, 150, 156, 160, 166, 169, 177, 179, 187, 188, 190, 191, 192, 193, 220, 222, 240, 263, 265, 266, 271, 279, 298, 335, 345, 347, 372, 373, 378, 380, 389, 391, 398, 399, 416, 430, 434, 451, 462, 464

CAPPA y MANESCAU, Ricardo, annexes, 144, 166, 184

CARBONERO y SOL, León, annexes, 91, 263, 279

CARRANZA, Angel Justiniano, annexes, 220, 250, 257, 346, 375

CARRASCO, Gabriel, annexes, 250, 257, 350, 376

CASTELAR, Emilio, 16, 26, 43, 68, 77, 82, 90, 93, 103, 113, 115, 118, 122, 128, 129, 134, 135, 136, 137, 147, 166, 168, 177, 180, 185, 187, 192, 196, 247, 263, 265, 271, 347, 358, 365, 372, 373, 391, 398, 399, 403, 404, 410, 412, 417, 419, 422, 425, 427, 433, 434, 455, 456, 464, 466

CHAUX, Simon, annexes, 255, 351, 376

COLMEIRO y PENIDO, Manuel, annexes, 92, 371

COLMEIRO y PENIDO, Miguel, annexes, 17

COLON y de la CERDA (Duc de Veragua), Cristóbal, annexes, 90, 92, 375

COMMELERÁN y GÓMEZ, Francisco A., annexes, 79

CRUZ, Fernando, annexes, 91, 96, 181, 236, 239, 250, 257, 270, 350, 353, 360, 363, 364, 376, 403, 412, 440, 464

DARÍO, Rubén, 23, 24, 29, 68, 77, 120, 135, 167, 213, 218, 220, 237, 250, 259, 261, 263, 264, 265, 266, 269, 271, 272, 273, 291, 293, 302, 321, 322, 326, 332, 341, 343, 355, 357, 359, 371, 372, 373, 376, 380, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 407, 410, 414, 419, 422, 423, 424, 430, 433, 464, 466

DOMINGUEZ, Luis L., annexes, 257

ECHEGARAY, José, annexes, 185, 261, 358, 391, 418

ESCOBEDO, Mariano, annexes, 243, 256, 375

FABIÉ Y ESCUDERO, Antonio María, 16, 77, 107, 118, 122, 151, 156, 157, 158, 159, 160, 187, 192, 196, 298, 347, 451

FERNÁNDEZ BREMÓN, José, annexes, 40, 45, 54, 60, 402

FERNÁNDEZ CUESTA, Nemesio, annexes, 264, 371, 417

FERNÁNDEZ DURO, Cesáreo, 16, 50, 77, 91, 92, 93, 94, 118, 144, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 190, 263, 279, 298, 347

FERNÁNDEZ y GONZÁLEZ, Francisco, annexes, 409

FLORES JIJÓN, Antonio, annexes, 252, 257

FLÓREZ, Carlos, annexes, 353

GAGINI, Carlos, annexes, 250, 257, 355, 357, 358, 376

GAIBROIS, José T., annexes, 255, 270, 279

GALINDO y VILLA, Jesús, annexes, 217, 219, 244, 256, 259, 355, 356, 371, 376, 381, 460

GAMBOA, Francisco A., annexes, 253, 258, 355, 357, 361, 363, 364, 376

GARCÍA, José Gabriel, annexes, 3, 23, 25, 27, 28, 31, 38, 56, 66, 75, 106, 119, 125, 129, 134, 150, 151, 152, 153, 163, 167, 178, 183, 190, 193, 197, 220, 265, 280, 288, 300, 305, 308, 339, 346, 354, 367, 375, 378, 450, 455, 461

GOMEZ RESTREPO, Antonio, annexes, 255

GONDRA, César, annexes, 253, 258, 355, 376

GUERRA y ALARCÓN, Antonio, annexes, 78

HENRIQUES FIGUEIRA, José, annexes, 240, 256, 270, 355, 356, 376

ICAZA, Francisco A. de, annexes, 137, 180, 220, 243, 256, 343, 355, 356, 357, 358, 359, 376, 391, 464

ITURBE, Manuel, annexes, 243, 256, 350, 376

JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos, 16, 26, 103, 114, 118, 150, 151, 152, 153, 154, 169, 173, 178, 179, 187, 347, 415, 458

KOPPEL, Bendix, annexes, 247, 255

LABRA, Rafael María de, 16, 25, 68, 81, 84, 85, 118, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 150, 156, 168, 170, 171, 174, 177, 180, 186, 187, 188, 191, 192, 197, 213, 236, 298, 347, 356, 391, 430, 434, 448, 451

LAPARRA DE LA CERDA, Vicenta, annexes, 119, 257, 346, 375

LEÓN DE LA BARRA, Francisco, annexes, 256

LINARES RIVAS, Aureliano, annexes, 267

LÓPEZ VALDEMORO (Comte de Las Navas), Juan Gualberto, annexes, 263

MALATESTA, Antonio, annexes, 422

MARTÍ, José, 17, 22, 126, 139, 193, 202, 229, 293, 320, 328, 329, 331, 342, 352, 394, 395, 451, 457

MATTE PÉREZ, Augusto, annexes, 251, 257, 270, 350, 353, 376

MEDINA, Crisanto, annexes, 97, 154, 257, 286, 339, 430

MENÉNDEZ PELAYO, Marcelino, 16, 24, 66, 68, 77, 94, 97, 101, 106, 113, 115, 118, 122, 123, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 150, 156, 164, 165, 166, 183, 187, 188, 192, 196, 247, 263, 264, 266, 271, 277, 279, 345, 354, 356, 357, 367, 368, 369, 370, 372, 373, 397, 404, 412, 417, 423, 424, 427, 433, 451, 455

MONTERO BARRANTES, Francisco, annexes, 250, 257, 270, 325

MONTOJO y PASARÓN, Patricio, annexes, 92

MORET y PRENDERGAST, Segismundo, annexes, 187

MUÑOZ y MANZANO (Comte de La VIÑAZA), Cipriano, annexes, 173, 376

NAVARRO REVERTER, Juan, annexes, 270

NIETO, Emilio, annexes, 80

NUÑEZ DE ARCE, Gaspar, 17, 68, 76, 82, 85, 118, 128, 167, 168, 169, 185, 263, 264, 266, 271, 349, 373, 398, 399, 401, 412, 415, 417, 426, 427, 433, 465

OCHOA DE MIRANDA, Antonia, annexes, 245, 256, 272

ORREGO LUCO, Luis, annexes, 257, 332, 355, 357, 376, 403, 464

ORTEGA, Juan José, annexes, 257, 351, 376

PALLARÉS ARTETA, Leonidas, annexes, 252, 257, 265, 403

PANDO y VALLE, Jesús, annexes, 179, 186, 188, 198, 253, 258

PARDO BAZÁN, Emilia, 16, 50, 68, 77, 92, 94, 104, 113, 118, 143, 144, 145, 146, 162, 166, 185, 192, 264, 271, 298, 349, 352, 358, 373, 392, 398, 400, 418, 433, 440, 448, 464

PASO y TRONCOSO, Francisco del, annexes, 220, 244, 255, 256, 270, 350, 376, 380, 391, 460

PAYNO y FLORES, Manuel, annexes, 217, 220, 243, 245, 256, 332, 345, 346, 359, 371, 372, 375, 380, 384, 390, 391, 460, 462, 464

PAZ, Ireneo, annexes, 349

PAZ, José Camilo, annexes, 151, 244, 248, 256, 257, 322, 346, 348, 349, 350, 375, 376

PEDREGAL CAÑEDO, Manuel, annexes, 17, 171

PERALTA y ALFARO, Manuel María de, annexes, 25, 214, 231, 232, 236, 250, 257, 266, 268, 270, 273, 300, 326, 350, 372, 376, 380, 391, 412

PÉREZ DE GUZMÁN y GALLO, Juan, annexes, 90, 279

PEZUELA comte de Cheste, Juan de la, annexes, 74, 265, 266, 268, 271, 365, 371, 375, 391, 427, 433

PI Y MARGALL, Francisco, 16, 50, 68, 113, 118, 146, 147, 148, 149, 150, 154, 155, 169, 173, 177, 180, 185, 187, 192, 298, 391, 425, 455, 466

PICATOSTE y RODRÍGUEZ, Felipe, annexes, 17

PLANCARTE y NAVARRETE, Francisco, annexes, 244, 256, 350, 353, 376

POSADA, Eduardo, annexes, 170, 247, 255, 350, 376

QUESADA, Ernesto, annexes, 250, 257, 351, 376

QUESADA, Vicente G., annexes, 29, 194, 220, 236, 237, 249, 257, 266, 270, 284, 326, 327, 328, 329, 331, 332, 346, 347, 348, 375, 380, 391, 458, 464

QUIJANO WALLIS, José María, annexes, 247, 255, 264, 350, 376

RADA y DELGADO, Juan de Dios de la, annexes, 121, 161

RAMÍREZ y FERNÁNDEZ FONTECHA, Antonio, annexes, 253, 258, 270, 350, 376, 412

REBOLLAR, Rafael, annexes, 245, 256, 350, 353, 376

REPARAZ, Gonzalo, annexes, 63, 65, 282, 336

RESTREPO TIRADO, Ernesto, annexes, 247, 255, 269, 291, 320, 321, 325, 355, 356, 376, 380, 387, 439, 440, 450, 461, 464

RIVA PALACIO, Vicente, 24, 28, 50, 155, 204, 216, 220, 236, 237, 242, 243, 244, 245, 256, 259, 263, 264, 265, 266, 267, 269, 273, 281, 283, 285, 290, 298, 301, 304, 305, 307, 309, 312, 314, 315, 316, 323, 330, 332, 333, 339, 346, 348, 356, 357, 368, 370, 375, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 403, 404, 408, 409, 410, 418, 420, 421, 438, 439, 450, 451, 464, 467

ROMERO, Matías, annexes, 244, 256, 346, 375

ROSELL SIROT, Ricardo, annexes, 350, 376

ROUVIERE, Luis, annexes, 149, 456

SAGASTA, Práxedes Mateo, annexes, 37, 42, 46, 118, 136, 169, 179, 264, 373, 391, 417

SALILLAS y PANZANO, Rafael, annexes, 311

SÁNCHEZ MÓGUEL, Antonio, 16, 49, 51, 68, 98, 118, 154, 155, 192, 299, 300, 301, 315, 347, 387, 389, 429, 433, 468

SILVELA, Francisco, annexes, 264

SOLAR, Pedro Alejandrino del, annexes, 50, 215, 248, 256, 270, 273, 277, 298, 303, 304, 305, 310, 312, 313, 346, 375

SOLER y ARQUES, Carlos, annexes, 78

SOSA, Francisco, annexes, 220, 244, 256, 264, 266, 270, 350, 376, 391

STOR, Angel, annexes, 102, 191, 381, 433

TAMAYO y BAUS, Manuel, annexes, 17, 77, 187, 263, 412, 417, 427

TORRES CAMPOS, Rafael, annexes, 106, 171, 187

ULLOA, Ramón, annexes, 143, 145, 247, 255, 350, 353, 376

VALERA, Juan, 16, 19, 24, 30, 42, 45, 46, 49, 51, 54, 59, 66, 68, 69, 70, 73, 77, 82, 83, 85, 87, 95, 100, 105, 113, 115, 116, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 128, 129, 130, 136, 144, 150, 156, 166, 168, 169, 185, 188, 192, 213, 236, 247, 264, 271, 279, 336, 345, 349, 353, 357, 359, 360, 367, 370, 372, 373, 380, 391, 393, 394, 395, 396, 398, 400, 401, 404, 417, 418, 423, 424, 427, 433, 448, 451, 455, 461, 464

VIDART SCHUCH, Luis, 17, 50, 68, 92, 94, 101, 118, 122, 164, 165, 166, 190, 264, 279, 298, 347

VIGIL, José María, annexes, 131, 220, 244, 256, 270, 302, 339, 346, 348, 368, 375, 380, 391

VISO, Antonio del, annexes, 248, 257, 346, 375

YXART y MORAGAS, José, annexes, 91

ZARAGOZA, Justo, annexes, 17, 94, 263

ZORRILLA DE SAN MARTÍN, José, 24, 29, 50, 200, 217, 218, 219, 220, 236, 237, 239, 240, 259, 264, 266, 268, 269, 270, 271, 273, 288, 289, 290, 291, 298, 302, 303, 305, 306, 307, 308, 309, 313, 315, 316, 319, 325, 332, 350, 353, 361, 370, 372, 376, 380, 387, 391, 400, 403, 416, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 438, 440, 441, 448, 450, 451, 459, 461, 464, 466, 487, 505, 531

ZULETA, Juan Antonio, annexes, 255, 351, 376

Ce volume a été imprimé à Mexico par
TESIS MATOZO
Campeche, 156
Colonia Roma, México, D.F.
Courriel : tesismatozo@gmail.com



Enrique Sánchez Albarracín
LA CONVERGENCE
HISPANO-AMERICANISTE DE 1892
Les rencontres du IV^e Centenaire de la
découverte de l'Amérique
© Tous Droits réservés.

Courriels : enrique.sanchez-albarracin@insa-lyon.fr
enrique.sanchez-albarracin@laposte.net